Albert Lemoine

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CXXIX. — 1er MAI 1895.

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1895unse_1

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CENT VINGT-NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1895

THE GETTY CENTER
LIBRARY

RACHETÉ

PREMIÈRE PARTIE

I

Le Dnieper et la Duna, parallèles entre eux dans la partie supérieure de leurs cours, divergent ensuite : le premier, en sortant d'Orcha, se dirige au sud ; l'autre, au delà de Vitebsk, tend vers le nord. Les deux fleuves ouvrent ainsi dans la plaine russe un large débouché que barre seulement le cours de la Bérésina. C'est par cette issue que Napoléon devait s'échapper, c'est cet obstacle qu'il allait franchir au mois de novembre 1812. Ignorant encore l'extrémité de sa situation, il avait quitté Smolensk et marchait à l'ouest. Or Wittgenstein, posté en avant sur sa droite, pouvait descendre et couper sa retraite ; ses propres colonnes se sentaient harcelées en queue par les limiers de Koutousof, vieux piqueur somnolent et têtu qui, sachant la bête blessée à mort, la regardait s'enfuir et priait Dieu. Tchitchagof enfin, sentinelle sans consigne et qui demandait un mot d'ordre, gardait la route même du retour et montait sa faction devant la grande porte stratégique. La citadelle de Minsk était la clef de cette porte : il la tenait. Prise dans ce triangle insoluble, cette foule française, ruine d'une grande armée, semblait irrémédiablement perdue : la volonté de quelques hommes allait pourtant la contenir, la rassembler devant le danger, la lancer outre, et la mener mourir ailleurs.

Au sortir même de Smolensk, la poursuite de Koutousof se prononça plus vivement. Il fallut s'arrêter, faire face, découdre

la meute à grands coups de boutoir : ce furent les trois journées de Krasnoë. Napoléon marchait en tête, par la rive gauche du Dnieper; le 15, il rencontra les deux corps de Miloradovitch et les traversa. S'arrêtant le soir à Krasnoë pour attendre le reste de son armée, il fit donner la jeune garde pendant la nuit et nettoya quelque peu ses abords; mais Miloradovitch retourna se camper sur la route, et se déploya à l'encontre d'Eugène. Celui-ci, débouchant le lendemain avec 6 000 hommes, ne réussit pas à percer, mais prit le parti de se dérober à droite, et rejoignit par ce détour. Enfin, le 17, Davout parut : la jeune garde, formée en face de lui, marcha à sa rencontre. En combattant, elle lui ouvrit le passage. Ayant ces trois corps dans la main, Napoléon ne pensa plus qu'à fuir la bataille et qu'à gagner du terrain. Il repartit, abandonnant à l'énergie de son commandant ou à la pitié des Russes cette arrière-garde que commandait Ney.

Le 18, ces dernières colonnes, s'avançant à travers le brouillard, donnèrent vers cinq heures du soir dans une batterie de quarante pièces et s'arrêtèrent couvertes de mitraille. Miloradovitch fit alors avertir le maréchal qu'il attendait sa capitulation; il opposait 80 000 hommes, l'avantage de la position, la certitude de la victoire. Ney ne répondit pas et commanda l'attaque. Mais sa deuxième division ramenée, rompue et chargée, se retira en lambeaux; il dut déployer la première pour relayer au feu. Celle-ci, défoncée comme l'autre, tint pourtant jusqu'à la nuit.

La complète obscurité venait d'interrompre le combat; on rétrogradait vers Smolensk. Le maréchal avait laconiquement donné l'ordre de la contremarche: lui-même, sans mot dire, précédait son monde. Comme on sortait de la portée du canon russe, il tourna à gauche et marcha à travers champs.

Son escorte était nombreuse, car plusieurs officiers de cavalerie, demeurés sans commandement après l'entière disparition de leur troupe, servaient comme auxiliaires dans son état-major. Ceux-là, mêlés au personnel régulier, déployaient des cartes sur leurs genoux, allumaient de petites lanternes qu'ils tiraient de leurs fontes, entamaient de maigres victuailles; le bruit léger de leur causerie osait s'élever derrière le chef silencieux. Autour d'eux, les sabots des chevaux battaient sourdement la route, les sabres cliquetaient contre le fer des étriers; plus loin, l'infanterie en marche, l'artillerie en roulement, faisaient résonner la terre gelée, et toute une masse humaine suivait que, dans le silence de ce triste soir, on sentait vivre, se mouvoir, respirer.

Depuis une semaine, le lieutenant de hussards Verdy comptait parmi ces auxiliaires d'état-major. Beau cavalier, endurant,

hardi, affable, gai, il s'était promptement accrédité auprès de son nouveau chef, le général Gouret. Justement, il marchait botte à botte avec lui, le pas allongé de son cheval l'ayant porté, dans le laisser aller de cette marche en retraite, depuis la queue du peloton jusqu'à la tête. Les deux officiers causaient :

— On dirait que nous allons nous jeter à l'eau...

— Dame! je ne vois plus autre chose...

— Qui sait? Le maréchal a peut-être une idée.

Ney, les entendant parler, se tourna à demi vers eux :

— Hein? demanda-t-il de sa voix calme : vous trouvez que nous ne sommes pas bien?

— Nous cherchions simplement à deviner ce que vous allez faire, monsieur le maréchal, répondit Verdy.

— Parbleu! passer le Dnieper.

— C'est que... nous ne voyons pas le chemin.

— Nous le trouverons.

— Mais si le Dnieper n'est pas gelé?

— Il le sera.

La résolution prise lui suggérant les ordres à donner, le maréchal cria : Halte! pour éviter la bousculade qu'un arrêt inopiné eût causée dans son escorte, marcha quelques pas encore, et descendit de cheval. Il demanda sa carte, puis, gêné par le vent qui agitait ce papier et le repliait, il prit le parti de la développer sur la neige; lui-même, la fixant par le poids de ses bras, s'allongea à plat ventre et la considéra à loisir. Rien que la simplicité de sa posture rendit à ses officiers de la confiance et de la gaîté. Debout derrière lui, serrés entre eux pour se protéger de la bise, ils attendirent sa décision; puis ils se séparèrent, se fondirent dans la nuit, emportant de droite et de gauche ses commandemens.

On établit d'abord le bivouac pour attendre le lever de la lune; puis on gagna le Dnieper, couvert d'une glace très faible, mais qui suffisait pour le passage. Les dernières heures de la nuit furent employées à franchir. On abandonnait au bord l'artillerie, les fourgons et les blessés; une ligne de baïonnettes contenait les traînards jusqu'à ce que les réguliers eussent pris pied de l'autre côté. Ceux-ci virent se replier devant eux des avant-postes cosaques, et, changeant de direction à gauche, défilèrent en vue du camp de Platof. Tout le monde dormant dans ce camp, et l'hetman lui-même, que personne n'osa ni réveiller ni suppléer, l'alarme n'y fut pas donnée. Il était plus de midi quand tous ces cavaliers du Don vinrent se répandre sur les flancs de la troupe française : dès lors, la retraite se poursuivit à travers un incessant combat.

La journée semblait finie et l'adversaire écarté, quand tout à coup une haute crête vers laquelle on marchait se dessina, s'éclaira, parut toute bordée de coups de canon. En même temps, un bruit de cavalerie s'entendait sur la gauche dans un bois qui flanquait dangereusement la colonne. La position de Platof valait celle que Miloradovitch tenait vingt-quatre heures auparavant; l'endroit était bien choisi pour une nouvelle hécatombe. Ney vit sa troupe plus que lasse, car elle désespérait; mais, sans lui laisser le temps de s'abandonner, il jeta dans le bois sa première division, que commandait le général d'Hénin; lui-même, enlevant l'autre moitié de ses forces, descendit dans le ravin et marcha droit à l'adversaire. Les boulets, mal dirigés, à la lumière mourante du jour, sifflaient sur la tête des assaillans, et s'en allaient ricocher au loin sur un sol gelé qu'ils ne pouvaient pas mordre. Brusquement, le silence se fit; et les tirailleurs, au bout de leur assaut, ne rencontrèrent rien. Les pièces légères des Cosaques avaient fui sur les traîneaux qui leur servaient d'affûts.

De nouveau, on marchait vers l'ouest. Personne ne parlait; la neige se matait sous les pieds, chaque pas était une chute, et le crépuscule, assombrissant aussi les esprits, ajoutait à l'accablement général. A plusieurs reprises, Ney, s'arrêtant court, venait de demander : « Entendez-vous d'Hénin? » On avait prêté l'oreille, et, n'entendant rien, on s'était passivement remis en chemin derrière lui, seul responsable.

— Verdy est-il là? demanda-t-il à la fin.

— Oui, monsieur le maréchal.

— Voyez donc ce que le général d'Hénin fait en arrière. Portez-lui l'ordre de me rejoindre à tout prix.

— Oui, monsieur le maréchal.

« Verdy est-il là?... » Tout à l'écho de ces paroles flatteuses, vraiment distinctives, le hussard s'empressait à répondre et ne croyait pas à la difficulté de la mission.

— Hop, Consul! hop!

Claquant de la langue, il vira à tour de bras son cheval harassé, il le soutint qui répugnait à descendre le long de la colonne qui montait. La bête, depuis deux jours, ne sentait plus la jambe, et ne se rendait qu'aux actions de rênes.

Aucun bruit ne venait de l'avant; en arrière, rien non plus, la division s'étant éloignée déjà sur la jonchée de neige, effacée derrière le rideau des arbres.

— Cela commence bien!... dit-il avec humeur.

Arrêté sur une crête, il attendait des conditions meilleures, quand de sourds grondemens retentirent au loin vers la droite,

des salves d'artillerie, répétées sur de longs espaces, roulèrent confusément jusqu'au fleuve. En même temps des globes de lumière fulgurante jaillissaient d'une éminence sans contour mêlée à des brouillards, et jetaient des ombres rapides dans toutes les profondeurs du terrain.

— Platof tire : d'Hénin n'en a pas fini...

S'orientant sur ce vacarme, il franchit le ravin, lieu du dernier combat; quelques corps y gisaient, puis des fusils abandonnés, des shakos, d'autres débris. Un vent violent chassait aux yeux une poussière piquante et glacée; le couchant, tache orange au ras de l'horizon, disparaissait à demi dans cette tourmente; puis cette tache s'éteignit entièrement, et seule, la neige noircissante, moins sombre pourtant que le ciel, continua de rayonner quelque clarté.

Des feux fixes se mêlaient maintenant aux lueurs momentanées du canon; en nombre croissant, ils s'étendaient de toutes parts et pendaient à des hauteurs différentes dans des éloignemens inconnus. En quel point de cette obscurité vaste, de-çà ou de-là de cette mystérieuse frontière, la troupe française se tenait-elle tapie? Marcher était toute la réponse que l'officier pouvait se faire, et il s'engageait en effet sous bois quand une légère et menaçante rumeur l'arrêta brusquement. En même temps, l'éclair d'une salve nouvelle lui montrait, dans un groupe mouvant, compact, des bustes, des têtes, des piques verticales, des *papaks* dansant sur les nuques des cavaliers. Rien de plus, et cette vision si brève n'avait pas laissé reconnaître en quel sens allaient ces Cosaques. Verdy ouvrit à tâtons sa fonte et prit son pistolet; mais le bruit décrut, le danger s'éloigna. A peine entendait-on le heurt accidentel des lances contre les branches, le murmure intermittent des voix et des rires, quand un cheval hennit dans le rang ennemi. Consul, en bonne bête d'embuscade, ne répondit pas.

Il s'ébranla lourdement, bronchant à chaque pas, gêné par les pelotes de neige adhérentes sous ses sabots. Verdy le soutenait inconsciemment, les yeux tournés vers son étoile terrestre : éclipsée momentanément derrière des troncs d'arbre, ou longuement cachée par des obstacles plus lointains, elle demeurait toujours dans le même indéfini recul. Le terrain dévalait doucement vers l'avant; pourtant Consul haletait comme pour quelque laborieuse escalade.

— Qu'as-tu donc à souffler comme ça? demanda l'officier, sans y songer; et il se répondit du même ton vague :

— Il a soif...

Cependant, il mit pied à terre, et, cheminant à côté de lui, la

main posée amicalement sur son garrot, le débarrassa des longs glaçons attachés à son mors. Il réfléchissait aux jeûnes que la bête avait subis, à la disette d'eau que maintenait cette gelée constante, pire qu'une sécheresse, aux maigres rations de chaume détachées chaque jour des toits des maisons, pendant les haltes de midi, aux belles meules découvertes l'autre nuit dans ce village...

— J'aurais bien fait des trousses de fourrage... oui, si les Cosaques n'avaient pas été à nos *trousses!*

Il s'amusait du jeu de mots, qu'il s'étudiait à retourner en différentes manières, quand tout à coup une perspective proche et continue se développa : derrière le féerique réseau des branches toutes fleuries d'un givre rose et scintillant, un sol rougeoyant montait vers des flammes dansantes. C'était là le terme lumineux qui, l'instant d'avant, semblait encore inaccessible.

Auprès du foyer, une tache noire pesait sur la neige; cela parut d'abord quelque chose d'épais, bloc ou tronc, et cela devint, enfin, un corps humain accroupi, ramassé, dont les coudes s'appuyaient aux genoux et dont la tête s'inclinait profondément.

— Eh! l'ami! es-tu mort?

N'ayant pas de réponse, Verdy s'approcha davantage.

— Voilà son fusil : ce n'est pas un traînard. Ses joues sont encore tièdes... D'Hénin ne peut être loin.

Tout autour la clairière piétinée indiquait qu'un détachement important avait séjourné là. Des traces de pieds, s'éloignant de ce carrefour, marquaient un sentier qui menait au but, à l'armée, au salut.

— En route, Consul! Au retour! reprit l'officier, et, chaussant gaîment l'étrier, il voulut se remettre en selle. La bête, pliant vers lui, fit mine de se coucher sur le flanc gauche.

— L'ai-je offensé au ventre? poursuivit-il. Puis, comme la botte, l'éperon, l'étrivière, tout paraissait en ordre :

— Enfin qu'as-tu, Consul? lui redemanda-t-il, inquiet, en le caressant encore et le retournant face au brasier.

L'aspect de l'animal était étrange : ramenant sous lui ses membres de devant, campé sur ceux de derrière, il semblait chercher sa pose, et se plaire à son équilibre laborieux. Verdy l'examinait en différens sens, palpant ses oreilles froides, relevant ses paupières qui retombaient sur ses yeux ternis, écoutant, sous ses longs poils, la pulsation de sa veine jugulaire. Tout à coup, par vingt signes concourant à la même preuve, la vérité pénétra dans le cerveau de l'officier, la certitude grave accabla son esprit : il comprit que son cheval allait mourir.

— N'importe... je me sauverai tout seul, décida-t-il aussitôt;

mais il frissonnait malgré lui, car c'est une terrible conjoncture pour un cavalier d'avant-postes quand il vient à perdre subitement les jambes et les poumons de sa monture, toute cette force, toute cette vitesse dont il dispose pour affronter l'obstacle ou pour fuir le danger. Puis, redressant sa taille, relevant la tête, fixant sur les silencieux alentours ses yeux hardis qui défiaient la peur :

— Si je perds courage, je suis un homme mort, insista-t-il, et il regarda ce cadavre étrangement assis devant cette braise; il rit de cette dépouille qui, gelée, semblait se chauffer, morte, feignait de dormir.

Cependant, Consul fléchissait davantage; ses naseaux élargis, retournés, se fixaient dans la rigidité mortelle; ses lèvres s'ouvrant sur ses mâchoires contractées, sa langue déborda et pendit. Verdy, débouclant promptement ses fontes et son bissac, posa à terre ses pistolets, une bouteille de vin, un paquet de thé, une cuiller, un sachet à poudre et à balles, deux rouleaux d'or, une miniature; puis du papier, des crayons, un rasoir, toutes les menues choses nécessaires à la toilette de chaque matin et aux écritures de chaque soir. Le cheval, de plus en plus allongé et déformé, détendit son encolure avec brusquerie et comme avidité, du geste qu'il eût fait pour boire ou pour brouter, et, versant définitivement du côté montoir, là où le poids de son maître l'avait sollicité tout à l'heure, il s'écroula, plongea vers l'avant, s'aplatit sur l'épaule gauche. Ses pattes, dressées avec roideur, montrèrent ses quatre fers étincelans, et d'autres fugitifs reflets sur la vitre de ses yeux signalèrent ses derniers regards. La selle, en se froissant, avait craqué dans ses cuirs; mais le sol matelassé ne retentit pas. Et ce fut autour de cet homme abandonné à sa propre énergie le grand silence du désert, de l'hiver, de la nuit, de la mort.

II

Il s'agenouilla pour choisir parmi les objets qui gisaient à terre, mit l'or et les balles dans sa ceinture, serra la bouteille sous son bras, assura son sabre à son côté. Et, s'arrêtant à considérer ce portrait qu'il épinglait à la doublure de sa pelisse :

— Bonsoir, maman... dit-il d'une voix d'enfant, avec un accent de tendresse que motivait l'horreur de sa condition présente. Déjà la froidure le pinçait au front, aux poignets, aux aisselles; il revint vers Consul et défit son portemanteau.

— Maintenant, tu ne porteras plus mon manteau... reprit-il du même ton mélancolique; et il remarqua que la robe bai clair

de l'animal s'était tout à coup hérissée d'un givre ténu. Ce court attendrissement, cette impression pénible, avaient déjà rompu sa volonté.

— Sur quoi marcher? que faire? balança-t-il, doutant surtout de lui-même, accablé par sa solitude.

Pas d'autre issue que de rejoindre immédiatement le maréchal; mais le moyen? Dans l'air, plus un bruit de bataille; à l'horizon, toujours ces feux fixes... Leur fixité même trahissant l'assiette d'un camp, la direction qu'ils ouvraient menait sûrement à l'ennemi. Vers le point opposé, rien que de l'ombre, du silence, de l'espace, du danger; rien que la piste incertaine, recoupée de pistes pareilles qu'avait tantôt tracée Consul, la bête courageuse jusqu'à mourir.

Fallait-il donc s'attacher à cette voie précaire? suivre de toise en toise ces pieds qui se chassent l'un l'autre, se posent en imprimant le fer, puis se relèvent en éraflant la neige? Entreprise un peu ridicule, en vérité... Difficile d'ailleurs... impossible, avec cette lune tout empêtrée de nuages...

Il s'assit, les jambes allongées vers le feu, le dos appuyé contre le ventre du cheval, une main posée sur la patte, comme sur le bras d'un fauteuil. Satisfait de cette posture, il voulut se persuader que la conjoncture présente n'avait rien d'extraordinaire; il se souvint de sa jument Frisette, morte autrefois de coliques, en pleins champs. Puis il se nomma tous les autres, tous ces humbles serviteurs usés sous lui, tués sous lui : Beausire, Ravage, Huron, Pistache, Souris... Pas un d'eux ne valait Consul. Ses regrets se mêlant ainsi à ses souvenirs, sa conscience commença de fuir et de lui échapper; sujette pourtant à ce malaise de froid, d'hébétude et d'isolement, elle emportait à travers rêves le poids de résolutions qui ne pouvaient naître ou de larmes qui ne pouvaient couler. Il entendait par instans le bruit du vent dans les branches, mais seulement comme un rythme; les silhouettes des arbres devenaient ces coquecigrues que la nuit évoque d'ordinaire dans nos cerveaux las, proches du sommeil; et toute sa pensée se dissolvait en idées indicibles dont il ne pouvait savoir si elles étaient mots, formes ou sons.

— Il faut songer à des choses précises, se commanda-t-il enfin; et, clignant des yeux, il vint près de ce cadavre, étrange factionnaire sans mot d'ordre, et qui menaçait, qui n'avertissait pas.

— Il est mort de chaleur... Qui sait si ses camarades l'ont porté transi devant le feu? Ou s'il s'est approché lui-même imprudemment?

Pour se distraire, il s'imposa des jeux d'esprit : d'abord, de lire dans sa mémoire la liste chronologique des rois de France à partir de Pharamond ; puis, ne démêlant plus les fils de Louis le Débonnaire, les envoyant tous au diable, il passa à se réciter la nomenclature de la bride dans les termes qu'il exigeait ordinairement de ses hussards. Partant enfin des mots : « Verdy est-il là? » il vint à détailler les faits, à critiquer les actes dont l'enchaînement fatal se rompait au moment présent. Ainsi, la chaleur du foyer pénétrant ses membres et détendant ses muscles, il refaisait en pensée sa longue marche de tout à l'heure ; il allait vers ces feux ressouvenus, fuyans, mystérieux ; un écho répétait dans ses moelles la cadence suivant laquelle le pas du cheval berce le corps du cavalier ; sa rêverie voguait et dérivait vers le but constellé, de plus en plus lointain, qui reculait toujours...

— Je dors, je dors !... jugea-t-il en sursautant ; et il comprit que la consigne de la sentinelle morte c'était : « N'approche pas du feu. » Décidant qu'il irait chercher du bois très loin, jusqu'à deux cents toises, il battit des mains, piétina, respira à pleine bouche l'air froid chargé d'une odeur de feuilles, s'aventura sous la futaie ; étourdi de fatigue, il n'avançait que par secousses et perdait conscience au milieu de son mouvement. Alors il chercha au fond de lui-même des aiguillons plus puissans ; il se souvint de son enfance et de sa mère, de sa jeunesse et de ses amours, puis de ses succès de carrière, de sa décoration, de l'estime témoignée tantôt par le maréchal. Et de toutes les joies qu'il avait pu vivre, il se faisait des raisons pour ne pas dormir.

Il revenait, un fagot sous le bras, quand il vit la dépouille de Beausire soubresauter étrangement, comme reprise d'une vie partielle. D'abord une flexion d'encolure, puis une détente de reins : cette carcasse semblait aussi parodier quelque air de manège et ruer tout en rampant. S'approchant, Verdy reconnut deux bêtes silencieuses, chiens ou loups, qui mordaient l'animal aux crins et à la queue, et le tiraient du côté de l'ombre. Il leur courut sus avec de grands cris, en braquant son pistolet. Pliés et terrés, mais ne reculant pas, ces chiens en rage lui montraient leurs gueules grimaçantes, leurs dents serrées, leurs barbes humides de bave et de sang : toutes ces défenses risibles, toutes ces menaces peureuses, c'était du moins de la vie librement déployée, hardiment combattante, et l'officier, provoquant ces fureurs, se les donnait en spectacle quand une mêlée de voix aiguës s'éleva, s'accrut ; une meute entière déboucha, se répandit.

C'étaient ces grands lévriers velus qui suivaient l'armée : le goût de la chair humaine les avait rendus féroces. Ils formèrent

le cercle autour du brasier et leurs cris devinrent furieux; leurs yeux brillèrent comme des topazes; leurs queues inquiètes se fouettèrent entre elles; ils s'affairaient, changeaient de place, bataillaient comme à la curée. Pourtant aucun ne se risquait sur l'esplanade circulaire où rayonnaient la lueur de la flamme et le regard de l'homme.

— Arrière! criait Verdy à pleine gorge : vous ne mangerez pas mon cheval!

Attentif à toutes leurs attaques, en garde dans toutes les lignes, il jetait des brandons, lançait des coups de sabre, déchargeait ses pistolets. Ivre de cette bataille, réchauffé par le jeu de ses muscles et la dépense de son sang, il savourait son activité joyeuse, qui lui faisait sentir sa force. Quelques-uns de ses adversaires, roussis, blessés, hors de combat, hurlaient et se traînaient à distance; rappelés par ceux-là, les autres s'écartèrent, reprirent leur quête, et, s'assemblant peu à peu, disparurent dans un vacarme assourdissant. Brusquement, la clairière, pleine tout à l'heure de leurs tournoiemens confus, s'étendit vide, lumineuse, tachée de sang; plus d'autres ennemis que le froid et le sommeil : invisibles, ils revenaient cerner cet homme, vivant entre le cadavre du soldat et la charogne du cheval, debout près de ces flammes défaillantes que la moindre rafale pouvait souffler. Alors, sans réfléchir, docile à l'invincible instinct qui nous écarte du danger, ce brave prit peur; il céda à l'horreur de sa condition, lâcha pied devant ces traîtrises, courut de toutes ses jambes vers la vie et vers le salut.

Les chiens menaient leur poursuite sur les brisées de l'armée : lui se mit à chasser derrière eux. Portant son manteau tout roulé sous son bras, appuyé sur son sabre comme sur une canne, il allait, couvert bientôt de sueur, calmé pourtant par son mouvement. Les abois de la meute le dirigeaient : « En somme, c'est comme si je chassais le cerf en forêt de Fontainebleau... » pensait-il. Mais les cris des lévriers s'éteignirent tout à coup, ainsi qu'il arrive en effet dans les chasses; et l'officier s'arrêta, retombant à l'inertie, à l'inquiétude.

— Si seulement je pouvais attraper le Dnieper!... Mais non, je marche au hasard.

Ces mots « au hasard » lui firent au cœur un mal affreux. Puis, rejetant l'idée énervante, il voulut se convaincre qu'il n'était pas entièrement perdu et se retourna vers le point brillant qui marquait au loin le lieu de sa dernière halte. Par un demi-tour exécuté suivant l'ordonnance, en un temps et trois mouvemens, il se remit enfin face aux ténèbres, face aux doutes :

— Y a-t-il, oui ou non, sur l'horizon, deux masses noires?

Ignorant s'il recevait vraiment par les yeux cette double impression, ou si ces images se dressaient d'elles-mêmes dans son cerveau fatigué, il demeurait à débattre cette question futile, dont sa vie dépendait peut-être, et se refroidissait et s'affaiblissait.

— Mauvais endroit pour mourir... songeait-il malgré lui; et, frémissant aux influences sinistres qui l'environnaient, il dilatait quand même ses prunelles vers l'horizon, il captait cette lumière éparse sur toutes choses et dont il ne pouvait savoir si elle venait du ciel ou de la terre, quand les ombres des arbres s'allongèrent vivement sur la neige illuminée; les nuages, un instant tourmentés, pétris par le vent, s'ouvrirent, et la lune en double D parut au sommet de sa course.

— Bonsoir, ma vieille : tu me tires d'affaire, dit-il; et, répondant en lui-même à une autre évidence, il défit son dolman, tâtonna de ses doigts lourds, chercha et pressa le bouton de sa montre; elle sonna douze coups. Donc la *vieille* indiquait le sud, comme eût fait le soleil à midi.

Il marcha vers sa face ridée et secourable, impatient d'atteindre le fleuve; de là, suivre la rive, rejoindre l'armée en tendant vers l'ouest, n'était plus qu'un jeu. Mais les nuées instables, épaisses, le menaçaient d'obscurité: il doubla son pas. Un taillis qu'il traversa à corps perdu lui lacéra la face, frappant de verges, à chaque pas, ses joues froides et douloureuses. Puis une clairière blanche, également vierge; puis un bois de sapins, noirs, hérissés, mouvans... D'un arbre à l'autre, les branches se jumelaient, il lui fallait les écarter avec effort, elles pleuvaient sur sa tête au passage. Brusquement le sol lui manqua; il se sentit tomber dans une sorte de gouffre et se reçut avec un choc sur un fond dur qui craqua en différens sens. Pris dans la neige jusqu'au front, il cherchait à se hausser, à se retourner, à tenter l'escalade en arrière, quand une autre secousse le précipita plus bas : ses pieds s'abîmèrent dans de la vase.

— C'est la fin... pensa-t-il; et cherchant partout un appui, il se débattit à mesure qu'il plongeait; il élargit l'entonnoir et fit de l'air autour de son visage. Enlizé jusqu'aux genoux dans une glu froide qui pénétrait ses bottes, il ne pouvait se mouvoir; mais ses bras, demeurés libres, s'égaraient autour de lui, ne rencontraient rien, et, poursuivant toujours leur folle recherche, ne faisaient autre chose que lui tailler dans cette matière un sépulcre vertical.

— A moi! à moi!... monsieur le maréchal!...

Il appelait, et sa voix se perdait sur le sol assourdi, dans le

site sans échos. Ses yeux, déjà retranchés de la terre, et qui ne s'ouvraient plus que sur un peu de ciel, voyaient deux cimes de sapins se balancer, se choquer, s'écarter en démasquant des étoiles derrière elles; le bord transparent du puits entourait d'un halo pâle ce paysage sublime, plein de silence, de menace et de condamnation.

Cette fois, elle était écrite là-haut, la mort souvent rencontrée, toujours éludée; et peu à peu elle descendait, lente, sereine, persuasive. Vaincu par elle, il s'affaissait, comme un cerf à l'hallali se couche et s'abandonne aux chiens; il tombait d'une suprême chute qui n'était pas douloureuse, quand les ressorts de son être se bandèrent encore et luttèrent pour la vie avec tout le reste de sa vie. Il bondit, se dégagea, se lança plus avant, cassa de la glace sous ses genoux, se hissa, se dressa. Sa tête émergeait, il revoyait la terre, il respirait, il espérait.

— Repris pied... pris pied sur un ruisseau gelé... ou sur une mare?... Non : le terrain descend... Il descend... Le ruisseau coule... Vers le Dnieper?... Oui, oui, vers le Dnieper!...

Il se parlait à haute voix, plus certain par là de raisonner juste. Se déterminant à la fin, il abandonna d'abord son sabre, puis s'avança par un bond et des craquemens qu'il entendit lui serrèrent le cœur. Tirant des bordées à droite et à gauche, il évitait d'instant en instant les parois rendues résistantes et les couches comprimées par son précédent effort. La sueur baignait son visage; une eau froide le pénétrait au cou, aux aisselles, aux poignets, aux hanches.

— Peut-être serai-je au bout de mes forces avant d'être au bout de l'obstacle?...

Sa crainte aggravant sa fatigue, il sentit pour la première fois le poids de sa ceinture, lestée d'une bourse et d'un sachet à balles : elle lui cisaillait les reins, le tirait bas. Quant au métal dont il fallait s'alléger, pas de doute : le plomb était, dans la circonstance, plus précieux que l'or... D'un geste furieux, comme pour frapper, il prit une poignée de napoléons qu'il jeta largement autour de lui et qu'il n'entendit pas tomber. Puis, cherchant du pied sa voie de glace, il continua d'ouvrir sa brèche dans le rempart de neige. Tout à coup, la pente du terrain s'accentua, marquée à droite et à gauche par deux croupes descendantes; elle l'aida dans ses glissades, et, dès lors, en ramant des deux bras, il put progresser d'un mouvement continu. Une seule toise parcourue suffit à le dégager jusqu'aux cuisses; puis, les deux arêtes qui bornaient la gorge déclinant et s'effaçant, lui-même reparut de toute sa taille à la lumière; son ombre s'allongea sur un sol oblique, rocheux, sonore.

— Le Dnieper! Ah, ah! le Dnieper! répéta-t-il, ivre de liberté, ravi de se mouvoir, léger, hors de lui. Ses yeux dilatés et fous tendaient à l'horizon, adoraient des lointains de nacre qui étaient peut-être des brumes et peut-être des bois; au fond, encore plus loin, blanchissait la nuit mystérieuse... Mais il ne fit que deux pas dans ce vertige; et, voyant béante derrière lui, jusqu'aux limites du regard, la fendue surhumaine qu'il avait ouverte :

— Sauvé! sauvé! cria-t-il avec épouvante; puis sans résister davantage à sa fatigue et à son émotion, il s'abattit en haletant et en gémissant.

III

Le fleuve, encaissé dans une vallée étroite où ne pénétrait plus la lune déclinante, accusait son cours par un sinus obscur, prolongé à travers les neiges jusqu'à perte de vue; le vent balayait ce couloir, se froissait avec des hou-hou contre les rochers; hors des lèvres béantes du gouffre, un autre courant d'air montait, glacial et puissant, soufflé par les poumons de la terre.

— Tête de colonne à droite! en avant, marche! cria Verdy, comme s'il eût mené toute une troupe de cavalerie, et il s'obéit en même temps qu'il se commandait.

Devant lui, un météore étrange colorait le ciel. Ce fut d'abord comme une lueur de couchant; puis l'air vibra sur l'horizon par ondes chaudes et parut un rideau rose qui tremblait au vent. Enfin, des flammes s'élevèrent, portant sur leurs pointes un dais opaque fait de nuages et de fumées; des flammèches errantes mouchetèrent l'espace jusqu'au zénith; et des escarbilles ardentes se mêlèrent aux froides étoiles.

— On brûle un village, se dit-il; et devant cette impression coutumière et de bon augure, il marcha plus tranquille. Atteindre les limites de l'armée, c'était remettre en d'autres mains le soin de sa propre vie, c'était déposer la responsabilité pesante sous laquelle il avait failli succomber.

— Je rendrai compte au maréchal... Peut-être me donnera-t-il un cheval de son écurie?

Puis, réfléchissant qu'il n'y avait pas dans toute l'écurie du maréchal une seule bête qui valût Consul, il venait à déplorer ses irréparables pertes de la nuit : son or, ses provisions, son sabre, — le sabre surtout, si fin de pointe et si mordant de taille, si léger à la main, si cher au cœur; la lame était une prise de bataille, et le fourreau de similor, présent d'une mai-

tresse longuement aimée, portait au-dessous du bracelet deux chiffres enlacés. Balancé entre le regret et l'espérance, excité par la lumière sauvage qui pourprait le ciel, il gagnait rapidement vers son nouveau phare : l'incendie. Des bouffées chaudes lui brûlaient la face; il s'arrêta le temps de s'accoutumer à cet air. Pourtant la flambée décroissante suffisait à peine pour éclairer la zone sinistre dont le village paraissait circonscrit; sur cette esplanade de terre et de boue, des foyers épars grandissaient dans la lueur mourante du brasier principal: des silhouettes humaines circulaient alentour; derrière elles, de grandes ombres flottantes répétaient vaguement leurs gestes. S'approchant, Verdy perçut une forte odeur de chair grillée qui lui fit sentir sa faim; il s'arrêta, désireux d'obtenir une part, honteux de la demander.

— Qui es-tu, toi? lui dit un des traînards, assis sur son sac, et qui surveillait la marmite. D'autres, debout derrière lui, se serraient entre eux comme des chevaux dans une horde; accrochés, enlacés, ils composaient des groupes cyniques et lamentables.

— Un officier... qui voudrait manger, répondit Verdy, partagé toujours entre le dégoût et le besoin.

— Alors, montre ta monnaie, reprit un autre, drapé dans la couverture de son cheval et qui portait les deux fontes de sa selle appuyées sur sa nuque, ballantes sur sa poitrine comme des mamelles. Ici, on ne régale pas, non! quand bien même ce serait l'Empereur!...

— Ah! malheur! régaler l'Empereur! poursuivit une femme agenouillée, vautrée, qui, cessant de souffler sur les tisons, releva sa tête sordide; et des imprécations s'élevèrent en français, en allemand; toutes ces bouches abjectes vomirent avec un blasphème le nom souverain.

— Merci, bonsoir! dit promptement Verdy, dès qu'il eut dévoré son quartier de viande. Ne vous endormez pas là: les Cosaques vont revenir...

Comme il entrait dans le village, une recrudescence de feu survint à propos sur l'autre lisière et facilita son passage. Des reflets palpitaient sur les cloaques de neige fondue; les cadavres étendus là paraissaient baigner dans leur sang. Plus loin, des meubles amoncelés comme pour une barricade; une femme accroupie dans une pose vivante et qui peut-être n'était pas morte; elle tenait sur ses genoux quelque chose... un petit corps, une momie, son enfant brûlé. Une chanson française que deux voix engluées d'alcool et de rogomme essayaient à l'unisson, mêlait sa mélodie au grésillement des flammes : cette affreuse gaîté zigzaguait dans l'air, à mesure que s'éloignait ce couple d'une

vivandière accrochée au cou d'un soldat, chacun portant son sac.

Un défilé nombreux de piétons gagnait droit vers l'horizon et dessinait en noir la route, ici sur le sol rouge, là-bas sous une glaciale clarté de lune. On eût dit le retour de quelque fête rurale en France, et tout un village sortant d'un autre village à l'automne, au soleil couchant. Verdy traversait cette foule, impatient d'arriver jusqu'aux troupes. Pourtant un des marcheurs, stimulé sans doute par son exemple, se maintenait obstinément à son côté.

— Monsieur, dit cet homme d'un ton poli, réservé, qui sentait la bonne éducation, me permettrez-vous bien de marcher à votre hauteur?

— Parfaitement, monsieur.

— C'est qu'à deux on marche mieux, reprit l'inconnu avec bonhomie. Et durant quelques minutes, il scanda leur pas commun, en comptant : « Un, deux... »

— Je ne suis pas fantassin, poursuivit-il, confus de sa mauvaise cadence. Un instant après, il parla encore, conseillant à Verdy de se couvrir le crâne, pour éviter le refroidissement du cerveau. Mais l'autre ne l'entendit pas : l'écho de sa marche battait dans sa tête, y sonnait le vide; et, cédant au double fardeau de la fatigue et du froid, il tombait pour la première fois de sa vie dans un singulier sommeil qui pouvait encore marcher et souffrir.

Derrière eux, l'incendie s'éteignait, vaincu par une aube intense qui se réfléchissait et se doublait sur le miroir de la neige. La crête, frontière d'or entre la terre pâle et le matin vermeil, se développait en une douce courbure; seuls, les poteaux d'angle des isbas incendiées hérissaient de hachures noires ce mol horizon. Le soleil couronnait les ruines; accosté de deux nuages massifs et symétriques, il en portait un autre comme panache, allongé, fuselé, pareil à la flamme d'un cierge. Écarlate d'abord, le météore passa vite et devint rose; puis il mourut en tons indéfinis, et bientôt il ne resta rien de lui qu'un bandeau couleur de soufre qui pâlit davantage à mesure que l'azur débordant pénétrait les restes de l'aurore. A droite, le Dnieper montait et serpentait dans la clarté; des peupliers se reflétaient à sa fixe surface; sur ses rives, des barques pontées de glace attachaient de point en point des escarboucles à son ruban. Mais le long du bord le plus voisin, un filet de courant demeuré libre fuyait autour d'une presqu'île boisée; il chatoyait sous la ramure traversée de rayons: c'étaient là des moires fugitives, des reflets changeans, et comme un dernier lambeau du ciel nocturne tombé dans l'eau avec toutes ses étoiles.

— Belle matinée! reprit l'inconnu, et il examina avec un sourire la jolie figure, un peu pâle, de Verdy. Car c'est une curiosité ordinaire, entre gens qui ont marché de conserve pendant la nuit, que de s'observer aux premières clartés du jour et de reconnaître en quels signes la fatigue est inscrite sur les visages : les yeux, la bouche ou les moustaches se défaisant plus tôt chez les uns que chez les autres, chacun ayant enfin sa manière de dépérir.

— Vous ne paraissez pas trop fatigué. Vous êtes démonté depuis peu de jours sans doute?

— Depuis peu d'heures... J'ai perdu un cheval d'un grand caractère; peu s'en est fallu que je ne périsse moi-même sous la neige...

— N'en parlons plus, monsieur, interrompit l'autre avec vivacité. Vous auriez tort de vous plaindre. Moi, je marche depuis Mojaïsk.

— Depuis Mojaïsk? répéta méditativement Verdy.

Ses idées commençaient à se rajuster; la pure clarté du jour, entrant par ses yeux dans sa cervelle, en dissipait peu à peu les ombres; mais, en cherchant parmi ses proches souvenirs l'image de désolation qui avait nom Mojaïsk, il ne la retrouvait plus : tous les événemens antérieurs à la mort de Consul s'étaient éloignés, perdus dans le passé.

— Oui, depuis Mojaïsk... Trente journées sans un séjour. Aussi, voyez mes bottes...

Verdy baissa les yeux vers les chaussures de cet homme : un des orteils, nu et d'une mauvaise couleur violâtre, apparaissait par une déchirure du cuir; et l'autre semelle, séparée de l'empeigne, n'était soutenue que par un mouchoir noué sur le cou-de-pied.

— Diable! fit-il en relevant la tête et poursuivant l'examen de la personne, vous voilà bien exposé aux engelures!

Grand, robuste, barbu, cet officier sans armes et devenu paysan, portait des houseaux, une peau de mouton, un bonnet de fourrure; sa sabretache bleue, ornée d'une aigle et de deux canons croisés, pendait à son côté; une besace et une petite marmite, attachées l'une et l'autre à la même courroie, battaient sur sa hanche. Ses yeux, injectés de sang, clignaient sans cesse, las de la neige éblouissante; une plaie profonde qui semblait entaillée par le sabre, mais qui n'était qu'une blessure de froid, crevassait sa joue, recoupait sa moustache, et ne s'achevait que dans sa bouche; ses lèvres épaisses et bonnes, mais fendillées de toutes parts, ne pouvaient plus sourire que d'un sourire ré-

duit et douloureux. Malgré tant de marques d'usure, cette face éprouvée rayonnait encore la force et l'intelligence ; et le dessin des traits, le modelé du front, le port de la tête, respiraient une hérédité de noblesse et l'habitude du commandement.

— Oui, je sais, je suis pitoyable... reprenait cet homme ; je donnerais volontiers la moitié de ma fortune pour une paire de *sapoques*, comme on dit dans cette Scythie. Quant aux engelures, j'ai eu ce pied-ci gelé, mais je l'ai dégelé : depuis, je ne m'arrête jamais. La gangrène sèche s'y était mise ; il m'a fallu couper les chairs mortes avec mon couteau.

— Vous avez fait cela vous-même? demanda Verdy en frissonnant.

— Dame, oui... L'important, voyez-vous, c'est de vouloir vivre, et le dangereux, c'est de laisser la mélancolie l'emporter sur la volonté. C'est pourquoi je vous ai si grossièrement interrompu tout à l'heure quand vous vous attendrissiez sur le sort de votre cheval. Pardonnez-moi et croyez-moi : rejetez toutes ces idées qui peuvent vous tirer bas et ne gardez que vos espérances, car voilà bien l'indispensable morceau de pain... Savez-vous de quoi je me souvenais sans cesse au milieu de mes misères? Du château que j'ai sur les bords de la Loire et des belles soirées que j'y passais en famille, l'autre été. Peut-être êtes-vous marié?

— Non, monsieur, fort heureusement.

— Et pourquoi donc, heureusement? Il vaudrait mieux que vous fussiez marié. Vous seriez plus fort, je vous assure.

— Soit. Mais la pauvre femme que j'aurais épousée ne serait-elle pas bien seule et bien inquiète ?

Les traits de l'inconnu s'assombrirent ; il ne répondit pas. Visiblement, il était de ceux au cœur desquels une parole peut entrer comme une arme et faire une blessure. Verdy comprit qu'il l'avait atteint plus qu'en lui-même et dans un être infiniment cher.

— Pardon ! reprit-il avec regret.

L'homme lui tendit les deux mains :

— Ne me faites pas de mal... supplia-t-il avec un accent d'humble douleur. Je souffre assez.

Les lambeaux de la colonne fugitive traînaient au loin, noirs sur le blanc tapis du paysage. On eût dit une scolopendre : à l'avant, une première tache instable et qui s'égrenait, se refaisait, se décomposait sans cesse, en marquait la tête. C'était l'état-major et c'était le maréchal, qui, précédant toujours son monde, continuait de piloter son épave avec intrépidité. Derrière lui, les deux divisions, allant parallèlement, simulaient la panse de l'animal :

ainsi, d'Hénin avait rejoint, et tant bien que mal il suivait maintenant à sa place de bataille. Puis des irréguliers, marchant sur les flancs, attachaient des antennes à ce corps inconsistant; ceux-là, groupés en petites caravanes, se succédaient par files, pareils à des touristes cheminant sur la croupe d'un glacier. Enfin, toute une traînée humaine s'attardait à distance, longues entrailles que la bête décousue laissait pendre derrière elle.

Un tourbillon s'éleva vers la droite; et, sous ce voile qui flottait et blanchissait, quelque chose noircit, grouilla, menaça.

— Voilà les Cosaques avec leurs traîneaux, reprit l'inconnu, qui s'arrêtait, clignant des yeux à cette apparence nouvelle.

— Nous allons être enlevés : il faut abandonner la route.

— C'est cela... Oblique à gauche! Je passe devant...

— Non pas!... permettez-moi au contraire...

Chacun d'eux s'offrait ainsi à précéder l'autre sur la neige intacte et à tracer le sentier. Cependant Ney galopait vers le flanc opposé et s'employait à reformer sa deuxième division, toujours hésitante et disloquée; refoulant les rangs désunis, il rendait par compression à cette troupe la forme qu'il voulait qu'elle tînt.

— Le maréchal prend toujours la première place au danger, continua Verdy.

— Je tremble pour sa vie, répondit derrière lui la voix de son compagnon.

— Vous le connaissez sans doute particulièrement?

— Non pas. Mais je réfléchis que s'il mourait, toute cette troupe serait perdue.

La galopade des escadrons, les éclats de l'artillerie, la course des boulets qui labouraient la terre entre des haies de glace et de boue, enfin toute la dangereuse farandole menée autour d'eux par les Cosaques occupa tellement les deux piétons, qu'ils atteignirent, sans même l'avoir aperçu, le village de Jacoupovo: des toits blancs leur apparurent tout à coup, à portée de pistolet, derrière un pli du terrain.

— J'espère que le maréchal va prendre une disposition autour de ce point d'appui, observa sentencieusement le hussard : il se piquait de quelque compétence sur les problèmes de l'art militaire.

Justement, la 2e division s'adossait à cet asile pour tenir tête aux troupes volantes qui continuaient d'escarmoucher contre elle. « Sachez mourir là pour l'honneur de la France », avait dit Ney à d'Hénin.

—... Il doit être trop occupé en ce moment pour m'entendre, poursuivait Verdy, sur un ton d'irrésolution; puis, comme s'il eût craint la réponse de son compagnon :

— D'ailleurs, je suis dans un tel état de malpropreté...

Mais la vraie raison pour laquelle il appréhendait de reparaître devant son chef était sa blessure d'amour-propre et ce sentiment cuisant : *qu'il n'avait pas réussi.* Entré dans une maison déserte, entière cependant, calfeutrée et chaude, il montait sur le poêle quand un boulet ricoché vint frapper contre une des parois. Toute cette cage de bois résonna longuement.

— Compris! songea-t-il. C'est un rappel à l'ordre.

Mais, se promettant de servir d'autant mieux, le lendemain, qu'il aurait mieux réparé ses forces, il acheva en fermant les yeux :

— C'est singulier... Plus on est misérable, et moins on a d'envie de se faire tuer.

La profondeur même du silence et de l'obscurité le réveilla. Il se crut seul, distancé, retombé au nombre des traînards.

— Quelle heure est-il? Où sommes-nous? demanda-t-il brusquement.

— Je ne sais guère où nous sommes, répondit paisiblement dans l'ombre la voix de son camarade. Mais je sais l'heure : il est huit heures. Je viens d'entendre dire dans la rue que l'Empereur n'est plus très loin, et que le maréchal va faire un dernier effort pour le rejoindre.

Ils traversèrent des rassemblemens où les soldats, muets, accablés, paraissaient livides au feu des cuisines. Au bout du village, une colonne qui défilait sans bruit les arrêta. Un autre détachement passa encore et s'engagea de même vers Orcha.

— Suivons-nous? demanda Verdy.

— Sans doute. Il nous faut nous tenir le plus près possible des troupes.

— C'est que je n'ai vu passer que deux régimens.

— Pardon, ce sont les deux divisions.

— Vraiment, les divisions!... Il ne reste pas autre chose des divisions?

Les 600 hommes qui composaient désormais le corps d'armée ne marchaient pas depuis une heure, quand des flambées subites s'allumèrent en face d'eux ; des trompettes et des caisses sonnèrent l'assemblée, et la route du retour parut une fois de plus coupée par une ligne ennemie.

— Nous n'en sortirons pas, dit Verdy d'un ton passif; et, sans s'inquiéter davantage d'un événement qu'il ne pouvait changer, il continua de suivre la colonne. Phénomène inattendu, elle doubla sa vitesse : une grêle charge l'entraînait, battue par deux ou trois tambours distendus qui n'avaient plus de son. Puis, une bande

de tirailleurs, la baïonnette en avant, parurent devant les feux et passèrent fantastiquement au travers.

— Je n'y comprends rien, reprit Verdy.

— Moi non plus, mais nous franchissons.

Ils surent plus tard que Platof avait improvisé ces bivouacs pour faire croire à la présence d'une nombreuse infanterie russe et qu'il s'était replié devant l'assaut, sans combattre. Mais à ce succès définitif, un singulier regain de vie pénétrait tout à coup la troupe; partout des voix jasaient, répétant et commentant la grande nouvelle.

— Il paraît que nous arrivons... Voilà les Italiens... Le prince Eugène est sur le chemin... Il vient d'Orcha. — D'où? — D'Orcha. — L'Empereur nous attend.... Voilà ce qu'il a dit, l'Empereur : « J'ai deux cents millions dans mon trésor, aux Tuileries: je les donnerais pour sauver Ney. »

En effet, une division du 4e corps, sortie de la ville, attendait devant ses faisceaux; elle reprit les armes pour se ranger et saluer au retour ces enfans perdus dont depuis trois jours on désespérait. Plus loin, deux cavaliers isolés se faisant face; derrière eux, un groupe animé : le prince Eugène embrassait le maréchal, des officiers se reconnaissaient, se complimentaient. Une grande joie militaire gonflait le cœur de tous ces hommes.

On cantonna dans un faubourg que d'autres troupes venaient d'évacuer; aucun fourrier n'ayant préparé le logement, les rangs rompus se répandaient sans ordre par les rues, et le premier occupant s'assurait la possession de son gîte en s'y barricadant. Verdy dut forcer une de ces entrées; accueilli par des jurons et des menaces, il répondit du même ton, puis défendit la porte à son tour. Cependant, son camarade poussait une reconnaissance jusqu'à l'autre bout de la cour.

— Aimez-vous le lait? demanda-t-il en revenant.

— Le lait? oui, beaucoup.

— Chut! plus bas! reprit l'officier, jaloux de réserver l'aubaine pour eux seuls, et, boitant sur son pied mutilé, il le conduisit jusqu'à l'étable. Palpant dans l'ombre le dos osseux d'une vache, ils gagnèrent jusqu'à son pis et commencèrent à la traire. Ils s'évertuaient en vain, arrosaient leurs doigts, aspergeaient la litière, et ne trouvaient enfin dans leur marmite qu'un peu de mousse douce et sucrée.

— Je crois que vous avez découvert là une des vaches maigres du roi Pharaon, dit Verdy, contrefaisant la voix d'un grognard. — Était-ce la surprise et le vertige de marcher sur un sol ferme, non plus sur une neige inconsistante, ou la chaleur de l'air, ou les

rumeurs de la rue? mais il venait tout à coup de se reprendre à la vie et de goûter sa jeunesse.

L'autre lui répondit par un rire sonore et prolongé. Ainsi, tous deux éprouvaient le même violent besoin de plaisanter, et chaque circonstance de cette heureuse soirée prêtait à leur bonne humeur : cette ville qui n'était pas brûlée, ce toit sous lequel on allait dormir, cette bête dont on réussirait peut-être à tirer quelque nourriture. Pourtant, l'idée qu'il manquait à son poste et qu'il devait rejoindre le maréchal revint à l'esprit de Verdy.

— Bah! se répondit-il. Attendons les événemens. Rien ne presse. Tout ira bien. Puisque l'Empereur est là...

IV

Au petit jour il sortit, curieux d'une nouvelle, soucieux d'une résolution. D'abord les va-et-vient de la rue le ballottèrent de droite et de gauche, déconcerté; puis un courant descendant de foule l'entraîna jusque sur une place.

— Distribue-t-on des armes ici? demanda-t-il à des fourriers qui stationnaient devant la porte d'un bâtiment. Auprès d'eux, des soldats de corvée qui attendaient aussi s'enveloppaient frileusement dans leurs sacs à distribution.

N'obtenant pas de réponse précise, il s'assit sur une borne pour réfléchir. Des irréguliers de tout costume et de toute langue pullulaient autour de lui. En vain le général Jomini, pensant arrêter cette cohue, maintenait-il des postes aux ponts du Dnieper; le fleuve était gelé, les traînards pouvaient traverser sur la glace. Homme par homme, un groupe muet et menaçant se forma face à la sentinelle qui défendait l'entrée du magasin. Tout auprès une bande de soldats espagnols tournaient le dos; ceux-ci se pressaient à quelque autre spectacle : une scène de viol, sans doute, car de forcenés cris de femme s'élevaient par instans et déchiraient l'air, dominés aussitôt par un débordement de rires. Puis des claquemens de fouet, des vociférations confuses forcèrent le passage à travers la haie des curieux, et des conducteurs du train défilèrent, leurs manteaux déchirés laissant voir leurs culottes jaunes: ils traînaient par la bride leurs chevaux velus, boueux, mal harnachés, et s'en allaient atteler hors les murs l'artillerie que le général Latour-Maubourg cédait au maréchal Ney.

Mais une musique de fifres, de trompettes et de tambours, mêlant son rythme coquet aux clameurs et aux rumeurs, sembla porter et scander tout le brouhaha chagrin qui régnait sur cette place.

— Est-ce de la troupe? songeait Verdy, marchant avec impatience vers cette sonnerie. — Déjà la petite patrouille, entrée par la rue opposée, s'était perdue dans la foule; et les quolibets couvraient le bruit, moquaient les paroles d'une voix qui s'enflait à lire un ordre de l'Empereur.

— Cause toujours, réchauffé!... Il y a longtemps que l'Empereur ne paie plus la goutte... S'il nous fusille, hein! quoi qui lui restera?...

Puis ce fut un autre accident, par lequel tout cet odieux désordre atteignit son paroxysme et s'accrut pour se dissiper. Un projectile toucha terre en sifflant, culbuta plusieurs de ces malheureux, rebondit par-dessus la tête des autres; un deuxième, presque simultanément, creva le toit du magasin. C'étaient des boulets rouges, lancés d'au delà du Dnieper par l'artillerie russe. Cette menace de destruction servit de signal au pillage, car tous ceux de ce peuple qui pouvaient encore combiner leurs idées, traduire en actes leurs désirs et risquer quelque peu leur vie pour se gagner les moyens de la prolonger, ceux-là se jetèrent vers le bâtiment et désarmèrent la sentinelle. On les voyait reparaître blancs de farine, dégouttant d'eau-de-vie; des adjudans-majors, envoyés par Davout, les ramassaient à mesure.

— Les hommes du 3e corps, à vos aigles!... Eh! tas de clampins! vous n'entendez pas la générale?

En effet, ces soldats n'entendaient plus. Mais refoulés par le poitrail des chevaux, cédant bestialement à cette poussée bestiale, ils lâchaient lentement pied devant ceux qui parlaient encore des aigles et qui songeaient à les défendre. Pas à pas, les chefs impuissans suivaient la troupe inerte; ils se réglaient prudemment sur elle, sentant combien ces souffrans étaient près d'être des révoltés.

Pour si peu glorieuse que fût en ce moment leur besogne, Verdy la leur enviait. Il aborda l'un d'eux, rasé, ganté, vêtu d'un équipement complet; puis, avec une politesse proportionnée à l'humilité de son propre costume, il s'enquit du « maréchal prince de la Moskowa ».

— Me prenez-vous pour un de ses jockeys? répondit cet officier, et il passa avec un rire insolent.

Que signifiait la plaisanterie? Voulait-il simplement protester, le mirliflor, qu'il n'était pas sous les ordres du maréchal? ou raillait-il, par surcroît, tout l'état-major, toutes les troupes du 3e corps? « Jockey, je voudrais bien l'être... » songeait Verdy en s'éloignant; et, s'entêtant de ce désir servile, il se revoyait à deux longueurs de cheval, derrière le premier général de l'armée;

il l'entendait dicter ses ordres, recevoir ses rapports, discuter ses projets. Comme il sortait de la ville, il donna dans un embarras de fourgons arrêtés au pied d'une pente; d'autres voitures, trop lourdes pour gravir, les avaient renversés en reculant sur eux; ils vomissaient des livres, des candélabres, des pendules, de la vaisselle. Dans ce pêle-mêle, un cahier de musique, dont le vent tournait les pages, gisait à côté d'une guitare; disposés de la sorte, ces deux objets reproduisaient là, comme ironiquement, un motif de décoration que Verdy connaissait bien, l'ayant vu jadis à loisir sur les trumeaux d'un certain boudoir. Frissonnant à ce souvenir de luxe, de jeunesse, d'amour, il sentit se précipiter au fond de son cœur tout ce qui flottait en lui d'ennui, de dégoût, de rancune, et porta rapidement la main vers ses yeux comme pour y arrêter des larmes. Il s'étonnait de se trouver si lâche; mais la vue de cette guitare, à ce moment où il ne pouvait rien savoir du maréchal, lui causait vraiment une envie de pleurer.

Piqué par l'aiguillon de ce dépit, il marchait depuis une heure d'un pas précipité, quand il reconnut son camarade de la veille, courbé davantage et boitant plus bas. Un instant il se demanda si lui, maître de ses quatre membres, ne ferait pas mieux en allant son allure et laissant là cet invalide; mais l'autre, qui souriait, ne sentait pas son affaiblissement manifeste:

— Ceci me rappelle la route de Flandre entre la Patte-d'Oie et Dammartin, dit-il avec sa mine gracieuse. — Il montrait du doigt l'imposante avenue qui se développait devant eux, bordée d'une quadruple rangée d'arbres.

Ils convinrent qu'il n'y a pas en Europe de route ennuyeuse comme la route de Flandre; que Dammartin est une aimable petite ville; qu'on y trouve, sur l'esplanade du château, un emplacement propre à loger des chevaux et d'où l'on découvre une vue fort étendue; puis ils vinrent à se taire, sentant le peu que sont les paroles entre gens qui ont tout commun: les intérêts et les soucis, le métier et la misère. La chaussée glissante fuyait sous leurs pieds; la queue de l'arrière-garde s'éloignait et disparaissait; une voiture s'approchait, grinçante sur ses essieux de bois. Longtemps ce cheval talonna ces piétons; traînant un fer à demi détaché de son sabot, il battait la glace avec un bruit de cliquette. Puis le véhicule se tint à leur hauteur et les accompagna; un homme à pied tournait tout autour, comme un chien de garde, avec des yeux furieux. Entre les cerceaux, on apercevait une nuque, une chevelure emmêlée: une femme croupissait là: c'était sa femelle. Elle allaitait un enfant: c'était son petit.

Cependant, un détachement d'artificiers détruisait de place en place les caissons demeurés sans attelage au bord du chemin. Abêti par le bronchement de ce cheval, par la rotation de cette roue, Verdy n'entendait pas le fracas nombreux des explosions; mais la dernière détonation, que signalait une gerbe de flammes, fit tressaillir son compagnon.

— Je n'ai jamais pu m'y habituer, dit-il.

— A quoi?

— A ce bruit...

Faiblissant encore dans sa marche, il ajouta, avec un singulier accent de tristesse :

— Je suis officier d'artillerie.

— Au fait, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, reprit Verdy. — Comment lui-même avait jusqu'alors omis de se nommer, c'est ce qu'il ne pouvait comprendre.

— C'est vrai, on oublie tout quand on est au point où nous sommes. Voici : Pierre Margeret, capitaine commandant dans l'artillerie du 4e corps. Et vous?

— Jacques Verdy, lieutenant de hussards.

— Eh bien, Verdy! Savez-vous combien l'armée a perdu de canons depuis Smolensk?

— Dame, non... cinquante? cent?

— Deux cent cinquante... Deux cent cinquante canons! reprit-il sur un ton d'humiliation profonde et presque repentante. On n'encloue même plus les bouches à feu, on les laisse là sur leurs roues: les Cosaques n'ont qu'à les atteler et à les emmener. Scier un rais, briser un moyeu, est-ce si difficile? Moi, à Malo-Jaroslawetz, j'ai détruit entièrement mon matériel...

— Ohé! oh! tirez!... interrompirent tout à coup des postillons qui s'avançaient rapidement parmi les éclaboussures et les claquemens de fouet. Un *wurst*, attelé à quatre, escorté par des dragons, dépassa les deux officiers.

— Le maréchal Davout... dit Verdy, qui venait de reconnaître et de saluer la personne assise sur le coffre. — Il reprenait le milieu de la chaussée quand un autre roulement de voiture et le vacarme d'un équipage l'obligèrent à se ranger de nouveau.

— Encore un général...

— Non. C'est plutôt la maîtresse d'un général...

A travers les glaces de la dormeuse, ils virent un minois rose qui riait parmi des fourrures: quelque soubrette de théâtre, emportée dans les bagages, comme d'autres objets de luxe, et qui se prélassait, aussi coquette, aussi parée que pour une promenade aux Champs-Élysées.

— C'est si charmant, une jolie femme... observa le hussard, que cette impression ressuscitait.

— Oui, répondit Margeret; et il ajouta ingénument :

— Un bel enfant qui joue, c'est aussi très agréable à voir...

Ces paroles prenaient-elles dans son esprit un sens personnel? Elles parurent du moins l'émouvoir, car il tomba dans un silence découragé que son camarade essaya vainement de vaincre. Mais là où les instances de Verdy demeuraient impuissantes, une circonstance fortuite et commune de leur marche réussit : ils rencontrèrent un cadavre couché au bord du chemin. Des mains amies, le tirant jusqu'en cette place, avaient marqué derrière lui son passage par une traînée profonde, pareille à la trace d'un énorme ver. Imberbe et blond, il portait encore tout son paquetage et tenait son fusil dans son bras droit.

— C'est un canonnier de la Jeune Garde, dit Margeret, tombé brusquement dans l'immobilité. La mort les rajeunit encore, tous ces enfans! Celui-ci était artificier, vous voyez?

Il se pencha vers lui et l'arrangea dans son lit de terre avec des gestes pieux et paternels :

— Dors, mon garçon. Tu as bien fait ton devoir.

Et se relevant avec effort pour se remettre en chemin :

— Les miens aussi mouraient sac au dos. Oui, pas un d'eux n'a jeté son sac...

— Le fait est que les soldats souffrent plus que les officiers, reprit Verdy, empressé à détourner l'entretien vers un sujet plus général.

— Qui sait?... Qui pourrait faire le compte des joies et des peines?

— Sans faire aucun compte... les soldats durent moins que les officiers, c'est connu.

— Ceux qui abandonnent les drapeaux durent moins parce qu'ils se découragent plus tôt. Mais les autres, soutenus par l'exemple, contenus par la discipline, résistent bien aussi longtemps que nous. C'est que ceux-là n'ont pas perdu tout sentiment de confiance, d'amour-propre, d'honneur; enfin, ils obéissent encore aux ressorts secrets qui font à jamais mouvoir l'homme. Rien que pour exister, il faut de la croyance et de l'amour. Si malheureuse que soit une armée, ces grandes sources ne tarissent pas en elle, car elles jaillissent d'elles-mêmes partout où les hommes ont consenti de vivre ensemble; et si ignorant que soit un soldat, ces deux aides ne lui manquent pas non plus : étant simple, il croit simplement et il aime simplement, voilà tout. Me croirez-vous si je vous assure qu'un des miens a vécu tout

un mois sans aucune ressource, rien que sur des mots que je lui disais?

— Sur des mots?... répéta Verdy, dont l'esprit se dirigeait mal à travers un sujet nouveau pour lui.

— Oui... L'histoire peut être instructive pour un jeune officier comme vous. Il se nommait Beaucamp, un conscrit de Béthune, bon menuisier... Mais il s'enivrait, comme tous ces gens du Nord. Je le retrouvai par hasard à Dorogobouje: le drôle me cherchait depuis trois semaines. Dès lors, nous marchâmes côte à côte, car, que je fusse à pied ou à cheval, j'étais toujours son capitaine, et qu'il me restât un canonnier ou qu'il m'en restât cent, je demeurais responsable de ceux-là devant l'Empereur. Je lui fis d'abord jurer qu'il ne boirait plus; et pendant huit jours, il tint sa promesse avec un rare courage. Oui, il a montré un grand courage... Je l'assurais que nous trouverions des vivres dans Smolensk, que l'Empereur avait donné des ordres pour cela. C'est bien votre avis, n'est-ce pas? qu'il faut dissimuler aux soldats les fautes du commandement: ils ne les voient que trop. Celui-là croyait donc qu'on nous attendait là, et il marchait; les troupiers français marchent toujours quand on leur donne quelque chose à espérer. Il disait qu'il voulait envoyer des boules de neige à sa bonne amie, et mille autres folies. Je le laissais dire: leur gaîté est souvent ce qui les sauve... Puis, sa bonne humeur m'encourageait; l'officier aussi a besoin du soldat. Nous sommes arrivés de la sorte à Smolensk: vous vous souvenez de cette affreuse journée?

— Smolensk? songea Verdy, et il retrouva dans son souvenir deux scènes tragiques qui se nommaient Smolensk. La première, une échauffourée confuse dont lui-même n'avait été que le témoin, arrêté avec son peloton sous un moulin à vent; un défilé dans des rues brûlées de soleil, empuanties de cadavres, une subite montée de flammes répandues dans toute cette enceinte comme dans une cuvette, enveloppant d'une zone incandescente les parties élevées de la ville, et ce clocher dressé tout au sommet, pétale sombre de la fleur de feu. La deuxième, une ville morte de silence et de froid, un ciel si bas qu'il touchait terre, une montée couverte de verglas, intenable, une foule de soldats errans qui tombaient gelés avant d'avoir trouvé un logement; et la bataille aux portes, et les hourras cosaques, et ce fatal incendie revenant insulter la nuit, empourprer la neige, ensanglanter le clair de lune jusqu'à l'horizon...

— Oui, Smolensk... reprit-il. C'était affreux.

— Quand Beaucamp a vu qu'on ne distribuait rien, il s'en est

allé avec les autres piller et boire de l'eau-de-vie. Par les vingt-cinq degrés qu'il faisait, autant valait signer sa condamnation à mort. J'ai compris tout de suite qu'il était perdu; mais lui chantait. Mon cher Verdy, je voyais qu'il allait mourir, et je ne pouvais pas l'empêcher de chanter. Enfin, il s'est couché en rond sur la neige, et il n'a plus voulu se lever. Mais vous ne devineriez jamais quelles ont été ses dernières paroles...

— Parlait-il de ses parens? d'une femme?

— Non... Il a dit: « Si l'Empereur savait ça... » Rien n'avait pu détruire en lui cette idée, que l'Empereur s'occupait incessamment de sa troupe, mais que les intendans le volaient. Voilà donc sa pauvre histoire; il est mort là, sac au dos, dans la confiance et dans l'illusion. C'était le dernier de mes hommes.

— Il vous reste du moins un lieutenant, mon capitaine; et c'est moi! reprit promptement Verdy.

— Parlons en officiers alors, dit Margeret, en lui posant amicalement la main sur l'épaule. Parlons de cette guerre...

Devant eux la chaussée rectiligne s'effilait jusqu'au village de Kokanof, débordé dans le ciel par un splendide couchant; à droite et à gauche, sur deux rangées, des bouleaux chargés d'un givre nombreux, où se décomposait la dernière lumière du jour, éclataient de toutes les couleurs du prisme. Les deux hommes entrèrent dans la féerique avenue de cristal; elle semblait à Verdy le vestibule d'un autre monde, pur, généreux, sublime, tant étaient neuves à son esprit les idées révélées par son camarade, inouï à son oreille l'accent de ces paroles graves, douloureuses, et comme testamentaires.

— Convenons-en, disait Margeret, cette guerre est un châtiment pour la France. Nous payons la rançon de nos entreprises coupables et de nos succès insolens. Partout le désordre, l'expiation, les supplices. D'une part des conscrits trop faibles pour le service et qu'on surmène; de l'autre, des officiers, l'insulte à la bouche, qui frappent pour se faire obéir; car qui veut obtenir l'injuste n'a d'autre recours que la violence. Puis, cet opprobre jeté sur nos armes, l'horreur de ce grand cimetière où nous aurons été les fossoyeurs de nos soldats, l'armée en lambeaux, la patrie en ruines, les abîmes devant et derrière nous!

Il s'arrêta un instant pour essuyer ses yeux gonflés de sang, mouillés de larmes, et reprit d'une voix lente et pénétrante:

— Je sais la cause de ce mal, je la sais... C'est que toute conquête est impie; c'est que cette armée conquérante fait une besogne inique, et qu'elle la fait avec un esprit mauvais. Nous marchons égarés, éblouis par notre rêve de gloire, et les mirages

de l'ambition nous rendent aveugles au bien. Des honneurs, des titres, ces pauvres choses fléchissent les balances de nos consciences! Il n'en était pas ainsi aux premières années de la République, car non seulement on n'avait pas oublié encore ces belles paroles inscrites dans la *Déclaration des droits de l'homme:* que « la force publique est instituée pour l'avantage de tous et non pour l'utilité particulière de ceux auxquels elle est confiée »; mais il se trouvait des officiers pour conformer leurs actions à ce principe. Pour moi, qui commençai de servir en l'an IX, à l'armée du Rhin, sous l'admirable général Eblé, j'ai voulu suivre son exemple; en enflant mon mérite, et me réclamant de mon nom, j'aurais pu comme d'autres gagner des grades dans l'état-major; mais j'avais une préférence naturelle pour la troupe. Depuis là, d'en bas, j'assistais aux grands changemens qui s'accomplissaient en haut; le premier Consul devenait empereur; l'armée, levée par la conscription et formée par la guerre, l'armée qui devait défendre la République au dehors, servait à la détruire au dedans. Je me gardais d'accuser personne: je voyais l'Empereur contraint lui-même à suivre le cours des choses; mais je frémissais en apercevant de loin le terme effroyable où nous voici parvenus.

— Il faudrait à notre tête des hommes comme vous, hasarda Verdy.

— Comme moi? Non... Le grade de capitaine est tout ce que je désire, et d'ailleurs, le remède aux maux présens n'est pas dans le choix des personnes, mais bien dans l'amélioration des mœurs. C'est notre travers, en France, d'espérer tout du génie et de fonder notre force sur les artifices de notre intelligence. Pour moi, je ne sais plus ce qu'est l'esprit d'un homme devant des confusions pareilles à celles que nous voyons; je dis qu'une seule chose importe alors, le souffle de la troupe, et que le reste n'est rien. Que signifie par exemple cette extrême perfection où l'on porte sans cesse le matériel de notre artillerie, si soigneusement remaniée déjà par Gribeauval? Rien, rien: c'est la volonté publique qu'il faut régénérer; si ce peuple avait une âme, il sortirait du chaos. Je réfléchissais à tout cela le long de mes étapes, avant que je n'eusse l'honneur de vous rencontrer, et j'ai fait sur mes pauvres pieds bien du chemin vers la vérité. Je pense maintenant qu'une *grande armée* ne peut être que celle où du haut en bas, à chaque instant, le ressort de toutes les actions sera dans la connaissance et dans la certitude du devoir.

On comprendra ceci dans un siècle, et nous aurons servi à le faire comprendre, nous tous qui serons morts ici le long des

routes. Alors, ce qu'on préparera pour la guerre, ce sera l'âme du soldat; car le soldat a une âme égale à celle de l'officier. Dieu n'a pas fait de différence originelle entre les hommes.

— Mais quand on se sera mis à choyer l'âme du soldat, on ne tardera pas peut-être à découvrir que l'âme du soldat français est pareille, par exemple, à celle du soldat russe... Alors la guerre ne sera-t-elle pas impossible?

Margeret leva ses yeux souffrans vers le ciel obscur et répondit:

— C'est là le secret de Dieu.

V

Le corps d'armée de Junot occupant Kokanof depuis la veille; le village, brûlé, démoli, disparaissait d'heure en heure. Des gardes, installés dans le petit nombre des maisons encore habitables, les préservaient jusqu'à l'arrivée des états-majors. Verdy et Margeret, appuyés l'un à l'autre, cherchaient un gîte, à défaut d'un abri; ils s'arrêtèrent enfin, éblouis et ravis, devant une aire carrée que recouvrait une épaisse couche de braise brunissante. C'était l'emplacement d'une isba détruite: seul un pan de la construction demeurait debout; entièrement carbonisé, mais séparé du brasier par un intervalle, il allait pouvoir servir de paravent.

— Chauffez-vous là, mon capitaine: moi, j'irai au marché, dit Verdy. Mais, sous ces fixes reflets qui les couvraient l'un et l'autre comme d'un fard, il vit son compagnon tout pâle, pareil à ce soldat mort près duquel Consul était tombé, et, craignant pour ses pieds malades l'approche du feu, il l'assit bien à l'écart, sur un lit de neige et de cendres. Lui-même se hâta vers ces rôtisseurs dont les cuisines infectes consistaient d'ordinaire en viandes de cheval graissées de suif, salées de poudre à fusil.

— Il y a de la soupe aujourd'hui! cria-t-il en reparaissant avec ses provisions.

Margeret, accroupi, tenait une feuille de papier sur ses genoux, une plume de corbeau entre ses doigts:

— A demain les affaires sérieuses! répondit-il en brandissant gaîment sa cuillère au-devant de la gamelle commune. Je voulais ajouter quelques lignes à cette lettre, mais rien ne va, ni mes doigts, ni mes yeux. De la soupe!... Mangeons-en le plus que nous pourrons!

Il en mangea fort peu, sans mot dire; puis il s'allongea si brusquement pour dormir qu'on l'eût dit renversé brutalement par un bras invisible. Comme Verdy s'approchait pour s'étendre

corps à corps auprès de lui, il le vit qui sursautait, parlait en rêve, et commandait à quelque domestique de mettre à la poste « la lettre pour Madame ».

La nuit, en s'avançant, ramenait le regel. Verdy se réveillait d'heure en heure pour entretenir le feu; il palpait Margeret, toujours tranquille, et dont les extrémités se maintenaient dans une fraîcheur moyenne, bien constante. Vers minuit, il marcha un peu, s'écarta, huma l'air froid qui venait de la steppe. Le ciel n'était qu'ombre et silence; aux avant-postes, pas un coup de fusil, pas un appel, pas un cri.

Tout à coup retentit un bruit net et brutal qui semblait plus qu'un bruit, et qui portait en soi comme un sens de ruine et d'effondrement. Un arbre déraciné venait peut-être de se renverser? Mais non... C'était un être vivant qu'avaient couché ces deux bûcherons sinistres : l'Hiver et la Faim. Verdy, tressaillant, se ressouvint de Consul versé sur le flanc gauche, écroulé auprès du brasier. Mais déjà un autre corps mort venait à résonner sur la terre meurtrière; puis d'autres bêtes assommées, hommes ou chevaux, s'abattaient avec un bruit pareil, tandis que la nuit répétait au loin l'onomatopée terrible :

Pan... Pan... Pan...

Il doubla la flambée; frissonnant de toutes ces vies qui tombaient autour de lui, il pensa que l'horreur de l'impression le tiendrait éveillé, et vint s'appuyer au pan de bois, les yeux fixés sur Margeret. Le sommeil le surprit bientôt dans cette posture verticale; et ce fut la neige du matin, en le frôlant au visage, qui le réveilla. Il se revit debout, les pieds disparus sous la pure blancheur qui nivelait tout; le brasier rose et pâli fumait sans aucune flamme; Margeret n'était plus qu'un tas informe...

— Mon capitaine! mon capitaine! cria-t-il; et il l'épousseta à tour de bras, craignant de le retrouver là-dessous raide et glacé.

— Pourquoi me réveillez-vous? J'avais chaud, je rêvais... répondit le dormant sur un ton de reproche. Il se leva de sa couche de mort, dressa sa face enduite de neige, noircie de cendres, toute barbouillée; il regarda autour de lui, revit sa misère, comprit, et, retombant, répéta avec l'accent d'un regret profond :

— Je rêvais...

VI

N'ayant pas réussi dans la journée suivante à rejoindre le maréchal, ils se résolurent le surlendemain à le devancer et à l'attendre sur la route de Bobr.

— Oui, partons les premiers, avait dit Margeret : nous verrons passer l'Empereur.

Ils sortirent de Tolotschin et reprirent la large chaussée; couverte de neige, elle ondulait comme une mer, et chaque vague cachait un cadavre.

— On ne le rencontre jamais... poursuivit Margeret dont le cerveau affaibli ne rêvait plus que de ce sujet : l'Empereur. — Où donc l'ai-je vu pour la dernière fois?... C'était à Moscou ou à Viazma. En tous cas, ce que je sais bien, c'est qu'il m'a décoré le lendemain de Wagram.

— Et moi le jour de Valoutina, le 20 août dernier.

Retombés dans le mutuel silence qu'ils avaient gardé durant la précédente étape, ils évoquèrent à loisir ces deux grands souvenirs.

Le lendemain de Wagram, toute l'armée paradait dans une prairie où l'on s'était battu la veille, bien nettoyée maintenant de sang et de cadavres; l'Empereur, en grande tenue, passait la revue. Il longeait à pied le front des troupes; derrière lui, les officiers de l'état-major général, chamarrés, attifés, élégans; puis toute une queue pompeuse et servile de cavaliers d'escorte et de domestiques qui menaient des chevaux en main. La musique de la Garde l'accompagnait aussi : à chaque station qu'il daignait faire devant un régiment, elle s'arrêtait, prenait ses instrumens, jouait ses airs pimpans qui volaient au loin sur ce champ de bataille et s'en allaient danser jusqu'aux oreilles des morts. Il passait et elle passait, réglée par le bras toujours levé du chef d'orchestre; avec elle, toute la traînée obéissante se remettait à ramper. C'est ainsi que l'Empereur atteignit les formations d'artillerie, salué à droite par la sonnerie des trompettes. L'aigle était en avant du centre; les légionnaires, groupés autour d'elle comme pour la défendre, portaient leurs armes; devant eux les officiers qu'on allait recevoir attendaient aussi, alignés suivant les grades et les anciennetés. Tous ceux de la batterie Drouot se trouvaient là. Le général d'Aboville, très pâle, tenait la droite; on lui avait coupé le bras pendant la nuit. Ils reçurent leurs insignes, attachés par la main même du souverain sur tous ces cœurs qui ne battaient que pour lui... Ils criaient : « Vive l'Empereur! » ils s'embrassaient entre eux; ils répondaient aux complimens par des larmes; ils avaient des envies de retourner combattre et de se faire tuer. Et seul, l'homme unique à qui tous appartenaient, l'homme surhumain qui menait le monde, ne

paraissait pas sentir sa puissance, et, les mains derrière le dos, allant son petit pas égal, il continuait à descendre son grand front de bataille.

A Valoutina, le 20 août, vers trois heures du matin, toutes les troupes qui avaient combattu la veille et dans la nuit reprirent les armes. On se forma sur deux rangs, le premier complet, et l'autre creux, de manière à cacher les vides. Malgré tout, l'Empereur les voyait, content d'ailleurs de ce qu'on avait fait pour lui sur ce *champ sacré*, familier, souriant, accordant à tous quelques paroles. Atteignant le 13e régiment de hussards, il posa silencieusement son doigt sur l'épaule de celui qu'il allait décorer d'abord.

— Sire, souffla un officier, le lieutenant Verdy...

— Bien, Verdy...

Et le maître, avant de parler, fixa ses yeux puissans sur les yeux de son serviteur.

— C'est bien toi qui m'as apporté un étendard à Friedland?

— Oui, Sire.

— Tu as été blessé à Friedland et à Vitebsk. Tu m'as sauvé des canons hier. Je te fais chevalier de la Légion d'Honneur.

Il s'éloigna de deux pas ; puis, se ravisant :

— Combien d'hommes manque-t-il à ton peloton?

— Deux, Sire.

— Pas plus?

— Non, Sire.

— Eh bien! que sont-ils devenus?... Déserteurs? Prisonniers?

— Non, Sire. Morts au champ d'honneur.

— C'est bien.

Celui à qui il donna la croix ensuite était un vieil adjudant petit, ridé, rabougri, la tête enveloppée de linges. Extrêmement content, il ne pouvait se tenir de rire, et répondait à toute question : « Oui, mon Empereur. »

— Bonjour, mon vieil Égyptien... Je ne me trompe pas, je t'ai bien connu en Égypte?

— Oui, mon Empereur.

— Tu t'es donc encore laissé écharper hier?

— Oui, mon Empereur.

— Voilà assez longtemps que cela dure. Je te fais chevalier de la Légion d'honneur. Mais prends garde que je ne te casse : on m'a dit que tu buvais.

— Oui, mon Empereur.

Et le souverain, pâle, bouffi, passa; et sa suite écoulée cessa

de cacher aux yeux le champ de bataille, qui reparut avec ses tas de cadavres et ses groupes de chirurgiens.

Cependant une colonne de cavalerie gagnait sur eux; à l'embonpoint seul des chevaux, ils la reconnaissaient pour appartenir à la Garde. C'était l'escadron de service auprès de l'Empereur. Ils se rangèrent craintivement hors de la chaussée, et s'engagèrent à travers un champ dont la neige haute et les sillons durs rompaient et retardaient leur marche.

Devant eux, les cuirassiers défilaient par quatre, leurs manteaux sombres cachant leurs corsets de métal. Ils allaient alignés, inertes, réguliers, et, mieux qu'aucune cohue de traînards, cette troupe d'élite, qui se retirait en ordre et par ordre, ramenait Verdy au sentiment de la fuite universelle : car ce mouvement, ailleurs lâche, irraisonné, devenait volontaire ici; il émanait de l'Empereur, il se réglait au pas de l'Empereur. Alors, une de ces folles envies qui, dominant parfois nos volontés, nous inclinent malgré nous à des actes impossibles, faillit jeter le hussard au milieu de la chaussée et lui faire crier à cette troupe qui n'était pas la sienne, à cette chiourme sans cœur, sans élan, sans rien : « Face en arrière ! chargeons ! »

Mais ses regards se posèrent par hasard sur les yeux d'un officier qui passait à la tête de son peloton : yeux fixes, douloureux, résignés, pleins de courage et de désespoir. « Charger quoi ? » disaient ces yeux inoubliables; et Verdy se détourna une fois de plus vers la terre blanche et le ciel sombre, uniques et insaisissables ennemis, tandis que s'en allait ce frère d'armes privé de ses armes, et que toute sa bande, derrière lui, s'éloignait dans la steppe et gagnait vers l'horizon.

Il se démasquait cependant, le petit, l'immense cavalier, qu'on pouvait bien précéder ou suivre, mais qu'on n'accompagnait pas. Ils le virent qui grandissait vers eux dans sa majesté; sa taille sombre et courte tachait la robe grise, chargeait les formes sveltes de sa monture qui, d'un port soigneux, d'une allure adroite, indiquait elle-même tout le prix de son fardeau. Puis, les traits du héros se dessinèrent, conformes à l'effigie que chaque homme de ce temps gardait au fond de sa mémoire, et dans son visage pâli, ses yeux brillèrent de leur éclat ancien.

L'Empereur portait un bonnet de fourrures, une casaque de velours noir doublée de zibeline, rehaussée de brandebourgs d'or; au côté, la plaque de la Légion d'honneur; aux pieds, des bottes molles qui montaient plus haut que le genou et s'achevaient

sous la jupe de sa pelisse. D'un geste constant, machinal, il abattait son bras, qu'il arrêtait court : il faisait ainsi vibrer sa baguette, en observant les oreilles de son cheval.

— Qui sait à quoi pense l'Empereur ? demanda à mi-voix Verdy.

— Au roi de Rome, peut-être : il a l'air tout réjoui.

Roide comme s'il eût défilé en tête de sa compagnie, après une revue impériale, ranimé, ressuscité, Margeret se maintenait à hauteur du premier rang de la suite ; ses pieds endoloris, mais non plus douloureux, foulaient vivement et dispersaient la neige.

— L'Empereur ne nous reconnaît pas, dit-il avec son accent ordinaire de droiture et de bonhomie.

— C'est que nous sommes peu reconnaissables, répondit en souriant Verdy.

— C'est singulier,... en le revoyant, je me suis souvenu tout à coup de cette dernière circonstance où je l'avais rencontré. C'était à Véreïa ; oui, à Véreïa...

Il se tut et marcha dans la contemplation de l'homme prodigieux qui, chargé d'une responsabilité si effrayante, pouvait la porter sans effort et s'en aller, vêtu de cet habit à la polonaise, la badine en main, comme s'il se fût agi d'une chasse à Fontainebleau. « Beau cheval !... » songeait Verdy, admirant l'aisance et la santé de cette bête glorieuse, choisie et choyée entre mille, surnourrie, et qui faisait litière de ses rations. Il connaissait assez les catégories usitées dans l'écurie impériale pour savoir que c'était là un cheval d'allure, et non une des montures de bataille : il regarda curieusement vers la queue de l'escorte, cherchant si quelques valets conduisaient en main ces autres heureux animaux, gras, luisans, oisifs, longuement promenés sur les routes avant que, embouchés de la bride dorée, revêtus de la selle de velours aux courts étriers, ils emportassent à travers champs ce maître souverain de la guerre, de qui dépendaient ensemble tous les hommes et tous les chevaux français. « Le dernier palefrenier de la maison est mieux partagé que moi... » poursuivit-il, mécontent de voir tant d'écuyers, tant de piqueurs, tant de jockeys si bien montés. « Le comte Rapp a mis pied à terre... » Consolé un peu par cette idée, que le comte Rapp s'était lui-même fait piéton, il remonta du regard vers le premier rang de ce groupe et se nomma les personnages qui figuraient derrière le héros. Le comte Lauriston marchait aussi, l'air fort las, la bride sous le bras, les mains fourrées dans le pont de sa culotte ; puis, le duc de Frioul, le duc d'Istrie, le prince Eugène, le comte de Lobau...

La route s'élevait doucement vers une hauteur dont le contour flottait indécis, blanc sur les nuées grises ; on vit paraître au sommet de cette pente un plumet, une coiffure, un buste, puis

tout un cavalier. Cet homme, apercevant lui-même le cortège, poussa son cheval, au risque de tomber sur la chaussée glissante et de se rompre les jambes. Assis au fond de sa selle, il avait la main haute et soutenait à pleins bras la bête dans son allure incertaine, inégale.

— C'est un colonel d'état-major, annonça Verdy, amusé de la rencontre, et curieux de la nouvelle.

— On va peut-être se battre, dit à voix basse Margeret, — et Verdy le regarda avec surprise; car, depuis qu'il avait croisé ce camarade inconnu de l'escorte impériale et lu au passage dans ses yeux désespérés, il sentait, il savait à n'en pas douter qu'on *ne pouvait plus se battre*.

L'arrivant s'arrêta et salua l'Empereur, qui n'eut pas l'air de le voir; puis il se rangea aux côtés du prince Berthier et commença à voix basse son rapport. Il était crotté jusqu'au col de son dolman; sa monture, vidée, essoufflée, fléchissante, faisait aussi, par sa seule attitude, ce rapport, qu'elle arrivait en hâte et de fort loin.

— Que dit-il donc, celui-là? demanda Napoléon, qui avait pu entendre, par hasard, les mots de « Russes » et de « Bérésina ».

— Sire, reprit l'officier, à qui Berthier, par un signe, venait de donner l'ordre de répéter, j'ai l'honneur de vous annoncer que les Russes sont maîtres des passages de la Bérésina.

L'Empereur eut un sursaut; mais, se reprenant bien vite, il répondit sur un ton d'assurance étonnée qui célait entièrement son inquiétude:

— Je pense que vous vous trompez, monsieur. Le duc de Reggio m'écrit tantôt le contraire.

— Sire, je vous suis envoyé par le duc de Reggio.

— Ah! vous m'êtes envoyé par le duc de Reggio? répéta vivement celui qui, d'ordinaire, ne disait pas de mots inutiles. — Il passa sa main sur son front; puis, sortant brusquement de la politesse qu'il avait montrée d'abord:

— Eh bien! quoi? Dites ce que vous avez vu, ordonna-t-il.

— Sire, la tête de pont de Borisof est perdue depuis cette nuit. Les Russes tiennent la ville. En m'approchant pour chercher à joindre le général Dombrowski, j'ai été reçu à coups de fusil...

Napoléon blêmit; ses lèvres balbutiantes écumèrent; en agitant désordonnément les bras, il donnait sur le mors des secousses qui arrêtèrent son cheval.

— Vous mentez! vous mentez! vous mentez! s'écria-t-il enfin sur un ton croissant de rage et de délire.

L'officier, offensé, salua avec froideur, demandant ainsi à se

retirer. Alors le conquérant lut aux yeux de ce soldat la *vérité;* lui, le maître, se sentit sujet de ce destin auquel il faut bien que tout homme se plie, quelque empire qu'il ait reçu des autres hommes; et, levant sa face défigurée vers l'ennemi sublime qui lui barrait la carrière, par deux fois il brandit sa baguette comme pour le fustiger. Mais une main invisible l'abattit sans doute, car il retomba sur la croupe de son cheval, ses genoux se détachèrent de la selle, ses bras disloqués battirent les flancs de la bête étonnée et sage, qui, les membres immobiles, se campait sur l'avant-main en secouant doucement son encolure. Écrasé de la sorte et couché, tous le regardaient.

Berthier, en voulant le retenir, le fit se relever :

— Eh bien ! qu'avez-vous ? demanda-t-il, les sourcils froncés; et il regarda haineusement tous ces témoins de sa défaite. Mais marchez donc, traînards !

Le temps de reprendre les rênes, de donner le coup de talon au ventre des chevaux fatigués, et Margeret le vit qui tournait contre Verdy et lui ses yeux pleins d'un feu de colère; il l'entendit qui répétait :

— F... traînards !

VII

Immobile, affaissé, Margeret regardait défiler l'escorte.

— Vous avez entendu ? disait-il d'une voix désolée; vous avez entendu ?

— Oui... mais que nous fait cette Bérésina ? Nous la passerons, nous en avons passé bien d'autres.

— Beaucoup d'autres en effet... à gué, sur des ponts, sur la glace et de toutes manières...

— Marchons donc, marchons... Que nous importe la perte d'un pont, à nous qui ne sommes pas combattans ?

Margeret hocha la tête d'un mouvement négatif qui signifiait : Nous ne nous comprenons pas.

— Vous pensez comme l'Empereur, reprit-il; vous pensez que nous sommes des traînards. Nous n'avons plus assez de force pour porter des armes, c'est vrai; nous ressemblons à des traînards, j'en conviens. Mais pourquoi l'Empereur nous appelle-t-il traînards, nous qui avons tant souffert par lui et pour lui ? Comment a-t-il pu perdre à ce point tout sentiment des convenances ? Dites, comment ?

— C'est cette nouvelle qui l'a mis en fureur. Il parlait au hasard. Mais il se calmera, il réfléchira, il prendra son parti. Il trouvera des moyens de nous tirer de là, soyez-en sûr.

— J'en suis sûr. Il a assez de génie pour nous sauver encore. Nous n'avons qu'à le suivre. Seulement, voilà bien longtemps que je le suis et que je me fatigue à le suivre. Je me sens faible, voyez-vous. Il faut que je m'arrête un peu.

— Vous disiez que vous ne vous arrêtiez jamais...

On apercevait encore, au sommet de la montée, les croupes dandinantes des chevaux, leurs queues ballantes, leurs membres qui se levaient et se posaient symétriquement.

Margeret tourna les yeux vers cette vision, qui était sa vie même et qui le fuyait.

— C'est *lui* qui m'a arrêté, dit-il.

— Marchons! supplia Verdy : ne vous entêtez pas à vous souvenir d'un mot! Le froid vous gagne... Marchons! L'arrêt, c'est la mort!

— Croyez-vous? demanda le vagabond, sursautant au vrai nom dont il devait nommer ce repos qu'il voulait prendre; et il répéta gravement, comme s'il répondait à une autre question précédemment posée en lui-même :

— C'est peut-être la mort...

Mais cette idée, entrée une fois dans sa conscience, détermina tout son être à la révolte; il redressa sa nuque sur laquelle pesait cette menace, il se rassembla pour partir : une de ses jambes lui refusa le mouvement et demeura prise au piège, collée au sol.

— Il me semble que mon pied gèle, dit-il... Celui qui avait déjà gelé une fois.

Il s'agenouilla, se palpa et ne put plus se relever.

— Debout! criait désespérément Verdy, saisi à la fois par l'épouvante et par le froid. Il l'avait pris sous les aisselles et le tirait en haut de toute sa faible force, chancelant lui-même dans ce lâche vertige qui depuis sa nuit d'angoisse et sa chute au gouffre revenait par instans hanter son cerveau. — Debout! Vous disiez qu'il faut vouloir vivre!...

Alors, celui qui avait vécu lui tendit sa main froide; il lui sourit comme à leur première rencontre, et trouvant dans sa conscience évanouissante une de ces réponses que la mort seule peut dicter :

— Je veux encore, dit-il, mais je ne peux plus...

Impuissant en effet contre lui-même, trahi par ses membres qui lui manquaient l'un après l'autre, il tentait vainement de s'appuyer au sol ou de s'accouder sur son genou; il ne pouvait relever que sa tête, et le reste tombait. Mais assis dans la neige, il se défendait encore; ses lèvres mouvantes, suppliantes, tendaient vers le ciel, soit qu'il attendît d'en haut quelque secours

surnaturel, soit qu'il aspirât vers un air plus pur, et qui pût vaincre le ralentissement de son cœur. Puis sa bouche se fixa dans un sourire; elle n'exhala plus qu'une haleine raccourcie, à peine visible en une pâle buée; et seules ses larmes, emplissant la crevasse de sa joue, coagulées aux fils de sa barbe, témoignèrent qu'il se mourait dans un chagrin profond. Il était déjà couché et paraissait dormir, quand un dernier soubresaut l'agita; il réussit à se rasseoir, ses mains déconcertées errèrent autour des boutons de sa veste.

— La poste française... dit-il; la lettre... la lettre...

Et il retomba.

A mesure qu'il passait de l'agonie dans la mort, une joie étrange, faite de charité, de confiance, de pardon, se répandait sur son visage. Les empreintes de la douleur étant effacées, il ne restait plus que les stigmates de la misère, la noblesse des traits les éclairait; son âme longtemps refoulée et contrainte au dedans s'épanouissait enfin dans son évidente bonté; elle faisait ce vêtement radieux au soldat affranchi de sa servitude sanglante, citoyen nouveau de l'éternelle paix.

Cependant, le survivant rendait au mort un suprême, un sommaire devoir. La besace et la marmite une fois détachées de l'épaule, il avait ouvert le vêtement; de ses mains roides et sans tact il explorait la poitrine et s'étonnait d'y trouver encore tant de chaleur. Le cœur avait tout à fait cessé de battre, mais le front rayonnait davantage et devenait un signe qui dessillait les yeux. Les poches contenaient une bourse; puis un carnet chargé de notes, de noms, de comptes : memento soigneux du capitaine commandant, chaque canonnier y avait sa page. Verdy détacha la croix d'honneur cousue au drap de l'habit, et défit les broches de trois miniatures épinglées au dedans de la veste. C'étaient des portraits : un colonel de l'ancienne armée, en grand costume, le mince cordon des commandeurs de Saint-Louis visible par l'entre-bâillement de son habit; une vieille dame, poudrée et parée; une femme très belle et très jeune, frisée en *coup de vent*, qui tenait sur ses bras un petit garçon. Toutes ces figures paraissaient heureuses et réchauffées, l'artiste les ayant peintes sans doute dans quelque chambre bien close où l'atmosphère était douce, ou bien sur la terrasse ensoleillée de ce château que Margeret possédait au bord de la Loire. Fixées dans leur apparence de bonheur, infidèles à ce cœur qui ne battait plus, elles souriaient doucement, cruellement, à celui qui les ôtait de là...

Pendant qu'il crispait ses doigts à tenir ces choses délicates, un traînard en guenilles s'était arrêté derrière lui; besoigneux, avide, et le couvant d'un regard sournois, il attendait ses restes.

— Va-t'en! cria Verdy; mais, craignant que le gueux ne vînt après lui dépouiller la dépouille, mettre le corps à nu, il lui jeta la marmite et la besace comme on jette un os à un chien. L'autre les ramassa, les considéra, hésita; puis, l'aubaine certaine le persuadant d'éviter le dommage possible, il se remit en chemin.

Plusieurs lettres, serrées entre elles par des ficelles, gonflaient la sabretache; le portefeuille en contenait une autre, pliée comme pour être jetée à la poste. Celle-ci portait en adresse :

A Madame de Margeret,

au château de Saint-Satur,

département du Cher.

Était-ce là cette lettre « pour Madame » dont Margeret avait parlé l'autre soir au bivouac pendant son sommeil, et tout à l'heure encore dans son agonie? Verdy pensa que, devant écrire lui-même aux parens du mort, il avait à se renseigner d'abord sur les personnes; il développa le papier, et lut :

« Orcha, le 21 novembre 1812.

« Ma chère femme,

« Notre marche se poursuit le mieux du monde au sein d'une nature très majestueuse; nous suivons le Borysthène, beau fleuve qui ressemble à la Loire, mais avec plus de grandiose. Quand le soleil se lève sur ces plaines de glace, c'est vraiment un spectacle dont le regard enchanté ne peut se lasser.

« Depuis le combat funeste qui m'a privé de la plupart de ma compagnie, je marche avec le troisième corps, que commande le maréchal Ney. L'énergie de ce général est admirable, nous sommes en de bonnes mains. Je n'ai rien fait pour me procurer un nouveau cheval, car après cette petite engelure que j'ai eue, il vaut mieux que j'aille à pied. Ne va pas cependant penser que le climat soit rigoureux: il s'est bien adouci, au contraire, depuis Smolensk. L'armée est en ordre: vivres, logemens, habits, souliers, tout nous arrive régulièrement; en un mot, nous ne manquons de rien.

« Ne t'alarme pas non plus, ma chère femme, en lisant les bulletins de l'armée: l'Empereur met tout au pis pour tromper les Russes. La vérité est que nous voilà proches de nos cantonnemens d'hiver, et que nous allons nous y bien compléter pour reprendre la campagne, en finir avec ces sauvages, et retourner embrasser nos femmes. C'est là qu'il faut m'écrire: à la Grande Armée, dans ses cantonnemens d'hiver. Parle-moi de mon fils.

J'espère que maintenant il peut lire mes lettres. Entretiens-le de son père, de tout notre métier, de ce jeu de la guerre où l'on joue avec de vrais chevaux et de vrais canons; enfin, persuade-le, ce petit Edgar, qu'il sera soldat à son tour et qu'il servira son pays. O mon unique amie, la pensée que tu élèves bien notre enfant est toute ma consolation dans le chagrin que j'ai d'être séparé de toi... Mais je ne veux pas me plaindre; non, je n'ai pas sujet de me plaindre... »

Cela se continuait, plein de tous les mensonges que peut dicter la haute pitié de l'homme pour la femme, plein aussi d'amour, plein d'espérance, ces autres mensonges dont la vie nous leurre. Verdy pleurait, et ne pouvait achever. Il contempla une dernière fois le soldat martyr, tué par l'Empereur; il arrangea dans une pose mortuaire l'homme admirable qui venait de crever là comme un chien. Ne réussissant ni à lui baisser les paupières, ni à lui fermer la bouche, l'hiver russe l'ayant définitivement pris et raidi, il le coucha du moins sur le dos pour qu'il pût regarder le ciel, puis il lui croisa les mains sur la poitrine comme nous faisons d'ordinaire à ceux qui sont morts dans des lits.

— Adieu, mon capitaine, lui dit-il en lui faisant le salut militaire: j'ai compris et j'obéirai.

Puis, les bras chargés de ses reliques, il marcha, luttant tout ensemble contre la lassitude et contre le chagrin. Tout seul maintenant devant tant de misères!... Des jours nouveaux, plus douloureux encore, allaient commencer. Cependant, le décor où venait de s'accomplir la scène mortelle n'avait pas changé; à peine l'heure s'était-elle assombrie: dans la brume du soir, les mêmes cavaliers s'éloignaient toujours, silhouettes sombres et massives, casquées de lumière. Alors, la majesté redoutable des choses se manifesta aux yeux de Verdy, purifiés par ses larmes récentes. Il sentit l'infinité de sa faiblesse, l'inutilité de son courage, le danger même de ses espoirs...

— Il faut être une bête brute pour sortir d'ici! songea-t-il. Je serai une brute.

Art Roë.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LACORDAIRE INTIME

L'AMI ET LE PRÊTRE

« Si c'est vers les âmes que tes affections se portent, aime-les, ô mon âme, mais aime-les en Dieu. Ramène avec toi toutes celles que tu pourras ramener; tu les entraîneras, parce que l'esprit de Dieu parlera par ta bouche. » Bien des siècles se sont écoulés depuis que saint Augustin laissait échapper ces paroles dans ces *Confessions* brûlantes où il exhalait devant Dieu ses remords et ses ardeurs; et cependant, lorsque naguère elles me tombaient sous les yeux, c'est à Lacordaire qu'elles me faisaient aussitôt penser. Si, parmi les orateurs sacrés que notre âge a connus, il en est un qui ait ramené les âmes, c'est assurément celui dont l'éloquence rassemblait sous les voûtes, longtemps désertes, de Notre-Dame, une foule telle que, depuis le moyen âge, la vieille basilique n'en avait point vue. Mais, s'il les a entraînées, ce n'est pas seulement parce que l'esprit de Dieu parlait par sa bouche, c'est aussi, c'est surtout parce qu'il les a aimées.

Cet amour du prêtre pour les âmes est le grand secret de l'action qu'il exerce. On peut dire que sa force est en proportion de son amour. Quelle est l'origine de cet amour, sur lequel ne s'est point exercée l'observation des psychologues, et qui a échappé aux classifications d'un Stendhal, parce qu'il était incapable même d'en concevoir l'idée? Est-ce un sentiment d'une nature toute particulière, qui serait chez le prêtre un des fruits surnaturels de la vocation, qui se développerait par le ministère et qui se confondrait avec les autres devoirs du sacerdoce? Est-ce, en un mot, ce qu'on appelle, dans la langue religieuse, une grâce d'état?

N'est-ce pas, au contraire, un sentiment plus pur, sans aucun doute, plus noble, plus relevé, mais cependant du même ordre que l'amour humain? Assurément, un vrai prêtre ne reculera, pour sauver une âme, devant aucune démarche, devant aucun péril; il ira porter les sacremens à un malade dans un hôpital de pestiférés, et l'absolution à un mourant sur le champ de bataille. Cela, c'est le devoir. Mais l'intelligence des besoins d'un cœur, la participation aux souffrances qu'il éprouve, la divination des remèdes dont il a besoin, l'intime association à toutes les luttes qu'il engage, la joie de ses triomphes, la tristesse et presque l'humiliation de ses défaites, cela, c'est autre chose. C'est l'amour; et Lacordaire lui-même l'a écrit : « Il n'y a pas deux amours; l'amour du ciel et celui de la terre sont le même, excepté que l'amour du ciel est infini. »

Je crois ne rien avancer de profane ni d'irrespectueux, en disant que tous les grands pasteurs d'âmes, dont s'honore l'Église catholique, n'ont, à leur suite, entraîné tant de cœurs vers Dieu que par leur puissante faculté d'aimer. C'est une erreur de croire que les austères obligations du sacerdoce détruisent cette faculté chez le prêtre. Elles ne font que la transformer, en la dégageant des sentimens moins purs qui troublent le commun des hommes; mais peut-être que, par cela même, elles la fortifient et la rendent plus durable, comme l'amputation des branches parasites ajoute à la vigueur du tronc. C'est encore Lacordaire qui va nous dire, en termes pleins de délicatesse, comment cette transformation s'opère : « Il serait singulier que le christianisme, fondé à la fois sur l'amour de Dieu et des hommes, n'aboutît qu'à la sécheresse de l'âme à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu. Seulement, il y a souvent de la passion dans les amitiés, et c'est ce qui les rend dangereuses et dommageables. La passion trouble à la fois les sens et la raison, et, trop souvent même, elle aboutit au mal, au péché. Ce qui ruine l'amour, c'est l'égoïsme, ce n'est pas l'amour de Dieu, et il n'y eut jamais sur la terre d'ardeurs plus durables, plus pures, plus tendres que celles auxquelles les saints livraient leur cœur, à la fois dépouillé et rempli, dépouillé d'eux-mêmes et rempli de Dieu. »

Sans y penser, sans doute, Lacordaire a retracé dans ces lignes l'histoire de sa vie morale. Son cœur dépouillé a été rempli de saintes amitiés ; mais avant de le remplir, il avait commencé par le dépouiller. Il était né, en effet, avec une nature ardente et rêveuse. Ses lettres de jeune homme nous le montrent en proie aux inquiétudes et aux mélancolies de son âge. Ce qui l'agite, c'est l'inconnu de sa destinée. A certains jours il rêvait la gloire;

puis, le lendemain, il écrivait à un ami : « Je ne comprends pas comment on peut se donner tant de mal pour cette petite sotte. Vivre tranquille, au coin du feu, sans prétentions et sans bruit, est chose plus douce que jeter son repos à la renommée, pour qu'elle nous couvre en échange de paillettes d'or. » Parfois le désir de voir des pays nouveaux était la forme que prenait son inquiétude, et les seuls mots de *Grande-Grèce* le faisaient frémir et pleurer. Puis, au contraire, il se persuadait qu'il ne serait jamais content de lui que lorsqu'il posséderait trois châtaigniers, un champ de pommes de terre, un champ de blé et une cabane au fond d'une vallée suisse. Dans sa chambrette solitaire de la rue du Dragon, il rêvait d'une cure de campagne ; à peine avait-il passé le Pont-Neuf que ce rêve était remplacé par celui d'une vie active et brillante ; et ces variations incessantes faisaient naître chez lui le dégoût de l'existence que son imagination avait à l'avance usée. « Je suis rassasié de tout, écrivait-il, sans avoir rien connu. » Il souffrait également de sa solitude et de l'inassouvi de son cœur. A Paris, au milieu de 800 000 hommes, il se sentait dans un désert. Il cherchait des amitiés humaines, et ces amitiés le fuyaient ou le trompaient. « Où est, s'écriait-il, l'âme qui comprendra la mienne ? » Il n'avait plus d'intérêt, plus de goût à rien, ni aux spectacles, ni au monde, ni aux jouissances de l'amour-propre. Il sentait sa pensée vieillir et il en découvrait les rides à travers les fleurs dont son imagination la couvrait encore. Il commençait à aimer sa tristesse et à vivre beaucoup avec elle. Mais écoutons-le nous décrire plus tard le mal dont il avait souffert : « A peine dix-huit printemps ont-ils épanoui nos années que nous souffrons de désirs qui n'ont pour objet ni la chair, ni l'amour, ni la gloire, ni rien qui ait une forme ou un nom. Errant dans le secret des solitudes ou dans les splendides carrefours des villes célèbres, le jeune homme se sent oppressé d'aspirations sans but ; il s'éloigne des réalités de la vie comme d'une prison où son cœur étouffe, et il demande à tout ce qui est vague et incertain, aux nuages du soir, aux vents de l'automne, aux feuilles tombées des bois une impression qui le remplisse en le navrant. Mais c'est en vain ; les nuages passent, les vents se taisent, les feuilles se décolorent et se dessèchent, sans lui dire pourquoi il souffre. »

C'est l'accent et presque le langage de René. Supposez maintenant que René ne fût pas devenu chrétien et prêtre. Que lui serait-il arrivé ? Probablement l'éternelle et banale histoire de l'homme. Il aurait cherché l'âme qui comprendrait la sienne et il l'aurait trouvée, car ces âmes-là, on les trouve ou, du moins, on croit les trouver toujours. Il aurait aimé ; il aurait plus ou moins

souffert. Comme il avait le don littéraire, il aurait peut-être raconté son amour, et nous aurions un roman de plus. Puis il se serait consolé, et il aurait vécu de la commune vie, partagé entre des intérêts prosaïques et des affections placides.

Au lieu de cela, il est entré au séminaire à vingt-deux ans. Il y apportait une nature passionnée et un cœur vierge. Si minutieusement qu'ait été fouillée sa vie, la trace d'aucun sentiment romanesque n'a pu en effet y être découverte. Le Père Gratry raconte, dans ses *Souvenirs*, avec une grâce infinie, qu'il conserva deux ans certaine rose qui lui avait été jetée un soir de bal et qu'au moment où il résolut de consacrer sa vie à Dieu, rien ne lui en coûta autant que de jeter cette rose et de couper cette fibre de cœur. « Je sentis longtemps, ajoutait-il, le froid de cette coupure. » Rien de semblable dans la vie de Lacordaire; et si le témoignage de son pieux biographe, le Père Chocarne, ne paraissait pas tout à fait suffisant sur ce point, il faudrait bien s'en rapporter à celui de Lacordaire lui-même. Nous avons un assez grand nombre de lettres écrites par lui à des amis, à des camarades de son âge. On vient récemment d'en publier un gros volume. Elles sont toutes plutôt sévères et un peu mélancoliques. A peine, de temps à autre, une plaisanterie. Écrivant à un de ses amis qui était aux eaux de Luxeuil, il lui demande des nouvelles de ses promenades, des incidens qui arrivent, des dames auxquelles il fait la cour, puis il ajoute : « Ah! mon Dieu, j'oublie que je parle à un sauvage, à un homme qui ne sait pas baiser une femme au front. » Mais il ne paraît pas que lui-même ait été moins sauvage que son ami, car il écrivait, à la même date, à l'un de ceux avec lesquels il était le plus intime : « J'ai aimé des hommes, mais je n'ai point encore aimé de femmes et je ne les aimerai jamais par leur côté réel. » Six mois après, il entrait au séminaire. Une de ses cousines a raconté qu'à ses premières vacances, il se promenait avec elle, à la campagne, lorsqu'il aperçut sur le haut d'une cabane une branche de chèvrefeuille : « Ah! ma cousine, s'écria-t-il avec pétulance, que je serais tenté de grimper là-haut, de cueillir cette branche et de vous l'offrir; mais avec mon habit, ce ne serait pas convenable. » — Qui croirait, si les deux témoignages n'étaient également sincères, que le Père Gratry a gardé deux ans la rose, et que le Père Lacordaire n'a même pas cueilli le chèvrefeuille?

Il est superflu d'ajouter que les émotions auxquelles avait échappé sa jeunesse furent inconnues à son sacerdoce. « Je suis toujours étonné, écrivait-il à un jeune homme, de l'empire qu'exerce sur vous la vue de la beauté extérieure et du peu de

force que vous avez pour fermer les yeux. Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence. C'est si peu de chose pour une âme qui a vu Dieu une fois et qui l'a senti. » Mais cette vision de Dieu ne l'empêchait pas de regarder aussi les âmes et de s'attacher à elles. Ceux-là seulement qui en sentaient le prix et la beauté étaient, suivant lui, appelés au sacerdoce qu'il définissait : une immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu. Dans cette immolation même de tout sentiment égoïste et passionné, il trouvait la sécurité nécessaire pour se livrer aux attachemens que lui rendait indispensables la tendresse naturelle de son cœur. Avec l'accomplissement de ses devoirs de prêtre, ces attachemens ont rempli sa vie. Dans sa jeunesse il a aimé Montalembert; dans un âge plus avancé, l'abbé Perreyve. Il a aimé également Mme Swetchine, la comtesse Eudoxie de La Tour du Pin, et une personne moins connue, dont le nom revient cependant parfois dans ses lettres à Mme Swetchine. Nous ne possédons de sa correspondance avec Montalembert et avec l'abbé Pereyve que des fragmens. Celle avec Mme Swetchine et avec la comtesse Eudoxie de La Tour du Pin a été, au contraire, publiée tout entière. Une bienveillante communication m'a permis de tenir entre mes mains toutes ses lettres à Mme de V... Je voudrais le montrer tel qu'il apparaît dans ses relations avec ces trois femmes. La première fut pour lui une mère, et la seconde une amie. Quant à la troisième, on peut dire qu'elle fut l'amie.

I

A l'époque où celui que l'Église a nommé depuis saint Jérôme, et qui s'appelait alors Eusebius Hieronymus, quittait, pour revenir à Rome, le désert de Chalcide où il avait dompté, dans la pénitence et les larmes, les ardeurs de sa nature fougueuse, une veuve qui portait un nom illustre dans les fastes romaines, Marcella, fille d'Albine, venait de se convertir à la religion chrétienne et elle avait transformé son palais somptueux du mont Aventin en un lieu de réunion pieuse. Personnellement elle y vivait de la vie la plus simple, toujours habillée de vêtemens de couleur brune, et elle y avait ouvert un oratoire où les dames pieuses venaient prier. « Lorsque les affaires de l'Église me contraignirent à venir à Rome, a écrit le saint, comme j'évitais, par une retenue que je croyais nécessaire à mon propre salut, la fréquentation des dames de condition dont la piété jetait alors tant d'éclat, elle montra,

pour me servir de l'expression de l'apôtre, une importunité si persévérante et, en même temps si touchante, qu'elle me força de m'écarter en sa faveur de la règle que je m'étais prescrite. » Saint Jérôme passa en effet sous le toit de Marcella les trois années de son séjour à Rome, et plus d'une fois, pendant ces trois années, au cours des ardentes controverses auxquelles il se trouva mêlé, Marcella eut occasion d'exercer sur lui sa douce et prudente influence. « Marcella, disait-il, eût voulu mettre sa main sur ma bouche pour m'empêcher de parler, » et dans une autre lettre : « Souvent mon rôle changeait en face d'elle, et de maître je devenais disciple. » Mais comme Marcella avait à un souverain degré (c'est encore Jérôme qui parle) le tact délicat des convenances, elle donnait toujours ses propres idées, lors même qu'elle ne les devait qu'à la pénétration de son esprit, comme lui ayant été suggérées par Jérôme lui-même ou par quelque autre.

Au bout de trois ans, Jérôme quitta cependant et ce palais du mont Aventin, transformé en couvent, et Rome elle-même, qui était toujours la ville élégante et lettrée par excellence, un peu le Paris d'aujourd'hui, pour se rendre à Jérusalem et pour y mettre en pratique, d'accord avec celle qui devait être un jour sainte Paule, son grand dessein de vie monastique. Mais durant les vingt années que Jérôme et Marcella demeurèrent séparés une pieuse correspondance les consolait de vivre éloignés l'un de l'autre, et « si leurs corps étaient séparés, leurs âmes étaient unies. » Aussi quand mourut Marcella, Jérôme adressa-t-il à la vierge Principia, qui lui avait fermé les yeux, une de ces lettres que les chrétiens de la primitive Église se communiquaient les uns aux autres et qui étaient l'équivalent d'une notice nécrologique de nos jours. Dans cette lettre, il faisait l'éloge de celle qu'il appelait notre Marcella, parce que, disait-il, « nous l'avons également aimée tous les deux et nous avons également partagé ses affections, » et il faisait connaître aux autres ce trésor dont il avait eu le bonheur de jouir si longtemps. Moins connue que Paula, moins publiquement associée qu'elle à la vie et aux austérités du grand propagateur de l'idée monastique, la pieuse et discrète Marcella n'a pas tenu une moindre place dans la vie du saint. A la fois cénobite et grande dame, ayant accepté la plupart des obligations de la vie monastique, sans être cependant tout à fait retirée du monde, elle fut le premier type de ce qu'une ironie peu justifiée appelle parfois une mère de l'Église.

Avec la différence des siècles et des personnes, il y a plus d'une ressemblance entre la liaison de Jérôme avec Marcella et celle qui a si longtemps uni Lacordaire et Mme Swetchine. Du vi-

vant de Lacordaire, le nom de Mme Swetchine n'était guère connu. Je serais presque tenté de dire qu'il l'est un peu trop aujourd'hui. Je ne suis pas convaincu, en effet, que ceux qui avaient à cœur sa mémoire lui aient rendu le meilleur des services en la tirant de l'ombre amie où elle avait toujours vécu pour l'exposer au grand jour, sous les yeux d'un public indifférent. Je doute également qu'il fût nécessaire de consacrer à sa vie et à ses œuvres la matière de deux volumes in-octavo. Pour la faire connaître, il aurait suffi d'une de ces publications discrètes, destinées aux intimes, mais qui font peu à peu leur chemin dans le monde, révélant à ceux qui sont curieux de s'en enquérir des mérites cachés, sans vouloir les imposer de vive force à l'admiration générale. De même, un choix plus sévère parmi des productions auxquelles sa modestie n'attachait aucune importance aurait peut-être donné une plus juste idée de la finesse et de l'élévation de son esprit que cette affirmation un peu téméraire que « dans ses œuvres, des traits dignes de La Bruyère abondent à côtés d'élévations dignes de saint Augustin. » Écrire au crayon, c'est comme parler à voix basse, a dit joliment Mme Swetchine elle-même. Or presque toutes ses *œuvres* étaient écrites au crayon, et en la faisant parler à voix haute, en substituant au crayon l'encre d'imprimerie, ses éditeurs ne semblent pas avoir compris le conseil indirect qu'elle leur donnait.

Il est rare que l'excès dans les publications et l'abus des superlatifs dans l'éloge n'amènent pas une certaine réaction. La réaction s'est produite en effet sous la forme d'un article ironique et malicieux de Sainte-Beuve, par lequel seul beaucoup de personnes connaissent aujourd'hui Mme Swetchine. Il ne serait pas juste cependant que les faciles malices de Sainte-Beuve fissent un tort sérieux à cette figure originale et fière. Née, à la fin du siècle dernier, en pleine corruption d'une cour russe, unie à un époux plus âgé qu'elle de vingt-cinq ans, élevée en dehors de toute pratique religieuse, mais attirée vers le christianisme par la pureté de sa nature, elle eut le courage, en dépit des railleries de Joseph de Maistre (qui cependant fut un peu son guide), de chercher par elle-même la vérité à travers une longue série de lectures et d'études théologiques d'où elle sortit catholique. Une prédilection naturelle l'attira vers notre pays, à une époque où il s'en fallait qu'une mutuelle sympathie rapprochât les deux nations; elle y passa quarante années de sa vie. Durant ces quarante années, elle vécut au centre d'une petite élite d'hommes de premier ordre qu'elle avait su rassembler autour d'elle, Cuvier, Montalembert, le Père de Ravignan, Alexis de Tocqueville,

d'autres encore que je pourrais nommer. On a pu railler ce salon de la rue Saint-Dominique, à côté duquel (tout comme Marcella dans sa maison du mont Aventin) elle avait établi une chapelle où des jeunes femmes, en toilette élégante, allaient furtivement demander à la prière un secours contre les tentations du monde. Mais ce n'en est pas moins un des lieux où, pendant une longue période de temps, ont été échangés entre les hommes les plus distingués les plus nobles propos. Ce qu'il faut reconnaître et saluer en Mme Swetchine, plutôt qu'une émule de La Bruyère ou de saint Augustin (bien que des œuvres distinguées et touchantes soient sorties de sa plume), c'est, comme on l'a dit excellemment : « une chrétienne accomplie qui savait en même temps comprendre, avec une exquise délicatesse, les rapports de sa foi avec les mœurs et les sentimens de la société où elle vivait. » Pour une femme qui n'a jamais visé à la sainteté d'une Paula, c'est le plus fin des éloges, et si elle l'a mérité en quelque chose, c'est assurément dans ses relations avec Lacordaire, telles que la publication de leur correspondance nous les a fait connaître.

Lacordaire avait été présenté à Mme Swetchine par Montalembert à une époque critique de sa vie, c'est-à-dire au moment où il venait de rompre avec Lamennais : « J'abordais, a-t-il écrit, aux rivages de son âme comme une épave brisée par les flots... Par quels sentimens fut-elle ainsi poussée à me donner son temps et ses conseils ? Sans doute quelque sympathie l'y portait, mais, si je ne me trompe, elle fut soutenue par la pensée d'une mission qu'elle avait à remplir près de mon âme. Elle me voyait entouré d'écueils, conduit jusque-là par des aspirations solitaires, sans expérience du monde, sans autre boussole que la pureté de mes vues, et elle crut qu'en se faisant ma providence, elle répondait à une volonté de Dieu. » Dans ces quelques lignes, Lacordaire a marqué d'un trait juste la nature de la relation si particulière qui s'ouvrit à cette date entre Mme Swetchine et lui, et qui devait durer vingt-sept ans. Du côté de Mme Swetchine, cette relation avait quelque chose de maternel et d'un peu protecteur ; du côté de Lacordaire, quelque chose de confiant et d'ingénu. Dans plus d'une circonstance, elle fut en effet sa boussole. Avec son esprit sûr, son tact de femme, sa connaissance du monde, elle prévint de sa part des résolutions inconsidérées, des mouvemens trop vifs, des démarches intempestives. De même que Marcella mettait parfois la main sur la bouche de Jérôme pour l'empêcher de prononcer des paroles imprudentes, de même Mme Swetchine (c'est à elle-même qu'est empruntée l'image) tenait Lacordaire par le pan de son habit, pour ralentir des mouvemens trop rapides ou trop brusques. C'est avec cet esprit de

douce autorité qu'elle apparaît dans leur correspondance, et je ne crois pas que lettres plus originales aient jamais été échangées entre une femme et un prêtre. Rien qui rappelle les correspondances spirituelles que l'on connaît, telles que celle de Bossuet avec la sœur Cornuau, ou celle de Fénelon avec Mme de La Maisonfort. Ce ne sont pas des lettres de piété et encore moins des lettres de direction, car le directeur était plutôt Mme Swetchine. On pourrait dire que ce sont des lettres ecclésiastiques, car toutes les questions qui ont préoccupé l'Église catholique pendant un quart de siècle y sont traitées avec une grande hauteur de vues, et en même temps des lettres de cœur, car l'expression des sentimens personnels y tient une grande place.

Mme Swetchine environnait en effet la vie de Lacordaire de cette sollicitude affectueuse qui lui était d'autant plus nécessaire que sa mère lui avait manqué de bonne heure. Peu s'en fallut même qu'à une certaine époque il n'allât s'établir auprès d'elle, dans sa maison du mont Aventin. Mais si leur intimité ne fut jamais poussée aussi loin, jamais non plus, à travers les vicissitudes de la vie, l'attachement de Mme Swetchine ne fit défaut à Lacordaire, pas plus au prêtre encore obscur qu'au prédicateur en renom, pas plus au solitaire attristé de Sorèze qu'au Dominicain belliqueux. Cet attachement invariable n'avait rien d'exalté ni de complaisant. Mme Swetchine juge celui qu'elle aime; elle l'avertit; elle le blâme parfois; mais rien ne parvient à la détacher de lui : « Mon bonheur, lui écrivait-elle un jour, eût été de vous approuver toujours, mais ma tendresse n'en a pas besoin, et peut-être les violentes secousses auxquelles vous la soumettez renouvellent-elles avec plus de force une première adoption. Comme Rachel, j'ai pu quelquefois vous nommer l'enfant de ma douleur, et vous savez que souffrir ne décourage pas les pauvres mères. »

C'est, en effet, avec une confiance toute filiale que Lacordaire s'ouvre à Mme Swetchine sur tout ce qui le concerne. Il n'a rien de caché pour elle, ni ses troubles, ni ses incertitudes, ni ses espérances, ni ses découragemens. Constamment il parle de lui-même avec une humilité touchante : « J'ai trente-quatre ans, lui écrit-il, et il est vrai de dire que mon éducation n'est achevée sous aucun rapport. » En même temps, il sent vivement ce qui, dans son humeur, est de nature à faire souffrir les autres, et il s'en accuse : « J'aime, j'en suis certain, et profondément; et néanmoins il est vrai qu'il y a en moi quelque chose que je ne puis pas nommer et qui cause de la peine à ceux que j'aime. Ce n'est pas de l'âpreté : je suis doux; ce n'est pas de la froideur : je suis passionné.

C'est quelque chose d'entier qui est trop non ou trop oui, une certaine difficulté de découvrir ce dont le cœur d'un ami a besoin, une habitude du silence qui me suit quelquefois sans que je m'en doute. Combien j'ai de peine à parler! » Aussi envie-t-il le don qu'ont les femmes de rendre leurs sentimens : « Les femmes ont cela d'admirable qu'elles peuvent parler tant qu'elles veulent, comme elles veulent, avec l'expression qu'elles veulent. Leur cœur est une source qui coule naturellement. Le cœur de l'homme, le mien surtout, est comme ces volcans dont la lave ne sort que par intervalles, après une secousse. »

Cette réserve et cette froideur apparente étaient, chez Lacordaire, un trait dont le contraste avec l'impétuosité naturelle de son caractère a été souvent relevé. Chez les natures passionnées qui ont pris de bonne heure l'habitude de se gouverner elles-mêmes, ce trait se retrouve souvent; la froideur et la réserve, d'abord volontaires, deviennent une enveloppe, un voile dont elles ne peuvent plus parvenir à se dégager. Mais si Lacordaire, à l'en croire du moins, ne savait pas parler, du moins il savait écrire, et Mme Swetchine devait être bien récompensée de la tendresse qu'elle lui témoignait, lorsqu'elle recevait des lettres comme celle-ci : « Ayez donc un peu compassion de ma nature sauvage ; je voudrais la changer, car je sens plus que jamais mes défauts, à mesure que le christianisme pénètre dans mon âme; malheureusement on désire plus qu'on ne fait. Que la confiance avec laquelle je vous ai toujours parlé de moi vous soit une preuve, sans cesse renaissante, de mon affection. Ma vie, dans ses plus petits détails, vous appartient tout entière, et vous ne me verrez jamais vous en rien ôter. Les nouveaux amis sont peu de mon goût. Je sens encore parfois qu'une âme qui passe me plaît et qu'autrefois je l'aurais aimée. Je ne vais guère plus loin ; le temps est venu d'aimer Dieu uniquement et de vivre avec les destinées que sa bonté a unies à nous dans les chemins passés. »

Lacordaire ne donne cependant jamais ce spectacle, toujours un peu ridicule, d'un prêtre soumis à l'influence d'une femme. S'il consultait Mme Swetchine sur toutes choses, des conseils qu'elle lui donnait il prenait et laissait tour à tour. C'est ainsi que toute la diplomatie, qu'elle savait à l'occasion déployer, n'empêcha pas, entre l'archevêque de Paris Mgr de Quelen et lui, une rupture qui le retint longtemps éloigné, en lui fermant la chaire de Notre-Dame, et précipita peut-être son entrée dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. Jamais elle ne put plier la nature, un peu roide, de Lacordaire à ces ménagemens et à cette souplesse que jugeait parfois nécessaires sa nature de femme et

de Slave. Elle essuya plus d'une rebuffade de sa part, entre autres en 1843, quand sur la demande expresse de Mgr Affre, elle intervint pour obtenir qu'il consentît à dépouiller l'habit de saint Dominique et à prêcher à Notre-Dame en prêtre séculier. Sa main, disait-elle, tremblait en lui écrivant et en lui demandant si l'homme, en lui, serait complètement effacé et vaincu, s'il irait jusqu'au sacrifice d'une sorte de point d'honneur et de jouissance toute personnelle pour que la parole de Dieu fût noblement, libéralement, glorieusement annoncée. A cette diplomatique missive, Lacordaire répondit par une fière lettre que je voudrais pouvoir citer tout entière, tant y respire l'accent de l'honneur :

« J'irais, disait-il, donner dans Notre-Dame, à nos ennemis, le spectacle d'un religieux qui a peur, après avoir affiché le courage, qui se cache, après s'être montré, qui demande grâce et merci en raison de son déguisement volontaire ; cela n'est pas possible. Plus la situation est grave, plus les catholiques attendent de ma parole une éclatante revanche, moins je dois leur préparer une si douloureuse surprise. Il vaut mieux cent fois se taire que trahir leurs espérances. La religion n'a pas besoin de triompher ; elle peut se passer de ma parole à Notre-Dame. Dieu est là pour la soutenir et l'honorer dans l'opprobre ; mais elle a besoin que ses enfans ne l'humilient pas eux-mêmes et ne déshonorent pas ses épreuves. » Et il terminait en disant : « Le caractère est ce qu'il faut toujours sauver avant tout, car c'est le caractère qui fait la puissance morale de l'homme. »

Ajoutons, pour clore l'épisode, que Lacordaire ayant tenu bon jusqu'au bout, ordre lui vint, du maître général des Dominicains, de céder, qu'il s'y refusa encore, et que la seule concession qu'on put obtenir de lui fut qu'il revêtirait le rochet et la mozette de chanoine par-dessus son costume de Dominicain. Ce fut dans ce bizarre accoutrement qu'on le força d'apparaître en chaire à Notre-Dame. Sourions de ces misères, mais ne négligeons pas cependant de constater quel progrès a fait, dans notre pays, à travers les temps et en dépit de certaines tentatives, l'esprit de tolérance et de liberté.

La relation de Lacordaire et de Mme Swetchine se poursuivit ainsi jusqu'à la fin, non pas sans dissentimens, mais sans refroidissement et sans nuage. Cette relation lui devint particulièrement douce et nécessaire durant la période de sa vie, où, volontairement retiré dans la maison d'éducation qu'il avait fondée à Sorèze, différant d'avec la plupart des catholiques sur la conduite qu'il convenait de tenir vis-à-vis du régime impérial, un peu suspect à Rome, un peu oublié des générations nouvelles,

il ne se sentait plus d'intelligence avec l'opinion publique. Il gémissait des changemens et des défaillances dont, chaque jour, il était témoin parmi les compagnons de ses anciennes luttes, et il se raidissait dans une fidélité obstinée au fier idéal qu'il s'était fait du prêtre et du citoyen dans la société moderne. « Je tiens par-dessus tout, écrivait-il, à l'intégrité du caractère ; plus je vois les hommes manquer et faillir ainsi à la religion qu'ils représentent, plus je veux, avec la grâce de celui qui tient les cœurs dans sa main, me tenir pur de tout ce qui peut affaiblir ou compromettre en moi l'honneur du chrétien. N'y eût-il qu'une âme attentive à la mienne, je lui devrais de ne pas la contrister; mais lorsque, par suite d'une providence divine, on est le lien de beaucoup d'âmes, le point qu'elles regardent pour s'affermir et se consoler, il n'y a rien qu'on ne doive faire pour leur épargner les amertumes et les défaillances du doute. » Un peu de tristesse l'envahissait cependant, lui qui avait tant aimé ce siècle, qui avait cru le comprendre et en être compris, de se sentir aujourd'hui tellement isolé, tellement à l'écart du nouveau mouvement qui l'emportait. « Je suis, disait-il, comme un vieux lion qui a voyagé dans les déserts et qui, assis sur ses quatre nobles pattes, regarde devant lui, d'un air un peu mélancolique, la mer et ses flots. » La mélancolie gagnait en effet le vieux lion, et il ne pouvait s'empêcher de terminer une de ses dernières lettres à Mme Swetchine par ces mots, les plus tristes que j'aie relevés sous sa plume : « Adieu, chère amie: la vie est triste et amère! Dieu seul y met un peu de joie. C'est lui qui va me donner celle de vous revoir et de vous dire encore combien je vous aime dans votre vieillesse si éprouvée, et combien je me rappelle chaque jour tout le bien que vous m'avez fait. »

Bien que de beaucoup plus âgée que Lacordaire, Mme Swetchine ne devait le précéder dans la tombe que de quatre ans. Une de ses dernières pensées fut pour lui. Déjà sur son lit de mort, elle se fit apporter par M. de Falloux un étui qui contenait la vie manuscrite de saint Dominique. « Faites-moi le plaisir, lui dit-elle, de me lire la lettre qui est à la première page. » Quand M. de Falloux fut arrivé à cette phrase : « Je souhaite qu'un jour quelqu'un de vos neveux sache qu'il eut pour aïeule une femme dont saint Jérôme eût été l'ami, comme de Paula et de Marcella, et à qui rien ne manqua qu'une plume assez illustre et assez sainte pour dire ce qu'elle était... » elle l'interrompit. « Cette phrase, dit-elle, est désagréable ; elle est ridicule, appliquée à moi. » Puis elle reprit : « Du reste, là où je serai, blâme ou éloge, ce me sera bien égal. » Elle remit alors à M. de Falloux

toute la correspondance de Lacordaire, en l'autorisant à en faire un jour l'usage qui lui semblerait bon. Conformément à son désir, cette correspondance a été publiée quelques années après la mort de Lacordaire, et si l'on peut regretter qu'un choix plus sévère n'ait pas présidé à la publication des œuvres de Mme Swetchine, ceux-là qu'intéresse l'histoire du mouvement religieux de ce siècle doivent, au contraire, se féliciter de ce qu'aucune n'ait été retranchée des lettres qu'échangèrent pendant vingt-sept ans le Jérôme et la Marcella de notre âge.

II

Au lendemain de la mort de la comtesse Eudoxie de La Tour du Pin, Lacordaire écrivait à une amie commune : « Elle a été pendant vingt ans une des forces de ma vie », et certes, dans la bouche d'un prêtre, c'est un rare témoignage rendu à une femme. Quelle était donc la personne à laquelle cet hommage s'adressait? J'ai eu la curiosité de m'en enquérir, comme on s'enquiert d'une miniature ancienne ou d'un pastel effacé, en se demandant quel en était le modèle; mais je n'ai pu recueillir sur elle que peu de renseignemens. Elle était de vieille et forte race. Les La Tour du Pin sont originaires du Dauphiné, province fidèle mais fière, disaient en 1788 ses représentans aux États de Romans, où, de tout temps, l'humeur a été un peu verte et les têtes un peu chaudes. De bonne heure, les La Tour du Pin se sont divisés en plusieurs branches. — La comtesse Eudoxie, chanoinesse de Sainte-Anne, en Bavière, appartenait à celle des Gouvernet. « Le nom et l'état de la maison de Gouvernet, disaient des lettres de rémission obtenues de Louis XIII à la suite d'un duel, sont en Dauphiné aussi bien qu'en Languedoc dans un tel état d'estime pour les services et le rang de ceux qui le portent et tiennent, que nul n'oserait entreprendre contre eux. » Cette famille de La Tour du Pin semble avoir eu le privilège d'engendrer des femmes fortes. *Turris fortitudo mea*, dit la légende de ses armes. En 1692, Philis de La Tour du Pin, bien qu'appartenant à la religion réformée, ralliait ses coreligionnaires à la cause royale et défendait, à leur tête, les hautes vallées de la Drôme contre une invasion du duc de Savoie, qui menaçait de déborder l'armée de Catinat. On l'appelle encore dans le pays : l'héroïne du Dauphiné. Une autre fille de la même race, Lucrèce de La Tour du Pin de la Charce, fut, pendant trente-sept ans, à la fois prieure du monastère de Saint-Césaire et gouvernante héréditaire de Nyons, qui était le centre des possessions de sa famille. Quelque chose de la

vigueur de ces femmes semble avoir coulé, avec leur sang, dans les veines de la comtesse Eudoxie. Son père, chevalier de Saint-Louis, était mort en 1822. D'opinions royalistes très exaltées, elle s'était, après la révolution de 1830, retirée avec sa mère à Versailles, dans cette vieille ville, pleine de souvenirs monarchiques, où l'exiguïté de leur fortune leur faisait préférer, sans doute, la dignité d'un vieil hôtel un peu délabré au confortable bourgeois d'un appartement parisien.

Quelle fut l'occasion de ses premières relations avec Lacordaire qui remontent à 1834, je n'ai jamais pu le découvrir, car il y avait loin, de la fière demoiselle légitimiste, au collaborateur de Lamennais dans l'entreprise toute récente de *l'Avenir*. Mais souvent la vie met ainsi en contact deux âmes différentes qui se prennent par où elles devraient se séparer, et qu'un attrait mutuel du cœur réunit par-dessus les divergences de l'esprit. Au moment où s'ouvre la correspondance, c'est-à-dire en 1837, Lacordaire était en relations avec Mme de La Tour du Pin depuis trois ans. Après avoir occupé, pendant deux ans, avec éclat, la chaire de Notre-Dame, il venait d'en descendre et de partir pour Rome, découragé par les attaques incessantes dont, malgré ses succès, il ne cessait d'être l'objet dans le monde religieux. Il vivait à Rome, assez triste et solitaire. Mme de La Tour du Pin, de son côté, venait de perdre une mère tendrement chérie, et Lacordaire la savait dans un grand état d'abattement, incertaine elle-même de ce qu'elle allait devenir. Aussi les premières lettres qu'il lui adresse se ressentent-elles de leur disposition commune : « Hélas! quand nous reverrons-nous? lui écrit-il. Quand nous promènerons-nous sous les ombrages de Versailles? Quand nous retrouverons-nous sous les voûtes de Notre-Dame? Dieu unit les hommes et les disperse. Il frappe les cœurs qui s'étaient rencontrés; il ne nous laisse que la mémoire des temps qui ne sont plus, et ces larmes involontaires au souvenir des amis. Prions-le de nous permettre de nous revoir sur la terre. Je vous renouvelle tous mes sentimens tristes et dévoués, et l'hommage d'un cœur qui, vous ayant une fois connue, emportera partout votre souvenir. »

Mais, après ces premiers momens donnés à la mélancolie, l'énergie de la nature recouvrait ses droits chez Lacordaire. Il y avait de l'indomptable en lui, et ni les difficultés avec lesquelles il se trouvait souvent aux prises, ni les malveillances qu'il rencontrait sur sa route ne parvenaient à l'abattre. Et puis, il avait trouvé un asile à Saint-Louis des Français, où il s'occupait d'un travail de longue haleine qui remplissait suffisamment ses journées et lui donnait la satisfaction d'apporter sa part de travail

sacerdotal à l'Église. Il se sentait calme et heureux : il avait la conscience d'être au port. Il n'en était pas de même de son amie, qui continuait à se consumer dans la mélancolie. Lacordaire l'en reprend avec une infinie douceur. Il voudrait lui redonner le goût de la vie. Il cherche à l'y rattacher par quelque occupation à laquelle elle pourrait se consacrer et par l'idée du bien qu'elle pourrait faire aux autres. Sa propre vie qui, depuis sa sortie du séminaire, a passé par tant de traverses, lui sert d'exemple pour la réconforter, et il ajoute : « Une femme, je le sais, n'est pas un prêtre; mais outre que nous sommes tous prêtres dans un sens large, la femme a été douée par Dieu d'une influence extrêmement puissante, surtout dans la société chrétienne. Je ne crois pas qu'une femme chrétienne puisse sous ce rapport adresser le moindre reproche à sa destinée. »

Cette période d'abattement ne devait avoir également qu'un temps chez Mme de La Tour du Pin. Peu à peu, la vigueur de la race dont elle était issue reprenait le dessus en elle, et au travers des lettres que lui adresse Lacordaire, nous la voyons revenir à sa véritable nature, qui était fortement trempée. La confiance qu'il lui témoigne est très grande. Rarement une détermination est à prendre dans sa vie sans qu'il la consulte à l'avance. Le mérite est d'autant plus grand de sa part que Mme de La Tour du Pin paraît avoir été d'un esprit un peu chagrin et contredisant. Dans la vie de Lacordaire, elle joue un rôle assez inattendu : celui de censeur. Souvent elle le morigène; elle prend le contre-pied de ses desseins. Elle ne croit pas au succès de ses entreprises; elle lui en fait apercevoir les difficultés. Elle raille *son optimisme inextinguible*. Loin de prendre ces contradictions en mauvaise part, Lacordaire l'y encourage et l'en remercie : « Vous êtes, lui dit-il, du petit nombre d'amis que je serais bien aise d'entendre dire du mal de moi, même quand ils ont tort. » Et dans une autre lettre : « Croyez-moi tout à vous, malgré tout, c'est dire malgré vos éternelles défiances au sujet de tout ce qui m'arrive. Si j'étais un homme sujet par caractère à m'abattre, vous me renverseriez comme une pauvre petite fleur; heureusement, sans être un chêne et quoique d'une nature timide, je trouve dans un coin de mon cœur un peu de fermeté. Bien m'en prend quand vous me faites la guerre, et soyez sûre, du reste, que je ne vous en veux pas. »

Une seule fois, cependant, Lacordaire se plaint, mais c'est parce que Mme de La Tour du Pin, au lieu de le juger sur ce qu'il a dit ou écrit, s'en rapporte aux propos qu'elle entend tenir sur son compte et lui prête des opinions qui ne sont pas les siennes. Les légitimistes ne pouvaient pardonner à Lacordaire l'attitude qu'il

avait prise au lendemain de la révolution de Juillet. *L'Avenir*, dont il avait été un des principaux rédacteurs, avait séparé la cause de l'Église de celle de l'ancienne monarchie. A leurs yeux c'était un grief irrémissible. Certain sermon sur la *Vocation de la nation française*, où il avait parlé en chaire de l'avènement de la bourgeoisie, avait mis le comble à leurs préventions. On l'appelait couramment un *tribun*. Mme de La Tour du Pin s'était fait sans doute l'écho de ces accusations, car Lacordaire lui répondait cette fois sur un ton ferme, et, tout en se défendant contre des imputations qu'il jugeait injustes, il lui marquait nettement la situation indépendante qu'il entendait garder, entre l'opposition royaliste et le gouvernement : « Je fais des fautes, sans doute, comme tout homme, mais infiniment moins que vous ne pensez, et si, au lieu de ouï-dire, vous aviez, droit devant vous, mes actions, vous connaîtriez quel degré de malice et de ruse il y a dans l'esprit de parti pour dénaturer les faits, les paroles et les idées. Je n'ai jamais écrit une ligne, ni dit un mot qui puisse autoriser la pensée que je suis un *démocrate*. J'ai été, depuis vingt ans que date ma conversion au christianisme, uniquement et profondément monarchique, mais hostile seulement à la monarchie absolue, telle qu'elle est en Russie et en Autriche, telle qu'elle n'a jamais été en France, même sous Louis XIV. Après cinquante ans que tout prêtre français était royaliste jusqu'aux dents, j'ai cessé de l'être. Je n'ai pas voulu couvrir de ma toge sacerdotale un parti ancien, puissant, généralement honorable, et d'une autre part me donner au gouvernement nouveau, lequel m'aurait protégé au moins, béni, sacré, comme tant d'autres. Je suis resté à découvert de tous côtés, sous la seule protection de Dieu et de mes œuvres. Est-ce donc là une position qui n'explique pas tout, et si, à force de grâces intérieures et de douceur de cœur, je conserve assez de liberté pour ne pas tomber et pour rire encore avec mes amis, est-ce de l'optimisme, ou n'est-ce pas plutôt la force d'un honnête homme qui connaît son mal et n'y succombe pas? Jugez-moi donc sur ce que vous avez vu de moi, de vos yeux, et entendu de vos oreilles, et croyez que tout est possible aux partis, quand ils croient avoir intérêt à perdre un homme. »

Lacordaire a bien encore quelques sujets de querelle avec la comtesse Eudoxie, mais c'est à propos de ses éternelles méfiances. Il lui reproche d'avoir le génie des monstres et d'en voir partout. Il n'y a rien de si rare que les monstres, lui dit-il, et comme, en lui écrivant, elle avait oublié de mettre sur l'adresse de sa lettre l'indication du département, il ajoutait : « Votre lettre pouvait passer trois semaines avant d'avoir épuisé tous les *Flavigny*.

Vous auriez ensuite conclu de mon silence quelque lamentable histoire sur l'inconstance du cœur humain et ses mystérieuses énigmes. En mettant : *Côte-d'Or*, tout s'évanouit. »

Ces petites difficultés n'enlevaient rien à la douceur d'une affection d'autant plus solide, peut-être, que les esprits étaient plus différens, et qu'elle avait pour fondement l'intelligence des cœurs. Les esprits peuvent se diviser; les cœurs s'entendent toujours. « Je ne me rappelle pas avoir souffert de vous une seule fois, chose rare même entre amis, » lui disait-il un jour, et les vicissitudes de la vie ne devaient en rien distendre le lien qui les unissait. Leurs relations ne dataient encore que de quatre années, lorsque, à la veille du jour solennel où il allait prendre au couvent de la Minerve l'habit de saint Dominique, il terminait sa lettre en lui disant : « Pour moi, quelque habit que je porte et en quelque lieu que j'aille, je n'oublierai jamais votre amitié et toutes les marques que vous m'en avez données dans un temps plus heureux pour vous que celui d'aujourd'hui, et où j'avais bien peu de consolations. Un religieux n'a pas de prospérité à attendre; je ne puis donc vous dire que je vous serai fidèle dans la prospérité, mais si grande que soit la paix de l'âme où je parvienne, votre souvenir y demeurera toujours. » Et onze ans après, il lui écrivait encore, non plus de Rome, mais de Toulon : « Dites-moi un peu vos pensées. Les miennes, malgré tant de courses, ne m'entraînent jamais loin de vous. Je suis comme l'hirondelle qui revient toujours, excepté quand la mort lui a coupé les ailes. »

Ce n'était pas à Lacordaire, c'était à Mme de La Tour du Pin que la mort devait couper les ailes. Elle fut enlevée prématurément le 5 mai 1851, et c'est dans la douleur de sa mort que Lacordaire lui rendait ce glorieux témoignage : « Elle a été une des forces de ma vie. » « Un ami fidèle est une protection forte, dit l'Écriture, et celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor ! » Combien plus précieux devient le trésor, si cet ami est une amie. Lacordaire avait pourtant fait vœu de pauvreté; mais, si rigoureuse que soit la règle monastique, elle ne va pas jusqu'à dépouiller ceux qui l'embrassent des richesses du cœur.

III

La correspondance de Lacordaire avec Mme de V... s'ouvre par un billet qu'il lui adresse le 18 avril 1836. Elle se termine le 29 octobre 1861 par une lettre qu'il n'avait même plus la force d'écrire de sa main et qu'il se bornait à signer. Le 21 novembre suivant il expirait; elle-même mourait quatre ans après. Ils étaient

à peu près du même âge. Leurs deux vies se sont donc écoulées côte à côte, et le lien qui les unissait n'a jamais été rompu.

D'où vint entre eux la première attache? Il est assez difficile de le deviner, car ils étaient nés singulièrement loin l'un de l'autre. Mme de V... appartenait, par sa naissance comme par son mariage, au monde légitimiste. Son mari, galant homme, dont le nom revient souvent à travers la correspondance, était un abonné de la *Quotidienne*, et cette divergence d'opinions donne lieu, dans leurs lettres, à d'assez fréquentes plaisanteries. Mme de V... ne paraît pas cependant avoir été aussi vive que son mari sur les sujets politiques. Autant qu'on peut deviner son caractère à travers les lettres que lui adresse Lacordaire (car les siennes ont été détruites), c'était moins un esprit supérieur qu'une âme noble et tendre, passionnément dévouée à ceux qu'elle aimait, et s'ingéniant à les servir avec une délicatesse et une générosité discrètes. On en pourra juger par ce trait.

Lacordaire était pauvre. Il avait traversé quelques années auparavant une période difficile. Lorsque, après deux années de vie commune avec Lamennais, il avait rompu avec lui et quitté la Chesnaye, c'était avec trois écus dans sa poche et un habit d'été, qu'en plein hiver, il était arrivé à Paris. La mort de sa mère l'avait mis en possession d'une rente de douze cents francs, qui constituait tout son avoir, et le capital de cette rente fondait rapidement entre ses mains imprévoyantes. Les deux ou trois personnes qui étaient au courant de cette situation s'en inquiétaient pour lui. Comment Mme de V... en fut-elle informée? Probablement par Mme Swetchine, qu'elle connaissait également. Elle crut pouvoir y porter remède en prenant l'archevêque de Paris comme intermédiaire d'une proposition généreuse. Lacordaire refusa par une lettre pleine de dignité. « Grâce à Dieu, répondit-il, je n'ai besoin de rien, je suis libre et content. Si la Providence m'avait fait défaut par le cours naturel des choses, j'aurais trouvé fort doux qu'elle le rétablît par votre cœur; mais il n'en est pas ainsi. Je conserverai dans mon souvenir le plus intime la marque d'attachement que vous m'avez donnée et vous prie de me conserver aussi les sentimens dont vous m'avez fait jouir depuis plusieurs années et dont vous m'avez donné cette marque dernière. »

A partir de ce jour la glace est rompue. Lacordaire ne lui écrit plus : *Madame la comtesse*, mais *chère amie*, et l'intimité commence. Aussi est-elle une des premières personnes avec lesquelles il s'ouvre sur son grand dessein de rétablir en France l'Ordre de

Saint-Dominique et d'aller d'abord à Rome pour en revêtir l'habit. Ce dessein rencontrait peu d'encouragement chez ceux auxquels Lacordaire l'avait confié. « Ces choses-là sont dans la main de Dieu, avait répondu l'archevêque de Paris, mais sa volonté ne paraît pas s'être manifestée. » Mme Swetchine le laissait faire plus qu'elle ne le poussait. Mais chez Mme de V... l'opposition fut des plus nettes, et pendant un court séjour qu'il fit chez elle à la campagne de vifs débats s'élevèrent entre eux. Ce n'était pas la carrière qu'elle souhaitait pour lui. Elle avait rêvé la gloire, les hautes fonctions de l'Église, d'abord un canonicat, puis un évêché, et il allait sacrifier tout cela à des projets lointains et chimériques. Lacordaire tint bon. Il était de ces hommes qui prennent leur parti intérieurement, après des réflexions fortes, et qu'aucune influence ne parvient ensuite à ébranler. Mais il craignait que cette obstination de sa part n'eût contristé une amitié trop sensible, et il s'en expliquait avec elle dans une lettre qu'il lui adressait quelques jours après, déjà sur le chemin de Rome. « Me voici déjà bien loin de vous, lui disait-il, malgré tous vos bons conseils, et lundi prochain je serai à Rome. Ce n'est pas que je n'aie beaucoup pensé aux raisons que vous m'avez données et qui, déjà fortes par elle-mêmes, l'étaient encore par l'affection désintéressée qui les dictait. Mais vous concevez qu'il est difficile de déraciner une idée qui a fait son trou dans notre esprit et vers l'accomplissement de laquelle une force qui est dans les choses nous pousse... Laissez-moi me confier à Dieu qui m'a tant protégé depuis mon enfance et qui m'a donné une amie telle que vous. Je compte tout à fait sur votre amitié. Ne vous découragez pas parce que je n'ai pas cédé à votre influence dans une affaire capitale. Nous n'en aurons pas de semblables et de si impossibles à traiter tous les jours. »

Près de dix-huit mois devaient encore s'écouler avant que Lacordaire pût mettre son dessein à exécution, et durant ces dix-huit mois, coupés au reste par un long séjour en France, il ne perd aucune occasion de la familiariser peu à peu avec son projet. « Il faudra, lui écrit-il, vous habituer à ma grande robe de laine blanche. Nous n'aurons plus que cet hiver-ci pour rire un peu. Ou plutôt soyez persuadée que, si l'habit ne fait pas le moine, le moine non plus ne perd rien de ce qui est vrai et simple, bon et digne d'envie. Nous serons donc les meilleurs amis du monde et rien ne nous empêchera de nous promener avec votre mari aux Ch... ou à B... »

Le retour de Lacordaire à Paris suspendit la correspondance, qui ne consiste plus qu'en quelques petits billets insignifians.

Mme de V... n'était pas encore réconciliée avec l'idée de la robe blanche. Mais si opposée qu'elle demeurât aux projets de Lacordaire, sa générosité naturelle ne lui permettait pas de s'en désintéresser complètement. Le pli qu'elle avait tenté de faire accepter par lui, en se servant de l'intermédiaire de Mgr de Quélen, était toujours resté entre les mains de ce dernier. Elle eut la pensée que peut-être elle pourrait renouveler son offre avec plus de succès. Elle consulta cependant l'abbé Affre, alors vicaire général. « M. Lacordaire qui a refusé un secours personnel, ne refusera point un secours destiné à favoriser son futur établissement, » répondit celui-ci. Et quelques jours après Lacordaire la remerciait simplement : « Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis heureux de toutes les nouvelles preuves d'attachement que vous m'avez données depuis huit jours. Ce souvenir m'accompagnera toujours et contribuera à alléger les peines que Dieu, sans doute, me réserve dans le cours de ma vie. A demain et à toujours. » Et comme il allait quitter Paris quelques jours après, il terminait un dernier billet par ces mots : « Du courage ! »

Dans les premiers jours de mai 1839, Lacordaire partait en effet pour la seconde fois, emmenant avec lui deux compagnons de voyage. Tous trois devaient revêtir à Rome l'habit de saint Dominique dans les premières semaines de juin. A Milan, il s'arrêtait quelques jours, et de là il écrivait deux longues lettres, l'une à Mme Swetchine, qui a été publiée dans le volume de leur correspondance, l'autre à Mme de V... « Si je vous avais écrit toutes les fois que ma pensée s'est tournée vers vous, vous auriez déjà reçu bien des lettres de moi, » lui disait-il, en commençant; et après lui avoir donné quelques détails sur son voyage il continue : « Je vous écris dans un grand moment de douceur, parce que je suis ravi de mes deux compagnons de voyage depuis huit jours, et que j'ai emporté de Paris des souvenirs qui m'accompagnent partout. Vous pensez peut-être que ces souvenirs devraient se tourner en regrets et que ma joie ressemble pas mal à de l'ingratitude. Vous auriez tort. Il y a des regrets consolans. Peut-on songer à ce qui est bon, aimable, sincère, sans qu'une certaine joie tombe dans l'âme, même avec des larmes ?... Votre pensée me console donc et ne m'attriste pas, malgré l'absence. Je songe que Dieu m'avait préparé en vous une amie véritable et sûre, dans un moment où ma vie devait avoir à supporter une épreuve décisive. Je songe avec une joie douce à tout le bien que vous m'avez fait et que d'anciens amis ne pouvaient pas me faire. Je vois en vous Dieu et vous-même, et par ce mélange vous n'êtes pas tout à fait absente, parce que Dieu

n'est absent jamais. Je vous le dis du fond de mon cœur. Je me reporte vers vous avec un sentiment qui est doux, qui est pur, qui est plein. Cela est rare ici-bas, parce que quelque chose manque presque toujours dans les affections, et ce vide entremêlé fait beaucoup souffrir. J'ai bien peu rencontré d'âmes qui ne causent pas de souffrances. Mes amis sont aux vêpres, à la cathédrale. Je vous écris seul, mais ils vont revenir, heureusement pour moi, pour que je ne vous écrive pas avec trop d'attendrissement ce que je voulais vous dire. Dites bien à votre mari que je le regarde comme un ami, malgré la différence de nos âges, et que, quoi que la Providence fasse de moi, les jours que j'ai passés chez lui se représenteront toujours à ma pensée. »

Lacordaire passa l'année de son noviciat près de Viterbe, au couvent de la Quercia, dont il adresse à Mme de V... une jolie description. Pendant toute cette année, la correspondance fut entre eux très régulière, une lettre toutes les trois semaines environ. Dans toutes ces lettres, Lacordaire prend un soin évident de dissiper les préventions et les appréhensions de son amie. « J'espère, lui écrit-il, que l'habit de saint Dominique me rendra plus saint, mais non pas moins attaché à votre personne. » Dans une autre lettre, il lui expose en détail les obligations de sa vie monastique, et il cherche à la réconcilier avec les rigueurs de la règle dominicaine. « C'est une vie de chanoine, lui écrit-il. Vous vouliez à toute force que je fusse chanoine; vous voyez que j'ai tout juste accompli vos vœux. »

On sent bien cependant, à travers ces lettres, que Mme de V... demeure rebelle. Une crainte la domine : c'est que l'Ordre de Saint-Dominique n'absorbe Lacordaire et ne le retienne en Italie. Elle n'a qu'une pensée : son retour à Paris. Aussi se trouve-t-elle entraînée à travailler, en quelque sorte malgré elle, au rétablissement de l'Ordre en France. Elle s'occupe de l'achat d'une maison, à Charonne, qui pourrait devenir le siège d'un premier couvent. Ce projet ayant échoué, elle voudrait que Lacordaire accepte une chaire à la Sorbonne que M. Cousin aurait été, à ce qu'il paraît, disposé à lui offrir. Il faut que Lacordaire lui explique longuement qu'ayant attaqué avec une extrême vivacité le monopole universitaire, il serait peu honorable pour lui de profiter de ce monopole. Elle s'attache alors à une autre idée. L'archevêque de Paris étant à toute extrémité, elle presse Lacordaire de se mettre sur les rangs pour lui succéder. Et le futur Dominicain de lui répondre cette lettre assez verte : « Le vœu que vous formez de me voir parmi les prétendans est, n'en déplaise à votre intelligente amitié, un vœu qui me coûterait bien cher

s'il se réalisait. Concevez-vous l'enfer qu'il doit y avoir dans le cœur de tous ces braves gens qui prêchent l'abnégation évangélique, et qui calculent leur vie pour avoir un évêché, ne disant pas un mot, ne faisant pas un geste qui puisse être un obstacle à leur chimère? Le dernier frère convers dominicain est plus heureux cent fois et plus respectable que tout ce monde. Pensez-vous d'ailleurs qu'un évêché convînt à ma nature, et que je serais bien à l'aise, sous l'amas de paperasses et de notes administratives qui constituent aujourd'hui la vie d'un évêque? Laissons donc là, je vous prie, les évêchés, et contentons-nous d'assister à la distribution qui s'en fait, avec le sincère désir qu'ils arrivent à de bons prêtres. Ni vous ni moi, chère amie, ne verrons la nouvelle Église que Dieu prépare à la France. Il lui faudra plus d'un siècle pour se former; mais, à moins que notre patrie ne périsse, elle se formera inévitablement. Or, c'est tout que l'avenir: et celui qui ne veut triompher que dans son moment imperceptible est semblable à l'homme qui préférerait manger un pépin que le planter pour faire un arbre à sa postérité. Les amateurs de pépins sont innombrables, depuis l'oiseau-mouche jusqu'aux curés et autres qui aspirent à la mitre. Ne soyez pas du nombre, je vous en prie, et que l'amitié ne vous fasse rien perdre de la grandeur naturelle de votre esprit. »

Cependant le noviciat de Lacordaire touchait à son terme. Sa prise d'habit allait avoir lieu, et il lui faudrait quitter la Quercia. Où irait-il le lendemain? Après d'assez longues irrésolutions, il écrivit au Maître général des Dominicains une très belle lettre dans laquelle il demandait, en son nom et au nom de son compagnon, la permission de demeurer encore trois ans à Rome, au centre de l'Ordre, pour s'initier à ses traditions, tout en déclarant « qu'ils continuaient d'appartenir à la France par leur baptême, par ses malheurs et ses besoins, par leur foi profonde en ses destinées, par leur âme tout entière et qu'ils voulaient vivre et mourir ses enfans et ses serviteurs. » Mais ce n'était pas sans appréhension que Lacordaire communiquait cette lettre à Mme de V... Il se sentait si loin maintenant, si obscur, si moine, et il redoutait une explosion de son amitié. Au premier moment elle se résigna. Il est donc assez difficile de comprendre ce qui se passa entre eux quelques mois après, et pourquoi Lacordaire, après avoir laissé sans réponse deux lettres consécutives, finit par lui adresser ces lignes si dures : « La confiance entre difficilement dans le cœur de l'homme et s'en retourne vite. Laissons couler le temps sur ces ruines que vous avez faites. Je bénirai Dieu si jamais il renoue les temps interrompus et met un baume sur une blessure dont je voudrais guérir. »

La blessure devait cependant guérir plus vite qu'il ne pensait. Une nouvelle lettre, où Mme de V... implorait probablement son pardon, lui arriva dans un moment douloureux. Lacordaire s'était pris d'une affection passionnée pour un jeune homme qu'il avait amené de France, et avec lequel il avait pris l'habit. Ce jeune homme était à l'agonie, lorsque Lacordaire reçut la lettre de Mme de V... Comment avoir le courage de couper de sa propre main les liens d'une affection ancienne au moment même où la mort tranchait ceux d'une affection nouvelle? Du chevet de son ami mourant, Lacordaire écrivit donc à son amie repentante quelques lignes affectueuses. Mais il ne voulut pas, cependant, rentrer en correspondance régulière sans avoir avec elle une explication sur le malentendu qui les divisait. « Vous me le dites vous-même dans votre lettre du 24, lui écrivait-il : *Il n'est pas en moi de m'associer aux grandes idées.* Je ne prends point cette phrase à la lettre; mais il est de fait que vous ne m'avez jamais paru vous intéresser aux destinées de l'Église, à l'avenir du monde. Vous me faisiez dans votre cœur une vie heureuse, bien accommodée, ornée d'une gloire sans péril; je vous semblais presque fou et ingrat de repousser un sort si clair. C'est là ce que vous avez appelé constamment *ne pas vous comprendre.* Eh bien! si, je vous comprends; il n'y a rien de si facile que de vous comprendre. Qui ne comprend la joie de l'aisance, d'une vie sûre et modérée, des jouissances de l'amitié? Qui ne comprend que, *humainement parlant*, cela vaut mieux que de ressusciter un Ordre, de vivre dans un cloître, de sacrifier sa vie à mille devoirs obscurs et à mille chances de ruine? Mais jamais homme fort et bien doué s'arrêta-t-il, qu'il eût agi pour Dieu ou pour soi, dans de telles espérances? Si je vous avais écouté, je serais en apparence le plus heureux homme du monde, et en réalité j'aurais à lutter à la fois contre tous les instincts de ma nature et contre les remords d'une conscience manquant sa voie. J'aurais eu, dites-vous, la gloire de parler et d'écrire, et n'est-ce donc rien? C'est beaucoup quand on a reçu de Dieu cette seule vocation; ce n'est rien à qui en a reçu une autre. Qu'eussiez-vous donc dit si j'avais eu la vocation d'être missionnaire en Chine, et si j'avais quitté Paris, pour le plaisir de m'exposer à mourir de faim ou à avoir la tête tranchée, sans parler du reste? Qu'auriez-vous dit des martyrs de la primitive Église, qui sans doute me valaient bien? Ne voyez-vous pas, chrétienne ou non chrétienne, que les plus grands hommes n'ont jamais choisi la voie aisée? Je vous accuserais bien à mon aise, si je voulais, d'incompréhension. Mais à quoi sert de se renvoyer des accusations? C'est un malheur pour moi de vous savoir rebelle à des desseins auxquels j'ai consacré

ma vie; mais ce malheur n'emporte pas pour moi que tout doive être fini et impossible entre vous et moi. J'ai été le premier à penser que la *pauvre amitié* pouvait trouver sa place partout. Vous seule avez paru un instant croire le contraire. C'est là ce qui m'a horriblement blessé... »

Après cet orage, la relation reprit son cours, mais la *pauvre amitié* continuait à passer par bien des épreuves. Mme de V... ne pouvait mettre un terme à ses inquiétudes. Sans cesse elle se forgeait des chimères. Après un nouveau séjour en France, Lacordaire était revenu à Rome, ramenant avec lui neuf novices. Le couvent de Saint-Clément leur avait été concédé, et, dans la pensée de Lacordaire, ce couvent serait devenu le berceau de la province dominicaine de France. Tout à coup, sans que rien eût pu faire prévoir un coup aussi rude, ordre arriva aux novices de se disperser. Moitié du petit troupeau était envoyée au couvent de Bosco dans le Piémont, l'autre moitié à la Quercia, et défense était faite à Lacordaire de s'occuper désormais des novices ramenés par lui. Un moins ferme eût plié sous l'orage et renoncé à son entreprise. Lacordaire tint bon, et il demeura seul à Rome, inébranlable dans son dessein et dans sa confiance. Mais Mme de V... était en proie à des transes mortelles. Elle voyait déjà Lacordaire plongé dans les cachots de l'Inquisition, et elle voulait qu'il se dérobât par la fuite aux périls dont elle le voyait environné. Il fallait que Lacordaire la rassurât, d'abord en la raillant doucement, puis en opposant de nouveau à l'idéal de vie douce et paisible qu'elle rêvait pour lui, la vocation du serviteur de Dieu, telle qu'il la comprenait. « Chère amie, lui écrivait-il, vous m'étonnez toujours par le charme de votre esprit et la faiblesse de vos conseils. Vous êtes comme le passager d'un navire qui, au premier vent, demande toujours qu'on pousse à la côte, et ne peut se figurer qu'on arrive plus vite avec la tempête. Soyez donc tranquille, une bonne fois. Avant qu'on ne me mette en prison, vous avez bien des choses à voir. Cela pourra venir avec le temps, car Dieu sait à quoi est réservée notre vie; mais les événemens qui compromettraient ma liberté l'auraient atteinte sous l'habit séculier comme sous le froc. Non, mon amie, vous me reverrez. Vous me reverrez toutes les fois que je le voudrai et je le voudrai toutes les fois que les intérêts de l'Église me le permettront. Le sort tranquille que vous me souhaitez est-il fait pour l'homme? Arrange-t-on sa vie à l'ombre ou au soleil, selon son plaisir? Oh! que je voudrais vous voir une âme non pas moins aimante, mais sachant, malgré l'affection, encourager aux fortes œuvres! Vous me disiez l'autre jour que les hommes vivent d'idées et les femmes de sentimens. Je n'admets pas cette dis-

tinction. Les hommes vivent aussi de sentimens, mais de sentimens quelquefois plus hauts que les vôtres, et c'est ce que vous appelez des idées, parce que ces idées embrassent un ordre plus universel que celui auquel vous vous attachez le plus souvent. Chère amie, on ne fait rien sans l'amour ici-bas, et soyez persuadée que, si nous n'avions que des idées, nous serions les plus impuissans du monde. »

La régularité et la fréquence de cette correspondance devaient cependant diminuer avec le retour de Lacordaire en France, sans cesser jamais complètement. Depuis le moment où il revint à Paris avec l'habit de saint Dominique, jusqu'à celui où il s'établit définitivement à Sorèze, Lacordaire ne cessa de mener une vie de *Frère pérégrinant* (c'est ainsi que s'appelaient autrefois les Dominicains missionnaires), allant prêcher de ville en ville, à Bordeaux, à Strasbourg, à Nancy, ou bien rendant visite aux divers maisons de son Ordre, qui se développait rapidement. Par sa générosité inépuisable, Mme de V... fut pour beaucoup dans la rapidité de ce développement, et les Dominicains d'aujourd'hui ne savent peut-être pas tout ce qu'ils doivent à cette bienfaitrice inconnue. Il y eut de sa part une intervention constante, discrète, ignorée de tous et d'autant plus méritoire qu'au début elle avait été plus opposée à l'entreprise. Elle s'était cependant familiarisée avec cette nouvelle existence dont elle s'était exagéré les rigueurs, et la robe de moine avait cessé de lui faire peur. Elle avait même obtenu que Lacordaire se fît peindre en Dominicain, ne se doutant peut-être pas qu'elle favorisait ainsi un de ses secrets desseins. « Exposez, avait-il dit au peintre, qui lui demandait l'autorisation de faire figurer ce portrait au Salon : ce sera une manière de faire connaître mon habit. » Mais le Salon fermé, le portrait partait pour le château de B... où il était suspendu en belle place. Lacordaire en plaisantait : « Je suis ravi de savoir mon portrait si bien placé dans votre salle à manger, offert à l'admiration de ceux qui viennent vous voir, évêques, curés, gentilshommes. Voilà des conversations pour bien longtemps, et qui sait si un jour, quand vous et moi nous serons morts, je ne deviendrai pas pour votre postérité un vieux parent d'avant la Révolution et tout ce qui peut s'ensuivre d'un portrait, quand la Providence le veut? » Ce portrait de Chasseriau existe encore. Il a figuré en 1883 à l'Exposition des portraits du siècle. Il représente Lacordaire avec une figure pâle, émaciée, et de grands yeux noirs un peu durs. Il plaisantait dans cette même lettre, et avec raison, sur cet air de dureté que le peintre lui avait donné et qui n'était pas dans sa physionomie véritable, car il avait au contraire les yeux

remarquablement brillans et doux. « Il parle peu, mais il dit tant du regard, » écrivait Eugénie de Guérin qui ne l'avait vu qu'une fois.

Cependant l'affection de Mme de V... demeurait toujours un peu inquiète et ombrageuse. Si, pendant ses fréquentes absences, Lacordaire restait trois semaines ou un mois sans lui écrire, elle se croyait oubliée, sacrifiée à des intérêts nouveaux. Elle se plaignait, et Lacordaire se montrait à son tour un peu froissé de ses plaintes : « Votre lettre du 30 janvier, chère bonne amie, lui écrivait-il de Bordeaux, m'a causé quelque peine. Il semble que notre amitié ne vieillit pas avec les années, et qu'elle soit toujours pour vous sujette au doute qui environne tout ce qui est nouveau. Parce que je ne vous écris pas juste au bout de trois semaines, parce que je reçois ici un bon accueil, voilà que vous m'accusez, dans votre cœur, de vous oublier, de sacrifier l'ancien au récent, d'être une feuille qui vole au premier vent venu. Est-il rien de plus injuste ?... J'aurais donc le droit de récriminer contre vous ; mais j'aime mieux vous certifier de nouveau la réalité de mon attachement, non seulement créé par la reconnaissance, mais par un goût sincère pour votre cœur, par une estime très haute de vos facultés, par une sympathie générale. J'ai d'ailleurs été trop malheureux, en bien des rencontres, pour oublier jamais ceux qui m'ont alors aimé. Vous avez été l'une des trois ou quatre personnes qui m'ont encouragé et sauvé dans des temps difficiles ; plus mon existence se consolidera, si jamais elle doit se consolider, plus je me rappellerai avec tendresse ceux qui auront contribué, en me tendant la main dans les mauvais jours, à arriver enfin à la stabilité. Je manque assurément de bien des qualités ; mais je crois posséder jusqu'à la superstition la tendresse fidèle, le respect du passé, la mélancolie des souvenirs. Seulement je ne puis pas donner autant qu'un autre à la nature, à cause de tous mes devoirs, et j'avouerai aussi que j'éprouve une peine à votre occasion, c'est de vous voir rester si étrangère d'esprit aux œuvres de ma vie. Les œuvres d'un homme, c'est tout son être, toute son activité, toute son histoire. Elles peuvent être hasardeuses ; elles ne doivent qu'inspirer par là plus d'intérêt. Je souffre donc assurément de voir une âme avec laquelle je suis aussi intime, se tenir à l'écart de mes desseins ; j'en souffre, mais comme d'une anomalie mystérieuse que je respecte, me plaignant moi-même d'avoir si peu de puissance pour persuader une personne que j'aime autant. Le jour où Dieu permettra que ce nuage disparaisse sera un des plus beaux jours de ma vie ; je le hâte de tous mes vœux, et, demeurât-il toujours, pourtant je ne

douterais point de vous : je croirai toujours à votre cœur, à votre intelligence, à votre dévouement, auxquels rien n'aura manqué que le don de me faire un plaisir de plus. »

Cependant ces agitations s'apaisent avec les années, mais en même temps la correspondance devient moins active et moins familière. Était-ce que les sentimens avaient changé ? Non. Mais l'intensité de sa vie et de ses devoirs absorbait de plus en plus Lacordaire et lui laissait moins de temps pour l'amitié. Et puis l'expansion est un don de jeunesse. A mesure qu'il avance dans ce chemin dont parle Dante, l'homme se renferme davantage en lui-même, et lorsqu'il en a dépassé le milieu, il vit d'une vie de plus en plus intérieure et solitaire, jusqu'au jour où, dernier témoin d'un passé disparu, il n'est plus connu et compris que de lui-même. Nous avons vu que les dernières années de Lacordaire s'écoulèrent dans une demi-retraite à Sorèze. *Viventi, hospitium, morienti sepulcrum, utrique beneficium*, disait-il lui-même, non sans quelque secrète mélancolie. Autrefois Mme de V... souhaitait pour lui la gloire et la paix. C'était la paix, mais ce n'était plus la gloire. Pendant ce temps, elle-même continuait de vivre à Paris ou à B... de la vie tranquille d'une femme qui n'est plus jeune, et qui se livre tout entière à ses devoirs de famille et de monde. Les préoccupations étaient devenues différentes. On s'en aperçoit au ton des lettres, de plus en plus rares. Le mot de *madame* y revient souvent. Parfois Lacordaire y ajoute celui d'*ancienne amie*. Ainsi s'amortissent avec les années presque tous les sentimens humains. Cependant on retrouve encore parfois, dans ces lettres, comme un écho affaibli des anciennes tendresses. « Il m'arrive souvent, lui écrit Lacordaire, de regretter le temps où j'allais vous visiter à B... Vous y reverrai-je jamais ? Dieu seul le sait, mais quoi qu'il arrive, le temps n'efface point les souvenirs que vous m'avez laissés. »

Il devait cependant la revoir à B..., mais dans des circonstances singulièrement tristes. Pour Lacordaire, la mort fut à la fois prématurée et lente à venir : prématurée, car il mourut à cinquante-neuf ans ; lente, car la lutte dura longtemps entre le mal qui l'emportait et une constitution originairement robuste qu'avaient épuisée les fatigues et les austérités. Lorsque l'illusion ne fut plus permise, l'affection, qui n'avait fait que sommeiller, se réveilla et se traduisit de la part de Mme de V... par d'ardens témoignages. Il n'est presque pas une lettre de Lacordaire, durant la dernière année de sa vie, qui ne contienne l'expression de sa reconnaissance pour quelque marque de sollicitude et de dévouement. Trop faible pour écrire, il ne pouvait déjà plus que signer.

Deux fois Mme de V... fit pour le voir le voyage de Sorèze. Enfin elle obtint qu'au retour d'un séjour infructueux aux bains de mer, Lacordaire vînt passer quinze jours à B... Vingt-deux ans s'étaient écoulés depuis que Lacordaire, encore jeune prêtre, avait fait son premier séjour dans ce même lieu, avant de partir pour Rome, et que, inébranlable en son dessein de revêtir l'habit de saint Dominique, il avait repoussé avec fermeté les objections d'une amitié désespérée. Bien des événemens s'étaient succédé depuis lors; bien des changemens étaient survenus en eux et autour d'eux; mais leurs deux cœurs étaient demeurés les mêmes, et pendant que sous ces ombrages, dont Lacordaire parle si souvent dans ses lettres, Mme de V... accompagnait ses pas mourans, il dut sentir, au plus profond de son cœur, combien il avait eu raison de dire dans sa vie de Marie-Madeleine : « Il faut avoir vécu pour être sûr d'être aimé. »

Témoin de son extrême difficulté à marcher, Mme de V... lui envoya une voiture. Dès qu'il fut de retour à Sorèze, Lacordaire l'en remerciait : « Je me suis servi hier pour la première fois du coupé qui a beaucoup plus tardé à venir que vous ne pensiez. Il est très doux et de couleur sérieuse. Néanmoins je suis très confus de monter en cet équipage et de voir tout ce que vous avez fait. Si je guéris, vous aurez bien certainement contribué pour une très grande part à ma santé, en même temps qu'à ma consolation. Mais Dieu seul sait ce qui arrivera, et la faiblesse, s'il est possible, augmente tous les jours. » Le sentant perdu, elle voulait venir le voir à Sorèze une dernière fois. Il fallut qu'il l'en détournât. « La conversation me fatigue beaucoup et je souffrirais de ne pouvoir vous faire bon accueil. Vous m'obligerez d'abandonner ce projet d'où il ne pourrait sortir pour moi aucune consolation, mais un embarras de cœur et d'esprit, et une fatigue physique. » La dernière lettre est pour empêcher Mme de V... d'envoyer de Paris à Sorèze le docteur Rayer, alors célèbre. Quelques jours après arrivait une première dépêche expédiée par un serviteur fidèle : « Le Père Lacordaire administré, très mal. » Puis le lendemain une seconde : « Le Père Lacordaire est mort. » Ces dépêches, encore dans leurs enveloppes, ont été enfermées, par Mme de V... elle-même, dans un coffret de bois qui contenait toutes les lettres du Père. Depuis sa mort, qui survint quatre ans après, ces lettres n'en étaient jamais sorties. Je suis le seul auquel on ait bien voulu les confier. Lorsque j'ai ouvert ce coffret, il m'a semblé qu'il s'en exhalait comme un délicat parfum, et ma main n'a pas remué sans une respectueuse émotion ces reliques de deux âmes qui se sont aimées.

IV

J'ai montré ce que fut Lacordaire comme ami. Je voudrais dire un mot de ce qu'il fut comme prêtre ; je n'ajouterai pas : et comme moine. Je ne saurais, en effet, prendre sur moi de résoudre la question que s'est posée son biographe, le Père Chocarne, lorsque, après avoir révélé le secret, inconnu de tous, des pénitences incroyables que Lacordaire s'imposait, il s'est demandé s'il avait eu tort ou raison de soulever le voile qui cachait les mystères de sa vie monastique. Certaines âmes, en effet, ont pu être édifiées d'apprendre que ce prédicateur populaire, ce membre de l'Académie française, avait, en plein XIXe siècle, renouvelé, dans l'intimité de sa cellule, ces macérations dont le récit étonne et laisse presque incrédule lorsqu'on les rencontre dans la vie des saints de la primitive Église. Mais d'autres âmes, trop faibles sans doute, ont pu se demander si la sévérité de la règle de Saint-Dominique n'aurait pu en elle-même lui sembler suffisante, et s'il n'aurait pas mieux servi la grande cause à laquelle il avait voué sa vie en conservant pour elle ses forces, plutôt qu'en épuisant son corps et en abrégeant assurément ses jours. Ce sont là questions trop hautes pour être traitées par un profane, et comme tel je m'abstiendrai de le faire. A ceux-là seulement que les récits, un peu trop détaillés peut-être, du Père Chocarne ont fait sourire ou s'indigner, je me bornerai à dire qu'avant de s'indigner ou de sourire il faut comprendre, et qu'il est certains états d'âme dont il faut avoir le secret avant de les juger. En 1845, Lacordaire avait été prêcher le Carême à Lyon. Dans cette ville, où les ardeurs religieuses se sont toujours montrées si vives, le succès dépassa tous ceux qu'il avait obtenus auparavant. C'était du délire. Un soir que son sermon avait excité particulièrement l'enthousiasme, on l'attendait à dîner. Il ne venait pas. Quelqu'un alla le chercher. Il le trouva pâle et en larmes au pied d'un crucifix. « — Qu'avez-vous, mon Père ? lui dit-il. — J'ai peur ! — Peur de quoi ? — De ce succès. — » Lorsqu'une âme en est arrivée à ce degré de scrupule, il ne faut pas s'étonner si elle cherche à corriger par la pénitence des mouvemens intérieurs qui nous paraissent des faiblesses pardonnables, et la pénitence, surtout lorsqu'elle est ignorée, silencieuse, enfouie, mérite toujours le respect.

Celui qui était si dur envers lui-même était doux envers les autres. Il savait garder envers les âmes faibles les ménagemens dont elles avaient besoin et les conduire par des chemins qui ne

fussent point trop âpres. Ce n'est pas cependant que la direction proprement dite ait tenu la place principale dans la vie de Lacordaire. Il ne faut chercher en lui ni un François de Sales, ni un Fénelon. Sa puissance était ailleurs, dans sa parole, dans son action sur les esprits. « Je ne confesse point, disait Duguet, un des grands directeurs du XVIIe siècle, mais on dit que j'ai le don de consolation. » De Lacordaire, on aurait pu dire qu'il avait le don de persuasion. Les trente premières années du siècle avaient vu naître une génération, élevée vis-à-vis de la doctrine catholique dans les sentimens d'une indifférence dédaigneuse, quand ce n'était pas ceux d'une hostilité déclarée. L'Église était considérée comme une grande ruine, respectée des uns, méprisée des autres; mais parmi les esprits qui naissaient à la vie et au mouvement des idées, personne ne songeait à chercher un abri sous son toit. Lacordaire avait entrepris de restaurer l'édifice. Il en avait montré l'antique ordonnance et la beauté extérieure. Les brèches que le temps avait faites à ses murailles, il s'était efforcé de les réparer. Il conduisait ceux qui le suivaient jusqu'au seuil; il les aidait à le franchir, et, s'il ne les guidait pas toujours jusqu'à l'autel qui s'élevait au fond, c'est qu'une autre main se trouvait là pour les y amener. Ces temps où le Père Lacordaire prêchait la station de l'Avent et le Père de Ravignan celle du Carême qui était suivie de la retraite et de la communion pascales, sont demeurés, en ce siècle, l'âge brillant de la prédication catholique. Mais le rôle de Lacordaire n'était pas seulement, comme il le disait avec trop d'humilité, de préparer les esprits. Ceux qui l'ont poursuivi d'une constante malveillance ont singulièrement exagéré les choses en disant qu'il n'a jamais converti personne. Beaucoup d'âmes se sont au contraire adressées à lui, et il a goûté dans leur commerce la meilleure récompense d'une vie consacrée aux rudes travaux de l'apostolat : « C'est à Notre-Dame, au pied de ma chaire, a-t-il écrit, que j'ai vu naître ces affections, et ces reconnaissances dont aucune qualité naturelle ne peut être la source et qui attachent l'homme à l'apôtre par des liens dont la douceur est aussi divine que la force... »

Ce qui est vrai, c'est que sa vie, toujours militante et longtemps errante, ne lui permettait pas d'exercer la direction sous sa forme la plus habituelle, celle des entretiens et de la confession. Il avait surtout recours à la correspondance. Aussi la correspondance tenait-elle une grande place dans sa vie. Tous les jours, il y consacrait plusieurs heures. Chose qu'on aurait quelque peine à croire, si ceux qui ont vécu avec lui n'étaient d'accord pour l'affirmer, il était très méthodique dans ses habitudes. Non seulement

sa chambre ou sa cellule, mais sa table même étaient toujours très bien rangées. Papier, plumes, crayons, canif, étaient disposés toujours à la même place. Il s'asseyait devant cette table à une heure, toujours la même, et il commençait à écrire avec rapidité, d'une petite écriture fine, serrée, sans ratures, un grand nombre de lettres qu'on trouvait ensuite disposées en pile sur un coin, toujours le même, de son bureau. Avec la même régularité, lorsqu'il était à Paris, il se rendait au confessionnal à certains jours et à certaines heures fixées. Il attendait dans la sacristie que l'heure sonnât, et au premier coup de l'horloge on le voyait ouvrir la porte et apparaître avec la régularité d'un automate, ce qui amenait quelquefois un sourire sur les lèvres de ses pénitens et pénitentes. La direction a donc occupé, dans la vie de Lacordaire, une place plus grande qu'on ne l'a dit. C'est surtout dans la seconde moitié de sa vie et vis-à-vis des jeunes gens qu'elle s'est développée. L'influence qu'il a exercée sur les jeunes gens et qui s'est fait longtemps sentir dans le monde catholique, ses méthodes d'éducation qui sont encore en honneur dans certains établissemens religieux, mériteraient une étude à part. Je me bornerai à marquer, par un trait, quelle conscience il apportait dans la direction de ces jeunes âmes. Lorsqu'il fut question de sa candidature à l'Académie française, Lacordaire dut venir passer quelques jours à Paris. Il avait annoncé son retour à Sorèze pour un certain samedi. On voulait le retenir ce jour-là pour une démarche importante : « Non, répondit-il ; c'est le jour où je confesse, et l'on ne peut pas savoir quel trouble une confession retardée peut amener dans la vie d'une âme. »

En dehors de ses *Lettres à des jeunes gens*, la seule correspondance spirituelle de Lacordaire que nous possédions ce sont ses lettres à la baronne de Prailly. Elles ont été publiées vingt-trois ans après la mort de Lacordaire, quatre ans seulement après la mort de Mme de Prailly, mais par un acte exprès de sa volonté, comme un témoignage de reconnaissance envers celui qu'elle appelait *son premier et son seul vrai père*. Elles pouvaient l'être sans inconvéniens. La vie de Mme de Prailly fut, en effet, une de ces vies unies et transparentes qui peuvent apparaître au grand jour sans qu'aucun sentiment de discrète pudeur en soit choqué. Les lettres que lui adresse Lacordaire ne marquent point d'autres étapes que celles d'une ascension, lente et soutenue, vers le plus haut degré de perfection et d'austérité chrétiennes qui soit compatible avec la vie du monde. Elle était née dans ce riche milieu de la bourgeoisie industrielle où, il y a cinquante ans, on donnait encore aux jeunes filles une éducation religieuse plus

apparente que sérieuse. Ce fut le hasard d'une rencontre avec Lacordaire, coïncidant avec une grave maladie, qui lui donna la secousse dont elle avait besoin pour sortir de cette indifférence. « Je commence, lui écrivait-elle, à mieux comprendre ma nature, inconnue d'elle-même jusqu'ici. Je sens mon intelligence qui s'ouvre à toutes les idées, mon âme émue par toutes les pensées nobles et généreuses. Il me semble que j'avance dans un monde nouveau et chaque pas m'apporte une jouissance infinie. Il y a vraiment des jours de bonheur, même dans la souffrance, quand la vie et la lumière vous arrivent si puissantes. » Et de son côté Lacordaire lui écrivait : « Quiconque arrive à connaître Dieu et à l'aimer, n'a rien à désirer, rien à regretter. Il a reçu le don suprême qui doit faire oublier tout le reste. »

Ces deux courts fragmens suffisent à résumer l'esprit qui inspirait la direction de Lacordaire. C'est l'amour de Dieu, c'est ce don suprême qu'il s'efforce de communiquer à une âme encore mondaine; mais, pour y parvenir, il s'applique à développer ses facultés et à élever son esprit, tout en dilatant son cœur. Il la conduit tout droit à Jésus-Christ, par les voies directes et larges sans l'attarder aux petites pratiques. Lorsqu'il reçoit ses premières confidences, il la trouve en proie à des peines intérieures où il voit la marque d'une nature ardente et noble. « Les âmes faibles et peu élevées, lui écrit-il, trouvent ici-bas un élément qui suffit à leur intelligence, et qui rassasie leur amour. Elles ne découvrent pas le vide des choses visibles, parce qu'elles sont incapables de les sonder fort avant. Mais une âme que Dieu, dans la création qu'il en a faite, a rapprochée davantage de l'infini, sent de bonne heure la limite étroite qui la resserre. Elle a des tristesses inconnues sur la cause desquelles longtemps elle se méprend; elle croit volontiers qu'un certain concours de circonstances a troublé sa vie, tandis que son trouble vient de plus haut. Il est remarquable, dans la vie des saints, que presque tous ont senti cette mélancolie dont les anciens disaient qu'il n'y a pas de génie sans elle. En effet la mélancolie est inséparable de tout esprit qui va loin et de tout cœur qui est profond. Ce n'est pas à dire qu'il faille s'y complaire, car c'est une maladie qui énerve quand on ne la secoue pas, et elle n'a que deux remèdes : la mort ou Dieu. »

Aussi, quand Mme de Prailly se confie à lui, la première chose dont il s'occupe pour guérir cette mélancolie, c'est de régler et de remplir sa vie. Il se réjouit de ce qu'elle n'ait pas attendu le déclin de l'âge pour renoncer au monde et à ses frivolités superbes, et de ce qu'elle apporte à Dieu une âme

encore jeune, encore susceptible d'illusions et non pas vidée et défaite. Mais cette âme, il veut la nourrir. L'ignorance est un grand ennemi. Que croire quand on ne sait pas? Qu'aimer quand on n'a pas vu? Les lectures de chaque jour alimentent l'esprit et le dégoûtent des choses vaines. Il ne veut point cependant de lectures frivoles ou mièvres. Il faut aller aux grandes choses. Quand on peut lire Homère, Plutarque, Cicéron, Platon, David, saint Paul, saint Augustin, sainte Thérèse, Bossuet, Pascal et d'autres semblables, on est bien coupable de perdre son temps dans les niaiseries d'un salon.

Cette vie des salons, cette vie frivole et facile à laquelle Mme de Prailly était accoutumée par son éducation lui paraît d'abord le grand ennemi. « Si une goutte de la foi des saints tombait en vous, lui écrit-il, vous n'auriez pas assez de larmes pour vous pleurer, pour pleurer votre vie lâche, molle, insignifiante, si pleine d'orgueil et de la satisfaction des sens. » Sous l'influence de Lacordaire, elle se détache peu à peu de cette vie. Sa santé toujours chancelante l'aide à se séparer du monde. Elle passe de longs mois dans le Midi, dans la solitude de sa villa de Costebelle. Mais alors une autre inquiétude s'empare de celui qui la dirige, c'est qu'elle n'en arrive à se trop détacher de la vie elle-même, et qu'elle ne tombe dans une sorte d'indifférence. « Lorsque l'âme est arrivée à un certain degré d'élévation vers Dieu, lui écrit-il, elle méprise facilement la vie, et c'est alors que Dieu l'y rattache par l'idée du devoir. La vie est un office important, quoique bien souvent nous n'en voyions pas l'utilité. Simples gouttes d'eau, nous nous demandons en quoi l'océan a besoin de nous : l'océan pourrait nous répondre qu'il n'est composé que de gouttes d'eau. Ne haïssez donc pas la vie, tout en vous en détachant. »

Après avoir ainsi arraché cette âme à la vie du monde et l'avoir rattachée à la vie du devoir, Lacordaire s'efforce ensuite de lui procurer la paix. Il avait évidemment affaire à une nature ardente, inquiète, jamais satisfaite d'elle-même, soupirant toujours après un état où elle ne se trouvait pas. C'est avec douceur qu'il la reprend. « Il faut éviter de vous laisser aller à la tristesse et à l'abattement. Rien n'est plus nuisible à la santé du corps et de l'âme. Saint Paul dit que la joie et la paix sont les fruits de l'esprit de Dieu. Il y a en lui une plénitude qui chasse la mélancolie, comme le soleil levant chasse les ombres. Arrivez donc à la joie. C'est le grand signe de Dieu. Je vous le souhaite de tout mon cœur en partant. Vous êtes encore trop humaine et pas assez divine. C'est le reproche après le vœu. »

Une des souffrances de Mme de Prailly, c'était l'inégalité de sa

ferveur. Les âmes du XVIIe siècle, dans leur langue spéciale, se plaignaient de n'avoir pas assez de sensible en ce qui concernait Dieu. Mme de Prailly s'en plaignait également, et Lacordaire trouvait pour l'en consoler d'ingénieuses raisons. « La vie spirituelle est pleine d'écueils et de vicissitudes. Nous ne sentons pas toujours Dieu avec la même vivacité ; la tristesse alors s'empare de nous, et le monde, au-dessus duquel nous nous sommes mis, ne peut pas non plus combler ces vides momentanés de notre cœur : nous sommes comme une barque, sans voiles ni rames, qui ne tend à aucun port. Il faut nous faire à ces épreuves. Dieu nous les envoie dans sa miséricorde pour nous dégoûter de la terre et nous porter à souhaiter ardemment de voir nos liens brisés. »

Je ne voudrais pas multiplier indéfiniment ces citations. Les correspondances spirituelles sont toujours un peu monotones et tout le monde n'a pas le goût de cette littérature spéciale. Ce qui relève cependant l'intérêt de ces lettres de Lacordaire à Mme de Prailly, c'est qu'il n'y apparaît pas seulement dans son rôle de directeur, tantôt consolant et tantôt réprimandant ; avec la parfaite simplicité qui était en lui, il s'y laisse encore apercevoir tel qu'il était, avec ses alternatives d'ardeur et d'abattement, sujet lui-même à la tristesse, au découragement, aux défaillances intérieures, mais toujours soutenu par une indéfectible foi dans la Providence et faisant tourner à son perfectionnement moral toutes les épreuves qu'elle lui envoyait. Ces épreuves furent nombreuses dans les dernières années de sa vie. Même en s'ensevelissant à Sorèze il n'avait pas trouvé le repos. Jusque dans le sein de l'Ordre restauré par lui, il rencontrait des oppositions, des malveillances. Des appuis lui faisaient défaut, des amitiés le trahissaient. Il n'essayait point de dissimuler l'amertume qu'il en éprouvait, et, comparant, avec une humilité touchante, son état d'âme à celui de sa pénitente, peu s'en faut qu'il ne se mette au-dessous d'elle : « Je suis bien aise que vous vous sentiez arrivée à la paix. C'est le grand signe et le grand bien. Je ne sais si je le possède, et si je l'ai jamais eu. Des troubles, des tristesses montent souvent dans mon âme, car j'ai vu et j'apprends sans cesse des choses tristes. Mais il est vrai qu'une certaine force me ramène au repos en Dieu. Il faut que l'âme, à la fin de sa carrière mortelle, tombe de ce monde comme un fruit mûr. C'est là sans doute à quoi Dieu tend par toutes les misères qu'il nous envoie. Mais la souffrance ne détache pas toujours et ne donne pas toujours la paix. Heureux ceux qui ne souffrent pas en vain ! »

Tel nous apparaît Lacordaire, comme ami et comme prêtre,

dans l'intimité de sa correspondance. Mme Swetchine avait raison de dire : « On ne le connaîtra que par ses lettres. » Je voudrais que de ces lettres, aujourd'hui éparses dans sept volumes différens et qui n'ont pas toutes le même intérêt, il fût fait un choix sobre et judicieux. Ce choix en rendrait la lecture plus facile et sa mémoire y gagnerait. Si profonde a été, en effet, depuis un demi-siècle, la transformation de nos goûts littéraires, qu'à quelques personnes, d'un goût sévère, son éloquence semble aujourd'hui un peu vieillie. « L'orateur et l'auditoire, a-t-il écrit dans sa *Vie de saint Dominique*, sont deux frères qui naissent et meurent le même jour. » Et il est bien mort cet auditoire qui suivait autrefois les conférences de Notre-Dame, mort avec cette foi dans les idées générales un peu vagues, avec cet enthousiasme un peu crédule pour la liberté, avec ce goût pour les phrases un peu redondantes, toutes choses fort nobles au demeurant, qui ont caractérisé la génération de 1830. Et comme l'auditoire est mort, l'orateur ne lui a qu'à demi survécu. Mais l'homme est encore vivant dans ces lettres à la fois éloquentes et simples, écrites au courant de la plume, sans l'ombre d'une recherche de pensée et de style. « Plus j'aime quelqu'un, écrivait-il à Mme de Prailly, plus je suis simple dans mes relations avec lui, soit que je parle, soit que j'écrive, sauf les occasions naturelles qui obligent à s'élever davantage. J'écris vite et sans art, et j'ai un invincible éloignement pour le style quand il ne vient pas tout seul, par la nature même du sujet. Croyez donc que je vous montre mon âme quand je vous dis ce que je pense, et ne m'en demandez pas davantage. » C'est bien, en effet, l'âme de Lacordaire qu'on retrouve dans ses lettres, et cette âme fut une des plus nobles, une des plus ouvertes à tous les sentimens délicats, fiers, généreux qui aient respiré dans la poitrine d'un homme. Or Vauvenargues l'a dit, mais Lacordaire aimait à le répéter : « Tôt ou tard on ne jouit que des âmes. »

HAUSSONVILLE.

TERRE D'ESPAGNE

IV [1]

LISBONNE — CORDOUE — GRENADE — GIBRALTAR

DE MADRID A LISBONNE. — LE MARCHÉ. — LA VILLE

Lisbonne, 9 octobre.

Nous montons dans le Sud Express à 11 heures du soir. Le train a été réduit autant que possible. Il ne se compose plus que de trois voitures, dont un wagon-restaurant et un fourgon. Nous sommes huit ou neuf voyageurs. Je ne compte pas, dans le nombre, une mouche élégante, verte et or, que j'aperçois grimpant sur la vitre de ma chambre à coucher. Ma première pensée a été de la chasser. J'ai réfléchi qu'elle avait sans doute pris le Sud Express à Paris, qu'elle avait peut-être des projets d'hivernage, et que nous verrions bien.

Dix-sept heures de route par le plus rapide des trains! Les express ordinaires mettent vingt et une heure et demie : ce sont de gros chiffres. J'ai besoin de me répéter, en attendant le sommeil, que la Compagnie internationale a rendu le voyage moins long, bien moins énervant, et que, libre, elle eût mieux fait encore. Le train est bientôt lancé à belle allure; il coule sur les rails, presque sans un frémissement; la nuit grise, un peu laiteuse, couvre des plaines d'une désolation sans pareille : je m'endors

(1) Voyez la *Revue* du 1er février, du 1er mars et du 1er avril.

avec l'espoir d'ouvrir les yeux, au réveil, sur un tout autre paysage.

Erreur! Je m'éveille, au grand jour, parmi des roches grises et des vallonnemens de terre nue, coupés de failles profondes qui sont des lits de torrens. L'air matinal est déjà chaud; je baisse à moitié la vitre du compartiment : la petite mouche n'en profite pas, elle reste, elle a certainement une idée. Vers dix heures, nous touchons la frontière de Portugal, Valencia de Alcàntara. Deux jeunes femmes, debout sur le quai de la gare, appuyées nonchalamment aux montans d'une porte, sont vêtues d'étoffes éclatantes, de robes à rayures horizontales, rouges en bas, puis crème, puis vert d'eau, puis rouge cerise, puis couleur de paille mûre. Elles ont chacune un bébé sur les bras. La plus jeune n'a pas quinze ans. Des mouchoirs rouges cachent leurs cheveux, et, de teint, elles sont dorées, cuivrées : on dirait deux oranges mandarines qui auraient des yeux noirs.

Bientôt quelque chose de nouveau apparaît dans le paysage et l'égaie : le vert des feuilles caduques. Près des aloès et des cactus en ligne servant de clôture, voici des figuiers, des roseaux, des vignes. Un berceau de chèvrefeuille donne un air de paradis à la halte de Marvajo. La nature du sol s'est modifiée, et la physionomie des gens. Trois paysans chasseurs, en veste brune et bonnet de laine vert, la poire à poudre pendue au côté et longue comme un oliphant, offrent aux employés du train des perdreaux à trente-cinq sous la couple. Les horizons montueux se chargent de bois touffus, bas, mêlés de hautes herbes qui doivent être des remises merveilleuses. Des villages d'une blancheur d'Orient brillent çà et là comme des gemmes. Puis la terre s'aplanit; nous franchissons le Tage, large fleuve coupé de bancs de sable, limoneux, sillonné de barques aux formes de gondole, aux voiles pointues couleur d'ocre. Nous suivons la rive droite. Une des plus belles vallées du monde s'ouvre et va vers la mer : elle s'agrandit démesurément; elle est verte, elle est bleue, elle est bordée au loin par la lueur des eaux vives. La richesse de ses limons modèle puissamment ses futaies d'oliviers, met l'étincelle des sèves jeunes à la pointe des herbes, épaissit les cimes rondes des bosquets d'orangers. Des filles ramassent les olives, et rient au train qui passe. Une branche de lilas fleuri tremble à portée de la main : du coup la petite mouche verte et or a pris sa volée. Je ne m'étais pas trompé : c'était bien une Parisienne, une très fine mouche. Nous nous engageons sous un long tunnel, et, après sept minutes de ténèbres, nous revoyons la lumière en gare de Lisbonne.

Il est tard lorsque je sors au hasard dans la grande ville inconnue. La promenade de l'Avenida monte, plantée de deux

rangs de palmiers superbes, entre des hôtels, puis entre des maisons, puis s'enfonce dans les terrains non bâtis. En redescendant, je trouve une grande foule buvant l'air tiède du soir sur la place de D. Pedro IV, place carrée, pavée de cailloux qui forment des zigzags noirs et blancs. Six rues parallèles, dont plusieurs très commerçantes, bien éclairées, la rue de l'Or, la rue de l'Argent, partent de là et conduisent au bord du Tage. L'arrivée au fleuve est ménagée avec un art savant et tout à fait imposante. On suit le trottoir en flânant; la vue est barrée au fond par un arc de triomphe; on passe sous le portique, et, soudainement, on éprouve la sensation de la nuit bleue immense autour de soi. Les becs de gaz se sont écartés, à droite et à gauche, jusqu'à n'être plus que des petits points brillans. Ils éclairent des façades monumentales : la Bourse, la Douane, l'hôtel des Indes, l'Intendance de la marine, des ministères, que d'autres suites d'arcades, d'autres façades ornées réunissent en arrière, tandis qu'en avant, dans la grande trouée libre, sans limites visibles entre le ciel et l'eau, le Tage, enflé par la marée, réfléchit les étoiles et jette son écume sur des quais de marbre blanc. Aucun promeneur : je suis seul avec un douanier. Je me figure que j'ai été transporté au premier plan d'un de ces tableaux de Claude Lorrain, où l'on voit des architectures royales avancer leurs files de colonnes et de statues jusqu'au bord de la mer luisante.

Pour revenir, j'ai repris une des rues parallèles déjà parcourues. Je me suis arrêté devant la boutique d'un fabricant de malles. Elles sont bien curieuses les malles portugaises, et parlantes à leur manière. Ce n'est plus le cube offensant pour l'œil, mais pratique, solide, protégé et cadenassé, des fabricans anglais, non : des boîtes longues, couvertes de papier d'argent, de papier d'or, garnies aux coins avec ces tôles peintes où sont imités des écailles et de vagues tourbillons; des meubles de pacotille, mais voyans, faits pour séduire des imaginations orientales. Les prix affichés étonnent par leur apparente énormité. A côté de la boutique du malletier, je vois du vin à 500 réis la bouteille; des chapeaux de dames à 7000 réis. Je suis au Terminus-Hôtel pour la somme de 3500 réis par jour. Je change un louis, et je reçois une poignée de billets de banque représentant un tel nombre de réis que je me dis innocemment : « Suis-je riche! »; mais ils fuient comme ils viennent, par escadrons.

Lisbonne, 10 octobre.

Un de mes amis, qui est poète, mais qui n'est jamais allé en Portugal, m'avait dit, sur un boulevard de Paris, de son air

doucement inspiré : « Lorsque vous serez à Lisbonne, mon ami, vous verrez, au milieu du Tage, un fort de grandes dimensions et de construction moderne, formidable s'il était besoin de défendre la passe, mais que la longue paix a livré aux fleurs. Elles couvrent les glacis, elles s'épanouissent autour des embrasures. Un jour, un navire étranger étant entré sans faire les saluts d'usage, un coup de canon fut tiré du fort. Et nul ne sait s'il partit un boulet, mais des bandes d'oiseaux s'envolèrent, et la rade fut jonchée de tant de milliers de pétales de roses, et de jasmins, et de feuilles flottantes, qu'elle ressemblait à un jardin. » Mon ami s'était trompé. Il n'y a aucune forteresse pareille à Lisbonne, mais l'image éveillée par sa légende poétique n'a rien que de très vrai : un climat délicieux, une terre heureuse et la douceur de vivre.

Il est presque trop grand, cet enchantement de la vie. Il incline vers l'absolu *far niente* un peuple qui serait riche avec peu de travail. Un brave homme de Portugais, qui vient de me faire une visite matinale, m'a dit : « Notre pays est comme divisé en deux parties qui diffèrent de mœurs autant que d'aspect. Le nord est tout verdoyant, cultivé, planté de vignes, commerçant, laborieux. La province d'entre Minho et Douro, monsieur ! on jurerait voir un paradis terrestre ! Mais le sud, et le sud commence, hélas ! avant Lisbonne, un peu au-dessous de Coïmbre, quel abandon, et souvent quelle désolation ! Le nord mange la soupe aux choux et aux herbes ; le sud mange la soupe aux oignons et à l'ail : symboles des deux couleurs de la terre, verte là-haut, et rousse en bas. Rien n'égale la tristesse des plaines de l'Alemtejo : n'y allez pas ! Mais ici même, dans nos rues, voyez le nombre des gens qui ne font rien. La grande affaire est de se faufiler dans une administration, et le moyen de forcer la porte, c'est de faire de l'opposition. Dès l'âge de quinze ans, nos petits jeunes gens débutent dans les journaux. On a le droit de tout dire. Vie publique, vie privée, rien ni personne n'est à l'abri. Un jour ou l'autre, quand ils deviennent gênans, on leur trouve un emploi public. Ah ! monsieur, la belle armée d'employés que nous avons ! mais le beau pays que nous aurions sans eux ! »

Dès que je suis dans la rue, je cherche le marché, coin toujours pittoresque dans les villes du Midi. Je ne sais pas la route, mais je n'ai qu'à suivre un de ces paysans chaussés de grandes bottes et coiffés du bonnet de laine verte. J'arrive ainsi dans une halle qu'annoncent de loin la rumeur confuse des voix et l'odeur des fruits mûrs. Tous les types populaires sont là : des têtes jaunes comme des concombres, d'autres couleur de terre,

d'autres rosées, d'autres brunes avec de grosses lèvres. Le marché a une physionomie de bazar colonial. Une négresse passe, les cheveux roulés dans un foulard de soie aurore, et, sans avoir de semblables, elle a plus de voisins dans cette foule, elle étonne moins qu'en aucun autre pays d'Europe. Les voix sont dures et nasales. Le bruit du papier froissé remplace le cliquetis du billon autour des étalages de bananes, de coings, de poires, de pêches, de tomates, autour des mannes de raisin rouge ou blond, transparent et tavelé, pareil à ceux des vieilles frises de marbre. Pour acheter une poule, une cuisinière tire de sa poche une liasse de billets qu'un paysan enfouit dans un portefeuille de cuir, bondé comme celui d'une petite banque. Dans la rue voisine, dans celles qui suivent, dans tout Lisbonne à la fois, des filles superbes, un panier sur la tête, crient la marée fraîche. Une main touchant le bord de leur panier, large et plat comme un tamis de vanneur, où les poissons alignés font un soleil d'argent, l'autre main à la ceinture, les jupes relevées, les jambes nues, les cheveux cachés par un foulard de soie dont la pointe flotte sur les épaules, elles vont sans remuer la taille, d'un pas robuste et rapide. Le passant les occupe peu. Elles regardent devant elles, et mangent leur pain en courant. Quelques-unes de ces pauvres femmes sont très belles; toutes révèlent une communauté d'origine, un type primitif au teint brun, aux traits énergiques, aux yeux longs et très noirs. Et, en effet, leur colonie, qui habite un quartier distinct, vient du nord du Portugal, et se rattache, dit-on, à une souche phénicienne. On les nomme quelquefois *ovarinas*, du nom d'un petit port près de Porto, et quelquefois *varinas*, mot que l'on fait dériver de *vara*, perche à conduire les bateaux. Le dimanche, elles mettent leurs pieds nus dans des babouches de cuir jaune.

Une aimable attention du ministre de France à Lisbonne, M. Bihourd, va me permettre de voir la ville comme elle doit être vue, c'est-à-dire de différens points de l'autre rive. Sur sa demande, l'ingénieur français qui dirige les travaux du port a bien voulu me donner rendez-vous à l'un des débarcadères. Une chaloupe à vapeur chauffe au bas de l'appontement. Nous embarquons. Elle suit les quais, d'un développement considérable, qu'achève la maison Hersent. Nous allons, avec le courant, vers la mer qu'on ne découvre pas encore. Le Tage, en cet endroit, est resserré entre la ville et de hautes falaises. Il coule rapide; on le devine profond. Nous croisons des gabares chargées de pierre, des barques de pêche dont l'équipage, endormi sur le pont, dans la belle chaleur tempérée par la brise, a confié sa destinée et

celle du bateau aux mains d'un mousse crépu qui tient la barre. La tour de Belem, au bout d'un banc de sable, un côté touchant la vague et l'autre à sec sur la berge, grandit dans le soleil. C'est la plus jolie forteresse du monde, toute de marbre, toute fleurie de créneaux armoriés, de logettes à balcons, de tourelles en poivrières, de fenêtres divisées par une colonne légère. La gentille guerrière ! A qui a-t-elle bien pu faire du mal ? M. Billot, qui la connaît bien et qui l'aime, assure que ce fut contre les felouques des Maures qu'elle se battit. Je veux bien le croire, bien qu'il n'y paraisse pas. Le fort, à ce qu'il prétend, est même encore armé. « Au temps de la guerre de Sécession, il n'hésitait pas à canonner un croiseur sudiste qui passait, au mépris de la consigne. Le galant Américain répondait par un salut : il était de ces gentilshommes qui ne frappent pas une femme, même avec une fleur, qui ne risquent pas d'endommager un bijou gothique par un brutal boulet (1). »

Les Lisbonnais n'ont pas eu le même respect. La ville ne possédait pas d'autre monument de premier ordre, si ce n'est l'église des Hiéronymites, cette grande fleur de pierre, jaune et touffue comme un chrysanthème, qui se dresse à deux cents pas de là : aussi n'a-t-elle pas manqué de le profaner. Il fallait une usine à gaz : on l'a placée juste derrière, pour faire contraste. Ses cloches noires servent d'écran à la dentelle de marbre ; la cheminée enfume les créneaux ; des tas de charbon se répandent jusqu'aux assises de la tour. Et j'ai entendu dire que la concession de cette entreprise criminelle fut obtenue par un Français ! Je détourne les yeux, pour regarder en avant le fleuve qui s'ouvre, resplendit de lumière, se barre au loin d'écume, vers Cascaes.

Nous virons de bord, et nous traversons le Tage. Le bateau revient vers Lisbonne, en suivant les falaises à pic, très nues et de couleur ardente, qui resserrent le courant. Lisbonne couvre la rive gauche, et semble une ville immense. De la tour de Belem jusqu'à la place du Commerce, où la côte tourne un peu, elle se développe sur une longueur de six kilomètres, et s'étend à trois kilomètres encore au delà. Étroite d'abord, et comme étirée, composée de deux ou trois rues que dominent des crêtes pierreuses ou des jardins d'un vert sombre, elle s'élargit régulièrement, gagne sur les collines, les revêt tout entières, descend dans leurs plis, remonte les pentes voisines. Ses maisons, assez

(1) *Une Conjuration en Portugal; Pombal et les Tavora.* M. Billot, qui, avant d'être ambassadeur près le Quirinal, a été, comme on le sait, ministre de France à Lisbonne, a fait, dans cette brochure, la plus heureuse description que j'aie lue du paysage de Belem.

hautes, très serrées, s'enlèvent en teintes vives entre l'eau et le ciel. Elles sont rarement blanches, souvent roses, bleues, lilas, jaunes ou même grenat. Sur la première ligne de cette mosaïque, qui flambe en plein soleil, les mâts de navire pointent, comme une moisson d'herbes sèches.

Et tout à coup, juste au milieu de la ville, en face de la place du Commerce, où, le premier soir, j'ai vu ce beau clair d'étoiles, la falaise s'arrête, et le Tage se répand dans une baie d'une admirable courbe, aux horizons très plats, très doux, avec de vagues silhouettes de palmiers et de pins. Nous gouvernons droit sur le fond de cette rade lumineuse, que pas une ride ne ternit. En regardant vers l'ouest, et tout à fait dans le lointain, j'en découvre une seconde, plus étendue encore, paraît-il, appelée la Mer de paille, — *mar de pailha*, — et l'ingénieur, M. Maury, m'explique que la grande masse d'eau emmagasinée par la marée dans ces deux réservoirs, drague et creuse, en s'écoulant deux fois le jour, la partie plus étroite du fleuve qui s'en va vers la mer, et entretient, sans frais pour le trésor, un chenal de quarante mètres de profondeur. Des pêcheurs tirent, sur la grève, un filet dont les lièges semblent en mousse d'argent. L'équipage d'une baleinière de la marine portugaise, peu pressé, nageant avec lenteur, pour le plaisir, nous hèle gaîment au passage. Nous descendons sur les marches boueuses d'un grand escalier de pierre, débarcadère d'une petite résidence royale, un peu abandonnée, cachée à l'extrémité de la baie. Les jardins qui l'enveloppent sont pleins d'arbres étranges. Nous traversons une charmille de buis haute de plus de six pieds, où les brins d'herbe, depuis longtemps, n'ont pas été foulés, et nous montons, par un raidillon sablonneux et croulant, au sommet d'un monticule ombragé de pins parasols. Vue de là, Lisbonne est encore plus belle. La mosaïque a disparu, et la ville apparaît, vaporeuse, divisée en trois blocs pâles par les failles profondes qui coupent ses collines. Un seul nuage allongé, tordu comme une fumée, s'est arrêté au-dessus d'elle, et, chauffé par le soleil, éclaboussé par les reflets du fleuve et de la ville, se désagrège et se disperse en minces flocons d'or.

DEUX AUDIENCES

12 octobre.

J'ai été reçu hier par le roi à Lisbonne, et aujourd'hui par la reine, au château de Cascaes.

Le roi, venu pour la journée à Lisbonne, donnait audience

dans le palais das Necessidades, dont les jardins et les bosquets d'orangers couvrent le sommet d'une colline, à l'est de la ville. Des lanciers, sabre au clair, montaient la garde au pied de l'escalier d'honneur. En haut, dans la première salle, un détachement de hallebardiers formait la haie. Leur uniforme, assez sévère, comme celui des hallebardiers de la cour d'Espagne, leur belle prestance, le geste de tous les bras reposant à terre la hampe de l'arme au passage des visiteurs, composaient un tableau moyen âge, d'un goût rare, qui eût séduit un peintre. Dans un salon voisin, se tenaient le secrétaire particulier du roi, M. de Pindella, des chambellans, des officiers, un ou deux diplomates au costume chamarré de broderies, attendant l'audience. Très vite, un petit groupe se forma autour de M. le ministre de France, qui avait bien voulu me présenter. Une conversation s'engagea, à voix basse. Et cela ne suffit pas, sans doute, pour permettre de juger la société de Lisbonne, en ce moment dispersée ; mais l'accueil empressé fait au ministre de France, l'étude des physionomies, le thème et le ton de la causerie, ne démentaient pas ce qu'on m'avait dit de l'extrême affabilité du monde portugais. Pendant cette demi-heure d'attente, j'ai entendu parler, — en très bon français, — de poésie, de théâtre, de paysage. J'ai appris même qu'il y avait des poètes à la cour de Portugal. Quant au souverain, dont la présence dans une pièce voisine était à chaque moment rappelée par le va-et-vient d'un officier d'ordonnance, je savais qu'il était également lettré, qu'il possédait à fond le français, l'anglais, l'espagnol, l'allemand, l'italien, et même, je crois, le russe. On m'avait raconté qu'il peignait fort bien à l'aquarelle, excellait aux armes, et pouvait passer pour un des premiers fusils de l'Europe. Mais nous ne connaissons la physionomie des rois que par les timbres-poste. Et les timbres-poste sont souvent en retard. Quand je fus introduit devant Sa Majesté le roi don Carlos, je fus surpris de voir qu'il portait toute sa barbe, blonde, courte et frisée. Il se tenait debout, appuyé à une console, en uniforme de général en chef, dolman noir avec le bâton de commandement brodé au col, et pantalon gris à bande rouge. Il avait causé quelques minutes, seul à seul, avec M. Bihourd. Quand j'arrivai, les questions d'affaires terminées, le roi, très aimablement, me tendit la main, me témoigna le regret que le Portugal fût si peu connu à l'étranger, me demanda quelle impression m'avait faite Lisbonne, et, sans chercher les mots, avec la même facilité d'expressions que s'il eût parlé portugais, me donna des aperçus intéressans sur les diverses provinces du royaume, sur le peuple, et parla de plusieurs littérateurs portugais dont le nom

avait été prononcé. Puis, relevant avec beaucoup de bonne grâce une allusion du ministre de France : « Vraiment, cela vous intéresserait de voir quelques-unes de nos pièces rares d'orfèvrerie ? » Le roi quitte le salon de réception. Nous le suivons. Il traverse ses appartemens particuliers, arrive dans un grand cabinet de travail, et nous montre des aiguières ciselées, d'un très beau style, posées sur les tables, puis des manuscrits et des livres précieux de sa bibliothèque. Je remarque, sur des chevalets, plusieurs marines ébauchées, d'un impressionnisme très juste. Enfin, avant de nous congédier, pensant qu'il ferait plaisir à ce Français qui passe, le roi me permet de voir la célèbre argenterie de Germain, et ajoute en riant : « Si vous rencontrez quelqu'un, dites que c'est moi qui vous envoie. » Et c'est ainsi que j'ai pu étudier à loisir, sur trois dressoirs de la salle à manger du palais, les pièces d'orfèvrerie du plus pur Louis XV, qui n'ont pas, prétend-on, de rivales en Europe. La maison de Bragance possédait deux services du même maître, l'un pour le gras, l'autre pour le maigre. La branche brésilienne emporta celui-ci en Amérique, et l'autre partie de la vaisselle plate, ornée d'animaux, de pampres, de feuillages, d'une valeur inestimable, demeura la propriété de la maison de Portugal.

La cour est encore à Cascaes. C'est un petit village de pêcheurs, à l'embouchure du Tage, devenu, dans ces dernières années, une station balnéaire florissante et luxueuse. On voit encore, sur la plage, des barques longues, tirées à sec, d'autres qu'on repeint, d'autres qui arrivent du large, n'ayant qu'un mât, une voile en forme de croissant de lune et portant, sur la vergue cintrée, une demi-douzaine d'hommes à cheval, occupés à carguer la toile. Les rues voisines sont tout étroites, avec des maisons basses et des filets pendus à des clous. Le château royal n'est lui-même qu'un vieux fort, bâti sur une pointe, et transformé, tant bien que mal, en habitation. Les murs d'enceinte sont intacts. Une terrasse à créneaux, encore armée de canons, borde la rive de la petite anse, et sert de lieu de promenade et de récréation aux infans. Ses remparts tombent à pic sur une avenue plantée de palmiers et touchant la mer. On découvre de là le cours du Tage jusqu'à Lisbonne, et les montagnes bleues de Cintra dans les terres, et, vers l'occident, la mer libre.

Le grand deuil de la reine avait suspendu les audiences, et j'ai été reçu par une exception due à ma qualité de Français, et dont j'ai vu tout le prix lorsque j'ai été admis en présence de la souveraine. L'aimable comte de Sabugosa, grand-maître de la maison de la reine, me fit traverser une cour, une antichambre un grand

salon, et m'introduisit dans un petit salon jaune ouvrant sur la terrasse. La reine Amélie était en deuil, avec de simples bracelets d'or au bras gauche. Elle me fit asseoir, et, tout de suite me parla de la France. Elle est grande, jeune, très jolie, avec un teint délicieux et des yeux si bons, si intelligens, si sérieux, qu'il ne me souvenait guère d'avoir rencontré un charme aussi complet. Tandis qu'elle me parlait, j'étudiais l'expressive bonté de ce regard droit et franc, et je comprenais l'enthousiasme des femmes de Séville qui, dans les rues, lorsque la reine était encore la duchesse de Bragance, l'interpellaient avec leur liberté méridionale, et s'écriaient : « Mais arrête-toi donc! Vive ta mère! Vive la grâce! Que tu es belle! » La reine voulut bien me dire qu'elle était heureuse de recevoir un compatriote : « Si vous saviez ce que cela m'a coûté, de traverser la France, mais de la traverser seulement ! » Elle ajouta, retenant à peine ses larmes : « Il a fallu que mon père mourût pour qu'on vît quelle grande âme c'était. D'ailleurs, on lui a rendu justice... On a été respectueux... » Elle me parla ensuite du palais de Cintra, de Lisbonne et du Portugal, de plusieurs choses encore, et de « cette admirable reine d'Espagne. » Pendant ce temps, un vieux chambellan se promenait sur la terrasse. Je voyais passer, dans l'encadrement de la porte-fenêtre, son ombre digne. Les jeunes princes couraient autour d'un affût de canon, entre deux tas de boulets noirs. Plus loin, deux dames d'honneur, par-dessus le rempart, regardaient la mer. Quand la reine Amélie se leva, elle me recommanda : « Dites du bien de ce bon peuple portugais. » Je n'ai pu étudier le peuple d'assez près et assez longuement pour le juger, mais j'ai pu acquérir du moins la conviction, et la fierté, que la France lui a donné une souveraine accomplie.

Je retrouvai dans le grand salon M. de Sabugosa; une voiture l'attendait à la porte du palais, et, avant de rentrer à Lisbonne, je pus faire le tour de ce petit territoire de Cascaes, où, par la vertu de la faveur royale et de la mode, on voit surgir de terre des villas, des hôtels et, ce qui est beaucoup plus remarquable, une végétation inconnue. Je ne sais comment les arbres réussissent à pousser sur les falaises qui s'étendent au delà de la résidence royale. La pierre affleure partout, mais ils poussent. Un bois de Boulogne se dessine, encore jeune, à l'état de baliveaux et de bourgeons pleins d'espoir, dont la vitalité diminue, cependant, dans le voisinage de la mer. Celle-ci est d'un bleu indigo, du bleu des pays très chauds, et elle bat une côte sauvage, hérissée de roches jaunes veinées de noir. Nous nous arrêtons un moment pour voir le Trou d'enfer, un de ces gouffres, si nombreux sur le

littoral breton, où la vague tournoie et tonne quand la marée monte. Il y a des garde-fous en fil de fer, une terrasse cimentée, avec une cabane pour les marchands de gâteaux. Heureusement cet excès de civilisation ne gâte qu'un point négligeable de la falaise, qui s'en va, rousse et bordée de lumière aveuglante, jusqu'au cap da Roca, le plus occidental de l'Europe. Ces mots-là sonnent bien, et je regarde avec complaisance ce cap, le plus occidental... Puis, un détour dans les terres, et alors, de vrais jardins, des parcs touffus, des promenades plantées de palmiers magnifiques, de bananiers, et une foule de maisons d'un grand luxe peintes de couleurs tendres, toutes fraîches, toutes pimpantes. La plus belle est peut-être celle du duc de Palmella. Mais le noble duc a bâti non loin de là un chalet pour ses gens de service; une liane s'est emparée de cette construction plus modeste qu'on lui abandonnait, et je ne sais pas d'architecture comparable à ces buissons de grappes mauves dont elle couvre les fenêtres.

LES JARDINS DE CINTRA

Lisbonne, 13 octobre.

Cintra est un nid de verdure, une station d'été très élégante, dans une toute petite sierra hérissée d'arbres, qui se lève à peu de distance de Lisbonne, suit une ligne parallèle au Tage et finit dans la mer. La cour y passe près de trois mois, de juillet à la mi-septembre, et descend, quand la chaleur s'apaise, vers le château de Cascaes, où elle habite jusqu'aux premiers jours de novembre. Le roi, dit-on, préfère le mouvement de Cascaes, les promenades et les excursions de pêche à l'embouchure du Tage; la reine a une prédilection pour les ombrages recueillis de Cintra, pour ces beaux chemins en pente, aux tournans difficiles, où elle conduit à quatre, avec une adresse merveilleuse.

Le paysage est romantique à souhait. En une heure de chemin de fer, à travers une banlieue pleine de jardins, de villas et de moulins à vent dont les ailes de toile dessinent une croix de Malte, on atteint le pied de la montagne. Là commence l'enchantement. Vue d'en bas, la montagne est toute bleue; elle porte au sommet un grand château qui paraît, lui aussi, fait avec de l'azur, et qui tord ses murailles autour de toutes les pointes de roche, qui dresse, en plein ciel, la silhouette la plus compliquée de tours rondes et carrées, de terrasses crénelées, de coupoles revêtues de faïence et luisantes vaguement. On monte à cheval ou à âne, et, dès qu'on a dépassé le village de Cintra, la forêt vous enveloppe, forêt de sapins mêlés d'ormes, d'eucalyptus et de bouleaux.

Le chemin se plie en lacets; le lierre roule en cascades aux deux bords; on aperçoit, entre les branches, des plaines qui se fondent peu à peu et pâlissent à leur tour; des sources coulent à travers bois; l'air salin se parfume de résine; des colonies de lis roses s'épanouissent aux rares endroits où le soleil peut toucher la terre. Jusque-là nous avons, mon compagnon de voyage et moi, marché en route libre, sans rencontrer personne, sur le sol commun des rois et des charbonniers. Une barrière coupe une avenue: c'est l'entrée du parc royal. Un jardinier, en bonnet de laine, nous introduit et nous explique que les équipages, même ceux de la cour, ne pourraient sans danger gravir les pentes qui nous séparent du château, et que le roi et la reine, en descendant de voiture, doivent monter à âne pour achever le trajet. Nous traversons des jardins abrités, minutieusement tenus, où les fleurs sont vives encore, un bois de mimosas côtoyant un ruisseau très clair, un bois de citronniers, un autre de camélias géans, puis un corridor voûté et tournant qui donne accès dans le palais, des terrasses, des chemins de ronde, une chapelle froide et battue par le vent de mer; enfin, par une échelle, nous grimpons au sommet de la grande coupole jaune : toute la sierra est à nos pieds, dentelée, touffue, énorme haie de verdure allant droit vers la mer que le soleil met en feu; au bas de ses deux pentes, à gauche où le Tage coule au loin, à droite où s'étendent des plaines, il semble qu'il n'y ait plus de végétation, mais seulement des terres nues, entièrement plates, d'une même teinte lilas, que perlent çà et là des semis de maisons blanches, et d'où le regard, las de lumière confuse, revient vers la forêt fraîche, vers les cimes, fuyantes au-dessous de nous, qu'illumine le scintillement des pins, vers les ravins d'ombre où se devine un détour de sentier.

Et ce n'est pas encore la merveille de Cintra. Un ami nous a conseillé de visiter la villa Cook. Du haut du château de la Peña, j'ai aperçu, dans les frondaisons qui entaillent le bord de la plaine, la masse pâle d'un palais arabe. Il nous faut descendre près de six cents mètres de pente, tantôt à travers les bois, tantôt dans des lits de ruisseaux, ou entre deux murs tapissés de lierre et coiffés de branches de cèdres. L'air s'attiédit et se charge d'aromes puissans, mystérieux, qui font chercher du regard des arbres inconnus. Les eucalyptus trouent de leurs grandes gerbes glauques le vert noir des sapins. Un palmier dresse au-dessus d'eux son bouquet de plumes. Voici une maison de garde, une toute petite barrière, et une allée qui s'enfonce en pente raide sous les arbres enchevêtrés.

« C'est bien le palais de Monserrat, la villa Cook », me dit un homme qui passe, à cheval sur un âne minuscule et chargé de fagots, les jambes traînant à terre... Lady Cook! on m'a parlé d'elle à Lisbonne : une Américaine qui s'appelait, de son nom de jeune fille, miss Tennessee Claflin, descendante de la maison ducale de Hamilton, richissime, apôtre de l'émancipation féminine, mariée à un Anglais, l'un des principaux importateurs de la cité. Elle est célèbre dans son pays d'origine. A dix-neuf ans, elle commençait une campagne de conférences en faveur des droits de la femme ; un peu plus tard, elle ouvrait, à New York, avec sa sœur, une banque où elle réalisait, en quelques années, un bénéfice de cinq millions de dollars, dirigeait une revue d'études sociales, écrivait une quinzaine de volumes, se faisait élire membre du Sénat ; exclue par un vote des Pères conscrits de là-bas, elle leur intentait, devant la cour suprême, un procès retentissant ; enfin, elle fondait à ses frais les premiers clubs féminins, dont l'idée a fait fortune, comme on le sait, dans toutes les grandes villes d'Amérique. A Lisbonne, on n'avait pas pu me dire si lady Cook se trouvait à Cintra. Je savais seulement qu'elle n'habitait Monserrat que quatre ou cinq semaines par an, et que le palais, meublé avec une richesse inouïe, était sévèrement gardé contre la curiosité des voyageurs.

Mais, une fois de plus, la chance me servit bien. Nous suivons l'allée qu'ombragent des arbres de toutes les essences méridionales ; les feuillages les plus rares se croisent au-dessus de nous ; des lianes courent d'une branche à l'autre et retombent en grappes violettes ou pourpre. Je commence à marcher tout doucement, de peur que cette forêt vierge ne s'évanouisse, au bruit étranger de mes pas, comme dans les contes de fée. Les sous-bois sont pleins de mousse. Il y a une grande lumière en avant, et, quand j'ai franchi un pont de bois, je vois que cette lumière est une façade blanche, au milieu de laquelle s'ouvre une porte au faîte ajouré, semblable à celle des mosquées, et que sur le seuil deux femmes sont debout, près d'une balustrade qu'enveloppent des géraniums. Elles sont en noir. Les fées ne portant jamais le deuil, autant qu'il m'en souvient d'après d'anciennes lectures, je comprends que nous sommes en présence de la châtelaine et d'une de ses parentes ou amies. Mon compagnon de route s'est avancé, et, comme il parle très facilement l'anglais, je l'entends qui demande l'autorisation de visiter le parc. La dame qui lui répond est grande, mince, encore jeune de visage malgré ses bandeaux de cheveux gris. Elle a dû être fort belle, d'une beauté poétique et rêveuse. Et elle a des yeux clairs, énergiques. Le

dialogue se poursuit une minute. Elle apprend que je suis écrivain. Le souvenir de sa réputation littéraire, de ses articles, de ses conférences, du *Woodhull and Claflin Weekly*, plaident sans doute, auprès de lady Cook, en faveur des deux inconnus ; elle a le bon goût de ne pas même s'informer si je suis partisan de l'émancipation : elle nous invite à visiter le palais. Par le couloir de style oriental, orné de colonnes de marbres rares, de statues, et d'une fontaine au milieu, nous pénétrons dans une série de salons qui sont plutôt des musées que des appartemens de réception. Les vieux japon, les vieux chine abondent, non pas les modèles de bazar, mais des pièces de toute beauté, d'un rose ou d'un vert tendre à désespérer les porcelainiers de Sèvres. L'Inde, la Perse, l'Asie Mineure, l'Afrique, sont représentées par des meubles, des stores, des tentures, des idoles dorées, des armes, des ivoires, des vases émaillés de la grande époque arabe, de ceux dont le vernis enferme, dans sa transparence nacrée, tous les reflets de l'arc-en-ciel. Un contraste drôle : devant les cheminées, qui sont aussi des œuvres d'art, et dans chacune des pièces, on avait disposé un rang de potirons et de courges, qui achevaient de mûrir à l'abri.

L'aimable propriétaire de Monserrat, malgré le soleil, malgré une promenade projetée, veut encore nous montrer une vallée de son domaine. « Vous allez voir mes fougères ! » nous dit-elle. Nous repassons près des lianes fleuries, nous tournons à droite. J'entends des coups de pioche. Sous bois, au bord d'une cascade embarrassée de feuillages, nous saluons M. Cook, vieil Anglais à barbe blanche, qui surveille la transplantation d'une fougère arborescente haute de cinq ou six mètres et grosse comme un mât de navire. Il est coiffé du large panama des planteurs. Il nous indique la meilleure route à suivre pour voir le plus beau coin du parc. Alors, ayant pris congé de nos hôtes, nous descendons seuls, les pieds dans les lacis de lierre et les touffes de pervenches, sous la voûte découpée à jour des fougères qui emplissent le ravin. Des palmiers, des cocotiers, des caoutchoucs, des poivriers leur font suite. Ils forment une épaisse forêt. Des racines barrent les sentiers ; des troncs morts de vieillesse ou brisés par le vent, couchés sur des fourrés verts, dorment leur sommeil sans plus toucher la terre qu'au jour des premières sèves. C'est la forêt vierge, un jardin sauvage tel que je n'en ai pas vu d'autre. Pendant une heure j'ai vécu au Brésil, j'ai cherché les aras à huppe d'or au sommet des lianes, pensé aux tigres, écouté les sources et bu les lourds parfums, pétris de vie et de soleil, qui grisent comme du champagne.

DERNIÈRES PROMENADES DANS LISBONNE

Lisbonne, 15 octobre.

Voilà une semaine entière que je suis à Lisbonne. Qu'ai-je fait de ces deux derniers jours? A peu près rien. J'ai vécu en plein air, matin, midi et soir. Je me suis laissé prendre à la paresse de toutes les choses et de tous les êtres qui m'environnaient. J'ai contemplé, de la terrasse de la légation de France où il y a des jasmins bleus, comme j'en avais cueilli à Palerme, où d'un tout petit jardin que j'ai découvert en haut de la rua do Quelhas, le Tage, élargi par la nuit qui efface les rives, devenu un grand golfe d'azur pâle, où dorment des centaines de vaisseaux immobiles parmi des millions d'étoiles tremblantes. J'ai assisté à une course de taureaux portugaise, point sanguinaire, point émouvante, mais d'une jolie mise en scène. L'entrée des *toreros*, le jeu des *cavalleiros*, étaient des spectacles du plus grand art : le dernier acte était presque ridicule. Vous imaginez-vous Mazzantini obligé de paraître avec une épée de bois, devant une bête dont les cornes sont emmaillotées dans une gaine de cuir! Cela rappelait beaucoup trop les arènes de la rue Pergolèse.

Qu'ai-je fait encore pendant ces deux jours? Hier matin, dimanche, j'ai vu aussi la modeste chapelle, mais toute pleine de souvenirs de France, de Saint-Louis des Français. Elle est située dans une pauvre rue, touchant le beau quartier de l'Avenida. Comme celle de Madrid, elle est propriété nationale française, et elle abrite, à son ombre, un hôpital, une école de filles tenue par des religieuses. J'ai causé assez longuement avec un vénérable prêtre, chapelain de l'œuvre depuis trente-huit ans, M. l'abbé Miel. « Vous trouverez en lui, m'avait dit M. Bihourd, un homme fort aimable et des plus instruits. » A peine ai-je eu manifesté l'intérêt que je prenais à l'histoire de ces fondations, que l'archiviste passionné se révéla en effet. « Nous avons des trésors, me dit-il, des pièces qui racontent, depuis 1438, sans lacune, la destinée de nos compatriotes à Lisbonne. J'ai tout classé moi-même. J'ai dressé une table. Venez! » Nous étions dans un salon assez vaste, pareil à un parloir de couvent, mais décoré de portraits officiels : Henri IV faisait vis-à-vis à Napoléon III, Charles X à Louis-Philippe; les bustes en plâtre de M. Thiers, du maréchal de Mac-Mahon, de M. Grévy, de M. Carnot, regardaient un Louis XIV en perruque. M. l'abbé Miel passa dans un cabinet voisin, et ouvrit devant moi des liasses d'actes portugais ou français, des diplômes, des contrats de vente, un manuscrit du pre-

mier règlement élaboré, au commencement du xve siècle, par les principaux de la colonie. « Ils étaient en majorité Bretons, ajouta-t-il, et c'est pourquoi vous avez pu voir un autel dédié à saint Yves. Les traits abondent qui mériteraient d'être connus. Si j'avais le temps ! Mais cette joie-là sera pour un autre. Voulez-vous un petit exemple ? La messe de dix heures, qui vient de finir, réunissait comme d'habitude une bonne partie de la colonie française : savez-vous pour qui elle a été dite ? — Je ne m'en doute pas. — En 1581, la façade de la chapelle était obstruée par une maison appartenant à un Portugais, nommé Marc Heitor. Ce brave homme donna son logis à l'œuvre française, à la double condition qu'il fût démoli, et qu'une messe fût célébrée chaque dimanche à l'intention du donateur. La tradition n'a pas été interrompue. Voilà comment, ce matin, la messe a été dite pour le vieux Marc Heitor, qui était, de son vivant, cuisinier de Sa Majesté le roi de Portugal. » Et l'histoire ne finit pas là, car la ville, ne voulant pas rester en arrière, s'empressa d'exempter d'impôts, lorsqu'elles ne seraient pas louées, les boutiques construites en bordure de la rue, dans les soubassemens de la maison d'Heitor, et, même aujourd'hui, si le cas se présentait, le vieil acte de générosité de Lisbonne profiterait encore à l'œuvre française.

Enfin je me suis égaré, ce soir, dans une rue en échelle où habitent les marchandes de poisson. Les *varinas*, la journée finie, assises en rond ou couchées sur le sol, barraient toute la route, leurs jupes rouges, bleues, jaunes, étalées autour d'elles. Des nuées d'enfans en chemise galopaient de l'une à l'autre de ces grosses pivoines formées par le cercle des mères et des sœurs aînées. Pour passer, il fallait faire le tour. Et au-dessus d'elles, dans l'ouverture des toits, en plein ciel, des loques multicolores séchaient au bout d'une perche. Le vent les secouait, le soleil les trouait. Ces pauvres choses, chez nous, n'auraient pas valu un regard, mais le goût du Midi les avait choisies, la lumière les transfigurait, et c'était de la poésie encore, accrochée là-haut, dont la rue s'égayait...

Hélas ! je vais partir tout à l'heure. Il m'en coûte. Est-ce le voyage qui m'effraie ou m'ennuie ? Sûrement non, car je vais vers l'Andalousie, que j'ai tant souhaité voir. C'est Lisbonne qui me retient. Et de quoi est fait ce charme dont je me sens lié ? J'ai beau chercher, je ne trouve aucune raison bien forte, mais j'en découvre plusieurs petites, si faibles, si puériles que je suis tenté de rire en les énumérant, et si puissantes ensemble que j'ai envie de pleurer dès que je ne les sépare plus. Bien des tendresses sont ainsi. Quel est donc ce cantique dont une phrase me revient, et

tourne en moi comme un refrain : « Tu m'as pris le cœur avec un de tes yeux et avec un de tes cheveux » ?

LA MOSQUÉE ET LE VIEUX PONT

Cordoue, 17 octobre.

Cordoue, c'est Tolède sans son paysage, une Tolède de plaine, à peu près plate. On entre par une avenue bordée d'aloès formidables, et cela dit éloquemment que le climat a changé, que nous sommes en Andalousie, terre africaine. Je revois les mêmes ruelles tournantes et compliquées, pavées de cailloux pointus et de dalles aux deux côtés, les mêmes patios blancs, déserts, avec une fontaine de marbre aperçue au travers des grilles. Mais l'impression générale est bien différente. Tolède était une ville ancienne, et celle-ci n'est que fanée. Trop peu de monumens d'autrefois sont ici restés debout. Ils survivent à l'état d'accidens superbes dans un amas de maisons médiocres, retapées et à demi banales, ou bien intactes mais sans architecture, et telles qu'il faudrait l'étrange caprice des pentes pour leur donner la vie. Une petite joie sort des piquets de fleurs que les femmes plantent dans leurs cheveux : deux roses, trois brins d'œillets, du jasmin blanc surtout. Il faut qu'elles soient bien vieilles pour renoncer à cette coquetterie. La pauvreté s'en accommode. Je viens de m'arrêter devant un soupirail d'où s'échappait le bruit claquant d'un métier, et mes yeux, mal accoutumés à l'obscurité de cette cave, n'ont vu qu'une fleur de géranium-lierre, qui s'élevait et s'abaissait, coupant l'ombre en mesure.

J'allais vers la mosquée, le plus complet, le plus grandiose des monumens arabes que possède l'Espagne. Il est situé presque au bord du Guadalquivir et enveloppé de hauts murs jaunes. Ces Arabes, si habiles à décorer l'intérieur des palais et des temples, négligeaient le dehors. La masse carrée de l'enceinte est comme une mauvaise reliure enfermant le chef-d'œuvre d'un maître enlumineur. On entre par une tour, et, tout de suite, un charme vous saisit. Vous êtes dans un jardin clos, dans un patio planté d'orangers et de palmiers. Des canaux d'arrosage courent de l'un à l'autre. C'est un lieu de repos qui précède l'église. Le peuple y vient dormir dans l'ombre ronde des orangers. A la fontaine du milieu, des femmes et des filles emplissent leurs cruches de terre pâle. Traversez le patio et poussez une porte. De la pleine lumière, vous passez dans la pénombre, mais l'impression se prolonge, et l'image d'un jardin ne quitte pas l'esprit. Le bosquet s'est épaissi et assombri seulement. Oh! les douces allées cou-

vertes! Des centaines de colonnes légères fuient en tous sens, sveltes comme de jeunes troncs de palmiers, d'où s'élancent, assez près du sol, deux arcs superposés qui les relient l'une à l'autre. Les colonnes sont de marbres rares; les arcs sont faits de pierres rouges et blanches alternées. Je m'avance dans ce bois sacré, je m'appuie aux piliers, je suis du regard leurs avenues décroissantes, et voilà que cette première sensation de bien-être et de fraîcheur, qui me rappelait les promenades tardives, sous les arbres où la lumière n'arrivait qu'atténuée et diffuse, se mêle d'un malaise vague. Cette joie de paradis humain n'a fait que m'effleurer. Je cherche, avec l'inquiétude d'un prisonnier, les nefs lancées dans l'espace, par où l'âme s'échappe au moins, les ogives suppliantes, les jours ouverts sur le plein ciel, le geste universel des lignes qui m'invite à monter. Je croyais entrer dans un lieu de prière, et les choses ne me répondent point : elles n'expriment pas l'effort d'une humanité qui souffre; elles me ramènent à des émotions éprouvées ailleurs, et qui me plaisent seulement, mais qui ne me grandissent pas. J'ai peur d'être injuste envers cet art nouveau, de n'avoir pas tout compris, et, tandis que le cicerone promène encore la flamme de son rat de cave le long des parois dorées de la niche où, jadis, reposait le Coran, je recommence à faire le tour de la grande futaie enclose. Je lui dis tous les mots qui peuvent rendre le plaisir de mes yeux : « Comme tu es jolie! Comme elle est harmonieuse, la courbure de tes arcs! Comme ils fuient bien, les fûts légers aux feuilles rouges et blanches! Le poète qui t'a bâtie t'avait rêvée d'abord, étendu près d'une source, à l'heure où la lumière du couchant vient en rasant la terre et blondit les sous-bois! » Mais mon cœur ne s'est pas ému, et j'ai couru voir le vieux pont.

Il est superbe. Dix siècles de lutte contre le Guadalquivir, contre la pluie et le vent, ont rongé la base de ses piles et effrité ses pierres. Il est devenu tellement pareil au sol des deux rives qu'il unit, qu'on ne l'en distingue plus, et qu'il semble être un long talus de terre moulée, percée de trous, durcie par le temps et par le pied des mules. A l'extrémité, vers la campagne, un château crénelé se dresse, taillé dans la même poussière. La campagne voisine est triste, à peine teintée de vert par de petits saules pâles. Des bancs de sable coupent le fleuve. Au-dessous de moi, des terrasses plantées descendent. Leurs murs à demi ruinés se renflent par la base, et dentellent le courant. Toute l'œuvre de l'homme perd ainsi sa forme première, et se fond peu à peu dans la nature. Mais, sur les étroites terrasses, restes de jardins royaux, où des bourgeois de Cordoue cultivent aujourd'hui des légumes,

çà et là on voit monter la boule d'un vieux citronnier, la pointe noire d'un vieil if, arbres vénérables, plus feuillus que jamais, et que la main des grands califes a peut-être touchés.

GRENADE LA NUIT. — GRENADE LE JOUR. — L'ALHAMBRA. — LES GITANOS DE L'ALBAYCIN. — DANS UNE VIEILLE ÉGLISE

Grenade, 18 octobre.

J'arrive à Grenade la nuit. La gare est loin des hauteurs de l'Alhambra, où j'ai choisi mon hôtel, pour l'amour de ce nom magique. J'ai la tête pleine des enthousiasmes d'Henri Regnault et des vignettes de Gustave Doré. Tout s'annonce bien : une nuit sombre, une ville tortueuse, et, derrière ma voiture, une diligence de la sierra entrant à fond de train dans Grenade. Elle est fantastique, la vieille guimbarde espagnole; elle bouche toute la rue comme un grand écran noir; je ne vois ni les roues, ni les fenêtres, ni le mayoral caché derrière sa lanterne, mais une masse d'ombre qui vient, et, en avant, dans une gerbe de rayons rouges, cinq mules cabrées, fumantes, couleur de feu. On dirait des bêtes échappées, des bêtes de lumière et de rêve, qui nous poursuivent, le cou tendu, les naseaux en sang, les oreilles bordées de pourpre. Elles s'évanouissent à un tournant. Nous passons sous une porte, et nous voilà dans une futaie montante. L'air devient froid. Plus de pavés, plus de maisons, rien que des bois en pente et le bruit des eaux courantes dans le silence de la nuit. La voiture s'arrête. Je cherche l'Alhambra, et je n'aperçois qu'une façade d'hôtel, et, partout autour, une forêt d'ormes immenses, mouillés par les pluies d'automne, balayant de leurs cimes un ciel gris sans étoiles...

— Monsieur, prenez-moi, si vous voulez un bon guide! Les autres ne savent rien!

Ils étaient deux, ce matin, qui m'ont crié cela à mon premier pas hors de l'hôtel. J'ai pris avec moi le troisième gamin, qui n'avait rien dit, et j'ai traversé dans sa largeur la futaie de grands ormes que je montais hier soir. Elle longe les murs d'enceinte de l'Alhambra. Mon guide, qui a le regard câlin des jeunes Arabes, danse de joie derrière mon dos. Je me détourne.

— C'est que je suis content! me dit-il. Mais je savais que je conduirais aujourd'hui un étranger!

— Comment le saviez-vous?

— Puisque j'ai rencontré trois morts en sortant de la maison, j'étais sûr d'une bonne journée. Il n'y a pas de meilleur signe, monsieur. Quand nous rencontrons un aveugle, un borgne, nous

pouvons bien renoncer à courir les hôtels et dormir toute l'après-midi : pas un voyageur ne louera nos services. Mais un mort, trois morts surtout, voilà qui annonce le bonheur! Moi, je suis rentré bien vite à la maison, et j'ai crié à ma famille : « Réjouissez-vous, je vais travailler aujourd'hui! » Vous voyez bien!

Au bout de l'avenue que nous suivons, une grande porte s'ouvre dans une tour carrée sans créneaux, marquée de la main et de la clef. Le chemin tourne dans l'épaisseur des murs, continue en montant, et débouche sur un tertre planté d'ormeaux, la cour des Citernes. Un homme m'offre un verre d'eau glacée et bleue, qu'il tire d'un puits profond. Un autre se précipite à ma rencontre, en gesticulant. C'est un affreux mendiant au chapeau pointu, à la veste de velours galonnée et fripée, qui se dit prince des bohémiens : « Achetez ma photographie, monsieur! Deux francs pour les Américains, un franc pour vous qui ne l'êtes pas! » Je m'enfonce à gauche, où sont de pauvres jardins, des ruines de murailles, des soulèvemens de terre couvrant d'autres ruines, et, l'enceinte se rétrécissant, j'arrive à la tour de la Véla. L'escalier se tord en spirale; nous vivons cinq minutes dans le noir, puis le jour reparaît; je pose le pied sur la plate-forme, et je découvre une des vues les plus harmonieuses que l'homme puisse contempler. Derrière moi, la Sierra Nevada, toute blanche de neige. Un éperon s'en détache, entièrement boisé, portant à son sommet le vaste palais de l'Alhambra. Je suis à l'extrémité de cet éperon vert, très haut et très ardu. Il s'avance jusqu'au milieu de la ville. Elle est là tout entière, rose et déployée en éventail au-dessous de moi, Grenade, la citée tant rêvée. Vers la gauche, c'est la ville nouvelle, plus vive de couleur et plus tassée; vers la droite, c'est la ville ancienne, hachée de menus traits d'ombre par les jardins plantés d'ifs, montant un peu sur les collines pelées de l'Albaycin, le faubourg bohémien. En avant, au delà du cercle immense des maisons, une plaine sans limite, doucement bleue parce qu'elle est lointaine, traversée de lueurs pâles qui sont des bras de fleuve. La nature espagnole se révèle ici dans toute sa splendeur. Elle manque d'intimité. Ne lui demandez pas une chute de moulin encadrée de vingt chênes, une vallée d'herbe fraîche avec des peupliers en couronne, ou même un beau groupe d'arbres faisant un berceau d'ombre au toit centenaire d'une ferme. Elle ignore les tableaux de genre, les petits cadres tout faits : elle est âpre, elle est nue, elle est ouverte au vent. Mais donnez-lui l'espace; laissez-la développer les plis larges de ses terres, fondre les tons de ses plaines, bleuir ses montagnes, mettre dans l'air du ciel une telle limpidité qu'aucun

trait du dessin ne s'efface, qu'aucun rayon ne se perde : si les hommes alors bâtissent Grenade aux toits roses, ils auront ajouté la vie à la beauté sereine et qui n'a pas de saison.

Tout près de moi, en ramenant mes yeux sur la tour, j'aperçois une cloche. Elle est fameuse dans les traditions du pays, la cloche de la Véla : elle sonne le 2 janvier pour fêter l'anniversaire de 1492, époque à laquelle la bannière chrétienne flotta sur l'Alhambra. Les jeunes filles, ce jour-là, montent en foule pour tirer la corde, car il est de foi populaire que les carillonneuses du 2 janvier se marieront dans l'année. Je ne me lasse pas d'étudier le paysage. Je me rends compte de la forme de cette forteresse de l'Alhambra, dont les murailles suivent les crêtes du promontoire boisé ; mais les constructions ne se relient plus les unes aux autres, et se lèvent isolées, tours ou morceaux de palais, sans ornement extérieur, parmi des terrains semés de ruines. Mon guide m'interrompt :

— Il faut se hâter, si vous ne voulez pas être trempé par la pluie !

En effet, des nuées d'automne, accourues des sommets de la Sierra Nevada, crèvent sur nous, et bruissent lourdement sur les ormeaux des pentes.

Je repasse dans la cour des Citernes, près du monstrueux palais inachevé dont Charles-Quint enlaidit la terre sacrée de l'Alhambra, près des boutiques de marchands de photographies, de marchands d'antiquités parisiens, qui viennent là « pour la saison », et je visite la tour des Infantes, la tour de la Captive, puis les salles ou les patios qu'il suffit de nommer pour qu'une image précise réponde à l'appel des sons : la cour des Myrtes, la cour des Lions, la salle des Ambassadeurs, la salle des Abencérages, les bains, la salle des Deux-Sœurs, et tout le reste que détaillent les guides.

Qu'y a-t-il donc ? Oh ! vraiment, « il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville ! » Est-ce l'humeur du temps qui assombrit la mienne ? Je regarde, et je m'étonne de ma froideur en présence de merveilles tant vantées. J'évoque le souvenir de ces pages célèbres qui m'avaient, il me semble, chargé d'admiration, comme une bobine aimantée l'est d'électricité. L'étincelle ne part pas. Je suis déçu, et, en y songeant bien, la pluie n'explique pas toute ma déception. Vous qui n'avez vu l'Alhambra qu'en photographie, mon ami, ne le regrettez qu'à demi : la cour des Lions, que vous imaginez grande, est petite en réalité, presque mesquine ; ses lions sont moisis par l'humidité ; le patio des orangers renferme surtout des ifs malingres ; l'eau ne court plus dans

les rigoles taillées en plein marbre qui promenaient autrefois, à travers le palais, la fraîcheur et la vie; des touristes en pardessus, guidés par des employés en uniforme, déambulent entre les colonnes et rompent tout rêve qui s'ébauche, et si vous jetez les yeux sur le prodigieux décor des murs et des plafonds, ah! mon ami, c'est là que le temps s'est montré cruel, et l'homme aussi. Vos photographes, avec une habileté qui trompe l'étranger, ont saisi la minute où les jeux de lumière et d'ombre étaient le plus harmonieux, et choisi l'endroit, bien limité, je vous assure, d'où les dessins tracés dans la pierre, les revêtemens de faïence, les dentelles de stuc festonnant le cintre des portes, pouvaient donner l'illusion d'un chef-d'œuvre à peu près intact. Vous échappez aux plâtrages qui remplacent les pièces tombées d'elles-mêmes ou volées, aux restaurations malheureuses, à la misère de tant de motifs exquis, sur lesquels il a coulé de l'eau et du temps, tapisseries dont il reste la trame, dont la couleur est morte. Elle est morte, et au fond de ces alvéoles, nids d'abeilles disposés en corniches ou tapissant les voûtes, un peu d'or, un peu de rouge, un peu d'azur mêlés, parlent d'une poésie disparue qu'avec ces courts fragmens l'imagination ne parvient pas à reconstituer. Je ne m'en consolerai pas. Il aurait fallu voir l'Alhambra dans sa nouveauté, quand les maîtres de l'Islam, vêtus aussi bien que lui, frôlaient ses dalles de marbre du pli brodé de leurs tuniques. Cet art de l'Alhambra était léger, tout décoratif, fantaisiste et souriant; il exprimait le bien-être, la gloire, le repos, la richesse; sa grâce presque entière était dans sa jeunesse; ses œuvres n'avaient pas les lignes sévères que l'œil retrouve aisément, et elles ont pâli avec l'éclat des pierres, et leur beauté délicate a souffert plus qu'une autre de la mort des détails.

Il y a cependant deux choses, dans ce musée de l'Alhambra, qu'on ne peut dessiner ni décrire, et que rien ne fanera jamais: ce sont les reflets des faïences arabes, et, dans l'encadrement de toutes les fenêtres ouvertes sur le ravin du Darro, ces paysages de second plan, ces bouts de collines pâles, qu'une cause inconnue de moi, une vertu mystérieuse sans doute de l'air de la Sierra, colore d'une teinte laiteuse et bleue, comme si le jour venait à travers une opale. Ils me séduisent depuis si longtemps, ces lointains de l'Albaycin, que je quitte le palais pour aller vers eux. Nous descendons, par la porte de Fer, dans un chemin en pente, fortement encaissé, sauvage, que dominent bientôt à gauche les falaises caillouteuses qui portent l'Alhambra et à droite de hauts talus couronnés d'ormes. Le chemin s'enfonce

en tournant dans le ravin. Le temps s'est embelli. Tout à coup, mon guide lève les bras et s'exclame : « Quel bonheur! » Je ne comprends pas d'abord. Il me montre quatre hommes montant, deux par deux, et balançant sur leurs épaules une boîte rose. « Un mort, monsieur! » Quelques gens du faubourg bohémien, hommes et femmes, suivent à la débandade. Le petit cercueil approche. L'enfant est à découvert, vêtu d'une robe blanche, son pauvre visage pâle couronné de roses, et, comme c'est un garçon, un voile de tulle rouge le couvre et flotte au vent. Une pitié m'étreint le cœur à la vue de ce cortège d'indifférens, qui passe sans une larme. Elle dure encore, lorsque le guide s'écrie de nouveau : « Encore un, monsieur! Non, c'est trop de chance! » Je le fais taire. Et nous croisons un autre convoi, une autre boîte ouverte, blanche cette fois, où une petite fille est étendue, fleurie aussi et voilée de bleu. Ils montent. J'entends leurs rires derrière nous, et le bruit des cailloux déplacés qui roulent et nous poursuivent. Nous arrivons au bas de la gorge; la campagne s'élargit devant nous. Sur l'autre bord d'un ruisseau, le faubourg de l'Albaycin s'étage aux flancs des collines, quelques maisons de pierre d'abord, puis des trous irrégulièrement percés dans la terre, des séries de cavernes reliées par des sentiers bordés de cactus. C'est le royaume des bohémiens, tondeurs et souvent voleurs de mules, forgerons, étameurs, dont les femmes sont quelquefois belles, toujours sales, habiles à tisser des couvertures, à tresser des paniers et à dire la bonne aventure. Ils vivent là, sans autres lois que leurs coutumes, sous l'autorité d'un capitaine qui répond de leurs délits devant la police de Grenade.

Je n'ai pas fait cent pas dans la rue montante, l'unique rue digne de ce nom de l'Albaycin, que le fils du capitaine, un bel homme de trente ans, aux moustaches noires soignées, habillé en bourgeois, sort d'une maison où il attendait sans doute la venue de quelque étranger, la vraie aubaine du quartier. Malgré les prudentes recommandations des itinéraires en Espagne, il n'y a aucune espèce de danger à se risquer seul dans l'Albaycin. Sa bohême est mendiante, gênante, grouillante, mais très apprivoisée. Les bons offices du capitaine sont seulement nécessaires pour organiser une représentation de danses bohémiennes. Je m'adresse donc à D. Juan Amaya, et je lui fais part de mon désir. Il donne des ordres. Quatre ou cinq estafettes, prises parmi les oisifs qui se chauffaient le long des murs, partent dans différentes directions, et, en attendant que le corps de ballet soit réuni, je visite plusieurs de ces caves, creusées dans la colline, où habitent les sujets du capitaine. Chacune se compose de plusieurs

chambres, dont l'une est éclairée par la porte, la seconde par une fenêtre sans vitres, la troisième par le jour qui peut venir à travers les deux autres. Les parois de pierre, irrégulières, bosselées, fendues, qui servent de mur, sont ornées de quelques images pieuses; le mobilier est des plus sommaires, et la cuisine semble avoir pour base le riz aux pimens doux. Nous sommes enveloppés d'une nuée de vieilles qui supplient, de gamins pouilleux qui tendent la main, de bambines merveilleusement dressées à envoyer des baisers aux étrangers pour obtenir un sou. Des sons de guitare nous tirent d'affaire. On nous attend là-bas. Nous regagnons la rue, et nous sommes introduits, mon compagnon, le guide et moi, dans une petite chambre d'un premier étage, blanchie à la chaux, meublée de chaises de paille. J'y retrouve les chromolithographies pieuses des cavernes et le capitaine pinçant de la guitare. Près de lui, un bohémien maigre, à la peau presque noire, joue de la *bandurria*, de la mandore. Ils occupent un des bouts de la pièce, près de la porte; nous nous asseyons en face, à l'autre extrémité. Un jeune homme « au torse d'écuyer », et cinq danseuses, vêtues d'un châle et d'une robe bleue, jaune ou rouge, sont rangés le long du mur, à droite. Les cinq femmes s'appellent Encarnacion Amaya, Josefa Corte, Encarnacion Rodriguez, Trinidad Fernandez et Trinidad Amaya. La première est célèbre, on vend sa photographie dans toutes les boutiques de Grenade. Sa beauté un peu molle et pleine ne rappelle cependant que de loin le pur type des gitanas. La vraie gitane est plutôt une fille de dix-sept ans, Encarnacion Rodriguez. Celle-là est grande et souple, brune à la croire taillée dans du cuir de Cordoue; elle a des cheveux bleus et lourds qui tombent en mèches sur les joues, écrasent à moitié l'œillet rouge piqué au-dessus de l'oreille; elle ne rit pas ; une tristesse de captive emplit ses yeux très longs, et on ferait un profil de déesse avec l'ombre de ses traits projetée sur un écran.

Au signal donné par le chef, homme et femmes se lèvent, dansant et chantant en mesure. Les danses sont élégantes, et figurent la marche d'un cortège, les complimens aux fiancés, les souhaits, une déclaration d'amour. Les vers, criés sur un mode très haut, sont d'un goût douteux. Qu'importe! le spectacle est joli, étrange, plus gracieux cent fois que les sévillanes exécutées à Madrid, dans les cafés-concerts. Il y a, dans cette race bohémienne, un charme félin, un peu sensuel par momens, jamais vulgaire, et qu'on n'imite pas. Elle danse gravement, avec une espèce de noblesse perverse et naturelle. Rien ne caractérise mieux cette manière que ces duos d'amour, dansés tantôt par un homme

et une femme, tantôt par deux gitanes, et qui succèdent aux figures d'ensemble. Les amoureux s'écartent, se rapprochent, passent avec une œillade, s'évitent d'un tour de rein, ne se touchent jamais, et se parlent tout le temps, font un dialogue avec des attitudes, des regards, des sons de castagnettes, — mâles et femelles d'après le timbre, — avec le geste du pied, de la main, et l'arc changeant des lèvres. La guitare et la mandore pleurent langoureusement. Un tambour de basque se démène endiablé, et toutes les bohémiennes qui ne dansent pas, celles aussi venues en curieuses et qui assiègent la porte, ponctuent le fandango de cris aigus. Les *olé!* pleuvent. Des phrases entières partent dans un éclat de rire. Bah! les étrangers ne comprennent pas. J'ai saisi au vol deux ou trois de ces exclamations que chacune lance au hasard. Elles disaient : « Vive la mère qui t'a enfanté! », ou bien « Bobadilla, trois minutes d'arrêt! », ou bien « Voyez cette belle Encarnacion, monsieur, monsieur! » C'est à la fois burlesque, truqué, naïf et d'un art indéniable.

J'ai dit que ces bohémiens de l'Albaycin étaient très apprivoisés. Avec quelques bravos, un compliment, plusieurs bouteilles de vin blanc discrètement demandées, et que les bohémiennes, d'ailleurs, avaient bues « à la France », j'avais cru comprendre que nous jouissions d'un commencement de réputation auprès de la troupe de D. Juan Amaya. J'en fus assuré par lui-même, au moment des adieux. Une Française et son mari étaient entrés dans la salle, pendant les danses. Quand ils se levèrent pour partir, le capitaine s'approcha de moi, et me dit, avec une dignité affectueuse :

— Monsieur, les gitanos et les gitanas sont touchés de vos bons procédés. Ils vous proposent, pour vous marquer leur gratitude, d'exécuter devant vous quelques pas qui ne se dansent pas devant les dames.

Je remerciai D. Juan Amaya, et je rentrai dans Grenade.

La nuit tombait. De gros nuages roulaient toujours dans le ciel; un peu de rouge, au couchant, divisait leurs fumées. Je m'en allai, au hasard, dans les ruelles misérables et pleines d'imprévu qui fourmillent dans cette ville ancienne. Des pignons aux toits avancés et très vieux se levaient çà et là, des entrées de posadas pareilles à des gueules de fours, des forges, des balcons protégés par des grilles ventrues, des boutiques rapprochées, infimes, pauvres à faire peine. Une cloche tinta, et sa voix fêlée s'harmonisait si bien avec la tristesse des choses, c'était une voix si lasse et si pitoyable, qu'elle n'avait jamais dû chanter, même dans sa jeunesse, et qu'elle m'attira. Je me dirigeai vers elle, comme si je

faisais l'aumône en l'écoutant. Elle partait du clocheton d'une église enchâssée entre deux maisons, et dont la façade médiocre se distinguait seulement des voisines par un fronton roulé à ses extrémités. J'entrai en soulevant la portière de cuir mou. L'intérieur était complètement dans l'obscurité. Quelqu'un remuait du côté du chœur, tout au fond. Une étincelle brilla, perdue dans cette masse d'ombre, décrivit un zigzag en montant, et se fixa, rougeâtre, à six pieds du sol. Le bruit se rapprocha. Une seconde étincelle, plus près de moi, étoila le mur, et fit luire, vaguement, une surface dorée. Je compris que le sacristain allumait une veilleuse devant chacun des autels, et, quand il eut dix fois répété l'opération, une voix, au bout de l'église, commença la prière du soir. Dans les ténèbres, devenues maintenant comme de grands plis de deuil tendus d'une arcade à l'autre et relevés d'un clou d'or, je distinguai la forme agenouillée de deux hommes, deux mendians enveloppés de leurs manteaux élargis. Ils avaient seuls obéi à l'appel de la cloche, ils venaient seuls prier avec le prêtre, invisible là-bas, en cette fin de jour lugubre. Cet abandon me fit songer à ce que m'avaient dit, de la situation religieuse en Espagne, des personnes absolument sûres et d'une entière compétence. Je me souvins de ces conversations que j'avais eues, en différens points du royaume, et qui variaient quelque peu dans la forme, mais qui s'accordaient au fond, et pouvaient se résumer ainsi :

— Nous bénéficions, monsieur, d'une antique réputation, qui ne correspond plus, malheureusement, à la réalité. Je sais combien nos compatriotes tiennent à l'honneur de garder à leur pays sa renommée de royaume très chrétien, mais je vous dois la vérité, puisque vous la demandez. Or, les différentes provinces sont bien loin d'offrir, chez nous, la même physionomie religieuse. Il y en a qui sont demeurées très fidèles, et d'autres dont on pourrait affirmer qu'elles n'ont conservé de la religion que le goût des cérémonies extérieures et une sorte de foi sans pratique. Remarquez que ces dernières se doutent à peine, — je parle du peuple, — de l'indifférence où elles sont tombées, et que si vous répétez mes paroles, elles étonneront beaucoup d'Espagnols. Rien de plus vrai, cependant. Tracez une ligne de biais, suivant la direction des Pyrénées, et enfermant les provinces basques, la Navarre, une partie de la Vieille-Castille, l'Aragon, la Catalogne : vous avez là, telle qu'elle figure dans l'histoire, la vieille Espagne religieuse, la foi vive et pratique, un clergé irréprochable, une piété de cœur reflétée par les mœurs, avec trois villes que je puis appeler trois citadelles catholiques, Vittoria, Burgos et Pampelune. Et n'allez pas commettre, je vous prie, l'er-

reur de tant de Français : pour être plus démonstrative que celle des peuples du Nord, la foi espagnole n'en est pas moins ici très éclairée. Il est parfaitement ridicule de prétendre que, parce qu'ils habillent de riches vêtemens leurs saints et leurs madones, les Espagnols ignorent qu'une statue n'est qu'un symbole. Ils chantent leur foi ; vous murmurez la vôtre : mais les mots ont le même sens et les esprits la même pensée. Partout ailleurs, je ne dis pas, monsieur, qu'on ne rencontre des villes, des villages, des coins de campagne pénétrés d'un christianisme semblable, ni surtout qu'il n'y ait, en grand nombre, des exemples individuels de haute vertu, de dévouement, d'héroïsme même si vous voulez. Mais la pratique religieuse a diminué, et, avec elle, le niveau des mœurs. Les causes en sont nombreuses. Vous en devinez plusieurs : révolutions, propagande rationaliste, abandon des provinces par tant de familles d'un rang supérieur, qui incarnaient la tradition et la maintenaient autour d'elles. Cependant, pour qui voit juste, il est impossible de nier que l'insuffisance du clergé de paroisse ne soit aussi l'une des causes de cet affaiblissement. Je ne parle pas des exceptions, je parle de la masse, et je dis que l'admission parfois trop facile des candidats au sacerdoce ; une préparation hâtive, tout au moins dans ce que nous appelons la *carrera breve;* le relâchement de l'autorité épiscopale, rendu presque fatal par la difficulté des communications dans certaines parties du royaume et par l'inamovibilité des bénéfices ; l'abandon de ce prêtre à lui-même pendant de longues années, abandon si complet que, jusqu'en 1870, la plupart des diocèses ignoraient l'usage des retraites ecclésiastiques, ont produit un clergé souvent médiocre. Ce qu'on peut lui reprocher, plus encore que l'immoralité, qui demeure, en somme, exceptionnelle, c'est le manque de zèle, l'inertie, la routine, auxquels font si fréquemment allusion les chansons populaires improvisées dans les fêtes et en présence même du curé. La décadence de la pratique religieuse en Espagne est en grande partie venue de là. Elle est manifeste surtout en Andalousie. Je pourrais vous citer telle ville de 60 000 âmes où le nombre des communions pascales ne dépasse pas quelques centaines. Et, si vous étudiez de près le peuple de Séville, par exemple, vous constaterez que, dans ces vastes cités ouvrières occupées par d'innombrables familles, plus de la moitié des unions sont libres ; vous observerez, non pas une hostilité contre l'Église, car ces gens-là sont les premiers à prendre part aux processions, mais une ignorance presque totale des préceptes de morale et de discipline chrétienne. La merveille, c'est que la foi ait survécu à cet oubli de ses œuvres. Elle était si profonde et si forte dans

notre Espagne, qu'on la réveille, comme les morts de l'Évangile, en l'appelant. Elle répond toujours : partout où sont prêchées des missions, l'ancienne Espagne reparaît, et s'étonne elle-même d'avoir si longtemps dormi. Nous assistons, cela est certain, à un mouvement de réformes. Nos évêques, dont plusieurs, vous le savez, sont des hommes remarquables, ont commencé, comme ils devaient le faire, par modifier l'éducation des clercs. Ils suppriment, l'un après l'autre, la *carrera breve*. Ils établissent des retraites ecclésiastiques. Ils brisent, peu à peu, la routine. Le Pape, de son côté, a fondé récemment à Rome un collège de clercs espagnols. On peut dire que l'Espagne religieuse est en train de se refaire, mais il y faudra le temps, et vous jugerez vous-même que le mal est encore sérieux. »

Tout cela, et d'autres traits, d'autres exemples, repassaient dans mon esprit, tandis que la prière s'élevait là-bas, entendue de deux pauvres de Grenade et d'un étranger que le hasard avait conduit. Elle s'acheva dans les ténèbres, comme elle avait débuté. Le prêtre s'éloigna. J'écoutai le bruit sourd de ses pas sur les dalles, puis le glissement des manteaux et des espadrilles tout près de moi. Une à une les lampes s'éteignirent, et il n'y avait plus, lorsque je partis, qu'une seule étincelle vivante, dans un bas-côté de la pauvre église.

AU GÉNÉRALIFE

19 octobre.

Grenade a secoué la pluie d'hier. Un peu d'eau tremble encore et rit au bout des feuilles, dans les jardins du Généralife, où nous sommes montés. Les Arabes étaient de grands jardiniers. L'idée de planter de fleurs et d'arbres cette haute colline, de l'arroser de centaines de petits ruisseaux, pour que la fraîcheur y régnât en toute saison, était une idée heureuse, et celle également de border l'avenue principale de deux haies d'ifs noirs, arbustes impénétrables, dont chacun fait une ombre assez large pour le repos d'un homme, dont la suite régulière ouvre une série de fenêtres sur les deux plus belles vues qu'on puisse contempler, la Sierra Nevada et la campagne de Grenade. Nous étions absolument seuls aujourd'hui au Généralife. Le ciel était bleu ; la plaine, avec ses veines et ses reflets, ressemblait aux faïences de cet Alhambra, superbe au-dessous de nous. Alors, nous nous sommes assis, simplement pour vivre là une demi-heure, dans la joie. D'en bas, de quelque sentier invisible, perdu entre les cactus, une voix s'est élevée. Elle était jeune ; elle disait : « Je t'aime mieux que ma vie ;

— je t'aime mieux que ma mère, — et, si ce n'était un péché, — plus que la Vierge du Carmel. » La réponse de la jeune fille ne vint pas. Je la connaissais pour l'avoir entendue ailleurs : « Si la mer était d'encre ; — si le ciel était de papier blanc... » C'est de la simple poésie d'amoureux, indéfinie. Je la trouvai émouvante en ce moment, parce qu'elle me semblait chanter la gloire de Grenade, sa beauté qu'on ne peut dire qu'avec des mots extrêmes.

GIBRALTAR

Gibraltar, 21 octobre.

Après la route de Santander à Venta de Baños, dont j'ai parlé, je n'en connais pas de plus pittoresque que celle de Bobadilla à Gibraltar. Bobadilla, c'est le point de jonction des trois lignes de Grenade, Malaga et Algésiras. Pour se rendre à cette dernière ville, on monte, à Bobadilla, dans les wagons d'une compagnie anglaise, conduits par un mécanicien anglais, traînés par une locomotive qui, au lieu de siffler, pousse, comme un vaisseau, des mugissemens de sirène. On passe au pied de Ronda, la ville haut perchée, célèbre par ses ruines romaines et par ses contrebandiers ; de Ronda qui, jadis, après les courses de taureaux, précipitait les chevaux morts dans le fond des ravins. Le chemin de fer suit, en tournant, le cours des gaves. Mais nous sommes dans l'extrême Sud, et dès qu'un peu de fraîcheur peut faire vivre une racine, les arbres et les fleurs foisonnent aussitôt. La voie traverse des lieues de vergers sauvages, que rougissent les grenades mûres, puis une forêt d'oliviers qui descend vers la mer. Elle s'engage enfin dans une plaine herbeuse, doucement inclinée à la base des montagnes, et tachetée d'innombrables corbeilles naturelles de palmiers nains. Alors, sur la gauche, au-dessus des terres basses, un rocher monstrueux se lève. Il est bleu, à cause de l'éloignement ; il a l'air d'une île. On devine qu'il a un éperon dirigé vers la haute mer, mais son dos, qu'on aperçoit d'abord, lui donne l'aspect d'une borne colossale. Sa vraie forme, oblongue, n'apparaît qu'à mesure qu'on s'avance sur la rive opposée. Des semis de points noirs ponctuent la baie entre nous et lui.

Je ne puis détacher mes yeux de cette montagne que rien ne relie à la chaîne, déjà loin derrière nous, des sierras espagnoles, et qui commande en souveraine le paysage de terre et de mer. Le train s'arrête en face, au bout de la jetée d'Algésiras. Un bateau chauffe qui, en trois quarts d'heure, nous transportera à Gibraltar. A l'instant précis où il quitte le quai, une averse torrentielle nous cache l'horizon, et nous force à nous réfugier dans les

cabines. Je ne vois plus qu'une chose, à travers les vitres : c'est que nous traversons bientôt des lignes de pontons, ces points noirs que je découvrais de loin, et qui servent de dépôts de charbon, Gibraltar ne possédant ni port sérieux, ni espace libre où puisse s'emmagasiner la houille. Nous abordons. Faute d'espace, la ville ne peut s'étendre en profondeur. Elle se tasse, elle grimpe, tant qu'une maison peut encore tenir debout, sur les premières assises de la montagne, et, prise entre ses remparts et cette arête de granit qui la domine à douze cents pieds de hauteur, il semble qu'elle coulerait toute dans la mer si le rocher se secouait un peu. Il pleut toujours.

C'est une note anglaise de plus. En vérité ne suis-je pas dans un port de la grande île? Le premier homme que j'aperçois est un policeman, flegmatique et poli; le premier baraquement du quai est couvert en tôle gaufrée fabriquée à Sheffield. J'entre dans la ville, — après autorisation délivrée par écrit, — et je rencontre des soldats en veste rouge et petite toque, armés de la baguette, et roses, et bien nourris, tels qu'on les voit à Malte, à Jersey, à Londres ou aux Indes. Les fenêtres de l'hôtel sont à guillotine; les gravures pendues dans les corridors représentent des steeples et des chasses au renard; les petits flacons de sauces reposent au complet sur les dressoirs de la salle à manger; quelques dames causent dans la *ladie's room;* un groupe de *midshipmen* lit le *Times* et boit du porto dans le salon réservé aux *gentlemen;* dehors, — car la pluie vient de cesser, et les rues, les rochers, toute l'île fume comme un coin de Floride au soleil couchant. — les soldats et les marins anglais marchent graves, raides, aussi nombreux que la population civile, qui est souple et mêlée, moitié espagnole, moitié juive. Pas une rue qui n'ait sa caserne ou son magasin d'artillerie et son poste de sentinelles montant la garde. Où est le tennis? Il y en a peu dans la ville, mais, en cherchant, j'en découvre un. Où est le pasteur? Le voici qui arrive, à cheval, de sa paroisse peu lointaine. Les bébés roses doivent être *at home;* mais leurs mères et leurs sœurs commencent à s'acheminer vers l'Alameda, pour prendre le frais du soir. Elles ont les mêmes tailles rondes, les mêmes jupes courtes, la même allure énergique et sportive qu'on leur connaît sous tous les climats. L'Angleterre est là tout entière, avec ses habitudes, ses modes, son air dominateur, son activité ordonnée. Les latitudes changent, elle ne change pas avec elles. Le soleil ne parvient pas même à hâler le teint charmant de ces jeunes misses, qui regardent la foule, encadrées dans la fenêtre d'un cottage et dans le décor des jasmins grimpans.

Ce coin d'Espagne ressemble si peu à l'Espagne, il a été si fortement modelé par ses maîtres, que le premier sentiment qu'on éprouve est celui d'une admiration véritable pour la puissance qui possède une telle marque de fabrique. Des souvenirs peuvent s'y mêler, et des regrets ; on peut souhaiter, quand on sait ce que coûtent ces mutilations, que Gibraltar rentre un jour dans le patrimoine espagnol, mais l'impression qui saisit, dès le début, c'est qu'on se trouve bien en pays anglais.

Pendant que je flâne dans les rues, devant les étalages des marchands de tabac, dans les boutiques où des Levantins déploient des étoffes brodées d'or faux et des couvertures multicolores, la nuit est venue. Je vais aussi du côté de l'Alameda, qui est la promenade en dehors des murs, vers le Sud, vers la haute mer. Il n'est possible, d'ailleurs, de sortir de Gibraltar que dans cette direction, lorsque le coup de canon a ordonné de fermer la porte qui ouvre sur l'Espagne. Les habitans ont le droit de se répandre sur l'étroite bordure de terre qui longe la baie d'Algésiras. Ils sont prisonniers dans la forteresse, mais la forteresse a un jardin, et ce jardin est exquis. A peine a-t-on franchi les murs qu'on entre dans de grandes avenues que coupent des sentiers tournant parmi des arbres de mille sortes, touffus, libres, et si variés d'aspect que, même la nuit, on devine l'étrangeté des feuillages et la nouveauté des formes. Les plantes trouvent là l'humidité chaude des pays de forêts vierges, et elles poussent follement. Les Anglais se sont contentés de tracer des chemins et de placer, de loin en loin, dans l'épaisseur des massifs, de grosses lampes électriques, dont le foyer est le plus souvent caché et dont la lumière cendre curieusement les sous-bois. On erre dans un paysage fantastique. Les bananiers lèvent leurs grandes feuilles, qui semblent en cristal vert. Des régimes de dattes flambent au-dessus comme des lustres d'or. Les voûtes sont faites de mille draperies tombantes et fines, de branches de poivriers, qu'on suit dans la lueur décroissante venue d'en bas, et qui se perdent dans l'ombre. Une senteur de forêt, chaude et mouillée, monte du sol, et, pour l'avoir respirée, la mer s'est endormie. Elle est là, au bout de tous les sentiers, la longue baie d'Algésiras, argentée par la lune, sans une ride, sans une brume. Les montagnes sont pâles sur l'autre bord. Vers la haute mer, celles du Maroc ondulent au ras de l'eau, et une couleur d'orange, comme celle des sables chauds soulevés par le vent, colore le ciel au-dessus d'elles. Je pense aux grands navires qui passent là, la proue vers l'Orient, dans cette nuit si bleue, si calme.

22 octobre.

Je voulais demander au général gouverneur l'autorisation de visiter une caserne de soldats mariés, — ce qui était un rêve assez modeste. Malheureusement, une lettre de recommandation me poursuivait à travers l'Espagne. et ne m'avait pas encore rejoint. J'ai été, ce matin, au palais situé dans la grande rue, et que gardent de beaux soldats rouges à casque blanc, et j'ai exposé mon embarras à l'officier secrétaire de « S. E. sir Robert Biddulph, général des armées de Sa Majesté, vice-amiral et commandant en chef les ville, forteresse et territoire de Gibraltar. » J'ai vu là ce que j'avais déjà pu observer ailleurs : la haute obligeance d'un gentleman anglais vis-à-vis d'un étranger présenté, ou qui simplement pourrait l'être. L'officier a disparu, est revenu :

— Son Excellence est au palais. Si vous désirez lui parler, elle vous recevra volontiers.

Nous pénétrons, mon compagnon de voyage et moi, dans un cabinet de travail où, devant une table chargée de papiers, est assis un homme de grande taille, aux yeux très fins, très vifs et portant les favoris courts et la moustache à peine teintée de gris. Nous causons un quart d'heure. Je rappelle l'excellent souvenir que j'ai conservé de mon séjour à Malte. Le gouverneur se montre très aimable, et me dit :

— Nous commencerons par voir mon jardin, qui n'est pas une merveille, peut-être, mais une curiosité, car c'est le seul de la ville.

Dans le jardin, il y avait des plantes grimpantes à profusion sur les murs du palais, — un ancien couvent de franciscains, — et un tennis, et des charmilles de je ne sais quel arbuste au feuillage menu, qui faisait des ombres transparentes, et des arbres dont plusieurs m'étaient inconnus.

— Celui-ci surtout est fort rare; du moins il atteint bien rarement de pareilles dimensions. — Sir Robert Biddulph désignait un youka de vingt mètres de haut, de trois mètres de circonférence, et enfonçait la pointe d'un canif dans l'écorce d'où s'échappait un filet de sève aussi rouge que du sang.

— La légende lui donne mille ans d'existence, mais je n'affirme rien.

Nous apercevions, de ce jardin plein de fleurs, la montagne de Gibraltar, son pied couvert de verdure, ses pentes si vite redressées, presque verticales, tachées en bas de brousses et d'oliviers sauvages, blanchâtres et éclairées vers le haut par des falaises de quartz disposées en gradins, jusqu'à cette cime longue, en arête, sur laquelle flottait un petit drapeau, aussi menu que ceux des jouets d'enfans.

— La vue doit être bien belle de là-haut, Excellence?

— Admirable! Cependant les factionnaires trouvent parfois la place un peu chaude. Ils ont pour distraction de voir passer au large les bateaux et tout près d'eux les singes. Vous saviez, monsieur, que Gibraltar possédait, seul en Europe, une bande de singes vivant en liberté?

— Oui, Excellence, mais il doit être difficile d'avoir des nouvelles fraîches?

— Je vous demande pardon. Je puis vous en donner. Le poste, sur le rocher, voit constamment les singes dans la brousse; il met à leur disposition de l'eau potable quand la chaleur a tari les crevasses; il s'intéresse à leur sort, et ne manque pas de me prévenir, par le téléphone, des accroissemens constatés dans la bande. J'ai reçu avis, ces jours-ci, qu'on remarquait plusieurs petits sur le dos des mères. La bande se refait. Elle a été si réduite vers le milieu de ce siècle, qu'on a cru qu'elle allait disparaître. Il ne restait que douze individus vers 1860.

— On les tuait?

— Jamais. Personne ici n'a le droit de tirer un coup de fusil. Vous verrez nos oiseaux de mer! Non, la dépopulation était due à des épidémies de variole, prétend-on. Aujourd'hui le nombre a remonté à cinquante. Ils habitent les fourrés, où ils mangent surtout les racines douces du palmier nain, descendent, au temps des figues, dans les jardins des villas, et, comme ils sont très frileux, se sauvent dès que souffle le vent d'ouest, passent la crête, et se réfugient sur la côte orientale. Maintenant, songeons aux choses sérieuses. Vous désirez visiter quelque chose des fortifications et une ou deux casernes? Eh bien! trouvez-vous au palais demain à huit heures: je désignerai un de mes officiers pour vous accompagner.

Je m'en allai, très touché de la courtoisie de ce haut fonctionnaire anglais, et je pris la route que j'avais suivie hier soir. La promenade de l'Alameda était enchanteresse encore, elle avait une épaisseur d'ombre, et des dentelures, et des retombées de lianes balancées par le vent que n'ont pas nos forêts. Bientôt elle s'amincit, et devient un chemin, de ceux que les massifs d'ormes et les buissons de fuchsias rendent si plaisans dans la campagne de Jersey. Nous traversons une petite ville, Rosia, toute composée de cottages aussi espacés que le permet le terrain, maisons de campagne de quelques habitans de Gibraltar, habitations d'officiers dont les soldats sont casernés à la pointe de l'île. Beaucoup de jeunes femmes, de jeunes filles, d'enfans et de clématites aux fenêtres, qui sont toutes ouvertes sur la baie.

Nous sommes à une lieue du port, et, au delà de cette petite

anse qui dévie le chemin et le serre contre le rocher, la mer libre apparaît, avec les grands navires franchissant le détroit, et le Maroc montagneux qui semble tout voisin. Ceuta, le Gibraltar espagnol, une grosse borne avancée, toute pareille à celle-ci, émerge en face de nous. La pointe d'Europe! Elle est bien nue, bien brûlée, beaucoup moins belle que l'entrée de la presqu'île. Gibraltar se termine par un plateau de roches portant un fort et des casernes, une sorte d'éperon sans un arbre, sans une herbe. L'arête de la montagne s'est constamment abaissée. Elle forme, derrière nous, une falaise à pic, une muraille crevassée d'une centaine de mètres, qui brûle de ses reflets la partie basse où nous sommes. L'aridité de ce paysage est saisissante, et aussi le nombre des sentiers de manœuvre qui s'élèvent en lacets vers les forts invisibles. On ne voit que des poteaux qui prohibent l'usage des sentiers, et des sentinelles, rouges comme de petits pavots, disséminées sur les pentes, pour appuyer la prohibition.

Impossible de revenir par la côte orientale. Il n'existe pas de chemin. La forteresse, de ce côté, tombe à pic dans la mer. Je reprends donc la route de l'Alameda, je traverse la ville, et je descends par la porte qui ouvre sur l'Espagne.

Rien de plus impressionnant que cette sortie de Gibraltar. On découvre, entre deux pointes de baies, la langue de terre qui relie la place aux lointains massifs montagneux du continent. Elle est étroite et verte. Les Anglais y ont établi un jardin avec des palmiers et un champ de courses. Au delà de celui-ci, une ligne macadamisée, coupant l'herbe, marque la fin de leurs possessions. Des sentinelles anglaises s'y promènent, le fusil sur l'épaule. A cinq cents mètres plus loin, seconde ligne de macadam et second cordon de sentinelles, mais, cette fois, sombres de costume, maigres de visage, espagnoles. Il y a quelque chose de tragique dans cette promenade silencieuse, dans ce guet perpétuel. L'espace compris entre les deux frontières, et qu'on ne peut franchir que le jour, est neutre, et doit représenter, je suppose, le plus petit des États tampons, et le moins peuplé. Ce n'est qu'une prairie.

Maintenant, détournez-vous, et regardez le rocher. Elle est superbe de hardiesse et d'une masse écrasante, cette montagne forteresse! Elle monte d'une seule volée à 430 mètres, grise d'abord, puis blanche, d'une blancheur qui, dans le rayonnement du soleil, devient presque insoutenable. Pour apercevoir ce faîte irradié, il faut renverser la tête, comme pour suivre un aigle. Et dans la falaise qui tourne, qui forme une bosse énorme sur la terre, de petits trous sont creusés, à toutes les hauteurs, qu'on prendrait pour des terriers de bêtes, si les bêtes pouvaient grimper là. Les

hommes les ont faits. Ces ouvertures inégales sont des embrasures de canons, les jours par où respire et voit cette montagne entièrement minée, pleine de galeries, d'arsenaux et de casernes.

L'épithète d'imprenable est bien celle qui lui convient. Les Anglais entretiennent à Gibraltar un corps de 6 000 hommes, — plusieurs personnes m'ont dit davantage. Cependant, ni la puissance des maîtres actuels, ni leur longue possession n'ont affaibli chez les Espagnols la volonté de reconquérir un jour cette parcelle du sol national. « Il faut user de tous les moyens, écrit le général D. José López Dominguez, dans la préface d'un ouvrage que j'ai déjà cité; il n'y en a qu'un auquel on ne doit jamais penser : celui d'échanger un autre morceau de l'Espagne contre celui qui doit redevenir nôtre, comme l'exigent l'honneur et l'intégrité de l'Espagne (1). » Et, parmi les observations que présente l'auteur du travail, M. José Navarete, il en est une, entre autres, assez judicieuse. Algésiras, dit-il, est seulement à 9 000 mètres de la place; il y a même, derrière Gibraltar, une montagne élevée, la Sierra Carbonera, qui n'est qu'à 6 000 mètres. De telles distances, autrefois, rendaient toute action impossible: en est-il de même aujourd'hui? et ne peut-on pas dire qu'avec des batteries de marine établies sur ces deux points, on rendrait intenable la position d'une flotte réfugiée dans la baie d'Algésiras, et qu'on tiendrait en échec une partie des ouvrages anglais?

Je rapporte cette idée pour montrer combien vif est le patriotisme espagnol, et combien persistant le souvenir des blessures faites à l'honneur national.

23 octobre.

A huit heures, nous nous présentons, mon ami et moi, au palais du gouverneur. Je n'y rencontre pas l'officier qui devait nous conduire, je me fais accompagner par un soldat, et, en dix minutes de montée raide, nous sommes devant une cour de caserne, dominant Gibraltar, *Moorish Castle*, qu'il faut traverser pour pénétrer dans les galeries. Nous parlementons un moment, et nous sommes confiés à un grand sergent d'artillerie, qui nous emmène au fond de la cour, s'engage dans un petit chemin découvert, et soudain, à un détour, nous nous trouvons sur le flanc du rocher regardant l'Espagne, à 600 pieds au-dessus de la presqu'île. Des buissons verts bordent le sentier. La vue est merveilleuse sur les terres basses, resserrées entre deux baies, et qui s'ouvrent, et qui montent ensuite tumultueusement vers le massif

(1) *Las Llaves del estrecho*, préface, p. XXIV.

de Ronda. Au bout du sentier, une porte à jour, composée de poutres goudronnées. Le sergent donne un tour de clef, et nous suivons la galerie creusée dans le roc, large, haute et suintante.

La visite est assez monotone. La galerie monte en pente douce. Tous les trente pas environ, une chambre a été percée dans la paroi, à gauche, et une pièce de canon, d'un modèle daté de 1890, s'allonge jusqu'au bord du trou béant, irrégulier, taillé grossièrement. Près de chaque pièce, une provision d'obus et de boîtes à mitraille. Au plafond, des plaques de tôle, retenues par des crampons, recueillent les infiltrations de pluie, et des tuyaux, qui les réunissent les unes aux autres, conduisent l'eau dans des réservoirs de métal. L'unique intérêt, pour moi du moins, consiste dans les paysages lointains, et si variés, qui s'encadrent dans les ouvertures de la falaise. Il y a des coins de mer luisante, du côté de l'Orient, dont la beauté gagne encore à être vue ainsi, de ce recul d'ombre. Quand on s'approche du bord, on découvre la pente formidable de la roche, sans un buisson, et la vague en bas, bleu profond, sur laquelle glisse une yole montée par six jeunes Anglais, vétérans d'Oxford ou de Cambridge, qui font le tour de l'île.

Toute cette partie des fortifications de Gibraltar ne semble plus appropriée aux conditions de la guerre moderne. L'ébranlement que produirait la décharge des canons nouveaux, la fumée dont ils rempliraient vite les tunnels, rendraient assez périlleuse, je crois, la situation des artilleurs. Les vraies défenses de Gibraltar sont ailleurs, et je ne les ai pas vues.

Mais j'ai vu les casernes des soldats mariés. Au moment où je rentrais dans la cour de Moorish Castle, un officier en costume de chasse, le fouet à la main, s'avança vers moi. Il avait une physionomie d'une rare distinction. C'était le major Walter Blunt Fletcher, brigadier major d'artillerie.

— J'arrive en hâte, nous dit-il; mon ordonnance ne m'a remis que tout à l'heure la lettre de Son Excellence le gouverneur, à mon retour de la chasse au renard. Nous étions là-bas, vous voyez, dans la plaine espagnole.

Il montrait, du bout de son fouet, la plaine aux palmiers nains, où s'engage le chemin de fer au sortir des montagnes. Grâce à cet aimable guide, nous avons visité d'abord une caserne, puis, hors de l'enceinte de Moorish Castle, dans la rue, un joli cottage servant d'habitation à quatre familles de sous-officiers.

Les soldats mariés logent dans un bâtiment qui forme un angle droit avec la caserne des soldats célibataires. Tous les appartemens ouvrent sur une véranda. Ils se composent de deux ou trois chambres, selon le nombre des enfans. Comme nous

nous présentions d'assez bonne heure, le major demandait en souriant aux jeunes femmes apparues aux fenêtres ou aux portes : « Le ménage est-il fait ? » Presque partout le ménage était fait, et nous entrions : des enfans aux cheveux bouclés s'enfuyaient, — j'en ai compté cinq dans un des logemens ; — des chromolithographies, représentant ordinairement des sujets religieux, des photographies, un râtelier de pipes, des éventails en feuilles de palmier étaient pendus aux murs, et un mobilier propre était disposé autour des pièces, une table, des chaises, des lits. L'essentiel est fourni par le gouvernement. Quelques petits coffrets rapportés de l'Inde, achetés sur les économies de la solde, ornaient çà et là les chambres. Je demandai :

— Est-ce que le soldat qui se marie reçoit une paye supérieure ?

— Non, monsieur ; il peut se marier après sept ans de service, et reçoit la paye d'un shelling, comme avant. Mais sa femme a droit à une ration, et chacun de ses enfans à une demi-ration. A quarante ans, vient la retraite.

— Et le sous-officier ?

— Ceux-là sont mieux logés, comme vous allez en juger, et ils touchent, suivant le grade, de deux shellings six pence, à cinq shellings six pence par jour.

L'officier frappe à la porte d'un cottage très élégant, situé à droite, dans la rue qui descend. Une femme vient ouvrir, l'air intelligent et comme il faut. Ici, nous sommes chez un *master gunner*, grade qui correspond, je crois, à notre grade d'adjudant. L'appartement est vaste : quatre pièces au rez-de-chaussée, deux en haut, et un balcon ensoleillé dominant la rade d'Algésiras. Le mobilier est presque luxueux ; des tapis couvrent les tables ; une pendule orne la cheminée ; je remarque, sur une commode, un album de gravures. La maîtresse de la maison nous raconte qu'elle a habité sept ans les Indes et cinq ans Malte. Elle préfère « ce tranquille Gibraltar ».

Je ne sais ce qui pourrait être importé, chez nous, d'un pareil système, ou du moins dans nos colonies, mais le sort de ces soldats m'a paru enviable...

Deux heures plus tard, je partais pour Tanger. Un navire de guerre allemand saluait la forteresse anglaise, et couvrait de fumée blanche le coin bleu de la baie où il venait de jeter l'ancre.

René Bazin.

MÉMOIRES DE BARRAS

BONAPARTE A TOULON

Le fragment qu'on va lire, encadré dans une introduction et une conclusion empruntées à la préface de M. George Duruy, est extrait du tome Ier des *Mémoires inédits de Barras*, dont les deux premiers volumes (I : Ancien Régime et Révolution; II : Directoire jusqu'au 18 fructidor) doivent paraître prochainement à la librairie Hachette.

Barras a pris part, une part très honorable même, au siège de Toulon en 1793. Il est juste de rendre hommage à l'énergie des mesures ordonnées par lui au début de la rébellion, à son activité, à la vaillance dont il fit preuve en payant de sa personne comme un simple soldat, le sabre de représentant au poing, lors de la grande attaque du 17 décembre contre les positions du Faron. Dugommier, qui n'aimait guère pourtant les représentans (1), signale dans le rapport sur la prise de Toulon sa belle conduite : « Que le peuple voie donc ses représentans donnant au milieu de la nuit la plus dure l'exemple de la constance, au milieu du combat l'exemple du dévouement. Saliceti, Robespierre jeune, Ricord et Fréron étaient sur le promontoire de l'Eguillette, et Barras sur la montagne du Faron; nous étions tous alors volontaires. Cet ensemble fraternel et héroïque était bien fait pour mériter la victoire (2). » Barras put être fier d'avoir obtenu un tel témoignage — et d'un tel homme.

Dans les effroyables représailles que les républicains exercèrent contre la cité traîtresse, après l'avoir reprise par un miracle d'héroïsme, Paul Barras, à la vérité, ne fut nullement le vainqueur modéré, clément, sensible même, qu'il prétend dans ses *Mémoires* avoir été. Il se montra, comme ses collègues, impitoyable. Un témoin oculaire des massacres qui, à Toulon plus cruellement encore qu'à Lyon, souillèrent la belle victoire des armées conventionnelles, déclare que Barras présida de sa personne à l'une de ces

(1) Il se plaint avec une certaine amertume de leur ingérence incessante dans la direction des opérations : « Ce n'est plus une tête qui commande; toutes celles qui ont quelque autorité sont de la partie, *et cependant, quand elle est perdue, la tête seule du pauvre général en répond...* » *Archives de la Guerre*, lettre de Dugommier au ministre Bouchotte, du 10 décembre 1793.

(2) Rapport de Dugommier, du quartier général de Toulon, le 6 nivôse an II (26 décembre 1793). *Archives de la Guerre.*

tueries (1). Souvenons-nous de la reprise de Paris sur les bandes de la Commune, il y a vingt-quatre ans. Si exécrable qu'il nous paraisse justement, le crime de la Commune en 1871 n'est pas égal à celui de Toulon en 1793. Il fut moindre; et presque aussi terrible fut pourtant l'expiation. Je trouverais inique de reprocher à Barras des rigueurs que j'excuse chez ceux à qui le malheur des temps imposa naguère, à Paris, la douloureuse obligation d'y recourir également.

Et c'est la guerre civile, toujours semblable à elle-même, toujours hideuse depuis le plus lointain des âges; c'est la criminelle folie des hommes, fils d'une même patrie, qui à de certains momens se ruent les uns contre les autres et s'entre-déchirent; c'est l'héritage exécrable de Caïn égorgeant Abel, dont nous portons tous une parcelle dans nos veines et qui nous pousse à verser avec plus d'allégresse le sang de nos frères que celui de nos ennemis mêmes; c'est tous les semeurs de germes de haine, tous les apôtres de discorde sociale que je maudis: ce n'est pas ceux qui, chargés par la patrie aux abois du soin de la sauver à tout prix, accomplissent rudement leur rude besogne, et, vainqueurs, chauds encore de la lutte scélérate, mesurent l'ampleur du châtiment à l'énormité du forfait.

Ainsi fit Barras à Toulon (2). Je ne veux pas savoir s'il continua de frapper alors que la bataille était terminée, — comme l'exigeait d'ailleurs la justice sans entrailles de la Convention. Paix soit à sa mémoire, paix et silence à leur mémoire à tous sur cette page sanglante de leur histoire! Où prendrions-nous donc le droit de condamner ces actes terribles, nous qui hier encore en avons commis de semblables?

Quelle qu'ait été la part prise par Barras à la répression, le récit qu'il nous donne du siège lui-même semble devoir emprunter à sa qualité de témoin et d'acteur une particulière importance. Bonaparte a-t-il conçu le plan dont l'exécution entraîna la chute de la cité rebelle? a-t-il seulement concouru par de bonnes mesures d'ordre technique au succès de ce plan conçu par un autre? ou bien encore n'a-t-il rien fait de plus que le commun des officiers qui servaient à ses côtés? De ces trois opinions, adoptées la première par Thiers (3), la seconde par MM. Krebs et Moris (4), la troisième

(1) L'auteur des *Notes* manuscrites sur le siège de Toulon, à qui j'emprunte cette grave déposition, a malheureusement gardé l'anonyme. Il est bon républicain et paraît avoir appartenu à l'armée qui reprit Toulon. Voici le passage qui concerne Barras : « Ces infortunés, en grand nombre ignorant leur sort, groupés en pelotons et se questionnant les uns les autres avec confiance et tranquillité, furent tous massacrés *au signal que donna le représentant Barras, qui présidait à cheval à cette horrible boucherie*... C'est ainsi que trop souvent d'infâmes gouvernans ont souillé notre sublime Révolution... » (*Papiers* de M. de Saint-Albin.)

(2) Si ce point ne paraissait pas suffisamment établi par la note de l'anonyme que j'ai citée plus haut, je pourrais invoquer le témoignage de Barras lui-même, sinon dans ses *Mémoires*, du moins dans les *Dépêches officielles* qu'il a signées avec ses collègues : « Ils (les alliés) étaient entrés icy en traîtres, ils s'y sont maintenus en lâches, ils en sont sortis en scélérats... La vengeance nationale se déploye. L'on fusille à force. Déjà tous les officiers de la marine sont exterminés. La République sera vengée d'une manière digne d'elle; les mânes des patriotes seront apaisés... » « La justice nationale s'exerce journellement et exemplairement... Tout ce qui se trouvait dans Toulon avoir été employé dans la marine, dans l'armée des rebelles et dans les administrations civiles et militaires a été fusillé... » (*Archives de la Guerre*, dépêches du 30 frimaire et du 3 nivôse adressées au Comité de salut public par les représentans Fréron, Saliceti, Robespierre jeune, Ricord et Barras.)

(3) Thiers, *Révolution française* (Paris, 1825), t. VI, p. 50 et suiv.

(4) *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution*, 1792-1793, 1 vol. in-8° de 399-CLVII pages, avec cinq croquis. Voir page 373, note 3.

par M. le colonel Iung (1), laquelle va pouvoir invoquer comme argument nouveau le témoignage des Mémoires ? Voilà qui paraîtra sans doute de plus de conséquence que de savoir si vraiment Barras a fait délivrer au jeune capitaine un habit neuf pour remplacer l'habit percé aux coudes que le futur empereur portait alors. Oh ! cet habit percé aux coudes, cet habit héroïque, dédaigné par Barras ! Comment cet homme n'a-t-il pas compris que ce misérable habit du capitaine Bonaparte au siège de Toulon parlerait à nos cœurs plus éloquemment même que le splendide manteau du sacre ? Il a cru diminuer Napoléon en nous le montrant pauvre au début de sa carrière. Combien plus pauvre encore ce calcul d'une haine maladroite et mesquine ! Car, dans cet habit troué de 93 comme dans la redingote grise de 1814, le héros ne nous paraît que plus grand. Et voilà, si je ne me trompe, un simple détail qui nous annonce déjà dans quel esprit les *Mémoires* vont nous exposer le rôle de Bonaparte à Toulon (2).

I

L'amiral Hood et le général O'Hara, commissaires du roi d'Angleterre, déclarèrent, le 20 novembre, que leur gouvernement approuvait les engagemens contractés en son nom avec Toulon ; qu'une fois la monarchie rétablie en France, ses conquêtes seraient restituées après une juste indemnité de frais ; et au bout de trois jours ils annoncèrent que, l'établissement de la régence intéressant l'Europe, ils ne pouvaient souscrire au désir du comité, encore moins consentir à ce que M. le comte de Provence fût appelé pour y exercer les fonctions de régent. On reconnaît toujours les Anglais à leurs actes ambigus.

De son côté, Carteaux à Ollioules était renforcé par une partie des bataillons que j'avais fait stationner aux environs de Toulon. Les autres avaient rejoint le quartier général de Lapoype à la Valette. Les troupes détachées des armées d'Italie et des Pyrénées complétaient les forces chargées de réduire Toulon.

Dans la préoccupation où j'étais de tout ce qu'allait exiger une opération aussi considérable que celle de la reprise de Toulon, maintenant au pouvoir de forces étrangères, je crus qu'il fallait d'abord faire une sérieuse attention à la partie de nos côtes de la Provence, par laquelle les ennemis pouvaient faire de nouveaux débarquemens. J'avais besoin d'un officier capable de faire des reconnaissances et de placer des batteries. Un lieutenant intelligent suffisait pour cette opération. J'en chargeai l'un des plus jeunes, qui se présenta à moi : il remplit sa mission avec promptitude et ponctualité. Satisfait du rapport qu'il me remet-

(1) *Bonaparte et son temps*, t. II, p. 394.

(2) Voyez dans la *Revue* du 15 mars 1894, l'*Introduction aux Mémoires inédits de Barras*.

tait à son retour, je lui dis : « Je vous remercie, capitaine. » Il me répondit fort respectueusement : « Je vous demande pardon. je ne suis que lieutenant. — Vous êtes capitaine, lui répliquai-je, parce que vous le méritez, et que j'ai le droit de vous nommer. » C'est ici la première entrevue de Bonaparte avec moi.

Je m'étais transporté au camp du général Lapoype : la discipline la plus rigoureuse y était observée ; mais, en arrivant à Ollioules, je fus frappé du désordre qui régnait dans la division de Carteaux : ses dispositions militaires étaient mal combinées ; ses batteries ne causaient aucun dommage aux vaisseaux anglais. Cette fameuse couleuvrine, qui fut dans la suite d'un si grand secours, placée sans art, faisait alors un feu inutile. Nos munitions de guerre et de bouche étaient gaspillées : j'en conférai avec mon collègue Saliceti. Il pensa, comme moi, qu'il était urgent de renvoyer Carteaux à ses pinceaux ; nous fîmes part de nos observations au Comité de salut public : il nomma le médecin Doppet général en chef de l'armée de Toulon. Ce choix d'un homme estimable à beaucoup d'égards ne pouvait être approuvé quant à la capacité : nous en écrivîmes avec franchise au Comité de salut public ; nous n'avions point d'autres reproches à faire à ces deux militaires, sinon qu'ils étaient au-dessous d'une mission comme celle dont il s'agissait.

Carteaux était sans doute ce qu'on appelle ordinairement un brave homme, quand on veut désigner un homme médiocre ; mais il n'avait aucune expérience de la guerre. Celui-là aussi avait une femme prétentieuse, qui voulait se mêler d'administration et même de la guerre. Suivant le dire de quelques militaires, et notamment du jeune capitaine d'artillerie, qui déjà, à la vérité, n'était pas fort disposé à dire ni à entendre dire du bien des autres, et qui, tout en faisant sa cour à Carteaux et à sa femme, s'en moquait sans cesse, c'était Mme Carteaux qui faisait les ordres du jour, et qui allait jusqu'à les signer, naïvement ou impudemment : *Femme Carteaux*. Doppet était un médecin très patriote, qui avait quitté sa profession pour celle d'avocat ; puis de la profession d'avocat il était passé à celle de militaire, et il était devenu général. Je ne veux pas conclure que ses antécédens fussent incompatibles avec le métier des armes, s'il en avait eu la vocation, qui est en tout le point de départ nécessaire. Pendant ma tournée au camp de Carteaux, mécontent de ce général, et n'obtenant de lui aucun renseignement satisfaisant, dans l'impatience où j'étais de connaître notre véritable position devant la ville insurgée, je m'occupai de visiter les avant-postes. Je m'y fis accompagner par le jeune officier d'artillerie, qui s'était mis à me suivre depuis

mon arrivée. « Tout va mal, me dit-il. Je dois, citoyen représentant, vous rendre compte de l'état des choses; votre loyauté et votre rang militaire m'assurent que vous accueillerez mes observations. Je suis, continua-t-il, en butte à la faction corse, à l'arrogance de Carteaux et de sa femme; je crois n'être pas sans quelques connaissances dans l'arme de l'artillerie. J'invoque vos lumières : tout ce que je propose d'utile est écarté. J'ai reçu l'ordre de suspendre la construction d'une batterie que je commençais à former sur un mamelon que l'ennemi a négligé d'occuper et qui nous mettrait à même de fermer ce passage et de garantir d'une surprise le bataillon commandé par Victor. Ajoutez à cela que le mamelon est situé de manière que le feu de la batterie plongerait sur les retranchemens de l'ennemi; je sollicite votre appui : mon zèle vous répondra de la protection que vous m'accorderez lorsque vous aurez tout examiné. »

En me parlant ainsi, Bonaparte m'offrit quelques exemplaires d'une brochure qu'il venait de composer et d'imprimer à Avignon; et il me priait de permettre qu'il en donnât aux officiers et même aux soldats de l'armée républicaine. Chargé d'un énorme ballot, il disait, en faisant sa distribution à chacun : « On peut voir si je suis patriote! Peut-on être assez fort en révolution? Marat et Robespierre, voilà mes saints! » Il ne se surfaisait point en annonçant cette profession de foi; il est réellement impossible de rien imaginer de plus ultramontagnard que les principes de cet écrit infernal : il est au surplus aujourd'hui pièce au procès de l'histoire.

La brochure que Bonaparte répandait ainsi à profusion et dont il sollicita bientôt les représentans du peuple de lui rembourser les frais, ce qu'ils firent, en y ajoutant une gratification pour l'auteur, c'était son fameux *Souper de Beaucaire*. On voit, dans des ouvrages postérieurs à la circonstance que je rappelle ici, que lors de l'avènement de Bonaparte au consulat, la veuve du libraire d'Avignon qui avait imprimé son *Souper de Beaucaire*, s'étant présentée à Paris au consul pour lui demander le payement des frais d'impression, qui n'avaient point été acquittés, il prit le parti, non sans humiliation, de solder aussitôt cette dette plus que criarde, et qu'aurait pu rembourser au moins le général de l'armée d'Italie, à qui ses économies en donnaient bien les moyens. Il résulte évidemment de cette circonstance, si elle est constante, qu'après avoir été payé par nous, il avait gardé l'argent destiné à la libraire. Cette réclamation réveilla dans son esprit le souvenir d'une production qu'il croyait effacée de la mémoire des acteurs du temps, et dérobée à la connaissance des contemporains.

Il demanda avec empressement s'il y en avait encore quelques exemplaires dans le magasin. Il promit une somme pour retirer de la circulation tous ceux qu'on pourrait retrouver. La recherche faite à ce prix fut effectivement si minutieuse, qu'ayant écrit moi-même dans le pays, et voulant me procurer cette production que je n'avais point oubliée, je ne pus jamais en découvrir un exemplaire. J'ai appris, depuis, qu'une seule épreuve, corrigée par Bonaparte lui-même, avait échappé aux perquisitions faites à grands frais, partout où l'on en soupçonnait la trace. Cet exemplaire se trouvait miraculeusement dans les mains de M. Agricole Moureau, qui n'avait jamais voulu s'en dessaisir. M. Panckoucke, faisant, en 1818, une édition complète de ce qu'il a appelé les œuvres de Bonaparte, désira y comprendre la pièce fameuse dont il avait tant entendu signaler l'existence comme une œuvre tout à fait *jacobine*, conséquemment reniée par les courtisans qui, à la suite de leur empereur, veulent qu'il n'ait jamais été qu'un ange de modération. M. Moureau confia à M. Panckoucke l'exemplaire unique de cette édition princeps. Le libraire l'a compris dans sa collection, et il se trouve aujourd'hui multiplié par la répétition qu'en ont faite les compilateurs. Ainsi il a suffi d'un seul exemplaire laissé aux mains de l'imprimeur du département de Vaucluse, pour conserver ce monument du jacobinisme le plus cynique; tant il est vrai que la presse ne permet plus la destruction des pièces que la société a intérêt de ne pas laisser périr!

En même temps que Bonaparte faisait d'aussi belles preuves de civisme, son frère Lucien, garde-magasin à Saint-Maximin, dont il avait fait changer le nom en celui de Marathon, jouait la même comédie que son aîné dans cette ville, dont il était la terreur et l'orateur perpétuel à la société populaire.

La conduite qu'il y tint est réellement incomparable, sous le rapport des excès en tout genre, en démagogie comme en impiété. Dans un même discours on l'entendait alternativement vouloir pendre tous les aristocrates, les prêtres, et poursuivre jusqu'à Dieu, qu'il bravait, défiait et reniait sans cesse, ayant littéralement exécuté ce dont les démagogues les plus délirans ont été accusés dans cette terrible époque, je veux parler de la profanation des hosties et d'infâmes turpitudes dont les saints ciboires furent l'objet. Mais nous reparlerons de Lucien, revenons à Bonaparte.

Dès sa première rencontre avec moi, je fus frappé de son activité. Ses prévenances dans son service me disposèrent favorablement pour lui. Les liaisons se forment promptement dans une vie de périls partagés : je m'empressai de satisfaire le jeune Corse sur tout ce qu'il réclamait et ce qui l'intéressait personnellement.

J'apaisai les préventions de Saliceti; je lui donnai, devant tout le monde, des preuves de ma bienveillance, et l'autorisai à achever la construction de sa batterie. Pendant les préparatifs du siège, nos conversations furent fréquentes. Bientôt admis à ma table, il fut toujours placé à côté de moi. Nous sommes en général portés à la bienveillance et presque à une certaine admiration même pour l'homme qui dans un physique faible déploie plus de force que ne semble lui en avoir accordé la nature. Son âme nous paraît supérieure à son corps, et nous croyons devoir lui savoir gré d'un double triomphe. Indépendamment de cette raison, peut-être réelle à mon insu, une raison toute singulière et dont je ne veux point faire mystère m'attirait vers ce jeune lieutenant d'artillerie. Ce n'était pas seulement, dans sa petite taille, le mérite de cette activité courageuse, de ce mouvement perpétuel, de cette agitation physique qui, pleine d'énergie, commençait à la tête et ne s'arrêtait pas même aux dernières extrémités! C'était, dis-je, dans tout cet ensemble, une ressemblance frappante avec l'un des plus fameux, ou même le plus fameux des révolutionnaires qui eussent paru sur la scène de la République. Ce révolutionnaire, dont on est impatient de savoir le nom, je n'ai point à hésiter de le nommer, dans l'expression naïve de la franchise qui dicte mes *Mémoires*. Eh bien! ce ménechme de Bonaparte, c'était Marat. J'avais beaucoup vu ce dernier sur les bancs de la Convention, et même auparavant; je ne pouvais pas avoir éprouvé plus d'attrait pour lui que n'en inspiraient et que ne permettaient sa violence perpétuelle et ses appels au carnage; mais cependant, sans vouloir justifier ni expliquer son système comme publiciste, j'étais loin de croire Marat un diable aussi monstrueux qu'il a passé et qu'il passera toujours pour l'être: et puisque sa physionomie vient de m'être rappelée par l'apparition d'une autre devenue depuis si fameuse, je crois devoir placer ici quelques traits qui reviennent à ma mémoire sur cette première famosité, non supérieure, mais antérieure à celle de Bonaparte.

Lorsque Louvet attaqua Robespierre, Marat, placé sous la tribune, les bras croisés, parlait en sa faveur avec force gesticulations. « Je n'aime pas, dit-il, Robespierre: c'est un orgueilleux, jaloux de domination; mais c'est un républicain pur, et je dois sous ce rapport le soutenir. Je ne suis pas plus l'ami de Danton. Je veux que les républicains soient sévères: on ne fait rien pour le peuple, et c'est le peuple qui doit consolider la Révolution. Les hommes d'État se disputent à qui sera meneur: ils oublient l'intérêt de la liberté, et n'écoutent que des passions et des intérêts funestes à la République. »

Marat était républicain, mais avec une ardeur qui passait les bornes de la modération; la moindre teinte d'un discours contraire aux principes d'égalité, de liberté, le portait aux soupçons les plus violens : bonhomme d'ailleurs dans la société, où son instruction le rendait intéressant. S'il eût vécu assez pour voir la République triomphante, il se serait, disait-il, renfermé dans la sphère de ses études, les sciences et les lettres; et il y avait plus de bonne foi dans cette annonce de ses projets ultérieurs, qu'il n'y en aura dans la pensée de celui qui est le sujet de ce parallèle, lorsqu'il dira, quelques jours avant le passage du Rubicon, le 18 Brumaire, et après cette journée, qu'il n'a d'autre pensée que celle de se retirer à la Malmaison, pour y cultiver les mathématiques, et tout au plus pour y être juge de paix.

Lorsqu'il s'agissait de ce qu'il croyait l'intérêt de la République, aucune considération ne l'arrêtait. Il apostrophait à la tribune et dans ses écrits le meilleur de ses amis, comme il eût soutenu ses ennemis personnels, quand il les croyait attachés à la liberté. Telle était la règle de sa conduite envers Robespierre, Danton et tous ses collègues de la Convention nationale; marchant d'ailleurs le plus souvent par sauts et par bonds, et se croyant tous les droits de l'insolence et de la bizarrerie, alors même qu'il avait l'air de suivre les devoirs de l'humanité et d'en épouser les sentimens généreux.

L'une des premières notabilités féminines de 1789, qui n'avait pas cessé d'être en mouvement depuis cette époque, Mlle Théroigne, très connue dans Paris, surtout par sa démocratie, fut soupçonnée de défection, arrêtée par le peuple et conduite au Comité siégeant aux Feuillans, aux cris répétés : « A la lanterne! » La foule devint si grande, si considérable et si menaçante, que les membres du Comité désespéraient de sauver la pauvre amazone; lorsque Marat arriva, le danger était imminent, même pour les membres du Comité, qui différaient de la livrer. Marat leur dit : « Je la sauverai. » Il prit par la main Mlle Théroigne, parut devant le peuple irrité, en lui disant : « Citoyens, vous voulez attenter à la vie d'une femme! Allez-vous vous souiller d'un pareil crime? La loi seule a le droit de la frapper : méprisez cette courtisane. Revenez, citoyens, à votre dignité. » Les paroles de l'*Ami du peuple* apaisèrent le rassemblement. Marat profita de cet intervalle de calme pour enlever Mlle Théroigne, et l'introduisit ensuite dans la salle de la Convention : il la sauva par cette démarche hardie. Je fus témoin d'un acte à peu près semblable rue Saint-Honoré. Le peuple avait saisi un homme vêtu d'un habit noir, poudré et frisé, suivant la mode de l'ancien régime. « A la lan-

terne! » criait-on de toutes parts, « à la lanterne, l'aristocrate! » On se disposait à l'y accrocher, lorsque Marat perça la foule, en disant : « Qu'allez-vous faire d'un aristocrate aussi méprisable? Je le connais. » Il le saisit, et, lui donnant un coup de pied au derrière : « Voilà, dit-il, une leçon qui le corrigera. » Le peuple battit des mains, et l'aristocrate se sauva à toutes jambes.

La mort même de Marat, ont dit ses défenseurs, n'a tenu qu'à un mouvement de générosité. Charlotte Corday se présenta chez lui et elle demanda à lui parler. On lui répond qu'il est dans son bain et malade. Elle lui fait dire qu'une dame malheureuse vient réclamer sa protection et son humanité. C'est sur ces paroles rendues à Marat qu'il ordonna qu'elle fût admise. « Le malheur, citoyenne, lui dit-il en la voyant, a des droits que je n'ai jamais méconnus : asseyez-vous. » C'est alors que Charlotte Corday tira son poignard et acheva celui qui serait peut-être, quelques jours plus tard, mort de maladie. Quelle série d'événemens bien différens, si elle avait accordé la préférence à Robespierre!...

Marat donnait aux pauvres tout ce qu'il possédait : il est mort insolvable, ayant épuisé tous les bénéfices provenant de ses ouvrages et de ses journaux politiques, qui avaient eu beaucoup de vogue. J'ai peine à me rendre compte qu'un homme qui a montré parfois des actes et même des élans de sensibilité, ait débité des discours et tracé des pages qui feront à jamais frémir les siècles.

Au surplus, puisqu'une ressemblance très réelle de Bonaparte avec Marat vient de me reporter un moment sur celui-ci avec quelques détails, la suite des événemens pourra mettre le lecteur à même de continuer le parallèle ; et s'il est d'abord constant que la férocité de Marat, plus violente ou expressive, a été moins personnelle et plus désintéressée que celle de Bonaparte, on pourra juger par les faits, et leur ensemble récapitulé, lequel des deux personnages en intensité et en quantité numérique aura été le plus coupable envers l'humanité et le plus funeste à la société et à la liberté.

Ma prédilection pour Bonaparte fit taire ses ennemis. Cependant le Comité de salut public, appréciant la justesse de nos réflexions sur l'incapacité de Carteaux et de Doppet, les remplaça tous les deux par le général Dugommier. Bonaparte se trouvait présent à l'arrivée du nouveau général en chef, au moment où il venait prendre le commandement militaire. Éminemment capable, non moins loyal et généreux que brave, Dugommier accorda de suite la plus grande confiance à celui qu'il appelait, et qui s'honorait lui-même de son nom : « Mon petit protégé. » Bonaparte

ne tarda pas à en abuser ; il prit bientôt un ton absolu et décisif qui déplut au général en chef. Dugommier avait une réputation et un caractère qu'on ne dominait pas : ses plans étaient à lui, et des conseils trop officieux n'y changeaient rien. Bonaparte commandait l'artillerie provisoirement, par l'absence du général Léblé (*sic*) et celle du commandant Donmartin, qu'une blessure grave avait forcé de se retirer sur Marseille. Ce n'était pas assez pour lui de ce commandement important, il fallait qu'il se mêlât de tout et de tout le monde. Impatienté de ses observations et de ses insinuations, tour à tour adulatrices et violentes, Dugommier invita Bonaparte à rester dans la sphère de son commandement : il le lui ordonna d'un ton ferme et qui ne permettait pas de répliquer.

II

Les désordres avaient cessé devant le nouveau général en chef. Déjà il avait ordonné toutes les dispositions défensives ; ensuite, dans un conseil de guerre, il nous lut son plan d'attaque, qui fut unanimement adopté. Mes collègues restèrent auprès du chef. J'allai prendre mon poste à la division de gauche, commandée par Lapoype.

L'armée assiégeante de Toulon ne dépassait pas vingt-cinq mille hommes : l'ennemi en opposait trente mille. Les Espagnols et les Anglais, principaux maîtres de cette ville, avaient réparé les forts et établi de nouvelles batteries ; celle de Malbousquet était maîtresse de toute la plaine. Dugommier répara la faute de nos artilleurs, qui nous laissaient ce désavantage. Dans une nuit, sur le haut d'un rocher, il construisit la terrible batterie de la Convention, qui domina l'ennemi.

Plusieurs sorties avaient été repoussées ; et le général O'Hara, poursuivi et enveloppé par nos grenadiers, était tombé en notre pouvoir. Enfin, le jour convenu, le 18 décembre, Toulon fut attaqué sur tous les points ; le combat fut sanglant. Dugommier s'empara de toutes les redoutes et des retranchemens élevés par l'ennemi : il le délogea aussi des positions formidables de Balaguier et de l'Aiguillette, dont il s'était emparé par la négligence de Bonaparte à perfectionner les moyens de défense en cet endroit, où il aurait dû placer de la grosse artillerie ; et, devenu maître de ces postes importans, Dugommier ordonna à Bonaparte d'en prendre possession. Celui-ci exécuta ce mouvement avec une lenteur qui facilita aux assiégés l'évacuation de Toulon, qui eut lieu le 19 décembre. Avant de se retirer, quand l'ennemi jugea ne pouvoir plus se maintenir dans la ville, il incendia les vaisseaux

stationnés dans le port, prit ceux qui étaient armés et que commandait Trogoff, embarqua ses troupes et une partie des insurgés, mit sous voile et sortit du port ainsi que de la rade, sans éprouver de grands dommages. L'incendie de nos vaisseaux et de quelques-uns de nos établissemens maritimes fut arrêté par les employés de l'arsenal, et plus particulièrement par les forçats, qui firent des prodiges pour éteindre ces flammes allumées par les Anglais. C'est parce que, dans le récit des faits, nous avions cru ne pouvoir refuser à ces malheureux la justice qui leur revenait dans cette circonstance, qu'on a dit que nous les avions proclamés « les seuls honnêtes gens de la ville de Toulon. »

Pendant que Dugommier battait l'ennemi sur la droite, Lapoype et moi nous attaquions avec succès le fort Pharon (Faron), qu'on réputait imprenable. Masséna, que j'avais appelé de l'armée d'Italie, était avec nous. J'étais d'avis qu'on investît la place pendant la nuit ; mais la marche fut si lente, que nous n'abordâmes les parapets du fort qu'au grand jour. Un feu croisé de boulets, de mitraille et de balles renversa nos premiers rangs : nos troupes reculèrent, se dispersèrent et se réunirent au bas de la montagne. Je connaissais le pays : de concert avec le général Lapoype, qui approuva mes dispositions, j'envoyai l'adjudant général Micas, à la tête d'un détachement, avec ordre de s'emparer du pic de la montagne que je lui désignai, en suivant la route indiquée. Muni de quelques pièces de petit calibre, qu'on tira par le moyen de cordages, Micas, avec autant de célérité que de courage, parvint au passage escarpé du pas de la Masque, extermina les Espagnols qui le gardaient, et s'établit avec ses canons au pied de la montagne, derrière quelques murs à demi éboulés. De là il plongeait sur le fort Pharon. Dès que Micas eut commencé sa canonnade, qu'il soutint vivement, Lapoype et moi, nous redoublâmes la nôtre. J'avais donné mes ordres et je marchais sur Pharon, lorsqu'un des capitaines de la troupe que je conduisais, et qui était fort près de moi, tomba mort à mes pieds et tout couvert de sang ; ce sang rejaillit sur mes habits. Je ne le croyais que blessé, et je me précipitais sur lui pour le relever et le secourir, quand les soldats qui nous environnaient s'imaginèrent que c'était moi-même qui me trouvais frappé, et l'un d'eux criait avec désespoir : « Le représentant du peuple est mort ! » Je tirai aussitôt mon sabre, menaçant celui qui proférait ce cri et tous ceux qui l'auraient répété, et qui auraient porté la crainte dans l'armée en même temps qu'ils auraient averti l'ennemi. « Non, mes camarades, leur dis-je avec véhémence ; je marche encore à votre tête : nous allons triompher ensemble ! En avant, mes amis ! »

L'ennemi, assailli de toutes parts, sortit du fort, dont nous nous emparâmes à l'instant, et se retira à la hâte. Toutes ses positions inférieures furent écrasées par notre feu, qui les dominait. Ainsi Toulon et le fort la Malgue, où portaient quelques-uns de nos boulets. Vaincue à droite par Dugommier, vaincue à gauche par Lapoype, l'armée ennemie opéra sa retraite. La nôtre brisa les portes de la ville insurgée. Nous entrâmes dans Toulon. Les troupes de marine, qui avaient refusé d'ouvrir, étaient rangées en bataille sur la place ; elles furent cernées, et mirent bas les armes. Nous rendîmes compte au Comité de salut public que l'armée de la République était entrée dans Toulon le 29 frimaire. Sur le rapport du Comité, la Convention nationale décréta que l'armée dirigée sur Toulon avait bien mérité de la patrie; que le nom de Toulon serait remplacé par celui de *Port-de-la-Montagne;* et que les maisons de l'intérieur de cette ville seraient rasées. Cette mesure nous parut si grave qu'elle ne fut exécutée que sur des maisons où se réunissaient les comités rebelles. La Convention ordonnait aussi la punition des traîtres. Les chefs des troupes marines nous étaient dénoncés comme auteurs de tous les malheurs de cette contrée de la France. Les représentans du peuple, d'accord avec les généraux, crurent ne pouvoir se dispenser d'obéir, au moins en partie, aux volontés de la Convention et du Comité de salut public, et, tous réunis pour reconnaître la nécessité des mesures de rigueur, on décida l'établissement d'un nombreux et grand jury. Ceux des chefs militaires et civils qui furent convaincus d'avoir participé à la rébellion et à la tradition de Toulon aux ennemis furent condamnés, suivant l'exemple qu'ils en avaient donné les premiers, lorsque, maîtres de Toulon et soutenus par les coalisés qu'ils y avaient introduits, ils avaient, au nom de Louis XVII, arrêté, condamné et exécuté tant de malheureux patriotes.

Au moment de la prise de Toulon, et alors que nous entrions en vainqueurs, je marchais environné de tous ceux qui ne demandaient que justice et vengeance et qui s'applaudissaient du triomphe que nous venions de remporter. Éloigné d'eux avec un sentiment pénible, je ne pus retenir un soupir : « Faut-il, m'écriai-je avec désespoir, que mon oncle se trouve parmi ceux que mon devoir m'impose de frapper, et que mes compagnons d'armes désignent comme des victimes qu'on doit sacrifier au salut public ! » Mes larmes furent aperçues, mais elles me furent pardonnées par ceux à qui la colère la plus légitime ne pouvait faire prendre ces larmes pour une trahison. Ils me rendirent la justice de reconnaître que si j'avais un cœur de parent, les lois

sacrées de la patrie ne pouvaient être méconnues. Mon oncle, Auguste Barras, dont les opinions paraissaient suspectes alors, ne se trouva pas heureusement dans la ville rebelle. Mme Lapoype, qui avait si généreusement favorisé l'évasion de nos secrétaires des cachots de Toulon, n'avait pu les suivre quand ils s'échappèrent de la ville. Lors du siège, la première bombe qui fut tirée tomba dans sa chambre, et son mari commandait une division de l'armée assiégeante ! Mme Lapoype fut miraculeusement sauvée.

La perte des ennemis fut évaluée à dix mille hommes. Nous prîmes plusieurs arrêtés pour rétablir l'ordre, et l'on fit cesser tout pillage, suite malheureuse d'une pareille catastrophe. C'étaient les sectionnaires eux-mêmes, premiers auteurs de tant de malheurs, qui étaient les premiers pillards. Les effets laissés par les rebelles et les ennemis furent évalués à deux millions. Un million fut affecté en indemnité à l'armée.

Tout ce que je viens de retracer établit assez la trahison et les massacres commis par la classe des privilégiés d'une ville dont la classe populaire fut toujours dévouée à la République. L'armée assiégeante fut bien loin d'exercer dans sa victoire les vengeances que la malveillance lui attribua. On voit que l'exécution des ordres plus que rigoureux des comités de gouvernement fut suspendue et ajournée.

Saliceti, Moltedo et Ricord restèrent à Toulon ; ils furent ensuite remplacés par d'autres députés. Ceux-ci amenèrent avec eux des hommes déconsidérés qui facilitèrent de nouvelles réactions. Ces réactions du Midi sont de celles dont on ne peut assigner la fin. Commencées à Avignon, à Marseille, à Toulon, dans tous les pays circonvoisins, avant 1793, elles se prolongeront à des époques bien avancées, sous la Convention, sous le Directoire. Croirons-nous qu'elles aient jamais été éteintes, lorsque le ci-devant comtat d'Avignon deviendra, en 1815, le nouveau théâtre d'un des plus épouvantables crimes qui aient été commis de mémoire d'homme, l'assassinat du maréchal Brune, que ses bourreaux ont eu l'impudente férocité de travestir en un suicide ? Cette invention n'a aucun exemple pareil dans l'histoire : elle est toute moderne !

La reprise de Toulon vient sans doute de prendre sa place dans l'histoire, parmi les grands faits d'armes qu'elle conservera. Sa gloire ne risque point d'être effacée par ce qu'il est réservé aux armées de la République de conquérir bientôt. Quelque brillans que puissent être des triomphes postérieurs, ils ne peuvent obscurcir, encore moins effacer, ceux qui les ont précédés. Celui dont je parle a le mérite incontestable d'être l'un des premiers

obtenus par les armées républicaines : elles commençaient à prouver que rien ne serait impossible à la valeur française. La route de l'audace fut alors frayée. Je craindrais de paraître abonder dans une cause personnelle si j'exprimais l'enthousiasme que réveille encore en moi ce souvenir de mes premières années. Sans doute je ne vois pas pourquoi je me séparerais de l'honneur qui peut m'en revenir pour ma part ; j'y ai coopéré de tous mes efforts, de très bon cœur et non sans quelque succès ; mais le vainqueur des coalisés de Toulon, le véritable « preneur » de la ville, si l'on peut ainsi dire, ce n'est pas un autre que le général Dugommier, c'est à Dugommier qu'en appartient l'immortel trophée !

La prise du général O'Hara, attribuée à Bonaparte, le vaisseau anglais qu'il aurait coulé bas, le plan de campagne auquel il aurait participé, sont autant d'assertions fausses, imaginées par celui qui en a imaginé bien d'autres, répétées par ses flatteurs le jour où il a eu de l'argent pour les payer. Bonaparte donna quelques preuves de son talent militaire qui commençait à se développer, mais il n'agit que secondairement dans cette circonstance. Je le répète, le véritable « preneur » de Toulon, c'est Dugommier.

Les troupes de l'armée sous Toulon furent de suite distribuées aux armées d'Italie et des Pyrénées. Dumerbion prit le commandement de la première, Dugommier fut envoyé à la tête de celle des Pyrénées, où il devait être tué après plusieurs combats glorieux qui décidèrent la paix avec l'Espagne. Quant à Bonaparte, après le siège de Toulon, il fut nommé général de brigade, avec ordre de se rendre à l'armée d'Italie, sous les ordres du général Dumerbion : ce fut là qu'il se lia, par la protection d'Arena, avec Robespierre jeune, Ricord et sa femme, devenus depuis ses protecteurs. Dès la première armée d'Italie, où n'étant encore qu'officier très subalterne il avait déjà le désir et le système d'arriver par tous les moyens, Bonaparte, croyant que celui des femmes était puissant, faisait assidûment la cour à la femme de Ricord, qu'il savait avoir beaucoup d'empire sur Robespierre jeune, collègue de ce député. Il poursuivait Mme Ricord de tous les égards, lui remassant ses gants, son éventail, lui tenant, quand elle montait à cheval, la bride et l'étrier avec un profond respect, l'accompagnant dans ses promenades à pied, le chapeau à la main, paraissant trembler sans cesse qu'il ne lui arrivât quelque accident.

Avant le départ des généraux et des représentans du peuple qui avaient reconquis Toulon, lorsque les exécutions militaires auxquelles il avait été impossible de se soustraire n'étaient pas encore terminées, d'après le vœu des Toulonnais républicains,

peuple et fonctionnaires, les comités révolutionnaires, qui avaient remplacé les comités royalistes, voulurent nous donner un repas d'amitié et de fraternité. Une table de cent couverts était dressée, autour de laquelle étaient rangés un bon nombre de patriotes qui justifiaient tout à fait le titre de « sans-culottes » dont on était alors paré, tant ils étaient déguenillés. Parmi les représentans du peuple était déjà assis Fréron, et parmi les militaires le jeune capitaine dont j'avais remarqué et apprécié le caractère et l'activité avant le siège. Il était aussi déguenillé et remarquable par son sans-culottisme qu'il m'avait paru l'être par ses dispositions précoces dans l'art de la guerre. On m'avait fait l'honneur de m'attendre, et lorsque j'arrivai, je trouvai ma place vacante, en signe de distinction. J'avouerai que, malgré toutes mes bonnes dispositions pour rendre justice aux hommes du peuple qui avaient tant mérité dans ce grand combat de la liberté, je fus surpris de la composition de ce repas, dont la plus franche nature faisait un peu trop les frais. Je crus devoir à notre caractère de représentans du peuple de penser et de dire que peut-être, en fraternisant tout à fait de cœur avec nos concitoyens, nous devions dîner un peu plus de côté, c'est-à-dire nous faire placer, à un autre étage, une table où nous pussions encore nous occuper des affaires de la République sans être dérangés et distraits par la cohue. Je me voyais salué fort respectueusement par le jeune capitaine, qui, tout prêt qu'il était à dîner avec les sans-culottes, me témoignait par son regard et ses politesses, qui ressemblaient à des génuflexions, le désir de venir avec les représentans du peuple et de jouir déjà d'un privilège. Je lui dis : « Capitaine, tu viendras dîner avec les représentans. » Bonaparte, me remerciant, me montrait ses coudes percés, qui lui donnaient l'inquiétude de n'être pas présentable à notre couvert. Quoique nous fussions alors très peu occupés de toilette, il était difficile cependant de ne pas convenir que le capitaine aurait pu avoir un habit plus propre. « Va te changer, lui dis-je, au magasin militaire : j'en donne l'ordre au commissaire des guerres » ; ce qui fut exécuté. Bonaparte reparut l'instant d'après avec un habit complet, équipé à neuf des pieds à la tête, se tenant à la distance la plus respectueuse des représentans du peuple, et, toujours le chapeau à la main, il le portait aussi bas que son bras pouvait descendre. Le dîner se passa comme alors : beaucoup de patriotisme, une conversation très ardente, dans laquelle Bonaparte se mêlait par intervalles avec la plus grande vivacité; mais, commençant déjà le double rôle qui était dans son caractère, il trouvait le temps d'alterner entre le repas des représentans du peuple, dont il était

si heureux et si fier, et celui des sans-culottes, rangés dans l'autre salle, auxquels il allait comme offrir des regrets de n'être point avec eux, et faire les coquetteries italiennes dont on peut entrevoir ici le prélude, et dont la suite fera probablement connaître bien d'autres détails.

Le rôle de Bonaparte à Toulon se résume donc, selon Barras, en trois fautes militaires commises. Étranger à la conception du plan, dont tout l'honneur est attribué au général en chef, Bonaparte est resté étranger même à l'exécution de ce plan, ou n'y a participé que pour compromettre maladroitement une combinaison dont la réussite, assurée sans cette « bêtise (1) », eût rendu plus décisif le triomphe de l'armée conventionnelle. Tout ce qu'accorde Barras à Bonaparte, c'est d'avoir donné « quelques preuves de son talent militaire qui commençait à se développer, » d'avoir montré des « dispositions précoces dans l'art de la guerre. » Un officier assez bien doué, en somme, actif et de quelque intelligence, mais qui n'a agi que « secondairement » dans cette circonstance. Le véritable « preneur » de Toulon, c'est Dugommier.

Il ne peut être question d'aborder ici avec les développemens qu'elle comporte la discussion de cette thèse (2). Je me contenterai donc de rappeler que l'héroïque et loyal soldat à qui Barras attribue la prise de Toulon, Dugommier lui-même, a rendu à Bonaparte ce qui lui appartient. Lors du conseil de guerre qui fut tenu le 25 novembre, neuf jours après son arrivée à l'armée, le nouveau général en chef déclara « qu'il ne croyait pas pouvoir offrir de plan d'attaque plus lumineux, plus exécutable, que celui qui lui avait été présenté par le chef de bataillon commandant l'artillerie; qu'ayant suivi les idées de ce plan, il venait, de son côté, d'en rédiger un lui-même à la hâte; et ce plan, dont il se plaisait à rendre tout l'honneur à son premier auteur, Dugommier le soumit au conseil (3). »

Arrivé pour ainsi dire de la veille à l'armée de Toulon, comment Dugommier aurait-il eu le temps de mûrir, de dresser un plan? L'honneur est assez grand pour lui d'avoir compris du premier coup le mérite de l'idée d'un autre et, après l'avoir adoptée sans hésitation, de l'avoir en outre exécutée avec une indomptable vigueur. Jetez les yeux sur ce plan de Dugommier (4):

(1) Note autographe de Barras : « Aucun vaisseau de guerre anglais ne fut coulé à Toulon, par la bêtise de Bonaparte. » (*Papiers* de M. de Saint-Albin.)

(2) On trouvera cette discussion dans une étude consacrée au *Rôle de Bonaparte au siège de Toulon.* Voir la préface du tome Ier des *Mémoires* de Barras, p. LII à LXXIX.

(3) *Vie de Dugommier*, composée en 1799 par A. Rousselin de Saint-Albin, encore inédite, sauf un fragment — précisément relatif au siège de Toulon — publié par le fils de l'auteur parmi les *Documens relatifs à la Révolution française*, extraits des œuvres inédites de A. Rousselin de Saint-Albin, Paris, Dentu, 1873, 1 vol. in-8°. Le passage que je cite est extrait du manuscrit même de M. de Saint-Albin, dont le texte n'a pas toujours été scrupuleusement reproduit dans la publication ci-dessus mentionnée. Composée sur de nombreux documens authentiques rassemblés à cet effet par M. de Saint-Albin lorsqu'il remplissait, en 1798, au ministère de la Guerre, les fonctions de secrétaire général de Bernadotte, cette *Vie de Dugommier* présente un véritable intérêt historique.

(4) *Observations sur le siège de Toulon*, manuscrit de huit pages, signé Dugommier et suivi d'un plan d'attaque. (*Archives de la Guerre*, correspondance militaire, armée de Toulon, décembre 1793.)

certaines phrases sont d'une allure si étrangement napoléonienne, qu o peut se demander si ce ne serait pas, d'aventure, Bonaparte lui-même qui les aurait rédigées pour son chef. « Le succès d'une entreprise quelconque dépend *du calcul exact des moyens* que l'on y emploie, de *leurs justes proportions* et de *leurs rapports respectifs.* » Voilà une formule qui sort d'un cerveau de mathématicien. « *Les vaisseaux sont les remparts maritimes de la ville de Toulon.* Si nous les forçons de s'éloigner, elle perd son principal appui. » Image vive et raisonnement serré : n'est-ce point là encore une des caractéristiques de la « manière » de Napoléon ? « L'attitude de l'ennemi après l'événement, celle de notre armée, *enfin les circonstances, qu'il faut toujours consulter à la guerre, régleront notre conduite ultérieure.* » Quiconque a eu, si peu que ce soit, commerce avec la pensée de Napoléon, conviendra que cette phrase-là porte indubitablement la marque de l'homme de guerre avisé dont la stratégie fut toujours aussi souple que sa politique, hélas! se montrait inflexible.

Dans sa relation des attaques de Toulon, Marescot fait une remarque importante. Au conseil de guerre du 25 novembre « le général en chef lut un projet d'attaque qui fut suivi d'un autre plan prescrit par le Comité de salut public. *Ces deux plans différaient fort peu l'un de l'autre.* » Comment auraient-ils différé, puisqu'ils avaient une origine commune, le plan de Bonaparte (1), expédié à Paris au ministre de la Guerre, approuvé par le Comité (2) et communiqué évidemment par le jeune commandant de l'artillerie à son général en chef, dès l'arrivée de Dugommier à l'armée de Toulon ?

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, c'est toujours la pensée de Bonaparte qu'on trouve comme inspiratrice du plan dont l'exécution rendit les armées de la Convention maîtresses de Toulon. Cette pensée est si puissante, que tous ceux qui se sont trouvés en contact avec elle en demeurent imprégnés.

Comme s'il avait prévu le plaisir que cette déclaration causera sans doute à M. le colonel Iung, qui, dans *Bonaparte et son temps*, a soutenu précisément la même thèse (3), Barras affirme que Bonaparte n'a contribué en quoi que ce soit à la reddition de la place. Les documens lui répondent, et voici ce qu'ils disent clairement :

1° Bonaparte a vu le premier où étaient les clefs de la ville;

2° Il a préparé seul les moyens d'aller les prendre là où il avait dit qu'elles étaient;

3° Avec ses compagnons et ses chefs il est allé les chercher à cet endroit, dès longtemps désigné par lui. Et comme elles y étaient en effet, Toulon fut pris.

Telle est, brièvement et exactement résumée, l'histoire du siège de Toulon en 1793; tel, le caractère du rôle que Bonaparte a joué à ce siège.

(1) *Archives de la section technique du Génie,* au ministère de la Guerre. Projet d'attaque de Toulon, adressé au ministre par Bonaparte le 24 brumaire an II. Publié dans la *Correspondance de Napoléon,* 14 novembre 1793, n° 4.

(2) « Une note d'un membre du Comité de salut public d'alors nous apprend... que le Comité de salut public... *fut si content des vues du jeune officier d'artillerie,* qu'il le nomma chef de brigade et pressentit son génie. » (*Vie de Dugommier,* par A. Rousselin de Saint-Albin, fragment publié dans les *Documens relatifs à la Révolution française,* par H. de Saint-Albin, p. 242.)

(3) Voir *Bonaparte et son temps,* par le lieutenant-colonel Th. Iung, II, p. 386 à 395.

En d'autres termes, il fut celui qui veille quand les autres se reposent, celui qui agit tandis qu'on délibère et qu'on bavarde. Il fut la pensée de cette héroïque armée, — la pensée obstinément fixée sur la ville rebelle que la République avait commandé de réduire, — l'œil toujours ouvert de la Patrie en danger sur la trahison scélérate qu'il fallait châtier.

J'aime à me le représenter, au bord de la mer, fouillant de son regard d'aigle la rade où se balancent les vaisseaux anglais, les vaisseaux maudits qu'il rencontre dès son premier pas, qu'il rencontrera toujours, jusqu'à la fin! — ou bien encore, le soir, contemplant la lune qui, comme un boulet rouge échappé de ses batteries, monte en parabole dans le ciel, éclairant les profils menaçans du fort Mulgrave, du « volcan inaccessible » dont parle Dugommier dans son admirable rapport sur la prise de Toulon (1). Telle la clarté de l'astre remplit l'espace, telle la gloire de son nom remplira bientôt l'univers. Quels rêves sublimes devaient hanter sa pensée, orageuse et profonde comme le flot qui venait mourir à ses pieds!

Barras a compté les trous qui perçaient son habit; mais le cœur qui battait sous cet habit troué, comment Barras l'aurait-il deviné et compris? Défense à ce qui est petit de mesurer ce qui est grand!

Musset-Pathay a mieux vu et son jugement mérite d'être retenu. Bonaparte, dit-il, « fut l'âme du siège de Toulon (2) ». Une âme, oui, c'est bien cela qu'il était déjà, et qu'il fut toujours; l'âme la plus forte, la plus véritablement et magnifiquement souveraine qui ait jamais été. Et si elle fut telle, c'est que, outre les dons les plus éclatans de l'intelligence, elle avait reçu de Dieu ce qui les féconde, ce qui fait produire au génie même des fruits qu'il ne donnerait pas sans cela : la volonté, l'énergie, la constance, la trempe du caractère en un mot. Il n'est pas mauvais de rappeler que, si cet homme a été si grand, c'est parce qu'il a porté au suprême degré de puissance cette force morale sans laquelle nations ou individus ne sont plus que des apparences de peuples, des simulacres d'hommes, — un je ne sais quoi sans ressort, qui tombe à terre dès qu'on le touche.

Ainsi conçue, l'admiration pour Napoléon n'est pas un fétichisme puéril. C'est un acte de foi en la royauté de l'esprit, en sa haute prééminence sur tout ce qui ne relève pas de lui. J'ose espérer qu'on me fera l'honneur de croire que ces raisons d'ordre philosophique ne sont pas étrangères aux sentimens que j'ai voués à la mémoire de l'Empereur. Si quelqu'un insinuait nonobstant, ainsi qu'il arrivera sans doute, que l'âme d'un « grognard » revit en moi, je répondrai que je suis sensible à l'honneur qu'on me fait, mais que je ne m'en crois pas tout à fait digne.

Certes, je suis reconnaissant à l'Empereur de nous avoir gagné beaucoup de batailles. Peut-être de bons esprits jugeront-ils comme moi que nous n'avons pas le droit, à cette heure de notre histoire, de nous montrer par trop détachés sur ce point. Mais je lui sais gré bien plus encore de nous avoir légué le plus bel exemplaire qui soit de l'instrument moral avec lequel on les gagne. J'estime, en effet, que plus la conception matérialiste prévaudra même dans le noble art de la guerre; plus la guerre deviendra *scientifique*, comme on dit; plus sa préparation sera fondée sur les seuls moyens de la force matérielle; plus le nombre, qui règne déjà dans la politique, sera considéré, là aussi, comme la raison dernière et le suprême recours : plus aussi

(1) *Archives de la Guerre*, lettre de Dugommier au président de la Convention, du 6 nivôse an II et rapport accompagnant cette lettre.

(2) *Relations des principaux sièges faits ou soutenus en Europe par les armées françaises, depuis 1792;* Paris, 1806, 1 vol. in-4° de texte et un atlas.

l'esprit se vengera des dédains qu'on lui témoigne, si l'on commet la faute de ne plus croire à sa vertu souveraine, de ne pas s'adresser à lui, qui seul pourtant peut opérer le miracle de changer en armée l'immense et flasque multitude de nos soldats. Qu'une armée soit une âme, — âme multiple et une, ardente et vibrante, irrésistible quand certains souffles passent sur elle et la soulèvent : c'est là un enseignement spiritualiste qui découle avec assez d'évidence, il me semble, de l'histoire de Napoléon, comme de celle aussi de la Révolution.

En 1812, la Grande Armée est détruite. On le croit du moins : et l'Europe, délivrée du cauchemar de cette héroïque geôlière qui la tenait aux fers, tressaille d'espérance. Erreur! Le désastre a épargné le cerveau brûlant d'où la Grande Armée est sortie comme une lave. La Grande Armée, c'est la pensée, c'est l'âme, — il me faut bien revenir toujours à ce mot, — l'âme de Napoléon, et Napoléon n'est pas mort. Il revient, il rapporte une étincelle du feu sacré qui embrasait les légions invincibles que la morne Russie lui a prises. Et cette étincelle suffit. Mise au cœur des conscrits de 1813, elle fait de ces enfans des héros. Du tombeau glacé où gît la Grande Armée, surgit soudain une autre Grande Armée, sublime comme l'ancienne. Le brasier qu'on croyait éteint, — et qui ne l'était pas, puisque Napoléon, principe de cette flamme, vivait encore, — se ranime et flambe de nouveau. Et la coalition terrifiée se demande, à Lützen, à Bautzen et à Dresde, si ce ne sont pas les soldats d'Austerlitz et d'Iéna qu'elle retrouve devant elle.

Avec ce seul mot : la Patrie en danger, la Révolution avait accompli déjà des prodiges de même ordre et non moins étonnans que celui-là. La Patrie en danger! Mot magique qui volait sur les ailes de *la Marseillaise*, — glaive flamboyant que les quatorze armées de la République portaient devant elles, et à l'approche duquel les armées ennemies fondaient comme la neige au soleil!

Et si l'on me demande maintenant pourquoi j'aime, pourquoi j'admire la Révolution et Napoléon, — j'espère qu'aucun esprit assez court ne se rencontrera pour être surpris de me voir associer dans un même culte cette grande chose et ce grand homme, — je répondrai simplement qu'entre autres raisons que j'ai de les admirer et de les aimer, il y a celle-ci : que la Révolution et Napoléon ont rendu à une doctrine philosophique qui m'est chère le service de prouver par d'immortels exemples la toute-puissance, aujourd'hui méconnue, de l'idée.

George Duruy.

LA MORALITÉ

DE LA

DOCTRINE ÉVOLUTIVE

Il ne saurait évidemment y avoir de morale sans obligation ni sanction ; — et c'est pourquoi rien ne serait plus vain, ou plus fallacieux, que de vouloir tirer une morale de la science en général, ou de la « doctrine évolutive » en particulier. Nous ne l'essaierons donc point dans les pages qui suivent. Mais, comme les savans eux-mêmes ne raisonnent pas toujours parfaitement juste, j'ai pensé qu'il pourrait être utile de retourner contre les plus affirmatifs d'entre eux les conclusions de leur propre science, ou, si l'on veut, de ruiner, au nom de leur science même, la prétendue philosophie qu'ils s'efforcent aujourd'hui d'en déduire. « Nous lisons dans l'histoire sainte que le roi de Samarie ayant voulu bâtir une place forte qui tenait en crainte et en alarmes toutes les villes du roi de Judée, ce prince assembla son peuple, et fit un tel effort contre l'ennemi que non seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux pour construire deux grandes citadelles par lesquelles il fortifia sa frontière... » C'est le début superbe et hardi du second sermon de Bossuet *sur la Providence*, et, — n'étant pas de ceux qui ornent leurs discours de comparaisons superflues, — l'orateur continue en ces termes : « Je médite aujourd'hui, messieurs, quelque chose de semblable, et dans cet exercice pacifique je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. » Imitons-le à notre tour : et, de toutes les philosophies qui s'autorisent de la science, puisque l'*évolutionnisme* est sans doute « la plus avancée », montrons que la véritable

interprétation de la doctrine peut différer de celle que beaucoup de nos savans en donnent; qu'il y a quelque moyen de réduire ses enseignemens aux leçons de l'éternelle morale; et qu'il ne faut enfin pour cela que l'éclairer elle-même d'une lumière qui, précisément, ne soit pas « le flambeau de la science ».

I

C'est ainsi qu'en premier lieu, si nous savons l'entendre, la « théorie de la descendance, » — qui est comme le fort inexpugnable, et en tout cas l'idée maîtresse de la doctrine évolutive, — a discrédité pour longtemps la dangereuse hypothèse de la « bonté naturelle de l'homme ». Naïve, ou même niaise autant que dangereuse, l'hypothèse a-t-elle peut-être inspiré jadis la philosophie des Romains et des Grecs? C'est donc alors pour cela qu'ils sont morts, et de cela! Mais, sans approfondir ce point d'érudition, toujours est-il que, dans l'histoire de la pensée moderne, l'illusion de la « bonté naturelle de l'homme » ne date que de l'époque de la Renaissance, et la fortune qu'elle a faite que de la fin du XVIIIe siècle. C'est Diderot qui en a donné l'expression la plus simple, et la plus cynique, dans ce *Supplément au voyage de Bougainville*, dont je ne puis reproduire ici qu'un trop court, mais assez éloquent passage : « Si vous vous proposez d'être le tyran de l'homme, — y lisons-nous en propres termes, — civilisez-le; empoisonnez-le de votre mieux d'une morale contraire à la nature; faites-lui des entraves de toute espèce; embarrassez ses mouvemens de mille obstacles; attachez-lui des fantômes qui l'effraient; éternisez la guerre dans la caverne, *et que l'homme naturel y soit enchaîné sous les pieds de l'homme moral.* » Mais, au contraire, « le voulez-vous heureux et libre? ne vous mêlez pas de ses affaires... et demeurez à jamais convaincu que ce n'est pas pour vous, mais pour eux, que ces sages législateurs vous ont pétri et maniéré comme vous l'êtes. *J'en appelle à toutes les institutions politiques, civiles, religieuses...* Méfiez-vous de celui qui veut mettre de l'ordre. *Ordonner, c'est toujours se rendre maître des autres en les gênant* (1). » Et je n'ignore pas que le *Supplément au voyage de Bougainville* n'a paru qu'en 1796, mais les idées que Diderot y exprime ne s'en retrouvent pas moins dans les écrits de Bernardin de Saint-Pierre ou de Condorcet. Les Danton, les Desmoulins, les Hébert, les Chaumette les ont certainement partagées! Elles ont constitué le legs « sociologique » du XVIIIe siècle

(1) *Œuvres complètes de Diderot*, édition Assézat et Maurice Tourneux, t. II, p. 246-247.

à ses héritiers. Et, de même qu'elles sont au fond de nos lois révolutionnaires, ce sont bien elles que l'on retrouve à la source première de nos utopies socialistes.

A la vérité, je ne crois pas que personne osât de nos jours les soutenir publiquement. Les excès de la Révolution, les guerres de l'Empire, cinquante et quelques années d'agitations politiques nous ont ramenés, depuis Diderot, à une vue plus juste, ou moins optimiste de l'humanité. Les grands écrivains catholiques du commencement du siècle, Bonald, Lamennais, — le Lamennais de l'*Essai sur l'Indifférence*, — Joseph de Maistre, y ont contribué pour leur part, ce dernier surtout, dont on oublie trop souvent qu'il nous a laissé, — dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, — le plus beau tableau qu'il y ait de la « concurrence vitale » (1) et le plus dramatique. D'autres ensuite sont venus, Taine par exemple, et même Renan, qui, dans leurs *Origines de la France contemporaine*, ou dans l'*Histoire d'Israël*, pour nous montrer « l'homme de la nature » dans la vérité de son attitude, n'ont eu qu'à s'approprier les derniers résultats de l'anthropologie préhistorique (2). Mais ces résultats n'ont eux-mêmes été rendus possibles que par « la théorie de la descendance, » et c'est bien elle qui a, comme nous l'allons voir, achevé de ruiner la doctrine de « la bonté naturelle de l'homme. »

Si nous descendons en effet du singe, ou le singe et nous d'un ancêtre commun, et cet ancêtre à son tour de quelque origine d'autant plus « animale » qu'elle est supposée plus lointaine, ne faut-il pas qu'il y ait quelque reste en nous de toutes les formes que nous avons traversées avant de revêtir celle qui est aujourd'hui la nôtre? *Vitium hominis natura pecoris*, a dit saint Augustin : « Ce qui est vice en l'homme est nature en la bête. » Nos mauvais instincts sont en nous l'héritage de nos premiers ancêtres. Mais à quel titre et de quel droit les appelons-nous « mauvais », sinon parce qu'ils nous empêchent de nous dégager entièrement de notre animalité foncière? ou encore, et d'après la « théorie de la descendance », parce que nous ne sommes devenus hommes qu'à mesure, et dans la mesure même où nous avons jadis réussi à les surmonter? C'est pourquoi, tous ceux qui pensent qu'il importe à la morale de s'appuyer sur l'idée de la perversité native de l'homme

(1) *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*. Septième entretien.

(2) Comme il se trouvera peut-être quelqu'un pour me demander où Renan a exprimé ses idées sur ce point, on me saura gré de le lui dire sans plus attendre : « Il faut se figurer la primitive humanité comme très méchante. Ce qui caractérisa l'homme pendant des siècles, ce fut la ruse, le raffinement qu'il porta dans la malice, et aussi cette lubricité de singe qui, sans distinction de dates, faisait de toute l'année pour lui un rut perpétuel. » *Histoire d'Israël*, t. I, p. 4.

comme sur son indestructible fondement, n'ont aucune raison de repousser la « théorie de la descendance » ; et, au contraire, ils en ont dix, ils en ont vingt de s'en autoriser. « Les différences de structure entre l'homme et les primates qui s'en rapprochent le plus, — écrivait récemment, dans la dernière édition française de son livre sur *la Place de l'homme dans la nature*, le professeur Huxley, — ces différences ne sont pas plus grandes que celles qui existent entre ces derniers et les autres membres de l'ordre des primates, de telle sorte que, si l'on a des raisons de croire que tous les primates, l'homme excepté, proviennent d'une seule et même souche primitive, il n'y a rien dans la structure de l'homme qui nous autorise à lui assigner une origine différente (1). » C'est ce que nous admettons volontiers, sans hésitation ni réserve. Loin de nous les répugnances d'une ridicule vanité! Oui, nous avons en nous, dans notre sang, et pour ainsi parler, comme au plus profond de nos veines, quelque chose de la brutalité, de la lubricité, de la férocité du gorille ou de l'orang-outang! Apportons-nous d'ailleurs en naissant les semences de quelques vertus? C'est une question! et pour ma part, je serais plutôt tenté de le nier : nos « qualités » nous sont naturelles, santé, beauté, vigueur, adresse; toutes nos « vertus » me paraissent acquises. Mais ce que nous trouvons très certainement en nous, ce sont les germes de tous les vices, — à commencer par ceux que l'on impute à l'iniquité de l'institution sociale; — et qu'y a-t-il de plus naturel, je veux dire de plus explicable, si nous ne sommes que le terme actuel d'une suite infinie d'ancêtres animaux?

C'est ce qu'exprime admirablement le dogme, — ou le mythe, comme on le voudra, si universel et si profond, — du *Péché originel*. On ne s'attend pas que j'entre ici dans l'examen des controverses qu'il a soulevées, et qui ne sont pas plus de ma compétence que de mon sujet. Mais si nous le dépouillons de son enveloppe théologique, et que nous l'inclinions seulement un peu dans le sens protestant, lequel est aussi le sens janséniste, à quoi le dogme se réduit-il? Pour n'y rien mêler de nous-même, c'est Calvin qui va nous le dire. « Le péché originel est une corruption et perversité héréditaire de notre nature, laquelle étant épandue sur toutes les parties de l'âme, nous fait coupables premièrement de l'ire de Dieu, *puis après produit en nous les œuvres que l'Écriture appelle œuvres de la chair*... Par quoi, ceux qui ont défini le péché originel être un défaut de justice originelle... combien qu'en ces paroles ils aient compris toute la substance, toutefois ils n'ont suf-

(1) Th.-H. Huxley, *la Place de l'homme dans la nature*, nouvelle édition; Paris, 1891, J.-B. Baillière, p. 1.

fisamment exprimé la force d'icelui. *Car, notre nature n'est pas seulement vide et destituée de tous biens, mais elle est tellement fertile en toute espèce de mal, qu'elle n'en peut être oisive* (1). » Un véritable évolutionniste, un évolutionniste convaincu ne saurait assurément s'exprimer en termes plus précis ni plus explicites. Oserai-je pourtant avancer qu'il y a mieux encore? Et pourquoi non, si je le crois? La « théorie de la descendance » est venue donner en quelque sorte une base physiologique au dogme du péché originel; et la principale difficulté qui suspendît l'assentiment des incrédules ou de quelques croyans même, c'est vraiment Darwin et Hæckel qui l'ont levée.

Le dogme choquait la raison. Il contrariait l'idée que l'on se formait communément du pouvoir de la liberté. Mais il choquait surtout nos idées de justice; et ce qui paraissait « monstrueux » à de fort honnêtes gens, c'était que nous fussions punis, dès en naissant, d'un crime ou d'une faute que nous n'avions pas été personnellement avertis de ne pas commettre. *Quod admoneri non potest ut caveatur, imputari non potest ut puniatur!* Cependant, au lieu d'adoucir ce que la doctrine avait de dur, on l'avait rendu plus dur encore, et ce qui n'était que difficile à comprendre, il semblait qu'on eût pris une sorte d'âpre et sombre plaisir à nous le rendre inconcevable. « Chose étonnante! — s'écriait Pascal, dans un endroit célèbre des *Pensées*, — chose étonnante que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes! Car il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant le plus éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Et cependant, sans ce mystère, *le plus incompréhensible de tous*, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est incompréhensible à l'homme! » Voltaire triomphait, sur ces derniers mots, et de s'écrier à son tour : « Quelle étrange explication! l'homme est inconcevable sans un mystère inconcevable!...» En quoi, d'ailleurs, il ne faisait pas attention que, tous les jours, nous « expliquons » ainsi des choses que nous n'entendons guère par des choses que nous n'entendons point : la gravitation par l'*attraction;* les combinaisons des corps par les *affinités chimiques;* les phénomènes de la vie par les *propriétés de la matière*

(1) *Institution chrétienne*, texte français, Édition Baum, Cunitz et Reuss, 1869; Brunswig, t. I, p. 293.

organisée. Mais il n'avait pas non plus complètement tort, en ce sens qu'il raisonnait d'une manière tout à fait « analogue » à la science de son temps. La science du nôtre a en partie éclairci le mystère. Il lui a suffi pour cela de le transposer de l'ordre théologique ou métaphysique dans l'ordre physiologique. Et ce que Pascal déclarait « inconcevable » ou « incompréhensible », la théorie de la descendance en a fondé la recevabilité sur la base même de l'histoire naturelle (1).

Que d'ailleurs l'exégèse orthodoxe, — je dis protestante ou catholique, — ne se reconnaisse pas dans cette interprétation du dogme, c'est pour le moment ce que nous n'avons pas à rechercher. Nous ne faisons ici qu'indiquer un moyen, une « possibilité » d'entente entre le dogme et la science. L'abbé de Broglie écrivait, voilà deux ou trois ans : « Ni l'apparition successive des types, ni leur enchaînement ne sont en opposition avec l'enseignement de l'Église. Bien plus, le transformisme lui-même, sous la forme que lui a donnée Darwin, a droit de cité dans les écoles catholiques (2). » Et longtemps avant l'abbé de Broglie, — dans un essai bien connu sur *les Limites de la sélection naturelle*, — le naturaliste Russel Wallace déclarait expressément que les forces qui peuvent rendre compte de la transformation des espèces étaient incapables d'expliquer le passage de l'animal à l'homme. C'est ce qu'il redisait encore, en 1889, dans son livre sur *le Darwinisme* (3). Mais comme cela ne l'empêchait point de soutenir toujours « la théorie de la descendance, » et même de la fortifier ou de la développer par de nouveaux argumens, c'est tout ce que nous avons ici besoin de retenir. Pour la science contemporaine, l'abîme où « le nœud de notre condition, selon le mot de Pascal, prend ses replis et ses tours, » c'est la complexité de notre arbre généalogique. Ou, en d'autres termes encore, un dogme qui n'avait autrefois de valeur, ou de signification que pour le croyant, en a pris

(1) Voyez sur ce sujet du péché originel : Bossuet, *Élévations sur les mystères*, VIIe semaine, en particulier la cinquième et la septième élévations; et Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, t. III, ch. XXVII.

(2) L'abbé de Broglie : *le Passé et le Présent du catholicisme en France*, 1 vol. in-18; Paris, 1892, Plon, p. 113.

(3) Alfred Russel Wallace, *la Sélection naturelle*, trad. de M. de Candolle, 1 vol. in-8°; Paris, 1872, Reinwald, p. 348-391.

Voyez encore p. 403 : « Si M. Darwin n'est pas anti-darwiniste quand il admet que peut-être les animaux et les plantes n'ont pas eu d'ancêtre commun... je ne le suis pas davantage moi-même quand je fais voir que chez l'homme certains phénomènes ne peuvent être complètement expliqués par la sélection naturelle, *et semblent dès lors indiquer l'existence de quelque loi supérieure.* »

Et comparez enfin le quinzième chapitre du *Darwinisme*, traduction de M. H. de Varigny; Paris, 1891, Lecrosnier et Babé. Ce volume fait partie de la *Bibliothèque évolutionniste*.

une pour le libre penseur, grâce à la « théorie de la descendance ; » et finalement il s'est trouvé que, d'un « symbole » qui répugnait à la « raison » de nos pères, l'évolutionnisme, en notre temps, a fait presque une réalité.

Dirai-je maintenant les conséquences qui découlent de là? Je les recommande à l'attention de ces étranges moralistes qui, tout ce qu'ils ont appris de la doctrine évolutive, c'est que nous devrions favoriser en nous ce qu'ils appellent avec emphase « le développement de toutes nos puissances, » et « l'épanouissement de toutes nos virtualités! » Mais, tout au contraire, et conformément à la « théorie de la descendance », si nous ne sommes devenus hommes; si notre espèce ne s'est différenciée comme telle; et, en deux mots, si le « règne humain » ne s'est réalisé qu'à mesure, et dans la mesure où nous nous dégagions de l'antique animalité, le « règne humain » ne subsiste, il ne se maintient, il ne dure; et l'espèce ne se développe, elle ne continue son évolution; et nous-mêmes, enfin, nous ne vivons que de la victoire qu'il nous faut quotidiennement remporter sur l'humiliante fatalité de notre première origine. Ce que nous nous devons en tout cas, et avant tout, c'est de dompter, de soumettre, et de dominer ce que nous trouvons d'instincts en nous qui nous rapprochent de l'animal. L'humanité est à ce prix, dans ce combat contre la nature; ou encore, elle n'est qu'une conquête, et c'est ce combat qui la fonde. Car « ce qui est *naturel*, c'est que la loi du plus fort ou du plus habile règne souverainement dans le monde animal, mais précisément cela n'est pas *humain;* — ce qui est *naturel*, c'est que le chacal ou l'hyène, l'aigle ou le vautour, quand ils sont pressés de la faim, obéissent à l'impulsion de leur férocité, mais précisément cela n'est pas *humain;* — ce qui est *naturel*, c'est que le « roi du désert » ou le « sultan de la jungle » promènent leur amoureux plaisir de femelle en femelle, et disputent l'objet de leur choix aux enfans de leur race, mais précisément, cela n'est pas *humain;* — et ce qui est *naturel*, c'est que chaque génération, parmi les animaux, étrangère à celle qui l'a précédée dans la vie, le soit également à celle qui la suivra, mais précisément cela n'est pas *humain.* » (1) On nous pardonnera de nous citer ainsi nous-même, si, ce que nous disions il y a tantôt six ou sept ans, nous ne saurions mieux le redire aujourd'hui. C'est la « théorie de la descendance » qui nous oblige en tout à ne nous souvenir de nos origines que pour y être infidèles! Et qui ne voit en effet qu'à développer toutes nos « puissances » et

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er septembre 1889 : *Une Question de morale.*

toutes nos « virtualités », si nous ne manquions pas d'ailleurs à quelque devoir plus élevé, nous trahirions à tout le moins les intérêts de l'espèce entière ? Nous travaillerions à la dégrader, en la rengageant dans l'imperfection de son propre passé. Nous reculerions au lieu d'avancer ; et, tout ce que nous acquérons de pouvoir nouveau sur la nature n'étant pas contrepesé par un pouvoir équivalent sur nous-mêmes, nous nous renfoncerions insensiblement dans une animalité plus hideuse que l'ancienne, puisque des instincts également brutaux y seraient servis désormais par des moyens plus puissans.

Sur la même base de la « descendance, » — qui n'a sans doute rien de mystique, — il semble encore que l'on puisse asseoir le vrai fondement de l'éducation. « Laissez faire et laissez passer ! » je ne sais trop quelle est aujourd'hui la valeur de cette maxime en économie politique, et je crains au surplus qu'en l'attaquant on ne l'interprète généralement mal ! (Elle est du temps et relative au temps où la grande affaire des économistes était de combattre une législation restrictive du commerce des grains.) Mais le problème essentiel de l'éducation n'est justement que de déterminer avec assez d'exactitude ce que l'on ne peut humainement « ni laisser faire ni laisser passer ». Et qu'est ce qu'on ne peut ni « laisser passer, ni laisser faire ? » Si vous y regardez d'assez près, c'est encore, c'est toujours tout ce qui tendrait, en encourageant la prédominance des mobiles animaux sur les motifs sociaux, à nous rapprocher de notre première condition (1). L'éducation a pour objet de nous aider à prendre en nous le dessus de l'instinct, et à réaliser ainsi la définition de notre propre espèce. Avant d'être hommes, et pour le devenir, l'éducation s'efforce à nous débarrasser du vice ou de la souillure de notre plus lointaine origine. Mais si nous commençons à l'entendre aujourd'hui plus clairement, et surtout d'une manière plus consciente que jamais, n'est-il pas vrai que le mérite ou l'honneur en revient pour une large part à la « théorie de la descendance ? »

Et la même théorie peut encore servir à nous faire mieux comprendre la grandeur et la beauté, je dirais presque la « sainteté » de l'institution sociale. Car, d'un côté, pour nous soustraire à la tyrannie de nos impulsions animales, ce n'est pas trop, c'est à peine s'il suffit de toutes les forces de la société conjurées ensemble, et avec nous, contre la nature. Mais, d'un autre côté, si l'on admet que nous descendions effectivement de l'animal, alors ni les vrais intérêts de l'individu ne sauraient différer en principe

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 février 1895 : *Éducation et Instruction.*

de ceux de l'espèce, ni ceux de l'espèce contrarier les intérêts de l'individu. Ils semblent quelquefois s'opposer, et une certaine philosophie semble avoir pris à tâche d'exagérer l'opposition et d'exaspérer le conflit. « Les poissons, a-t-on dit, sont déterminés par la nature à nager, et les grands sont déterminés à manger les petits. C'est pourquoi l'eau *appartient* aux poissons, et les grands mangent les petits *de droit naturel*. Il suit de là que chaque être a un droit souverain sur tout ce qu'il peut... Et nous n'admettons à cet égard aucune différence entre les hommes et les autres êtres (1). » Mais ce raisonnement de Spinosa, comme tous les raisonnemens du même genre, n'a quelque apparence de logique et de vérité que dans l'hypothèse de l'absolue fixité des espèces. Les espèces varient-elles? et en variant, se perfectionnent-elles quelquefois? Le raisonnement en ce cas n'est pas moins arbitraire et ruineux que cynique. L'institution sociale ne peut avoir d'autre objet que de tendre au perfectionnement de l'espèce, et l'individu n'en saurait avoir d'autre que de tendre au perfectionnement de l'institution sociale. Intellectuelle ou physique, toute dégradation de l'individu, — non seulement toute dégradation, mais son obstination même à persévérer dans son être actuel, tel qu'il est, sans y rien vouloir corriger, — ralentira, retardera, compromettra, quand elle ne l'arrêtera pas, l'évolution de la société. Mais si quelque autre catastrophe interrompt et vient comme à paralyser l'évolution sociale, c'est dans son propre développement que l'individu se trouvera lui-même empêché. La « théorie de la descendance », en ramenant au même principe, — qui est de triompher de l'animalité, — le « devoir individuel » et le « devoir social, » n'a certainement pas mis terme à l'éternel conflit de la communauté et de l'individu. Mais n'est-ce pas quelque chose qu'elle nous ait désappris d'y voir une « loi de nature » ? et au contraire qu'elle ait identifié les conditions du progrès individuel avec celles du progrès social, en les identifiant elles-mêmes avec la loi constitutive du « règne humain »?

II

Il suit de là que le seul genre ou la seule forme de « progrès » qui mérite vraiment d'être nommée de ce nom, c'est le « progrès moral ». Apportons-en quelques exemples. On lit dans un livre

(1) Spinosa, *Traité théologico-politique*, ch. XVI. « *Pisces a Natura determinati sunt ad natandum, magni ad minores comedendum; adeoque pisces summo naturali jure aqua potiuntur, et magni minores comedunt.*

récent, sur *l'Origine du Mariage dans l'Espèce humaine* (1) : « L'histoire du mariage... est l'histoire d'une relation dans laquelle *les femmes ont graduellement triomphé des passions, des préjugés et des intérêts égoïstes des hommes.* » Voilà l'image d'un vrai progrès ! C'en est un autre, et du même ordre, je veux dire un progrès moral, que d'avoir, dans nos temps modernes, et quoi qu'en dise une certaine école, favorisé le fractionnement de la propriété foncière. « Une famille, — a écrit quelque part Michelet, — une famille qui, de mercenaire devient propriétaire, se respecte, s'élève dans son estime, et la voilà changée ; *elle récolte de sa terre une moisson de vertus!* La sobriété du père, l'économie de la mère, le travail courageux du fils, la chasteté de la fille, tous ces fruits de la liberté, sont-ce des biens matériels, je vous prie, sont-ce des trésors qu'on puisse payer trop cher (2) ? » Je suis de l'avis de Michelet ! Et, sous un nom barbare, c'est un progrès encore que d'essayer, comme nous le faisons aujourd'hui, de substituer l'*altruisme* au principe d'individualisme dont on a fait trop longtemps, — et trop inhumainement, — le ressort même de l'activité, la loi de l'économie politique, et la condition du bonheur. Oui ! voilà de vrais progrès ! et combien en ce sens ne nous en reste-t-il pas à réaliser ou à poursuivre encore ! Mais, qu'après cela le pouvoir brisant de la dynamite soit très supérieur à celui de la poudre de mine, ou que le canon, qui se chargeait autrefois par la gueule, se charge aujourd'hui par la culasse, y voyez-vous, en vérité, de quoi tant nous enorgueillir ? Êtes-vous bien sûrs qu'on doive tant admirer la chimie d'avoir, en multipliant les alcools, multiplié les causes de dégénérescence, de déchéance, d'extinction des races ? Et pour avoir augmenté « la durée moyenne de la vie », nous flattons-nous par hasard de ne jamais mourir ? C'est ce que je ne souhaiterais à personne ! et aussi bien, si l'on était franc, c'est ce que personne ne voudrait. Schopenhauer a dit de la pensée de la mort qu'elle était « le Musagète de la philosophie ; » et, sous une forme un peu prétentieuse, on ne saurait mieux dire. Nous ne penserions seulement pas, si nous ne mourions pas, et si nous ne savions pas que nous devons mourir !

(1) Édouard Westermarck, *l'Origine du mariage dans l'espèce humaine*, trad. de M. H. de Varigny ; Paris, 1895, Guillaumin, p. 518.

Ce que ce livre a de particulièrement intéressant, c'est d'être en complet désaccord avec ce que les Darwin, les Spencer, les Bachofen, les Morgan, les Tylor, et tant d'autres, ont enseigné sur la matière, et qui a passé longtemps pour la vérité « scientifique. » On y apprend, entre autre choses instructives : « que le mariage, généralement parlant, est devenu plus durable, à mesure que la race humaine progressait. »

(2) Michelet, *le Peuple*. « Dans cette terre sale, dit-il encore magnifiquement, le paysan voit reluire l'or de la liberté. »

Mais, de plus, la pensée de la mort est la condition même de la moralité, si toute « immoralité » ne procède, en dernière analyse, que de notre attache trop animale à la vie!

Puisque c'est toutefois ce genre de progrès matériel que l'on vante, — et qu'au fait il n'y en a pas qui parle davantage aux sens ou à l'imagination, — une heureuse nouveauté de la doctrine évolutive sera donc d'avoir solidement établi qu'il n'avait rien que de relatif, d'essentiellement précaire, et de discontinu. Contemporaine et connexe de la théorie de la bonté naturelle de l'homme, la théorie de « la perfectibilité indéfinie » doit disparaître avec elle; et, si des « autorités » pouvaient suffire à décider la question, je n'aurais qu'à choisir entre les savans et les philosophes. N'est-ce pas Claude Bernard qui a défini l'évolution par « la marche dans une direction dont le terme est fixé d'avance? (1) » Et lisez encore, dans les *Premiers principes* d'Herbert Spencer, le chapitre qu'il a intitulé : *l'Instabilité de l'homogène!* A quoi si l'on ajoute, et il le faut bien, que cette marche comporte, en outre, des temps d'arrêt ou de rétrogradation même, c'est alors que l'on verra qu'au lieu d'être adéquate, ou seulement analogue, à l'idée de progrès, l'idée d'évolution en serait plutôt le contraire. Le progrès matériel s'achète, je veux dire qu'il se paie; ses conquêtes n'ont jamais rien d'assuré, de stable, de définitif; et quand nous en sommes le plus enflés, c'est le moment que choisit une force majeure pour nous en prouver durement la vanité.

Dans une occasion récente, où je demandais de combien, pour quelle part, le développement de l'industrie par la science avait contribué, de notre temps, à l'aggravation du poids de l'inégalité parmi les hommes, on ne m'a répondu que par des échappatoires ou des plaisanteries qui ne font guère plus d'honneur à l'humanité qu'à l'esprit de leurs auteurs. Mais il voyait plus clair, celui qui s'appelait alors le cardinal Pecci, quand il écrivait, dans une *Lettre pastorale* datée de 1877 : « En présence de ces ouvriers épuisés avant l'heure par le fait d'une cupidité sans entrailles, on se demande si les adeptes de cette civilisation sans Dieu, *au lieu de nous faire progresser*, ne nous rejettent pas de plusieurs siècles en arrière. » Et les économistes eux-mêmes en convenaient, quelques économistes du moins, M. Fawcett en Angleterre, M. de Laveleye en Belgique, ou plutôt en France, et ici même (2) : « Il est incontestable, disait-il, que le capital s'accumule dans nos sociétés industrielles en raison même de leurs

(1) Claude Bernard, *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux végétaux et aux animaux*. T. I, p. 33.

(2) Émile de Laveleye, *le Socialisme contemporain*, p. XLII, XLIII.

progrès. Comme les procédés perfectionnés de la production moderne s'accomplissent de plus en plus au moyen de machines... il s'ensuit que la totalité des profits perçus par la classe supérieure s'accroît rapidement. » Mais il continuait, un peu naïvement : « Cependant il n'est pas exact que la condition des ouvriers ait empiré ! » Non, sans doute ! cela n'est pas exact, si les ouvriers ne sont eux-mêmes que des machines ! Mais s'ils sont des hommes comme nous, s'ils ont des sens et s'ils ont des passions comme nous, leur condition a « empiré » de toute l'amertume des comparaisons qu'ils ne peuvent pas ne pas faire. Aigreur, envie, colère, mettons d'ailleurs que ce soient là de « mauvais sentimens », et combattons-les ou tâchons de les apaiser dans les cœurs ! Prêchons-leur la résignation et la solidarité. Quoi encore ? Faisons-leur voir, si nous le pouvons, combien le paysan du XVIIe siècle, le paysan de La Bruyère, était plus malheureux que le mineur de Carmaux ou le chauffeur de nos transatlantiques : nous ne ferons pas que les « faits » ne soient ce qu'ils sont ! Les progrès de l'industrie, qui sont ceux de la science, ont amené à leur suite, ils ont créé dans le monde entier des formes nouvelles de « misère », plus aiguës, plus intolérables ; et de compter pour y remédier sur les progrès ultérieurs de la science et de l'industrie, je ne sais si c'est peut-être de l'homéopathie politique, mais je dis que c'est une chimère, et je le dis au nom de la science, si je le dis au nom de la doctrine évolutive.

Pas de progrès sans compensation, nous enseigne-t-elle effectivement et, — bien avant que Darwin ou Hæckel eussent paru, — c'était l'une des lois les mieux établies de ce que l'on appelait l'anatomie philosophique. « Un organe normal ou pathologique, — écrivait Geoffroy Saint-Hilaire en 1818, — n'acquiert jamais une prospérité extraordinaire qu'un autre de son système ou de ses relations n'en souffre dans une même raison (1). » C'est ce que Goethe a exprimé d'une manière plus vive : « Les chapitres du budget qui doit régler les dépenses de la nature sont fixés d'avance, — si elle veut dépenser davantage d'un côté, elle ne rencontre point d'obstacles, mais elle est forcée de se restreindre sur un autre point (2). » Et Darwin enfin, plus pratique, ainsi qu'il convient au génie de sa race : « Il est difficile de faire produire à une vache beaucoup de lait, et de l'engraisser en même temps... Les mêmes variétés de choux ne produisent pas en abondance un feuillage nutritif et des graines oléagineuses... Quand les graines

(1) *Vie, travaux et doctrine scientifique d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire*, par son fils Isidore Geoffroy Saint-Hilaire ; Paris, 1847, p. 214, 215.

(2) *Œuvres scientifiques de Gœthe*, analysées par M. Ernest Faivre, p. 130.

que contiennent nos fruits tendent à s'atrophier, le fruit lui-même gagne beaucoup en grosseur et en qualité (1). » Et la loi est si simple; elle se vérifie si constamment dans la nature; elle est si conforme aux leçons de l'histoire et à l'expérience de la vie que, si quelque chose étonne le lecteur, ce sera sans doute qu'elle ait attendu, pour trouver son expression, le XIXe siècle et Geoffroy Saint-Hilaire.

Est-ce là nier le progrès? Je dirais plutôt qu'au contraire c'est l'affirmer, c'est le démontrer, — en tant que « déplacement », que « changement », que « mouvement », — mais d'ailleurs c'est en modifier profondément la notion. Il y a de faux mouvemens, et l'histoire est pleine de changemens désastreux, c'est-à-dire qui ne s'accomplissent qu'au détriment de quelque chose ou de quelqu'un.

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum,
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.

Il en est de la « société » comme de la « création ». Quelques progrès se compensent ou, en quelque sorte, s'annulent; mais quelques autres se paient plus qu'ils ne valent; et en fait de progrès matériels, je n'en sache guère qui soient pour l'espèce un accroissement de bonheur ou de dignité. « Depuis cent ans, a-t-on dit, — et, peut-être n'est-ce pas un savant qui l'a dit, mais c'est un anthropologiste, — l'Europe occidentale a fait plus d'inventions que l'humanité tout entière depuis vingt siècles. Mais l'immensité des résultats matériels acquis devait être compensée par une somme équivalente de douleurs et d'angoisses provenant de la lutte de l'homme contre l'homme. Le résultat n'est point visible, les larmes et les sueurs ne se mesurent point au poids, les désespoirs ne se jaugent pas, et les suicides mêmes s'oublient vite. Mais qui ne voit que les deux genres de lutte étant engendrés par une même passion pour l'argent, *la puissance de ses bienfaits dans le domaine matériel mesure exactement la grandeur de ses désastres dans le domaine humain* (2)? » A la bonne heure, et voilà parler!

(1) Darwin, *l'Origine des Espèces*, édition française de 1876, p. 159.

Voyez également, dans *la Variation des animaux et des plantes*, les chapitres XXI : sur *la Sélection par l'homme;* et XXV, sur *la Variabilité corrélative*.

(2) *Dépopulation et Civilisation*, par M. Arsène Dumont, p. 243; Paris, 1890, Lecrosnier et Babé.

Nous nous rappelons avoir autrefois signalé ce volume, dont nous sommes fort éloigné d'approuver toutes les conclusions, mais que nous n'en croyons pas moins devoir signaler de nouveau, comme étant l'un des plus remarquables de la *Bibliothèque anthropologique*. Il ne contient, en apparence, qu'une « théorie de la nata-

Mais voilà ce que l'on oublie quand on s'emplit la bouche de ce grand mot de « progrès ». Car, en quoi consiste-t-il, je vous le demande, ô... savans que vous êtes, ce « progrès » que vous nous vantez, si jamais les revendications ouvrières n'ont rien eu de plus âpre et n'ont paru plus justifiées? si la « misère physiologique » et la « détresse morale » semblent augmenter tous les jours? et dans l'Europe entière, depuis cinquante ou soixante ans, si le nombre des suicides a plus que triplé? On ne se suicide guère au Congo; et ce ne sont pas, sans doute, les religions qui conseillent à leurs fidèles de se débarrasser de la vie par une mort volontaire! Hélas! une seule chose est certaine, qui est que nous marchons ou, comme on dit familièrement, que nous en faisons le geste; mais une chose est douteuse, problématique, et inquiétante, qui est de savoir si nous avançons; — et ceci, c'est encore la théorie de l'évolution qui nous en avertit.

Si le mot d'évolution, comme on affecte encore trop souvent de le croire, était synonyme de progrès — ou, en d'autres termes, si c'étaient toujours et constamment les mieux doués, les plus voisins de la perfection idéale de leur type, qui sortissent victorieux de la lutte pour l'existence, — on ne s'expliquerait pas la survivance obstinée des types inférieurs; et leur défaite aurait dû se terminer par leur anéantissement. Ils continuent de vivre, pourtant, et comme leur fécondité ne semble pas avoir diminué, — les recherches de la science sembleraient même indiquer plutôt le contraire, — nous n'entrevoyons pas de « progrès » qui puissent triompher de leur persistance. Parmi les hommes comme dans la nature, il y aura toujours des types inférieurs, et, pour dire encore quelque chose de plus, dans l'avenir comme dans le passé, c'est leur infériorité même qui leur sera une garantie d'éternité. C'est que « le mieux doué » n'est pas toujours « le plus apte »; cela dépend des conditions de la lutte; et il se peut, il se voit tous les jours qu'un manque, un défaut ou une malformation même se tournent en autant d'avantages.

Les évolutionnistes en citent volontiers un exemple devenu classique : « N'avons-nous pas vu, disent-ils, ce qui est arrivé lorsque le rat gris a été introduit en Europe, et s'est trouvé en lutte avec le rat indigène et la souris? De ces deux espèces une seule a survécu devant l'invasion du rat gris. Est-ce le rat noir

lité, » mais la natalité dépend elle-même de tant de causes, que, pour les énumérer et les analyser seulement, M. Dumont a dû toucher aux plus graves questions que la « sociologie » soulève; et, en outre, ce qui est si rare en pareille matière, son livre est vraiment un livre de bonne foi. Est-ce peut-être pour cela qu'il a passé comme inaperçu ?

ou la souris, l'un plus gros, armé de dents plus fortes, l'autre plus petite et plus faible? C'est la souris. Précisément à cause de sa faiblesse, ou, pour parler plus exactement, de sa petite taille, qui lui permettait de trouver asile dans des trous étroits où son ennemi ne pouvait venir la détruire (1). » Mais un autre exemple, plus humain, donne bien plus à songer : c'est celui des Chinois de New-York ou de San-Francisco; « plus dangereux pour le socialisme, — et pour l'ouvrier américain, je pense, — que les plus féroces capitalistes, travaillant, comme ils font, pour rien et d'un travail toujours égal, jamais rebuté, jamais lassé, des quinze et des seize heures d'affilée. Avec eux la main-d'œuvre s'avilit, et sans cesse il faut les protéger contre la fureur de leurs concurrens de race blanche qu'ils ruineraient en quelques années, si on les laissait libres (2). » Il y aura toujours de ces Chinois parmi nous, qui seront forts contre nous de leur infériorité même, et par qui le « progrès matériel » deviendra tôt ou tard le pire ennemi du progrès intellectuel et moral. Les moins préoccupés, les moins soucieux des seules choses qui fassent, après tout, la dignité de l'être humain, tous ceux qui ne seront avides uniquement que de jouir, les moins « bien doués » en un mot, deviendront les « plus aptes »; et de même qu'ils ont déjà triomphé de la métaphysique, ils finiront par triompher de ce que les applications de la physique ou de la physiologie n'auront pas d'immédiat, d'industriel et de mercantile.

Écoutez-les plutôt célébrer la science! Le télégraphe, le téléphone, les matières colorantes, les « wagons réfrigérateurs », les ignobles usines à dépecer les moutons ou les porcs par centaines de mille, voilà surtout ce qu'ils admirent! Ont-ils jamais entendu parler d'Ampère ou de Cauchy? Mais ils connaissent tous « l'inventeur » Edison. Et ils ne s'aperçoivent pas qu'à traiter ainsi la science, ils la rabaissent premièrement au niveau de la pire vulgarité. Leur enthousiasme se tire de la satisfaction que la science procure à nos plus grossiers appétits! Bien moins encore se doutent-ils qu'ils travaillent de leurs mains comme à tarir la source de ses « progrès » futurs, si l'on ne saurait les dériver que des hauteurs de la métaphysique ou de la spéculation abstraite (3). Les Chinois en sont un exemple, dont la ci-

(1) Mathias Duval, *le Darwinisme*, p. 521; Paris, 1886, Lecrosnier et Babé.

(2) Paul Bourget, *Outre-Mer*.

(3) On lit dans Plutarque : *Vie de Marcellus :* « Archimedes a eu le cueur si hault et l'entendement si profond, qu'il ne daigna jamais laisser par escript aucun oeuvre de la manière de dresser toutes ces machines de guerre pour lesquelles il acquit lors gloire et renommée non de science humaine, mais plus tost de divine sapience. Ains reputant toute cette science d'inventer et composer machines, et

vilisation ne s'est peut-être arrêtée que pour n'avoir eu d'autre idéal que le bien-être. Et pour toutes ces raisons, qui dira qu'en fin de compte ce qu'on appelle si facilement « progrès » ne serait pas quelquefois une espèce de recul?

C'est en tout cas la question que la doctrine évolutive nous autorise à nous poser. Et en effet, depuis si peu de temps que nous nous connaissons, que nous pouvons raconter notre histoire, — mettons depuis trois ou quatre mille ans, — combien de civilisations n'ont-elles pas disparu? je veux dire, combien de démentis l'expérience n'a-t-elle pas infligés à la théorie du progrès continu?

Comme une mère sombre, et qui, dans sa fierté,
Cache sous son manteau son enfant souffleté,
L'Égypte au bord du Nil assise,
Dans sa robe de sable enfonce, enveloppés,
Ses colosses camards à la face frappés
Par le pied brutal de Cambyse!

Ce que l'invasion et la conquête brutale ont fait de l'ancienne Égypte, ou de Carthage, ou de Rome elle-même; ce qu'elles peuvent demain faire de nous, de nos arts et de nos sciences, d'autres moyens peuvent l'opérer, qui n'agissent pas moins sûrement; et, selon le mot d'un profond observateur, « s'il y a des peuples qui se laissent arracher des mains la lumière, il y en a d'autres qui l'étouffent eux-mêmes sous leurs pieds (1). » C'est ce qui est arrivé, — pour des raisons que je me contente aujourd'hui d'indiquer, — aux Grecs, par exemple, ou aux Italiens de la Renaissance, les plus intelligentes pourtant, les mieux douées, et aussi, dans tous les sens du mot, les plus « avancées » des races de leur temps. Leur civilisation a péri sous l'excès de son propre principe. Ils sont morts d'avoir cru que l'art pouvait exercer sur la vie la domination absolue, unique, et illimitée que la science prétend aujourd'hui s'arroger. Il se commettait alors de « beaux » crimes, des crimes « esthétiques », et il s'en commet aujourd'hui de « scientifiques » ou de « savans »! Mais si l'on dit que, de ces civilisations expirées les acquisitions ne se sont pas perdues; si l'on ajoute que d'autres civilisations les ont elles-mêmes suivies ou remplacées, qui les ont dépassées; si l'on répète une fois de plus que « rien ne pouvant se créer, ni se perdre » il importe assez peu qu'une civilisation particulière ait péri, du

généralement tout art qui apporte quelque utilité à la mettre en usage, vile, basse et mercenaire, il employa son esprit et son estude a escrire seulement choses dont la beauté et subtilité ne fut aucunement meslée avec nécessité. »

(1) A. de Tocqueville, *la Démocratie en Amérique*, III, Ire partie, ch. x.

moment que l'humanité continuait de progresser, je réponds que c'est une question; j'ajoute à mon tour qu'elle est extrêmement difficile à résoudre; et je dis que c'est encore ici que la doctrine évolutive intervient. Il y a des « rétrogradations » dans l'histoire, il y a des « décadences, » comme il y en a dans la nature; et pour écarter la chimère du « progrès à l'infini » nous n'avons qu'à invoquer les conclusions de la science elle-même.

« L'un des grands mérites de l'hypothèse de M. Darwin, — écrivait le professeur Huxley, voilà déjà bien des années, — provient précisément de ce qu'elle n'implique pas nécessairement la croyance en un progrès nécessaire et continu des organismes. » Et en un autre endroit : « Supposons, disait-il, que nous revenions à la période glaciaire et que les conditions de climat qui sont celles des pôles deviennent celles de tout notre globe. *Dans ces circonstances, l'action de la sélection naturelle tendrait en fin de compte à la ruine de tous les organismes supérieurs et à la prospérité des formes inférieures de la vie* (1). » Cette supposition semble-t-elle trop arbitraire peut-être? Voici donc, sur la régression, les propres paroles du savant physiologiste dont les travaux sont en train de renouveler la notion de l'hérédité. « Lorsque l'on parle du développement du règne animal ou du règne végétal, — a écrit M. Weismann, — on pense, le plus souvent, à un développement dirigé de bas en haut, se continuant sans interruption. *Telle n'est pas la réalité.* La régression y joue, au contraire, un rôle très important, et, *à bien considérer les phénomènes de retour en arrière, ils nous permettent, presque encore plus que ceux de la marche en avant,* de pénétrer les causes qui déterminent les transformations de la nature vivante (2). » Et pour bien montrer que l'homme même n'échappe pas à l'empire de cette loi, c'est M. Herbert Spencer qui nous dit à son tour « que, dans les solitudes de l'Australie comme dans les forêts de l'ouest de l'Amérique, la race anglo-saxonne, où notre civilisation a développé à un haut degré les sentimens élevés, *déchoit rapidement vers une barbarie relative;* elle adopte le code moral et, quelquefois, les habitudes des sauvages (3). »

On me permettra, je l'espère, de ne pas multiplier inutile-

(1) *L'Évolution et l'Origine des espèces,* par Th.-H. Huxley. Édition française; Paris, 1892, J.-B. Baillière, p. 80, 81. *Sur les critiques adressées au livre de M. Darwin.* L'article est de 1864.

(2) *Essais sur l'hérédité,* par M. A. Weismann, traduction de M. Henry de Varigny; Paris, 1892, Reinwald, p. 381. C'est le début d'une conférence sur *la Régression dans la nature.*

(3) Herbert Spencer, *Principes de Biologie,* traduction de M. Cazelles, t. I, p. 231. — Cf. Quatrefages, *les Précurseurs de Darwin;* Paris, 1870, Germer-Baillière.

ment les témoignages, et si M. Spencer n'est peut-être qu'un « philosophe », je ne pense pas que l'on récuse l'autorité de M. Weismann ni celle du professeur Huxley. Ce sont bien là des « savans » ! Non seulement le progrès n'a rien de nécessaire et de continu, non seulement il ne va jamais sans quelque compensation, mais encore il n'est souvent que « retour en arrière. » Je me rappelle un mot de Mme de Staël : « Cette Révolution, — écrivait-elle, il y a bientôt cent ans, vers 1798, — peut à la longue éclairer une plus grande masse d'hommes, mais pendant plusieurs années la vulgarité du langage, des manières et des opinions doit faire rétrograder, à beaucoup d'égards, le goût et la raison. » Dira-t-on qu'elle ne parlait que de « littérature » ou de « philosophie » ? Mais depuis elle, et à mesure que l'événement s'éclairait à la lumière de ses conséquences, ai-je besoin de rappeler le langage de M. Émile Montégut (1), celui de Taine, ou celui de M. Paul Bourget ? « Nous devrions... défaire l'œuvre meurtrière de la Révolution française. C'est le conseil qui, pour l'observateur impartial, se dégage de toutes les remarques faites sur les États-Unis... C'est pour avoir violemment coupé toute attache historique entre notre passé et notre présent que notre Révolution a si profondément tari les sources de la vitalité française. » Ainsi conclut l'auteur d'*Outre-Mer*. Et, à la vérité, comme je l'ai fait autrefois contre Taine lui-même (2), je défendrais volontiers contre M. Bourget la Révolution et son œuvre. Mais, que tant d'observateurs, « partis de doctrines si différentes et avec des méthodes plus différentes encore, » aient agité la question, c'est une preuve au moins qu'elle existe et qu'il y a lieu de nous la poser. Reculions-nous donc peut-être quand nous nous flattions d'avancer ? En croyant faire ce que nous voulions, tendions-nous peut-être où nous ne voulions pas ? Le passé que nous abolissions valait-il mieux que le présent, et surtout que l'avenir dont nous nous croyons menacés ? C'est ce que les analogies de la doctrine évolutive nous permettaient tout à l'heure, et c'est maintenant ce qu'elles nous obligent de nous demander. Puisqu'un « progrès graduel vers la perfection est très loin de faire nécessairement partie de la doctrine darwinienne » et qu'on la déclare même « parfaitement compatible avec un recul graduel » (3), la théorie du progrès, qui n'avait pas de base dans l'histoire, n'en a pas davantage dans l'histoire naturelle. Elle est en l'air, pour ainsi parler ; et de l'imprudente confiance que nos

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 août 1871 : *Où en est la Révolution française?*

(2) Voyez dans la *Revue* du 15 septembre 1885 : *Un récent historien de la Révolution.*

(3) Expressions de M. Huxley, dans l'article déjà cité.

pères avaient mise en elle, il ne nous reste plus qu'à réparer les désastreux effets.

Je ne veux parler, après cela, ni de la lenteur ni de l'instabilité du progrès, mais comment ne dirais-je pas un mot des théories qui tendent à nier « l'hérédité des particularités acquises? » Elles nous enseignent que, dans la nature comme dans l'humanité, ni les mutilations, par exemple, ni les acquisitions vraiment individuelles ne semblent se transmettre. Un fils n'hérite pas de la « science » ou de « l'érudition » de son père. La génération nouvelle n'est pas nécessairement, ni même ordinairement armée, elle ne l'est pas naturellement, de toutes les ressources de l'ancienne; et la plus grande partie du chemin que les pères ont fait, il faut que les enfans le fassent ou le refassent à leur tour. On n'aurait pas besoin de nous « élever » ni de nous « instruire » s'il en était autrement (1)! Mais ce qui se transmet, c'est le fond de nature, pour ainsi parler; c'est l'aptitude générale qui sert en même temps de base physiologique à la persistance du type, et de moyen aux acquisitions individuelles; et si l'homme n'est qu'un animal en lutte contre ses propres instincts, c'est ce qui nous ramène à ce que nous disions : qu'il n'y a de « progrès » vraiment digne de ce nom que le « progrès moral ».

Ou plutôt, et pour mieux dire, toute espèce de progrès, scientifique ou industriel, n'existe et n'a de raison d'être qu'en « fonction » du progrès moral.

As-tu vendu ton blé, ton bétail et ton vin?
Es-tu libre? Les lois sont-elles respectées?

s'écriait jadis un grand poète, — que, par une étrange ironie, la nature avait logé dans l'âme du plus bourgeois des hommes, — et, vrai fils de son temps, il osait ajouter :

Si nous avons cela, le reste est peu de chose!

Eh bien! non! le reste n'est pas peu de chose! et, au contraire, c'est justement « ce reste » qui importe. Ce qui importe, c'est de nous souvenir de la solidarité qui nous lie et à laquelle notre premier devoir est de sacrifier quelque chose de notre individualisme ou de notre égoïsme. Ce qui importe, c'est de travailler autant qu'il est en nous à la réalisation de la justice parmi les hommes. Et ce qui importe, et ce qui doit être la loi souveraine de notre activité, c'est de contribuer pour notre part individuelle au perfectionnement de l'espèce, lui-même défini, comme nous

(1) Voyez Weismann : *Essais sur l'hérédité*, et W. P. Ball : *Hérédité et exercice*, Paris, 1891; Lecrosnier et Babé.

l'avons vu, par la « théorie de la descendance » ! Nous arracher à la matière, où nous n'avons que trop de tendance à retomber de notre propre poids; — mettre l'objet de la vie hors d'elle-même, et non pas sans doute en faire une « méditation de la mort, » mais, dans la considération de la mort et de la souffrance, chercher, trouver, maintenir la base inébranlable, le fondement métaphysique, et réel cependant, de l'égalité parmi les hommes; — restaurer dans le monde contemporain, (tel que nous l'ont fait l'individualisme révolutionnaire, la science mal comprise, et l'industrialisme à outrance) cette solidarité dont nos hommes politiques, après l'avoir étrangement méconnue quand ils étaient en place, font, aujourd'hui qu'ils n'y sont plus, l'étonnante découverte... si c'était tout à l'heure une ébauche de morale, ce sont maintenant les linéamens encore vagues, mais déjà visibles pourtant, d'une loi de l'histoire, qui commencent à se dégager de la doctrine évolutive. *Sic nos, non nobis*... nous ne sommes pas nés pour nous, ni précisément pour les autres, mais pour concourir tous ensemble, dans le présent comme dans l'avenir, à une œuvre commune, qui est de nous émanciper des servitudes de notre nature. Cela seul compte; cela seul vaut que l'on s'y dévoue; cela seul nous permet de réaliser en nous, à un moment donné de l'histoire, ou d'approcher de loin la perfection de notre type; et cela, je crois pouvoir le dire maintenant, cela seul, — puisqu'on veut de la « science », — est conforme aux données de la doctrine évolutive. Il me reste à faire voir ce que l'on peut attendre ou espérer de la doctrine pour la restauration d'une métaphysique dont on s'est trop hâté de dire qu'elle aurait prononcé la sentence.

III

En effet, ce qu'elle réintègre dans la science, et ce qu'elle y substitue à l'idée d'un « mécanisme » aveugle, c'est l'idée ou plutôt le sourd pressentiment d'un certain ordre, d'un ordre en quelque sorte mobile et intelligent, qui dirigerait, selon de certaines lois, le gouvernement de l'univers. C'est ce que reconnaissait l'homme qui sans doute, avant Darwin, a le plus fait pour la « théorie de la descendance, » et on doit dire, l'homme dont les doctrines ont reconquis depuis quelques années tout ce que le darwinisme pur a perdu de terrain. « L'échelle des êtres, — a écrit Lamarck, dans sa *Philosophie zoologique*, — l'échelle des êtres représente l'ordre qui appartient à la nature et qui résulte, ainsi que les objets que cet ordre fait exister, des moyens qu'elle

a reçus de l'auteur suprême de toutes choses... » Il développe alors des considérations techniques, et il termine ainsi : « Par ces sages précautions, tout se conserve dans l'ordre établi; les changemens et les renouvellemens perpétuels qui s'observent dans cet ordre sont maintenus dans des bornes qu'ils ne sauraient dépasser; les races des corps vivans subsistent toutes, malgré leurs variations; les progrès acquis dans le perfectionnement de l'organisation ne se perdent point; *tout ce qui paraît désordre, renversement, anomalie, rentre sans cesse dans l'ordre général et même y concourt;* et partout et toujours la volonté du sublime auteur de la nature et de tout ce qui existe est invariablement exécutée (1). » Oserai-je dire que quiconque n'admet pas ces conclusions de Lamarck, et n'en voit pas le rapport étroit, logique, nécessaire avec la théorie de la variabilité des formes animales, c'est cette théorie, c'est la « théorie de la descendance », c'est la doctrine elle-même de l'évolution qu'il n'entend pas ou qu'il entend mal? Essentiellement et dans son fond, pour ainsi parler, la doctrine évolutive n'est qu'une *téléologie*, comme disent les philosophes, et l'organisation n'en est possible qu'au moyen et par l'intermédiaire de l'idée de la *finalité* (2).

On sait les railleries que Bacon et, à sa suite, nos philosophes du XVIIIe siècle ont cru pouvoir faire de la recherche des *causes finales*. N'ont-ils donc pas vu qu'il y avait deux manières au moins de concevoir la cause finale? et, à ce propos, les accuserons-nous d'étourderie ou de déloyauté? Ce qu'ils ont feint de croire, en tout cas, c'est que la recherche de la cause finale se rapportait uniquement au plaisir ou à l'utilité de l'homme; et, partis de ce principe, ils n'ont pas eu de peine à établir fortement que ni « les nez ne sont faits pour porter des lunettes », ni « les doigts pour être ornés de bagues », ni « les jambes pour porter des bas de soie ». Ils eussent moins aisément établi que les yeux ne sont pas faits pour voir : Voltaire, qui avait du bon sens, en a fait plusieurs

(1) Lamarck. *Philosophie zoologique*, t. I, p. 113-114, édit. Ch. Martins.

(2) M. Huxley, dès l'origine, ou presque dès l'origine, en 1864, dans sa revue des *Critiques adressées au livre de Darwin*, avait bien essayé de défendre l'auteur contre ce « reproche »; car c'était un reproche qu'on lui faisait, surtout en Allemagne. Mais depuis lors, M. de Hartmann, dans sa *Philosophie de l'Inconscient*, dont on a bien moins attaqué l'esprit pessimiste, à vrai dire, que la tendance « idéaliste », et dans un opuscule écrit tout exprès, — sur *le Darwinisme, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette théorie;* Paris, 1880, Germer Baillière, — a repris la question. M. Oscar Schmidt, professeur à l'Université de Strasbourg, ne lui a rien répondu qui vaille, dans sa réplique intitulée : *les Sciences naturelles et la Philosophie de l'Inconscient;* il a seulement prouvé que si les philosophes ne sont pas toujours au courant du dernier état de la science, les savans auraient parfois aussi besoin, avant de parler métaphysique, d'une initiation qui leur manque.

fois la remarque. Mais les Baconiens de son temps ont été les plus forts ! Et quand après cela les physiciens ou les chimistes du nôtre sont venus à leur tour, comme ils n'ont pas eu de peine à démontrer, eux non plus, que les combinaisons du carbone et de l'hydrogène ou les lois de la « chute des graves », n'avaient point de rapport immédiat avec le service ou l'agrément de l'homme, c'est alors, plus que jamais, avec plus d'assurance et de confiance, que l'on a répété le mot proverbial du chancelier d'Angleterre : *Inquisitio causarum finalium sterilis est, et tanquam virgo Deo consecrata nil parit.* C'est ce que l'on exprime, d'une manière plus moderne, en disant que la science ne s'enquiert que du « comment », et jamais du « pourquoi » des choses (1).

Je ne pense pas qu'il y ait de plus funeste erreur. Non seulement la question de savoir « pourquoi » se confond avec celle de savoir « comment » l'opium fait dormir ; et les deux ne sont qu'une ; mais ce que la doctrine évolutive établit, ou ce qu'elle implique, c'est que l'on ne connaît le « comment » des variations ou des transformations animales qu'autant que l'on se préoccupe d'en rechercher le « pourquoi ».

Si nous voulons nous en convaincre, intervertissons tout simplement les spirituelles plaisanteries de nos encyclopédistes, et demandons-nous si les « bas de soie » ne sont pas faits pour vêtir les jambes ? les « bagues » pour orner les doigts ? les « lunettes » pour soulager les yeux ? Et qu'est-ce que cela veut dire : que les « lunettes » sont faites pour les yeux ? Cela veut dire que l'on n'entendrait rien aux détails de la fabrication des lunettes, ni à la raison de leur forme, ni à leurs qualités ou à leurs défauts généralement quelconques, si l'on ne connaissait la destination des lunettes. La véritable idée de la « cause finale » est donc celle de l'appropriation ou de l'adaptation d'un ensemble de moyens à une fin prédéterminée ; ou, si l'on veut, c'est l'idée d'une fin qui ne saurait être atteinte que par de certains moyens, qu'elle détermine ; et n'est-ce pas l'idée même de l'évolution ? J'aime à en croire ici Claude Bernard : « Dans tout germe vivant, a-t-il dit, il y a une idée créatrice qui se développe et qui se manifeste par l'organisation... Ici, comme partout, tout dérive de l'idée qui seule crée et dirige ; les moyens de manifestation sont communs à toute la nature, et restent confondus pêle-mêle, comme les caractères de l'alphabet, dans une boîte *où une force va les chercher pour exprimer les pensées ou les mécanismes les plus divers.* » C'est également lui qui a dit : « Le physicien et le chimiste, ne pouvant se

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 novembre 1863, *la Science idéale et la Science positive.*

placer en dehors de l'univers, étudient les corps et les phénomènes... sans être obligés de les rapporter à l'ensemble de la nature. Mais le physiologiste, se trouvant au contraire placé en dehors de l'organisme animal dont il voit l'ensemble, doit tenir compte de l'harmonie de cet ensemble. *De là il résulte que le physicien et le chimiste peuvent repousser toute idée de causes finales dans les faits qu'ils observent, tandis que le physiologiste est porté à admettre une finalité harmonique et préétablie dans le corps organisé.* » Et ailleurs encore, dans le dernier de ses grands ouvrages : « Les agens physiques produisent des phénomènes qu'ils ne dirigent pas : *la force vitale dirige des phénomènes qu'elle ne produit pas* (1). » C'est l'origine de ce que l'on appelle aujourd'hui le *néo-vitalisme*. Mais on ne saurait affirmer plus nettement qu'une finalité supérieure, — transcendante ou immanente, ce n'est pas aujourd'hui le point, — préside aux manifestations de la force vitale, comme à l'évolution de la matière organisée, comme à la transformation des espèces animales; et les guide. Aucune variation n'a sa raison d'être ni dans l'exercice ou le défaut d'usage des parties, ni dans les exigences de l'adaptation au milieu, ni dans l'ensemble des causes encore mal connues que l'on enveloppe sous le nom de *sélection naturelle*, mais on ne la trouve que dans la tendance intérieure de l'être vers la réalisation d'un plan organique donné. La réalisation de ce « plan organique » est la cause finale de l'évolution.

Voit-on sortir la conséquence? « On ne demande pas, a-t-on dit, si le chien, si le cheval, si le bœuf ont été créés pour l'homme, mais si l'organisation des animaux annonce une *intention* (2) ? » Nous pouvons répondre hardiment : il y a dans le germe une *intention* de se conformer au type de son espèce; il y a dans l'apparition de la variété une *intention* de s'adapter à un plan; et il y a dans la nature une *intention* d'acheminer tous les commencemens vers un terme préfix. Qu'est-ce à dire, sinon que, de même que la « théorie de la descendance » nous a tout à l'heure permis de donner au dogme du péché originel une signification physiologique, maintenant, sur les bases de la doctrine évolutive, c'est l'idée de la Providence que nous pouvons relever! Je n'entends pas ici cette Providence particulière et chrétienne, qui se manifesterait de préférence dans « les cas fortuits », cette Providence personnelle, sans le consentement ou l'intervention de la-

(1) Claude Bernard, *Introduction à la Médecine expérimentale*, p. 162; — *Ibid.*, p. 153, 154; — et *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux végétaux et aux animaux*, t. I, p. 51.

(2) Joseph de Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon.*

quelle il ne saurait tomber « un cheveu de notre tête ». De cette Providence l'intelligence est moins aisée! la conception en est moins simple! Mais je veux dire cette Providence générale, que, pour la mieux distinguer, j'appellerai philosophique ou païenne, la Providence des stoïciens,

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem...

cette Providence, enfin, qui n'est que la personnification du plan organique dont nous avons tout à l'heure parlé, — non pas nous! mais Claude Bernard, si peut-être nous avions oublié de dire que l'expression est de lui. Contre le « mécanisme » rigide et inintelligent dont la libre pensée moderne s'est trop longtemps contentée, si la doctrine évolutive n'a pas « démontré », — ni ne le saurait, j'en ai peur, — l'existence d'une telle Providence, il est certain qu'elle la suggère. Et ainsi, par une de ces ironies fréquentes, ceux qui se réclament le plus intolérammment de la doctrine, ceux qui n'ont qu'évolution et descendance à la bouche, ceux qui se croient les représentans « officiels » de la théorie, ce sont ceux qu'elle condamne le plus évidemment d'étroitesse d'esprit et d'effroi de la nouveauté.

Car vainement dira-t-on que cette idée n'est pas l'idée « classique » de la cause finale, celle que s'en formait Bernardin de Saint-Pierre, et que les bons plaisans continuent de s'en faire et de soigneusement entretenir, afin de pouvoir plus aisément la ridiculiser! On a toujours le droit, — pourvu que l'on en avertisse, — de modifier, de corriger, de perfectionner les définitions usuelles des choses; et même ne le faut-il pas, à mesure qu'elles servent pour désigner plus de choses, et des choses mieux connues? Je citerais vingt définitions de l'espèce ou du genre, de la vie ou de la mort, qui, chacune à leur heure, ont exprimé un progrès correspondant de la physiologie. Pareillement, la doctrine évolutive est en train d'opérer des effets que n'en attendaient à coup sûr ni les Hæckel, ni les Spencer. « A quel signe peut-on reconnaître la *finalité*, — se demandait naguère un philosophe, — et comment la distinguer de la *causalité?* Quand des faits passés, rigoureusement observables, suffisent à expliquer entièrement un phénomène, l'explication est causale. Quand les faits passés ne suffisent pas, et qu'il faut faire appel à quelque chose qui n'a pas été réalisé complètement, ou qui ne le sera que dans l'avenir... l'explication est plus ou moins finaliste (1). » Voilà l'idée que se font aujourd'hui de la

(1) *De l'idée de loi naturelle dans la science et la philosophie contemporaines*, par M. Émile Boutroux; Paris, 1895, Lecène et Oudin, p. 97.

finalité tous ceux qui n'en sont pas demeurés « à leurs vieux cahiers de Sorbonne, » comme disait dédaigneusement Renan de tous ceux qui ne partageaient pas son avis. Et cette idée en engendre une autre, que nous avons nous-même exprimée trop souvent pour n'avoir pas aujourd'hui plaisir à en emprunter l'expression au même écrivain : « Les lois zoologiques ne sont pas ramenées aux lois physico-chimiques... L'évolutionnisme introduit l'idée de loi historique... Grâce à ce nouveau type de loi... nous nous éloignons de plus en plus du type de la nécessité... Les natures des choses sont variables et les lois unissent ici entre eux des termes toujours modifiés (1). » C'est à nos yeux la vérité même! Il n'y a pas de « lois d'airain » dans le monde vivant, mais seulement des principes, des principes très complexes et très généraux, des principes souples, pour ainsi dire, et ployables en divers sens; dont les applications sont multiples, diverses, changeantes; et des principes dont la formule, sans être pour cela flottante, est du moins toujours indéterminée et comme ouverte par quelque endroit. J'y insisterais davantage, si la question ne méritait sans doute une étude plus approfondie; — et je me contente aujourd'hui d'avoir montré quelle pouvait être la fécondité métaphysique, historique et morale de la doctrine évolutive.

Je m'attends bien, sur cette conclusion, que les évolutionnistes me reprocheront d'avoir arbitrairement interprété la doctrine qu'ils croient avoir en garde. C'est l'habitude en notre temps, lorsque l'on pense, de penser, si je puis ainsi dire, par « systèmes entiers d'idées »; et pour peu que vous ayez une fois invoqué le nom de Darwin, on vous somme de ne plus penser qu'à la suite, sur les traces, et dans les foulées de Darwin. Mais quand il ne me serait pas trop facile d'opposer, et comme d'entre-choquer les évolutionnistes entre eux (2), je répondrais encore ce qu'on ne saurait trop redire : c'est à savoir que tout « système » est faux en tant que tel; il est ruineux comme système; et il n'y en a jamais que les morceaux qui soient bons. « Chacun se fait son petit religion à part soi », disait cette bonne princesse; et moi je réclame le droit d'avoir aussi « mon petit évolution à moi. » Si je n'ai donc point raisonné de travers; si je n'ai sophistiqué maladroitement aucun des postulats sur lesquels repose, comme toute théorie, la « théorie de la descendance; » et si je n'ai d'ailleurs contesté aucun des faits que l'histoire naturelle a « scientifiquement » établis, il

(1) Émile Boutroux, *De l'idée de loi naturelle*, p. 101, 102.

(2) Je renvoie, pour ce point, au dernier livre de Quatrefages : *les Émules de Darwin*, 2 vol. in-8°; Paris, 1894, Alcan.

suffit, et le reste n'importe. La « science, » qui n'est infaillible, malheureusement, ni dans l'observation des faits, ni dans l'interprétation qu'elle en donne, l'est sans doute encore moins dans l'affirmation des conséquences qu'elle en tire. C'est même pourquoi ses titres sont nuls, absolument nuls, à parler de morale ou de métaphysique; — et l'exemple d'assez grands savans l'a prouvé, si je ne me trompe.

Mais, d'un autre côté, ce que l'on pourra dire, et ce que j'avoue moi-même, c'est que la *Descendance de l'homme* de Darwin, ou l'*Histoire naturelle de la Création* du professeur Hæckel, ne sont, de leur vrai nom, que des romans scientifiques. Il n'est pas « prouvé » que les espèces animales varient, ni surtout qu'elles se transforment; il n'est pas « prouvé » que la « concurrence vitale » ou la « sélection naturelle » soient autre chose que de grands mots; » et il n'est pas « prouvé » que l'homme descende de l'animal. M. Russel Wallace, nous l'avons dit, a toujours soutenu le contraire; et, tout en affirmant que les choses étaient *comme si* nous descendions du singe, il a continué d'enseigner que nous n'en descendions point. Dans ces conditions qu'est-ce donc que la doctrine évolutive? C'est une simple hypothèse, ou, pour mieux dire, c'est une *méthode*. C'est un moyen de classer ou de rassembler sous un seul point de vue des faits ou des idées qui nous échapperaient autrement et qui se moqueraient, pour ainsi parler, de la faiblesse de nos prises. C'est un moyen de faire de la clarté. C'est un moyen de pénétrer plus profondément dans la connaissance de ces faits eux-mêmes et d'en découvrir de nouveaux. Ce qu'une méthode est encore, c'est une discipline pour l'esprit, qui crée naturellement une habitude générale, une certaine manière nouvelle de penser. Et, en ce sens, avec un peu d'exagération, Huxley a pu dire que, « pour quiconque étudiait les signes des temps, l'apparition de la doctrine évolutionniste était... l'événement le plus prodigieux du XIXe siècle. » Comme l'avait fait avant elle la méthode comparative, ainsi, la méthode évolutive ou « généalogique, » a renouvelé la face de la science (1). Un autre a dit, — et ce devait être le fougueux Hæckel, — que « l'on apprécierait désormais l'intelligence des hommes selon la facilité plus ou moins grande avec laquelle ils accepteraient la doctrine évolutive; » et sous cette forme la phrase a quelque chose en vérité de plus ridicule encore qu'impertinent. Mais il n'en est pas moins certain que,

(1) « Si grand que soit l'intérêt qui s'attache à l'histoire biologique isolée des êtres vivans, a dit M. Francis M. Balfour, cet intérêt *a été décuplé* par les généralisations de Darwin. » On en pourrait dire autant des études relatives à la paléontologie.

depuis une quarantaine d'années, ce n'est pas seulement le domaine de la science, c'est le domaine aussi de la philosophie qu'il semble que la doctrine ou la méthode évolutive ait transformé tout entier. C'est ce qui nous imposait, — dans cette série d'études où nous voudrions, en même temps que notre examen de conscience, faire celui de quelques-uns de nos contemporains, — l'obligation d'examiner quelques-unes des conséquences de la doctrine; et c'est ce que nous venons d'essayer.

Et nous convenons d'ailleurs que, comme nous en avions prévenu le lecteur, ce n'est pas du dedans, c'est du dehors, à la clarté de la loi morale, que nous avons considéré la doctrine évolutive. La morale que l'on pourra tirer de la doctrine évolutive ne sera toujours qu'une morale en quelque sorte « réfractée, » dont il faudra donc toujours que l'on cherche ailleurs l'origine ou la source de lumière. Notre descendance animale, fût-elle prouvée, ne saurait nous créer de véritables « devoirs »; et les suites que nos actes peuvent avoir pour l'avenir de l'espèce ne seront jamais une véritable « sanction ». Mais n'est-ce pas quelque chose pourtant que d'avoir été comme nécessairement conduits par la doctrine de l'évolution à un nouvel examen du problème moral? Si, d'autre part, nous avions établi que l'hypothèse ou la théorie n'a rien d'incompatible, ou même qu'elle semble avoir une convenance interne avec la doctrine morale dont on a craint parfois qu'elle n'eût ébranlé les fondemens, ce serait encore davantage. Et enfin, si nous avions montré qu'en dehors de la morale tout « progrès » n'est qu'illusion ou chimère, et que c'est la doctrine évolutive qui l'enseigne, ne serions-nous pas assez payé du temps et de la peine que nous y avons employés? Il ne faut pas demander aux choses plus qu'elles ne peuvent donner; et puisque le premier fondement de toute morale est de reconnaître que l'homme, en tant qu'homme, est bien dans la nature « comme un empire dans un empire, » ce ne serait pas un résultat si méprisable que d'en avoir arraché l'aveu à la science même de la nature.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

BOUTOU-KELY

SOUVENIRS DE LA VIE MALGACHE

I

Aussitôt que j'eus ramené mon interprète Jean Fararane en son pays, ce gamin s'empressa de prendre femme... Une fiancée de quatorze ans échut à cet amoureux de quinze : Madeleine, fille de mon cordonnier Rainizafy...

Dès lors, ce vieux Malgache crut convenable et peut-être avantageux d'engager avec moi des luttes de générosité.

— Voici les bottines que vous m'avez commandées... Elles sont bien finies, vraiment très belles... Cependant j'hésite à vous en demander le prix. Devons-nous exiger un salaire de nos parens ? Depuis que mon gendre a quitté *l'autre côté* pour revenir à Tananarive, vous le traitez bien, le nourrissez bien, l'habillez bien et prenez soin de sa petite fortune... Vous êtes *son père et sa mère*. Ma fille est votre bru. Vous serez le grand-père de mes petits-enfans...

Cette alliance ne suffisait pas pourtant à assurer entre nous une confiance réciproque. L'homme blanc inspire au nègre une crainte naturelle; puis, l'indigène de Madagascar, constamment et cruellement exploité par ses chefs, soupçonne toujours chez un supérieur quelque arrière-pensée de lucre ou de tyrannie. Enfin les appréhensions de Rainizafy redoublaient sans doute en raison des avertissemens reçus d'en haut; les agens du palais surveillaient étroitement les maisons françaises; et tout sujet de la reine, suspect de fréquenter chez moi, risquait d'expier durement le mince avantage de mon amitié.

De mon côté, j'observais une prudente réserve. Je connais-

sais par expérience la duplicité malgache et n'ouvrais pas ma porte à un nouveau venu sans procéder à une petite enquête.

Or des bruits déplorables couraient sur mon cordonnier. A la mission française, où nous avions célébré le mariage de Jean, le père de Madeleine passait pour un esprit aveugle, livré aux pires superstitions. Avant les noces de sa fille, il avait consulté les devins qui fouillent les entrailles des poules noires, trouvé néfaste le jour fixé par l'évêque, et retardé la cérémonie de vingt-quatre heures sous ce coupable prétexte... La supérieure des sœurs en disait davantage encore. Pour elle, le bonhomme était sorcier.

Il faut avouer que la mine du personnage justifiait assez cette opinion. Ceux qui l'avaient rencontré n'oubliaient plus cette longue silhouette : une chevelure grisonnante, une figure à grimaces, éclairée de petits yeux clignotans; sous une bouche où l'âge avait fait des brèches, une barbe de bouc, insigne du Hova. La chemise blanche, autour du corps maigre, toute droite sur deux pieds nerveux, deux pieds de grimpeur dont les doigts s'agitaient sans cesse... En somme un masque de vieux satyre, confirmant, d'ailleurs, une réputation d'obstiné polygame.

Bref, nos relations étaient restées très vagues jusqu'au jour où, malade, je reçus sa visite. Il m'apportait une corbeille d'œufs frais... m'exprimait ses souhaits de rétablissement... se perdait en formules banales...

Sans pouvoir démêler au juste le souci caché sous son front noir, je devinais, à la crispation de ses lèvres, au mouvement de sa main fouillant sa barbe, à l'inquiétude de son regard, qu'il taisait un sujet grave...

Il revint le lendemain, renforcé, cette fois, pour doubler son courage, d'un superbe nègre à traits réguliers, à nez droit, à fines dents blanches.

— Voici mon aîné, Rakoute, me dit-il... Il est soldat... C'est le sort des pauvres gens; les officiers recruteurs n'épargnent que les riches. Mon fils n'est parvenu qu'à se faire classer dans la garde royale... C'est un avantage, car, en cas de guerre, il sera dispensé d'aller à la côte; mais il a fallu offrir des cadeaux aux chefs, et réellement nous avons dû faire de gros sacrifices qui grèvent toute la famille... J'ai deux autres garçons, Boutou et Faralahy... Ils sont encore aujourd'hui avec leur mère, à Souanirane, au sud de la ville; demain, je vais les amener chez vous; je ne puis plus les garder, vous les conduirez là-bas, au loin, où vous voudrez, de l'autre côté...

Cette résolution inattendue ne laissait pas de m'intriguer. J'appelai mon interprète, qui m'aida à débrouiller l'affaire, et m'en fit comprendre les dessous.

Rainizafy avait pour femme légitime Euphrasie, une captive d'origine sakalave, amenée à Tananarive après une défaite de sa tribu. Affranchie par son maître ou rachetée par son mari, Euphrasie jouissait d'une liberté absolue. Trente ans s'étaient écoulés sans qu'on la vît à la corvée des esclaves, et Rakoute prouvait sa qualité de Hova par le service militaire. Cependant on soupçonnait Madeleine de s'être mariée richement. Les héritiers de l'homme auquel la mère était jadis échue en partage avaient récemment revendiqué la propriété de la fille. Redoutant le scandale public d'un procès et, plus encore, les exigences clandestines des juges, mon interprète venait de trancher la difficulté en libérant sa jeune femme à prix d'argent. Ce premier succès encourageait les soi-disant maîtres d'Euphrasie; Boutou et Faralahy, les deux jeunes frères, allaient être mis en vente au prochain marché.

— Hélas! monsieur, disait le père, pour notre famille c'est le déshonneur, pour mes petits, c'est pis que la mort...

— Allons donc! l'esclavage domestique n'est pas si dur! Quel intérêt un maître trouverait-il à maltraiter des serviteurs encore enfans?

Rainizafy me regarda en face, sourit, et, les larmes aux yeux, recula d'un pas, comme en présence d'un obstacle imprévu, insurmontable...

Rakoute alors parla, avec l'ampleur et la redondance que tous les Malgaches déploient naturellement dans leur discours :

— Vous ne les connaissez pas, les marchands d'hommes qui achètent chez eux et revendent au loin. Écoutez donc ce que je vais vous apprendre... Tantôt ils recrutent des gens à la campagne pour la capitale, tantôt ils en expédient de Tananarive dans les provinces. Cela varie suivant les besoins de la place, la hausse ou la baisse, les occasions diverses. Ils sont nombreux, très nombreux certainement!... Leur commerce est considérable, très important à coup sûr, soit qu'ils opèrent isolément, soit qu'ils mettent par groupes leurs capitaux en commun... L'esclavage nous vient de nos pères; si les blancs l'abolissaient subitement, ce serait un trouble terrible pour Madagascar... Mais il est permis néanmoins de dire ceci : nous avons le cœur serré quand nous voyons passer les défilés lamentables des troupeaux humains qui s'éloignent au delà de l'Émyrne, vers des villages inconnus, jusqu'à vingt jours de marche!...

— Que me contes-tu là, mon ami? Chaque vendredi, je parcours le marché de Tananarive. Je n'y ai jamais vu plus de trente esclaves exposés.

— Le marchand de toiles, reprit lentement le jeune homme,

apporte rarement au *Zouma* plus de quatre ou cinq pièces d'étoffe. Et pourtant il accumule chez lui de gros approvisionnemens... Chacun doit cacher ce qu'il possède. Il ne fait pas bon étaler sa richesse : c'est la livrer sans défense aux convoitises des grands... Si le marché ne vous paraît pas suffisamment pourvu d'hommes, venez à Souanirane, chez Andriamaharo, Ratsimanjeny, Ramarotoby, Rainingory ou Rainitsizehena, ou encore, à l'ouest du faubourg, chez Rainilaitsirofo... Vous pourrez acheter là, en gros ou en détail, nombre de porteurs, de femmes ou d'enfans... Dans votre voisinage même, au nord-ouest de la résidence générale, Randretsavola gagne des monceaux d'argent. Ravokatra lui fait concurrence au quartier d'Isoaraka... Mais leur chef à tous est Rainibonaly... C'est un homme cruel et redoutable. Pour dresser les jeunes garçons au travail, il les frappe, les garrotte, les prive de nourriture...

Enhardi par mon attention, Rakoute devenait loquace, entrait avec simplicité dans des détails tels que le souvenir de l'odieux traitant, éleveur autant que maquignon, évoque encore en moi des images de harem-écurie, de femmes-poulinières :

— Oh! monsieur, nous vous supplions, ne laissez pas mes petits frères tomber en pareilles mains!...

Je finis par céder aux objurgations du père et du fils : j'acceptai le principe du rachat, et promis de faire procéder aux premières offres, au marchandage, aux palabres, à toutes les formalités de l'affranchissement.

Trois cent quarante-cinq francs!... Ce fut le montant de la dépense, ensemble les frais d'enregistrement, les honoraires du scribe, l'obole d'usage offerte aux divers témoins de l'acte, les menues commissions, avouées ou occultes...

— C'est un peu cher, fit observer mon curé, le Père Bauzac, missionnaire du quartier de Mahamasine. — Il se trouvait chez moi au moment où Rainizafy, tout joyeux, m'annonçait la conclusion du marché. — Je n'ai jamais vu payer ici plus de trente piastres (1) un marmot au-dessous de huit ans.

— Que voulez-vous! Il faut compter avec les intermédiaires. Qui sait si Rainizafy lui-même n'a pas prélevé pour ses plaisirs un léger escompte sur le rachat de ses fils ?

— Tiens... tiens... fit le prêtre en souriant dans son épaisse barbe grise, vous commencez à les connaître, nos bons Malgaches.

Puis se tournant vers l'indigène, il l'interrogea dans la langue du pays :

(1) La piastre malgache n'est autre chose que la pièce de cinq francs française.

— Sont-ils baptisés, au moins, tes petits?

— Pas encore, *monpera*. Ils sont déjà circoncis, mais n'ont pas commencé leurs classes... Je ne sais s'il faut les envoyer chez les Français, les Anglais ou les Norvégiens...

Je résolus sur-le-champ cette question, mais il restait à régler celle du baptême.

— Pour Faralahy, pas de difficultés, dit le missionnaire, nous le baptiserons quand vous voudrez. Mais Boutou, si je me le rappelle, a certainement atteint l'âge de raison. Il devra suivre notre enseignement deux années de suite avant de devenir chrétien. Or notre mission n'a pas de poste à Souanirane, et je ne dirige, à Mahamasine, qu'un simple externat de garçons.

— Boutou ne pourra donc fréquenter votre école que s'il demeure chez moi?

Le religieux avait fait avant moi cette hypothèse.

— Vous nous recrutez des prosélytes, répondit-il, c'est bien; vous les logez chez vous, c'est encore mieux... Faites donc, et que Dieu vous récompense.

La livraison des deux petites âmes eut lieu sans retard. Jamais rapprochement de types plus dissemblables ne montra mieux de quel singulier mélange de races est issue la population de l'Émyrne.

Boutou aurait pu passer pour un enfant d'Europe ou d'Asie. A voir ce teint à peine cuivré, ces cheveux lisses, cette tête ronde, ce nez mince et légèrement retroussé, cette physionomie ouverte, illuminée d'un regard très droit, on pouvait être tenté d'accorder quelque créance à la théorie contestable qui assigne aux Hovas une origine malaise.

Faralahy, mon petit dernier, était noir comme l'ébène. Sous une épaisse enveloppe de cheveux crépus, son crâne s'allongeait, fuyait, se renflait : spécimen authentique qu'on déposera quelque jour avec honneur dans un musée d'anthropologie, vitrine des *Dolichocéphales*. Ses yeux énormes, sans expression, ne brillaient dans son visage que par un contraste de couleurs. Un vrai Sakalave, celui-là... la chair même, la rude anatomie, le pigment brûlé des pillards sauvages qui battent librement la brousse du Bouine et du Menabé...

— Bonjour, *vazaha!* me dit Boutou, rassuré par la présence de Madeleine, et curieux évidemment d'examiner de près un homme blanc... Faralahy, effarouché se cachait dans la jupe de sa mère.

— On ne dit pas « bonjour, *vazaha!* » Boutou-Kely (1), reprit Euphrasie, on dit « bonjour, *monpera*. »

(1) Boutou-Kely : petit Boutou.

Elle ne connaissait d'autres Européens que les missionnaires et croyait que tous les étrangers, tous les *vazahas*, avaient droit au titre de « mon père. »

Son père... Et pourquoi pas? J'aurais pu avoir un fils de cet âge.

Conformément à l'avis du curé de Mahamasine, il fut convenu que cet enfant habiterait ma maison, confié aux soins de sa sœur et de son beau-frère, tandis que Faralahy resterait près d'Euphrasie.

II

— Monsieur n'oubliera pas de donner *désormais* deux sous de plus par jour pour le riz et la viande des domestiques... *Il convient* aussi d'acheter deux ou trois yards de cotonnade blanche *afin de* vêtir le gamin...

Beau parleur autant que bon économe, Jean cumulait chez moi les fonctions d'interprète et celles d'intendant... Il n'aimait pas les occasions de dépenses nouvelles et semblait, en me soumettant le budget de mon jeune pensionnaire, vouloir me laisser seul responsable de ma prodigalité.

Boutou s'était présenté la veille sous une épaisse loque de drap grenat, débris d'une ancienne livrée usée à Paris par Jean, alors simple *groom*, au début de sa carrière. A ce haillon, on allait substituer une chemise, plus décente certainement, mais vraiment bien légère pour la température des hauts plateaux... Ma sollicitude paternelle s'en émut.

Jean se mit à rire, assez irrévérencieusement.

— La veste rouge! c'était pour faire honneur à Monsieur! De sa vie le gamin n'a possédé de vêtement... Jusqu'ici son père et sa mère l'ont laissé patauger tout nu dans les rizières, à la pêche des crevettes, des crabes et des petits poissons... Ils ne savent pas encore habiller les enfans, ces sauvages-là!

Il les appelait sauvages... telle était la distance que le contact des Européens, un voyage en France, une assimilation partielle aux idées étrangères, avaient mise entre eux et lui...

Bientôt Boutou m'apparaissait tout joyeux de son nouveau costume. Arraché au monde des primitifs, devenu le fils du *vazaha*, il franchissait le seuil d'une vie supérieure, et, très fier, il se redressait comme un homme, en s'enveloppant d'une petite pièce rectangulaire de toile, son *lamba*.

Le lamba, cet élément principal du costume malgache, sert à la fois de langes aux enfans, de drap aux épousés, de linceul aux morts. Le nourrisson passe les premiers mois de sa vie sur le dos de sa mère, dans la poche qu'elle forme en rejoignant les extrémités du lamba par-dessous les bras et autour de la taille.

Adolescens et adultes, nobles, hovas, esclaves, tous mettent leur coquetterie à se draper dans cet oripeau national, dont ils courbent les plis, relèvent les bords, rejettent les pans avec une grâce savante.

Les tissus, les couleurs, les dessins varient à l'infini... d'Amérique, d'Angleterre, de France et d'Allemagne affluent les cotonnades, les lainages et les soieries... mais l'industrie indigène conserve une prérogative sacrée : la fabrication des linceuls, l'unique travail auquel les gens d'Émyrne apportent une préoccupation artistique. Ces lambas de morts sont fort beaux; le nombre et la richesse en sont proportionnés à l'importance du défunt. La pièce de soie malgache, imperméable, de couleur cachou, se recouvre parfois d'étoffes précieuses en quantité telle qu'il faut vingt hommes pour porter en terre un cadavre ainsi paré.

Le lamba jeté sur l'épaule, Boutou explore sa nouvelle demeure.

— C'est si joli, la maison du *vazaha!*...

Ce qu'il admire, c'est une de ces villas à l'usage des Européens que les Malgaches bâtissent en brique ou en pisé. Constructions de pacotille, en réalité, où tous les détails trahissent l'inexpérience de l'ouvrier... Le travail de menuiserie n'est pas sans de regrettables négligences, et il règne une aimable fantaisie dans les dimensions des fenêtres et des portes. Inspecter fréquemment sa toiture est d'une bonne économie, du moins à l'approche de la saison pluvieuse, car, si quelque tuile a cédé, c'est par paquets que l'eau pénètre à l'intérieur... les plafonds s'écroulent en abominables gâchis de boue rougeâtre...

Était-il étonnant que l'admiration de Boutou fût provoquée au plus haut point? Nous-mêmes, après six nuits passées sous des cases de paillotte, nous avions levé les bras d'enthousiasme, à l'aspect coquet et séduisant de ces habitations ceintes d'élégantes vérandahs, entourées de balcons suspendus.

Au jardin, l'enfant restait en longues contemplations devant la volière, pleine pour lui d'un perpétuel divertissement. Les perruches et les cardinaux jacassaient sur le bambou supérieur; au-dessous roucoulaient ces tourtereaux à queue écarlate que les indigènes appellent « mangeurs de bananes ». Au niveau du sol, des cailles blotties dans les coins; des sarcelles et de grosses poules d'eau à crête rouge, accroupies dans un bassin de zinc, taquinées, volées, battues par un merle noir-blanc-jaune, qui bégayait quelques mots de malgache et m'appelait *Vazaha*, lui aussi. Cet oiseau parlait, et les autres chantaient à la gloire de l'éminent naturaliste qui les portraictura en si vives couleurs sur les planches de ses albums; tous voulaient porter le nom de ce

savant explorateur; en dépit des variétés de leur plumage et des discordances de leur ramage, ils se reconnaissaient entre eux pour les membres d'une même famille, la famille des *Aves madagascarienses Grandidieri*.

Sous les berceaux de vignes et les guirlandes empourprées de l'arbre de Bougainville, au pied des lilas de Perse, des grenadiers, des pêchers et des pommiers, à travers les rosiers, les géraniums et les héliotropes, Boutou poursuivait ses billes... Dans ce cadre un peu factice d'horticulture européenne, le petit sauvage conservait la grâce naturelle de ses mouvemens inappris, sans entraves, sans efforts... Qu'un cri soudain, un bruit du dehors, un brouhaha lointain vînt frapper son oreille, l'enfant, penché à terre, se relevait d'un bond, se redressait subitement, semblait humer l'air, prendre le vent. Comme les Malgaches errans qui s'orientent d'instinct dans les régions inexplorées et perçoivent le danger sous les espèces les moins saisissables, il embrassait d'un coup d'œil net et rapide tout le paysage environnant : au pied de la ville, la belle plaine de rizières qu'arrose l'Ikoupe... puis les libres espaces, les monticules déboisés, les vallonnemens verts de l'Émyrne... et là-bas, au sud, le massif étagé qu'un air transparent rapproche, l'Ankaratra mystérieux, le refuge ancien, où suivant les croyances, les âmes des ancêtres émigrent et trouvent le repos...

Mon fils d'adoption avait-il quitté pour toujours ces rizières et cette brousse?... Déjà, il considérait comme siens mes parterres et mes pelouses... Mais, bien qu'il se fût promptement familiarisé sous mon toit, ma personne n'en restait pas moins pour lui l'objet d'un respect assidu, d'une vénération constante, d'une dévotion scrupuleuse... Ce fanatique poussait même l'intolérance jusqu'à assujettir tous ses compagnons de jeu aux obligations qui m'étaient dues.

— Voici Samson, l'esclave de la fiancée de Rakoute, il allait quitter la maison sans avoir dit bonjour au *vazaha*.

Rakoute change de fiancée tous les huit jours, et je n'éprouve aucun besoin de me faire présenter un nègre de plus.

Samson ahuri, le nez sous le lamba, se laisse traîner par la main et risque à chaque mouvement de rester accroché quelque part.

Boutou évolue adroitement au milieu des meubles, des bibelots et des livres... répare en passant le désordre causé par son ami... saisit délicatement une tasse qu'il aperçoit en détresse et la replace soigneusement sur la soucoupe correspondante...

Idée de hiérarchie, idée de symétrie... son avoir mental s'augmente de jour en jour.

III

Au collège d'Ambouhipou, à une lieue de Tananarive, les Pères de la Mission française célèbrent la Fête-Dieu. Si les Malgaches se soucient peu, en général, de la morale évangélique, ils se prêtent volontiers aux manifestations du culte. L'église est leur lieu de réunion et de distraction.

Les concurrences sont nombreuses auxquelles les prêtres catholiques se sont heurtés dans la grande île africaine !... Les quakers, les *indépendans*, les anglicans, les luthériens de Norvège et d'Amérique ont plus d'agens... et plus d'argent. Des religieux de nationalité française, quoique reconnus, sont suspects au premier ministre, grand chef d'une église malgache dont il fait l'instrument de son pouvoir... Aussi, sous l'apparente indifférence des autorités indigènes, se cache une hostilité sourde qui se traduit trop souvent aux dépens d'innocentes victimes.

Pourtant les peuples du Sud aiment la pompe et l'éclat de la liturgie romaine; les gens de l'Émyrne et du pays betsiléo, comme les Betsimisarakes de Tamatave, s'attachent aux menus objets de dévotion qui leur rappellent les anciens fétiches. Enfin les processions agréent particulièrement à tous ces néophytes.

Aujourd'hui donc, une longue colonne s'empresse vers le lieu de la réunion; elle descend de la place d'Andouhale par le sentier abrupt de l'Est et trace des circuits sur les pentes rocheuses jusqu'aux marais d'Ambouhipou... Les étrangers, les grands et les riches, assis sur la chaise découverte appelée *filanzane*, mettent à profit l'agilité de nombreux porteurs... Les missionnaires montent de petits chevaux qui gravissent d'un pied sûr, malgré leur piètre apparence, les raidillons escarpés du pays sans route... Des marchands forains sont établis à la porte du collège; ils offrent des fruits, du manioc, des patates et même du riz bouilli qu'ils enveloppent dans des feuilles de bananier...

A travers le grand parc, sous les manguiers, les eucalyptus et les hauts camphriers, l'évêque, entouré d'acolytes, élève l'ostensoir qui resplendit dans la fumée de l'encens. Derrière le dais, les élèves d'Ambouhipou sont groupés sous la conduite d'un diacre nègre... C'est un Français, originaire de Nossi-Bé, l'une de ces petites îles de l'océan Indien où la navigation et le commerce ont depuis de longues années infusé aux aborigènes du sang d'Europe... Parmi les habitans de la *Grande-Terre*, le vicaire apostolique n'a pu recruter aucun prêtre jusqu'à ce jour. L'esprit de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, ne souffle pas encore sur l'âme malgache...

De toutes les chrétientés voisines, une seule manque à l'appel, celle des lépreux, que la loi écarte. Chassés de partout, ces déshérités cachent dans la campagne la honte et la puanteur de leur chair blanchie, tuméfiée, désagrégée. La mission leur a construit des cases de refuge; un apôtre est désigné pour porter jusque-là des mots de résignation et d'espoir.

Les villageois d'Ambouhidenpoune, d'Ambouhipène, d'Antanjounbate, de Fenouarive, d'Ambouhidatrime et d'Ambouhitraze sont venus se joindre aux citadins de Tananarive. Chaque Père dirige sa troupe chantante de fidèles. A la tête des groupes se trouvent les deux principaux auxiliaires du prêtre : le sacristain et le magister indigènes. Ils ont été soigneusement choisis parmi les catéchumènes les plus instruits et les plus zélés, mais trop souvent, hélas! l'appât d'un salaire élevé, promis par une mission rivale, provoque dans cette élite même de regrettables apostasies.

Le concert manque d'ensemble : autant de cantiques que de paroisses, et les paroisses se suivent de près. Quand les voix sont fatiguées, on nasille des litanies. Un orchestre à grand tapage, dont les cuivres emplissent l'air de dissonances, annonce l'école des Frères de la Doctrine chrétienne... Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny surveillent un nombreux défilé d'élèves dont les visages noirs s'égaient sous des voiles blancs; toutes ces jeunes agitées font effort pour prendre la mine recueillie qui sied à leur costume virginal... Des lambas de soie, des robes à frou-frou, de fines chaussures devant lesquelles les pieds nus se trouvent humiliés : ce sont les favorites de quelques Français notables... Elles occupent leur rang devant tous, devant Dieu même... Le mariage légitime, d'importation récente, ne se célèbre encore qu'exceptionnellement à Madagascar.

Ces inconscientes qui procurent à leur famille l'aisance, l'opulence même, ne provoquent ici qu'une envie sincère et sans mélange. Et les voilà qui portent la bannière de Sainte-Marie... l'Égyptienne sans doute.

Ce singulier voisinage n'incommode nullement un bon Frère coadjuteur, le Frère forgeron, qui se livre à une manifestation pieuse derrière la statue de son patron saint Éloi. Une grande ombrelle à doublure verte préserve d'un soleil trop ardent sa tête nue de vieil ouvrier, blanchie sur l'enclume... Soixante-douze ans d'âge, quarante ans de discipline ecclésiastique, trente ans de travail en terre malgache, tels sont ses états de service... Le brave religieux a pourtant la démarche alerte encore. La foi le soutient; sa prière se dégage de la cacophonie des cantiques, sa charité s'exalte au tintamarre incohérent des pauvres chrétiens noirs.

Laissant la foule massée en flots compacts autour du grand

reposoir illuminé, je quitte Ambouhipou et rentre en ville.

Boutou trotte derrière moi... Du plus loin qu'il aperçoit mon filanzane et mes porteurs, il court à son *vazaha* comme un soldat se porte au feu.

— J'ai vu Monseigneur, sous le grand parasol blanc... Il y avait beaucoup de Pères autour, et tous s'étaient couverts d'or en l'honneur de Jesou-Christi... Moi, je ne sais pas encore les cantiques, je les écoute pour les apprendre, et, dans la *prière qui marche*, je pense que je suis comme le roi d'Afrique dont *mon-pera* Bauzac m'a raconté l'histoire...

— Quel roi d'Afrique?

— Celui qui a traversé le désert avec ses bœufs et ses esclaves pour suivre l'Étoile et trouver Jesou-Christi enfant. Bethléem est de l'*autre côté*, Jesou-Christi était vazaha...

J'avais déjà plus d'une fois entendu formuler à Madagascar cette remarque qui semble pénible à l'amour-propre des indigènes... cependant Boutou en atténuait l'amertume par une phrase apprise à l'école :

— ... Il était vazaha, mais il a aimé tous les hommes, les noirs comme les blancs...

— Bravo ! tu ne perds pas ton temps au catéchisme. Quelle était donc cette oriflamme que tu portais si fièrement ?

— C'est l'image de saint Jean, le frère de Jesou-Christi. Jean baptisait dans la rivière ceux qui venaient à lui... Moi aussi je désire être baptisé. Vous serez mon parrain et me donnerez un nom nouveau, un nom *vazaha*... Je voudrais m'appeler comme un de ces saints qui allaient à la mort pour dire la bonne parole de Jesou-Christi. Ils n'avaient pas peur. Les Malgaches ne sont pas si courageux...

Et l'enfant citait le vieux proverbe de son pays : « *Mamy ny aina :* la vie est sucrée. »

Mais une autre de ses récentes impressions lui revenait en tête et s'échappait dans son discours ; c'était l'inconduite de son camarade Samson : — Croiriez-vous qu'il s'est caché derrière un arbre pour regarder passer les petites filles de *Ma Sœur?* Je crains qu'il ne soit jamais chrétien...

IV

Non seulement Boutou savait assez de catéchisme pour étonner les vieux devins et les vendeurs d'amulettes, condamner les sorciers-empoisonneurs, confondre jusque dans le village sacré d'Ambouhimangue les grands prêtres de l'idole Rafantaka, mais en peu de semaines il avait appris à lire, et, le jour du mar-

ché, assis devant ma porte, il initiait un public d'esclaves et de porteurs au contenu de la gazette : *Ny Malagasy*.

Puissant moyen de propagande française que cet organe de publicité indigène... Les débuts en furent timides. On se bornait à y reproduire des télégrammes et des chroniques d'Europe, à enregistrer sans commentaires les nouvelles de l'île... Mais les communications de l'agence Reuter, sauf les mésaventures du roi Béhanzin, laissaient indifférens les lecteurs nègres, et, pour répandre les nouvelles de l'intérieur, le courant rapide et mystérieux, qu'on nomme en Afrique la poste du désert, précédait généralement toute autre publication.

Brusquement, l'entreprise, d'abord hésitante, se prononça par un coup d'éclat... La feuille, transmise de main en main, descendit du plateau central, pénétra jusqu'aux tribus les plus lointaines de Sakalaves indépendans, de Bares et d'Antaimoures. Du cap d'Ambre au cap Sainte-Marie, des régions Antankares aux provinces Antandroys, ce fut comme une traînée de poudre... On avait osé traduire et imprimer la fable des *Animaux malades de la Peste*... Coutumier des locutions obliques, le Malgache voyait sous l'allégorie une allusion flagrante, une attaque directe aux agissemens du premier ministre... Évidemment cette fable n'avait pu être imaginée qu'à Madagascar et pour Madagascar.

L'histoire du meunier de Sans-Souci faillit coûter la vie à plusieurs personnes au moins; les imprimeurs indigènes du journal durent quitter l'atelier sous les menaces d'un prince moins scrupuleux que le grand Frédéric...

Alors, autour du porte-voix, se produisit un véritable concours de gens désireux d'exhaler une plainte étouffée jusqu'alors, une rancune trop longtemps contenue. C'était un peuple entier qui prenait conscience de lui-même, hurlait sa souffrance, appelait au secours.

« O Malgaches, nos compatriotes, disaient des correspondans anonymes, et vous tous chers habitans de Madagascar, nous écrivons ceci pour vous, nos parens, afin de vous faire connaître la situation de notre contrée, le pays des Cinq Mille de l'Ouest, car nous sommes tous issus d'une commune origine, quoique naturellement séparés par des montagnes, des rivières et divers plateaux...

« Au pays des Cinq Mille de l'Ouest, les gros poissons mangent les petits. Ils sont vraiment extraordinaires les moyens blâmables qu'emploient, pour se procurer de l'argent, Ratsimba, dixième honneur, gouverneur de Betafo, et ses collègues les officiers, les juges et les chefs de village...

« Nous n'écrivons pas ceci pour le premier ministre, car nous

lui avons fait souvent entendre nos réclamations, mais toujours sans résultat. Les pétitions que nous lui avons adressées se sont accumulées. Quelques-unes, peut-être, ont été arrêtées en route, et ne sont pas parvenues jusqu'à la capitale ; cependant nombre de gens se sont plaints à Rainilaiarivony lui-même, soit en l'arrêtant, tandis qu'il passait au nord du palais, soit en pénétrant chez lui, à Tananarive ou dans ses propriétés...

« Ratsimba continue néanmoins de nous terroriser en déclarant qu'il jouit de la confiance de la reine et du premier ministre. Ils sont nombreux ceux dont il a injustement ordonné la mort : Haitsaramanana, Jaonarivelo, Rainibemarana, Rainibetokotany et tant d'autres ! Il impute à ses administrés des crimes imaginaires, accusant de bigamie les veufs remariés et de concubinage les gens dont l'union légitime est inscrite sur le registre du gouvernement. Les condamnés mis aux fers sont ruinés d'abord, relâchés ensuite. Les procès se trament dans le mystère et se règlent entre quatre murs, par des menaces violentes. Beaucoup d'habitans ont dû s'enfuir. Et voilà pourquoi les voyageurs rencontrent tant de brigands et de détrousseurs sur les routes des Cinq Mille de l'Ouest...

« Depuis quatre années qu'il gouverne Betafo, Ratsimba s'est enrichi. Il n'avait que six esclaves en arrivant de la capitale, il en a quatre-vingts maintenant, ses rizières couvrent de vastes étendues, et nous savons qu'il cache dans ses coffres plus de soixante-dix mille piastres. »

La traduction peut donner de ce factum une idée assez exacte, car ces rédacteurs improvisés ont tous subi l'influence de la pédagogie étrangère, et la langue malgache, écartée de ses formes primitives, envahie de néologismes, asservie aux adaptations et imitations, ne se retrouve là que sensiblement modifiée, allégée, abrégée. L'emploi journalier de cet idiome a créé autour des esprits une atmosphère ambiguë ; d'où la difficulté, pour les lecteurs du journal, de discerner les productions originales des pastiches, les auteurs noirs des rhéteurs européens.

En dépit de cet effacement du caractère national, un écrivain d'un génie purement indigène se révéla tout à coup... Plus de doute alors... La vieille éloquence des ancêtres éclatait, dans toute sa pureté, comme un diamant parmi les verroteries. Le style coloré paraissait, relevé de métaphores heureuses, spontanées, naturelles à l'artiste qui voit et qui sent... La composition même, l'ordre des argumens obstinément répétés et comme martelés, prouvaient une complète insouciance de notre logique... A la précision du détail, à la sûreté du trait, à la clarté de l'allusion, on reconnaissait un homme initié à tous les arcanes de la vie mal-

gache. L'expérience douloureuse de l'oppression et de la misère communes pouvait seule inspirer cette conviction de pensée, cette sincérité d'accent, cette ardeur de polémique... C'est à peine si un excès de symbolisme biblique trahissait par momens l'ancien élève des missions anglaises.

Il disait les efforts, les déceptions, le découragement du Hova courbé sous un régime de corvée sans salaire. Dans ses « pièges cachés », il montra les espérances des faibles tombant aux embûches des puissans. « Vivrons-nous longtemps sous le règne des Nabuchodonosor? Peuple malgache, seras-tu toujours comme la couleuvre qu'on écrase ? Elle n'a ni la dent qui mord, ni la main qui griffe, ni le pied qui rue. »

On mit à prix la tête du publiciste anonyme; sa vie fut bourrelée d'inquiétudes... Pour soustraire sa femme et ses enfans aux persécutions menaçantes, il dut les éloigner de la capitale, les cacher dans la campagne... Les soupçons s'égarèrent longtemps; mais une inadvertance dévoila l'auteur aux yeux de son père. Le vieillard fut saisi de terreur, fit entendre à son fils les plus durs reproches, le menaça de délation... Le poète poursuivit néanmoins son œuvre, s'ingéniant à tromper toute surveillance, à diriger ses manuscrits par une filière occulte, à communiquer secrètement avec ses protecteurs européens... Et le peuple, soutenant l'effort du juste inconnu, accueillait avec un enthousiasme avide les paroles de vérité.

Il n'est pas de souffrance sans répit, de douleur sans détente; le Malgache, oublieux comme l'enfant, fait vite trêve à l'affliction. Les lamentations des opprimés alternaient avec des chansons joyeuses. Le journal *Malagasy* fixait ces œuvres légères que les indigènes improvisateurs entourés de leur troupe de bardes et de leur chœur de femmes, vont déclamer, au son de la lyre appelée *valia*, dans les maisons des grands personnages, — ils célèbrent les naissances, les circoncisions, les guérisons, les réunions de famille. Bajo, l'un de ces chefs de troupe, consentit, non sans peine et moyennant un prix considérable, à se laisser imprimer. Le contrat, passé devant témoins, fut rédigé en bonne forme; il y manque pourtant la signature d'une des parties...

Bajo et ses compagnons consacrèrent une journée à la dictée des meilleures pièces de leur répertoire... C'étaient de longues cantilènes d'amour où les strophes se succédaient, sans ordre ni progrès, toutes débordantes de la passion de l'homme à demi sauvage qui chante son désir.

De-ci, de-là, une image d'une véritable ampleur :

« O ma bien-aimée, tu es la mer dont le sein s'irrite et se soulève, et je suis la pirogue qui se laisse balancer au gré de la tempête. »

Ailleurs, l'amant se vantait, avec une précision comiquement puérile, d'une victoire malheureusement rare à Madagascar, celle de l'Amour sur l'Argent : « Les hommes blancs, ô ma belle, t'offrent pour te séduire un kiroube (1 fr. 25), et même un louchou (2 fr. 50), mais tu restes avec moi, qui ne puis te vêtir que d'un lamba de toile américaine de petite largeur... »

Le poète chantait aussi les flots, les rochers et les caïmans, l'Ikoupe et la Betsibouke, dont les eaux confondues, en aval de Mevatanane, roulent à Majunga... A l'en croire, on goûte de charmans plaisirs à Tsinjouarive, la maison de plaisance de la reine, où, sous les grands bois, près des cascades, les gentils seigneurs et les aimables dames de la cour d'Émyrne s'ébaudissent librement loin des regards indiscrets et des remontrances importunes.

Sur un rythme rapide et cadencé, Bajo suivait le voyage du porteur de fardeaux à travers la Grande Ile. « Le piéton quitte Tamatave où l'on achète les étoffes à bon marché, et il va, pendant deux jours, le long de la mer, sous de belles allées dont les arbres sont empanachés d'orchidées parasites... Il gagne ainsi le carrefour où convergent les sentiers de la côte et ceux de l'intérieur, Andevoranto, la ville voluptueuse et malsaine... mais il doit en partir dès l'aube avant que le vent ne soulève la barre. On remonte le fleuve en chantant, sur une pirogue chargée d'hommes et de marchandises. Il faut près de quatre heures pour atteindre ainsi Maroumby, d'où l'on se dirige, toujours vers l'Ouest, au milieu de terrains sans maître ni culture... Voici les hautes cimes de la forêt dont le vaste silence n'est troublé que par le cri du coq de pagode et les appels des babakoutes... Dans le village, à l'entrée de la case, l'esclave a déposé sa charge, et il pénètre chez l'hôtesse pour y sécher son corps trempé de pluie, oublier ses fatigues dans une lampée de jus de canne... Ankeramadinike! Ambouhibéhasine! Maridaze! Alaroubie! Bientôt le porteur aperçoit près des nuages, sur la montagne, les tourelles altières du palais de la reine, les clochers de pierre, les maisons de brique; c'est la fin du travail et le but du voyage, la ville de repos et de ressources, pleine de bœufs, de riz, de rhum et de filles aux hanches provocantes... Mais une fâcheuse compagne, la Fièvre des côtes, a suivi l'insouciant voyageur. »

Si les Malgaches lettrés lisent avec intérêt les œuvres que les Européens leur ont traduites, notamment la *Bible* et les récits merveilleux de la *Vie des Saints*, tous s'arrachent passionnément ces poèmes indigènes où se retrouvent l'image des paysages vus, l'évocation des peines endurées, l'écho des voluptés connues.

Les professionnels sont rares dont la réputation soit comparable à la gloire de Bajo, mais on compte en foule les amateurs

qui ont reçu le don de la musique et des chants. Il est fréquent d'entendre à Tananarive un groupe d'indigènes répéter un refrain populaire, tandis que le soliste improvise au gré de son imagination le texte du couplet dont la mesure seule est fixée d'avance.

C'est ainsi qu'on célébrait chez moi mon anniversaire... Le chœur de mes porteurs et de mes voisins était dirigé par un jeune bouffon qui se croyait certainement l'égal des plus grands poètes. La figure de ce polisson vaut qu'on la dessine au passage. Un strabisme intermittent brisait son regard, déconcertait l'expression d'une physionomie mobile, mais fine. Le corps fluet, très maigre, n'accusait aucune disproportion, mais le costume affichait une véritable passion de mascarade : les lambas se bigarraient de ramages criards, reproduisaient à l'infini la tête d'un personnage célèbre, une statue, un palais, une cathédrale, une locomotive passant sur un pont, ou quelque tableau d'un genre plus léger... Les vagues Siciles où Molière plaçait ses Mascarilles et ses Scapins ne virent jamais plus extravagant ni plus effronté valet de comédie... Il répondait au nom de *Patsalahy* qui signifie : « Crevette mâle... » Sa tête, souvent troublée de fumées alcooliques, hébergeait un mélange d'idées imprévu, disparate, picaresque : traditions purement malgaches, notions simiesques des mœurs d'Europe, mauvaises passions de toutes les humanités, superstitions de nègre, scrupules chrétiens... Il préparait des philtres mystérieux pour enchanter la dulcinée rebelle, mais il se confessait à la date du 13 juillet, qui était pour lui la veille d'une grande fête...

Patsalahy préludait généralement à l'inspiration poétique par une danse de caractère... Il rythmait le pas pour faire trois fois le tour de la salle, un pouce en l'air, en simulant du bras des mouvemens d'aile... Puis il se fixait, le poing sur la hanche, et enseignait quels sont les grands peuples qui se partagent l'univers. — « Il y a les Français qui demeurent à Paris, les Anglais qui habitent l'*England*, les Norvégiens qui sont en *Norway*, les Arabes à *Pour-Saïd*, le Betsimisarakes à Tamatave, et les Malgaches à Madagascar. »

Telle était l'ethnologie de Patsalahy.

— Mais, reprenait-il, tous les blancs ne sont pas de l'*autre côte*, il en est aussi venu dans notre capitale. — Suivaient les adresses et les professions des Européens établis à Tananarive ; à chaque nom s'ajoutait quelque remarque facétieuse qui terminait la strophe et fournissait la rime.

Il ne se donnait aucun divertissement en ville sans que cet aède fantaisiste trouvât moyen de s'y glisser... Un jour donc que l'on saluait au passage un de nos explorateurs les plus connus, Crevette-mâle honorait de sa présence notre réunion... Pourtant

nous dûmes insister près de lui. Il n'était pas en veine de versification malgache... et ce fut en français qu'il entonna tout d'un coup d'une voix tonitruante, avec un luxe de gestes, au complet ahurissement de son auditoire :

Les femmes, ne m'en parlez pas!
Parbleu, les femmes sont exquises,
Mais ça fait faire des bêtises,
Et ça nous met dans l'embarras...

V

Boutou fait de grands et rapides progrès, commence à écrire calcule en français aussi bien qu'en malgache. Comme je résiste rarement au désir qu'il m'exprime dans ma langue, il sait mettre gentiment ma faiblesse à profit; cela lui vaut des billes, des balles, des gâteaux de riz et des oranges. *Monpera* Bauzac, pourtant plus sévère que moi, s'est montré, lors du dernier examen, très satisfait de son catéchumène. L'écolier de la troisième classe a glorieusement passé dans la seconde, au milieu de grands garçons.

Son nouveau maître, ancien élève du collège d'Ambouhipou, se nomme Pierre Rakoutoumalala... ce Hova malin brigue ma faveur et mes subsides... Voilà pourquoi, dans l'intention de me ménager des surprises, il enrichit de mots nouveaux le vocabulaire français de mon fils adoptif... Je forme néanmoins le projet d'enlever l'enfant à cette sollicitude intéressée, et je préfère à ce pédagogue indigène mes compatriotes, les Frères de la Doctrine chrétienne...

Boutou ne partage pas mon sentiment : l'école des Frères est éloignée de ma maison... le régime de l'internat est bien dur...

— Vous êtes mon père et ma mère, et ferez de moi tout ce qu'il vous plaira. Mais si je vais à la *classe qui dort*, je serai triste et pleurerai beaucoup de ne plus voir mon *vazaha* chaque jour.

— Je quitterai prochainement ton pays, mon enfant; tu dois t'accoutumer à ne plus me voir.

— Jamais je ne m'y accoutumerai... Quand il n'y aura plus de *vazaha*, il n'y aura plus de Boutou.

— As-tu donc envie de me suivre de l'autre côté de la mer?

— Je voudrais aller partout où vous irez... Je n'ai pas peur de la mer. Il y a, sur le bateau, des cuisines où le riz bout, des salles où l'on mange, des lits où l'on dort... Mais pour gagner Tamatave, il faut marcher sept jours à l'Est, puis au Nord, et je suis trop petit, je ne pourrais pas vous suivre...

— Je te mettrais dans un panier, je te donnerais deux porteurs.

— Oh ! ce serait facile alors ! Quel bonheur ! je verrais Bourbon, Marseille, Paris, et la maison de vos ancêtres, au sud-ouest de votre capitale... J'ai appris beaucoup de choses nouvelles depuis que je suis chez vous, mais c'est encore bien peu, je veux savoir davantage, étudier plusieurs années, et, plus tard, comprendre tout ce que vous lisez là...

Du geste et du regard, l'enfant embrasse les volumes rangés dans ma bibliothèque, les brochures, les journaux, les documens entassés sur les tables...

Dois-je me réjouir ou m'alarmer de cette ardeur extrême, de l'effervescence si prompte d'un cerveau tout neuf?... Ne faut-il pas, ici comme en France, redouter le danger du surmenage?...

En l'espèce, ce danger n'est pas apparent. Boutou est d'humeur égale; il aime le mouvement et court au grand air, joue volontiers et avec entrain... Le courrier d'Europe lui a récemment apporté de Paris un superbe polichinelle; c'est avec des explosions de gaieté et des rayonnemens d'orgueil que le gamin montre aux négrillons du quartier ce *vazaha* bossu qu'il gouverne avec une ficelle... Il s'amuse de son pantin blanc, moi de mon enfant noir... Mais, pour moi, le jeu s'aggrave d'une charge d'âme, les ressorts que je meus sont complexes et délicats. Comment diriger l'éducation de Boutou? Quel résultat puis-je espérer?

Un instant d'étude critique fait vite apercevoir le terme défini de culture intellectuelle que les Malgaches, en général, semblent incapables de franchir. Les peuplades côtières sont restées entièrement réfractaires aux efforts des musulmans comme aux prédications des chrétiens. C'est dans l'intérieur de l'île que les missionnaires européens ont trouvé leur champ d'activité. Les habitans du plateau central ont, par de remarquables progrès, surpassé de beaucoup les tribus environnantes. Adresse manuelle, assimilation rapide des idées concrètes, mémoire des mots, des formes et des sons, voilà assurément des qualités précieuses. Elles suffiraient à nous recommander le Hova, s'il se résignait sincèrement, par vertu, bon vouloir, intérêt ou contrainte, à subir une direction supérieure. Mais les complaisances inouïes des éducateurs rivaux, qui se disputent à Tananarive la faveur des écoliers, ont développé au plus haut point la présomption naturelle au nègre. L'élève des Missions paye promptement ses maîtres d'ingratitude et de dédain, et cet enfant gâté se complaît dans l'illusion stérile qu'il se fait à soi-même et produit chez les autres, au moyen d'une somme très faible de connaissances superficielles.

Après le succès du premier élan, Boutou devait-il, comme ses compatriotes, s'arrêter court?

Il appartenait certainement à l'élite de la race... dans le vague atavisme que révélaient la structure de son crâne, le dessin de ses traits, la clarté de son teint, je me flattais de trouver la garantie d'une intelligence perfectible, capable de tenir toutes les promesses du début... c'était bien l'individu désigné pour la sélection... Déjà l'influence de l'éducation se traduisait heureusement chez lui par les sentimens si rares de modestie et de confiance...

J'hésitais pourtant à parachever l'œuvre commencée... L'expérience ne pouvait réussir qu'en Europe, loin de la corruption inconsciente, des contacts avilissans, des promiscuités bestiales de la vie des noirs... Et encore les exemples des Malgaches, admis en France à nos écoles industrielles ou militaires, ne sont-ils pas encourageans. Sans prétendre engager avec nous et chez nous une lutte inégale, nos élèves, tout pleins d'espérances d'abord, comptaient déployer utilement leur activité dans leur pays; mais replongés sans conseil, sans appui, sans contrôle, dans le milieu d'origine, ils ont fait retour à la barbarie primitive, ne gardant de la civilisation française que nos vices...

Peu soucieux de ces graves questions, Boutou, dans mon antichambre, annonce à ses parens son prochain départ.

— Que veux-tu, mon homme? dit Euphrasie à Rainizafy, le cadet n'est plus à nous... Il est le fils du *vazaha* dont il parle aujourd'hui la langue. Il quittera la terre des ancêtres; l'*autre côté* attire et nous le prendra... Nous ne reverrons plus notre enfant, mais il sera heureux;... il nous oubliera peut-être, mais nous serons fiers de lui.

Comme pour justifier cette prédiction, Boutou fait justement sur son jeune frère l'essai de ses facultés récentes:

— Écoutez donc Faralahy, monsieur. Je lui enseigne le français... Il sait déjà : *ny alika*, le chien; et *ny trano*, la maison; il peut aussi compter jusqu'à quatre, mais ne veut pas aller plus loin... Il a la tête dure... C'est un vilain nègre.

Et Faralahy, croyant que ces mots font partie de la leçon, répète, les yeux écarquillés, avec des efforts d'articulation: — Vilain nègre, vilain nègre...

Pour moi, témoin muet et songeur, la scène de famille m'apporte un doute nouveau... N'est-il pas à craindre qu'à son retour d'Europe, l'enfant ne découvre en sa mère aussi une pauvre créature noire, ignorante et grossière?

VI

— Par ici, monsieur, par ici! dit Boutou qui me tire par le pan de ma jaquette... en bas, dans la grande salle, au Nord, tous les parens de mon camarade Samson vous attendent.

— Tous les parens!... que me veulent-ils?

— Hier, Samson m'a demandé : « Le *vazaha* ne te fait pas peur à toi? » J'ai répondu : « Oh! non. » Et il a dit : « Ma sœur est très malheureuse, il faut prier ton *vazaha* de la secourir... » Alors je lui ai dit d'amener sa famille chez moi... et que je lui montrerais mon vazaha.

Dans la salle du Nord, sur des nattes, le long du mur, tous les parens de Samson sont accroupis en rang d'oignons. Une femme, modelée suivant cette plastique qui semble la revanche de beauté prise par les esclaves sur les patriciennes; auprès d'elle, un homme de quarante ans, le mari sans doute. Puis un garçon d'une vingtaine d'années : des cheveux lisses, une fine moustache, tous les indices d'une filiation de gens libres... un cousin, me dit-on... Sur la même ligne, trois vieilles, ridées, ravagées, édentées, la lèvre bavarde pendante en bénitier, de celles enfin que Rabelais nomme des *sempiterneuses*... On en rencontre de tout temps en tout pays... Enfin, à l'extrémité, quelque chose comme une brosse arrondie, une boule de cheveux crépus, ras et blancs, coiffant un visage noir, à traits énormes, et tout un être si difforme, si cassé, d'une vétusté telle qu'au vêtement seul on peut en démêler le sexe...

— Oh, oh! fis-je en regardant l'aïeule, celle-là date au moins du règne d'Andrianampoinimerina.

— Vous dites vrai, Tompokolahy (1), c'est Andrianampoinimerina lui-même qui me fit captive... J'étais noble alors, là-bas, dans le Sud, et jolie, jolie, plus jolie encore que ma petite-fille Ramiadane que vous voyez là... Le roi d'Ambouhimangue m'a prise... Depuis ce temps, je suis esclave, et mes petits-enfans, hélas! le sont aussi, sauf ce jeune homme qui fut libéré par son père, le maître de sa mère.

Elle désignait du doigt le garçon à cheveux lisses que j'avais remarqué dès l'abord...

— Soyons brefs. Tu veux ta liberté?... C'est une petite affaire. Vaux-tu dix piastres en tout?

— Merci, Tompokolahy... mon maître ne me permet pas de me racheter; il s'enorgueillit de ses esclaves, même quand il ne

(1) Monsieur, littéralement : mon maître mâle.

peut plus leur imposer de corvée... Il est d'ailleurs bon pour les vieillards; la case où j'habite lui appartient; il permet à mes petits-enfans d'y demeurer et de m'y nourrir. Je n'ai besoin, pour moi, que d'un peu de riz... C'est pour Ramiadane que nous sommes venus vous supplier.

Ramiadane elle-même prit la parole :

— Autrefois, j'étais ici la servante de Ralay. Ralay me traitait bien, trop bien peut-être, car sa femme fut jalouse et me fit vendre... Je tombai alors entre les mains d'un marchand d'hommes nommé Rainiale, qui m'emmena dans l'Ouest, pour m'embarquer sur un boutre arabe et m'expédier en Mozambique... Cette vente au delà des mers est interdite par la loi... Aussi Raoulidina, l'un des gouverneurs du Bouine, ayant connu les projets de Rainiale, confisqua tous les esclaves de ce marchand... Je suis restée plusieurs mois au service de ce gouverneur, au fort de Mevatanane. Mais Raoulidina est tombé en disgrâce, à cause de son amitié pour les Français qui récoltent l'or au Bouine. Il a dû revenir à la capitale, avec tous ses serviteurs. Il ne songe aujourd'hui qu'à sauver sa tête et n'est plus assez fort pour défendre ses biens. Rainiale m'a reprise et menace de me reconduire aux Arabes. Il ne me laisse que quinze jours pour trouver à Tananarive un acheteur qui lui donne de moi soixante-sept piastres... Je lui cache que je suis enceinte, car il exigerait davantage... Être affranchie ou rester esclave, cela m'est indifférent, mais nous n'avons plus de mère, et je voudrais demeurer ici près de mon petit frère Samisaona.

— Ces sentimens t'honorent, ma pauvre fille, mais que veux-tu que j'y fasse?... d'autres m'adressent chaque jour des requêtes de ce genre, et souvent le prix est moins élevé...

— Ce n'est pas un présent, c'est un prêt que nous demandons, interrompit le mari... j'ai une boutique et des marchandises aux environs de Mevatanane, au pays des mines d'or. Je vais y retourner, tout liquider... dans un mois, je vous rendrai les soixante-sept piastres.

— Es-tu sûr de penser encore à ta femme, quand tu reverras ta boutique?

— Je resterai chez vous, dit Ramiadane, je serai votre esclave; si mon mari ne revient pas, vous pourrez me revendre.

— Tu te trompes, je ne le pourrais pas!... Et d'ailleurs qui me garantit ta parole? Qui me remboursera si tu prends la fuite?

— Nos rizières resteront, fit le cousin.

— Vendez-les tout de suite, vos rizières!

Le jeune homme esquissa une moue... Il préférait évidemment sa terre à sa cousine.

Alors commençait un concert de lamentations et de supplications. Les trois vieilles sempiterneuses psalmodiaient sur un ton aigu avec des notes de tête... la captive d'Andrianampoinimerina soutenait la phrase d'une voix de basse... Peu touché du dévouement dont il était l'objet, indifférent aux plaintes qui m'émouvaient en sa faveur, le jeune Samson riait à l'écart.

Ce fut Boutou qui trouva le mot de la fin :

— Sauvez-la, monsieur, comme vous m'avez sauvé.

Je me laissai aller une fois de plus à la curiosité de savoir si, par exception, des Malgaches seraient honnêtes.

— Allons, retirez-vous, nous avons quinze jours devant nous ; je m'en accorde huit pour prendre mes renseignemens. Si aucun de vous n'a menti, je vous promets que Ramiadane ne quittera pas son petit frère. — Et je conclus en style indigène : — Ayez confiance, je vous le dis, ayez confiance, vous qui ne me trompez pas... Chacun sait à Madagascar que je n'ai jamais manqué à ma parole.

VII

Chaque jour, du mois de novembre au mois de mars, un orage violent s'abat sur l'Émyrne. Vers cinq heures du soir, le vent s'élève, des nuages noirs s'approchent, s'accumulent, s'effondrent. De déchirans éclairs revêtent de lueurs pâles les sommets sombres des montagnes, les gorges s'emplissent de fracas. Les places de la ville se transforment en lacs, les rues deviennent cours d'eau, les pentes torrens, les fondrières cascades... Toutes sortes d'objets flottent et s'entremêlent : paillassons des clôtures rompues, planches et pieux, nattes en lambeaux, chiffons, peaux, carcasses... Des esclaves, à peine vêtus d'une légère rabanne, courent, la tête sous la pluie, les jambes dans l'eau, portant des vases de grès qu'ils placent sous les gouttières. Dans la joie d'éviter ainsi la longue corvée de la fontaine, ils s'éclaboussent, s'arrosent, se pourchassent, en poussant des cris aigus...

Puis, au matin, tout reparaît plus pur ; un air infiniment léger dilate les poumons, détend les nerfs... Le chaud soleil dessèche et pulvérise la boue d'argile... On voit éclater les germes et s'ouvrir les fleurs... Tananarive étale à l'azur du jour ses maisons lavées, ses rocs blanchis, ses jardins plus frais et plus embaumés.

D'avril à novembre, c'est l'aridité... Au loin la terre rouge a des aspects de brique cuite, et la nuit, sur le fond obscur des côtes pierreuses, flamboient les lueurs de fiers incendies qui jaillissent en fusées d'étincelles, soulèvent et dispersent les toits de chaume... La paille de riz, qui sèche autour des maisons, ajoute des senteurs marécageuses aux puanteurs de la capitale, où moi-

sissent, pourrissent et fermentent sur place tous les détritus d'une population étroitement agglomérée.

Le mépris des règles élémentaires de l'hygiène s'aggrave par l'observance de rites imprudens, quand viennent les jours consacrés au culte des trépassés... On ouvre les portes des tombeaux et les chefs de famille descendent sous le terre-plein pour apaiser les mânes... On renouvelle alors les linceuls et on offre aux morts étendus sur la dalle de granit ce qu'ils aimèrent, durant leur vie : du rhum aux buveurs, du tabac aux fumeurs, des verges aux maîtres qui frappaient leurs esclaves... Ces cérémonies se prolongent en libations abondantes près des reliques plutôt craintes que vénérées... Or ces incantations provoquent justement la malédiction des morts... Dans les cases familiales, sur les tribus couchées pêle-mêle au hasard des nattes et des matelas, s'abat un fléau terrible : le typhus.

En août 1894, ma maison même fut frappée.

. . . . . .

Au premier étage, dans une chambre très aérée, très éclairée, Boutou repose sur un lit européen, et sa petite tête cuivrée fait tache dans la blancheur des draps et des oreillers... Sans cesse quelqu'un veille auprès de lui... tantôt Euphrasie, la mère, qu'on empêche à grand'peine d'apporter du riz à l'enfant, et tantôt la douce Ramiadane.

Cette belle et robuste esclave accomplit ainsi chez moi son service volontaire; elle attend que son mari, en retard déjà de six semaines, rapporte enfin de l'Ouest les piastres de l'emprunt. Docile et dévouée, la garde-malade soigne avec respect le fragile petit être auquel la moindre imprudence serait funeste, et j'ai la sécurité qu'elle se conformera rigoureusement à mes recommandations. La nuit, Rainizafy et Jean ont l'ordre de m'éveiller en cas de crise. Nous avons éloigné Madeleine, qui allaite un nouveau-né; pourtant Boutou s'égayait des vagissemens de son neveu.

De temps en temps, muni des fioles désignées par le médecin, paraît Arm, l'infirmier, un brave soldat d'infanterie de marine, né en Alsace, mais naturalisé Français... Il a longtemps servi au Tonkin dans la légion étrangère. Les indigènes l'appellent le *docteur* Arm, et lui témoignent une confiance absolue... C'est qu'ils sentent cet homme du peuple proche d'eux, osent facilement l'aborder, et l'initient sans honte à leurs secrètes misères... L'autre docteur, le vrai, ne se prononce pas sur le cas de Boutou; il attend que la maladie évolue; mais Arm, de son coup d'œil d'empirique, a tout de suite aperçu des symptômes alarmans; il est inquiet et m'inquiète...

Le missionnaire arrive; c'est son habitude de visiter tous ses

écoliers malades... Ces jours-ci, il est fort occupé... Mon filleul est prêt pour le baptême, mais d'autres catéchumènes paraissaient récemment plus gravement atteints qui sont maintenant complètement guéris.

— En cas d'urgence, me dit le prêtre, vous pourrez baptiser votre protégé vous-même.

Et il me rappelle les paroles rituelles.

— Ça va mieux, monsieur, beaucoup mieux... proteste l'enfant avec gentillesse. — Il ne se permettrait pas de se plaindre devant moi et prend avec une obéissance parfaite les remèdes... bien sûr il les croit un peu fétiches, toutes ces drogues qu'apporte le soldat blond, l'Alsacien aux yeux bleus de gnome.

Ce docteur Arm nous dit qu'il faut distraire les malades... Voici le pantin, le pantin habillé de soie bleue... l'être difforme s'agite, son visage de carton grimace imperturbablement; efforts inutiles, Boutou ne rit plus...

Depuis plus de dix jours, la fièvre n'a pas cédé : « Je veux me lever, aller à la messe, à l'école. » L'enfant se redresse, debout sur son lit, et, les bras tendus vers la fenêtre, veut sauter à terre. Le 2 septembre, au soir, un frisson violent le secoue tout entier. Il crie : « J'ai froid, j'ai froid », se plaint vivement du ventre... Jean me tire par la manche et me fait songer au baptême. Trois gouttes d'eau, ces paroles récitées... Mon sacerdoce me parut si étrange, je fus si troublé devant ce petit corps douloureux que j'oubliai de nommer l'âme... ce nom *vazaha*, tant souhaité, j'omis de le donner à Boutou...

. . . . . .

Le surlendemain, vers 3 heures du matin, j'entendis du bruit dans la chambre. Je me levai. L'enfant gémissait, timidement, par intervalles, il éprouvait une soif ardente. Jean, dans le corridor, allumait une lampe pour préparer un breuvage; le grand Rainizafy se tenait debout près du lit, ne sachant que faire.

Je pris la main du mourant; le pouls ne battait plus... Lui, m'abandonnait cette main, mais dédaignait mon assistance, et, les yeux fixés sur son père, ce fut en malgache qu'il parla :

— *Babeo aho, babeo aho* (1).

Il demandait qu'on le suspendît, comme autrefois, dans le lamba de ses parens pour le réchauffer doucement à la tiédeur du corps.

Déjà Rainizafy, devenu attentif et tendre comme une femme, se drapait, s'empressait, pliait l'échine, offrait la poche de son lamba... Mais aux lèvres et aux narines de l'enfant parut une mousse verdâtre... il voulut se soulever... retomba sans mouvement, et sur

(1) Prends-moi sur ton dos.

le miroir tendu devant sa bouche, je recueillis son souffle suprême.

Le père demeurait interdit, debout derrière moi, observant mes gestes, déçu de mon impuissance. « Lui qui est vazaha, pensait-il, pourquoi ne sauve-t-il pas mon fils? »

Et tandis que nous restions tous deux en silence devant le corps inerte et toujours plus froid, nous entendîmes un grand cri, un cri de bête blessée, et vîmes, dans une étoffe blanche sur laquelle flottaient de longs cheveux gris, une forme noire, sèche, hâve, qui se précipitait à travers la chambre et tombait comme une masse au pied du lit de mort... Les sanglots entrecoupaient des paroles incohérentes que je ne comprenais pas.

Je demandais à Jean : « Que dit-elle? » Lui, levant les épaules d'un air résigné, répondit simplement : « Elle se lamente. »

Elle se lamentait, elle bégayait ces plaintes qui sont de toutes les langues et que nul ne saurait traduire :

— *Boutou-kao, Boutou-kely* (1)!

Vainement avait-elle cru le donner au vazaha, il lui tenait toujours aux entrailles, son Boutou-Kely.

Le père et la mère tinrent conseil :

— Je vais me rendre à Souanirane dès le petit jour, disait Euphrasie à son mari... Je préviendrai nos parens, nous balayerons la maison, tendrons le sol et les murs avec des nattes... Nous convierons les voisins, et tous seront prêts pour la corvée lorsque tu arriveras avec l'enfant...

Jean m'entraîna à l'écart; suivant l'usage, il prit de longs détours pour aboutir à une demande de subsides.

— Nous porterons Boutou à l'église, puisque vous l'avez fait chrétien. On y chantera quelque cantique, et nous irons ensuite à la Maison des ancêtres... C'est très long, la cérémonie malgache. Tous les parens, tous les voisins viendront faire des discours, offrir à la famille en deuil quelques parcelles d'argent... On enveloppera le corps du lamba mortuaire, on ouvrira le tombeau, on déposera le petit paquet à l'intérieur, près des autres, sur une dalle de l'armoire de pierre, et il faudra enfin redresser la porte et la sceller au mortier... Nous ne serons pas de retour avant ce soir... Et les enterremens coûtent très cher ici, malgré les offrandes des amis. Il y a des familles qui s'endettent pour ensevelir dignement leurs morts... On ne tue pas de bœuf quand il ne s'agit que d'un enfant, surtout d'un enfant pauvre... Je crains cependant que mes beaux-parens manquent d'argent... Le lamba de soie brune vaut de sept à huit piastres, et il faut donner quelques pièces de monnaie aux autorités de la commune...

(1) Mon Boutou, petit Boutou!

J'acceptai la charge dernière du rôle que j'avais assumé; mais je pris soin d'interdire en cette circonstance le rhum qui transforme en débauches leurs funérailles.

Euphrasie quitta ma maison à la première heure, comme elle l'avait dit... Quelques instans après, le père descendait lentement l'escalier, tenant sur ses grands bras allongés son fils étendu, déjà raide. Au rez-de-chaussée, il s'enferma dans la salle de bain; assisté de deux autres noirs, il lava le cadavre....

Et voici le dernier épisode :

Au seuil de ma maison on a apporté un filanzane de femme, simple corbeille soutenu par deux brancards. Rainizafy y place Boutou vêtu de son lamba le plus neuf... le lamba de la procession... nous recouvrons cette humble civière d'un drap blanc sur lequel nous déposons religieusement tous les grands calices blancs de mon parterre d'arums.

Au moment où les porteurs soulèvent le léger fardeau, le grand sorcier à barbe de bouc, dont l'œil est resté sec jusque-là, me prend les mains et fond en larmes.

— Oh! monsieur, monsieur, il est parti votre petit ami!

De la terrasse, je suis quelque temps des yeux ce cortège : sur les épaules des esclaves s'éloigne le monceau de fleurs... Seuls Rainizafy et Jean, navrés, marchent derrière, la tête basse.

En rentrant chez moi, j'entends des appels furieux, des hurlemens de sauvage, des trépignemens, des coups de poing contre une porte. Quelqu'un est resté là, oublié, enfermé, qui trouble, inconsciemment sans doute, le recueillement de ma demeure attristée... Quel est ce maladroit, cet inconvenant personnage? C'est Faralahy, « le vilain nègre ».

Il y a un an, Boutou était semblable à celui-là. Et j'ai vu son âme éclore, son intelligence s'ouvrir, son cœur s'épanouir au sein d'une vie nouvelle. Bien qu'il ne fît encore qu'entrevoir l'existence promise, il ne balançait plus entre ses parens selon la chair et le père de son esprit; il voulait vivre chez ces hommes blancs dont on lui racontait tant de prodiges, comprendre leurs œuvres, s'unir à leur labeur, contempler leur idéal. Son rêve l'entraînait vers ce merveilleux pays d'Europe où l'espace est supprimé, la nature assujettie, l'art vainqueur. Mais la terre des ancêtres le tenait encore et l'a repris pour toujours : il est parti, mon petit ami!...

Euphrasie, Madeleine et leurs parentes de Souanirane ont dénoué leurs cheveux, et mis par-dessus leurs vêtemens des tuniques d'un bleu sombre. Ramiadane aussi a pris le deuil, puisque je suis son maître, et que j'ai perdu mon fils.

ROBERT DUMERAY.

LE HAVRE

ET LA SEINE MARITIME

Le 1er janvier de l'an de grâce 1517, le roi François Ier donnait commission à Bonnivet, grand amiral de France, de construire, à l'embouchure de la Seine, le port que les écrivains du règne suivant appelèrent *Inexpugnabilis Neoportus*, *vulgo Hableneuf aut Hable de Grâce*. Bonnivet chargea de la direction de ce travail le chevalier Guyon le Roy, sire du Chaillou, capitaine de Honfleur, homme ardent, avisé, et pas plus mauvais ingénieur que tel Italien qui fût venu de Lombardie. Jean Gaulvin, bourgeois de Harfleur, et Michel Ferey, maître des ouvrages de Honfleur, déclarés adjudicataires à raison de 22 livres 10 sols la toise carrée, après une messe pieusement entendue en la chapelle de Grâce, se mettaient à l'œuvre le 13 avril de cette même année 1517. Quand trois ans après, revenant du camp du Drap d'or, François Ier fit au Havre l'honneur d'une visite royale, le port contenait déjà plusieurs grands navires.

Les choses allaient plus vite alors qu'aujourd'hui. Il ne s'agit plus cependant de créer le port du Havre. Mais il y a nécessité reconnue depuis longtemps de l'améliorer pour le mettre en mesure de satisfaire aux exigences de la marine moderne, et de soutenir, pour le plus grand bien du commerce, la concurrence des ports étrangers. Il y a plus de sept ans que le gouvernement a soumis au Parlement le programme des travaux jugés indispensables pour atteindre ce but : depuis sept ans, les ministères ont succédé aux ministères, les Chambres se sont renouvelées; les autres ports, Liverpool, Anvers, Rotterdam, Amsterdam, Hambourg et Brême, pour ne parler que des voisins, se sont déve-

loppés, agrandis, creusés, perfectionnés; l'insuffisance du Havre est de jour en jour devenue plus manifeste, et cependant la question vient seulement d'être résolue.

Aux dernières heures de l'année 1894, le Sénat, après de longues discussions, a fini par voter le projet de loi qui lui avait été transmis le 31 janvier 1889 par la Chambre des députés. Mais le vote de la haute Assemblée n'a été obtenu qu'au prix de remaniemens et de suppressions qui transforment le projet primitif de telle façon qu'une nouvelle comparution au Palais-Bourbon a été nécessaire. Il était permis de craindre que la solution se fît attendre encore, en ces temps de ministres éphémères, de budgets en retard, et d'interpellations socialistes. Si l'ingénieur du Havre a quelque chose du tempérament du sire du Chaillou, il a dû, plus d'une fois, mourir d'impatience. Mais la Chambre a voulu mériter une bonne note. Elle a, dans les derniers jours de février, sanctionné en quelques minutes le projet qui avait coûté tant d'efforts et de temps au Sénat.

Ce serait manquer de respect envers les sénateurs que d'imputer à leur indifférence ces retards prolongés. Bien au contraire, ils ont mis un zèle extrême à discuter tout ce qui leur était successivement apporté. Mais la question aujourd'hui n'est plus aussi simple qu'au temps de François Ier. Il n'y a plus seulement le Havre; il y a encore Rouen, dont il faut tenir compte. De la solidarité de ces deux préoccupations, naît une complexité qui faisait dire à un sénateur, et l'un, certes, des plus marquans, qu'après avoir lu la plupart des mémoires et des rapports qui ont été faits sur les travaux projetés, force lui était d'avouer que son esprit — et il n'en manque pas — était resté dans la plus complète incertitude. Cependant, le projet a, en définitive, été voté au Luxembourg par 222 voix contre 2; il est donc à penser que les collègues de l'honorable M. Buffet n'ont pas éprouvé les mêmes anxiétés que lui. Après s'être rendu compte des améliorations proposées, ils se sont sentis en état d'en apprécier l'urgente nécessité.

Souhaiter que cet heureux état d'esprit devienne celui du lecteur qui se hasardera à parcourir les lignes qui vont suivre est le seul vœu de celui qui les écrit.

I

Entre le cap d'Antifer et la pointe de Barfleur, le littoral abandonne brusquement la direction générale des côtes françaises de la Manche. Il se creuse en une vaste échancrure de 148 kilomètres de long, de 45 de profondeur, qui constitue ce qu'on appelle la

baie de Seine. Au fond, dans la brusque cassure qui sépare les verdoyantes collines de Honfleur des falaises de Sainte-Adresse, apparaît tout à coup le vaste triangle de l'estuaire, s'ouvrant, chambre nuptiale grandiose, à l'union périodiquement consommée de la Seine avec le vieil Océan. Entre lui et les coteaux d'Ingouville s'étend la plaine basse, qui fut autrefois le marais de Lheure et qui porte aujourd'hui la grande ville dont le royal ami de Léonard de Vinci avait voulu faire le premier port de France.

Si quelqu'une des divinités qui commandent aux flots obligeait un jour la mer à s'éloigner pour un instant de la côte havraise, et à laisser voir le mystère de ses profondeurs, on apercevrait, disposés suivant une direction qui semble la continuation de la Pointe de la Hève, une série de hauts-fonds isolés qui, entre eux et la côte, circonscrivent, en la protégeant contre l'assaut des tempêtes du large, la petite rade au fond de laquelle s'ouvre le chenal d'entrée du Havre. Ce sont les Hauts de la rade, sur lesquels, aux heures des basses mers, on ne trouve plus que quelques pieds d'eau. C'est par les passes ou intervalles qui séparent les Hauts que les navires peuvent pénétrer dans la petite rade ou en sortir. Mais toutes ne sont pas également fréquentées. Le chenal d'entrée du port a encore aujourd'hui l'orientation vers le Sud-Ouest que lui donnèrent le sire du Chaillou et ses expéditifs entrepreneurs. Chercher alors les passes du Nord, soit qu'on arrive, soit qu'on parte, obligerait les navires à faire dans la petite rade une sorte de marche de flanc qui les exposerait à être drossés sur le rivage de Sainte-Adresse par les vents d'Ouest et les lames du large. De petits bateaux peuvent peut-être s'y exposer par beau temps. Les grands navires, les paquebots transatlantiques en particulier, ne pourraient en courir le risque. Ils viennent plus bas chercher celle de ces passes qui est la continuation la moins indirecte du chenal d'entrée : c'est la passe du Sud-Ouest. Longeant le banc appelé, — à cause du peu d'eau qui le recouvre à mer basse, — le Haut de Quarante (1), la passe du Sud-Ouest aboutit sans détours entre les deux jetées. La manœuvre, pour prendre cette direction, est relativement facile et s'exécute, en tous cas, assez loin des côtes pour être sans danger. Mais tout n'est pas avantage. Sur cette route, pour laquelle l'estuaire est — nous le verrons, — un voisin devenu dangereux, les navires d'aujourd'hui ne peuvent circuler que quelques heures chaque jour au moment des hautes marées. Elle est tracée, en effet, au-dessus d'un plateau sous-marin de 2000 mètres environ d'étendue, sur lequel on ne trouve que des

(1) Quarante pouces.

profondeurs de $1^m,40$ à $2^m,20$, au moment des plus basses mers, ce qui n'assure aux hautes mers moyennes que $7^m,90$ à $7^m,95$, pas tout à fait 8 mètres; c'était plus que suffisant pour les nefs et les galères de la Renaissance. Les modernes transatlantiques sont plus exigeans, eux qui, pour bien faire, doivent enfoncer leurs quilles à 8 mètres au moins au-dessous du plan d'eau.

Peut-être eût-il suffi d'approfondir, comme on l'a fait en ces derniers temps. C'eût été une solution provisoire, incomplète en tous cas, puisqu'elle n'aurait toujours pas donné l'accès du Havre à toute heure de marée. On aurait pu, à la rigueur, s'en contenter, pour quelque temps au moins, si l'existence de cette passe du Sud-Ouest, celle même de l'entrée du port, ne s'étaient trouvées tout à coup menacées. C'est de la Seine que venait le péril.

A la hauteur du méridien du Havre, et suivant une ligne qui irait de la Pointe du Hoc à Villerville, le fond de l'estuaire présente trois dépressions ou *fosses* séparées par les deux bancs d'Amfard et du Ratier. Ceux-ci ne découvrent jamais, mais la profondeur y est faible. C'est surtout par les vastes issues des fosses, vomitoires du liquide amphithéâtre, que la grande masse du flot de marée se précipite dans l'estuaire.

Ce phénomène de la marée offre dans l'estuaire de la Seine une particularité qui a des conséquences importantes. En réalité, il s'y produit deux hautes mers successives qui se superposent, pour ainsi dire, séparées par un court intervalle de temps. La première est produite par le courant que la saillie du cap d'Antifer détache de la grande ondulation qui, venue de l'Atlantique, remonte la Manche jusqu'au Pas de Calais. Après avoir doublé la Hève dont il menace continuellement la base, ce courant s'épanche dans la baie de Seine, laisse sur la plage de Sainte-Adresse quelques galets de silex, débris arrachés aux crayeuses falaises du pays de Caux, passe devant le Havre, dont il commence de ses eaux limpides à remplir l'avant-port, et pénétrant enfin dans l'estuaire, refoule devant lui les eaux du fleuve et fait sentir son action jusqu'au barrage de Martot à 24 kilomètres de Rouen. Il est bientôt rejoint par un autre courant de marée, venu avec lui de l'Atlantique, mais qui, divergeant à partir de la pointe de Barfleur, s'est attardé le long des côtes sablonneuses du Calvados. Une lutte s'établit : affaibli déjà et comme pressé d'obéir à l'inéluctable loi qui lui commande de se retirer, le courant du Nord cède le premier. Il se refuse à mêler plus longtemps ses ondes claires aux vagues bourbeuses qui arrivent de l'autre côté. Chassé par ce rival dont le contact le déshonore, il fuit, revient sur ses pas et, après avoir achevé de remplir précipitamment les bassins du Havre, il regagne en hâte la haute mer,

non sans gêner, par sa rapidité, les navires qui tentent de le croiser pour entrer au port.

Vainqueur un instant, le courant du Calvados doit bientôt, lui aussi, ralentir sa marche. Enfin, comme fatigué de l'effort, il s'arrête, avant de revenir en arrière. Ce moment de calme qui sépare les deux oscillations de la marée, c'est l'*étale*. Les alluvions, dont le courant du Calvados est chargé, se déposent alors dans toute l'étendue du bassin.

Puis, changeant de nom comme de sens, de *flot* devenu *jusant*, la marée redescend, augmentée du débit du fleuve; mais, comme si elle quittait avec regret ces rives verdoyantes et pittoresques, elle est à s'éloigner plus lente qu'elle n'était à venir. Moins rapide que le flot, par suite doué d'une moindre puissance de transport, le jusant n'entraînera plus les sables qu'apportait le courant du Calvados. Trop lourds pour ces ondes ralenties, il leur faut d'abord, pris, repris, triturés, usés dans les mouvemens tumultueux de plusieurs marées successives, se réduire en impalpable limon. Le jusant s'en charge alors, et, emportée au large, cette boue légère se décante peu à peu dans les calmes profondeurs de l'océan, sans modifier, par des dépôts prématurés, le relief des parties voisines du littoral.

L'estuaire de la Seine est ainsi le vaste atelier de broyage où le fabricateur souverain malaxe et prépare les matériaux dont il a résolu de faire les régulières assises des continens futurs.

Pourvoyeur fidèle, le flot du Calvados approvisionne l'atelier : inconscientes ouvrières de la grande œuvre de transformation du globe, les marées en leur jeu périodique broient et triturent ces grains de sable trop lourds d'abord : le jusant enlève enfin l'alluvion, par ce travail devenue légère, et la disperse loin de nos côtes.

Comme en une usine bien dirigée, l'équilibre existait entre ces opérations connexes : ce qu'apportait le flot du Calvados, l'atelier de broyage, après l'avoir préparé, le rendait au jusant; et il n'apparaît pas, dans l'histoire de l'estuaire et de ses abords, que la besogne ait été mal répartie, que les matériaux soient arrivés en trop grande abondance, ni que, devant attendre, pour être enlevés, une plus complète trituration, ils se soient accumulés dans l'atelier, menaçant encore d'encombrer le voisinage.

L'œuvre séculaire et réglée de la nature se poursuivait. Mais l'homme survint.

II

Sur leurs légers esquifs, les Northmans de Rollon sans peine étaient montés jusqu'à Rouen. Tant que les navires n'eurent besoin que de quelques pieds d'eau pour naviguer, la vieille cité normande, fière déjà d'être, sur le fleuve, la porte de Paris, put se vanter d'être aussi un port de mer. Jusqu'au milieu de ce siècle, son commerce se contentait de ces petits navires de 100 à 150 tonneaux au plus, presque des barques, qui mettaient douze à quinze jours à franchir, et encore au prix de nombreux hasards, les 120 kilomètres de ce chenal irrégulier, changeant, jalonné d'épaves, qui de la mer conduisait à Rouen. Le fret était cher, moins encore cependant que le roulage de la grande route du Havre, et l'on vivait ainsi.

Mais la vapeur, les chemins de fer, vinrent secouer l'heureuse indolence de nos pères. L'heure de l'activité fébrile avait sonné. La navigation connut le prix du temps. On voulut transporter beaucoup, vite, à peu de frais. Les navires accrurent leurs dimensions, enfoncèrent de plus en plus leurs quilles au sein des ondes, et durent renoncer alors à naviguer dans les chenaux sans profondeur de la Seine maritime. Le Havre les vit arriver en grand nombre. Rouen allait-il donc cesser d'être un port de mer? La première moitié de ce siècle se passa sans qu'une réponse satisfaisante fût faite à cette question. Même on parlait d'écluses, par conséquent de barrages. On revenait au projet d'un canal latéral à la Seine, allant de Rouen à la mer, et dont l'ingénieur Cachin, l'un des hardis constructeurs de la digue de Cherbourg, avait, sous l'inspiration du sage Trudaine, ébauché une sorte d'avant-projet. Mais l'énormité de la dépense fit hésiter tous les gouvernemens qui se succédèrent. En 1845, rien n'était fait encore, et Rouen, déserté par le commerce, assistait, attristé et jaloux, à la croissante prospérité du Havre.

C'est alors que Bouniceau, à ce moment simple ingénieur ordinaire des ponts et chaussées, s'inspira de ce qu'à la fin du siècle dernier avaient entrepris les ingénieurs écossais pour améliorer la Clyde entre Glascow et la mer. Il proposa de resserrer le cours du fleuve entre deux digues longitudinales dont l'écartement augmenterait progressivement à mesure qu'on s'approcherait de la mer. C'était donner des rives inflexibles à un chenal fixe et régulier, dans lequel, concentrés et maintenus, les courans de flot et de jusant, au lieu de se disperser dans toute l'étendue du lit, acquerraient des vitesses suffisantes pour déblayer le fond et en accroître ainsi la profondeur. Une loi du

31 mai 1846, au vote de laquelle les voix éloquentes de Lamartine et d'Arago prêtèrent un efficace appui, autorisait l'établissement entre Villequier et Quillebœuf de digues longitudinales, espacées de 300 mètres à leur point de départ. C'était rétrécir notablement la largeur du lit qui était alors de 1000 mètres environ à Villequier, de 3000 à Quillebœuf. Mais c'était aussi le seul moyen de réaliser les sagaces prévisions de Bouniceau et de ses habiles successeurs, Doyat et Beaulieu. — Ce ne fut cependant que deux ans après le vote de la loi, que les digues furent commencées à Belcinac, en face de Villequier. En 1851, elles atteignaient Quillebœuf. C'est une note favorable à la République de 1848, qu'entre les deux dates extrêmes de sa courte et précaire existence, un semblable travail ait pu se commencer et s'accomplir sans être interrompu.

L'effet de l'endiguement fut immédiat. Prévisions et espérances furent dépassées. Dociles à la contrainte que leur imposaient les constructeurs des digues, les eaux, réunissant leurs efforts dans l'étroit chenal ainsi délimité, en creusèrent le fond, entraînant les déblais vers la région inférieure du fleuve. Les travaux atteignaient à peine Quillebœuf que le mouillage offert à la navigation dans la partie endiguée était presque doublé. Ce premier succès était un encouragement à continuer. On n'attendit pas. Cinq décrets successifs conduisirent les digues jusqu'au delà de Berville, situé un peu au-dessous du confluent de la Risle, à 17 kilomètres de la ligne où la Seine se confond définitivement avec la mer. Construites à pierres perdues, avec des blocs extraits des falaises crayeuses qui bordent la vallée, ces digues sont, en quelques endroits, élevées au-dessus du niveau des plus hautes marées : ailleurs, au contraire, elles ont été faites submersibles de façon à troubler le moins possible — c'est ce qu'on cherchait à éviter — le régime général des marées.

Le résultat définitif a répondu aux prévisions qu'après les premiers travaux il avait été permis d'établir. Le lit endigué s'est profondément creusé; des dragages ont, en outre, abaissé certains seuils, tels que celui des Meules, dont la nature rocheuse et consistante résistait à l'érosion des eaux. La Seine maritime est aujourd'hui toujours accessible aux navires calant $5^{m},50$. Pendant 230 jours par an, elle peut recevoir ceux de $6^{m},50$, et ceux de 7 mètres pendant 120 jours. Entre Berville et la mer, dans l'estuaire non endigué, les chenaux creusés par les courans continuent, il est vrai, à divaguer; on a cependant constaté, depuis l'établissement des digues en amont, une certaine tendance des chenaux navigables à la fixité, ou plutôt une plus grande lenteur à modifier leur forme, leur profondeur ou leur direction.

Tout au moins, une certaine régularité dans les modifications semble-t-elle avoir succédé aux brusques désordres d'autrefois.

Le pilotage de l'estuaire, heureusement, est exercé par une corporation à la hauteur des difficultés qu'elle a à surmonter. Surveillé en ses changemens au moyen de sondages pour ainsi dire continuels, le chenal est balisé avec un soin extrême. Des bouées lumineuses installées depuis deux ans environ, permettent d'y naviguer la nuit. Les progrès de la navigation ont suivi pas à pas ces améliorations. Rouen a vu, enfin, son port recevoir communément des navires de plusieurs milliers de tonnes; son commerce s'est développé, ses relations se sont étendues, sa richesse s'augmente et se révèle par mille traits visibles. Aussi à Rouen, disait un député normand, tout le monde est-il partisan des digues. Le contraire eût étonné.

Cependant tout n'est pas dit sur les conséquences des digues quand on se réjouit de l'approfondissement du chenal qui a restauré la fortune commerciale de la capitale de la Normandie. Un autre effet s'est produit : en arrière des digues, dans les parties du lit désormais soustraites à l'action des courans, des alluvions considérables se sont rapidement formées. De fertiles prairies n'ont pas tardé à les recouvrir qui ont bien vite acquis une grande valeur. Aussi se plaît-on à opposer aux 18 millions de francs qu'a coûté l'endiguement les 34 millions qui représentent la valeur des 8365 hectares déjà conquis et des 2000 qui sont encore en voie de formation.

En réalité, qu'a-t-on fait en provoquant — sans le vouloir d'ailleurs et sans les avoir bien prévus — ces productifs atterrissemens? On a retranché de l'estuaire primitif, œuvre de la libre nature, une capacité de 240 millions de mètres cubes. L'atelier de broyage a, de la sorte, vu restreindre son étendue et diminuer sa puissance. Il ne reçoit plus qu'une partie du courant du Calvados. Les matériaux qui lui arrivent encore par cette voie, mêlés à ceux que l'érosion enlève au plafond du chenal, ne sont plus aussi complètement travaillés. Moins finement pulvérisées, les particules vaseuses restent plus lourdes. Les courans, accrus en vitesse par le fait du rétrécissement, peuvent cependant les entraîner encore. Mais ils les déposent plus tôt, lorsque, rendus à la mer, ils s'y épanouissent perdant à la fois leur vitesse et la puissance de transport qui en résulte. A ces amas s'ajoutent les apports du dernier flot du Calvados, lequel n'ayant pu, comme autrefois, pénétrer dans l'estuaire rétréci, a dû continuer sa route le long de la plage sous-marine, avec une vitesse graduellement amortie. De là, la formation dans la baie de Seine de vastes bancs de sable qui en relèvent les fonds d'une manière

souvent inquiétante. C'est un dangereux voisinage pour la passe Sud-Ouest et l'entrée même du Havre, surtout quand, — comme cela a eu lieu notamment en 1882 et 1883, — le principal courant de jusant vient à se diriger vers Amfard et Le Hoc, c'est-à-dire, dans le voisinage immédiat du Havre. Les tempêtes du nord-ouest ont, heureusement, jusqu'ici, fait, en temps utile, rebrousser chemin à ces menaçantes invasions. Sans ce secours, plus d'une fois, et tout dernièrement encore, le port du Havre était, comme le fut celui de Brouage à la fin du XVIIe siècle, définitivement obstrué. Ne devoir la continuation de son existence qu'à l'opportune et bienveillante intervention de Neptune en fureur est une condition quelque peu misérable et précaire. Les digues, si bienfaisantes à Rouen, devinrent le cauchemar des Havrais. Leurs plaintes furent entendues. Depuis 1870, tout travail d'endiguement a cessé dans la Seine maritime. — Mais s'abstenir n'est pas résoudre. Renseigné par les ingénieurs hydrographes, ces médecins consultans de la mer, le Havre suit d'un œil anxieux la marche menaçante des alluvions; Rouen, de son côté, s'inquiète de n'avoir, pour commercer avec le monde, qu'un chemin devenu insuffisant. Les deux préoccupations sont légitimes. Sont-elles exclusives l'une de l'autre? On ne le croit pas. Le Parlement, après dix ans de sollicitations, vient enfin de leur donner une dernière satisfaction. Il n'était que temps.

III

Cependant, de part et d'autre, à Rouen comme au Havre, on s'était outillé en attendant.

Le Havre, prédestiné par sa position géographique à être le port français de la grande navigation transatlantique, a, pendant ce dernier demi-siècle, constitué un outillage d'exploitation qui peut être cité comme un des plus complets et des plus parfaits. Outre son avant-port dont la superficie est de près de 22 hectares, mais dont la configuration vicieuse est une cause de gêne et souvent de danger, le Havre possède aujourd'hui neuf bassins à flot, fermés au moment de la marée descendante par de puissantes portes. Ils offrent aux navires un mouillage permanent, qui de 5^m,50 dans l'ancien bassin du Roy, va jusqu'à 9 mètres dans le bassin Bellot, réservé aux grands transatlantiques. La superficie de ces bassins est de près de 74 hectares, bordés de 11 kilomètres de quai. 83 appareils de levage, mâtures, treuils, grues à bras, à vapeur, hydrauliques, appareils fixes, mobiles ou flottans, depuis ceux d'une force de 1500 kilos jusqu'à la grande mâture de la Société des forges et chantiers, capable de soulever un far-

deau de 100000 kilos, tous ces appareils offrent leur concours pour débarquer ou embarquer les cargaisons. 37 kilomètres de voie ferrée, raccordés au réseau de la Compagnie de l'Ouest, en facilitent l'approche ou l'enlèvement, à moins que, sans destination immédiate ou mises en entrepôt, ces marchandises n'aillent s'abriter sous les 19 hangars de la Chambre de commerce ou s'enfermer dans les 39 grands magasins de la Compagnie des Docks. Six formes de radoub, dont la plus grande a 150 mètres de long et 20 mètres de large, un dock flottant, quelque peu démodé, il est vrai, des grils, des pontons de carénage offrent aux navires, grands et petits, le moyen de faire visiter, nettoyer, repeindre, réparer leur carène. Mis en communication directe avec la Seine par le canal de Tancarville, le Havre est, par surcroît, devenu un port de navigation intérieure, accessible à la batellerie fluviale, qui ne pouvait auparavant se risquer à faire la traversée toujours difficile, souvent dangereuse de l'estuaire. Ces améliorations successives n'ont pas été sans grandes dépenses. Le Havre coûte jusqu'ici à la génération actuelle plus de 125 millions de francs, dont le quart, à peu près, a été fourni par la municipalité et la Chambre de commerce, et le reste par l'État.

Le sacrifice ne paraît pas avoir été au delà des résultats obtenus. La population de la ville a décuplé. On y a vu de tous côtés affluer l'intelligence et les capitaux. Aux jours douloureux où la patrie française fut démembrée, des patriotes alsaciens, fidèles à la destinée de la France, apportèrent au Havre l'utile et fécond encouragement de leur esprit d'initiative, le fortifiant exemple de leurs vertus commerciales. Des industries de toute nature se sont créées et développées dans la région : le commerce y a pris une grande intensité. Sans compter les petits bateaux à vapeur, si connus des touristes, qui vont à Honfleur, à Trouville, à Caen, à Cherbourg et ailleurs, non plus que les pêcheurs petits et grands, le Havre a vu, en 1891, entrer dans son port 6435 navires apportant près de 2 milliards de kilogrammes de marchandises; celles qu'ils ont ensuite emportées pesaient plus d'un milliard de kilogrammes et, grâce à l'élaboration industrielle, représentaient une valeur quintuple, au moins, de celle des produits importés.

De son côté, Rouen, rappelée à la vie commerciale par les premiers endiguemens de la Seine maritime, ne s'est pas endormie dans la jouissance de sa renaissante fortune. Elle s'est souvenue qu'elle était, comme le disait il y a quelque temps un ingénieur roumain, son hôte d'un jour, l'anneau de mariage de la navigation maritime avec la batellerie fluviale. Elle a voulu devenir un grand port de transit. Le gouvernement l'a voulu avec elle : 23 millions de

francs, dont près de six, fournis par la ville et la Chambre de commerce, ont été consacrés aux améliorations du port. — Dans le bras principal de la Seine, plus de 3500 mètres de quais en maçonnerie sont aujourd'hui immédiatement accostables, sans manœuvres, sans attente, sans portes à ouvrir ou à fermer. Au pied de ces quais, la profondeur d'eau, au moment le plus défavorable, est de 5m,80. Quelques dragages suffiraient pour la rendre plus grande encore. 66 appareils de levage apportent leur concours aux opérations. Sur 23050 mètres de voie ferrée, les wagons offrent leurs services aux commerçans pressés, tandis que, directement accostés aux flancs des navires, les bateaux de rivière, péniches et chalands, reçoivent les marchandises que le réseau de nos voies navigables leur permettra, en concurrence avec les chemins de fer, de porter, non seulement à Paris, l'insatiable consommateur, mais plus loin encore dans l'Est, à Nancy, à Strasbourg, à Lyon même. En 1891, 3021 navires, jaugeant ensemble plus de 1200000 tonnes, sont venus par la Seine mouiller à Rouen. Les marchandises qu'ils ont transportées, tant à la remonte qu'à la descente, pesaient près de 2 milliards de kilogrammes. Un partage d'attributions semble se devoir faire tout naturellement entre les deux ports : au Havre, les paquebots rapides, les puissans transatlantiques dont les minutes sont comptées, pressés d'arriver, pressés de partir, transportant voyageurs, lettres, valeurs, marchandises de prix ; à Rouen, le modeste *cargo-boat* ne sacrifiant pas l'ampleur de ses formes au désir d'aller vite, et propre surtout au transport économique des matières premières, marchandises d'une faible valeur unitaire, chargées en grande masse, et ne pouvant supporter qu'un fret peu élevé.

C'est dans ces conditions que les deux villes ont vécu et prospéré.

Cependant, depuis 1891, cette prospérité paraît stationnaire. Au Havre comme à Rouen, il semble que la roue de l'inconstante Fortune va cesser de tourner. Sans doute, on peut, on doit en accuser les tarifs de douane, hostiles à l'échange, qui entravent aujourd'hui l'activité productive du pays autant qu'ils restreignent sa faculté de consommer. Comme le disait Narbal à Télémaque, il faut que le prince, — et tout gouvernement est prince sur ce point, — n'entreprenne jamais de gêner le commerce pour le tourner selon ses vues; autrement, il le découragera. C'est l'œuvre, cependant, qu'accomplissent aujourd'hui nos gouvernans. Mais en même temps que la liberté de commercer, le sage Tyrien recommande d'assurer aux navires qui abordent le port la sûreté et la commodité. Sûreté et commodité, on pouvait, il y a peu de temps encore, les rencontrer au Havre et aussi à

Rouen, grâce aux installations que nous venons d'énumérer.

Mais les temps ont marché : et aujourd'hui, nos deux grands ports sont semblables à de coûteux palais dont il serait interdit de franchir le seuil. Stimulé par la concurrence universelle, l'infatigable progrès a modifié les allures du commerce. Les ailes de l'agile Mercure ont encore grandi. Le temps, l'*irreparabile tempus* a haussé de prix : il n'en faut pas perdre un instant. S'aidant des merveilleux progrès de la métallurgie et de la mécanique, les navires ont accru leurs dimensions au delà de ce qu'on pouvait concevoir. Les rapides transatlantiques, longs de 150, même de 170 mètres, ont 8 mètres de tirant d'eau. Chacune des heures de leur existence coûte à l'armateur plusieurs centaines de francs. Ils ne viendront plus au Havre, s'il leur faut mouiller en rade, attendant qu'une marée favorable leur permette de franchir le haut-fond, toujours menacé par les alluvions, sur lequel s'ouvre la passe actuelle. Ils y viendront d'autant moins que partout, sur les côtes atlantiques, les nations voisines se sont pourvues de ports accessibles aux navires du plus grand tirant d'eau, et garnis de quais facilement accostables, où les opérations de mise à terre et d'embarquement s'effectuent avec une singulière rapidité.

Londres, à tant de docks et de warfs qu'elle possédait déjà, vient d'ajouter dans la partie inférieure de la Tamise les vastes bassins de Tilbury, et s'occupe à creuser dans son fleuve majestueux un chenal de plus de 9 mètres aux plus basses mers. Liverpool, si merveilleusement servi par la nature, n'avait qu'une imperfection : la barre à l'entrée de la Mersey. Depuis deux ans, le plus colossal engin de dragage qui ait encore été construit, capable en une heure d'aspirer plus de 100 mètres cubes de sable, approfondit la barre. Il l'a mise aujourd'hui à $6^{m},750$ au-dessous des basses mers de vive eau. Le travail se continue et ne s'arrêtera que quand les 30 pieds ($9^{m},144$) à basse mer de vive eau, qui sont aujourd'hui le désidératum des compagnies transatlantiques, auront été obtenus. Les grands paquebots de $8^{m},85$ de tirant d'eau qu'on construit en ce moment à Philadelphie pourront alors, sans arrêt, pénétrer dans la Mersey. C'est affaire de quelques mois. Liverpool n'aura plus alors à redouter la concurrence de Southampton, qui a mis à 30 pieds le grand bassin de l'*Empress dock* et le chenal qui y aboutit.

Si le savant et habile Franzius n'a encore ouvert l'accès de Brême qu'aux navires calant 5 mètres environ, il a créé, à l'embouchure même du Weser, le port de Bremerhafen, dont le nouveau bassin, dépassant même les exigences actuelles de la marine, pourrait recevoir des navires de $9^{m},15$. Par ses aména-

gemens perfectionnés et la facilité de son accès, ce nouveau port a compensé le désavantage de sa situation géographique. Il est devenu le siège de la plus puissante compagnie de navigation maritime qui existe actuellement, le Norddeutscher Lloyd, dont les 83 grands steamers promènent sur tous les océans la séculaire renommée de la Hanse.

Hambourg, depuis douze ans seulement, pour ne pas remonter plus loin, a coûté 200 millions de francs. Son Sénat n'en a pas moins poursuivi la transformation du port de Cuxhaven, situé à l'embouchure même de l'Elbe, à peu près comme le Havre à l'entrée de la Seine. Dès les premiers mois de 1896, Cuxhaven offrira aux transatlantiques, lors des marées les plus basses, une profondeur minima de 8 mètres. Rival des ports allemands, celui de Copenhague, non content en se déclarant port franc de contrebalancer l'influence du canal de la Baltique à la mer du Nord, réserve dans ses nouvelles installations un bassin de 9 mètres de profondeur. Amsterdam met à $8^{m},25$ le canal d'Ymuiden et ne semble pas redouter le voisinage de Rotterdam qui, après avoir ouvert à travers le cap sablonneux du Hoek van Holland un accès à la mer que lui refusait l'embouchure encombrée de la Nieuwe Maas, a su s'installer de la façon la plus intelligente et la plus grandiose, pour recevoir, décharger, recharger et expédier en un instant les plus grands navires. Anvers, enfin, malgré les 90 kilomètres qui la séparent de la haute mer, voit toujours sa puissante clientèle lui rester fidèle, grâce à la certitude qu'elle lui offre de trouver immédiatement le long de ses vastes quais une place accostable et un outillage disponible. Et cependant, le gouvernement belge, pénétré des nécessités de l'heure présente, va créer à Heyst, sur la côte sablonneuse des Flandres, un port d'escale, permettant, en tout état de marée, la flottaison des navires calant 8 mètres. Un canal maritime pourra les conduire ensuite aux portes de Bruges, réveillée, par le son grave de leurs mugissantes sirènes, de sa longue léthargie monacale pour redevenir la grande cité commerçante qu'elle était au temps des Artveld. Sous la pression d'une même nécessité, au sud comme au nord, à Bilbao, à Lisbonne qui reprend l'œuvre de ses quais, interrompue par un de ces accidens financiers devenus aujourd'hui chose ordinaire, à New-York qui fait sauter les derniers rochers de son chenal, mis aujourd'hui à 30 pieds, partout, au canal de Suez lui-même, qui abaisse à 9 mètres le plafond de la grande route de l'Extrême-Orient, partout on veut être en mesure d'accueillir à tout moment les navires de 8 mètres de tirant d'eau.

Seule, la France n'a encore sur les rives atlantiques aucun grand port présentant cet avantage.

IV

Pour que le Havre devienne le rival de Liverpool et de Londres, d'Anvers, de Rotterdam ou de Cuxhaven, pour qu'il puisse disputer à tous ces ports l'honneur et le profit d'être une des grandes portes par lesquelles notre vieux continent demeurera en relations avec le reste de l'univers, il faut — condition absolument nécessaire — que les navires calant 8 mètres puissent y pénétrer à toute heure de marée, y accoster sans retard et sans peine des quais pourvus d'un outillage suffisant à opérer, dans le moins de temps possible, toutes les manutentions nécessaires. C'était là ce que poursuivait le projet primitivement soumis aux Chambres. Prévoyant l'avenir, il comportait, pris sur la rade, un vaste avant-port, déjà déclaré nécessaire en 1841 par Arago, et, dans l'intérieur de cet avant-port, des quais toujours accostables; puis, l'entrée du port rectifiée, tournée vers les passes d'accès du nord, enfin le creusement de nouveaux bassins, l'approfondissement des anciens, et des écluses doubles au lieu des portes simples, dangereuses et insuffisantes. Mais surtout, par la disposition de l'avant-port et le prolongement des digues de la Seine, ce vaste projet se préoccupait d'isoler le port du Havre, de le soustraire complètement aux menaces venues de l'estuaire. La Chambre, malgré les appréhensions des protectionnistes, s'était laissé entraîner par des voix éloquentes et convaincues, elle avait voté ce projet, complet autant qu'efficace. Mais le Sénat, ménager d'une situation budgétaire qui de jour en jour devient plus précaire, s'effraya des millions qu'il fallait dépenser. Devant sa résistance, il fallut en rabattre, avoir des visées moins hautes, et, renonçant aux longs espoirs, n'envisager que l'avenir prochain : c'est ce qui a été fait dans le nouveau projet. Les travaux que le Sénat vient enfin d'approuver sont d'ordre plus modeste que ceux primitivement étudiés. Pour le moment, cependant, ils paraissent devoir suffire et il sera sage de s'en contenter. Ils ont d'ailleurs l'avantage de ne rien empêcher de ce qu'on voudra sans doute faire quand il sera permis, — si cela arrive jamais, — de faire œuvre grandiose.

Ces travaux consistent essentiellement dans la construction en avant du port actuel d'une enceinte avancée, réduction en quelque sorte du grand avant-port du projet primitif. L'entrée, large de 200 mètres, en sera orientée vers le nord-ouest, loin, par conséquent, des alluvions de la Seine. On y accédera du large par deux passes draguées dans les fonds naturels. Celle du nord aura par les plus petites hautes mers une profondeur de $9^{m},90$, et encore $3^{m},75$ aux basses mers de morte eau. — Les navires

moyens y pourront donc circuler presque à tout moment, les grands transatlantiques environ cinq heures par marée. Autre avantage : les choses seront disposées de telle sorte qu'au lieu de la route sinueuse d'aujourd'hui, les navires gagneront en droite ligne le fond du nouvel avant-port. Là, ils trouveront une vaste écluse à sas de 30 mètres de large et de 225 mètres de long, permettant de pénétrer dans les bassins à toute heure de marée. On ne sera plus réduit, comme aujourd'hui avec les portes uniques, à n'ouvrir les bassins qu'au moment de la haute mer, ce qui impose souvent à la navigation des retards de plusieurs heures — sans parler du risque de voir les bassins se vider, et les navires qu'ils contiennent s'échouer, si un accident, toujours possible, vient à retarder la fermeture au moment où la mer commence à descendre. Sans doute, une longue suite de quais immédiatement accostables vaudrait mieux que le passage par l'écluse et le séjour dans les bassins. Mais nous n'avons ici ni l'Escaut, ni la Meuse, ni la Mersey, ni la Tamise, et ce sera toujours pour le Havre une infériorité de n'être pas situé sur un fleuve profond et facilement navigable.

Cet avantage, Rouen le possède : mais son éloignement de la mer, et surtout l'impossibilité d'ouvrir d'ici longtemps la Seine maritime aux navires de 8 mètres empêcheront d'utiliser pour recevoir ceux-ci le bel alignement de ses quais, fort comparables, toutes proportions gardées, à ceux de Rotterdam et d'Anvers. — Ce que Rouen demande, ce que, hâtons-nous de le dire, personne ne lui refuse, c'est une route sûre et relativement facile pour les cargo-boats de 6^{m},50 à 7 mètres. Tous les ingénieurs s'accordent à reconnaître que le procédé à employer consiste à prolonger, en les évasant progressivement, les digues actuelles; on s'entend moins sur ce que sera ce prolongement : — Suivant quelle règle évasera-t-on ? Prolongera-t-on jusqu'au seuil même de l'estuaire, jusqu'à la hauteur du Hoc du côté du Havre, de Villerville de l'autre ? Ne serait-ce pas réduire encore et d'une quantité notable l'atelier où le courant du Calvados voudrait toujours apporter ses alluvions ? Découragé d'un transport inutile, de plus en plus troublé en ses allures, celui-ci ne va-t-il pas se débarrasser trop tôt de son fardeau, ensabler, plus qu'elles ne le sont déjà, les plages recherchées de Trouville et de Dauville ? N'ira-t-il pas, du surplus, augmenter encore les bancs de la baie de Seine, rendre la passe Sud-Ouest actuelle du Havre complètement inaccessible ? C'est ce que redoutent les plus sages. D'après eux, il suffit, pour le moment, de s'arrêter à Honfleur. La solution n'est pas définitive, sans doute. Mais les quelques kilomètres de l'aval qui ne seront point endigués subiront l'influence régulatrice du jusant sortant

des digues avec une direction et une vitesse dont l'impulsion se prolongera sur un assez long espace. — Puis, sur cette faible distance de 7 à 8 kilomètres, des dragages analogues à ceux de la barre de la Mersey peuvent efficacement intervenir.

Arrêter les digues de la sorte, ce sera, par surcroît, donner à l'honnête petit port de Honfleur, si laborieux, si intelligent, si utile à certains commerces, une preuve de sollicitude démocratique.

Ainsi, d'une part, on place la nouvelle entrée du Havre aussi loin que possible de l'embouchure; de l'autre, on prolonge les digues de façon à ne laisser en dehors de leur influence directe que l'étroite bande de l'estuaire comprise entre le méridien de Honfleur et celui d'Amfard. On aurait pu faire plus, on aurait pu faire moins. C'est une transaction. Au moins, n'aura-t-on fait rien d'irréparable. Tels seraient, au contraire, par-dessus tous autres procédés, ces barrages transversaux qui fermeraient à tout jamais l'estuaire, portant au comble le trouble déjà trop grand des mouvemens naturels des eaux, et précipitant la catastrophe qu'avec les digues convenablement évasées on peut, au contraire, avoir l'espérance d'atténuer.

V

La question technique résolue, restait la question d'argent. Ce n'était pas la moindre. Le projet primitif s'élevait à 96 150 000 francs. Mais il faut en défalquer tout d'abord 7 500 000 francs de dépenses purement militaires, visant des travaux absolument distincts de ceux d'amélioration. Ces derniers ne devaient plus alors coûter que 88 650 000 francs dont pour le Havre 67 millions, pour la Seine et Rouen 21 650 000 francs.

Le projet, sans s'arrêter à cette distinction, mettait à la charge de l'État les trois quarts de la dépense totale, soit 72 112 500 francs. — Pour faire le dernier quart, le département de la Seine-Inférieure, les villes de Rouen et du Havre offraient, à titre de subsides non remboursables, une somme de 8 millions; les Chambres de commerce des deux ports fournissaient, celle du Havre 12 490 320 francs, celle de Rouen 3 547 180 francs. — Le projet les autorisait à se récupérer au moyen de taxes, basées sur la jauge des navires.

Ces diverses contributions se trouvent naturellement réduites dans le nouveau projet, lequel ne s'élève plus qu'à 42 500 000 francs. Mais la répartition de la dépense entre les intéressés n'est pas faite proportionnellement à l'ancienne. Dans le premier cas, les Chambres de commerce et les villes, encore aidées par le département,

prenaient à leur charge un quart seulement de la dépense. Cette fois, elles en assurent la moitié, à savoir le département et les villes 6 627 000 francs, la Chambre de commerce de Rouen 4 937 500 francs celle du Havre 9 685 500 francs, — soit en tout : 21 250 000 francs. C'est, proportionnellement, plus qu'il n'avait encore été demandé, pour des travaux de ce genre, aux intéressés directs. Leur part, dans les dépenses faites jusqu'ici pour l'amélioration du Havre, de Rouen, même de Marseille, atteignait le quart à peine. — Il y a donc tendance à faire participer de plus en plus aux travaux des ports ceux qui ont à en retirer un bénéfice immédiat. C'est arriver progressivement à cet heureux état social où l'utilité publique pourra s'apprécier d'après le criterium de Dupuit, à la fois ingénieur et économiste, qui disait en 1814 « qu'en matière de travaux publics, il n'y a d'utilité que celle qu'on consent à payer (1). » C'est ce que disait déjà Adam Smith :

« Lorsque les grandes routes, les canaux, les ponts et les ports, sont construits et entretenus par le commerce même qui se fait par leurs moyens, ils ne peuvent être établis que dans les endroits où le commerce a besoin d'eux et, par conséquent, où il est à propos de les construire. La dépense de leur construction, leur grandeur, leur magnificence, répond nécessairement à ce que ce commerce peut suffire à payer... Il ne paraît pas que la dépense de ces ouvrages doive être défrayée par ce qu'on appelle communément le revenu public, celui dont la perception et l'application sont, dans la plupart des pays, attribuées au pouvoir exécutif (2). »

Nos voisins d'outre-Manche sont restés fidèles aux enseignemens de l'illustre économiste; l'importance absolue qu'ils reconnaissent à l'initiative privée a contribué, pour une grande part, au développement économique et à l'enrichissement de la Grande-Bretagne.

A un autre point de vue encore, après les coûteuses leçons qui nous ont été prodiguées depuis un certain nombre d'années, l'intervention de l'État en matière de travaux est faite pour inspirer une légitime inquiétude. Il est désirable que son action aille s'amoindrissant, que celle des individus et mieux encore celle des associations s'y substitue avec une vue plus exacte de ce qui est utile. Mais ici, plus que partout ailleurs peut-être, on ne peut pas souhaiter une brusque révolution qui remplace instantanément un régime par l'autre. L'État a trop agi. Il ne faut pas en conclure qu'il ne doit plus agir du tout. C'est progressivement et,

(1) Dupuit, *De la mesure de l'utilité des travaux publics.* (*Annales des ponts et chaussées*, 1844, 2e semestre, p. 232.)

(2) Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, liv. V, ch. I.

pour ainsi dire, par étapes que le caractère national doit acquérir avec une virile fermeté la nette conscience de sa valeur. On repoussera alors cette dangereuse tutelle de l'État ; on en viendra à l'application étendue de cette sage recommandation de Montesquieu : « Il ne faut point faire par les lois ce qu'on peut faire par les mœurs (1). » Mais nous n'en sommes pas encore là.

C'est cependant ce brusque saut qu'eussent voulu faire certains hommes politiques qui, lors de la première délibération sur le projet de loi relatif aux améliorations du Havre et de la Seine maritime, proposèrent de mettre la totalité de la dépense à la charge des Chambres de commerce. On eût, il est vrai, autorisé ces corporations à prélever certains droits, non plus seulement sur le tonnage des navires, mais aussi sur les marchandises. Cet amendement, surgissant tout à coup, a fait échec, pendant plusieurs années, au projet de loi. Les protectionnistes s'en réjouissaient. Améliorer les ports n'est-ce pas attirer les marchandises étrangères dans un pays auquel on finit par faire croire qu'il doit tout produire chez lui, que le commerce extérieur n'est qu'une forme insidieuse de la guerre, un prolégomène de l'invasion? Cependant, à la réflexion, le Sénat, quoique peu suspect de libéralisme économique, n'a pas maintenu la rigueur de sa formule première. Il a admis, telle qu'elle lui était proposée, la participation de l'État.

La Chambre s'était montrée favorable au projet primitif. Elle n'a pas fait plus mauvais accueil au projet réduit qui lui revenait du Luxembourg. Entre deux interpellations, elle a trouvé le temps de le voter. Il n'y a plus, en effet, un instant à perdre, et l'on a déjà trop attendu. Différer davantage c'était laisser aux autres la part qui doit légitimement revenir dans le commerce universel à ce pays, auquel, de tout temps, géographes, historiens, hommes d'État, Strabon, Richelieu, Colbert, Napoléon, promettaient de si merveilleuses destinées maritimes.

J. Fleury.

(1) *Maximes et Pensées diverses*, Firmin-Didot, 1855, p. 136.

UN NÉGOCIATEUR FRANÇAIS A ROME

LE CARDINAL D'OSSAT[1]

A ceux qui vont rêvant d'histoire dans les lieux où sont les morts, Saint-Louis-des-Français, notre paroisse de Rome, offre une mine de souvenirs inépuisable. En France même, on trouverait difficilement une nécropole historique mieux assortie, si je puis dire : coin de patrie où l'on n'a pas un instant le sentiment d'être à l'étranger, parmi des ombres exilées; le murmure plusieurs fois séculaire qui s'élève de la compagnie est tout national. Prélats, diplomates, soldats, artistes, lettrés, aventuriers ou simples voyageurs, tous sont de chez nous dans cette pieuse hôtellerie; chacune de ces dalles rend un son familier et bien français : d'Angennes, La Trémouille, Bernis, Latour-Maubourg, Pimodan; chevaliers restés des armées de Louis XII et petits troupiers tués à la Porta San Pancrazio, en 1849; peintres qui ne purent s'arracher à leur *studio*, de Claude Lorrain à Sigalon. Pauline de Beaumont soupire aux cœurs sensibles : « Il m'a couchée ici, afin que

(1) *Le cardinal d'Ossat, évêque de Rennes et de Bayeux; sa vie, ses négociations à Rome*, par l'abbé A. Degert; Paris, Victor Lecoffre, 1894. — *Lettres inédites du cardinal d'Ossat*, par le même, *ibidem*. — *Letres du cardinal d'Ossat*, recueillies et précédées d'une vie de l'auteur par M. Amelot de la Houssaye; édition de 1698, 2 vol.; chez Jean Bouchot, rüe Saint Jâques, au Soleil d'or, près Saint-Severin; — édition d'Amsterdam, revue et augmentée, 1708. — Pour les éclaircissemens sur les négociations, Cf. les historiens de la Ligue, les correspondances de Henri IV et de Sully; Brémond d'Ars, *Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades*; Poirson, *Histoire du règne de Henri IV;* Michelet, — avec beaucoup de précautions, — et le *Sixte-Quint* du baron de Hübner, en toute confiance. Érudition solide, art de la composition, agrément du récit, les qualités de cet ouvrage en font décidément l'un des meilleurs livres d'histoire de notre temps.

vous ne négligiez pas d'y relire ses *Mémoires;* » esclave d'amour enchaînée à ce mur pour y servir éternellement les intérêts littéraires de son maître. (Je crains qu'il n'ait parfois songé au merveilleux pendant que ferait, de l'autre côté de la porte, un tombeau de Mme Récamier, si le mauvais sort voulait qu'elle décédât à Rome. Il les aimait bien mortes, et un peu mortes pour lui.) — Il y en a pour toutes nos gloires, à Saint-Louis-des-Français; il y a même un Victor Hugo, l'abbé, qui prépare à quelques touristes des siècles futurs une de ces mystifications où s'éjouissait volontiers le grand poète.

Une épitaphe, dans la troisième chapelle de la nef de droite, laisse indifférens aujourd'hui les visiteurs mal avertis. Sur la modeste sépulture que firent au cardinal d'Ossat ses secrétaires, Pierre Bossu et René Cortin, l'inscription lui rend pourtant un bel hommage, et justifié : « *Arnaldo Ossato... rarissimæ in reges suos fidei...* » Le nom d'Arnaud d'Ossat rayonna longtemps d'un éclat qui a pâli. Un bon livre, comme il nous en arrive souvent de la studieuse province, rappelle l'attention sur cet oublié. La biographie et les savans commentaires publiés par M. Degert, professeur à Dax, m'ont donné la curiosité de lire cette *Correspondance* jadis fameuse, célébrée par les meilleurs juges des XVIIe et XVIIIe siècles comme un monument diplomatique et littéraire du premier mérite. La Bruyère, en son chapitre *des Jugemens*, n'hésite pas à placer le négociateur d'Henri IV entre Ximenès et Richelieu. Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie*, montre l'estime où il tient l'écrivain : « Le vieux langage se fait regretter quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans le cardinal d'Ossat... Une circonstance bien choisie, un mot bien rapporté, un geste qui a rapport au génie ou à l'humeur d'un homme, est un trait original et précieux dans l'histoire : il nous met devant les yeux cet homme tout entier. C'est ce qu'on trouve avec plaisir dans le cardinal d'Ossat : vous croyez voir Clément VIII qui lui parle tantôt à cœur ouvert, tantôt avec réserve. » Saint-Simon, Diderot, Chesterfield, mentionnent avec les mêmes éloges le politique et ses écrits.

Notre siècle a délaissé l'écrivain; intéressant pour l'historien de la littérature, comme un des ouvriers de la bonne langue, il n'a pas le tour de pensée qui plaît à notre humeur : nous en verrons la raison quand nous entrerons plus avant dans l'étude du personnage. Mais le politique reste un modèle de sagesse et d'habileté, particulièrement recommandable à ceux qui ont charge de négocier en cour de Rome. Puisque le livre de M. Degert nous en fournit l'occasion, saluons au passage l'homme qui fut un des meilleurs serviteurs de notre pays, un des plus clairvoyans, des

plus fermes dans son raisonnable propos, en un temps où l'erreur et la mobilité étaient fautes communes.

Il naquit en 1535, au pied des Pyrénées, sur les confins du Bigorre. Était-il de souche gasconne ou béarnaise, sujet de France ou de ce petit roi de Béarn avec lequel il allait s'élever? On ne sait. Fils d'un maréchal-ferrant selon les uns, d'un opérateur selon les autres, en tout cas d'un compagnon ambulant qui mourut sur les routes sans laisser de quoi se faire enterrer, l'humilité de sa condition rendit vaines toutes les tentatives des biographes pour éclaircir ses origines. Elle fit longtemps obstacle à l'entrée de l'abbé d'Ossat dans le Sacré-Collège; quand il reçut la pourpre, à la fin de sa vie, les contemporains s'en émerveillèrent: ils portèrent d'autant plus haut le mérite qui avait si fort grandi un homme parti de rien. Resté modeste, n'ayant jamais essayé de déguiser son mince état de naissance et de fortune, d'Ossat s'étonnait lui-même de son élévation; il écrivait au roi : « Je ne pense point que Votre Majesté ait aucun sujet ni serviteur qui lui soit si obligé que moi, qui, d'un petit ver de terre que j'étois, ai été élevé à la dignité de cardinal par votre seule bonté. » Vingt ans après la mort du prélat, Malherbe admirait encore qu'on eût admis « dans la plus auguste compagnie qui soit au monde... parmi des princes de Bourbon, d'Autriche, de Médicis... ce cardinal d'Ossat qui, tout excellent personnage qu'il était, avait une extraction si pauvre et si basse que jusqu'à cette heure elle est demeurée inconnue, quelque diligence qu'on ait apportée à la chercher. » — Nous manquerions singulièrement de justice envers l'Église, si nous ne lui reconnaissions au moins le mérite d'avoir ouvert la première ce grand chemin de fortune où notre société moderne appelle tous les talens. Pendant de longs siècles, alors que des barrières arrêtaient sur les autres routes l'essor des petits, elle fut la seule école d'égalité, l'unique espoir des ambitions légitimes mal servies par les hasards du berceau.

Aussi le jeune Arnaud voulut-il être d'Église. Touchés par ses heureuses dispositions, les chanoines de la collégiale de Castelnau lui avaient, dit-on, montré le latin; il fit profession à Auch, en 1556. Comme il argumentait fort pertinemment dans la cathédrale, un gentilhomme gascon, M. de Marca, le prit en affection, et lui donna mission d'accompagner deux siens neveux à l'Université de Paris; d'Ossat devait les entretenir de bonne nourriture et doctrine. Le pédagogue et ses disciples vinrent s'établir à la montagne Sainte-Geneviève : tel Ponocratès amenant son élève Gargantua au même lieu. Mais la ressemblance s'arrête là: nos Gascons ne firent pas chère lie comme le fils de Grand-

gousier; les écus envoyés par M. de Marca tombaient aux mains des détrousseurs, on passa seize mois « sans recevoir un seul denier de Gascogne, en grande povreté et fascherie. » L'honnête clerc subvint de son mieux aux nécessités de ses pupilles; leur départ lui rendit la liberté. Il s'adonna dès lors tout entier à l'étude de la philosophie, prit parti pour Ramus contre Aristote et Charpentier. Échauffé par la grande querelle de ce temps, il commença de se faire connaître en écrivant un mémoire où il défendait Ramus et attaquait le terrible Charpentier; bref, à la veille de la Saint-Barthélemy, le futur cardinal était engagé dans une très courageuse et très dangereuse voie, sur les traces du maître suspect qui allait périr si misérablement pour avoir préféré Platon à Aristote. Heureusement l'envie lui vint d'étudier sous Cujas, à Bourges : ce fut une diversion; et il finit par entrer au service de Paul de Foix, qui embrigada d'Ossat dans la bande de savans qu'il emmenait à son ambassade d'Italie.

Une académie ambulante plutôt qu'une ambassade, comme le remarque M. Degert. De Thou, qui était du voyage, en a écrit la relation; rien ne fait mieux comprendre l'ivresse d'études abstraites qui grisait certains esprits de ce temps, la fureur de docte controverse à peine exagérée dans l'énorme caricature de Rabelais. Au débotté, dans les auberges d'Italie, le seigneur de Foix s'enferme avec sa ménagerie d'hellénistes : Niphus, Uttenhovius, Choesne, d'Ossat; on reprend la discussion entamée pendant la marche. Ils ne regardent rien du monde extérieur, rien de l'adorable musée qui vient de surgir tout le long du jardin enchanté, des Alpes aux deux mers. Ils lisent, ils argumentent, jusque dans le temps des repas, sur les dialogues de Platon, les sommaires du Digeste, les problèmes de la physique. Paul de Foix visita ainsi tous les princes souverains auprès desquels il était accrédité. Rappelé en France par la mort de Charles IX, il ne fit à Rome qu'un court séjour; il y revint en 1579, toujours accompagné de son fidèle d'Ossat. Promu aux fonctions de secrétaire de l'ambassade, le philosophe allait changer d'état, trouver sa vraie vocation. Comme il arrive souvent aux hôtes de passage qui ne savent plus s'arracher de Rome, la Ville éternelle devait fixer dans la vie et dans la mort cette destinée jusqu'alors vagabonde. D'Ossat y vécut vingt-cinq ans; il y mourut, sans avoir revu une seule fois la patrie qu'il servait d'un zèle infatigable, les rois et les ministres dont il recevait les directions. On ne voit pas qu'il ait souffert de cet exil : rien ne trahit dans ses lettres la douce nostalgie de son devancier Du Bellay :

Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin...

Notre abbé n'était pas le pédant incorrigible qu'on pourrait croire, d'après les commencemens que j'ai rapportés. Il avait jeté sa gourme scolastique à l'Université de Paris et dans la société de son premier protecteur, ce Paul de Foix que la mort allait bientôt lui enlever, en 1584. A Rome, toutes ses aptitudes se tournent vers la négociation, vers la pratique prudente et déliée des affaires : elles absorberont désormais son intelligence et sa vie. Il les mania à divers titres, presque toujours en marge de la diplomatie officielle, telle que nous la concevons aujourd'hui.

Ce que nous appelons maintenant « la carrière » n'existait pas à cette époque, au moins en France : tout au plus y avait-il quelque chose d'approchant dans la république de Venise et dans le service du roi d'Espagne. Chez nous, un grand seigneur se rendait à une Cour pour un objet défini, avec une mission individuelle et temporaire ; il attachait à sa suite des gentilshommes pour l'apparat, des serviteurs intimes, des clercs le plus souvent, pour la rédaction des écritures et les conversations d'affaires avec les secrétaires du souverain près de qui l'on négociait. Entre temps ou à côté de ces ambassades, des agens bénévoles s'entremettaient, soit qu'ils possédassent la confiance du roi, soit qu'ils eussent simplement une confiance intrépide dans leurs propres talens et l'amour d'un art où le succès n'allait pas sans profits. A Rome surtout, au centre où venaient aboutir et s'enchevêtrer toutes les négociations de la chrétienté, sur ce terrain ecclésiastique miné pas les sapes et contre-sapes tortueuses, les agens officieux étaient légion ; chaque puissance en avait quelques-uns à sa solde, cliens sûrs ou réputés tels, sujets authentiques de leur prince, ou familiers italiens du pape gagnés aux intérêts du prince étranger. Les affaires spirituelles et temporelles étaient indifféremment traitées par l'ambassadeur, quand il y en avait un, par le cardinal protecteur spécialement chargé des intérêts de la nation, par quelque prélat moins en vue qui avait ses petites entrées au Vatican et une correspondance active avec sa Cour. En un pareil milieu, « où il y a, disait d'Ossat, plus de finesse qu'en tout le reste du monde, » rien ne peut remplacer l'expérience d'un résident inamovible, vieilli dans les stalles de Saint-Pierre ou du Latran, portant la robe de ceux qu'il doit persuader, ombre discrète parmi ces ombres silencieuses, l'oreille toujours ouverte à leurs demi-confidences, la bouche toujours prête pour la parole qu'il faut dire, qu'une voix connue insinuera mieux, qui effarouchera moins si elle ne tombe pas du carrosse d'un représentant attitré. Pour la France en particulier, ce fut une tradition constante d'entretenir à Rome des prélats romains restés bons et actifs Français : ils éclairaient les malentendus, ils adou-

cissaient les frottemens inévitables du spirituel et du temporel, ils faisaient entendre à qui de droit nos réclamations, devenues sur leurs lèvres expertes d'humbles suppliques, mais des suppliques derrière lesquelles on devinait la volonté résolue d'un grand plaideur. Notre pays ne s'est jamais bien trouvé d'interrompre cette tradition. Elle n'eut pas de gardien plus heureux et plus adroit que l'abbé d'Ossat.

Le goût de l'intrigue, qui est l'écueil de ces situations mal définies, n'eut aucune prise sur son âme sérieuse et désintéressée. Ce Gascon, s'il l'était vraiment, n'avait rien de l'humeur qu'on est convenu d'attribuer aux gens de son pays. Pour la gravité et la sûreté, il eût rendu des points aux négociateurs espagnols de Philippe II. Après la mort de Paul de Foix, il fut successivement secrétaire des cardinaux-protecteurs de France, d'Este et Joyeuse; gérant officieux ou déclaré des affaires royales, pendant les ruptures avec le Saint-Siège qui se répétèrent à la fin du règne d'Henri III et au début du règne d'Henri IV; adjoint ensuite aux ambassadeurs en titre, Pisany, Du Perron, Sillery, chargé de préparer le succès de leurs missions. On ne le vit jamais chef nominal de l'ambassade, il en fut toujours l'âme, le collaborateur indispensable. De bonne heure, il correspondit avec le conseil royal; la plupart de ses lettres sont adressées à Villeroy, qui l'avait distingué dans la suite de Paul de Foix. A cet absent il fallait en France une ancre solide, sur laquelle il pût s'amarrer contre toutes les sautes de vent; Villeroy ne lui manqua en aucune circonstance et le protégea contre la jalousie de Sully. Henri IV ne tarda pas à discerner le sens juste et l'inébranlable dévoûment de ce Béarnais de Rome : dès lors, d'Ossat écrivit directement et fréquemment au roi.

A partir de la mort d'Henri III, l'abbé se procura une attache officielle fort commode. Il était le fondé de pouvoirs de la reine veuve, Louise de Lorraine, pour l'instance des honneurs funèbres refusés au feu roi. Après le double meurtre des États de Blois, Henri III avait été mis en interdit. Qu'il eût fait expédier le Balafré, c'était l'affaire de la prérogative royale : on ne le tracassait pas sur ce point; mais l'exécution sommaire du cardinal de Guise, un prince de l'Église, cela ne se pouvait souffrir. Sixte-Quint prit feu. Henri tomba sous le poignard de Jacques Clément sans réconciliation valable; Rome lui refusa la messe solennelle d'usage pour le repos de l'âme des rois de France. La pieuse reine Louise sollicitait ardemment cette messe, devenue l'unique affaire de sa vie : elle l'attendit plus de quinze ans, harcelant la Curie de ses tristes supplications. Son procureur d'Ossat, toujours rebuté de ce chef, plaidait mollement, avouons-le; l'instance de

la messe solennelle lui donnait un prétexte à souhait pour demander audience, attaquer la conversation avec le pape ; il recevait une réponse dilatoire, l'entretien prenait un autre tour, il glissait aux affaires sérieuses, aux affaires du roi.

Elles étaient terriblement embrouillées. Pour apprécier à leur juste valeur les services d'Arnaud d'Ossat, pour mesurer la rectitude de son jugement et la fermeté de son patriotisme, il faut se remémorer cette France en perdition du temps de la Ligue. Ce pays de soubresauts, si souvent menacé de ruine par ses propres folies et par les convoitises des autres, sauvé toujours par quelque cœur de chez lui qui le relève et le relance au sommet de l'histoire, je ne crois pas qu'il ait couru de plus grands périls qu'à cette heure. Non, pas même dans les pires agonies de la guerre de Cent ans. Qu'était la puissance des Plantagenets en regard du colosse espagnol ? « Atlas qui porte le monde, » écrit quelque part d'Ossat. Ni la majestueuse hégémonie de Louis XIV, ni le rapide ouragan déchaîné par Napoléon, ne se peuvent comparer à l'écrasante pesée de Philippe II sur l'Europe. Du fond de ce bureau de l'Escurial où il griffonne ses paperasses, le sombre fantôme étend son ombre sur la terre, d'une marche lente, sûre, inéluctable. Sa conquête universelle a le caractère de la fatalité ; il détruit les indépendances nationales jusqu'au fond des cœurs qu'il corrompt. Il a l'omnipotence de l'or, dont il détient les sources ; l'omnipotence de la croix qu'il accapare en la défendant, car le pape n'est que son légat ; l'omnipotence des armes : tous les pays où on lève des soldats de métier râlent sous la bannière espagnole.

Deux points de résistance possible sur la terre : la France et Rome. Sur la mer, il y a l'Angleterre, mais presque dépossédée de son élément, cloîtrée dans son île. La France ! Il l'enserre de tout l'horizon. Elle palpite, hypnotisée par le vampire qui la guette et l'absorbe, qui est partout, sur les Pyrénées, sur les Alpes par le Savoyard, sur les Vosges, sur la Moselle, sur l'Escaut, sur l'Océan par ses *armadas* qui épouvantent nos ports. Dans cet effroyable danger, la pauvre folle se déchire de ses mains, s'offre pantelante : fureurs religieuses, fureurs politiques, ambitions impies ; les intérêts et la piété se liguent pour appeler l'Espagnol, pour lui demander un roi de sa façon, quelque fantoche sous lequel un duc d'Albe ou un prince de Parme viendra dépecer nos champs de Seine et de Loire, réduire Paris à la condition servile, atroce, des cités flamandes et brabançonnes. Qui ramassera le pays en dissolution ? Le roi ? il est pire que le fou Charles VI, ce maigre Anjou, usé en Pologne, usé à Venise, pourri, sournois, oscillant, sans autre défense que le jeu des poi-

gnards, sans autre plan que de contenir les Guise par son cousin, son cousin par les Guise, et ne comprenant pas que l'Espagnol va les dévorer tous. Après lui, ce cousin contesté, un petit aventurier de Béarn, huguenot, scandale pour le peuple fidèle, avec une poignée de soldats, pas un écu, de si frêles chances!

Rome serait le seul recours, si elle voulait, l'unique rempart du monde et de la France. D'Ossat l'a bien vue, la force politique incalculable, indéfectible, qu'il y a dans ce simulacre de puissance matérielle. « Aussi savez-vous que le pape et la Cour de Rome peut faire beaucoup de bien au Roy, et aider grandement à lui accommoder ses affaires et son royaume; mais elle lui peut faire encore beaucoup plus de mal, nous l'avons trop expérimenté. Le Roy d'Espagne, avec toute sa puissance et employant toutes ses forces tant par mer que par terre, ne vous peut pas tant nuire comme fait cette Cour en son séant. » — Mais Philippe enserre Rome, comme la France, par ses royaumes, ses fiefs, ses présides, ses alliés d'Italie. Il est dans Rome, ses ambassadeurs pensionnent la moitié du Sacré-Collège. « Ils en vont présentant à des cardinaux, à un mille, à un autre deux mille, à d'autres trois mille; et n'y a pas faute de cardinaux qui se vendent. » — Le grand roi n'est-il pas d'ailleurs le dernier boulevard de la chrétienté contre l'hérésie? A l'ouverture des conclaves, on fait des pointages : trente-cinq cardinaux espagnols, sujets ou créatures de Philippe; on n'en compte pas six pour la France. Grégoire XIII n'était qu'un jouet entre les mains d'Olivarès. Vient Sixte-Quint, par bonheur : ce moine entêté se démasque, il résiste. Il a pesé les deux périls du monde : la défaite du catholicisme si l'on prend parti contre Philippe, la tyrannie universelle si l'on s'abandonne à lui. Il tient le juste milieu; il refuse ses encouragemens à la Ligue, éconduit les envoyés de Mayenne. La politique de Sixte-Quint nous a peut-être préservés de la décomposition finale et de la domination étrangère, durant les années de la grande angoisse, de 1585 à 1589. Michelet, emporté par ses diatribes, n'a pas voulu voir cette vérité. L'opinion des fanatiques de Paris eût dû l'instruire. Ils parlaient par la voix du curé de Saint-André, disant en chaire, à la mort de Sixte : « Dieu nous a délivrés d'un meschant pape, et politique; lequel s'il eût vécu plus longuement, on eût esté bien étonné d'ouïr prescher à Paris contre le pape, et toutefois il l'eust fallu faire. »

Ces reproches si honorables pour le pape n'étaient déjà plus justifiés. Courroucé par la tragédie de Blois, puis effrayé par l'avènement du roi huguenot, Sixte-Quint se lasse de résister; il abandonne la cause française, la vraie, celle de ce huguenot. Après lui, des pontificats de quelques mois : Urbain VII, Gré-

goire XIV, Innocent IX, de faibles vieillards qui passent, soumis à leur électeur espagnol. Il était temps que le canon d'Arques et d'Ivry vînt rassurer le timide Clément VIII, fournir à d'Ossat les argumens que demandait ce fin connaisseur. — « Le roy doit tenir pour certain que comme ses affaires iront en France, ainsi iront-ils à Rome, et que quand il seroit le meilleur catholique du monde, jusqu'à faire des miracles tous les jours et à toute heure, si toutefois il estoit peu heureux au faict de la guerre et de ses conquêtes, il ne seroit jamais recongneu pour roy à Rome; comme au contraire, il ne seroit que tolérable catholique, comme il doit aspirer à être le meilleur de tous, si toutefois par la force et par sa bonne conduite il vient au-dessus de ses affaires en France, on lui offrira du costé de Rome ce qu'on lui ha si indignement refusé. »

Clément VIII reprend la politique de Sixte-Quint, mais avec quelles réserves, quelles hésitations au début! Aldobrandini n'a pas l'âme résolue du vieux Peretti. Il tremble encore devant l'Espagnol qui décline, comme on se signe au bruit attardé de la foudre, l'éclair passé. Il le ménage en vue de sa grande chimère, la croisade européenne contre le Turc. Le pape Clément appartenait, comme le Tasse qu'il voulut couronner, à cette famille d'esprits, encore nombreuse à la fin du XVIe siècle, raillée avec une secrète tendresse par Cervantès, et qui avait le regret, l'illusion du chevaleresque autrefois. Sa dévotion ardente, étroite, s'alarmait à chaque mesure de tolérance décrétée par Henri IV. Surtout, il ne pouvait pas croire que la conversion du roi fût sincère; il mit des années à s'en persuader, et d'Ossat à le convaincre. On lui avait tant dit que Clément VIII perdrait la France d'Henri IV comme Clément VII avait perdu l'Angleterre d'Henri VIII, s'il se résignait à accepter le roi hérétique! Ce roi n'était-il pas tout prêt, comme jadis l'Anglais, à rompre avec Rome pour avoir plus de facilité à épouser ses maîtresses? Il y avait dans cette prophétie plus que le jeu tentant d'une comparaison symétrique : la similitude des situations inspirait à beaucoup de contemporains le même pronostic.

Le voit-on, maintenant, le chétif abbé, jeté à la mer loin du bâtiment qui sombre, chargé d'en sauver le pavillon? Il lutte seul, sans ressources, pour la France en détresse, contre la puissance espagnole, contre la formidable machine qui englobe tous les rouages de l'Europe, contre son Église prise dans l'engrenage, contre ses propres compatriotes acquis à l'esprit de la Ligue. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de ses vues pénétrantes dans les ténèbres où tâtonnaient les autres, de la force d'âme qu'il met au service de ses convictions. N'oublions pas qu'il est absent

depuis longues années d'une France qui changeait chaque jour, mal renseigné par de lents courriers dont la moitié se perdaient en route, plongé dans un milieu hostile où la malice espagnole et souvent, hélas ! la malice française défigurent toutes les nouvelles, tous les faits. Et d'abord, où est le bon parti, dans cette anarchie de la patrie ?

Nous jugeons aujourd'hui des sentimens de cette époque après le succès, sous l'empire de la séduction qui s'est attachée au nom d'Henri IV ; nous en jugeons très faussement. Il nous paraît que la légitimité du Béarnais ne devait pas faire doute pour les honnêtes gens, non plus que la connexité entre ses intérêts et ceux de la France. Le droit n'était pas si clair. Jamais peut-être, plus qu'à cet obscur carrefour de la fin du XVIe siècle, il ne fut difficile à un Français de discerner le devoir du patriote, le véritable intérêt de la nation. Dans ce monde atterré par les progrès de l'hérésie, la première légitimité était celle de l'orthodoxie, de la cause catholique. On pouvait hésiter entre le vieux cardinal de Bourbon, le roi de la Ligue, et ce lointain Bourbon du Béarn, peu connu, excommunié, déclaré inhabile à succéder par la bulle privatoire de Sixte-Quint. Fallait-il, pour les beaux yeux de cet aventurier, faire de la Fille aînée de l'Église une autre Angleterre renégate ? Et ses chances étaient si faibles au début ! Contre lui, tant de seigneurs qualifiés, le peuple de Paris, le clergé, les moines, la conscience religieuse ; avec lui, quelques reîtres d'Allemagne et de Suisse, quelques Gascons chanteurs de psaumes ; entre deux, le tiers-parti, les *politiques*, comme on disait alors, ceux qui n'aident jamais, attendent le succès et trahissent le malheur. La vérité, c'est qu'Henri était l'avenir, la raison, mais aussi l'aventure, le scandale ; la Ligue avait pour elle la plus respectable tradition, les gens bien pensans, les bons conservateurs du passé. On pouvait s'y tromper, de loin surtout, au cœur du bercail menacé, dans l'atmosphère ecclésiastique et passionnée où vivait d'Ossat. Il ne s'est pas trompé, il a vu le chemin d'avenir et de raison, ce qui n'était pas facile ; et, l'ayant vu, il l'a courageusement suivi, ce qui l'était encore moins.

Imaginez ce prêtre, tenant presque seul pour les novateurs, dans Rome. Joyeuse, le cardinal-protecteur, son ami, son bienfaiteur, Joyeuse fait volte-face et embrasse le parti de la Ligue. D'Ossat n'en est point ébranlé : il rompt, quoiqu'il lui en coûte. Les jésuites, tout-puissans à Rome, ne sont pas tendres pour les partisans du roi huguenot. L'ancien ami de Ramus, qui avait jadis inquiété la Sorbonne, risque gros : ne va-t-on pas suspecter son orthodoxie, l'accuser tout au moins de tiédeur, lui si attaché à sa foi, si exemplaire dans sa vie religieuse ? Sans doute, il dut

entendre siffler la plus venimeuse des calomnies, celle que la politique cache sous le manteau de la religion. Il les a connus par expérience personnelle, ceux dont il dit dans son énergique langage : « De telles gens, qui suggèrent à S. S. de demander des choses qu'ils sauront ne se pouvoir faire, qui pour un poil de leur intérêt ne se soucieroient que S. S. et le Saint-Siège perdît l'obéissance de toute la France, et que la religion catholique souffrît une grande diminution. »

D'Ossat n'a pas fléchi un seul jour dans son exacte appréciation des choses de France, dans son espoir du succès final. Où puisait-il l'énergie nécessaire à cette lutte? Quel mobile l'animait? L'intérêt? Il ne vivait que des bontés de Joyeuse. Il fut toujours réduit aux expédiens. Henri était fort empêché de récompenser les bons offices : Du Perron, quand il vint en ambassade pour l'urgente affaire de l'absolution, dut reculer son départ pendant trois mois faute d'argent. D'Ossat ne reçut qu'en 1596 l'évêché de Rennes, changé plus tard pour celui de Bayeux : des deux il ne tira pas en tout deux mille écus ; il était trop loin, et ses chanoines retenaient les revenus. Lors de sa promotion au cardinalat il n'avait pas de quoi acheter le carrosse et le lit de damas rouge. — Non, on a beau fouiller dans cette vie, dans cette intelligence et dans ce cœur, on n'y trouve qu'un mobile d'action : comme il l'écrivait un jour au duc de Nevers, « faire ce qui sera du debvoir d'un bon François. » Tout d'Ossat est dans ces mots. C'est par là qu'il est vénérable.

Et habile, de quelle souple et constante habileté ! Pour la faire apparaître, il faudrait citer de longs extraits de la correspondance, entrer dans le détail des négociations. Il joue ses grosses parties sous le pontificat de Clément VIII. Il a pris racine et autorité dans Rome ; il pratique sans cesse le pape. Dans les *Lettres*, nous voyons vivre Aldobrandini comme en un portrait des maîtres de la Renaissance. D'Ossat connaît la signification de chaque geste du vieillard, et des rougeurs, et des lamentations, et des colères soufflées par l'Espagnol ; il sait à quoi s'en tenir sur les attaques de goutte suspensives d'une décision, sur l'accueil navré quand il remet un mémoire : « Vous me voulez tuer, me faisant étudier avec ces grandes chaleurs. » Les deux interlocuteurs ont de singulières discussions. Le pape ne peut prendre son parti de l'alliance d'Henri IV avec l'hérétique Élisabeth. — Exigences de la politique, répond d'Ossat ; c'est une grande reine, et d'un génie redoutable : telle était l'opinion de Sixte-Quint. — Ce n'est plus vrai ; réplique Clément, et il s'efforce de prouver que les femmes qui ont « aimé le déduit » dans leur jeunesse perdent de bonne heure leurs facultés. D'Ossat n'est pas convaincu. —

Plaisantes disputes; mais répétées chaque jour, à propos de tout, elles eussent lassé un négociateur moins tenace que notre Gascon.

Je ne puis rappeler ici que la plus importante de ses poursuites, la grande affaire de l'absolution du roi, « la plus grande que le Saint-Siège eût eue depuis plusieurs centaines d'ans, » disait Clément VIII à la Congrégation des cardinaux. Paruta en écrivait à la Sérénissime République : « Jusqu'au dernier jour, on avait pu tout redouter de l'irrésolution du pape et de la pression des Espagnols, et il avait fallu plus qu'un génie humain pour faire aboutir cette merveilleuse affaire de l'absolution. » Ce génie était celui de d'Ossat, qui mena seul toute l'instance pendant des années, bataillant pied à pied contre les résistances ou les exigences excessives du pape Clément. A l'approche du jour où le pontife devait prendre l'avis du consistoire, le déchaînement des Espagnols passa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. C'était leur dernière partie, puisqu'on allait enlever le dernier prétexte aux troubles de France. Le duc de Sessa courut de porte en porte, chez les cardinaux, achetant, menaçant, ameutant tout le Sacré-Collège. D'Ossat triompha, obtint du pape qu'il prononcerait seul, après clôture des bouches. Quand Du Perron arriva pour recueillir le fruit de cette laborieuse préparation, les procès-verbaux étaient déjà rédigés dans les termes consentis par le roi. L'ambassadeur n'eut qu'à se joindre à son collègue, le 17 septembre 1595, pour s'agenouiller avec lui sous la baguette du pénitencier, devant Saint-Pierre, et pour entendre à ce prix lecture du décret d'absolution, au milieu du peuple assemblé, au bruit des salves d'artillerie du château Saint-Ange.

Les mécontens reprochèrent à Henri IV l'acceptation de cette cérémonie comme une humiliation inutile. D'Ossat avait très bien vu qu'il en fallait marquer fortement le caractère, pour que nul ne pût contester, par la suite, la validité de la réconciliation royale; et l'humiliation rejaillissait sur les Espagnols, qui avaient remué ciel et terre pour en empêcher l'heureux effet. Si Paris valait bien une messe, la paix définitive des esprits valait bien un coup de baguette sur les épaules d'un subrogé pénitent. — « Ainsi, Sire, tout ce propos d'une matière difficile et chatouilleuse, et de points si sensitifs, se passa avec autant de douceur et d'amiableté qu'aurait su faire le plus facile et équitable sujet du monde. » — C'est une des belles lettres de 1595, où d'Ossat raconte au roi la joute courtoise et serrée des derniers pourparlers. Sa vaste érudition lui fournit des réponses immédiates à tous les argumens de l'adversaire. Le Saint-Siège exige le retrait d'un arrêt du Parlement qui condamne comme scanda-

leuse et séditieuse la proposition de Rome, *que le roi Henri, à présent régnant, n'est en l'Église jusques à ce qu'il ait l'approbation du pape.* — « Auquel propos je viens tout maintenant de me rafraîchir la mémoire d'une Décrétale du pape Innocent III, en laquelle il dit que le jugement de Dieu est toujours fondé sur la vérité, laquelle ne trompe, ni n'est trompée; mais le jugement de l'Église suit quelquefois l'opinion, laquelle trompe souvent, et est trompée... Aussi viens-je de lire un canon, pris de saint Jérôme, qui dit que quelquefois celui qui est envoié dehors par ceux qui commandent en l'Église est dedans, et celui est dehors, qui semble être retenu dedans. » — Voilà de terribles Décrétales, et qui auraient pu, tout aussi bien, donner des armes à Martin Luther.

Le cas principal heureusement réglé, restait à conclure de laborieux accords pour remettre l'ordre dans l'Église de France, bouleversée après de si longs troubles : cinquante évêchés vacans, nombre d'abbayes et de prébendes non pourvues, ou très mal pourvues, aux mains des gens de guerre. Il fallait passer l'éponge sur beaucoup d'irrégularités, obtenir l'agrément pontifical pour des serviteurs du roi qui avaient senti le fagot, pour des sujets ecclésiastiques fort discutables, comme cet archevêque de Bourges, Regnaud de Beaune, qui faisait par jour sept repas d'au moins une heure chacun. A ce moment, d'Ossat nous fait songer à l'abbé Bernier, négociant en des circonstances analogues avec Consalvi, et amené par la similitude des temps à solliciter mêmes concessions, mêmes indulgences, pour une même restauration. La tâche du représentant d'Henri IV apparaît plus ardue, parce que de nouveaux griefs politiques venaient sans cesse à la traverse des accords près d'aboutir. C'était l'expulsion des Jésuites, après la tentative d'assassinat de Jean Châtel : on avait pendu en Grève deux de ces Pères, on chassait les autres du ressort de Paris. D'Ossat obtint leur rappel en 1603, « pour donner contentement au pape », écrivait-il à Villeroy ; « je vous ai protesté que je ne fus jamais enamouré d'eux. » — C'était l'édit de Nantes, médecine amère à faire passer dans Rome. Clément VIII se cabrait à chacun des actes de tolérance d'Henri IV ; à ce coup il éclata. — « Sire, le sujet de cette lettre sera fâcheux, et à nous, à écrire, et à Votre Majesté, à entendre... Sa Sainteté nous dit hier matin qu'il étoit le plus navré et désolé homme du monde, pour l'Édit que Votre Majesté avoit fait en faveur des hérétiques ; qu'il ne savoit plus qu'espérer ni que juger de vous ; que ces choses lui mettoient le cerveau à parti ; que cet Édit, que vous lui avez fait en son nez, étoit une grande plaie à sa réputation et renommée, et lui sembloit qu'il avoit reçu une balafre en son visage ;

qu'il se trouvoit fort perplexe et demeuroit fort exulcéré... » — D'Ossat pansa la plaie comme il put.

En plus de ces difficultés inévitables, nées d'une bonne politique, — ce sage esprit n'avait garde de la reprocher au roi, — le patient négociateur en voyait surgir d'autres dont il se serait bien passé, et qui lui venaient de la complexion de son doux maître. Un jour il doit solliciter pour Angélique d'Estrées cette abbaye de Maubuisson, dont Sainte-Beuve a raconté en son *Port-Royal* la plaisante histoire et la destination peu canonique. Une autre fois il a commission de proposer pour le chapeau Sourdis, l'oncle de Gabrielle. Sourdis et d'Ossat, qui n'avait rien demandé pour lui-même, reçurent la pourpre le même jour, en 1599. Les mérites de l'un compensèrent tout ce qui manquait à l'autre. L'affaire la plus épineuse dans cet ordre d'idées était l'annulation du mariage du roi avec Marguerite de Valois. Henri devenait-il coulant et pressé dans quelque négociation avec la Curie, d'Ossat se réjouissait d'un côté et tremblait de l'autre. Lorsqu'un prince s'occupe vivement de Rome et s'y montre facile sur les grands intérêts, c'est le plus souvent sous l'aiguillon du diable, en vue de quelque divorce. D'Ossat le savait; il savait surtout que c'était toujours le cas avec l'endiablé Béarnais. Il manœuvrait de façon à décourager toute instance en cassation de mariage.

Henri « s'était accoutumé avec Gabrielle, » comme disent les contemporains; il pensait certainement à l'épouser. Mais la reine Marguerite ne voulait pas donner son consentement à l'annulation, « pour voir en sa place une telle décriée bagasse. » Quand la pauvre « bagasse » fut morte dans la petite maison de Zamet, en 1599, l'affaire alla toute seule; on conclut à Rome en un tour de main l'union du roi démarié avec la fille du Médicis. D'Ossat n'était pas au bout de ses peines. Un mois après le mariage florentin, il vit arriver un étrange capucin, Travail, dit le Frère Hilaire de Grenoble, serviteur d'Henriette d'Entragues, porteur d'une lettre de crédit du roi en bonne et due forme. Ce personnage se réclamait bien haut de la nouvelle maîtresse, demandait une audience du Saint Père pour on ne sait quelles intrigues, clabaudait chez les cardinaux, faisait un train d'enfer. Voilà notre prudent diplomate aux cent coups. Il s'ouvre à Villeroy dans une lettre confidentielle fort effarée, sous son air voulu d'assurance; il aimerait croire que ce fâcheux est un imposteur, mais il sait trop bien à quoi s'en tenir sur les faiblesses de son léger seigneur. « Monsieur, vous jugez assez de cette insolence capucine. Quant à moi, d'une chose m'assuré-je bien, que s'il lui reste quelque étincelle de sens et de jugement, il ne me tiendra jamais pour homme qui croie que mon bien être ou mon mal être

auprès du roy dépende de lui, ni qui ait un seul poil de crainte de tous les capucins et moines, qui sont hors ou dedans le monde... Je vous prie de suplier Sa Majesté de ma part qu'elle avise de mieux connoître les hommes, et mèmement moines, avant que leur commettre choses d'importance, pour être mèmement traitées en Italie, et à Rome, où il y a plus de finesse qu'en tout le reste du monde. » — Il ne respira plus jusqu'à ce qu'il eût expédié le bruyant capucin d'Henriette, qui lui avait donné une des plus chaudes alertes de sa vie diplomatique.

D'après les obligations de cette vie, le lecteur pourrait croire à tort que ce grand négociateur fut un chrétien et un prêtre médiocres. Toute la correspondance du cardinal, j'ai hâte d'ajouter ce trait, respire une piété sincère, un attachement scrupuleux aux devoirs de l'état ecclésiastique. Tout ce que nous savons de lui est sujet d'édification. Sa révérence pour les chefs de l'Église avec lesquels il discutait fut profonde, filiale. Dans la Rome politique et mondaine d'alors, d'Ossat n'éprouva jamais cette réaction de scepticisme dont témoignent Rabelais et tant d'autres voyageurs. Il avait fait une cloison étanche, dans son cœur, entre les devoirs du chrétien et ceux du diplomate; dans la personne du Pape, entre le père des fidèles et le souverain dont il devait combattre les exigences. L'esprit simpliste de notre temps et de nos démocraties comprend malaisément ces distinctions; il met trop vite en doute la sincérité de ces personnages doubles, ministres français en bataille dans la salle d'audience, prêtres romains soumis et croyans hors de cette salle. Ce même esprit ne conçoit pas davantage que le vainqueur d'Arques ait dû négocier, plier, compter avec les vieillards du Vatican autant qu'avec le Chef de la maison d'Autriche. Le partage d'âme d'un cardinal d'Ossat paraîtra illogique aux tout jeunes gens, et à quelques politiciens très vieux; il est pourtant l'indice d'une haute synthèse philosophique, non moins que d'une adaptation professionnelle du diplomate; il est surtout l'effet d'un regard longuement, obstinément fixé sur la complexité des choses humaines, sur l'inextricable connexion de leurs misères avec la sublimité des choses divines.

La *Correspondance* nous fait connaître un écrivain primesautier, étranger à toute recherche de bel esprit, uniquement soucieux de mettre dans le langage des affaires clarté, nuance et force. Les portraits qu'il trace ont du relief, des touches brusques et vigoureuses où Saint-Simon put retrouver un ancêtre; par exemple quand il dépeint « le variable et précipiteux naturel du duc de Savoie. » C'est déjà l'association d'idées qui fera dire à Victor Hugo, avec un *concetti* plus risqué,

La Savoie et son duc sont pleins de précipices.

Néanmoins, la *Correspondance* laisse quelques déceptions à notre dilettantisme. Cet homme austère a passé vingt-cinq ans dans l'Italie, dans la Rome de la Renaissance; il a vu les spectacles pittoresques, les tragédies de cette époque animer un cadre d'art et de beauté; il a vécu dans la compagnie de l'élégant et aimable Cynthio Aldobrandini, le cardinal-neveu, le Mécène des artistes et des poètes, il a respiré dans ce feu de vie charmante, comme la salamandre, sans qu'une étincelle l'ait touché. Pas un mot, dans cette volumineuse correspondance, ne permet de croire que d'Ossat ait jamais levé les yeux sur un tableau, une statue, un palais; il n'a pas daigné retenir une anecdote, un fait de la vie contemporaine, une vision du milieu où il négociait. Il n'eût pas écrit autrement de la tente de Gengis-Khan. Insensible aux sourdes forces de la nature qui émeuvent la plupart de ses contemporains, dans cet ardent printemps du XVIe siècle, d'Ossat est en avance, déjà l'un des instrumens que façonnera Richelieu: machine de précision au service d'un grand intérêt d'État. Dans les yeux abstraits, dans le visage osseux et maigre que nous montrent ses images, toute la flamme de vie est retirée au cerveau, brûlant pour un seul objet; et cet objet est assez beau : « faire son debvoir de bon François. »

Il le faisait encore quand la mort le surprit, en 1604. Quelques jours avant, il écrivait à Henri IV, à Villeroy. Du sommet où l'âge et les dignités l'avaient porté, son regard s'étendait sur toutes les matières de la politique; il écrivait en ministre d'État, conseillant au roi de développer la marine, les colonies, le commerce, l'engageant à restreindre ses dépenses et à penser « au pauvre peuple trop foulé. » — Cet enfant du peuple qui trouvait de ces plaintes du cœur pour les siens, ce Français dont on sent vibrer la fibre profonde, quand certaines défaites de Clément VIII la blessent, — « je lui ai répliqué qu'il n'y avait qu'un Roy de France, ni qu'un Paris au monde... » — cet homme qui vit le bon parti dans la guerre civile, s'y rangea sans gauchir un seul jour, et contribua au relèvement de notre puissance en même temps qu'au perfectionnement du langage qui la devait exprimer, — on estimera peut-être qu'il méritait un peu de notre piété pour sa mémoire oubliée. Après avoir lu M. Degert et la *Correspondance*, on ne risque plus de passer indifférent devant le marbre qui recouvre les cendres d'Arnaut d'Ossat, sur le champ même de ses victoires, dans la paix lointaine de Saint-Louis-des-Français.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

L'HÔTELLERIE

« Ils se rencontrèrent en une mesme hôtellerie... »

CLAUDE BINET.

Midi : l'hôtellerie est solitaire et fraîche.
Son verger, d'où s'exhale un bon parfum de pêche,
Longe le grand chemin qui va de Tours à Blois.
Sur la porte un artiste a peint un coq gaulois :
Sa crête et ses ergots sont d'or, sa plume est rouge ;
Une treille l'encadre et le raisin qui bouge
Semble au moindre zéphyr tantaliser son bec.
Sur les murs, charbonnés à grands traits, un rebec
Évoque un soir de danse et de douce ripaille,
Et devant un hanap la salamandre bâille,
Tandis que sur sa tête un souple et fin croissant,
L'arc de Phébé, lui lance un carreau menaçant
Qui la dégoûtera du vin de la Touraine.
Pauvre bête ! c'est l'heure où la France a pour reine
Et pour unique roi Diane de Poitiers :
Aussi sur tous les murs des gais cabaretiers,
Le fabuleux serpent traîne son infortune
Sous des dards décochés par des croissans de lune.

Tout à coup l'aubergiste apparaît sur le seuil :
Le ciel rit dans sa barbe et Bacchus dans son œil,
La Persuasion habite sur sa lèvre,

Il entendrait de loin le doux galop d'un lièvre ;
Et d'ailleurs pour surprendre un pas de cavalier
Rien n'est tel qu'une bonne oreille d'hôtelier.
Jeune, élégant, monté sur une jument baie
Le cavalier débouche au tournant de la haie.
Les bouvreuils devant lui s'évadent des buissons.
Il saute lestement à terre : les garçons
S'empressent, l'hôtelier salue, et l'hôtelière,
Belle comme un verger dans l'aube familière,
Devient rose, et se sent tout aise d'héberger
Saint Michel sous les traits de ce jeune étranger.
Grand, bien pris, les yeux doux et graves, un nez d'aigle,
La barbe blonde et les cheveux couleur du seigle,
Quand le ciel de juillet a bruni les moissons,
Il porte un front serein et sa voix a des sons
D'une limpidité si profonde et si tendre
Qu'on tarde d'obéir afin de mieux l'entendre.
Il s'est assis devant la fenêtre, et tandis
Que l'hôtesse va, vient, et, les yeux enhardis,
Juge qu'il appartient à la maison des Guise,
Tout rêveur il attend que son déjeuner cuise ;
Et par delà les champs, où les troupeaux camus
Paissent, et le rideau des peupliers émus,
Ces hallebardiers verts qu'un léger souffle incline,
Il contemple devant une ombreuse colline
La Loire, fleuve d'or, miroir de volupté,
Flot pur, dont l'opulente et calme royauté
Passe, et sereinement roule en sa transparence
Tout le ciel à travers le jardin de la France.
Mais voici qu'au moment où l'hôtesse le sert,
Un galop retentit sur le chemin désert
Et brusquement s'arrête au seuil de l'aubergiste.

« Holà, garçon, holà ! Par Hermès Trismégiste,
Que tu ne connais pas, méchant Béotien,
Prends mon cheval et puis veille à son entretien !
Pour moi, j'ai soif : plaisante hôtesse, soyez preste ;
Et j'apprécierai fort le pâté, s'il en reste. »

Ce nouveau cavalier rit d'un beau rire franc.
Il est moins martial que le premier, moins grand
Et garde sous l'épée une moins noble allure.
Mais la grâce est en lui : sa molle chevelure

Se rejette en arrière et boucle sur son cou.
Ses yeux ont la douceur du ciel fin de l'Anjou.
Son teint ne répond pas à l'éclat de son verbe.
Toute sa gaillardise est fragile et superbe.

« Monsieur, dit en riant le premier cavalier,
Nos chevaux mangeront au même râtelier.
S'il vous plaît d'accepter une place à ma table,
Le fumet de ce vin me semble délectable.
Les vignes qui croissaient sur le sol de Tibur
N'ont jamais, par Iacchos! versé de sang plus pur,
Et certes, à défaut de pâté, cette bresme
Ferait l'heur d'un évêque et l'orgueil d'un carême.

— Vous me tentez, monsieur. » Et le nouveau venu,
Qu'émeut la majesté de ce bel inconnu,
Et qui lui veut sans doute épargner un mécompte,
Ajoute : « Je ne suis prince, marquis ni comte.
J'ai nom, pour vous servir, Joachim du Bellay.

— Moi, Pierre de Ronsard ; et quand je m'attablai
Tout à l'heure devant cette fenêtre ouverte,
J'ignorais la douceur qui m'allait être offerte
D'embrasser un neveu du seigneur de Langey.

— Quoi, vous l'avez connu? — J'ai beaucoup voyagé,
Monsieur, et j'ai suivi ce rival d'Alexandre
Jusqu'aux champs où Varron vit Hannibal descendre.

— Ah! parlez-moi de vous et parlez-moi de lui!
Comme son nom, sa gloire et son étoile ont lui
Dans le ciel nébuleux de mon adolescence!
Heureux, si m'en croyez, celui que sa naissance
N'oblige pas ainsi de mériter son nom!
J'ai rêvé de dormir sur l'affût d'un canon;
Mais Dieu ne m'a point fait pour supporter les armes;
Et malade, orphelin, les yeux voués aux larmes,
J'ai vécu tristement au fond d'un petit bourg
Où n'ont jamais sonné ni clairon ni tambour.
Un frère renfrogné me gardait en tutelle;
Et désireux en vain d'une palme immortelle,
Lui mort, je vis s'abattre au seuil de mon enclos
Les soucis, les tracas, les procès, les complots

Et l'importunité des longues insomnies.
Cedant arma togæ! Les toges soient bénies,
Et gloire à l'orateur disertement loyal !
Je ne vieillirai point au service royal,
J'ignorerai les camps et leur fameux tumulte,
Et serai, si Dieu veut, un bon jurisconsulte. »

Et le jeune homme étouffe un soupir, mais Ronsard
Reprend : « N'enviez point mon sort, car le hasard
Qui, jeune, m'affligea d'une oreille un peu dure
Me fit quitter la tente et changer de monture.
Adieu, les fleurs de lys dans l'or clair des matins
Où chantent les tambours et les clairons hautains !
Adieu, la verte Écosse, et la Flandre, et l'Empire,
Et les ambassadeurs aux diètes de Spire,
Et Venise, ce nid d'alcyons, ce printemps
De marbre qui fleurit au sein des flots chantans,
Et l'azur parfumé des ciels de Lombardie !
Depuis sept ans, je vis dans l'ombre et j'étudie...

— Le droit, peut-être? — Non. — Vous venez de Poitiers?
— J'en viens. — Et dites-moi, le velours des mortiers,
Ce beau velours plus noir qu'une aile de nuit sombre,
Ne vous séduisait pas? — Non, j'ai peur de son ombre
Et de son poids. — Parbleu, laissons les tribunaux,
Et vive le bonnet des rouges cardinaux!
— Ah! monsieur, dit Ronsard, la barrette est fragile!
— Que désirez-vous donc? — Le laurier de Virgile. »
Et Ronsard lui sourit, les yeux graves et doux.
Sa barbe entre ses doigts jetait des reflets roux;
Un rayon de soleil voltigeait sur sa tête...

Du Bellay s'écria : « Quoi! vous êtes poète!
Mais je le suis aussi, je crois l'être, je veux
Le devenir! » Et tout l'invitant aux aveux,
Le poulet succulent que l'hôtesse découpe,
Le parfum des raisins, les rubis de sa coupe
Qu'enflamme la splendeur d'un dernier jour d'été,
L'auberge et son grand air de vieille honnêteté,
Tout, jusqu'au frais éclat de cette nappe blanche,
Son âme de jeune homme impatient s'épanche.
Quand naguère il vivait maladif, retiré,
Seul, dans l'isolement de son petit Liré,

Et que les vents du soir lui chantaient leur antienne
Les beaux livres sortis de la main des Estienne,
Comme au soleil d'avril les bois reverdissant,
Faisaient jusqu'à son cœur courir un nouveau sang.
La bonne Antiquité lui tenait lieu de mère :
L'orphelin renaissait avec le vieil Homère.
Mais sans appui, sans guide, il a souvent marché
Au hasard, et son âme est pareille à Psyché
Qui meurt de ne pas voir la beauté qu'elle adore
Il la soupçonne ainsi qu'au sommet qui se dore
On devine l'éclat du soleil à venir.
Il entendit Pégase au fond du ciel hennir;
Mais sa douceur modeste et vite effarouchée
Ne tentera jamais si noble chevauchée.
« Non, ce que je voudrais, le désir qui me point,
Écoutez-moi, Ronsard, et ne me raillez point!
C'est qu'on imitât Rome et qu'on aimât l'Hellade.
Laissons à son rouet l'endormeuse ballade,
Qui file ses fuseaux, chef branlant, œil fané,
Et la chanson boiteuse au hennin suranné,
Qui pousse devant elle un petit âne étique
Et vend des virelais dans son panier gothique!
Oh! quel magicien rouvrira les beaux yeux
De l'Ode, chaste vierge en route vers les cieux
Et qui dort aujourd'hui sur la voie Appienne?
Pour moi, j'aime à sentir la lyre italienne
S'éveiller lentement sous mes doigts obstinés...
Les sonnets me sont chers que Pétrarque a sonnés. »

Il rougit, mais Ronsard tout radieux se lève
Et l'embrasse, et pendant que leur repas s'achève,
Il dit à son ami si tendrement naïf
La gloire de Dorat, les conseils de Baïf,
Coqueret et leurs nuits de haute solitude,
Et devant sept hivers le flambeau de l'étude
Que chacun d'eux se passe avant de s'endormir.
Et du Bellay ne peut l'écouter sans frémir,
Comme Alexandre au bruit triomphal de son père.
Tant de rare savoir l'émeut, le désespère
Et l'enivre : et Ronsard, mystérieusement,
Lui découvre sa fière espérance, et comment
A force de toucher l'hellénique cithare
Il en a fait jaillir les secrets de Pindare!

« De Pindare? — Oui, Bellay; l'heure est proche où les dieux
Vont renaître : le sol de nos grossiers aïeux
Poussera vers le ciel des lauriers et des marbres.
Écoutez-les chanter dans l'écorce des arbres,
Ces dieux, et dans le vent qui passe, dans les prés,
Les sources, les jardins, les couchans diaprés,
Et dans la majesté sereine de la Loire!
Le grand Pan n'est pas mort! mais pour sonner sa gloire,
Et pour mieux égaler les Grecs et les Romains,
La flûte de Marot éclate dans nos mains,
Et rien ne déplaît tant aux vénérables Muses
Que l'accent enroué des vieilles cornemuses!
Il nous faut enrichir notre parler gaulois,
Soumettre notre rythme à de nouvelles lois,
Imiter Rome ainsi que Rome imite Athènes,
Et neuf fois nous laver aux antiques fontaines!
Suivez-moi dans Paris, du Bellay! Combattez
Avec nous le troupeau des rimeurs éhontés
Dont la sotte ignorance enchante le vulgaire,
Et soyez le Langey de cette illustre guerre! »

Mais du Bellay, debout, le front étincelant,
S'écria : « Je serai votre Olivier, Roland! »

Et sous l'œil ébahi de l'hôtesse ingénue
Que cette vaillantise effraie, il continue
Hardiment, comme on voit la jeunesse des vins
Écumer dans le bois des tonneaux angevins :
« Porte-étendard, héraut, clairon de la victoire,
Frère d'armes, je veux vous suivre dans l'Histoire
Dont Phébus aux crins d'or vous ouvre les battans!
Ah! Ronsard, cette Rome orgueilleuse, où le Temps
De ses meilleures faux fit de vaines quenouilles,
Rome, dont nos autels convoitent les dépouilles,
Rome, sans son Manlie et ses oiseaux criards,
Reverra les Gaulois, ces sublimes pillards!
Qui donc arrêterait nos armes pacifiques?
Oui, nous vous pillerons, ô saints trésors delphiques
Où les coqs de la Gaule ont déjà mis leurs becs!
Nous sèmerons partout ces fameux Gallo-Grecs,
Ces Marseillais diserts dont l'Hercule gallique
Rit d'Apollon muet et de sa flèche oblique!
Et pour mieux triompher des superbes Latins,

Comme un bon soldat prend aux ennemis mutins
L'enseigne où flotte un peu de leur âme aguerrie,
Je leur emprunterai le beau nom de patrie! »

Il parlait, et sa voix faisait un bruit d'estoc,
Et tout à coup, parmi les pampres verts, le coq,
Le vieux coq peint en rouge enfla l'aile, et sonore
Poussa droit dans l'azur son salut à l'Aurore.

En selle! Ils ont quitté l'auberge, et leurs chevaux,
Sous les coups d'éperon des deux charmans rivaux,
Galopent : mais Ronsard, plus serein, peine à suivre
Celui de du Bellay que le grand air enivre
Et qui vers le ciel bleu relève son cou blanc,
Comme s'il se sentait pousser une aile au flanc.
Le tomber de la nuit les rapproche et les calme.
L'ombre embaume le myrte, et ces rêveurs de palme,
Devant la lune errante et rose dans les houx,
Songent en frissonnant aux yeux cruels et doux
Dont les pires rigueurs sont encor des caresses.
Ils échangent tout bas le nom de leurs maîtresses,
Ils murmurent Cassandre, Olive... noms voilés,
Masques délicieux de soie et d'or filés
Dont la Muse en riant déguise un frais visage!
Ils lèvent vers le ciel pour chercher un présage
Leurs regards curieux de tous les beaux amours;
Et, tandis que le soir éveille aux alentours
Faunes, Satyres, Pans et les gentilles fées
Qui dansent sous les bois à cottes dégrafées,
Ils voient poindre plus loin, derrière Blois qui dort,
Les sept divins éclairs d'une pléiade d'or.

André Bellessort.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril.

Toute l'attention est aujourd'hui concentrée sur les événemens de l'Extrême-Orient. Ils ont pris, depuis notre dernière chronique, non pas une importance qu'ils avaient déjà, mais une allure toute nouvelle. La Chine a été vaincue : elle l'a été partout uniformément, sur terre comme sur mer, et il ne lui restait plus qu'à se résigner, quelles qu'elles fussent, aux conditions de paix que le vainqueur lui imposerait. Elle aurait eu grand tort d'essayer une résistance impossible. Ses ressources, s'il en existait encore, n'étaient pas en elle-même, mais bien dans les froissemens que les puissances européennes pourraient éprouver par suite de certains articles du traité de Simonosaki. Nous ne parlons pas, bien entendu, de froissemens d'amour-propre. Les événemens qui viennent de se produire sont si loin, au point de vue des distances, que l'Europe a pu les juger très froidement, très impartialement, sans y mêler aucun élément d'imagination. La preuve en est dans le fait final qui a étonné beaucoup de personnes, et qui en a scandalisé quelques-unes, à savoir l'action commune de la Russie, de la France et de l'Allemagne en Extrême-Orient. Quoi! la France et l'Allemagne, si profondément divisées en Europe, se trouvent d'accord en Asie? Il y a là de quoi surprendre au premier abord. On parle d'une triple alliance, d'une « triplice » nouvelle qui vient de faire sa première manifestation dans un autre hémisphère. Pourquoi pas si, dans cet hémisphère, les intérêts respectifs ne sont plus les mêmes, et s'ils exigent des classifications politiques différentes? Bien loin de la critiquer, nous approuvons la liberté d'esprit que notre gouvernement a montrée dans cette circonstance. Il faudrait renoncer à toute action utile et efficace dans le monde si nous voulions subordonner notre politique, même en Afrique, même en Asie, aux sentimens particuliers qui la déterminent en Europe. Grâce à Dieu, nous ne sommes plus au temps où M. Clémenceau faisait un grief mortel à M. Jules Ferry d'avoir essayé de pressentir l'Allemagne, et de se ménager sa neutralité bienveillante au cours

de notre conflit tonkinois-chinois. On n'a pas oublié l'indignation contre le gouvernement que la chaude parole de M. Clémenceau a soulevée à cette époque. Tout le patriotisme de table d'hôte qui sommeillait chez beaucoup d'entre nous fit subitement explosion. Le gouvernement a été accusé d'avoir humilié la France, de l'avoir presque avilie. Mais aujourd'hui que, dans un si grand nombre d'affaires communes, nous avons dû négocier, soit directement, soit indirectement, mais toujours ouvertement avec l'Allemagne, les accusations de ce genre seraient plus mal venues. Nous ne connaissons au dehors qu'une politique, celle des intérêts. Toute la question est de savoir si nos intérêts ont été compromis par l'attitude que nous venons de prendre.

Il est superflu de donner de longs détails sur des faits qui sont aujourd'hui universellement connus. Le traité de Simonosaki, passé entre le Japon et la Chine, n'a pas été encore communiqué officiellement aux puissances, et le gouvernement anglais a déclaré que, dans ces conditions, il lui était interdit d'en donner lecture à la Chambre des communes; mais tout le monde en sait suffisamment pour avoir arrêté ses idées sur la question. La Russie, en particulier, s'est dès le premier moment rendu compte des conséquences que la ratification du traité aurait pour elle. Elles sont extrêmement graves. L'indépendance de la Corée est, pour la Russie et pour son développement ultérieur dans l'Asie septentrionale, une question absolument vitale. Aussi longtemps que la Corée est restée sous la souveraineté plus ou moins effective de la Chine, la Russie n'a eu qu'à laisser se prolonger un *statu quo* qui lui convenait. La Chine, endormie, embaumée dans ses traditions séculaires, était un merveilleux calmant qui tenait assoupies les diverses questions de l'Asie orientale avec la toute-puissance de l'opium. Comme aucune des grandes puissances européennes n'était prête à les résoudre, ni désireuse de les aborder prématurément, et que l'intérêt de la plupart d'entre elles était de laisser le temps agir doucement, lentement, le plus doucement et le plus lentement possible, rien ne faisait prévoir que, par un de ces brusques à-coups dont l'histoire présente pourtant de nombreux exemples, le vieux monde asiatique serait secoué de sa torpeur, et l'Europe mise en demeure de veiller immédiatement à la sécurité de ses intérêts non seulement d'aujourd'hui, mais de demain. Il a fallu, pour presque toutes les puissances, hors une, improviser ses idées, et l'on pense inévitablement aux aveux de M. Rouher lorsque, parlant de ses angoisses patriotiques après Sadowa, il disait que le gouvernement impérial avait dû prendre des résolutions qui devaient enchaîner l'avenir pour des siècles, et qu'il n'avait eu que des minutes pour réfléchir. On sait d'ailleurs que la résolution du gouvernement de Napoléon III, à cette époque, a consisté à n'en arrêter aucune et à laisser les événemens suivre logiquement leur cours, ce qui lui a mal réussi. Pour en revenir au moment actuel, une

seule nation, avons-nous dit, ne pouvait pas éprouver la moindre hésitation sur la politique à suivre : c'est la Russie. Elle se trouvait, à l'égard du traité de Simonosaki, à peu près dans la même situation que l'Angleterre autrefois à l'égard du traité de San-Stefano. Au nombre des clauses encore mal connues du traité sino-japonais, il en est une qui ne fait de doute pour personne, à savoir la prise de possession par le Japon de Port-Arthur et de la province du Liao-Toung, position qui commande à la fois le golfe de Petchili, c'est-à-dire Pékin, la Mandchourie méridionale, et enfin toute la Corée. Permettre au Japon de s'y installer avec toutes les ressources de l'art militaire contemporain serait rendre purement fictive l'indépendance de la Corée, et donner à son vrai maître un acompte formidable en vue de conflits désormais certains. La porte de la Chine, ou du moins de sa capitale, serait entre les mains du Japon; la Sibérie russe serait menacée sur un de ses points essentiels; la Corée serait condamnée au protectorat, en attendant une domination plus effective. Était-ce admissible? De la part de la Russie, non! sans aucun doute. De la part des autres puissances, c'était à voir.

Nous commencerons, naturellement, par la France. Si nous n'écoutions que nos sympathies, assurément elles seraient acquises au Japon : malgré une divergence passagère, elles lui resteront ou lui redeviendront fidèles. Nos rapports avec lui ont toujours été excellens. Il nous a emprunté beaucoup; il s'est mis longtemps à notre école, avant de se mettre à celle de l'Allemagne qu'il a paru préférer ensuite. Le Japon est le porte-flambeau de la civilisation européenne en Extrême-Orient. Quels que soient les résultats immédiats de son intelligente et audacieuse initiative, l'humanité, en prenant le mot dans son sens le plus large, finira par y gagner. Il ne peut y avoir aucune jalousie de notre part dans la manière dont nous envisageons ses succès : plus grands ils ont été, et plus généreusement nous y avons applaudi. Mais nous ne pouvons pas oublier que la Chine, bien que nous ayons eu plus d'une fois à nous plaindre d'elle, est notre voisine immédiate en Asie, et que nous avons intérêt à vivre avec elle en bonne harmonie. Nous y sommes parvenus dans ces derniers temps : elle et nous, nous en sommes bien trouvés. La sécurité de nos frontières tonkinoises dépend, en partie, de sa bonne volonté; non pas qu'elle puisse désormais la troubler profondément, mais parce qu'elle peut l'inquiéter assez longtemps encore. Toute vaincue qu'elle soit, la Chine est si grande que, sur bien des points éloignés du conflit qui vient de se produire et où peut-être la nouvelle n'en n'est pas encore parvenue, elle garde la plénitude de sa force locale. D'ailleurs, lorsque nous avons conquis le Tonkin, ce n'est pas sans avoir prévu les difficultés que nous devions rencontrer avec elle; mais c'est avec la pensée constante que nous parviendrions à les aplanir et que, loin de souffrir de son voisi-

nage, nous finirions par en bénéficier. Que de richesses encore inexplorées, ou du moins inexploitées, sont contenues, par exemple, dans le Yunnan! Si nous avons profité de l'épreuve que vient de traverser le Céleste-Empire pour régler quelques-unes des questions restées pendantes avec lui, aller plus loin serait dépasser la mesure. La Chine n'est pas d'humeur reconnaissante, il y aurait sans doute duperie à compter sur sa gratitude; mais elle est certainement d'humeur vindicative, et ce serait de notre part une faute que d'ajouter inutilement un coup de plus à tous ceux qu'elle vient de recevoir. On a parlé d'une alliance offensive et défensive entre la Chine et le Japon. Le fait a été aussitôt démenti, et peut-être est-il en effet actuellement inexact; mais peut-être aussi n'y a-t-il pas de fumée sans feu. Qui sait si l'idée encore un peu vague et flottante d'un accord contre l'Europe des deux puissances asiatiques qui viennent de lutter l'une contre l'autre ne se réalisera pas, dans un délai plus ou moins prochain? On la désavoue pour le moment, parce qu'elle effraye, et que la politique du Japon, très habile et très souple, consiste à rassurer quand même et à tout prix. Mais si un jour la Chine, réorganisée et disciplinée par l'influence japonaise, prend conscience de sa force et en use contre l'Europe, qui pourrait dire les conséquences dernières de ce réveil? L'océan humain qui dort lourdement dans l'immensité de l'Asie renferme bien des tempêtes en puissance, que le siècle prochain verra se déchaîner en action. Les philosophes disent volontiers qu'il ne sert de rien de s'opposer aux fatalités de l'histoire : les politiques, un peu plus sceptiques sur la rapidité avec laquelle les causes produisent leurs effets lorsqu'on n'y aide pas, les uns par violence, les autres par faiblesse, au risque d'être accusés de vivre au jour le jour ne dédaignent pas les jours gagnés, ne fût-ce que parce qu'ils permettent, s'ils sont bien employés, de mieux préparer les solutions inévitables. Malgré notre sympathie pour le Japon, il nous est impossible de voir ce que la France gagnerait à son établissement définitif sur un point important du continent jaune. Tout au plus pourrait-on dire que nous n'avons personnellement rien à y perdre; mais ceux qui le disent en sont-ils bien sûrs?

Un diplomate allemand, après avoir passé trente années à Pékin où il avait su se faire une situation personnelle très considérable et presque prépondérante, M. de Brandt, aujourd'hui à la retraite, a publié dans ces derniers mois, avec une prodigieuse ardeur de propagande, un grand nombre d'articles et de brochures sur la question sino-japonaise. Il a contribué, pour sa part, au mouvement d'opinion qui a permis au gouvernement impérial de prendre l'attitude qu'il a prise, et qui était à quelques égards imprévue. D'autres motifs, sur lesquels il y aura lieu de revenir, ont déterminé d'une manière plus puissante encore les résolutions de l'empereur Guillaume : nous ne parlons

pour le moment que des causes générales qui ont influé sur les diverses puissances. M. de Brandt connaît à coup sûr l'Extrême-Orient asiatique : il s'est montré fort ému des conséquences économiques, — ce sont du moins celles dont il a le plus parlé, — que les succès du Japon et le traité qui devait en être la suite ne manqueraient pas d'avoir pour le commerce européen. Il a assisté avec un œil attentif, parfois inquiet, aux développemens prodigieux que le Japon, dans ces dernières années, a su donner à son industrie. Ses charbonnages font, dès maintenant, concurrence à ceux de l'Europe. Ses cotonnades s'apprêtent à supplanter celles de l'Angleterre. Si Formose lui appartient, il trouvera facilement le moyen d'y développer l'industrie sucrière. Les capitaux ne lui manqueront pas, et d'ailleurs l'indemnité de guerre lui fournira ceux dont il pourrait avoir besoin au début. Le jour où, par suite d'arrangemens spéciaux qui sont peut-être compris dans les articles ignorés du traité de paix, le Japon pourra transporter le siège même de ses industries sur le continent chinois, un pas immense et décisif aura été fait dans le sens de l'éviction commerciale des puissances occidentales. Le Japon a montré, sur beaucoup de points déjà, avec quelle facilité et quelle rapidité il savait s'assimiler les procédés de l'Europe; il le montrera sur d'autres points encore, et bientôt il ne sera pas seul à le faire. Le Chinois n'est en rien inférieur au Japonais; il a seulement dormi plus longtemps. Mais il est intelligent, docile, prodigieusement sobre, laborieux et habile à tous les exercices purement mécaniques. Avec les exigences tous les jours plus grandes que montrent nos ouvriers, l'industrie européenne aura de la peine à lutter longtemps, au point de vue du bon marché, contre celle de l'Extrême-Orient. Or, le bon marché, c'est la victoire commerciale assurée presque partout, et plus particulièrement dans les milliers de marchés autour desquels se pressent, en Asie et en Afrique, des populations abondantes, pullulantes, mais pauvres et contentes de peu. M. de Brandt, qui n'est pas un rêveur, a été vivement frappé de ce péril, qui menace surtout son pays et l'Angleterre. Il est convaincu qu'aucune opposition irréductible, aucun instinct de race, ne divise les Chinois et les Japonais, et que les adversaires d'hier se réconcilieront sans peine dans une haine commune, infiniment plus forte et plus offensive que celle qui les émeut passagèrement les uns contre les autres : la haine des Occidentaux. Il annonce déjà que les victoires japonaises, qui ont éveillé à Tokio des désirs infinis, amèneront des modifications profondes dans le personnel gouvernemental. Le parti militaire et féodal arrivera demain au pouvoir, avec l'hostilité violente qu'il professe contre tous les étrangers indistinctement. Après avoir tout emprunté à l'Europe, ce parti croit le moment venu pour le Japon de proclamer son émancipation plénière, et le premier article de son programme est : L'Asie aux Asiatiques! — comme on dit de l'autre côté du Paci-

fique : L'Amérique aux Américains ! Il est difficile de mesurer, mais il ne l'est pas de pressentir la révolution économique, et bientôt politique, dont les événemens actuels seront le point de départ. M. de Brandt en est épouvanté. « On plaisante, dit-il, l'idée des États-Unis d'Europe, et cependant l'union des États européens offre le meilleur, sinon le seul moyen de protéger, en Extrême-Orient, les intérêts industriels et commerciaux de l'Europe, aussi bien que ses intérêts politiques. » Nous ne savons si les États-Unis européens sont une pure chimère : il est permis d'en douter lorsqu'on voit les deux puissances qui servent de base aux deux groupemens opposés de l'Europe, c'est-à-dire l'Allemagne et la France, se trouver d'accord dans les mers de Chine. M. de Brandt doit commencer à croire à son idée : il est vrai qu'elle n'est réalisable que dans un autre monde.

Les journaux allemands ont raconté que l'empereur Guillaume avait eu un long entretien avec M. de Brandt. Est-ce le vieux diplomate qui a converti l'empereur à ses vues personnelles? Ou plutôt l'empereur cherchait-il seulement des prétextes pour se confirmer dans les siennes et pour y attirer l'opinion? Toujours est-il que le gouvernement allemand, averti de l'entente formée déjà entre la Russie et la France, a fait faire à sa politique une volte-face qui, par sa décision et sa brusquerie, a étonné tout le monde, mais surtout le Japon. Parmi les diverses puissances européennes, le Japon croyait pouvoir compter plus particulièrement sur l'Allemagne. Dans l'admiration, d'ailleurs si intelligente et si avisée qu'il professait en bloc pour l'Occident, il apercevait un point plus lumineux, et ce point était l'Allemagne. Il en était comme hypnotisé. Ce prédestiné du succès, peu imaginatif au fond, ou du moins d'une imagination restreinte et limitée, très pratique, profondément réaliste, était naturellement enclin à voir dans le succès la preuve irrécusable de toutes les capacités intellectuelles, industrielles, commerciales, militaires, etc. Aussi l'Allemagne brillait-elle à ses yeux d'un éclat sans égal, et s'était-il mis plus spécialement à son école, au moins dans ces dernières années. Il lui demandait des professeurs, des jurisconsultes, des instructeurs militaires; c'est à elle qu'il réservait ses principales commandes industrielles. Le commerce germanique au Japon avait pris un tel essor que, d'après les statisticiens, il était devenu supérieur à celui de l'Angleterre. Il semble bien, d'autre part, que le traité de Simonosaki ne porte aucune atteinte directe aux intérêts allemands. Les craintes de M. de Brandt ne visent, après tout, qu'un avenir plus ou moins lointain, et il se passera tant de choses d'ici à un quart de siècle qu'il n'y avait peut-être pas lieu de s'émouvoir aussi longtemps d'avance, et plus particulièrement, de celles-là. Qu'importe, en somme, à l'Allemagne que le Japon s'établisse ou non à Port-Arthur? Le Japon devait donc croire et certainement il croyait que l'Allemagne resterait

jusqu'au bout dans une abstention sympathique, qu'elle laisserait faire, peut-être même qu'intérieurement elle approuverait. La déception n'en a été que plus cruelle. L'adhésion soudaine, peu expliquée dans ses origines, presque rude dans la forme, de l'Allemagne à l'entente franco-russe a retenti à Tokio comme un coup de foudre. Il serait injuste de nier qu'elle ait apporté à notre intervention diplomatique un concours très précieux.

N'exagérons rien, pourtant. Si l'empereur Guillaume aime à donner aux évolutions apparentes de sa politique un cachet tout personnel, et même à procéder par coups de théâtre, il sait fort bien ce qu'il fait, et ses résolutions, pour éclater à l'improviste, n'en sont pas moins le résultat de méditations antérieures. Le grand souci de l'Allemagne est l'entente qui s'est établie entre la Russie et la France. Elle n'en connaît pas exactement le caractère, qui n'est d'ailleurs bien connu de personne, mais elle s'en inquiète, et n'a pas de préoccupation plus constante que de s'y mêler, — non pas, évidemment, pour en resserrer les liens. On comprend que l'empereur Guillaume n'ait pas vu sans impatience la France et la Russie sur le point d'inaugurer une action à deux en Extrême-Orient, action intime, probablement à étapes successives, et pour cela même de longue durée. Quels que fussent ses intérêts au Japon, intérêts purement commerciaux, il n'a pas oublié qu'il était avant tout le souverain d'une grande nation européenne, et qu'il représentait de ce chef des intérêts politiques supérieurs pour lui à tous les autres. Il cherchait depuis longtemps l'occasion de rendre un signalé service à la Russie. L'occasion s'est présentée : allait-il laisser la France jouer seule le rôle qu'il regardait comme sien ? C'est de la sorte, à n'en pas douter, que la question s'est présentée à son esprit à la fois impressionnable et réfléchi. Dès lors, la solution qu'il devait lui donner était certaine. Si nous en avions la place, le moment serait peut-être opportun pour rappeler l'histoire des rapports de l'Allemagne et de la Russie depuis quelque trente-cinq ans. Au reste, M. de Bismarck l'a tracée à grands traits et de main de maître dans le dernier discours important qu'il ait prononcé devant le Reichstag allemand. C'était le 6 février 1888. On ne saurait trop relire et méditer cette remarquable harangue, qui produisit alors, dans toute l'Europe, une si légitime impression. Avec un art merveilleux, avec un talent de mise en scène qui n'a jamais été dépassé, M. de Bismarck, que la nature n'a pas fait orateur, mais auquel la politique a enseigné à dire exactement tout ce qu'il veut, s'est longuement, parfois lourdement, toujours puissamment appliqué à se disculper des reproches que la Russie est en droit de lui adresser. Il faisait là son testament oratoire; on aurait dit qu'il le pressentait. C'est une vraie page d'histoire qu'il a eu la prétention d'écrire : toutefois, s'il avait trouvé la pareille, rédigée dans un autre esprit sans

doute, mais conformément aux mêmes procédés, dans les cahiers scolaires qu'il s'est donné la peine de feuilleter chez son hôte à Versailles, en 1870, il aurait été certainement scandalisé de sa partialité. A l'en croire, M. de Bismarck n'aurait pas cessé un moment, au cours de sa carrière, de songer aux intérêts de la Russie et de s'y dévouer. En 1878 surtout, pendant le congrès de Berlin, il a rendu à son alliée de la veille les plus inappréciables services, et il a été prodigieusement surpris de ne pas les voir mieux appréciés. « J'ai agi, dit-il, comme si j'avais été le quatrième plénipotentiaire russe... Bref, je me suis comporté de telle manière qu'après la clôture du congrès je me disais : — Si je ne possédais pas déjà depuis longtemps le plus haut des ordres russes en brillans, je devrais le recevoir aujourd'hui. » On n'en jugeait pas ainsi à Saint-Pétersbourg, et M. de Bismarck en exprime une vive douleur. Ses intentions étaient méconnues, calomniées. Que faire? En homme pratique, il n'a pas mis longtemps à prendre son parti, c'est-à-dire à changer d'alliances, et tout son discours tend à plaider les circonstances atténuantes pour l'accord qu'il s'est trouvé obligé de faire avec l'Autriche et avec l'Italie. Il semble qu'il ne s'y soit résigné que contraint et forcé, et comme à un pis aller. Même retenu par ses engagemens nouveaux, il ne cesse pas de tourner vers la Russie des yeux attendris et de lui parler avec un accent qui n'est pas dénué d'espérance. Un retour est-il donc impossible? La Russie met plus longtemps que M. de Bismarck a opérer ses volte-face politiques. Peut-être pour ce motif, elle reste ensuite plus longtemps fidèle à ses partis pris. Elle a fini pourtant par se rapprocher de la France et par donner à ce rapprochement un éclat qui en accentue et en souligne pour l'Europe la signification et la solidité. N'importe! M. de Bismarck, dans sa retraite forcée de Friedrichsruh, ne cesse pas de poursuivre son rêve de réconciliation. Il se souvient que c'est grâce à la Russie qu'il a pu accomplir ses plus grandes œuvres, et s'il l'a ensuite plus ou moins étonnée par son ingratitude, il ne néglige rien pour dissiper ce qu'il veut appeler un malentendu. Il vient de faire entendre ses *novissima verba*. Parmi tous ces discours, au ton un peu fatigué, il n'y a eu pourtant aucune banalité. L'appréhension du danger français a poussé M. de Bismarck à commettre envers nous des écarts d'assez mauvais goût, mais pour lui le goût n'a jamais rien eu de commun avec la politique. Parmi ses brèves et significatives allocutions, la plus curieuse peut-être est celle que le vieux chancelier a adressée aux Allemands d'Odessa. C'est en termes onctueux et caressans qu'il leur recommande de montrer toujours le plus absolu dévouement aux autorités impériales russes, et il parle de la Russie comme si elle était restée, malgré un égarement passager, l'amie de cœur, l'amie d'hier, l'amie de demain. Cette invite sera plus ou moins entendue à Saint-Pétersbourg, mais elle a été comprise à Berlin. Réconcilié, au moins en apparence, avec

l'homme d'État qui a su évoquer les aspirations confuses de l'Allemagne vers l'unité pour en faire une réalité puissante, l'empereur Guillaume a recueilli les restes de cette voix qui tombe, et il a été sans doute d'autant plus frappé des conseils qu'elle donnait qu'ils correspondaient davantage à sa propre pensée. Malgré tout, l'Allemagne ne renonce pas à se tourner du côté de Saint-Pétersbourg, avec l'espoir obstiné qu'un jour ou l'autre la Russie se retournera vers elle. Et puisqu'il est difficile d'admettre que la politique de l'empereur Guillaume ait été dictée par les intérêts allemands en Extrême-Orient, il faut bien chercher ailleurs, c'est-à-dire en Europe même, la cause d'une orientation aussi ferme et aussi décidée.

Nous, France, nous n'avons pas eu besoin de regarder du côté de Berlin pour prendre notre parti. Quels que soient nos sentimens pour le Japon, nous avons peu de chose à attendre actuellement de lui, soit en bien, soit en mal : il y avait déjà de ce chef une raison suffisante pour déterminer notre politique. Nous en avons eu d'autres, que nous n'avons aucun motif de déguiser ou d'atténuer. La préoccupation de nos amitiés européennes devait naturellement exercer son influence en Extrême-Orient. Quelques personnes s'en sont étonnées, et même un peu alarmées : il y aurait eu de bien meilleurs motifs d'éprouver et d'exprimer de l'inquiétude si notre gouvernement avait pris une autre attitude, ou s'il avait montré quelque hésitation à adopter celle-là. C'est pour le coup que les reproches contre lui et les accusations auraient eu un caractère à la fois véhément et légitime ! On aurait montré l'empereur Guillaume prenant à côté de la Russie la place désertée par nous. L'Allemagne, qui affiche tant de zèle, en aurait déployé plus encore. Il suffit de considérer l'ordre chronologique des faits pour reconnaître que ce n'est pas son attitude qui a influé sur la nôtre : c'est bien plutôt la nôtre qui a influé sur la sienne. Mais il vaut mieux, à coup sûr, soit pour la Russie, soit pour nous, que l'Allemagne ait dû essayer de nous dépasser, ne pouvant pas espérer nous remplacer. La question qui s'est posée est, d'ailleurs, plus générale et plus haute : il s'est agi de savoir si, ayant choisi une politique, nous saurions nous y tenir. C'est à cette épreuve que l'on juge les gouvernemens et les peuples. Nous avons adopté, depuis Cronstadt, une politique d'union intime avec la Russie. La nation tout entière l'a approuvée ; bien plus, elle s'y est jetée avec enthousiasme, et elle a eu raison. Dès lors, il ne restait à son gouvernement qu'à la mettre en œuvre. Ce que nous devons lui demander, c'est de l'habileté, de la mesure, du doigté, dans l'application de cette politique : rien jusqu'ici ne permet de croire qu'il en ait manqué. Quant au système en lui-même, il ne faut le changer que lorsqu'on ne peut décidément plus faire autrement : c'est ce qui est arrivé à M. de Bismarck après le congrès de Berlin, et on vient de voir tous les efforts qu'il a tentés alors et depuis pour ramener la vieille alliée dans le giron

déserté. Ce qui a perdu le second Empire et ce qui a mis la France dans la cruelle situation où elle est depuis 1870, c'est la déplorable mobilité politique de Napoléon III. On dirait un rêve décousu. L'empereur a commencé par l'alliance anglaise et l'a poursuivie jusqu'au traité de Paris en 1856. Puis il s'est tourné du côté de la Russie, et comme, fort heureusement, aucun ressentiment implacable n'était résulté de la guerre de Crimée, ses avances ont trouvé à Saint-Pétersbourg le meilleur accueil. Peut-être n'avait-on pas tiré de l'alliance anglaise tout ce qu'on pouvait en tirer, et l'on n'avait pas encore profité des coquetteries engagées avec la Russie, lorsque les événemens de Pologne sont survenus. L'Angleterre s'en est très adroitement servie pour engager avec nous, à Saint-Pétersbourg, une action diplomatique commune qui nous a irrémédiablement brouillés avec la Russie. Et qui a pris définitivement à ses côtés la place autour de laquelle nous évoluions depuis quelque temps sans avoir réussi à nous fixer? M. de Bismarck, qui, lui, n'y est pas allé par quatre chemins, et qui, avec son bon sens avisé et sa volonté toujours agile et prompte, a fait alors ce que le gouvernement allemand voudrait bien renouveler aujourd'hui. Il a trouvé, ce jour-là, le pivot de toute sa politique future. Profitant de ce que notre politique avec l'Italie n'avait, elle aussi, consisté qu'en velléités poussées assez loin pour exciter les désirs de nos voisins et pas assez pour les satisfaire, il s'est offert de ce côté pour y compléter l'œuvre laissée par nous en suspens. Toute la politique extérieure de l'empire est dans ces quelques mots. On sait où elle nous a conduits. Puissions-nous du moins comprendre la leçon qui s'en dégage, à savoir que rien n'est pire que de ne pas savoir où l'on va quand on se met en marche, ce à quoi on s'engage quand on se lie, de s'avancer pour reculer ensuite, d'hésiter, de tâtonner, de se croire prudent parce qu'on se réserve, et de livrer en effet la partie à ceux qui, après avoir mesuré leurs chances d'un regard clair et froid, s'y jettent résolument et par le bon joint. Qu'était-ce, en 1863, que l'affaire de Pologne? Un incident. Nous avons permis à cet incident de peser sur notre politique générale et de la dévoyer. Qu'est-ce, aujourd'hui, que l'affaire sino-japonaise? Un incident, grave à coup sûr, mais un incident. Le tout est de savoir si, sous la troisième République comme sous le second Empire, les incidens domineront notre politique générale, ou si notre politique générale gouvernera les incidens. Aujourd'hui, comme autrefois, nos fautes sont surveillées de très près, et il se trouvera quelqu'un toujours à point pour en profiter.

L'Angleterre n'est pas dans la même situation que nous. Elle n'y était pas non plus en 1863, lorsque, après nous avoir lancés avec elle dans l'imbroglio polonais, les conséquences en ont pesé exclusivement sur nous. Sa situation insulaire lui permet, quand cela lui convient, de n'avoir pas, en Europe, de politique continentale, et sa politique dans le reste du monde s'en trouve assurément plus libre et plus dégagée.

Elle n'a pas voulu prendre dès maintenant parti dans le conflit sino-japonais. On cherche à son attitude des raisons secrètes qui ne paraissent pas nécessaires pour l'expliquer. L'Angleterre n'a considéré que ses intérêts commerciaux : ils ne sont pas lésés, cela lui suffit, et elle attend. Si, pour des motifs particuliers, l'Allemagne et la France ont fait entrer en ligne de compte la préoccupation des intérêts de la Russie et de l'équilibre européen dans les mers de Chine, c'est un point auquel l'Angleterre peut demeurer provisoirement indifférente. Elle ne demande pas mieux que la Russie soit détournée et occupée le plus longtemps possible sur les rivages septentrionaux de l'Extrême-Orient asiatique. Il y a quelques mois, à l'occasion du mariage de Nicolas II avec une petite-fille de la reine Victoria, on a multiplié les démonstrations d'amitié entre Saint-Pétersbourg et Londres, et l'Europe s'est demandé un instant s'il n'y avait pas quelque chose de sérieux et de durable sous des sentimens de famille aussi complaisamment étalés. Nous ne l'avons pas cru : avions-nous tort? Ce feu de paille est tombé. Il y a, au fond de l'âme de tout Anglais, quelque chose qui ne se sent nullement froissé, loin de là, lorsque la Russie éprouve un embarras ou un désagrément, et John Bull est encore plus à son aise s'il peut dire en toute conscience que ce n'est pas sa faute, et qu'il n'y est pour rien. Quant à lui demander de s'en mêler pour arranger l'affaire, c'est trop attendre de lui. Il y aurait d'autres explications encore à donner de l'abstention de l'Angleterre ; nous y reviendrons : la place nous manque aujourd'hui, mais certainement l'occasion se retrouvera. Il y a quelques mois, lord Rosebery a fait des ouvertures à l'Europe pour lui suggérer d'intervenir diplomatiquement entre le Japon et la Chine. On lui a répondu alors d'une manière évasive et peu encourageante. Au moment où son idée première paraît triompher, il l'abandonne. Est-ce parce que l'initiative ne lui appartient plus cette fois? Est-ce parce qu'elle vient de la Russie? Est-ce parce que sa propre situation intérieure ne lui permet pas de se lancer dans une affaire qu'il n'aurait peut-être ni la force ni le temps de diriger jusqu'au bout? Quoi qu'il en soit, l'Angleterre demeure à l'écart, mais non pas tout à fait en dehors des événemens qui se préparent, car elle tient à rester en rapports avec les autres puissances, et nul ne sait, elle ignore peut-être elle-même ce qu'elle fera à un moment donné. A son tour, elle se recueille : la Russie a prouvé autrefois que ce n'était pas la même chose que s'endormir.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

DE LEOBEN A CAMPO-FORMIO

III [1]

LA QUESTION DES LIMITES ET LE COUP D'ÉTAT [2]

I

Pendant que Bonaparte négociait et signait les préliminaires de la paix avec l'Autriche, les Directeurs, fort impatiens d'en recevoir la nouvelle, spéculaient sur cette paix future; ils se demandaient qui en ferait les frais, l'Allemagne ou l'Italie, et avec qui ils en partageraient les bénéfices, la Prusse ou l'Autriche, l'une et l'autre vraisemblablement. Convaincus que par la Prusse seule, et avec la Prusse, ils arriveraient à leur objet, la réunion totale de la rive gauche du Rhin; continuant d'ailleurs à confondre, dans leurs desseins, le bouleversement du Saint-Empire et l'hégémonie de la Prusse dans l'Allemagne du Nord avec la suprématie de la France en Europe, ils s'entêtaient à attirer dans leur

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars et du 1er avril.

(2) Manuscrits des Affaires étrangères. — Procès-verbaux du Directoire. — Correspondance de Napoléon; *Correspondance inédite du général Bonaparte.* — Sybel, *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, trad. franç., t. V et VI. — Hüffer, *Œstreich und Preussen gegenüber der französischen Revolution.* — Franchetti, *Storia d'Italia*, t. I. — Correspondance de Thugut; Correspondance de Talleyrand, publiée par M. Pallain; Correspondance de Sandoz, publiée par M. Bailleu; Correspondance du général Dommartin, par M. de Besancenet; Mémoires de Thibaudeau, Larevellière-Lépeaux, Lavalette, Bourrienne, Talleyrand, Carnot. — La Sicotière, *Frotté.* — Bonnal, *Chute d'une République.* — Trolard, *De Montenotte au pont d'Arcole, de Rivoli à Magenta.* — Victor Pierre, *le 18 Fructidor.*

jeu Frédéric-Guillaume qui s'y dérobait toujours. « Le roi de Prusse dictera la paix, disait Delacroix à l'envoyé prussien, Sandoz; je dis plus, et je parle au nom du Directoire : il dépend de lui de s'emparer du Hanovre et de ceindre la couronne impériale. » Carnot exprimait au même agent les mêmes pensées : « Il est une vérité constante et que les événemens futurs confirmeront : les deux cours impériales (Russie et Autriche) n'auront jamais d'autre système que d'abaisser la maison de Brandebourg, et la France républicaine n'aura jamais que celui d'élever sa considération et sa puissance (1). » La Prusse, à ce moment, n'avait qu'un mot à dire et les Directeurs commençaient, pour le plus grand profit de cette monarchie, à tailler dans le grand en Allemagne, à séculariser les ecclésiastiques, à médiatiser les laïques, c'est-à-dire à concentrer les territoires et à réunir les peuples.

En Italie, sans y marcher d'un pas aussi décidé, ils inclinaient de plus en plus, à mesure que s'étendait la conquête et que la victoire se prononçait, vers une politique analogue. Mais si les conséquences de cette politique devaient être les mêmes en Italie qu'en Allemagne, le motif, en Italie, était plus noble et plus conforme aux principes de la Révolution française. Il ne s'agissait pas de « faire un empereur » et de dessiner des royaumes comme au temps du maréchal de Belle-Isle; il s'agissait d'émanciper un peuple. Le projet était ancien. D'Argenson l'avait suggéré à Louis XV : « concentrer, disait-il, les puissances italiques en elles-mêmes, en chasser les étrangers », et former, entre ces puissances, une association « comme il y en a une germanique, une batavique et une helvétique (2) », tel était ce dessein que Napoléon III devait reprendre en 1859. Il n'y avait à y changer que quelques mots, à mettre : république, là où d'Argenson écrivait royaumes, grands-duchés ou duchés, pour le ramener à cette idée d'une « ceinture d'États libres » que caressaient les politiques du Directoire. Larevellière-Lépeaux s'était fait le coryphée de cette entreprise. Il y pensait depuis longtemps, dit-il, lorsque, le 16 décembre 1796, le Directoire ordonna que les manuscrits de d'Argenson seraient tirés du *Bureau du triage des titres* pour être déposés dans ses archives. Larevellière lut les chapitres relatifs à l'Italie et y trouva la confirmation de ses vues. Ce n'était point l'unité de l'Italie qu'il proposait; c'en était la préparation. Mais le Directoire ignorait encore s'il ne serait pas contraint de restituer la Lombardie ou d'abandonner les Légations à l'Autriche.

(1) Rapports de Sandoz, 3 et 18 avril, dans Bailleu; 7 avril, dans Hüffer, p. 321.

(2) *Mémoires de d'Argenson*, t. IV, p. 266, 464 et suiv. Cf. *Mémoires de Larevellière-Lépeaux*, t. II, p. 318, 270, 280, 302.

Il y était résigné, en cas de nécessité absolue. Dans ce cas, il eût été déloyal de promettre à ces peuples une indépendance qu'on n'était pas sûr de leur garantir; il eût été coupable de les exposer à des vengeances en cas de retour de leurs anciens maîtres. D'autre part on ne pouvait les laisser dans une anarchie aussi fâcheuse pour eux que nuisible à la rentrée des contributions et réquisitions dont vivait l'armée française. Il était donc opportun de leur donner une organisation au moins provisoire. Cette organisation aurait, en outre, l'avantage de former des cadres de nation et d'État pour le cas où les Italiens, rendus ou cédés à l'Autriche, refuseraient de se soumettre et « réuniraient leurs efforts pour se soustraire au joug » de l'empereur. Larevellière essaya de concilier toutes ces vues et dressa un projet d'instructions à Bonaparte, qui fut approuvé, le 7 avril, par les Directeurs.

Ces instructions sont curieuses à un double titre : elles conseillent précisément à Bonaparte ce que, dans l'intérêt de son proconsulat italien, il jugeait utile d'accomplir; elles ouvrent, par contre-coup, des aperçus sur les idées des Directeurs, en matière de liberté politique et de gouvernement. Le régime auquel les instructions du 7 avril proposent de soumettre l'Italie annonce celui auquel Bonaparte, après le 18 brumaire, soumettra la République française. « Le Directoire croit, comme vous, qu'il ne faut pas laisser les assemblées primaires se réunir. » Une constitution calquée sur la nôtre conviendrait à ces peuples, à condition de restreindre, en matière de finances, les prérogatives du Corps législatif; mais il n'y aurait pas lieu de faire élire ce corps législatif avant le départ des troupes françaises; dans tous les cas, il importera de restreindre le nombre des députés. « Quelque grand que soit un État, un conseil de 120 personnes et un autre de 60, feront tout aussi vite et tout aussi bien les lois, et même beaucoup mieux que des corps plus nombreux. » Elles seront mieux faites encore et plus vite sans députés. « Notre propre exemple nous apprend combien il est funeste d'attendre tout cela (la réforme des lois et des impôts) d'un nouveau Corps législatif qui, par mille causes diverses, se traîne pendant un temps considérable dans la carrière législative, et surtout des finances, avant d'y marcher, et laisse, pendant de longues années, un gouvernement naissant dans le marasme, et toujours en danger de périr. » Donc, point de constitution, des règlemens « que vous publierez toujours comme général en chef... La volonté législative, tant que nous occuperons le pays militairement, ne doit être mani-

(1) Voir la *Revue* du 1er avril.

festée que par vous seul. » Il nommera à tous les emplois ; il fera disposer par des commissions, formées par lui et composées chacune de trois membres, toutes les lois relatives à la justice, à l'administration, aux finances, à l'armée, à la police, etc. Il les publiera et les fera exécuter. La dépêche se terminait, d'ailleurs comme toutes les autres, par des adulations et par un blanc-seing : « Le Directoire s'en rapporte entièrement à vous... Il est convaincu, quelle que soit l'issue, que vous aurez toujours été dirigé par votre attachement sincère à la République... Puissent nos vœux se réaliser en faveur de la liberté de cette partie de l'Italie, et vous aurez ajouté à la gloire d'un grand capitaine, la gloire non moins satisfaisante et non moins solide du bienfaiteur et du législateur d'un peuple libre. »

Le plan du Directoire s'appliquait aux Cispadans et aux Transpadans, réunis en une seule république. Mais s'arrêterait-on à cette limite? Le Directoire rêvait d'une Italie « libre jusqu'à l'Adriatique. » On en parlait à Paris, on le disait très haut à Milan. Dans quelle mesure les Directeurs approuvaient-ils les menées révolutionnaires des agens lombards et des émissaires français qui agitaient les villes de la terre ferme? Si la Lombardie était érigée en république avec les Légations, Venise ne serait-elle pas fatalement destinée à indemniser l'empereur? Les Vénitiens auraient été bien aveugles et bien sourds s'ils ne s'étaient point préoccupés de ce double péril qui les menaçait, révolution ou démembrement, les deux peut-être. Leur envoyé à Paris, Querini, recueillait les bruits les plus alarmans. « Il ne se passe pas de jour, écrivait-il, au commencement d'avril, où je ne sois *amaramente cruciato.* » Il avait, en portefeuille, des instructions datées du 27 août 1796, qui prévoyaient cette extrémité et l'autorisaient à employer les derniers expédiens. Il alla trouver Barras, et l'adjura d'ordonner aux généraux français de ne pas intervenir dans les affaires intérieures de la république de Venise. « Étant plus forts que vous, répondit Barras, c'est à nous de commander... La République de Venise peut perdre tous ses États d'Italie pendant notre occupation ». Querini saisit la nuance. « Il faudrait, écrivait-il le 8 avril, de 6 à 7 millions ; mais deux en numéraire suffiraient ; on fournirait le reste en obligations. » Il s'aboucha avec un des nombreux « courtiers » qui passaient pour avoir la confiance de Barras ; c'était un certain Wiscowich, Dalmate d'origine. « Le sort de Venise est dans vos mains, lui dit ce politique officieux. Le Directoire est partagé... deux de ses membres combattent les mesures révolutionnaires, deux les approuvent, le cinquième reste indécis... moyennant un subside, la solution

serait infailliblement favorable à la Seigneurie. » L'officieux exigeait, séance tenante, une provision. Querini se débattit et finit par promettre 600000 francs en lettres de change et 24000 francs de commission : mais il signifia que le paiement n'aurait lieu que sur l'engagement formel d'évacuer les territoires vénitiens et de faire cesser les menées révolutionnaires. Barras promit d'écrire à Bonaparte et de remettre à Querini une copie de la lettre. La promesse n'était pas plutôt donnée que l'officieux reparut : Barras se trouvait dans l'impossibilité de livrer la copie. Querini demanda qu'au moins les lettres de change ne fussent point escomptées avant que les engagemens eussent reçu un commencement d'exécution. Barras à cette nouvelle entra dans une indignation dont son courtier rapporta l'écho à Querini. Toutefois, moyennant 100000 livres de plus, l'ex-vicomte consentit à laisser suspecter son honneur : — « Il recevra Querini et fournira un papier qui vaudra un engagement ; sinon, conclut l'officieux, Venise est perdue ! » Querini, épouvanté, signa pour 700000 livres de traites et reçut, en échange, une lettre du secrétaire du Directoire certifiant que les Directeurs avaient donné des instructions conciliantes à Bonaparte : le secrétaire assurait, en outre, l'ambassadeur « des intentions amicales et pacifiques du gouvernement français. » Cet échange de papiers eut lieu le 20 avril ; quant aux intentions « amicales et pacifiques » du Directoire, elles se traduisirent dans une lettre que Delacroix écrivit à Clarke, le 22 : « — Vu le désir que la nation manifeste pour la paix, mandait ce ministre, le Directoire autorise, quoique à regret, son plénipotentiaire à consentir à l'évacuation du Milanais et du Mantouan, mais en observant les délais nécessaires pour nous permettre de châtier les Vénitiens s'ils refusent de réparer leurs torts ; il faudra stipuler l'expulsion des Anglais de tous les ports autrichiens ; l'empereur devra consentir la cession de toute la rive gauche du Rhin, ou au moins le démantèlement de Mayence ; quant au dédommagement de l'empereur, le Directoire n'envoie à son représentant aucun ordre impératif. » Clarke s'inspirera de l'esprit de ses instructions et s'entendra avec le général Bonaparte. » Cette dépêche donne le dernier mot du Directoire, avant les préliminaires de paix.

II

Le courrier qui apportait cette convention arriva à Paris le 29 avril, au soir. Les sentimens des Directeurs furent très mé-

langés. Tant que la paix demeurait douteuse, ils s'accordaient pour la réclamer; dès qu'elle paraissait possible, les belliqueux élevaient leurs prétentions; à peine signée, elle leur parut insuffisante. Bonaparte, dirent-ils, s'est trop hâté de conclure; les victoires de l'armée du Rhin permettaient d'obtenir de plus grands avantages. « Je me livre à la joie que m'inspire la paix rendue à ma patrie, raconte Carnot; Le Tourneur la partage; mais les triumvirs rugissent : La Revellière est un tigre; Reubell pousse de gros soupirs; Barras, désapprouvant le traité, dit cependant qu'il faudra bien l'accepter », sauf à le qualifier « d'infâme ». Cette épithète s'appliquait, non au principe des indemnités en hommes et au partage des terres, mais à la quantité d'hommes et de terres attribuée à l'Autriche. Cependant les Directeurs tombèrent vite d'accord qu'il fallait aller au plus pressé; le plus pressé était de satisfaire l'opinion publique, par suite, de ratifier les préliminaires. Ils les ratifièrent donc séance tenante, avec l'arrière-pensée de filer la négociation de manière à tirer de cette convention ce que les articles ne contenaient point ou ne stipulaient qu'obscurément : les frontières naturelles.

La communication faite, le 30 avril, aux Conseils ne mentionna pas les articles secrets, c'est-à-dire le démembrement et le partage de la république de Venise; quant aux articles patens, elle les enveloppait, à dessein, dans une équivoque : l'empereur, dit le Directoire, renonce à la Belgique, consent à l'indépendance de la Lombardie et « reconnaît les limites telles qu'elles ont été décrétées par les lois de la République ». Le traité se tenait à la lettre des décrets et ne considérait que les décrets dits constitutionnels, c'est-à-dire ceux d'octobre 1795; la frontière reconnue embrassait les Pays-Bas, Liège et le Luxembourg. Le public interpréta le message du Directoire selon l'esprit de 1795; il y voulut voir la cession de toute la rive gauche du Rhin. La joie déborda : chacun se crut à la veille du succès de son parti. Pour les directoriaux, c'était l'affermissement du Directoire; pour les modérés, la fin de la guerre et du règne des Jacobins. Tout le monde, d'un même mouvement, acclama Bonaparte, vainqueur de l'Autriche et pacificateur de la République.

Le Directoire trouva qu'on l'acclamait trop. En même temps que le traité, il avait reçu la lettre du 19 avril, par laquelle Bonaparte donnait sa démission et demandait un congé pour revenir en France : « Ma carrière civile sera, comme ma carrière militaire, une et simple, » disait-il. Les Directeurs, estimant qu'il jouait trop au proconsul en Italie, redoutant qu'il ne voulût se découper une sorte de gouvernement indépendant, de « protec-

torat », en Lombardie, persuadés qu'il se prêterait mal à une négociation destinée à annuler ou à transformer les préliminaires signés par lui, crurent habile de le prendre au mot et publièrent, le 2 mai, un extrait de sa lettre du 19 avril, annonçant son retour. « La joie de revoir Bonaparte —, disait, en commentant cette lettre, l'officieux *Rédacteur*, — la joie de revoir Bonaparte au sein de la France et de Paris, sera pure et dégagée des inquiétudes que des malveillans n'ont pas craint de semer au profit des factions. Les factieux de toute espèce n'auront pas d'adversaire plus redoutable, le gouvernement d'ami plus fidèle. » Bonaparte, de son quartier général d'Italie, pénétrait mieux l'opinion de Paris que les Directeurs de leur cabinet du Luxembourg; il était déjà, et de bien haut, leur maître, dans l'art de manier la presse et d'entraîner les esprits. Sa lettre, publiée comme il y avait compté, produisit l'effet qu'il en attendait, et cet effet tourna à la confusion des Directeurs. « Bonaparte est devenu une seconde autorité dans le gouvernement français », écrit Sandoz. On mande, dans le même temps, à Mallet : « Bonaparte a annoncé son retour. Il est, en ce moment, pour les Jacobins, les fanatiques, les philosophes, bien supérieur à Charlemagne (1). » Le Directoire comprit son erreur et jugea qu'il valait mieux avoir Bonaparte occupé en Italie qu'en congé à Paris; que, si redoutable que fût sa carrière militaire, « sa carrière civile » le serait bien davantage; que, pour étendre les préliminaires, il faudrait des victoires, de l'audace, de l'habileté, beaucoup de force, autant de ruse, nombre d'usurpations; et que sans Bonaparte on se trouverait privé de tous moyens d'action et de persuasion. Ceux des Directeurs qui désiraient s'en tenir aux préliminaires, comme Carnot, opinèrent que Bonaparte devait rester en Italie pour y hâter la conclusion de la paix définitive; ceux qui désiraient étendre les préliminaires, comme Reubell et Larevellière, opinèrent qu'il y resterait pour forcer la main à l'empereur et obtenir la cession de toute la rive gauche du Rhin. Les Directeurs continuaient ainsi de dériver dans le courant qui portait Bonaparte, et toutes leurs mesures tournaient à livrer le Directoire à ce général en attendant qu'ils lui livrassent la République.

Non seulement ils ne restreignirent point ses pouvoirs, mais ils les augmentèrent. « Nous sommes satisfaits de la sagesse de votre négociation... » écrivirent-ils, le 4 mai. Ils désireraient le voir revenir afin de lui donner les témoignages dus au grand nom qu'il s'est fait dans l'histoire de la guerre et de la liberté;

(1) Rapports de Sandoz, 15 mai, Bailleu, I, p. 127. — *Lettres de Mallet du Pan*, 10 mai. André Michel, II, p. 277.

mais sa présence en Italie est nécessaire « pour consolider le nouvel ordre de choses qui va s'établir... » La République lombarde ne peut se constituer sans lui, « puisque l'établissement de cet État libre est un des principaux fruits de ses victoires. » Enfin, devançant ses désirs et ouvrant la voie à la plus machiavélique de ses combinaisons, ils ajoutent : « Un autre motif qui doit prolonger quelque temps encore votre séjour dans ces contrées, c'est l'éclat que le gouvernement vénitien a donné à sa haine contre la France. Prenez envers lui toutes les mesures qu'autorise l'insurrection qui vient de se manifester; allez, s'il le faut, jusqu'à Venise, et rendez-nous compte de vos dispositions, afin d'instruire le Corps législatif de la nécessité où vous aurez été d'en agir hostilement à l'égard de cette puissance perfide. »

Ainsi, pour le passé, approbation complète; pour l'avenir, carte blanche. Le 6 mai, des pleins pouvoirs sont envoyés à Bonaparte et à Clarke; Clarke n'est plus qu'adjoint à la négociation. L'objet de cette négociation, disent les Directeurs, est d'amener l'empereur, par des avantages qu'on lui fera, à stipuler la cession de la rive gauche, comme préliminaire à la paix de l'empire. Nous n'évacuerons l'Italie que quand l'Autriche aura évacué Mayence. Toutefois, frappé un moment par les argumens de Bonaparte, le Directoire renonce à bouleverser l'Allemagne. Il ne faut, dit-il, accorder de territoires allemands à l'empereur que s'il renonce à des territoires équivalens en Italie; il a assez reçu; il serait dangereux de le fortifier davantage, et d'autant plus que « le roi de Prusse en voudrait tout autant. » Venise, réduite aux lagunes, devait, d'après les préliminaires, être indemnisée avec les Légations. Le Directoire annule cette clause : Venise doit être non seulement châtiée, mais conquise : « Les hostilités qu'elle a commencées autorisent le général en chef à prendre toutes les mesures de rigueur que les circonstances exigent. » Le Sénat sera invité à réunir cette république aux Légations, formées en république cispadane; s'il refuse, « le général en chef doit aller en avant pour l'occupation de la terre ferme et l'exécution des préliminaires. » « Le Directoire exécutif donne à cet effet les pouvoirs les plus étendus » aux généraux Bonaparte et Clarke... Ces généraux, étant sur les lieux et traitant directement avec les mandataires de l'empereur, « peuvent mieux que personne juger quelles sont les conditions les plus avantageuses à la République qu'il est possible d'obtenir, et quels sont les moyens d'y arriver promptement... Les présentes instructions ne sont pas tellement impératives qu'ils ne puissent s'en écarter, si le bien de la République l'exige. » Le Directoire voulait présenter aux conseils les mesures

de guerre contre Venise, l'invasion, la révolution et le démembrement de cette république comme des faits de guerre, nécessités par les circonstances, et dont Bonaparte porterait toute la responsabilité. Si la popularité du général en était ébranlée, ce serait coup double pour le Directoire, qui rejetterait surtout l'odieux de la spoliation, et en recueillerait le bénéfice. Les Directeurs se gardèrent donc de révéler le secret de ces instructions: mais les gens bien informés se doutèrent de la vérité. « La république de Venise, écrit Sandoz, le 1er mai, éprouve ici les plus fortes tracasseries depuis quelques jours; je soupçonne presque qu'on veut faire servir quelque partie de son territoire à procurer du dédommagement à l'empereur... »

Bonaparte n'attendait pas davantage. Les instructions du Directoire n'étaient que le commentaire de ses lettres. Les Directeurs lui commandaient de faire ce qu'il avait résolu d'accomplir, et, pour l'imprévu, ils s'en remettaient à lui. Quant à Venise, Carnot, dans une lettre qu'il adressa à Clarke, le 5 mai, marqua finement les nuances de la conquête et indiqua les apparences à ménager. « Malgré le droit que les hostilités de la république de Venise nous donnent de traiter à ses dépens, il convient d'éviter, soit une déclaration de guerre formelle, soit une stipulation qui prononce une cession positive ou une garantie de ce territoire à l'empereur. Ce territoire n'étant pas notre propriété, nous ne pouvons le donner, surtout dans nos principes républicains sur l'indépendance des peuples. Mais l'empereur, étant assez fort pour prendre possession du pays et s'y maintenir, doit se contenter de la déclaration positive et formelle que nous ne nous opposerons pas à ce qu'il fera. Je crois cela essentiel. » Carnot attribuait une part de l'État vénitien à l'empereur, comme naguère il attribuait le Hanovre au roi de Prusse : pourvu que le prince s'en emparât par la force des armes, les principes du droit public seraient respectés. Il allait de soi que, si Bonaparte conquérait Venise, cette république deviendrait notre propriété, et le droit de conquête nous permettrait dès lors d'en disposer, sans que ni les peuples, ni leur indépendance, ni les principes du droit public eussent à en souffrir. Le Directoire se range à cette opinion. « Nous vous avons autorisé, écrit-il le 12 mai, à y employer sans ménagement (à Venise) tous les moyens de sûreté militaire qui seraient nécessaires. Ainsi toutes les dispositions que vous avez faites pour assurer, dans cette crise, le salut de l'armée, ont notre approbation; et le Directoire exécutif vous autorise de nouveau à prendre les mesures que vous jugerez les plus efficaces pour mettre ce perfide gouvernement dans l'impuissance de commettre de nouveaux attentats. »

Le Directoire ne laisse aucun doute sur le sens et la portée de ces ordres, et il montre comment il entend, le cas échéant, s'acheminer au partage par la répression : « Il sera utile d'en donner connaissance (de vos mesures contre Venise) aux plénipotentiaires de l'empereur et d'agir, dans cette circonstance, de concert avec eux, afin que les négociations de la paix ne soient point troublées. »

Le même jour, le Directoire invite Bonaparte à « faciliter les progrès » des transports des œuvres d'art d'Italie en France. Le 19, Charles Delacroix mande au général que des princes étrangers, — le roi George entre autres et le duc de Modène, — ont fait des placemens immenses sur la banque de Venise : Delacroix estime que le droit de la guerre nous autorise à saisir ces capitaux. « Permettez-moi, poursuit ce prévoyant ministre, de vous rappeler l'arsenal... Il serait aussi beau qu'utile de faire arriver à Toulon et ces navires et ces munitions, ainsi que l'escadre que les Vénitiens entretiennent toujours à Corfou. » A cette même date le *Moniteur* publie une correspondance d'Italie prédisant « la destruction totale » de « la plus ancienne des aristocraties ». Les Directeurs cependant feignent l'hésitation, presque le mécontentement; ils évitent de communiquer aux conseils les dépêches d'Italie qui motivent les mesures qu'eux-mêmes ont approuvées. Sandoz écrit que Bonaparte provoque la ruine de Venise et que le Directoire s'y refuse. Il ajoute : « Bonaparte n'attendra pas peut-être le décret du Corps législatif et marchera sur Venise. » Mais tandis que les Directeurs se plaignent, à Paris, d'avoir la main forcée, ils écrivent, le 19 mai, au général : « La singularité des circonstances qui accompagnent la chute de ce perfide gouvernement est remarquable, et il ne nous reste déjà plus qu'à recueillir de cet événement tous les avantages qu'il présente au profit de la République française et de la liberté italique. Cette conquête offre à l'armée... des ressources considérables... il doit même en résulter des sommes disponibles pour le trésor national... La marine vénitienne doit surtout contribuer à la restauration de celle de la République. »

Bonaparte devançait toujours les ordres du Directoire, lorsqu'il ne les dictait pas. Par les instigations de ses émissaires secrets et des agens lombards, par l'aveuglement des démocrates vénitiens et la pusillanimité des oligarques, une révolution s'accomplit à Venise. Le 14 mai, sous prétexte de rétablir l'ordre et d'assurer la fondation de la liberté, Baraguey d'Hilliers entre dans la ville avec ses troupes. Les démocrates lui font une réception théâtrale et somptueuse; le patriarche prêche l'obéissance au

pouvoir établi et conseille de rendre à César ce qui n'appartient déjà plus à la cité; le *Ghetto* est en fête : les juifs sont assimilés aux citoyens; les aristocrates fuient, ou se cachent et tremblent; le petit peuple demeure morne et hostile. C'est l'ordinaire spectacle des entrées triomphales dans les villes italiennes. Cependant Bonaparte n'oublie ni l'arsenal, ni le trésor. L'arsenal est pauvre, le trésor est vide. Il ne reste guère dans l'un et dans l'autre que des antiquités; mais quelques-unes sont des chefs-d'œuvre, ainsi les fameux chevaux du char du soleil. Berthollet, assisté par le peintre milanais Appiani, parcourt les musées et les églises, et fait son choix de trophées d'art. Le 16, Bonaparte reçoit, à Milan, des députés vénitiens et il signe avec eux un traité qui légalise l'occupation de la ville par les troupes républicaines, promet le châtiment des fauteurs des révoltes contre les Français, prépare une entente en vue d'échanger des territoires, stipule trois millions en numéraire, trois autres en agrès maritimes, trois vaisseaux, deux frégates, vingt tableaux et cinq cents manuscrits. Le nouveau gouvernement de Venise n'étant ni reconnu, ni même constitué, l'ancien n'existant plus, le traité demeurait soumis au bon plaisir du Directoire. Les engagemens que prenait Bonaparte n'étaient qu'un leurre, un moyen de décevoir, à la Polonaise, les imaginations des Vénitiens jusqu'à l'arrivée des Autrichiens. Il ne devait subsister de ce traité de Milan que la partie des obligations vénitiennes. Bonaparte les fit exécuter par provision. Ses agens procédèrent immédiatement aux réquisitions d'argent, de munitions, de vaisseaux et d'objets d'art. La main qui écrivit plus tard : « La dynastie des Bourbon et la dynastie des Bragance ont cessé de régner. » put écrire dès le mois de mai 1797 : « Il n'existe plus de lion de Saint-Marc. » Quant aux imprudens Vénitiens qui, se déclarant, « ivres de joie, et pénétrés de la plus vive reconnaissance », acclamaient « le magnanime libérateur, l'immortel Bonaparte », nul, dans l'armée de ce général, ne se faisait illusion sur leur sort. Un des officiers les plus purs de cette armée, une sorte de second Desaix, Dommartin, écrivait, le 16 mai : « Le général Bonaparte a vengé l'humanité et le sang français; toutes les provinces vénitiennes sont confisquées : notre armée les occupe et nous pourrons nous en servir pour dédommager l'Autriche des autres pertes qu'elle a faites. »

Le Directoire n'eut garde de ratifier le traité, mais il en approuva l'exécution anticipée. « Vous pouvez, écrivit-il à Bonaparte le 26 mai, vous pouvez mieux que personne juger ce qu'il est utile et possible de faire. Ce que vous avez exécuté, dans les circonstances les plus délicates, et notamment à l'égard de Venise,

donne au Directoire les plus grandes espérances. » Le territoire de la république de Venise devait être partagé entre la république lombarde et l'empereur; le lot de l'empereur serait en proportion de ce que ce prince consentirait à céder sur la rive gauche du Rhin (1). Delacroix affirmait que les plus puissans souverains de l'Allemagne s'attendaient que nous obtiendrions cette rive gauche; le fait est que ces princes s'étaient mis dans le cas de tirer de grands bénéfices de l'opération. Pour y décider l'Autriche, Delacroix allait, le 16 mai, jusqu'à lui abandonner une partie des îles du Levant. Quant au Rhin, si l'on ne pouvait avoir le tout, on se contenterait d'une ligne tirée de la Meuse au fleuve, et embrassant Aix-la-Chapelle, Verviers, Spa, Trèves, Coblentz, Mayence. Ce tracé avait été envoyé au Directoire par Hoche : ce général aurait préféré l'annexion totale, mais, disait-il, si on adoptait ce tracé « nul n'aurait rien à dire ». Le Directoire le transmit à Bonaparte, le 31 mai, en le déclarant « judicieux ». C'est, à peu près, la limite de Campo-Formio.

III

L'exécution des préliminaires était, dès lors, une chose assurée en Italie. Il n'en était pas de même à Paris. Le Directoire n'y disposait pas des mêmes moyens de persuasion, et il ne pouvait pas, à son grand regret, traiter le Corps législatif ainsi que Bonaparte traitait le Sénat et les conseils de Venise. La République était entrée dans une crise aiguë. Comme, à l'intérieur, entre les factions, tout était mensonges et embûches; comme on ne pouvait pas discuter sans se démasquer, et se démasquer sans se perdre; les factions se rejetèrent sur les affaires extérieures. De même qu'au début de la Révolution, en 1790, la question de paix et de guerre, la question des limites devint, en 1797, une question de pouvoir. Les républicains cherchaient à garder le pouvoir par la guerre et par la conquête; les monarchistes cherchaient à s'en emparer en promettant la paix. L'affaire de Venise fournit un prétexte à discours, à cabales, à dénonciations réciproques : les belliqueux, se parant du beau motif d'une révolution démocratique, dissimulant la spoliation sous la propagande, rêvant du reste, grâce à quelques grands coups de sabre de Bonaparte, d'ex-

(1) Delacroix à Clarke, 31 mai; à Bonaparte, 3 juin 1797. « Quant aux arrangemens relatifs à l'Italie, le Directoire, en procurant à la République transalpine Mantoue, Brescia, jusqu'à l'Adige, consentirait à ce que Venise (la ville) appartînt à l'empereur. »

terminer les Autrichiens, de garder toutes les terres de Venise, de les adjoindre à la Lombardie et d'en faire une Batavie italienne; les pacifiques, se targuant de l'indépendance des peuples, des libertés publiques, du respect du droit des gens pour discréditer Bonaparte, montrer en lui le boute-feu d'une guerre indéfinie, enlever au Directoire son principal appui dans l'opinion, l'alchimiste et le magicien qui lui fabriquait de l'or et du prestige.

Les nouveaux élus — le nouveau tiers, comme on disait — apportaient dans les conseils un état-major de futurs sénateurs de l'empire et de futurs pairs de France de la monarchie restaurée. Sauf, et c'était un grand point, le parti de l'émigration et de l'alliance étrangère, toutes les nuances de la contre-révolution y figuraient. De la droite au centre, ces députés n'étaient, au fond, d'accord entre eux que sur quatre points : faire la paix, renverser le Directoire, expulser les Jacobins, et se débarrasser des généraux républicains. Cet accord des opposans suffit à réunir tous les hommes qu'ils prétendaient supprimer ou supplanter dans l'État, c'est-à-dire tous les hommes que leurs convictions, leurs actes, leurs intérêts liaient à la Révolution, tous ceux qui avaient fondé la République, et pour lesquels la « République sans républicains » signifiait la proscription, la ruine, la persécution, la perte de leurs grades, l'abandon de leurs espérances, l'anéantissement de leurs principes, l'humiliation et l'assujettissement de la patrie. Cette coalition s'étendait des membres des anciens comités et des régicides, aux modérés de la Convention et aux généraux des armées; elle solidarisait Barras et Hoche, Bonaparte et Larevellière-Lépeaux. Entre ces factions acharnées, parce qu'elles luttaient pour la vie, la place d'un parti de politiques et de libéraux n'était pas encore faite; la conciliation ne semblait possible que dans l'obéissance. Ceux qui essayèrent alors des tempéramens se condamnèrent pour longtemps à l'impopularité, à l'impuissance, à l'exil. Ce fut le sort de Carnot qui, proscrit en 1797 avec les royalistes, par les régicides, mourut, proscrit, en 1816, par les royalistes, avec les régicides.

La nouvelle majorité se manifesta par l'élection au Directoire de Barthélemy, à la place de Letourneur, Directeur sortant. Le choix était significatif : c'était la paix, et l'arrivée au gouvernement du parti que l'on qualifiait depuis 1795 de « faction des anciennes limites. » Par contre-coup cette élection rejeta du côté du Directoire ceux des constitutionnels, anti-jacobins déclarés, qui, tout en souhaitant la paix, ne la jugeaient solide et digne qu'avec la limite du Rhin. Barthélemy ne justifiait ni ces espérances ni ces alarmes. Ce diplomate de carrière et de tradition,

négociateur expert et correct, n'était ni homme d'État ni homme d'action. Il s'était toujours tenu prudemment à l'écart de la Révolution qu'il comprenait peu. D'ailleurs, s'il avait eu, sous le règne du Comité, le courage de la dépêche et du conseil, courage fort louable, car il ne laisse pas d'être rare dans les chancelleries, il était entièrement dépourvu du courage civil, même du simple sang-froid. Il n'avait ni esprit de parti pour lui tenir lieu de caractère, ni caractère pour lui tenir lieu de convictions politiques. Il voulut, ayant peur de tous, ménager tout le monde. Il se laissa compromettre dans des complots dont il n'attendait que des malheurs. Il ne fut même pas, dans le Directoire, un appui pour Carnot, qui réclamait la paix modérée avec d'autant plus d'insistance qu'il y voyait la première condition d'un retour vers la modération à l'intérieur.

Il y eut entre les Directeurs une première escarmouche, le 16 juillet, à propos des ministres. Cette discussion éclaire singulièrement l'avenir. Si le coup d'État qui se préparait alors est l'antécédent de celui de Brumaire, les propos qui furent, ce jour-là, tenus par les futurs auteurs de la révolution de Fructidor sont une introduction à la constitution de l'an VIII. Carnot, qui présidait, proposa de renvoyer les ministres des affaires étrangères, de la justice, de la marine et des finances, parce que « tel lui paraissait être le vœu de la majorité du Corps législatif. » Reubell s'y opposa, en fait et en droit : en fait, le vœu de la majorité ne lui était pas connu ; en droit, ce vœu ne pouvait pas se faire connaître : « Que si, par malheur, dit-il, il pouvait exister une majorité qui voulût se mêler du renvoi et de la nomination des ministres, la République serait, par cela même, dans une véritable anarchie, puisqu'un seul pouvoir aurait usurpé tous les autres (1) ». « Je ne reconnais point au Corps législatif un droit que lui refuse la constitution, répliqua Carnot ; mais sans accord entre le Directoire et la majorité du conseil, la constitution ne peut marcher... » — La majorité ! s'écria Larevellière, mais elle pourrait être dirigée par des hommes corrompus et vendus à l'étranger ! D'ailleurs, fût-elle au moins composée d'hommes probes, il résulterait de ces principes « une telle versatilité dans les maximes du gouvernement et des changemens si fréquens dans les chefs des différentes administrations, que l'anarchie serait la suite inévitable de cette seule cause. » Barras déclara que, comme Reubell et Larevellière, il voulait sauver la liberté et la République ; qu'en

(1) « Ce pouvoir législatif, sans rang dans la République, impassible, sans yeux et sans oreilles pour ce qui l'entoure, n'aurait pas d'ambition... » Bonaparte à Talleyrand, 19 septembre 1797.

conséquence, il repoussait, « avec indignation toute espèce d'influence » exercée par le Corps législatif. La conclusion fut que l'on changea les ministres, mais pour en prendre d'autres plus décidément opposés encore à la majorité des conseils. Ces hommes qui parurent propres à affermir la liberté, selon Barras, Reubell et Larevellière, étaient Pléville-Le Pelley à la marine, Lenoir à la police, François à l'intérieur, Talleyrand aux relations extérieures et Hoche à la guerre. Ce dernier choix décelait tout l'esprit de la combinaison.

La constitution n'offrant aucun moyen à la majorité de faire prévaloir ses volontés et n'ouvrant aucune solution légale au conflit, on marchait fatalement à l'expédient qui, depuis le 14 juillet 1789, avait tranché toutes les grandes crises : une journée, c'est-à-dire l'appel à la force. Mais la force n'était plus dans la foule révolutionnaire, et les journées tournaient au coup d'État militaire. Depuis germinal an III, l'insurrection reculait devant l'armée. En vendémiaire an IV, l'insurrection était contre-révolutionnaire et l'armée parut comme l'image de la République. En messidor an V, personne n'attendait plus rien que de l'intervention des soldats, et chaque faction en cherchait un qui la pût servir de sa vaillance et de son prestige. Les « clichyens » et les contre-révolutionnaires avaient Pichegru. Moreau se réservait, tout le monde le ménageait, personne n'avait confiance en lui. Le Directoire ou plutôt les triumvirs, désormais en lutte avouée avec leurs collègues, ne pouvaient opposer au conquérant de la Hollande que le libérateur de l'Alsace, le pacificateur de la Vendée, ou le conquérant de l'Italie, Hoche ou Bonaparte. Bonaparte était nécessaire en Italie, pour les négociations, et il semblait trop envahissant aux triumvirs. L'armistice rendait Hoche disponible; ce général inquiétait moins, on l'appela. Il accourut, et prépara, par des mouvemens concertés de ses troupes, l'investissement du Corps législatif. Mais à peine sa nomination fut-elle connue, qu'une clameur s'éleva dans les conseils. Les mouvemens des troupes furent dénoncés à la tribune le 20 juillet; Hoche n'avait pas l'âge requis pour être ministre; il dut donner sa démission. Le Directoire rejeta sur lui toute la responsabilité des mouvemens des troupes. Hoche quitta Paris et rejoignit son armée de Sambre-et-Meuse. Le 31 juillet, on proposa aux Cinq-Cents de le mettre en accusation. L'affaire était manquée avec lui : il s'était découvert trop tôt. Les triumvirs furent contraints de se rejeter sur Bonaparte.

Bonaparte avait auprès d'eux un avocat d'autant plus insinuant qu'en travaillant pour le général en chef de l'armée d'Italie, il

travaillait pour lui-même. Talleyrand, rentré depuis peu en France, n'avait recherché le ministère que par contenance, pour assurer sa sécurité dans le présent, ménager sa fortune dans l'avenir. Les façons des triumvirs lui répugnaient, leur politique lui semblait funeste. Il essaya, au début, de leur en indiquer, avec toutes les précautions d'une exquise politesse, les inconvéniens et les dangers. Les triumvirs le renvoyèrent brutalement à son encrier et à ses papiers. Son affaire n'était point d'avoir des idées, de posséder des connaissances et de donner des conseils; elle était de rédiger et de requérir, selon les formes, de dresser en belle écriture de chancellerie leurs décrets souverains et d'en tirer, pour la galerie, de belles déductions selon la lettre du droit public. Talleyrand se soumit avec aisance, mais non sans ironie, et rendit en mépris caché ce qu'il recevait d'affronts. Les triumvirs parurent dès lors goûter sa manière de servir. Ce ci-devant évêque, grand seigneur et homme de cour, se fit le secrétaire de Reubell et de Larevellière-Lépeaux. Il délaya, tant qu'ils voulurent, en son style coulant et élégant d'homme du monde; il effaça, recommença, raisonna, déraisonna, motiva, réfuta, argumenta contre les peuples, argumenta pour les peuples, avec un inépuisable scepticisme; se consolant, çà et là, par une parenthèse subtile, par quelques repentirs adroitement dissimulés qui n'avaient de sens que pour lui et d'intérêt que pour les futurs mémoires où il referait l'histoire, à sa façon, et prouverait qu'il n'avait jamais été dupe de personne, surtout de lui-même. Les Directeurs, à ses yeux, n'occupaient la scène que pendant l'entr'acte : ils tomberaient dans leurs propres trappes et s'enfonceraient dans les dessous dès que le rideau serait levé et que la véritable pièce recommencerait. Talleyrand, comme tout le monde, attendait l'homme qui ferait le dénouement, mais mieux que tout le monde, il discerna l'homme et il alla droit à lui.

Dès le 24 juillet, il écrivit à Bonaparte pour lui annoncer sa nomination, et il ajouta : « Justement effrayé des fonctions dont je sens la périlleuse importance, j'ai besoin de me rassurer par le sentiment de ce que votre gloire doit apporter de moyens et de facilités dans les négociations. Le nom seul de Bonaparte est un auxiliaire qui doit tout aplanir. Je m'empresserai de vous faire parvenir toutes les vues que le Directoire me chargera de vous transmettre, et la renommée, qui est votre organe ordinaire, me ravira souvent le bonheur de lui apprendre la manière dont vous les aurez remplies. » Bonaparte était homme à goûter ce chef-d'œuvre de flatterie raffinée et à se pénétrer de l'insinuation qui se dégageait de l'entre-deux des lignes. Aucun signe ne lui avait

peut-être si nettement montré le progrès qu'il avait fait dans l'opinion et la place qu'il avait prise dans l'État. Avec Talleyrand c'était un monde nouveau, mal connu de lui, encore prestigieux, celui de la fameuse Constituante, qui se joignait à son cortège et lui offrait ses services. Bonaparte garda toujours quelque chose du charme de ce premier encens de la vieille France, encore que déclassée, défroquée et travestie. C'est, en partie, le secret d'une étrange faiblesse qu'il conserva jusqu'à la fin et dont il eut à se repentir. Une correspondance suivie s'engagea entre lui et le nouveau ministre; il s'habitua à faire de Talleyrand le confident de ses desseins; et, très vite, il en vint à lui donner des ordres sous couleur de lui demander des conseils. Talleyrand devina et agit en conséquence. Il se fit l'intermédiaire de Bonaparte auprès des Directeurs, auprès de l'opinion parisienne, auprès de ce monde de nouvellistes, de spéculateurs, de conspirateurs, d'intrigans qui remplissaient déjà ses antichambres; dans les salons, surtout, qui se rouvraient et où se tramait le grand complot de tout le monde, celui des gens impatiens de revivre, de se divertir, de s'enrichir, de secouer le cauchemar de 93, de finir la Révolution à leur profit, de refaire une société qui serait fermée aux irréconciliables de l'émigration et de la Terreur, mais qui s'ouvrirait aux émigrés soumis et aux jacobins apaisés.

Bonaparte avait, en outre, à Paris, pour le renseigner, un de ses officiers, Lavalette, homme d'esprit et de tact, dévoué corps et âme, et qui avait pied dans le monde des opposans; assez suspect au Directoire, mais d'autant plus précieux à Bonaparte. Avec cet informateur et cet ambassadeur *in partibus*, il ne risquait point de faux pas. Il put travailler à coup sûr, dans la crise qui se préparait et qu'il jugeait nécessaire. Il s'accommoda de façon à se rendre indispensable aux triumvirs sans se livrer à eux, et à tirer parti de leur opération sans se compromettre dans l'aventure. S'il eût hésité, du reste, l'imprudence des « avocats », l'eût décidé contre les conseils. Les orateurs se déchaînèrent contre lui avec les mêmes dénonciations, les mêmes invectives que contre Hoche. Il eut Dumolard, comme Hoche avait Willot et Dufresne. Il répondit avec éclat, identifiant publiquement la cause de la République avec celle des armées, et la cause des armées avec sa propre cause. L'anniversaire du 14 juillet lui en fournit une première occasion. Cet anniversaire provoqua, dans toutes les armées, sauf dans celle de Moreau, où la réserve du chef atténuait l'ardeur des régimens, des adresses véhémentes. Celles de l'armée d'Italie dépassèrent toutes les autres par l'intensité de la couleur et par la violence des menaces. Mar-

mont alla porter le mot d'ordre dans les divisions; elles y répondirent par un écho formidable. « Tremblez! écrit la division d'Augereau : de l'Adige au Rhin et à la Seine, il n'y a qu'un pas... Vos iniquités sont comptées, et le prix en est au bout de nos baïonnettes ! » « La route de Paris offre-t-elle plus d'obstacles que celle de Vienne ? » écrivit la division Masséna. Bernadotte, était-ce instinct de roi latent? se montra seul modéré; mais Joubert : « Il faut que les armées purifient la France; nous passerons comme la foudre. » Bonaparte enfin, dans une proclamation à l'armée : « Les mêmes hommes qui ont fait triompher la patrie de l'Europe coalisée sont là. Des montagnes nous séparent de la France; vous les franchiriez avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait, pour maintenir la constitution, défendre la liberté, protéger le gouvernement et les républicains... Les royalistes, dès l'instant qu'ils se montreront, auront vécu... » Il envoya le tout au Directoire, le 15 juillet : « L'indignation est à son comble dans l'armée... citoyens Directeurs, il est imminent que vous preniez un parti. Il n'y a pas un homme qui n'aime mieux périr les armes à la main que de se faire assassiner dans un cul-de-sac de Paris... Je vois que le club de Clichy veut marcher sur mon cadavre pour arriver à la destruction de la République. N'est-il plus en France de républicains ?... Vous pouvez, d'un seul coup, sauver la République, deux cent mille têtes peut-être qui sont attachées à son sort, et conclure la paix en vingt-quatre heures : faites arrêter les émigrés; détruisez l'influence des étrangers. Si vous avez besoin de force, appelez les armées. Faites briser les presses des journaux vendus à l'Angleterre, plus sanguinaires que ne le fut jamais Marat... Quant à moi... s'il n'y a point de remède pour faire finir les maux de la patrie, pour mettre un terme aux assassinats et à l'influence de Louis XVIII, je demande ma démission. »

Il y avait des moyens, et c'étaient précisément ceux qu'il possédait : de l'argent et des soldats. Cependant Lavalette lui mande de Paris « qu'il ternirait sa gloire », en mettant lui-même la main au coup d'État; « qu'on ne lui pardonnerait pas de se lier avec le Directoire pour opérer le renversement de la constitution et de la liberté. »

Bonaparte pense au lendemain du coup d'État; ce lendemain sera son jour. Le succès même du Directoire rendra le Directoire odieux; le retour à la révolution jacobine sera impopulaire; les modérés, à peine remis de la crainte d'une rentrée des émigrés, tomberont dans la peur des Jacobins. Le pouvoir appartiendra à l'homme qui rassurera tout le monde, contre tous les excès.

Il faut donc que les triumvirs triomphent des royalistes, mais qu'ensuite ils se détruisent eux-mêmes : Bonaparte les aidera à anéantir l'ennemi commun, puis, cet ennemi abattu, il se fera contre eux le chef des mécontens, des déçus, de tous ceux que la tyrannie et l'incapacité des gouvernans dégoûteront et effraieront. Plus patient et plus perspicace que Hoche, il n'eut garde de se livrer au Directoire. Il jugea que son épée serait déplacée dans ce qu'il qualifiait une « guerre de pots de chambre ». L'armée devait tout décider, mais en paraissant obéir et n'obéir qu'aux lois. Elle n'apparaîtrait que pour sauver la constitution; elle laisserait aux Directeurs la responsabilité du complot et du sophisme; mais le personnage de sabreur naïf et grossier n'était point l'affaire de Bonaparte. Tout en se réservant de marcher sur Paris si les choses tournaient trop mal, il estima suffisant d'y envoyer un homme de main, qui tiendrait, à l'égard du Corps législatif, l'emploi, fort utile, et peu glorieux, d'Abner dans la tragédie classique. Il avait à sa disposition un des plus brillans parvenus de la Révolution, bon tacticien, batailleur intrépide, mais tête creuse, suffisant, général avec un panache de tambour-major et une faconde de sans-culotte, la politique d'un matamore et « la plus forte lame de France. »

Le 27 juillet, Bonaparte écrivit au Directoire que le général Augereau avait demandé de se rendre à Paris « où ses affaires l'appelaient ». Ces affaires étaient d'envahir une assemblée au nom de la liberté, de violer la constitution afin de régénérer la République, de le dire, de le croire et d'empoigner les gens qui n'approuveraient pas. Cette arrivée d'Augereau s'annonçait à propos, le lendemain de la déconvenue de Hoche. Bonaparte, comme toujours, avait saisi le joint et opéré au bon moment. Augereau cria partout, sur son chemin, et à Paris, dès son arrivée, qu'il venait exterminer les royalistes. Il confia à Barras que l'armée ne demandait qu'à épurer les conseils, que Bonaparte était prêt à la mettre en mouvement, et qu'il tenait plusieurs millions à la disposition des défenseurs de la liberté. Les triumvirs reprirent de l'aplomb. Ils avaient Bonaparte avec eux : la République était sauvée! Sandoz écrivait le 11 août : « Le général Bonaparte jouit aujourd'hui de la plus grande faveur dans le Directoire... J'en ai été témoin... » Les Directeurs Reubell et Larevellière le désignent « comme le bouclier de la constitution présente. »

De part et d'autre, on se prépare au combat, mais on s'épie, on s'attend. Chaque faction espère que l'autre commettra quelque imprudence grossière et trébuchera dans son propre filet, ce qui permettra de l'assommer juridiquement. Les meneurs des conseils

hésitent à enrôler des hommes, à engager l'action, craignant de donner prise sur eux. Les hommes de main se présentent, cependant. Frotté pénètre dans Paris; des chouans déguisés s'y faufilent à sa suite, et, au milieu d'eux, La Trémouille, Bourmont, d'Autichamp, Brulart, Rivière, Polignac, les « Messieurs » du complot de 1804. Toutefois ils se sentent si impopulaires, si réprouvés par l'immense majorité des Français, qu'ils n'osent se découvrir. Tout leur plan consiste à bâcler avec Pichegru et les siens une sorte de machine constitutionnelle, à étiquette républicaine, moyennant quoi ils s'empareront des places et des commandemens; puis ensuite, s'ils sont en force, grâce aux Condéens qui se rapprochent de la frontière, et à la neutralité bienveillante des puissances étrangères, ils expulseront les républicains et rétabliront la monarchie. Rien ne décèle mieux l'impuissance des royalistes que cette impossibilité où ils étaient de concevoir, même en cas de succès, l'espoir d'une restauration par l'opinion publique. Ils ne pouvaient compter que sur les alliances du dehors, sur un coup de force auquel ils se mêleraient subrepticement et sur une révolution républicaine d'apparence, seul moyen de faire accepter, par le peuple le coup d'État qu'ils tâcheraient plus tard de détourner à leur profit.

En attendant que l'on en vienne aux mains, on se dénonce et on s'injurie furieusement : les directoriaux s'emportent contre les clichyens, les conseils contre le Directoire et les factieux, les Directeurs entre eux, avec des invectives de portefaix. On n'a de leurs délibérations que des lambeaux : ils semblent détachés d'un roman de Restif de la Bretonne. Ce sont presque toujours les affaires du dehors qui les mettent aux prises; sur celles du dedans ils ne s'expliquent même plus; mais comme il faut bien discuter sur les autres affaires et envoyer des instructions à Lille où Malmesbury négocie, à Udine où les plénipotentiaires autrichiens arrivent, on discute, les passions s'échappent et les colères éclatent. Le 14 août, Barras raconte à Lavalette qu'ils se sont « empoignés » au sujet des préliminaires de Leoben et des lettres de Bonaparte. « J'ai, dit-il, défendu Bonaparte. J'ai dit à Carnot : « Tu n'es qu'un vil scélérat, tu as vendu la République, et tu veux égorger ceux qui la défendent, infâme brigand! Tu n'as pas un pou sur ton corps qui ne soit en droit de te cracher au visage!... » Carnot se lève, apostrophe Barras, le traite d'aventurier, de bête; il proteste contre ses accusations. « Je jure que ce n'est pas vrai! » s'écrie-t-il en levant la main. — « Ne lève pas la main! riposte Barras, il en dégoutterait du sang! » Ils sont au moment de se jeter l'un sur l'autre : on les sépare. Talleyrand était

présent, et l'on s'explique qu'à cette école il ait affermi son impassibilité naturelle. Les sorties de Napoléon le trouveront cuirassé. — En me racontant la scène, écrit Sandoz, il avait l'air de dire : « Dans quel moment suis-je entré en place! le moyen de travailler utilement au retour de la tranquillité générale! »

Le fait est que rien d'utile ne se peut faire ni même tenter. Tous les rapports que Talleyrand soumet au Directoire, les dépêches qu'il rédige ne sont que pour occuper le tapis; l'esprit seul en est à noter, et cet esprit est d'étendre de plus en plus les préliminaires, jusqu'à les déchirer au besoin : éloigner l'empereur de l'Italie, l'agrandir en Allemagne pour qu'il y soit aux prises avec la Prusse, également agrandie; payer la rive gauche du Rhin par des sécularisations sur la rive droite, sinon, indemniser l'empereur en Italie, à condition que la France garderait la ligne de l'Adige : « dans ce cas, la cession formelle de Venise importerait peu au Directoire. » A tout prix, conserver les îles : « Rien n'est plus important que de nous mettre sur un bon pied dans l'Albanie, en Grèce, en Macédoine et autres provinces de l'Empire turc d'Europe, et même toutes celles que baigne la Méditerranée, comme notamment l'Égypte, qui peut nous devenir un jour d'une grande utilité. » Au reste, ces indications n'ont rien d'impératif : « Ce sont des instructions et non des ordres. Le Directoire a une entière confiance en vous et se repose sur votre sagesse comme sur votre gloire (1). » Les triumvirs se réservent, une fois le Directoire épuré, de « tracer à l'empereur le cercle de Popilius. » Thugut, qui connaît aussi ses classiques, espère bien échapper à ce cercle redoutable; il compte pour s'en délivrer sur la révolution qui couve à Paris.

IV

L'empereur avait ratifié les préliminaires sans plus d'empressement que n'avaient fait les Directeurs; mais de même que le Directoire jugeait nécessaire de flatter l'opinion en laissant espérer la limite du Rhin, François II trouve opportun de rassurer l'Allemagne et de relever son crédit en annonçant la paix sur le principe de l'intégrité de l'Empire. Cette annonce a d'autres avantages : elle met en méfiance les Prussiens qui voient les sécularisations leur échapper; elle permet à l'Autriche, le cas échéant, de se faire

(1) Rapport de Talleyrand, 13 août; *Instructions aux généraux Bonaparte et Clarke*, 19 août; *Talleyrand à Bonaparte*, 23 août 1797. *Corr. inédite*, t. VII, p. 220. — Pallain, p. 110, 122.

payer plus cher la cession de la rive gauche. Consentir cette cession sera, en effet, pour l'empereur une sorte de parjure, l'honneur y sera engagé, et le préjudice que souffrira la vieille réputation de loyauté de la cour de Vienne ne pourra être compensé que par beaucoup de terres, peuplées de beaucoup d'hommes. Thugut d'ailleurs préférait, toujours comme le Directoire, ne rien donner, tout reprendre et y ajouter Venise. Il n'en désespère pas. Que le parti « des anciennes limites » triomphe à Paris, c'est la paix immédiate, et, après cette paix, un gouvernement paralysé par les factions, sans gloire, sans prestige, une Pologne démocratique; Bonaparte sera désavoué, destitué, abandonné tout au moins, et, enfin, Bonaparte n'est pas invincible. La pensée de derrière la tête, qui sera la pensée permanente de l'Autriche, après tous les traités : Campo-Formio, Lunéville, Presbourg, Vienne; qu'elle n'abandonnera jamais; et qu'elle réalisera en 1814, se fait jour à ce lendemain de Leoben. Le comte Cobenzl écrit de Pétersbourg, à Thugut, le 4 mai : « D'après la manière dont on nous représente la position actuelle des Français et les énormes armemens qui se font chez nous, on devrait les croire perdus, si on ne diffère pas à les attaquer. Un succès bien complet contre Bonaparte, si on en profite, pourrait avoir de grandes suites, vu le peu de monde qu'il doit avoir laissé en Italie, et alors il ne devrait plus être impossible de faire directement la paix, sans que la monarchie perde rien de ses anciennes possessions, ou en recevant des équivalens plus à notre portée pour les Pays-Bas, si leur restitution est impossible. » C'est bien l'avis de Thugut; mais pour atteindre ce grand objet, il faudrait l'aide de l'Europe. Or le tsar Paul ne veut entendre parler ni de subsides ni de corps auxiliaire; les Anglais semblent vouloir faire une trêve, et d'ailleurs en négociant avec eux, on risque de traiter sur le pied du *statu quo ante :* les Français dans leurs anciennes limites, les Autrichiens avec leurs Pays-Bas; ni troc de Bavière, ni partage de Venise. D'autre part, les belliqueux peuvent l'emporter à Paris; Bonaparte peut continuer son jeu de hasards et de surprises victorieuses; qu'on le laisse faire, il révolutionnera l'Italie, il annexera les Légations, Venise même, ou, s'il la donne, il ne la livrera que dépouillée et, qui pis est, démocratisée. Dans cette hypothèse, si la France exige, en tout ou en partie, la rive gauche du Rhin, l'Autriche veut en être payée en Italie : il convient donc de protester contre la réunion des Légations à la Cispadane, d'occuper Raguse et tout ce qu'on pourra le long de l'Adriatique, de s'armer et d'attendre, de pied ferme, en se nantissant, les événemens de Paris.

Gallo et Merveldt arrivèrent à Udine le 10 août; Clarke s'y

trouvait déjà; Bonaparte s'en rapprocha et vint, le 17, s'établir à Passariano. Persuadé que les Autrichiens spéculaient sur les agitations de Paris, il était décidé à les pousser dans leurs retranchemens. Voulant la paix, il lui importe de la conclure de façon que le Directoire ne puisse pas en attribuer le mérite au coup d'État et s'en glorifier. De cette façon seulement il pourra, au lendemain du coup d'État, se présenter à la France comme l'arbitre des partis et le grand pacificateur, au dedans et au dehors. Tout l'y convie, non seulement les rapports de Lavalette, mais la lecture des journaux, pleins d'appels à César. Les lettres lui arrivent, de toutes mains et comme de tous les étages de la Révolution. C'est l'évêque Grégoire : « Au milieu de vos triomphes, il vous reste une gloire nouvelle à recueillir, c'est de concourir à éteindre les divisions religieuses ou plutôt antireligieuses qui déchirent la République. » C'est le ci-devant marquis et toujours maître intrigant, Chauvelin, qui en appelle « à l'immortel Bonaparte », « aujourd'hui que la Constitution et la liberté semblent avoir tant besoin de secours et d'appui. » C'est Aubert-Dubayet, ambassadeur à Constantinople, qui s'adresse au général, comme tous ses collègues d'ailleurs, pour demander le mot d'ordre. C'est Carnot enfin : « La République ne sera fondée que par la paix; la paix enchantera les Français et finira les maux de la République. Concluez-la et venez. Le peuple français tout entier vous appellera son bienfaiteur. Venez étonner les Parisiens par votre modération et votre philosophie. Il n'y a que Bonaparte redevenu simple citoyen qui puisse laisser voir le général Bonaparte dans toute sa grandeur. » Bonaparte est prêt à sacrifier Carnot aux triumvirs, parce que le triomphe du parti avec lequel Carnot succombera, ramènerait la monarchie; mais les royalistes éliminés, Bonaparte profitera de l'illusion populaire que manifeste « l'organisateur de la victoire »; c'est grâce à cette illusion que Bonaparte, acclamé comme citoyen, se fera dictateur de la République (1).

Les conférences recommencèrent le 31 août, et, de part et d'autre, on se plaignit de la violation des préliminaires. Les Autrichiens prétendirent mener de front, dans un congrès, en Allemagne, les négociations de la paix de l'Empire et celles de la paix d'Italie. Bonaparte vit le piège : les Allemands refuseraient la cession de la rive gauche et fourniraient à l'Autriche des argumens pour élever ses prétentions en Italie. Il déclara que la paix d'Italie se ferait avant celle d'Allemagne, et la préjugerait en

(1) Lettres d'Aubert-Dubayet, 1er août; de Chauvelin, 12 août; de Grégoire, 30 août; de Carnot, 17 août 1797. *Corr. inédite*, t. V et t. VI.

réglant l'affaire du Rhin. Ce fut au tour des Allemands de résister. Merveldt objecta ses instructions. « Si vos instructions portaient qu'il fait nuit actuellement, s'écria Bonaparte, vous nous le diriez donc! » Alors ils découvrirent leur jeu et réclamèrent, pour leur maître, les trois Légations, Mantoue, Venise et toute la terre ferme. « A combien de lieues votre armée se trouve-t-elle de Paris? » leur répondit Bonaparte. Ils répliquèrent en lui demandant ce qu'il pensait de cette armée. « Vos propositions, répliqua-t-il, signifient que l'empereur veut se faire couronner roi de Rome; je vous assure que quinze jours après l'ouverture de la campagne, je serai à Vienne et, à mon approche, le peuple, qui a a déjà cassé, la première fois, les glaces de M. Thugut, cette fois-ci le pendra. » Il demanda des renforts à Paris et donna ostensiblement des ordres de marche pour le 23 septembre. Cette conférence avait eu lieu le 5. La veille (18 fructidor), le coup d'État s'était accompli à Paris. Bonaparte en fut informé le 12 septembre; il en effraya les Autrichiens, qui s'adoucirent aussitôt. On convint que, si l'empereur reconnaissait à la République les limites constitutionnelles, avec Mayence et une partie de la rive gauche du Rhin, il aurait Venise et la terre ferme jusqu'à l'Adige. Les Autrichiens demandèrent à consulter leur cour, et Merveldt partit pour Vienne.

Les journaux et les lettres de Paris confirmèrent les pronostics de Bonaparte. Talleyrand lui écrivit, le 6 septembre : « Paris est calme, la conduite d'Augereau parfaite, on voit qu'il a été à bonne école... On est sorti un instant de la constitution, on y est rentré, j'espère pour toujours. » C'était la vérité officielle. En réalité, la place était nettoyée des brouillons royalistes; mais c'était pour s'encombrer des brouillons jacobins, et au point de vue où se plaçait Talleyrand, tout serait bientôt à recommencer. Ce n'était pas le coup d'État de Bonaparte. Le général s'applaudit d'y avoir employé un comparse, et d'y voir Hoche compromis. Les suites lui parurent à la fois impolitiques et dangereuses. Après avoir écrasé les royalistes, le Directoire proscrivait les modérés et recommençait à persécuter le clergé. Ces mesures inintelligentes devaient révolter, tôt ou tard, l'opinion et produire une explosion de mécontentement plus grave encore que celle du dernier printemps. En attendant, les Directeurs gouvernent par les seuls moyens à leur portée : la guerre de réquisitions au dehors, la terreur sournoise au dedans, c'est-à-dire les moyens de la Révolution, sans les nécessités de la Révolution, sans l'invasion à repousser, l'intégrité de la France à défendre, l'unité nationale à sauver.

Bonaparte juge la guerre périlleuse. Marchant sur Vienne, il peut vaincre, sans doute, si l'armée du Rhin pousse hardiment en Allemagne; mais il n'a pas confiance en cette armée, elle est lente; le commandement y est divisé. Il n'entend d'ailleurs partager avec elle ni l'honneur de la guerre ni la popularité de la paix. Enfin si elle ne marche pas ou si elle marche mollement, si les Autrichiens qui se sont refaits ont un élan d'audace, si l'archiduc a un éclair de génie, Bonaparte peut être écrasé. Il ne risquera point cette partie. Il a l'avenir devant lui; il a encore le temps d'être prudent. Il traitera, et d'autant plus vite qu'il voit, au ton des lettres de Talleyrand, par celles que Maret lui fait tenir de Lille, que la négociation avec l'Angleterre va se rompre. L'Angleterre rejetée dans la guerre, c'est de l'argent pour l'Autriche qui n'en a plus, et un soutien pour Thugut, que tout le monde abandonne. La paix faite avec l'Autriche, Bonaparte attendra, en luttant contre l'Angleterre, l'inévitable remous que causeront l'incapacité et les excès du Directoire.

Il s'y prépare. Autant il avait montré d'ardeur à pousser les Directeurs au coup d'État, autant il montre de réserve à les en féliciter. Il ménage ses cliens de demain qui, n'ayant plus d'espoir qu'en lui, doivent nécessairement lui revenir. Il multiplie, par l'écho de ses discours aux Cisalpins et aux Génois, par ses avis directs à Talleyrand et aux Directeurs nouvellement élus, les conseils politiques : « De l'énergie sans fanatisme, des principes sans démagogie, de la sévérité sans cruauté... » « Il est une petite partie de la nation qu'il faut vaincre par un bon gouvernement... » Il écrit à Augereau : « Qu'on ne fasse pas la bascule et qu'on ne se rejette pas dans le parti contraire. Ce n'est qu'avec de la sagesse et une modération de pensée que l'on peut asseoir d'une manière stable le bonheur de la patrie. »

Il s'aperçoit qu'on l'espionne; Lavalette l'avertit que le Directoire le trouve tiède; Augereau lui écrit que les Directeurs vont lui commander la guerre à outrance; Talleyrand et Barras lui envoient des avis qui se résument en ces mots : « Expulser les Autrichiens de l'Italie. » Il répond par une mise en demeure. Sans Venise, écrit-il aux Directeurs, il doute que la paix soit possible : aux Directeurs de choisir; les destinées de l'Europe dépendent de leur décision. Mais cette décision, il la leur dicte. Il force les nuances, augmente les périls, exagère les ressources de l'ennemi, diminue les siennes : il déclare que, si le Directoire veut recommencer la guerre, l'armée du Rhin doit entrer en campagne quinze jours avant celle d'Italie; le roi de Sardaigne doit fournir 10 000 hommes; le Directoire doit ratifier sans délai le traité

conclu avec ce prince. Surtout, répète-t-il, qu'on ne s'illusionne pas sur la force des républiques italiennes; ces républiques demandent tout et donnent très peu de chose. « Si nous retirions, d'un coup de sifflet, notre influence morale et militaire, tous ces prétendus patriotes seraient égorgés par le peuple. Ce n'est pas lorsqu'on laisse dix millions d'hommes derrière soi, d'un peuple foncièrement ennemi des Français, par préjugé, par l'habitude des siècles et par caractère, que l'on doit rien négliger. » Il le sait d'instinct et d'expérience; l'événement, en 1799, ne le démontrera que trop; mais il sait aussi que le Directoire a des préjugés contraires, et il ajoute : « Si l'on ne m'en croit pas, je ne sais qu'y faire. » Enfin l'argument sans réplique : « Je vous prie de me remplacer... La situation de mon âme a besoin de se retremper dans la masse des citoyens. Depuis trop longtemps, un grand pouvoir est confié dans mes mains. Je m'en suis servi, dans toutes les circonstances, pour le bien de la patrie ; tant pis pour ceux qui ne croient point à la vertu (1)!... »

V

L'une des premières pensées du Directoire « épuré » avait été pour Bonaparte; l'un de ses premiers actes, dans la journée même du coup d'État, fut de révoquer Clarke, suspect de connivence avec Carnot, et de déclarer Bonaparte seul chargé des négociations; c'était dans la confiance que Bonaparte tracerait, de son épée, le fameux cercle de Popilius. Mais les jours passent; les courriers d'Italie se font attendre; le Directoire ne reçoit ni de félicitations, ni de sermens, ni surtout d'argent. Des lettres de l'armée rapportent que Bonaparte, si réservé avec le Directoire, se montre, au contraire, très prolixe avec son entourage et blâme hautement les proscriptions. Les Directeurs passent du mécontentement à la crainte. Barras demande à Augereau des garanties en espèces. Cependant, comme on ne peut se passer de Bonaparte, et qu'on espère encore une fois le brider, après l'avoir employé à vaincre, on lui expédie courrier sur courrier, notes sur notes.

Le Directoire, malgré l'expérience de ses déconvenues successives, considère l'alliance comme faite avec le roi de Prusse et spécule en conséquence: grâce à ce prince et à ses alliés, on aura la majorité dans la Diète; la Diète cédera la rive gauche du Rhin

(1) Bonaparte au Directoire, 19, 21, 25 septembre; à Talleyrand, 26 septembre 1797.

et l'Autriche sera forcée de ratifier la cession. Par suite, on pourra l'expulser de l'Italie. De ce côté donc, plus de complaisances. Les Directeurs, qui redoutent tout de Bonaparte, estiment cependant que tout est possible par lui, ne comprenant point que plus ils lui demandent, plus ils le grandissent, et que plus ils obtiennent de lui, plus ils abdiquent entre ses mains. Ils ne ratifieront pas le traité avec le Piémont : à quoi bon les 10 000 Piémontais puisqu'on aura les Prussiens et que l'Autriche sera, par les nouveaux exploits de Bonaparte, réduite à merci ? Le royaume de Piémont subira une révolution ; il n'appartient pas à la France de l'en garantir. « Le Piémont deviendra ce qu'il pourra, entre la France et l'Italie, l'une et l'autre libres... » Bonaparte dit qu'il a besoin d'hommes : à défaut des 10 000 Piémontais réguliers que promettait le traité, il embauchera des Piémontais irréguliers !... Quant à la paix avec l'empereur, le Directoire veut la limite du Rhin : il veut l'expulsion totale des Autrichiens de l'Italie ; il veut que l'empereur évacue Raguse, renonce à Venise et se contente de l'Istrie et de la Dalmatie, auxquelles on joindra, au besoin, des terres allemandes, l'évêché de Salzbourg et l'évêché de Passau. Le Directoire le veut, mais il sait qu'il ne le peut pas. C'est pourquoi Talleyrand, qui expédie, le 15 septembre, ces ordres belliqueux, y ajoute cette réserve qui en contient tout l'esprit : « Tel serait l'ultimatum du Directoire, si toutefois vous êtes en mesure de soutenir la proposition. Sinon, vous marquerez au gouvernement ce que vous pouvez tirer de la négociation. Vous avez carte blanche... »

Pour faciliter les choses et mettre Thugut à la question, le Directoire recourt encore une fois au procédé de « chantage », déjà tenté vainement par le maître drôle Poterat, en 1795 et en 1796, par Clarke en 1796 et en 1797 : si Thugut persiste à refuser la paix, on divulguera, partout, dans les journaux, le secret de ses affiliations avec la France, de ses pensions sur la cassette, et on le dénoncera comme s'étant vendu à l'Angleterre après s'être vendu à Louis XV. Cette insinuation, écrit Talleyrand le 17 septembre, est portée par un « exprès de confiance. » Cet exprès était, vraisemblablement, le citoyen Bottot, secrétaire intime de Barras et son âme damnée, que le Directoire dépêcha le même jour en Italie pour observer les dispositions de l'armée et celles du général, s'expliquer avec Bonaparte, dissiper ses préventions, le surveiller en un mot, le gagner s'il était possible, et rapporter, soit un pacte d'alliance, soit des chefs d'accusation.

Toutes ces combinaisons reposent sur deux hypothèses : l'alliance prussienne, or les Prussiens la déclinent ; la marche

des armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin, et ces armées sont sans commandement. Moreau, devenu suspect pour avoir connu les complots de Pichegru, et ne les avoir révélés qu'après le 18 fructidor, a été remplacé par Hoche, qui a eu ainsi, un moment, les deux armées dans la main. Mais Hoche meurt le 19 septembre. Le Directoire ne s'en déconcerte pas : il décerne de magnifiques funérailles au héros; puis, comme Augereau devenait gênant à Paris et prétendait siéger au Directoire, il lui donne le commandement de l'armée d'Allemagne « pour arrêter ses pernicieux desseins, le récompenser et l'écarter en même temps. » Toutes ces raisons n'en faisaient pas un général d'armée capable de remplacer Moreau et Hoche. Ne recevant d'ailleurs ni réponses ni avis de l'armée d'Italie, les Directeurs continuent de raisonner dans le vide, prenant leurs instructions pour des victoires, élevant le ton d'un courrier à l'autre, augmentant les exigences, restreignant les concessions, déclarant possible ce qui leur semble souhaitable, tenant pour accompli ce qu'ils ont ordonné et prenant le silence de Bonaparte pour un consentement de la destinée.

Larevellière-Lépeaux présidait alors le Directoire et tenait la plume. Ses dépêches rappellent les beaux jours de Brissot. Le 21 septembre, il mande à Bonaparte de conserver à la France les îles Ioniennes et les bouches de Cattaro : la République sera ainsi en mesure de brider l'ambition de la maison d'Autriche du côté de l'Albanie, de la Bosnie, du Montenegro, de l'Herzégovine. Le 23 septembre : l'Autriche convoite Malte, elle ne doit point l'obtenir; les vues de Bonaparte sur l'Égypte sont « grandes, et l'utilité doit en être sentie »; la France déjouerait par là les entreprises des Russes et des Anglais dans la Méditerranée. Le Directoire, du reste, ne veut plus rien donner, les principes s'y opposent : « Nous ne sommes pas entrés en Italie pour nous faire marchands de peuples. » « On ne peut plus penser au moindre ménagement envers la maison d'Autriche, qu'il faut attaquer par tous les moyens. Sa perfidie, son intelligence avec les conspirateurs de l'intérieur, sont manifestes. » Le 27 : les Autrichiens ont occupé Raguse, il faut en prendre acte pour occuper Malte; cette occupation devient légitime. Le 29, le Directoire arrête des instructions « irrévocables » : c'est l'Italie libre jusqu'à l'Isonzo : l'Istrie et la Dalmatie, tout au plus, et si l'on ne peut l'éviter, Salzbourg et Passau, à l'empereur; mais le Directoire, délivré de « l'influence autrichienne » ne veut point renouveler « l'erreur monstrueuse du traité d'alliance de 1756 »; il ne veut pas livrer l'Italie. Tel est son *ultimatum*, « déjà trop favorable à l'Autriche ». Le Directoire n'y changera rien. « Il préfère les chances de la

guerre. » Ce sera la guerre à coups de révolutions, en Italie, en Allemagne même : « Que la maison d'Autriche se repente de son opiniâtreté... en perdant pour jamais la plus belle partie de ses États héréditaires. » Venise doit savoir que l'on combat pour elle ; l'Italie doit fournir des hommes et de l'argent... Cependant les Directeurs eurent comme une sorte de pressentiment de leurs chimères et ils terminèrent leur dépêche par cette réflexion, la seule partie sérieuse de leur manifeste illusoire : « Le Directoire connaît votre position ; il ne s'abuse pas sur l'état de vos forces : vous ne pouvez compter que sur vous-même et sur votre armée accoutumée à vaincre. »

Bonaparte était bien, pour l'avenir, de l'avis des Directeurs : il voulait prendre le Piémont, organiser l'Italie et la tenir en dépendance, y adjoindre Venise avec toute sa terre ferme, toutes ses lagunes et toutes ses côtes, expulser les Autrichiens de Raguse et des bouches de Cattaro, s'assurer des communications avec l'Albanie, soustraire la Bosnie et l'Herzégovine à l'ambition de l'empereur, s'emparer de Malte et s'établir en Égypte ; tous ces desseins germaient dans son esprit comme dans celui des Directeurs et s'y enchaînaient par une sorte de nécessité ; mais, tandis que dans l'imagination des Directeurs ces idées se groupaient, comme en cohue, confuses et flottantes, elles s'ordonnaient dans l'esprit de Bonaparte à mesure que, l'une après l'autre, il en réalisait les conditions de succès. C'était, chez les anciens conventionnels et chez le général, la même conception disproportionnée de suprématie européenne. Le Directoire en prescrivait l'exécution à coups de décrets sans en donner les moyens, et comptant sur Bonaparte pour faire l'impossible, il le lui commandait aveuglément. Bonaparte, qui voulait accomplir l'entreprise, en voyait les moyens, calculait les étapes et mesurait les coups à la portée de son bras.

Les lettres qu'il avait envoyées à Paris, du 19 au 25 septembre, réveillèrent les Directeurs de leur rêve. Ils prétendaient faire très grand ; mais le premier pas, de quoi tout le reste dépendait, était impossible sans Bonaparte : guerre, paix, victoires, argent, conquêtes, ce général tenait tout en sa main. Les grands chefs d'armée avaient disparu ou étaient écartés. Bonaparte subsistait seul, grandissant dans l'opinion, par l'évanouissement de ses émules autant que par ses propres triomphes. Le Directoire fit ce qu'il avait toujours fait depuis 1796 : il se prosterna. Quoi ! Bonaparte a douté d'eux et de leur confiance ! écrivent-ils le 30 septembre : « Vous avez dû entendre le citoyen Bottot. Citoyen général, craignez que les conspirateurs royaux, au moment où peut-être ils

empoisonnaient Hoche, n'aient essayé de jeter dans votre âme des dégoûts et des défiances capables de priver votre patrie de votre génie... Le Directoire exécutif croit à la vertu du général Bonaparte, il s'y confie... » Mais Bonaparte ne peut parler de repos ou de démission. La Constitution est en péril si de misérables intrigues « empêchent la République de s'élever à ses destinées; s'il faut renoncer aux résultats de la conquête de l'Italie. » « Si la France n'est pas triomphante, si elle est réduite à faire une paix honteuse, si le fruit de vos victoires est perdu, alors, citoyen général, nous ne serons pas seulement malades, nous serons morts... »

Bonaparte a prévu leur réponse et il a déjà pris ses mesures. Il serre le filet autour de Venise, disposant les choses de manière que les Autrichiens n'aient qu'à tirer la corde. Il confisque tout ce qui se peut emporter. La docilité des démocrates vénitiens lui rend l'opération facile. Il prépare l'occupation de Malte et menace les Autrichiens dans l'Adriatique. Son jeu est de grossir les difficultés à Paris, afin qu'on y accepte la paix, et d'intimider les Autrichiens par l'appareil de la force, afin qu'ils consentent à signer. Il multiplie ses déclarations, qui deviennent comminatoires : « Le Directoire est indigné des menées ridicules du cabinet de Vienne... dit-il aux plénipotentiaires autrichiens. Si vous avez trouvé à Leoben un refuge dans notre modération, il est temps de vous faire souvenir de la posture humble et suppliante que vous aviez alors... Avant les préliminaires, vous n'avez pas voulu reconnaître la République française; à Leoben vous avez été obligé de reconnaître la République italienne : prenez garde que l'Europe ne voie la République de Vienne ! »

Si effaré que l'on fût à Vienne, on ne l'était pas encore au point d'y craindre la république; mais l'occupation de la ville par les Français suffisait à effrayer le peuple. Le gouvernement trouva que ce serait faire un coup de maître d'écarter ce péril et en même temps de s'arrondir en Italie. Thugut raisonnait et spéculait comme les Directeurs : prendre le moins possible, et ménager l'avenir. Donc exiger Venise et toutes ses dépouilles, plus Raguse, Cattaro, Salzbourg, Passau; tâcher de conserver à l'empire la rive gauche du Rhin dans sa plus grande partie, s'en faire un mérite aux yeux des Allemands; abaisser la Prusse qui avait trafiqué de la terre allemande; la décevoir dans ses ambitions de sécularisation; et, si l'on devait, à toute extrémité, consentir la cession totale de la rive gauche, observer la maxime de Marie-Thérèse dans les affaires de Pologne : « Agir à la prus-

sienne, en conservant les apparences de l'honnêteté », c'est-à-dire abandonner en secret le Rhin aux Français, s'en faire payer d'avance en bonnes terres épiscopales ou abbatiales, puis publiquement garantir l'intégrité de l'Empire, renvoyer les accords définitifs à un congrès, y agiter les esprits, y fomenter une ligue de résistance, amener les Allemands à refuser le Rhin aux Français: ensuite, le temps faisant son œuvre, renouer avec les Anglais et les Russes une seconde coalition; moyennant quoi, on chasserait les Français d'Italie et d'Allemagne, on recouvrerait les pays perdus, la Belgique et le Milanais, on troquerait la Belgique contre la Bavière, et l'on recevrait de l'Europe délivrée, à titre d'indemnité légitime, ces mêmes terres d'Italie et d'Allemagne, Venise, l'Istrie, la Dalmatie, les Légations, Salzbourg, Passau, que la maison d'Autriche aurait fait le sacrifice d'accepter de la main des révolutionnaires, en compensation de ses pertes, voilà le plan de Thugut. Ce sera celui de Metternich; l'Autriche le réalisera, en partie, en 1814. Ainsi dans le même temps où le Directoire prescrit à Bonaparte la politique de 1799, et de 1805, l'Autriche se propose les desseins qui lui feront rompre nécessairement les traités de Campo-Formio, de Lunéville et de Presbourg.

En attendant, Thugut ne cesse pas de vitupérer contre « le tripot des brigands de Paris ». Tout dépend, en effet, de l'issue des disputes et dissensions entre le Directoire et les Conseils. « Nous ne pouvons, disait Thugut, espérer de rendre Bonaparte et le Directoire raisonnables que par la sujétion où les mettent ceux qui demandent la paix en France. » Il tâche d'opposer à Bonaparte, Moreau qui semble accessible, et il charge M. de Vincent de faire à ce général « des insinuations ». On sait à Vienne que Moreau est « du nombre des modérés et des bien pensans », qu'il déteste Hoche et Bonaparte : on le prendra par cette jalousie, en lui montrant dans Bonaparte le seul obstacle à la paix. Si Carnot s'échappe et se met à la tête des modérés, si Moreau est assez maître de son armée, il est possible que le Directoire soit contraint de bâcler la paix, de rappeler Hoche et Bonaparte à l'intérieur. Ce serait la guerre civile, et l'on aurait enfin cette Pologne française que l'Autriche attend depuis 1790, où il n'y aurait plus, comme dans l'autre Pologne, qu'à se pencher pour prendre.

Sur ces entrefaites, Thugut apprend, coup sur coup, que les Jacobins ont triomphé à Paris; que Moreau est rappelé; que Pichegru est arrêté. Il n'y a plus à compter sur la guerre civile, et il faut ajourner les grandes combinaisons jusqu'au moment où la France sera de nouveau déchirée, où l'Angleterre et la Russie seront en meilleures dispositions. Il ne reste plus dès lors

qu'à tirer de Bonaparte le meilleur parti que l'on pourra, c'est-à-dire les clauses les plus confuses possibles pour l'affaire du Rhin, et autant de terre italienne qu'il sera possible d'en extorquer. L'empereur François écrit à Bonaparte, le 20 septembre, pour témoigner de son désir de la paix ; premier pas de ce souverain vers l'homme à qui il devait céder tant de ses provinces, abandonner la suprématie impériale et, finalement, donner sa fille en mariage. Cette fois, il ne s'agit plus de traîner les conférences en chicanes de formes et de délayer des notes de principes : ni Gallo, ni Merveldt ne suffisent plus. Thugut envoie à Bonaparte un homme de confiance, le plus habile et le plus réputé de ses négociateurs, le comte Louis Cobenzl, récemment revenu de Pétersbourg. Bonaparte avait affronté les plus illustres généraux de l'empire et les avait battus ; mais, dans les négociations, il n'avait eu affaire qu'à des comparses : il les avait trop aisément déconcertés. Il allait, pour la première fois, se trouver en présence d'un partenaire de grande surface et de haute allure, d'un des hommes de cour les plus recherchés, d'un des diplomates les plus considérés dans les chancelleries, qui avait appris à lire avec Kaunitz, qui avait fait ses premières classes, ses « humanités », à l'école de Frédéric, et complété ses études à la cour de Russie. Cobenzl passait, à juste titre, pour expert dans les grandes affaires et versé dans le droit public : il avait négocié deux partages de la Pologne, et il allait reprendre avec Bonaparte le démembrement de Venise au point où il l'avait laissé naguère avec la grande Catherine (1).

ALBERT SOREL.

(1) Lettres de Thugut à Colloredo, 5 août-1er septembre 1797. — Vivenot, *Thugut*, t. II. — Sybel, *trad.*, t. V, p. 122 et suiv. — Hüffer, p. 379 et suiv.

RACHETÉ

DEUXIÈME PARTIE (1)

VIII

Rien n'est sans doute plus difficile à un homme que de devenir volontairement une brute, et Verdy, tout à cette besogne d'épuiser les lieues une à une, s'enfermait vainement dans le silence et dans l'oubli : il retrouvait à chaque pas l'horreur de sa condition nouvelle. Plût à Dieu qu'il se fût senti vraiment seul, comme dans cette nuit d'épreuve où ses malheurs avaient commencé ! Mais c'était maintenant une solitude humaine, une solitude vivante, une solitude mouvante, dans laquelle, engravé, roulé, submergé, il ondoyait, sans provisions, sans armes, sans renseignemens, sans rien. Perdu dans cette masse inconsistante qui se défaisait toujours, qui lâchait pied jusqu'au bout du monde, que rien ne pouvait empêcher de fuir, il éprouvait cette impression de détresse confuse contre laquelle lutte obscurément un homme endormi quand il sent qu'il tombe et ne peut se raccrocher à rien. Puis, l'excès de l'angoisse le ramenant à la révolte et au réveil, il se dressait comme du haut de sa conscience, et, reconnaissant la honte universelle et se reconnaissant soldat, il jurait qu'il allait se battre et demandait à se faire tuer ; son dégoût devenait un désir d'en finir, d'en sortir, de hasarder quelque chose, de racheter sa peau par quelque coup d'audace. Pourtant, comment se sauver de ce sauve-qui-peut ?... La figure du maréchal réapparaissait dans son cerveau, telle qu'il l'avait aperçue

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1895.

pour la dernière fois, sous bois, au crépuscule : « Portez l'ordre de me rejoindre à tout prix, » disaient encore ces lèvres impérieuses. Oui, le rejoindre à tout prix ! Le rejoindre, bien que rejoindre à pied soit plus ardu cent fois que rejoindre à cheval ! Et, l'ayant rejoint, le suivre sur cette monture qu'il allait accorder, qu'il ne pouvait refuser à un homme tombé dans l'abîme pour son service...

Il s'arrêta aux portes de Bobr, face en arrière, les yeux fixés sur la route ; pas une promesse, pas une menace, pas une violence n'aurait pu le faire démarrer de son poste d'attente : une heure, deux heures s'écoulèrent ; le lent défilé du 3e corps s'acheva. Ney parut ; il suivait ses troupes, ou plutôt, les poussait devant lui à sa manière ordinaire.

— Monsieur le maréchal !... osa dire Verdy, triomphant de sa fausse honte, les yeux levés vers ce regard puissant qui, favorable ou méprisant, allait décider de son sort. Il s'était jeté derrière les cavaliers qui ouvraient la marche de l'état-major ; et, pour manifester son intention de parler au maréchal, non pas à un autre, tenait effrontément le milieu de la chaussée.

— Hein ! quoi ? demanda Ney, que cet appel inattendu surprenait dans un demi-sommeil.

— ... J'ai l'honneur de me présenter à vous.

Bien que huit jours de misères eussent creusé les joues de Verdy, rougi ses yeux, allongé sa barbe, le maréchal le reconnut pour cette jolie figure de hussard qu'il avait remarquée huit jours auparavant, derrière son état-major.

— Rappelez-moi donc votre nom, mon ami, lui dit-il distraitement sans arrêter son cheval.

— Verdy, monsieur le maréchal. C'est moi qui...

— Oui, oui... Vous vous êtes perdu comme les autres. Eh bien ! que voulez-vous que j'y fasse ?

« Me prêter un cheval », aurait-il voulu répondre ; mais à cette question hautaine, il se décontenança et perdit pour un temps l'usage de la parole.

— Je ne peux rien, conclut sommairement le maréchal. Tâchez d'entrer dans un de ces escadrons d'honneur que forme le duc d'Abrantès. Présentez-vous de ma part. Allez, mon garçon : vous êtes une victime de la guerre.

Activant le pas de sa monture, et détournant la tête, il indiqua qu'il en avait fini avec le solliciteur. Mais lui, le sourire aux lèvres, la rage au cœur, se gara des chevaux qui suivaient ; il salua avec politesse le général Gouret. Tous les autres, sans le regarder, passaient devant lui, avaient passé...

— Où est Roberty ? où est Bonnet ? demanda-t-il au sous-lieutenant qui fermait la marche.

— Disparus... répondit l'autre laconiquement, et celui-là s'éloigna aussi ; il s'écoula comme les autres vers cette Bérésina fatale aux eaux de laquelle tout ce torrent humain courait confluer.

— Dévouez-vous donc aux gens ! cria Verdy avec rage. Meurtri comme si tous les cavaliers du peloton lui avaient marché sur le corps, il se regardait de la tête aux pieds, cherchant par quelle insuffisance de costume il pouvait bien mériter les signes d'un mépris général.

La vue de ses éperons rouillés raviva sa rage.

— Des éperons ? pourquoi des éperons ? reprit-il ; et, les détachant de ses talons, il les jeta sur le chemin.

Dans les rues de Bobr, désertées et pourtant populeuses, abondait la foule grotesque des traînards, accoutrés de rideaux, de jupons, de chasubles ; plusieurs de ces gueux menaient en main ces petits chevaux du pays qu'ils appelaient leurs *konia*. Rapportant ces biques à la mesure de ses longues jambes, Verdy traversait avec mépris le sinistre carnaval. Puisqu'il était décidément fantassin, mieux valait peut-être gagner avant les autres cette Bérésina, atteindre le front de l'armée, et là, parmi de meilleures troupes, passer marché pour un cheval. Comme il hésitait encore, le canon tonna vers l'ouest :

— C'est le duc de Reggio qui travaille, pensa-t-il, et sur-le-champ il se résolut à partir pour Natcha.

Comme il sortait de Bobr au crépuscule, il frôla et devança une étrange forme basse, qui fit entendre une voix anxieuse :

— Sommes-nous encore loin de Vilna ? demandait non pas un homme, mais un tronc d'homme. Se penchant, Verdy discerna ce misérable ; il le vit se traîner sur les genoux en s'appuyant à une petite canne longue d'un demi-pied : ses jambes gelées pendaient derrière lui.

— Non, mon brave, tout près, répondit charitablement l'officier ; — et il passa, heureux d'avoir deux pieds qui marchaient encore et qui le portaient vers le salut.

Des cavaliers le doublèrent, le croisèrent. A Natcha, une estafette lui demanda le chemin du quartier général ; elle lui apprit en retour la nouvelle de Borisof repris, de l'ennemi rejeté sur l'autre bord.

— Vive l'Empereur ! cria Verdy, — et il courut sans reprendre haleine l'espace de cinq cents toises.

A Lochnitza, il traversa des avant-postes du 9e corps, et ne put comprendre comment le maréchal Victor se trouvait dans ces parages : il le croyait plus à droite, très haut sur la carte, tourné vers Saint-Pétersbourg. Il ne savait pas que la triple poursuite

menée autour de Napoléon avait été s'activant et se resserrant; que Victor, battu au nord, retombait sur la colonne principale et ne la couvrait plus; enfin que la Grande Armée, acculée à son obstacle, portait par surcroît autour d'elle une ceinture de fer dont les pointes commençaient à lui entrer au corps.

IX

Le 24 novembre, à la nuit tombante, il entrait dans Borisof. La cavalerie d'Oudinot se trouvait là, répandue par petits groupes dans les cours, et vaquant tranquillement à l'entretien de ses chevaux, de ses armes.

— A la bonne heure! songeait Verdy : voilà des régimens...

Cette vue le calmait : « Ai-je été sot de me troubler de la sorte! » observait-il, gagné par un sentiment nouveau de sécurité et de confiance. Honteux pourtant de son équipage, il prit logement chez un juif, qui le rasa, brossa ses habits, graissa ses bottes, lui vendit du linge, des gants à crispin, une paire d'énormes éperons dorés.

— Sauvons les apparences, songeait l'officier, tandis qu'il se prêtait à ces importans préparatifs. Il ne lui restait rien que sa belle mine; mais elle l'avait plus d'une fois servi, et c'était sur elle qu'il comptait pour se procurer un cheval.

Justement, le corps d'Oudinot, en forçant l'entrée de la ville, avait capturé un convoi entier de l'armée de Tchitchagof. Chaque régiment, gardant depuis lors une part de cette prise, se trouvait encombré de voitures et d'attelages qui gênaient tout son service. Telle était la circonstance favorable dont Verdy allait tirer parti. La bouche souriante, l'abord aisé, il s'adressa au premier chef d'escadrons qu'il rencontra, figure rouge, hérissée de moustaches blanches.

— Vous dites, répétait ce commandant, que vous venez de la part du duc d'Elchingen pour chercher un cheval et que vous n'apportez pas d'ordre écrit? Hum!...

Il hésitait, pris entre sa répulsion pour une opération peu réglementaire et sa crainte de déplaire à un officier d'état-major.

— Il faudrait parler au colonel. Je sais bien que le colonel n'est pas au cantonnement... Mais enfin, moi, je ne commande rien du tout.

— Vous commandez au moins vos escadrons... et très bien, même, si j'en juge par leur tenue.

— Oui, mes escadrons... reprenait l'officier chancelant davantage. Mais les chevaux leur appartiennent, à mes escadrons.

Le boute-selle sonna; quelques cavaliers d'escorte, menant

leurs bêtes en main, vinrent se ranger derrière le commandant; une ordonnance apporta son sabre et sa cuirasse; tous restaient là, attendant son bon plaisir.

— Je paierais l'animal, mon commandant, insinua Verdy.

— Vingt louis? riposta l'autre avec un roué clignement d'yeux.

— Vingt louis...

— Eh bien! je vous le donne pour vous faire plaisir... *Ils* nous ennuient à la fin, avec leurs bourricots et leurs tape-culs. On ne peut plus seulement trotter, on se croirait passé train des équipages...

« J'ai trouvé le défaut de sa cuirasse », pensait Verdy, et il souriait en arrangeant sa moustache, tandis que le commandant, doublé de métal, emboîté dans sa selle, écrivait lentement sur son genou, d'une grosse écriture d'enfant, son « ordre à l'adjudant chargé des chevaux de prise du 2e escadron. »

— Voilà, dit-il en détendant son bras d'un geste brusque. Vous paierez à l'adjudant. A l'honneur de vous revoir, monsieur de Verdy.

Et il ajouta, pour bien établir une supériorité qu'il avait sur le duc d'Elchingen :

— Moi, je donne toujours des ordres écrits.

Pourtant un remords vint bientôt lui gâter cette bonne opinion qu'il professait quant à lui-même : il avait oublié de spécifier rien au sujet du harnachement. Verdy profita de cette omission pour se faire délivrer un cheval tout garni et paqueté; il se pendit au côté un sabre russe, payé seulement un écu; puis, réhabilité dans son esprit, échangeant un coup d'œil avec tous les officiers qu'il rencontrait, il se posta pour voir défiler les cuirassiers. Ils s'éloignaient au son de leur fanfare, et, tournant à la ville leur larges dos flambans, décroissaient sous un ciel azuré et clair, tout sablé de petits nuages.

— Les Russes vont danser un bon rigodon. J'en serai... songea-t-il; et il descendit vers la rivière pour augurer quelque chose quant au lieu du passage. Il perçait au hasard la masse de cette ville, découpée rectangulairement par un réseau de voies étroites. Un givre léger pétillait partout; mais, de part et d'autre de la rue, des objets sombres attiraient son regard, reposaient ses yeux las du mirage infini de la steppe.

Il s'arrêta devant un étroit pont de bois qui s'allongeait jusqu'à l'autre bord; en se déplaçant latéralement, on découvrait à ce pont une grande brèche noire, manifestement ouverte par le feu. En face, des retranchemens garnis de canons maîtrisaient et menaçaient la rive française.

— Les Russes sont là, l'endroit est fort, jugea Verdy, et il

tourna bride, bien assuré que le franchissement serait tenté ailleurs. Son cheval, sentant qu'on s'éloignait du camp russe, ralentit le pas.

— Oh! oh! tu fais le patriote! dit-il, et il ranima la bête par deux vigoureux coups d'éperon. Elle partit au trot, secouant et ravissant son cavalier.

— Il a du cœur, observa-t-il, et, jugeant qu'il fallait le ménager, il le remit au pas en le caressant.

Revenu à l'entrée de la ville, il se heurta à un groupe de traînards qui en interpellaient d'autres, marchant en sens inverse. « Sais-tu où qu'on passe? » demandait une voix; une main montrait le sud.

— Je le trouverai bien tout seul, le point de passage, songea t-il orgueilleusement, et, dédaignant toute indication, ne comptant que sur lui-même, il tourna à droite, marcha en reconnaissance et commença de noter les indices.

Autour de lui, la forêt vêtue de givre tendait haut dans le ciel sa féerie complexe et linéaire: elle recroisait à perte de vue ses grands cristaux arborescens. Allant un pas ralenti, le hussard perçait des yeux ce mouvant rideau; il craignait que de suspectes formes noires ne vinssent apparaître tout à coup sur les fonds clairs. Mais un aigle effarouché troubla seul le silence, en fouettant sèchement l'air avec ses ailes; pareil à l'aigle impériale, il fuyait comme elle vers l'occident.

Le chemin était pavé de rondins accolés qui se disjoignaient par places et pinçaient entre eux les sabots du cheval; des fascines pourries comblaient les fondrières; de dangereux ponts improvisés escaladaient les fossés pleins de glace. De la cavalerie avait suivi cette allée : nombreuse, car la boue durcie et couverte d'empreintes paraissait toute pétrie par les fers. Aucune marque de pieds humains; donc, point d'infanterie en avant, à moins cependant qu'elle n'eût passé après le regel? En tout cas, point d'artillerie; cette route-là n'étant pas pour elle.

— En somme, je ne suis pas dans la voie du passage, opinait-il, et il agitait la question du retour quand le canon, en éclatant vers l'avant, lui répondit.

— Les pièces ont pu prendre par ailleurs, observa-t-il, et se souvenant que la veille on avait tiré dans cette direction, il n'hésita plus et se hâta.

Au débouché du bois, le chemin se détournait à droite; le cheval, flairant les abords de la Bérésina, hennit et s'allongea d'un pas plus franc. Quelques maisons étaient posées de droite et de gauche, à demi couvertes par des arbres; par-dessus leurs toits fumans, habités, paisibles, une ligne de hauteurs découpait som-

brement le ciel. La berge la plus proche se développait horizontalement; elle cachait l'autre rive, située en contre-bas. Rien qu'une brume bleuâtre, diaphane, signalait la présence du fleuve.

Deux pièces de canon, invisibles comme les eaux mêmes, lançaient par intervalles de la mitraille qui crépitait dans les fourrés de l'autre bord; une petite troupe, ses rangs rompus, restait groupée autour d'une pile de madriers déposés au milieu d'un champ. A cette vue, Verdy prit impatiemment par la ligne droite, puis, engagé à travers champs, il céda au désir enfantin de galoper quelque peu sur la neige.

Deux officiers, l'un d'artillerie, l'autre du génie, s'empressèrent à sa rencontre. Mais plus mal renseigné qu'eux encore, ignorant jusqu'au nom de ce village qu'ils appelaient Oukoloda, il ne put que les accompagner vers la rivière, et les écouter se répandre en récriminations.

— Rien dans mes coffres,... et rien dans le *coffre*... maugréait l'artilleur en se tapant sur l'estomac et riant d'un gros rire qui découvrait ses dents jusqu'au fond de sa bouche. Crois-tu que je m'en vais rester là longtemps?

Pour toute réponse, le sapeur, — un petit homme jaune, aigre, prétentieux, — haussa les épaules, puis il se dit à lui-même sur un ton sifflant :

— J'ai des planches et des clous de quoi construire une cage à poules. Quant à faire un pont...

— De quoi te plains-tu? tu peux f..... des maisons par terre...

— Il me semble que les Russes n'auront pas de peine à garnir ceci d'artillerie, observa Verdy, et montrant du doigt la rive opposée, il dessina à bout de bras l'imposant contour des hauteurs.

De nouveau le sapeur eut un haussement d'épaules.

— Mais êtes-vous bien sûr qu'on passe ici? insista Verdy.

Les deux autres protestèrent que la chose était sûre, et, tirant leurs pipes, s'assirent à fumer devant le fleuve. Un mince filet d'eau courait encore sinueusement parmi la glace. Bientôt une colonne de voitures se traîna sur les chemins d'en face, cachée par instans derrière des arbres; six pièces russes s'arrêtèrent en batterie, mais elles ne tirèrent pas.

Cependant, l'afflux constant des traînards entretenait les officiers dans leur attente et dans leur erreur: l'arrivée des irréguliers leur présageait celle des troupes, retardées seulement, pensaient-ils, par les obstacles de la forêt. Vers trois heures, ils entendirent quelques salves du côté du nord. « C'est très loin... » dirent-ils entre eux, et ils s'occupèrent d'autre chose, car où en

serait-on dans une armée tellement morcelée et démantelée si l'on voulait tenir compte de tous les coups de canon envoyés par les uns ou les autres? Verdy étudiait sa monture, la palpant aux boulets et aux reins, l'examinant dans la bouche et sous le sabot. « Bon cheval de dragons, » prononçait-il, et il observait avec satisfaction que la bête était à la fois levrettée, rouanée et queue-de-rat. Sa ferrure, à peine usée, portait une pince au sommet du cercle et deux crampons au bout des branches.

— Quel grand changement dans l'armée, si tous les chevaux avaient été ferrés à glace! dit-il en reposant à terre le pied de l'animal.

L'officier du génie hocha pensivement la tête, comme répétant en lui-même :

— Oui, quel changement! et clignant ses yeux où Verdy vit apparaître un vif éclair d'intelligence : — Que voulez-vous! reprit-il, l'Empereur oublie quelquefois des choses très importantes...

L'approche de la nuit les inquiéta davantage. Les isolés avaient disparu, indifférens, en somme, à la question du passage et soucieux seulement de se nourrir. De grandes lueurs s'élevaient du côté de Borisof, d'autres encore vers l'est; mais le mystérieux rideau de la forêt, arrêtant tous les bruits, ne laissait autour de ces égarés que le silence et que le doute.

— Ils travaillent peut-être à se faire un chemin, supposait vaguement l'artilleur.

— Nous entendrions les outils, reprenait le sapeur, plus ébranlé encore.

Une souveraine envie de dormir, s'emparant de Verdy, le désintéressait de ces graves questions. Couché dans un grenier à foin, il entendit un instant au-dessous de lui son cheval qui mâchait régulièrement et ronflait aux poussières de son fourrage; puis, ce bruit favorable l'endormit si profondément qu'au réveil il ne se reconnaissait plus. « Où est Margeret? » se demandait-il, et il le cherchait stupidement au dehors, en s'étirant les bras.

— J'y suis... comprit-il en revoyant la rivière, où la débâcle commençait. Oukoloda, la Bérésina. Ce pauvre Margeret!

Le ciel était pur; seul un nuage se déployait sous la lune et flottait comme une écharpe au gré du vent. Les glaçons, heurtés les uns contre les autres, grésillaient doucement; rien que leur murmure troublait la paix austère de la nuit.

Mais des objets noirs filaient aussi sur les flots gris : paquets de foin, semblait-il, ou liasses de chanvre, ou lambeaux d'étoffe. Puis d'autres débris succédèrent : la roue d'une voiture, des planches, toutes sortes de fragmens sinistres qui s'arrêtaient aux

eaux mortes des rives et se fondaient dans leur ombre. Enfin, quelque chose de raide et d'allongé s'approcha : c'était un cadavre. Tout d'un coup, par l'effet de quelque choc, il vira sur lui-même et se mit à descendre les pieds en avant. Cette forme humaine faisait ainsi une sorte de geste qui rappelait Verdy à la conscience de soi, à la perception des choses; elle lui montrait le danger.

— Mais alors... alors, on passe plus haut! s'écria-t-il; et, cette grave évidence le clouant au sol, il resta un instant inerte, à se chercher et à se combattre. Obsédé de volontés obscures, il clignait de toutes parts ses yeux inquiets, avides de clarté mentale; irrité contre les événemens, défiant envers lui-même, il pressait à deux mains son cerveau dont il n'était pas sûr.

— Peut-être suis-je déjà coupé du retour? reprit-il à la fin, — et la minute écoulée augmentant pour lui cette menace et cette crainte, il se précipita à seller son cheval, il le tira dehors, tout raide de fatigue sous son harnais, paresseux à quitter l'écurie. Au dehors, les maisons désertées se taisaient sous la lune avec un air de solitude et de trahison.

Bien qu'il ne sût rien de l'armée, il *la sentait* au nord; revenir sur les brisées du matin était pour lui un moyen de la rejoindre: en laissant son cheval se diriger, il assurait, il abrégeait ce retour. Il lança donc l'animal au trot, et ne se servit plus des rênes que pour le soutenir dans ses faux pas. La bête rendue ainsi à son instinct et laissée libre de fuir les talons du cavalier, lui-même se livrait à elle, n'observait rien, et n'évitait que par miracle les casse-cou du chemin. Il enrageait au souvenir des deux officiers rencontrés la veille et disparus pendant la nuit; ces butors n'avaient-ils pas donné pour certain le passage devant Oukoloda? A coups redoublés de ses deux éperons, il déchargeait cette colère sur les flancs de son cheval...

Mais tout à coup parut au ciel un étrange météore, qu'il cita plus tard comme un signe des temps; c'était une étoile qui se dirigeait du zénith vers le nord, et qui, paraissant s'éteindre aux neiges du pôle, ceignait derrière elle tout l'espace de sa fugitive traînée d'or.

En débouchant sur la route de Bobr, il donna dans un avant-poste français. Il ne savait pas le mot : on l'arrêta.

— C'est singulier, songeait-il rasséréné, comme depuis quelque temps je deviens peureux...

Mené sous escorte au commandant du bivouac, il l'apercevait de loin, qui tournait le dos: longue stature penchée vers le feu, des mèches blanches flottant autour de ses oreilles. C'était le général Partouneaux.

— Eh bien! lieutenant! m'apportez-vous des ordres? demanda-t-il en redressant quelque peu sa taille creuse, que pliaient deux fois l'âge et la fatigue.

Toujours cette même phrase, à laquelle il fallait encore répondre :

— Non, mon général, j'en viens chercher au contraire...

— Bien, bien, restez avec moi, reprit le vieillard. Je n'ai pas assez d'officiers montés, — et il retomba dans son attitude inclinée et somnolente.

Or, le rôle réservé dans le drame à la division Partouneaux n'était que catastrophe. Arrêtée là à deux lieues du point choisi pour le passage de la Bérésina, elle attirait et détournait vers elle l'effort des troupes russes qui continuaient d'abonder autour des colonnes françaises; elle s'offrait comme point de conjonction aux trois masses commandées par Tchitchagof, Wittgenstein, Koutousof. Déjà la Grande Armée, prenant pour issue les deux passerelles jetées le 26 novembre devant Studzianca, avait pu sortir du triangle fatal; mais derrière elle, il continuait à se rétrécir, et sa pression croissante allait tantôt devenir une mortelle étreinte autour des quatre mille poitrines qui haletaient à ce bivouac.

X

Quant à Verdy, cette journée d'histoire ne pouvait être qu'une de ces journées de service communes dans la vie d'un soldat, faites d'effort, de fatigue, de jeûne et d'ennui. Incompréhensibles dans leur but, imprévues dans leurs péripéties, on les subit comme de véritables intempéries, mais sans se souvenir précisément d'elles; racontées dans les livres, passées dans la littérature, elles y deviennent méconnaissables; car chaque épisode a beau être exact, le tableau total demeure faux par l'ordre même que le récit impose à ces heures fortuites tombées l'une après l'autre au néant depuis le matin jusqu'au soir.

C'est ainsi que la tempête russe allait se déchaîner autour de cet homme, tournoyer, concourir, s'abattre sur sa tête et sur celle de quelques autres, sans qu'il la sentît venir, sans qu'il redoutât rien, sans qu'il cessât d'employer ces instans suprêmes aux œuvres animales de manger, de boire, de s'exposer peu et de se reposer souvent.

Vers six heures du matin, le général Partouneaux l'envoya porter un ordre à l'arrière-garde.

— Lieutenant, allez donc auprès du général Blamont. Vous lui direz qu'il est temps de brûler le pont de la Ska et le moulin.

— Oui, mon général. Devrai-je rester auprès du général Blamont?

— Oui, vous resterez... Dites-lui bien : le pont et le moulin... J'y ai pensé toute la nuit.

La lune venait de se coucher ; et bien que l'aurore fût toute proche, c'était un redoublement d'obscurité qui signalait le retour du jour. Par prudence, Verdy marchait à côté de son cheval ; il tâtait fréquemment le sol avec la pointe de son pied. Puis ses yeux s'accoutumèrent à cette noirceur et reconnurent le chemin, bande sombre entre deux blancheurs illimitées.

Il arriva comme les étoiles commençaient à pâlir. Derrière lui, des appels s'élevaient, mêlés aux batteries du tambour. Les deux premières brigades marchaient vers le fleuve, tandis que la troisième, le général Blamont, et lui-même demeuraient au bivouac et au repos. Vers huit heures, la fusillade éclata du côté de la ville, le canon tonna au nord ; c'étaient Tchitchagof contre Partouneaux à Borisof, Wittgenstein contre Victor à Studzianca. Loin de prêter l'oreille à tous ces bruits, Verdy ne les entendait même pas ; il assistait simplement à l'exécution de l'ordre qu'il avait apporté. Le petit moulin s'écroulait progressivement dans la flamme ; la glace fondait dans le bief ; les stalactites pendues aux augets se résolvaient sur les eaux en pluie serrée ; tout à coup, la roue libérée tourna sous le brasier, comme s'il se fût agi encore de moudre du grain. Quant au pont qu'il fallait aussi détruire, Blamont différait encore ; il hésitait à séparer définitivement de l'armée les traînards dont le défilé se continuait sans interruption ; à midi, il obéit enfin, laissa derrière lui l'incendie, et ramassant tout un peuple désorienté contre lequel un inexplicable reflux venait de l'avant, entra dans Borisof pour relever Partouneaux.

Celui-ci venait justement d'évacuer et de gagner vers Studzianca ; après une matinée si chaude et si sanglante, il croyait Tchitchagof définitivement écarté. Cependant cette ville pleine de rumeurs et de fumée n'avait pas l'air d'une ville prise. C'est que le pont brûlé dans l'affaire du 23 se trouvant maintenant rétabli, les Russes se déversaient en nombre par cette artère à mesure que Partouneaux se retirait. Les rues ne tardèrent pas à crépiter d'un combat nouveau que Blamont soutint jusqu'à la nuit.

Il sortit à son tour et fit une demi-lieue sur les brisées de la division ; puis, se sentant aux reins la poursuite cosaque, il s'arrêta une fois de plus et prit position à droite de la route, sur une hauteur. Il établit le bataillon du commandant Joyeux face à Borisof ; le gros de la brigade tournait le dos à la ville, et

regardait vers Studzianca. Ainsi, elle pouvait apercevoir l'engagement soutenu dans l'instant même par Partouneaux contre les avant-postes de Wittgenstein. Non qu'on découvrît rien de l'infanterie qui agissait obscurément dans un bas-fond; mais l'artillerie avait pu prendre pied sur le plateau; là, quelques pièces aboyaient contre d'épaisses masses russes confondues avec la masse des bois.

Visiblement, Partouneaux tendait vers l'est, il voulait monter sur la hauteur, se mettre de niveau avec son adversaire. En effet, bien qu'il sût Victor posté devant les ponts pour recueillir l'arrière-garde et la queue de l'armée, il croyait barrée la route directe qui menait à lui; une somme de petits indices mal observés, en produisant d'heure en heure dans son esprit cette fausse certitude, l'avait déterminé à s'ouvrir une issue par sa droite. Il allait tenter cette chance avec une bravoure admirable et un cruel insuccès.

Verdy se tenait auprès du général Blamont. Tous deux, serrés aux quatre membres par le froid, battaient du pied et faisaient des moulinets de bras. Une ordonnance à cheval qu'ils voyaient divaguer depuis un instant dans l'ombre s'approcha d'eux, cria que le général Partouneaux commandait d'envoyer un bataillon « en avant sur la droite », puis tourna bride sans répéter rien, sans écouter rien.

— Comment, sur la droite? Pourquoi sur la droite? dit avec humeur Blamont, et il ordonna simplement à Verdy de faire avancer le commandant Joyeux avec sa troupe. Ce détachement fut tout ce qui s'échappa des forces déployées sur ce terrain; car, arrivé au carrefour de Staroï-Borisof, Joyeux imagina de prendre à gauche, tomba dans les bois, erra toute la nuit, et déboucha au matin sur les lignes de Victor.

Une demi-heure après, Blamont, de sa propre initiative, se remit en mouvement. Comme il reprenait la route ravinée, ventée, intenable, un escadron de hussards saxons, oublié dans les ordres de retraite, le doubla rapidement, sans crier gare. A l'embranchement des deux chemins, une pièce d'artillerie tournait sa gueule vers Borisof; un lieutenant, fort inquiet, sans aucun renseignement, la commandait.

— La route de gauche mène sûrement à la rivière, observa Verdy, prêtant l'oreille de ce côté à un roulement de voitures et à la trottée décroissante de l'escadron qui s'éloignait.

— Nous n'avons pas le choix, répondit le général; et, sans hésiter, il tourna à droite, dans la direction de la bataille.

Un quart de lieue plus loin, ils découvrirent la division, entassée dans ce ravin que dominait le canon russe et dont elle

ne pouvait pas déboucher. Comme ils arrivaient sur elle, Partouneaux ayant toujours dans sa vieille tête l'idée que le salut était à droite, grimpait justement la côte avec un troupeau de quelques centaines d'hommes ; on le vit atteindre la crête, s'enfoncer en plein danger. Il laissait derrière lui une masse inerte : des traînards, stupidement couchés à terre, formaient un obstacle de chair auquel achoppait la troupe ; la mitraille ardente et le vent glacé soufflant à la fois sur elle, le froid achevait dans ses rangs ce que le feu avait commencé ; elle croulait sans plus faire de résistance et la fosse commune se comblait. Ainsi, Blamont n'amenait pas un renfort pour la lutte, mais un appoint pour l'hécatombe. Un écho gémissant accompagnait la tempête de métal, et marquait chacun de ses accès : c'étaient les voix de ces femmes que rien n'avait pu empêcher de suivre l'armée, ni les mesures de rigueur prises pour les séparer des hommes qu'elles aimaient, ni les longues souffrances, moins fortes que l'amour, partagées avec un mari ou avec un enfant. Elles avaient suivi, elles arrivaient à la mort, et elles se lamentaient.

Les officiers, seuls debout parmi ces soldats prosternés, conversaient secrètement entre eux. Ce qu'ils avaient à se dire ne pouvait se débattre qu'à voix basse, car ils parlaient de capituler. Un capitaine, arrivant à cheval, entra dans leur groupe ; il affirma qu'il venait de voir brûler les deux ponts de Studzianca, que toute retraite était impossible. Verdy marcha pour vérifier la nouvelle.

Aveuglé par le chasse-neige, courbé contre le vent, il sortit de ce trou, et gagna le bord du plateau. Il aperçut alors vers l'ouest une apparence rouge qui changeait et palpitait : dernières lueurs, sans doute, de cet incendie qui avait dévoré les ponts. Du canon tonnait aussi par là ; plus près, des feux isolés s'allumaient sous bois, si subits dans leurs flambées, si capricieux dans leurs positions, qu'ils semblaient les éclats d'une seule torche promenée et démasquée en différens sens. Tous ces aspects, et même ces lumières, avaient quelque chose de trouble, d'illusoire et de désespérant.

Il revint. Une forme sombre bondit confusément sur sa route : peut être un animal effarouché qui fuyait ? Puis, quelque chose de lourd passa sur sa tête en faisant un courant d'air ; reconnaissant cette fois l'obus, Verdy *salua*, comme un conscrit. Il avait franchi la zone où les projectiles bondissaient et ricochaient et les entendait atterrir à distance, quand cette dernière impression se rattacha dans son esprit au bruit de canonnade perçu tout à l'heure ; il comprit qu'une batterie russe était postée au delà de

la rivière, qu'elle tirait à toute volée par-dessus la vallée et qu'elle cherchait avec sa trajectoire, comme avec un tentacule, le reste des moribonds arrêtés dans le ravin.

Il se retourna pour la voir et ne la distingua pas, mais il remarqua dans le ciel une vaste et croissante rougeur, lueur reflétée d'un bivouac.

— C'est l'armée, dit-il. Marche-t-elle sur Vilna? sur Minsk?

Puis, ces questions n'offrant plus que peu d'intérêt, il revint à cette gorge sinistre, remplie maintenant de silence. Les généraux avaient allumé au bord de la route un petit feu sur lequel ils consumaient soigneusement, une à une, les aigles des six régimens. C'est qu'un parlementaire venait de se présenter, annonçant Partouneaux pris, les trois armées russes réunies sur le plateau ; et décidément, on capitulait. Cependant de petits groupes se formaient et se lançaient en patrouilles perdues vers la Bérésina; Verdy vint réclamer sa liberté.

— Votre liberté?... répéta Blamont avec une tristesse ironique : il était assis au milieu du chemin et tenait à deux mains son genou percé d'un coup de baïonnette. Allez; gardez-la bien, votre liberté...

Un parti semblait encore ouvert : passer la Bérésina à la nage. Verdy se mit à suivre les pentes, prudemment, en se garant des trous. Il ne s'orientait pas, il n'avait d'attention qu'à descendre, étant sûr de trouver le fleuve au fond du terrain. Le vent fraîchissait. Peut-être la rivière allait elle se reprendre, et cette grosse affaire du passage se résoudre simplement par un abaissement de température? Mais il donna dans un marais au delà duquel luisaient et coulaient les eaux rugueuses; la vue seule de l'obstacle suffit à le dépiter. Il retombait dans cette passivité nocturne à laquelle il était sujet depuis la mort de Consul. Pourtant, le souvenir de Margeret et ses conseils « d'espérer » lui revinrent à l'esprit.

— Mon bon Margeret, remarquez bien que les ponts sont brûlés, se répondit-il.

Il gagna un bivouac occupé par des traînards qu'à la doublure rouge de leurs habits, retroussés par le vent sur leurs reins, il reconnaissait pour des canonniers. Il leur demanda où étaient leurs régimens, et ils refusèrent de répondre. D'ailleurs, ils semblaient faibles et peu dangereux, incapables surtout de s'attaquer à un officier en armes; le cheval non plus ne pouvait les tenter, car ils étaient repus et laissaient traîner derrière eux des quartiers intacts de viande rôtie. S'arrêtant à ces raisons, Verdy dessella sa monture, la nourrit d'écorce découpée au couteau et l'attacha à un arbre. Puis, bousculant un des dor-

meurs pour prendre de force place au foyer, il se rangea dans leur groupe et tomba dans leur sommeil.

Au petit jour, un bruit de bataille le réveilla.

— Comment peut-on se battre encore sur cette rive-ci? se demanda-t-il; et concevant aussitôt cette espérance que peut-être toute l'armée n'avait pas passé, il sortit précipitamment du bois et regagna la hauteur. A mesure qu'il s'élevait, il plongeait plus profondément du regard dans la vallée de la Bérésina, il découvrait les plateaux opposés tout crêtés de soleil, le versant sombre, la rive basse, le fleuve enfin, ruban pâle et tortueux, et sur lui deux barres noires, proches l'une de l'autre, chargées d'insectes grouillans.

— Les ponts! cria-t-il à pleine voix, les ponts ne sont pas brûlés!

Il se rua vers l'avant, ivre de joie, palpitant d'une espérance si immédiate, si souveraine, qu'elle anéantissait en lui toute notion de danger. Pourtant, de nombreuses patrouilles ennemies parcouraient les environs; partout les perches pendues à l'épaule des cavaliers cosaques hérissaient les formes du terrain. Le village de Studzianca, à peine visible sous d'épais nuages de fumée, apparaissait ceint d'un vif combat dont il fallait atteindre et forcer le cercle. Verdy ne percevait aucune de ces menaces et galopait. Son cheval, arrivant à une mare recouverte de neige, manqua des quatre pieds; puis, emporté par sa vitesse, il glissa, assis sur la glace, en s'arc-boutant des membres de devant. Mais le cavalier, se prenant à ses crins et le serrant furieusement entre les jambes, ne quitta pas la selle.

— Hop! Consul! Hop! Les ponts ne sont pas brûlés!

Par deux coups d'éperon, il l'avait relancé dans son allure. Tout à coup, il se vit derrière une *lava* cosaque, déployée à grand intervalle, qui s'en allait aussi vers Studzianca; plus loin, le sillon d'un ruisseau, incliné de droite à gauche, coupait cette direction commune. Une passerelle franchissait le ruisseau, une fusillade interdisait la passerelle. Tout cela, à peine aperçu, n'était pas encore jugé que déjà cette troupe partait en charge contre cet obstacle. Penché sur ses fontes, tenant son sabre en arrêt, il se jeta à travers elle; il pointait droit vers un vide de la ligne et criait : Hourra! en imitant l'accent de ces sauvages. Il croyait les avoir dépassés, quand un coup violent froissa son épaule et poussa tout son corps en avant ; il abandonna son sabre et tomba étourdi sur l'encolure. Ne démêlant pas encore l'accident, mais sentant bien le danger, il se redressa, prit son pistolet à sa ceinture, voulut faire feu sur une tête ébouriffée qui l'abordait à droite.

La détente joua, la batterie résonna et s'ouvrit mais ne donna pas d'étincelles, la griffe du chien ayant perdu accidentellement sa pierre à feu.

— Raté, pensa-t-il, je suis perdu.

En même temps son cheval, arrêté court, lui fit de nouveau donner du front contre la têtière de la bride.

Une manche velue s'allongeait vers ses rênes; une figure osseuse, encadrée de barbe et de cheveux gris, lui souriait d'un large sourire qui montrait, sous la lèvre supérieure relevée, des dents aiguës et divergentes. Lui-même, soit qu'elle lui fût arrachée, soit qu'il l'abandonnât par faiblesse, laissa tomber son arme inutile; en même temps, la meurtrissure qu'il avait ressentie d'abord à l'épaule se changea en une chaleur croissante et descendante; cette impression douce, gagnant sa main glacée, y devint brûlure, et le sang parut, ruisselant le long de ses doigts.

— *Vot tui plen, brat moussiou* (1), dit le Cosaque, et tirant de sa poche un cordeau, il accoupla solidement la bête de prise au pommeau de sa propre selle.

— Pris et blessé, je comprends... songeait Verdy, sortant peu à peu de l'étonnement où l'avait jeté l'odieux et l'imprévu de l'événement. Prisonnier... je ne passerai pas l'eau. Blessé... Cette brute ne m'a pas coupé l'artère, au moins?...

Il regarda les gouttes chaudes qui se chassaient les unes les autres et fuyaient rapidement aux pointes de ses ongles, puis ce fer sanglant au bout de cette pique. Le Cosaque surprit ce regard; et, renversant son arme, il la nettoya dans la neige avec des mines d'impatience et de dégoût. Mais déjà la bande de ses camarades s'éloignait et disparaissait, mêlée à d'autres troupes en mouvement. Marchant à leur suite, il gouverna les deux chevaux jusqu'à la passerelle, puis les poussa au galop. Une grande volte parcourue de la sorte autour de Studzianca porta Verdy successivement vers trois colonnes russes arrêtées ici, là, et plus loin, face aux troupes de Victor. Celles-ci attendaient, déployées en éventail, et tournaient le dos au village; mais, insuffisantes pour tenir toute la position, elles pendaient au nord, sans point d'appui. Une batterie russe observait cette trouée ouverte entre la gauche française et le fleuve; à côté d'elle, le parti cosaque aux trousses de qui Verdy galopait avait de lui-même choisi sa place. Conduit en laisse, le hussard rejoignit la bande, entra dans le rang et ne fut plus qu'un numéro de la ligne. Découvrant de nouveau la rivière, il eut alors sous les yeux le drame dans sa scène la plus

(1) Te voilà pris, camarade *moussiou*...

atroce et dans son effroyable dénoûment : il vit la fin du passage de la Bérésina.

Depuis le village jusqu'à la berge, la plaine semblait un vaste parc peuplé de bétail humain. Rôdeurs, déserteurs, avec leurs femmes, leurs chariots, leurs animaux, toute cette foule se présentant sans ordre devant les ponts et les trouvant défendus avait voulu se retourner, se détourner, se diriger; mais, heurtée et versée sur elle-même, elle s'était amoncelée d'instant en instant dans une plus irréparable confusion. Ainsi, tandis que les troupes régulières, être puissant, ordonné, volontaire, s'écoulaient vers la France sur ce chemin de planches jeté par Eblé, tandis que ce flot humain maîtrisait cet obstacle d'eau, l'écume de l'armée s'arrêtait à ce barrage et fermentait dans ce cloaque; masse tellement épaisse, inextricable, que son aspect n'avait en soi rien de douloureux; seulement, une rumeur continue régnait sur elle et révélait sa vaste souffrance. Car ils tentaient de s'évader, tous ces prisonniers : les uns, prétendant au passage direct et pénétrant dans cette tranchée que bordaient des murs de cadavres, osaient forcer les consignes, affronter les sentinelles exaspérées; d'autres se jetaient tout nus au fleuve, leurs corps roses luttaient contre les eaux d'encre; d'autres encore s'embarquaient sur des trains de glace, mais ceux qui se débattaient à la nage, éperdus, les chaviraient; et la Bérésina, pleine de leurs soubresauts, grosse de leurs débris, n'était plus qu'une cuve d'enfer où bouillaient tous ces damnés. Accrochés aux chevalets, quelques-uns réussissaient à se hisser sur les tabliers des ponts, qui, par instans, s'enfonçaient et disparaissaient sous l'eau; mais la rive droite leur demeurait interdite, car des chevaux sans maîtres stationnaient là et barraient la voie; à demi harnachés, ou traînant encore leurs brancards, ils se serraient les uns les autres en un impénétrable rempart. Chassés ainsi par les hommes et cernés par les bêtes, ces misérables prenaient le parti de mourir; ils se tuaient à coups de pistolet, ils se perçaient avec leurs armes, ils plongeaient la bouche grande ouverte et les yeux fermés. L'eau fuyait, le temps fuyait, et des existences nouvelles revenaient sombrer à ce gouffre, et d'autres consciences, acculées aux mêmes misères, reproduisaient incessamment ces scènes de violence et de désespoir.

Tout à coup, la batterie russe, détonant auprès de Verdy avec ce bruit furieux que produit le canon par les temps de neige, lança sur les mourans une nouvelle menace de mort; et, dans cette foule en agonie, il se trouva encore des voix pour crier, de la vie pour s'épouvanter. Les boulets volaient et labouraient ce champ de chair; devant eux, les vivans sautaient à l'eau comme

des grenouilles effarouchées par le pas d'un promeneur; les morts jaillissaient en l'air, se disloquaient avec des gestes extravagans, tombaient et pleuvaient sur le fleuve...

Verdy ne soutint pas davantage ce spectacle. Incapable de réfléchir, ou seulement de se souvenir, il croyait que l'armée entière expirait là et que la patrie en marche aboutissait à ce massacre; devant ce deuil irréparable, il ne sentait plus ce que souffrait son corps, mais bien cette honte, nouvelle au renom français. L'idée de ce grand déshonneur grandissant encore dans son cerveau troublé, il arrivait à cette extrême limite de douleur par delà laquelle l'homme tombe en démence; glissant à bas de son cheval, il s'abattit et se débattit sur la neige, face contre terre; il tordit l'une avec l'autre sa main glacée et sa main sanglante. Car, c'est un rare malheur pour un homme quand il sent tomber sur son front le fléau général dont le monde est flagellé, et quand tout le désordre, toute l'injustice, toute la ruine qu'il y a dans une guerre viennent à peser sur sa seule conscience.

Tout à coup un étrange danger, qui pouvait être le salut, surgit près de lui : la terre gelée avait résonné sous le choc d'un boulet lancé du ciel ou de la terre. Surpris, presque joyeux, il se redressa et, par delà le fleuve, sur le plateau à gauche du bois où la chaussée s'enfonçait toute droite, il vit une batterie française qui entrait en ligne et ouvrait le feu. Les canonniers s'empressaient au service de leurs pièces; les plumets rouges de leurs kolbacks flottaient au vent : c'était l'artillerie à cheval de la garde. Ainsi, la garde avait franchi, l'Empereur avait franchi; l'armée continuait de marcher vers ses quartiers d'hiver; ceux-là, tous ces autres sur l'autre rive étaient sauvés...

— Prêtez-moi une arme! cria-t-il. Laissez-moi me tuer!... Tuez-moi vous-mêmes!... J'ai assez souffert!

S'aidant du geste pour demander cette mort, il ouvrit sa pelisse et son dolman, écarta sa chemise et montra à découvert sa poitrine lasse de respirer, son cœur fatigué de battre. Pas une de ces brutes ne lui fit grâce; il regarda, il appela vers la rive qui était encore la France, puis marcha quelques pas au hasard, s'arrêta, tourna sur lui-même, chercha de toutes parts l'issue partout impossible. Mais alors on eût dit que la mort l'avait exaucé, car tout son corps, vidé par l'hémorrhagie, s'affaissa; la faiblesse coupa court au délire; il tomba dans une longue syncope que n'interrompirent ni les bruits voisins du canon, ni les rumeurs lointaines de la bataille.

Quand il revint à lui, Studzianca fumait toujours; sur la

rive droite, le combat s'était éloigné hors des vues; le vent soufflait maintenant du nord; on n'entendait plus rien.

— Où suis-je? demanda-t-il, et, se dressant sur son séant, il rajusta ses vêtemens que les Cosaques venaient de fouiller. La figure de l'homme qui l'avait blessé se penchait curieusement vers lui: il ne la reconnut pas. Puis, la lourdeur de son bras lui fit sentir sa blessure, la mémoire des derniers événemens revint lentement à son esprit. De nouveau, il regarda par delà le fleuve, du côté de la France. Plus de canonniers là-bas, sur la clairière nue, et c'était bien fini : la Grande Armée avait franchi la Bérésina. Comme pour marquer la fin de l'événement, la neige commençait à tomber, dense, molle et muette; elle voilait de toutes parts le paysage; puis, son rideau trouble se ployait au sol et devenait un suaire pour tous les morts. Rien ne rompait cette chute blanche du ciel sur la terre; rien, si ce n'est la rougeur atténuée de quelques coups de canon, distans, assourdis, fictifs, pareils à des lueurs de pyrèthre accompagnées par un tonnerre d'opéra.

Verdy comprenait à présent tout le plan de l'empereur: la démonstration devant Oukoloda, le passage ici; le sacrifice prémédité de la division Partouneaux; le rôle de sauvegarde rempli jusqu'au bout par Victor. Et, comprenant mieux, il souffrait davantage. Car toutes ses erreurs des derniers jours, calculs, efforts, privations, mécomptes, humiliations, regrets; oui, tout, et l'espoir même, cela lui montait aux lèvres comme un vomissement : il voulait se plaindre et ne pouvait que gémir. Elles coulaient cependant, ses larmes de soldat et d'homme de cœur; et, venues du fond de son être, rien qu'en coulant, elles lui faisaient du bien. Mais le Cosaque, toujours penché vers lui, le caressa du geste et du regard; puis, secourable à l'homme accablé, souriant à celui qui pleurait, il leva la main et, du doigt, lui montra le ciel.

XI

Le lendemain, des détachemens nombreux de prisonniers partirent de Borisof dans toutes les directions. L'un d'eux, fort de cent hommes de convoi et de cinquante soldats d'escorte, marchait à destination de Kharkof; Verdy comptait à cet effectif: avec lui, ce Cosaque, auteur de sa blessure et de sa captivité, qui s'était fait volontairement son garde du corps. Celui-là se nommait Mikaïl; bien qu'il n'eût aucun grade, ses camarades respectaient en lui son âge, et ils lui obéissaient.

La troupe quittait chaque jour le gîte vers neuf heures, après avoir mangé la ration de *cacha;* le soir, en arrivant, on faisait un

autre repas, et les abris étaient suffisans, les hôtes charitables, le sommeil prolongé paisiblement jusqu'au matin. Après tant de souffrances, cette vie régulière dans sa tristesse, assurée dans sa misère, semblait à Verdy comme du bonheur. Sa plaie ne saignait plus, il la croyait guérie. Puis, on ne lui avait pas pris tout son or, mais seulement celui que renfermaient ses poches : il tâtait avec satisfaction, entre sa ceinture cramoisie et son gilet écarlate, cette bourse qui lui garantissait pour longtemps les vivres, les liquides, et les vêtemens. L'ennui de ne pouvoir parler sa langue lui semblait grand; mais il découvrit à la fin, parmi ces rangs de Polonais et de Prussiens, un hussard de son régiment qu'il n'avait pas reconnu d'abord. En effet, cet homme plié sur lui-même, réduit, défiguré, cet invalide tout noirci par la fumée des feux de bivouac rappelait peu le beau conscrit de dix-huit ans, arrivé au régiment deux jours avant le passage du Niémen. Ses paupières plissées et jointes cachaient ses yeux bleus; seules, ses dents éclatantes de blancheur dans sa bouche souffrante, prouvaient encore de la jeunesse et de la santé. Une casaque somptueuse de soie rose brochée d'argent, qu'il avait taillée lui-même dans quelque robe de bal, cachait son habit d'ordonnance, tout brûlé et déchiré. Il ne cessait de geindre et de pleurer.

— J'avais un bon petit *konia*, mon lieutenant. Il me portait mes frusques, mon pain, et deux bouteilles de rhum...

Au souvenir de ces deux bouteilles, ses gémissemens l'interrompirent : il suffoquait de chagrin.

— Allons, Maillet, du courage... n'y pense plus à ton *konia*. Moi aussi on m'a pris mon cheval... Alors tu t'es fait ramasser devant le pont, comme les autres?

— Oui, mon lieutenant.

— Et pourquoi n'as-tu pas passé?

— Je voulais bien passer. Mais il y avait du feu partout sur le bord; les autres ne passaient pas non plus; alors j'ai été me chauffer auprès d'eux; ils m'ont donné de leur fricot.

— Et tu as oublié de passer?

— Oui, mon lieutenant, je ne sais pas comment ça m'est venu... J'avais chaud, mon lieutenant, j'avais chaud...

Il pleura encore, puis il se reprit à dévider ses souvenirs. D'abord, le pont de gauche s'était cassé dans le milieu. Il faisait nuit, les pontonniers dormaient. Alors le grand général maigre qui ne se couchait jamais allait pour les faire relever et pour leur commander la besogne. Ils n'en pouvaient plus, ils n'avaient pas la force de tenir leurs outils; le général travaillait avec eux, il choisissait le bois, il regardait aux forges si les clous étaient bien forgés, il parlait aux ouvriers pour leur donner courage. Il venait

aussi près des traînards, il criait qu'il allait les faire fusiller s'ils ne franchissaient pas ; que le chemin était libre ; qu'il fallait profiter du moment, et qu'on trouverait à manger sur l'autre bord. On le laissait dire ; ce n'était pas faim qu'on avait, c'était froid. Puis, le corps des Italiens arrivait, puis la garde ; dans ces momens-là, il y avait bien de l'embarras sur les ponts ; les chevaux crevaient les planches avec leurs pieds, ils s'y cassaient les jambes, on ne pouvait plus les déprendre ; il fallait les jeter à la rivière. Et monsieur le maréchal était là qui sacrait contre tout le monde...

Dans la maison où ils couchèrent, le premier soir d'après leur rencontre, un enfant donna à Verdy deux pommes cuites.

— Tiens, Maillet, partageons, proposa l'officier.

Le soldat examina le fruit, le flaira, y mordit, puis le rejeta avec dégoût.

— Ce n'est pas comme les pommes de chez nous, dit-il. — Et dès lors, il tomba dans cette manie, de comparer avec ceux de son pays, tous les objets qu'il rencontrait ; il alla jusqu'à dire que cette neige était trop blanche, trop froide, et que la neige du Jura valait bien mieux. Il dura trois jours encore, mais il s'abîmait d'heure en heure dans son désespoir plus profond ; promenant autour de lui des yeux hagards, il semblait chercher partout sa conscience, éparse au loin sur ces choses dont se composait son immense chagrin. Pourtant, il retrouva la force de demander si l'on ne devait pas bientôt voir des côtes, pourquoi ce pays était si plat, quand on arriverait au bord de la mer...

La troupe quittait Mohilef par un beau soleil glacial, elle s'assemblait pour un de ces appels du matin où manquaient chaque fois quelques nouveaux numéros, quand on aperçut ce hussard accroché sous l'enseigne d'une boutique, portant des épaulettes de neige sur sa casaque de brocatelle. Il était sorti pendant la nuit et s'était pendu.

« L'important, voyez-vous, c'est de vouloir vivre... » Verdy se ressouvint à propos de ces paroles capitales ; se roidissant dans cette volonté, il se fit gaillard pour défiler devant le cadavre. Il fredonnait un refrain de bivouac ; pourtant il ne put empêcher ses yeux d'aller et de dire adieu à ce mort qui avait été son soldat et son serviteur.

Dans cet instant même, sa blessure le mordit à l'épaule, et pliant sous cette douleur subite, il chancela durant une seconde au bord d'un de ces vertiges, signes de mort commençante ou de vie suspendue, qui, depuis ses misères, marquaient de leur trouble aigu toutes ses émotions. Il s'arrêta, et laissant quelques rangs s'écouler, attendit que Mikaïl arrivât à sa hauteur.

— Tu m'as fait mal, vieux sauvage... je souffre, lui dit-il, —

et il se remit en marche à côté de lui. Le Cosaque le comprenant aux gestes, touché par son accent de reproche, porta humblement la main à son bonnet. Une croix de cuivre ornait cette coiffure; tout autour frisonnaient d'abondantes boucles grises sous lesquelles souriait un singulier visage martial et fatigué, humble et respectable, bienveillant et dur.

Dès lors, cramponné à la hampe de la lance, s'adossant à la balle de fourrage que portait toujours le cheval, Verdy ne quitta plus Mikaïl. Starodoub, Gloukov... il retrouva plus tard ces noms sur la carte, en suivant avec la pointe du crayon son douloureux itinéraire. Mais peu lui importaient alors ces lieux pareils, atteints au bout de journées pareilles : termes quelconques, posés entre des jours de silence et des nuits de souffrance, par qui la fièvre succédait à la marche, et la maladie à la fatigue. Des maisons irrégulières, jetées pêle-mêle à droite et à gauche de la rue, des échoppes étroites marquées de noms incompréhensibles, des clochers en forme de poires, des traîneaux qui filaient, des gens emmitouflés qui ratelaient la neige : c'étaient sans cesse les mêmes images, libres, harmonieuses, paisibles; mais elles ne le reposaient plus comme après les premières étapes; elles l'offensaient plutôt par leur douceur même, et dansantes dans sa tête au rythme troublé de son cœur, elles moquaient et maudissaient sa vie, devenue serve, maladive et vagabonde. Cependant, quelques figures rencontrées se gravaient au hasard dans sa mémoire; il les y retrouva dans la suite, sans pouvoir les rattacher à des souvenirs de lieux. Une fille l'agaça un jour d'œillades et de sourires; elle savait des mots français : « Je vous aime... », « vous êtes jolie... »... Ailleurs, un gros moine fleuri l'exhorta en latin à faire pénitence, l'avertissant qu'il comparaîtrait bientôt au tribunal de Dieu... Un savetier lui vendit des bottes molles avec de la graisse pour les entretenir... Un valet de laboureur, quittant sa charrue, vint une fois jusqu'au bord du chemin; il se disait soldat français; après Smolensk, voyant qu'on allait si loin, il avait déserté pour se faire domestique; il retournerait à Montmartre dès qu'il aurait gagné l'argent du voyage...

Mikaïl, en lui faisant chaque soir des aumônes de pain et de lard, lui sauva sans doute la vie, car lui-même n'avait plus l'énergie nécessaire pour se procurer des alimens, ou seulement pour les défendre une fois conquis. Cependant, réparer ses forces devenait chaque jour plus urgent, à mesure que la règle sauvage de la force s'imposait davantage dans ce groupe d'hommes misérables, avilis, retournés aux pratiques de la concurrence animale. La dysenterie et d'autres contagions commençant à ravager le troupeau, les rivalités s'exercèrent sans merci, car ceux qui résis-

taient à la maladie trouvaient dans leur santé un avantage dont ils profitaient avec âpreté; les autres déclinaient plus vite par l'effet de cette dure sélection. Une nuit, un Cosaque, en faisant sa ronde, découvrit un sous-officier allemand occupé à étrangler son voisin de litière. On lui donna le knout, on lui mit les menottes; et il suivit patiemment, stupidement, attaché à la queue d'un cheval.

Un soir qu'on arrivait dans un bourg obscur et boueux, il fallut attendre longtemps, sous la neige, devant la porte du refuge. Les gens du lieu discutaient, leurs lanternes à la main, ne sachant pas au juste qui d'entre eux détenait la clef, ni ce qu'il convenait d'entreprendre pour soulager ces malheureux. Un petit vieux parut enfin, auquel les autres firent de vifs reproches; très honteux, il s'empressa pour ouvrir et peina, souffla, jusqu'à ce que la serrure eût grincé et cédé. On le vit hésiter sur le seuil de l'antre, suffoqué par l'odeur de cadavre que dégageait cette gueule, pleine d'horreur et d'obscurité. Les premiers qui pénétrèrent derrière lui aperçurent en effet dans un coin un corps putréfié qu'ils allèrent jeter au loin. Les autres suivirent sans dégoût, se précipitèrent vers le fond de l'abri, se battirent entre eux comme des chiens pour la place à la paille, se baugèrent dans la boue comme des pourceaux. Verdy, pris de nausée, resta debout près de la porte en s'appuyant contre le mur. Faible à mourir, épuisé de soif, il grelottait et bouillait tout à la fois; et, de sa main glacée jusqu'à son épaule ardente, palpait son bras et cherchait sa blessure. Les lèvres de la plaie bâillaient et gluaient sous les doigts; à l'entour, une enflure déformait le membre, venait douloureusement au contact de la chemise. Il se dévêtit, pensant que l'influence de l'air froid pourrait atténuer cette brûlure où tout son sang venait se consumer, et, demi-nu, prolongea longtemps dans l'obscurité cette station passive et douloureuse. Tout lui était impossible, la guérison, le repos, l'évasion, la mort même. Puis le sentiment prolongé de son impuissance le stupéfia; et l'amenant à une rémission momentanée de ses misères, le jeta dans un fatigant sommeil tout plein de rêves.

Mikaïl rentra, tenant à la main une chandelle allumée dont l'éclat lui faisait cligner les yeux. Il levait avec précaution les pieds, comme craignant de tomber dans la paille et de l'incendier. Son regard se croisa avec celui de Verdy, et toute sa figure respira aussitôt la compassion et le repentir. Il s'approcha du malade, l'empuantit de son odeur d'eau-de-vie, lui prit la main, examina la blessure, et se mit à hocher la tête en suivant d'un œil attendri le lacis bleu des veines, sous la peau pourprée et distendue. Il fit le signe de la croix, poussa un profond soupir et ressortit.

Son pas lourd vagua au dehors, s'éloigna, revint. Cependant, la clarté changeante qui veillait sur les dormeurs jetait des ombres variables entre les corps couchés le long du mur; et le bruit de cette marche, les jeux de cette flamme, cette alternance de formes humaines, tout prenait part au malaise de Verdy, tout pesait sur sa conscience et comprimait les parois de son cœur.

Le Cosaque rapporta en souriant un seau plein d'eau, retroussa ses manches, tira un linge des fontes de sa selle; puis, sans cesser de parler à son prisonnier du ton lent et caressant dont on raconte une histoire à un petit enfant, il se mit à laver la plaie. La fraîcheur de ce contact faisait frissonner Verdy; entièrement réveillé, il s'amusait des gestes attentifs et maladroits par lesquels le soldat s'étudiait à des manières de chirurgien. Le chiffon tomba au fond du seau, et Mikaïl, le cherchant à tâtons, promena en tout sens son gros bras rouge, tandis qu'une flottante pellicule de glace miroitait à la clarté de la chandelle. Il mit le comble à ses soins en régalant son blessé d'une gorgée de vodka; lui-même but ensuite, par politesse. Satisfait enfin de ses bonnes actions, il passa à ses devoirs envers sa propre personne.

Il ôta sa chouba tout usée au col et aux manches et, le torse nu, se mit à enduire minutieusement de suif la surface intérieure de sa chemise. Il se rhabilla ensuite, dit ses prières, s'allongea dans la paille en prenant sa selle comme oreiller. Verdy, cédant à l'exemple et à la fatigue, glissa endormi à côté de lui.

L'étape du lendemain fut longue. D'un bout à l'autre de la journée, on vit la campagne se modeler et changer d'aspect; de nombreux villages émergèrent hors du désert hivernal. Leurs petites maisons frileuses fumaient doucement, fermées sur elles-mêmes, mortes à toute vie extérieure. La route, affranchie de cette raideur rectiligne avec laquelle elle perçait tantôt la steppe, contournait maintenant les croupes et s'en allait d'un mouvement sinueux que soulignait le cordon des poteaux, posés de verste en verste.

« Eh bien! quand je mourrais?... » songeait Verdy sans ennui; et cette passivité était à elle seule un signe assez grave d'usure totale et de déclin.

Pour la première fois, sa fièvre n'avait pas décru au matin; ébloui d'apparences lumineuses, assourdi de tintemens d'oreilles, il soutenait de sa main saine son bras malade, insupportable à son épaule. A la halte de midi, il s'évanouit. Les Cosaques le remirent debout par quelques rasades d'eau-de-vie, et il alla deux heures encore, ivre et gémissant. Tombé de nouveau, il ne put plus se relever. Alors, Mikaïl l'établit sur son cheval. Il le tâtait par intervalles, craignant qu'il ne vînt à geler, et le des-

cendait, le contraignait à marcher. Ils traversèrent ainsi une forêt, puis ce fut le soir; et, comme il y avait des maisons tout auprès, le chef du détachement prit son parti de s'arrêter là pour y passer la nuit.

Une avenue s'embranchait à gauche sur la route et gagnait une sorte de petit château à deux ailes et à deux étages, ouvert sur sa façade par une vérandah; un autre chemin se dirigeait à droite vers des maisons de dépendance, groupées en un tout petit village. Le détachement attendit à ce carrefour, tandis que l'officier montait au perron, frappait à la porte et demandait la couchée. Il reparut, disant le nom du lieu, Bieli-Khoutor, et celui du propriétaire, Gvozdef. Le barine chassait au bois depuis le matin; il fallait l'attendre, car il était très colère, et personne, en son absence, n'osait admettre des étrangers chez lui.

Cependant deux femmes enveloppées de pelisses parurent au bout de l'avenue. L'une devançait l'autre, qui semblait ne s'approcher qu'à regret. Bientôt on put voir le détail de leur costume et de leur visage, et distinguer la maîtresse de la suivante, la jeune fille de la vieille gouvernante. Derrière elles, des domestiques portaient dans des paniers et dans des vases du pain, du sel, du beurre, du lait et du thé.

— Allons, levez-vous! Caïns! maudits! ces bonnes âmes vont vous faire la charité, criaient les Cosaques à ceux qu'ils escortaient.

Les retournant à coups de pied, les poussant avec leurs perches, ils les obligèrent à se redresser et à s'aligner. Seul, Verdy demeura étendu à terre; Mikaïl, debout auprès de lui, empêchait qu'on ne le maltraitât.

— Vois comme celui-là est pâle, Sacha, disait la jeune fille arrêtée devant lui; et, tenant à la main un verre rempli de thé fumant, elle s'avança davantage.

— Il ne veut pas boire! poursuivit-elle avec consternation quand Verdy, soutenu par Mikaïl, eut, d'un violent mouvement de tête, détourné et répandu le breuvage.

— C'est la fièvre qui le tient dans le corps, expliqua Mikaïl. Offrez-lui une boisson froide, et il boira. Il n'a soif que d'eau glacée; quand je ne lui trouve pas d'eau, il mange de la neige. Il ne se défend plus contre le mal; il désire la mort.

— Hélas! un si jeune homme!... C'est un Français, je le reconnais bien à sa mine. Est-il officier?

— Oui, il a la croix d'honneur que leur Empereur leur donne. Je peux vous dire qu'il est brave, car c'est moi qui l'ai blessé, par malheur, en le faisant prisonnier. Il arrivait au galop sur nous, pour nous traverser, tout seul contre nous tous. Alors, je

l'ai touché au bras avec ma lance. Depuis ce temps-là, je le garde et je le nourris; il n'y a pas plus d'une heure, je l'ai encore empêché de geler. Mais malgré tout, son mal augmente; je crains bien que Dieu, pour mes péchés, ne le fasse mourir...

La jeune fille s'écarta pour conférer tout bas avec la gouvernante : on vit la vieille stupéfaite lever les bras au ciel.

— Écoute, Sacha, conformons-nous à la parole de Dieu. Demandons aux soldats qu'ils nous donnent celui qui souffre ; et s'ils refusent, nous les paierons...

— Y pensez-vous, Véra Ivanovna! Acheter cet homme! Et que dira le barine?

— Il se fâchera, c'est sûr. Mais sa colère ne peut pas me faire mourir, tandis que mon indifférence à moi peut faire mourir cette pauvre créature de Dieu. Vois comme son existence tient à peu de chose; un mot peut en décider. Son âme elle-même hésite entre ce monde-ci et l'autre; il est malheureux au point de désirer la mort. Eh bien! rachetons-le, et nous lui ferons désirer la vie. Sacha, pense à sa mère et à sa sœur... Qui sait, peut-être est-il marié? pense à ses petits enfans, Sacha. Va trouver le chef des soldats et dis-lui que je lui paierai la somme qu'il voudra. Dis-lui que nous donnerons un médecin au malade, et que nous garderons le prisonnier; et quand la guerre sera finie, nous le renverrons libre et guéri, à la grâce de Dieu. Va, Sacha... Je paierai la somme en pièces d'or.

La vieille hésita, soupira, se signa, obéit, puis revint avec la réponse du commandant.

— De l'eau-de-vie, dis-tu, Sacha? Ah! les pécheurs! Mais, va, ils ne m'empêcheront pas de faire le bien. Donne-leur un peu d'eau-de-vie, puisqu'ils le veulent, très peu, pas assez pour qu'ils s'enivrent.

Verdy, comprenant qu'il s'agissait de lui, s'était à demi relevé. Appuyé sur le coude, il observait. Par une de ces intuitions instinctives qui n'abandonnent pas l'homme le plus menacé, il devinait que cette enfant, avec sa charité, pouvait être un dernier recours; voulant lui plaire, il se redressa davantage pour libérer son bras gauche, et, du bout des doigts, jeta vers elle plusieurs baisers.

Elle le vit, le comprit, et lui sourit.

Le *chef des soldats* exigea d'elle un papier par lequel elle déclarait prendre volontairement le blessé dans sa maison et promettait de le rendre à la première réquisition de l'autorité militaire. Cependant, Sacha préparait le lit, allumait le poêle dans une chambre vide du premier étage; les Cosaques commençaient sous la voûte du vestibule un *pianstvo* copieux. Puis deux

domestiques suivis par Mikaïl allaient ramasser le malade au bord du chemin et le rapportaient assis sur une chaise.

— Doucement, vous autres, commandait le Cosaque qui, fort incapable de se diriger lui-même, prétendait diriger les porteurs. Je vous dis que c'est son bras droit qui est blessé... Pas de secousse... Vous marchez tout de travers. Ah! les gueux! Leur chemin est plein d'embûches!

Plus il parlait et s'évertuait, plus son ivresse s'aggravait. Arrivé devant la maison, il était en plein attendrissement.

— Ah! *vaché blagorodié!* (1) disait-il humblement à Verdy. Pardonnez au soldat Mikaïl! Pourquoi faut-il qu'en ce moment mon jugement soit un peu troublé? Peut-être ai-je trop bu d'eau-de-vie à votre santé? Ah! comme Dieu m'éprouve!

Il se mit à genoux par terre, fit sa prière, frotta son visage avec de la neige, et s'en couvrit la tête comme d'une cendre de repentir.

— *Pomilouï, Boje moï, pomilouï* (2)... disait-il, demandant au ciel la consolation de son chagrin, la restauration de ses facultés. A la fin, il se releva, convaincu qu'il n'était plus ivre, et revint en chancelant vers Verdy.

— Si je vous avais connu comme je vous connais, balbutia-t-il... Gloire à Dieu!... Je ne vous aurais pas frappé... Maintenant, il faut que je vous bénisse, car, sûrement, nous ne nous reverrons plus en ce monde...

— Que me veut-il donc? songeait Verdy à qui les détails de cette scène avaient en partie échappé. Mais un geste suffit à lui résumer toutes les paroles : ce fut le geste de cette vieille main, sortant de la chouba pelée, qui traçait sur son front le signe de la croix. Et les serviteurs entrèrent dans la maison.

XII

Il était nuit close. Gvozdef revenait en traîneau de la chasse, car une douleur de jambe, dont il souffrait depuis sa cinquantième année, l'empêchait de monter à cheval. Il avait tué deux renards, dont il rapportait les dépouilles pour s'en faire une pelisse d'automne. Mais de grands feux aperçus de loin, tout autour de son village, l'inquiétèrent; et les reconnaissant pour les cuisines improvisées par la troupe des Cosaques et des prisonniers, il arriva fort irrité aux premières maisons.

— Je pense que tous ces Égyptiens sont venus de l'enfer exprès

(1) Votre haute-naissance.
(2) Ayez pitié, mon Dieu, ayez pitié!...

pour incendier mon domaine, grogna-t-il en menaçant de sa canne son garde Goloborodko.

— Véra Ivanovna nous a commandé de les recevoir, de leur prêter nos marmites, d'étendre pour eux de la paille sous les hangars. Elle-même a recueilli chez vous un capitaine français...

— Un Français chez moi !... Touche au château, Micha !

Les chevaux repartirent au galop.

— Plus vite ! leur commandait le maître, sifflant lui-même entre ses vieilles dents. Ils tournèrent dans la cour et ralentirent, connaissant bien la courbe qu'il leur fallait décrire là, en éteignant l'allure. Déjà Gvozdef, appuyé sur son bâton, avait sauté hors du véhicule ; il poussa violemment la porte, sans attendre qu'on lui ouvrît. Derrière lui, les domestiques posèrent sur les dalles les peaux sanglantes des animaux.

— Que je suis contente que vous ayez tué deux renards ! dit Véra, descendue rapidement à sa rencontre ; et elle baisa la main que le vieillard retirait de la moufle épaisse.

— Et moi je suis mécontent, répondit-il avec calme, sa rage s'étant brusquement apaisée à la vue de la jeune fille. Son bonnet ôté, il se mit à peigner avec ses doigts sa barbe rousse et blanche, toute chargée de givre.

— Oui, mécontent... Au moment où je rentre chez moi et demande si nos armées ont remporté une nouvelle victoire sur les incroyans, j'apprends que vous avez abrité sous mon toit un de ces maudits.

— Mon père, c'est un officier blessé... J'ai craint pour vous qu'il ne mourût devant votre porte.

Ils montaient l'escalier côte à côte, la main dans la main ; Véra reprit :

— Vous a-t-on dit toute la vérité ? Les chefs des Cosaques refusaient de me céder le prisonnier ; j'ai dû payer pour l'avoir.

— Payer pour avoir chez vous votre ennemi ?... Avec mon argent !... Payer ce chien avec mon argent ! Pourquoi, dites, pourquoi avez-vous fait cela ?

Il lui serrait le poignet et la menaçait de ses yeux fauves, tout pétillans de haine au fond de sa figure velue. Elle pâlit un peu, mais ne faiblit pas :

— Mon père, ne viens-je pas de vous le dire ?... Je l'ai acheté pour le soigner.

ART ROË.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LE RÈGNE DE L'ARGENT

V[1]

LES SOCIÉTÉS PAR ACTIONS, LE PATRONAGE ET LE PROGRÈS SOCIAL

Les grandes compagnies, les sociétés par actions, sont un obstacle à l'omnipotence de l'État, partant à l'oppression de l'individu par la collectivité et à l'asservissement de la collectivité par les agens du pouvoir. Les compagnies barrent la route au collectivisme, et, nous croyons l'avoir amplement démontré, tous ceux qui s'efforcent de renverser cette barrière travaillent, bon gré, mal gré, à frayer le chemin au collectivisme (2). Les grandes sociétés anonymes sont, par le fait même de leur existence, un rempart des libertés privées et des libertés publiques; car elles ne pourraient être remplacées que par des monopoles d'État, et, publiques ou privées, toutes les libertés seraient atteintes, du même coup, par la multiplication des monopoles d'État. Nationaux ou municipaux, les monopoles transformeraient peu à peu les citoyens, de producteurs et de consommateurs libres, en fonctionnaires révocables et en cliens forcés de l'État. La liberté, dans ce qu'elle a d'essentiel, se trouve donc solidaire des compagnies, c'est-à-dire de la libre association des capitaux; mais cela échappe au vulgaire. Les libertés qui lui sont ainsi garanties, il

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars, 15 avril, 15 juin 1894 et 15 février 1895.

(2) Voyez, en particulier, dans la *Revue* du 15 février, l'étude ayant pour titre : *les Grandes Compagnies, l'État et le Collectivisme.*

ne les sent pas, il n'en a pas conscience; elles sont en quelque sorte invisibles au public qui en profite.

Au lieu de reconnaître les compagnies pour ce qu'elles sont réellement, malgré tous leurs défauts, — un des boulevards de ses libertés, — la foule, presque partout nourrie de préjugés, se plaît à les dénoncer comme des puissances oppressives. On accuse leur tyrannie à la fois vis-à-vis du public et vis-à-vis de leurs employés, de leurs ouvriers. Uniquement soucieuses de grossir le dividende de leurs actionnaires, les compagnies, assure-t-on, laissent percer partout une indifférence cynique pour les commodités du public, comme pour le bien-être de leur personnel, rançonnant l'un, exploitant l'autre, sans voir dans leur clientèle, comme dans leurs ouvriers, autre chose qu'une éponge à suer des écus. Voilà, n'est-il pas vrai? un double grief qu'on ne nous permettrait point de passer sous silence.

I

Que le public soit la victime des compagnies et qu'il ait intérêt à leur substituer partout l'État, cela ne peut être soutenu que des braves gens qui se font de l'État une idée chimérique, se le représentant comme un être surhumain, doué de toutes les perfections, et oubliant ce que sont, en fait, les administrations publiques. Les services de l'État, nous l'avons déjà dû constater, sont presque toujours plus dispendieux que ceux des compagnies; bien peu échappent à cette maladie administrative qu'on appelle « le coulage »; et il est rare qu'ils compensent leur cherté par leur supériorité. On se plaint, par exemple, des lenteurs ou du manque d'égards des employés des compagnies; mais je n'imagine point que pour les rendre plus polis, plus prompts, plus prévenans, plus patiens envers le public, il n'y ait qu'à les changer en fonctionnaires et qu'à convertir leur casquette en képi. Le droit à l'indolence et à l'insolence n'est-il pas de ceux que s'arrogent volontiers les plus minces fonctionnaires? Quant aux comptables et aux commis qui soupirent après le titre d'employé de l'État, je doute qu'il leur rapporte rien, si ce n'est la faculté de sommeiller sur leur pupitre, accordée si largement, dans les bureaux de nos ministères, à tant de chefs et de sous-chefs.

Pour le public, une chose est claire, qu'on ne saurait trop lui rappeler : la conversion des compagnies en services de l'État lui ferait perdre, le plus souvent, un droit de recours. On sait combien, chez nous, il est difficile d'avoir un recours contre l'État; combien coûteux et malaisé de se faire rendre justice par lui. Il est,

d'habitude, juge et partie à la fois. Il s'attribue, chez nous au moins, dans notre patient pays de France, des privilèges qu'il dénie à tout autre. En dépit de tant de révolutions, il est toujours prompt à faire valoir sa souveraineté; il pratique sans scrupule le *quia nominor leo*. Qui agit ou parle en son nom est enclin à traiter le public de haut, comme un seigneur son vassal. S'il reste, dans notre République, des traces de l'ancien régime, c'est là surtout, dans l'attitude de l'État et dans les procédés de ses agens vis-à-vis des particuliers. L'abolition du droit divin n'y a rien changé; pour parler au nom du peuple, les fonctionnaires n'en sont peut-être que plus arrogans. Le moindre commis, parodiant Louis XIV, semble marmotter, derrière son guichet : « L'État, c'est moi! » — Bref, chaque fois qu'un service passe des mains d'une société aux mains de l'État, le public y perd deux choses : une garantie et un recours (1).

Quant aux bonnes âmes qui se plaignent de la rapacité des compagnies et qui se persuadent que, pour abaisser les prix et les tarifs, il n'y aurait qu'à substituer l'État aux sociétés privées, elles oublient que, le plus souvent — pour les chemins de fer, pour les omnibus, pour le gaz, pour les eaux — l'élévation apparente des tarifs est le fait même des impôts et des taxes mis par l'État et par les municipalités; si bien que, d'habitude, l'État et les villes prélèvent, sur toutes les affaires, incomparablement plus que le capital et les actionnaires (2). Le fisc est autrement vorace que le

(1) C'est ainsi que, pour les postes et les télégraphes, l'État n'admet pas d'être rendu responsable des retards ou des erreurs du service, et pour le télégraphe notamment, les erreurs sont fréquentes et portent souvent un préjudice réel. De ces erreurs de l'administration des télégraphes, dont il est inutile de se plaindre, j'en puis citer une qui m'a mis dans l'embarras, il y a quelques mois. Je devais aller à Lille inaugurer une série de conférences placées sous le patronage du *Comité de Défense et de Progrès social,* lorsque, à ma grande surprise, le 22 janvier dernier, je reçus un télégramme ainsi libellé : *Conférences lilloises commenceront vendredi sans votre présence.* J'allais renoncer à partir, quand une lettre m'apprit qu'on m'attendait toujours. On m'avait télégraphié de Lille : *Conférences commenceront sous votre présidence.*

(2) Je pourrais citer, de nouveau, l'exemple des Compagnies de voitures et d'omnibus de Paris qui payent à l'État et à la Ville, en droits, redevances et taxes de toute sorte, deux et trois fois plus qu'elles n'attribuent à leurs actionnaires. Ainsi les Omnibus de Paris ont, en 1892, supporté 121 francs, en 1893, 131 francs de taxes diverses par action, tandis que le dividende distribué à chacune des actions ne montait qu'à 40 francs. L'État et la Ville prélèvent ainsi trois fois plus que le capital. Voyez le *Rapport du Conseil d'administration pour l'année 1893.* Quant à la Compagnie générale des Voitures de Paris, elle payait à l'État et à la Ville, en 1893, 68,40 pour 100 de ses bénéfices bruts. Pour le bénéfice net, la recette quotidienne d'une voiture de place était en moyenne de 15 fr. 43, prix de location de la voiture au cocher. Sur cette somme l'État et la Ville percevaient en impôts 2 fr. 44 et le capital seulement 11 centimes. En d'autres termes, une voiture qui rapportait net 39 fr. 37 pour l'année, payait 890 fr. 75 d'impôts. Voyez le *Rapport du Conseil d'administration* à l'assemblée générale du 30 avril 1894.

capital; et, pour satisfaire sa faim toujours dévorante, le fisc a des complaisans qui s'ingénient à lui fournir de nouveaux alimens, multipliant à son profit le papier timbré et les formalités coûteuses. Nous en avons eu un exemple récent avec l'administration des postes et télégraphes, lorsque, pour forcer ses recettes, elle a essayé d'imposer au public l'usage d'adresses inutilement détaillées, allant, en certaines villes, jusqu'à refuser de distribuer les télégrammes expédiés aux personnes les plus connues (1).

Que si, par intérêt électoral ou par réclame politique, l'État, en s'emparant de quelque entreprise privée, renonce temporairement à un impôt et abaisse les tarifs, c'est presque toujours en se dédommageant, d'ailleurs, sur les contribuables, car l'État n'est jamais généreux qu'aux dépens du public.

Mais c'est trop insister sur une vérité assez claire d'elle-même. Venons-en aux ouvriers, au personnel des compagnies. Laissons les considérations économiques ou politiques pour le point de vue social. Aussi bien, est-ce, quant à nous, celui vers lequel nous courons partout de préférence.

II

Voyons quelle est la situation faite à la main-d'œuvre humaine par les sociétés anonymes.

Est-il donc vrai que les compagnies soient particulièrement oppressives pour les travailleurs; qu'elles écrasent l'ouvrier; qu'elles le broient dans leurs engrenages d'acier; qu'à tout le moins elles fassent de lui un esclave attaché à sa machine, comme l'esclave antique à sa meule, et que pour affranchir le travail il n'y ait d'autre moyen que de supprimer les compagnies?

Oui, il fut peut-être un temps, vers la première moitié du siècle, où les sociétés par actions, encore nouvelles et comme novices, se préoccupaient peu du sort de leurs ouvriers. Beaucoup semblaient ignorer ce qu'on a, depuis, si bien nommé « le devoir social. » Encore, cette sorte d'inconscience n'était elle nullement particulière aux compagnies anonymes, aux sociétés par actions : la faute en incombait au régime nouveau du travail, à l'introduction des machines, à la rapidité des transformations mécaniques qui, par leur importance et par leurs exigences, reléguaient la main-d'œuvre au second plan. Capitalistes, entrepreneurs, indus-

(1) La prétention de certains directeurs, dans le département du Nord en particulier, était, on se le rappelle, d'intercepter tout télégramme qui, à la suite du nom du destinataire, ne portait pas le nom de la rue et le numéro de la maison qu'il habitait, son domicile fût-il connu de tous.

triels, en proie à la fièvre des affaires et avant tout soucieux du nouvel outillage et des facteurs matériels de la production, croyaient faire assez pour l'ouvrier en lui fournissant du travail. L'industrie, encore à ses débuts, tout entière à son œuvre de transformation de la matière, ne pouvait se sentir charge d'âmes. Les ouvriers eux-mêmes, délaissant la terre et les champs pour s'entasser dans les noires usines, ne réclamaient de leurs patrons que de l'ouvrage, satisfaits des salaires relativement élevés que leur payaient les grandes manufactures. Pour toucher quelques francs de plus par semaine, ils s'estimaient heureux de pousser vers les ateliers leurs femmes et leurs enfans. Entre les patrons, souvent éloignés, et ces armées nouvelles d'ouvriers, entre le capital et le travail procédant l'un et l'autre par grandes masses, il semblait, en bonne conscience, que tout fût réglé par le contrat de louage, sans que le patron eût à s'inquiéter d'autre chose que de la durée du travail et du taux du salaire.

La richesse mobilière, je crois l'avoir déjà noté (1), semblait, à cet égard, décidément inférieure à la richesse territoriale, et l'industrie à la propriété. Tandis que, presque partoût, le propriétaire foncier, noble ou bourgeois, témoignait à ses fermiers, à ses métayers, à ses paysans, à ses voisins même, une bienveillance traditionnelle, entretenant avec eux des rapports personnels, d'homme à homme, de famille à famille, les soutenant au besoin de son appui moral et matériel, les chefs d'industrie se désintéressaient trop souvent du sort des ouvriers, des salariés employés par leurs manufactures. Si, dans les petits ateliers, la coutume, la fréquence des rapports directs nouaient encore, d'habitude, entre le patron et ses ouvriers, des liens de patronage, il en était autrement dans les grandes usines, où les bras se comptaient par centaines et par milliers, où le personnel ouvrier était souvent instable, grossissant ou diminuant selon la marche des affaires et le chiffre des commandes. Un des maux de la grande industrie, le principal vice peut-être du nouveau régime manufacturier, tel qu'il apparaît d'abord au XIXe siècle, c'est la séparation des deux facteurs humains de la production, l'isolement du capital et du travail, du patron et de l'ouvrier.

Cet isolement, dont toute la classe ouvrière allait pâtir, semblait devoir atteindre son maximum et produire ses pires effets avec les sociétés anonymes, alors que le patron, devenu en quelque sorte impersonnel, perdait tout contact avec l'ouvrier. Entre les deux, semblait-il, plus de rapports humains.

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril 1894.

Les administrateurs des sociétés par actions, réunis, une fois la semaine, au siège social, souvent loin des ateliers, à l'abri du ronflement importun des machines et des métiers, ne devaient-ils point avoir pour unique souci de grossir ou de maintenir le dividende annuel? Les actionnaires, simples porteurs de parts, rassemblés, une fois par an, dans une salle de location, pour approuver les comptes de l'année, pouvaient-ils s'inquiéter d'autre chose que du chiffre des bénéfices? Ils étaient enclins à ne voir dans la « main-d'œuvre », selon un terme courant trop expressif, qu'un instrument de travail; un outil automatique qu'un bon industriel devait se procurer au plus bas prix possible; une sorte de machine vivante dont l'entretien seul importait et dont l'usure alarmait d'autant moins qu'elle se reproduisait elle-même et que, pour la remplacer, il n'était pas besoin de l'amortir. Ces actionnaires, bonnes gens d'habitude, braves et paisibles bourgeois, n'étaient nullement, comme nous les représentent les socialistes, des monstres d'avidité et de cruauté; mais ils n'avaient pas affaire à l'ouvrier, à sa femme, à ses enfans. S'ils pénétraient dans les rouges galeries des hauts fourneaux, ou s'ils descendaient dans les sombres puits des houillères, c'était une fois, par hasard, en voyageurs qui visitent une curiosité; — l'ouvrier restait pour eux quelque chose d'impersonnel, de vague et de lointain, comme d'abstrait et d'étranger; leurs gros yeux endormis n'étaient témoins ni de son labeur ni de ses souffrances; et, sans être sourdes, leurs oreilles ne percevaient pas les gémissemens de ceux qui allaient bientôt se dénommer les damnés de l'enfer industriel.

Il n'en était de même, il est vrai, ni des directeurs ni des ingénieurs des sociétés anonymes: ceux-là étaient en rapport direct avec l'ouvrier; ils n'avaient pas de peine à découvrir, sous sa blouse ou son bourgeron, un être de chair et d'os, un être humain vivant et sensible; et, pour lui témoigner de leur intérêt, pour se préoccuper de sa destinée au sortir du travail, beaucoup n'ont pas attendu les sommations du socialisme. La preuve en est l'ancienneté des institutions de prévoyance chez la plupart des sociétés anciennes. Dans nombre d'entre elles cependant, je veux bien l'admettre, au risque d'être injuste envers beaucoup, le devoir social, sans être entièrement méconnu, n'était ni assez bien compris, ni assez largement pratiqué. Ou mieux, presque partout, dans l'industrie, de même que dans le commerce, primait le point de vue mercantile, l'inquiétante, l'obsédante question du prix de revient, dont aucune industrie ne saurait s'affranchir. Les intérêts matériels, qui, aujourd'hui encore, pèsent d'un poids si lourd sur les meilleures volontés, reléguaient au second plan les intérêts

moraux. C'était une maxime, presque partout reçue, que les affaires étaient les affaires; que la philanthropie n'y avait rien à voir; que confondre deux domaines aussi différens, c'était préparer la ruine de l'industrie.

Un changement s'est opéré dans les esprits, chez nous du moins, en France et dans tout le monde occidental, un changement à l'honneur de la nature humaine et au profit de l'ouvrier. Si les nécessités de la production contraignent toujours l'industrie à tenir les yeux fixés sur le bilan annuel, elle n'en est plus hypnotisée, comme par le passé; elle consent volontiers à sacrifier une part de ses bénéfices, souvent même une large part, au bien-être de ses ouvriers. Chez tous les patrons et dans toutes les sociétés, ces préoccupations morales ont pris une place grandissante. Ne fût-ce que pour avoir le droit d'être sévères envers lui, soyons justes envers notre temps : si le souci de faire fortune et le mercantilisme semblent en train d'avilir les nobles carrières qui naguère s'intitulaient libérales, la passion du gain et l'esprit mercantile semblent avoir moins de prise sur les professions qui paraissaient leur domaine naturel.

Cela est particulièrement vrai de la grande industrie et des grandes sociétés. Le sentiment moral, en baisse ailleurs, se relève chez elles. Noble inconséquence de l'esprit de l'homme, si rarement d'accord avec ses principes! A l'époque même où de prétendus philosophes s'efforçaient de ravaler la nature humaine au niveau du monde animal, enseignant que l'homme et les sociétés n'ont d'autre loi ni règle que la force et le *struggle for life*, l'industrie, l'égoïste industrie, accusée de broyer les générations entre les cylindres de ses laminoirs, s'apprenait à voir dans l'ouvrier autre chose qu'un outil de chair, autre chose que des bras et des muscles loués à tant par heure. Le capital même, l'odieux capital, s'est senti des devoirs envers le travail, et l'argent, l'impersonnel argent, s'est avisé qu'il pouvait avoir des responsabilités vis-à-vis des prolétaires qu'il se vantait de faire vivre. Jusque dans les assemblées d'actionnaires, chose inouïe autrefois! on a vu des capitalistes s'inquiéter du sort du personnel et des ouvriers, réclamer pour eux un jour de repos hebdomadaire, et proposer ou voter en leur faveur des mesures qui restreignaient le dividende à toucher. La notion de la fraternité humaine et le sentiment de la fraternité chrétienne, que nous ont si longtemps rappelés en vain les devises inscrites aux murs de nos édifices et les chaires de nos églises, s'infiltrent peu à peu jusque dans les repaires traditionnels de Mammon, dans l'antre du publicain au cœur glacé que l'on s'imaginait fermé à tout autre sentiment que l'amour du lucre, jusque dans le cabinet des di-

recteurs d'usine, dans le comptoir des marchands et la caisse des banquiers. Ce n'est point, hélas! que Mammon soit déjà vaincu et sur le point d'être chassé de toutes les forteresses où il s'est retranché; mais il n'y est plus omnipotent, il ne s'y sent plus le seul maître, et, s'il ne saurait se convertir, il est obligé de faire l'hypocrite et de compter, malgré lui, avec des scrupules dont, naguère encore, son cynisme se fût ri.

L'esprit nouveau qui souffle sur l'industrie revient, pour une bonne part, à l'Évangile et aux diverses confessions chrétiennes : catholiques, anglicans, réformés, luthériens, ont compris, presque en même temps, qu'il y avait là, pour les laboureurs du Christ, des landes à défricher, une terre où jeter les semences de justice et de charité. Ils n'ont pas cru que la vertu sociale du christianisme fût épuisée par sa tardive victoire sur l'esclavage; la main jadis tendue à l'esclave antique et au serf du moyen âge, les ministres de l'Homme-Dieu l'ont offerte au prolétaire moderne, émancipé du joug servile, mais non toujours d'une misère imméritée. La papauté, dépossédée de sa couronne temporelle, s'est retournée vers les humbles; du fond de la solitude vaticane, Léon XIII a solennellement rappelé au monde chrétien les droits du travail et les devoirs du capital. Et, quelque imprudens et périlleux que nous semblent, pour la société et pour l'ouvrier lui-même, les commentaires que certains interprètes osent tirer des enseignemens du Saint-Siège, nous sommes toujours heureux de rendre un respectueux hommage aux intentions et aux actes de celui qui aime à s'entendre appeler « le pape des ouvriers (1). » Mais, si loin que porte encore, parmi les fils de ce siècle sceptique, la grande voix de Rome et des ministres du Christ, on se tromperait étrangement en croyant que, pour se mettre à l'œuvre, les patrons et les sociétés ont attendu cet appel d'en haut.

Parmi les économistes eux-mêmes, parmi ces savans terre à terre accusés, non toujours sans injustice, de se préoccuper exclusivement de la richesse matérielle et de négliger l'homme, le facteur vivant de la richesse, plus d'un s'était efforcé, dès longtemps, d'inculquer aux patrons, aux sociétés, aux capitalistes, le sentiment de leur responsabilité sociale (2). L'oublier serait pécher

(1) Voyez *la Papauté, le Socialisme et la Démocratie* (1892).

(2) Pour en citer des exemples, nous n'aurions que l'embarras du choix. C'est ainsi qu'un des vétérans de l'école économique libérale, M. de Molinari, insistait, avant les encycliques du pape Léon XIII, sur ce que « la fonction du capitaliste implique des obligations morales. » (*L'Évolution économique au XIXe siècle*, 1879.) M. J. Simon avait déjà, sous le second Empire, exposé, en plus d'un ouvrage, cette vérité qui, alors même, n'était pas nouvelle. Pour ne parler que de la France, la notion des devoirs du capital et des responsabilités du chef d'industrie s'est fait jour, de bonne heure, chez les hommes sortis de l'école saint-simonienne; en renonçant aux utopies de Ménilmontant, ils se sont souvenus, pour la plupart, des idées

par omission envers l'économie politique, comme envers les capitalistes. Et si, à cet égard, les conseils des moralistes et des hommes de science n'ont pas été mieux suivis, c'est que, individuel ou social, pour faire pratiquer le devoir, il ne suffit pas de maîtres qui l'enseignent.

Cette longue et lente prédication du devoir social n'a cependant pas été stérile. Les notions nouvelles ont peu à peu pénétré dans les dures cervelles des hommes d'affaires, et les sociétés par actions ont été des premières à les appliquer. Il en est bien peu, en France, qui se désintéressent du sort de leur personnel d'ouvriers ou d'employés. Grands manufacturiers et grandes compagnies ne croient plus que leur mission se borne à extraire de la houille, à fabriquer de la fonte et de l'acier, à tisser de la laine ou du coton, sans s'inquiéter des bras de chair qui font mouvoir métiers et machines. Les chefs d'industrie et les conseils d'administration ne dédaignent plus de s'occuper de l'ouvrier, de son bien-être, de son avenir, de son foyer, de sa famille, de ses enfans.

Règle générale, plus riches sont les patrons, plus puissantes sont les sociétés, et plus nombreuses et plus généreuses sont les marques de leur sollicitude pour leur personnel. Ici encore (1), à l'encontre de bien des préjugés, les ouvriers de la grande industrie et les employés du grand commerce sont, d'habitude, les favorisés. Ce sont, à vrai dire, les privilégiés de la classe ouvrière, et cela non seulement quant à l'élévation des salaires et à la fixité du travail, mais aussi et surtout quant aux œuvres sociales, aux institutions de prévoyance. Et ouvriers et petits employés le sentent bien ; c'est pour cela que, en dépit de toutes les déclamations et de tous les prétendus griefs contre les grandes sociétés, il y a partout une telle affluence de demandes pour entrer à leur service. Si le commis ou l'ouvrier des grandes compagnies n'a pas, comme celui des petits ateliers ou des petits magasins, l'avantage du contact direct, personnel, avec le patron, il a, en revanche, le secours de toutes les institutions d'assistance et d'économie sociale établies, à son profit, par l'ingénieuse humanité des patrons de la grande industrie.

Que les sociétés par actions, les grandes compagnies en tête, soient largement entrées dans cette voie, c'est un fait bien connu

humanitaires de leur jeunesse. Nous devons surtout mentionner, ici, une école et une société qui, depuis plus d'un tiers de siècle, se sont donné pour tâche de raviver partout, en France et à l'Étranger, le sentiment des devoirs sociaux incombant à la richesse et aux patrons : c'est l'école de Le Play, désignée souvent sous le beau nom d' « École de la paix sociale ».

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 juin 1894, *le Capitalisme et la Féodalité industrielle et financière*.

de qui s'occupe des questions ouvrières. La Compagnie de l'Ouest, par exemple, dépense de ce chef 4 millions, la Compagnie du Nord 5 millions, la Compagnie de Lyon une douzaine de millions; et pendant que le dividende des actionnaires baisse ou demeure stationnaire, ces allocations au personnel vont sans cesse grossissant. Il en est de même des Sociétés minières; on calcule que plus de la moitié de leurs bénéfices passe aux institutions de secours pour les mineurs. Il me faudrait des pages, ou mieux des volumes, pour relater ce que ces compagnies tant vilipendées et cette « oligarchie industrielle sans entrailles » ont accompli, depuis quelque vingt-cinq ans, en faveur de leur personnel, se préoccupant tour à tour de sa nourriture, de son logement, de sa santé, de sa vieillesse; veillant, de plus en plus, à son bien-être matériel et moral, à la salubrité et à l'hygiène de l'usine; fondant, de leurs deniers, pour l'ouvrier et pour sa famille, des écoles, des crèches, des ouvroirs, des églises, en même temps que des caisses de retraite, des économats, des magasins alimentaires, des cuisines coopératives, jusqu'à des cercles, des bibliothèques, des fanfares ou des orphéons. Et si, pour beaucoup de ces institutions, on demande à l'ouvrier une participation personnelle, une cotisation minime, je ne suppose pas qu'on en puisse faire un reproche aux hommes qui veulent que le relèvement de l'ouvrier ait pour base l'effort personnel. Il ne faut pas confondre le devoir social avec la charité.

Nous avons, aujourd'hui, dans toutes nos expositions nationales, une section d'économie sociale (1). J'ai eu l'honneur d'être membre du jury de la section sociale de l'Exposition de 1889; j'aurais voulu la faire visiter à tous les socialistes et à tous les détracteurs du capital. Ils y auraient vu, de leurs yeux, s'il est vrai que le capital reste indifférent aux maux du travail. Or, par qui ont été moissonnées la plupart des gratuites couronnes de cette exposition sociale, plus glorieuses à nos yeux que tous les lauriers attribués aux procédés de fabrication et aux inventions techniques (2)? Par des compagnies, des sociétés par

(1) Le lecteur n'a pas oublié qu'il s'est formé récemment, chez nous, en France, plusieurs expositions sociales permanentes, autrement dit plusieurs *musées sociaux*. L'un a été institué par le ministère du Commerce en 1893, grâce à M. J. Siegfried, au Conservatoire des arts et métiers; un autre, plus important et mieux doté, a été fondé, en 1894, par M. le comte de Chambrun, dans un vaste immeuble (rue Las Cases). L'inauguration a eu lieu en mars dernier.

(2) Voyez les différens rapports de la section d'Économie sociale à l'Exposition universelle de 1889, en particulier celui de M. Léon Say, rapporteur général (1891), celui de M. Cheysson sur les *Institutions patronales* (1892), celui de M. G. Picot sur les *Habitations ouvrières*. Pour nos voisins de Belgique, on peut consulter le *Mémoire sur la situation de l'industrie en Belgique et sur la question ouvrière*, adopté par l'Assemblée générale des patrons catholiques; Société belge de librairie, Bruxelles, 1894, p. 101-113.

actions. On m'assure qu'il en a été de même en 1894 à l'Exposition de Lyon, que j'ai le regret de n'avoir pu visiter. L'Académie des sciences morales et politiques, qui ne récompense pas seulement de bons livres, mais aussi des actes et des œuvres, l'Académie des sciences morales décernait, elle aussi, en 1893, ses plus belles couronnes, ses prix de vertus sociales, à des sociétés minières ou à des compagnies industrielles (1). Sur ce palmarès académique, vrai livre d'or de l'industrie française, je relève les noms de Montceau-les-Mines, de Saint-Gobain, d'Anzin, de Baccarat, du Creusot, toutes puissantes sociétés, classées par le vulgaire dans la haute féodalité industrielle et dénoncées au public comme des forteresses de l'âpre capitalisme. N'est-ce point la confirmation de la règle que nous posions tout à l'heure? Plus riches sont les compagnies, plus puissantes les sociétés, et plus elles font d'efforts au profit de leur personnel, y mettant leur honneur et, si l'on veut, leur amour-propre.

Ces grandes maisons, honnies dans les réunions socialistes, elles disent à leur façon et elles pratiquent à leurs frais le « Noblesse oblige! » Elles y apportent entre elles une sorte d'émulation; et, s'il faut tout dire, comme leurs directeurs reçoivent, le plus souvent, un traitement fixe indépendant des dividendes distribués aux actionnaires, ils se montrent parfois moins regardans et plus généreux envers le personnel des travailleurs que le patron individuel, qui supporte seul, sans les partager avec personne, tous les sacrifices faits par sa maison à ses ouvriers. Il serait facile de citer des Sociétés qui sont demeurées des années sans rémunérer le capital et qui n'en ont pas moins continué à subventionner largement leurs institutions ouvrières. Et si quelques-unes des grandes compagnies, entre les plus puissantes en apparence, parmi les compagnies de transport, notamment, chemins de fer, tramways, omnibus, voitures, ne font pas davantage pour leur personnel, c'est, nous n'avons pas le droit de l'oublier, qu'elles n'ont point la liberté de leurs tarifs et qu'elles sont écrasées de droits fiscaux; en sorte que, ne pouvant ni augmenter leurs recettes, ni diminuer leurs charges, leur budget manque d'élasticité (2). Cela est surtout vrai des sociétés urbaines en relations avec des municipalités radicales, jalouses avant tout de ruiner les compagnies astreintes avec elles à des rapports forcés. A l'Hôtel de Ville, plus encore qu'au Palais-Bourbon, la tourbe des politiciens croit ne jamais frapper assez fort sur le capitaliste; et, naturellement, l'ouvrier pâtit des coups portés au capital.

(1) Voyez, dans le Bulletin de l'Académie des sciences morales et politiques, le Rapport de M. Georges Picot, 1893.

(2) Ainsi, entre autres, de la Compagnie des Omnibus de la ville de Paris.

On se flatte souvent, chez nous et à l'étranger, de parer à l'insuffisance ou aux lacunes de la sollicitude patronale par l'intervention de l'État; on compte sur l'État et sur la loi pour contraindre au besoin les patrons et les compagnies à remplir plus complètement leur devoir social, de façon à garantir l'ouvrier contre les maux du chômage, de la maladie, de la vieillesse. A en juger par nos voisins d'Allemagne, les espérances mises sur l'intervention de l'État risquent fort d'être déçues. En voulant provoquer ou imposer les œuvres de prévoyance ouvrière, l'État peut décourager l'initiative privée et ralentir le mouvement qu'il prétendait accélérer. A l'action humaine et personnelle des chefs d'industrie, aux institutions vivantes, organismes spontanés, sortis des besoins locaux, se substitue le mécanisme administratif, avec ses rouages bureaucratiques, avec ses cadres automatiques et ses règlemens uniformes.

C'est ainsi que, en mainte usine de l'Allemagne, le système bismarckien des assurances obligatoires semble avoir arrêté le développement normal des institutions ouvrières. Les primes versées par les patrons pour alimenter les caisses d'assurances de l'État ont tari leurs propres caisses de secours. Quand l'État fait mine de s'ériger en providence des travailleurs, les patrons s'habituent à se reposer sur l'État du soin de s'occuper de leurs ouvriers. Un des effets les plus fréquens de l'ingérence gouvernementale a été de relâcher le lien patronal entre les chefs d'usine et leur personnel et, par là, de compromettre, au lieu de l'assurer, la paix de l'usine. Avec le système allemand, la séparation des classes s'est accentuée : les patrons d'un côté, les ouvriers de l'autre ; « l'État se place entre les deux, comme un mur, pour les empêcher de se voir (1). »

Loin de réveiller et de stimuler l'initiative spontanée des chefs d'industrie et des sociétés, la lourde main de l'État tend, trop souvent, à l'étouffer. Son intervention suscite, chez l'ouvrier, des aspirations et des exigences que la loi ne peut satisfaire, et, comme toutes les institutions gouvernementales ne fonctionnent qu'avec des frais d'administration élevés, les résultats sont rarement en proportion des sacrifices infligés à l'industrie, aux patrons, et aux ouvriers.

III

L'avidité croissante du fisc et l'ingérence intempestive ou vexatoire de l'État ne sont pas, hélas! le seul obstacle à l'accom-

(1) M. Léon Say, *le Socialisme d'État;* Paris, Guillaumin, 1894.

plissement du devoir social par les compagnies et par les patrons. L'amélioration du sort des travailleurs manuels rencontre, aujourd'hui, un empêchement d'un ordre différent, un obstacle de nature morale, qui risque d'enrayer tout progrès et menace d'enlever, même aux améliorations matérielles, toute efficacité sociale et toute vertu pacificatrice. Cet obstacle, le plus grave de tous et le plus malaisé à écarter, ne vient pas du capital, mais du travailleur ; il n'est pas dans le cœur des patrons, dans l'avarice des capitalistes ou la rapace indifférence des compagnies : il est dans le cœur et dans la tête de l'ouvrier, dans son orgueil, dans ses haines et ses défiances, en un mot dans ses passions et dans ses préjugés de classes ; — car chaque classe a les siens, et les classes ouvrières peut-être plus encore que les autres.

La première condition de la pacification de l'industrie, aussi bien que du progrès social, ce serait l'entente des deux facteurs de la production, la coopération raisonnée du capital et du travail. Or, cette coopération cordiale et loyale, l'ouvrier contemporain s'y prête peu. L'ouvrier isolé, abandonné à lui-même, l'ouvrier dispersé dans de petits ateliers ne s'y refuserait point ; mais l'ouvrier massé dans les mines ou dans les grandes manufactures, l'ouvrier enrégimenté par les syndicats la repousse ; et c'est à ce dernier qu'ont affaire la grande industrie et les grandes compagnies. Grisé par des doctrines orgueilleuses qui lui donnent une idée fausse de sa dignité, séduit par des sophismes économiques qui lui enlèvent la notion du possible, il a honte de rien devoir au capital ; il répond aux avances ou aux bienfaits des patrons par une ingratitude ironique et par des exigences irréalisables. Le patron, le capital, il s'est juré de voir toujours en eux l'ennemi, et, quoi qu'ils fassent pour lui, il professe que ce n'est pas assez ; quelles que soient leurs promesses ou leurs offres, il déclare, en hochant la tête, qu'il ne saurait s'en contenter.

L'œuvre de solidarité humaine, l'œuvre de fraternité chrétienne inaugurée par les patrons et par les compagnies, l'ouvrier qui en devait bénéficier la leur rend étrangement malaisée. Il est dur de travailler à une tâche que l'on sent d'avance condamnée à demeurer stérile ; et il faut un grand cœur ou une haute raison pour ne pas se décourager de faire du bien à des hommes qui se proclament vos ennemis irréconciliables et ne demandent qu'à vous ruiner, ou à vous supprimer. En ce sens, l'on pourrait dire que, à l'heure actuelle, l'obstacle principal à l'amélioration du sort des classes ouvrières et au progrès social, c'est le socialisme et les syndicats qui se prétendent les hérauts et les agens du progrès.

Les institutions patronales sont, pour les sociétés et pour les chefs d'industrie, le moyen le plus naturel, comme le plus efficace,

de témoigner de leur sollicitude envers leur personnel ouvrier; c'était assurément le plus propre à maintenir dans l'usine la paix sociale; et voici que l'ouvrier rejette ces bienfaisantes institutions patronales. Il se révolte contre tout patronage, parce que, à ses yeux, patronage implique inégalité, infériorité. L'ouvrier d'Europe tend à imiter l'ouvrier d'Amérique, qui repousse avec orgueil tout ce qui sent le patronage (1). Patron vient de *pater*, et se montrerait-il vraiment un père, que le patron n'en conquerrait pas toujours le cœur de ses ouvriers; car, paternelle ou autre, ils ne veulent plus au-dessus d'eux d'autorité sociale. C'est là un des aspects nouveaux de la question ouvrière et un des plus inquiétans.

L'antique patronage, le patriarcal patronage est discrédité chez les masses; le moment où les compagnies et les chefs d'industrie se montrent disposés à y revenir est celui où l'ouvrier s'en montre dégoûté. Il a trop souvent perdu l'état d'âme qui admettait ou sollicitait le patronage. L'esprit de subordination, l'esprit hiérarchique, nous l'avons déjà noté (2), lui fait défaut. Ce soi-disant serf des grandes compagnies tolère impatiemment qu'elles se mêlent de ses affaires. Le patronage lui semble une sorte de vasselage; il rejette toute tutelle, celle des patrons du moins, ne supportant d'autre autorité que celle de ses flatteurs ou de ses égaux, celle des politiciens ou des cabaretiers, celle des meneurs de ses syndicats. Et ce qu'il y a de grave, c'est que cette antipathie de l'ouvrier pour tout patronage, cette répugnance pour l'ancien régime paternel, découle manifestement d'une nouvelle conception de la société et d'une nouvelle théorie des rapports sociaux (3).

Il faut aux relations de patronage un état d'esprit et, comme on dit depuis Taine, un milieu moral qui devient de plus en plus rare, chez le peuple. Elles ne peuvent avoir toute leur vertu que dans les tranquilles contrées où survivent les croyances religieuses et les mœurs anciennes. Pour restaurer les liens de patronage et rétablir par eux la paix sociale, il faudrait d'abord restaurer, dans les mœurs ouvrières, avec la foi chrétienne, le sentiment du respect, de la déférence, de la soumission. Ce serait là, certainement, la solution la plus simple de la question sociale,

(1) On sait que ce sentiment a été le point de départ de la formidable grève des ouvriers de la maison Pullmann en 1894. Voyez, par exemple, *Une visite à Pullmann City*, par M. A. Delaire (1894).

(2) Voyez la *Revue* du 15 avril 1894.

(3) Comme le disait récemment M. Paul Desjardins, dans sa conférence sur le *Devoir d'aînesse* (mars 1895), « autrefois la relation type, celle de roi à sujets, de patron à ouvriers, était celle de père à enfans. » Aujourd'hui, cela a changé, dans la vie privée aussi bien que dans la vie publique, dans l'industrie comme dans la politique.

— peut-être même est-ce l'unique solution, — mais elle implique, nous l'avons déjà remarqué (1), une sorte de révolution spirituelle qui n'est pas aisée : car il est presque aussi difficile de changer l'état moral des classes ouvrières que de transformer leur situation matérielle.

Un patron chrétien, sorte d'apôtre de l'usine, tel que le propriétaire du Val-des-Bois, peut réussir, à force d'énergie et de dévouement, à grouper autour de lui une élite d'ouvriers chrétiens. Ils seraient en plus grand nombre, ces saints de l'industrie, ces patrons évangéliques, émules ou imitateurs de M. Harmel, que le patronage serait plus facilement accepté. Mais, quand il y en aurait davantage, quand, à la voix d'un nouveau Pierre l'Ermite ou d'un autre saint Bernard, tous les manufacturiers prendraient la croix, disant à leur tour : « Dieu le veut ! » quand les industriels viendraient en corps s'enrôler sous les bannières de Notre-Dame de l'Usine, les masses ouvrières des grandes villes n'en resteraient pas moins réfractaires ; car ce qu'elles repoussent obstinément c'est le patronage, — surtout le patronage moral.

Leur permet-il encore, parce qu'il y trouve son profit pécuniaire, de s'occuper de ses intérêts matériels, de ses besoins corporels, de son logement, de sa santé, l'ouvrier interdit à ses patrons de songer à son âme, de veiller à ses besoins moraux. En certaines régions, l'ouvrier français, tout comme ses « collègues » anglo-saxons d'Angleterre ou d'Amérique, ne tolère déjà plus que les chefs d'industrie s'occupent de lui, en dehors de l'usine et des heures de travail ; s'il est un patron ou une société qui ose se croire charge d'âmes, la maison est mise à l'index (2). Encore une fois, voilà, aujourd'hui, le principal obstacle à l'exercice et au rétablissement du patronage. Les meneurs de la classe ouvrière, les syndicats, qui, sous prétexte de l'affranchir, la courbent sous une dictature tyrannique, protestent contre tout ce qui rappelle cet humiliant patronage, contre tout ce qui tient des antiques relations patriarcales et suppose chez le patron une autorité traditionnelle, contre tout ce qui pourrait nouer un lien moral entre les chefs d'industrie et leurs ouvriers. Cela est un malheur pour la paix de l'atelier et pour la prospérité de l'industrie, car, pour assurer la paix sociale, rien ne vaudra le patronage. Mais nos regrets ne doivent pas nous faire illusion : nous sommes en face d'un fait qu'il serait périlleux de nous dissimuler. Les préventions croissantes des classes ouvrières, dans les grandes

(1) Voyez *la Papauté, le Socialisme et la Démocratie.*

(2) Voyez, par exemple, dans la *Réforme sociale* (août et septembre 1893), une instructive étude de M. Hubert Valleroux intitulée : *la Grève d'Amiens.* Je pourrais citer plus d'un trait analogue.

villes du moins, contre tout ce qui ressemble à une tutelle patronale, assimilée dans les ateliers à une tutelle seigneuriale, nous font, hélas! désespérer du rétablissement de la paix sociale par les seules pratiques du patronage. Conservons-les, restaurons-les même, ces saines et douces pratiques, là où la coutume et les mœurs le permettent; mais ne nous obstinons pas à l'impossible et ne fermons pas les yeux devant l'inévitable. Tout en cherchant à renouveler l'antique patronage, à en élargir les procédés, à en varier les applications pour les approprier, si faire se peut, à l'esprit contemporain et aux préjugés des classes ouvrières, il semble que, à son défaut, là où nous ne pouvons le rétablir, il faille nous résigner à lui substituer d'autres relations entre le capital et le travail.

Déjà, pour se faire tolérer, le patronage est obligé en mainte contrée de se déguiser; il en est réduit à se dissimuler. A l'inverse du passé, il lui faut, pour se faire pardonner ses bienfaits, les voiler avec un soin discret, au lieu de s'en parer avec ostentation. Le patron ose-t-il encore prétendre au rôle de providence de ses ouvriers, il est bon que, à l'imitation de Dieu, cette providence patronale se garde de faire voir sa main.

Entreprises individuelles ou sociétés anonymes, mines ou manufactures, les patrons qui s'étaient montrés les plus généreux pour les travailleurs l'ont appris à leurs dépens. « Les faveurs dont on le comble n'inspirent à l'ouvrier aucune reconnaissance : il s'habitue à les considérer comme des droits et devient de plus en plus exigeant, » écrivait récemment un homme qui avait passé des années au milieu des mineurs, près d'un chef d'industrie qui avait mis sa gloire à se montrer le père de ses ouvriers (1). — « L'ouvrier ne croit pas d'ailleurs au dévouement, au désintéressement des patrons : il s'imagine que, si on lui fait du bien, c'est par intérêt (2). »

Tel est le dernier mot de l'expérience patronale. Les œuvres, les institutions ouvrières, fondées à grands frais par les chefs d'industrie, ils doivent, de plus en plus, en abandonner la gestion à leurs ouvriers. C'est le seul moyen de les rendre chères, sinon de les rendre utiles, à ceux qui en profitent. L'ouvrier ne s'attache qu'aux institutions qu'il administre lui-même; tout au plus admet-il, à l'occasion, les conseils ou le concours des patrons, heureux s'il peut se passer de leur direction, sinon de leur argent.

Un esprit nouveau a, de la politique, soufflé sur l'usine, et, à l'exemple des institutions publiques, les institutions ouvrières

(1) *Notice sur les institutions ouvrières des mines de Blanzy*, anonyme, 1894. Cf. *Un grand patron modèle : M. Léonce Chagot*, par M. Charles Robert, *Réforme sociale* du 16 août et du 1er septembre 1894.

(2) Même notice.

tendent, presque partout, à se « démocratiser ». — « Il nous faut, me disait un patron de Reims, déposer le sceptre patronal : il faut que nos œuvres patronales se transforment peu à peu en associations ouvrières. » Encore une royauté qui s'en va! C'est toute une révolution qui s'accomplit, sous nos yeux trop souvent distraits. Caisses de secours, caisses de retraite, caisses d'épargne, économats, toutes les institutions fondées par les patrons pour leurs ouvriers tendent à sortir des mains des patrons pour tomber aux mains des ouvriers. Les chefs d'industrie sont contraints d'abdiquer, ou, s'ils gardent encore l'initiative, ils ne peuvent plus longtemps conserver la direction. Le rôle du patron n'est peut-être pas diminué, mais il a changé : au lieu de traiter ses ouvriers en enfans, en mineurs incapables ou en pupilles éternels, il doit travailler à leur éducation, les habituer à se passer de lui, les dresser à se conduire eux-mêmes. C'est là encore, — est-ce la peine de le constater? — une noble mission; et c'est là, — faut-il le remarquer? — une tâche à laquelle une compagnie se résigne encore plus aisément qu'un patron individuel.

Si les défiances du travail envers le capital devaient tomber, avec cette sorte d'émancipation des institutions ouvrières, nous ne serions pas, quant à nous, de ceux qui s'affligent de cette démocratique évolution. Car, en faisant leurs propres affaires, en administrant leurs propres caisses, en gérant leurs sociétés, les ouvriers peuvent apprendre ce qui leur fait le plus défaut : la prévoyance, l'économie, l'épargne. Au lieu de tout attendre de l'État et de tout demander à des révolutions, ils se formeraient à la pratique du *self-help*, ce qui serait, pour les classes ouvrières, la voie la plus sûre de relèvement matériel et de relèvement moral.

Mais, il faut bien le reconnaître, la question est plus vaste. Elle ne touche pas, uniquement, les œuvres patronales et les formes anciennes du patronage. L'ambition de l'ouvrier dépasse déjà le cadre, si vaste pourtant, des institutions ouvrières. Non content d'administrer lui-même ses propres caisses, non content de gérer librement ses propres affaires, il réclame, déjà, une part de la gestion de l'usine; il aspire à être associé à la police, si ce n'est encore à la direction de la manufacture. Là aussi, jusque dans l'intérieur des ateliers, il prétend établir les relations du travail et du capital sur un pied nouveau. Et quelque téméraires ou quelque prématurées que puissent nous sembler de pareilles revendications, il nous siérait mal de les ignorer, car nous pouvons, malgré nous, avoir bientôt à compter avec elles.

Ces relations nouvelles entre les deux facteurs de la production, quel en pourra être le caractère, et quelle définition en donner? Une, fort simple en théorie, si elle prête à bien des compli-

cations dans la pratique : c'est que désormais le capital et le travail devront traiter, sur un pied d'égalité, comme deux puissances souveraines, indépendantes l'une de l'autre. Or, cette conception admise, qui ne voit que de pareilles relations sont moins malaisées à établir dans les ateliers d'une grande compagnie que dans les usines d'un grand manufacturier, dans les établissemens d'un patron omnipotent, seul maître de sa fabrique et de son personnel? Qu'est-ce donc si aux compagnies nous opposons l'État? N'est-il pas manifeste que le principe nouveau vers lequel semble graviter l'industrie de l'Occident aurait moins de peine à se faire admettre et à se faire respecter par les sociétés privées que par l'État, par les administrations et les monopoles de l'État? L'État sera fatalement, partout, le plus autoritaire des patrons, hors les heures où il s'en montrera le plus faible. Aujourd'hui, par exemple, on nous vante les conseils du travail; on préconise, pour la solution des questions ouvrières, les bureaux d'arbitrage : je ne vois pas très bien, quant à moi, l'État, dans un conflit avec ses ouvriers, s'inclinant, docilement, devant la décision d'un arbitre. Il sera toujours plus facile, aux ouvriers et aux syndicats ouvriers, de traiter sur un pied d'égalité, de puissance à puissance, avec des sociétés privées qu'avec l'État et avec les administrations publiques. S'il nous faut être témoins d'une révolution radicale dans les rapports de patrons à ouvriers, cette révolution, au rebours des préjugés courans, se fera plutôt avec les compagnies qu'avec l'État.

Il est un rêve périlleux peut-être pour l'industrie, mais que je ne veux point, pour ma part, taxer de pure chimère : nous avons, parmi nous, des hommes qui songent à introduire, dans la mine et dans l'usine, une sorte de régime constitutionnel, promettant de doter les ouvriers des manufactures d'une charte des droits du travail. Ceux-là doivent préférer les compagnies à l'État. Je tremble, quant à moi, pour le pays qui osera, le premier, abolir dans l'usine la royauté patronale; mais s'il doit y avoir, un jour prochain, des conseils de fabrique où les délégués des ouvriers, non contens de débattre avec les représentans des patrons les conditions du travail, partageront avec eux la police et la direction intérieure de l'usine; si la grande manufacture doit jamais passer du régime monarchique et de l'absolutisme patronal au régime parlementaire et démocratique; si, en un mot, le dualisme industriel et la division des pouvoirs dans la fabrique n'est pas une utopie ruineuse qui doit tuer toute industrie, pareille révolution aura moins de peine à triompher et moins de peine à durer avec des sociétés privées, ayant au-dessus d'elles des tribunaux et des juges, qu'avec l'État, ayant derrière lui toute l'autorité publique, et rien au-dessus de lui.

Nous en pouvons juger, déjà, par ce qui se passe sous nos yeux. Déjà, l'État tend à refuser à ses ouvriers et à ses employés les droits qu'il prétend assurer aux ouvriers et aux employés des particuliers et des compagnies privées. Les lois qu'il édicte en faveur des ouvriers ou des agens d'autrui, il en refuse le bénéfice aux siens. Ce qu'il autorise, ce qu'il encourage parfois chez les autres, la formation de syndicats de combat, les coalitions de travailleurs, les déclarations de grève, la mise en interdit des patrons, l'État le prohibe chez lui (1). On n'a pas oublié que le ministère Casimir-Perier a été renversé sur une question de ce genre. De même pour les conseils d'arbitrage : l'État n'admet point, dans ses administrations ou dans ses ateliers, ce qu'il s'efforce d'imposer aux particuliers ou aux sociétés privées. L'État, dans les questions de travail, a ainsi deux mesures, une pour lui et une pour les autres. Il pose en maxime, à son profit, contre les salariés des deniers publics, le principe des deux morales, pratiquant sans scrupule le : Vérité chez vous, erreur chez moi. L'État répond aux doléances de ses employés en maître omnipotent, leur enjoignant de ne s'adresser à leurs chefs que par voie administrative et par humble requête, si bien que ses agens, qui à tant d'égards semblent privilégiés, peuvent, sous ce rapport, se dire des parias.

Ce n'est point, je prie de le remarquer, que nous prétendions ici donner un blâme à l'État, que nous revendiquions pour les fonctionnaires publics, départementaux ou communaux, pour les instituteurs ou pour les gardes champêtres, pour les facteurs des postes, pour les cantonniers ou pour les sergens de ville, le droit de se syndiquer et de se mettre en grève. Nullement; nous ne croyons pas que l'État doive laisser la grève et les syndicats désorganiser les services publics; et ce qu'il ne veut pas autoriser chez les employés de ses chemins de fer, nous doutons qu'il soit bien inspiré en le tolérant sur les lignes des compagnies (2). Nous voulons seulement montrer que de problèmes et que de difficultés de toute sorte soulèverait la multiplication des monopoles de l'État (3). La meilleure manière de résoudre la question est de ne pas la poser; et, pour cela, il ne faut pas laisser l'État se transformer en patron.

(1) On sait que, en décembre 1894, il a été déposé au Sénat une proposition de loi ayant pour objet de prohiber les coalitions entre les ouvriers de l'État et entre les agens commissionnés des chemins de fer, proposition que le gouvernement a en partie faite sienne.

(2) Depuis que ces lignes ont été écrites, le gouvernement a déposé un projet de loi interdisant toute coalition aux employés des chemins de fer.

(3) La grève des allumettiers vient de nous en donner une preuve; la seule solution rationnelle serait la suppression du monopole.

IV

Ainsi, de quelque côté que nous nous tournions, — que nous nous placions au point de vue économique ou au point de vue politique, que nos pensées et nos soucis se portent sur la liberté privée ou sur le progrès social, nous aboutissons toujours aux mêmes conclusions. Le libre groupement des capitaux et les compagnies anonymes, qui en sont l'expression naturelle et la forme pratique, ne constituent point un obstacle au progrès. Substituer l'État aux sociétés privées, ce serait compromettre, au lieu de les servir, la liberté, les droits individuels, la personnalité humaine; ce serait, en vue d'avantages hypothétiques, sacrifier les intérêts réels de l'ouvrier, aussi bien que l'intérêt du public.

Loin d'être raidies dans des formes immuables et comme immobilisées dans des cadres inflexibles, les sociétés se prêtent à toutes les transformations économiques, à toutes les modifications des conditions du travail. Notre siècle finissant, en vain désabusé de tant d'illusions, a sans cesse à la bouche le mot d'évolution; c'est, pour lui, comme un terme magique qui semble permettre tous les rêves et légitimer jusqu'à l'utopie. Si téméraires que nous paraissent les espérances mises parfois, autour de nous, sur l'évolution ouvrière et sur la transformation des conditions du travail, les plus hardies de ces espérances auront toujours moins de peine à se réaliser avec des compagnies privées qu'avec des monopoles d'État. Je n'aurais point, pour ma part, la présomption de marquer le dernier terme de l'évolution industrielle et, si l'on veut, de l'évolution sociale des nations modernes. Je n'oserais point dire d'avance, au flot qui nous emporte, — au flot qui nous engloutira peut-être : Tu n'iras pas plus loin. Mais ce que je ne crains pas d'affirmer, c'est qu'il ne saurait y avoir de progrès constant et fécond qu'avec la liberté, avec le libre groupement des forces et des énergies, partant avec les sociétés privées. Si la haineuse propagande des ennemis de la paix sociale n'a pas fait de la conciliation du capital et du travail une utopie chimérique, c'est encore par ces sociétés abhorrées qu'elle a le plus de chances de s'opérer.

Des hommes qui se défendent d'être socialistes se plaisent à nous représenter les ouvriers modernes « se débattant dans les engrenages de l'industrie centralisée, entre les roues et les laminoirs de la fabrique anonyme, pour retirer de là les lambeaux de leur personnalité écrasée et déchirée (1). » Que serait-ce donc si toutes les fabriques et les usines, si tous les moyens de transport et de production étaient centralisés dans les mains de l'État? C'est

(1) Ainsi, récemment, un homme de talent, M. Hector Depasse : *Transformations sociales;* Paris, Alcan, 1894.

alors que l'ouvrier, pris dans des rouages de fer dont il serait incapable de se dégager, se verrait broyé par un mécanisme gigantesque, sans pouvoir défendre sa chétive individualité. La diminution, l'anéantissement de la personnalité humaine serait la conséquence fatale, inéluctable, de l'absorption de l'industrie par l'État. Ce n'est point en substituant l'autorité publique à l'initiative individuelle et les monopoles d'État aux sociétés privées qu'on affranchira ceux qu'on appelle emphatiquement « les prisonniers de la fabrique et les captifs de la machine (1). »

Étatistes, socialistes collectivistes nous promettent bien, il est vrai, que leur usine d'État sera une libre république où la contrainte demeurera inconnue. Ils nous disent que, la démocratie industrielle future devant remettre tous les pouvoirs à l'élection, il n'y aura plus de place pour les tyrans et pour la tyrannie, — comme si le régime électif avait la vertu d'exclure toute oppression! Qu'elles nous viennent du socialisme ou de « l'étatisme, » je me défie, pour ma part, de ces trop belles promesses, et je ne me soucie point d'en faire l'essai. Je comprends qu'elles sourient peu aux sauvages adversaires de notre état social, aux anarchistes : qui tient à l'autonomie de la personnalité humaine n'a pas besoin de beaucoup de réflexion pour en sentir la duperie.

La liberté que nous offrent les socialistes ou les étatistes est une liberté collective, comme l'était la liberté politique chez les anciens, — ou comme celle que préconise Rousseau dans le *Contrat social;* — liberté fort différente des libertés individuelles, des libertés effectives, et qui, au lieu d'en être la garantie, en est le plus souvent la négation. Ce que vaudrait cette liberté collective et collectiviste, nos syndicats ouvriers nous en peuvent donner un avant-goût. Les syndicats sont bien électifs; les chefs en sont choisis, les décisions en sont votées par les membres; ils sont, ou ils se vantent d'être un agent d'émancipation, — ce qui ne les empêche pas de devenir un instrument de tyrannie. Les syndicats sont la forme nouvelle et la plus oppressive de la souveraineté du peuple. On sait quel cas ils font des libertés individuelles, et quel est leur respect de la personnalité humaine; comment ils décrètent, en maîtres, le travail ou le chômage, mettant hors la loi quiconque ose méconnaître leurs arrêts. Or, ne nous y trompons point, ces syndicats ouvriers, c'est à la fois l'embryon de la future cité ouvrière et l'image de la future société collectiviste.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

(1) M. Hector Depasse, *ibidem*.

LECONTE DE LISLE INTIME

D'APRÈS

DES NOTES ET DES VERS INÉDITS

Leconte de Lisle occupait sur le « Parnasse français, » au moment de sa mort, la situation unique et souveraine que les Anglais donnent à leurs « poètes lauréats. » Jeunes ou vieux tous ses confrères lui rendaient hommage, unanimes à reconnaître qu'il avait achevé de rendre le vers plus parfait. Et cependant Leconte de Lisle ne connut jamais cette grande popularité qui fit cortège à Lamartine et à Victor Hugo. On l'admirait de loin, avec un respect mêlé de crainte; ses plus ardens admirateurs osaient à peine lui apporter leur hommage; — nul avec lui ne se sentait tout à fait rassuré. Lui-même avait rêvé cette domination et cet isolement; et longtemps il se complut dans sa solitude. Mais sur la fin de sa vie il en souffrit, et il découvrit enfin son cœur à ceux qui, durant tant d'années, n'avaient connu que son génie. C'est dans le désir de faire mieux aimer ce cœur timide et cette âme haute que ces notes ont été rédigées.

I

Bourbon. — Une île qui contient en abrégé toute la nature : depuis le volcan embrasé, dont les laves en coulant font fuser la mer, jusqu'aux pics glacés des monts couverts de neiges éternelles; depuis les forêts de palmiers géans, où les colibris nichent dans les lianes, jusqu'aux palais de coraux, pourpres et roses, aux enchevêtremens étranges où circulent les poissons nacrés, où les hautes lames s'arrêtent et s'écrasent sur les récifs blancs.

C'est là, sur la côte qui regarde l'Afrique, à Saint-Paul, que le poète naquit en 1818. Dans une note rédigée pour servir un jour à sa biographie, il nous apprend lui-même qu'un de ses aïeux, le marquis François de Lanux, avait dû quitter la France

à la suite d'une conspiration contre le Régent et était allé s'installer à l'île Bourbon en 1720. La mère du poète, Suzanne-Marguerite-Élisée de Lanux, sortait de cette souche. Elle fut épousée par M. Leconte de Lisle, qui, à son tour, avait émigré à la Réunion en 1816 : ainsi, le poète avait d'un côté du sang créole, auquel il mêlait, d'autre part, des origines bretonnes et normandes. On avait déjà connu un faiseur de vers dans la famille de Lanux, le « licencieux » Parny. « L'oncle et le neveu ne se ressemblent guère », avait coutume de dire Leconte de Lisle, lorsqu'on l'amenait à évoquer ces souvenirs de famille. Et il ajoutait : « Notre nom, dans nos papiers, est orthographié ainsi : *Le Conte de Lisle*, branche aînée, *Le Conte de Préval*, branche cadette. Je fus le premier à réunir les deux mots *Le* et *Conte*, afin d'éviter le semblant d'un titre. »

Toute son enfance, il la passa dans l'île magique ; tantôt dans sa ville natale, tantôt sur la montagne, à l'Habitation. Là-haut, près de ses parens, l'enfant étudiait toute la semaine le latin et le grec ; le samedi soir, il fermait ses livres, et seul, il descendait les rampes de la colline, vers la ville, pour y passer le dimanche. La liberté reconquise lui faisait le cœur plus sonore. Il regardait les grandes montagnes d'un bleu sombre se dessiner nettement sur le ciel plus pâle, la chute incendiée du soleil dans la mer, la nuit soudaine, l'apparition successive des feux sur les hauteurs et des constellations dans le ciel. Il s'enivrait de la douceur des contrastes de cette heure ; et l'émotion qui vient de la beauté des choses gonflait son cœur de tendresse. Voici comment lui-même, dans quelques pages intimes, évoque ces souvenirs d'enfance :

« Il est toujours délicat de parler de soi avec toute la modestie désirable, et bien que je ne sois pas de ceux qui s'illusionnent volontiers sur eux-mêmes, j'éprouve une certaine appréhension dès qu'il s'agit de me mettre en scène. Cependant, le peu que je puis vous dire étant presque impersonnel, je tiens la promesse que je vous ai faite.

« Ceci pourrait s'intituler : *Comment la poésie s'éveilla dans le cœur d'un enfant de quinze ans.* C'est tout d'abord grâce au hasard heureux d'être né dans un pays merveilleusement beau et à moitié sauvage, riche de végétations étranges, sous un ciel éblouissant. C'est surtout grâce à cet éternel « premier amour », fait de désirs vagues et de timidités délicieuses : cette sensibilité naissante, d'un cœur et d'une âme vierges, attendrie par le sentiment inné de la nature, a suffi pour créer le poète que je suis devenu, si peu qu'il soit.

« La solitude d'une jeunesse privée de sympathies intellectuelles, l'immensité et la plainte incessante de la mer, le calme

splendide de nos nuits, les rêves d'un cœur gonflé de tendresses, forcément silencieuses, ont fait croire longtemps que j'étais indifférent, même aux émotions que tous ont plus ou moins ressenties, quand, au contraire, j'étouffais du besoin de me répandre en larmes passionnées. J'en ai versé, plus tard, en sachant par moi-même que les femmes nous plaignent volontiers des peines que d'autres nous font endurer et jouissent de celles qu'elles-mêmes nous infligent. »

Quand il arrivait enfin à la ville lointaine, l'enfant revoyait, extasié et muet, sa « chère vision », celle qu'il adorait de toute sa jeune âme de poète, celle pour qui il eût voulu donner sa vie, mais dont il n'osait baiser la robe. Puis le lendemain, tout pensif, il remontait vers les « Hauts ». Rempli de son souvenir, il composait des vers, de longs poèmes qu'il cachait. Il vivait de ce rêve éblouissant et cher qui plana sur toute sa vie et voila sa pensée comme d'un crêpe. C'est cette douleur inconsolée qu'il devait chanter plus tard dans l'*Illusion suprême :*

. . . . . .
Et tu renais aussi, fantôme diaphane
Qui fis battre son cœur pour la première fois,
Et, fleur cueillie avant que le soleil te fane,
Ne parfumas qu'un jour l'ombre calme des bois.

O chère Vision, toi qui répands encore,
De la plage lointaine où tu dors à jamais,
Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore
Au fond d'un cœur obscur et glacé désormais,

Les ans n'ont pas pesé sur ta grâce immortelle,
La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté:
Il te revoit avec tes yeux divins, et telle
Que tu lui souriais en un monde enchanté.
. . . . . .

C'est encore à cette « chère Vision » qu'il songeait quand il écrivit ces vers ailés du *Manchy :*

Sous un nuage frais de claire mousseline,
Tous les dimanches au matin
Tu venais à la ville en manchy de rotin
Par les rampes de la colline.

Le bracelet au poing, l'anneau sur la cheville
Et le mouchoir jaune au chignon,
Deux Telingas portaient, assidus compagnons,
Ton lit aux nattes de manille.

On voyait au travers du rideau de batiste
Tes boucles dorer l'oreiller,
Et sous leurs cils mi-clos, feignant de sommeiller,
Tes beaux yeux de sombre améthyste.

Cette tendresse tout idéale conduisit le jeune homme jusqu'à sa vingtième année.

Ses parens étaient déçus de lui voir si peu de goût pour le commerce. Ils désespéraient de son avenir; ils résolurent de l'envoyer finir ses études en France. L'enfant partit, l'âme attristée, laissant derrière soi tous ceux qui lui étaient chers; il se sentait si seul qu'il souhaita mourir.

Trois ans il demeura à Rennes, sous prétexte d'y faire son droit; en réalité il écrivait des poèmes; il étudiait les langues anciennes, il les aimait. Il ne se retrouvait qu'au milieu des dieux et des nymphes, parmi ces choses mortes, plus vivantes pour lui que l'heure qui sonnait. Son exil avait cessé de lui peser, quand on le rappela enfin à l'île Bourbon, en 1841. En ce temps-là, on voyageait à la voile. Le trois-mâts qui portait Leconte de Lisle ne mit pas moins de cent dix-sept jours à gagner Bourbon. On fit escale à Sainte-Hélène et au cap de Bonne-Espérance. Le poète, qui déjà était républicain, n'apportait assurément pas à Sainte-Hélène l'émotion d'un fervent du *Mémorial*, mais il n'avait pas moins gardé du rocher rouge, sans un arbre, dévoré de soleil, meurtrier aux hommes, l'impression d'un des pires lieux de souffrances où une âme ait pu être enfermée pour agoniser. Il a exprimé ces sensations dans cette comparaison, qui fixait son souvenir : « Sainte-Hélène me fit l'effet d'un grand cercueil. »

Il arriva enfin à Bourbon, mais pour n'y demeurer que quatorze mois; à vrai dire il n'aurait pu y durer plus longtemps. Il semblait que le malentendu qui, dès l'enfance, l'avait séparé de ses parens, se fût encore aggravé; personne ne s'efforçait d'entrer dans sa façon de comprendre; et il ne pouvait partager les opinions de ceux qui l'entouraient. Il était surtout choqué de leur inconsciente insensibilité : depuis qu'il avait vu l'Europe, l'esclavage, qui lui avait toujours répugné, le révoltait. Tout le long du jour il était poursuivi par les cris des noirs qu'on frappait. Devant les cases mal closes, il entendait les hurlemens plaintifs, les supplications désespérées : « Grâce, maître, grâce! » et ce cri lamentable, dont il s'était déshabitué, le déchirait à présent, l'affolait. Mais s'il était blessé des souffrances de toute cette chair noire, l'indifférence de ceux qui la torturaient lui semblait plus avilissante encore. Il regardait les jeunes créoles passer, blanches et délicates, drapées de claires mousselines, telles que des anges de lumière, devant les cases entr'ouvertes. Elles entendaient les gémissemens, avec un sourire sur leurs lèvres rouges. Cela faisait partie pour elles des bruits de la nature. Lui, fuyait pour ne pas entendre; son cœur révolté se fermait à l'amour de ces belles insensibles, en même temps qu'il s'ouvrait à l'angoisse des souf-

frances humaines, à l'horreur de l'universelle injustice, à la pitié infinie : et il songeait qu'un abîme était creusé pour toujours entre lui et ces jeunes femmes si désirables, qui n'avaient pas pitié de la douleur. Alors il courait se réfugier dans la solitude, se calmer dans l'engourdissement du soleil ; pendant des heures, il restait sur le sable, étendu, immobile, les yeux clos, écoutant les bruits de la nature, s'incorporant si bien avec elle qu'il avait la sensation de mêler son âme à l'âme universelle. Il lui semblait que son corps s'évaporait, que son esprit se fondait dans ce tout pour chanter avec la mer, bruire avec le vent, fleurir avec les fleurs :

. . . . . .
O monts du ciel natal, parfum des vertes cimes,
Noirs feuillages emplis d'un vague et long soupir,
Et vous, mondes brûlant dans vos steppes sublimes,
Et vous, flots qui chantiez, près de vous assoupir !

Ravissement des sens, vertiges magnétiques
Où l'on roule sans peur, sans pensée et sans voix!
Inertes voluptés des ascètes antiques
Assis les yeux ouverts, cent ans, au fond des bois !

Nature! Immensité si tranquille et si belle,
Majestueux abîme où dort l'oubli sacré,
Que ne me plongeais-tu dans ta paix immortelle
Quand je n'avais encor ni souffert ni pleuré ?
. . . . . .

Et quand, enfin, il rentrait chez lui, les yeux égarés, avec des bruits confus bourdonnant à son oreille, et des rythmes inconnus dans la tête ; quand il s'asseyait ainsi à la table de famille sans rien dire, distrait et enivré, ses parens le considéraient avec une affection inquiète ; ils sentaient sa souffrance sans arriver à la définir ; peut-être craignaient-ils pour sa raison. Il tomba malade, alors ils s'effrayèrent tout à fait : ils décidèrent de le renvoyer en France. Le jeune homme ne résista point à leur désir ; la vie lui était devenue impossible parmi ces gens qui ne le comprenaient plus ; il les quitta, sûr de sa vocation et de sa pensée. Bourbon et ses habitans lui avaient fourni le thème qui devait être comme le *leitmotiv* de toute son œuvre : l'horreur de la cruauté humaine, l'amour de la nature pacifiante.

II

La séduction de Paris ne réussit pas à distraire Leconte de Lisle de l'intérêt qu'il avait voué à la cause de l'esclavage. Les créoles résidant en France décidèrent, sur son initiative, de s'as-

socier au mouvement qui se produisait en faveur de l'affranchissement des noirs ; et Leconte de Lisle rédigea leur requête. Il ne s'arrêta point à la pensée que cette nouveauté ruinerait son patrimoine. Entraînés par son exemple, beaucoup signèrent avec lui, qui désavouèrent plus tard leur adhésion. Cette pétition des créoles, qui parlaient en connaissance de cause et contre leur intérêt personnel, ne contribua pas médiocrement à l'abolition de l'esclavage dans les colonies. Mais les parens du poète furent informés de la part qu'il avait prise à ce qu'ils appelaient leur ruine ; ils en conçurent contre lui une profonde rancune, qui eut pour le jeune homme d'immédiates conséquences. Du jour au lendemain on lui retira tout subside. Il se trouva dénué de ressources, livré à lui-même dans ce Paris où il était seul. Alors commença une vie difficile et pleine de déceptions. Il se mit courageusement au travail, il paya son indépendance de l'ennui des leçons, il se fit répétiteur de latin et de grec, il s'attela à cette besogne de traductions qui devait l'occuper sept années.

Tant de difficultés avaient exaspéré sa passion de la justice et son instinct de révolte. Aussi, en 1848, le vit-on sur les barricades, en compagnie de Paul de Flotte, qui plus tard mourut dans l'expédition de Garibaldi. Les deux amis apportaient de la poudre aux insurgés. Ils se battirent. Un jour, Leconte de Lisle fut arrêté et fouillé ; il avait de la poudre dans ses poches, on le mit en prison. Pendant quarante-huit heures, « les plus longues de ma vie —, disait-il, — je demeurai sous les verrous ; cependant, comme on m'avait laissé mes livres, je continuai tranquillement de traduire Homère. » Ainsi toujours, à travers tout, sa vocation de poète persistait et grandissait. Il écrivait alors avec la facilité exubérante de la jeunesse, mais déjà la critique qu'il exerçait sur lui-même l'avait rendu malaisé à satisfaire. Du voilier qui l'avait ramené de Bourbon, il avait jeté à la mer mille vers. La pièce d'*Hypatie* fut seule exceptée de ce sacrifice, et nous fait encore aujourd'hui regretter ses sœurs perdues.

Cependant Leconte de Lisle était entré dans quelques cercles littéraires. Victor de Laprade le présenta chez Sainte-Beuve. Lui-même racontait ainsi son début dans le monde des lettres : « Chez Sainte-Beuve, le soir de ma présentation, je rencontrai Émile Deschamps qui n'avait jamais entendu parler de moi, par l'excellente raison que j'arrivais à Paris parfaitement inconnu, n'ayant jamais rien publié dans aucun recueil. Or, quand j'entrai, Deschamps se précipita vers moi et me dit : « Permettez-moi de serrer cette main qui a écrit de si belles choses ! » Il en disait autant à tout le monde : c'était un homme très sociable ! » Leconte de Lisle n'en eut pas moins, le même soir, la première sensation délicieuse de

la gloire. Comme tous les jeunes auteurs récitaient de leurs vers, et qu'on demandait à Leconte de Lisle de dire quelques-uns des siens, il récita : *Midi*. Ce poème impressionna si vivement Sainte-Beuve, que, les yeux pleins de larmes, il se jeta au cou du jeune homme en s'écriant : « Mais ceci est un chef-d'œuvre, et cet enfant est un grand poète ! » Et dès le lendemain, dans le *Constitutionnel* (1852), louant cette poésie dont on ne saurait, disait-il, « rendre l'ampleur si on ne l'a entendu dans son récitatif lent et majestueux », il reproduisait la pièce de *Midi* tout entière. « A dater de ce jour, disait Leconte de Lisle avec son fin sourire, j'ai toujours été, pour la critique et pour le public, le poète de *Midi*. J'écrirais cent mille autres vers, je ne serais jamais que l'auteur de *Midi*. »

L'excuse du public, c'est que, contrairement à ses confrères, qui débutent dans la poésie par le livre des amours banales, où le culte de la femme n'est pas distinct de l'adoration du printemps, des fleurs, de tous les espoirs vagues, Leconte de Lisle ne voulait produire à la lumière qu'une pensée précise, enfermée dans une forme parfaite. Il fit chastement le mystère sur toutes les aventures de son cœur; une délicatesse de pudeur l'empêcha toujours de livrer le secret de ses affections à la foule; et il ne consentit jamais à en faire de la « littérature ». Il a exprimé ces réserves dans le sonnet des *Montreurs*, dont un critique a dit qu'il devrait être placé au seuil de l'œuvre entière du poète, comme le Sésame ou la formule d'initiation :

LES MONTREURS

Tel qu'un morne animal, meurtri, plein de poussière,
La chaîne au cou, hurlant au chaud soleil d'été
Promène qui voudra son cœur ensanglanté
Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière.

Pour mettre un feu stérile en ton œil hébété,
Pour mendier ton rire ou ta pitié grossière,
Déchire qui voudra la robe de lumière
De la pudeur divine et de la volupté !

Dans mon orgueil muet, dans ma tombe sans gloire,
Dussé-je m'engloutir pour l'éternité noire,
Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal.

Je ne livrerai pas ma vie à tes huées
Je ne danserai pas sur ton tréteau banal
Avec tes histrions et tes prostituées !

Ce dédain du poète pour le public n'était pas fait pour le lui concilier. Son œuvre demeurait inconnue. Tout au plus savait-on

que le « poète de *Midi* » était aussi un helléniste remarquable, traducteur assidu des chefs-d'œuvre antiques. L'originalité, le mérite de ces traductions de Leconte de Lisle résident dans leur fidélité, dans le scrupuleux respect d'une forme qui, pour l'épopée et le drame grecs, fait partie intégrante de l'œuvre, dans l'exactitude enfin d'une transcription littérale de ces noms propres que les savans, les érudits et les poètes même de la Renaissance avaient « romanisés » sans motif. Athéné n'est pas Minerve et Zeus ou Jupiter font deux. Aussi les traductions de Leconte de Lisle ont-elles servi à dissiper des malentendus que les anciennes versions avaient apportés dans les esprits. Ces chefs-d'œuvre antiques qui, à travers elles, avaient semblé pompeux et déclamatoires, apparurent enfin dans toute leur grâce sobre et fine. Ce n'était plus la Grèce de Fénelon ou de Bitaubé, c'était la réalité, dans sa simplicité naïve, dans sa rudesse grandiose (1).

Leconte de Lisle achevait de se former dans cette besogne. Il y perfectionnait cette intelligence de la plastique grecque qui devait être la religion de sa vie, mais il était si misérablement rétribué de sa peine qu'après bien des années écoulées, il ne pouvait parler sans amertume de ce temps de sa vie : « J'ai passé sept années à mes traductions, disait-il, elles me rapportèrent 7 000 francs, et je m'y crevai les yeux. »

L'empereur Napoléon, informé par le peintre Jobbé-Duval de la douloureuse situation de Leconte de Lisle, lui dépêcha une personne de son entourage, pour lui offrir une pension, avec cette réserve qu'il dédierait les traductions au prince impérial. « Il serait sacrilège, répondit le poète, de dédier ces chefs-d'œuvre antiques à un enfant trop jeune pour les comprendre. » On rapporta ce propos à l'empereur qui répliqua en souriant : « C'est M. Leconte de Lisle qui a raison, et je veux lui assurer une pension sur ma cassette particulière. » Cette pension de 300 francs par mois, donnée cette fois sans condition, et servie jusqu'à la fin de l'Empire, aida Leconte de Lisle à écrire tant de chefs-d'œuvre.

A la vérité, le public continuait d'ignorer l'œuvre de Leconte de Lisle. Le manuscrit des *Poèmes antiques* était demeuré des années dans un tiroir. Mais on peut dire que le poète souffrit à peine de ces injustices. Il écrivait pour soi, pour la joie d'user d'un don divin, pour l'émotion des amis qu'il admettait dans le

(1) Voir la préface de la 1re édition (Paris, 1861) de la traduction des *Idylles* de Théocrite et des *Odes anacréontiques*. Ce curieux morceau, plein d'une ironie caustique et parfois amère contre le mode de traduction accrédité depuis le XVIIe siècle, a été supprimé dans l'édition ultérieure.

secret de sa pensée. C'était le groupe des poètes qui furent les Parnassiens. Autour du maître admiré, tous s'étaient groupés, ardens et enthousiastes : Dierx, Glatigny, Anatole France, Henry Houssaye, Frédéric Plessis, Villiers de l'Isle-Adam, Mendès, Silvestre, Coppée, Sully Prudhomme, de Heredia. Sous la direction de Leconte de Lisle, toute cette jeunesse se liguait pour combattre la poétique régnante.

C'était le moment où le goût élégiaque triomphait. Les romances, la fausse sentimentalité empruntée à l'école anglaise des « Lakistes », l'abus du « keepsake » dans l'art et dans la littérature, le règne des médiocres imitateurs de Lamartine aboutissaient à des fadeurs, dont les artistes sincères étaient écœurés : « Ce n'étaient qu'amours, amans, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans les pavillons solitaires, postillons que l'on tue à tous les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages, forêts sombres, troubles du cœur, sermens, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets, messieurs braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes (1). »

Le seul moyen de réagir contre cette universelle niaiserie était d'interdire énergiquement l'entrée du sanctuaire de l'art à tous les indignes. Un groupe de poètes et de prosateurs s'imposa, comme une règle de religion, le culte de la forme pure. Prenant pour Credo la formule de « l'art pour l'art », ils s'interdirent la préoccupation de moraliser ; ils anathématisèrent « l'art prêcheur » ; ils déclarèrent que l'art est son « but » à soi-même, et ne peut être ravalé au rôle de « moyen ». Dans cette pensée, quelques-uns allèrent jusqu'à s'imposer l'impassibilité olympienne ; ils refusèrent d'intervenir avec leurs sentimens individuels et humains dans la beauté d'un récit ; ils refoulèrent toute leur passion en eux-mêmes, et prétendirent dominer la foule du haut de leur inaltérable sérénité.

On a justement remarqué que, dans les volumes de Leconte de Lisle, publiés cependant à des époques très différentes de sa vie (2), très peu des pièces de vers qu'ils contiennent portent des dates. Les Revues seules peuvent donner là-dessus quelques indications précises. On trouve en effet dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1855 les premiers poèmes qu'il lui confia : *la Jungle*, *le Vase*, *les Hurleurs*. En 1866 paraissaient dans le *Par-*

(1) *Madame Bovary*.

(2) *Poèmes antiques*, chez M. Ducloux, 1852 ; *Poèmes et poésies*, chez Dentu, 1855 ; *Poèmes barbares*, chez Poulet-Malassis, 1862 ; *Poèmes barbares*, chez Lemerre, 1872 ; *Poèmes antiques*, chez Lemerre, 1874 ; *Poèmes tragiques*, chez Lemerre, 1884.

nasse Contemporain, *le Rêve du Jaguar*, *la Vérandah*, *les Larmes de l'Ours*, *le Cœur de Hialmar*, et plus tard, en 1869, *Kaïn*. La *Revue de Paris* d'août 1854 publiait le *Runoïa*; et la *République des Lettres* des années 1875-1876, à côté de l'*Assommoir* de M. Zola et des premiers sonnets de M. de Heredia, offrait à ses lecteurs presque tous les *Poèmes tragiques*, alors inédits. Il serait difficile d'indiquer dans quel ordre le reste de l'œuvre a été composé, et peu d'intérêt, d'ailleurs, s'y attache. Très vite, le maître était arrivé à un degré de perfection presque absolue, et on peut dire que sa pensée elle-même n'évolua guère. Toute sa vie, le poète resta fidèle à ses souvenirs, à l'idéal de sa jeunesse; il voulait ignorer tout ce qui se transformait autour de lui; et ce ne fut que sur la fin de ses jours qu'il eut la sensation de l'isolement où ce parti pris l'avait condamné. Les égards dont il était l'objet de la part des écrivains de la nouvelle école lui avaient fait longtemps illusion sur sa pensée et sur le monde.

M. Catulle Mendès a conté, dans son *Parnasse contemporain*, l'histoire des soirées exquises passées boulevard des Invalides, dans ce petit salon du cinquième étage où tous les poètes venaient, les samedis soir, dire leurs projets, apporter leurs vers nouveaux, solliciter le jugement des émules et l'approbation de leur grand ami : « Je ne dirai pas les souriantes douceurs d'une familiarité dont nous étions si fiers, les cordialités de camarade qu'avait pour nous le grand poète, ni les bavardages au coin du feu, — car on était très sérieux, mais on était très gai, — ni toute la belle humeur presque enfantine de nos paisibles consciences d'artistes, dans le cher salon peu luxueux, mais si net, et toujours en ordre comme une strophe bien composée, pendant que la présence d'une jeune femme, au milieu de notre respect ami, ajoutait sa grâce à la poésie éparse. » Cette affection fidèle, indiquée d'une touche si discrète dans les lignes précédentes, serait effarouchée si nous insistions davantage, — et cependant ceux qui ont été admis dans l'intimité du maître savent qu'il trouvait en elle une admiration délicate, un conseil toujours écouté.

Plus tard, sous les ombrages du Luxembourg, au boulevard Saint-Michel, où Leconte de Lisle habitait en qualité de bibliothécaire du Sénat, une seconde génération de poètes entourait le maître. Le cercle s'était agrandi et renouvelé, sans que la piété filiale d'aucun eût été atteinte : le vicomte de Guerne, Paul Bourget, Pierre de Nolhac, Haraucourt, H. de Régnier, Robert de Montesquiou, Edmond Rostand, les derniers arrivés ne lui étaient pas les moins chers; ses conseils ne leur firent jamais défaut. Parce qu'il les aimait, parce qu'il était un esprit sincère, souvent il lui

arrivait de blâmer leurs œuvres nouvelles, de réprimander leurs concessions. Tous les sujets, d'ailleurs, savaient lui plaire; toutes les personnalités pouvaient rester indépendantes; il exigeait seulement la vénération de l'art, le dédain des succès faciles. « Fais ce que tu veux, disait-il, pourvu que tu le fasses avec un religieux respect de la langue et du rythme. » Ceci explique comment Leconte de Lisle, tout en accueillant les jeunes « Décadens », refusait absolument de les suivre dans la voie où ils s'engageaient. Leurs innovations, leurs audaces l'étonnaient; elles le scandalisaient dans sa religion de la forme pure, pleine et définitive; il s'indignait de voir introduire dans la poésie française les libres allures du vers anglais; et il continuait de croire que l'on ne confie « rien d'éternel » à une langue « toujours changeante ».

Aussi bien durant toute sa vie, Leconte de Lisle ne cessa de se passionner pour l'esthétique de son art, ce qui le rendait malaisé à satisfaire et le poussait à émettre, sur ses confrères, des jugemens brefs et aigus, qu'il répétait volontiers, et dont quelques-uns se retrouvent notés dans ses papiers (1). Il appliquait aux autres les sévérités dont il usait envers lui-même. On peut dire qu'il porta toujours sur le visage un de ces masques comme les

(1) Lamartine : Imagination abondante, intelligence douée de mille désirs ambitieux et nobles plutôt que d'aptitudes réelles. Nature d'élite; artiste incomplet; grand poète de hasard. A laissé derrière lui, comme une expiation, une multitude d'esprits avortés, cervelles liquéfiées et cœurs de pierre, misérable famille d'un père illustre.

Alfred de Musset : Poète médiocre, artiste nul, prosateur fort spirituel.

Victor Hugo : Le plus grand poète lyrique connu. Excessif en tout, puéril et sublime, inépuisable en images splendides et incohérentes, merveilleux rêveur, avec d'extraordinaires lacunes intellectuelles.

Ponsard : Piètre versificateur, exporté de province. Lourd, gauche et vulgaire. Raturé, biffé, disparu. Coup monté par Janin, Lireux et autres, contre Hugo.

Louis Bouilhet : Le dernier romantique de l'école orthodoxe. Sans originalité lyrique ou dramatique, mais ayant écrit çà et là de beaux vers. Oublié, peut-être injustement.

Baudelaire : Très intelligent et original, mais d'une imagination restreinte, manquant de souffle. D'un art trop souvent maladroit.

Théodore de Banville : Spirituel, aimable, bienveillant, artiste habile, brillant, mais superficiel.

Auguste Barbier : Un mouton affublé d'une peau de lion assez bien ajustée dans les « Iambes », mais tombée en de telles loques dans ses dernières poésies, qu'il était désormais impossible de se méprendre sur la nature de l'animal. Cependant, a écrit de fort beaux vers dans « Il Pianto », très supérieur aux « Iambes », et, par cela même, infiniment moins connu.

Alfred de Vigny : Un grand et noble artiste, malgré de fréquentes défaillances d'expressions, ayant toujours vécu dans la retraite, pauvre et digne, fidèle jusqu'à la fin à l'unique religion du Beau.

Théophile Gautier : Excellent poète, excellent écrivain. Très injustement négligé.

Béranger : Ses chansons de circonstance et son Dieu de cabaret philanthropique, tout cela a été à la mode, et, comme tout ce qui a été à la mode, tout cela est en poussière aujourd'hui et à jamais.

Grecs en plaquaient sur la face de leurs tragédiens. Celui qui recouvrait ses traits était sculpté à l'image d'une divinité impassible qui, par sa bouche d'airain, pendant soixante années de vie littéraire, dit les mêmes paroles, soutint le même rôle.

Un des articles du « Code parnassien » obligeait ceux des poètes qui l'avaient accepté à dédaigner non seulement la foule, mais toutes les distinctions de hiérarchie. L'Académie leur apparaissait comme une institution de servitude, et on la raillait avec une verve de persiflage sous la sincérité de laquelle se cachait peut-être un vague regret. Leconte de Lisle se décida pourtant à s'y présenter. Après une première candidature en 1873, il laissa ses amis faire une campagne plus sérieuse en 1877, pour le fauteuil de Joseph Autran. Il refusa d'ailleurs de faire les visites d'usage : il disait comme le Misanthrope : « J'aurai donc le plaisir de perdre mon procès. » Il obtint une voix, et il ne douta point que ce fût celle de Victor Hugo.

Pourtant, lorsqu'on feuillette la correspondance échangée entre les deux poètes, on est surpris de constater que Victor Hugo ne sortit presque jamais, pour louer Leconte de Lisle, de ces formules obligeantes et insignifiantes, qu'il prodiguait aux plus médiocres par bienveillance ou par dédain. L'exagération même de certains éloges était suspecte à Leconte de Lisle. On trouve dans ses papiers une note manuscrite où il dit : « Je n'ai connu Hugo que fort tard, en 1874. Il a été paternel et parfait pour moi. Comme je lui disais un jour que j'avais dû aux *Orientales* la révélation de la poésie, il me répondit : « Si vous aviez écrit avant moi, j'aurais à vous adresser le même remerciement. » — Il n'en pensait pas un mot, naturellement, ni moi non plus. — Il m'a toujours, jusqu'à la fin, témoigné les mêmes sympathies, votant pour moi à chaque élection académique, et me désignant pour son successeur. » Leconte de Lisle était d'ailleurs persuadé que Victor Hugo n'avait jamais lu ses vers, qu'il en parlait par ouï-dire, sur des fragmens rencontrés ou entendus par hasard. Aussi, résistait-il à la douceur de se réjouir de formules splendides et impersonnelles comme celles-ci, que lui adressait Victor Hugo :

3 décembre, Paris.

« ... Ces *Poèmes barbares* sont écrits d'une plume athénienne, vous êtes un de ceux qui touchent la grande lyre. Je vous lis, cher poète, c'est vous dire que je suis ému et charmé et que ma main cherche la vôtre.

VICTOR HUGO. »

« ... J'ai votre livre magnifique. Je lis et je médite. Vous traduisez Sophocle comme Sophocle vous traduirait.

. . . . . .

VICTOR HUGO. »

« Cher poète,

« Nous tendons au même but, crions : Lumière! lumière! levons à l'horizon dans l'aurore le divin drapeau de l'idéal. C'est là votre fonction, vraie fonction sacerdotale, digne d'un généreux et profond esprit comme le vôtre.

. . . . . .

VICTOR HUGO. »

« ... Vous êtes un Maître et vos paroles me touchent profondément. Je sens ma pensée d'accord avec la vôtre, c'est une douceur et une fierté pour moi.

. . . . . .

VICTOR HUGO. »

Leconte de Lisle n'en fut pas moins touché de la persistance avec laquelle Victor Hugo lui préparait une place sous la coupole; et parmi tant de lettres banales, il aimait à trouver une preuve de la sincérité d'Hugo dans ce billet daté du 9 juin 1877 :

« Mon éminent et cher confrère,

« Je vous ai donné trois fois ma voix, je vous l'eusse donnée dix fois. Continuez vos beaux travaux et publiez vos nobles œuvres qui font partie de la gloire de notre temps. En présence des hommes tels que vous, une Académie, et particulièrement l'Académie française devrait songer à ceci : qu'elle leur est inutile et qu'ils lui sont nécessaires.

« Je vous serre la main,

VICTOR HUGO. »

Les sentimens de Leconte de Lisle pour Victor Hugo étaient un mélange de vif enthousiasme pour le poète, et de médiocre estime pour le penseur, le lettré et le savant. Lui, qui poussait jusqu'à l'extrême le souci de reproduire exactement les mœurs, les idées, l'âme des divers peuples dont il s'occupait, il était choqué de l'indifférence absolue que Hugo affectait pour ces matières. Il ne lui pardonnait pas sa profonde ignorance des questions historiques et scientifiques. Il lui en voulait de sa vanité, de sa recherche de la popularité, de ses concessions allant jusqu'à la faiblesse, sur le terrain politique; enfin il reprochait à Hugo sa séche-

resse de cœur, son insensibilité, ses émotions « toutes de parade, disait-il, tout artificielles, faites pour émouvoir les autres, et qu'il étalait sans les sentir. »

On trouve encore dans ses papiers, à l'occasion d'une définition : *De l'expression et de la forme poétique*, ce jugement qu'il développait souvent dans l'intimité :

« Toute pensée est nécessairement une parole intérieure rendue sensible. La forme est la combinaison ordonnée des divers états de l'expression. Il ne faut donc pas confondre les deux termes. — Ainsi l'abondance verbale de Victor Hugo est prodigieuse, mais la forme proprement dite lui fait souvent défaut. Ses images sont incohérentes; il les accumule sans mesure dans une éclatante confusion, de sorte que ses poèmes, dont certaines parties sont admirables, n'offrent presque jamais une composition parfaite.

« Il en est de même de la prosodie et du rythme : on les confond souvent. La prosodie est l'art de construire le vers; le rythme résulte de l'entrelacement harmonique de plusieurs vers constituant la strophe. Ici encore, par suite de la confusion des termes, Victor Hugo passe pour un grand inventeur de rythmes, bien qu'il n'en ait jamais inventé un seul. Tous les rythmes dont il s'est servi appartiennent aux poètes du XVIe siècle. »

Et on retrouve enfin, sous l'atténuation des formules académiques, cette même opinion dans l'éloge de Victor Hugo que Leconte de Lisle prononça le 31 mars 1887, jour de sa réception à l'Académie française.

A vrai dire, Leconte de Lisle avait longtemps hésité avant d'entreprendre sa nouvelle campagne, mais une circonstance particulière devait triompher de ses derniers scrupules. L'Académie française, qui n'a point de rancunes, et qui semble même avoir pris de tout temps plaisir à triompher de ceux qui ont le plus médit d'elle, en les « couronnant » d'abord, et en les « absorbant » ensuite, avait décerné à Leconte de Lisle un prix important. « C'est une carte que l'Académie dépose chez vous, lui dirent ses familiers : ne lui rendrez-vous point la politesse? » Leconte de Lisle se décida enfin à visiter ses futurs confrères, et il fut surpris de la courtoisie qu'il rencontra, « même chez les gens qui ne l'avaient pas lu! » L'attention que les journaux et les revues, le public français, l'étranger, même les subalternes qui se trouvaient mêlés à sa vie, prêtèrent soudain à sa personne et à son œuvre, fut pour lui un autre étonnement. Il en jouit délicieusement, bien qu'il s'en cachât à soi-même, et tout ensemble il en fut froissé : « Cependant, répétait-il au lendemain de son élection, j'étais déjà Leconte de Lisle avant d'être académicien. »

III

On peut dire que cette élection, et la notoriété qu'elle ajouta à un nom depuis longtemps célèbre, embellirent les dernières années de Leconte de Lisle et eurent sur son esprit une influence heureuse. Toute sa rancune se transforma en bonhomie, et, dans sa naïveté de grand homme, il restait abasourdi des hommages que lui valait son titre nouveau. On commença de s'apercevoir qu'il n'était plus *méchant* que pour la forme, qu'il y avait eu un immense enfantillage caché sous quelques-unes de ses révoltes d'autrefois. Leconte de Lisle lui-même souriait à présent de ces anecdotes cruelles ou sceptiques qu'il contait avec une diction impeccable, le monocle rivé dans l'œil, aux aguets des étonnemens qu'il comptait bien produire :

« Un dimanche, disait-il, je me trouvais chez Béranger. Nous causions des poètes français et anglais, soudain le chansonnier déclara :

— Quant à Byron, je compose des poèmes qui ressemblent aux siens, notamment quand je dors.

— Ah! mon cher maître, lui répondis-je, que n'avez-vous dormi toute votre vie!

Je m'en allai, je ne l'ai plus revu. »

Une autre fois c'était George Sand qui faisait les frais de sa malice :

« Elle habitait alors rue Gay-Lussac, où je lui avais été amené par un ami commun. Je vis une petite femme à grosse tête, avec un front large et de grands yeux calmes. Elle m'avait écrit pour me remercier de mon envoi des *Poèmes antiques*, et je venais lui présenter mes hommages. Elle me tendit la main, me fit signe de m'asseoir, s'assit elle-même derrière un bureau encombré de papiers, m'offrit un cigare, alluma une cigarette et se mit à me regarder fixement, sans rien dire. Nous restâmes ainsi à nous regarder en fumant pendant plusieurs minutes, elle, très calme, moi très embarrassé. Enfin, elle jeta brusquement sa cigarette, soupira, et me dit :

— Je vous contemple comme un paysage inconnu!

Je ne pus m'empêcher de sourire, et j'osai alors lui exprimer mon admiration — pour son beau génie, — ce qui ne parut pas lui déplaire! »

Elles sont innombrables, les histoires que Leconte de Lisle se plaisait à égrener ainsi dans des causeries charmantes, où sa verve éclatait en saillies imprévues. Et avec tout cela, il affectait de ne pas désarmer; il continuait à annoncer de temps en temps,

comme un défi, la prochaine publication de son poème : *les États du Diable*. Il répétait que cette œuvre clorait la série des pièces où il avait montré la férocité du fanatisme religieux. Il assurait qu'il lui restait quelque chose à dire après *Hieronymus*, *l'Holocauste*, *les Deux Glaives*, *le Corbeau*, *les Siècles maudits*, *la Bête écarlate*... ; qu'il voulait faire une bonne fois, défiler devant lui tous ces tourmenteurs d'hommes et les marquer au fer rouge dans un poème dantesque. Il disait : « Ce diable qui les jugera tous, ce sera moi ! »

Une citation empruntée à ce poème prouvera que la verve du poète avait trouvé là une magnifique occasion de s'exercer. Le pape Borgia harangue Satan (1) :

. . . . . .

BORGIA

O délices passées !
O plats d'or qui chargiez les nappes damassées !
Marsala, syracuse, alicante et muscat !
O soupers bienheureux de mon pontificat,
Coupes, flambeaux, vaisselle étincelante ! O joie,
O beaux corps enlacés sur les tapis de soie,
Murmures des baisers pleuvant sur des seins nus,
Rêves du Paradis, qu'êtes-vous devenus ?
Qu'il était doux, couché dans la pourpre romaine,
De jouir amplement de la bêtise humaine,
De partager le monde après boire, octroyant,
Pour deux cents marcs d'or fin, l'Occident, l'Orient,
Iles et terre ferme, hommes, femmes, épices,
Aux rois, mes argentiers pillant sous mes auspices,
Et de voir, en goûtant le frais des chênes verts,
Haleter au soleil le stupide univers !
Quel rêve ! O merveilleux enchantement des choses
Qui, dans l'âcre parfum des femmes et des roses
Et du sang, sous l'éclat des torches allumant
Mes tentures de pourpre et d'or, au grondement
De la foudre impuissante, au chant des voix serviles,
Dans la prostration des multitudes viles,
Nuits et jours ramenant les grands songes anciens,
Me rendais la splendeur des temps césariens !
Et toi, vivante fleur de la chaude Italie,
Éclatante du sang qui nous brûle et nous lie,
En un moment d'ivresse éclose au clair matin
Pour parfumer ma couche et le beau ciel latin !
O toi qui me versais du regard et des lèvres
Le flot des voluptés et des divines fièvres,
Pour qui mon fils César, le pâle cardinal,
Occit son frère Jean la nuit du carnaval,

(1) Ce poème n'a jamais été achevé. Un fragment en a seul été publié dans la *République des lettres* (août 1876).

Afin que, consumé du désir qui l'enivre,
Il mourût des baisers dont il eût voulu vivre!
Ma fille, que mon sein plein de flamme couvait...

D'où vient donc que Leconte de Lisle ait reculé jusqu'aux derniers jours à écrire ce poème si souvent promis à ses admirateurs? C'est que lui-même eut le sentiment qu'il ne correspondait plus aux préoccupations des contemporains. Sans en démêler exactement les causes, il comprit qu'il y avait dans ses imprécations beaucoup de romantisme et peut-être aussi de voltairianisme. Cela ressemblait trop à la *Légende des Siècles*. Il craignait peut-être de paraître, après Hugo, chercher une popularité facile? Mais surtout, il avait passé l'heure où on se bat; il était las des paroles de haine. Les marques de déférence que tous lui prodiguaient, le poids des ans, le charme des ardentes admirations qui s'épanouissaient sur sa route, ramenaient insensiblement le poète vers cette voie de tendresse où il avait marché dans ses premières années. Il commençait à se préoccuper, peut-être à souffrir, du jugement des esprits superficiels et malveillans qui, incapables de pénétrer sa pensée profonde, l'accusaient d'impiété générale et d'irrespect systématique. Il suffit pourtant d'avoir un peu fréquenté ses livres, pour démêler que le culte de la beauté grecque ne fut pour lui qu'un repos, une oasis où le voyageur refait ses forces, mais que le chemin où il peina toute sa vie fut justement celui de la conscience morale et de ses tortures. Le Christ, auquel il songea dans tant de pièces, lui apparaissait comme une victime dont le supplice ne finit pas. Il a pleuré sur son gibet, sur ses blessures, sur son sang, mais surtout sur cette trahison qui, selon lui, avait défiguré sa doctrine, sur ce mensonge de charité qui abritait toutes les vanités, toutes les cruautés des « siècles maudits » :

. . . . . .
Et l'Homme, en un beau lieu d'ineffables délices,
Vit de rares Élus penchés sur ces supplices,
Le front illuminé de leurs nimbes bénis,
Qui contemplaient d'en haut ces tourmens infinis,
Jouissant d'autant plus de leur bonheur sublime,
Que plus d'horreur montait de l'exécrable abîme!
Et l'Homme s'éveilla de son rêve, — muet,
Haletant et livide... Et tout son corps suait
D'angoisse et de dégoût devant cette géhenne
Effroyable, ces flots de sang et cette haine,
Ces siècles de douleurs, ces peuples abêtis,
Et ce monstre écarlate, et ces démons sortis
Des gueules, dont chacune en rugissant le nomme.
Et cette éternité de tortures! Et l'Homme,

S'abattant contre terre avec un grand soupir,
Désespéra du monde — et désira mourir!
. . . . . .

Fondée ou non, point de doute que cette conviction de l'inanité du plus grand effort qui ait été fait, parmi les hommes, pour acclimater la paix, la justice et la pitié sur terre, n'eût fortifié en Leconte de Lisle ce culte du *Néant* qu'il finit par adorer comme son seul dieu. Il le préférait, avec sa figure de repos, aux vagues récompenses, aux exécrables supplices, par où l'on voulait prolonger dans l'au-delà les misères de cette vie. Mais dans le temps même où il s'élançait avec le plus d'ardeur vers cette idée pacifiante, il ne pouvait triompher des secrètes angoisses de la nature, qui criait en lui, comme dans tous les hommes, son désir de l'Éternelle Vie. De là vient la beauté tragique, presque surhumaine, de ses incantations au *Non Être*.

. . . . . .
Consolez-nous enfin des espérances vaines :
La route infructueuse a blessé nos pieds nus
Du sommet des grands caps, loin des rumeurs humaines,
O vents! emportez-nous vers les Dieux inconnus!

Mais si rien ne répond dans l'immense étendue,
Que le stérile écho de l'éternel désir,
Adieu, désert où l'âme ouvre une aile éperdue,
Adieu, songe sublime, impossible à saisir!

Et toi, divine mort où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfans dans ton sein étoilé,
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé (1)!

S'il eût plus longtemps vécu, Leconte de Lisle eût certes fini, dans cette inquiétude trop forte, par lever de dessus son visage le voile qui le cachait et qu'il souleva seulement pour quelques-uns. Ce n'est donc point le trahir, mais bien plutôt servir pieusement sa mémoire, c'est le montrer tel qu'il souhaitait qu'on le connût un jour, tel qu'il aurait voulu se dépeindre dans un *Testament philosophique* qu'il n'eut pas le temps d'écrire, que de citer cette pièce du *Sacrifice*, qu'il composa l'année même de sa mort, et dans laquelle il dit, en oubli de ses préceptes parnassiens, son admiration pour la beauté morale, supérieure à toutes les splendeurs plastiques. Ce n'était plus le poète qui parlait à cette minute, c'était l'homme même : une des âmes les plus hautes que notre génération ait connues, un héros qui, dans le secret, avait lui-même accompli ce sacrifice méritoire dont il dit la vertu dans son chant suprême.

(1) *Dies Iræ* (*Poèmes antiques*).

LE SACRIFICE

Rien ne vaut, sous les cieux, l'éclatante liqueur,
Le sang sacré, le sang triomphal que la vie,
Pour étancher sa soif toujours inassouvie,
Nous verse à flots brûlans qui jaillissent du cœur.

Jusqu'au ciel idéal dont la hauteur l'accable,
Quand l'homme de ses dieux voulut se rapprocher,
L'holocauste sanglant fuma sur le bûcher,
Et l'odeur en monta vers la nue implacable.

Domptant sa chair qui tremble en ses rébellions,
Pour offrir à son Dieu sa mort expiatoire,
Le martyr se couchait sous la dent des lions,
Dans la pourpre du sang comme en un lit de gloire.

Mais si le Ciel est vide, et s'il n'est plus de dieux,
L'amère volupté de souffrir reste encore,
Et je voudrais, le cœur abîmé dans ses yeux,
Baigner de tout mon sang l'autel où je l'adore!

Cette pièce est un acte de foi. Mais l'âme du poète avait pris trop profondément le pli du doute pour que la vanité du sacrifice ne lui apparût pas comme le néant de tout le reste. Aussi n'en voulut-il retenir que la joie éphémère qu'il donne quand on l'applique à quelque objet chéri, et dont nous retrouvons l'expression dans les derniers vers qui soient tombés de sa plume :

Toi par qui j'ai senti, pour des heures trop brèves,
Ma jeunesse renaître et mon cœur refleurir,
Sois bénie à jamais! J'aime, je puis mourir.
J'ai vécu le meilleur et le plus beau des rêves!

Et vous qui me rendez le matin de mes jours,
Qui d'un charme si doux m'enveloppez encore,
Vous pouvez m'oublier, ô chers yeux que j'adore,
Mais jusques au tombeau je vous verrai toujours!

Ainsi la fin de sa vie semblait en rejoindre le commencement; le cher fantôme de ses jeunes années réjouissait encore ses yeux avant qu'il les fermât à la lumière; et, comme encadrée dans le souvenir des splendeurs de son île natale, il voyait passer, une dernière fois cette vision de jeunesse adorable qu'il avait jadis aperçue derrière les mousselines du *manchy*.

JEAN DORNIS.

LA CRISE DE LA MÉTAPHYSIQUE

EN ALLEMAGNE

L'Allemagne est par excellence le pays des métaphysiciens. Nulle part ailleurs la réflexion philosophique ne s'est attaquée aux questions suprêmes avec autant d'audace, de persévérance, et de profondeur. Toutes les interprétations de l'univers, toutes les conceptions de l'être compatibles avec les conditions de la pensée moderne, elle les a tentées, donnant ainsi naissance à une extraordinaire variété de systèmes. Ce fut là, semble-t-il, plus particulièrement, l'apport de l'Allemagne dans le patrimoine intellectuel de l'Europe. Telle autre nation a dû surtout son influence à ses artistes ou à ses poètes : l'Allemagne agissait plutôt par ses penseurs. Tôt ou tard la doctrine d'un Leibniz, d'un Kant ou d'un Hegel passait les frontières, et, partout où elle pénétrait, elle laissait une trace durable. Longtemps les Allemands se sont fait une gloire de leur incontestable supériorité dans la spéculation métaphysique. Plus d'un même ne disait-il pas, à la fin du siècle dernier, que la mission des Allemands en ce monde était d'en approfondir l'essence invisible, pendant que d'autres en posséderaient les réalités tangibles? Mme de Staël, qui parcourait l'Allemagne à ce même moment, avait bien discerné ce trait. « La république littéraire d'Allemagne, écrivait-elle en 1804, est vraiment chose étonnante ; il y a des penseurs sous terre, et des grenadiers dessus. » Elle avait su comprendre, ou plutôt deviner, le génie spéculatif et la silencieuse grandeur de ces penseurs « souterrains ». Leur subtile influence allait gagner de proche en

proche et s'insinuer partout. Tour à tour elle se fera sentir dans l'art, dans la littérature, dans la science, dans l'histoire. Avec Hegel, elle devient, pour quelque temps, toute-puissante et irrésistible. On peut dire qu'une génération entière se mit à l'école de Hegel, et coula docilement sa pensée dans les formes qu'il imposait. Ce fut une domination presque comparable à celle de la scolastique. Même les esprits originaux se plièrent à la discipline commune. Il est vrai, d'ailleurs, qu'elle ne paralysait point la réflexion indépendante, et que tôt ou tard celle-ci s'affranchissait : Feuerbach, Strauss, Karl Marx, avaient porté, comme tout le monde, l'uniforme hégélien.

Or aujourd'hui, après un demi-siècle écoulé, rien ne rappelle plus cette domination universelle exercée par une doctrine métaphysique. Bien mieux, la métaphysique elle-même est tombée en défaveur. Le goût passionné que l'Allemagne avait pour elle s'est affaibli peu à peu. L'indifférence est devenue générale. Les hégéliens survivans disparaissent un à un, comme les médaillés de Sainte-Hélène. Le vieux Michelet, mort l'an passé, était l'un des derniers. Schopenhauer a encore, — et c'est justice, — nombre d'admirateurs ; mais le pessimisme, en tant que système philosophique, ne compte plus guère de fidèles en Allemagne. Plus passager encore a été le succès de M. de Hartmann, le célèbre auteur de la *Philosophie de l'Inconscient*. Il continue à publier, mais le public a cessé de le lire. Aucune doctrine métaphysique, en ce moment, ne s'impose : à peine en est-il qui se proposent. Nietzsche a été récemment l'objet d'un engouement très vif : mais la mode qui l'a porté aux nues commence déjà à l'abandonner. C'est d'ailleurs un brillant moraliste, non un métaphysicien ; et les paradoxes violens et exaspérés où il se complaît ne fournissent pas les élémens d'un système qui se tienne. Reste M. Wundt, esprit ferme et lucide, logicien de valeur, savant universel, qui, parti de la physiologie, a fini par se risquer à une métaphysique. Il est aujourd'hui, sans conteste, le plus écouté des philosophes de l'Allemagne. Mais, novateur hardi en psychologie et en morale, M. Wundt devient presque timide dès qu'il touche aux questions dernières de la métaphysique. Aussi bien est-ce, de toute son œuvre, la partie qui exerce le moins d'action. Les travaux de son laboratoire de psychologie physiologique éveillent plus d'intérêt, et retiennent mieux l'attention que sa théorie de la connaissance ou sa conception de l'univers.

En un mot, s'il est vrai que l'indifférence du public décourage la spéculation métaphysique, aucune nouveauté éclatante, d'autre part, ne vient secouer cette indifférence. Celle-ci ne s'étend pas à

toute recherche philosophique, quelle qu'elle soit : le succès même de la plupart des œuvres de M. Wundt en est une preuve suffisante. Et, à côté des siens, il paraît en Allemagne d'autres travaux considérables, touchant la logique, la morale, la sociologie. C'est la métaphysique qui se trouve particulièrement négligée. Il y a peu d'ouvrages nouveaux qui en traitent : le retentissement de ces ouvrages est faible, et l'influence en est pratiquement nulle. On demandait, il n'y a pas longtemps, à un jeune *Privat-Docent* de l'université de Berlin : « A quelle doctrine philosophique vous rattachez-vous? — A la mienne » répliqua-t-il en souriant. De vrai, il eût été embarrassé de répondre autrement que par cette boutade, à moins de se retrancher derrière un grand nom de l'histoire.

Au reste, si quelque doctrine métaphysique exerçait aujourd'hui une influence notable sur les esprits, n'en trouverions-nous pas l'écho dans les Universités? Consultons les programmes de quelques-unes d'entre elles, et nous verrons quelle petite place y tient aujourd'hui la métaphysique. A l'Université de Kœnigsberg, 45 professeurs ont annoncé des cours dans la Faculté de philosophie. Cette Faculté, comme on sait, comprend ce qui est enseigné en France dans les Facultés des lettres et des sciences. Sur ces 45 professeurs, 3 seulement traiteront de matières qui touchent à la philosophie, et *pas un seul* de la métaphysique proprement dite. A l'Université de Munich, la Faculté de philosophie se subdivise en deux sections : la section des sciences mathématiques, physiques et naturelles, et la section des sciences morales et sociales. Celle-ci compte 36 professeurs, sur lesquels 5 ont dû traiter, dans le semestre d'hiver 1894-1895, de sujets d'ordre proprement philosophique, et surtout de logique et de psychologie ; deux d'entre eux parleront aussi de métaphysique. Enfin à Berlin, la Faculté de philosophie ne compte pas moins de 160 professeurs. 16 d'entre eux annoncent des cours qui touchent aux différentes parties de la philosophie, mais surtout à la psychologie, à la logique, à la science sociale et à l'histoire des doctrines : *un seul* s'occupera d'un sujet de métaphysique proprement dite (les preuves de l'existence de Dieu) ; un autre examinera le positivisme moderne. Et c'est tout. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes, et la conclusion s'en tire toute seule. Point de spéculation métaphysique originale : l'intérêt des élèves comme celui des maîtres va tout entier à d'autres objets.

I

Ainsi l'Allemagne se passe aujourd'hui de métaphysique. Et non seulement elle s'en passe, mais elle n'en sent pas le manque. Elle ne le remarque même pas. Si elle le remarquait, en serait-elle touchée ? Cela est au moins douteux. Son indifférence paraît complète. Comment la patrie de Leibniz et de Hegel en est-elle venue là ?

Pour rendre compte de ce fait, on aperçoit d'abord des causes générales, inhérentes à la métaphysique elle-même, et dont l'effet est également sensible dans le reste de l'Europe. Car la spéculation métaphysique, de notre temps, n'est guère plus active ni plus originale dans un pays que dans un autre. Nulle part elle n'occupe l'attention, nulle part elle ne passionne les esprits. Ne serait-ce pas l'effet d'une loi qui, au cours de l'histoire de la philosophie, s'est souvent vérifiée ? Il semble qu'à une période d'activité et d'invention métaphysiques, succède régulièrement une période de dépression et de stérilité. Les problèmes naguère étudiés avec zèle perdent peu à peu de leur attrait. Les penseurs s'en détournent. Le public se désintéresse des doctrines qui naguère provoquaient son enthousiasme. Le fait s'est produit dans l'antiquité, après Platon et Aristote, puis au moyen âge, après les grands systèmes du XIIIe siècle : il s'est reproduit encore dans les temps modernes, après l'effort métaphysique des Spinoza et des Leibniz. Aussi bien la métaphysique ne saurait-elle être assimilée aux sciences exactes, dont les progrès sont continus, et les acquisitions définitives. Chaque doctrine métaphysique reprend, pour ainsi dire, l'édifice à pied d'œuvre, et un système ne compte que s'il est l'effort d'une pensée originale pour expliquer la totalité du réel.

Mais un tel effort exige, pour se produire, la réunion d'un grand nombre de circonstances favorables. Tous les siècles ne sont pas également propices à l'apparition de métaphysiques originales. Il en est d'elles comme de tel genre littéraire, de la poésie lyrique, par exemple, qui peut rester muette pendant de longues suites d'années. Quand enfin une doctrine originale et féconde est née, une période d'activité métaphysique commence. Le système obéit à une force intime de développement ; il évolue en vertu d'une logique interne. Peu à peu les interprétations diverses qu'on en peut donner se séparent et s'opposent. C'est l'œuvre de la génération contemporaine de l'auteur du système, ou, plus souvent, de la génération qui le suit. Cette « élaboration

divergente » demande un temps plus ou moins long, mais elle ne manque guère de s'accomplir. Il suffit, pour la rendre inévitable, de la diversité naturelle des esprits qui repensent les principes de la doctrine. Moins compréhensifs que son auteur, le plus souvent, et moins profonds, formés par une éducation différente, dominés par d'autres préoccupations, ils ne prennent jamais le système exactement comme il leur a été présenté. Ils s'attachent de préférence à certaines idées, et laissent plutôt dans l'ombre les autres, qui les touchent moins. De la sorte la doctrine se trouve, non pas enrichie, — je croirais volontiers qu'elle n'est jamais plus riche que chez son premier auteur, — mais développée, systématisée dans le détail, et conciliée autant qu'il est possible avec les doctrines antérieures. Elle devient ainsi, sous diverses formes, accessible, et assimilable pour l'élite intellectuelle de la nation. Puis elle descend insensiblement vers la foule, par la littérature courante, par l'enseignement, par la presse, par mille canaux insaisissables et rapides. Elle fait sentir son influence dans la manière d'écrire l'histoire, dans les théories politiques, dans tout cet ensemble flottant qu'on appelle les sciences morales. Mais, en même temps, à mesure qu'elles passent par plus d'esprits, les idées fondamentales du système perdent de leur précision et de leur rigueur. C'est comme un rayon lumineux qui, après avoir traversé des milieux de densité différente et de plus en plus opaques, expire enfin, en arrivant à un dernier plus obscur que les autres. La doctrine finit alors par se concentrer en quelques formules qui, pour avoir trop servi, n'ont presque plus de sens ou qui ressemblent fort à des « truismes ». Qu'il y a loin, par exemple, de Kant chez Kant lui-même, aux surprenans vestiges de sa pensée que l'on rencontre çà et là dans tel moraliste d'aujourd'hui ! Quand on en est là, la période d'activité métaphysique est close depuis longtemps.

Ainsi s'expliquerait peut-être, par une loi de décadence et de renaissance alternantes, l'indifférence présente de l'Allemagne pour la spéculation métaphysique. Elle serait la suite, et comme la rançon, de l'activité métaphysique déployée au commencement de ce siècle. Et plus cette activité a été intense, plus il semble naturel que la dépression qui y succède soit profonde. Or il serait difficile d'exagérer la force de l'impulsion que Kant avait donné alors à la pensée philosophique. Je ne parle pas seulement de l'enthousiasme que sa propre doctrine a soulevé, et des systèmes que Fichte, Schelling, Hegel, en firent sortir presque aussitôt, en la combinant avec les doctrines des anciens, des mystiques, et de Spinoza. L'action de Kant s'est étendue plus loin, et, pour ainsi

dire, à perte de vue : sur les sciences biologiques avec Jean Müller et Helmholtz, sur les sciences naturelles avec Schelling et Steffens, sur les sciences politiques, et jusque sur la théologie par l'intermédiaire de Hegel. Tel était le prestige de son nom que plus tard, lorsqu'il fallut, en Allemagne, débarrasser la science du fatras métaphysique qui l'encombrait, c'est encore au cri de « Revenons à Kant! » que la réaction s'est faite.

On y est revenu, en effet, mais comme à un objet d'étude historique. On s'est attaché à dégager cette doctrine des élémens d'origine diverse qui s'y étaient mêlés. On a montré que le kantisme, loin d'être un obstacle aux progrès de la science positive, était au contraire une sauvegarde de son indépendance. Mais l'intérêt qu'on y a pris s'est borné là. Pas plus que les doctrines de Hegel ou de Schopenhauer, celle de Kant n'est aujourd'hui vivante en Allemagne. En Suisse et en France, la morale kantienne est demeurée, pour nombre d'âmes généreuses, l'expression la plus précisément sublime de la vérité. Encore n'est-ce pas la morale de Kant : c'est plutôt la morale du devoir en général, fondée sur le témoignage irréfragable de la conscience. On s'inquiète peu du lien que Kant établissait entre sa morale et le reste de sa doctrine : on se contente de lui emprunter « l'impératif catégorique ». Mais en Allemagne, l'habitude ne s'est pas établie de séparer ainsi une morale du système qui la soutient et qui l'explique; et c'est tout entière que la doctrine de Kant est atteinte, elle aussi, par la défaveur où la métaphysique est tombée.

Une autre cause n'a pas peu contribué à amener ce discrédit, je veux dire le merveilleux développement qu'ont reçu, dans notre siècle, d'un côté les sciences biologiques, de l'autre les sciences historiques. Certes ce siècle, en ce qui concerne les sciences physiques et mathématiques, peut soutenir la comparaison avec ses devanciers. Mais, s'il a continué glorieusement leur œuvre, il trouvait du moins la voie ouverte par eux, et le chemin tracé. Ce qui lui appartient en propre, c'est d'avoir installé, si l'on peut dire, l'histoire dans sa méthode définitive, avec son cortège de sciences accessoires, épigraphie, archéologie, numismatique, paléographie, etc. C'est aussi d'avoir entamé, sur plusieurs points nouveaux, l'immense domaine de la vie, encore presque vierge : c'est d'avoir créé la tératologie, l'embryologie, et toutes les jeunes sciences qui, comme la microbiologie, ont tant donné déjà et promettent plus encore. D'éclatantes découvertes et d'heureuses applications leur ont valu une popularité et un prestige extraordinaires. L'idée devait naître de généraliser la méthode de ces sciences pour y trouver les principes d'une phi-

losophie naturelle. De là la théorie de Darwin sur l'origine des espèces. De là surtout la philosophie de l'évolution de M. Spencer, qui va de la genèse du système solaire à celle des mœurs, des institutions et des croyances. Philosophie dont les siècles précédens ne se seraient sans doute pas contentés! Ils n'auraient pas pris un tableau historique de l'évolution des êtres pour une explication de ces êtres. Ils cherchaient une déduction rationnelle : une généalogie ne leur aurait pas suffi. Notre temps, au contraire, se complaît aux explications historiques. A-t-il raison, ou est-il dupe d'une illusion? Ne fait-il peut-être qu'étaler, pour ainsi dire, les problèmes dans le temps, sans les résoudre? Nous n'avons pas ici à le rechercher : toujours est-il qu'une telle disposition des esprits est ce qu'on peut imaginer de moins favorable à la spéculation métaphysique.

Comment en effet les grands métaphysiciens, presque tous, se sont-ils formés? Par la pratique des mathématiques et des sciences exactes. Il y a, entre cet ordre de sciences et la métaphysique, sinon une parenté, du moins une affinité évidente et de tout temps reconnue. Les philosophes ont toujours insisté sur le caractère éternel, intemporel, pour mieux dire, des vérités mathématiques. Le fait, le « phénomène » qui apparaît et disparaît, qui n'était pas tout à l'heure, et qui bientôt ne sera plus, qui se produit en un point déterminé de l'espace, qui a besoin, pour être perçu, des sens d'un observateur, ce fait, les mathématiques ne s'en occupent pas. Leur domaine est ailleurs : elles régissent le possible et le nécessaire, non le réel et le contingent. Si le fait prend quelque réalité pour elles, ce sera à titre de figure, comme expression sensible d'une vérité rationnelle, ou, selon le mot de Platon, comme symbole imparfait et tangible de l'idée pure et invisible.

Or la métaphysique ne demande-t-elle pas, elle aussi, un effort analogue à celui des mathématiques? Ne cherche-t-elle pas par delà le phénomène, la substance, par delà le sensible, l'intelligible, par delà le relatif, l'absolu? Si les métaphysiciens, depuis Platon jusqu'à Descartes, ont été d'accord pour voir dans les mathématiques une excellente préparation à leur science, c'était sans doute à cause de la rigueur de leur méthode, et pour accoutumer l'esprit à « ne point se repaître de fausses raisons. » Mais ils en avaient aussi un autre motif, que Platon a admirablement mis en lumière. Les mathématiques affranchissent l'esprit du préjugé qu'il a naturellement en faveur des sens. Elles transforment peu à peu l'idée qu'il se fait de la vérité. Est vrai non pas ce qui s'impose à nos yeux ou à nos oreilles, mais ce qui est évident pour la raison; est vrai non pas ce qui est « perçu », mais

ce qui est « prouvé ». Tel est aussi le point de vue du métaphysicien. On sait que Spinoza, pour prendre l'exemple le plus célèbre, a conçu la forme de sa science sur le type de la mathématique. Il a voulu procéder par axiomes, définitions et théorèmes. La vérité d'observation n'a pas de valeur pour lui, du moins tant qu'elle n'entre pas dans l'enchaînement de ses déductions. La psychologie empirique des Anglais n'est à ses yeux qu'une collection d'anecdotes ; il la traite dédaigneusement d' « historiole » de l'âme. Et quand lui-même étudiera les sentimens et les passions des hommes, il le fera « comme s'il s'agissait de lignes, de plans et de solides. » La grande différence entre les mathématiques et la métaphysique consiste en ceci, que les mathématiques, se donnant leur objet, en sont en quelque façon maîtresses, au lieu que la métaphysique se trouve en présence du réel, mystérieux, décevant, et peut-être incompréhensible. De là la fortune si diverse de ces deux sciences, qui ne doit pas nous dissimuler l'analogie foncière de leurs méthodes. Et si quelque renaissance métaphysique se produisait bientôt, je ne serais pas surpris que les premiers symptômes se fissent sentir d'abord sous la forme de spéculations suggérées par les mathématiques. L'antique lien de parenté s'est relâché, mais il n'est pas rompu.

Tout autres sont l'esprit et la méthode des sciences biologiques et historiques. Ici le fait est souverain : il ne s'agit plus de déduire *a priori*, mais d'observer et d'expérimenter. Sans doute la spontanéité propre de l'esprit y a encore un rôle, et un rôle capital. Dans ces sciences comme dans les autres, point de découverte sans une part de divination. Ce n'est pas le moindre titre de gloire de Claude Bernard que d'avoir montré, dans son *Introduction à l'Étude de la Médecine expérimentale*, qu'avant de constater une vérité nouvelle, l'esprit l'a toujours pressentie. Toute expérience n'est, au fond, qu'une vérification. C'est le contrôle d'une réponse que l'esprit s'était faite à lui-même par avance. Pareillement, la connaissance des documens n'est pas le tout de l'histoire. Un historien d'imagination plate et sans vigueur logique ne tirera des documens les mieux établis et des sources les plus riches qu'une œuvre médiocre comme lui-même, et d'une exactitude littérale presque fausse par manque de pénétration. Mais enfin, ces réserves faites, ni l'histoire ne s'invente, ni la biologie ne se construit *a priori*. En ces ordres de sciences, le fait décide en dernier ressort. Seul il a qualité pour décider entre les hypothèses : pour les exclure, fausses, et vraies, les confirmer.

Mais que de fois, dans ces sciences, le « fait » lui-même est dif-

ficile à interpréter! Difficulté d'autant plus vivement sentie que le savant y apporte une sagacité plus expérimentée, et une méthode plus circonspecte! Voyez comme, à ce point de vue, la physiologie de Descartes diffère de la nôtre! Descartes croyait le mécanisme de la vie relativement simple. Il abordait, sans hésiter, l'explication de faits que nos physiologistes, plus instruits et par suite plus prudens, s'estimeraient heureux de déterminer avec précision. Ils savent que la complexité des phénomènes vitaux est presque infinie, et que, de beaucoup de ces phénomènes, même des plus généraux, ils ne peuvent donner qu'une description sommaire et grossière. Il ne suffit donc pas de dire avec Bacon que le savant doit suivre docilement la nature et s'attacher à ses pas pour lui dérober ses secrets : il faut avouer qu'ici cela même est singulièrement malaisé. Trop souvent les faits biologiques présentent au chercheur un véritable labyrinthe, et plus d'une fois, pour choisir entre les routes qui se présentent, un fil conducteur lui fait défaut.

Dans la physique et dans la chimie, la difficulté, toujours considérable, est sensiblement moindre. L'expérimentateur y a affaire à la matière brute, inorganique, qui s'offre, toujours identique, aux prises de ses instrumens. Au moyen d'artifices souvent assez simples, il arrive à mesurer les faits : le mathématicien s'en empare, et la détermination de la loi peut devenir complète. Mais dès que l'on opère sur des êtres vivans, comment être sûr que deux expériences soient faites dans des conditions rigoureusement identiques? La vie, comme un ennemi rusé, semble se plaire à déjouer les combinaisons et à tromper les précautions de l'expérimentateur. Les lois échappent, les faits mêmes parfois se dérobent. La science alors, à cause de l'extrême complexité de son objet, relâche quelque chose de sa rigueur idéale. Ne pouvant démontrer le « nécessaire », elle se borne provisoirement à établir, selon le mot d'Aristote, « ce qui arrive le plus souvent. » Elle se trouve en présence d'une matière si variée, si riche, si mouvante qu'elle ne peut espérer, je ne dis pas de s'en rendre maîtresse, mais de s'attaquer aujourd'hui aux problèmes fondamentaux. Longtemps encore, malgré les efforts d'expérimentateurs ingénieux, malgré les révélations, souvent énigmatiques, il est vrai, de la pathologie, elle devra se contenter de patiens travaux d'approche, et d'avancer pas à pas dans la détermination exacte des faits.

On voit dès lors pourquoi une génération passionnément appliquée à des recherches de ce genre sera, par cela même, très peu portée vers la métaphysique. Les esprits sont orientés dans

une direction qui les en éloigne. Le moindre brin d'herbe, la moindre cellule vivante pose au savant une infinité de questions, et il n'aperçoit même pas la possibilité de les résoudre avec les moyens dont il dispose aujourd'hui. Que pourra-t-il penser alors d'une prétendue « science », qui procède par la méthode déductive *a priori*, et qui se flatte d'embrasser la totalité du réel? Quelle dérision, ne pouvant expliquer la moindre partie de ce qui vit, que d'imaginer en rendre le tout intelligible! C'est comme si un enfant, incapable de soulever, avec ses petits bras, un galet sur la plage, prétendait ébranler la falaise d'où ce galet est tombé. Aux yeux du biologiste, qui lutte à si grand'peine contre la nature, et qui sent si vivement les difficultés de ce combat, le métaphysicien qui propose une explication totale de la nature semble le plus souvent un rêveur à qui le sens de la réalité fait défaut. Il lui jette un regard de surprise mêlé d'ironie, et il retourne à son microscope ou à son laboratoire. Il sait trop ce que coûte de patience attentive je ne dis pas l'explication, mais la description exacte du plus petit fait, pour s'arrêter à des spéculations générales qui prouvent surtout la souplesse dialectique de leur auteur. En comparaison de sa science, cela lui paraît un jeu, ou, si l'on aime mieux, une sorte d'art et de poésie. Que la jeunesse de l'humanité s'y soit complue, rien n'est plus naturel, et le génie d'un Platon y a trouvé la matière de chefs-d'œuvre dont l'esprit s'enchante encore aujourd'hui! Mais l'âge viril veut des occupations plus sérieuses. Pour que le biologiste pensât autrement de la métaphysique, il faudrait qu'il ne prît pas pour la vraie réalité cette matière vivante qui s'offre et se refuse à la fois à ses recherches, et qui fait l'objet constant de ses préoccupations. Il faudrait qu'il fût à la fois au point de vue de sa science, et très au-dessus de ce point de vue. Cela ne se rencontre guère. Un œil accoutumé à regarder les objets de tout près, s'accommode peu à peu à cette habitude visuelle : à la longue, il ne peut plus rien distinguer de loin. Pour la métaphysique, presque toujours le savant sera myope.

Il est toutefois un système de philosophie auquel ira de préférence la sympathie des biologistes; et nous voyons qu'en effet ce système a trouvé en Allemagne d'aussi nombreux partisans que dans le reste de l'Europe. Je veux parler de la philosophie de l'évolution. En quoi consiste en effet cette philosophie, sinon à transporter à l'univers entier, par un emploi audacieux de l'analogie, la loi de développement observée chez les êtres vivans? M. Spencer, qui l'a formulée le premier et qui l'a rendue populaire, a-t-il fait autre chose que de généraliser l'idée scientifique

d'évolution organique, et de l'appliquer à tout le contenu de l'expérience, depuis la formation du système solaire jusqu'à la genèse des lois de l'esprit? Mais une telle doctrine, comme on l'a souvent objecté à M. Spencer, en dit trop ou trop peu. Trop, si elle doit se fonder sur la science, car elle fait une part démesurée à l'hypothèse. Trop peu, si elle doit tenir la place des anciennes métaphysiques : car M. Spencer passe sous silence ou résout par prétérition des problèmes tels que ceux de l'apparition de la vie et de la pensée dans l'univers; bien mieux, celui de l'origine de la matière même. Sur ce point, sa doctrine de l'inconnaissable est un aveu. Ou bien cet inconnaissable qu'il appelle aussi la force, ne serait-il, sous un autre nom, que « l'infini » des premiers philosophes grecs, la « volonté » de Schopenhauer, l' « idée » de Hegel, le support enfin des phénomènes que les anciens métaphysiciens appelaient la substance?

Sans entrer ici dans cette discussion, il paraît certain que l'évolutionnisme de M. Spencer, trop aventureux, n'est pas encore la philosophie fondée sur l'expérience que notre siècle réclame. La part de l'hypothèse y est si considérable, que les savans n'ont pas de raison pour regarder ce système comme plus vraisemblable qu'un autre. Une fois dissipé le mirage que ce mot d'« évolution » peut produire à leurs yeux, ils aperçoivent sans peine à quelle distance M. Spencer se tient du point de vue de la science. Son système n'en a pas moins joui d'une faveur marquée, et ce succès même est un signe des temps. Car l'idée d'une évolution de la série des êtres vivans, et même de la nature tout entière, cette idée n'est pas nouvelle. Elle se trouve déjà, admirablement exposée, chez Aristote, chez Leibniz, chez Hegel. Mais le plan de l'univers restait pour eux quelque chose de logique et d'idéal. Ils n'imaginaient pas de le dérouler, pour ainsi dire, dans le temps, parce que cela, selon eux, n'en eût aucunement avancé l'explication. C'est pourtant tout ce qu'a fait la philosophie évolutionniste, et cela a suffi pour lui attirer beaucoup d'admirateurs et d'adeptes. Rien ne montre mieux combien la prédominance de la science biologique éloigne l'esprit du point de vue de la métaphysique. Elle lui ôte le désir et même la pensée de dépasser la « nature ». Elle lui fait trouver des solutions là où la métaphysique ne voyait encore que des problèmes.

L'influence de l'histoire s'exerce dans le même sens. Comme le biologiste, l'historien vit dans un commerce constant et dans une lutte perpétuelle avec les « faits ». Il en sort peut-être plus facilement vainqueur : mais il sait aussi, s'il est modeste, que sa victoire reste imparfaite, et que ses successeurs auront peut-

être à renouveler le combat. Comme il ne voit le passé qu'en perspective, et à travers les périodes qui le séparent du présent, il n'en a jamais qu'une image réfractée et probablement déformée. La complexité des faits historiques est aussi une cause de difficultés presque insolubles. S'il est malaisé aux contemporains de comprendre ce qui se passe sous leurs yeux, faute de recul pour apercevoir l'ensemble, il manque à l'historien qui vient plus tard d'avoir vu les événemens qu'il raconte. Chez lui, comme chez le biologiste, l'extraordinaire richesse de la réalité qu'il étudie, et dont il poursuit le détail à la loupe, confond et souvent écrase l'imagination. A plus forte raison se défiera-t-il des audaces de la pensée spéculative, et les régions sublimes où s'aventure le métaphysicien lui paraîtront le vide absolu.

De même, rien ne détourne mieux de la méthode déductive *a priori* que la pratique de l'histoire. En effet, comme Littré s'est amusé à le faire voir, ce qui arrive, en fait, dans l'histoire, est presque toujours le contraire, de ce qui, *a priori*, aurait dû arriver. Que de surprises pour l'homme d'État le plus clairvoyant, s'il revenait au monde cinquante ans seulement après sa mort ! Sans doute l'historien, qui dispose à loisir de ce qu'il appelle les causes et les effets, n'est pas embarrassé de rattacher les unes aux autres. Il démontre, à grand renfort de textes, que l'empire romain a dû succomber aux invasions barbares; que Luther a dû tenir tête victorieusement à la cour de Rome; que l'Angleterre a dû acquérir un immense empire colonial, et qu'il ne pouvait en être autrement. Mais comment établit-il sa démonstration? Toujours par des argumens de fait : par l'interprétation psychologique des besoins, des sentimens, des passions d'un peuple à un moment donné, par l'étude des conditions économiques, politiques, religieuses où ce peuple se trouvait : en un mot, par la recherche des causes secondes. C'est là qu'il déploie ses qualités de finesse et de pénétration, sa vigueur logique, sa connaissance de l'âme humaine. Si, au lieu de se borner à la connexion des faits historiques, il cherchait à les interpréter dans leur ensemble, à l'aide d'une idée supérieure, il entrerait dans ce qu'on appelait autrefois la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire, il cesserait d'être historien pour faire œuvre de philosophe. Autrefois, disons-nous : car la philosophie de l'histoire, fort en honneur au commencement du siècle, est aujourd'hui tout à fait négligée. Elle a cédé la place à la sociologie, qui en diffère complètement, sinon par son objet, du moins par sa méthode, et qui prétend au titre de science positive. La philosophie de l'histoire a partagé le sort de

la métaphysique : le public leur témoigne à toutes deux une égale indifférence.

Quant aux systèmes métaphysiques proprement dits, l'esprit historique conduit à les considérer comme des faits d'une nature spéciale, comme d'utiles documens sur l'état des esprits et sur la nature des croyances dans une certaine civilisation, à un certain moment. Mais l'historien ne s'arrête pas à examiner s'ils approchent plus ou moins de la vérité absolue, pas plus qu'il n'a égard au caractère sacré de la Bible, quand il y cherche des renseignemens sur les mœurs des anciens Sémites. La méditation métaphysique suppose une certaine attitude mentale : l'usage de la méthode historique en donne une autre, toute différente. N'est-il pas inévitable qu'une génération éprise de l'histoire, vivant en elle, adaptée pour ainsi dire à elle, soit indifférente à un ordre de recherches dont la méthode lui est étrangère et suspecte, et qui ne peuvent donc que lui paraître creuses et chimériques ?

Là serait une des causes principales qui ont amené peu à peu l'état d'abandon où se trouve la métaphysique en Allemagne. Dans les Universités, dans la faveur du public qui lit, la place qu'elle occupait jadis a été prise par des travaux d'ordre scientifique, les uns biologiques, les autres historiques. Cette substitution a été d'autant plus aisée que justement une période d'activité métaphysique venait de se clore. Toutes les issues sortant de la doctrine de Kant avaient été tentées, une période de repos commençait. Au contraire les études biologiques et historiques, nouvelles ou renouvelées, attiraient la plupart des jeunes savans. Le succès y était presque certain, à condition de procéder avec méthode. De plus, l'extrême complexité de l'objet de ces sciences permettait, imposait même la division du travail : circonstance favorable au caractère allemand, qui aime à la fois l'indépendance et la discipline. Un sujet de travail très limité, exigeant l'emploi d'une méthode très minutieuse, n'est pas pour le rebuter : il exerce sa patience sans paralyser son imagination. De la sorte, tandis que les séminaires historiques et philologiques se multipliaient, tandis que se fondaient à l'envi, dans les Universités, grandes et petites, laboratoires, cliniques et instituts, la métaphysique, naguère si florissante, voyait sa part se restreindre de plus en plus. Elle finissait par n'être presque plus, elle aussi, qu'un objet de curiosité historique.

II

Aussitôt que la pensée de l'homme se possède, elle fait effort pour s'expliquer l'origine et l'essence des choses ; inquiète de sa

destinée, elle se porte d'abord aux questions dernières. Sans doute, ces questions trouvent une réponse dans les croyances religieuses. Mais cette réponse, la religion en général l'impose plutôt qu'elle ne la propose; et la raison prétend ne rien admettre qu'elle ne puisse légitimer à ses propres yeux. C'est ainsi que dès son apparition en Grèce, la métaphysique rationnelle a eu un caractère laïque très nettement marqué. Et s'il en a été autrement pendant la plus grande partie du moyen âge, depuis la Renaissance, la tradition antique s'est renouée. Toutefois les rapports de la religion et de la philosophie ne pouvaient plus redevenir ce qu'ils avaient été avant le christianisme. La religion antique n'avait pas de dogmes. Elle n'enseignait pas de vérités qu'il fallût admettre, sous peine de devenir hérétique ou infidèle. Au moyen de quelques précautions très simples, extérieures, et qui ne diminuaient en rien sa liberté, le philosophe évitait tout conflit avec la religion. Le christianisme, au contraire, contient une métaphysique explicite et développée : de là, pour les penseurs modernes, une situation extrêmement délicate, et un ordre de problèmes que les anciens n'avaient pas connu. Tant que l'on ne douta point de la conformité de la raison et de la foi, la théologie révélée et la théologie naturelle s'accordèrent à merveille; parties de prémisses différentes, elles se rejoignaient en des conclusions identiques. Pourtant, que cet accord fût précaire, le moyen âge même ne l'avait pas ignoré. Plus tard, Descartes, pour s'assurer le libre emploi de sa méthode, « mettait à part », avec de grandes démonstrations de respect, les vérités de la foi. Leibniz même était suspect aux pasteurs de Hanovre; je ne dis rien de Spinoza, qualifié couramment d'athée. Depuis lors les conflits entre théologiens et métaphysiciens ne se comptent plus. L'Allemagne en a vu, comme on sait, de célèbres. La réaction cléricale qui suivit la mort de Frédéric II prétendit imposer silence à Kant, alors en pleine possession de sa gloire : et c'est une accusation d'athéisme qui fit perdre à Fichte, en 1799, sa chaire d'Iéna.

S'il existe ainsi un antagonisme, ou du moins une lutte d'influence entre le dogme religieux et la spéculation rationnelle, il semble bien que, lorsque l'une perd du terrain, l'autre devrait en gagner. Or depuis cinquante ans la théologie en Allemagne, — du moins dans l'Allemagne protestante, — voit peu à peu son autorité sur les esprits se restreindre. Non que les Facultés de théologie, dans les Universités, se dépeuplent. Les fonctions ecclésiastiques ont toujours leur recrutement assuré. Mais, sans chercher si les théologiens d'aujourd'hui sont inférieurs ou supérieurs à

leurs devanciers, on remarque qu'ils obéissent à la tendance du siècle : à côté de la dogmatique même, ils font une part de plus en plus grande à l'histoire des dogmes. Puis, symptôme plus grave, la théologie tend à s'isoler. Elle semble devenir peu à peu en Allemagne ce qu'elle est en France depuis longtemps : une branche d'études spéciales, cultivées presque uniquement par une certaine catégorie de personnes, et à peu près fermées aux profanes. Le génie de Pascal parviendrait-il aujourd'hui à intéresser le public français à la question soulevée par les premières *Provinciales*, de savoir si la grâce suffisante est efficace? De même, en Allemagne, la pensée laïque et la théologie n'entretiennent plus le commerce intime et constant qui subsistait encore à la fin du siècle dernier. La pensée laïque suit tranquillement sa voie propre, et la théologie demeure de plus en plus à l'écart.

Contre toute apparence, la métaphysique rationnelle n'a pas profité de l'affaiblissement de sa vieille adversaire. Elle en pâtit plutôt. Comme la théologie, plus qu'elle encore, elle voit diminuer son prestige et décroître son empire sur les esprits. Ne serait-ce pas qu'au fond leur objet à toutes deux est le même, et que l'indifférence pour cet objet les atteint toutes deux? Peu importe que leurs méthodes soient différentes et même opposées. Bien qu'ennemies souvent, elles sont toujours solidaires. Elles se soutiennent l'une l'autre en se combattant; et si l'une s'affaiblit gravement, l'autre ne tarde pas à languir.

Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un regard sur l'histoire des rapports de la métaphysique et de la théologie en Allemagne. Tous, ou presque tous, les grands métaphysiciens y ont été nourris de théologie. On sait la place que celle-ci tient dans l'œuvre de Leibniz. La *Théodicée* est l'ouvrage auquel il renvoie le plus volontiers ses correspondans. Encore n'insisterais-je pas sur ce philosophe. Esprit souple autant que profond, extraordinairement curieux de toutes choses, très politique, il s'était sans doute affranchi du côté de la théologie plus qu'il ne lui a convenu de le dire. Mais, sans parler ici de la nombreuse lignée des mystiques et des théosophes allemands, Wolff et Kant appartenaient à des familles extrêmement pieuses, et tous deux furent élevés dans la lecture quotidienne des livres saints. Schelling et Hegel, avant de se donner à la métaphysique, avaient tous les deux étudié en théologie, avec l'intention d'entrer dans la carrière ecclésiastique. Schopenhauer était très versé dans la double science de la théologie chrétienne et bouddhique. Même Feuerbach, l'auteur de *l'Essence du christianisme*, avait commencé par des études de théologie. Il ne put qu'à grand'peine obtenir de son père la per-

mission de quitter cette Faculté pour celle de philosophie, qui l'attirait davantage. L'ensemble de ces faits est significatif. On ne peut y voir une série de coïncidences fortuites. Il est clair que quelques-unes des plus brillantes recrues de la métaphysique ont été des transfuges de la théologie.

Il ne faudrait pas exagérer, toutefois, cette solidarité historique de la théologie et de la métaphysique en Allemagne; il ne faudrait pas surtout y voir un rapport de dépendance. En fait, plus d'une doctrine métaphysique s'y est constituée par l'effort d'une raison qui se gardait jalousement de toute influence théologique ou religieuse. Mais alors elle a, le plus souvent, son origine dans la psychologie. D'où peut naître, en effet, l'idée maîtresse d'un système métaphysique? Ou elle procède du besoin de relier le visible à l'invisible, l'essence finie de l'homme à une cause première, le réel qui nous est donné à l'absolu qui nous surpasse : sans se confondre avec le sentiment religieux, ce besoin n'en est pas très éloigné, et les métaphysiques qui le satisfont contiennent toujours un élément mystique plus ou moins apparent. Ou bien, comme chez Socrate, comme chez Descartes, le point de départ est dans la réflexion de l'esprit sur lui-même, et c'est alors d'un effort psychologique approfondi que sort la métaphysique. Or autant le premier cas a été fréquent en Allemagne, autant le second s'y rencontre peu. Il ne semble pas que les Allemands (sauf exception) soient spontanément psychologues. Ils vont d'instinct à la spéculation sur l'absolu. Tout les y porte : leur imagination audacieuse et enthousiaste, leur sentiment religieux, leur prédisposition au mysticisme. Mais nous ne voyons pas que parmi leurs grands philosophes aucun ait pris le point de départ de sa doctrine dans la psychologie. Et si, entre tant de pédagogues distingués que l'Allemagne a produits, il s'en trouve peu qui soient tout à fait de premier ordre, cela ne tiendrait-il pas à un défaut d'originalité psychologique?

La psychologie, dans les trois derniers siècles, a été surtout anglaise et française : je parle de la psychologie classique et « introspective », non de la psychologie expérimentale ou physiologique. Celle-ci, de date récente, a trouvé aussitôt faveur chez les Allemands. Mais ils n'ont jamais beaucoup pratiqué la méthode proprement psychologique, par laquelle le moi se réfléchit, s'observe et s'analyse. Leur pensée ne s'arrête pas longtemps à cette station intermédiaire. Elle passe vite du point de vue de l'être individuel et particulier au point de vue supérieur de l'être nécessaire et absolu. En un mot, elle a été naturellement métaphysicienne.

Cela est vrai de presque tous les penseurs allemands, et surtout des plus grands. Aussi voit-on que fort souvent dans leur doctrine l'élément psychologique est venu de l'étranger. C'est ainsi que Leibniz doit beaucoup, en ce sens, à Descartes et à Locke, Kant à Hume, Schopenhauer aux psychologues et aux moralistes français du XVIIIe siècle. Ceci soit dit sans diminuer en rien l'originalité des philosophes allemands, puisque l'important n'est pas d'où viennent les idées, mais où elles aboutissent. Il n'en reste pas moins que cette sollicitation du dehors leur a été précieuse et peut-être indispensable. Plus d'une fois ce fut la secousse initiale qui mit en branle leur pensée, et qui donna l'impulsion à leur faculté métaphysique.

Or, depuis le commencement de ce siècle, la psychologie « introspective » n'a rien donné, ni en France ni en Angleterre, qui pût produire une profonde impression en Allemagne. L'école éclectique française a peu ajouté à ce qu'elle recevait des Écossais et de Maine de Biran ; elle n'en avait d'ailleurs pas l'ambition, et ne prétendait pas ouvrir une voie nouvelle. En Angleterre, ni Stuart Mill, ni l'école associationiste de Lewes et de Bain, n'ont été en grand progrès sur Hume et sur Hamilton. L'Allemagne n'a donc pas eu à féconder des germes qui ne lui ont pas été transmis. Et comme d'autre part, elle prenait de moins en moins d'intérêt aux spéculations d'ordre transcendant, qui s'attaquent d'emblée à l'absolu, il était inévitable que la métaphysique, atteinte ainsi dans ses deux sources essentielles, parût presque complètement tarie.

Pour résumer d'un mot les réflexions qui précèdent, l'esprit positiviste gagne en Allemagne. Je ne veux pas dire que jamais le système proprement dit d'Auguste Comte y fasse beaucoup de prosélytes. Outre que cette doctrine, sous sa forme primitive, appartient désormais à l'histoire, elle a quelque chose d'hermétiquement clos, où l'imagination allemande étouffe. Le système positiviste répugne au besoin qu'elle a d'expansion et de liberté. Il lui paraît insupportable de penser qu'une fois entrée dans la période positive (où nous sommes), l'humanité n'ait rien à attendre de vraiment nouveau, et que son but soit sinon prochain, du moins déjà visible. Elle préfère infiniment l'idée qui est au fond des doctrines de Leibniz et de Hegel, l'idée du progrès indéfini et de la marche éternelle vers un idéal toujours plus lointain. De même, elle n'aimera pas à subordonner les unes aux autres, comme fait Auguste Comte, les périodes théologique, métaphysique et positive. Elle y discernera plutôt, sous des symboles différens, le même effort de l'humanité vers la vérité et

le bonheur, et elle reconnaîtra à chacun de ces symboles sa valeur et sa dignité propres. Enfin, elle ne consentira pas non plus à ce que la pensée humaine s'interdise désormais toute recherche sur ce qui n'est pas phénomène ou loi des phénomènes. Son instinct métaphysique l'avertit que l'idée de l'inconnaissable, qui subsiste dans le positivisme, est une ouverture par où reparaîtra la spéculation sur l'absolu.

Mais si le positivisme, comme système, a peu de chances de conquérir l'Allemagne, l'esprit général de cette doctrine, en revanche, s'y est répandu partout, et son influence s'y manifeste sous mille formes, dans la littérature, dans l'art et dans les mœurs. Pour ne parler ici que de la science, quoi de plus significatif que la modification, — c'est trop peu dire, — la transformation subie par les sciences morales? La psychologie, en Allemagne, a rompu résolument tout lien avec la métaphysique, et s'efforce de se constituer comme science indépendante. Elle a sa méthode propre, ses laboratoires, ses instrumens. La morale s'essaie à la méthode objective, et elle étudie l'évolution des coutumes et du droit. La sociologie enfin, bien qu'elle hésite encore sur ses limites et sur ses rapports avec les sciences voisines, travaille avec ardeur, avec confiance, et il n'y a plus guère d'Universités qui ne lui fassent une place dans leur enseignement. Or tout ce mouvement procède d'Auguste Comte. MM. Wundt, Simmel, Barth et leurs émules, s'ils ne suivent pas, il est vrai, la direction que Comte a indiquée, marchent du moins dans la voie qu'il a ouverte. Ils lui doivent l'idée même de leur science. Mesurez par là le terrain que la métaphysique a perdu en Allemagne. Au commencement du siècle, au temps de Schelling et de Hegel, elle étendait son empire, par delà les sciences de l'esprit, jusque sur les sciences de la nature. Aujourd'hui cet empire n'existe plus, et non seulement les sciences de la nature jouissent d'une entière indépendance, mais les sciences morales elles-mêmes, pour être vraiment des sciences, ne veulent plus rien avoir de commun avec la métaphysique.

III

La philosophie d'un peuple, surtout d'un peuple tel que l'Allemagne, est étroitement liée au développement de la vie nationale. Elle en est une expression aussi fidèle que l'art ou la littérature le peuvent être. Il est donc artificiel de prétendre expliquer les formes successives de cette philosophie par des raisons purement logiques, ou tirées de la seule considération des systèmes.

Sans doute les idées ont leur vie propre, et l'évolution des doctrines obéit à une loi interne. Mais les œuvres où elles s'expriment sont néanmoins pénétrées de l'esprit de leur temps, même quand elles le combattent, même quand elles doivent le transformer. Pas plus que le poète, le métaphysicien n'est isolé dans sa « tour d'ivoire ». Cela n'était pas vrai du temps de Platon ; cela le serait encore moins du nôtre. Par suite, si l'on veut comprendre le développement de la spéculation métaphysique en Allemagne, si l'on veut surtout s'expliquer les fortunes diverses qu'elle a eues, il faut jeter un regard sur l'histoire générale de la nation.

Or le fait capital de cette histoire est un changement complet et brusque dans l'orientation de la vie nationale. L'Allemagne poursuit aujourd'hui des fins dont, il y a cinquante ans, elle avait à peine l'obscur pressentiment. Le progrès scientifique et économique, il est vrai, a amené dans l'Europe entière de profondes transformations. Mais, de toutes les nations, l'Allemagne est certainement celle qui a dû faire l'effort d'adaptation le plus énergique : nulle part le changement n'a été si rapide ni si radical. Sans doute la Révolution française et Napoléon avaient donné à l'Allemagne une première et décisive secousse, et l'on ne saurait nier que les mouvemens ultérieurs ne soient sortis de celui-là. Avec la chute du Saint-Empire, c'est l'ancienne Allemagne qui s'écroule ; avec le grand effort militaire de la Prusse en 1814 et 1815, c'est l'Allemagne nouvelle qui apparaît. Mais aussitôt la réaction triomphante l'empêche de se dégager, et une restauration, au moins partielle, de l'ancien régime s'établit. L'Allemagne redevient un État fédératif. Ce morcellement politique, s'il lésait de grands intérêts nationaux, en entretenait beaucoup de petits, très vivaces. Le particularisme, maudit par une minorité de patriotes, était considéré, dans la plupart des petits États, comme une sauvegarde de leur indépendance. Alors il semble que, découragée, la nation allemande renonce aux grands objets que son ambition avait caressés quelque temps : à l'unité politique, à une marine, à des colonies, à un rôle prépondérant en Europe. La Diète était rétablie, et opposait sa force d'inertie à toute tentative de réforme ou de progrès. La Prusse et l'Autriche se jalousaient, et les petits États les craignaient toutes deux, mais avec un sentiment de haine marqué envers la première : car si l'Autriche est gênante, — elle protège, — la Prusse est pire, — elle annexe. Peu ou point de grande industrie. A un cruel malaise économique on ne sait guère d'autre remède que l'émigration. La classe qui ne possède que ses bras n'essaie pas encore de s'organiser pour la revendication de ses droits : ici ou là quelques poignées de radicaux

et de révolutionnaires, sans contact avec la masse profonde du peuple, rêvent d'une république impossible. Les universités sont florissantes, et l'Allemagne, fière de leur éclat scientifique et philosophique, semble trouver dans cette suprématie intellectuelle une compensation de sa faiblesse politique.

A l'Allemagne de 1848 comparez l'Allemagne de 1880. Quelle métamorphose en l'espace d'une génération ! A la place de cette confédération boiteuse où tout semblait calculé pour entretenir la faiblesse et paralyser l'action, voici qu'un puissant empire s'est élevé, glorieux de ses triomphes militaires et plein du sentiment de sa force. Les ambitions les plus chères de l'Allemagne sont satisfaites. L'unité nationale, si longtemps désirée en vain, s'est accomplie en face de l'ennemi ; le particularisme, frappé à mort, achève lentement de disparaître. Dans l'Allemagne du Nord, en Silésie, en Saxe, en Westphalie, l'industrie, en pleine croissance, fait une rude concurrence à celle de l'Angleterre et de la France. La pavillon allemand se montre sur toutes les mers. Une flotte de guerre est créée : les rudimens d'un empire colonial apparaissent. En un mot, c'est une autre Allemagne qui est née. Sans doute des signes précurseurs l'annonçaient depuis longtemps. Plus d'un avertissement prophétique avait donné à penser que l'unité de l'Allemagne était près de s'accomplir, et que cette crise, décisive pour elle, serait redoutable à ses voisins. Mais qui aurait prévu la transformation à la fois si rapide et si profonde? Et comme les sentimens et les mœurs d'un peuple ne peuvent évoluer aussi vite que les événemens, une période de transition devait s'établir, durant laquelle l'Allemagne se hâterait de s'accommoder à une situation si glorieuse, mais si nouvelle.

De fait, l'adaptation se fit très vite. L'Allemagne mit une sorte de point d'honneur à se montrer aussi « positive, » aussi « pratique » qu'elle semblait naguère être rêveuse et contemplative. Il s'agissait pour elle avant tout de conserver et de développer sa puissance militaire, d'assurer la prospérité de ses industries et en général la protection de ses intérêts matériels. L'Allemand se donna tout entier à cette tâche nouvelle, jaloux de s'y montrer, comme partout ailleurs, au moins égal à ses rivaux; et ces « idéalistes » de race firent voir qu'ils pouvaient aussi justement être nommés « réalistes ». A dire vrai, l'un et l'autre trait appartiennent au caractère allemand. Seules les circonstances ont fait que tantôt celui-ci, tantôt celui-là parut prédominer. Ce peuple de métaphysiciens n'a-t-il pas toujours été aussi un peuple de soldats? Au XVIe siècle il a fourni l'Europe entière de reîtres et de lansquenets. Amoureux de l'idée, il n'est pas moins respectueux de la

force. N'a-t-il pas admiré et chéri Frédéric II « l'unique », ce prince que Carlyle appelait une « réalité couronnée », l'homme du monde le plus éloigné de la chimère et du rêve? Et le prince de Bismarck, cette autre idole de l'Allemagne, n'est-il pas de la même famille d'esprits que le grand roi de Prusse, audacieux à froid, positif et méphistophélique comme lui?

L'Allemagne se flatte pourtant de n'avoir rien perdu de son activité et de sa supériorité intellectuelles, et son « réalisme », pense-t-elle, n'a rien de commun avec un grossier matérialisme pratique. Elle a entendu le prince de Bismarck lui-même parler des « forces impondérables » que l'homme d'État doit se garder de mettre contre lui, et qui sont les idées. Elle a applaudi à ce langage; elle n'a pas oublié de quel secours lui furent ces « forces impondérables », lors de son humiliation profonde, au commencement de ce siècle. Elle s'estimerait moins, elle s'inquiéterait même, si elle s'apercevait que son respect pour elles est devenu moins vif ou moins sincère. Mais elle apprécie aussi les avantages que procure la force. Et comme, après les avoir désirés longtemps, de loin, et pour ainsi dire platoniquement, elle en a aujourd'hui la jouissance actuelle, elle entend bien ne plus les perdre, et faire ce qu'il faut pour les conserver. Pourquoi ses tendances idéalistes et réalistes ne recevraient-elles pas une égale satisfaction? Bien résolue à ne plus dire, comme au temps de Herder, que son royaume n'est pas de ce monde, et que sa destinée est de vivre non pour soi, mais pour le reste de l'univers, elle pense garder de son enthousiasme juvénile ce qui convient à l'âge mûr. Parmi les occupations viriles où elle est engagée, elle ne désavoue pas les rêves de sa jeunesse. Elle sait que, si ce sont des rêves, elle y a puisé cependant une partie de sa force.

Mais la balance reste-t-elle égale, et, en ce moment, la tendance réaliste ne l'emporte-t-elle pas décidément sur l'autre? Une telle réaction n'était-elle pas vraisemblable, ou, pour mieux dire, inévitable? Voyez, par exemple, ce qui se passe au sujet du cosmopolitisme et du patriotisme, ces deux sentimens, qui, pour emprunter la fameuse expression du cardinal de Retz, ne se concilient jamais si bien que dans le silence. L'Allemagne a été cosmopolite, au siècle dernier, de toute son âme. Elle ne voyait plus dans le patriotisme qu'un préjugé, destiné à disparaître avec le progrès de la civilisation et des lumières. Indispensable aux sociétés barbares et à la cité antique, ce sentiment n'a plus de raison d'être dans le monde moderne et chrétien. Dès que l'homme est parvenu à la pleine possession de sa raison, n'aperçoit-il pas que sa vraie patrie est l'humanité? Brutalement tirée de ce rêve

généreux par l'invasion et par l'occupation étrangères, l'Allemagne dut revenir à cette forme du sentiment national qu'elle s'enorgueillissait d'avoir dépassée. Un patriotisme allemand a reparu et a repris racine. Le cosmopolitisme, naguère accepté sans discussion, est aujourd'hui condamné sans réserve. Les historiens dévoués à la Prusse, dont M. de Treitschke est le plus remarquable, le tournent en dérision ou le flétrissent comme un crime. Le sentiment national, réveillé par les défaites du commencement du siècle, a été surexcité par les victoires de 1866 et de 1870, et depuis lors l'orgueil patriotique est méthodiquement entretenu : *Deutschland, Deutschland über Alles : L'Allemagne, l'Allemagne au-dessus de tout!*

Cela va si loin, que les chefs du parti socialiste ont dû composer avec le sentiment qui domine dans la nation. En bonne logique, le parti de la démocratie sociale est indifférent aux questions purement politiques, et surtout aux questions de politique extérieure. Les guerres de peuple contre peuple lui paraissent d'horribles stupidités. Il ne s'intéresse qu'à la lutte des prolétaires contre les classes possédantes, lutte qui est la même d'un côté ou de l'autre des Vosges. Par essence donc, il est international : il l'a été, en fait, dans la pensée de ses fondateurs. Pourtant les chefs actuels du socialisme allemand ont senti qu'il ne fallait pas heurter de front le sentiment national. Tout en protestant avec énergie contre le militarisme, si lourd aux pauvres gens, tout en condamnant la politique de guerre et d'annexion, ils n'oublient pas de dire, de temps en temps, que le jour où l'Allemagne serait menacée, pas un socialiste ne faillirait à son devoir, et que tous marcheraient comme un seul homme. Tant l'épithète de « sans-patrie, » que les plus hauts esprits n'auraient pas repoussée, en Allemagne, il y a cent ans, y est aujourd'hui injurieuse et infamante !

L'histoire nous offre ailleurs de semblables exemples. Mais ce qui est particulier au cas de l'Allemagne, c'est comme l'évolution y a été rapide, tant dans les sentimens que dans les faits, alors qu'*a priori* le caractère de la nation semblerait la prédisposer plutôt à des changemens progressifs et lents. Longtemps l'Allemagne s'était vu dépasser, et de loin, en matière politique et économique, par les nations occidentales. Voici que tout à coup, sur bien des points, elle les rejoint, et parfois même les dépasse. Ses industries minières, métallurgiques, chimiques, mènent, dit-on, le progrès. Son réseau de voies ferrées est le plus développé de l'Europe continentale. Le fait même que l'accroissement de son industrie est tout récent lui donne un avan-

tage sur les pays qui se sont enrichis avant elle. Qu'ils s'attardent à des méthodes routinières, qu'ils hésitent à se défaire d'outillages surannés, l'Allemagne aura vite pris l'avance sur eux.

L'Allemagne actuelle présente ainsi un spectacle bien digne d'arrêter l'attention du sociologue. Il n'y verra pas seulement une nation très semblable à l'Angleterre et à la France, réserve faite des différences inévitables que le sol, que l'histoire, que le génie de la race devaient produire. Il la verra aussi, par d'autres aspects, se rapprocher des deux nations les plus différentes — on pourrait dire les plus opposées — que contienne aujourd'hui le monde civilisé. Quand on remarque en Allemagne, et surtout en Prusse, l'extrême importance sociale qu'a conservée la double hiérarchie civile et militaire, le respect de l'autorité et le sentiment de la subordination, encore si forts dans toutes les classes de la société, et la « militarisation » permanente des grands services publics, on se sent tout près de la Russie. Mais, d'autre part, l'esprit d'entreprise, l'audace commerciale, la prompte application des découvertes scientifiques à l'industrie et la rapide croissance des villes rappellent, toute proportion gardée, ce qui se passe aux États-Unis. Les Allemands eux-mêmes l'ont constaté, non sans orgueil : Berlin, depuis ses prodigieux progrès, ressemble plus, par certains points, à une grande ville américaine qu'à Paris ou à Vienne.

Tous ces contrastes se résument en un dernier, où s'exprime nettement « l'accélération historique » qui, selon nous, en est la raison principale : l'Allemagne est le pays où se manifeste aujourd'hui la disparate la plus tranchée entre des institutions anciennes et des besoins nouveaux. Considérez cette organisation militaire à laquelle tous les autres intérêts du pays sont subordonnés par principe, ces officiers nobles qui forment un corps fermé, presque une caste, et cet empereur qui, de droit divin, est le chef de l'armée, tout cela n'est-il pas beaucoup plus qu'un souvenir de « l'ancien régime? » Mais, en même temps, c'est en Allemagne aussi que le prolétariat ouvrier est le plus fortement organisé et le plus redoutable : c'est là que la démocratie sociale, assez forte pour contraindre le gouvernement à solliciter parfois son appui, annonce son prochain triomphe, et prédit pour ce jour-là une transformation au prix de laquelle la Révolution française n'aura été qu'un simple déplacement de la propriété. En face d'une noblesse qui est restée privilégiée, en face de la bourgeoisie qui amasse le capital, se dresse, non pas le tiers-État, comme il arriva en France en 1789, mais un quatrième État, sûr de son droit et conscient de sa force. Antagonisme inévitable,

puisque l'unification politique de l'Allemagne par les armes de la Prusse, et l'hégémonie de cette puissance, militaire par excellence, coïncidaient avec l'expansion industrielle et économique du pays.

Dans cette Allemagne toute nouvelle, qui s'est couverte de casernes et d'usines, la défaveur où est tombé le cosmopolitisme devait s'étendre aux idées libérales du XVIIIe siècle en général. De là, pour une part, la violence et la durée du mouvement antisémitique; de là encore l'impuissance politique actuelle de la bourgeoisie. Sans elle, cependant, l'unité de l'Allemagne aurait été beaucoup plus difficile à accomplir. Elle a désiré passionnément cette unité; elle y a travaillé de toutes ses forces. En réveillant, en excitant le sentiment national, elle a préparé les voies à la Prusse. Elle a tant fait enfin que les constitutions de 1867 et de 1871 ont été acceptées presque sans protestation. Mais après la victoire, elle put bientôt se dire : *Sic vos non vobis*. Prise entre les forces conservatrices d'un côté et la démocratie sociale de l'autre, elle a vu ses rangs s'éclaircir au Reichstag et son influence diminuer, sans que l'avenir lui offre beaucoup de chances de reconquérir sa prépondérance perdue.

Peut-être cet effacement politique de la classe moyenne n'est-il pas sans rapport avec l'indifférence que l'Allemagne témoigne aujourd'hui à la spéculation métaphysique. Cette classe lui avait toujours fourni le plus grand nombre et les meilleurs de ses adeptes. Au contraire, pour des raisons diverses, conservateurs et socialistes n'éprouvent à l'égard de la métaphysique qu'indifférence ou méfiance. Instruits par l'expérience du passé, les premiers sont très attentifs aux dangers de la libre spéculation métaphysique. Ils savent qu'elle en vient toujours à éprouver les bases mêmes de la société et à mettre en question les croyances les plus indispensables; car les conséquences d'une théorie se développent indépendamment des intentions de son auteur, et elles peuvent ébranler cela même qu'il se proposait de raffermir. Quant à la démocratie socialiste, ses affinités naturelles l'attirent plutôt vers le positivisme que vers la spéculation métaphysique. S'il lui fallait choisir entre les systèmes, ses préférences iraient à celui dont les représentans, en fait, ont le plus souvent sympathisé avec l'esprit révolutionnaire, ou ont paru le plus suspects aux défenseurs de l'ordre établi. Ce sont ainsi des motifs pratiques plutôt que théoriques, je pense, qui ont déterminé la sympathie réciproque des socialistes et des matérialistes contemporains en Allemagne; sympathie modérée d'ailleurs, qui n'empêche pas les chefs du parti d'éviter toute spéculation proprement métaphy-

sique. Ils ont grand soin de se tenir toujours sur le terrain des faits. Bien qu'anticléricaux au point de vue politique, ils affectent de dire que la religion est affaire de conscience. Ils n'ont pas de temps à perdre à des questions d'école. Il leur suffit d'une doctrine générale, aux traits bien définis, qui leur permet de prendre nettement position toutes les fois que les circonstances le demandent, et de préconiser pour les problèmes urgens une solution socialiste. Même un exposé approfondi de leurs principes, avec toutes les conséquences qui en découleraient logiquement, ne leur paraît pas indispensable. L'évolution naturelle de la société, et le temps, qui, disent-ils, travaillent pour eux, feront apparaître peu à peu ces conséquences. A mesure qu'elles s'approcheront et qu'elles deviendront imminentes, l'opinion qui s'en effraye aujourd'hui en reconnaîtra à la fois l'évidence et la nécessité.

Quand les socialistes s'élèvent à des vues générales sur la philosophie de leur doctrine, ils font plutôt appel à l'histoire qu'à la spéculation métaphysique, obéissant en cela, eux aussi, à une tendance générale du siècle. D'après eux, la loi la plus générale de l'histoire est la « lutte des classes », de celles qui n'ont rien contre celles qui possèdent. Tous les grands conflits politiques ont leur raison dernière, qui est d'ordre économique, dans la production et la répartition des moyens de subsistance et de la richesse. Ainsi la lutte de la plèbe romaine contre les patriciens, la lutte des communes contre le régime féodal, la lutte du tiers contre les ordres privilégiés, et aujourd'hui enfin, la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie capitaliste : autant d'épisodes semblables d'un même drame qui se poursuit toujours. Cette philosophie de l'histoire, que Marx et Engels aiment à développer, porte parfois, en Allemagne, le nom de matérialisme historique. Et en effet, subordonner tous les phénomènes sociaux et politiques aux phénomènes économiques, seuls considérés comme essentiels, et trouver là l'explication de toute la vie morale, artistique, littéraire des nations, n'est-ce pas imiter les matérialistes, qui font dépendre la conscience et la pensée des fonctions organiques, non seulement comme de leurs conditions, mais comme de leurs causes? Mais l'analogie ne va pas plus loin. Car tandis que le philosophe matérialiste prétend répondre au problème essentiel de la métaphysique, le socialiste, homme d'action avant tout, se propose un autre but, et ne cherche dans la philosophie de l'histoire qu'une raison de plus de croire au prochain triomphe de sa cause. C'est un argument autant qu'une théorie.

On voit combien les circonstances présentes sont peu favorables à la spéculation métaphysique en Allemagne. Il n'est donc pas

nécessaire, pour expliquer l'indifférence qu'elle rencontre, d'invoquer une modification profonde de l'âme ou du génie national. Ce serait dépasser, et de beaucoup, ce que les faits permettent d'affirmer. De plus, qui donnera une définition de l'âme et du génie d'un peuple vivant? Schopenhauer pensait que le caractère d'un homme est fixe et immuable dans son essence. Mais il soutenait aussi que ce caractère ne peut être connu, même de cet homme, qu'au fur et à mesure que sa vie se déroule. Chaque personne se révélerait pour ainsi dire à elle-même par ses propres actions, et, jusqu'au jour de sa mort, des surprises resteraient possibles. J'appliquerais volontiers cette théorie à ces personnes morales qui sont les grandes nations. Chacune a son génie propre, qui persiste et qui reparaît toujours à travers les désastres, les victoires et les révolutions. Mais chacune aussi, tant qu'elle vit, reste capable de déconcerter la prévision la plus sagace par les énergies latentes qu'elle tient en réserve et que des conjonctures imprévues feront jaillir.

C'est là précisément ce qui est arrivé en Allemagne. Ce peuple qui pendant des siècles avait rêvé sa vie, a été appelé tout à coup à vivre son rêve. Faut-il s'étonner si toutes ses forces vives ont été réclamées par les exigences impérieuses de l'action, et si ses facultés spéculatives et métaphysiques, qui jusque-là avaient pu s'exercer à loisir, sont entrées alors dans une période de repos? Le développement harmonieux et simultané de toutes les puissances d'un peuple est une exception dans l'histoire, exception très rare qui fait les grands siècles. C'est le contraire qui est la règle. En général, la maturité politique et l'expansion militaire ne coïncident pas avec la période la plus brillante pour la science, l'art ou la littérature. L'Allemagne même était politiquement bien faible quand elle produisait les Schiller et les Gœthe, les Kant et les Fichte, les Mozart et les Beethoven. Dans l'épanouissement de sa puissance militaire et de son unité politique, l'artiste de génie seul s'est retrouvé: point de poète ni de philosophe qui égalât les grands morts. Beaucoup d'Allemands croyaient que la fondation du nouvel empire allait être le signal d'une brillante floraison artistique et littéraire. Ils ont espéré longtemps, et maintenant ils désespèrent. Mais, à vrai dire, leur attente ne se fondait sur aucune présomption solide. Si la période de vingt-quatre ans écoulée depuis 1870 est encore glorieuse pour la science et pour l'art de l'Allemagne, elle comptera parmi les plus plates pour sa littérature, comme parmi les plus stériles pour sa métaphysique.

Nous ne dirons pas, néanmoins, que la métaphysique soit

morte en Allemagne, et qu'on ne verra plus toute une génération, comme au temps de Hegel, s'abandonner à la séduction d'une pensée ambitieuse et victorieuse. Qui sait? Peut-être est-il né déjà, dans quelque petite ville de Saxe ou de Prusse, un second Leibniz ou un second Kant. Peut-être avant vingt ans réveillera-t-il le sens métaphysique de l'Allemagne, assoupi, mais non aboli? Il est difficile d'exagérer la misère intellectuelle où croupissait l'Allemagne, à la fin du XVIIe siècle, et la brutalité bestiale et insolente des rares étudians qui fréquentaient alors les universités. Cela a-t-il empêché que Leibniz ne parût, et ne se fît comprendre, presque, de Wolff et de ses successeurs? Kant dit lui-même que la métaphysique était tombée, de son temps, dans un discrédit mérité. En a-t-il moins exercé une action durable et profonde, si profonde que, pour en trouver une qui lui soit comparable, on devrait peut-être remonter jusqu'à Aristote? A de certains momens un homme de génie apparaît, et il imprime une direction nouvelle à la pensée de son siècle : si l'Allemagne n'avait pas eu Kant, elle n'aurait sans doute pas eu non plus Fichte, ni Schelling, ni Hegel, ni Schopenhauer. Au lieu d'être attirés par la métaphysique, ils seraient peut-être allés l'un au roman, les autres à l'histoire ou à la science. Tout dépend donc de l'apparition d'un génie original. A quoi tient-il qu'il apparaisse? Nous l'ignorons, et la méthode nous manque pour le déterminer. Mais notre besoin de comprendre nous fait projeter sur l'histoire la lumière que nous voulons y trouver. Nous nous dupons nous-mêmes avec la théorie des « milieux », et nous démontrons qu'à tel moment donné un Socrate, un Descartes ou un Kant devait nécessairement paraître. Cependant, si cette théorie peut faire illusion quelque temps quand il s'agit du passé, elle n'a ni le pouvoir ni, je pense, la prétention de prédire ce qui va naître, tout à l'heure, d'un « milieu » actuellement vivant, comme celui où s'agitent et se mêlent les énergies d'une grande nation. Le mieux est donc de s'abstenir de toute prophétie. L'Allemagne montre aujourd'hui pour la spéculation métaphysique autant d'indifférence qu'elle a témoigné de goût autrefois. Ce changement a des causes qui sont assez évidentes, et qui ne semblent pas près de disparaître. L'avenir dira s'il est définitif.

LÉVY-BRUHL.

LE PÈLERINAGE DE LA MECQUE

ET

LA PROPAGATION DES ÉPIDÉMIES

On sait que rien ne contribue plus à propager les épidémies que les grandes agglomérations et ces migrations humaines qui, sous la forme de pèlerinages, s'accomplissent dans certains pays à des époques déterminées. Les pèlerinages de l'Arabie sont à ce point de vue les plus dangereux; et au premier rang le pèlerinage de la Mecque, qui a donné lieu aux grandes épidémies cholériques de 1865 et de 1893.

C'est pour prévenir les désastreux effets du pèlerinage de la Mecque que la France a pris, déjà en 1866, l'initiative de la réunion à Constantinople d'une conférence sanitaire internationale. L'an dernier (1894), elle a convoqué à Paris les représentans diplomatiques et scientifiques des divers pays à l'effet d'examiner et de prescrire les mesures nécessaires pour empêcher le choléra de pénétrer à la Mecque, ou de l'éteindre sur place en cas qu'il y reparût.

I

Avant même d'arriver à Djeddah (1), la ville du genre humain (la grand'mère), et dès qu'il l'aperçoit s'élever gracieusement toute blanche entre le gris lointain des montagnes et le bleu des flots, sous un ciel resplendissant, le pèlerin revêt

(1) Djeddah est dans la Mer-Rouge « l'échelle » de la Mecque.

l'*ihrâm* (1) et pousse de saintes exclamations. Les femmes font entendre des houloulous, sorte de gloussement sonore et prolongé qui est la plus haute expression de la félicité religieuse.

Le port est d'un accès difficile. Dans ces passes étroites, les navires n'ont pour se guider que quatre bouées d'un volume insuffisant. Aussi les bâtimens, ceux même d'un tonnage moyen, aiment-ils mieux mouiller à près de deux milles de la ville que de s'engager au milieu des derniers bancs de coraux qui enserrent le rivage plat. Sous un ciel vivement éclairé par un soleil ardent, l'œil cherche en vain une trace de verdure ou de végétation. L'horizon est borné par une ceinture de montagnes; tout est désolé, aride, et sans le moindre cours d'eau. Des maisons blanches à trois, quatre et même cinq étages, la plupart ornées de moucharabiehs, se dressent sur un fond sablonneux et donnent abri à une population de 35 000 habitans environ, parmi lesquels on compte à peine une centaine d'Européens.

Après les formalités sanitaires, le débarquement s'effectue dans des felouques. Il faut payer au consulat le visa du passeport que le pèlerin porte suspendu à son cou dans un tube de fer-blanc; il faut payer encore; il faudra payer partout et pour tout : pour l'eau souvent détestable, les vivres huit ou dix fois plus chers que de coutume, le change de la monnaie, les guides, les chameliers, les logeurs, les eunuques sacristains, le grand chérif, les autres chérifs, — à la Mecque tout le monde est chérif; — sans compter les mendians, les derviches arrogans, et même les Bédouins sans foi ni loi, brigands du désert et de la montagne, qui massacrent et détroussent sans merci les caravanes. Qu'importe? *Allah Kérim! Dieu est généreux!* Le titre de *Hadji* ne saurait être trop chèrement acquis. Aussitôt débarqués, les pèlerins se dirigent, les uns vers les *okhels* ou *khans*, les autres vers les places publiques ou les terrains vagues, et y dressent des campemens en plein air.

Située par 21°28′ sur la côte de l'Arabie, Djeddah est une ville commerciale importante mais malsaine, bâtie sur un banc de corail sans écoulement pour les eaux (il n'y a aucune trace de canalisation), avec un climat chaud et très humide. Elle est entourée d'un mur élevé en très mauvais état, presque en ruines. Les rues ne sont que de longues allées tortueuses et étroites, bordées de chaque côté par de petites baraques. Habituellement de vastes nattes en unissent les parties supérieures et forment

(1) L'*ihrâm* se compose de deux pièces de toile, de laine ou de coton dont l'une s'attache autour des reins et l'autre se jette sur l'épaule et le cou, mais de façon à laisser le bras droit à peu près découvert.

ainsi au-dessus de la rue une sorte de plafond qui tempère les ardeurs du soleil. Sur les faces des habitations sont disposés des moucharabiehs avec fenêtres pleines et grillées, meublées à l'intérieur de nattes et de coussins. Quelques-unes sont d'une grande valeur. Il y en a en bois des Indes, ornées de sculptures qui rappellent l'art mauresque à son époque la plus brillante. Des marchands indigènes, auxquels il faut joindre quelques Grecs, assis tranquillement à la mode orientale, fumant de longs narghilèhs ou psalmodiant le Coran, offrent aux passans des étoffes, des objets d'alimentation, etc.

Les habitans de Djeddah appartiennent à la grande famille sémitique; mais le Djeddaoui de race pure n'existe pour ainsi dire plus. Il s'est mêlé à d'autres races venues surtout de l'Arabie méridionale. Les hommes portent la *galabieh*, robe ample aux couleurs voyantes, serrée autour du corps par une large ceinture. Leur tête est entourée du turban et la plupart ont aux pieds des babouches rouges. Les femmes de la classe inférieure, vêtues comme celles d'Égypte, portent un pantalon fermé à la cheville, une robe généralement d'un bleu foncé. Le visage est recouvert d'un voile. Chez les riches, les camisoles, les pantalons d'étoffe somptueuse, sont brodés d'or et de soie. Beaucoup ont les doigts de pieds ornés de bagues.

On apporte l'eau, de sources situées à quelques heures de la ville, dans des outres, à dos de chameau. Elle est distribuée aux habitans, qui la conservent dans de petites citernes. « De cette eau de Djeddah, je conserverai un souvenir éternel », dit le docteur Saleh Soubhy, envoyé en mission au Hedjaz. — Il faut vivre dans ce pays et se voir tourmenté par la soif que provoquent 40 degrés de chaleur pour se résoudre à boire une eau puisée dans des citernes mal entretenues où pullulent des quantités énormes d'animalcules! Et cependant le gouvernement turc avait donné une somme considérable pour la construction d'un aqueduc qui devait amener à la ville les eaux de la source Aïn Zibedah, située à quelques kilomètres dans la montagne. Le canal fut creusé, mais on prétend que l'aqueduc a été détérioré, détruit en partie, par ordre des propriétaires des citernes qui ne pouvaient plus vendre leur eau.

Le nettoyage de la ville est tout à fait primitif : ce sont les pluies qui en sont chargées, et il ne pleut à Djeddah qu'une ou deux fois par an. Le sol reste donc encombré d'épluchures de légumes, de fruits gâtés, de détritus de tout genre. Les chiens et les chèvres qui rôdent partout sont les seuls agens de la voirie. Les lieux d'aisance sont contigus aux appartemens, placés à l'angle d'un

corridor sans portes, sans rideaux même; ils ne sont masqués que par l'obscurité du réduit. Les fosses, en maçonnerie, cimentées à la chaux hydraulique, sont généralement bien tenues; mais elles ne tardent pas à se remplir de matières liquides, qui, par une infiltration rapide, vont contaminer les citernes voisines. Cette infection est encore aidée par le mode de vidange. On fait un trou à côté de la fosse, on y jette les matières; on le referme, et tout est fini. Et, je le répète, la citerne est à côté.

J'ajouterai qu'en 1892 les rues et les places de Djeddah étaient jonchées de malades et de cadavres; autour des citernes situées à l'est de la ville, des centaines de cholériques répandaient leurs déjections. Les causes d'insalubrité sont donc multiples, et l'on ne peut espérer quelque amélioration avant que l'influence européenne ne se soit développée à Djeddah, et que d'abondantes amenées d'eau ne viennent faire disparaître l'emploi des eaux de citerne, si facilement et si gravement contaminées.

Djeddah, pendant la quinzaine qui précède les fêtes, prend une physionomie toute particulière. Les lignes permanentes des compagnies de navigation desservant régulièrement cette escale, les agens et les affréteurs de navires envoyés au Hedjaz à titre extraordinaire, s'installent au bazar dans de petites échoppes, clouent à l'auvent le pavillon de leur nation, et font rabattre les pèlerins à leur guichet par des courtiers et des agens secondaires. Ce trafic, pour lequel tous les moyens sont bons, intéresse à certains égards nos compagnies. Leurs navires, n'ayant jamais au retour leur chargement complet d'aller, — et ce déficit s'explique en partie par la mortalité des hadjis, — font leur plein avec des Tunisiens ou des Marocains, mais le gros des affaires se traite sur les pèlerins du sud : Indiens, Javanais, hadjis du golfe Persique, etc. Les billets de passage pour le retour ne doivent, d'après les règlemens ottomans, être délivrés qu'à Djeddah, alors que le navire pour lequel le billet est distribué se trouve sur rade. Cette garantie est nécessaire pour les pèlerins, car trop souvent déjà on a abusé de leur crédulité, et on leur a fait payer à la Mecque ou à Médine des billets d'embarquement pour des navires imaginaires.

A quelques centaines de mètres de l'enceinte de Djeddah, sur la route de la Mecque, est une construction sommaire qui, au premier passage des pèlerins, avant les fêtes, est occupée par un café arabe, et qui se transforme à leur retour en un dépôt de mourans. Les caravanes arrivent au lever du soleil; au fur et à mesure qu'ils passent une barrière dressée un peu en avant du café, les chameaux sont arrêtés, et les *choukdoufs* ou litières, visitées.

Les morts et les malades sont déchargés par les soins des gardiens, sous le contrôle d'un médecin de la Santé. Les morts sont étendus à terre et les drogmans des consulats s'efforcent de reconnaître leurs ressortissans. Le plus souvent ceux-ci ont été déjà dépouillés de leurs papiers, passeports ou billets de retour et de leur argent. On procède immédiatement à leur enterrement. Pendant des heures, c'est un défilé continuel de brancards portés sur les épaules au pas de course. Dans le cimetière, la porte, les allées sont encombrées de gens épuisés, infortunés qui ont trompé la surveillance au passage de la barrière et qui attendent la fin de leurs souffrances, les yeux hagards, presque dans le coma. Le brancard mortuaire est basculé; une femme est là, près d'une table, qui lave les cadavres suivant les prescriptions de la loi musulmane; puis, couverts ou non d'un suaire, les corps sont portés dans de longs caveaux rectangulaires où ils sont rangés par lits superposés, dont le dernier vient affleurer la terre. Quand le caveau est plein, on obstrue la porte avec quelques pierres enduites de mortier et l'on passe au caveau voisin. Voilà pour les morts! Revenons aux malades.

Tous ceux qui n'ont pas pu tromper sur leur état les gens de garde à la barrière sont déposés près de la porte du café, puis transportés dans l'intérieur ou, suivant les nécessités du moment, dirigés sur d'autres maisons ou hangars inhabités, à quelque distance de là. Rien n'est plus poignant que le spectacle de ces malheureux, râlant, étendus qui sur des lits de paille, qui sur des matelas ou des nattes sordides, qui sur la terre nue; c'est un véritable dépôt de condamnés à mort; car pour les agens du service, tout malade est *a priori* un cholérique. Il y a là vraisemblablement des hommes qui ne sont qu'épuisés par l'âge, la fatigue et les privations, qui supplient de les faire sortir, de leur donner au moins de l'eau et quelque nourriture. Mais les alimens, même sommaires, et l'eau, ne sont distribués qu'aux malades qui ont sur eux de quoi payer. Or le pécule d'un grand nombre de ceux qui viennent échouer ici a déjà été épuisé; et l'on devine comment les gardiens exploitent ceux qui ont réussi à conserver encore quelque pièce d'argent. D'ailleurs les derniers chameaux ont à peine passé la barrière, que le médecin de service rentre en ville, et laisse le gardien maître de la situation. Pendant l'année 1893, qui a été, il est vrai, exceptionnelle, on a trouvé à de certains jours dans les litières jusqu'à 300 morts et 400 malades.

Il faut avoir vu les embarquemens à Djeddah pour se rendre compte de la difficulté d'un contrôle. Le navire est envahi de tous côtés, par l'avant et par l'arrière, par bâbord et par tribord. Là

où il n'y a pas d'échelle, les pèlerins se hissent le long de cordes que leurs camarades déjà embarqués leur jettent du haut du bord. Tous les pèlerins veulent rester sur le pont; c'est à peine si l'on en fait descendre un dixième dans les faux ponts. Pour les y contraindre, on y envoie leurs bagages, mais les palanqués à peine descendus au treuil sont remontés en détail par les pèlerins. Il n'y a pour le capitaine qu'un moyen d'arrêter l'embarquement, c'est de faire couper les amarres des sambouks et de se mettre en route.

Contre l'encombrement à bord, il n'y a rien à tenter. Les passagers ont le nombre; et on a cité le fait d'un maître d'équipage roué de coups et mordu cruellement au bras pour avoir voulu faire dégager les emplacemens réservés à la cuisine des pèlerins et à la préparation de leurs alimens. Les navires destinés au transport des pèlerins français sont mesurés au départ d'Alger par une commission constituée suivant les termes de l'article 13 d'un règlement spécial et dont la base d'évaluation, fixée par l'article 14, attribue à chaque pèlerin, pour lui et pour ses bagages de route, 2 mètres carrés au moins avec toute la hauteur de l'entrepont. Il faudrait abandonner ces mesurages spéciaux pour le pèlerinage, ainsi que le nombre qu'ils indiquent, et leur préférer le chiffre des passagers inscrits sur le « permis de navigation » délivré par l'autorité maritime lors de l'armement du navire.

Les pèlerins se choisissent, à Djeddah, un *matawaf* ou guide qui dirigera un groupe et aura soin de lui procurer des montures pour le voyage dans le désert, un logement à la Mecque, qui lui fera visiter aux époques voulues les lieux signalés à la vénération des fidèles, qui récitera enfin les prières conformes aux rites musulmans, prières que les pèlerins répéteront mot pour mot en le suivant. Cette charge de matawaf est très lucrative. Aussi le grand-chérif de la Mecque s'est-il réservé comme bénéfice un droit de nomination. Les guides des pèlerins doivent être agréés par lui, et ces places sont en quelque sorte mises aux enchères chaque année.

II

La distance de Djeddah à la Mecque est de 97 kilomètres. Le chemin court d'abord dans une plaine sablonneuse pendant 16 kilomètres environ. On entre ensuite dans une série de petits cirques volcaniques qui s'égrènent en chapelet les uns après les

autres. On traverse ainsi tout un massif montagneux, en s'élevant insensiblement, jusqu'au grand plateau de Hadda. La route, tracée par le passage séculaire des caravanes, ressemble au lit desséché d'une rivière. Un sable fin la couvre. Sa largeur est d'environ 20 mètres; ce ruban se déroule ainsi de Djeddah à la Mecque, et même jusqu'à Mouna. Après avoir laissé à gauche les hautes montagnes de Hadda et avoir traversé le grand plateau du même nom, la route s'engage à nouveau dans une succession de cirques de même apparence que les premiers. C'est dans une étroite vallée de ce massif montagneux que se cache la Mecque.

On n'aperçoit la ville qu'en y entrant et l'œil ne peut embrasser, même à ce moment, un ensemble quelconque. La mosquée est cachée au fond de cette cuvette de montagnes. Elle forme, avec la maison du Prophète, le point le plus bas de la ville; elle est au centre d'un bassin placé à deux ou trois mètres au-dessous du niveau des rues environnantes; il faut descendre plusieurs degrés pour y pénétrer. Cette différence de niveau est due à ce que, le vent projetant du sable, le sol s'élève graduellement autour du portique à colonnes qui entoure la mosquée, et aussi à ce que chaque inondation dépose une certaine quantité de limon. Lorsque l'eau des pluies torrentielles descend en effet des flancs abrupts des monts qui enserrent la ville, tout est noyé, l'écoulement des eaux ne pouvant se faire ni du côté de Mouna, ni du côté opposé. La Mecque se trouve ainsi comme enterrée dans une vallée étroite, aride et sablonneuse, entourée de collines de 150 mètres environ de hauteur, granitiques et absolument stériles. A l'est, l'une de ces éminences est couronnée d'un château fort occupé par une garnison turque. La forme de la ville est celle d'un ovale de un kilomètre et demi de longueur. Le sol se compose d'une couche de sable reposant sur un vaste lit d'argile.

A l'extrémité sud-ouest de la ville se trouve un village nègre composé de huttes, pour la plupart construites en fer-blanc provenant de bidons à pétrole. On peut évaluer à 3 000 ou 4 000 individus le chiffre de la malheureuse population de ce village. On traverse ensuite une petite plaine qui sert de dépôt aux immondices de la Mecque. Un peu plus loin, à 300 mètres environ, se trouve une vaste piscine longue de 20 mètres et large de 10, d'où coulait encore en octobre dernier un véritable ruisseau, servant à l'irrigation d'une petite oasis contiguë, qui mesurait quelques hectares et renfermait une maigre luzernière, envahie de chiendent, quelques petits carrés de tomates, des pimens, des pastèques, quelques pieds de maïs, une centaine de palmiers, et enfin quelques arbres épineux.

L'eau potable de la Mecque provient d'une source excellente; elle est amenée de Taïef et de Mouna, par une conduite couverte en maçonnerie étanche et bien entretenue. Malheureusement, à l'entrée dans la banlieue et le faubourg de la Mecque, des regards sont percés, et on y puise avec des outres pour remplir les abreuvoirs voisins ou porter l'eau à domicile.

Le climat est très chaud, mais sec, et, en réalité, assez sain en temps ordinaire. Les rues sont assez larges, sans pavage, poussiéreuses. Il n'existe aucune trace de canalisation.

La Mecque a été construite en vue du pèlerinage; les logemens les plus recherchés sont ceux qui permettent de voir l'intérieur de la grande mosquée. Les seuls monumens sont : la grande mosquée, les deux palais du grand chérif, et quelques madrassés (collèges). On n'y trouve guère de traces de cette architecture arabe si élégante que l'on admire au Caire et en Espagne. La physionomie de la Mecque n'a d'ailleurs guère changé d'aspect depuis le moment où elle a été visitée par Burckhardt. La Mecque, la *mère des villes*, la *noble*, la *ville de la foi*, compterait actuellement 60 000 habitans. A l'époque du pèlerinage, cette population s'accroît d'environ 200 000 étrangers.

A la Mecque il y a environ 80 pour 100 d'Indiens et de Javanais, 18 pour 100 seulement d'Arabes et 2 pour 100 de Turcs, garnison non comprise. Tout ce monde vit des pèlerins, et on évalue à plusieurs millions la somme apportée chaque année à la Mecque par le pèlerinage. C'est l'Angleterre surtout qui profite de son commerce. L'Allemagne cherche à y placer quelques articles de fabrication inférieure : marteaux, poêles à frire, quincaillerie. La France n'y vend qu'un peu de sucre.

Malgré les descriptions fournies par les historiens arabes (Azraki, Edrisi, etc.), qui n'étaient connues que des orientalistes, jusqu'au commencement de ce siècle, un véritable mystère planait sur les lieux saints de l'islamisme, où les Européens ne pouvaient pénétrer sous peine de mort. L'Arabe ne comprend pas bien ce que peut-être un explorateur. Pour lui un homme ne voyage que pour la *faïdah;* le pèlerin cherche la *faïdah* du ciel, le marchand la *faïdah* des affaires. Il suffit d'ailleurs de se rappeler le massacre de 1858 (1), postérieur à la guerre d'Orient, à Djeddah, seul port où les Européens fussent tolérés, pour concevoir à quel degré ces foyers de fanatisme étaient alors inaccessibles à l'influence européenne. Il y a deux ans encore, notre consul ne pouvait sortir hors de Djeddah, et sa femme était obligée

(1) M. Hévéard, consul de France, a été massacré à Djeddah le 15 juin 1858 avec dix-neuf Européens.

de rester confinée chez elle. Les circonstances du pèlerinage, le nombre des pèlerins, les ressources qu'offraient le Hedjaz et les villes saintes, étaient pour la plupart ignorés, même du monde musulman de Constantinople. Nous connaissions seulement les relations faites par Burckhardt en 1814 et plus tard par Burton, de leurs périlleux voyages. Dans ces dernières années un médecin algérien, Morsly, a accompagné à la Mecque ses coreligionnaires. Il faut citer encore, parmi les très rares Européens qui ont pu pénétrer à la Mecque, un Hollandais, le docteur Snouck Hurgronje, et un Français, Léon Roche. Roche avait été envoyé à la ville sainte par le maréchal Bugeaud. Il commença par faire une profession de foi musulmane et parvint à la Mecque au milieu de mille dangers. Dénoncé comme chrétien par des pèlerins d'Algérie, il eût été infailliblement mis à mort sans l'intervention de six nègres vigoureux, esclaves du chérif, qui, au premier soupçon, feignirent de se charger de l'exécution. Ils le bâillonnèrent, le garrottèrent, et le hissèrent chargé de liens sur un chameau qui, dans une course folle, l'emmena en sept heures à Djeddah.

Nous devons à ces courageux voyageurs les renseignemens que l'on trouvera plus loin et que nous compléterons par des détails que M. Legrand, médecin sanitaire de France à Suez, a recueillis çà et là parmi les *hadjis*.

Le docteur Snouck Hurgronje (1) nous a donné quelques détails sur les mœurs et les habitudes de la Mecque. La justice y est rendue d'une façon tout à fait primitive. Les cadis ne jugent que les petites affaires, tandis que les grandes sont décidées par le chérif lui-même; mais avec de l'argent on peut tout obtenir. On peut faire mettre ses ennemis en prison et en faire sortir ses amis. La superstition est très grande. Des ceintures magiques guérissent la stérilité des femmes. On lit l'avenir dans les vieux os et les écailles d'huîtres. On croit aux amulettes et aux évocations de toutes sortes. Un certain nombre de femmes passent pour être possédées par un mauvais esprit nommé *zâr*. Disons, à ce propos, que, d'après M. Snouck Hurgronje, c'est une erreur grave de croire que la femme musulmane soit obligée de se voiler. Le *calat* (service religieux) veut au contraire qu'à la mosquée la femme ait le visage découvert. L'explorateur hollandais a toujours vu avant et pendant les cérémonies religieuses des femmes ayant le visage découvert, mais toutes cachaient soigneusement leur chevelure, car l'exhibition de la moindre mèche est considérée comme un

(1) *Het Mekkaansche Feest*, Leyde, 1880.

acte de coquetterie. Dans le cours du pèlerinage le voile est absolument interdit; c'est là cependant que la femme est le plus en contact avec les hommes. Certaines femmes des grandes villes et des classes élevées, habituées à ne jamais sortir sans être voilées, ont trouvé un expédient pour tourner la difficulté. Elles placent sous leur voile un masque fait avec des fibres de palmier qui est éloigné de quelques centimètres du visage. Le voile tombe ainsi au-dessus du masque et ne touche pas le visage, de sorte que les prescriptions de Mahomet se trouvent respectées.

La polygamie est ici permise, comme dans les autres pays musulmans. Les personnes riches peuvent même se donner le luxe de prendre quelquefois jusqu'à quatre femmes légitimes. Mais, dans les classes moyenne et inférieure, la monogamie est la règle. Le divorce est très facile; le mari peut répudier ou délaisser sa femme sans aucun motif; il n'est souvent retenu que par les frais qu'entraîne la séparation.

Aucune femme non mariée ne peut se joindre au pèlerinage, mais on tourne la difficulté par la coutume des mariages temporaires dits de pèlerinage; ce sont des maris d'occasion, payés par les pèlerines pour la circonstance.

Les femmes de la Mecque sont généralement des guérisseuses; elles ont leur petite pharmacie composée de plantes et de racines; la médecine, la sorcellerie et les évocations se chargent de combattre les maladies, le mauvais esprit et le mauvais œil. Le fils apprend la médecine de son père, de son oncle ou d'un vieux médecin de ses amis; les barbiers saignent, posent des ventouses scarifiées. M. Snouck Hurgronje connaissait un médecin à la Mecque qui était en même temps horloger, armurier, doreur et distillateur d'huiles essentielles : il jouissait d'une grande réputation comme médecin.

L'origine du pèlerinage se perd dans la nuit des temps. Il existait longtemps avant même la fondation de la Mecque au ve siècle de notre ère. Les cérémonies du hadji constituent un reste de rites païens que Mahomet, n'osant les abolir, adapta à son culte. Au temps des Arabes idolâtres, le pèlerinage avait toujours lieu en automne; mais Mahomet établit expressément les mois lunaires et fixa l'époque de la réunion aux trois derniers mois. Il en résulte que chaque année la date des fêtes avance de treize jours, et que le pèlerinage, dans l'espace de trente-trois ans, se représente successivement à toutes les saisons. Le pèlerinage de la Mecque a été rendu obligatoire par Mahomet, qui en fait le quatrième acte fondamental de la religion musulmane, la prière,

l'aumône et le jeûne constituant les trois autres. C'est ce que l'on nomme les « piliers » de l'islamisme.

Mais le pèlerinage n'est obligatoire que pour *quiconque est en état de le faire*. C'est en s'appuyant sur ce texte que le docteur Saleh-Soubhy, qui a pris part au pèlerinage de 1892, propose la mesure suivante : chaque pèlerin devra fournir avant son départ la preuve qu'il possède les ressources nécessaires au voyage aller et retour, et à son entretien. « Avec une insouciance inouïe, dit-il, bon nombre de pèlerins se sont engagés sans aucune ressource pour le long voyage de la Mecque. J'en ai vu qui ne possédaient pas une seule pièce de monnaie. Deux sont morts de soif dans les déserts d'Arafat, n'ayant pas de quoi acheter un peu d'eau. Une grande quantité de pèlerins n'ont pendant ces deux mois pour toute nourriture que les restes d'un misérable repas ou le pain de l'aumône. Il ne faut pas se le dissimuler, ajoute-t-il, si le désert pouvait parler, il dirait de combien de ces infortunés il a gardé les os dans son jaune linceul. »

Pour Saleh-Soubhy, les enfans au-dessous de six ans, les femmes dans un état avancé de grossesse, les aveugles, les vieillards faibles et impotens, les personnes qui n'ont pas un certificat de vaccine datant de moins de trois ans, ne devraient pas être autorisés à se rendre à la Mecque. Le Prophète ayant dit : « Il faut éviter d'entrer dans un pays contaminé par une épidémie quelconque, pour respecter la volonté divine, et ne pas en sortir pour ne pas faire voir que vous fuyez la volonté de Dieu, » cela veut dire, suivant Saleh-Soubhy, que dans l'année où il y a des pèlerins du sud (Indes, Java, etc., pays où le choléra est endémique), il faut empêcher leur contact avec les pèlerins venant du nord. Aussi propose-t-il que le pèlerinage pendant les années de chiffre impair, soit exclusivement réservé par exemple aux habitans des pays du sud, habituellement contaminés, tandis que les habitans des pays du nord, ordinairement indemnes, feraient le pèlerinage pendant les années dont le chiffre est pair.

Après 1831, et surtout depuis 1847, on apprit à Constantinople, par le récit des pèlerins venant de la Mecque, que souvent le choléra sévissait pendant le pèlerinage. Le retour des caravanes suscita même, à diverses reprises, des inquiétudes en Égypte et à Damas; mais les craintes cessaient à l'arrivée des hadjis qui racontaient les premiers ravages de la maladie, puis sa complète disparition après un certain temps de marche à travers le désert. Depuis cette époque, le choléra a été constaté à plusieurs reprises à la Mecque. En 1865, sur de fausses déclarations du capitaine, la libre pratique fut accordée, à Suez, au *Sidney*, vapeur anglais venant de

Djeddah. Il avait perdu plusieurs cholériques pendant la traversée. Le 21 mai, deux jours après son arrivée, le choléra se déclara à Suez, le capitaine et sa femme étaient parmi les malades. Les pèlerins gagnèrent Alexandrie par chemin de fer, le canal n'étant pas encore ouvert. Le choléra se montra le 2 juin. En trois mois, 60000 personnes succombèrent en Égypte; de là l'épidémie envahit toute l'Europe, l'Asie Mineure, New-York et la Guadeloupe; elle ne s'éteignit qu'en 1874.

Il s'agit de prévenir le retour de pareilles épidémies, d'empêcher que le pèlerinage continue à être chaque année un foyer épidémique, et de protéger ainsi l'Europe. Les mesures de prophylaxie s'imposent avec une nécessité plus pressante encore, depuis que les hadjis ont recours à la navigation à vapeur. Autrefois, en effet, les pèlerins arrivaient en caravanes; ceux qui venaient de l'Inde, étaient transportés par des bâtimens à voile; dans les deux cas, le trajet était long et la maladie avait le temps de s'éteindre.

Aujourd'hui les conditions sont bien changées, le pèlerinage est devenu plus facile, par suite plus nombreux, et surtout la très brusque rapidité du retour nous met en présence d'un péril plus menaçant.

III

Il n'y a pas, d'ailleurs, un seul détail, dans l'organisation de ces pèlerinages, qui ne présente, au point de vue hygiénique, les inconvéniens les plus manifestes. Le voyage a lieu sous un soleil brûlant; l'eau contenue dans les outres des chameaux constitue la seule boisson des pèlerins. L'eau fraîche des oasis est vendue à prix d'or par les soldats et les Arabes vagabonds qui campent à l'entour. Le simoun se fait cruellement sentir. A l'approche de la ville sainte, les pèlerins sont astreints à des pratiques qui rendent leurs fatigues plus pénibles encore. Le barbier rase leur tête, coupe leurs ongles et taille leur moustache. En même temps, ils revêtent le costume spécial du pèlerinage, qui protège assez bien le tronc et les épaules, mais qui laisse le crâne complètement à nu, toute coiffure étant défendue. A la vérité, le Coran permet bien l'usage du parasol, mais cette dispense religieuse doit être rachetée par des aumônes ou par un sacrifice supplémentaire. On ne s'étonnera pas que dans ces conditions les insolations fassent régulièrement un certain nombre de victimes, si l'on songe surtout qu'en 1893, par exemple, pendant dix jours, du 5 au 14 juin, la température s'est élevée à Djeddah jusqu'à

46 degrés, et encore à la Mecque le thermomètre marque-t-il toujours un chiffre plus élevé que sur le littoral. Pour les autres et moindres inconvéniens de la chaleur, le pèlerin doit les supporter avec résignation. C'est ainsi qu'il ne peut se gratter qu'avec la paume de la main, de peur d'écraser un insecte, un parasite, ou de déraciner un cheveu.

Les pèlerins peuvent porter un sabre au côté et un anneau au doigt. Les femmes s'enveloppent d'un grand haïk cachant même les mains et la cheville des pieds. Tous ont des sandales largement découvertes. Peut-être le Prophète, comme les anciens patriarches législateurs, avait-il, en formulant ces préceptes religieux quelque arrière-pensée d'hygiène générale. Il n'avait prévu malheureusement ni les chemins de fer ni les bateaux à vapeur. Actuellement la caravane n'est plus guère en usage que parmi les habitans de l'Arabie proprement dite; les caravanes de Syrie et de Perse existent encore, mais leur importance a bien diminué. La caravane d'Égypte a pris, depuis 1880, la voie de mer.

Toutefois, dans ces dernières années, le trajet s'est effectué dans des conditions moins pénibles que celles décrites par Burton. Il a lieu, en deux nuits, avec des chameaux, et en une, avec des baudets. Seuls les pèlerins tout à fait pauvres vont à pied; ceux qui louent un chameau se font transporter dans une sorte de panier double fixé au dos de l'animal; un compagnon occupe l'autre panier. C'est le *choukdouf*, grande corbeille en feuille de palmier surmontée d'une toile qui garantit les voyageurs des ardeurs du soleil ou de l'humidité de la nuit. Les chameaux, placés les uns à la suite des autres, sont liés entre eux par une longue corde. Il n'est pas rare de voir des caravanes de mille chameaux réunis ensemble. Les conducteurs marchent le long du convoi avec les soldats de l'escorte. Malheur à qui reste en arrière; il devient la victime des nomades.

Nous ne sommes pas fixés sur le nombre total des pèlerins qui prennent part aux cérémonies et qui paraît avoir pu varier depuis 100 000 jusqu'à 300 000. Le grand-chérif, qui perçoit un impôt sur chaque pèlerin, peut seul déterminer ces chiffres, au moins approximativement. A la Mecque, les pèlerins séjournent un temps variable, suivant leur piété, leurs moyens ou leurs affaires. Certains y passent des mois, arrivés avant le Ramadan (carême des musulmans), ou même une ou plusieurs années. Le plus grand nombre ne viennent que plus tard, pour les fêtes du pèlerinage proprement dit, qui durent douze jours, les douze premiers jours du mois de *dhoul-hidji* (le mois du pèlerinage).

La vue de la grande mosquée flanquée de ses minarets est

saluée par les cris liturgiques : *Labbaïka, Allahomma, labbaïka*(1). Cette mosquée a la forme d'un vaste parallélogramme mesurant environ 180 mètres sur 130. On y pénètre par 19 portes percées sans ordre ni symétrie, dépourvues de vantaux et de toute fermeture. La porte du Salut (*Bab-el-Salam*), par laquelle le pèlerin doit faire sa première entrée dans le temple, a l'aspect grandiose des plus belles portes du Caire. Après avoir traversé une colonnade, le croyant voit tout à coup devant lui, au milieu d'un imposant espace, la *Kaaba*, le *nombril du monde*, la *maison de Dieu!* On dirait un immense catafalque recouvert de son drap mortuaire, dont la masse noire fait un contraste violent avec la blancheur éblouissante des autres constructions qui resplendissent aux rayons du soleil tropical. Plusieurs pavillons de formes différentes, rangés autour du sanctuaire, font encore ressortir sa majesté. Tout autour de la mosquée règne une colonnade de trois ou quatre rangs de colonnes supportant des arceaux en ogive et surmontés d'une multitude de petites coupoles d'une blancheur éclatante. Au-dessus de la colonnade s'élèvent encore sept minarets ronds ou quadrangulaires peints de couleurs variées; sept chaussées pavées de marbre convergent de la colonnade vers une aire ovale en granit poli, au centre de laquelle s'élève la Kaaba. Le pèlerinage ayant pour principal but la visite de la Kaaba ou *Beit-Allah* (la maison de Dieu), le premier soin du pèlerin est de se diriger vers elle immédiatement, de se prosterner près de la Pierre Noire, *Hadjar-el-Essoued*, enchâssée dans un cercle d'argent à l'un des angles du temple.

La tradition raconte à ce sujet qu'Abraham ayant voulu construire un temple au Seigneur sur l'emplacement où il avait jadis abandonné Agar et Ismaël à leur sort, l'ange Gabriel lui apporta cette pierre, tombée du ciel, et depuis le déluge cachée, près de la Mecque, dans la montagne d'Aboukibaïs. C'est un morceau de basalte volcanique, ou peut-être un aérolithe, qui mesure environ 20 centimètres de diamètre. Les pèlerins se jettent sur cette pierre qu'ils couvrent de baisers ; mais en mémoire d'Agar, de qui descend la famille arabe, elle est surtout l'objet particulier de la dévotion des femmes inféconds.

La maison de Dieu est entièrement recouverte d'une immense enveloppe en soie noire, épaisse de 4 à 5 millimètres, et qu'on nomme la *kessoua* (vêtement, tapis). La portion de ce voile qui recouvre la porte est brodée en argent; une large bande scintillante, soutachée d'or et d'argent, et où sont inscrits des versets

(1) Nous sommes prêts à te servir, ô Dieu, nous sommes prêts

du Coran, règne à mi-hauteur tout autour de la draperie. Chaque année, une kessoua neuve est fabriquée au Caire, aux frais du Sultan de Stamboul. On considère comme un acte de souveraineté le droit de donner le voile sacré. En 1893, la seule fourniture de la soie a été adjugée au prix de 1 200 livres égyptiennes, soit 32 100 francs. La caravane dite « caravane du Tapis » l'apporte solennellement à la Mecque. L'ancienne kessoua appartient au grand chérif, qui garde l'or des broderies et découpe l'étoffe en lambeaux pour les distribuer en partie aux grands personnages de l'Islam ; le reste se vend jusqu'à 40 et 50 francs le pied carré aux pèlerins, qui l'emportent précieusement pour leurs parens et leurs amis, et en font des amulettes douées de mille propriétés merveilleuses.

Le long des quatre côtés de la Kaaba s'étend une gouttière d'or, qui reçoit l'eau du ciel. La porte de l'oratoire est à une certaine hauteur du sol. On y atteint par deux escaliers mobiles, à roulettes, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Ce dernier est en argent massif. Ils ont été donnés par des princes indiens. L'ornementation de l'intérieur était déjà très riche, dès les temps les plus reculés, ainsi que l'atteste la description qu'en a donnée Nassiri Kosran dans sa relation d'un voyage en Palestine et en Arabie, en 1035 de l'ère chrétienne. Le chef de la mosquée se nomme le *neib-el-haram* (délégué au sanctuaire), il a la garde des clefs de la Kaaba. Sous ses ordres est placé l'*agha-el-toueshia*, chef des eunuques. C'est en effet un ancien usage de faire garder la mosquée par des eunuques soudanais. Ils sont au nombre de cinquante. Ils portent des turbans blancs serrés par une ceinture de cuir, et tiennent à la main un long bâton blanc. Outre leurs revenus fixes, ces sacristains font commerce de prières, d'eau de Zemzem, de linceuls incombustibles, de chapelets, de morceaux de la kessoua, d'images de sainteté et d'amulettes portant inscrits des versets du Coran. Avant de quitter la Mecque, les hadjis revoient une dernière fois la Kaaba « semblable à une fiancée que l'on vient de parer d'une tunique resplendissante. »

Une des cérémonies du pèlerinage, le *Sai*, consiste dans le trajet effectué, à une allure très rapide, d'une colline appelée *Cafa* à une autre colline appelée *Merwa*, distantes de plus de 400 mètres. Ce trajet doit être accompli sept fois en priant à haute voix, et au milieu d'une bousculade générale. C'est l'image de l'agitation d'Agar, désespérée de voir Ismaël mourir de soif. On peut encore gagner de grandes indulgences en faisant sept fois chaque jour le tour de la Kaaba : Burton a vu des malades, et

même des cadavres portés sur des civières au milieu de la foule.

Le puits de Zemzem est, après la Kaaba, l'objet le plus vénérable de la grande mosquée. Il est placé au nord de la Kaaba, vis-à-vis de la Pierre Noire. Agar, chassée par Abraham, et portant Ismaël, errait dans le désert. L'enfant allait mourir de soif, lorsque l'ange Gabriel lui ordonna de creuser le sable avec son pied ; une source miraculeuse jaillit aussitôt, mais avec une telle abondance que les eaux allaient engloutir les fugitifs. *Zemzem!* c'est-à-dire : *Rétrécis!* s'écria Agar en suppliant Dieu ; aussitôt, l'inondation s'arrête. Actuellement, le niveau de l'eau est constant ; la source est alimentée par un conduit naturel souterrain. Elle est limpide, un peu tiède, mais douce à boire. L'eau du puits de Zemzem purifie l'âme et le corps et assure le bonheur dans une autre vie, en même temps qu'elle fournit de fort beaux revenus à la caste de religieux préposée à sa distribution.

En quittant la Mecque, les pèlerins se dirigent immédiatement vers l'Arafat (30 kilomètres). Ils passent par Mouna (10 kilomètres) et Mouzdelifat (10 kilomètres), mais ils ne s'arrêteront dans ces deux localités qu'au retour.

Le chemin de la Mecque à Mouna se déroule d'abord au nord-est jusqu'à l'embranchement des deux routes de Taïef. L'une d'elles, le chemin des caravanes de chameaux, oblique au nord dans la vallée du Djebel Nour, l'autre, le chemin de Mouna, Mouzdelifat et Arafat, tourne à l'est. Plus loin il deviendra le chemin muletier de Taïef. Jusqu'à Mouna, la route continue à ressembler au lit ensablé et desséché d'une rivière. Mais en s'élargissant (30 mètres environ), on remarque à moitié chemin la fontaine de Zobeïda, vaste piscine en maçonnerie, remplie d'eau à main d'homme au moment du pèlerinage. L'eau est puisée par un regard dans la conduite qui l'amène à la Mecque. Les pèlerins, à leur retour de Mouna, traversent la piscine. Ceux qui ne savent pas nager ont de l'eau jusqu'aux épaules. Arrivé au village de Mouna, le chemin gravit un dallage naturel et s'élève de quelques mètres par une pente assez raide. C'est là, c'est-à-dire à l'entrée du village, que l'on rencontre l'édicule commémoratif du sacrifice d'Abraham et le premier *cheïtan* (monument figurant le diable). La route devient alors une rue, et les maisons sont bâties en bordure de cette rue unique d'environ 1 500 mètres.

La vallée s'ouvre ensuite brusquement pour affecter la forme d'un plateau ovale, incliné, d'une longueur de 1 600 mètres environ et présentant 450 mètres dans sa plus grande largeur.

Le *Djebel Arafat* (montagne où il a reconnu) ou *Djebel Raham* (montagne de la Miséricorde) est située à 30 kilomètres à l'est de

la Mecque. D'après la tradition musulmane, lorsque Adam et Ève eurent mangé le fruit défendu, ils furent précipités sur la terre. Ève tomba sur l'Arafat et Adam à Serendib (Ceylan). Adam chercha sa femme pendant cent ans et finit par la retrouver sur l'Arafat. Le huitième jour de *dhol-hadji-iomm-terrou* (jour du souci) en souvenir de la tristesse d'Abraham obligé d'immoler son fils, les pèlerins se rendent à l'Arafât en procession solennelle, accompagnant les caravanes officielles et militaires de Syrie et d'Égypte, *mahmel* en tête. Le mahmel est un baldaquin pyramidal surchargé de magnifiques broderies d'or, recouvrant une plate-forme en bois ; le tout posé sur le dos d'un chameau sacré, descendant, dit-on, des chameaux du Prophète. Sur la plate-forme se trouve un exemplaire du *Chemin des Vertus* et une antique boîte en argent renfermant les reliques de Mahomet. Sur le mahmel d'Égypte se trouvent sa calotte, ses sandales, son peigne, le flacon de kohol avec lequel il se teignait les yeux, un morceau de son *mesouaf*, bois spécial avec lequel les Arabes se frottent les dents. Ces objets sont pris et rapportés en grande pompe chaque année à la citadelle du Caire, puis sont déposés près du tombeau de Mehemet-Ali.

« C'est un spectacle saisissant, dit Léon Roche, que ces milliers de tentes, au clair de lune, à la lueur des grands feux. Les appels des pèlerins égarés, les invocations religieuses, les chants joyeux cadencés par les battemens des mains et des tambours, les cris discordans des cafetiers, tous ces bruits accompagnés par le grognement lugubre de plus de 20 000 chameaux, le hennissement des chevaux, le braiement des baudets, composent un concert infernal. » Le jour se lève. L'artillerie des caravanes annonce la prière du fedjer (aurore). De tous côtés, les muezzins appellent à la prière de leur voix de soprano retentissante. Le Prophète venait souvent prier sur l'Arafat (3 000 pieds d'altitude), ce mont de miséricorde où Allah lui apparaissait. Les sermons qu'il y prononça, et dont le *Sunnat* nous a conservé plusieurs passages, furent les préludes des cérémonies actuelles. Le pèlerin escalade cette montagne plutôt qu'il ne la gravit, car plus il pourra se rapprocher d'une petite éminence où prend place l'iman chargé des grandes prières, plus il sera assuré d'obtenir la rémission de ses péchés. Vers les trois heures de l'après-midi commence le sermon, qui dure jusqu'au coucher du soleil. Toutes les quatre ou cinq minutes le prédicateur agite un drapeau vert pour donner le signal des cris : *Labbaïka, Allahomma, labbaïka.* Quand le soleil est descendu à l'horizon et qu'il a disparu, la multitude s'ébranle, c'est à qui atteindra le plus tôt le bas de la montagne. Le désordre devient alors indescriptible : des blessés, et souvent des cadavres jonchent

le chemin, ils sont foulés aux pieds. Chacun doit, en effet, passer dans l'espace compris entre deux colonnes, distantes l'une de l'autre d'environ six mètres. C'est alors un véritable engouffrement, tout se précipite vers cet étroit passage, hommes, femmes, enfans avec leurs bagages et leurs chameaux. En 1892, plus de 30 personnes y furent écrasées.

Les sacrifices du Courban-Bairam ont lieu le lendemain dans la vallée de Mouna (1). Le sacrificateur tourne la tête des moutons ou des bœufs vers la Kaaba en prononçant les paroles sacrées. En 1893, plus de 120 000 moutons ont été égorgés. Le jour des sacrifices est la journée critique, car la vallée est étroite, dépourvue d'eau, encaissée, et continuellement surchauffée par les rayons d'un soleil ardent. Burton raconte que jusqu'en 1856 aucune précaution n'avait été prise contre les accidens pouvant succéder à cette putréfaction. Les cadavres des animaux sacrifiés étaient enfouis à une profondeur dérisoire. Quelques-uns se putréfiaient à l'air libre.

Et cependant cette vallée de Mouna, où depuis des siècles des victimes innombrables ont été immolées par les pèlerins, n'offre pas l'aspect sinistre que l'on pourrait supposer. Si, au moment des fêtes elle est le théâtre de tout ce qui a été décrit, elle offre en dehors du pèlerinage, un aspect plutôt riant et très pittoresque. On ne voit ni ossemens ni aucune trace d'immondices. Autrefois la chair de la presque totalité des victimes devait être consommée par les pèlerins soit sur place, soit à la Mecque; mais depuis que les facilités de communication, l'ouverture des voies maritimes, la navigation à vapeur, ont si considérablement augmenté le nombre des pèlerins que la chair des animaux sacrifiés ne peut plus être consommée en entier, on l'enfouit ou bien on l'abandonne sur place; et cependant deux ou trois mois après le pèlerinage on n'a pu constater aucun débris d'animal, ni aucune trace d'ossemens. Les restes avaient été mêlés au sable et dispersés par le vent, ou entraînés par les eaux fluviales. On a récemment proposé de brûler les cadavres d'animaux sacrifiés à Mouna, d'en faire du noir animal, et d'ouvrir ainsi une nouvelle source de gain pour le Hedjaz. L'auteur de cette proposition remarque qu'il y aura ainsi de grands bénéfices à réaliser. « L'Islamisme, dit-il, n'est pas incompatible avec le progrès contempo-

(1) A Mouna, l'eau qui vient de Taïef pour être distribuée à la Mecque est dans une conduite en ciment très étanche; elle passe au-dessus de la vallée, sur le flanc de la montagne. Il n'y a donc pas de danger à ce point de vue. Mais, dans la vallée même, il existe une série de bassins dans lesquels l'eau potable est puisée, et chaque bassin est placé près d'une fosse d'aisances. Il est inutile d'insister sur les échanges qui doivent se faire incessamment entre le liquide de la fosse et l'eau potable.

rain, grâce à Dieu nous n'avons pas, nous autres, de *Syllabus.* » Malheureusement cette proposition a peu de chances de succès.

D'après le Coran, rien de ce qui se fait à Mouna ne peut être un péché; aussi, après le sacrifice voit-on commencer de véritables saturnales qui sont le désespoir des bons musulmans. Beaucoup de pèlerins venus aux lieux saints par curiosité, par intérêt ou par vanité, plutôt que par dévotion, se livrent au dévergondage et aux excès de toute nature. Il y a là des marchands d'esclaves, des vendeurs de hachich, des marchands et des marchandises de toutes les nations et de toutes les espèces. Les pèlerins vident leur bourse et, pour beaucoup, la misère commence. Et l'on voit réunie pendant ces fêtes une foule d'hommes de toutes races, de toutes provenances, depuis le riche musulman de Constantinople jusqu'à l'Hindou déguenillé. Danseurs, psylles, charmeurs de serpens, musiciens chanteurs, almées de bas étage transforment ce terrain sacré en champ de foire; la foule se pousse, s'agite, lance de violentes clameurs.

Le pèlerinage de la Mecque, en effet, n'a pas seulement le caractère d'une cérémonie religieuse, il est aussi une véritable foire où se traitent des affaires commerciales, et souvent même un rendez-vous où se discutent des questions politiques. Il règne d'ailleurs dans ce milieu une atmosphère toute spéciale de fanatisme et de folie. Ainsi l'an dernier le bruit y a couru que l'Angleterre allait se faire musulmane, et que, comme on avait déjà construit à Londres une mosquée magnifique, l'Islamisme continuerait à grandir et à conquérir le monde.

IV

Il y a dans le vilayet du Hedjaz deux autorités : celle du vali, qui représente le sultan, et auprès de qui les consuls sont accrédités; et celle du chérif, avec qui les consuls ne peuvent pas avoir de rapports directs : les Bédouins lui obéissent sans cesser cependant d'être officiellement sous l'autorité du vali. Le chérif est cheik de la Mecque, plus puissant, plus respecté que les autres cheiks; il est toujours choisi depuis douze siècles dans la même famille des descendans du Prophète.

La situation politique du Hedjaz ne ressemble en rien à celle des autres pays sous la dépendance de la Turquie. Les Hedjagis ne sont pas soumis au service militaire; ils ne payent pas d'impôts; ils reçoivent au contraire des subsides en vivres et en argent du sultan et du khédive d'Égypte. Le chérif, chargé de les distribuer, ne donne d'ailleurs aux Bédouins qu'une partie de ce qu'ils de-

vraient recevoir; la plus grosse part est gardée pour lui et pour ses ouakils. Il dispose de sommes considérables; il reçoit, dit-on, 40 000 francs par mois de la Porte; il a une garde personnelle, les *Bichas*, bédouins qui pillaient les caravanes de pèlerins et de marchands. Le chérif les a enregimentés et échelonnés entre la Mecque et Taïef. Il entretient auprès du sultan un homme qui a gagné sa confiance. Il a également un représentant en Egypte. Lui-même ne quitte pas la Mecque, si ce n'est pour aller en villégiature estivale à Taïef. Aussi a-t-il le temps d'établir son influence. Il est très respecté par les pèlerins qui viennent chaque année à la Mecque, depuis le fond de la Chine jusqu'aux confins du Maroc; ils voient en lui le descendant du Prophète et le regardent comme le chef de la religion, ce qui n'est pas exact, car le vrai chef religieux est l'Émir-el-Mouminin, le sultan, et après lui le Cheïk-ul-Islam, à qui il délègue ses pouvoirs. Les valis, dès leur arrivée, comprennent qu'ils ne peuvent pas lutter contre une puissance si fortement établie. Si cependant le vali est un homme très énergique, ayant une influence auprès du Sultan et une valeur personnelle, comme Osman-Pacha, le chérif, pouvant être destitué, devient son humble serviteur.

L'année dernière, en 1893, on a prétendu que, non content des aumônes gracieuses ou obligées des pèlerins, ni de ses participations sur le louage des chameaux, ce grand personnage a fait le courtage pour les navires à pèlerins. Le fait suivant met en lumière l'action des autorités de la Mecque et l'impuissance des représentans des nations européennes.

Dans le courant du mois d'avril 1893, débarquait à Djeddah un métis javanais du nom de Herclotz, se présentant comme mandataire particulier de l'agent de la compagnie *British India* à Singapour. En quelques jours, sans que le consul de Hollande eût pu s'y opposer, et avec la complicité achetée des autorités locales, Herclotz embrassait l'islamisme et partait pour la Mecque. Dès le courant de mai, avec l'appui des mêmes autorités, — car sans cela sa conversion de contrebande ne lui eût servi de rien et il eût été assassiné dans les vingt-quatre heures, — Herclotz distribuait des billets de passage. Protestation des compagnies représentées à Djeddah auprès du consul de Hollande, protestation du consul, à laquelle le vali répond par une échappatoire. Pressé par son gouvernement, le consul de Hollande adresse au vali une nouvelle lettre très courtoise, le priant de lui faire savoir s'il est vrai que, contrairement aux règlemens en vigueur, Herclotz distribue à la Mecque des billets de passage, et s'il le fait avec ou sans autorisation.

Le grand-chérif perd son calme et dicte au vali une réponse sans précédent dans la correspondance, toujours si mesurée dans la forme, des fonctionnaires ottomans. Le vali, dans ce document, invite le consul de Hollande « à ne pas rapporter au vilayet de fausses nouvelles, ainsi qu'il l'a déjà fait plusieurs fois ». Il lui demande s'il était « ivre ou fou » lorsqu'il a écrit sa lettre, et rappelle, avec une assurance ironique qui, dans l'espèce, n'était pas sans saveur, que lui, Ahmed-Ratib, est représentant de Sa Majesté Impériale et non pas agent d'une compagnie de navigation quelconque. Enfin il l'avertit « qu'il ne sera plus répondu aux lettres du consulat de Hollande, et que, si l'homme indigne qui en a la charge continue à importuner le vilayet, la Sublime Porte sera avertie et priée de faire le nécessaire auprès de la légation des Pays-Bas à Constantinople. » Toutes relations étaient immédiatement rompues entre le consul de Hollande et le vilayet. Quelques jours après, le consulat d'Angleterre, sollicité par les agens des compagnies anglaises, faisait cause commune avec le consulat des Pays-Bas. Mais leurs efforts combinés sont restés sans résultat; Herclotz n'en a pas moins continué à distribuer ses billets de passage. Au fur et à mesure qu'il avait un chargement, il télégraphiait à son mandant d'envoyer un navire, et expédiait les pèlerins à Djeddah, où ils attendaient l'arrivée du navire pour lequel ils étaient inscrits. On assure que le succès de la combinaison Herclotz a été pour beaucoup d'affréteurs une véritable ruine. La suppression de la concurrence a mis à la merci du pseudo-musulman tous les passagers de l'océan Indien, dont un grand nombre est mort à Djeddah, attendant en pleine épidémie cholérique, le vapeur promis trop lent à venir. On conçoit aisément que, pour mener à bien le succès de la combinaison Herclotz, l'autorité locale se soit réservé toute liberté d'action du côté des Bédouins. On a fait taire, par des distributions de subsides et de grains, les ressentimens laissés chez les tribus par les événemens de l'hiver précédent. On semble même avoir quelque peu négligé le pèlerin algérien, beaucoup plus récalcitrant que l'Indien ou le Malais, et qui n'a pas dû alimenter autrement que par le nombre des offrandes la caisse du grand-chérif.

Quoi qu'il en soit, l'entreprise Herclotz avait donné en 1893 des résultats très fructueux. Aussi, en 1894, voulut-on faire mieux encore, et le grand-chérif acheta en Angleterre deux navires de fort tonnage qui, peu avant les fêtes, arrivèrent en rade de Djeddah. Mais la saison a été mauvaise pour cette opération. L'un des navires creva sa coque sur un des rochers de la

rade, puis, quelques jours avant le Baïram, l'ancien vali Ahmed-Ratib-Pacha fut destitué brusquement et remplacé par Hassan-Bey, qui commença par interdire les prélèvemens sur la location des chameaux et la vente à la Mecque des billets de retour. Cette dernière décision porta le coup le plus sensible à l'entreprise projetée, car le seul des deux navires en état dut partir presque vide de passagers payans. La source des bénéfices était donc très compromise, mais on ne fut pas à court d'expédiens et on trouva une solution tout à fait élégante. Il fut décidé que tous les pèlerins javanais, les seuls qu'on osât pressurer à nouveau, seraient tenus de faire avant de partir un cadeau de 20 francs, et que leurs guides seraient responsables de la perception de cette somme. On empêchait en même temps les pèlerins récalcitrans de quitter la Mecque et on faisait mettre leurs guides en prison.

V

L'hygiène du pèlerinage doit être considérée au point de vue de l'hygiène privée ou individuelle et à celui de l'hygiène publique et internationale ; plus on fera pour la première, moins on aura à réglementer la seconde. Malheureusement, l'hygiène individuelle des pèlerins est déplorable. Ils arrivent à Djeddah, épuisés déjà par un long voyage accompli dans des conditions détestables d'encombrement à bord des navires. Brûlés le jour, ces malheureux sont exposés pendant les nuits très froides du désert à de brusques changemens de température. Un grand nombre dort à la belle étoile, sur la terre nue, s'imprégnant de miasmes paludéens très souvent pernicieux. La nourriture est mauvaise, hors de prix. L'eau enfin, nous l'avons déjà dit, vendue partout fort cher, est souvent saumâtre et exposée à toutes les souillures (1). Avec le concours du refroidissement, de la misère, de l'encombrement, cette eau détermine bientôt la dysenterie et ces diarrhées d'épuisement qui font tant de victimes et préparent singulièrement l'explosion du choléra. Si des germes ont été importés, nul doute que l'eau des puits, des citernes, souillée par les ablutions, les infiltrations, les outres dont la surface velue et visqueuse est souvent couverte d'immondices, nul doute

(1) Il existe à l'Arafat un grand bassin (*Hod*) de forme carrée, assez spacieux, rempli d'eau provenant de la fontaine Eïn-Zobeïda; il est divisé en cinq parties, séparées l'une de l'autre par une construction en maçonnerie. Ces bassins secondaires servent indistinctement soit à la boisson des hadjis, soit à l'abreuvage des chameaux, des chevaux, des ânes et des mulets. Ils servent également pour le bain des hadjis, et comme lavoir pour leurs vêtemens.

que cette eau ne devienne la traînée qui généralisera en un instant le fléau.

En 1893, le nombre des pèlerins algériens et tunisiens débarqués à Djeddah a été de 9085; et ceux qui ont été réembarqués à Yambo de 5165. Les Algériens et les Tunisiens ont donc laissé au Hedjaz plus de 40 pour 100 des leurs. Encore les chiffres officiels de la mortalité de la Mecque et de Djeddah doivent-ils être majorés dans de fortes proportions, suivant un coefficient de 3, disent les uns, 5 disent les autres. Les rues de la Mecque et de Djeddah étaient, en 1893, littéralement couvertes de morts; on manquait de personnel pour les enlever; les maisons et même les coins de rue étaient encombrés par des malades pour lesquels il n'y avait ni médecins ni médicamens. Dans le désert qui entoure Djeddah, on trouvait des malades; c'étaient des pèlerins qui étaient restés en arrière ou des malades que leurs compagnons de voyage avaient jetés à bas des chameaux. Ils étaient condamnés à languir au grand soleil sans nourriture et sans soins. Que leur importait, d'ailleurs, puisque tous ceux qui meurent au Hedjaz « montent directement au ciel et reposent au milieu des jardins verdoyans dans les bras des houris » !

En 1894, l'encombrement a été beaucoup moins grand. Il n'est passé à Suez, venant du nord, que moins de 12000 pèlerins; il y en avait 43000 en 1893. Les affréteurs n'ont pas fait de bonnes affaires : le prix du passage (aller) s'est abaissé jusqu'à 2 fr. 50 par tête (demi-talari), et il fallait voir avec quelle patience les pèlerins économes attendaient le dernier moment pour s'embarquer afin d'obtenir le rabais maximum. On regrettait beaucoup l'absence de nos Algériens, qui d'ordinaire sont assez riches et dépensent largement.

La commission d'assainissement de la Mecque, sous la présidence du haut commissaire ottoman, est formée du médecin de Médine, d'un médecin de la Mecque, du second médecin de Djeddah et du médecin musulman de Camaran. Une somme de 50000 piastres (environ 11500 francs) est mise par le gouvernement à la disposition de la commission qui doit, avec ces maigres ressources, nettoyer une ville de plus de 60000 âmes, où se sont pressés en 1893 plus de 300000 pèlerins, approprier la vallée de Mouna où se sont réunis 350000 à 400000 individus, et préparer les fosses où l'on enfouira les animaux sacrifiés, celles enfin où l'on enterre les pèlerins morts dont le nombre, prétend-on, a été en 1893 de 35000.

La commission a donc une action presque nulle sur l'hygiène

du pays, et se contente de rester dans son rôle d'information. Aussi l'étonnement fut-il grand à Djeddah, au mois de mars 1894, lorsqu'on vit débarquer le maréchal Assad-Pacha, envoyé spécial du sultan, porteur, disait-on, d'une somme de 40 000 livres turques pour la construction d'asiles et d'hôpitaux au Hedjaz; tandis que jusque-là le gouvernement s'était borné à affecter une somme dérisoire à l'entretien des hôpitaux et à l'assainissement de la voie publique à la Mecque. Mais, quelques jours après, le premier délégué de la Turquie à la Conférence de Paris donnait la clef de la mission en déclarant, dès les premières séances, que les mesures qui venaient d'être prises sur l'ordre du sultan, dans la Mer-Rouge et au Hedjaz, allaient pour ainsi dire au-devant des idées émises par les promoteurs de la Conférence. Turkan-Bey ajoutait qu'une réorganisation complète était en train de s'opérer aussi bien à Camaran, à Abou-Saad, à Vasta, à Elwesch qu'à la Mecque, Médine et Djeddah. La Turquie voulait mettre la Conférence en présence d'un fait accompli pour éviter l'ingérence, toujours redoutée, de l'Europe dans l'assainissement du pèlerinage. Le maréchal Assad-Pacha, d'après les déclarations de Turkan-Bey, était déjà à la Mecque pendant que la Conférence était réunie. Le séjour d'Assad-Pacha à la Mecque, cependant, ne fut pas de longue durée. Il ne put s'entendre avec le grand-chérif et le vali d'alors, Ahmed-Ratif-Pacha. Trois mois après il fut rappelé à Constantinople. La Conférence de Paris avait clos ses séances.

Cependant, en dépit de ces belles assurances, rien n'a été commencé jusqu'à présent à Djeddah! On a bien dit qu'on avait jeté à la Mecque les fondemens d'un vaste établissement dont les murs commençaient même à sortir du sol; on a assuré qu'une vingtaine de maçons, sans compter leurs aides, y travaillaient; on a même vu débarquer, pendant les dernières semaines d'avril 1894, une assez grande quantité de barres de fer et de briques destinées à l'hôpital de la Mecque. Mais une partie de ces matériaux gît encore sur le rivage de Djeddah. Rien n'a été fait pour l'hygiène. Il est à craindre qu'il en soit longtemps ainsi, dans l'état politique actuel du Hedjaz; les Turcs, malgré leur bonne volonté, n'y peuvent rien ou presque rien; s'ils insistaient, ils auraient bien vite une révolte comme celle qui a sévi sur l'Yémen, il y a deux ans, et on comprend qu'ils ne s'en soucient guère. J'ajouterai que les subsides envoyés de Constantinople sont partagés en grande partie, dans leurs différentes étapes, par ceux qui sont chargés de les utiliser pour le bien public.

Une étuve a été transportée, non sans de grands frais et de

grandes difficultés, à la Mecque. Son arrivée dans la ville a failli occasionner une révolte parmi les pèlerins et les Bédouins. Les récits les plus fantastiques circulaient. On disait que l'étuve, étant placée sur un point très resserré de la route de Mouna à la Mecque, tous les pèlerins à leur retour des fêtes seraient contraints d'entrer nus dans l'étuve (110°) pour s'y désinfecter avant de pouvoir revenir à la Mecque. Cette histoire avait rencontré un tel crédit que, dans un grand nombre de familles de Djeddah on s'est abstenu en 1894 de conduire les femmes à la fête, dans la crainte qu'elles ne fussent exposées sans voile aux regards du public lorsqu'elles passeraient dans l'étuve. Aussi l'administration, pour calmer la population, a-t-elle simplement remisé l'étuve, sans même l'enlever du chariot dans lequel elle avait été transportée. Les Bédouins survenant alors l'ont à moitié démolie et reléguée dans une anfractuosité de la montagne en criant bien fort qu'ils massacreraient les Turcs eux-mêmes s'ils osaient s'en servir. « Oserait-on soupçonner le linge de leurs épouses et de leurs filles? » Le grand-chérif s'excusa très diplomatiquement auprès du pacha sanitaire, et tout fut dit. Le chérif, au surplus, est bien plus occupé de recueillir ses droits et de faire écorcher les victimes du sacrifice que de les faire enfouir convenablement. Les peaux lui rapportent annuellement quelques centaines de mille francs. C'était plus qu'il n'en fallait pour faire taire ceux qui voudraient parler d'hygiène. Cependant cette année les animaux ont été enfouis immédiatement après les sacrifices, sans avoir été dépecés. Cette mesure a donné d'excellens résultats.

Les Bédouins ont commis en 1894 leurs exploits ordinaires contre les pèlerins. Il y a eu même des coups de feu échangés entre Médine et la Mecque avec l'escorte égyptienne du Tapis. Cependant le nouveau vali, arrivé cet été à la Mecque, semble, au moins jusqu'ici, avoir à cœur de faire disparaître une partie des abus sur lesquels plusieurs de ses prédécesseurs fermaient les yeux lorsqu'ils n'en tiraient pas personnellement profit; il aurait notamment fait publier que la location des chameaux était libre, et que le pèlerin n'aurait rien à payer en sus du prix qu'il débattait directement avec les chameliers.

En mai 1894, la mortalité avait continué à être assez forte parmi les pèlerins qui séjournent dans la ville sainte; après l'avoir attribuée tout d'abord à la dengue, on a reconnu qu'elle était due à des affections intestinales; les médecins présens à la Mecque en ont recherché la cause et ont cru la trouver dans la contamination de l'eau que boivent les pèlerins. L'eau incriminée n'était autre que l'eau sainte, objet du culte des pèlerins, celle de

la source d'Agar, la célèbre fontaine de Zemzem. Sur les rapports des médecins le vali a fait savoir aux pèlerins qu'il les engageait à en user aussi modérément que possible. Mais cet avis du vali, mettant en suspicion une source sacrée, a été pour les hadjis un véritable sujet de scandale et n'a pas été écouté. Aussi le vali pas plus que le grand-chérif n'oseront-ils jamais, de peur de provoquer un soulèvement, fermer l'accès de la source placée dans l'enceinte même de la grande mosquée, but du pèlerinage (1).

On voit par là combien sont difficiles à régler toutes les questions de salubrité et d'hygiène qui touchent à cet exode annuel du monde musulman vers les villes saintes, et que la bonne volonté des autorités ottomanes elles-mêmes sera souvent exposée à échouer devant l'ignorance et le fanatisme de la foule qui ne veut souffrir aucune atteinte aux traditions qu'elle vénère, et aux usages séculaires qu'elle est habituée à observer. En 1893, on savait un mois avant les fêtes que le choléra sévissait à la Mecque; 2000 à 3000 pèlerins qui attendaient à Suez n'en sont pas moins partis; il paraît qu'en les empêchant on eût commis un véritable sacrilège. Il est politiquement et matériellement impossible d'empêcher le pèlerinage. Du moins les puissances doivent-elles veiller à ce que les pèlerins soient placés à l'aller et au retour dans les meilleures conditions possibles. En les rendant plus forts, on les rendra plus aptes à résister à des maladies qu'ils ne nous rapporteront pas. Plus on fera pour le pèlerin, et moins on aura à faire contre lui.

A. Proust.

(1) Dans une conférence faite à la Société littéraire mahométane de Calcutta, le Dr Hart, de Londres, appela l'attention du Sultan et des mahométans éclairés sur le danger créé par les ablutions pratiquées avec l'eau de Zemzem et proposa de la remplacer par l'eau pure de l'Arafat. Mais le président fit observer qu'il s'agissait là d'un rite sacré que les ulémas seuls avaient le droit de modifier.

LES CHEMINS DE FER

AUX ÉTATS-UNIS

« En Europe la question est de créer des chemins de fer, en Amérique, de les tenir sous la domination de la loi (*to control them*). » Telle est, dans son expression forcée, mais caractéristique, l'opinion que nous avons souvent entendu émettre aux États-Unis, non sans y trouver d'ordinaire une nuance de dédain pour le vieux monde. Un coup d'œil jeté sur les progrès et l'état actuel des chemins de fer dans l'Union nord-américaine nous permettra de voir ce qu'il y a de vrai dans cette parole.

Le premier chemin de fer a été entrepris en Amérique en 1827; vingt ans plus tard les États-Unis ne comptaient encore que 14000 kilomètres de lignes ferrées; aujourd'hui le réseau comprend 282000 kilomètres, soit un quart de plus qu'en Europe, pour une superficie territoriale plus petite du sixième et pour une population cinq fois moindre; c'est le réseau le plus serré qui soit au monde. Depuis l'ouverture de la première ligne transcontinentale, célébrée solennellement à Promontory Point le 10 mai 1869, cinq nouvelles voies ont percé les Rocheuses de part en part et assuré ainsi l'union des États du Pacifique au reste du territoire, sans compter leur rival du Nord, le *Canadian Pacific railway*, qui a doté le commerce du globe d'une nouvelle grande route et fait l'Extrême-Occident de l'Extrême-Orient. De tous côtés la fièvre du mouvement étonne des yeux européens. Voyez chacun des marchés de l'ouest, chacun des centres manufacturiers de l'est des États-Unis : autour d'eux c'est un rayonnement extraordinaire et indescriptible de lignes enchevêtrées qui se divisent, se coupent, se multiplient et fuient dans toutes les directions.

malgré tous les obstacles, rendant sans cesse plus féconde l'activité qu'elles desservent. De New-York à Chicago, neuf compagnies principales se disputent le trafic des voyageurs, et les visiteurs de la *World's columbian Exhibition* ont déjà dit par quel luxe de confort et de mauvais goût elles attirent la clientèle. Les commerçans choisissent entre vingt routes pour leurs expéditions entre les grands ports de l'Atlantique et la capitale de l'Illinois ; deux de ces lignes portent une quadruple voie sur la moitié de leur longueur, et le mouvement de marchandises du *Pennsylvania railroad* est près de quatre fois supérieur à celui de notre réseau du Nord. Le capital des compagnies représente le dixième de la fortune totale de la nation.

Les progrès merveilleux réalisés par l'industrie des transports aux États-Unis s'expliquent par le rôle essentiel que les chemins de fer ont joué dans le développement du territoire, et par l'influence prépondérante qu'ils exercent dans la vie économique du pays. Ces conditions et cette importance toutes spéciales sont assez bien mises en relief par la très grande part d'intérêt qu'attachent aux *railroad matters* les journaux et le gros public : elles ne semblent pas avoir été toujours appréciées à leur valeur par nos voisins d'outre-Manche, grands contempteurs des *yankee rails* par orgueil de leurs *home rails*. En Amérique, le chemin de fer est le premier et le principal facteur du travail de la colonisation : pour ouvrir un territoire nouveau, on commence par y jeter une voie ferrée, le colon vient ensuite, il occupe et met en valeur les terres riveraines, et l'élément de trafic qu'il apporte à la ligne paie la compagnie du service qu'elle lui a rendu. C'est donc véritablement le chemin de fer qui crée le pays, et c'est bien à lui que les Américains doivent le succès prodigieux de leur développement national. Ils lui doivent autre chose encore. Dans ces territoires immenses où les richesses naturelles sont si variées, les progrès de l'industrie des transports ont permis d'assurer dans chaque région le maximum d'utilisation de ses forces propres, et de localiser chaque nature de production là où elle rencontre les conditions les plus favorables. Ainsi chaque État a sa spécialité économique : le Minnesota est l'État du blé, l'Iowa le pays du maïs, le Nebraska fait de la viande. Nulle part la distance entre le producteur et le consommateur n'est plus grande, nulle part la question des prix de transport n'a un intérêt plus général, nulle part le commerce intérieur n'est plus étroitement sous la dépendance des chemins de fer. Le développement extraordinaire des chemins de fer américains depuis un demi-siècle est, à la vérité, moins remarquable que ne l'est à l'heure actuelle l'empire colossal de leur puissance économique et financière.

Ce résultat a été l'œuvre de la seule initiative privée et libre. Un caprice de la fortune a voulu qu'aux États-Unis les rares tentatives de concours financier des pouvoirs publics fussent presque toujours frappées de stérilité ou ne profitassent qu'à la spéculation ; le succès est réservé à l'effort individuel. En revanche, celui-ci est singulièrement énergique, violent même, audacieux à l'excès, et sa fécondité merveilleuse ne saurait trouver de plus splendide témoignage que l'admirable expansion des chemins de fer dans le territoire de l'Union. A l'heure où tant de nations européennes semblent admettre l'ingérence toujours croissante de l'État dans les diverses fonctions de la vie sociale ; à la veille du jour où l'application pratique d'une force supérieure à la vapeur va peut-être révolutionner encore une fois le monde économique ; l'attention se sent attirée vers cette œuvre d'activité individuelle et d'association volontaire. L'objet de cette étude est d'exposer le régime de liberté et de concurrence auquel est soumise, aux États-Unis, l'industrie des chemins de fer, en l'envisageant d'abord dans la construction, puis dans l'exploitation des lignes, en signalant ensuite ses conséquences dans les rapports des chemins de fer avec le public et la législation, et ses résultats dans l'organisation et la gestion intérieure des compagnies.

I

En fait sinon en droit, la plus grande liberté préside à la création des chemins de fer aux États-Unis : l'autorité confère, en pratique, le privilège de l'investiture légale à toute entreprise formée selon les statuts locaux ; c'est le « laissez faire », moins, à la vérité, l'indifférence pour ce qui se fait. Ce régime, aussi vieux que les premières voies ferrées, n'est pas le résultat d'un principe posé *a priori* par les pouvoirs publics, mais s'est établi tout naturellement, comme le système le plus simple, au même titre que le « laissez passer » dans le commerce intérieur. La même liberté ou, si l'on veut, la même licence, a existé en Angleterre lors de ce qu'on a appelé la période de la folie des chemins de fer, mais elle dura peu, et les gros frais des enquêtes, qui absorbèrent le dixième du capital des compagnies, eurent vite fait de mettre à la raison les spéculateurs les plus entreprenans. En Amérique, l'immensité des territoires à coloniser et l'absence de routes terrestres firent tout d'abord un devoir aux législatures de faciliter la construction des lignes ferrées ; on n'ouvrit pas le trésor public, mais on débarrassa de toute entrave légale la constitution des

compagnies, et c'est cette politique favorable, mais réservée, qui a subsisté depuis lors.

La concession, au sens européen du mot, c'est-à-dire l'exploitation d'un monopole conféré par l'État sous certaines conditions, est chose inconnue en Amérique; la *charter*, pure formalité commerciale, est l'acte constitutif de toute société anonyme, rendu par la législature qui, seule, a le droit de créer des personnes morales à existence collective et perpétuelle. Cet acte reconnaît et détermine officiellement la ligne à construire, accorde à la compagnie le droit d'expropriation, sans lui attribuer d'ailleurs monopole ni privilège d'aucune sorte; en revanche, on l'obtient sans condition. Pas d'enquête d'utilité publique, si ce n'est dans quelques États de l'Est où cette mesure est d'ailleurs illusoire : on s'en rapporte aux fondateurs pour apprécier si la ligne doit être productive, c'est-à-dire utile. Les législatures fixent le montant du capital de la compagnie, mais leurs exigences sont, d'habitude, fort modestes à cet égard; c'est ainsi que MM. Leland Stanford, C. P. Huntington et C. F. Crocker ont pu entreprendre la construction du *Central Pacific railroad* avec moins de deux cent mille dollars dans leurs poches; le versement du capital n'est contrôlé que par les intéressés, s'ils le peuvent. Enfin la *charter* est tout particulièrement exempte des charges et obligations multiples qui font qu'en Europe les pouvoirs publics semblent souvent chercher à détruire par le menu les privilèges qu'ils accordent en bloc à leurs concessionnaires. On voit qu'en pratique l'industrie des chemins de fer est aussi largement ouverte que toute autre branche d'industrie à l'initiative de chacun.

Grâce à ce régime extrême de liberté sans contrôle, le travail de la construction du réseau rassembla dès l'origine toutes les forces dont le pays pouvait disposer; d'autres causes contribuèrent en même temps à attirer dans cette voie l'ardeur de l'esprit d'entreprise. Ce fut d'abord le développement extraordinaire en population et en richesse de ce peuple aujourd'hui dans la force de sa virilité, ce sont ces progrès menés à pas de géans dont le Census signale, de décade en décade, la trace à l'étonnement du vieux monde, et qui se traduisent par la demande toujours croissante de moyens de transport. Dans l'Ouest les grands mouvemens d'activité colonisatrice et de spéculation immobilière, les *booms of the eighties*, donnèrent l'essor à une extension sans limite des voies ferrées dans la vaste étendue des terres libres que chacun s'arrachait. Tentée par les rapides profits à tirer d'un pays naissant, soutenue par la spéculation, la construction des lignes nouvelles trouvait encore un élément d'excitation dans les rivalités d'influence qui s'établissaient alors entre les diverses

compagnies. Pour chacune d'elles, il s'agissait d'ouvrir la première la route vers les régions d'avenir, d'en prendre possession et d'empêcher les autres d'y pénétrer; dans l'ardeur de la concurrence on ne reculait devant aucun moyen, et on raconte qu'en 1871 les ouvriers du *Denver and Rio Grande railroad* engagèrent des luttes à main armée avec les équipes de l'Atchison pour l'occupation d'un défilé dans les Montagnes Rocheuses, la *Royal Gorge of the Arkansas*. Ces luttes de guérillas n'étaient pas rares, dit-on, à une certaine époque, et on les a vues se reproduire en 1891 dans les Black Hills.

On devine par ces exemples quel degré d'intensité put atteindre la fièvre de la construction à certaines époques, surtout dans la période qui suivit la guerre de Sécession jusqu'à la crise de 1873, puis une fois cette crise passée. Dans la seule année 1882, le réseau s'allongea de plus de 17000 kilomètres, la moitié de notre système français; on construisait aussi vite qu'on empruntait, quelquefois même plus vite; il n'était pas rare de voir une compagnie ouvrir en douze mois six cents kilomètres de lignes nouvelles. C'était l'âge d'or de l'industrie des chemins de fer; mais ce fut en même temps l'ère des entraînemens irrésistibles, des spéculations malsaines et des rivalités déplorables, c'est-à-dire des grandes erreurs économiques qui donnèrent naissance à la surproduction des moyens de transport.

Cette surproduction des voies ferrées était en effet la conséquence inévitable de l'étonnante impassibilité des pouvoirs publics devant ce débordement de l'activité d'entreprise. Toujours égoïste, l'initiative privée a besoin d'une direction supérieure pour marcher dans le sens des intérêts généraux; elle est capable d'excès; en Amérique elle ignore volontiers l'économie et se soucie d'abord de faire grand. C'est surtout dans la période de 1880 à 1888 que les Américains se lancèrent avec une légèreté incompréhensible dans la construction des chemins de fer inutiles. Escomptant trop haut les progrès du trafic général et le développement des territoires nouveaux, on entreprit aveuglément des extensions prématurées qui ne pouvaient subsister qu'aux dépens des lignes préexistantes ou à ceux du public; l'offre des moyens de transport dépassa rapidement la demande. Ainsi les régions agricoles du Nord-Ouest, les plus favorisées par la colonisation depuis quinze ans, sont aussi celles qui souffrent le plus de l'excès de la construction. Puis l'ambition et les rivalités portèrent bien des compagnies à vouloir se rendre indépendantes en se créant leurs lignes particulières le long des grandes directions de trafic, alors même que celles-ci étaient déjà abondamment desservies. Enfin et surtout les entreprises de chemin de fer eurent tendance

à devenir une œuvre de pure spéculation. Ce fut une industrie nouvelle de construire entre deux points donnés une ligne parallèle à celle d'une compagnie déjà vieille, bien établie et rémunératrice pour en divertir le trafic et en partager les bénéfices; c'est l'histoire du *West Shore*, c'est celle du *Nickel Plate* (1). D'audacieux aventuriers commirent encore cet attentat à la propriété d'autrui dans la simple intention de se faire acheter, car c'était l'unique moyen d'en finir avec les « pirates »; pour d'autres enfin la construction de lignes nouvelles n'était qu'un prétexte à s'enrichir aux frais de trop naïfs prêteurs. Cette immobilisation de capitaux improductifs, ce gaspillage de la fortune publique, furent profondément regrettables, et les Américains sont, en dépit de leur « mégalomanie » nationale, les premiers à les déplorer aujourd'hui. De longues années se passeront sans doute avant que l'accroissement de la richesse générale n'apporte sa compensation aux sacrifices prématurés que le pays s'est imposés avec tant d'insouciance. En attendant, l'opinion publique s'en prend aux législatures locales de n'avoir pas su modérer les abus de la construction, et ceux-là mêmes qui ont le plus profité du régime de la liberté sans limite, vantent maintenant les avantages d'un système plus restrictif. Les États-Unis sont peut-être le pays du monde où l'on peut espérer que les leçons du passé serviront le plus pour l'avenir; aujourd'hui les circonstances ne semblent plus être propices et les mœurs ne seraient plus favorables au retour d'une nouvelle crise de surproduction des voies ferrées.

II

Une fois construits, il faut que, nécessaires ou non, tous les chemins de fer s'exploitent, il faut qu'ils vivent : les Américains, qui font voyager les maisons, ne transplantent pas encore les voies ferrées avec leur matériel d'une région à l'autre. Or, comme dans toute industrie libre, la surabondance de l'offre engendre la compétition entre les producteurs, nous dirons ici les transporteurs; la concurrence dans l'exploitation fait donc nécessairement suite à la concurrence dans la construction, et, comme on l'a dit, l'état de guerre est la condition naturelle et normale des compagnies les unes à l'égard des autres. Dans cette lutte pour la vie, les compagnies belligérantes ont deux

(1) Surnom par lequel les Américains désignent le *New York Chicago and Saint Louis railroad*. L'usage des *nicknames* pour les compagnies de chemins de fer est très fréquent aux États-Unis. Le *Cleveland Cincinnati Chicago and Saint Louis railroad* n'est connu que sous le nom du *big four*, et les journaux ne désignent jamais le *Chicago Saint Paul and Kansas city railroad* que comme le *maple leaf*.

armes à leur disposition : en cas d'hostilités déclarées, les abaissemens de tarifs, les *discriminations* dans les rivalités de diplomatie. Les *discriminations* sont des avantages secrets accordés par une compagnie à de gros expéditeurs pour gagner leur clientèle, qu'on dissimule en général sous couleur de commissions, drawbacks, tarifs spéciaux; ils profitent en même temps aux compagnies et aux industriels qui contractent cette alliance offensive en permettant aux uns et aux autres d'évincer sûrement leurs concurrens. C'est le gros public, plus scrupuleux ou moins habile, qui supporte les conséquences de ces petits pactes de trahison. Un bon exemple du procédé nous est fourni par la *Standard oil company*, qui se fit faire en dix-huit mois pour plus de 10 millions de dollars de réductions sur les tarifs entre Cleveland ou Pittsburg et les ports de l'Atlantique, et, grâce à l'habileté de ses négociations avec les diverses compagnies, acquit en 1878 le monopole absolu du pétrole aux États-Unis. La pratique de cette concurrence secrète, désastreuse pour les compagnies rivales, et qui dépassait souvent les bornes du *fair trade*, a beaucoup diminué, sans disparaître tout à fait, depuis qu'elle a été prohibée en 1887 par un acte du Congrès, l'*Interstate commerce act*.

Au contraire le droit des gens économique reconnaît et voit avec faveur l'autre forme de la concurrence, la guerre de tarifs ouvertement déclarée et conduite au grand jour, laquelle forme la *common law* des relations entre compagnies et donne lieu en pratique aux excès les plus déplorables. Pendant les périodes mêmes de construction à outrance, ces conflits sévirent avec rage, se propageant par une sorte de contagion endémique d'un bout à l'autre du territoire, véritables crises industrielles où chacun semblait n'avoir plus qu'un but, ruiner à tout prix ses rivaux par l'abaissement indéfini des tarifs. Pendant les « batailles de géans » qui se livrèrent entre les *trunk lines* (1), on put aller, sur le Pennsylvanien, de New-York à Saint-Louis pour la somme d'un dollar; en 1884 le *West Shore* entreprit contre le *New York Central* une campagne de réductions de tarifs qui dura une année entière; le *Lake Shore*, celle des compagnies américaines qui peut exploiter, dit-on, au meilleur marché, lutta pendant plus de deux ans pour réduire le *Nickel Plate* à la famine et l'amener à capituler. Ruineuses pour la compagnie qui reste sur le carreau et qu'on rachète en général à vil prix, ces guerres coûtent presque autant au vainqueur, qui, par les réductions exagérées des tarifs, gaspille en quelques semaines de luttes les bénéfices

(1) On désigne habituellement, aux États-Unis, sous le nom de *trunk lines*, les grandes lignes ferrées qui réunissent aux ports de l'Atlantique les deux grands centres de Saint-Louis et Chicago.

accumulés de plusieurs années. La violence des crises de concurrence aiguë s'est à la vérité un peu adoucie à l'heure actuelle; aux guerres à outrance ont généralement succédé les rencontres de partisans, et aux batailles rangées les conflits d'avant-gardes. Mais l'hostilité latente des compagnies dans leurs rapports réciproques reste toujours en éveil; sans cesse elle fait ressortir les points faibles sur lesquels des luttes de tarifs s'engagent, courtes d'ordinaire, mais aussi plus répétées, — les journaux en annoncent chaque jour de nouvelles. Amorcées à tout instant par un petit nombre de compagnies turbulentes dont la réputation à cet égard est faite aux États-Unis, elles sont toujours préjudiciables à qui s'y laisse entraîner, et peuvent devenir fort dangereuses pour les compagnies capitalisées à l'excès ou pour celles que leur situation financière met d'autre part en péril. Ainsi la faillite du *Northern Pacific railroad*, survenue en août 1893, est sans doute due en grande partie à la concurrence incessante du *Great Northern*, son rival septentrional.

La législation a toujours favorisé dans son principe la concurrence légitime entre les chemins de fer aux États-Unis. Ainsi elle a prohibé les associations de trafic, interdit la fusion des lignes parallèles. Rien ne protégeait donc les compagnies contre elles-mêmes : elles durent chercher de leur propre mouvement à remédier aux excès de la concurrence dont elles souffraient, et de ces tentatives ont résulté, d'une part, la constitution des grands réseaux ou, comme on dit en Amérique, la *consolidation;* d'autre part, les essais d'association dans le trafic.

Depuis une trentaine d'années, le mouvement de *consolidation*, la concentration progressive des lignes nombreuses et indépendantes en quelques vastes systèmes, s'est fait sentir aux États-Unis avec une intensité remarquable, suivant une marche plus rapide que la construction même des voies ferrées. Cette tendance s'explique d'abord en Amérique, comme elle fait en Europe, par les mêmes causes que la formation de la grande industrie, dont elle est un cas; elle répond aux exigences des grands mouvemens commerciaux qui demandent la création de grandes lignes correspondantes; enfin et surtout elle offre un moyen coûteux, mais décisif, de mettre un terme aux concurrences locales trop ardues. De fait, sur les 1 785 compagnies légalement constituées au 1er juillet 1891 dans l'Union nord-américaine, 709 seulement ont une existence indépendante, et, parmi ces dernières, 41 exploitent à elles seules 56 pour 100 de la longueur totale du réseau, soit 151 672 kilomètres. Encore ces chiffres officiels ne donnent-ils pas une expression exacte de la situation, parce qu'ils considèrent comme unités séparées des compagnies, — telles que les diverses lignes Vander-

bilt, ou la *Pennsylvania company* dans le réseau du Pennsylvanien, qui, — tout en ayant une organisation distincte, font cependant partie intégrante d'un même système. Le réseau Vanderbilt s'étend aujourd'hui sur près de 25000 kilomètres de lignes ferrées; l'Atchison embrasse 14400 kilomètres, et le système Pennsylvanien plus de 12600. Parmi les traits caractéristiques de ces grands réseaux, il faut remarquer leur formation extraordinairement hétérogène et leur constitution fédérative. La plupart d'entre eux ont une origine fort modeste : l'Atchison, par exemple, se constitua pour réunir deux obscures petites villes du Kansas; le *Louisville and Nashville* n'eut d'abord que 185 milles de longueur, et dans le principe, le *Pennsylvania railroad* devait seulement aller de Harrisburg à Pittsburg. La fusion des lignes concurrentes étant interdite par la législation dans la plupart des États, les compagnies s'étendirent surtout par voie de prise à bail comme en Angleterre, d'acquisition de lignes tombées en faillite, ou par *control*, c'est-à-dire achat de tout ou partie des actions d'une compagnie secondaire. Un grand système comprend donc presque toujours un certain nombre de lignes subsidiaires louées, achetées ou « contrôlées », groupées autour du réseau propre que représente le capital originaire de la compagnie principale, ce réseau propre étant parfois fort peu important eu égard à l'ensemble : ainsi le *Baltimore and Ohio* ne possède en propre que 539 milles de lignes sur un réseau total de 4161 milles. Quelquefois même, — c'est ce qui se passe pour la *Pennsylvania company* et la *Southern Pacific company*, — la compagnie principale n'a pas de réseau propre et se contente d'exploiter des lignes prises à bail ou « contrôlées », substituant son crédit à celui des lignes subsidiaires et formant ainsi une sorte de « *trust* ».

Des systèmes composés d'élémens aussi divers ne sont évidemment pas toujours immuables et indissolubles. Il en est qui répondent si bien aux nécessités des courans commerciaux qu'il n'y a aucune raison de soupçonner la vraisemblance de leur désagrégation. En revanche, on a vu souvent des unions d'apparence brillante se rompre violemment par l'effet de spéculations téméraires : citons par exemple celle qui a placé un instant en 1892 quatre compagnies de chemins de fer charbonniers sous le patronage de M. Mac Leod et du *Philadelphia and Reading*, et qu'au bout de quelques mois, tout le monde se trouva intéressé à dissoudre. Le travail de la *consolidation*, entrepris prématurément dans le Sud et dans l'Ouest par la constitution de systèmes trop grands et sans forces, est loin d'être terminé aujourd'hui, et ses résultats actuels ne doivent pas être considérés comme définitifs. Ce mouvement donnera encore lieu à des remaniemens profonds,

à des secousses violentes, et se continuera pendant de longues années au delà même du jour où le réseau américain aura gagné son point de maturité. Un temps viendra sans doute où, les grandes lignes du Pacifique ayant opéré d'une manière ou d'une autre leur fusion avec les *Trunk lines* de l'est, le réseau entier se trouvera partagé en huit ou dix systèmes embrassant l'ensemble du territoire des États-Unis.

La formation des grands réseaux n'a pas supprimé la concurrence, mais l'a seulement transportée sur un autre terrain; purement locale et dispersive quand ces réseaux eux-mêmes étaient encore courts et très fragmentés, celle-ci s'est peu à peu concentrée sur les routes importantes du commerce et faite plus ardue que jamais entre les grandes compagnies maintenant plus résistantes. Les compétiteurs étant devenus moins nombreux, on se demanda dès lors si l'entente commune n'était pas chose possible, et effectivement, vers 1876, les compagnies cherchèrent à remplacer la concurrence dans l'exploitation par l'association dans le trafic : les premiers *pools* se constituèrent. Les *pools*, qui fonctionnent depuis longtemps en Grande-Bretagne sous le nom de *joint purse system*, sont des associations par lesquelles les compagnies concurrentes se répartissent le trafic à l'amiable, déterminent d'un commun accord les tarifs à percevoir, et s'engagent à se tenir réciproquement compte des trop-perçus le cas échéant; ce sont des syndicats ne reposant que sur la bonne volonté des parties contractantes. Effectivement, dans le Royaume-Uni, l'association a tué la concurrence en matière de chemins de fer, elle règne sans conteste sur tout le territoire, justifiant la vérité de l'axiome formulé par George Stephenson à l'origine même des voies ferrées : « Là où la coalition est possible, la concurrence est impossible. » Or aux États-Unis les tentatives d'association ont donné en fin de compte des résultats tout différens : dans la lutte engagée entre les deux grands principes de l'activité industrielle, la concurrence est restée victorieuse, mais l'association tend du moins avec un certain avantage à en réprimer les excès.

Les premiers *pools* qui se formèrent en Amérique, la *Southern railroad and steamship association* et le *pool* des *Trunk lines*, mirent tout de suite en lumière le principal défaut de ces arrangemens fondés sur le consentement mutuel, qui est l'instabilité. On s'aperçut bien vite que des remaniemens constans étaient nécessaires, et souvent les difficultés ne se pouvaient trancher que par des guerres de tarifs d'autant plus terribles que l'alliance avait été plus étroite et plus longue entre les anciens rivaux. Puis le nouveau régime donna lieu à des abus : les compagnies cherchèrent à tirer parti de la force d'association pour rehausser

les tarifs dont elles prétendirent se faire les régulateurs tout-puissans. Aussitôt on cria au monopole, on dénonça les « nouveaux *trusts* », on les proscrivit dans les États de l'Ouest, on fit sanctionner et généraliser cet interdit par un bill du congrès, l'*interstate commerce act de* 1887. Aujourd'hui que l'agitation s'est calmée, que les compagnies ont dû renoncer, ne fût-ce qu'en raison de leur désaccord incessant, aux prétentions abusives qu'avaient d'ailleurs provoquées les excès mêmes de la concurrence, cette législation prohibitive n'est plus appliquée d'une façon rigoureuse. On peut citer au moins deux *pools* qui fonctionnent au grand jour, d'une manière satisfaisante pour le public comme pour les compagnies, et dont la presse fait connaître les principaux résultats au public, celui des *Trunk lines* et celui des chemins de fer charbonniers. Dans l'Ouest, où les grandes directions du commerce sont plus variées, où un partage de trafic serait encore impraticable à l'heure actuelle, les compagnies ont de simples conférences périodiques destinées à amener une entente commune dans la fixation des tarifs. Aujourd'hui les *pools*, comme ces associations diverses de l'Ouest, ne sont plus autre chose, en pratique, que des moyens de règlement des difficultés engendrées par la concurrence dans les rapports des compagnies entre elles; jouant le rôle d'arbitres, ils tendent à donner aux tarifs la stabilité que le public réclame; aussi le monde économique en comprend-il maintenant l'utilité, et commence-t-il à en demander la légitimation à l'autorité fédérale. Somme toute, en Amérique, l'association n'a pas détruit la concurrence entre les chemins de fer; celle-ci a survécu grâce au régime de la liberté dans la construction, grâce au grand nombre des lignes rivales, grâce enfin à l'immensité du territoire et au développement extraordinairement rapide du commerce intérieur. Les associations de tarifs et de trafic n'ont pu fonctionner qu'à la condition de conserver au public tous les avantages d'une concurrence légitime. Leur but n'est plus que de prévenir les excès de cette concurrence, et quoique l'opposition législative et leur instabilité propre aient jusqu'à présent rendu fort difficile ce simple rôle modérateur, l'amélioration des rapports entre les compagnies, la diminution de la violence des guerres témoignent aujourd'hui que leur influence n'a pas été inutile à l'éducation du pays dans ses mœurs économiques.

A tout prendre, le régime de la concurrence dans l'exploitation a donné un résultat fort satisfaisant pour le public, le plus utile après l'abondance des moyens de transport, j'entends l'abaissement des tarifs : c'est aujourd'hui aux États-Unis, c'est dans le seul pays du monde où la concurrence s'exerce librement

en matière de chemins de fer, que le prix du transport des produits est sans conteste le plus bas. Comparons à cet égard l'Union nord-américaine avec la France : sur l'ensemble du réseau des États-Unis le produit brut moyen par tonne et par kilomètre est de 3 centimes, en France (1892) il varie de 4 centimes 66 (Nord) à 6 centimes 203 (Midi). Les mouvemens les plus prononcés de réduction des tarifs se sont fait sentir dans la période de 1873 à 1878 et dans la période de 1882 à 1886. Or, dans l'ensemble, cette diminution a marché d'un pas beaucoup plus rapide que ne l'ont fait les progrès du trafic général, et au point de vue financier on ne peut que constater en Amérique un abaissement énorme dans la productivité des entreprises de chemins de fer.

Dans le Royaume-Uni, le produit net des lignes ferrées, qui s'élevait en 1872 à 4,74 pour 100 du capital d'établissement, ne représentait plus en 1892 que 3,85 pour 100 de ce même capital : la réduction du profit est, comme on le voit, déjà fort sensible. Prenons maintenant les chemins de fer aux États-Unis à ces deux mêmes époques : en 1872 leur rendement est de 9 pour 100 du capital engagé; en 1892 il tombe à 3,01 pour 100. Cherchons quelques données plus précises que des moyennes chez les compagnies que l'opinion place le plus haut dans ses faveurs : l'*Illinois central railroad*, voyons-nous, n'a jamais donné à ses actionnaires moins de 8 pour 100 par an jusqu'en 1885, et il ne paie plus maintenant que 5 pour 100; le *New York central and Hudson river railroad* a distribué des dividendes annuels de 8 pour 100 jusqu'à l'époque de sa lutte avec le *West shore* (1884) et ne donne plus depuis que 4 à 5 pour 100; ces exemples pourraient se multiplier à volonté. Ainsi, en même temps que la liberté excessive dans la construction donnait lieu à un gaspillage déplorable du capital national, la concurrence immodérée dans l'exploitation abaissait outre mesure la productivité légitime de ce capital, et les guerres de tarifs, jointes aux spéculations malheureuses, amenaient d'immenses désastres financiers, des crises terribles comme celle de 1873, avec la ruine inévitable d'un certain nombre de compagnies. Aux États-Unis les chemins de fer, assimilés à une industrie ordinaire par leur régime économique, participent tous plus ou moins aux conditions d'instabilité et de variabilité qui caractérisent les entreprises purement industrielles. Nulle part on ne trouve plus qu'en Amérique de diversité dans la situation financière des compagnies ; les plus solides d'entre elles s'y croisent avec les moins recommandables, et à Philadelphie le *Pennsylvania railroad*, qui dispute au *New York central* le surnom de *Standard railway of America*, a ses bureaux contigus à ceux d'une compagnie qui a déjà fait deux fois faillite et dont l'his-

toire est un mélange inouï de maladresses, de désordres et de spéculations, le *Philadelphia and Reading*. Dans cette lutte pour la vie, si dure à tous les partis en présence, une sorte de sélection naturelle économique semble faire rapidement la fortune des entreprises les mieux constituées, les plus résistantes, aux dépens des autres, dont elle précipite la ruine.

III

Jusqu'à présent on pourrait croire qu'aux États-Unis le régime de la liberté des chemins de fer n'a présenté pour le public que des avantages, en dotant le pays de moyens de transport très perfectionnés, très nombreux et à bon marché. En fait ce régime n'a pas été sans provoquer de la part des compagnies de graves abus de pouvoirs, dont le public lui-même eut vivement à souffrir, et qui portèrent les législatures locales à des mesures de répression d'une extrême rigueur. Les compagnies, qui se livraient entre elles-mêmes à des batailles de concurrence, durent engager la lutte contre un ennemi commun, l'autorité publique; avec la guerre civile, elles eurent la guerre extérieure. Ce sont particulièrement ces difficultés d'ordre légal qui constituent ce que les Américains appellent le *railroad problem*.

Les pouvoirs presque sans limite conférés aux compagnies de chemins de fer n'étaient pas en effet sans offrir d'assez graves dangers pour la liberté commerciale et l'égalité économique dans l'Union. Dès l'origine de la construction des voies ferrées, les compagnies inaugurèrent à l'égard des autorités locales une politique d'oppression sans honte comme sans merci. Partout on demandait des chemins de fer, toujours plus de chemins de fer; il dépendait du choix d'un tracé de favoriser ou de restreindre le développement d'une région, et une ligne ferrée représentait pour chaque localité le secret de la fortune. Alors les compagnies de se faire payer leurs services, et d'imposer aux communes, aux comtés, voire même aux États, des subventions gratuites, disons des contributions de guerre. « Elles abordent une petite ville comme un brigand attaque sa victime : la bourse ou la vie » (1)! A vrai dire cette corruption, qui déshonora la genèse du réseau ferré en Amérique, disparut au fur et à mesure de ses progrès, en même temps que se modifiaient les conditions de la construction. Tout cela est un peu oublié aujourd'hui; les voies nouvelles ne sont plus que des lignes de colonisation ouvertes dans les territoires inoccupés, les chemins de fer ont encore plus besoin des

(1) Henry George, *Progress and Poverty*.

colons que la communauté n'a besoin d'eux, et à l'heure actuelle ce sont les villes qui viennent s'élever spontanément le long des routes déjà tracées dans le *Far West*.

Aux abus dans la construction succédèrent des abus plus graves dans l'exploitation. Les *charters* laissaient en principe aux compagnies le libre maniement de leurs tarifs, se fiant au jeu naturel des forces économiques pour assurer partout un juste équilibre dans les prix de transport; il arriva que là où il n'y avait pas concurrence, le monopole des compagnies devint tout-puissant, et que la volonté arbitraire d'un *traffic manager* put faire de ces tarifs soit un élément de prospérité locale, soit une arme terrible d'oppression et de tyrannie. C'est qu'en effet la concurrence n'est pas, par nature, uniforme et absolue en matière de chemins de fer comme dans les autres industries; elle est géographiquement limitée aux lieux que réunissent deux ou plusieurs lignes ferrées, ou, comme on dit en Amérique, aux *competitive points*. Tous les avantages du régime se concentraient donc naturellement sur les points de concurrence, où, grâce à la réduction des frais de transports, l'industrie et le commerce trouvaient des élémens exceptionnels de progrès, des garanties certaines de supériorité. Sur les autres points, au contraire, maîtresses de leurs tarifs, les compagnies rehaussaient ceux-ci sans mesure, de manière à se récupérer dans les régions de monopole des bénéfices qu'elles n'avaient pas faits dans les régions de concurrence; le prix des transports montait d'autant plus qu'il était plus bas partout ailleurs. Ce régime donnait lieu parfois à des anomalies bien bizarres : ainsi, en mai 1878, le tarif du transport du blé de Chicago à Philadelphie était de treize cents, tandis que pour les expéditions sur Pittsburg, la distance étant réduite de près de moitié, le tarif s'élevait à dix-huit cents. L'affaire dite de Winona a été souvent rappelée dans les débats parlementaires à Washington. Winona est une petite ville de l'État du Mississipi située à peu près à demi-distance entre Memphis et la Nouvelle-Orléans, sur l'*Illinois central railroad;* or le transport d'une balle de coton de Memphis à la Nouvelle-Orléans se payait un dollar, alors que la compagnie demandait plus de trois dollars pour transporter une même balle de coton de Winona seulement à la capitale de la Louisiane. Par le fait des rehaussemens de tarifs, des régions entières se trouvaient ainsi sacrifiées au profit des points de concurrence; elles voyaient leur industrie émigrer, leur agriculture menacée se ralentir, leur développement économique s'arrêter. Le territoire des États-Unis put se diviser en deux parties dont l'une profita de tout ce qui manquait à l'autre. Les compagnies étaient devenues les régulateurs du progrès, et le régime de la

concurrence, qui dans toute autre industrie tend à égaliser en même temps qu'à réduire le prix des marchandises, amenait et accentuait ici les inégalités les plus sensibles de pays à pays.

C'est dans le Nord-Ouest que ces abus occasionnèrent d'abord les souffrances les plus vives, parce que les compagnies, propriétaires des *elevators* (1) et d'immenses concessions de terres, y exerçaient une domination presque absolue; c'est là aussi que, sous l'influence des *Grangers*, l'agitation populaire se manifesta en premier lieu et s'éleva immédiatement au plus haut degré de la violence. La Grange nationale du Nord-Ouest était une fédération d'agriculteurs organisée en 1867 dans un simple dessein de coopération, et qui, tombée aux mains des politiciens locaux, ne tarda pas à se faire l'organe des revendications sociales du parti « fermier ». En 1870 les *Grangers* se mirent à la tête du mouvement naissant d'opinion, et dès lors la lutte s'engagea sans merci contre les chemins de fer, « serviteurs du peuple qui se sont faits ses maîtres », avec force déclamations au sujet de ces « nouveaux barons féodaux », auxquels il fallait apprendre que « l'objet créé ne doit pas se faire plus grand que le créateur. » Comme mot d'ordre, on prit un vieux principe d'autrefois, très discuté en son temps, puis oublié, enfin remis à neuf pour la circonstance, que « les chemins de fer sont des voies de communication publiques (*public highways*). » En 1871, la législature du Minnesota rend le premier *Granger bill*, fixant un tarif maximum proportionnel à la distance, assez bas pour couper tout profit dans la racine, et capable de conduire en un mois toutes les compagnies à la faillite; l'Illinois, le Wisconsin, tous les États du Nord-Ouest suivent bientôt l'exemple du Minnesota en renchérissant les uns et les autres sur la rigueur de ces dispositions prohibitives.

Les compagnies refusèrent de se soumettre. Elles portèrent immédiatement la question sur le terrain légal, où elles perdirent leur procès : en 1876, la Cour suprême sanctionna les lois promulguées et reconnut aux législatures locales le droit de fixer, dans l'intérieur de chaque État, les tarifs des « chemins de fer et de toute entreprise impliquant un monopole virtuel. » Au contraire, sur le terrain pratique, l'issue de la partie fut toute différente : les compagnies cessèrent immédiatement la construction des lignes nouvelles, ce qui suspendit les progrès économiques de toute la région du Nord-Ouest; puis, pour limiter leurs pertes dans l'exploitation, elles réduisirent leur service à son minimum, jusqu'à priver effectivement le pays de ses moyens de transport. Ainsi se démontra par l'absurde le vice de la politique des *Gran-*

(1) Entrepôts à blé.

gers ; toutes les législatures se virent bientôt contraintes d'abroger bon gré mal gré leurs lois de proscription, et, sans renoncer à la campagne entreprise, elles eurent recours à une autre arme de combat, la nomination de « commissions de contrôle » investies du pouvoir limitatif de fixer des tarifs « raisonnables ». Ce fut la seconde phase de la lutte contre les chemins de fer, et sous cette nouvelle forme, les hostilités se sont prolongées jusqu'à aujourd'hui dans plusieurs États; c'est ainsi qu'une décision toute récente de la cour suprême vient de trancher en faveur des compagnies un débat qui durait encore dans le Texas. La plupart des commissions locales ont d'ailleurs fini par se montrer modérées dans leurs exigences, et bornent maintenant presque partout leurs attributions à un contrôle plus ou moins sérieux de l'exploitation technique. Mais les compagnies, pour être sorties victorieuses de la guerre, n'en ont pas moins payé les frais, et, dans plusieurs États, les conséquences de la crise ont été désastreuses : les lois passées dans l'Iowa et dans l'Ohio en 1885 étaient, de l'aveu de tous, absolument confiscatoires ; en Wisconsin, lorsque les lois de tarifs furent abrogées, il n'y avait plus une compagnie qui distribuât des dividendes, et quatre seulement payaient encore les intérêts de leurs emprunts.

Cependant, au milieu des violences inutiles des *Grangers*, l'opinion publique réclamait vivement du Congrès la répression effective des abus reprochés aux compagnies de chemin de fer; la réglementation du commerce d'État à État rentrait en effet dans les pouvoirs de l'autorité législative fédérale, et c'est surtout entre États voisins que les inégalités de tarifs produisaient leurs résultats déplorables. Après un enfantement fort difficile, le Congrès donna enfin le jour, le 4 février 1887, à une loi d'ensemble, *an act to regulate commerce*, qu'on appelle d'ordinaire *Interstate commerce law*, ou encore *Reagan bill*, du nom de son principal promoteur, M. Reagan, sénateur du Texas. L'*Interstate commerce law*, nous le savons déjà, prohibe les *pools* et les *discriminations* ; elle prescrit que les tarifs seront « raisonnables », sans dépasser pour un parcours donné la taxe afférente à un parcours plus long; elle ordonne la publication officielle par les compagnies de leurs tarifs et institue une commission de sept membres pour trancher les différends qui pourraient naître de son application. Cette loi, qui à l'origine inspira aux partisans des compagnies les plus vives inquiétudes, n'a eu jusqu'à présent qu'un effet pratique assez restreint. Le manque de précision de ses termes, le défaut de moyens de preuve et la difficulté de la répression, ont rendu son exécution rigoureuse très difficile; telle de ses prescriptions, par exemple la clause sur les tarifs différentiels, est restée

lettre morte, et l'interdiction des *pools* n'a pas empêché la formation des associations secrètes de tarifs ou de trafic. D'ailleurs, dans ces conditions, la loi semble avoir été assez bien reçue de la part même des compagnies, qui y trouvent un moyen de défense contre les concurrences secrètes et injustes de leurs rivales. Nous n'en donnerons qu'une preuve : l'institution de l'*Interstate commerce commission* n'a jamais été attaquée devant la Cour suprême : or elle est, dit-on, parfaitement inconstitutionnelle, la procédure fixée par la loi étant selon « l'équité », au lieu d'être conforme à la « loi commune ».

Quel a été en somme le résultat pratique du système de la réglementation, soit locale soit générale, sur les inégalités de tarification qui constituaient l'objet originaire de l'intervention des pouvoirs publics?

La nation américaine s'est une fois départie de son traditionnel « laissez faire » économique; elle a mis de côté le principe de la *self regulation :* a-t-elle lieu de se féliciter de l'expérience? Résumons les faits. Dans les États de l'Ouest, les procédés violens et le régime confiscatoire appliqués par les *Grangers* ont amené des crises désastreuses, heureusement passagères, sans d'ailleurs résoudre directement le problème en question. D'autre part l'*Interstate commerce law* s'est montrée inefficace dans son application restreinte; le jour où on voudrait en faire un moyen d'oppression, elle porterait un coup mortel au commerce national en rendant impossible la situation des compagnies : c'est ce qui arriverait si par exemple on appliquait rigoureusement la disposition sur les tarifs différentiels.

En pratique, les remèdes ont donc péché par la mesure; mais ils ont eu du moins un effet moral très utile. A lutter contre l'opinion, les chemins de fer ont éprouvé ce qu'il en coûte, et à faire respecter leurs droits ils ont appris leurs responsabilités. La leçon a été forte dans l'Ouest, mais on ne l'en retiendra que mieux. En fait, les abus reprochés aux compagnies dans la fixation des prix de transport, s'ils n'ont pas entièrement disparu, se sont atténués dans une proportion sensible; les tarifs différentiels subsistent avec la concurrence, mais les tarifs de monopole perdent de leur caractère agressif; les mœurs économiques se forment peu à peu. Impuissant à résoudre des difficultés qui constituent la plupart du temps une question de mesure et d'appréciation des circonstances, le système de la réglementation trouve à cet égard aux États-Unis d'autant moins de faveur que la diversité des législations en rendrait l'application fort difficile. Ce qu'il n'a pas fait, l'esprit pratique américain tente de le faire. Si on ne peut dire qu'il y ait encore complètement réussi, du moins on peut s'en fier

à lui pour qu'une autre solution, plus radicale celle-là, l'exploitation par l'État, réclamée par l'Alliance des fermiers du Sud-Ouest, proposée aussi par des économistes tels que le professeur R. T. Ely, ne rencontre d'ici longtemps en Amérique aucune chance de succès.

IV

D'une manière générale on peut donc dire qu'aux États-Unis le régime économique de l'industrie des chemins de fer ne se distingue par aucun trait essentiel du régime de toute autre branche d'industrie. Même liberté d'entreprise en pratique, même concurrence sur le marché, même absence de monopoles légaux; l'intervention des pouvoirs publics ne s'exerce d'une façon spéciale et efficace que dans le contrôle technique et dans la répression de certains abus tels que les *discriminations*. Les chemins de fer sont en fait une industrie comme une autre. Voyez en Europe, sur le continent, ce qui domine dans les chemins de fer, c'est leur caractère de service d'intérêt général; sont-ils même exploités par des compagnies concessionnaires, ils ne constituent en vérité la plupart du temps que des administrations quasi publiques. Au contraire aux États-Unis comme en Angleterre, mais plus encore qu'en Angleterre, le côté industriel est prépondérant : avant tout ce sont des « affaires », des entreprises privées, qui ne doivent compter que sur elles-mêmes et où l'intérêt personnel occupe la première place. Nous trouverons les conséquences de ce caractère en jetant un coup d'œil sur la gestion pratique et l'organisation intérieure d'une compagnie de chemins de fer en Amérique.

Tout d'abord une compagnie américaine est une affaire qui doit rapporter : sa conduite financière et ses méthodes techniques sont entièrement inspirées de ce principe. Prenons une compagnie à sa naissance : elle va ouvrir une ligne dans une région encore peu peuplée et peu productive, ou même dans un territoire nouveau qu'il s'agit de coloniser; elle dispose d'ailleurs de ressources limitées et sait qu'elle n'a d'aide à attendre de personne. Dès lors, au lieu d'immobiliser de gros capitaux dans le premier établissement en lui donnant tout de suite sa forme définitive et parfaite, elle construira au meilleur marché possible en réduisant la ligne à sa plus simple expression. Les routes nouvelles de l'Ouest par exemple ne sont que des embryons de chemins de fer; des rails longs et peu pesans jetés sur des traverses qui reposent directement sur le sol naturel, voilà la ligne. On évite les travaux d'art au moyen de courbes et de déclivités, car le matériel roulant,

très perfectionné, très souple, passera partout; ponts et stations sont en bois : on vise avant tout à l'économie. Ainsi la compagnie limite ses risques, et, mesurant strictement les dépenses de l'exploitation au trafic, peut payer ses charges fixes dès la première année sur son produit net. Puis, à mesure que le trafic et les besoins de la région s'accroissent, la compagnie améliore l'état de la voie, étend son service d'exploitation et développe ainsi progressivement ses moyens jusqu'à ce que la ligne atteigne son état normal, ou que de nouvelles augmentations d'affaires réclament des perfectionnemens nouveaux dans l'outillage. A côté des grandes lignes de l'Est, en tout comparables, sinon supérieures, à nos meilleures lignes européennes, il y a donc aux États-Unis non pas un modèle unique, mais une série continue de types de voies ferrées à diverses phases de leur croissance, toujours en progrès, sans rien de définitif, et dans un perpétuel « devenir ». Les Américains ont ainsi fait des chemins de fer un instrument plus maniable, qu'ils ont adapté avec une souplesse merveilleuse à des conditions d'application très diverses, et dont ils ont largement étendu l'emploi. Le procédé de la construction provisoire et du perfectionnement progressif leur permet de mesurer toujours les capitaux engagés et les dépenses faites aux exigences actuelles du trafic et à l'importance présente de l'affaire; il restreint les risques de l'entreprise et en hâte la productivité.

Dans l'exploitation apparaît maintenant l'esprit essentiellement commercial qui préside à la gestion des chemins de fer. Les compagnies ont pour objet de vendre au public un service, qui est le transport, *transportation*, comme disent les Yankees; elles vont donc, aux dépens les unes des autres, tâcher d'en vendre le plus possible, et rivaliseront de zèle dans l'invention de procédés pour attirer la clientèle. Le voyageur européen arrivant à New-York trouve sur les quais mêmes de *North river*, où il débarque, les agens de tous les grands chemins de fer américains : voilà le premier signe de la concurrence. Monte-t-il bientôt après le long de *Broadway* pour gagner la ville haute, il voit à chaque pas, de chaque côté, des bureaux de compagnies, luxueusement installés, attirant les yeux par les grandes initiales dorées et énigmatiques qui les surmontent et en couvrent murs, fenêtres et portes; toutes les lignes sont représentées, et plus elles ont d'agences, plus elles auront de faveur près du public. Le *N. Y. C. and H. R.* (*New York Central and Hudson River*) a ainsi dans la seule ville de New-York huit ou dix bureaux à voyageurs, dont chacun se loue par an 50000 francs au bas mot; le *B. and O.* (*Baltimore and Ohio*) en a six, et toutes les compagnies principales font de même dans les grandes villes. Chacune d'elles distribue gratuite-

ment des indicateurs, des brochures descriptives, souvent des calendriers et des éventails, et fait pour le moins autant de réclame qu'un mauvais journal ou un grand magasin de nouveautés. Ces moyens banals de publicité sont bons pour les voyageurs : il faut croire qu'ils ne suffiraient pas pour le service des marchandises, et vis-à-vis des expéditeurs les compagnies mettent alors en campagne le gros de leurs troupes commerciales, les *soliciting agents*, commandés par le *general freight agent*. Ces agens ont pour mission d'amener la clientèle coûte que coûte, honnêtement s'ils le peuvent, en gardant le contact avec les compagnies rivales. Les grands chemins de fer dépensent, dit-on, un million et demi à deux millions chaque année pour l'entretien de ces armées permanentes. On voit combien un pareil service commercial, né de la concurrence, ne vivant que par la concurrence, est peu fait pour amener la paix entre des compagnies dont l'état-major, autoritaire et ambitieux, n'est souvent que trop favorable aux hostilités.

L'organisation même de cet état-major est très remarquable dans les compagnies américaines; il fait bien valoir cet esprit pratique du Yankee, lequel voit clairement dans toute question les conditions matérielles résultant des faits, et applique directement la solution courte, simple, naturelle. Il est évident que, en règle générale, une entreprise sera d'autant mieux gérée que l'autorité dirigeante aura plus d'intérêt personnel dans l'affaire; le mandat représentatif d'un administrateur de société anonyme sera inférieur à cet égard au sentiment de la responsabilité propre que concevrait par exemple un associé en nom collectif. Les chemins de fer aux Etats-Unis sont des sociétés anonymes; mais en pratique la plupart sont placés sous la domination effective d'un seul individu, ou d'un groupe d'individus, d'un *party*, et l'intérêt personnel replacé ainsi à la tête de l'entreprise, donne alors un caractère autocratique à l'administration des compagnies. De même qu'une ligne principale « contrôle » des lignes subsidiaires, il arrive souvent qu'un capitaliste ou un groupe de capitalistes « contrôle » une compagnie ou plusieurs compagnies par la possession de la majorité ou de la totalité des actions. C'est ainsi que le plus vaste réseau américain est formé par l'union toute personnelle dans les mains de la famille Vanderbilt de six ou sept compagnies séparées: M. Huntington est le propriétaire effectif, sinon exclusif, du *Southern Pacific;* feu Jay Gould tenait dans le Sud-Ouest au moins quatre compagnies sous sa domination. Ces *railroad bosses* sont bien évidemment les maîtres absolus des affaires qu'ils dirigent: mais là même où la propriété de l'entreprise est divisée entre un grand

nombre d'actionnaires, ou, ce qui est le cas le plus fréquent, entre un petit nombre de gros actionnaires, nous voyons la direction jouir en fait des mêmes pouvoirs indépendans. Aux États-Unis, les actionnaires sont rarement consultés lors de l'émission d'un emprunt; leur avis n'est pas toujours requis pour l'augmentation du capital social et ne l'est jamais dans la fixation des dividendes: autant de questions qui relèvent de l'administration seule. Cette autocratie de gestion s'explique d'ailleurs par le rôle essentiellement militant de ceux qui dirigent un chemin de fer en Amérique : toujours sur le qui-vive dans la lutte générale de la concurrence, il faut qu'ils puissent engager inopinément une guerre de tarifs, s'y défendre sans retard, devancer un rival dans une extension ou une acquisition, protéger leur crédit contre les assauts d'un compétiteur à la Bourse; ils ont besoin d'une autorité exceptionnelle, presque arbitraire, pour agir seuls et vite; ils se font dictateurs par la force des choses.

Ces pouvoirs discrétionnaires sont réunis dans la personne du *President*, assisté d'un comité de directeurs dont le rôle est d'ordinaire assez effacé; le président a sous ses ordres un état-major, des vice-présidens délégués aux diverses branches du service, un *general manager* chargé de l'exploitation technique. Entrons un instant dans un de ces grands *buildings* modernes, aux multiples ascenseurs, cloisonnés en *offices* minuscules et innombrables, que les compagnies de chemins de fer se partagent souvent par étages et où elles vivent silencieusement les unes au-dessus des autres. Faisons passer notre carte au président, et après que nous avons répondu au brusque *well, sir, what can I do for you?* qui nous accueille, examinons le fonctionnement simple, précis, rapide de la machine administrative. De bureaux, point; pas de commis irresponsables préparant les rapports que les chefs signent sans lire; la devise est : chacun pour soi. Le travail, essentiellement divisé, est en même temps décentralisé; du haut en bas de l'échelle chacun a ses attributions et sa responsabilité propre, et fait tout par lui-même ; c'est le meilleur système pour mettre en valeur les qualités individuelles. Comme personnel auxiliaire, nous ne voyons que les *boys* qui font les courses et les *typewriter girls* qui écrivent à la machine les lettres qu'elles viennent de sténographier sous la dictée. Rien ne traîne : chaque affaire doit recevoir sa solution dans les vingt-quatre heures. Tout le monde est affairé, *busy*, surchargé, et, depuis le président jusqu'au simple *clerk*, chacun donne neuf heures de travail par jour. D'ailleurs une grande administration de chemins de fer occupe peu de personnel et peu de place: le *Chicago Burlington and Quincy*, qui exploite dans l'Ouest plus de dix mille kilomètres de lignes, ne

tient qu'un étage de son *building* dans *Adams street*, à Chicago : le « Saint Paul » fait de même.

Le président dirige effectivement l'ensemble de l'affaire : c'est le général en chef. Il est universel ; toutes les questions importantes de chaque service arrivent à lui, il se fait tour à tour ingénieur, économiste, financier, avocat devant les cours judiciaires, diplomate dans ses rapports avec les législatures ; il est toujours sur la brèche. Souvent un président a passé successivement par tous les degrés de son administration active ou sédentaire ; tel a commencé par être mécanicien au service de la Compagnie qu'il dirige maintenant. Tous sont des hommes de haute valeur qui caractérisent bien le type supérieur du *business man* américain, formé par la pratique et conduit par elle aux idées générales. On les admire, on les aime aux États-Unis, parce qu'ils ont réussi, parce qu'ils donnent l'exemple, parce qu'ils représentent l'aristocratie ouverte du mérite personnel ; on est fier d'eux. « Ces rois de chemins de fer, — nous laissons ici la parole à une voix plus autorisée, — comptent parmi les plus grands hommes, je dirai même sont les plus grands hommes de l'Amérique. Ils ont la fortune, sans quoi ils ne pourraient tenir leur situation. Ils ont la réputation : tout le monde sait ce qu'ils ont fait, tous les journaux parlent de ce qu'ils font. Ils ont la puissance, plus de puissance — c'est-à-dire plus d'occasions de faire prévaloir leur volonté — que personne dans la vie politique, excepté le Président des États-Unis et le Président de la Chambre basse... Quand le maître d'un des grands réseaux de l'Ouest s'en va dans son train-palais vers le Pacifique, son trajet est un voyage royal. Les gouverneurs des États et des Territoires s'inclinent devant lui ; les législatures le reçoivent en séances solennelles, des cités entières recherchent ses faveurs, car n'a-t-il pas le pouvoir de faire ou de défaire la fortune d'une ville » (1) ?

Le régime autocratique qui préside à la gestion des compagnies a son danger : il ouvre la porte aux imprudences et à la spéculation. En fait, grâce à l'insouciance des actionnaires et surtout grâce à leur impuissance, l'administration d'une compagnie américaine est le plus souvent irresponsable, et, même dans les occasions graves, il est assez rare de voir les intéressés attaquer les membres d'une administration pour les faire tomber à la première assemblée générale, comme cela s'est fait l'année dernière au *Northern Pacific* et au *Reading*. Les présidens de chemins de fer sont naturellement ambitieux ; élargir leur réseau, ruiner un rival, acheter des lignes nouvelles, c'est pour eux se grandir eux-

(1) J. Bryce, *The american Commonwealth*.

mêmes, en même temps que faire valoir leur compagnie : de là sont venues trop souvent constructions téméraires, guerres de concurrence inutiles, extensions prématurées, risques de toute espèce dont les actionnaires ont en général pâti plutôt que bénéficié. Puis l'Américain est né spéculateur. Pendant longtemps, excitée par les compétitions de bourse, et favorisée chez les grandes compagnies par la possession de valeurs de lignes dépendantes, la spéculation a joué un rôle prépondérant dans la direction des chemins de fer. Aujourd'hui on cite encore quelques compagnies qui, formées par et pour un jeu de bourse, ne sont qu'un instrument inconscient et vil dans les combinaisons des financiers qui les mènent, mais à voir l'ensemble on peut constater une amélioration sensible dans les mœurs de *Wall street*. Le public a mis à jour les opérations des grands spéculateurs d'autrefois, des Fisk, des Drew, des Jay Gould, et l'opinion s'est éclairée ; d'autre part les compagnies américaines ont appris — plus tôt même que la moyenne des particuliers — l'art de vivre selon leurs moyens, sans aller chercher au dehors des bénéfices extraordinaires et hasardeux.

Devant les dangers du régime autocratique dans la gestion, on conçoit sans peine que les capitalistes aient toujours exigé des gages spéciaux de la part des compagnies auxquelles ils prêtaient leurs fonds ; cela était d'autant plus justifié que le capital social ne représentait souvent pour eux qu'une garantie fictive ou insuffisante. Ces sûretés, on les trouva dans l'hypothèque, et l'Amérique est aujourd'hui encore le seul pays du monde où cette hypothèque soit appliquée sous sa forme absolue et vraiment efficace en matière de chemins de fer. Les créanciers hypothécaires des compagnies espagnoles, par exemple, ne sauraient avoir de droit matériel sur les lignes données en gage, puisque c'est l'État qui en a la propriété ; leur garantie ne porte que sur la concession. Au contraire, aux États-Unis, les obligataires ont un véritable droit immobilier qui leur donne, au cas de non-paiement, le pouvoir de faire vendre les lignes elles-mêmes avec leurs accessoires et leur matériel roulant ; le crédit est réel. Dans les législations européennes, en Angleterre même, quel que soit l'ordre de préférence établi entre les obligataires, la garantie des divers emprunts est générale et s'étend sur toutes les propriétés de la compagnie débitrice ; cette généralité même fait que le gage peut être amoindri ou compromis soit par l'annexion de lignes improductives, soit même par des opérations étrangères à l'exploitation. En Amérique on a paré à cet inconvénient : le crédit est non seulement réel, mais il est aussi spécial, c'est-à-dire qu'en principe chaque ligne ou section a son hypothèque propre et indépendante. On

prête non pas tant à une compagnie, organisation financière complexe dont le crédit est sujet à des fluctuations, mais à une ligne de chemin de fer donnée, dont on connaît la valeur intrinsèque et la productivité annuelle. Extensions exagérées ou spéculations malheureuses, rien n'affectera cette garantie spéciale. Personne ne peut dénouer le lien qui attache la créance hypothécaire à la ligne hypothéquée, et comme ce lien prime tous les autres, tant que le gage reste « adéquat, » c'est-à-dire tant que la ligne est maintenue en bon état et que sa productivité n'est pas atteinte, le prêteur n'aura pas à se préoccuper de la situation générale de la compagnie. C'est pourquoi on peut trouver chez des compagnies tombées en faillite des emprunts hypothécaires qui présentent une sécurité de premier ordre et sont quelquefois particulièrement recherchées comme valeurs de placement par les Américains.

« Le régime des chemins de fer aux États-Unis est, par ses qualités et ses défauts, essentiellement caractéristique de la nation américaine. » Ainsi parle M. C.-F. Adams (1), l'un des économistes qui ont fait avec le plus d'autorité la critique du système. En effet, jamais ouvrier ne s'est mieux fait connaître dans une œuvre. Cette admirable force d'initiative de l'Américain, cette énergie débordante de création qui fait la valeur et l'honneur de l'individu, rien ne les met mieux en relief que le développement vraiment merveilleux et aujourd'hui la puissance colossale des chemins de fer en Amérique. Les excès du régime sont ceux mêmes de cet esprit d'entreprise, qui dans le risque voit toujours le gain futur plutôt que la perte possible, et dont l'abus devient témérité, violence, spéculation. Dans chaque compagnie, la constitution du pouvoir dirigeant, l'esprit et la forme de la gestion intérieure, font bien ressortir la fécondité des ressources pratiques chez l'Américain, l'indépendance des méthodes et des formes préconçues, l'adaptabilité aux conditions nouvelles ou spéciales. Quant au régime de la liberté et de la concurrence dans l'industrie des transports, nous y trouvons le meilleur témoignage de la prédominance constante de l'effort individuel sur l'action publique aux États-Unis.

LOUIS PAUL-DUBOIS.

(1) *Railroads; their origin and their problem.*

LE TASSE

SON CENTENAIRE ET SA LÉGENDE

I

Le 25 avril 1595, le Tasse, qu'on s'apprêtait à couronner au Capitole, expira au couvent de Saint-Onuphre, vers onze heures du matin, en pressant sur son cœur un crucifix, qui a été précieusement conservé; il commençait à prononcer d'une voix mourante ces paroles : *In manus tuas, Domine!* quand le souffle lui manqua; il ne put achever. Le 25 avril 1895, l'Italie a prouvé avec éclat combien, à travers tant de vicissitudes et de révolutions, lui était resté présent le souvenir du plus exquis et du plus populaire de ses poètes. Des fêtes commémoratives ont été célébrées à Bergame, patrie de ses pères et son lieu d'origine, à Sorrente où il est né, à Ferrare où il connut tour à tour les douceurs de la vie et des grandes espérances et l'ivresse sombre du malheur, à Rome où il allait chercher des honneurs triomphaux et où il trouva des religieux hiéronymites pour lui fermer les yeux.

Si les morts sont sensibles aux hommages qu'on leur rend, son ombre a été contente. On lui a témoigné que sa gloire n'avait point pâli, qu'il s'était acquis par ses œuvres comme par ses souffrances une renommée impérissable. Et qui la méritait plus que lui? Il est du nombre de ces poètes qu'on peut appeler délicieux. En vain, de son vivant déjà, quelques puristes toscans s'étaient plaints que ce Bergamasque né près de Naples ne châtiât pas assez son style, que ses vers abondassent en lombardismes, en latinismes. On lui reprochait des impropriétés de termes et des tours vicieux, une certaine pauvreté de langue qui le condamnait aux répétitions, un goût excessif pour les *concetti*, pour les

affectations, pour le subtil et le contourné. On lui opposait l'Arioste et son merveilleux naturel, sa parfaite simplicité, sa veine féconde, intarissable. Mais on peut appliquer aux poètes délicieux ce qu'il a dit de Sophronie : comme elle, par une faveur des cieux amis, ils se tirent heureusement de tous les hasards qu'il leur plaît de courir, tout leur est pardonné, et leurs négligences sont leurs artifices :

Le negligenze sue sono artifici.

Leur grâce, qui est la plus forte, sauve leurs défauts; si on les en corrigeait, ils ne seraient plus eux-mêmes, et leur figure nous séduit tant que nous n'y voulons rien changer et que nous aurions honte de discuter les plaisirs qu'ils nous donnent. « Le seigneur Torquato Tasso, écrivait Bartolomeo Zucchi le 20 juin 1595, est parti il y a quelques jours pour une vie meilleure, nous privant de la plus grande lumière de poésie et de belles-lettres qu'ait possédée notre âge. Vit-on jamais dans notre langue des vers plus majestueux, plus véritablement héroïques, et en même temps plus doux que les siens?... Plaise à Dieu de lui accorder la gloire immortelle du paradis, après qu'il s'est acquis par ses œuvres toute celle que peut décerner ce monde ! »

Ce n'est pas seulement par ses grâces irrésistibles que le Tasse s'est imposé à l'admiration de ses contemporains. Hormis sa poésie lyrique, où il s'est assujetti à des traditions établies, datant de Pétrarque et des Provençaux, à des règles constantes qu'un poète de cour ne pouvait transgresser, il a renouvelé les genres dans lesquels il s'est essayé, et il n'a pas été un imitateur, mais un de ces originaux qu'on imite. Il a excellé le premier dans l'art composite ; il a su assortir le vieux au neuf, les marier dans une exquise harmonie, et s'inspirer de Virgile en exprimant les pensées et les sentimens de son siècle. Son *Aminta*, ce chef-d'œuvre du genre bucolique, *favola boscareccia*, qui fut représenté pour la première fois le 31 juillet 1573 dans l'île du Belvédère, en présence du duc Alphonse II, porte partout l'empreinte de la pastorale grecque et latine ; mais les bergers et les bergères qui figurent dans cette pièce, riche en allusions à la chronique secrète de Ferrare, sont nés sur les bords du Pô dans la seconde moitié du XVIe siècle, et leurs entretiens, leurs déclarations et leurs querelles amoureuses sont des airs de guitare, de viole et de rebec transposés, arrangés pour la lyre antique. Aucun des assistans ne doutait que la grotte de l'Aurore, où se lisait cette inscription : *Lungi, ah! lungi ite, o profani!* ne fût une salle du château de Ferrare dont la porte ne s'ouvrait pas au premier venu ; ils n'hésitaient pas à reconnaître dans le médisant Mopso un philosophe

et orateur padouan, Sperone Speroni, aussi connu par son humeur superbe et morose que par ses écrits; dans Batto, le poète Batista Guarini, tour à tour ami ou rival du Tasse; dans Elpino, le savant Pigna, historien ferrarais et secrétaire très puissant de son duc. L'*Aminta* obtint à la fois un succès d'admiration et de vive curiosité. Cette pièce avait mis si fort en vogue les pastorales qu'on ne voulait plus lire ni écrire autre chose. M. Carducci nous apprend qu'en 1615 on en avait composé quatre-vingts, et à la fin du siècle plus de deux cents (1). Mais, hormis le *Pastor fido*, ces bergeries, aussi absurdes pour la plupart qu'insipides, démontraient une fois de plus que les imitateurs sont un sot bétail.

C'est surtout en composant la *Jérusalem délivrée* qu'il montra tout ce qu'il y avait d'originalité et de souplesse dans son génie de poète. C'en était fait de la chanson de geste, renouvelée et transformée par l'Arioste; elle était morte avec lui : qui pouvait penser à jouter contre cet incomparable conteur?

Il fallait chercher des voies nouvelles et, s'il était possible, s'inspirant de Virgile et d'Homère, observant comme eux la règle de l'unité d'action, ressusciter ce qu'on appelait l'épopée historique. Le Trissin s'y était essayé sans succès; non seulement le talent lui manquait, le sujet choisi par lui n'avait rien dit au cœur et à l'imagination de ses contemporains : que leur importaient Bélisaire et les Goths? Le Tasse fut plus avisé. Les Turcs, qui étendaient de plus en plus leurs conquêtes et menaçaient l'Occident, s'étaient chargés de remettre les croisades à la mode. On s'occupait beaucoup d'eux et des dangereux progrès du Croissant. En 1543, ils avaient inquiété les ports italiens, croisé dans les eaux de Capri, jeté l'épouvante dans toutes les populations du golfe de Naples. Quatorze ans plus tard, ils avaient opéré un débarquement, surpris Sorrente, emmené un grand nombre de prisonniers. Peu s'en était fallu que Cornelia, sœur du Tasse, ne tombât dans leurs mains et ne finît ses jours dans un harem; elle s'était enfuie à grand'peine avec son mari; leur maison avait été pillée, mais la vie et l'honneur étaient saufs. En 1571 la mémorable victoire remportée par la Ligue sainte dans le golfe de Lépante, sous le commandement de don Juan d'Autriche, arrêtait pour toujours la conquête ottomane. « C'était, disait le Tasse, la plus glorieuse bataille navale qui eût été livrée depuis la journée d'Actium, » et il n'avait pas été le dernier à s'en féliciter. Il devait s'en réjouir aussi pour son poème, déjà fort avancé. En évoquant le souvenir de Godefroy de Bouillon et des héros de la première croisade, il était sûr d'intéresser les admirateurs de don Juan

(1) *Teatro di Torquato Tasso*, edizione critica a cura di Angelo Solerti con due saggi di Giosuè Carducci; Bologna, 1895.

d'Autriche, et il n'avait pas à craindre qu'ils lui reprochassent de leur conter des vieilleries, d'avoir un goût malheureux pour les sujets démodés, pour les histoires surannées.

Il avait étudié Guillaume de Tyr et d'autres chroniqueurs, il leur avait demandé des renseignemens, mais il n'avait garde de voir par leurs yeux les hommes et les choses. La Renaissance avait mis au nombre des vertus cette charité de l'esprit qui condamne le fanatisme et les superstitions haineuses. Elle avait entrepris de réconcilier toutes les sagesses, toutes les doctrines, tous les systèmes, toutes les philosophies, de retrouver partout des parcelles de vérité; elle avait étendu ses miséricordes à toutes les religions, elle tenait les idoles pour des dieux voilés, et ses poètes comme ses penseurs étaient animés d'un souffle d'humaine et généreuse indulgence. Si dangereux que fussent les Turcs, le Tasse attribue aux sectateurs du Croissant des vertus qu'il est permis d'aimer. Une amazone musulmane, Clorinde, se fait un point d'honneur de rendre à la vie deux chrétiens condamnés à mourir dans les flammes. Quand Tancrède a tué le farouche Argan, il ne hait plus son ennemi : « Eh quoi! s'écrie-t-il, ce vaillant serait la proie des corbeaux! Ah! par Dieu, ne le privons ni de la sépulture ni de nos louanges. Je ne suis pas en guerre avec son cadavre. Il est tombé comme un brave; n'est-il pas juste que nous lui rendions ces honneurs qui sont ici-bas le seul gain que nous procure la mort? » Quand Renaud s'arrache des bras d'Armide pour aller rejoindre les drapeaux et combattre pour le Christ, il jure à cette enchanteresse une inviolable fidélité : « Je te conserverai à jamais parmi mes chers et honorés souvenirs, tu seras avec moi dans mes joies et dans mes chagrins. Je serai ton chevalier autant que me le permettront la guerre d'Asie, ma foi et mon honneur. » Et lorsqu'il la retrouve désespérée et résolue de mourir : « Armide, calme ton cœur troublé. Moi, ton ennemi? Je suis ton champion et ton esclave. »

Non seulement les chevaliers du Tasse ont le cœur humain, ils sont les contemporains du poète par la complexité de leurs sentimens et de leurs pensées. La psychologie chevaleresque du divin Arioste est aussi simple que l'escrime de ses héros, qui d'un seul coup de leur redoutable épée pourfendent un musulman de la tête à la ceinture, aussi primitive que la physique ancienne, qui pensait avoir tout fait quand elle enseignait que les quatre élémens sont les principes constituans de tous les corps. Roland, Roger, Bradamante, Angélique elle-même, n'ont que des passions élémentaires. Le Tasse a poussé bien plus loin l'analyse et la savante chimie des âmes. Ses personnages ne sortent pas d'un château féodal, ils ont habité les palais. Godefroy est un saint qui joint a

sa piété la stratégie d'un général et les calculs d'un homme d'État; il aurait gouverné à merveille une principauté italienne du XVIe siècle. Les chevaliers qui servent sous ses ordres, et qu'il a tant de peine à tenir, sont des êtres compliqués, raffinés, tels qu'en produit une civilisation très avancée. Ils sont aussi des âmes tourmentées, en qui la nature et la foi se livrent de perpétuels combats, qui tour à tour obéissent à la loi de l'Évangile et à la loi du cœur, et après trois siècles nous les trouvons fort semblables à nous.

Le choix heureux du sujet, la nouveauté des caractères, d'ingénieux artifices de composition, les voluptés mêlées aux batailles, la saveur pénétrante de certains épisodes, la divine musique du vers, tout devait concourir à assurer le succès, et on s'explique facilement que l'Italie ait éprouvé comme un frisson de plaisir en lisant et relisant un poème qui la promenait dans un monde inconnu, et lui procurait la joie de se reconnaître dans des figures étrangères et lointaines.

Les éditions se multiplièrent rapidement; il fut traduit bientôt en français, en espagnol, en anglais, et dans tous les dialectes italiens, en bergamasque, en milanais, en génois, en calabrais, en napolitain, en vénitien, et Tancrède et Godefroy, comme le dit le comte Pasolini, « eurent la surprise de s'entendre parler bolonais (1). »

Il plaisait aux princes, il plaisait aux hommes de guerre comme il plaira, deux siècles plus tard, à Napoléon; l'auteur n'avait pas servi, mais son père, qui s'était battu en Afrique comme en Europe, lui avait souvent conté ses campagnes. Il fut goûté passionnément par les peintres, par les Carrache, le Zampieri, l'Albano, le Cignani, qui le préféraient à tout autre et s'y fournissaient de sujets. Dès la première heure, il avait séduit les femmes; il séduira les petites gens, plus sensibles en Italie que partout ailleurs aux voluptés de l'oreille. « Que dirai-je de plus? écrivait Martelli; les voiturins, les petits marchands, les bateliers le récitaient en voyageant, en travaillant, en ramant. » Autant en feront les montagnards de l'Apennin, les bergers de la campagne romaine, les pêcheurs du golfe de Naples. Un jour, Ugo Foscolo l'entendra chanter par des forçats qui, enchaînés deux à deux sur les plages de Livourne, recouraient au grand enchanteur pour tromper leur fatigue et leur ennui.

Si le poète parut admirable, l'homme excita l'étonnement et la compassion. La nouvelle s'était répandue que pendant que son poème, publié à son insu par des voleurs, lui acquérait une écla-

(1) *I Genitori di Torquato Tasso*, note storiche raccolte da Pier Desiderio Pasolini; Rome, 1895.

tante et universelle renommée, ayant perdu la tête depuis quelque temps déjà, il languissait dans un hôpital où son illustre protecteur, Alphonse II, duc de Ferrare, l'avait fait enfermer. « Quel saut vient de prendre, écrira Montaigne, de sa propre agitation et allégresse, l'un des plus judicieux, ingénieux et plus formés à l'air de cette antique et pure poésie, qu'autre poète italien ait jamais été. N'a-t-il pas de quoi savoir gré à cette sienne vivacité meurtrière, à cette clarté qui l'a aveuglé, à cette exacte et tendue appréhension de la raison, qui l'a mis sans raison, à la curieuse et laborieuse quête des sciences, qui l'a conduit à la bêtise, à cette rare aptitude aux exercices de l'âme, qui l'a rendu sans exercice et sans âme? J'eus plus de dépit encore que de compassion de le voir à Ferrare en si piteux état, méconnaissant et soi et ses ouvrages. »

Il était resté sourd aux conseils de son père, courtisan désabusé par de dures expériences; il avait voulu, lui aussi, vivre dans une cour, et quand il fut parvenu à se caser dans le palais de Ferrare, lieu de délices et de magnificences, ébloui de sa fortune, il crut avoir signé un pacte avec le bonheur. La vie qu'il y menait était celle qu'il avait désirée; on lui avait octroyé des privilèges qu'on n'accordait à personne. « Ce que j'ai toujours cherché dans les cours, c'est une vie de loisir consacrée à l'étude, *ozio letterato*, sans être tenu à rien, sans obligations d'aucune sorte, car je ne sais pas rimer et servir à la fois. Aussi je prétends avoir la table, le logement et les honneurs sans être astreint au service. C'est en ma qualité de poète que j'ai droit à la fortune. » Il avait eu contentement et il en rendait grâce au duc Alphonse : « O Daphné, s'écriait-il dans l'*Aminta*, c'est un Dieu qui m'a fait ces loisirs. Quand il me permit de me donner à lui, il voulut bien me dire : « Tircis, qu'un autre chasse les loups et les voleurs et fasse la garde autour de mes bergeries; qu'un autre distribue à mes serviteurs les récompenses et les peines; qu'un autre paisse et soigne mes troupeaux; qu'un autre conserve les laines et le lait et qu'un autre les aille vendre au marché. Toi, vis dans le repos et chante! » Ses autels seront toujours ornés de fleurs par mes mains, et toujours je ferai monter jusqu'à lui les douces vapeurs d'un encens parfumé! »

Peu d'années s'écoulent et Ferrare n'est plus pour lui qu'une prison. Deux fois il s'enfuit, deux fois il rentre en servitude, et bientôt le dieu dont il fleurissait les autels l'enferme dans l'hôpital Sainte-Anne, où il restera sept ans. Sa liberté recouvrée, il mène une existence errante, réduit aux expédiens, traînant de lieu en lieu sa besace, ses convoitises et sa misère, mendiant son pain, mendiant aussi des manteaux, des bijoux, des coupes d'argent,

en proie à d'horribles soupçons, se défiant de tout le monde, et surtout des médecins, déplorant le naufrage où s'est englouti son bonheur, se répandant en plaintes, en invectives, en longs gémissemens, prompt à se lasser des asiles offerts à sa détresse, et, ce qui est pire, prenant en dégoût les chefs-d'œuvre qui lui ont valu sa gloire, et, ce qui est pire encore, leur infligeant l'outrage de les refaire. « J'ai presque oublié que j'ai été élevé en gentilhomme. Hélas! je ne suis rien, je ne sais rien, je ne puis rien, je ne veux rien. » Il n'avait pas encore quitté Ferrare lorsque le plus sensé de ses amis, un moine-poète, bénédictin génois, don Angelo Grillo, lui écrivait : « Vous êtes malheureux, seigneur Tasso, parce que vous êtes homme, et non pour cause d'indignité. Si vous êtes, comme je l'accorde, plus malheureux que les autres hommes, c'est que vous êtes encore plus homme qu'eux tous. Il vous fallait la distinction d'une misère manifeste ; autrement, à ne vous juger que par les opérations de votre divine intelligence, vous auriez passé pour un être divin, et Dieu ne veut pas que vous le soyez dans ce monde pour que vous puissiez l'être vraiment dans l'autre. »

Tant de génie accompagné de tant de malheur ne pouvait manquer d'inspirer les fabricateurs de légendes ; le Tasse, à peine mort, eut la sienne. Il se trouva des hommes ingénieux qui prétendirent qu'ayant conçu un amour passionné pour l'une des sœurs du duc de Ferrare, son patron l'en avait puni en le faisant passer pour fou et le mettant à l'ombre. Il suffit cependant d'étudier avec quelque attention sa correspondance publiée jadis par M. Cesare Guasti pour se convaincre que cette invention ne repose sur rien. Il ressort de ses lettres, où il s'est si vivement et si longuement raconté lui-même, que tendre aux mouches, sujet à des intempérances d'imagination, ses déconvenues et ses susceptibilités maladives lui troublèrent la raison. Il en ressort aussi que, fils de la Renaissance par son tour d'esprit, par son éducation, par la liberté de sa pensée, il eut le malheur d'écrire à une époque de réaction religieuse, que, ne se sentant plus d'accord avec une église qu'avait réformée le concile de Trente et que gouvernaient désormais les *rigorosi*, son imagination s'effara, qu'il craignit d'avoir des affaires graves avec l'Inquisition, que de plus en plus inquiet et persuadé que ses livres témoignaient contre lui, il entreprit de les refaire, en effaçant tout ce qui lui semblait suspect. « Le monde, avait-il dit dans l'*Aminta*, vieillit, et en vieillissant il s'attriste. »

... Il mondo invecchia,
E invecchiando intristisce.

Telles étaient les conclusions que j'avais déduites moi-même, il y a près de trente ans, dans *le Prince Vitale, essai et récit à propos de la folie du Tasse.* Je les avais résumées ainsi : « Le Tasse dut la moitié de ses infortunes à la faiblesse de son caractère et l'autre à la beauté de son génie. »

J'ai longtemps souhaité que quelqu'un nous donnât la biographie complète et détaillée de ce grand mélancolique aux yeux pâles, aux lèvres minces, dont j'ai vu, à Saint-Onuphre, le masque de cire, et dont je possède une relique dans un morceau d'étoffe, détaché de son vêtement par un religieux de ce couvent pour en faire l'offrande à Lamennais. Mon vœu s'est enfin accompli. La biographie qui nous manquait a été écrite par un jeune professeur de Bologne, M. Angelo Solerti, et publiée à l'occasion du centenaire (1). De tous les hommages rendus au poète, c'est de beaucoup le plus précieux ; ce livre restera. Comme le dit l'auteur, il a été « le fruit d'une longue étude et d'une grande tendresse, *frutto di lungo studio e grande amore.* » M. Solerti s'est livré à d'infatigables recherches dans les archives de la maison d'Este ; il a tout vu, tout examiné ; rien n'a échappé à ses patientes et amoureuses investigations, et précédemment déjà il avait publié de savans essais sur Ferrare, sa cour, ses princes et ses princesses, dans la seconde moitié du XVIe siècle (2). A l'érudition il joint un sens critique très exercé, très aiguisé, qui fait de lui le plus sûr des guides. Nous pouvons désormais, grâce à lui, accompagner le Tasse pas à pas dans sa voie douloureuse, l'y suivre étape par étape. Il m'a rendu, en termes que je n'ose reproduire, le témoignage que j'avais vu juste ; que la plupart de mes conjectures ont été confirmées par des documens retrouvés depuis ; que si la légende du Tasse est à jamais discréditée, j'y suis pour quelque chose ; qu'ayant été à la peine, je mérite d'être à l'honneur. Je pense comme cet habile critique que si les fictions ont leur charme, la vérité a toujours plus de saveur ; que l'auteur de la *Jérusalem délivrée* nous est devenu plus intéressant depuis que nous savons que, victime de ses faiblesses, de son siècle et de son génie, il n'avait pas besoin, pour devenir fou, d'être le martyr d'un amour malheureux.

II

Qu'on aime ou qu'on n'aime pas les légendes, leur histoire est toujours curieuse. De l'instruction ouverte par M. Solerti, il

(1) *Vita di Torquato Tasso*, 3 vol. in-8° ; Turin et Rome, 1895, Ermanno Loescher.

(2) *Luigi, Lucrezia e Leonora d'Este*, da G. Campori et A. Solerti, 1888. — *Ferrara e la Corte Estense nella seconda metà del secolo decimosesto*, 1891.

résulte que la génération qui connut le Tasse dans sa jeunesse fut unanime à penser qu'après quelques années de séjour à la cour de Ferrare, sa tête se dérangea, qu'il commit quelques extravagances, qu'il eut des accès de fureur et de délire, que comme il refusait de se laisser traiter, le duc le fit enfermer à l'hôpital Sainte-Anne, où il reçut tous les soins que demandait son état. Cette captivité de sept ans fit beaucoup de bruit, non seulement en Italie, mais au nord des Alpes, en France, en Angleterre. La reine Élisabeth s'informait si l'illustre prisonnier composait encore et lui faisait demander des vers, disant « que, comme elle avait envié à Achille le bonheur d'avoir été chanté par Homère, elle enviait au duc Alphonse II le poète qui l'avait immortalisé. »

Un fou ne sait jamais qu'il l'est, ou du moins il ne le sait que de loin en loin, dans ses bons momens; le Tasse, désespéré et refusant de se croire malade, s'était persuadé et travaillait à persuader aux autres que son patron le tenait sous les verrous non pour le guérir, mais pour lui faire sentir qu'il avait encouru sa disgrâce, et cherchant partout des avocats qui plaidassent sa cause auprès de ce maître injustement irrité et obtinssent son élargissement, il remuait le ciel et la terre, adressait des suppliques, des placets à tous les princes, à toutes les princesses d'Italie, aux municipes, aux prélats, au pape lui-même.

Le cardinal Domenico Albano lui écrivait de Rome, le 29 novembre 1578 : « Le moyen le plus efficace que vous puissiez employer pour obtenir votre grâce, recouvrer l'honneur et nous consoler, moi et vos amis, est de confesser l'erreur que vous avez commise en vous défiant indifféremment de tout le monde, ce qui fait de vous un objet de risée autant que de pitié... Je vous assure sur mon honneur que personne ne songe à vous offenser, que tous vous aiment à l'excès et, en considération de votre singulier mérite, vous souhaitent une longue et heureuse existence. Il ne tient qu'à vous de reconnaître que vos craintes et vos soupçons ne sont que de vaines imaginations. Tranquillisez votre esprit, occupez-vous de vos travaux littéraires, et comme il est urgent de couper le mal dans sa racine et de vous délivrer complètement de votre humeur peccante, et que cela ne peut se faire sans médicamens, décidez-vous à vous laisser purger par les médecins, conseiller par vos amis et gouverner par vos patrons. »

Une humeur peccante qui refuse de se laisser purger, quelle explication prosaïque et triviale des malheurs d'un grand poète! On se persuada qu'il y avait là un mystère à éclaircir, une énigme à déchiffrer. Un cavalier, Florentin d'origine, mais vivant à la cour de France, Bartolomeo del Bene, imagina le premier que

le Tasse avait été incarcéré pour avoir aimé une étoile, placé trop haut ses affections et ses désirs, *da aversi inamorato in luogo per altezza disdicevole alla sua conditione*. Les fables dérivent le plus souvent de fables antérieures, dont elles ne sont que la contrefaçon amendée et retouchée. L'aventure du Tasse faisait penser à celle d'un célèbre poète latin, que l'empereur Auguste, au dire des chroniqueurs et des badauds de Rome, avait relégué à Tomes, parmi les Scythes, pour le punir d'avoir été l'un des amans de sa fille Julie. Un jurisconsulte napolitain s'avisa de ce rapprochement : « Je ne saurais trouver d'autre cause à sa détention que celle qui fit exiler Ovide. » La semence est bonne, elle germera. Un autre Napolitain, Manso, qui avait connu le Tasse sur le tard et qui, selon l'usage de tous les amis des grands hommes, cherchait à se tailler une renommée dans sa gloire, s'empara de la conjecture du jurisconsulte. « Nouvel Ovide, dit-il, un amour malheureux fut la cause de ses infortunes... A la vérité, ajoutait-il, il s'appliqua par son silence et sa dissimulation à dérouter les soupçons du monde, et ni dans le temps de ses amours, ni plus tard dans celui de ses misères, ni lorsqu'il en fut sorti, on ne put savoir avec certitude qui était la dame qu'il avait aimée, quoique, dans plusieurs endroits de ses rimes, il ait révélé qu'elle s'appelait Léonore. » A l'appui de sa thèse, et faute d'avoir reçu de son illustre ami aucune confidence, le Manso cite trois sonnets, dont le premier n'est pas du Tasse, mais de Guarini, dont le second, comme l'a prouvé M. Solerti, a été composé en l'honneur de Laura Peperara, et une *canzone* écrite, M. Solerti l'a encore prouvé, pour Lucrezia Bendidio, et non pour la valétudinaire et casanière Léonore d'Este, à laquelle, parmi ses innombrables poésies amoureuses, il n'a jamais dédié qu'une *canzone* et quatre sonnets. Au surplus, le Manso, par un reste de pudeur critique, n'a pas voulu prendre sur lui de décider si dans la Léonore chantée par le Tasse, il faut reconnaître la comtesse de Scandiano, la princesse d'Este ou l'une de ses suivantes, et il confesse que selon une version fort accréditée, cette dernière fut celle qu'aima le plus mystérieux des poètes.

Les premiers légendaires font des réserves, ils ont des doutes ; leurs successeurs n'en ont plus. En 1628, Barbato affirmait hautement que le Tasse s'était enflammé d'un amour illicite pour la princesse Léonore, « dame pleine d'innocente et pudique bonté. » La légende prendra de plus en plus corps et figure. On racontera qu'en présence de toute la cour, dans un transport amoureux, il lui donna un baiser ; sur quoi le duc, se tournant vers ses courtisans, leur dit : « Voyez quel malheur est arrivé à un si grand homme, privé subitement de sa raison ! » D'autres rappor-

teront qu'un jour il lut aux deux sœurs d'Alphonse II le 16e chant de son poème, celui qui traite des amours d'Armide et de Renaud; qu'ayant mis trop de feu dans sa récitation, leur institutrice en avisa le duc, qui fit des reproches au poète; qu'au sortir du palais, rencontrant un de ses amis, seul confident de sa passion, et le soupçonnant d'avoir divulgué son secret, il le transperça de son épée; que le duc le fit enfermer pour cause de démence et que ce dur châtiment lui égara l'esprit. Il est bon de noter qu'à l'époque où il put lire son poème aux deux princesses, qui avaient encore une institutrice, l'une était âgée de 40 ans, l'autre de 38.

Il y a dans tous les temps des sceptiques irrévérencieux. Vers le milieu du XVIIe siècle, l'historien Gaspar Sardi se permit d'attribuer la folie du Tasse à une fistule qui lui était venue au nez. La fistule ne fit pas fortune; comme on peut croire, toutes les femmes tenaient pour le baiser. Aussi bien on montrait et on montre encore à Ferrare le miroir perfide qui avait dénoncé le poète et son crime. Le moyen de ne pas se rendre à un témoignage si probant! « Comment osez-vous soutenir, disait don Quichotte au chanoine, que l'histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne est apocryphe? Ne voit-on pas dans le musée militaire de nos rois la cheville du cheval de bois qui emportait ce chevalier dans les airs, laquelle cheville, que j'ai vue de mes yeux, est plus grosse qu'un timon de charrette? De quel front nierez-vous après cela que Pierre ait existé et qu'il ait aimé Maguelonne? »

C'est ainsi que les légendes naissent, s'embellissent et s'accréditent; le gland tombé dans un terrain favorable devient chêne, le chêne en enfante d'autres, le bosquet se transforme en forêt. Si la Cour des Comptes n'est pas rebâtie avant peu, cette ruine disparaîtra dans un bois; les épais halliers qui l'entourent proviennent peut-être d'une graine presque invisible, qu'un moineau laissa choir de son bec. M. Solerti a déterré de très nombreuses chroniques dans les bibliothèques de Ferrare et de Modène. Ces chroniques, rédigées par des contemporains du Tasse, rapportent par le menu toutes les intrigues, tous les incidens dramatiques ou scandaleux qui se produisirent à Ferrare, et firent jaser la cour et la ville; il n'y est pas question de lui, et on a le droit d'en conclure qu'il ne fut mêlé à aucun esclandre, ne figura dans aucun roman. Gœthe et Byron sont venus, et désormais l'histoire apocryphe porte l'empreinte de leur génie. Il faut beaucoup de vertu pour se refuser au plaisir d'y croire; mais les esprits critiques sont d'impitoyables démolisseurs, qui ne croient qu'à leur marteau. Est-il plus doux d'inventer un conte ou de le démolir? Cela dépend du caractère des hommes et de l'esprit des temps.

Pour être juste envers les fabricateurs de légendes, il faut reconnaître que leurs inventions sont toujours fondées sur quelque chose; qu'il y a sous leurs déraisons une raison cachée. La femme tenant une place énorme dans l'œuvre du Tasse, il était naturel d'en inférer qu'elle avait exercé une influence décisive sur son sort; qu'ayant inspiré son génie, fait ses délices et sa gloire, elle avait fait aussi sa destinée. Ceux qui l'avaient beaucoup connu et pratiqué en doutaient; les autres n'en doutaient pas. Ils disaient : « Cela doit être, donc cela est. » C'est l'origine de tous les mythes.

Quand on veut savoir exactement ce que la femme était pour lui, ce n'est pas à ses innombrables sonnets qu'il faut le demander. On y chercherait vainement l'histoire de son cœur, et qui l'y cherche désespère bientôt de l'y trouver. On y rencontre çà et là quelques inspirations sincères, mais il faut toujours faire la part de la rhétorique amoureuse et des conventions imposées aux poètes de cour. Ils étaient, au XVIe siècle, les grands distributeurs de renommée. Quand Bernardo Tasso, père de Torquato et auteur d'*Amadis de Gaule*, pensait à entrer au service de Milan, il avait prié le comte Francesco di Landriano de lui fournir une liste complète des seigneurs et chevaliers de la cour, avec leurs noms, leurs surnoms, leurs titres et un résumé de leur histoire, parce qu'il se proposait de les placer et de les louer tous dans son poème. Il s'était promis de les faire financer, d'en tirer au moins mille ducats, en quoi il fut déçu. Son fils aurait manqué à tous les devoirs de sa charge s'il n'avait pas immortalisé dans ses sonnets les reines de beauté qui habitaient ou traversaient Ferrare, s'il n'avait attesté sur sa foi de confident des dieux que leurs yeux brillaient comme des étoiles, que leur sourire effaçait l'éclat du soleil, que leurs dents étaient de nacre, leurs cheveux d'or, leurs lèvres de corail et de carmin, leurs seins de neige, leur cou d'ivoire, leur teint de lys et de roses, que leurs regards étaient des flammes et leurs larmes une pluie d'amour; que Cupidon avait mis à leur disposition tout son attirail, des chaînes, des fers, des cages, des lacs, des torches, des bandeaux, des carquois :

Nodi, lacci e catene,
Faci, saette e dardi.

A toutes les femmes qu'il a célébrées pour leur être agréable et en tirer quelque présent, ajoutez celles qu'il a louées dans des ouvrages de commande, pour le compte de ses amis ou d'inconnus, qui chantaient leurs maîtresses par procuration. Plus tard, quand il aura quitté le service du duc Alphonse, il subviendra à ses détresses en levant boutique de poésie. Il se tiendra au courant de tous les mariages, de toutes les fiançailles; aux épithalames, qui

sont des articles de défaite, il joindra les panégyriques, et il louera tout le monde, hormis les morts, parce que les morts ne paient pas, ni les héritiers non plus. Il regrettera de ne pouvoir tarifer ses marchandises : telle de ses compositions ne lui a pas même rapporté une vieille cape, *una cappa vecchia :* il s'indigne de l'avarice du siècle. Encore un coup, ne cherchez pas le Tasse ni son âme dans ses vers officiels, il ne l'y a pas mise, et quoiqu'il embellisse de toutes les grâces de son esprit ces tissus de banalités, si son talent n'est jamais en défaut, la conviction lui manque et son cœur ne parle pas.

C'est dans son grand poème qu'il s'est révélé et donné, et que, rompant avec les conventions, il a tracé d'inoubliables portraits de femmes, touchés d'une main si délicate et si amoureuse que ce fut un enchantement. Sa Sophronie, sa Clorinde, son Herminie, le récompensèrent de la peine qu'il avait prise pour les faire voir telles qu'il les voyait et leur gagner les cœurs. Elles furent pour beaucoup dans le succès de la *Jérusalem délivrée;* ces figures exquises et si modernes firent sensation; les artistes se passionnèrent pour elles; on les sculpta, on les peignit, on les mit en musique.

Un critique italien, M. Comparetti, a remarqué que, « hormis quelques figures d'une grande pureté offertes par l'hagiographie et la légende chrétienne, et malgré l'encens prodigué à la femme dans les romans, les tournois et les cours d'amour, depuis les écrits les plus graves des théologiens jusqu'à la poésie et au théâtre des carrefours, elle n'a été à aucune autre époque plus vilainement insultée, ravalée, dégradée qu'au moyen âge. » M. Gaston Paris s'est appliqué à montrer que les contes où elle était bafouée nous étaient venus de l'Inde, et que les conteurs asiatiques ne se sont jamais piqués de galanterie (1). Quoi qu'il en soit, ces sanglantes satires agréaient aux clercs de l'Occident et à leur misogynie théologique. La femme était à leurs yeux la créature fatale par qui le péché est entré dans le monde, la grande tentatrice et la complice du serpent, celle qui mangea du fruit défendu et en fit manger à l'homme, et qui dans tous les temps s'est rendue redoutable par ses artifices, ses ruses et ses mensonges. Quoique l'Arioste ne fût pas grand clerc en théologie, il était resté fidèle à l'esprit du moyen âge. Il prend un malin plaisir à glisser parmi ses récits chevaleresques des fabliaux, des contes gras, où les femmes sont maltraitées. Il leur en fait mille excuses : « Honni soit qui médit de vous ! Ne prêtez pas l'oreille à l'histoire mensongère que je vais dire. » Après quoi il se délecte à la conter.

(1) *La Poésie du moyen âge,* par Gaston Paris, 1895.

Le Tasse eut toujours le culte, l'adoration de la femme; il lui a toujours parlé chapeau bas, le genou en terre. On l'avait mise au pilori, il la met sur un trône. Si perverse, si trompeuse que soit son Armide, il nous oblige à l'admirer, il nous contraint de la plaindre.

Aucun poète n'a mieux chanté l'amour idéal, tragique et souverain qui fait le destin de toute une vie; mais ce dévot n'était pas pratiquant. Les poètes de sa sorte sont ainsi faits que les passions qu'ils peignent le mieux sont celles qu'ils ressentent le moins, et qu'ils voudraient pouvoir ressentir. Ce rêve les tourmente; ils s'en délivrent en le mettant en vers. Le siècle de la Renaissance fut à la fois un âge de raison mûre et d'ardente folie, où l'idéalisme cérébral se conciliait facilement avec le sensualisme du cœur. Le Tasse est convenu lui-même que sa jeunesse se passa tout entière dans les servitudes amoureuses; mais il a dit aussi que, « prompt à s'enflammer, excessif dans ses désirs, il était le plus changeant, le plus divers, le plus versatile des hommes. » Parmi les très nombreuses femmes pour lesquelles il eut un caprice, Lucrezia Bendidio fut peut-être celle qu'il aima le plus, et peut-être crut-il un moment qu'elle lui avait pris le cœur à jamais. Cependant, la voyant courtisée, recherchée par le Pigna, ce secrétaire d'État qui avait l'oreille d'Alphonse II, il jugea qu'il était de bonne politique de la lui laisser, de se désister de toutes ses prétentions. Ce fut dans toute sa vie sa seule habileté, et rien ne prouve qu'un si grand sacrifice lui ait coûté beaucoup de larmes.

« Je tentai fortune auprès de mainte femme, dit-il encore. La plupart me furent indulgentes, rarement je fus éconduit. Mais jamais je ne sus me fixer, et mes ardeurs qui ne me consumaient point furent les plaisirs d'un inconstant. » Dans l'*Aminta*, Daphné reproche à ce berger Tircis, qui n'est autre que Torquato Tasso, d'avoir le cœur paresseux, endormi :

— « A vingt-neuf ans tu ne sais plus aimer. — Il ne renonce pas aux plaisirs de Vénus, réplique Tircis, l'homme qui fuit l'amour; mais il en savoure les douceurs et les délices en les purifiant de tout mélange, et sans boire cette amertume qui s'y mêle souvent. » Cela signifie que Torquato est un voluptueux, qu'il aime mieux jouir qu'aimer, qu'il préfère les entreprises aisées aux ambitieuses poursuites et une suivante, *bruna ancella*, d'humeur facile à une grande dame de difficile approche :

Che non disdegno signoria d'ancella.

Il a confessé plus d'une fois qu'il était fort sensuel, qu'il aimait la bonne chère, les festins, le gibier faisandé, les fruits succulens,

les vins qui piquent le palais, *piccanti e raspanti*. Mais la femme était pour lui la première des friandises; ne méprisant point les amours ancillaires, il disait comme Horace : « Pourvu qu'elle ait la taille bien prise et la peau blanche, elle sera ma princesse : *Ilia et Egeria est.* » Quiconque l'étudie d'un peu près ne tarde pas à se convaincre que, quoi qu'en aient dit des historiens qui n'avaient pas l'esprit critique, ce poète idéaliste n'a connu en réalité d'autre amour que celui qui est l'étoffe de la nature, brodée par l'imagination.

III

« Une femme l'a rendu fou, disaient les uns, et cette femme ne pouvait être qu'une princesse, qui fut son unique amour. Lisez plutôt son poème, et vous n'en douterez pas. » D'autres disaient : « Lisez ses dialogues philosophiques, si judicieusement, si fortement raisonnés et d'une trame si solide. Il en a écrit plus d'un en prison. Lisez-les, et vous reconnaîtrez que s'il a pu convenir au duc Alphonse de le faire passer pour fou, il ne l'a jamais été plus que vous ou moi. » Seconde raison de croire à la légende.

Ce qui est certain, c'est qu'à peine sorti de l'hôpital, il reçut de l'Académie des *Addormentati* la proposition d'aller enseigner à Gênes la morale et la poétique d'Aristote. « On m'appelle à Gênes, écrivait-il à son ami Cataneo, avec quatre cents écus d'or de provision ferme, et l'extraordinaire sera d'autant. J'ai grande envie d'accepter, mais je me défie de ma mémoire, si mon état ne s'améliore pas. » Ce qui est également certain, c'est que, dans les dix dernières années de sa vie, il a écrit une tragédie, un poème sur la *Création*, sa *Jérusalem* réformée par lui-même, et que dans ces ouvrages, très méthodiquement composés, on ne découvre aucune trace de folie, aucune contradiction, aucune incohérence de pensée ou de langage, rien qui trahisse le désordre de l'esprit.

On ressentait à converser avec ce fou autant d'étonnement qu'à le lire. En 1587, les jeunes princes de Sermonette, très désireux de le connaître, se firent présenter à lui; ils le quittèrent émerveillés « de la solidité de sa doctrine. » Ils ne furent pas les seuls: quiconque était admis dans sa société constatait qu'il pouvait discourir pendant des heures sans déraisonner. Lorsqu'il habitait Naples, un jour qu'il avait longuement et doctement disserté, quelqu'un se prit à dire : « Comment a-t-on pu croire qu'il ait jamais été privé de sa raison ? » Il avait entendu, et se retournant, il dit avec douceur : « Ne vous étonnez pas, messieurs. Sénèque ayant dit que dans ce monde il fallait naître roi ou fou,

ne pouvant aspirer au premier de ces états, j'ai voulu m'essayer dans le second. » Une autre fois, se trouvant dans la société de plusieurs gentilshommes, comme il était demeuré longtemps silencieux, l'un d'eux fit tout bas la remarque que les longs silences sont un symptôme de dérangement d'esprit; à quoi, sans se fâcher, il répondit en souriant : « Vous vous trompez, jamais fou ne sut se taire. »

Qu'était-ce au fait que la folie du Tasse? Il s'en est souvent expliqué lui-même dans ses lettres, et personne ne saurait mieux nous renseigner que lui. Tout d'abord, il était sujet à des hallucinations de la vue et de l'ouïe. Il voyait de petites flammes jaillir de ses yeux; il entendait des bruits étranges, des coups de sifflet, des tintemens de clochettes, des grincemens d'horloges, des voix d'hommes, de femmes, d'enfans et d'animaux, des rires sarcastiques: on criait à son oreille les noms de Paolo, de Giacomo, de Girolamo, de Francesco, de Fulvio. Ajoutez à cela des vapeurs, des fumées à la tête, des chaleurs au cerveau, des douleurs d'entrailles, des rongemens d'estomac. Ses incommodités et les bruits qu'il ne pouvait s'empêcher d'entendre le troublaient dans son travail, et lui causaient, nous dit-il, des accès de fureur, des frénésies.

Il attribuait souvent ses hallucinations à l'action secrète de puissances démoniaques. Comme les néo-platoniciens, nombre d'hommes de la Renaissance, Ficin, Pic de la Mirandole et bien d'autres, qui ne furent jamais fous, avaient cru aux démons, à l'influence des planètes, à la magie blanche et noire. Le Tasse y croyait aussi, et c'est pour cela que dans sa *Jérusalem* il a décrit avec une si merveilleuse netteté les complots, les enchantemens, les opérations des esprits; ce n'est pas une machinerie de poète, ce sont les visions d'un croyant. Il affirma plus d'une fois qu'on lui avait jeté un sort, que des enchanteurs se plaisaient à le tourmenter, qu'il était ensorcelé, *ammaliato*. Il y avait à l'hôpital Sainte-Anne des rats qui menaient grand tapage; il les tenait pour des possédés. Un invisible lutin lui jouait toute sorte de tours. Une lettre qu'il avait reçue la veille a disparu, c'est le follet qui l'a dérobée, et demain ce même follet lui volera une assiette de fruits, une paire de gants, des livres serrés dans un coffre fermé à clé. Il a des retours de bon sens, et il s'efforce de se persuader que son imagination l'égare, qu'il se forge des monstres; mais il en revient bientôt à croire qu'il y a quelque chose de diabolique dans son affaire. — « Je suis presque certain d'être ensorcelé, » répète-t-il, et il déclare que, pour guérir de ses maux, il aurait besoin non seulement d'un médecin et d'un confesseur, mais d'un habile homme qui ait le secret de conjurer les esprits, d'exorciser les démons.

S'il doutait par momens de l'existence du follet qui lui dérobait ses lettres, il ne douta jamais du mauvais vouloir des hommes à son égard, de leurs conspirations occultes contre Torquato Tasso, et que des envieux ne l'eussent perdu dans l'esprit du duc Alphonse, qui, devenu irréconciliable, appesantissait sa main sur lui. Il était atteint de la plus inguérissable des folies, la manie de la persécution, dont ses hallucinations étaient à la fois l'effet et la cause, accompagnée d'une crainte incessante d'être empoisonné, qui sera le tourment de sa vie. Sa mère, la belle Porcia dei de'Rossi, s'était éteinte en quelques heures le 13 février 1556, et le bruit s'était répandu que sa mort n'avait pas été naturelle. Quoi qu'en pensât son fils, il vivait dans un temps où l'on se débarrassait volontiers de ses ennemis par des moyens expéditifs. Quand il fut sorti de l'hôpital, les hallucinations devinrent plus rares ou cessèrent; mais il se défiera toujours des empoisonneurs. Son ami Cataneo était convaincu qu'il avait détruit sa santé et avancé sa fin par l'abus des antidotes : « L'imagination frappée, tourmenté par ses soupçons, se figurant que sa vie était sans cesse menacée, il se bourrait de thériaque, d'aloès, de casse, de rhubarbe, d'antimoine, qui lui brûlèrent et consumèrent l'estomac. » L'année de sa mort, son médecin lui ayant ordonné une potion qui lui parut suspecte, il exigea que son domestique la prît, et comme ce ténébreux docteur s'apprêtait à lui tâter le pouls, s'armant d'une de ses pantoufles, il lui en donna un grand coup sur les doigts. Il est vrai que peu après il se raccommoda avec lui et lui promit de l'immortaliser dans ses vers.

Ce n'est pas seulement aux empoisonneurs, aux médecins suspects, aux intrigans de cour et aux princes fantasques qu'il en a; l'Église lui fait peur. Le 17 juin 1577, le résident de Toscane à Ferrare écrivait au grand-duc François :

« Le Tasse est atteint d'une maladie d'esprit toute particulière: il est tourmenté par la persuasion de s'être rendu coupable d'hérésie comme par la crainte qu'on ne l'empoisonne, cas digne de pitié, vu son mérite et ses grandes qualités. » Il se croit sans cesse à la veille d'être cité, traduit devant le Saint-Office. En vain l'Inquisition elle-même s'applique à le rassurer, l'inquiétude le ronge. Il est allé se confesser à l'inquisiteur de Ferrare, qui l'a calmé et absous; cette absolution lui paraît insuffisante, il veut obtenir celle de l'inquisiteur de Bologne; si on le lui permet, il partira pour Rome, il ira implorer la miséricorde du Pape. Torturé par ses scrupules, il désavoue ses chefs-d'œuvre, qui peuvent fournir des armes contre lui. Il délaisse Aristote et Platon pour se plonger dans de pieuses lectures. Il ne sera content que lorsqu'il aura refait, expurgé sa *Jérusalem*. Dans cette épopée, désor-

mais purifiée de tout ce qui pouvait déplaire à l'Église, il n'y a plus ni amours ni magiciens, et il écrira : « Je suis très affectionné à mon poème réformé. J'ai retiré ma tendresse au premier comme font les pères qui renient un fils rebelle et soupçonné d'être le fruit d'un adultère. »

Un jour que Rousseau traversait le village de Clignancourt, il rencontra un enfant qu'il embrassa et à qui il donna de quoi acheter des brioches. S'étant informé qui était son père, l'enfant le lui montra qui reliait des tonneaux : « J'étais prêt à aller lui parler, quand je vis que j'avais été prévenu par un homme de mauvaise mine, qui me parut être une de ces mouches qu'on tient sans cesse à mes trousses; tandis que cet homme lui parlait à l'oreille, je vis les regards du tonnelier se fixer sur moi d'un air qui n'avait rien d'amical. » Si Rousseau avait cru à la magie et aux enchanteurs, il aurait pris ces mouches qu'on tenait à ses trousses pour des êtres surnaturels. Je ne sache pas qu'il ait jamais eu d'hallucinations, mais il extravagua souvent. Son cas ressemble à celui du Tasse en ce que sa maladie d'esprit fut une de ces manies circonscrites et localisées, qui n'empêchent pas un homme de raisonner à merveille, quand on ne touche pas à sa partie malade et qu'il n'entend plus tinter les grelots de sa marotte.

Ce qui fit paraître l'aventure du Tasse plus bizarre encore, c'est qu'achevée en 1575, sa *Jérusalem* ne fut publiée qu'en 1580 lorsqu'il était depuis un an à l'hôpital Sainte-Anne. On put croire que quand il écrivait quelques-uns des plus beaux vers qu'ait jamais composés un poète italien, il avait déjà perdu la raison. La folie ne naît pas tout d'un coup, elle s'annonce de loin, elle se prépare. Celle du Tasse semble avoir éclaté l'année même où il termina son poème, et je suis tenté de croire qu'elle attendait, pour se déclarer, que, privé de la distraction suprême qui l'enlevait à ses idées noires, sa seule affaire fût de s'occuper du Tasse, de ses espérances, de ses prétentions et de ses déconvenues. Du jour où il ne vécut plus dans la société des Tancrède, des Renaud, des Herminie, des Armide, dans ce monde des fictions délicieuses qui font oublier la vie, retombant sur lui-même, tout entier à ses chagrins, ruminant ses ennuis, réalisant, grossissant ses fantômes, son esprit s'égara. Tout ce qui tire l'homme de soi l'éloigne de la folie; il s'en rapproche dès qu'il s'enferme en lui-même. La manie de la persécution provient toujours d'une exaltation, d'une hypertrophie du moi. S'oublier est le secret du bonheur aussi bien que de la vertu, et c'est un point sur lequel s'accordent les épicuriens et les ascètes.

Les experts qui avaient décidé qu'on ne peut avoir le cerveau malade et composer des dialogues philosophiques où tous les

raisonnemens sont suivis, où toutes les idées s'enchaînent, prouvaient qu'ils étaient peu versés dans la science de l'aliénation mentale ou que cette science était encore très courte. Cependant un écrivain de génie, contemporain du Tasse, a tracé dans un livre admirable l'immortel portrait d'un hidalgo de la Manche auquel les romans de chevalerie avaient renversé l'esprit, et qui se piquant de faire revivre en sa personne Amadis et Roland, ne laissait pas de raisonner à merveille sur tout sujet où sa passion et sa chimère n'avaient rien à voir. Lorsqu'il eut mené à bonne fin la mémorable aventure des lions, un témoin de son exploit, don Diego de Miranda, honnête gentilhomme campagnard, s'écria : « Est-il rien de plus insensé que de se mettre sur la tête un casque plein de fromages et d'aller s'imaginer que les enchanteurs vous ramollissent la cervelle? » Mais don Quichotte ayant disserté doctement sur l'éducation que les pères doivent donner à leurs enfans, étonné d'entendre sortir de la même bouche tant d'extravagances et de sagesses : « C'est le plus sage des fous, pensa don Diego, à moins qu'il ne soit le plus fou des sages. » Il l'emmena dans sa maison, où ce chevalier errant passa quatre jours, tenant des discours fort sensés, interrompus par de brusques échappées de folie. « Notre homme vient de se trahir, se disait Lorenzo, fils de don Diego, qui l'observait avec beaucoup d'attention; malgré tout, c'est un fou remarquable. » Lorenzo, qui était ou se croyait poète, lut ses vers à don Quichotte, lequel lui fit des remarques si justes qu'il répondit : « J'espérais trouver Votre Grâce en défaut, et vous m'échappez toujours au moment où je crois vous tenir. » Mais le jour où il prit congé de ses hôtes, don Quichotte leur expliqua comment il arrive que les chevaliers errans deviennent empereurs en un tour de main, de quoi le père et le fils conclurent que décidément c'était un fou fieffé, mais qu'il ne l'était plus quand il oubliait sa marotte.

Ceux des contemporains du Tasse qui consentaient à admettre qu'on pût faire de beaux vers et avoir l'esprit dérangé donnaient dans un autre excès. Se souvenant que les anciens qualifiaient de fureur divine l'inspiration poétique, ils inclinaient à croire, comme le Père Grillo, qu'un grain de folie n'a jamais rien gâté, que la démence et la poésie sont sœurs. « Qui ne sait, disait Montaigne, combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avec les gaillardes élévations d'un esprit libre? » Un illustre historien, de Thou, que l'aventure du Tasse avait rendu pensif, l'expliquait en avançant « que ce qui égare ou hébète les intelligences communes rend les âmes de poètes plus hardies et plus fécondes, plus vives dans leurs inventions, plus riches en images, et que leur insanité se change en un divin enthousiasme, *œstrus divinus*. » C'est dire

en d'autres termes que le génie est une névrose, opinion chère aux gens qui ont des vapeurs, mais l'expérience l'a plus d'une fois démentie. Tout ce qu'a écrit le Tasse depuis sa sortie de l'hôpital donne tort au bon Père Grillo, à l'ingénieux Montaigne et au grave de Thou. Le *Torrismondo* est une tragédie imitée des Grecs, fort ennuyeuse et fort déclamatoire, indigne et de Sophocle et du Tasse. On sent dans ses *Rimes sacrées* l'effort ingrat d'une âme qui se violente et ne croit que parce qu'elle veut croire. Son poème de la *Création* est une composition froidement correcte. Quant à la seconde *Jérusalem*, cette fille légitime qu'il préférait à l'autre, c'est l'œuvre d'un pénitent qui ne peut se pardonner d'avoir eu du génie et qui expie son crime en mortifiant sa muse, en lui faisant porter le sac et le cilice. Ce qui manque aux vers de son âge mûr, ce n'est pas le bon sens, c'est l'inspiration, c'est le soleil.

Tout fut-il imaginaire dans les malheurs du Tasse? C'est une question. Quand il se plaignait de sa destinée, n'aurait-il dû se plaindre que de lui-même? Ne s'est-il rien passé qui ait pu fournir des occasions ou des prétextes à la manie cruelle qui fut son supplice? M. Solerti incline à le croire; il considère le poète qu'il aime comme l'artisan de ses propres infortunes, *il fabbricatore costante della propria infelicità*. Si j'osais entrer en contestation avec ce critique si clairvoyant, si consciencieux, si bien informé, si maître de son sujet, je lui reprocherais d'être trop absolu dans son affirmation. Il y a des choses que les chroniques ne disent pas, qui ne laissent aucune trace dans les archives, des détails insignifians peut-être, dont s'affecte vivement une âme trop sensible qui a la faiblesse d'attacher une importance extrême aux détails.

Il m'est difficile d'admettre qu'un homme qui avait à la cour de Ferrare une situation privilégiée, un homme logé, nourri, pensionné à la seule charge de faire des vers, n'eût pas beaucoup d'envieux, n'excitât pas la jalousie de ceux qui devaient partager leur temps entre leurs occupations favorites et le service du prince. Oublions toutes les doléances dont il a plus tard rempli ses lettres; prenons-le dans son beau temps, dans les jours de son heureuse et florissante jeunesse, dans l'âge des espérances et des illusions : quelle peinture a-t-il faite des cours? « Défiez-vous, dit Mopsus dans l'*Aminta*, des médisans et des médisances, défiez-vous des sorcières qui par leurs incantations font tout voir et tout entendre de travers, et changent les diamans en verroterie, l'argent en cuivre; défiez-vous des murs qui ont une voix et des oreilles, des murs qui répondent à ceux qui parlent et qui ne tronquent pas les paroles comme fait l'écho dans les forêts, mais les répètent tout entières en y ajoutant ce qui ne fut pas dit. Tré-

pieds, tables, bancs, sièges, châlits, courtines, meubles de chambres, de salons, ils ont tous une langue et crient toujours. » Ces échos perfides n'ont-ils jamais joué de méchans tours à un étourdi qui avait le cœur léger, la parole libre et téméraire? « J'ai vécu jadis à Memphis, dit le vieux berger à Herminie : j'y servis le roi et, quoique simple gardien de ses jardins, j'ai connu les iniquités des cours. Soupirant après la paix de l'âme, je suis venu la chercher dans les bois. » Le Tasse a souvent maudit les cours, mais il ne s'est jamais enfui dans les forêts, étant de ces hommes qui préfèrent les maladies aux remèdes. Ce qui est certain, c'est que, dès son arrivée à Ferrare, il y a souffert, et j'ai peine à croire que personne ne l'y ait aidé.

Je veux que le duc Alphonse II ne fût point un tyran. Ce n'est pas assurément par un caprice cruel qu'il a mis le Tasse à l'hôpital, et il faut reconnaître qu'à plusieurs reprises il accorda à son prisonnier quelques douceurs; mais on ne voit pas qu'il lui ait jamais donné pendant sa captivité aucune marque de sympathie ou de compassion, et quand il lui rendit sa liberté, il refusa de le recevoir, le laissa partir sans l'avoir vu. A la vérité, le Tasse lui avait causé de sérieux désagrémens. Feudataire du Saint-Siège, il était tenu à beaucoup de prudence. A son avènement, il avait dû renvoyer en France sa mère Renée, calviniste endurcie. Il savait que Ferrare était une ville mal notée, que l'Inquisition avait les yeux sur elle; et voilà que son poète, le chantre officiel de sa gloire se déclarait suspect d'hérésie. Il cherchait à l'empêcher de se confesser, « parce que dans ses confessions le malheureux avait coutume de dire toute espèce de choses et de se répandre en un torrent de folies. » M. Solerti nous apprend que cet indiscret ne se contentait pas de se dénoncer lui-même à l'inquisiteur; il lui donnait à entendre qu'il y avait beaucoup d'hérétiques à la cour, il prononçait ou murmurait des noms.

Ce fut sûrement une des raisons qui déterminèrent Alphonse II à le faire enfermer; ce fou devenait dangereux. Mais sans être un tyran, on peut avoir l'âme peu tendre, et manquer de cette générosité qui ne néglige rien pour dissiper les ombrages, pour guérir les blessures d'une imagination frappée. Le 22 mars 1578, lorsque le Tasse, qui s'était enfui de Ferrare, demandait à y revenir, le duc écrivait à deux de ses agens diplomatiques la lettre suivante : « En ce qui concerne le Tasse, nous voulons que vous lui déclariez tous les deux en toute franchise que s'il est disposé à nous revenir, je consentirai à le reprendre; mais il doit reconnaître au préalable qu'il est plein d'humeur maligne, comme le prouvent ses soupçons touchant des haines et des persécutions auxquelles il serait en butte, lesquels soupçons ne proviennent que de ladite

humeur. Il lui est tombé dans l'imagination que nous voulions le faire mourir; on peut croire que, si nous avions jamais eu pareille fantaisie, l'exécution nous eût été facile. » Étrange façon de rassurer un homme qui craint qu'on ne l'empoisonne, et à qui on fait savoir par deux ambassadeurs que c'est la chose du monde la plus aisée! — Eh quoi! pouvait lui dire le Tasse, vous y avez donc pensé?

A l'égard de l'Inquisition, qui ne lui fit jamais de mal, les terreurs que lui inspirait le Saint-Office étaient-elles purement chimériques? Ce latitudinaire, qui avait eu dans sa jeunesse des crises de doute et de mécréance, qui, platonicien par le tour de son esprit, était dans la conduite de sa vie un zélé disciple d'Épicure, donnait-il une preuve d'aliénation mentale en se mettant en règle avec l'Église? Il avait eu la funeste idée de soumettre sa *Jérusalem* à l'examen de rigides orthodoxes, qui y trouvèrent beaucoup à redire et lui reprochaient d'avoir mêlé le profane au sacré. « Lorsque j'eus dépassé le milieu de mon poème, et que je commençai à soupçonner combien ce siècle tient les âmes à l'étroit, *la stretteza de'tempi*, je songeai à l'allégorie comme à un moyen d'aplanir bien des difficultés. » Mais ses allégories elles-mêmes risquaient de paraître suspectes. « Heureusement, il n'y a pas dans mon poème d'amours qui finissent bien, et cela doit suffire pour que ces gens-là les tolèrent. Les amours d'Herminie semblent seules avoir un heureux dénouement, je voudrais leur donner aussi une fin édifiante, et l'amener non seulement à se faire chrétienne, mais à prendre le voile. Je sais que cela ne pourra se faire qu'aux dépens de l'art; mais que m'importe de plaire un peu moins aux connaisseurs, pourvu que je déplaise un peu moins aux scrupuleux? »

Il vivra désormais dans les perplexités; toutes les concessions qu'il fait aux scrupuleux sont condamnées par sa conscience d'artiste; rien n'est plus propre que ces éternels combats à détraquer le cerveau d'un poète. Un jour il prendra son parti, et sacrifiant ses convictions à sa sûreté, il répudiera ses idolâtries : c'est à Rome qu'il ira chercher ses protecteurs, et il captera leurs bonnes grâces en ne travaillant plus qu'à la gloire de Dieu et à l'édification de son prochain. Loin, bien loin les jardins d'Armide! Il consacrera un chant tout entier de sa nouvelle *Jérusalem* à la description d'un paradis sensuellement mystique, où il assigne des places d'honneur aux papes rigoristes. Faut-il qualifier sa prudence de pusillanimité morbide? Avant de répondre à cette question, il est bon de se rappeler que trois ou quatre ans après sa mort, Giordano Bruno, arrêté à Venise, était livré au Saint-Office et brûlé vif comme hérétique.

IV

Quoi qu'il y ait eu de réel dans les monstres que se forgeait le Tasse et dans ses chagrins plus ou moins imaginaires, on connaît des hommes plus malheureux que lui qui n'ont pas perdu la raison. Les médecins aliénistes du XVIe siècle en savaient assez pour avoir posé en principe que toute tête qui se détraque est une machine naturellement sujette à se déranger, et qu'on ne devient fou que lorsqu'on a une propension native à le devenir. En 1586, comme nous l'apprend M. Solerti, le célèbre Jean-Baptiste de la Porta, qui avait vécu quelque temps avec le Tasse et l'avait connu jeune, affirmait qu'il avait toujours eu le regard d'un fou ; que ses yeux humides, *oculi subfluidi*, dénotaient un penchant marqué à l'érotisme et à la démence. Trois ans auparavant, un insigne jurisconsulte ferrarais avait déclaré que le prisonnier de l'hôpital Sainte-Anne, *qui in ædibus Divæ Annæ bacchatur in vesania*, devait sa maladie « à une surabondance d'humeur et de bile chaude qui avaient, non seulement assiégé, mais pris d'assaut le domicile de son âme. » C'est ainsi que, plus tard, les médecins chargés de diagnostiquer le mal de M. de Pourceaugnac, le déclareront atteint de mélancolie hypocondriaque, procédant du vice de la rate, « dont la chaleur et l'inflammation portent au cerveau beaucoup de fuligines épaisses et crasses et causent dépravation aux fonctions de la faculté princesse. » Ils en concluront que pour remédier à cette pléthore obturante, à cette cacochymie luxuriante, le malade doit être « phlébotomisé et désopilé libéralement. » Hélas! le Tasse fut libéralement saigné et purgé par ses médecins, et il eut jusqu'à sa mort des déraisons intermittentes.

N'en déplaise aux médecins et aux jurisconsultes du XVIe siècle, ce qui prédispose à la folie plus que la surabondance des humeurs chaudes, c'est la faiblesse de l'âme. La folie est moins un trouble de l'esprit qu'une infirmité du caractère, une maladie de la volonté. Tout désir violent est une démence commencée, et qui n'a éprouvé de violens désirs? Les rêves inquiets sont un délire passager, et qui n'a formé des souhaits incohérens? Qui n'a jamais été obsédé par l'incessant retour de certaines images terribles ou attirantes? Mais notre volonté a eu la force de les écarter, de les repousser, de se soustraire à leur tyrannie. La folie n'éclate que du jour où l'homme se prête à ses illusions, qui lui extorquent son consentement. Le Tasse qui, dans ses momens lucides, se jugeait avec une remarquable clairvoyance et en savait plus long que ses médecins, disait un jour : « Je suis frénétique, et presque

toujours troublé par des fantômes et plein d'une infinie mélancolie. Néanmoins, par la grâce de Dieu, je peux quelquefois refuser mon adhésion, *cohibere assensum*, et c'est en cela que consiste la sagesse, comme le pensait Cicéron. » Mais sa volonté ne se refusait pas longtemps à sa folie ; alliant à une imagination ardente une incurable débilité de caractère, il adhérait, il consentait, il acquiesçait, il renonçait à se défendre. A ses courtes résistances succédaient de longs abandonnemens, et il s'enfonçait dans sa misère.

Trois ans avant sa mort, en 1592, il dira : « Je ne veux plus ni servir, ni composer, ni vivre à la mode d'autrui, ni faire ou souffrir quoi que ce soit qui me déplaise. Ce qu'il me faut, c'est l'honneur dans le plaisir et le plaisir dans l'honneur... » Il l'avait dit et redit : *Onor piacevole e piacere onorato*, telle fut en tout temps sa devise.

Il eut dès sa jeunesse la manie des grandeurs : « Il n'y a pas de baron ni de ministre du duc, pour haut placé qu'il soit, qui me trouve disposé à lui porter respect, et notre grandissime lui-même, le Montecatino, s'apercevant de ma morgue, s'empresse souvent de me saluer le premier, à quoi je réponds avec tant de hauteur et de gravité qu'on me prendrait pour un Espagnol. Les bonnes gens disent : D'où lui est venue tant d'arrogance? A-t-il trouvé un trésor? Depuis mon retour, je n'ai dîné que deux fois hors du logis, et encore me suis-je fait prier ; en revanche, j'ai accepté sans façons la place d'honneur au haut bout de la table. J'ai fait examiner ma nativité par trois astrologues. Sans me connaître, ils ont déclaré tout d'une voix que j'étais un grand homme de lettres, et ils me promettent une très longue vie et la fortune la plus éclatante... Je tiens pour certain de devenir un grand homme, et je fais montre de mes grandeurs comme si je les possédais déjà. » Bien des années plus tard : « Je suis ambitieux, mais j'en ai le droit, car il n'y a en moi aucun défaut qui ne soit tempéré par la raison. Je ne puis vivre dans une ville où tous les nobles ne me cèdent pas la première place ; j'entends tout au moins qu'ils m'autorisent à aller de pair avec eux en tout ce qui concerne les démonstrations extérieures... Je ne refuse aucun hommage, ni même les titres qui ne m'appartiennent pas, ni les suprêmes honneurs, ni les suprêmes louanges, ni les adulations démesurées : il me semble que ce serait refuser la vie. »

Si dans ses prospérités il exige qu'on lui rende de grands respects, qu'on le traite en roi, il entend dans ses malheurs que, toute affaire cessante, l'univers s'occupe de lui ; que princes et princesses, gentilshommes et bourgeois, cardinaux et souverains-pontifes s'intéressent à Torquato Tasso, s'apitoient sur ses dis-

grâces. La folie des grandeurs conduit fatalement à la manie de la persécution. Qu'un jour le salut de Montecatino soit plus court, qu'un jour on ne le fasse pas asseoir au haut bout de la table, qu'une princesse ait des distractions en lui parlant, que le duc, préoccupé d'une affaire d'État, soit plus avare de ses sourires, ou qu'un de ses amis, fatigué de ses éternelles doléances, lui représente que son malheur est peut-être moins réel qu'il ne le croit, il se dira persécuté, et il s'en prendra ou à la méchanceté des hommes ou à la malice des enchanteurs.

Avide d'honneurs, il recherche aussi les plaisirs. Il exige qu'on lui fasse une vie douce, brillante, agréable, infiniment variée. Il est impatient de tout joug, de toute règle; il ne peut souffrir aucune gêne; il ne saurait dormir que sur un lit de roses: si l'une de ces roses fait un pli, il aura le cauchemar et se plaindra de son destin. Quoiqu'il aimât Platon et qu'il ait tâché d'aimer les Pères de l'Église, il eut toujours l'imagination épicurienne, et tout ce qu'elle lui promettait, il voulait le posséder sur l'heure. — « Jeunes gens, dit la sirène des jardins d'Armide, celui-là seul est sage qui cherche ce qui lui plaît et cueille le fruit dans sa saison; c'est le cri de la nature: serez-vous sourds à ses leçons?... Cueillons la rose au matin, ce soir elle sera fanée. »

Cogliam d'Amor la rosa.

Son plus grand malheur fut d'être né de parens riches, dont l'Espagne confisqua les biens, et qui, subitement appauvris, ne lui laissèrent qu'un très maigre héritage. Le souvenir de son enfance choyée, de cette maison luxueuse dont il avait goûté les douceurs et l'abondance, l'a toujours poursuivi, et il n'a jamais su renoncer à rien, se déprendre de rien, se retrancher sur rien. Le bonheur tel qu'il l'avait connu se composait d'une foule de détails; qu'un seul vienne à manquer, ce ne sera plus le bonheur. Réduit à la mendicité, mettant sa fierté sous ses pieds, il demandera qu'on mette beaucoup de beurre sur son pain, qu'on ne refuse à son indigence aucune des superfluités qui sont pour lui des besoins. Il lui faut un cheval, il lui faut de l'argenterie: « Seigneur Vittorio, donnez-moi cette coupe, je meurs d'envie de l'avoir, on ne m'ôtera pas cette coupe de l'esprit. » Il lui faut aussi un domestique: « Quand je suis né, mon père était riche; ma mère ne m'a pas appris à me servir moi-même. » Il voudrait que ce domestique eût les plus rares qualités et pas un défaut, que ce serviteur aussi intelligent que dévoué reconnût au flair, *a naso*, les fâcheux, les éconduisît adroitement, ouvrît toutes ses lettres, ne lui fît voir que celles qui sont accompagnées d'un don ou d'une promesse, brûlât les autres et ne laissât jamais arriver jusqu'à

lui « une nouvelle de mort ou d'autres catastrophes qui lui rempliraient l'âme de mélancolie. »

Non seulement il attend trop des hommes et des choses; personne n'eut jamais l'humeur plus inégale, plus mobile, plus journalière; personne ne fut plus prompt à se donner et à se reprendre, à passer de l'engoûment au dégoût. Il veut et ne veut plus; ce qu'il aimait hier lui déplaît aujourd'hui. « N'allez pas croire que le Tasse haïsse votre paternité, écrivait le Père Grillo au Père Gualengo, et si elle le croit, qu'elle n'ait garde de s'en affliger, mais plutôt qu'elle s'en réjouisse; car s'il vous hait aujourd'hui, c'est signe qu'il vous chérira demain, tant son infirmité le rend muable. » Personne non plus n'eut le pied si léger, ne poussa si loin la manie de changer d'air et de pays. Ferrare lui était apparue comme un séjour enchanté, comme un lieu de délices, où les ruisseaux charriaient de l'or, où les perles avaient plus de brillant que partout ailleurs, où les diamans n'étaient jamais faux ni les apparences jamais trompeuses, où tous les hommes étaient bons, où toutes les femmes étaient belles, où toutes les paroles étaient vraies, et quoi que lui dît son prince, il avalait tout doux comme lait. Il avait rêvé, il se réveille, et Ferrare est un enfer, où l'on est tourmenté par les démons. Il n'y pourrait rester sans mourir; il part, il s'enfuit, et à peine échappé de sa galère, il ne pense qu'à y retourner. « Mon paradis, pouvait-il dire, c'est l'endroit où je ne suis pas. » On s'étonne qu'il ne se soit trouvé en Italie aucun Mécène assez généreux pour lui faire un sort et un nid. Mais le moyen de contenter un inconstant dont les désirs sont des fantaisies changeantes, suivies de soudains repentirs, un insatiable qui n'estime que ce qu'il n'a pas et méprise ce qu'il a? « Le fond de sa nature, a dit fort justement M. Solerti, était l'impossibilité d'être content, l'*incontentabilità*. »

Bernardo Tasso écrivait à sa femme Porcia : « Vous savez comment en usait notre fils Torquato dans son enfance; lorsqu'on lui ôtait un fruit des mains, de dépit il jetait les autres à terre, se refusant ainsi toute consolation. » Tel il était dans son enfance, tel il sera toujours, et jusqu'à la fin il aura les déraisons d'un enfant gâté, qui dit : Tout ou rien. C'est le sort des esprits romanesques, et il fut le plus romanesque des hommes. Ne nous en plaignons pas; s'il avait moins aimé les romans, la *Jérusalem* n'aurait pas pour nous ce charme tout particulier que nous ne retrouvons au même degré dans aucun autre poème. Ce qui nous ravit dans l'Arioste, c'est avec l'art infini du conteur son incomparable virtuosité, son humeur libre et sereine; qu'il narre des batailles ou des amours, il se joue de son sujet, et quand il feint l'enthousiasme, la secrète ironie qu'il y mêle nous avertit qu'il

ne prend rien au pied de la lettre, qu'il n'est dupe ni de Roland, ni de Roger, ni d'Angélique, que ces grands tragédiens nous donnent la comédie, et qu'il est lui-même le plus merveilleux montreur de marionnettes que l'Italie et le monde aient produit. Ce qui nous enchante dans le Tasse, c'est le sérieux et l'ingénuité de son inspiration, c'est sa franchise, c'est sa candeur. Il se livre, il s'abandonne; il a mis dans son poème, qui est un roman en vers, son âme, son cœur, ses souvenirs, ses espérances, ses rêves, ses chimères, le Tasse tout entier.

Sa sincérité l'a fait grand poète, c'est elle aussi qui plaide en faveur de l'homme et nous rend indulgens pour ses défauts, compatissans pour ses misères. Il avait ce parfait naturel qu'on rencontre plus souvent en Italie qu'en tout autre pays. Quoi qu'il fût, il était lui et se donnait pour ce qu'il était. On ne saurait lire sa correspondance sans éprouver pour lui la sympathie qu'inspirent toutes les âmes parfaitement vraies. Quand il a perdu le sens, ses lettres sont longues, pleines de redites, rien n'est plus monotone que les litanies et les rabâchages de la folie; puis tout à coup il réussit à se ravoir, il se possède, le jour luit dans sa tête, et il instruit son propre procès comme le plus perspicace des juges : « La cause de mon mal est la douceur des mets dont je me suis délecté jusqu'à l'excès dans ma jeunesse, prenant l'assaisonnement pour la nourriture, *prendendo il condimento per nutrimento.* » S'il connaissait son mal, il ne pouvait ni ne voulait en guérir. Par une fatalité de nature, il concevait la vie comme une fête ou comme une matinée de mai toute parfumée de lilas et de roses. Il lui était impossible de comprendre qu'elle n'est qu'un à peu près, que toute médaille a son revers, que toute joie a sa rançon, que le seul remède radical aux petits chagrins est une grande douleur qui les anéantit, que dans ce monde le bonheur lui-même a besoin d'être consolé, qu'heureux ou malheureux, l'homme doit se venir en aide et adoucir par ses acceptations les refus de sa destinée. Une femme, qui sans avoir le génie du Tasse a le cœur plus viril et met son esprit au service de sa raison, écrivait dernièrement : « Ma dernière coquetterie sera pour mon courage, car je prévois qu'il sera mon dernier ami ici-bas. »

V. Cherbuliez.

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ANGLAISES

LA PHILOSOPHIE DE M. BALFOUR

Les Anglais ont toujours eu à un très haut degré le goût des discussions théoriques; et rien ne leur plaît davantage qu'une belle controverse, longuement poursuivie à grand renfort d'objections, de réponses, et de contre-réponses. Le « livre de l'année, » *the book of the year*, celui que tout le monde est tenu d'avoir lu, ce n'est point chez eux, comme d'ordinaire chez nous, un roman, mais plutôt quelque gros traité de morale ou de théologie, à moins encore que ce ne soit un roman philosophique, du genre de ceux de Mrs Humphry Ward, où chaque personnage semble avoir été créé surtout pour réfuter, ou pour énoncer, ou pour symboliser une idée. Mais je ne crois pas que même le fameux *Robert Elsmere* ait produit en son temps une impression aussi forte, soulevé d'aussi vifs et bruyans débats, que le nouvel ouvrage de M. A. J. Balfour, *les Fondemens de la Croyance*. Depuis trois mois qu'il a paru, journaux et revues n'ont cessé de s'en occuper; déjà M. Huxley, M. Wallace, le révérend Martineau, l'archidoyen Farrar, déjà les principaux savans, philosophes et théologiens anglais sont intervenus dans la discussion, en attendant qu'y interviennent à leur tour M. Spencer, et peut-être M. Gladstone. Et l'année finira avant qu'on ait fini de s'émouvoir de ce livre de métaphysique, où il n'est question que des premiers principes et de la cause première.

Cette émotion tient sans doute, en grande partie, à la personne même de M. Balfour. Comme le dit M. Stead dans la *Review of Reviews* : « M. Balfour ne peut manquer de jouer un jour dans l'histoire d'An-

gleterre un rôle pour le moins aussi important que celui de M. Gladstone. Lui seul, en tout cas, est de taille à le jouer. Les préventions et les antipathies qu'il avait d'abord suscitées sont désormais apaisées; et ses adversaires politiques eux-mêmes doivent reconnaître en lui le *leader* le plus habile qu'ait eu la Chambre des Communes, depuis le temps de sir Robert Peel. L'adresse de ses reparties, sa souplesse et son égalité d'humeur dans le maniement des hommes, sa probité et son désintéressement, toutes ces précieuses vertus lui ont valu autant de respect dans le parti opposé que d'affection dans le sien. Il a apporté aux mesquines discussions parlementaires quelque chose de l'âme chevaleresque des anciens paladins. » Et M. Stead ajoute : « Ainsi nous savions déjà que M. Balfour était un politicien habile, un orateur brillant, un administrateur sagace; et nous savions encore qu'il était un de nos meilleurs *essayistes*. Mais rien de ce qu'il nous avait fait voir jusqu'ici ne nous avait préparés à l'extraordinaire ensemble de qualités littéraires que nous avons trouvé dans ses *Fondemens de la Croyance*, à cet éclat de style, à cette hardiesse de pensée, à cette sérénité noble et sage, à cette verve mordante, ni surtout à cette habileté vraiment géniale dans le choix des exemples, qui projette sur les questions les plus abstruses de la métaphysique un clair rayon de vie et de poésie. »

Peut-être M. Stead va-t-il un peu loin dans l'éloge. Et peut-être aurait-il été moins étonné de voir réunies dans ces *Fondemens de la Croyance* tant de belles qualités littéraires, s'il avait pris la peine de lire, ou de relire, les ouvrages précédens de M. Balfour, son essai sur la *Religion de l'Humanité*, son *Apologie du doute en matière de philosophie*. Il y aurait retrouvé les mêmes qualités, employées à défendre des idées semblables. Et il y aurait retrouvé le même défaut, un défaut que M. Balfour partage d'ailleurs avec la plupart des théoriciens anglais : raisonneur subtil, adroit dans l'attaque et prompt à la riposte, se mouvant en outre dans les questions générales avec une aisance et une souplesse remarquables, M. Balfour ne sait pas composer. Il donne, en vérité, à son argumentation toutes les apparences d'un plan rigoureux, multipliant les titres et les sous-titres, s'arrêtant vingt fois pour résumer ce qu'il a déjà établi et indiquer ce qui lui reste à établir encore; mais avec tout cela jamais nous ne parvenons à saisir clairement l'ordre total de ses idées, ni à comprendre pourquoi, ayant commencé de traiter un sujet, il s'interrompt pour y revenir quelques chapitres plus loin.

Mais tous ces écrits philosophiques de M. Balfour nous prouvent, en revanche, combien il y a dans l'esprit anglais de goût et d'aptitude pour les raisonnemens abstraits, combien ce peuple de positivistes est aussi un peuple d'idéologues et de métaphysiciens. M. Stead nous avertit bien que M. Balfour est Écossais, que, par son tempérament

philosophique comme par sa naissance, il est le compatriote de John Knox et de David Hume. Mais Écossais ou Anglais, ses livres nous font voir en lui un métaphysicien de race, passionnément épris de pure dialectique. Et il n'est point seul de son espèce, dans son pays. Lui-même se charge de nous apprendre qu'il existe en Angleterre toute une école de métaphysiciens, développant jusqu'à leurs conséquences extrêmes l'idéalisme de Fichte et le panthéisme de Schelling. Aussi bien sommes-nous trop portés à croire, sur la foi des traducteurs, que M. Spencer et les empiristes représentent à eux seuls toute la philosophie anglaise d'aujourd'hui; tandis qu'il n'y a pas de pays en Europe où le culte de l'Absolu se soit plus fidèlement gardé. Les dissertations hegeliennes du professeur Caird, les paradoxes idéalistes de M. T. H. Green, *Apparence et Réalité* de M. Bradley, maints autres ouvrages de métaphysique transcendante trouvent autant de lecteurs dans le public anglais que les écrits de l'école évolutionniste; et le nouveau livre de M. Balfour va sans doute en trouver davantage.

C'est que, indépendamment de sa haute portée littéraire et philosophique, ce livre a encore eu la fortune de venir à son heure. Il est apparu au public anglais comme le signal définitif d'une réaction, que depuis quelque temps déjà l'on pouvait pressentir, contre les prétentions exagérées de la science, et l'abus de ce qu'on pourrait nommer l'intellectualisme. On sait qu'une réaction analogue s'est récemment produite chez nous, comme elle ne peut manquer, j'imagine, de se produire tôt ou tard dans l'Europe entière. Mais elle ne peut manquer non plus de prendre, dans chaque pays, des caractères différens. En Angleterre, elle a commencé par une série de protestations, au nom du bon sens et de l'esprit pratique, contre la théorie du progrès (1). Des écrivains sortis de camps les plus opposés, — M. Pearson, M. F. Harrison, M. Benjamin Kidd, — ont tour à tour mis en garde leurs compatriotes contre des interprétations par trop optimistes de la doctrine de l'évolution ; ils ont essayé de prouver que les soi-disant progrès de notre civilisation aboutissaient en fin de compte à une diminution du bonheur dans l'humanité; que sans cesse la vie devenait moins sûre et plus difficile; que l'énergie, la spontanéité, la force de création, le sentiment esthétique, allaient toujours faiblissant.

Et bientôt à ces premiers symptômes d'autres se joignirent. On vit les chefs mêmes du mouvement empiriste s'arrêter dans le développement de leur doctrine, et faire en quelque sorte pénitence publique. On vit M. Huxley, dans ses *Conférences d'Oxford* de 1893, se séparer nettement de M. Spencer et de son école, pour considérer l'homme non plus comme le dernier produit de l'évolution cosmique, mais

(1) Voyez à ce sujet la *Revue* du 15 septembre 1893.

comme une force morale indépendante, capable d'enrayer et de diriger cette évolution. Puis ce fut un autre naturaliste, Georges J. Romanes, abjurant avant de mourir son ancienne foi dans la valeur absolue de la raison et de l'expérience scientifique. Il avait publié en 1879 un petit traité anonyme : *Naïf examen du Théisme,* où il déclarait expressément que « la volonté libre était une absurdité » et que « l'hypothèse d'une Providence était superflue. » Mais peu à peu sa conception de la vie s'était modifiée ; et ses *Pensées sur la Religion,* qui viennent d'être publiées, au lendemain de sa mort, par les soins d'un ami, contiennent la rétractation la plus formelle de son rationalisme d'autrefois. Romanes y reconnaît l'impossibilité pour la science d'atteindre à la réalité objective, et la nécessité pour l'esprit de suppléer par la foi aux lacunes de la science. Et la foi qu'il recommande n'est point le simple déisme, mais la foi chrétienne, cette religion de l'Évangile « dont la divinité se prouve tout ensemble par l'histoire de son développement et par la sublimité de ses préceptes moraux. »

Ce sont les mêmes idées que soutient M. Balfour dans ses *Fondemens de la Croyance,* mais avec une éloquence, une vigueur de logique, une autorité infiniment supérieures. Sur quoi il a beau répéter, à mainte reprise, que son intention n'est point de détruire, mais de fonder ; qu'il cherche seulement à concilier la science avec la foi et la raison avec l'autorité : on aperçoit tout de suite que la portée de son livre est avant tout critique, et on lui sait gré de déclarer la guerre, comme il fait, aux prétentions excessives de la science et de la raison. De là vient le grand succès de son livre ; et de là aussi la violence des attaques qu'il a eues à subir, dans les journaux et les revues, de la part des principaux représentans de l'esprit scientifique. Mais, outre que la violence de ces attaques est, jusqu'à présent, ce que j'y ai trouvé de plus remarquable, je ne puis songer à les analyser avant d'avoir brièvement indiqué le sujet et les argumens essentiels du livre même qui en est l'objet.

*
* *

Les Fondemens de la Croyance, notes pouvant servir d'introduction à l'étude de la Théologie : tel est le titre complet du livre de M. Balfour. Et l'auteur prend encore la précaution de nous expliquer, dans un avant-propos, que ce n'est pas à la théologie même, mais à « l'étude de la théologie » qu'il s'est proposé de nous préparer. Ce qu'il a voulu, en d'autres termes, c'est simplement rechercher si l'étude de la théologie est ou n'est pas, *a priori,* tout à fait déraisonnable ; si un homme de bon sens peut ou ne peut pas aborder l'étude d'une science qui repose sur l'autorité d'une révélation surnaturelle, et qui admet pour point de départ toute une série de *mystères.* Cela revient à se de-

mander si l'univers où nous vivons contient en lui-même son explication, si la raison et la science suffisent à tous les besoins de la vie morale et pratique de l'humanité : car s'il en est ainsi, on comprend que toute théologie soit absolument superflue.

Or toute une école aujourd'hui l'affirme ; et c'est à elle que s'en prend M. Balfour, dès les premiers chapitres de son livre. « C'est, dit-il, une école qui m'est infiniment moins sympathique que celle des idéalistes, mais qui, sous des appellations diverses, compte un nombre formidable d'adeptes, et qui seule, en fin de compte, profite de tous les dommages que peut subir la théologie. Agnosticisme, positivisme, empirisme, tous ces mots ont été employés pour désigner la doctrine de cette école : et à tous ces mots je demanderai la permission de substituer celui de naturalisme. Au reste, le nom importe peu : et la doctrine de cette école est aisée à définir. C'est une doctrine suivant laquelle nous pouvons connaître les phénomènes et leurs lois, mais rien d'autre. Qu'il y ait ou non quelque chose d'autre, c'est ce que jamais nous ne pourrons savoir. Et quelle que puisse être la réalité du monde (à supposer que ce mot ne fût pas vide de sens), le monde que nous pouvons connaître, le seul qui existe pour nous, est le monde que nous révèle la perception, et qui forme la matière des sciences naturelles. »

Et M. Balfour, dans l'examen qu'il veut faire de ce naturalisme, commence par l'étude de ses conséquences pratiques, dont la première est, suivant lui, d'enlever toute valeur à la loi morale. « Kant, nous le savons, comparait la loi morale à la voûte étoilée du ciel, et les déclarait toutes deux également sublimes. La doctrine naturaliste la comparerait plutôt à ces organes de défense et d'abri que la nature a disposés sur le dos de certains insectes, et les déclarerait l'une et les autres également ingénieux. Mais comment espérer que la loi morale conserve son prestige aux yeux d'hommes si bien renseignés sur sa généalogie ? » Si nos sentimens moraux résultent simplement de l'évolution, s'ils ne sont que le résidu héréditaire de nécessités anciennes, tout homme raisonnable doit les tenir pour tels, et s'en affranchir dans la mesure du possible. Et si l'homme n'est pas libre, si tous ses actes sont déterminés, c'est l'idée du devoir moral qui perd alors toute signification.

Impuissant à fonder une morale, le naturalisme l'est encore à justifier la présence en nous des sentimens esthétiques. Notre raison même, si l'on admettait cette doctrine, ne serait rien de plus qu'un instrument de défense pratique, dans la lutte pour vivre. Si la raison, en effet, s'est constituée en nous, comme nos autres facultés, sous l'effet de l'évolution, la prétention qu'elle a de connaître et de comprendre est parfaitement insensée...

Mais je crains bien d'enlever à ces premiers chapitres, en les résumant comme je fais, la part principale de leur intérêt. Ce sont, de tout

le livre de M. Balfour, ceux qu'on a le plus admirés : mais ils me paraissent valoir surtout par l'agrément du style, par la verve sans cesse renouvelée des images, par cet air de raillerie et de détachement qui constitue le ton particulier de M. Balfour dans la discussion philosophique. Le chapitre qui traite de l'esthétique, en particulier, contient des digressions sur l'histoire de la musique, sur l'éducation musicale du public anglais, qui mériteraient à elles seules de tirer hors de pair le livre où elles se trouvent. Mais elles ne s'y trouvent vraiment que par manière de hors-d'œuvre : et il faut bien reconnaître que, pour le fond des idées, M. Balfour ne dit rien, dans ces premiers chapitres, qu'on n'ait dit déjà maintes fois avant lui. Les objections qu'il tire, contre le naturalisme, de ses conséquences pratiques, sont les mêmes qu'en tiraient déjà, au collège, nos professeurs de philosophie.

Aussi bien M. Balfour est-il trop métaphysicien pour juger d'un système sur ses conséquences pratiques; et il nous le fait bien voir aux chapitres suivans. Ce n'est plus cette fois aux conséquences du naturalisme qu'il s'en prend, mais à son principe même. En quelques pages d'une originalité et d'une pénétration singulières, il s'efforce de démontrer l'inanité radicale d'une doctrine qui ne veut reposer que sur l'expérience scientifique. Non seulement toute expérience vraiment « scientifique » est à jamais impossible; non seulement il est certain que nos sens nous trompent, et que toute science fondée sur eux se condamne à n'être qu'erreur; mais il n'y a point de trace dans la nature de cette soi-disant fixité que la science prétend y avoir trouvée. « Bien loin d'affirmer, si on la réduit à elle-même, l'existence d'un monde où toutes choses petites et grandes se reproduisent toujours suivant un ordre invariable, notre expérience quotidienne nous affirme absolument le contraire. Certes il y a des régions de l'expérience où cette régularité nous apparaît : ainsi le jour succède toujours à la nuit, l'automne à l'été ; mais même dans les faits de cet ordre, personne ne serait en droit de conclure de son expérience personnelle à une succession constante et invariable. Et quand nous en venons à des phénomènes plus complexes, ce n'est plus la régularité, c'est l'irrégularité de la nature qui nous frappe, dans notre expérience. Jamais en tout cas cette expérience ne nous permettrait de découvrir, sous la succession des phénomènes, la présence d'une loi... Et si nous croyons fermement à l'existence de lois dans le monde, ce n'est point à cause de notre expérience, mais en quelque sorte malgré elle, et parce que nous apportons à l'interprétation de notre expérience une croyance préconçue dans la loi de Causalité. »

L'idéalisme transcendantal, qui n'admet d'autre réalité que le moi, s'accorderait bien mieux que le naturalisme avec la raison et même avec l'expérience. Mais d'autre part il est impossible, à force même

d'être conséquent : car lorsqu'il a affirmé que le moi est l'unique réalité, et que le non-moi n'est que son reflet, il n'a plus ensuite qu'à se taire. Et pour ne plus se poser que dans le domaine de l'apparence, le problème de la relation du moi avec le non-moi, le problème de notre devoir et de notre destinée n'en réclame pas moins une solution.

Il ne faut pas songer enfin à doubler l'empirisme d'un soi-disant rationalisme, qui compléterait les résultats de l'expérience par les résultats du sens commun et de la raison. Et M. Balfour raille, à ce propos, l'ingénuité des théologiens qui prétendent concilier la religion avec la science, en faisant commencer l'une, simplement, au point où l'autre s'arrête : car si l'on attribue aux résultats de l'expérience scientifique une valeur absolue, le premier de ces résultats doit être de condamner toute théologie. « Au théologien qui lui proposerait une religion naturelle pour compléter sa connaissance de l'univers, le naturaliste conséquent répondrait qu'il n'a nul besoin de rien de pareil : que d'arguer de l'existence de causes dans le monde à l'existence d'une cause première hors du monde est un procédé logique extrêmement suspect, moins suspect encore, toutefois, que celui qui consisterait à arguer du caractère de ce monde à la bonté de son auteur; mais que, au surplus, ce sont là des sujets dénués d'interêt, attendu que le Dieu ainsi inféré a terminé son unique tâche le jour où il a mis en mouvement sa vaste machine de causes et d'effets. Mais si ensuite le théologien offrait au naturaliste une religion révélée, le naturaliste devrait lui répondre que la valeur d'une révélation ne se prouve point par des argumens historiques, que l'expérience ne permet d'admettre ni l'origine surnaturelle d'une révélation ni la réalité des miracles qui l'affirment, et qu'enfin ce sont là des fables pour amuser les enfans. »

M. Balfour en vient alors à ce qui fait l'objet principal de son livre. Il essaie d'établir que ce n'est pas seulement l'expérience et la science, mais la raison elle-même qui échouent à nous fournir une explication satisfaisante de l'univers où nous vivons. Le long chapitre qu'il consacre à l'analyse de la raison est incontestablement le meilleur de tout l'ouvrage : et je regrette de ne pouvoir y insister comme je le voudrais. Non seulement, d'après M. Balfour, la raison n'a aucun droit à tenir dans la vie de l'esprit le rôle qu'elle prétend y tenir, mais il est faux que son rôle y soit vraiment essentiel. L'autorité, que la raison se pique de remplacer, c'est l'autorité qui est au fond de notre pensée comme de nos actions. « Nous ne devons pas oublier que c'est à l'autorité, et non pas à la raison, que nous devons toutes nos idées religieuses, morales et politiques; que c'est elle qui nous fournit les prémisses du raisonnement scientifique ; que c'est elle qui dirige l'humanité dans sa vie sociale. Et si je ne craignais d'effaroucher mon lecteur par une expression un peu paradoxale, j'ajouterais que la qualité

par laquelle nous nous élevons le plus au-dessus de la brute, ce n'est point notre aptitude à convaincre ou à être convaincus par l'exercice de la raison, mais plutôt notre aptitude à subir l'influence de l'autorité et à la faire subir. » Et quant au rôle de la raison, voici, d'après M. Balfour, en quoi il consiste : « J'ai lu quelque part que, dans la machine à vapeur, telle qu'elle était à l'origine, il y avait un homme spécialement chargé d'ouvrir la soupape par où la vapeur entrait dans le cylindre. Il était tenu de tirer un cordon, à des intervalles déterminés. Et j'ai l'idée que, jusqu'au jour où son emploi fut décidément supprimé, cet homme devait en être très fier, et se considérer comme la partie la plus importante de la machine, simplement parce qu'il en était la seule partie rationnelle. » Nous ressemblons tous à cet ouvrier. Nous sommes fiers de notre raison, et nous croyons ingénûment qu'elle dirige toute notre vie ; tandis qu'en réalité la part de notre raison personnelle dans notre vie se réduit à fort peu de chose. Parmi toutes nos idées, en est-il une seule qui nous vienne directement de nous-mêmes, que nous ayons acquise, développée, contrôlée, sans le secours d'une autorité étrangère ?

Ce chapitre sert de conclusion à la partie critique du livre de M. Balfour ; et nous assistons dans les chapitres suivans à un essai de reconstruction positive. Car M. Balfour estime que l'esprit humain ne saurait se passer d'un système philosophique, d'une doctrine d'ensemble touchant les origines et la fin des choses. Mais le système idéal doit donner une satisfaction égale à tous les besoins naturels de l'esprit, puisque aussi bien toutes nos croyances, d'où qu'elles nous viennent, ont pour nous une égale valeur. « L'erreur des systèmes naturalistes, fondés sur la science et la raison, a été d'admettre *a priori* et comme une vérité manifeste, que les croyances scientifiques et rationnelles étaient non seulement différentes de nos autres croyances, mais leur étaient encore supérieures ; qu'elles seules étaient dignes d'être prises en considération, au détriment, par exemple, de nos croyances esthétiques et morales ; que les lois scientifiques étaient les seules vraies, et les méthodes scientifiques les seules efficaces. »

Il s'agit donc de créer un système capable de donner satisfaction à tous nos besoins et à toutes nos croyances. Et d'abord ce système aura d'autant plus de chance d'être parfait qu'il craindra moins de s'élever au-dessus de l'apparence sensible et de l'expérience ordinaire. C'est par la hardiesse de leurs généralisations que Leibniz, Kant, Hegel, aujourd'hui encore, nous paraissent si grands. « Et la chose est vraie, même en ce qui touche Spinoza. Les philosophes, en vérité, ne peuvent guère trouver leur compte dans sa méthode ni dans ses conclusions. Ils ont vite fini d'admirer la soi-disant rigueur mathématique

de ses déductions ; et sa théorie de la nature, une nature si différente de celle des sciences physiques, que nous n'avons guère de surprise à la voir identifiée avec Dieu ; et son Dieu, un Dieu si différent de celui de la théologie que nous trouvons tout naturel de le voir confondu avec la nature ; et sa liberté, qui est en même temps une nécessité ; et sa volonté, qui n'est autre chose que l'intelligence ; et son amour, dont il fait une adhésion raisonnée ; et son univers, d'où il a banni tout ce qui pouvait le rendre vivant. Depuis deux cents ans qu'il a été publié, son livre n'a point converti deux cents personnes. Et pourtant il continue à intéresser, à passionner le monde. Pourquoi ? non pas à coup sûr pour la valeur de ses affirmations, ni pour ce qu'il peut avoir d'hérétique et d'antireligieux. Ne serait-ce point plutôt parce que, en dépit du caractère positif de sa théorie, Spinoza nous apparaît doué d'une imagination religieuse, qui perce jusqu'à nous à travers la sécheresse de ses théorèmes, qui lui permet de chercher la vérité au plus loin possible de l'expérience habituelle, qui finit même par lui inspirer pour sa Substance, inactive, impersonnelle, immorale, un sentiment qui ressemble fort à l'amour de Dieu ? »

On pourrait s'étonner, après cela, que la première condition d'un système idéal ne soit point dans son accord avec la *réalité*. Mais c'est que la *réalité*, à y bien réfléchir, est un mot vide de sens. Non seulement il nous est impossible d'atteindre directement la véritable nature des choses, mais il n'y a pas une notion si simple ni si positive qui n'apparaisse aux divers esprits sous des aspects différens. « A entendre certaines personnes, on croirait que la partie éclairée de l'humanité, — c'est-à-dire ces personnes elles-mêmes et celles qui ont le bonheur d'être de leur avis, — jouissent d'une connaissance précise de la réalité. Et cependant, à l'exception des vérités mathématiques, il n'y a absolument rien au monde que nous puissions nous flatter de connaître ni de comprendre tout à fait. Ni dans nos idées sur nous-mêmes, ni dans nos idées sur autrui, ni dans nos idées sur la matière, ni dans nos idées sur Dieu, il n'y en a une seule qui soit autre chose qu'une croyance, et une croyance approximative, sujette à l'erreur par tous les côtés. » Et la force des grandes croyances de l'humanité leur vient précisément de ce qu'elles sont inexplicables. Voyez, par exemple, la supériorité des premiers dogmes chrétiens sur ceux que la scolastique a essayé d'y joindre. Voyez combien toute tentative d'explication de ces dogmes chrétiens a eu pour effet de les rendre moins forts. Qu'il s'agisse de faits particuliers, ou de lois morales, ou de mystères religieux, toute croyance est d'autant plus solide qu'elle échappe davantage à l'explication. A cette seule condition elle peut valoir pour tous les temps et pour tous les esprits.

C'est d'ailleurs ce que les philosophes ont toujours compris ; et il

n'y en a aucun qui, dans son système, n'ait réservé une part à l'inexplicable. M. Spencer lui-même la lui a réservée : mais il a ensuite gâté son système en attribuant à la science une portée que ses prémisses ne permettaient point de lui attribuer. « Personne n'est tenu à explorer les principes premiers ; mais ceux qui l'ont spontanément entrepris n'ont pas le droit ensuite de reculer devant leurs conclusions. Et si parmi ces conclusions on a trouvé la nécessité d'un certain scepticisme à l'égard de la science, on n'améliore pas la situation, mais au contraire on l'empire, en feignant ensuite de l'avoir oublié. » M. Spencer nous affirme que douter de la science, « c'est comme si l'on refusait d'admettre que le soleil éclaire. » Or il résulte des principes mêmes de M. Spencer que le soleil n'éclaire pas. Car de dire qu'il éclaire, c'est supposer la compréhension de notions telles que la matière, le temps, l'espace, la force que M. Spencer déclare incompréhensibles ; et M. Spencer nous apprend en outre que « ce que nous appelons les propriétés de la matière ne sont rien que des affections subjectives, produites en nous par des agens extérieurs, à jamais inconnues et inconnaissables. » De telle sorte que, ou bien le soleil est une affection subjective, auquel cas on ne saurait dire qu'il éclaire, ou bien il est *inconnu* et *inconnaissable,* auquel cas le plus sage serait de n'en point parler. »

Il ne reste donc qu'à chercher un système assez complet pour donner satisfaction à tous les besoins de notre âme, et assez général pour pouvoir être admis de tous les esprits. Ce système parfait, c'est, d'après M. Balfour, le déisme, sous la forme particulière de la doctrine chrétienne. Lui seul répond à nos sentimens esthétiques, religieux et moraux ; et lui seul, par surcroît, légitime notre science et notre raison, dans les limites où celles-ci peuvent avoir leur emploi.

*
* *

Tel est, dans ses lignes principales, cet ouvrage de M. Balfour ; et il ne me reste plus maintenant qu'à signaler brièvement quelques-uns des articles que lui ont consacrés les revues anglaises. Aucun de ces articles, à dire vrai, ne mériterait d'être signalé pour la profondeur ni la nouveauté des vues qu'il contient : à peine si dans quelques-uns j'ai trouvé la trace d'un effort pour apprécier, d'une façon désintéressée, l'ensemble de la thèse si éloquemment soutenue par M. Balfour. Mais, à défaut d'une réelle valeur philosophique, ces articles m'ont paru offrir un intérêt d'un autre ordre : ils constituent un précieux document psychologique, attestant une fois de plus combien il est désormais difficile à un honnête homme de parler librement et de se faire entendre.

Car, parmi les nombreux écrivains de tout genre qui ont répondu à M. Balfour, dans les revues anglaises, personne, ou à peu près ne s'est même avisé que peut-être M. Balfour avait sérieusement réfléchi aux questions qu'il traitait, ni que ces questions étaient sérieuses, et méritaient qu'on y réfléchît. Chacun a seulement vu dans son livre le point particulier qui le touchait personnellement, et ne lui a répondu que sur ce seul point. Les uns ont relevé telle phrase, les autres telle autre : et plusieurs se sont contentés de répondre un peu au hasard, sur la simple présomption qu'on les avait attaqués. Ainsi la plupart de ces soi-disant réponses sont plutôt quelque chose comme des protestations. Les savans ont protesté au nom de la science, les théologiens au nom de la théologie, les métaphysiciens au nom de la métaphysique. Mais je ne vois presque personne qui ait essayé de comprendre, et de prêter d'abord à l'auteur l'attention qu'il sollicitait.

Voici, par exemple, M. Robertson, directeur de la *Free Review*. M. Robertson fait profession d'athéisme en philosophie, de radicalisme en politique : le livre de M. Balfour ne pouvait donc lui plaire. « Le plan de M. Balfour, dit-il, est de maintenir en politique les lignes les plus négatives, et de rejeter comme chimérique tout espoir de progrès ; tandis qu'en religion il s'ingénie à découvrir des prétextes pour conserver les croyances les plus chimériques et pour repousser toute critique négative. Ce qu'il appelle l'inspiration n'est chez lui qu'un instinct spontané d'opposition à tous les mouvemens de la pensée qui menacent les privilèges de sa caste ; mais quiconque a considéré le développement de sa vie devine aussitôt que sa tactique religieuse est aussi calculée que sa tactique parlementaire. Il serait intéressant de demander une bonne fois à M. Balfour si lui-même croit sincèrement à la religion qu'il nous vante. »

Voici M. Huxley, le père de l'*agnosticisme*. Il a vu que M. Balfour confondait les agnostiques avec les positivistes et les empiristes, sous la désignation collective de naturalistes. Et il proteste contre cette confusion ; après quoi il cherche querelle à M. Balfour sur d'autres termes mal employés ; après quoi il lui reproche de ne rien entendre aux sciences naturelles. Le tout entremêlé de considérations personnelles et de plaisanteries dont la plus drôle consiste à dire que « le prisonnier du Vatican réalise l'idéal du parfait prisonnier, tel que peut le concevoir la philanthropie moderne, car il vit entouré du confort et du luxe les plus raffinés. »

Voici M. W. Wallace, professeur de philosophie à l'Université d'Oxford. Celui-là ne pardonne pas à M. Balfour d'avoir empiété sur son domaine, et, n'étant point métaphysicien, d'avoir osé parler de métaphysique. Et il faut voir sur quel ton supérieur il le lui reproche. « M. Balfour, dit-il, habite apparemment un milieu psychologique qui

lui défend de se mettre au courant des problèmes qu'il traite. Il a la bonté de nous dire que par certains termes *il* entend certaines idées : c'est sans doute qu'il se figure le monde spéculatif comme un désert, où chacun est libre de s'installer à sa guise. » — « Je ne suivrai pas M. Balfour, dit-il encore, dans le chapitre qu'il a consacré à l'idéalisme trancendantal. Il l'a lui-même fait imprimer en petits caractères, donnant à entendre par là que ce chapitre ne saurait convenir à la moyenne des lecteurs. Et si les observations de M. Balfour sont d'une lecture difficile, que serait-ce de celles d'un homme dont les yeux ont fini par s'acclimater aux ténèbres de la caverne de l'Idéalisme ? »

Laissons donc M. Wallace dans sa caverne. Mais voici que se lève contre M. Balfour un nouvel adversaire, un prêtre, un théologien, le principal Fairbairn. Il reproche à M. Balfour d'avoir voulu fonder la croyance sur le scepticisme, et d'avoir nui aux intérêts de la théologie, qu'il se proposait de servir. « Je le comparerais, dit-il, à l'aveugle Samson se sacrifiant lui-même pour pouvoir en même temps ensevelir ses ennemis sous les ruines du temple. » Car M. Fairbairn n'admet pas que les vérités de la religion soient inexplicables ; ou plutôt il n'admet pas qu'on dise si haut qu'elles le sont, considérant le doute comme un mal contagieux, et qui aurait vite fait de passer du domaine de la science à celui de la foi.

Le Révérend Martineau, qui est unitarien, regrette que M. Balfour ait attaché la même importance au dogme de l'Incarnation qu'à celui de la Rédemption. M. G. W. Steevens, dans la *New Review*, lui reproche d'avoir admis la foi en Dieu comme une croyance nécessaire. Mais je n'en finirais pas à vouloir signaler toutes ces réponses, dont aucune, comme on voit, n'atteint la thèse de M. Balfour dans ce qu'elle a d'essentiel. Elles prouvent seulement, par leur nombre même, et leur diversité, l'importance d'un ouvrage qu'elles affectent, pour la plupart, de ne pas prendre au sérieux, mais qui, avec tout cela, ne peut manquer, suivant l'expression de l'archidoyen Farrar, « de valoir à son auteur la reconnaissance de toute personne sincèrement soucieuse des véritables intérêts de l'humanité ».

T. DE WYZEWA.

REVUE LITTÉRAIRE

LE MOYEN DE PARVENIR

A PROPOS DES *MÉMOIRES DE GOURVILLE* (1)

Gourville est ce laquais devenu grand personnage qui avait commencé par porter la casaque rouge chez les La Rochefoucauld et finit par épouser la fille de son ancien maître. Ses *Mémoires* n'avaient pas été réimprimés depuis longtemps. L'édition qu'on nous en donne est de tous points excellente. Il faut en remercier d'abord l'éditeur, M. Léon Lecestre, qui a revu le texte avec un soin scrupuleux et nous fait profiter dans sa Préface de recherches consciencieuses. Il faut ensuite reporter une partie de l'honneur à la *Société de l'histoire de France*. Depuis plus d'un demi-siècle qu'elle s'est fondée, cette Société n'a cessé de rendre à l'histoire les plus grands services, par une série de publications qui sont pour la plupart des modèles d'érudition. Il suffit d'indiquer quelques-uns des grands ouvrages qui sont actuellement en cours de publication : les *Chroniques de Froissart*, pour lesquelles M. Gaston Raynaud reprend le travail commencé par le regretté Siméon Luce, le *Brantôme* de M. Lalanne, les *Chroniques de Jean d'Auton* publiées par M. de Maulde, l'*Histoire universelle d'Agrippa d'Aubigné* publiée par M. le baron de Ruble, les *Mémoires de Villars* publiés par M. le marquis de Vogüé, d'autres encore sur lesquels nous serons heureux d'avoir quelque jour à revenir. Pour ce qui est des *Mémoires* de Gourville la critique tant historique que littéraire les a, dans ces derniers temps, un peu négligés. On se convaincra en les re-

(1) *Mémoires de Gourville*, publiés pour la Société de l'Histoire de France, par M. Léon Lecestre; 2 vol. in-8°; librairie Renouard, H. Laurens successeur.

lisant dans la nouvelle édition, qu'ils ne méritaient pas ce dédain et qu'ils sont dignes de l'attention qui ne va pas manquer de leur revenir.

Ces mémoires sont tout à fait agréables à lire. Non certes que Gourville soit un écrivain; mais il n'y prétend pas. Son éducation littéraire n'avait pas été poussée très loin : « Ma mère, après la mort de mon père, me fit apprendre à écrire et me mit en pension chez un procureur à Angoulême à l'âge de dix-sept ans, où je ne demeurai au plus que six mois. » Ce fut tout. Par la suite Gourville mena une vie suffisamment occupée : il ne lui resta pas de temps à dépenser pour les belles-lettres. Aussi, très persuadé de son ignorance, ne soigne-t-il pas son style. Il lui suffit de se faire aisément entendre. Les contemporains admiraient le naturel de sa narration. Nous en goûtons vivement la clarté. C'est que Gourville écrit dans la meilleure époque de la langue française; c'est ensuite qu'il a dans l'esprit une précision singulière, augmentée encore par la continuelle pratique des affaires, et c'est qu'il est doué d'une mémoire surprenante. A soixante-dix-huit ans, relevant à peine d'une attaque d'apoplexie, il ne se trompe ni sur les faits ni sur leurs dates, n'embrouille ni les événemens ni leurs causes, et ne commet que des omissions volontaires. — Il écrit pour sa satisfaction particulière, afin que cela l'amuse. Il est forcé au repos, par suite d'une maladie qui lui est venue « pour s'être frotté du talon gauche au-dessus de la cheville du pied droit ». Il prend plaisir à revivre les aventures du temps où il pouvait se servir de ses jambes et où il s'en servait avec une agilité remarquable pour grimper aux plus hauts degrés de la fortune. Et il a beau ne nous conter d'autre histoire que la sienne, comme il a vu beaucoup de choses et connu beaucoup de gens, la physionomie de son temps s'y reflète assez bien. Surtout ce qui fait le charme de cette autobiographie, c'en est l'accent de sincérité. Gourville n'a pas de parti pris. Il est heureux, condition essentielle pour être impartial. Il est content de soi : il n'a donc contre les autres ni haine, ni même de rancune. Il doit trop à la vie pour en noircir le tableau, et il connaît trop bien le cœur des hommes pour en présenter une image embellie. Il n'a pas de vanité. Il ne se compose pas une attitude. Il ne pallie pas ses fautes. Il confesse des tours pendables avec une franchise qui est non du cynisme, mais l'insouciance d'un homme resté toujours parfaitement étranger à la distinction du bien et du mal. On se sent en confiance avec lui. On a pour sûre garantie son absence complète de sens moral. — Les mémoires de Gourville sont les « mémoires d'un parvenu ». Il est toujours intéressant de voir comment un homme, à force de bonne volonté et de persévérance dans l'intrigue, a su réparer l'injustice de la destinée. Mais en outre un pareil récit a une portée plus générale qu'on ne serait d'abord tenté de croire. Car beaucoup de choses ont pu changer depuis le XVIIe siècle; tout de même ne nous en laissons pas imposer par le

changement de décor. Il est pour faire fortune des méthodes qui valent dans tous les temps. Il y a bien des façons d'être laquais, sans porter la livrée. Les *Mémoires* de Gourville restent une bonne école et qu'on peut encore recommander.

Jean Hérauld était fils de petits bourgeois de province. Il aurait pu, comme ceux de sa condition et pour son malheur, entrer dans quelque office honorable et obscur. Sa bonne étoile le conduisit chez l'abbé de La Rochefoucauld pour y être valet de chambre. A quelque temps de là, Marcillac, le futur auteur des *Maximes*, souhaita de l'emmener à l'armée en qualité de maître d'hôtel. Cela méritait réflexion. Outre que Gourville, d'instinct peu militaire, ne se soucia jamais d'attraper de ces mauvais coups qui font mal, il était d'une famille de santé délicate; on craignait qu'il ne fût attaqué du poumon. « L'envie que je me sentis de parvenir à quelque chose me fit partir. » C'est cela même. Pour qui veut parvenir, la première condition est d'en avoir une forte envie. La seconde est de ne pas être trop scrupuleux sur les moyens. Au moins n'a-t-on pas à reprocher à Gourville d'excès de ce genre. On verra quels procédés il allait employer pour le service de son maître et pour le sien propre : ce sont précisément ceux des voleurs de grand chemin.

Voici quelques spécimens qui nous renseignent amplement sur le savoir-faire de ce fidèle serviteur. Gourville se trouve en Angoumois, fort en peine d'argent pour certaine expédition dont MM. les Princes l'ont chargé. Le hasard, qui n'est qu'un autre nom de la Providence, lui apprend que le sieur Mathière lève la taille de ces côtés-là. Il est de ces occasions qu'on n'a pas le droit de négliger. Gourville fait suivre son collecteur d'impôts, lui ayant au préalable donné le temps de recueillir une honnête recette; il cerne le cabaret où Mathière fait ses comptes, entre dans la salle le pistolet au poing, et rafle l'argent. Au surplus, et pour la régularité de l'opération, il laisse à sa victime une quittance en bonne forme. Le bon billet! dites-vous. Voici le piquant de l'affaire : le billet fut payé. Mathière rentra dans ses déboursés. Il fit par la suite avec Gourville d'autres « affaires ». Cette première rencontre n'avait été qu'une façon un peu vive d'entrer en relations. — Il est bon de savoir à quoi servit l'argent des contribuables d'Angoulême. Il ne s'agissait de rien de moins que d'enlever le coadjuteur. Retz allait tous les soirs à l'hôtel de Chevreuse, rue Saint-Thomas-du-Louvre; son carrosse longeait le quai. Gourville cache ses hommes « dans un endroit où l'on descend sur le bord de la rivière et où quelquefois on décharge des foins et autres choses. Ceux-là étaient destinés, deux pour se saisir des laquais qui portaient des flambeaux et les éteindre, deux pour arrêter les chevaux du carrosse, deux pour monter sur le siège du cocher pour le tenir, et les autres pour empêcher les laquais de descendre de derrière le carrosse pour donner avis de ce qui se passerait. Moi, je devais me présenter à la portière avec un bâton

d'exempt, deux hommes à mes côtés, deux à l'autre portière avec des armes, et j'aurais dit que j'arrêtais M. le coadjuteur de la part du Roi. » Tout était préparé, jusqu'aux bottes pour faire monter le coadjuteur à cheval, et jusqu'à un bon coussinet avec une sangle fort large pour l'homme qui devait monter en croupe. Hélas! les plans les plus ingénieusement combinés ne sont pas toujours ceux qui réussissent le mieux. La fortune se joue de notre sagesse. Ce soir-là le carrosse du coadjuteur prit un autre chemin. C'était un coup manqué. — Les Princes n'en voulurent pas à Gourville; en vérité il n'y avait pas de sa faute. Mais il était moins indulgent pour lui-même. Son échec lui avait été douloureux. D'ailleurs il était de loisir. De retour à Damvillers, il s'y trouvait « fort désoccupé ». Ajoutez que cela le fâchait de ne pas utiliser le zèle tout prêt de braves gens, choisis avec soin et dont le dévouement lui était connu. Il était dans ces dispositions quand il se souvint, fort à propos, d'une « petite rancune » qu'il avait contre Burin, directeur des postes, « homme fort riche et surtout en argent comptant. » Les estafiers qui avaient manqué Retz eurent à cœur de faire de bonne besogne. Ils réussirent si bien qu'ils amenèrent Burin à Damvillers, où il arriva extrêmement fatigué et désolé. Gourville n'est pas un méchant homme. Il se sentit tout remué par le chagrin de son prisonnier. « Je fis ce que je pus pour lui être de quelque consolation... » L'un des moyens qu'il employa pour le « consoler », ce fut de lui extorquer quarante mille livres de rançon. — Tels sont les premiers coups par où débuta Gourville sur la scène du monde. Il n'y manque ni de hardiesse ni d'esprit. Ce maître d'hôtel fait avec bonne humeur l'industrie d'un « bravo ». C'est Saltabadil doublé de Scapin.

Peut-être Gourville s'est-il attardé avec quelque surcroît de complaisance au récit de ces peccadilles et de ces tours de bonne guerre. C'est le seul endroit de ses *Mémoires* où l'on puisse, à certaines réflexions, démêler une nuance de mélancolie. Il songe que de ses compagnons d'alors aucun n'est plus là pour se souvenir avec lui. « Les vieux qui ont vu l'état où étaient les choses dans le royaume ne sont plus, et les jeunes, ne les ayant connues que sur le point que le Roi a rétabli son autorité, croiraient que ce sont des rêveries. » Ainsi va le cœur de l'homme. Les prospérités que l'âge nous apporte n'ont pas pour nous la douceur des espiègleries de jadis. C'était le temps de la jeunesse. C'était le bon temps !

Les exploits de Gourville avaient fixé sur lui l'attention du gouvernement. Les gouvernemens ont de tout temps recherché la collaboration des hommes habiles. Mazarin savait discerner le mérite. La première fois qu'il vit le domestique de La Rochefoucauld, venu pour traiter de l'amnistie de son maître, il l'engagea à passer à son service. Pour l'y déterminer, il ne se perdit pas en considérations et secontenta de lui dire « que c'était là le vrai chemin de la fortune. » Il n'est

qu'un argument qui serve. Gourville en comprit immédiatement la valeur. De ce jour il fut au Cardinal. Il négocia pour lui la paix de Bordeaux, et lui suggéra des expédiens dont il sembla à Mazarin que la loyauté était douteuse, mais que l'utilité était certaine, et donc qu'il ne laissa pas d'employer. Entre les deux aventuriers une sorte de sympathie naturelle s'était tout de suite établie qui devait être très profitable au débutant. Mazarin rendit à Gourville de réels services, dont l'un des moins contestables fut de lui ménager quelques mois de retraite à la Bastille. Avec la sûreté de son coup d'œil, il avait bien vite démêlé ce qui manquait à cet homme de bonne volonté ou plutôt ce qu'il avait en trop. Gourville avait trop de précipitation. Il se laissait emporter par le tempérament. C'était chaleur de sang et pétulance de jeunesse ; défaut presque inévitable à qui, jeté tout de suite dans les affaires, n'a pas eu le temps de se recueillir. Il y a dans la carrière des hommes d'action un moment décisif que beaucoup laissent passer : c'est le moment de rentrer en soi-même, de faire réflexion sur ce qu'on a déjà vu, et de se mûrir par la méditation ; temps d'arrêt nécessaire avant de repartir vers des destinées plus hautes. Gourville en était à ce tournant de la vie. C'est à cette minute précise qu'il vit arriver chez lui M. de La Bachelerie, gouverneur de la Bastille. « M'ayant trouvé que je répétais une courante, il me dit en riant qu'il fallait remettre la danse à un autre jour. » Le prisonnier n'eut pas à se plaindre de la façon dont il fut traité, quoiqu'il ait eu un peu à souffrir de l'ennui. Mais c'était pour son bien. Il n'eut garde de s'y méprendre; et, dès qu'il eut permission de sortir, le premier usage qu'il fit de sa liberté, ce fut pour aller remercier le cardinal. Mazarin voulut mettre le comble à ses bienfaits ; il donna à son protégé un conseil dont c'est le cas de dire qu'il valait une fortune. Ce qu'il savait des procédés de Gourville lui avait donné l'idée qu'il ferait merveille dans les affaires de finance. Il l'engagea à se tourner de ce côté. Gourville objectait qu'il ne connaissait guère le « grimoire » dont on se sert pour ces affaires-là. Mais ce sont connaissances pratiques qu'on a tôt fait d'acquérir. Gourville avait ce qui ne s'acquiert pas ; il était abondamment pourvu des dons de nature qui font l'excellent financier.

« Le désordre était épouvantablement grand dans les finances... » C'est dire que le moment était bien choisi. Nombreux étaient déjà ceux qui avaient édifié leur fortune sur la détresse publique. « Ayant tous ces exemples-là devant moi, dit Gourville, j'en profitai beaucoup. » Il avait obtenu, dès 1658, la ferme des tailles de Guyenne. Une affaire, fort « gaillarde » et menée gaillardement, lui avait valu la confiance de Fouquet. Il fit avec le surintendant plusieurs opérations. Le détail en est édifiant. Il n'est pas moins instructif d'apprendre de Gourville comment il fut amené à faire apprécier à Fouquet ses talens. « Il me parlait un jour de la peine qu'il y avait à faire vérifier des édits au Parlement.

Je lui dis que dans toutes les Chambres il y avait un nombre de conseillers qui entraînaient la plupart des autres, et que je croyais qu'on pourrait leur faire parler par des gens de leur connaissance, leur bailler à chacun cinq cents écus de gratification et leur en faire espérer autant dans la suite, aux étrennes. » Ces sortes de gratifications changent de nom suivant les temps et les pays; elles sont toujours de mise et bien reçues sous toutes les latitudes. Gourville est en Espagne chargé par M. le Prince de faire valoir auprès du gouvernement des créances d'un recouvrement difficile. « Il y avait à Madrid une petite marchande française qui avait bien de l'esprit. Elle vendait de tout ce qui venait de Paris et qui était fort au gré des Espagnols. Je la chargeai de dire à la femme d'un ministre que, si elle pouvait apprendre quelque chose de particulier de ce qui se passait dans les affaires de Monsieur le Prince, pour me le faire savoir, elle lui ferait volontiers des présens de tout ce qu'elle estimerait le plus de sa boutique. Le ministre était vieux, et la femme, qui était jeune, parut d'assez bonne volonté. Elle reçut quelques petits présens de ma part, qui lui firent plaisir. Je la fis instruire par la petite marchande qu'il fallait quelquefois, quand je la ferais avertir et que le bonhomme lui voudrait parler, faire la rêveuse et le prier de lui dire quelque chose des affaires de Monsieur le Prince... et qu'après qu'il lui aurait répondu sur cela, elle parût avoir une conversation plus enjouée avec le vieillard. » Quand un vieux mari épouse une jeune femme, il est rare que cela ne profite pas à quelqu'un. Pour l'avoir compris, Gourville ne mérite sans doute pas la réputation de grand moraliste; mais il a droit à celle d'avoir été un homme d'affaires avisé. Grâce à sa perspicacité, et grâce aussi à « l'enjouement » de la jeune femme, il accomplit ce prodige qui jeta les contemporains dans l'émerveillement : il rapporta d'Espagne de l'argent liquide. — Les opérations de finances n'étaient pas l'unique source de gains qu'eût Gourville. Il s'occupe aussi de fournitures de blés, ce qui lui permet de fournir des blés avariés. Il est grand joueur, continuellement heureux au jeu. Il réalisa plus d'un million au trente-et-quarante. Cela explique qu'en très peu de temps il se soit trouvé, comme on dit, au-dessus de ses affaires.

Survient l'arrestation de Fouquet. Gourville était étrangement compromis. Il jugea prudent de changer d'air. Il partit, sans hâte d'ailleurs, au grand jour et en bel équipage. Il avait avec lui tous ses domestiques : un cuisinier, un maître d'hôtel qui jouait de la basse, un officier-valet de chambre et deux laquais. « Ils jouaient tous trois du violon : c'en était la mode alors. » Il se retira à La Rochefoucauld, où il passa plus d'une année fort doucement. Il prenait ses repas avec le duc et Mlles de La Rochefoucauld. On se promenait, on courait le cerf, on chassait le lièvre ; le soir, on dansait aux violons. Et comme, en dépit des arrêts d'assignation et de prise de corps, Gourville n'en tirait pas moins cent

mille livres de Guyenne et cent mille de Dauphiné, il se serait déclaré content de son sort ; n'était qu'un exempt du prévôt de l'île qu'on avait mis chez lui en garnison lui buvait d'un certain vin de l'Ermitage auquel il tenait beaucoup. — Cependant on se décide à lui faire son procès. L'issue ne pouvait faire doute. Gourville fut condamné à être pendu et étranglé « si pris et appréhendé pouvait être », sinon à être « effigié à un tableau qui serait attaché à une potence, laquelle serait à cette fin plantée dans la cour du Palais. » A deux jours de là, ayant eu occasion de venir à Paris pour régler quelques affaires, il apprit, en arrivant au milieu de la nuit, qu'il se balançait en image à la potence de la cour du Mai. Il eut la curiosité de voir son portrait. Il l'envoya décrocher par un valet. Il n'en fut pas satisfait, trouvant qu'on « ne s'était guère attaché à la ressemblance. » Puis il s'achemina à petites journées vers la Belgique... C'en était déjà la mode.

L'heure était venue pour Gourville de se transformer en honnête homme et personne de considération. Il le sentit avec son habituelle subtilité. Ce qu'il y a d'admirable dans sa vie et qui en fait une œuvre d'art, c'est qu'il a toujours su prendre les sentimens qui convenaient à son rôle et le rôle qui convenait à son âge. A l'étranger il avait été reçu avec toute sorte d'égards. A Londres, à Bruxelles, à la Haye, on lui avait fait fête. Charles II et le duc d'York, le milord Buckingham et le milord Arlington, les ducs de Zell et de Hanovre, Guillaume d'Orange, les princes et leurs ministres, les ambassadeurs et les gentilshommes recherchaient la conversation de l'exilé. L'idée lui vint qu'il pourrait mettre à profit pour le service du roi de si belles relations. Il s'en ouvrit à de Lionne et obtint en effet un pouvoir pour négocier avec les princes de Brunswick. « Me voilà donc mon procès fait et parfait à Paris, et plénipotentiaire du Roi en Allemagne. » Si Gourville le constate, ce n'est pas pour la vanité de faire une antithèse, c'est pour fixer une date. A partir de ce moment, sa destinée prend une direction nouvelle. Chargé à plusieurs reprises de missions diplomatiques, il devient l'un des agens de Louis XIV, dépositaire des secrets de l'État. Rentré en France, il accepte d'administrer les biens des Condé qui étaient dans un incroyable désordre. Il déploie dans ces fonctions une activité, une adresse et même un désintéressement dignes des plus grands éloges et qui lui valurent l'estime universelle. Les Condé voyaient en lui moins un intendant qu'un ami. — A une si brillante fortune il fallait un cadre qui fût en rapport avec elle. Gourville demanda à M. le Prince de lui céder, pour sa vie durant, la capitainerie de Saint-Maur. Cela ne fit point de difficulté. Ou plutôt il n'y eut qu'une difficulté : ce fut de faire partir Mme de La Fayette. Elle était allée à Saint-Maur passer quelques jours pour prendre l'air. Elle se logea dans le seul appartement qui fût habitable. Elle s'y trouva bien. Elle resta. « De l'autre côté de la maison, dit Gourville, il y avait deux

ou trois chambres que je fis abattre dans la suite. Elle trouvait que j'en avais assez d'une quand j'y voudrais aller, et destina comme de raison la plus propre pour M. de La Rochefoucauld qu'elle souhaitait qui y allât souvent. » Un à un elle faisait descendre « chez elle », les meubles qui étaient à sa convenance. Elle s'installait. Elle recevait ses amis. Le nouveau propriétaire faisant mine de se plaindre, elle se fâcha, prétendant que cela ne pouvait qu'être commode pour lui puisque, quand il voudrait y aller, il serait assuré de trouver compagnie. Il fallut pourtant qu'elle se résignât. « Elle vit bien qu'il n'y avait pas moyen de conserver plus longtemps sa conquête. Elle l'abandonna, mais elle ne me l'a jamais pardonné. » Entre les mains de Gourville, Saint-Maur devint la magnifique résidence que l'on sait. Cédant à la manie de bâtir qui pour lors faisait rage, il s'y livra à toute sorte de prodigalités, comme faisaient M. le Prince à Chantilly, et Louis XIV à Versailles.

Restait la vieillesse aux années souvent difficiles. Gourville la vit venir sans effroi : il sut vieillir. C'est le temps où il écrit ses *Mémoires*. Il se plaît à examiner l'état de son âme. Il n'y trouve que paix et contentement : « Depuis quelques années je compte de ne pouvoir pas vivre longtemps : au commencement de chacune, je souhaite pouvoir manger des fraises ; quand elles passent, j'aspire aux pêches, et cela durera autant qu'il plaira à Dieu. » La phrase est charmante, dans son rayonnement de soleil couchant. Ce financier s'exprime à la manière des poètes. L'âme du sage s'épure aux atteintes prochaines de la mort... Gourville est en règle. Il a demandé au roi son congé et l'a remercié d'avoir eu pour lui des bontés au delà de ce qu'on peut imaginer. De même il a pris ses sûretés du côté de la religion. Il est revenu aux pratiques du christianisme ; et nous n'avons aucune raison de suspecter la sincérité de sa foi. Il a fait le partage de ses biens. Il compte qu'il a quatrevin-gt-dix neveux et nièces, arrière-neveux et arrière-nièces, et il s'est amusé à mettre pour chacun d'eux un louis d'or à la loterie. — Et lui aussi, il est un patriarche !

Comment de si bas qu'il était parti Gourville a-t-il pu s'élever si haut ? On le comprend sans trop de peine. Encore pour le comprendre tout à fait, ne suffit-il pas d'avoir lu les *Mémoires*, et ne faut-il pas s'en tenir à l'image involontairement adoucie que l'auteur nous y donne de lui-même. Il règne dans ces *Mémoires* un ton de bonhomie. On ne s'attendait pas à trouver chez un partisan tant de détachement. On croyait qu'un traitant dût être plus âpre au gain. Mais il faut entendre le témoignage des contemporains. Ils nous peignent Gourville « avide d'emploi », comme dit Mme de Motteville, « allant à ses fins par toutes voies, d'une activité brusque et infatigable, » comme dit Lenet, « naturellement assez brutal, » comme dit Saint-Simon. Voilà qui remet les choses au point. Gourville est de ceux qui brusquent la fortune. Il est hardi ; et il est souple. Il se plie aux circonstances. Il ne s'étonne de rien.

Quand une affaire ne réussit pas il en est quitte pour se remettre dans son train ordinaire. Il sait bien que le bonheur lui reviendra. Il a confiance dans son étoile. Il compte sur la collaboration du hasard; cela même lui garantit qu'elle ne lui fera pas défaut. Il a un tempérament de joueur et tous les traits de l'aventurier.

Mais il y a quelque chose de plus étonnant que l'étonnante fortune de Gourville : c'est l'indulgence qu'il a trouvée auprès de ses contemporains comme auprès de la postérité; c'est la sympathie et j'allais dire l'estime qu'on ne lui a pas marchandée. Il est bien vu du Roi. Ami de Lionne et de Le Tellier, en confiance avec Louvois en même temps qu'avec Colbert, il peut dire sans se vanter qu'il a toujours été « honoré de la bienveillance de Messieurs les ministres. » Énumérer tous les hôtes de Saint-Maur ce serait passer en revue presque tout la meilleure société du temps. D'où vient tant de faveur? — C'est d'abord que Gourville a des mérites solides, qu'on est tenté d'oublier pour ne voir que les côtés amusans du personnage. Comme négociateur et diplomate de second ordre, et quoiqu'il se soit fait à l'occasion désavouer, il a des qualités sérieuses. Il est d'une curiosité toujours en éveil. En Angleterre, en Hollande, en Espagne, il s'informe du gouvernement, des usages du pays, des ressources de l'État. Il sait voir. Il donne des renseignemens précis. Homme de finances, il a sur les questions spéciales, sur le rendement et la répartition de l'impôt, sur la circulation des espèces, des idées justes. Il fait partie de ce monde des financiers d'autrefois sur le compte de qui on a longtemps accepté le témoignage de leurs pires ennemis et pour qui on commence seulement à réclamer plus de justice. Il a rendu des services incontestables. — C'est ensuite qu'il est très séduisant. Il y a des gens qui méritent infiniment d'être aimés et qui ne sont pas aimables. Gourville est né aimable. Il le sait. « J'oserais quasi croire que j'étais né avec la propriété de me faire aimer des gens à qui j'ai eu affaire. » Il est insinuant et persuasif. Il va trouver Conti qui jure de le faire pour le moins « jeter à la rivière, » et traite avec lui de bonne amitié. Il change en bienveillance l'aigreur de Mazarin. Il apprivoise Colbert. Il est dévoué à ceux qu'il aime, « estimable et adorable par ce côté-là de son cœur, » dit Mme de Sévigné. Il oblige ses amis, les secourt de son argent. Il est généreux. — Enfin il a une qualité, plus notable que toutes les autres et la plus rare qui soit chez un parvenu : il a du tact. Son succès ne lui a pas dérangé la tête, qu'il avait à vrai dire exceptionnellement solide. Il ne tranche pas du grand seigneur. Il se tient à sa place, ce qui fait qu'on n'est pas tenté de l'y remettre. Il se souvient de sa naissance et au besoin il la rappelle. Il a beau coudoyer la société aristocratique, il n'a pas la prétention d'en être. Auprès des La Rochefoucauld et des Condé, sans se tromper aux marques de leur familiarité, il reste dans l'attitude d'un homme qui leur a

appartenu. Auprès des grands il garde une réserve qui n'est pas de l'humilité. Ce sont des nuances où il faut bien de la délicatesse. Par cette prudence et à force de bon goût il a désarmé jusqu'à Saint-Simon : « Il n'oublia jamais ce qu'il avait été, remarque l'enragé duc et pair, et ne se méconnut jamais, quoique mêlé à la plus illustre compagnie. » Il ajoute : « Ce qui est prodigieux, c'est qu'il avait secrètement épousé une des trois sœurs de M. de La Rochefoucauld; il était continuellement chez elle à l'hôtel de La Rochefoucauld, mais toujours et avec elle-même en ancien domestique de la maison. » C'est par là que Gourville se fit pardonner ses fautes et même son bonheur.

Toutefois le rôle de Gourville resterait insuffisamment expliqué s'il n'avait commencé vers ce temps de se faire dans la société des changemens considérables et dont cette fortune même est l'un des signes. Ce sont les premiers craquemens d'un édifice déjà condamné. Dans l'Église, dans l'armée, dans la finance, on n'en est plus à compter les parvenus. Le ministère est rempli d'hommes de rien ; c'est le scandale de ce règne de « vile bourgeoisie ». A Colbert sorti de la boutique d'un marchand, fut près de succéder Jean Hérauld, sorti d'une antichambre. Si Gourville n'eut pas la charge de contrôleur, c'est surtout qu'il ne le voulut pas et ne fit rien pour l'avoir. Il le dit, et nous sommes prêts à l'en croire. Il était admirable pour se connaître lui-même et apercevoir les lacunes de son génie. Or il manquait d'idées générales, et n'était pas né pour tenir les premiers rôles dans l'État. Laissez quelques années se passer, quelques préjugés tomber, quelques barrières s'abaisser, et donnez à Gourville plus d'envergure : le voici premier ministre et cardinal, prince de l'Église et maître tout-puissant du royaume : c'est Dubois. A la fortune de Dubois répond celle d'Alberoni. Et c'est un spectacle qui ne manque pas de saveur, que de voir à la tête de deux pays de vieille aristocratie, où subsistait tout entière l'ancienne hiérarchie sociale, rivaliser d'intrigue et de génie le fils de l'apothicaire de Brive-la-Gaillarde avec le fils du jardinier de Plaisance. La noblesse eut beau se dépiter contre eux et s'indigner, elle dut se restreindre à se venger comme elle put, — en les calomniant.

Ces nouveautés devenaient si frappantes qu'il fallut bien que la littérature s'en aperçût. Déjà les *Caractères* sont tout remplis du tapage que font ces fortunes subites. Tout un chapitre, celui des *Biens de fortune*, est consacré à décrire les effets merveilleux de la spéculation et du jeu. On y voit les « partisans » désignés au mépris et à la haine. On y rencontre un Sosie qui de la livrée a passé par une petite recette à une sous-ferme, s'est élevé par les concussions, est devenu noble et même homme de bien; et ce Sosie-là ressemble furieusement à certain personnage de notre connaissance. La Bruyère est impitoyable pour ces « âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu. » Il a

protesté contre les enrichis et les parvenus; même il a déclamé contre eux. C'est qu'il est honnête homme, et qu'il a véritablement une belle âme. Il est écrivain aussi, soucieux de l'effet et sachant sa rhétorique. Enfin il y a une antipathie naturelle des gens de lettres à l'égard des financiers; c'est celle même que signale Gourville, sans s'en émouvoir outre mesure, lorsqu'il nous parle du « bonhomme Neuré, fort chagrin, comme le sont ordinairement les philosophes contre les gens d'affaires, à cause de leur bien. » Toutefois La Bruyère est trop clairvoyant pour ne pas comprendre qu'une révolution est en train de se faire; il en indique les causes profondes : « Pendant que les grands négligent de rien connaître, je ne dis pas seulement aux intérêts des princes et aux affaires publiques, mais à leur propres affaires..., des citoyens s'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, savent le fort et le faible de tout un État, songent à se mieux placer, se placent, s'élèvent, deviennent puissans, soulagent le prince d'une partie des soins publics. Les grands qui les dédaignaient les révèrent; heureux s'ils deviennent leurs gendres! » Aussi bien cela crève les yeux. Le Persan de Montesquieu n'a pas plutôt débarqué à Paris qu'il en fait la remarque : « Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs : c'est un séminaire de grands seigneurs. »

De ceux qui se contentent d'observer la société, d'en peindre les originaux, passons aux écrivains d'imagination qui créent à la ressemblance du monde réel un autre monde plus vrai. Le type de l'homme industrieux qui a commencé dans la boue et que travaille l'envie de parvenir, est l'un de ceux qu'on retrouve le plus fréquemment dans la littérature du XVIIIe siècle. C'est à lui que le roman et le théâtre de l'époque doivent leurs deux chefs-d'œuvre, *Gil Blas* et *Figaro*. On s'est demandé si Le Sage, lorsqu'il composait les premiers chapitres de son livre, avait eu connaissance des *Mémoires* de Gourville; il n'y a pas d'impossibilité, attendu que le manuscrit en circulait sous le manteau. Mais si la question est curieuse, on voit tout de suite qu'elle n'a guère d'importance. En effet, les aventures de Gourville étaient assez connues, et sans même en avoir lu le récit de sa main, on était suffisamment renseigné par le bruit public. La ressemblance est frappante. Au premier livre se trouve cette apologie du métier de laquais : « Le métier de laquais... n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur qui se met en condition, ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître; il se prête à ses défauts, gagne sa confiance, et le mène par le nez. » C'est le fond même de l'histoire. S'attacher à quelque grand seigneur, tâcher de se mêler de ses affaires ou d'entrer dans ses plaisirs, telle est la recette la plus sûre pour qui a quelque ambition. Les deux héros

ont même destinée, soit que Gil Blas réforme la maison du comte Galiano ou qu'il devienne chez le duc de Lerme un canal des grâces, soit qu'il réfléchisse sur le train du monde dans la tour de Ségovie, ou soit qu'il connaisse, dans son château de Lirias, les douceurs d'une vieillesse respectée. Ils ont mêmes talens, et mêmes dons de naissance : « O trop heureux Gil Blas, dont le sort est de plaire aux ministres! » Surtout ils ont même philosophie. Ils sont gens d'esprit. C'est pourquoi, quand on les quitte, on a beau se souvenir du temps où ils étaient un peu *picaros*, on ne leur veut pas mal de mort. On leur tient compte d'une honnêteté relative. Il y a pour parvenir des moyens plus ignobles que celui qu'ils ont choisi. Qu'on lise pour s'en convaincre le *Paysan parvenu* de Marivaux! Du moins Gourville ni Gil Blas ne sont-ils pas arrivés par les femmes. Et enfin ni l'un ni l'autre ils n'ont de méchanceté foncière. Ils n'ont pas de haine au cœur.

C'est par là qu'ils se distinguent de Figaro. Pour ce qui est d'eux, ils s'arrangent fort bien de l'ordre établi; ils ne rêvent pas de bouleverser la hiérarchie et de briser les cadres. Ils s'accommodent d'un tel de choses grâce auquel ils ont fait leur fortune. Ils se contentent de regarder en souriant cette société qui n'est pas si marâtre qu'elle ne leur permette de vivre grassement à ses dépens. Même ils trouvent qu'une société a du bon où l'on peut laisser aux autres les plaisirs de vanité, en gardant pour soi tout le profit. C'est qu'ils ne s'embarrassent pas la tête de rêveries. Ils ont lu peu de livres, étant trop occupés par ailleurs ; les seuls où ils aient pris goût sont des livres de morale enjouée. Ils n'ont pas réfléchi sur l'égalité primitive des conditions, non plus que sur les beautés de l'état de nature ou sur la question de l'identité du moi. Cependant, depuis eux, le temps a marché. Les philosophes sont venus; de leurs écrits il déborde un torrent de haine. C'est de cette haine qu'est gonflée l'âme de Figaro. Celui-ci est moins intrigant encore qu'il n'est paresseux, et moins agissant qu'il n'est bavard. Plus que tout il est déclamateur et phraseur. Mais ce sont les phrases qui préparent les actes. Toute la Révolution gronde dans le fameux monologue. Nous voilà bien loin, semble-t-il, de la bonhomie de Gourville et de la modestie de Gil Blas, et nous nous prenons à les regretter. La différence n'est que dans le ton. Gourville et Gil Blas auraient tort de désavouer Figaro. Il est leur descendant naturel. Que si maintenant l'on se demande comment ces hommes de bien ont pu engendrer ce fauteur de troubles, la réponse est toute simple : c'est qu'apparemment il y a une logique des faits.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai.

Les vacances parlementaires ont été courtes, mais bonnes. Elles nous ont reposé de quelques mois d'agitation le plus souvent stérile. Elles ont permis au gouvernement de faire, sauf contrôle ultérieur, un certain nombre de choses utiles. Loin de nous la pensée de diminuer le prestige du gouvernement parlementaire; mais, dans ce gouvernement, s'il est pratiqué d'une manière normale, la Chambre a des attributions et le pouvoir exécutif en a d'autres, et lorsque la Chambre veut les exercer toutes à la fois, les siennes et celles d'autrui, on arrive fatalement à la confusion et à l'impuissance. C'est ce qui s'est produit trop souvent. Il en est résulté, — et nous ne cachons pas la gravité du fait, — que les vacances parlementaires sont devenues un temps de répit qui donne au pays le temps de se reposer et de reprendre haleine et au gouvernement celui de gouverner et d'agir. On vient d'avoir près d'un mois de vacances : pendant ce temps, la grève des allumettiers et celle des employés d'omnibus de Paris ont pris fin. Qui pourrait mettre en doute que, si la Chambre avait été présente, la seconde au moins aurait duré plus longtemps et aurait pris un autre caractère ? Il a suffi que le gouvernement assurât une égale liberté à tous, à ceux qui ne voulaient pas travailler et à ceux qui voulaient le faire, pour que la grève cessât en quelques jours. Si la tribune du Palais-Bourbon avait retenti des déclamations des députés socialistes et radicaux, n'est-il pas probable, ou plutôt certain, que la grève se serait prolongée davantage ? La conclusion en aurait été la même : seulement la misère encourue aurait été plus grande et les fermens de haine restés dans les cœurs auraient été plus actifs. Le gouvernement a pris quelques mesures d'ordre, destinées à garantir la liberté de tous, et la grève s'est éteinte d'elle-même : seulement il fallait pour cela que le ministère conservât lui aussi une certaine liberté, ne fût-ce que la liberté d'esprit dont il ne jouit pas toujours en présence des Chambres.

Les vacances sont donc finies : la Chambre reprend sa session aujourd'hui même, et le Sénat reprendra la sienne dans huit jours. Samedi dernier, M. le président du Conseil, accompagné de quelques-uns de ses collègues, est allé à Bordeaux assister à l'inauguration d'une exposition très intéressante, et il en a profité pour prononcer un discours qui ne s'adressait pas seulement à un auditoire nécessairement restreint, mais au pays tout entier. M. Ribot a traité un grand nombre de questions dans sa substantielle harangue. Il a voulu marquer de traits caractéristiques la situation présente telle qu'il l'aperçoit, et ouvrir quelques perspectives d'avenir. Il y aurait beaucoup à dire sur son discours : nous réservons, pour y revenir dans un moment, toute la partie qui se rapporte à la politique étrangère ; elle ne saurait appeler de notre part ni critique, ni réserve. Quant à la politique intérieure, M. le président du Conseil y apporte une bonne volonté, une loyauté, une confiance qu'on ne saurait trop louer ; mais nous ne sommes pas bien sûr qu'il ne s'y mêle pas aussi une certaine part d'illusions. M. Ribot s'est proposé, a-t-il dit, d'amener l'apaisement des esprits dans le Parlement : un avenir prochain montrera s'il y a réussi. Une sorte d'accalmie s'est produite : elle tient à des circonstances diverses. Nous n'oserions pas, avec M. le président du Conseil, en attribuer le principal mérite à la restauration de la vieille formule de « l'Union républicaine ». Cette formule, faite d'équivoque et d'empirisme, n'a pas été la nôtre autrefois et ne saurait l'être aujourd'hui. Certes l'union est un beau mot, et la chose est meilleure encore ; mais les mots, en politique, perdent quelquefois leur sens grammatical, — ce qui n'empêche pas les choses de rester ce qu'elles sont. Personne n'ignore ce que cache, ou, pour mieux dire, ce que ne cache plus le mot d'union républicaine. Mais à quoi bon insister ? Nous aimons mieux reconnaître que les hommes ont fait des efforts méritoires pour s'élever au-dessus de la syntaxe parlementaire qu'ils continuent d'imposer à leurs discours, et ils y ont réussi le plus souvent. Dans son discours même, M. Ribot a montré sur beaucoup de points un véritable courage d'esprit. Il a reconnu avec franchise que le budget était en déficit, et qu'il ne retrouverait son équilibre que si les Chambres votaient des taxes nouvelles. Le déficit s'élève à plus de 50 millions. On doit prendre ce chiffre comme un minimum : M. Ribot, à coup sûr, n'a pas exagéré. Serait-il un peu plus considérable qu'il n'y aurait pas encore lieu de s'en émouvoir beaucoup, si on avait affaire à une Chambre vieillie dans la politique, ayant de l'expérience et du sang-froid. Malheureusement, nous ne sommes pas sûrs que ce soit là le caractère de la Chambre actuelle. Le gouvernement a-t-il assez d'autorité sur elle pour la diriger et la modérer ? A-t-elle un frein en elle-même, dans la forte constitution des partis qui la composent ? A ces questions, comment ne pas faire une réponse négative ? Et dès lors la Chambre

menace d'être livrée, peut-être sans grande défense, aux surprises que ne manqueront pas de lui procurer les faiseurs de contre-projets et d'amendemens. Où cela nous conduira-t-il? Quel sera le terme final de la nouvelle phase financière où nous entrons? Jusqu'aujourd'hui le déficit a été nié, plus ou moins énergiquement, par les gouvernemens qui se sont succédé. Les réformes que l'on proposait avaient pour objet une meilleure répartition des charges publiques, et tout ce qu'on leur demandait, suivant le mot à la mode, était de se suffire à elles-mêmes, c'est-à-dire de ne rien coûter. Aujourd'hui la situation est changée, le déficit est avoué, le gouvernement demande aux Chambres de le combler. Les moyens qu'il propose sont-ils les meilleurs? On le contestera de divers côtés. M. le ministre des finances fait emploi des ressources que fournira l'impôt sur les successions. Il s'agit, tout le monde le sait, d'un impôt progressif, et nous n'avons pas besoin de rappeler les objections qu'il soulève en principe. Soit 25 millions. M. le ministre des finances demande 10 millions à un impôt gradué sur les domestiques. Le reste sera pris sur les valeurs étrangères. Mais attendons le projet de budget de M. le ministre des finances : il serait imprudent d'en parler sur des indications encore incomplètes.

M. Ribot a d'ailleurs abordé beaucoup d'autres sujets. Il en est un surtout auquel il ne pouvait pas échapper : c'est l'attitude des congrégations religieuses, ou, pour parler plus exactement, d'une partie de l'épiscopat français à l'égard de la loi sur le droit d'accroissement. Les congrégations n'ont rien dit jusqu'à ce jour. Leurs supérieurs se sont réunis pour convenir de l'attitude à prendre; mais ils ne sont pas encore mis d'accord. Une sorte de mystère a enveloppé leurs délibérations : le seul fait certain est qu'elles n'ont pas abouti. En revanche, les évêques et les archevêques ont beaucoup parlé ; non pas tous, une petite minorité seulement s'est prononcée jusqu'ici; à notre avis, c'est trop encore. Les dissentimens qui se sont produits, dans le sein même du clergé et de ses représentans les plus élevés, seraient regrettables partout : ils le sont plus encore dans un corps où l'union et au besoin la discipline sont particulièrement indispensables. Mgr Fuzet, évêque de Beauvais, a ouvert le feu. Il a conseillé aux congrégations de son diocèse de se soumettre à la loi et de payer l'impôt, en quoi il a eu raison ; mais il aurait pu y mettre plus de discrétion et de tact. Son intention a été bonne : toutefois, avant d'y céder, il aurait bien fait de pressentir l'opinion de ses collègues, non pas pour modifier la sienne, mais pour se rendre bien compte de l'effet qu'il produirait en l'exprimant sous une certaine forme. Il a provoqué, de la part de son propre métropolitain, des protestations qui n'ont pas été plus prudentes que ne l'avait été sa propre manifestation. Et voilà la guerre allumée, allumée entre évêques, archevêques, cardinaux. Les répliques se croisent, de plus en plus acerbes, malgré la solennité du langage, et

cela, est-il besoin de le dire? à la grande tristesse de la partie du public qui s'intéresse sérieusement aux intérêts en cause, mais au grand amusement de l'autre, qui est nombreuse. Qu'on le veuille ou non, la manière dont l'affaire a été engagée a manqué de gravité; et pourtant elle est grave, elle aurait mérité d'être conduite avec plus de ménagemens. On aurait atteint un but qu'on est menacé d'avoir manqué, peut-être pour longtemps. Après l'avoir dit dès la première heure, nous n'éprouvons aucun embarras à répéter que les chiffres fixés par la loi sont excessifs. Nous avons regretté que le gouvernement et les Chambres, par l'exagération de la taxe qu'ils ont établie, aient laissé ouverte une question qu'on aurait été mieux avisé de clore une fois pour toutes. Mais il n'est pas vrai que la taxe soit spoliatrice au point que les congrégations ne puissent pas la payer sans se mettre immédiatement dans l'impossibilité de vivre. En tout cas la conscience, ce for intérieur que chacun de nous doit conserver en soi comme un réduit intangible et qui échappe même à l'action des lois, la conscience n'est pas intéressée dans cette affaire. On ne demande pas aux congrégations d'accomplir des actes contraires à la foi, mais seulement de payer un impôt: quand même il serait trop élevé, ce ne serait pas une raison pour le refuser. Hélas! bien d'autres citoyens ont été victimes des exigences ou des maladresses du fisc; quelques-uns en ont été ruinés; d'autres en sont morts. Quand une loi produit de pareilles conséquences, il faut s'empresser de la reviser; mais, aussi longtemps qu'elle existe, il faut la respecter. Que les congrégations se plaignent; qu'elles fassent entendre une voix douloureuse, véhémente même; que les évêques parlent en leur nom, rien de mieux: elles rencontreront, en dehors d'elles, des républicains pour soutenir leur cause. Mais si elles se placent ou si on les pousse sur le terrain révolutionnaire, elles n'auront à côté d'elles que les ennemis de nos institutions, et elles ont déjà éprouvé la force de ce compromettant appui.

On attendait la parole du Saint-Père: elle est venue de Rome, sous la forme d'une lettre écrite par Mgr Rampolla à Mgr Meignan, archevêque de Tours. Cette lettre est tout à fait digne du pontife qui l'a inspirée et probablement dictée. Léon XIII a très bien compris que c'est sa politique tout entière, sa politique d'apaisement, de modération, de conciliation, qui était en cause et qui se trouvait menacée par un de ces retours subits du vieil esprit de combativité qui est à peine assoupi dans notre clergé. Et à quel moment cette explosion s'est-elle produite? Au moment même où la politique du Saint-Père venait d'obtenir, précisément dans la présentation et le vote de cette loi d'accroissement, un avantage insuffisant, mais réel. A lire certains journaux, on croirait vraiment qu'il s'agit d'une taxe nouvelle ajoutée à celles qui existaient déjà, alors que la loi récente modère pour toutes les congrégations une taxe déjà ancienne et la supprime pour

un très grand nombre d'entre elles. Que ce soit une amélioration, aucun homme de bonne foi ne saurait le nier. On pouvait désirer mieux, on peut le demander encore, et toujours ; mais c'est un mauvais système de nier le bien accompli et d'y répondre pas l'insurrection. Qu'a dit le Saint-Père dans les fameuses encycliques qui ont produit en France une si profonde impression ? Il a demandé aux catholiques d'accepter loyalement, définitivement, sans arrière-pensée, les institutions politiques de leur pays, afin d'avoir plus de force pour demander et pour obtenir la réforme de la législation. Cette politique a-t-elle été vaine ? On vient de voir que non, puisque, par un retour de justice, les pouvoirs publics ont spontanément adouci la loi dite d'accroissement. Les votes des Chambres à ce sujet, quelque imparfaits qu'ils soient, auraient été impossibles il y a trois ou quatre ans. Mais le Pape, certes, est trop sensé, il a trop l'expérience des hommes et des choses, il sait trop bien l'histoire pour avoir cru que la réforme de toute une législation pourrait se faire du jour au lendemain. Il est patient, parce qu'il sent bien que le temps travaille pour lui. Aussi a-t-il dû être très étonné de voir que, le lendemain même du jour où il venait d'obtenir un premier avantage, une émotion extraordinaire se produisait dans le clergé français, et que les évêques rappelaient tous les persécutions de l'Empire romain pour conseiller, les uns de s'y soumettre, les autres d'y résister. Les esprits, en peu de jours, étaient montés à un tel degré d'excitation qu'il était impossible, ou du moins dangereux, d'intervenir au milieu d'une lutte aussi chaude, en y apportant une opinion modérée. Le Saint-Père n'a pas voulu se prononcer encore. Il n'avait pas, a-t-il dit, des informations assez complètes pour le faire, et il a laissé entendre que les évêques qui avaient parlé si vite ne les avaient peut-être pas plus que lui. Il a conseillé d'attendre, de temporiser, d'étudier sous tous ses aspects une question qui avait été tranchée à la hâte et *ab irato*, de se dégager des premières impressions, qui sont presque toujours trompeuses, enfin de n'adopter une attitude et de ne tenir un langage définitifs que lorsqu'on aurait établi un accord parfait entre toutes les congrégations intéressées. Cette lettre a été une déception pour ceux qui étaient déjà partis en guerre et qui espéraient y entraîner le Pape après eux. — Vous avez dix mois devant vous, leur dit doucement le Saint-Père, pour payer la taxe ; vous avez un an pour payer l'arriéré ; vous ne devez rien pour le moment ; votre campagne est prématurée. — Il est vrai que dans six mois, et même dans un an, la loi sera ce qu'elle est aujourd'hui ; mais on saura alors quelles sont les congrégations dispensées de l'acquitter, et aussi quelles mesures le gouvernement aura prises pour aider à la liquidation de l'arriéré. Il est probable que les congrégations exemptées seront nombreuses ; il est certain que les facilités fiscales accordées pour l'acquittement des droits échus seront

très larges. Et qui sait si quelques-uns de ceux qui ont voulu provoquer dès aujourd'hui une agitation n'avaient pas le sentiment confus qu'il leur serait plus difficile de la soulever un peu plus tard?

Nous ne voulons pas parler des espérances que l'esprit de parti a conçues peut-être en voyant cette agitation se produire et prendre, en quelques jours, des développemens aussi imprévus. Si elles ont existé, probablement elles sont dissipées maintenant. C'est en vain que des journaux, d'ailleurs profanes, se sont mis à sonner du clairon avec un éclat strident : tout ce bruit n'a pas sérieusement alarmé les consciences. Alors on a raconté des anecdotes, sachant que le public les aime et qu'il y voit volontiers un signe de vérité. A bout d'argumens, on a dit que M. Georges Picot avait été envoyé à Rome par M. Ribot, et que la preuve évidente qu'il avait eu une mission auprès du Saint-Père est qu'il ne l'avait pas vu. On offrait de donner d'autres preuves aussi convaincantes, d'entrer dans des détails encore plus précis. M. Picot a démenti une fois pour toutes cette sotte histoire, et ne s'est plus occupé des divagations auxquelles elle donnait lieu. Il est probable que, grâce à la lettre du Pape, le calme ne tardera pas à se rétablir. Le choix même que Léon XIII a fait de son correspondant est un indice qui a son prix. Mgr Meignan, archevêque de Tours, est un de nos prélats les plus modérés. Le ton de la lettre, le caractère de celui qui devait la recevoir, l'ajournement de difficultés actuellement trop irritantes, le conseil d'union qui sert de conclusion, on retrouve en tout cela les qualités d'un pontife qui ne dédaigne pas l'habileté humaine et la diplomatie, et qui sait admirablement les faire servir à ses desseins. Quant à M. Ribot, il a tenu à Bordeaux le langage qui convenait au gouvernement. Il a donné l'assurance que ses dispositions bienveillantes restaient les mêmes, malgré les provocations qui s'étaient produites. Les congrégations, les évêques, les catholiques ont sans doute une attitude à prendre, et ce n'est pas nous qui leur reprocherons d'user des libertés qui appartiennent à tous; mais cette attitude, pour être digne de la cause qu'ils représentent, doit être exempte de tout esprit d'opposition systématique et de révolte. Qu'ils protestent contre la loi d'accroissement, soit; qu'ils en poursuivent la revision, ils auront raison, nous serons avec eux; mais ils doivent s'y soumettre, puisqu'elle a été régulièrement votée, jusqu'au jour où elle aura été non moins régulièrement rapportée ou modifiée.

Une autre partie du discours de M. le président du Conseil a, d'après les comptes rendus, soulevé des applaudissemens unanimes et particulièrement expressifs : c'est le passage relatif à la politique extérieure. « Les liens qui nous unissent, depuis 1891, à la Russie ont été fortifiés, a dit M. Ribot, et le monde entier a compris que l'action commune des deux puissances alliées est, sur tous les points du monde où

les appellent leurs intérêts, une garantie de paix et de sécurité. » Notre gouvernement avait le droit de tenir ce langage après le succès qu'il vient d'obtenir en extrême-Orient. Nous avons longuement parlé, il y a quinze jours, de la situation qui était alors pendante entre la Chine et le Japon, et des motifs que l'Europe avait d'y intervenir. Quel qu'ait été l'éclat de ses victoires, il était impossible de laisser le Japon s'établir sur le continent asiatique, et surtout à Port-Arthur, sans ouvrir pour la suite une ère de difficultés et de conflits où le monde occidental aurait été, bon gré mal gré, obligé de prendre parti. Le Japon est un pays trop intelligent et son gouvernement est trop sage pour ne pas l'avoir compris. Il a vaincu la Chine, non pas l'Europe. Il était en droit de tout exiger de la première, mais il avait le devoir de ménager les intérêts de la seconde. Aucune puissance occidentale n'a songé à intervenir entre la Chine et lui. Le traité de Simonosaki a été ratifié à Pékin, tel qu'il avait été consenti entre les plénipotentiaires des deux gouvernemens. Il convenait d'autant plus de laisser intégralement au Japon le bénéfice moral de sa victoire, qu'on devait lui demander ensuite plus de sacrifices de détail. Tout s'est passé, de part et d'autre, avec une parfaite correction. Le Japon, habile, souple, cédant du terrain peu à peu, pas tout à la fois, a proposé d'abord d'abandonner la province de Liao-Toung, c'est-à-dire la pointe méridionale de la Mandchourie, mais il aurait voulu garder Port-Arthur. On lui a fait sentir qu'il fallait aller plus loin et renoncer à Port-Arthur lui-même : il l'a compris, et l'Europe lui doit certainement de la reconnaissance pour la bonne grâce avec laquelle il s'est rendu à ses conseils. Bien des points restent à régler encore ; toutefois l'essentiel, l'indispensable, est acquis. La paix en est pour longtemps consolidée en extrême-Orient, et elle l'est grâce à l'intervention de la Russie et de la France, auxquelles l'Allemagne s'est jointe et a apporté le plus utile concours. Voilà comment, sans coup férir, bien plus, sans que la moindre menace ait été proférée, par la simple action morale et toujours amicale de trois grandes puissances, un problème complexe, délicat, redoutable, s'est trouvé résolu en peu de jours.

S'il est vrai qu'une politique se justifie par ses conséquences, il faut convenir que celle que nous avons suivie a été amplement justifiée. Et pourtant des critiques se sont produites. On a demandé quel intérêt nous avions dans cette affaire. On voyait bien celui de la Russie, on ne voyait pas le nôtre, et plusieurs journaux, usant d'une vieille métaphore, ont accusé notre gouvernement d'avoir, une fois de plus, tiré pour d'autres les marrons du feu. Le reproche aurait été plus grave si nous nous étions tant soit peu brûlé les doigts en opérant cette besogne. Notre intervention aurait pu, dit-on, nous coûter cher : soit; mais le moment est passé de raisonner sur des hypothèses puisque nous sommes en face de réalités. Les ressources que nous

avons eu à déployer n'ont pas été puisées dans nos arsenaux, ni dans notre bourse, mais seulement dans notre intelligence de la situation et dans notre caractère. Quant au résultat, c'est se tromper beaucoup que de le juger insignifiant. On se demandait en Europe si l'entente qui paraissait s'être établie entre la France et la Russie entraînerait jamais autre chose que des démonstrations bruyantes. Elle ne s'était pas encore manifestée d'une manière pratique. On ne l'avait pas vue aux prises avec une difficulté grave : on ignorait si elle tendrait à la résoudre dans le sens de l'intérêt général et de la paix, ou si elle ne suivrait pas des vues particulières au risque de provoquer des complications ultérieures. Ces questions restaient incertaines dans les esprits; les journaux les agitaient parfois avec un scepticisme ironique; elles ont été subitement résolues. Comment se méprendre désormais sur ce qu'il y a de sérieux dans la communauté de vues et de conduite établie entre la Russie et nous? Le caractère même de notre entente s'est révélé conforme à l'intérêt de tous, c'est-à-dire à celui de l'équilibre européen en Asie. L'Allemagne a été la première à s'en rendre compte, et de là vient l'empressement avec lequel elle s'est jointe à nous. Cela aussi a été une surprise pour bien des personnes qui ne croyaient pas à la possibilité d'une action à trois, qui comprendrait la Russie, la France et l'Allemagne. Une alliance évidemment est impossible, parce qu'elle suppose un concert établi sur un ensemble d'intérêts communs, déterminant une politique commune; elle n'est réalisable qu'entre la Russie et nous; mais il n'en est pas de même d'une action limitée dans son objet et dans sa durée, qui peut fort bien s'exercer avec l'Allemagne sur un point et pour un but déterminés. Nous n'avons avec celle-ci, d'intérêts communs, que des intérêts accidentels, mais nous en avons, et peut-être plus nombreux encore en Afrique qu'en Asie.

Et l'Angleterre? Son attitude a été beaucoup moins décidée que celle des autres puissances depuis le premier jusqu'au dernier jour du conflit sino-japonais. On s'expliquera difficilement pourquoi lord Rosebery, après avoir suggéré une intervention commune à un moment intempestif, a refusé d'y prendre part lorsque l'opportunité s'en est enfin produite. Le traité de Simonosaki était alors connu, au moins dans ses lignes générales : le gouvernement anglais a fait savoir que ses intérêts commerciaux n'en étaient pas atteints. Cela n'est pas bien sûr, mais l'Angleterre n'a-t-elle pas d'autres intérêts encore en extrême-Orient, et ne lui importe-t-il pas, comme aux autres puissances, que la paix, si malencontreusement troublée, soit rétablie sur une base solide et durable? Son abstention reste difficile à comprendre. La Chine, évidemment, ne peut lui en savoir aucun gré : le Japon, du moins, lui conservera-t-il quelque gratitude? Rien n'est plus douteux. Si l'Angleterre avait soutenu le Japon, si elle avait approuvé

ses prétentions, si elle les avait déclarées justes et légitimes, on en aurait été touché et reconnaissant à Tokio. Mais, non : dans les derniers jours, l'Angleterre, bien qu'elle n'ait pas voulu confondre son action avec celle des autres puissances, a dit au Mikado qu'il ne devait pas compter sur elle et que le mieux pour lui était de céder. La différence est que la Russie, l'Allemagne et nous-mêmes avons donné au gouvernement japonais des motifs généraux et généreux, des raisons élevées pour l'amener à faire quelques sacrifices. Nous lui demandions de participer à une grande œuvre de civilisation. Nous nous appliquions à le relever à ses propres yeux, en nous adressant à son intelligence politique, qui s'est montrée aussi remarquable que l'avaient été son coup d'œil et son courage militaires. L'Angleterre lui a conseillé de s'incliner parce qu'il était le plus faible et qu'il serait écrasé, argument très fort à coup sûr, mais peu flatteur pour celui qui le reçoit. Puisque l'Angleterre devait finalement prêcher des concessions, que ne l'a-t-elle fait comme nous et avec nous? Un très grand événement ne se serait pas passé dans le monde en dehors d'elle. Les nations qui se réveillent en extrême-Orient, pour la première fois où elles la voient intervenir dans leurs affaires communes, n'auraient pas été amenées à incarner l'Europe uniquement dans la Russie, la France et l'Allemagne. La presse britannique ne comprend pas encore que nous ayons marché avec la Russie et surtout avec l'Allemagne : cela trouble les idées qu'elle s'était faites de ce que notre isolement avait d'irrémédiable. Et nous comprenons encore moins que l'Angleterre n'ait pas marché avec l'Europe. Mais l'étonnement, mêlé d'embarras, qu'on éprouve à Londres montre l'importance de l'événement qui vient de se produire et de la manifestation de puissance dont nous avons eu notre part. A coup sûr, le ministère de M. Ribot, après avoir, pendant quelques semaines, terminé heureusement plusieurs grèves, vu naître et décliner une agitation religieuse qu'il dépend de lui d'apaiser complètement, dénoué enfin, en prouvant l'efficacité de nos alliances, un conflit inquiétant en extrême-Orient, le ministère peut se présenter devant les Chambres avec la confiance d'avoir rempli son devoir. Et pourtant, qui sait où nous en serons après quelques semaines de session ?

L'abondance des matières ne nous permet pas de donner aujourd'hui beaucoup de place aux événemens du dehors, ce qui est regrettable : il en est plus d'un en effet qui mériterait une étude particulière.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la dissolution de la Chambre des députés italienne : le fait vient de se produire, mais il était attendu et escompté depuis assez longtemps déjà. Les élections générales auront lieu à la fin de mai et au commencement de juin.

Nous dirons peu de chose des élections qui ont eu lieu en Grèce.

Il y a un mois, M. Édouard Hervé, qui revenait d'Athènes, a publié ici-même une étude où il exposait dans les termes les plus lucides la situation du petit royaume hellénique. Nous avions raconté nous-même par quelle initiative hardie, mais légale, le roi Georges s'était débarrassé de M. Tricoupis, et condamné par là à dissoudre la Chambre et à faire un appel au pays. Si le pays lui avait donné tort, on annonçait déjà que le roi abdiquerait, mais personne ne croyait qu'entre M. Tricoupis et lui la Grèce hésiterait. Le résultat des élections a dépassé tout ce qu'on avait pu en attendre. M. Tricoupis n'a pas été réélu député et ses principaux lieutenans n'ont pas été plus heureux. De ce parti, hier encore si puissant en apparence, il ne reste rien du tout. Et certes, on ne peut pas dire que le gouvernement ait exercé sur les électeurs une pression abusive. La composition du cabinet intérimaire et le caractère de son chef, M. Nicolas Delyannis, donnent à cet égard toute garantie. M. Nicolas Delyannis n'est pas un homme politique; c'est un diplomate que tout le monde connaît et regrette à Paris. Le roi l'a choisi pour représenter la neutralité entre tous les partis, et jamais homme n'a été plus scrupuleusement fidèle au mandat qu'il avait reçu. S'il en avait été autrement, M. Tricoupis et ses amis auraient sans doute été écrasés comme ils l'ont été, mais peut-être le triomphe de son rival traditionnel, on est tenté de dire historique, de M. Théodore Delyannis, n'aurait pas été aussi complet. C'est en vain qu'on a essayé timidement, ou plutôt désiré la création d'un parti nouveau, soit avec M. Rally qui paraît être un homme très honorable et très distingué, soit avec l'amiral Canaris qui porte dignement un nom héroïque : la Grèce ne connaît que deux partis, celui de M. Tricoupis et celui de M. Delyannis, et elle va machinalement de l'un à l'autre avec des oscillations aussi régulières que celles du pendule. Elle a compris que M. Tricoupis, pour les meilleures raisons du monde, était devenu impossible; elle s'est jetée entre les bras de M. Delyannis. Et c'est là un des côtés graves de la situation. Si, au bout de quelque temps, M. Delyannis devenait à son tour hors d'usage, la Grèce ne rappellerait-elle pas au pouvoir M. Tricoupis? C'est encore un dilemme. Pour le moment, M. Delyannis est maître de la situation. Il dispose d'une telle majorité qu'il paraît lui-même en être embarrassé et ne montre aucune hâte de prendre le pouvoir : il parlemente avec ses amis. Lui et son parti souffrent d'une sorte de pléthore. Il y a, dit-on, trop de ministrables et pas assez de portefeuilles, ce qui peut amener encore une autre sorte de banqueroute. Pour l'Europe, toute la question est de savoir quelle attitude prendra M. Delyannis à l'égard des créanciers de la Grèce. Si nous nous reportons aux promesses du candidat, la politique du ministre doit nous inspirer pleine confiance. En tout cas, il faut féliciter le roi Georges de la résolution qu'il a montrée dans l'origine de cette crise dont il a assumé si courageusement la

responsabilité. Il a sauvé l'honneur financier de la Grèce, et la Grèce lui en a été reconnaissante.

Parlerons-nous du voyage que le nonce du Pape à Vienne, Mgr Agliardi, a fait en Hongrie, et où il ne paraît pas s'être conduit avec autant de circonspection que cela aurait été désirable? Mgr Agliardi avait reçu, soit de Vienne, soit de Pest, toutes les autorisations et même tous les encouragemens à faire ce voyage; mais on n'avait pas prévu qu'il en profiterait pour se prononcer publiquement contre les deux lois dites de laïcisation qui sont encore pendantes devant les Chambres. *Inde iræ*. Un nonce est un ambassadeur. Il ne doit avoir de rapports directs qu'avec le gouvernement auprès duquel il est accrédité, et lorsqu'il ne se conforme pas étroitement à cette règle, il s'expose à être accusé de se mêler des affaires intérieures d'un pays qui n'est pas le sien. Peuples et gouvernemens sont très susceptibles au sujet des intrusions de ce genre. M. Banffy, président du conseil tranleithan, s'est plaint de l'attitude du nonce à M. le comte Kalnoky, et il a reçu de ce dernier une lettre où il a trouvé une adhésion explicite à ses propres sentimens, en même temps qu'une promesse de faire entendre à Rome les observations nécessaires. M. Banffy, qui ne paraît pas être diplomate, a cru pouvoir apporter toutes chaudes ces déclarations à la tribune, et annoncer, avant qu'elles fussent accomplies, les démarches que le comte Kalnoky se proposait de faire à Rome avec les ménagemens habituels en pareil cas. Le comte Kalnoky ne s'attendait évidemment pas à cette manière de casser les vitres : il en a éprouvé au premier abord un tel saisissement qu'il a publié dans un journal officieux une note sévère, désobligeante même pour M. Banffy, dont il désavouait le langage, en l'attribuant à l'inexpérience. La tempête que ces manifestations contraires ont provoquée a été des plus orageuses : il y a eu beaucoup de tonnerre et encore plus de nuages. On a parlé à la fois de la démission de M. Banffy et du comte Kalnoky, ce qui aurait été un double malheur, car M. Banffy vient à peine de prendre le pouvoir après une crise des plus difficiles, et le comte Kalnoky dirige les affaires extérieures de la monarchie, depuis de longues années déjà, avec des qualités qui lui ont valu la confiance de l'empereur et l'estime de l'Europe. Au fond, tout le monde avait des torts dans cette étrange affaire. Mais il faut convenir que rien n'est plus difficile que de faire marcher d'accord, sous un même souverain et avec un certain nombre de ministres communs, deux gouvernemens, sinon plus, qui ont chacun une politique différente. L'autorité personnelle de François-Joseph paraît avoir apaisé, au moins pour le moment, un conflit qui, du jour au lendemain, était devenu très aigu. Les deux ministres restent en fonctions : il est heureux cependant qu'ils soient séparés par la Leitha.

En Allemagne, après de longs mois d'ardente polémique, la loi sur

les menées anarchistes a été définitivement rejetée par le Reichstag. L'événement, depuis quelques jours, n'était plus imprévu. Lorsque le projet de loi a été présenté, il a soulevé tout de suite des objections et des protestations : on croyait toutefois que le gouvernement ne s'opposerait pas à ce qu'il fût amendé sur quelques points, et personne alors ne doutait sérieusement qu'il ne fût voté. Par malheur, la commission chargée de l'étudier, au lieu d'adoucir le caractère excessif de certains articles, s'est appliquée à les exagérer et à les rendre plus draconiens. Ce n'étaient plus les menées anarchistes qui étaient visées, mais l'indépendance de la pensée qui était menacée dans le domaine religieux, social et même scientifique. On sait combien la liberté de philosopher est chère au peuple allemand. La réprobation soulevée par le projet de loi est devenue bientôt universelle : il a été successivement abandonné par tous les partis, et si le gouvernement avait été bien inspiré, il l'aurait retiré pour en présenter un autre. Au lieu de cela, il s'y est entêté comme si ce projet avait toujours été le sien, et il l'a défendu avec une ardeur qui aurait pu être mieux employée. La seule chance de le faire passer aurait été pour lui de s'entendre avec le centre catholique, mais il a reculé devant une alliance qui lui aurait coûté trop cher, et il est allé à la bataille sans soldats. Le Reichstag a successivement rejeté les modifications proposées aux articles 111 et 112 du Code pénal. Le premier de ces articles vise l'apologie des faits qualifiés crimes par la loi, le second l'excitation à la désobéissance adressée aux soldats. Dès lors, le sort de la loi était fixé. Tous les autres articles ont été repoussés sans qu'on prît même la peine de les discuter. C'en était fait de cette loi qui avait si fort occupé les esprits et ému les imaginations pendant de longs mois. Les socialistes allemands, assez semblables aux nôtres, se sont naturellement attribué tout le mérite de ce dénouement : il est juste de reconnaître qu'ils y ont contribué. Le gouvernement restera-t-il sous le coup de sa défaite? Cherchera-t-il à s'en relever, et par quels moyens? Le Reichstag, que l'empereur a déjà traité si rudement au moment où il a refusé de prendre part aux fêtes du 1er avril, en l'honneur des 80 ans de M. de Bismarck, est-il ou sera-t-il bientôt jugé mûr pour la dissolution? Ce sont des questions que, pour le moment, on ne peut que poser, et que peut-être on ne se pressera pas de résoudre.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

RACHETÉ

DERNIÈRE PARTIE (1)

XIII

La lumière du matin, entrant par les hautes fenêtres, s'appliquait en losanges contre le mur; la chaleur vague du soleil d'hiver augmentait la tiédeur de l'air. Verdy regardait autour de lui toutes ces choses rangées aux places opportunes et qui, dans la chambre paisible, paraissaient heureuses de leurs formes et de leurs couleurs. Il nota la richesse de l'ameublement, et, sans pouvoir se défendre d'une certaine admiration, lui naguère si misérable, il étendit le bras et se pencha pour palper les rideaux de soie qui couvraient la porte. Sur une petite table, auprès du chevet, il apercevait son or, ses lettres, le portrait de sa mère, les trois miniatures héritées de Margeret. Un petit miroir se trouvait aussi là, qu'il prit pour s'y voir : il venait de se rappeler que, dans la soirée, une vieille femme lui avait coupé la barbe et les cheveux, et qu'elle l'avait revêtu de cette chemise fine, embaumée d'une odeur d'iris. Ses joues creuses et son teint livide l'effrayèrent; il rebroussa du doigt les poils gris qui blanchissaient ses tempes. Pourtant, il essaya de se sourire, et découvrit alors ses gencives pâles, ses dents toutes chargées de tartre.

— Est-ce que je vais guérir? se demanda-t-il, et il tâta craintivement son bras nouvellement ligaturé et pansé au benjoin.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 mai.

— Iris et benjoin... tous les parfums de l'Arabie, observa-t-il. — Et il rit largement, ravi de songer qu'il était parfumé maintenant, lui, le vagabond et le mendiant de la veille.

— Oui, je guérirai, conclut-il. Ces gens-là me soigneront bien.

Depuis un moment, un pas léger courait par intervalles dans le corridor; une voix gaie, modulée, pénétrante, s'élevait, conversant à distance avec d'autres voix dont on ne percevait pas les réponses.

— Où donc ai-je entendu ce timbre-là? songeait Verdy, et il chercha d'abord très loin dans sa mémoire, pour s'arrêter enfin sur l'image de cette jeune fille qui, la veille, parlait de lui avec Mikaïl.

— Véra Ivanovna... dit-il. Cette langue russe est si jolie dans la bouche des femmes!

Il était disposé, ou plutôt résolu, à jouir de tout ce qui l'entourait. La gouvernante Alexandrine entra avec une mine revêche, attisa le feu du poêle, rangea les meubles, suspendit les effets à des patères. Puis, ce fut Véra qui tourna le bouton de la serrure. Elle jeta d'abord un coup d'œil par l'entre-bâillement de la porte; puis elle osa s'approcher et déposer sur la table l'objet qu'elle tenait à la main : une jacinthe pâle, sans odeur, fleurie au-dessus d'un vase étroit et dont les racines s'épanouissaient dans l'eau. Il la salua, la remercia, lui tourna quelque compliment à la française; elle fit une révérence, bien profonde pour le mince personnage qu'il était, répondit par des mots russes qu'il ne comprit pas, et s'échappa.

— Elle ne sait pas le français, pensa-t-il. — Et, ramené à l'idée de sa solitude, demeuré seul en effet après que la vieille fut ressortie à son tour, il commençait à s'impatienter et à souffrir, quand Véra, marchant sur la pointe des pieds, reparut.

— Causons, maintenant! dit-elle en souriant.

— Oui, causons! puisque, par bonheur, vous connaissez ma langue, Véra Ivanovna?

— Vous m'avez appelée par mon nom, remarqua-t-elle, et moi, je ne sais pas le vôtre.

— Voici : Jacques Verdy.

— Dites aussi le nom de votre père.

— Antoine Verdy.

— Eh bien! Jacques Antonévitch, il ne faut pas avoir d'inquiétudes au sujet de votre mal. Douchkof va venir; c'est un très bon médecin qui nous a toujours soignés tous. Pour les blessures, surtout, il est infaillible. D'ailleurs, qu'est-ce qu'une

blessure au bras? Les blessures au corps peuvent atteindre des organes, mais les blessures au bras!... Ainsi, vous allez vous guérir bien vite. C'est ce que je vous ai répondu tout à l'heure en russe. Je vous ai dit : « J'ai une autre jacinthe qui va fleurir sur mon poêle. Quand elle s'ouvrira, votre plaie sera fermée. »

— Merci du vœu, répondit-il. Mais ne parlons plus de ces misères, voulez-vous?...

— Oui, n'en parlons plus! oublions!

— Parlons de ma patrie... poursuivit-il avec tristesse. Et il lui sourit d'un humble sourire qui demandait, pour la France, l'aumône de quelques mots français.

— La France est un très beau pays, repartit-elle aussitôt. Les gens de France ont reçu de Dieu en abondance les richesses de la nature et les dons de l'esprit. Aussi, combien nous aimions la France, dans cette maison, avant toutes ces guerres! Mon grand-père m'apprenait lui-même le français, il disait que c'avait été de tout temps la langue de la science et de la vérité. Il m'expliquait aussi votre histoire, et ce que vos rois ont fait de grand pour votre peuple. Car c'est un savant que mon grand-père, en dépit de sa rudesse apparente; s'il a tant d'attachement aux coutumes russes, c'est parce qu'il connaît toutes les mœurs d'Europe. Combien de fois, dans mon enfance, l'ai-je entendu lire et converser le soir avec Douchkof; je m'endormais sur ma chaise, et quand je m'éveillais au milieu de la nuit, je les revoyais encore là sous la lampe, qui feuilletaient leurs livres. Ils disaient une fois quelque chose que je n'ai pas oublié depuis. Ils disaient que Paris est un grand foyer; et moi, — ne riez pas, j'étais une petite fille, — je voyais dans mon esprit un brasier immense où toutes les ressources de votre pays venaient se consumer.

— Il fallait voir plutôt un grand centre de lumière, éclairant le monde entier.

— Si c'était vraiment la lumière que votre ville envoie au monde, quelle gloire pour votre patrie, Jacques Antonévitch! Mais la France nous a fait un autre cadeau... Le jour même où vous passiez la frontière, mon grand-père a détruit tous nos livres, oui tous, excepté un petit Évangile que j'avais. Hélas! combien de temps ces méchancetés dureront-elles?

Elle s'arrêta, et parut retenir par un effort de tout son visage, les larmes qui montaient au bord de ses cils. Verdy lui souriait silencieusement. Elle avait seize ans, peut-être; grande et svelte, elle penchait son front et ses yeux charmans : un front haut, bombé, plein de pensées; des yeux gris, en éveil sous ce lobe puissant, et qui, dominant tout le visage, en éclairaient l'ovale, pâle et

régulier. Il l'écoutait aussi, car ces paroles chantantes sur ce rythme étranger étaient comme une musique; et les *i*, substitués parfois dans sa bouche à d'autres voyelles, les articles qu'elle omettait de-ci, de-là, ajoutaient encore à l'innocence et à la tendresse de son discours.

Elle hésitait à parler davantage, ne sachant en somme rien sur la France, hormis le mal qu'on en disait journellement autour d'elle. Cependant, le malade se taisant toujours, elle poursuivit :

— Nous lisions les grands écrivains de votre littérature, Corneille et Racine, surtout; et nous ne pouvions nous mettre d'accord sur cette question : lequel des deux a plus de génie que l'autre?...

Elle fit en ce point une courte pause, cherchant à deviner dans quel sens un officier de hussards pourrait bien trancher le débat :

— Moi, je disais qu'il fallait préférer Corneille, parce qu'il a mieux montré ce que les hommes peuvent accomplir par la volonté, et ce que les femmes peuvent obtenir par la constance.

— Les jeunes filles ne parlent pas si bien en France, murmura Verdy.

Elle rougit, un peu déconcertée, puis continua :

— Sans la guerre, allez, ce pays-ci serait bien pareil à la France. La terre russe est si belle en été! Maintenant, elle est comme une morte sous son linceul; mais au soleil, elle revit, se lève, met sa robe de prairies et de moissons. Ici, le savez-vous? c'est la Petite-Russie; nous suivons encore les mœurs cosaques, d'après lesquelles on n'avait pas le droit de posséder les âmes, mais seulement le sol. Fermez les yeux, et vous pourrez rêver que vous êtes en France... D'ailleurs, sans la guerre, les hommes, en quelque lieu qu'ils fussent, ne retrouveraient-ils pas toujours leur pays?

Une intuition si prompte et si féminine contrevenait aux plus chères opinions de Verdy.

— La division du monde en différens états entretient naturellement la guerre, opposa-t-il. Pensez-vous qu'on se batte par plaisir? Non, c'est par intérêt, par nécessité...

— Ce n'est pas pour votre plaisir que vous avez reçu cette blessure, je le sais... Mais celui qui vous commande, celui qui vous emploie à son ambition damnée, dites, y aura-t-il dans l'enfer assez de feu pour le brûler?

— N'attendez pas que je prononce contre l'Empereur. Il répondra de nous tous devant l'histoire. Quant à moi, je suis son serviteur; mon affaire n'est pas de juger, mais d'obéir, d'agir, et de donner mon sang pour l'honneur des armes.

Elle réfléchit un moment, en inclinant davantage vers lui sa tête gracieuse et lui laissant voir la masse de ses cheveux châtains divisés en deux bandeaux sur son front, soutenus au-dessus de sa nuque par un peigne de vieil argent.

— Être soldat, c'est un peu comme être moine, reprit-elle à la fin. On prononce aussi des sortes de vœux.

— Nous prêtons serment, c'est vrai; mais quant aux vœux... nous ne sommes pas des petits saints!

Il rit, et elle sourit; pourtant, elle ne l'avait pas compris.

— Que dites-vous des saints? demanda-t-elle. Est-ce un jeu de mots français?

Verdy baissa les yeux sous le puissant regard qu'elle lui jetait, et, les baissant, vint à rencontrer les trois miniatures disposées sur la table à côté de lui. Il se ressouvint de Margeret.

— Oui, dit-il, sur un ton de repentir, c'était un jeu de mots français. Il y a des saints parmi nous : voilà la vérité.

Et il considéra avec plus de tristesse ces quatre visages du père, de la mère, de l'épouse et de l'enfant, auxquels il ajoutait dans sa mémoire la face de ce cadavre abandonné sans sépulture au bord d'un chemin.

— Est-ce votre fils, ce beau petit garçon? demanda Véra qui l'avait attentivement observé.

— Non pas, protesta-t-il. Je ne suis pas marié.

— Ah! tant mieux! car votre femme eût été trop malheureuse, si loin de vous!

— Oui, trop malheureuse... C'est justement ce que je disais un jour à l'homme dont toutes ces personnes-là sont en deuil.

Il se mit à raconter le détail de sa rencontre avec Margeret, leur marche derrière les troupes du 3e corps, leurs combats des bords du Dniéper, leur salut miraculeux. Il atténuait l'horreur des scènes et gardait pour lui le gros des souffrances endurées, car cette suite de tragiques épisodes faisait passer des ombres sur le visage de Véra; certains mots du récit apparaissaient en larmes dans ses yeux. Au contraire, il s'étendit sur la bonne nuitée d'Orcha, sur la joie et sur la maladresse avec lesquelles il s'était procuré là un peu de lait.

— Le paysan a dû croire que le *domovoï* avait tari sa vache, dit-elle en riant. Et elle expliqua ce que la croyance populaire rapporte des *domovoïs*, lutins qui ensorcellent les bêtes, brouillent les fuseaux, jettent le désordre dans les ménages.

— Ces démons ne font pas leurs malices dans cette maison-ci? demanda-t-il.

— Oh non! répondit-elle; et elle promena, non sans crainte,

ses yeux tout autour d'elle; — ils ne vont pas dans les maisons pieuses, les images les mettent en fuite.

Poursuivant, il vint à parler des derniers jours de Margeret, de sa rencontre avec l'Empereur, de sa mort.

— Hélas! hélas! disait-elle, voici donc la jeune femme veuve et le petit enfant orphelin!... Savent-ils déjà leur malheur?

— Pas encore... Il leur cachait ses misères.

— La grande âme!... Il les leur cachait!

Elle baisait l'une après l'autre ces figures en deuil, souriantes encore à la vie, si crédules aux mensonges du mort. Tout à coup, un bruit de grelots sonna clair dans la cour : elle sursauta.

— Douchkof! dit-elle, et regardant par la fenêtre, elle vit arrêté le traîneau d'où descendait son vieil ami.

Depuis cinquante ans que Douchkof s'employait à soigner les générations successives des Gvozdef, il en était venu à faire partie nécessaire de cette maison; peu s'en fallait qu'il ne se considérât comme le père de Véra. Très savant, très pauvre, il vivait si retiré qu'il avait presque désappris l'usage de la parole; son bégaiement, comme sa solitude, s'augmentait d'année en année. Jaune de visage, blanc de cheveux, il avait un peu la mine d'un moine mendiant. La plupart de ses cliens ne le payaient pas, et, loin de pouvoir acheter des habits neufs, il gagnait à peine de quoi pourvoir à sa nourriture, à l'eau-de-vie de son cocher et au fourrage de son cheval.

— Ah! vous voilà donc bien portante, Véra Ivanovna! dit-il à la jeune fille accourue au-devant de lui. Je me disais en chemin : Pourvu!... pourvu que sa santé n'ait pas souffert de ces grands froids...

Elle alla lui préparer du thé, et le barine introduisit lui-même le médecin près du blessé. Appuyé sur sa canne, debout au pied du lit, il assista dans un silence hostile à tout l'examen.

— Eh quoi, Douchkof! plusieurs semaines? répétait-il avec humeur, comme ils redescendaient l'escalier. Je ne veux pas garder cet homme aussi longtemps. Dès qu'il pourra se lever, je l'enverrai chez Goloborodko... Oui, chez Goloborodko, reprit-il plus haut en apercevant Véra.

Elle s'approcha d'eux, et saisit simplement la main de Douchkof, suivant une habitude câline qu'elle avait gardée de sa première enfance.

— Lisez-vous toujours beaucoup de livres? lui demanda-t-elle. Mais, en observant le visage de celle qui était sa petite-fille, il y découvrit un furtif chagrin, caché dans un pli des lèvres; et répondant à la pression de cette petite main caressante :

— Pour cette blessure, dit-il, aujourd'hui je... je ne peux rien voir, à cause de l'enflure. Peut... peut-être l'os est-il atteint. Alors oui... il faudrait couper le bras, comme je... l'ai fait l'autre jour à ce garçon qui était tombé du poêle.

Elle remonta toute triste, car, disant ceci, Douchkof avait tiré sa barbe et gratté son menton, comme il faisait pour les cas graves. Mais, en passant la porte de Jacques, elle changea sa figure et la refit souriante, puis, plus souriante encore en retrouvant plus las et plus alanguis les traits et les yeux du malade :

— Douchkof part sans seulement prescrire de remèdes. Il dit qu'il ne voit pas du tout le danger, et qu'il faut vous tenir bien calme et bien confiant...

Puis, rongée elle-même par plus d'une inquiétude, elle se hâta de rentrer dans sa chambre. Mais sachant où reprendre encore de l'espérance, elle tourna les yeux vers son recours ordinaire, vers cette figure peinte du Christ qu'éclairait dans l'angle une lampe posée sur une tablette.

— Mon Dieu ! suppliait-elle, faudra-t-il donc qu'on lui coupe le bras !

XIV

Comme Verdy s'étirait, le lendemain matin à son réveil, sa main rencontra une sorte de cadre pesant, métallique, qui se balança et résonna longuement contre le mur. Il tourna la tête et vit suspendue une icône ancienne : sa face et ses mains tout enfumées apparaissant par des orifices, une épaisse enveloppe d'argent modelait autour d'elles une mître et des ornemens sacerdotaux ; des rubis et des turquoises rehaussaient ce costume massif.

— C'est un saint Jacques, se dit-il, et reconnaissant Véra comme l'auteur de cette attention nouvelle, il attendit la jeune fille jusqu'au soir ; elle ne parut pas. Une seule fois, durant toute la semaine, elle entra avec Gvozdef : une courte révérence, une mine désappointée, un silence involontaire, impatient, Verdy ne retint rien autre chose de sa visite ; et quand elle se fut effacée derrière cette porte que son grand-père refermait soigneusement sur elle, il demeura plus seul et plus triste avec ses souvenirs.

De Saint-Cyr à la Moskowa, il suivait toutes les étapes de sa vie, s'arrêtant de préférence aux points glorieux, à ses citations, à ses actions d'éclat, aux cinq circonstances dans lesquelles l'Empereur lui avait personnellement adressé la parole. Mais des ères sombres s'étendaient entre ces brillantes époques : les enrichissant de rêves, il déduisait tout ce passé en épisodes imagi-

naires, contredits assez par le cours même des événemens, mais qui, pourtant, d'après la logique de ses désirs, auraient pu être. « Si je m'étais trouvé en Espagne avec le maréchal Soult?... » supposait-il; et fabriquant promptement un état de services rendus aux journées de Talavera ou d'Ocagna, il concluait : « Je serais chef d'escadrons, j'aurais la croix d'officier, je commanderais un escadron de la garde... » Ainsi, il eût été de la danse quand l'Empereur aurait dit : « Faites donner la cavalerie de ma garde »; et quand Murat, tout chamarré, debout sur ses étriers, sa pelisse flottant derrière lui, eût mis au clair son sabre insolent, quand il eût pris son galop en traçant à droite, à gauche, et sur sa tête de grands moulinets moqueurs, alors on aurait pu voir, juste dans ses traces, l'escadron Verdy, terrible et superbe, reconnu au passage et salué par l'Empereur.

Les fantassins ramassés, les cavaliers descendus auraient prouvé ce que valait cette troupe; car la vitesse étant ce qui décide des résultats du choc, on aurait eu de la vitesse dans cet escadron-là..... Ah! les charges, les bonnes charges d'autrefois! D'abord le « garde à vous »; l'alignement, les menus mouvemens par lesquels on rattrape, entre les escadrons, l'intervalle réglementaire de neuf pas, puis l'attente de l'instant où l'on va se lancer; car, pour toute charge, il n'y a qu'une seconde vraiment propice, et quelquefois, dans les commandemens, les contre-ordres, les faux départs, il arrive qu'on la laisse passer; enfin la prise d'allure, le bruit sourd du prudent trot d'approche qui ménage les poumons des chevaux, le cliquetis des armes, la fanfare deux fois ailée que les trompettes emportent et que le vent disperse; puis le galop suprême, l'allonge et la détente, la rage de l'attaque, l'ivresse du danger! Regagné à ces sentimens aigus, il venait à rechercher et à savourer, dans son périlleux passé, tous les risques qu'il avait courus : nuits de grand'garde aux veilles de bataille; l'horizon obscur, d'où l'ennemi s'avance; le terrain traître où se glissent des patrouilles; les mots d'ordre ou les balles de pistolet échangés; le silence ensuite, les longues stations sur un cheval endormi qui tire bas sa bride, la somnolente veillée d'armes, où, pouvant encore tenir les yeux ouverts, on ne peut plus empêcher l'esprit de divaguer. Puis tout le reste, tout l'effort joyeux, toutes les peines viriles jetées sans compter dans ce métier étrange, fait de guerre et de paix, de servitude et de liberté; joyeuses promenades du matin, quand on franchit sans souci les portes de la garnison et qu'on s'éloigne dans la lumière, dans la jeunesse et dans la santé; travaux poudreux du champ de Mars, revues solennelles, promptes alertes,

longues chevauchées, reconnaissances, surprises, embuscades, coups de main... Et sentant combien cette vie hasardeuse, inégale, combien cette noble vie du cavalier d'avant-postes lui tenait encore au cœur, il se réjouissait d'être resté jusqu'au bout un homme d'honneur et de n'avoir pas démérité de ses compagnons d'armes. Eux, cependant, chefs ou camarades, que savaient-ils de lui? Sans doute, sa mort leur était déjà annoncée ; on pouvait la lire, inscrite sur les contrôles, à côté des bonnes notes qu'il avait toujours méritées... « Disparu... a cessé de suivre à partir de tel jour », ces vieilles formules de l'écriture militaire lui revenaient en mémoire avec un sens proche et cuisant.

— En somme, j'ai manqué ma carrière, concluait-il. Le maréchal n'a eu que ceci à dire : « Verdy est-il là?... » Oui, monsieur le maréchal, lui ai-je répondu, et il m'a envoyé me perdre au milieu des neiges; il m'a jeté dans des embarras dont je n'ai plus pu sortir ensuite. C'était son droit, oui, et c'était mon devoir. Mais Margeret avait raison, cette guerre est absurde. Je me retirerai auprès de ma mère, à Corbeil, j'épouserai une mignonne qui aura de beaux yeux comme cette Véra; j'achèterai un bateau pour la pêche, un cheval anglais pour mes courses à Paris et à Fontainebleau. Je lirai, surtout; oui, je lirai...

Puis, franchissant d'un bond ces dix années perdues pour le bonheur, il revenait à ce début de sa vie militaire, à ces lentes heures écolières, que l'horloge de Saint-Cyr laissait tomber si lourdement dans ces cours si sombres, tandis qu'on s'y promenait par bandes et qu'on y tournait perpétuellement à main gauche, comme des chevaux dans un manège. Seuls, les conscrits déclarés *busons* étaient exclus de ce mouvement ; ils s'adossaient solitairement aux arbres; on les voyait là, chaussés de ces guêtres d'étamette qu'on jarretait au-dessus du genou, leur bonnet à gland incliné tristement sur l'oreille. L'ennui, d'ailleurs, était si bien de règle, que pour se distraire on inventait chaque jour une dispute et un duel... D'étranges bouts de dialogue, demeurés entiers dans sa mémoire, lui rappelaient ces scènes topiques. « Contre qui te bats-tu, conscrit? — Je n'en sais rien. — As-tu un compas? — On m'en attache un... » Les anciens organisaient ces rencontres, exerçant ainsi sur les jeunes cet arbitraire pouvoir que les uns et les autres sentaient pendre au-dessus d'eux; quant aux armes, le général ayant fait couper les baïonnettes carrément pour qu'elles ne pussent servir à ces exercices, on croisait sur le terrain non le fer, mais un compas fourré dans un manche à balai. Le sergent de ronde traversait parfois le corridor à point pour séparer les parties; d'autres fois, il ne pouvait que

ramasser le blessé; et les coupables, mettant sac au dos, allaient rattraper l'armée comme simples fusiliers.

Se battre pour sa belle eût été plus glorieux. Les occasions manquèrent à Verdy, mais non les tendres sentimens... Émilie était mariée, et le soupirant n'osait que faire des vers, bayer aux moineaux, réciter mal la théorie, coucher à la salle de police, jusqu'à ce que la coquette, prenant pour elle le rôle de hardiesse, eût été à pleines lèvres au-devant de ses aveux.

Un soir, au théâtre Feydeau... on jouait *Malvina*, de Méhul. La loge obscure ne contenait qu'elle et lui : elle se retourna, vint à lui, blotti tremblant contre la porte, et le prit dans ses beaux bras nus. Ah! la folle fille! et comme il l'avait aimée pendant tout un congé de semestre! Cinquante mille francs croqués sur sa légitime n'étaient que le juste prix de tant de bonheur. Ils allaient ensemble aux Bouffons, ils louaient une vélocifère, couraient dîner au village de Sceaux; se retrouvant dans le monde, ils faisaient les étonnés, puis dansaient jusqu'au jour, enjôlés au son de la harpe et du cor. Élégante, elle inventait sans cesse quelque turban, quelque écharpe, quelque *shall* à la mameluk, et les combinait avec ses antiques, avec ses ridicules, et tous ses autres agrémens, de manière à marquer chaque jour par une nouvelle toilette. Mais que sa robe fût de jaconas, de crêpe ou de soie, c'était toujours autour d'elle cet impudique vêtement fait exprès pour l'adultère : soit qu'elle le ramassât d'une main pour y mouler son corps, soit qu'elle le laissât pendre et flotter mystérieusement. Pour ne pas la compromettre, il venait aux rendez-vous costumé en bourgeois ; il portait alors un chapeau rond hollandais, une culotte feuille morte, des bottes à la Souwarof, un habit bien prenant à la taille, grimaçant aux épaules, et trois gilets de couleurs choisies. Il riait à présent de tous ces riens de leur costume, dont l'amour seul avait pu faire de grandes affaires; il rougissait de toutes ces folies que le seul désir de plaire avait pu rendre excusables. Car que signifiaient les gambades et les grimaces par lesquelles il se signalait en dansant la *trenis*, ou le *genre* qu'il affectait pour monter à cheval, les pieds tournés vers le dehors, dans la position du *chassé*, les épaules mouvantes et désarticulées? Pourtant, tout cela supprimé, il restait de cette intrigue ancienne quelque chose de suave et de charmant; et Jacques aimait encore Émilie, mais d'un sentiment plus secret, moins idolâtre, et tel que ce hussard n'en avait jamais éprouvé pour aucune femme. Cherchant à s'expliquer l'obsession de cette image ainsi transfigurée, et pourquoi le souvenir de maîtresses non moins chères avait pâli devant elle, il sentit

tout à coup que ce qu'il avait retenu d'Émilie n'était que le charme, l'abandon, l'illusion et la droiture de ce jeune amour évanoui.

— Au fond, c'est peut-être cette Véra que j'aime? se demanda-t-il alors, soupçonnant son cœur de méprise et de surprise.

Car de quel nom nommer le doux parentage improvisé dès l'abord entre elle et lui, et cet écho prolongé qu'elle seule, après Margeret, avait éveillé parmi ses pensées?

— Mais non, reprit-il, amour n'est pas le mot propre...

C'était *piété* qu'il fallait dire, car on ne pouvait adorer Véra, cette vierge de vitrail, que d'en bas et de loin; la main, rien qu'en se posant sur elle, aurait accompli comme un viol.

— D'ailleurs, elle n'a pas de corps, conclut-il, pensant par là sortir d'affaire. Mais, bien qu'il connût l'impossibilité majeure d'aimer durablement une femme qui n'a pas de corps, il resta sujet à se souvenir de celle-ci, tête d'ange et gorge d'enfant.

— Véra, je vous en prie... Dites qu'on me selle Consul! murmurait-il en rêve; et rouvrant les yeux, il se revoyait malade et prisonnier, couché dans le lit où ces gens l'avaient mis croupir comme un cul-de-jatte.

Mais un regain de douleur physique, en violentant tout son être, coupa court à ses songeries. L'enflure, dépassant son aisselle, raidit son cou, noya son oreille; elle descendit aussi vers le coude et changea tout le membre en un cuissot informe, violâtre, impatient du moindre contact. Sans doute, des clapiers purulens, pareils à ceux qui salissent l'épaule des chevaux garrottés, se formaient sous cette peau malade. La pression croissante qui serrait là tous les tissus enchaînant l'attention de Verdy, il n'avait de volonté que pour songer à Douchkof et pour désirer, sur cette plaie, les saines piqûres de la lancette.

Il souffrait ainsi le soir du septième jour, et la nuit tombait. Ces battemens sourds qui martelaient incessamment sa chair se changèrent en secousses aiguës et devinrent comme les chocs d'une machine bandée par intermittences pour déboîter le membre hors de l'épaule. Le patient marquait par un gémissement chaque temps de ce supplice; mais, la fièvre chevauchant la douleur, l'entraînant avec elle dans la galopée furieuse du sang, il en vint à un douloureux sommeil qu'aucun effort tenté vers la conscience ne put plus interrompre.

Son cauchemar prit cette forme : le canon tonnait au loin, quelque part hors de l'horizon; des colonnes profondes, ayant entre elles de grands intervalles, se réglaient les unes sur les autres, et marchaient depuis la Moskowa vers Moscou. Elles soulevaient des trombes de poussière qui traînaient derrière elles

comme des fumées; et leur mouvement rythmique, sur l'étendue sans borne, causait le même malaise que la vue des bateaux bercés par la mer. Puis les salves de canon devenaient roulemens de tambour; on entrait dans la ville où le silence était profond : pas un appel, pas un cri, pas une plainte. Les maisons fermées et désertées ne faisaient point de résistance; elles se laissaient forcer et violer : leur tristesse seule demeurait inviolable. Car on avait beau rire de leurs mines accusatrices, leur envoyer des quolibets ou des balles, doubler le bruit de la musique : rien ne pouvait vaincre l'inquiétant silence par lequel la ville conquise répondait à ces bruits vainqueurs. Tout à coup des cris s'élevaient :

— Le feu! Le feu!

Et la voix de l'Empereur invisible disait : « Berthier, nous sommes perdus, la ville brûle. » L'incendie sévissait en pleine fureur. Des fusées à la Congrève volaient partout comme des oiseaux; elles entraient par les fenêtres; se posaient instablement sur la croix du Kremlin : il pleuvait des étincelles, il neigeait de la cendre, il ondoyait de la fumée, et l'armée se mourait de surprise, d'horreur et de soif. Traversant la flambée orageuse, Verdy cherchait en hâte quelque chose d'indéterminé, qu'il ne trouvait pas et dont le manque le poignait. Sur une place, il rencontrait treize incendiaires pendus sous des arbres de charbon; leur jugement était affiché au-dessous d'eux; il le lisait. Plus loin, les hussards de son peloton, assis en plein air dans des fauteuils, ribotaient parmi des coffres ouverts ou crevés qui vomissaient entre leurs jambes des étoffes et des vaisselles; sous un auvent de la ville chinoise, des soldats hollandais, déguisés en Moscovites, tenaient étalage d'objets volés.

Cependant, les flammes plus hautes se rejoignaient au-dessus de sa tête, couvraient la rue d'une éclatante voûte ogivale et se réverbéraient en reflets cramoisis sur le pavé chaud comme l'âtre d'un four. Devant le Grand-Théâtre, abîme d'incandescence, un vieillard tout brûlé lui présentait un placet qu'il rejetait; il remarquait alors sur ses talons une fille en larmes et qui fixait sur lui un humble regard de chienne. Des gens passaient, portant leur mobilier sur des charrettes; chassés par les progrès du fléau, ils gagnaient d'heure en heure un nouveau quartier. Verdy traversait avec eux des vestibules, entrait dans des chambres; il les voyait tomber harassés sur les sièges, s'accouder aux tables pour pleurer.

Il arrivait enfin dans la cour d'un palais; sa joie était grande d'y découvrir Margeret très calme et qui l'abordait avec son bon sourire :

— Vous voilà bien affairé... Que cherchez-vous donc?

— Parbleu, je cherche un cheval...

Comment Margeret, cet homme supérieur, n'avait-il pas de lui-même deviné ceci?... Mais dans cette cour dangereuse, un dogue attaché au mur tournait sur lui-même, bondissait en tendant sa chaîne, hurlait et bavait d'épouvante. C'est que des flammes s'approchaient et cernaient cet espace; d'étranges flammes horizontales, acérées comme des baïonnettes, rampantes comme des serpens; ces flammes apparemment étaient gelées, car Margeret, touché par elles, n'avait que le temps de crier : Vive l'Empereur! et tombait mort. Alors, le maréchal Ney entrait à son tour et donnait ses ordres. « Nous ne sommes pas bien, disait-il; il faut aller chercher de l'eau à la Bérésina. » Toute l'armée obéissait; ce bruit constant, rumeur de peuple ou ronflement de fournaise, qui n'avait pas cessé de régner au loin, se changeait encore en quelque chose et devenait le roulement d'un interminable convoi développé sur des routes dures et sonores; on entendait derrière le mur un brouhaha de troupes, des galopades de chevaux lancés à la charge, puis des explosions de caissons, un bruit confus de bataille, des commandemens, des gémissemens, et des voix revenaient dire :

— La Bérésina est à sec... Les Russes sont maîtres des passages de la Bérésina... La Bérésina est gelée...

Malheur immense! Il n'y avait plus d'eau dans la Bérésina pour éteindre l'incendie de Moscou! La mort par le feu était donc fatale; déjà le chien tout roussi rentrait dans sa niche...

— De l'eau! cria Verdy d'une voix rauque; et bondissant sur son lit, se dressant, il rouvrit ses yeux hagards. Je meurs!... De l'eau!...

XV

— Oui, voici de l'eau, buvez... répondit la voix de Véra, tandis qu'elle-même prenait sur la table et présentait au malade un verre rempli d'une infusion d'arnica. Sous la clarté languissante aux pieds de l'image, il l'aperçut vaguement qui s'approchait et souriait.

— Est-ce donc vous, Véra? balbutia-t-il en la cherchant avec son bras gauche. Elle se pencha davantage : il la reconnut.

— C'est vous!... C'est vous!... Dites, Véra, l'incendie est-il éteint?

— Oui, répondit-elle avec une gravité indulgente, l'incendie est bien éteint. Ne voyez-vous pas comme tous les objets sont froids?

— C'est vrai... l'air est froid... Votre main est froide... Quel bonheur que ce soit vous! Nous ne sommes donc plus à Moscou?

— Non, nous sommes à Biéli-Khoutor. La guerre est finie. Tout repose dans la maison. La nuit s'achève et le jour paraît...

Il but avidement, et, s'appuyant sur elle pendant qu'elle essuyait et caressait son front, il rassasia longtemps d'elle son regard épouvanté.

— Je comprends, oui... C'était la fièvre... Merci, Véra. Mais pourquoi ne reveniez-vous plus? Ah! ne me laissez pas mourir tout seul!

Posant ses doigts joints sur cette bouche amère, elle la ferma, elle y suspendit toute parole de désespoir; mais lui, saisissant cette main avec la main qu'il avait encore, s'y cramponna comme à son salut; il la couvrit de mille baisers, du poignet aux ongles, dessus, dedans, et tout autour de la petite bague d'argent.

— Me rendrez-vous la vie? demandait-il sauvé déjà, repris au double délice d'admirer un être et d'interroger une âme.

— Oui, répondit-elle de sa voix pieuse, et elle tourna vers l'image son front que la lampe illumina. Oui, la jacinthe a fleuri, vous allez guérir.

Car elle venait de la part de Dieu; car elle apportait la santé dans ses petites mains bénies; et dans son cœur l'espoir, le courage, la bonne volonté, toute cette vie secrète que la mère donne à l'enfant et que l'épouse donne à l'époux.

— Oh! que vous êtes belle! disait-il sur un ton de prière. Véra! ma sainte Vierge! Oh! comme je vous aime! Je vois de la lumière dans vos yeux!

Mais de nouveau son pouls vint à résonner au fond de sa blessure, les yeux lumineux qu'il adorait disparurent à ses yeux troublés; il retomba sur l'oreiller et dans la fièvre. Pourtant, il opposait encore la forme de l'enfant aux formes du cauchemar et répétait :

— Beau petit ange... Bon petit ange...

XVI

Bon petit ange... avait-il dit... Portant ces trois mots dans son cœur, elle revint à sa chambre; puis, debout devant la fenêtre, elle prit son front dans sa main chaude encore de tous ces baisers. L'épaisse forêt, orgueil de Gvozdef, s'éloignait en montée douce jusqu'à l'horizon; vers cette frontière extrême, la dentelle des hautes branches était un voile derrière lequel rougissait l'aurore; sur le bois profond s'étendait le ciel pâle, éblouissant, tout drapé

de nuages où se mirait ce premier soleil. Plus près, dans les champs, depuis les haies du verger jusqu'aux lisières du taillis, des bandes de corbeaux posés à terre se laissaient balayer par le vent, s'enlevaient, retombaient, roulaient sur la neige comme des papiers brûlés; et d'autres, au-dessus d'eux, plus joyeux encore de vivre en ce clair matin, volaient à toutes ailes, traçaient éperdument des spirales qui s'enveloppaient entre elles et dont l'axe montait au ciel.

« Ai-je donc mérité le nom d'ange?... » songeait Véra, et elle remerciait le Dieu qui avait à ce point honoré sa servante que de faire d'elle un signe divin et de l'envoyer au lit de la douleur, les mains pleines de cette espérance qui nous vient d'en haut. Mais, à côté de ce Christ venu pour racheter avec l'amour les péchés du monde, elle vit la jacinthe fleurie, symbole gracieux du printemps qui naissait en elle. Alors, la face douloureuse que le blessé tournait tantôt vers elle, sa poitrine haletante, sa gorge virile tendue sous le joug du mal, ses yeux tristes et sa bouche aimante, tout lui réapparut, éclairé de lumière nouvelle, et cherchant, après ce qu'elle avait fait pour l'homme, ce qui lui restait encore à faire, elle se demanda :

— L'ai-je vraiment racheté?...

XVII

Douchkof vint dans la matinée; il débrida la plaie, qu'il réduisit et couvrit de ventouses, prescrivit des lavages à l'alcool et des embrocations de vin camphré, puis repartit en promettant que tout irait bien. Gvozdef, l'ayant reconduit jusqu'au bout de l'avenue, rentrait silencieux, appuyé sur l'épaule de Véra. Deux branches d'arbre agitées par le vent se choquèrent au-dessus de leurs têtes; un peu de givre se mit à pleuvoir en poudre d'or, et Véra tressaillit sous cette chute menue, les moindres impressions suffisant maintenant à doubler les battemens de son cœur.

— Vous tremblez, Véra Ivanovna? Êtes-vous souffrante?

— Non... non... répondit-elle en frissonnant encore.

— Je suis content de ce que m'a dit Douchkof. Le Français est guéri. Je vais le faire porter chez Goloborodko, en attendant qu'il puisse s'aller faire pendre ailleurs.

— Ne dites pas cela! C'est Dieu qui nous envoie nos hôtes! Ne faites pas cela!

Étonné par la vivacité de cette réponse, il s'arrêta en face d'elle. Jouant silencieusement avec une boucle de ses cheveux,

il la touchait au front, comme pour faire sortir de là une vérité qu'il soupçonnait.

— Mon père, j'ai quelque chose à vous dire... commença-t-elle. Puis, comme il la regardait fixement, elle eut peur de ses yeux brillans et changeans, et se blottit contre sa poitrine avant de continuer :

— Tout ce matin, j'ai beaucoup réfléchi à la loi du Christ. C'est un spectacle si triste de voir comme elle est peu suivie sur la terre ! car le monde n'est rien que guerres, que violences et crimes.

Gvozdef eut un sourire qui signifiait : « N'est-ce que cela ? » et pensant qu'il avait devant lui l'enfant et non la femme, il reprit doucement, revenu à ce tutoiement dont il usait jadis avec elle :

— Ma petite âme, tu dis vrai. Nous traversons de sombres jours. Voici les chiens qui avaient mis l'Europe en lambeaux occupés à déchirer et à dévorer l'Asie. Étranges événemens ! Autrefois, nous autres Russes, nous ne faisions la guerre qu'aux ennemis de la croyance. Aussi quand Catherine envoya son armée contre les Turcs, ai-je marché volontairement : c'était sous la bannière du Christ. Mais maintenant nous combattons un peuple qui avait reçu comme nous la parole de Dieu : c'est lui qui nous a forcés, l'hérétique, à prendre les armes contre un autre peuple chrétien. Aussi, tu l'as bien dit, malheur à tous ces Français qui viennent nous éclabousser de sang !

— Il ne faut pas les haïr, répondit-elle, car savent-ils ce qu'ils font ? Ils obéissent à qui les mène, et ce n'est pas leur faute à eux si celui-là prend les conseils du diable.

— Que dis-tu ? N'est-ce plus leur faute s'ils ont brûlé Moscou ?

— Non ! non ! ils n'ont pas voulu la brûler ! Personne ne sait la cause du malheur ! Dieu nous a frappés tous !

Elle se suspendait à son cou et le fatiguait sous ses bras passionnés ; il la baisa sur les cheveux, se dégagea de son étreinte, et, lui abandonnant une main qu'elle pressa et caressa dans ses petites mains douces, il reprit lentement sa marche.

— Ce sont nos péchés qu'il faut expier, continua-t-elle. Car nous savions déjà le meurtre avant ces guerres ; les hommes d'Occident n'avaient pas à nous l'apprendre. L'histoire russe aussi est sanglante...

— Ne parle pas des morts, interrompit-il en faisant le signe de la croix, Dieu les a jugés. Mais quant aux jours présens, je sais bien ce qu'il nous reste à faire. Paris est la ruche ; il faut renverser la ruche pour dissiper l'essaim de ces Varvars. Si j'avais encore deux jambes, crois bien que je remonterais à cheval pour

cette chevauchée, et que je ferais sans remords la guerre sans pardon; car le Sauveur l'a dit : « Quiconque a frappé avec l'épée périra par l'épée... »

— Il l'a dit, reprit-elle en noyant ses yeux dans la profondeur du ciel, mais c'était la loi du monde ancien, et la sienne nous a été donnée pour changer la face du monde. Mon père, ce sont là précisément les choses auxquelles je réfléchissais ce matin.... Oui, il y a bien de l'injustice sur la terre; les soldats la font ou la subissent sans cesse, mais ils y sont contraints, et nous ne devons pas les maudire, mais plutôt les plaindre, car obéir, souffrir et se taire, c'est là leur devoir. Pourtant, pour réparer l'injustice, n'avons-nous pas l'amour? Je pense maintenant que les femmes doivent racheter avec leur amour cette injustice qui se mêle aux actions des hommes. Mon père, je veux vous dire comment cette idée m'est venue. Ce matin, j'ai entendu l'officier gémir. Vous m'aviez défendu d'entrer dans sa chambre; pourtant, je suis allée jusqu'à lui pour lui donner à boire. Pardonnez-moi, car il souffrait. Il m'a nommée d'abord, puis il a dit : « Bon petit ange! » Oui, il m'a prise pour son bon ange. Et moi j'ai vu tout à coup mon chemin; j'ai vu que ce n'est pas en vain que vous avez abrité le moribond sous votre toit, et que c'est peu d'avoir payé pour lui deux pièces d'or, et qu'il faut maintenant une autre monnaie...

Elle regarda plus haut encore à travers ciel, baisa de nouveau la main du vieillard, puis reprit avec sérénité :

— C'est la volonté de Dieu que je sois la femme de cet homme.

— Que dis-tu? que dis-tu? répliqua-t-il en frappant violemment le sol avec sa canne. Le maudit t'a-t-il fait croire ceci?

— Non! Je l'ai compris moi-même! Je le sais, je le sens! Dieu seul m'a fait croire, Dieu m'a parlé!

— Le Français t'a parlé, veux-tu dire? Ah! ces gueux ont connu de tout temps l'art d'enjôler les bons Russes, et Rostopchine le savait bien quand il commandait qu'on désertât la ville! Les scélérats auraient encore ensorcelé nos gens; ils les auraient rendus complices de leurs crimes!

Il secoua rudement le bras de Véra, et se penchant vers elle et la contraignant à subir son regard irrité :

— Dis, les as-tu oubliés leurs crimes? Près de la Porte-Rouge, ils tiraient au pistolet sur une statue de la Vierge: ils lui avaient pris sa couronne, à la Mère de Dieu, et ils en avaient coiffé un ours, qu'ils menaient par les rues; ils buvaient dans des ciboires; ils abritaient leurs chevaux dans la basilique où notre père le Tsar a reçu l'onction de l'huile; et les ossemens de nos aïeux,

leurs ossemens sacrés qui dormaient dans la terre russe, ils les en ont retirés pour pouvoir les fouler aux pieds !

Il pleura, et ce fut entre eux un grave silence que Véra rompit de sa voix assurée :

— Le Christ a dit à son Père : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Puis elle se tut de nouveau, laissant sa tendresse déjà mûre fleurir et rayonner sur son visage. Devant cet amour patient au dehors, violent au dedans, et qui ne pouvait plus trouver d'obstacle qu'en l'amour, devant cette âme si loyale que, s'étant une fois donnée, elle ne pouvait désormais se reprendre, Gvozdef changea brusquement de ton.

— D'ailleurs, reprit-il en passant des larmes au rire, ce Français ne t'aime pas !

— Est-ce qu'il vous l'a dit ? demanda-t-elle avec effroi.

— Je parle de ce que je sais, répliqua-t-il mystérieusement. Ah ! ah ! il t'a nommée son ange ! Ange est un nom que les Français donnent à beaucoup de femmes !

— Vraiment ? poursuivit-elle de la même voix effarée.

— Oui, vraiment ; et, sans parler de leurs femmes de France, nous voyons assez ce qu'ils ont fait des nôtres. Ah ! tu veux être son bon ange ! Crois-moi, ce n'est pas ce qu'il attend de toi ! mais tu ne le sais pas, pauvre âme, quels anges vivent en France...

— Ne médisez pas des femmes de France : elles ont leurs chagrins, et nous les nôtres.

— Je dis que, hommes et femmes, ce peuple est damné ! reprit-il sans pouvoir davantage se contenir ni dissimuler. Je dis qu'ils peuvent bien exceller dans la guerre, la cuisine et la littérature ; mais ils se sont mis d'eux-mêmes hors la loi chrétienne. Et quant à les admettre au mariage, ni dans aucun des saints contrats qui nouent la vie de l'homme et que Dieu bénit...

Il s'arrêta pour reprendre haleine, puis conclut d'une voix tonnante qui effaroucha au loin des oiseaux :

— Moi, vieux Cosaque, vieux soldat de Catherine, je refuse de marier la fille russe à l'officier français !

Impassible en apparence, Véra ne cessait pas de lui prêter son épaule, et marchait en arrangeant ses cheveux sur son front d'un geste lent et virginal. Pourtant un doute affreux tiraillait son cœur, et déchirait sa gorge.

— Vous avez visité cet homme et vous lui avez parlé dans sa langue ? reprit Gvozdef, comme ils rentraient sous le vestibule : c'est deux fois désobéir, et c'est mériter d'être battue...

Comme elle tardait à demander pardon, il lui serra durement

la main. Elle pâlit un peu sous la menace, mais, échappant à la défense par un de ces argumens de femme contre lesquels les argumens des hommes ne peuvent rien :

— Mon Évangile est écrit en français, dit-elle : je prierai Dieu en français.

XVIII

Pendant trois mois, Jacques ne revit pas Véra.

Il vivait chez Goloborodko, non pas sous le toit commun, devant la table que bénissaient les images, ni sur les chauds *palati*, mais dans une chambre spéciale, vidée pour lui des ustensiles et des semences qu'elle avait autrefois contenus. Il la remplissait jour par jour de livres empruntés à Douchkof, car il recouvrait avec ses forces d'homme un esprit adolescent et qui, transplanté sur ce nouveau sol, en absorbait les sucs avec une avidité insatiable, se développait avec une prodigieuse verdeur. Outre l'amour dont il s'était épris pour la langue russe et l'effervescence que l'usage d'un vocabulaire inaccoutumé mettait dans son cerveau, ses anciennes rêveries d'art militaire lui revenaient en tête; il se persuadait d'écrire une « philosophie de la guerre », dont le titre le transportait, mais dont la doctrine lui manquait encore.

Sortant un matin du logis, il eut la surprise d'un ciel pâle, d'un air léger, où l'on sentait tout ensemble la tiédeur du soleil et la fraîcheur des eaux. Le printemps éclatait. La petite maison, ruisselante, se déshabillait en chantant de son manteau de glace; le bouvreuil familier sifflait dans sa cage de bois, qu'une perche fléchissante érigeait par-dessus le toit; il était revenu là dès l'aurore, ayant fini son voyage d'hiver : son prompt retour présageait l'année heureuse. Cependant Goloborodko menait un grand bruit de maillet à l'autre bout de la cour; il achevait de remiser son traîneau sous un appentis, et, l'élevant avec des cordages jusqu'à la couverture de roseaux, le fixait solidement dans cet équilibre aérien.

Tous ces phénomènes d'une climature étrangère ramenaient l'officier au souvenir de sa patrie; ces changemens accomplis dans la vie domestique le préoccupaient d'autres graves et publics changemens. Les nouvelles armées que l'Empereur formait, quand les emploierait-il? et contre qui? Avait-il fini d'ajuster l'assemblage de ses alliances, construit tout l'appareil de ses conceptions et de ses prévisions? Qui sait s'il ne commençait pas dans l'instant même à pousser les pions sur l'échiquier stratégique?... Ne sachant traduire tous ses doutes, Verdy vint sim-

plement près de Goloborodko; il lui montra l'horizon, l'interrogea du regard, simula des deux poings une attaque et un pugilat; cette mimique signifiant au total : « Va-t-on se battre? »

— *Dieu sait ce qui arrivera!...* répondit l'homme, immobile, appuyé sur une pioche dont il rajustait le manche; et Verdy le comprit, moins à ses paroles qu'à l'insouciante fixité de ses yeux. Pourtant, Goloborodko n'était pas un paysan vulgaire : ancien soldat, ancien marchand, il possédait sur le monde des notions dont tout homme au village admirait la profondeur, mais affairé sans cesse à ses besognes, il s'interdisait le moindre verbiage sur les sujets indépendans de sa propre activité.

— *Qu'arrivera-t-il?...* poursuivait Verdy. Sentant à la fois autour de lui le mystère fécond de la nature, et dans son cœur une oppression douce, il sortit de l'enclos et vint rêver devant la steppe. Au fond, la masse opaque des bois contrastait à la clarté de l'air; sur ces lointains bleuâtres, le château de Gvozdef posait une tache blanche; la route noyée coulait comme une rivière; d'autres ruisseaux, à mesure que les barrages de glace se résolvaient, envahissaient la plaine et montaient vers l'horizon. Ce grand miroir d'eau laissait voir le sol par transparence et le ciel en reflet; les nuages errans y promenaient leur image; mais déjà quelques affleuremens de terrain brisaient sa limpide surface : aussitôt que découverts, l'herbe les envahissait, les verdissait, et la première fleur commençait d'éclore avant que la dernière neige eût disparu.

Verdy respirait à pleins poumons l'air caressant et capiteux, l'air prolifique que la terre, pétrie par le dégel, admettait maintenant dans ses pores et qu'elle rendait chargé d'une mystique odeur, caresse de printemps, promesse d'été. Partout la jeunesse du monde s'exhalait embaumée, s'épanouissait radieuse; une âme d'enfant palpitait au cœur de chaque homme, et *ce qui arrivait* d'en haut, c'était la joie de vivre, la volonté d'agir et le désir d'aimer.

— Elle a tenu parole... elle m'a rendu la vie... songea-t-il en jetant un baiser vers cette maison blanche; et, pour la première fois depuis dix ans, il observa qu'il croyait en Dieu.

Véra ne quittait pas le château. Ni pour les chasses, ni pour les parties de cartes nuitamment prolongées chez quelque voisin, ni pour les emplettes faites au marché de Kharkof, elle ne consentait à accompagner son grand-père. Elle vaquait toujours à l'économie du château; mais des malaises subits l'obligeaient à s'asseoir, défaillante, au milieu de son travail. On la voyait s'enfuir du cellier, de la lingerie, de l'office; on la retrouvait dans sa

chambre, tombée à genoux et qui pleurait. Elle disait qu'elle savait bien ce qu'elle voulait; que Dieu lui avait parlé. Son devoir restait le même, que Jacques Antonévitch l'aimât ou qu'il la haït; et c'était de se dévouer à ceux qui souffrent, d'éclairer ceux qui s'ignorent, de servir dans un hôpital, de parcourir le monde en pèlerine et d'aider partout aux œuvres de Dieu...

— Prends donc garde, Ivan Véniaminovitch! dit un jour Douchkof à Gvozdef : la santé de l'enfant plie sous le chagrin. Notre fille peut tout à coup... oui, se briser. Déjà, j'ai noté chez elle de la fièvre...

Le barine prit sa pelisse; Véra, appuyée du front à la vitre, le vit boiter tout le long de l'avenue, traverser la route, gagner le village.

— Où va-t-il? se demandait-elle avec inquiétude. Et elle descendait pour interroger les domestiques, quand la femme de Goloborodko entra précipitamment au château. C'était une bonne vieille très laide et très sotte, épousée jadis pour son bien; car Goloborodko se déterminait en tout par des raisons positives, et il abandonnait aux gens d'une classe supérieure le luxe des sentimens désintéressés.

— Ah! Véra Ivanovna, s'écria-t-elle après avoir salué l'image, Dieu sait ce qui se passe dans notre maison! Votre grand-père nous a commandé à tous de sortir; il a mis le verrou, et maintenant il est là qui crie, qui frappe le plancher, enfermé avec l'officier...

— Que disent-ils?

— Dieu le sait!... Ils parlent en français. Peut-être votre grand-père veut-il le renvoyer d'ici; car il ne l'aime pas. Pourtant, croyez-le, Véra Ivanovna, cet officier est très doux et très savant. Piotr Stépanovitch avait un poulain qui boitait: l'officier a fait voir ce qui manquait dans les fers, et maintenant le poulain court comme le vent. Mon neveu avait une jument si méchante que personne n'osait seulement lui porter le fourrage; mais depuis que le Français la soigne, elle est devenue comme un agneau. Elle le laisse monter sur son dos, et lui s'en va droit devant lui au galop; rien ne l'arrête: il passe par-dessus les haies. Ah! qu'il est brave et fort! Douchkof dit bien qu'il n'a jamais vu plus bel homme, et c'est vrai, je peux le déclarer aussi, moi qui mets chaque jour le baume sur son mal; d'abord, il est très blanc de corps...

— Tu disais qu'il est très savant? interrompit Véra.

— Oui, il connaît déjà la langue, et son accent est tout à fait gracieux. On croirait entendre un enfant. Tout le jour il est là

qui travaille à sa table; les mots qu'il ne peut pas encore prononcer, il sait déjà les écrire sur le papier. Douchkof dit bien que les Français sont ceux du monde qui ont le plus de facilité pour se faire entendre des Russes. Ah ! Véra Ivanovna, les hommes de cette race peuvent tout ce qu'ils veulent!

— C'est vrai, répondit gravement Véra, mais ils ne veulent pas toujours.

Et, ramenée par là au grand doute qui la faisait tant souffrir, elle demanda :

— Parle-t-il de retourner dans son pays?

— Il n'en parle pas. Puis, qu'irait-il faire dans son pays? Ce n'est pas un pays chrétien, n'est-ce pas?

— Si... De quel air dis-tu cela? Aurait-il agi contre la croyance?

— Dieu lui pardonne! continua la paysanne en baissant la voix et en se signant, mais hier il a rapporté de la chasse un pigeon : il voulait le mettre dans la soupe.

— Quand il sera plus instruit dans nos mœurs, il ne commettra plus de ces sacrilèges. Tu penses donc qu'il ne regrette pas son pays?

— Dans la journée, il ne regrette pas. Mais le soir, Dieu sait ce qui se passe dans sa tête. Il faut dire qu'il est bien fatigué alors; ses forces ne sont pas encore revenues... Enfin hier il était assis sur la charrue, dans la cour, et il regardait vers le château, en envoyant des baisers comme cela, avec ses deux mains...

Véra sursauta; elle se souvint une fois de plus de ce premier baiser que Jacques lui avait jeté du bout des doigts, le soir de leur rencontre. Il était si pâle alors, si tristement couché à terre...

— Avec les deux mains? répéta-t-elle joyeusement. Dieu soit loué! Il est donc tout à fait guéri!

Le barine rentra dans l'instant auprès d'elles, et, fronçant les sourcils à leur conciliabule :

— Que vous raconte cette sotte? demanda-t-il à Véra. Rien de bien utile, je pense. Qu'elle retourne donc chez elle, et qu'elle prépare son costume pour l'assemblée que nous allons tenir. Quant à vous, petite âme, voici la nouvelle que je vous apporte : J'ai vu l'officier français, et je lui ai dit qu'une idée m'était venue au sujet de lui et de mon enfant, et qu'il fallait faire des *smotrini* entre vous deux. Voilà en vérité tout ce que je lui ai dit. Ainsi, j'ai décidé que nous nous réunirions ici dimanche pour cette cérémonie. C'est un vieil usage russe, ma mère s'est mariée d'après ce rite; dans des jours aussi sombres que les jours présens, il convient de revenir aux coutumes des aïeux. Puis, c'est une occasion

de réunir autour de moi les gens de mes terres, et je le veux ainsi, car, de la sorte, chacun pourra juger si ce mariage est possible d'après vos sentimens et d'après la justice. J'ai frappé moi-même aux portes : toutes les âmes du khontor sont averties...

XIX

La chambre choisie pour ces *smotrini* était la plus vaste de la maison : elle avait trois fenêtres, deux poêles énormes remplis de paille, des rideaux de damas tout autour des portes ; le long des murs, plusieurs portraits, dans leurs cadres anciens, associaient des figures d'Occident aux gloires de la Russie. C'était Louis XIV, Mme de Montespan, un évêque et Pierre le Grand. Une rangée de chaises régnait le long des murs ; le fauteuil du barine occupait la place d'honneur sous les images. Plusieurs tables accolées et formant étal portaient en un monceau la dot de Véra : plans de domaines, titres de propriété, coffrets pleins de métal, puis des cassettes, des boîtes sans nombre ouvertes et débordantes d'étoffes, d'objets précieux et de bijoux.

Les gens de la maison prirent place, puis ceux du village, et Gvozdef entra, menant sa fille par la main. Il était vêtu de l'uniforme qu'il avait porté dans sa jeunesse, servant alors comme volontaire aux Companeitzi ; bien qu'il n'eût jamais exercé là que le grade de second major, il ornait maintenant son habit de deux épaulettes d'officier, présent honorifique de l'hetman Assimof.

Une chemise brodée à la russe couvrait la gorge et les bras de Véra ; un voile ancien cachait son visage ; mais son corsage et sa robe étaient de soie française, et de même tous ses vêtemens invisibles, chargés de rubans et de dentelles, venaient d'Odessa et d'Europe. Elle s'assit de l'autre côté des tables. Les femmes empressées autour d'elle remplissaient la chambre de leur bavardage impatient. Douchkof, profondément ému, s'affaissait dans sa chaise comme un homme accablé.

Verdy, bien ajusté dans le dolman qu'il avait rapiécé lui-même, sanglé dans sa ceinture de soie cramoisie, des gants blancs aux mains, un ruban neuf à sa croix, entrait dans l'avenue avec Goloborodko. Des idées contraires se combattaient dans son cerveau : « Quand deux jeunes gens se sont rencontrés et qu'ils se souviennent l'un de l'autre, avait dit Gvozdef durant cette orageuse entrevue, c'est un usage russe : il faut faire leurs *smotrini*. » Il clignait ses yeux sorciers et traîtres, le vieux rustre, en racontant ceci... Puis il avait décrit cette cérémonie naïve,

simple entente commerciale où l'on règle à la façon du vieux temps les premiers accords des fiançailles. D'ailleurs ces *smotrini* de Jacques et de Véra n'allaient être qu'un adieu de l'un à l'autre, et dissiper ce doute affectueux dans lequel ils avaient pu vivre. Car Véra, outre la pitié que méritent ceux qui souffrent et l'intérêt dont nous suivons ceux à qui nous nous sommes dévoués, Véra ne ressentait à l'égard du prisonnier aucun sentiment durable, Gvozdef s'en portait garant; quant à lui, Jacques, comme hôte et comme ennemi, il ne pouvait que remercier, disparaître, oublier. « Il me reste au moins le droit de l'aimer, » avait-il répondu à ce moment. Là-dessus, colère du barine, long pourparler, insistance et résistance; enfin, la concession lâche extorquée à l'un par l'autre, et cette promesse de mensonge qu'il fallait maintenant tenir...

— Beau temps pour vos fiançailles ! interrompit Goloborodko.

— Oui... répondit tristement l'officier, et il se mit à regarder et à regretter le paysage. Les haies pendaient en mousseline verte le long de l'avenue; les pêchers, les pommiers, abondans jusqu'au bout de leurs branches en fanfreluches blanches et roses, foisonnaient par le verger. Elle riait ainsi parmi les fleurs, la maison russe, tout investie de soleil et de printemps.

— Demain, j'irai me faire enfermer à la citadelle de Kharkof, acheva-t-il en lui-même; et s'apaisant à l'idée qu'il allait du moins en finir, il se répéta une dernière fois la formule rituelle par laquelle il devait répondre et se condamner.

Des murmures flatteurs courant sur l'assemblée saluèrent l'arrivée du prétendant. Pourtant, il était encore pâle de toutes ses souffrances; deux traits chagrins arrêtaient droitement sa bouche et recoupaient le fin contour de son menton; ses yeux fiers, fuyant avec impatience les regards des gens, contemplaient la fenêtre ensoleillée où passaient et repassaient des ombres d'oiseaux.

Gvozdef et Goloborodko s'étaient salués. De l'un à l'autre, le rite commença.

— *Nous avons ici de la marchandise*, dit le barine.

— *Et nous, nous avons un marchand*, répondit le paysan.

— *Qu'il regarde donc la marchandise*, reprit le maître en s'approchant de la jeune fille. D'un mouvement brusque, il lui releva son voile, et elle apparut pleine d'innocence, de tristesse et de douceur, si mince dans son costume, si chaste dans son attitude qu'on eût cru voir une image descendue de son cadre pour s'approcher des hommes, leur sourire et les bénir. Seul Verdy, tordant sa moustache, baissa la tête et, considérant le bout de ses bottes, répondit très vite :

— *Votre marchandise ne me plaît pas.*

— Bien! répliqua Gvozdef au milieu de la consternation générale; allez-vous-en tous! La marchandise ne lui plaît pas!

Scandant chaque pas d'un coup de sa canne, il s'avançait vers la porte; mais déjà Véra avait couru jusqu'auprès de Jacques. Se penchant pour trouver et forcer son regard et lui montrant, tout ravagé par la passion, ce doux visage qu'il avait refusé de voir éclairé par l'amour et par l'espérance :

— Jacques Antonévitch, il importe que vous ne parliez pas à la légère, dit-elle en français. Vous ne m'avez pas même regardée avant de prononcer contre moi; et pourtant, combien de jours se sont écoulés depuis que je vous ai vu pour la dernière fois! Vous étiez bien malade, alors, et moi bien inquiète; peut-être le souci m'enlaidissait-il? Ou vos yeux étaient-ils troublés... ou votre esprit, car il chancelait lui-même, hélas! sous le poids de vos souffrances. Mais aujourd'hui, grâce à Dieu, vous voilà dispos et fort... Regardez donc celle qui vous aime, regardez-la dans votre cœur, et puis dites... dites la vérité...

Elle acheva d'une voix mourante, car l'attitude immobile de Jacques ne manifestait d'abord rien de ses sentimens. Mais tout à coup, ouvrant les bras, et l'appelant du geste, il s'écria :

— Véra! Véra la bien nommée! Qui pourrait vous mentir?... n'êtes-vous pas vous-même la vérité? Je voulais tenir ma parole envers votre père; mais j'ai trop d'honneur, j'ai trop d'amour... Songez que pendant tous ces mois je ne savais rien de vous, Véra, croyez que je vous ai pleurée, que vous me plaisez et que vous me ravissez et que voici ma main, que vous avez guérie, mise pour toujours dans votre main d'ange!

Et tandis qu'il l'adorait, plus blanche encore et plus pure qu'en cette nuit d'angoisse où elle lui était apparue, venant du paradis, elle l'admirait, vêtu de ce brillant costume, relevé à la dignité de sa personne et de son grade, rendu à son caractère et à sa beauté.

Autour d'eux, l'assistance se taisait, comme craignant de troubler cet air où leur bonheur était en suspens; pas un bruissement, pas un murmure, pas un souffle n'interrompait le silence sublime, ni ne rappelait à terre ces deux âmes envolées au ciel.

Gvozdef parla le premier, d'un ton animé et maussade; et Véra traduisit ses paroles que Verdy n'avait pu comprendre.

— Il a dit : Nous ne sommes pas ici en France. Les choses doivent se passer à la russe. Puisque les jeunes gens se plaisent, que le *torg* commence!

Trop heureuse en cet instant pour n'être pas très obéissante,

elle revint vers sa chaise. Verdy se replaça près de son porte-parole; Gvozdef s'assit de nouveau et le *torg* commença.

— Nous sommes soldat, nous sommes prisonnier, nous n'avons rien, commença humblement Goloborodko.

— Ah! ah! vous êtes un vagabond sans feu ni lieu! reprit en ricanant Gvozdef, eh bien! je vais dire la dot de l'enfant et vous jugerez vous tous, vous jugerez!

Il se mit à nommer et à détailler ses domaines. Il en déploya les plans qu'il frappait du plat de la main et qui, se repliant d'eux-mêmes, allaient rouler et danser sur le plancher; il dit l'étendue de sa forêt, les noms des animaux qu'il pouvait y chasser; puis les bijoux portés de mère en fille, hérités de siècle en siècle, et toutes les rares choses d'Europe ou d'Orient qui remplissaient tous ces coffres. En parlant, il bousculait les tables, froissait les étoffes, faisait sauter les dentelles au bout de sa canne...

— Est-ce bientôt fini? interrompit Verdy. Je ne comprends rien à vos discours; d'abord vous parlez russe, et puis vous parlez argent. Moi, j'ai mangé ma fortune quand j'étais sous-lieutenant; mais peu m'importe, car depuis j'ai trouvé quelque chose de meilleur, car il y a par le monde un bien dont je suis riche...

D'un geste rapide, il arracha de son habit sa croix d'honneur et la jeta sur le monceau d'étoffes.

— Voici ce que je peux donner à Véra, reprit-il. C'est un signe que l'Empereur nous attache sur la poitrine, à côté du cœur, et que tout votre or n'aurait pas acheté, car c'est un joyau sans prix, car ceci, messieurs, ne se vend pas!

Avec ses yeux hardis et ses moustaches françaises, il intimidait ces bons Russes qui hochaient entre eux la tête et s'expliquaient l'événement les uns aux autres. Mais Véra saisit du bout des doigts, comme un prêtre fait une hostie, le bijou qui était la fortune du soldat :

— Voyez, grand-père, voyez son salaire, c'est la croix des braves... Que disiez-vous qu'il avait vendu son âme?

De vieux sentimens, ravivés du fond de son cœur et de son passé, remuaient à ce moment Gvozdef; il détournait la tête et ses paupières se gonflaient.

— Les Français sont braves, j'en conviens, répondit-il tout bas. Je ne dis pas qu'ils ne soient pas braves...

Et sa voix tomba avec une désinence si faible que Goloborodko, sentant l'affaire à terme, reprit délibérément le *torg*.

— Nous apportons en dot notre jeunesse, notre courage et notre santé, récita-t-il avec emphase, pensant qu'il traduisait en russe l'algarade du hussard.

— Les parts sont égales, ajouta Douchkof. Elle apporte le bonheur, et lui, l'honneur.

Puis, tous les assistans intervinrent :

— Donnez-le-lui, disait Sacha, puisque c'est elle qui l'a ramassé sur la route.

— Elle l'a racheté... Elle l'a soigné... Elle l'a sauvé...

— C'est vrai, insista Goloborodko, sans elle il serait mort.

Alors le père leva ses mains tremblantes, qui laissèrent échapper son bâton, puis retombèrent sur les épaules de l'enfant; et d'abord, il la contempla en silence, lui sourit et lui pleura.

— Ta mère était une grande chrétienne, dit-il à la fin. Elle t'a remise à moi en mourant... Maintenant, tu as grandi en faisant le bien. Va, sois-en récompensée. Marche avec celui que Dieu met sur ton chemin. Sois son bonheur comme tu as été le mien, je ne me plains pas de toi... Non, je ne me plains pas de toi, répéta-t-il en s'attendrissant davantage, je ne me plains que de ceci...

Il s'arrêta, essuya ses yeux, regarda tout autour de la salle et poursuivit d'une voix basse et douloureuse :

— Écoutez, vous autres, le chagrin qui me ronge et qui me mène au tombeau. Il y avait une ville en Asie qui était le cœur d'un peuple et la mère de toutes ses villes. Vêtue de pierre, elle portait des jardins de fleurs à sa ceinture et riait en déployant dans la plaine son écharpe de couvens et de châteaux. Les voyageurs apercevaient de loin ses toits sombres, ses clochers pâles, ses dômes d'or et ses coupoles de couleur; plus près, on entendait résonner l'enclume des forgerons, des maréchaux et des fondeurs, car Vladimir, pour écarter du lieu saint la menace du feu, avait relégué ceux-ci dans les slobodes, et là, sans danger pour Elle, ils menaient leurs jours ruraux; ils fauchaient l'herbe et semaient le blé...

Les sanglots de l'assistance l'interrompirent :

— Moscou! Moscou!... Les maudits!... Notre petite mère Moscou! Ils l'ont prostituée!

— Grâce! s'écria Véra les mains jointes, ils ont expié!

— Tu dis vrai, enfant, ils ont expié, répéta Gvozdef; le froid de la steppe les a bien punis pour le feu de la ville...

Il sourit une fois de plus à celle qui était sous son toit le signe vivant de la paix et du pardon; puis, regardant Verdy :

— Amène-le près de moi, commanda-t-il. Je veux lui parler dans sa langue...

Et quand elle se fut placée devant lui, tenant son bien-aimé par la main :

— Mon hôte, il faut que je t'interroge, poursuivit-il en fran-

çais, d'une voix lente et qui cherchait ses mots. Maintenant, tu as vu la Russie, tu sais des choses que ceux de ton pays ignorent. Réponds-moi donc : lequel veux-tu servir, de ton Empereur ou de ton Dieu, et lequel veux-tu être de soldat ou de chrétien?

— Je prétends être à la fois l'un et l'autre, répliqua vivement Verdy.

— L'un et l'autre... Tu le prétends à bon droit... J'ai moi-même été l'un et l'autre; et maintenant, je veux te dire encore un mot, un seul, le plus doux qui soit dans ta langue. Moi, vieux soldat russe, je te pardonne... L'enfant que tu me demandes, prends-la pour femme; garde-la bien; tu ne trouverais pas sa pareille en France. Fais que j'aie bientôt des enfans d'elle, car il faut des hommes à la Russie pour réparer tout ce sang qu'elle a versé. Un jour, si Dieu nous exauce, elle sera la plus forte au monde; en ces temps-là, ceux de ton pays détesteront l'année 1812. Tout ira bien alors, car nous savons la loi du Christ et nous leur pardonnerons, oui, nous leur pardonnerons.

Il les baisa l'un et l'autre au front et leur imposa les mains; puis, ils firent pas à pas le tour de la salle. Radieuse, elle le soutenait, ébloui devant elle, chancelant au seuil de cette vie nouvelle, vers laquelle elle le conduisait. Et tous les domestiques les bénissaient. Dans le silence recueilli, on entendit le tope-mains sonore du barine et de Goloborodko; les fiançailles étaient conclues. Puis un éclat de rire succéda, et le pas inégal du maître recommença d'ébranler le plancher :

— Eh bien! Douchkof! qu'as-tu donc tant à pleurer? Il nous faut maintenant fêter le fiancé. Choura, apporte des gâteaux; Micha, apprête le samovar. Ils ne savent pas faire le thé, en France...

Art Roë.

MEHEMET-ALI

DURANT SES DERNIÈRES ANNÉES

Au début de ma carrière, ma bonne fortune m'a mis en présence d'un homme qui, à ce moment, remplissait le monde de son nom. Sorti d'une troupe de mercenaires et devenu le maître de l'Égypte, il avait connu toutes les angoisses et tous les enivremens de la puissance; il avait battu et dispersé les armées de son souverain, lui avait ravi plusieurs provinces; il l'avait menacé dans sa capitale; il avait provoqué et réuni contre lui tous les grands gouvernemens de l'Europe, hormis la France. J'arrivai sur les bords du Nil pour assister à la lutte de ce conquérant, issu du néant, contre les forces d'une coalition à laquelle s'étaient associées toutes les puissances qui avaient terrassé Napoléon. L'événement était de ceux qui frappent et remuent une imagination juvénile, et le principal auteur du drame qui se jouait alors apparaissait comme un personnage des temps héroïques, fait pour intéresser et séduire un esprit inexpérimenté.

En débarquant à Alexandrie, mon premier poste, en septembre 1840, j'eus une impression réconfortante pour mon patriotisme. Partageant toutes les illusions nées des premiers succès de Mehemet-Ali, toutes les sympathies qu'avaient éveillées en France ses efforts pour rendre, à la civilisation, la terre des Pharaons, j'étais anxieux d'apprendre que ses armées soutenaient vaillamment les hostilités commencées en Syrie. En pénétrant dans l'immense rade, j'avais passé à travers des forces maritimes considérables et imposantes. La flotte du sultan, tout entière, que la défection du Capitan-pacha avait livrée au vice-roi, s'y trouvait réunie à la flotte égyptienne. On n'avait pas vu, on ne verra

peut-être jamais, un plus grand nombre de navires de guerre de tout rang disposés en un ordre parfait. On célébrait, ce même jour, une fête musulmane. Tous les bâtimens étaient couverts de leurs pavois et saluaient, du feu de leurs batteries, le soleil couchant par une journée splendide. C'était un spectacle d'une incomparable magnificence. Il me parut qu'un armement aussi formidable serait, pour la puissance de Mehemet-Ali, un rempart infranchissable, et dans mon ignorance des hommes et des choses, je me persuadais que le pacha sortirait victorieux de la lutte dans laquelle il était engagé. Je m'imaginais en outre que la Providence réservait à mon pays, dans cette occurrence, un rôle digne de lui, et que, trouvant une occasion favorable d'intervenir, il contribuerait au rétablissement de la paix en conciliant tous les intérêts.

Mes espérances, comme mes prévisions, furent aussi vaines, aussi éphémères que la résistance opposée par les armées égyptiennes à l'agression des forces alliées. Peu de jours après mon arrivée on apprenait en effet que les troupes d'Ibrahim-Pacha étaient en pleine déroute, harcelées par les populations insurgées autant que par l'ennemi, et qu'après avoir essuyé des pertes considérables, elles s'étaient réfugiées sous le canon de la place de Saint-Jean-d'Acre. Cette défaite, plus rapide qu'inattendue, me fut un sujet de pénibles, mais d'utiles réflexions; les circonstances, bien mieux qu'une laborieuse préparation, aidèrent, dès ce moment, à mon éducation professionnelle. Loin d'assister au triomphe de notre politique, aux succès de Mehemet-Ali, je vis la victoire couronner les efforts des puissances qui s'étaient entendues en nous excluant de leur concert, et le pacha tomber du haut de son prestige à la merci de ses adversaires. A la vérité, les alliés s'étaient donné pour tâche de rendre au sultan les provinces qu'il avait perdues, et au besoin de déposséder Mehemet-Ali même de l'Égypte. Grâce à l'attitude prise par la France et gardée pendant le conflit, grâce à la sagace promptitude avec laquelle le pacha sut lui-même saisir une occasion propice, les puissances jugèrent prudent de ne pas poursuivre leurs avantages jusqu'au dernier terme de leur programme. Mehemet-Ali conserva l'Égypte, et, d'un concert unanime, d'accord cette fois avec la France, elles déterminèrent le sultan à lui en concéder la possession héréditaire. Tel est le titre international dont ses successeurs bénéficient encore à l'heure présente.

L'histoire de ce temps n'est pas écrite; mais l'écrivain qui voudra l'entreprendre peut en réunir sans peine les élémens; elle a été ébauchée partout; je me suis permis moi-même d'en indi-

quer, de mon mieux, les grandes lignes (1). Chacun connaît d'ailleurs l'œuvre de Mehemet-Ali par les fruits qu'elle a portés. Avant lui, l'Égypte était la proie d'une féodalité inculte et sanguinaire, réfractaire à toute civilisation, à tout contact avec l'Europe. Lui venu, et maître de cette contrée si favorisée par la nature, elle fut ouverte à toutes les améliorations économiques, elle fut initiée à la culture de l'esprit. Quiconque y met le pied aujourd'hui se trouve en un pays opulent, exportant ses produits sur tous les marchés de l'Europe, semé d'écoles de tous les degrés, et ce qui dit tout et fait rêver quand on se reporte à la domination des mamelouks, il s'y publie des journaux en plusieurs langues, en arabe surtout, officieux et opposans. Voilà, en dix lignes, ce que Mehemet-Ali a fait, non sans employer, il faut en convenir, les moyens rigoureux usités par ses prédécesseurs, lesquels toutefois stérilisaient, par leurs rapines, cet heureux pays, tandis qu'il l'a doté de tous les avantages acquis aux peuples mûris par un labeur plusieurs fois séculaire. Voilà ce que raconteront les futurs historiens; voilà la tâche qu'il a accomplie. Je n'entends pas ici suivre et apprécier le réformateur. Je me propose uniquement, en recueillant mes souvenirs, en évoquant des faits isolés, de tracer quelques-uns des traits particuliers de son caractère, indications qui ne seront peut-être pas superflues pour fixer la vérité historique.

I

Mehemet-Ali est né à La Cavalla, bourgade ignorée, assise au fond du golfe de Salonique. Issu d'une modeste famille turque, de celles qui, répandues en Roumélie, vivaient de la guerre, il s'engagea, dès sa première jeunesse, dans une troupe d'irréguliers, sorte de bachi-bouzouks levés par le sultan pour aller combattre notre expédition en Égypte.

De ses premières rencontres avec nos troupes, il garda un souvenir ineffaçable. Esprit fin, observateur judicieux, il fut frappé des avantages que la discipline garantit aux armées organisées. Il en fit son profit dès que les circonstances le lui permirent. Bonaparte lui était resté présent à la mémoire, dans un éclat fulgurant, comme le dieu des batailles, forçant la victoire partout où il paraissait. Il n'a pas connu Napoléon; le grand empereur était toujours, pour lui, le Bonaparte dont les exploits avaient gravé des traces profondes dans son imagination; il ne le

(1) Voir *la Question d'Égypte*, dans la *Revue* du 1er et du 15 novembre 1891.

nommait jamais autrement dans ses entretiens où il se complaisait à évoquer les premiers jours de son passé. Il avait une faiblesse étrange : par des rapprochemens de date, par des concordances de fortune, il aimait à assimiler sa destinée à celle du vainqueur de l'Europe. Sans en être bien certain, il prétendait être venu au monde dans la même année. Si Bonaparte avait dompté la Révolution, il avait, lui, détruit les mamelouks. Il n'avait reçu aucune culture intellectuelle; il ne possédait aucune notion historique et il appréciait, uniquement à son point de vue, les événemens survenus en Europe aux premiers temps de sa vie. Il n'a jamais connu l'écriture. Il fit de grands efforts pour apprendre à lire, quand déjà il était le maître incontesté de l'Égypte; il était alors dans sa quarantième année.

Mais si, dans le milieu où il était né, on n'avait rien fait pour son instruction, si son éducation fut celle d'un soldat d'aventure, la nature l'avait doté des facultés les plus variées. Avec une héroïque bravoure qui ne s'est jamais démentie, avec une ardente ambition qui lui faisait entrevoir de hautes destinées, il avait une vague notion et l'instinct des nobles entreprises qu'il a gardés jusqu'à la fin de ses jours. Il les a poursuivies, il les a réalisées à travers des péripéties diverses et souvent sanglantes qui ont fait de sa vie un long drame où son génie l'a aussi bien servi que la fortune. Cependant, cet homme si rude, qui s'était élevé à la puissance absolue à l'aide de la ruse autant que de la force, sans nul apprentissage pouvant régler la violence de son tempérament, cet homme avait l'intuition des choses que l'éducation enseigne. En se donnant pour tâche de réveiller, en Égypte, une civilisation éteinte, il avait entrepris de se civiliser lui-même, et il y avait parfaitement réussi. Il avait quelquefois les délicatesses d'un raffiné. Figure fine, regard vibrant, la bouche toujours jeune, il était séduisant, quand je l'ai connu, par le charme de ses manières, invariablement affables. Il prenait un soin particulier de sa personne. Il ne portait pas de gants, accessoire inusité chez les Orientaux, mais ses mains affinées ne gardaient aucune trace de sa vie première. Revêtu d'un large cafetan doublé d'une légère fourrure, la tête surmontée d'un turban, il évoquait l'image d'un calife de la belle époque. Voilà l'homme, tel qu'il a vécu ses dernières années, c'est de lui que je voudrais parler en rappelant quelques incidens dont j'ai été le témoin, et dans lesquels j'ai quelquefois été acteur.

II

Durant mon long séjour en Égypte, j'ai été plusieurs fois, et pour des périodes prolongées, chargé de la gestion du consulat général. Grâce aux fonctions intérimaires qui m'étaient ainsi confiées, j'ai souvent approché Mehemet-Ali. Il était d'un accès facile et on pouvait arriver jusqu'à lui sans être tenu de se faire annoncer. Il avait au surplus conservé l'habitude, contractée à l'origine de son pouvoir, d'être son propre ministre et de débattre personnellement les choses essentielles avec les représentans des puissances étrangères. J'ai eu, plus d'une fois, des questions délicates à traiter avec lui, et j'ai dû, en certaines occasions, lui faire des communications qui ne ménageaient pas toujours son amour-propre. Je l'ai constamment trouvé courtois et bienveillant. C'était cependant un spectacle étrange que celui de ce vieillard, qui avait ébranlé le trône du sultan, conférant avec un agent dont la jeunesse contrastait singulièrement avec la maturité du pacha. Il me l'a souvent fait remarquer, et quand il ne trouvait pas un meilleur argument : « Voyez, me disait-il, la blancheur de ma barbe et jugez de mon expérience. » Sa bonne grâce ne s'est jamais démentie; s'il me tenait pour un débutant, n'ayant aucun acquis et devant tout apprendre, il n'oubliait jamais que j'étais l'organe de la France. Il me témoignait, en toute circonstance, la considération due à ma qualité, et il y mettait un soin particulier en présence d'étrangers ou des fonctionnaires de sa maison. Il tenait grand compte également de mes réclamations quand je les étayais de bonnes raisons. Je pourrais dire de lui qu'il a été mon premier éducateur professionnel. J'ai eu, plus d'une fois, l'occasion de mettre à profit ces dispositions pour les intérêts dont j'avais la garde.

La lutte qu'il avait soutenue contre les puissances en 1840; l'extrême péril où il s'était trouvé de perdre l'Égypte après avoir perdu la Syrie; les sympathies que la France lui avait témoignées en cette redoutable occurrence, les risques qu'elle avait courus pour le défendre contre l'Europe réunie avaient laissé, dans son esprit, une profonde et vivace impression : convaincu que nous avions efficacement contribué à le sauver d'une entière ruine, il nous en gardait une sincère reconnaissance. Je ne me souviens pas d'avoir vainement fait appel à ce sentiment toutes les fois que j'ai jugé indispensable de l'invoquer. Je me rappelle notamment une circonstance qui montre combien il était aisé de faire vibrer

une corde sensible chez cet homme qui devait tout à la nature, rien à l'étude.

Le gouvernement français avait établi, dans la Méditerranée, plusieurs lignes de paquebots qui relevaient de notre ministère des finances ayant alors, dans ses attributions, le service des postes. Alexandrie était l'un des ports auxquels ces lignes aboutissaient. Il était de toute nécessité d'y posséder des magasins pour y abriter des rechanges et des approvisionnemens. Nous avions, sans résultat, sollicité la concession d'un terrain où nous les aurions construits à nos frais. Mehemet-Ali était resté sous l'empire d'un préjugé, entretenu par sa défiance; il s'imaginait que sa sécurité exigeait que, sous aucun prétexte, une parcelle quelconque du sol égyptien ne pût appartenir à une puissance étrangère. « Je sais bien, disait-il, que je n'ai rien à redouter de la France; mais si je cède à ses instances, il m'en viendra d'un gouvernement autrement envahisseur, et elles seront certainement bien plus importantes. Je ne serai plus en mesure de les repousser, et elles deviendront la source des plus graves difficultés pour mes successeurs, sinon pour moi. »

Il déclina donc nos propositions. Je reçus l'ordre de les lui représenter et de ne négliger aucun effort pour déterminer le pacha à les agréer. J'échouai dans une première entrevue. « Votre gouvernement, m'objecta-t-il, ne peut vouloir qu'Alexandrie devienne l'entrepôt et le domaine de la puissance, — il ne la nommait jamais, — qui déjà encombre notre port de ses navires et accapare la plus grosse part de nos échanges. » Bientôt un nouveau consul général me fut annoncé, et mon intérim touchait à sa fin. Son arrivée était imminente. Je saisis ce prétexte pour revenir à la charge, en représentant au vice-roi que le premier soin, le premier devoir de ce nouvel envoyé serait de revenir sur cette négociation, et qu'un insuccès, à ses débuts, nuirait à ses relations avec Son Altesse. Pour justifier mon insistance, je prétextai l'avantage personnel que je pourrais tirer de son acquiescement. « J'aurais, en effet, lui dis-je, si j'obtenais l'adhésion du vice-roi, fait aboutir, moi, simple intérimaire, une négociation vainement poursuivie par deux et trois consuls généraux, et rendu un service dont il me serait certainement tenu compte; ce succès profiterait sans nul doute, à ma carrière. » J'étais autorisé à tenir ce langage, et par l'aménité qu'il apportait dans les relations que j'entretenais avec lui, et par la bienveillance qu'il se plaisait à me témoigner. Quoi qu'il en soit, mon double argument le toucha. Rebelle à des considérations d'ordre politique, il ne résista pas au désir de m'obliger. Je pourrais citer

d'autres circonstances démontrant que cet homme de fer, impitoyable quand on touchait à son autorité, était accessible aux plus nobles sentimens. Un fait d'une tout autre nature le montrera sous le premier de ces deux aspects.

III

Vers la même époque, un bruit de foule agitée envahit soudain, à la première heure du jour, l'hôtel du consulat général, je me précipitai dans l'escalier et j'aperçus, dans le vestibule, le cadavre d'un jeune Français qui m'était bien connu. On l'avait recueilli flottant sur le rivage du nouveau port. Depuis longues années, l'incessante vigilance de Mehemet-Ali garantissait aux Européens, la plus entière sécurité. Ce sinistre événement ne pouvait manquer de troubler profondément la colonie étrangère, et son émotion fut d'autant plus vive que les premières constatations médicales révélèrent que nous étions en présence d'un double crime. Un officier de marine, un Arabe, avait en effet entraîné dans sa demeure, sous un prétexte fallacieux, notre infortuné compatriote, dans un dessein inavouable. Se persuadant bientôt qu'il serait l'objet d'une plainte et des plus graves poursuites, il crut s'y dérober en étranglant sa victime de ses mains, et en la jetant dans le port, s'imaginant qu'on attribuerait sa mort à un accident.

Je me rendis chez le vice-roi. Je le trouvai instruit de ce que je venais lui apprendre. Tous ses traits trahissaient une irritation intense. Ses yeux fulguraient, sa parole était courte et vibrante. J'eus la vision de l'homme des temps troublés, disputant, aux mamelouks, la possession de l'Égypte. Je ne démêlai pas, de prime abord, le sentiment qui l'agitait si profondément. Son langage me révéla bientôt qu'il envisageait l'assassinat d'un Européen, commis en quelque sorte sous ses yeux, avec les circonstances aggravantes qui l'avaient précédé, comme une atteinte portée à son autorité et, plus encore, à son prestige. Il regrettait, en outre, que la victime fût un Français. J'avais, pour ma part, invoqué l'urgente nécessité de rassurer, par une prompte répression, la colonie étrangère, fort alarmée, mais confiante dans la justice du vice-roi. « Soyez tranquille, me répondit le pacha, justice sera faite d'un aussi abominable forfait », accompagnant ces paroles d'un regard sombre et d'un geste significatif. Je le quittai, convaincu que le coupable subirait toute la sévérité de la loi musulmane. L'amour-propre de Mehemet-Ali s'y trouvait in-

téressé, et je ne pouvais désirer un gage plus certain du châtiment que je poursuivais.

L'événement justifia mes prévisions. Dans la soirée, la police connaissait la retraite où le crime avait été commis ; dans la nuit elle arrêtait le meurtrier qui, par ses aveux, reconstitua lui-même les phases successives de son crime. On entendit le lendemain quelques témoins en présence d'un fonctionnaire du consulat général que j'avais délégué à cet effet, et l'instruction fut close. Le jour suivant, le préfet de police, ordonnateur des mesures à prendre en pareil cas, vint m'annoncer que l'exécution aurait lieu dans la journée, et me consulter sur le point de la ville où il conviendrait d'y procéder pour que le spectacle produisît tout son effet sur l'esprit des indigènes et fût une garantie de sécurité pour les étrangers. Il m'offrit même de choisir, pour gibet, le balcon de l'hôtel consulaire à la grille duquel le supplicié aurait été suspendu pendant trois jours afin de mieux impressionner la population. Je n'ai pas besoin de dire que je déclinai une si étrange proposition : je me bornai à lui répondre que je n'avais aucun avis à lui donner pourvu que le criminel fût exécuté sur une place publique non loin du quartier Franc.

Le hasard me mit sur le passage du condamné au moment où on le conduisait au supplice. C'était un homme jeune encore, de haute taille, d'une figure énergique. Il marchait fort paisiblement, libre de tout lien, sa tunique jetée sur une épaule, sa pipe à la bouche, sans nul appareil militaire, suivi seulement et non entouré de l'exécuteur et de quelques agens de police qui causaient distraitement entre eux. Si on ne m'avait pas averti, je ne me serais certes pas douté que cet homme, peu d'instans après, passerait de vie à trépas. Depuis son arrestation, il n'avait cessé de montrer la même quiétude. « Allah, avait-il dit, veut que je sois mis à mort par la pendaison, et pour qu'il en soit ainsi il m'a suggéré d'assassiner un chrétien. » Imbu, comme tous ses coreligionnaires, de la doctrine fataliste, il n'a cessé d'envisager la mort avec un calme qui ne s'est pas démenti un instant.

J'ai retenu ces deux incidens parce qu'ils contribueront à jeter quelque jour sur le caractère de Mehemet-Ali et qu'ils permettront d'en apprécier les traits les plus saillans. Ils autorisent en effet à penser que, s'il était jaloux de son autorité, souvent défiant, constamment sur ses gardes contre les haines qu'il avait éveillées à Constantinople, et qui se répercutaient ailleurs, il était également cordial et bienveillant, quelquefois jusqu'à la faiblesse et au détriment de l'intérêt public. Il vivait à Alexandrie entouré de négocians européens ; on s'entretenait

des nouvelles de l'étranger; les plus zélés apportaient les plus gros contingens; on ne négligeait point les bruits mondains de la ville, dont le pacha était friand; on y passait surtout des marchés. Le vice-roi disposait d'une partie des produits de l'Égypte, de tous ceux qui étaient importés du Soudan et qu'il avait monopolisés. Il en faisait la cession autour de lui à des conditions avantageuses pour les acheteurs. Tout cela avait quelque chose de patriarcal et s'harmonisait avec les traditions pharaoniques, mais détonait avec la vie entière du pacha, et ce contraste donnait un charme singulier à cette cour à la fois rustique et familière. L'intérêt du trésor eût exigé que les produits, dont Mehemet-Ali disposait ainsi à son gré, fussent vendus aux enchères; on en aurait ainsi obtenu le véritable prix. Les consuls généraux, dont les administrés n'étaient pas tous admis à bénéficier de ces faveurs, lui adressèrent des représentations sous toutes les formes, quelquefois assez vives. Le pacha promettait d'en tenir compte, mais, à l'aide de déguisemens souvent ingénieux, il revenait toujours à son commerce de ventes directes qui avait, pour lui, une séduction inéluctable. Cet esprit si ferme a eu sa part de défaillances, fruit, le plus souvent, de sa bonté.

Dans un autre ordre d'idées, il avait fait preuve invariablement de la plus constante fermeté. Il mettait noblement son orgueil à bien établir que, nulle autre part, l'ordre et la sécurité des personnes n'étaient mieux garantis qu'en Égypte, et il est vrai de dire que les étrangers comme les indigènes pouvaient circuler en toute sûreté partout où il exerçait son pouvoir. Il en était ainsi non seulement dans la vallée du Nil jusqu'aux frontières les plus reculées du Soudan, mais encore en Syrie et même en Arabie, pendant qu'il était le maître de ces provinces. Sa justice, toujours rigoureuse à cet égard, n'admettait aucun tempérament, et on a vu combien elle était expéditive. La vie humaine n'avait à ses yeux qu'une valeur relative. Sur ce point, il avait gardé ses notions primitives et, dans plus d'une circonstance, il a sévi avec une rigueur impitoyable, surtout dans l'intérêt du fisc. Dans son désir de conquérir les sympathies de l'Europe, il avait, en somme, élevé la sécurité individuelle à la hauteur d'un principe d'ordre international; il l'envisageait comme le meilleur gage de son prestige, et il considérait quiconque le méconnaissait comme un révolté; il le supprimait. Il n'est que juste d'ajouter que l'emploi d'autres moyens, plus en harmonie avec nos règles en matière pénale et que comporte seulement une civilisation plus avancée, ne l'aurait certes pas conduit aux résultats qu'il a obtenus.

IV

On approchait cependant d'un moment où cette vie active devait être profondément troublée. Mehemet-Ali fléchissait sous le poids d'un grand âge et des vicissitudes de sa carrière si longue et si agitée. Sans subir encore des éclipses bien visibles, la lucidité de son esprit s'obscurcissait : il ne retenait pas toujours la nette perception des choses. Son orgueil s'en offensait ; il s'irritait à la pensée que ces lacunes de sa mémoire pourraient porter son entourage à discuter et à méconnaître ses ordres. En 1844, il eut un accès bien apparent de la perturbation qui menaçait ses facultés intellectuelles. Notre consulat général était, à ce moment, confié aux mains du marquis de La Valette. Doué d'une intelligence fine et déliée, jointe à une séduisante aménité, notre représentant avait rapidement conquis le vice-roi et pris, à Alexandrie, une position prépondérante. Mehemet-Ali aimait à l'entendre, à débattre avec lui des questions de tout ordre, particulièrement celles qui touchaient à la politique générale. Il y avait, dans cette recherche, un sentiment toujours en éveil dans ses préoccupations. Il s'enquérait soigneusement du passé des agens qu'on lui envoyait; il savait que M. de La Valette avait rempli des fonctions diplomatiques, qu'il était très répandu dans le monde parisien, et en rapports avec les hommes politiques en évidence. Il pensait en tirer des informations utiles. Poussé par son désir de s'instruire, il ramenait constamment les entretiens qu'il avait avec lui sur les idées dominantes en France et sur le caractère de nos relations avec les autres puissances. Il le conviait souvent à sa table, ce qui était une nouveauté, aucun représentant étranger ne s'y étant assis avant lui. Cette innovation constitua un précédent dont bénéficièrent ses collègues et ses successeurs. Tout entier à ses devoirs, M. de La Valette sut faire tourner ces relations si cordiales à l'avantage de la colonie française. Les lazaristes lui doivent le magnifique établissement de bienfaisance et d'instruction qu'ils ont fondé à Alexandrie. Il obtint en effet du vice-roi, pour ces missionnaires, avec l'autorisation de s'établir en Égypte, ce qui n'était pas une chose aisée à cette époque, la concession gratuite d'un vaste emplacement avec tous les matériaux qui s'y trouvaient réunis. Ce terrain avait une superficie assez étendue pour qu'ils aient pu le faire traverser par une large rue, en bâtissant, d'un côté, les écoles des garçons, le logement des Pères avec un dispensaire ; de l'autre, l'école des filles, le logement des sœurs avec une église qui est ouverte aux fidèles de toutes les nations, comme les écoles et le dispensaire le sont

aux enfans et aux malades, quelle que soit la religion à laquelle ils appartiennent.

Cependant notre consul général ne ménageait pas au vice-roi les bons avis. Il avait mûrement observé la situation et il en avait relevé tous les côtés défectueux. Il ne cessait notamment d'appeler l'attention du pacha sur l'état de ses finances restées fort obérées depuis les charges qu'il avait imposées au pays pendant la période de sa grandeur et de ses luttes avec le sultan. Sa franche parole avait convaincu Mehemet-Ali de sa sincérité, et cet homme si peu endurant l'écoutait sans s'offenser des vérités qu'il lui faisait entendre.

Les investigations, auxquelles il s'était livré dès son arrivée en Égypte, avaient conduit notre représentant à constater les vices et les erreurs de l'administration, à se rendre un compte exact de l'état réel des choses. Et en terminant une dépêche dans laquelle il rendait compte du résultat de ses observations il ajoutait : « Les impôts excèdent les forces du pays. Toutes les dispositions prises dans les jours de crise et de danger, alors qu'il fallait faire face à l'Europe coalisée, ont été maintenues après la conclusion de la paix. Ainsi les droits dont on avait frappé tous les métiers, toutes les professions, la capitation qui pèse sur la classe pauvre et particulièrement sur la population rurale, — la solidarité imposée à tous les contribuables d'un village, entre tous les villages d'une province, entre les provinces elles-mêmes, — toutes ces mesures purement fiscales et si ruineuses sont toujours rigoureusement exécutées sans jamais avoir été revisées, sans qu'on ait pris en considération les déplacemens de la population. C'est ainsi qu'un village qui ne compte plus que trois cents habitans est encore tenu d'acquitter le montant intégral de l'impôt fixé au moment où il en comprenait douze cents. Les paysans, souvent contraints par la corvée de travailler sur les terres du vice-roi ou de ses fils, ne reçoivent le prix de leur salaire qu'après de longs délais et souvent en objets manufacturés dont la valeur est arbitrairement arrêtée par un agent de l'administration. On a vu Ibrahim-Pacha payer tous les ouvriers d'un village en mélasse, produit de la fabrique de sucre qui a été établie dans la Haute-Égypte. » M. de La Valette ne se bornait pas à signaler ces abus à son gouvernement, il les plaçait hardiment sous les yeux de Mehemet. Le pacha lui promettait d'y aviser, et sur ses instances, il en corrigea un certain nombre.

D'autre part, le pacha, en vieillissant, n'avait rien perdu de son goût, de sa passion pour les entreprises grandioses. Toute conquête lui étant désormais interdite au dehors, il agitait, dans son esprit, le dessein d'illustrer la fin de son règne par des œuvres

monumentales, dignes de ses premiers prédécesseurs, les Pharaons. Il eut la pensée de percer l'isthme de Suez, et il chargea un de nos compatriotes, Linant-Bey, directeur des travaux hydrauliques, d'en ébaucher les études. Mais bientôt il se persuada qu'en réunissant les deux mers, il s'exposait à éveiller les convoitises des puissances européennes, de celle surtout qui aurait un intérêt capital à mettre la main sur cette voie donnant accès à ses vastes possessions asiatiques. Je l'ai entendu souvent débattre cette grave question avec un sens politique fort élevé. Il comprenait tous les avantages offerts au monde par un canal unissant la Méditerranée à la mer des Indes; il sentait vivement que l'honneur serait immense et durable pour le souverain qui l'exécuterait; mais il ne sentait pas moins, il percevait clairement les dangers auxquels il exposerait le possesseur de l'Égypte. « Le canal, lui disait-on, sera votre Bosphore, et la Turquie doit au Bosphore de départager toutes les puissances, de neutraliser leurs ambitions respectives, et de lui permettre de n'en rien redouter pour la sécurité de la capitale. — Vous vous méprenez, répondait-il; le Bosphore, ce passage qui ne conduit pourtant que dans la Mer-Noire mais bien aussi dans la Méditerranée, est la source de tous les revers essuyés par l'empire ottoman depuis un siècle. Si les sultans avaient pu le fermer, ils régneraient encore sur leurs anciennes possessions. » Qui pourrait prétendre aujourd'hui que sa pénétration ou, si l'on veut, ses pressentimens l'induisaient dans une grave erreur?

Chose étrange, l'Angleterre, à cette époque, hostile déjà au canal aussi énergiquement qu'elle n'a cessé de l'être jusqu'à son ouverture, consacrait tous ses efforts à obtenir, en se chargeant au besoin de tous les frais, la construction d'un chemin de fer du Caire à Suez. La France, au contraire, donnait toutes ses préférences à l'entreprise destinée à mettre en communication les deux mers. Nos consuls généraux furent moins heureux avec Mehemet-Ali que M. de Lesseps avec l'un de ses successeurs, et si justifiées que pussent être les appréhensions du vieux pacha, nul ne saurait regretter que l'auteur du canal ait pu mener sa tâche à bonne fin. L'œuvre est un bienfait pour tous les peuples. L'histoire dira qu'elle est due au courage et à la persévérance d'un Français, secondé par l'opinion enthousiaste de notre pays. Elle est en outre d'un intérêt trop universel pour qu'il ne vienne pas un moment où les puissances continentales, cessant d'abdiquer toute initiative, se concerteront pour que cette grande voie de communication entre les deux mondes reste confiée à des mains qui en assurent, à tous les intéressés, la libre et entière jouissance en tout état de choses.

V

Mais s'il renonçait à s'engager dans une entreprise qui le séduisait et qu'il aurait poursuivie si elle ne lui était apparue comme un sujet de périls certains pour sa dynastie, Mehemet-Ali n'abandonnait pas son dessein de consacrer ses dernières années à élever un monument utile au pays, utile à sa renommée. Il résolut de barrer le Nil au sommet du Delta afin qu'on pût arroser cette vaste province abondamment et dans toutes les saisons. Aux premières objections qu'on lui présenta en lui signalant les difficultés de l'œuvre : « C'est un duel, répondit-il, entre le grand fleuve et moi, et j'en sortirai victorieux. » Il confia l'exécution de ce travail gigantesque à un ingénieur français, M. Mougel, qui, mis à sa disposition par notre gouvernement, venait d'achever, avec un plein succès, la construction d'un bassin de carénage à Alexandrie malgré les obstacles présentés par la nature du sol sous-marin, jugés, avant lui, insurmontables. Le barrage du Nil exigeait des dépenses considérables. Avec son ardeur habituelle, et dans sa hâte de le voir achevé avant la fin de ses jours, qu'il prévoyait prochaine, le pacha les autorisa sans mesure, sans prévoyance. Le trésor ne put y pourvoir sans préjudice pour les différens services publics, sans se trouver en présence des plus graves embarras. Déjà la troupe et les fonctionnaires ne touchaient plus qu'après de longs retards, celle-là sa solde, ceux-ci leur traitement. Bientôt d'autres besoins non moins impérieux restèrent en souffrance. Le vice-roi s'alarma lui-même de cette situation, et il enjoignit aux ministres de se réunir sous la présidence d'Ibrahim-Pacha, son fils aîné, le vainqueur de Nezib, pour examiner soigneusement cet état de choses et lui soumettre, dans un rapport, le résultat de leurs investigations. Il fut obéi et on lui exposa, avec une entière franchise, la véri tétout entière sans aucun déguisement. Le rapport établissait, dans ses conclusions, à l'aide de chiffres comparés, que les dépenses faites et celles qui étaient en cours d'exécution constituaient des charges auxquelles le trésor était dans l'impossibilité absolue de pourvoir, à moins d'ajourner la plupart des paiemens inscrits au compte de l'État pour les services ordinaires, suspension qui lui créerait des difficultés inextricables de tout ordre.

Cette révélation fit éclater le premier désordre bien caractérisé qui troubla les facultés de Mehemet-Ali. M. de La Valette en instruisit son gouvernement par une dépêche du 27 juillet 1844 : « Le vice-roi, écrivait-il, est parti ce matin pour le Caire. Cette

détermination inattendue a été précédée de circonstances qui lui donnent le caractère d'un événement grave. » Après avoir indiqué les causes premières de cette crise et qu'on vient de lire, notre représentant ajoutait : « Avant-hier, sur son ordre, les ministres assemblés donnèrent lecture au vice-roi du rapport qu'il leur avait demandé. Il l'écouta sans dissimuler son irritation, puis il monta en voiture et fit sa promenade ordinaire. A son retour, il se montra moins préoccupé, et il se retira dans le harem de sa fille Nazlèh, accourue du Caire, avec sa suite habituelle, dès le début de la crise. Il y resta toute la soirée; à onze heures, il rentrait dans ses appartemens. Le lendemain 26, il était sur pied de grand matin, en proie à une vive excitation. « L'Égypte est perdue, disait-il; je suis trahi de tous côtés. » Il donna des ordres pour un départ immédiat. A sept heures, il était sur le canal du Mahmoudieh qui relie Alexandrie au Nil. Ne trouvant aucun bateau disponible, sa fureur ne connut plus de bornes. Il se retira dans le kiosque d'un jardin voisin, annonçant sa résolution de se retirer à la Mecque; il n'admit personne auprès de lui. On lui apporta une lettre de soumission portant la signature d'Ibrahim-Pacha et de Saïd-Pacha, ses deux fils, d'Artin-Bey, son premier interprète, de ses ministres et de tous les officiers de sa cour. Ils suppliaient Son Altesse de ne voir dans leur conduite qu'un témoignage de leur dévouement, déclarant qu'ils obéiraient à ses ordres, quels qu'ils fussent. Mehemet-Ali leur fit répondre qu'il partirait pour le Hedjaz, à moins qu'on ne lui livrât le traître et l'avare. » Le traître était son fils, Ibrahim-Pacha; l'avare, le président du conseil. Scherif-Pacha, qui avait exercé antérieurement les fonctions de gouverneur général de la Syrie et avait laissé partout la réputation d'un administrateur plus soigneux de ses propres deniers que de ceux de l'État. Scherif-Pacha a eu pour fils un prodigue que tout Paris a connu, Kalil-Bey, qui a galamment dissipé la fortune amassée par son père.

Sans se laisser toucher par les prières des uns, par les sollicitations empressées des autres, refusant obstinément toute audience, tout entretien même avec les princes de sa famille, Mehemet-Ali partit pour le Caire, laissant en proie aux plus vives inquiétudes, la diplomatie et son gouvernement, dont tous les représentans se trouvaient réunis à Alexandrie.

On se demandait s'il continuerait son voyage; s'il irait, comme il l'avait annoncé, chercher la paix et le repos auprès du tombeau du Prophète. On se demandait encore si, dans ce cas, il ne sévirait pas, avant de s'éloigner, contre ses propres conseillers, contre quelques membres de sa famille. « Il me faut, avait-il dit et répété, Ibrahim-Pacha pieds et poings liés. Je l'incarcérerai pour

le réduire à la soumission. » Il avait autour de lui des serviteurs qui lui obéissaient aveuglément, exécuteurs empressés de toutes ses volontés, lesquels se hâteraient de se conformer à ses ordres, quels qu'ils fussent, sans s'enquérir de l'état mental de leur maître. On pouvait donc tout redouter, et l'anxiété était vive parmi les agens étrangers, les angoisses plus vives encore chez les hauts fonctionnaires. La colonie européenne s'alarmait de son côté, appréhendant des désordres populaires, comme si elle eût eu le pressentiment des désastres qu'elle a subis plus tard, lors de l'incendie d'Alexandrie.

On apprit bientôt qu'en arrivant au Caire, le vice-roi s'était enfermé dans son palais de Choubra, situé à une petite distance de la ville, exigeant le silence autour de lui et n'admettant personne en sa présence. Le calme et la retraite lui rendirent l'usage de ses esprits. Quelques jours après on sut, en effet, qu'il avait reparu à la citadelle, sa demeure officielle, qu'il avait repris ses habitudes et ses réceptions, qu'il se faisait rendre compte, dans un complet apaisement, de toute chose, comme s'il ne restait, dans sa mémoire, aucune trace de ses égaremens. Il n'avait pas tout oublié cependant : en se montrant doux et clément, il infligea, pour qu'il fût acquis qu'eux seuls avaient des torts à se reprocher, aux plus hauts fonctionnaires un châtiment, purement pécuniaire d'ailleurs, en ordonnant qu'il serait exercé une retenue sur leurs émolumens, sans en excepter ceux d'Ibrahim-Pacha. Cette mesure n'était pas propre à restaurer ses finances, mais le vieux pacha jugea qu'elle y aiderait. Ainsi se termina cette étrange aventure, qui jeta une profonde panique dans tout le pays. Trois années s'écoulèrent sans que l'affection, qui s'était manifestée si violemment, troublât de nouveau l'intelligence du vice-roi, qui devait cependant être vaincue et succomber définitivement. Elle parut même, la crise finie, n'en avoir éprouvé aucun affaiblissement. On crut constater que le pacha en avait retenu comme une sorte d'avertissement qu'il mit à profit. Il se montra plus sobre de résolutions hâtives et imprudentes. Il fit de louables efforts pour rétablir un ordre relatif dans ses finances, sans abandonner toutefois aucun de ses projets. Les travaux du barrage furent continués, mais sans être poussés fiévreusement comme à l'origine.

M. de La Valette le soutenait, en le pressant de hâter le pas dans cette voie nouvelle, qu'il lui avait signalée jusque-là avec plus de constance que de succès. Le pacha accueillait ses avis avec une déférence pleine de bonne grâce. Il a même pris, sur la suggestion de notre représentant, plusieurs mesures utiles, et leurs rapports s'étaient ainsi rétablis sur le pied de la plus parfaite cordialité.

Cette harmonie ne devait pas se perpétuer jusqu'au terme de la mission de notre envoyé. Il était à la veille de rentrer en France quand un de nos nationaux fut mis sous le bâton par un gouverneur de province. Pareil outrage n'avait jamais été fait à la colonie française, et les étrangers de toute nationalité se montraient eux-mêmes d'autant plus offensés que ce mode de traitement, s'il devait passer dans les habitudes des fonctionnaires égyptiens, les aurait assimilés aux Arabes. A vrai dire, les indigènes s'en accommodaient depuis longtemps, et on en retrouve l'emploi aussi loin qu'on remonte dans l'histoire du pays. Ils ont conservé la tradition de n'acquitter les taxes de toute sorte qu'après une correction de cette nature. C'est leur façon de protester contre l'autorité qui, disent-ils, les dépouille. Dans un voyage que je fis sur le Nil, j'accostai à un domaine de Soliman-Pacha (le colonel Sèves) pour lui rendre mes devoirs. Il me retint à dîner. Pendant le repas, mon attention fut attirée par un bruit intermittent de coups répétés, venant de la grève, et suivis de quelques cris. J'en demandai l'explication à mon hôte. « On lève l'impôt, » me répondit-il. J'ignore si cet expédient est resté en usage depuis l'occupation anglaise. Nos voisins qui se sont cantonnés en Égypte et y demeurent sous le prétexte d'y reconstituer l'ordre et la sécurité, si solidement établis sous Mehemet-Ali, ne semblent pas pressés d'arriver au terme de leur tâche, et peut-être considèrent-ils comme un bon moyen d'administration l'emploi du bâton.

Quoi qu'il en soit, M. de La Valette n'hésita pas à ajourner son départ, à demander au pacha des réparations suffisantes, et en premier lieu le châtiment du gouverneur coupable de ce méfait. Mehemet-Ali, de son côté, se montra disposé à nous donner une entière et éclatante satisfaction, désireux d'effacer, en toute hâte, ce regrettable incident. Mais le gouverneur était allié à sa famille, et il lui répugnait de prendre, contre son parent, une mesure de rigueur constituant un désaveu public et, en quelque sorte, une flétrissure. Cependant le gouverneur avait ordonné lui-même le traitement infligé à notre compatriote; il y avait présidé en y faisant procéder sous ses yeux. Il n'était pas permis à M. de La Valette de ne pas l'atteindre ou bien tous les hauts fonctionnaires se seraient imaginé qu'ils pouvaient impunément se livrer, contre les Européens, à des actes de violence. La colonie étrangère attendait, de la fermeté de notre représentant, un gage éclatant, la mettant à l'abri de pareilles aventures. Il dut donc insister, bien que le pacha lui offrît, avec d'autres concessions, de rémunérer largement la victime de l'attentat. Sur les sollicitations que le vice-roi faisait parvenir par les voies les plus diverses à notre

consul général, on transigea. Le gouverneur fut révoqué et ne fut pas traduit en justice; le Français bâtonné reçut une forte indemnité; et de tous les intervenans, ce fut lui qui se trouva le plus satisfait. L'affaire ainsi réglée, M. de La Valette se rendit au palais pour prendre congé du vice-roi. Le pacha ne dérogea pas à sa courtoisie habituelle, mais son attitude témoignait de la pénible impression que lui avait laissée l'obligation de frapper publiquement un homme qu'il considérait comme appartenant à sa parenté.

VI

Mehemet-Ali trouva bientôt l'occasion de prouver qu'il n'avait pas gardé un souvenir durable du conflit survenu entre lui et le consulat général de France. On lui annonça que le plus jeune fils du roi Louis-Philippe, le duc de Montpensier, était en route pour entreprendre un voyage en Égypte; il en manifesta une joie délirante. Il avait toujours présent le souvenir des services que la France lui avait rendus en 1840 et l'âme remplie de la gratitude qu'il lui en gardait. Ces sentimens n'étaient pas partagés par tous ses conseillers, ni à un égal degré par tous les princes de sa famille; il le leur a souvent reproché, et sa première pensée, en cette circonstance, fut de ne rien négliger pour affirmer ses convictions, pour en faire étalage. Sans perdre un instant, et avec une ardeur peu commune à son âge, il donna tous les ordres nécessaires, pour assurer à son hôte la plus splendide réception, prenant soin d'en contrôler lui-même, chaque jour, l'entière exécution, pour mieux montrer le prix qu'il mettait à reconnaître la sollicitude que le gouvernement du roi lui avait témoignée au jour des grands périls.

Le duc de Montpensier arriva à Alexandrie le 30 juin 1845. La frégate à vapeur, le *Gomer*, qui l'avait amené, mouillait à peine en rade que Saïd-Pacha, amiral de la flotte, second fils de Mehemet-Ali, montait à bord, apportant à l'auguste voyageur « l'expression de la grande satisfaction que son père ressentait de la faveur que le ciel lui accordait en lui envoyant un fils du roi. » En même temps, Artin-Bey, ministre des affaires étrangères, se présentait au consulat général, que je gérais de nouveau en ce moment, pour se concerter avec moi sur toutes les mesures propres à donner un éclat exceptionnel à la présence du prince français à Alexandrie. Dès qu'il quitta le *Gomer*, le duc de Montpensier fut salué par toutes les batteries des forts et de la flotte et il fut conduit par Saïd-Pacha, dans les voitures de la cour, au palais qu'il devait habiter et que l'on avait soigneusement aménagé. Quelques instans après, à la surprise générale, Mehemet-Ali, suivi

d'un nombreux cortège, vint saluer le prince dont il n'avait pas voulu attendre la première visite que j'avais eu soin pourtant de lui annoncer. L'entrevue ne fut pas seulement cordiale, elle fut émouvante : ce vieillard, qui avait troublé l'Orient et agité l'Europe, allant ainsi au-devant de ce jeune prince, un adolescent, qui faisait ses premiers pas dans la vie, remua profondément tous les assistans. Le pacha serra le duc dans ses bras avec un attendrissement qu'il ne chercha pas à déguiser. Le prince s'étant excusé de ne pas l'avoir prévenu : « J'ai tenu, lui répondit le vice-roi, à donner au roi, votre père, une marque publique de ma respectueuse déférence et de mon dévouement, afin de bien manifester mes sentimens et afin que personne ne les ignore ici. » L'entretien se prolongea, et le pacha y déploya une exquise aménité. Il se révéla un autre homme que celui qu'on connaissait généralement; il fut tendre, spirituel, affectueux, tel que je l'avais soupçonné quelquefois dans les discussions que j'avais dû soutenir avec lui. Cet officier de fortune, venu des rangs d'une soldatesque irrégulière, avait comme la prescience d'une politesse raffinée et il prouva, en cette occasion, qu'il n'y était pas réfractaire. Ni son éducation, ni son passé, ne l'avait préparé à se présenter sous ce nouvel aspect, mais la nature l'avait doué pour tous les rôles, pour ceux-là mêmes qui étaient totalement ignorés dans les milieux où s'était écoulée sa vie.

L'accueil que le duc de Montpensier reçut à Alexandrie lui fut continué au Caire et dans la Haute-Égypte. Il m'autorisa à le suivre durant tout son voyage et je pus constater que, partout, les intentions du vice-roi étaient remplies avec un zèle empressé. Ibrahim-Pacha fut délégué auprès du prince pendant son séjour dans la capitale; Saïd-Pacha l'accompagna dans ses excursions les plus lointaines, rapidement faites sur trois bateaux à vapeur dont celui du vice-roi qu'il avait tenu à mettre à la disposition de son hôte. Pendant les derniers momens que le duc de Montpensier passa encore à Alexandrie à son retour des cataractes, Mehemet-Ali s'ingénia à lui donner de nouvelles marques de sa sympathie que le prince accueillait avec un tact qui fut remarqué et que le pacha appréciait finement.

A un dîner qu'il lui offrit la veille de son départ et auquel j'assistais : « Je puis en toute sincérité, lui dit-il, assurer Votre Altesse Royale que j'ai le cœur rempli de la plus vive reconnaissance pour le roi et pour son gouvernement qui, dans les jours troublés comme dans les temps tranquilles, n'ont jamais manqué de me couvrir de leur bienveillance. » Si difficile que lui fût la marche sous une température tropicale, il voulut, le lendemain, accompagner lui-même, à pied, le prince jusqu'à l'embarcadère

et c'est là qu'il lui fit ses derniers adieux avec des accens de tendresse qui remuèrent vivement la foule accourue pour assister à ce spectacle.

Pendant son premier séjour à Alexandrie, le prince m'avait permis de lui présenter la colonie française; il l'accueillit avec la plus bienveillante affabilité, s'enquérant de l'état et des besoins de notre commerce dans le Levant. J'eus l'honneur également de lui présenter le corps consulaire; il sut trouver, pour chacun de ses membres, une parole aimable, un sujet d'entretien touchant les intérêts qui lui étaient confiés en Égypte.

VII

Ce que chacun put constater et retenir durant le voyage du duc de Montpensier, comme il le nota lui-même, ce fut la sûreté et la liberté d'esprit avec lesquelles le vice-roi abordait les questions de tout ordre dans ses entretiens avec le prince. On put en conclure qu'il avait totalement recouvré l'exercice de ses belles facultés. Illusions vaines et décevantes! Le mal, qui avait fait une si soudaine apparition l'année précédente, ne pouvait manquer, aidé par la longue vieillesse du pacha, de le ressaisir et de le terrasser. Il reparut en effet en 1847 avec des symptômes plus alarmans. Je pus m'en assurer moi-même. Il me fut permis de pénétrer jusqu'à lui, et je ne saurais dire la cruelle angoisse que me causa le spectacle de ses divagations. Cet esprit que j'avais connu si lucide s'égarait dans d'étranges hallucinations; mais une pensée lui revenait en m'apercevant. « Le roi, le roi, » répétait-il, et le roi pour lui c'était la France. Moins que jamais, il aurait admis que le souverain ne fût pas l'unique, la véritable représentation du pays.

On jugea, dans les derniers mois de l'année, qu'un déplacement pourrait lui être salutaire. Il consentit à entreprendre un voyage qui, lui disait-on, pourrait s'achever en France. Ils s'embarqua sur un navire français que le consulat général s'empressa de mettre à sa disposition. Il fit une première station à Malte pour y purger la quarantaine imposée aux provenances d'Alexandrie. Pour ménager la transition du climat d'Égypte à celui de nos contrées, on le conduisit à Naples. C'est là qu'il apprit la révolution de Février et la chute du roi Louis-Philippe. Il en ressentit une secousse qui aggrava son état. On le ramena à Alexandrie en proie aux plus étranges désordres intellectuels. J'ai dit ailleurs (1) que le plus souvent il avait l'esprit troublé par le désir

(1) *La Question d'Egypte.* Voyez la *Revue* du 1er novembre 1891.

de rétablir sur son trône le roi, son ami et son protecteur, dictant des ordres aux officiers de son entourage pour mobiliser l'armée et la flotte qu'il voulait lui-même, disait-il, conduire à Marseille pour se mettre à la disposition du souverain déchu. Il fut bientôt démontré que la démence l'avait saisi tout entier sans laisser aucun espoir de guérison.

Ibrahim-Pacha prit en main les rênes du pouvoir avec l'assentiment de la Porte, sans être investi du titre et des prérogatives de vice-roi. On jugea, de part et d'autre, plus convenable d'en conserver les honneurs à Mehemet-Ali. Par un étrange caprice du sort, l'héritier du pacha fut bientôt atteint lui-même d'une maladie grave et il succomba au mois de novembre de cette même année 1848, pendant que son père végétait dans une inconscience finale de ce qui se passait dans ce royaume qu'il avait fondé. Dans ses jours de colère et d'emportement, Mehemet-Ali, aimant passionnément le pouvoir et ne sachant envisager sans irritation le moment où il échoirait à son successeur, s'exclamait souvent : « Mon fils n'héritera pas de ma puissance; je lui survivrai. » Informé de ces propos, Ibrahim-Pacha répondait : « La nature a ses droits qui se confondent avec les miens; je gouvernerai l'Égypte. » Par un singulier concours de circonstances, ils eurent raison tous deux, le fils exerça l'autorité suprême, mais le père lui survécut.

VIII

Faut-il dire ce que fut le premier successeur de Mehemet-Ali? Le contraste est trop frappant pour ne pas s'y arrêter un moment. La vice-royauté échut à Abbas-Pacha, petit-fils du fondateur de cette dynastie nouvelle. Il était le plus âgé parmi ses descendans et à ce titre il hérita de son pouvoir en conformité de la loi qui gouverne, dans l'empire ottoman, l'ordre de succession au trône. Abbas-Pacha s'était montré, dès son enfance, réfractaire aux idées de son grand-père. Seul, parmi les jeunes princes égyptiens, il avait refusé de se laisser initier à l'enseignement que Mehemet-Ali imposait à ses enfans et que leur distribuaient des professeurs européens; il n'avait jamais consenti à apprendre une langue étrangère, celle du Coran lui suffisait. Élevé dans le harem, il en avait contracté, de bonne heure, toutes les habitudes et toutes les répugnances. Il affectait un fanatisme irréductible, ne fréquentant que les mosquées, déclinant tout contact avec les étrangers que Mehemet-Ali avait appelés en si grand nombre en Égypte. L'un de ses premiers actes révéla l'intention de les éloigner sans distinction d'origine, en visant surtout les chefs des institutions de

tout ordre fondées par leurs soins. La plupart d'entre eux, presque la totalité, étaient des Français. Revenu en Égypte, après une courte absence, pour y reprendre la gestion du consulat général, je dus intervenir pour couvrir nos nationaux. J'acceptai le conflit dont Abbas-Pacha prenait l'initiative, et je lui fis entendre toutes les vérités qu'il me donnait le droit d'invoquer. « Ne suis-je pas le maître? me répondait-il. Les fonctionnaires, indigènes ou étrangers, ne sont-ils pas mes serviteurs aussi longtemps que je les paie? J'ai donc le droit de les remercier. — L'exercice de ce droit, répliquais-je, n'est pas seulement une mesure inique, prise contre des hommes, aussi honorables que laborieux, qui ont rempli tous leurs devoirs et acquis ainsi des droits que nul ne peut méconnaître; elle est en outre, par le nombre et la qualité des personnes atteintes, presque toutes mes compatriotes, une offense pour le gouvernement français, et je protesterai hautement, chaque jour, contre l'injustice et l'inconvenance d'une pareille résolution, en attendant les instructions que j'ai demandées à Paris... Cette résolution, lui disais-je encore, est d'autant moins justifiable qu'elle implique le désaveu, la désapprobation de tous les actes qui ont fait la gloire de Mehemet-Ali. » Il se montra d'abord absolument rebelle à mes observations. Esprit faible et non préparé à la discussion, il se dérobait aux entretiens que je cherchais à provoquer. Je dus charger de lui renouveler mes représentations, un de ses confidens, Nubar-Pacha, aujourd'hui premier ministre, auquel il avait confié le soin de défendre ses vues.

Il en vint pourtant à me faire proposer, par ce même fonctionnaire, une transaction garantissant, à tous les employés congédiés, une rémunération et des indemnités exceptionnelles. Il finit même par comprendre que l'ostracisme des Européens, recrutés par son grand-père, soulèverait les plus vives récriminations, et il renonça à y donner suite. Un seul Français, Clot-Bey, censeur habituel et caustique des habitudes d'Abbas-Pacha du vivant de Mehemet-Ali, ne se sentant plus en sûreté, désira lui-même quitter l'Égypte et je pus obtenir pour lui, à titre de pension de retraite, la totalité de son traitement, réversible, en cas de décès, sur ses enfans jusqu'à leur majorité.

Abbas-Pacha persévérait néanmoins à prendre uniquement conseil de son fanatisme. A la mort de Mehemet-Ali, il se rendit à Constantinople pour y recevoir l'investiture du sultan. Il y étala, avec ostentation, son dévouement au prince des croyans. Comment justifiait-il cette attitude? « Mon grand-père, disait-il en rentrant au Caire, se croyait un souverain absolu; il l'était pour nous, pour ses serviteurs, pour ses enfans. Mais il était l'esclave

des consuls généraux. Eh bien, si je dois être gouverné par quelqu'un, j'aime mieux l'être par le chef de tous les musulmans plutôt que par des chrétiens que je déteste. » (Extrait de la correspondance officielle.)

L'hostilité qu'Abbas-Pacha témoignait si manifestement aux Européens éveilla les dispositions malveillantes et brutales de la population musulmane, que la ferme vigilance de Mehemet-Ali avait, pendant de si longues années, contenue dans le respect dû aux étrangers. Les chrétiens indigènes, et plus particulièrement les résidens venus d'Europe, furent l'objet d'agressions qui dégénérèrent en rixes sanglantes. Les représentans des puissances durent intervenir collectivement et exiger des mesures énergiques, notamment la révocation du chef de la police. « Ces dispositions d'Abbas-Pacha, écrivait M. Le Moyne, notre nouveau consul général auquel j'avais remis le service dès son arrivée, procèdent de sa nature, de son éducation, de son passé, et plus encore de son fanatisme. Esprit faible, étroit et sans culture, il est religieux sans élévation. Son grand-père, renonçant à réveiller chez lui d'autres sentimens, le menaçait constamment du jugement que l'opinion publique en Europe porterait sur sa conduite. C'est avec ces précédens qu'Abbas-Pacha est arrivé au pouvoir, et on conçoit aisément que, durant son séjour à Constantinople, on ait réussi à lui imposer une entière soumission aux volontés de la Porte. »

Un dernier trait, et je pourrais en citer plusieurs, suffira à donner la mesure de cette âme si peu digne de continuer l'œuvre de son grand-père. Sur la proposition de Clot-Bey, directeur général des services hospitaliers, le vieux pacha avait fondé, au Caire, un hospice pour les indigens des deux sexes. On y avait successivement annexé un service pour la maternité, une école de sages-femmes, une section pour la vaccination, une autre pour les aliénés. Avant l'ouverture de ce vaste établissement hospitalier, il n'existait aucun refuge, aucun centre de secours pour les malades pauvres et les infirmes; les femmes en couches étaient livrées à des empiriques; — les aliénés étaient logés, la chaîne au cou, dans des fosses infectes.

Par l'un de ses premiers actes, Abbas-Pacha décréta la suppression de cette institution de bienfaisance qui rendait les plus précieux services à l'humanité souffrante. Il a fallu, plus tard, la reconstituer et la rouvrir; l'indignation publique en fit un devoir impérieux au nouveau vice-roi. En cette circonstance et pour sa propre justification, Abbas-Pacha avait invoqué l'état obéré des finances de l'Égypte; mais simultanément il faisait construire, pour son usage personnel, dans le désert et non loin du Caire, un vaste palais, doublé d'un casernement non moins vaste pour

le logement des troupes chargées de veiller à sa garde. M. Le Moyne écrivait à cette occasion : « Tous les maçons, menuisiers, tailleurs de pierres sont employés, de gré ou de force, aux constructions de Son Altesse... Je ne dirai pas, ajoutait-il, tous les désirs d'Abbas-Pacha, ceux surtout qui sont peu dignes d'un prince ; je ne veux pas descendre dans des détails qu'il faut se borner à déplorer. »

Qu'advint-il? Que ce prince, qui prétendait inaugurer l'ère des économies et restaurer les finances égyptiennes, les dilapida sans mesure. Se faisant délivrer le numéraire versé dans les caisses publiques, il y substituait ce que l'on appelait chez nous, au siècle dernier, des *acquits de comptant*. Par une étrange et coupable innovation, ces titres, portant le cachet du vice-roi, étaient mis en circulation par les agens du fisc avec un escompte variable ; les preneurs en usaient pour s'acquitter envers le trésor qui subissait ainsi des pertes plus ou moins considérables, selon le crédit que le public accordait au gouvernement.

Il advint encore que les caprices du vice-roi et les rigueurs de son absolutisme alarmèrent son entourage et les membres de sa propre famille. Abbas-Pacha prit en mauvaise part les représentations que ceux-ci osèrent lui soumettre, et redoutant sa colère, les fils de Mehemet-Ali comme ceux d'Ibrahim, sous des prétextes divers, se réfugièrent à Constantinople, l'un après l'autre. Un seul, parmi ces derniers, Mustapha-Pacha, qui, depuis, a longtemps résidé à Paris, et pour lequel Abbas-Pacha n'avait aucun secret, continuait à l'assurer de son dévouement et captivait ainsi toute sa confiance. Soudain, on apprit qu'il s'était dérobé à son tour pour aller rejoindre ses frères. Le ministre des affaires étrangères, Artin-Bey, se croyant menacé de son côté, se glissa nuitamment au consulat général de France, et sous un déguisement, accompagné par un de nos drogmans, il se hâta de s'embarquer sur un paquebot en partance pour la Syrie. Ces désertions successives irritèrent Abbas-Pacha qui se retrancha dans son palais où il vivait dans un isolement mystérieux, et redouté par ses serviteurs autant que par le public indigène ou étranger.

Ce prince, qui mettait en fuite sa propre famille et ses meilleurs conseillers, devait mal finir ; il disparut dans une catastrophe nocturne en juillet 1874, pendant qu'il était veillé par deux jeunes mamelouks, esclaves circassiens, qui disparurent et qu'on accusa de l'avoir traîtreusement mis à mort, après avoir prétendu qu'il avait succombé à un mal foudroyant. « L'un des deux mamelouks qui avaient quitté secrètement le palais d'Abbas-Pacha dans la nuit du 12 au 13, écrivait, sous la date du 20, notre consul général, a été arrêté hier. Il résulte de ses déclara-

tions que, quoi qu'en disent les médecins, la mort du vice-roi ne serait pas uniquement le résultat d'une attaque d'apoplexie, et qu'une vengeance particulière ou la crainte d'un châtiment, annoncé la veille, serait venue en aide à la maladie. Je tiens ce renseignement de Saïd-Pacha lui-même, le nouveau vice-roi. » Ce qui est certain, c'est qu'on n'a jamais livré à la publicité les informations qu'on a dû recueillir et qu'on n'a jamais été fixé sur le sort des deux assassins présumés. Tous ces bruits se sont éteints dans le silence et le mystère.

Ai-je besoin de dire que Abbas-Pacha ne fut pas regretté? « Même parmi ceux, écrivait encore notre consul général, qu'on croyait les plus dévoués au vice-roi ou qui s'étaient fait le plus remarquer par leur hostilité aux autres membres de sa famille, il n'est pas un seul homme qui ne se soit trouvé heureux d'être débarrassé du système de compression qui pesait sur l'Égypte. »

Si pesante qu'ait été au peuple égyptien la main de Mehemet-Ali, on ne saurait méconnaître les bienfaits dont il a doté le pays, ni dénier qu'il y a répandu les germes d'une civilisation destinée à se développer après lui. S'il a employé des moyens que notre temps réprouve, on peut dire, à sa décharge, qu'il n'en connaissait pas d'autres et que l'état de l'Égypte ne comportait guère que ceux dont il a fait usage quand il en est devenu le maître. Uniquement guidé par ses facultés natives, il l'a enrichie par l'impulsion qu'il a imprimée à l'agriculture, particulièrement en y introduisant de nouvelles cultures, comme celle du coton, en donnant tous ses soins à l'irrigation. Il l'a préparée à une fortune nouvelle en y propageant l'instruction publique à tous les degrés; en brisant les barrières qui la séparaient, avant lui, du monde civilisé; en la mettant en communication constante avec l'Europe. Il a ainsi redressé la situation économique et morale du pays. Aussi sa mémoire y est-elle, chaque jour, plus vénérée, bien qu'il soit mort dans le silence et la retraite. L'administration de son petit-fils, si elle avait duré, aurait compromis cette œuvre. Elle n'a eu qu'un avantage, celui de mettre en pleine lumière la grandeur de la tâche accomplie par le vieux vice-roi. C'est ce que je me suis proposé de montrer en rappelant rapidement les écarts d'Abbas-Pacha.

Cte Benedetti.

TERRE D'ESPAGNE

V[1]

TANGER — CADIX — SÉVILLE — RETOUR A MADRID

TANGER

Les grands navires, voyageurs de haute mer, voiliers, steamers, passent au milieu du détroit que le courant et le vent marquent d'un trait indigo. Notre bateau, médiocre, s'abrite le long de la côte d'Espagne, et les montagnes se succèdent, brûlées par le soleil, incultes, inhabitées, semblables par la couleur et l'abandon à celles d'en face, à celles du Maroc, mais avec moins de relief, et des crêtes moins découpées. Des nappes d'herbe rase, d'un seul ton mordoré, descendent des cimes nues jusqu'aux écueils déserts. La lame est courte et dansante. Après deux heures de route, nous doublons l'extrême pointe de l'Europe, un cap de roches très basses, que prolonge, comme un éperon, une île ronde, couverte de fortifications et au-dessus de laquelle flotte le drapeau de l'Espagne. C'est l'île des Palombes. La petite ville de Tarifa blanchit au bord d'une crique de cette côte désolée.

Alors le bateau pique droit sur le Maroc. Il est deux heures quand nous entrons dans une baie relevée à ses deux extrémités, arrondie au fond par une plage où défilent, en dandinant leurs bons, les chameaux d'une caravane. Tanger s'étage aux flancs de

(1) Voyez la *Revue* du 1er février, du 1er mars, du 1er avril et du 1er mai.

la colline, à l'est, mais le soleil est si éclatant que la mer tout en feu nous cache presque la ville dans une gloire de rayons. Je distingue seulement les longues barques sorties du port, arrivant à force de rames vers nous, qui sommes ancrés à deux kilomètres du rivage. Elles sont une vingtaine, montées chacune par une douzaine d'Arabes ou de nègres. En peu de temps, elles accostent le vapeur, chacune cherchant à écarter les autres et à pousser sa proue au bas de la coupée. Une bande de portefaix en burnous lamentables, coiffés de turbans ou de fez, se bousculant, criant, se rue à l'assaut du navire. Ils ont des airs terribles et des allures de pillards. Ils s'accrochent aux hublots, ils saisissent un bout de corde qui pend, et grimpent, les orteils appuyés sur la paroi de fer. Sans escalier, sans échelle, je ne sais comment, ils envahissent le pont, se précipitent sur les bâches, se battent dans le salon des premières, n'écoutent rien, et emportent les valises comme un butin de razzia. Dans ce brouhaha, j'entends crier mon nom.

— Me voici!

C'est un guide qu'a bien voulu m'envoyer M. le ministre de France. Je lui fais signe. Alors, furieusement, avec des hurlemens en arabe, des coups de rame, des coups de poing, l'équipage, investi de ma confiance, s'ouvre une trouée parmi les barques qui dansent sur la lame, prend d'assaut l'escalier, refoule une section de nègres qui se disputaient mon bagage. Au moment où je me prépare à descendre, un grand diable aux jambes nues me saisit à bras-le-corps, m'épargne violemment trois marches, et saute avec moi dans la barque, qui s'éloigne dans un *diminuendo* d'imprécations.

— Souquez ferme, fils d'Allah!

Ce doit être le sens des paroles de mon gros petit guide, qui font filer le bateau sur la mer libre. Bientôt je vois mieux la ville. Elle monte en pente raide, depuis une plage brune jusqu'au palais du gouverneur qui couvre le faîte de la colline; elle est pressée, tassée, masse de cubes superposés, blanche, sans coupure, où pointent cinq ou six palmiers et autant de minarets vêtus de faïences vertes. Elle est petite dans la colline étendue. Elle me rappelle ces châteaux d'écume, assemblés par le vent le long d'une roche goémonneuse.

Nous débarquons. Au bout de la jetée minuscule, sur le sable humide, à l'ombre d'une cabane, six personnages à grandes barbes sont assis en cercle. Je les prends pour des patriarches en conseil. Leurs tuniques ont des plis antiques et leurs visages l'immobilité des eaux de citerne. Mon guide s'adresse à la belle

barbe blanche du milieu, qui s'abaisse, sans une parole, en signe d'acquiescement. Ces hommes sont les douaniers marocains, et je viens d'obtenir la faveur d'éviter leur visite. Nous passons sous une voûte. J'ai six porteurs pour trois colis. Oh! les ruelles merveilleuses, tournantes, montantes, sales à souhait et cependant parfumées d'une vive odeur de menthe, encombrées pour un âne chargé de son sac d'orge, pleines de jeunes hommes aux jambes nues, de vieux Marocains en burnous, de femmes mauresques au visage voilé, de belles juives en tunique de soie, qui, dans l'ombre des portes basses, debout, le coude appuyé à la pierre et la tête posée sur la main repliée, dédaignent de remuer même, au passage d'un étranger, l'émail de leurs yeux longs.

Pas une note fausse, je veux dire civilisée. J'ai cette impression, que Tunis ne donne pas, que je marche dans un monde nouveau, où l'Europe n'est pas maîtresse. De la fenêtre de mon hôtel, j'aperçois la plage, où des Arabes, dans l'eau jusqu'à la ceinture, débarquent des chèvres jaunes en les portant dans leurs bras. A trois mètres au-dessous de moi, sur le toit d'une maison, une femme, les ongles teints en rouge, épluche et croque des amandes sèches. Je sors presque aussitôt, pour errer de nouveau dans le labyrinthe des rues. L'ombre est violette et la lumière éblouissante. Elles se partagent le sol, les murs, les toits, les gens, ne se fondant jamais et se coupant en lignes nettes. Point de demi-jour. Les portes ont l'air d'ouvrir sur des cavernes. On devine, dans l'obscurité des chambres basses, des hommes en burnous qui dorment, ou travaillent le fer et le cuir. Des voûtes, çà et là, jetées d'une terrasse à l'autre, font des îles de fraîcheur où les femmes sont groupées. Il y a du mouvement et peu de bruit. Quelques riches passent à cheval avec de gros turbans. A l'intérieur de quelques maisons juives, — car nous sommes à l'époque de la fête des Tabernacles, — j'entrevois des berceaux de feuillage et des guirlandes piquées de fleurs de camélia. Et l'odeur nous poursuit de ce bois de la Mecque, qui vaut, dit-on, cent francs la livre, et que j'ai prise d'abord pour celle de la menthe. Je remarque aussi que le soleil m'a trompé, et que la plupart des maisons de Tanger sont peintes d'une première couche bleue, qui transparaît sous le badigeonnage à la chaux, et atténue la crudité du blanc.

Je sors de la ville par une avenue montante, entre deux remparts qui s'ouvrent, et je me trouve dans un terrain vague, sommet de colline dont le sol est couvert de fumier, et où s'agitent des centaines d'Arabes. Nous sommes en plein Orient. Des chiens et des chèvres errent parmi les groupes; de petits bœufs, couchés

dans la fange, attendent l'acquéreur; d'innombrables ânes, immobiles, les oreilles basses, dorment debout entre deux tas de figues sèches amoncelées sur des nattes; des jongleurs dansent dans un coin de la place, et quatre-vingts hommes, assis non loin de là, formant un cercle, écoutent une sorte d'ascète à la barbe pointue, aux gestes nerveux et nobles, qui raconte une histoire. Mon guide me traduit des phrases au passage. Le poète populaire vient de lever les bras vers le ciel. Il assure qu'une certaine troupe de chameaux, sur l'ordre d'un grand marabout, s'est envolée dans les airs. Pas un sourire n'effleure la figure de ces chameliers, vieux enfans, qui font provision de rêve pour le voyage de demain. Tous les regards que je rencontre sont durs et presque hostiles. Le soir commence à s'annoncer. Un peu de brise souffle sur le plateau verdoyant, succession de vergers clos qui s'étendent à gauche; mon guide m'entraîne de ce côté. Nous suivons un chemin bordé d'aloès et de roseaux. Et tandis que nous nous éloignons, j'entends venir plus distinctement, de quelque terrasse perdue parmi les arbres, les étranges cris de joie des femmes qui célèbrent une fête. Ces aboiemens aigus, prolongés, mêlés à des sons de flûte, emportés par le vent, passent au-dessus de la ville. Que je souhaiterais pouvoir m'enfoncer dans cette campagne bientôt déserte, bientôt sauvage! Mais le bateau pour Cadix part demain matin. Il faut revenir vers Tanger, dont, après un détour, je gagne l'extrémité nord, la plus élevée, que couvre presque entièrement le palais du gouverneur.

De hautes murailles en ruine, de rares maisons éclatées, sans peinture et sans porte, font une rue farouche, où je m'engage. Aucune vue encore sur la ville ni sur la rade. Je traverse l'ombre d'une voûte, et me voici dans un couloir pavé qui descend vers une place fortifiée, grande, toute pleine de groupes d'Arabes. Il y a des hommes couchés sur tous les degrés de cette sorte d'escalier à paliers larges, évidemment construit pour le défilé des cortèges. Nous venons d'entrer dans la Kasba. Je m'avance un peu vers la place, et, au moment où je frôle un groupe de ces songeurs, que le départ du soleil fait seul changer de lit, l'un d'eux, qui porte par exception un burnous très blanc, se dresse, lève sa tête jeune et d'une admirable noblesse de traits, parle à mon guide, et se rassied.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit que M. le ministre de France vient de passer à cheval, et que, sur sa demande, le pacha, gouverneur de Tanger, vous invite à visiter quelques salles de son palais.

— Et où est le gouverneur?

— Derrière vous, au fond de cet escalier. Il tient audience. Celui qui m'a parlé est son second, et lui renvoie les affaires qui lui semblent d'importance.

Je ne m'attendais pas à retrouver à Tanger la vieille institution de nos plaids de la porte du temps du roi saint Louis. Je me retourne, et je vois, en effet, dans l'ombre d'un vestibule, à trente pas de moi, un homme assis sur un divan, les jambes croisées, à droite d'une grande baie mauresque qui est l'entrée du palais. Il a l'air fort digne qui convient à un pacha gouverneur, une barbe noire en carré, sans un poil blanc, les mains fines, le turban épais et la tunique couleur de neige. Je lui fais exprimer toute ma gratitude pour la faveur qu'il m'accorde; il me tend courtoisement la main, à l'européenne, et me désigne un de ses serviteurs qui doit m'accompagner.

Ce serviteur, un petit vieux aux poils rares, semble furieux de guider un roumi. Il m'arrête dans les premiers appartemens du palais, et va chasser, à grands cris, les femmes du harem, dont j'entends les rires monter et s'éloigner. Avec lui, je visite plusieurs salles d'un Alhambra de second ordre, riche encore et joli, et une vaste cour dallée, fermée de murs entièrement recouverts de faïences, et dans l'épaisseur desquels, à chaque extrémité, on a creusé, doré, sculpté et meublé de nattes fines deux petits salons pour les réceptions officielles. Puis je me rends à la prison, dépendance du palais, qui ouvre sur la place. Elle enlève toute illusion sur le degré de civilisation du Maroc. C'est la geôle barbare, sale, fétide, où les hommes sont entassés pêle-mêle. Dans le mur d'un corps de garde, un trou rond a été percé. Deux bois en croix sont cloués dessus, et, par l'un des guichets qu'ils forment, on aperçoit une pièce basse, sombre, où grouillent, couchés ou debout sur de la paille réduite en fumier, des prisonniers de tous âges. A peine me suis-je approché qu'une dizaine de ces misérables se précipitent, passent leurs bras maigres à travers les ouvertures, cherchent sans voir, — car l'espace est trop étroit pour leur tête et pour leurs bras ensemble, — espérant que j'apporte quelque chose qui se mange. L'un d'eux m'offre un petit panier qu'il a tressé. Les soldats du poste les menacent, et les font reculer. Je sors, et je songe que ce fut dans de pareilles prisons que des saints, par amour pour ces pauvres, allèrent, de leur plein gré, prendre la place d'un captif.

Un petit tertre est tout près de là, touchant l'enceinte de la place. Pour la première et la dernière fois, dans l'admirable lumière du soir, je vois bien Tanger. Les ruelles, autour de moi, tout de suite rompues par une courbe, dégringolent vers la mer;

les terrasses carrées descendent en cascades. Il y a des plis, mais il n'y a point de jour entre elles. La ville est d'une seule masse, posée au flanc de la colline. Et elle est décidément bleue, d'un bleu léger, comme un morceau de ciel pâle qui serait tombé là. Des vols de mouettes passent. Les muezzins crient la prière. Leurs appels gutturaux, comme des sons de cloches brisées, s'en vont loin dans l'air calme. Et après eux tout se tait. Le premier crépuscule commence. Tout baigne encore dans la clarté, mais le rayon s'efface aux toits des minarets.

CADIX

Cadix, 23 octobre.

Deux images disent tout Cadix, et les voici.

De très loin, plus d'une heure avant d'arriver au port, j'apercevais la ville, comme flottante sur la mer. Je pouvais même douter que ce fût une ville. C'était une succession de blancheurs dentelées, longues sur les eaux frissonnantes, et que rien ne semblait rattacher aux terres que nous suivions. Ces formes pâles bordées de soleil, les unes carrées, d'autres hardies et hautes, disposées par grandes masses que séparait le trait fuyant d'une lame, ressemblaient plutôt à des voiles assemblées, à une flotte étrange et sans corps, dont les coques auraient sombré, dont les mâtures entoilées feraient des îles au ras du ciel.

Lorsque j'ai eu visité les rues et quelques-uns de ces monumens catalogués, où l'homme se répète sans cesse, et qui retiennent de moins en moins l'attention à mesure qu'on avance dans l'étude d'un pays, j'ai monté au sommet de la *torre de Vigia*, l'une des nombreuses tours qu'avait construites ce peuple de corsaires et de marins, pour découvrir au loin les vaisseaux et l'état de la mer. Alors, au-dessous de moi, j'ai vu un amoncellement de terrasses blanches, enveloppées par l'Océan, sauf d'un côté, où une mince bande de sable s'en allait, dans le recul des brumes chaudes, rejoindre des côtes basses. Tous les murs, toutes les guérites aux angles des toitures plates, tous les minarets étaient peints à la chaux. Pas une tache de tuiles ou d'ardoises, pas même un jardin dans l'intérieur de cette ville de neige. Les yeux se fatiguaient et se fermaient dans la lumière aveuglante qui rayonnait d'en bas. Et Cadix allongée, un peu inclinée, éblouissante au bout de sa tige aux tons neutres, m'apparut comme une touffe de tubéreuses qu'on aurait jetée sur l'eau. Elle en avait l'éclat, la chair épaisse et ferme, et jusqu'aux pétales, hérissés et pointant de toutes parts en fleurons de couronne.

DE CADIX A SÉVILLE, AQUARELLES ANDALOUSES

24 octobre.

Tandis que le train va lentement à travers les plaines, de bien jolis paysages ont passé devant la fenêtre du wagon. Je voudrais en noter quelques-uns, afin de donner quelque idée de cette extrême Andalousie, tant de fois célébrée, si digne de l'être encore.

Première aquarelle. — Nous avons contourné la baie de Cadix, et nous remontons au nord. Devant nous, des marais s'étendent, d'abord divisés par des talus tachetés de meules de sel, puis entièrement déserts et incultes, espaces où l'œil plonge indéfiniment dans la rousseur des herbes. Çà et là une lueur d'eau, une rayée longue et mince entre ces champs de roseaux fanés, dont l'automne a rompu les tiges. Toute la terre est blonde. Tout le ciel est d'un azur léger. Des bandes de canards s'élèvent en criant ; ils prennent leur route ; ils glissent ; ils ne sont plus qu'une pointe de flèche, en apparence immobile dans la lumière, et même alors on devine qu'ils n'atteindront pas de sitôt la limite de ces solitudes immenses, les retraites inconnues, vers les montagnes là-bas, qui sont hautes comme le doigt.

Deuxième aquarelle. — Le soleil baisse, tout rouge dans le ciel clair. C'est l'heure calme où l'homme commence à s'appuyer sur sa bêche et songe à la maison. Nous approchons de Jerez. Les vignes se pressent aux deux bords du remblai, coulées de pampres jaunis qu'entourent des haies de cactus échevelés et pâles. A droite de la voie il y a une cabane, une seule, que couvre entièrement un grenadier chargé de fruits. Et dans la cabane, il y a une petite marchande d'eau fraîche qui cause avec son *novio*. Ils sont accoudés sur la même planche, lui en dehors, elle dans l'intérieur de sa boutique. On ne voit point la figure du garçon, mais seulement son large feutre gris, sa taille fine et cambrée, ses pieds chaussés d'espadrilles. Dans l'encadrement de la fenêtre, tout le soleil est pour la *novia*, pour ses yeux câlins, ses joues brunes, son bras nu qui soutient le menton gros comme une nèfle mûre. Elle rit, en écoutant parler celui qu'elle aime. L'arrêt du train ne les a pas troublés. Elle a versé trois verres d'eau bleue, sans regarder ni les voyageurs, ni la *perra chica* qu'ils lui laissaient en paiement. D'un geste souple et sûr, quand nous sommes partis, elle a seulement repiqué, en haut de son chignon pointu, le bouquet de jasmins blancs que le vent avait déplacé.

Troisième aquarelle. — Il fait presque nuit. Nous sommes en plein maquis, et le vert des oliviers sauvages, et celui des lentisques et des buis sont fondus en une même teinte fumeuse. D'espace en espace, la pointe d'un arbrisseau mort se lève dans le taillis, comme la croupe d'un bœuf roux. Au milieu d'une clairière, un homme à cheval, qui paraît gigantesque, abreuve sa mule au bord d'une citerne. Les montagnes sont roses, très loin, vers l'Orient. La nuit n'est pas venue pour elles. Du côté de l'Occident, à la place où le soleil a disparu, dans l'auréole de rayons pourpres qu'il a laissée au-dessus des terres sombres, trois aloès, dépassant le maquis, tendent leurs bras terribles...

Nous entrons en gare de Séville avec une heure de retard, ce qui peut être considéré, me dit-on, comme un succès. Et, presque tout de suite, je m'arrête, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, pour voir la compagnie des serenos sous les armes, prête à partir. Ces dignes gens, vous le savez, sont chargés de veiller au bon ordre des rues pendant la nuit, de crier les heures en annonçant le temps qu'il fait, et d'ouvrir les portes aux citoyens qui auraient oublié leur clef. Ils sont là plus de cent, divisés en trois sections, vêtus de la veste courte à boutons d'or, coiffés d'une casquette plate à bande rouge, la hallebarde d'une main, la lanterne de l'autre. La plupart, comme le temps menace un peu, ont emporté un parapluie. Au commandement d'un vieux capitaine à gros ventre, ils doublent les files, mettent le parapluie et la hallebarde sur l'épaule droite, et quittent la place dans trois directions différentes.

Un peu plus tard, lorsque le bruit de la ville se fut assourdi, j'entendis sous mes fenêtres une bonne voix enrouée qui criait : *Ave Maria purissima! Las once han dado, y sereno!* Et je songeai, avec un frisson de joie, que j'étais dans cette Séville des chansons, la capitale enchanteresse du Midi, la sœur par la beauté de Venise l'italienne, dont on ne parle plus qu'avec regret, dès qu'on l'a entrevue.

SÉVILLE

Je veux cependant le dire pour l'amour de la vérité, devenu, depuis peu, une vertu des voyageurs : Séville n'est pas ce que l'on a prétendu ; elle n'étonne pas ceux qui ont déjà visité plusieurs villes espagnoles, ceux surtout qui ont vu Grenade ou Cadix.

Elle est vivante, mais la plupart des villes du Midi le sont également ; elle a de belles promenades, mais dont les pareilles

existent ailleurs ; elle a de jolies femmes, mais toute la race andalouse, et on pourrait presque dire toutes les races espagnoles sont jolies ; elle a enfin son Guadalquivir, profond, resserré, trop étroit pour les grands navires rangés sur ses deux bords, et cela est moins commun, dans ce pays où les fleuves qui ont de l'eau n'en ont pas assez, d'habitude, pour porter un bateau.

Vous demanderez peut-être : « Et la manufacture de tabac? » Hélas ! je l'ai visitée, et je connais peu de spectacles qui m'aient laissé au cœur un sentiment plus triste. Savez-vous ce qu'ils font, les guides, en conseillant aux étrangers, qui suivent tous le conseil, de visiter la manufacture de tabac? Ils commettent, à mon avis, et sans s'en rendre compte, un acte cruel : ils offensent une misère humaine. Vous voyez cet immense palais délabré qui touche au champ de foire? Un ange de pierre, la trompette à la bouche, est debout au-dessus d'une des portes d'entrée. La légende prétend qu'on entendra la trompette le jour où une jeune fille vraiment jeune fille passera sous la voûte, pour se rendre à l'atelier. Je ne défends pas la vertu des cigarières, je crois que leur réputation n'est pas, en général, imméritée. Mais, honnêtes ou non, ce sont de pauvres filles, dignes de toute pitié. Vous montez au premier étage. Vous pénétrez, conduit par des contremaîtres dont l'unique fonction paraît être d'introduire les curieux, dans une première salle où sont réunies plusieurs centaines de femmes de tous les âges, surtout des jeunes, assises devant des tables où elles roulent des cigarettes et rognent des enveloppes de cigare. L'atmosphère est horrible, le sol jonché de détritus de tabac. Des vêtemens, des châles pendent, en tas multicolores, à tous les angles de la pièce. Et les visages sont pâles, tirés, empoisonnés par l'air vicié. A côté de plus d'une de ces tables, il y a un berceau où dort un enfant au maillot. Des femmes nourrissent leur petit. Quelques-unes sont hardies. La plupart ont le regard triste et mauvais de celles qui souffrent et qui voudraient souffrir sans être l'objet de cette curiosité, insultante par elle-même, alors même qu'elle ne l'est pas pour une autre raison. Et vous ne sortirez de cette salle que pour en voir une seconde toute pareille, où d'autres filles et d'autres femmes, jusqu'à quatre mille dans les temps de presse, gagnent péniblement, en usant leur jeunesse, quelques sous pour acheter leur pain et pour faire un peu de toilette. Car ici, je trouve une note gaie, la seule que puisse donner cette affreuse caserne ouvrière : vous saurez que toute cigarière qui n'a pas dépassé la trentaine se fait coiffer pour deux sous, dans la manufacture même, par une coiffeuse attitrée, et achète chaque jour, si pauvre

qu'elle soit, un brin de jasmin, un œillet ou une rose, à l'une des marchandes qui traversent les ateliers. J'ai observé qu'après trente ans, les femmes se résignaient à porter le dahlia, cette fleur lourde et sans grâce...

J'en ai dit assez pour faire entendre que le charme de Séville est moins dans ses monumens que dans les détails de la vie populaire, moins dans l'aspect de ses rues que dans la physionomie de ses habitans, dans la douceur de son climat et la beauté de ses campagnes. J'ai passé toute une semaine, une des meilleures de mon voyage, à étudier la grande ville andalouse, à courir aux ruines romaines d'Italica, à visiter les herbages où s'élèvent les taureaux de course, les forêts de Villamanrique, les *marismas* du bas Guadalquivir. Parmi ces journées heureuses, j'en choisirai deux ou trois, et je les raconterai.

UN BEAU DIMANCHE A SÉVILLE

Ce matin, accompagné d'un Français qui habite Séville, et qui la connaît merveilleusement, je pars à l'aventure. Nous sonnons à la grille d'une très jolie maison située dans une toute petite rue. Vous n'ignorez pas que c'est une mode arabe, et une mode commandée par le soleil, de construire de vrais palais dans des ruelles extrêmement étroites et souvent très tournantes, mais peut-être ne savez-vous pas que ces maisons, qui paraissent ouvertes, sont, au contraire, jalousement gardées. A travers la grille, très fine et ouvragée, on aperçoit la cour, des fleurs, des portes. Mais elle n'obéit pas pour un coup de sonnette, cette grille légère! Une servante apparaît, à l'une des fenêtres, en face, et invariablement demande : « Qui êtes-vous? » Il faut répondre et dire ensuite ce que l'on veut. Puis la domestique disparaît, s'informe, et ne laisse franchir le seuil qu'après autorisation. Le système du cordon est tout à fait inconnu. Mon ami avait des intelligences dans la place; nous entrons.

— Voyez, me dit-il, la cour est pavée de marbre, les murs sont revêtus de marbre, les colonnes qui forment cloître au rez-de-chaussée et qui soutiennent l'étage sont de marbre également. Vous avez ici le modèle des maisons sévillanes. Elles ne sont jamais occupées qu'à moitié. En hiver, on habite le haut. En été, on s'installe en bas. Il y a deux cuisines, deux salons, double série de chambres.

Nous allons à gauche, en effet, au fond de la cour, et nous trouvons la cuisine d'été ouverte aux deux extrémités, simple passage où les courans d'air doivent abonder, entre le patio et

une sorte de jardin minuscule où pousse un pied de vigne de Malaga. Au milieu des dalles de marbre du patio s'élève un bananier. Ses feuilles se tendent comme des ombrelles jusqu'aux murailles. A mi-hauteur, la fleur pend, superbe, unique, mélange de pourpre violet et de vermillon. C'est un arbre condamné, puisqu'il a fleuri. Dans un autre angle, mon ami attire à soi une sorte de volet caché dans l'épaisseur du mur, et je vois un filet d'eau vive traversant une vasque blanche. C'est là qu'on prend la provision d'eau du ménage. Celle dont on n'a pas besoin disparaît sous terre, et passe aux maisons voisines.

Nous sortons du palais, et nous passons à travers les rangs de boutiques d'un des marchés. Bien pittoresques, bien colorés, ces marchés de Séville, avec les premiers paniers de grenades qui arrivent de la plaine, les étalages de potirons à coque verte et rugueuse, les magasins de fleurs, les guirlandes d'oignons mordorés ou roses, les mannequins de poissons, au bord desquels brille toujours une petite bougie, pour que la lueur de la flamme sur les écailles fasse paraître la marchandise plus fraîche et comme vivante. Plus loin, ce sont des étourneaux, par centaines, pendus à des ficelles, des macreuses, des canards, des perdrix. Je demande quelques prix. J'apprends que les perdreaux valent de 2 fr. 50 à 3 francs la couple, un lièvre 2 fr. 50 ; que le poisson est pour rien. En revanche, les alimens les plus ordinaires et les plus nécessaires se vendent à un prix relativement élevé, ce qui explique la misère et l'anémie de la population de Séville. Le pain de première qualité coûte 0 fr. 75 les 1 200 grammes, les pommes de terre 10 francs les 46 kilos, le beurre frais 10 francs le kilo, et le beurre salé, qui vient de Danemark, 5 francs. Le vin, qui vaut 3 sous le litre, à la campagne, est frappé de 5 sous de droits d'octroi, et la barrique paye 55 francs. Le lait, enfin, monte à 12 sous le litre.

Autour de nous, dans les rues voisines, s'en vont justement des vaches conduites par un paysan. Elles se rendent à une étable en plein vent, où les cliens se présenteront et feront tirer le lait devant eux. De tous côtés trottent des files de mulets blancs, à têtières ornées de pompons jaunes et rouges. Les hommes qui les montent sont coiffés du large chapeau à bords plats. Ils sont presque tous élégans, maigres et rasés.

Nous touchons aux faubourgs. Sur les places, aux coins des rues, les enfans jouent, devinez à quoi ? Aux courses de taureaux. Le plus grand de la bande, le plus fort, se met sur la tête une planchette armée en avant de deux vraies cornes, et se précipite sur ses camarades, qui l'écartent avec un chiffon ou avec

leur veste, ou même avec la chemise qu'ils ont quittée. L'espada se tient en arrière, très digne, avec son épée de bois, et sacrifie la bête féroce au moment voulu, d'un coup magistral entre les deux épaules. Voilà la première école des toreros, et l'une des explications de la passion des Espagnols pour les courses : elle est née avec eux, elle a déjà sa très grande place dans leurs jeux d'écoliers.

Après cela, une nouvelle académie s'ouvrira pour eux. Nous en sommes tout près. C'est une dépendance de l'abattoir municipal. Là, dans un cirque de planches, orné d'une inscription sur la rue : *Escuela taurina*, les jeunes amateurs peuvent s'instruire, chaque matin, pendant plusieurs mois, dans le plus noble et le plus lucratif des arts. Les veaux d'un an ou deux, les *novillos* destinés à la boucherie leur sont livrés, et un professeur, qui est, je crois, une espada malheureuse, leur apprend les secrets du métier : « Prends garde! celui-ci a l'œil gauche mauvais, il donne de la tête à droite; celui-là est un brave animal, tout franc, n'hésite pas ; cet autre a les deux pieds de devant fixes, le mufle bas, le défaut de l'épaule bien découvert, c'est le moment de frapper! » Mon ami me raconte que, l'hiver dernier, le professeur daigna lui dire : « Vous êtes un homme sympathique, monsieur, je sais que vous faites partie du cercle des Taureaux; s'il vous plaît de tuer, de temps en temps, un jeune veau, avant le déjeuner, nous sommes tout disposés à vous en offrir le moyen. » La proposition était bien engageante. Mon ami remercia, et s'excusa sur ses nombreuses affaires.

De là, nous pénétrons dans l'abattoir proprement dit. C'est une vaste cour carrée, entourée de cloîtres. Les curieux sont arrêtés par une grille qui ferme une des ailes de ce cloître. Il y a là une vingtaine de personnes, arrivées avant nous, et dont la présence annonce qu'un spectacle quelconque se prépare. Je devine trop bien lequel. Je reste, malgré l'instinctif frémissement que donne un pareil soupçon. Rien autre chose pourtant ne présage une tuerie. Pas un homme ne se montre sous les arches de pierre, que chauffe le soleil ardent de dix heures du matin. Je remarque seulement qu'à chacun des piliers, à la hauteur d'un mètre cinquante environ, est scellé un gros anneau de fer, et qu'au milieu du cloître qui fuit devant nous, des poteaux de bois se dressent, de distance en distance. Quelques minutes s'écoulent. Puis un grand bruit de piétinemens, de beuglemens de bêtes et de cris d'hommes retentit. A travers la cour, un troupeau de quatre-vingts animaux, fouettés, dirigés à coups de lanières, se précipite vers l'entrée du cloître et s'y

engouffre, sautant de peur les uns par-dessus les autres et galopant à toutes jambes. C'est un grouillement de cous, de têtes, de croupes velues, qui heurte la grille et se répand dans l'allée couverte. En un clin d'œil, une vingtaine de jeunes bouchers, qui tiennent à la main une corde roulée, se sont postés au pied de chacun des piliers. Ils attendent au passage le bétail affolé, choisissent leur victime dans le tas, jettent le nœud coulant sur les cornes, tirent la corde et l'accrochent, soit à l'anneau de fer, soit au poteau de bois : une vache, un bœuf, un taureau, est ainsi arrêté et immobilisé au milieu du torrent de bêtes beuglantes qui continuent leur course. Alors, d'autres hommes, presque des enfans, découplés et agiles comme tous les Andalous, se faufilant parmi le troupeau, évitant je ne sais comment les coups de cornes et de pieds, s'approchent des animaux prisonniers, et, par derrière, d'un coup rapide, enfoncent dans la nuque un poignard triangulaire. Ce n'est qu'un geste. On n'entend pas une plainte, on ne voit pas une goutte de sang. La bête tombe, inerte, et la peau de son poitrail, qu'une piqûre de mouche, tou à l'heure, faisait plisser tout entière, n'a pas même un tressaillement. En dix minutes, j'ai compté soixante-dix-huit bêtes gisant sur le sol du cloître. Cependant, deux grands bœufs, l'un noir et l'autre roux, restaient vivans dans ce lieu de carnage. Ils levaient la tête très haut, comme s'ils comprenaient le danger. Le roux fut garrotté plus étroitement, et, bien qu'il se débattît, tomba sous le poignard. Le bœuf noir demeura seul debout. Les cordes n'avaient pas la force de plier sa belle tête nerveuse et irritée. Les bouchers les plus grands n'arrivaient pas à la hauteur de son échine. Il fallut le prendre par surprise. Ses yeux se dirigèrent un moment vers son camarade mort à ses pieds, il baissa la tête de lui-même pour le flairer, et à l'instant même le bruit mou de sa chair affaissée, roulant sur la terre, éveilla un dernier écho entre les murs de cette cour sinistre.

J'avais besoin de retrouver l'air libre et des visions plus gaies. Mon ami me ramena vers le vaste champ d'herbe, que divisent de larges allées plantées d'arbres, et qui se nomme le prado San Sébastian, tout à côté de la manufacture de tabac. En cet endroit se tient, les 18, 19 et 20 avril, la foire aux bestiaux, qui n'est pas une simple exposition de moutons, de chevaux, de bœufs, de mules et de porcs, mais, de plus, l'occasion de la fête la plus populaire et la plus drôle de Séville. Manquer la *feria*, aucun malheur n'est comparable à celui-là. Pour briller à la *feria*, on fait des économies toute l'année. Les jeunes filles et les jeunes femmes y montreront les toilettes nouvelles. Les jeunes gens y

viendront avec leurs équipages à l'andalouse, c'est-à-dire avec des chevaux dont les harnachemens sont garnis de pompons et de franges de laine, et dont la queue est tressée de rubans assortis, tantôt verts, tantôt violets, tantôt rouges, d'un goût rare et étincelant. Les plus distinguées et les plus riches des familles sévillanes doivent toutes avoir sur le champ de foire, le long des avenues, une cabane de bois ou de toile. Les plus belles de ces *casillas* se louent 300 francs pour trois jours, les autres 150 francs. Toutes sont ainsi distribuées : un perron de deux ou trois marches, une petite terrasse, un salon, une salle à manger et une cuisine. On quitte sa maison la veille de la *feria*, on fait meubler la *casilla* de tapis, de tentures, de glaces et de l'indispensable piano. Puis la famille s'y installe. On se rend visite. Les jeunes filles, en mantilles blanches, se promènent sur l'estrade, jouent du piano ou de la guitare en public, ou dansent des danses sévillanes. Et la foule applaudit, criant : *Viva la gracia! Que bella! Que guapa!*

Je n'ai pas perdu mon temps, car il est un peu moins de onze heures du matin. J'entends les cloches de la Giralda qui sonnent, et je cours vers leurs volées claires.

La Giralda, la grande tour carrée, toute rose, qui domine la cathédrale, est bien le plus joli monument de Séville. Notez, de plus, qu'elle est douce d'accès et point essoufflante. On monte au sommet de la tour non par un escalier, mais par un plan incliné.

Le carillon, au-dessus de moi, tinte de plus en plus fort. Par les fenêtres, j'aperçois les toits des maisons larges comme des cartes à jouer, et les habitans qui traversent les rues ont l'air de fourmis noires dans une allée sablée. Enfin, me voici dans la galerie à jour où douze cloches, trois sur chaque façade, annoncent à Séville qu'une procession va sortir. Jamais je n'oublierai l'impression troublante qui s'empara de moi à ce moment. Songez que chacune des cloches est placée en travers d'une fenêtre, et qu'elle peut tourner librement autour de son pivot, aidée, dans ce mouvement de rotation complète, par un très gros contrepoids surmontant la coquille d'airain et fait en forme de massue ou de marteau. De la sorte, elle dépasse, à chaque volée, l'embrasure de la fenêtre, allongeant à l'air libre tantôt son contrepoids, tantôt sa large bouche retentissante. Un homme l'actionne avec une corde. Mais la corde est bientôt enroulée autour du pivot, comme sur un treuil ; il n'en reste que cinq ou six brasses ; bientôt il n'en reste plus que deux ou trois. Et voici ce que j'aperçois à droite, à gauche, devant moi. Les sonneurs

se laissent emporter au bout de la corde, ils sont enlevés comme des plumes; ils posent le pied sur trois petites pédales superposées, piquées dans l'angle de la muraille, le long de l'ouverture béante; ils montent jusqu'à la cloche; ils n'ont plus qu'un mètre de corde entre les mains : alors, ils se lancent dans l'espace, leur poids arrête la masse de bronze, la fait tourner en sens contraire, et ils retombent sur le sol, tandis que la corde se dégage, puis s'enroule de nouveau. Quelques-uns, d'une plus superbe audace, font encore mieux. Ils sont emportés verticalement, jusqu'au sommet de la fenêtre où tourne la cloche, et, au moment où celle-ci revient du dehors, toute frémissante, ils ouvrent les jambes, ils se campent à cheval sur le calice évasé du métal, brisent ainsi son élan, et redescendent en la faisant retourner sur elle-même. C'est un spectacle tragique. On se dit qu'il suffirait qu'un de ces hommes fût trop peu lourd, ou qu'il manquât d'enfourcher cette monture terrible, pour que, entraîné par elle, il fût précipité au dehors d'une hauteur vertigineuse. La chose est arrivée. On m'a conté qu'il y a huit ans, un enfant de quatorze à quinze ans, sonneur d'une église de Séville, passa pardessus sa cloche et fut lancé dans le vide. Il tomba... mais, admirez cette Providence, il tomba sur la grosse caisse d'une musique qui défilait processionnellement. Un ex-voto rappelle encore ce fait prodigieux. Je ne garantis pas l'authenticité de l'histoire. Afin de la rendre plus vraisemblable, celui qui me la disait ajoutait que la grosse caisse avait beaucoup souffert.

Pour trois heures de l'après-midi, les affiches posées sur les murs annonçaient une course de *novillos*. Ce n'est pas aussi imposant qu'une course de taureaux, mais je m'y rendis tout de même. Les arènes de Séville sont parmi les plus belles d'Espagne, construites au bord du Guadalquivir, en pleine ville : je voulais les voir, et voir surtout le public de cette course toute populaire.

Il est moins coloré que ne le proclament les livres romantiques et les estampes. Peu de mantilles, peu de cigarières évanouies tombant sur leurs voisines, pas de robes couleur d'orange mûre, mais une foule étoilée de plus de points éclatans que dans nos pays, plus nerveuse, qui se mêle intimement au drame du cirque et conseille les toreros. Ceux-ci sont de simples apprentis, vêtus de costumes fanés. Le bétail est de second ordre également : de jeunes taureaux de deux ans, qui arrivent furieusement, chargent un cheval ou deux, frémissent sous la piqûre de la lance du picador, et n'y reviennent plus. A la troisième blessure que les cavaliers leur ont faite, ils ont une peur

affreuse. Ils se sauvent dès qu'ils aperçoivent un cheval; ils refusent la lutte, et l'on voit une sorte de poursuite ridicule autour de l'arène : les picadors, puis les espadas cherchent à rejoindre l'animal et n'y parviennent pas. Enfin, lorsque, de fatigue, la pauvre bête s'est arrêtée, le torero la manque invariablement, et, à chaque coup d'épée, elle repart, beuglante. Le public est vite las de ces maladresses successives, et siffle furieusement. Après le quatrième taureau, le tapage devient tel que les professionnels commencent à quitter l'arène. Plus de banderilleros, plus de picadors. Un gamin de douze ans saute par-dessus les barrières, se jette à genoux, tragiquement, devant la loge du président, et demande par gestes qu'on lui accorde la faveur de tuer le cinquième taureau, à la place de ces faux artistes qui se dérobent. Le président refuse. L'enfant insiste. Pendant cette scène, un grand Andalou, maigre et rasé, s'en va sournoisement poser, derrière l'unique torero demeuré dans la plaza, un petit joujou fabriqué avec une courge figurant le corps du taureau et des baguettes de bois représentant les quatre pattes. Deux cigares font les deux cornes. La foule éclate de rire. La pauvre espada menace l'insolent d'un coup de rapière, et se retire. Le cirque est abandonné par toute la cuadrilla. C'est le signal d'une scène curieuse. L'enfant s'est mis debout. Il restera, malgré l'ordre du président, s'exposant ainsi à la prison. Deux camarades, puis dix, vingt, cinquante, sautent les barrières et courent le rejoindre. Le cinquième taureau se lance au milieu de cette bande de jeunes gens dont l'aîné n'a pas vingt ans, et qui, enlevant leurs vestes, s'en servent comme de manteaux pour écarter l'animal. En cinq minutes, la bête poursuivie, tirée par la queue, empoignée par les cornes, tombe à terre pour ne plus se relever. Quelqu'un m'explique qu'elle a été tuée, par ordre du président, d'un coup de ce fameux poignard triangulaire dont j'ai parlé. Puis le toril s'ouvre de nouveau, car une course, sous aucun prétexte, ne saurait être interrompue, et le dernier taureau se précipite, non plus au milieu de cinquante enfans, mais au milieu de trois cents personnes qui ont envahi la plaza, et dont une vingtaine, par bravade, se sont couchées à l'entrée même du couloir. Cette fois, il va sûrement y avoir mort d'homme. Eh bien! non, tous les coups de cornes sont évités, personne ne tombe. Quelqu'un saute sur le dos du taureau, et après une minute de galop, la bête roule à terre.

Si les courses d'Espagne ressemblaient à celle-là, elles n'auraient guère de défenseurs. Ce n'est plus un jeu solennel et noble, c'est une boucherie répugnante et une école de cruauté dangereuse.

Le soir de ce même jour, qui fut vraiment un beau dimanche, une surprise nous attendait, un spectacle d'une élégance rare et parfaite. Dans le salon d'un Français, M. de C..., trois jeunes filles de la société de Séville avaient bien voulu accepter de danser et de chanter devant nous les danses andalouses. Ce que j'avais vu jusque-là, soit au café de la Pez à Madrid, soit à Séville même, dans la fameuse rue de *Las Sierpes*, ne m'avait donné aucune idée de ce que je vis ce soir-là.

Mlles Elena et Pepita S., et Adelina B... étaient toutes trois jolies. Elles avaient apporté chacune trois sortes de mantilles, qu'elles excellaient à poser sur leurs cheveux sombres ou blonds relevés en pointe : la mantille noire, la mantille blanche et celle appelée *madroño*, du nom de l'arbousier, parce qu'elle a de gros pois pelucheux.

Mlle Elena, en robe de soie bleue, toute petite personne aux grands yeux noirs, jouait de la guitare et chantait. Elle chantait, et aussitôt son visage très rieur prenait une expression douloureuse qui faisait plaisir à voir, car on sentait cette mélancolie passagère, et derrière on devinait le rire de la jeunesse tout prêt à reparaître. Les vers qu'elle disait étaient d'une tristesse amoureuse, comme la plupart des chansons méridionales, par exemple ces deux couplets d'un *malagueña* : « Depuis qu'une heure a sonné — à cette cloche au son plaintif, — jusqu'à deux heures j'ai songé, — à l'amour que tu prétends pour moi, — et trois heures m'ont trouvé pleurant. » « Le monde qui me voit rire, — pense que je ne t'aime pas. — Il ignore que pour toi — je souffre tout ce qu'on peut souffrir, — et qu'il me faut dissimuler. » Elle disait encore ce joli quatrain d'une *petenera :* « Ni avec toi, ni sans toi, — mes maux n'ont de remède ; — avec toi parce que tu me tues, — et sans toi parce que j'en meurs. »

Pendant qu'elle chantait ainsi, s'accompagnant de la guitare, sa sœur, Mlle Pepita, en bleu et noir, et Mlle Adelina B..., élancée, blonde, souveraine d'élégance, serrée dans un fourreau de soie jaune, dansaient et marquaient la mesure du claquement de leurs castagnettes. Les invités, suivant la mode sévillane, battaient des mains. Entraînées, excitées par ce rythme de plus en plus pressé, les danseuses combinaient des pas, des gestes, des œillades d'un art savant et rapide. Elles s'approchaient l'une de l'autre, s'éloignaient, revenaient, renversaient la tête, se jetaient un regard chargé de langueur ou de défi, s'écartaient de nouveau, puis, la jambe tendue en avant, la taille cambrée, sur un coup de castagnette, s'arrêtaient dans une pose dédaigneuse, prolongée quelques secondes. Par elles, et pour la première fois, je com-

prenais cette grâce andalouse, qui passe les autres. Et c'était un charme nouveau de voir danser cette danse, un peu orientale et sensuelle, avec une distinction entière et je ne sais quelle retenue virginale.

Je demandai, pendant un repos, à Mlle Adelina :

— Vous avez dû avoir beaucoup de succès à la *feria*, mademoiselle ?

Elle montra quelques jolies dents de plus. C'était vrai : elle avait dansé des *malagueñas* devant le peuple de Séville, les jours de la grande foire.

LA GANADERIA DE YBARRA

J'ai assisté presque chaque dimanche, en différentes villes d'Espagne, à des courses de taureaux. Et j'ai bien cru que la première fois serait la dernière. L'horreur qu'on éprouve, au premier cheval éventré, oblige un Français à dominer ses nerfs s'il veut rester jusqu'à la fin du spectacle. Puis j'ai éprouvé qu'on s'habitue, non pas à voir couler le sang, mais à ne plus le voir, et qu'il n'y a bientôt plus sur l'arène, pour des yeux accoutumés, que deux personnages engagés dans une lutte à mort : l'homme et une bête sauvage. Les accessoires disparaissent. Les maigres haridelles, au front bandé, que le taureau transperce, enlève au bout de ses cornes, et promène, avec leur cavalier, avant de les jeter à terre ; celles qu'on ramène au combat, le flanc recousu et les blessures fermées avec un bouchon de paille, ne font plus pitié, n'éveillent aucun sentiment d'aucune sorte, parce que l'attention se détourne d'elles pour se concentrer sur les véritables duellistes, et considère les animaux, mûrs d'ailleurs pour l'équarrissage, à peu près comme des sacs de sable destinés à protéger l'homme et à fatiguer la première fureur de son adversaire. Je trouve donc très peu fondée l'accusation « d'aimer le sang » lancée contre les Espagnols. Ils n'aiment pas le sang ; ils ne le voient pas ; mais ils aiment le jeu terrible qui se joue là, ce triomphe de l'intelligence et de l'adresse sur la brute formidablement armée.

« C'est tout simple, me disait l'un d'eux : l'Espagne a toujours été un pays d'élevage ; aujourd'hui, comme aux temps anciens, les *vaqueros*, dans les herbages, vivent avec leur bétail, s'essayent à terrasser les jeunes veaux, apprennent à éviter un taureau qui charge. Nos aïeux ont fait un amusement public d'une lutte que leur enseignait l'existence pastorale. Rien de plus. Nous ne sommes pas plus sanguinaires que d'autres, mais, plus que d'autres

peut-être, nous apprécions la bravoure de l'homme qui combat, parce que nous connaissons mieux la force de son ennemi et l'art qu'il faut pour le vaincre. »

Cet art-là nous échappe presque complètement. A moins d'avoir suivi un grand nombre de corridas, il est impossible de comprendre et de goûter toutes les finesses du métier, et je suis sûr que beaucoup de ces amateurs qui passent les Pyrénées pour assister aux courses de Saint-Sébastien, malgré le bruit qu'ils font et leurs cris castillans, ne sont pas de grands clercs dans la science compliquée du *toreo* (1). Nous admirons le pittoresque de la fête, l'entrain, le mouvement des foules en marche vers la plaza, le défilé des toreros, les costumes, les attitudes des hommes, les sonneries qui annoncent l'ouverture du toril, puis l'entrée en scène des banderilleros et de l'espada; nous ne saisissons que le côté extérieur, l'appareil du spectacle, très imposant d'ailleurs, surtout dans les « courses d'abonnemens », de Madrid, les plus nobles, — quelque chose comme les concerts classiques du Conservatoire. Les Espagnols ont un autre sens que nous ne possédons pas. Ils connaissent les jouteurs, les hommes et le taureau; ils les jugent d'après des règles précises, apprises dès l'enfance; pas un geste ne leur échappe; ils vivent le combat tout entier, dans ses menus détails, tantôt avec le torero, tantôt avec la bête, si elle est brave et franche. Les spectateurs des premiers rangs, ces *aficionados*, simples ouvriers très souvent, ou employés de dixième ordre, qui ont payé cinq et six francs une place près de la barrière, ne cessent de conseiller les professionnels, de les invectiver ou de les applaudir. Tout le public, nerveux, impressionnable à l'excès, éclate en clameurs de reproche ou en cris d'approbation, lance des cigares et des chapeaux ou des écorces d'orange dans l'arène, sans que, très souvent, un étranger ait pu saisir la cause de ces manifestations. Il gouverne, en réalité, les jeux. Il oblige le président à commander les banderilles de feu, à faire abandon du taureau à l'espada qui s'est surpassée, quelquefois même il gracie l'animal. Ce sont des cas fort rares, mais il y a des exemples. J'ai vu, dans le couloir d'un établissement de combats de coqs, rue de l'Inquisition, à Séville, la tête empaillée d'un taureau, avec cette inscription : « *Zapatero*, six ans, de la ganaderia de D. Ramon Balmaceda, a lutté sur la plaza de Puerto Santa Maria, en 1859: 24 coups de pique reçus, 9 chevaux tués, espada Antonio Sanchez (el Tato). Le public

(1) On peut s'en convaincre en lisant quelque traité spécial, par exemple le *Manuel de Tauromachie* de Sanchez Lozano, traduit par M. Aurélien de Courson. 1 volume; Paris, 1894, Sauvaitre.

demanda sa grâce pour son immense bravoure. » Les poils blancs qui tavelaient le cou noir de l'animal disaient, en effet, que *Zapatero* était mort de vieillesse, dans les herbages du Guadalquivir. D'autres fois, d'étranges caprices, des caprices d'enfant, s'emparent de ce peuple assemblé pour s'amuser, et qui s'amuse de tout, et qui se sent roi dans l'enceinte de la place. Un de mes amis me racontait, ici, qu'il assistait, il y a quelques années, à une course de taureaux dans les arènes de Vitoria. Une jeune fille et un jeune homme, appartenant tous deux à de grandes familles de la province, étaient assis au premier rang dans deux loges contiguës. Le jeune homme était-il fiancé, ou seulement amoureux et hardi? Il voulut prendre et baiser la main blanche que sa voisine avait posée sur le velours du balcon. Celle-ci retira vivement le bras, et se défendit en riant, d'un coup d'éventail. Ce tout petit incident fut aperçu, comment, je ne sais pas, mais tout le cirque, en une seconde, se trouva debout, prenant fait et cause pour le *novio*, et criant : « A la plaza les fiancés! Qu'elle l'embrasse! qu'ils dansent ensemble! » Le tapage devint tel que la corrida fut interrompue. Le taureau était dans l'arène. Le président fut obligé de quitter sa tribune, de venir trouver la jeune fille, et de la prier d'obéir, pour que la corrida pût continuer. Elle prit son parti gaiement, avec une crânerie espagnole, descendit les escaliers au bras de son voisin, se présenta avec lui dans l'arène, sous les yeux du taureau stupéfié, fit trois tours de valse, embrassa le jeune homme, et remonta au milieu d'acclamations frénétiques.

La passion de la corrida est aujourd'hui aussi vive, aussi générale en Espagne qu'elle a jamais pu l'être. Dans les rues, j'ai dit que les enfans jouaient au *toro*. Dans les moindres pueblos, on improvise une place, le dimanche, en mettant des charrettes en cercle, et les paysans y combattent un taureau offert par la municipalité ou par quelque citoyen généreux; ou bien encore on s'amuse à lancer l'animal au milieu du bourg, et à voir les femmes se sauver et les gamins quitter leurs vestes. Toutes les villes ont leurs arènes, et le nombre considérable de spectateurs que peuvent contenir la plupart de ces cirques, est une preuve manifeste de la popularité des corridas. Je laisse de côté les villes de premier ordre, dont il n'est pas surprenant que les cirques renferment plusieurs milliers de places; mais sait-on que 8 000 hommes assis peuvent tenir dans la plaza d'une petite ville comme Caceres; 9 000 dans celles de Calatayud et d'Algésiras; 10 000 dans celles de Logroño, de Gandia, de Salamanque; 12 500 dans celle de Puerto Santa Maria, près de Cadix, et

17000 dans celle de Vitoria, qui n'a pas le double d'habitans?

Quelque avis que l'on professe donc sur l'importation en France des courses de taureaux, — le mien est simplement que la France fera bien de continuer à jouer aux boules, — il faut reconnaître que la *corrida* n'est pas près de disparaître en Espagne, et que les Espagnols sont merveilleusement « nés » pour ce jeu-là.

Cette considération, l'attrait de paysages nouveaux, le désir d'étudier de près et sur place le système d'élevage, infiniment moins connu, chez nous, que la suite scénique des courses de taureaux, me firent accepter avec empressement l'invitation d'un des propriétaires d'une *ganaderia* célèbre, D. Luis de Ybarra.

Nous partons de bonne heure, mon compagnon de route et moi, par le chemin de fer de Séville à Cadix, et nous nous arrêtons à une petite station située à vingt kilomètres, Dos Hermanas. Notre hôte nous attend sur le quai, et nous introduit aussitôt dans un parc planté d'eucalyptus, d'orangers, de fleurs de toute sorte, et au milieu duquel ont été bâties trois jolies maisons de campagne, la sienne et celles de deux de ses frères. Messieurs de Ybarra, — dont le père était de Bilbao, — ne sont pas seulement des éleveurs renommés : ils dirigent une banque ; ils ont de grands intérêts dans une compagnie de navigation de Séville à Bordeaux ; ils exploitent de vastes domaines, qui produisent en abondance des grains, des oranges et des olives. Nous admirons, dans un coin du jardin, un lot d'olives cueillies, déjà mises en baril, et dont il ne faut que soixante pour faire un kilogramme. Il paraît que tout à l'heure nous verrons les arbres qui produisent ces fruits exceptionnels.

La voiture est attelée, et au grand trot de quatre chevaux, nous traversons le bourg de Dos Hermanas, des rues très propres, bordées de maisons soigneusement peintes en blanc et en bleu clair, et dont la population a l'air tout particulièrement active et aisée. La route, assez plate, s'enfonce dans une région labourée, çà et là plantée d'oliviers en lignes ; nous la quittons bientôt, et l'attelage coupe au milieu des champs, vers le sud. Les roues creusent le sol, se relèvent, retombent, sans que le trot se ralentisse.

— Vos voitures de Paris ne résistent pas à ce régime, me dit M. de Ybarra ; j'en ai fait l'expérience : il nous faut un type d'une tout autre puissance... Nous ne sommes qu'au début, d'ailleurs, et vous verrez, plus loin, par où nous pouvons passer.

Après dix kilomètres, nous arrivons à la *hacienda* de Bujalmoro, un grand quadrilatère de murs, posé à découvert au mi-

lieu des labours. A l'intérieur s'ouvrent, de deux côtés, les bâtimens de la ferme, et au fond les appartemens du maître, protégés par un cloître et dont les murs sont revêtus de faïences. Des poteaux de téléphone partent de là dans deux directions, et relient la hacienda avec la maison de Séville et avec la ganaderia vers laquelle nous allons.

Les chevaux reprennent le trot, et je sens venir un paysage. Joie des yeux, joie de toute l'âme, je vous devinais déjà! Les guérets sont finis. Nous roulons sur l'herbe brûlée d'une prairie, tachée, çà et là, de touffes pâles d'aloès, et que barre en avant une ligne de mâquis. Derrière les bois, que ce doit être beau! Toute la terre descend, d'une inclinaison uniforme et lente, vers le fleuve lointain; une vallée va s'ouvrir, et, comme un fruit qui pend sur la crête d'un mur, laisse paraître un peu de sa lumière entre deux pointes d'arbres. Les chevaux se jettent dans un marais où ils ont de l'eau jusqu'au poitrail; ils remontent la berge; ils entrent dans la brousse. C'est un communal entièrement désert, inculte et délicieux. Tout à coup, parmi les branches emmêlées des lentisques, j'aperçois deux cornes et un œil noir.

— Un taureau!

M. de Ybarra regarde un moment, car il n'est pas bon de rencontrer de ces taureaux solitaires, vaincus dans le combat, chassés du troupeau, et si dangereux qu'on publie dans les villages, après l'office, le nom des quartiers qu'ils habitent. Heureusement mon taureau n'était qu'une vache égarée, qui lève à notre passage sa tête fine et sauvage, entièrement noire, et ne manifeste à notre égard aucune intention mauvaise. Après le maquis, un bois d'oliviers géans, appartenant au domaine, et ceux-là mêmes dont nous avons admiré les olives à Dos Hermanas, puis la vallée, la plaine qui n'a plus de rives, des prairies sans haies, sans fossés ni barrières, qui baissent toujours, jusqu'à se perdre dans le bleu, et Séville à l'horizon, lumineuse, dentelée, orientale, avec sa Giralda qui porte à son sommet une aigrette de rayons. Nous sommes dans l'océan d'herbes. Le soleil fait trembler les lointains. Devant nous, des lueurs longues de marais, au-dessus desquels tournent des vols d'oiseaux.

Sur la gauche, s'élève une *hacienda* rose, carrée comme la première. Nous y courons.

C'est San José de Buenavista, qui appartient à l'un des frères de notre hôte d'aujourd'hui, D. Eduardo de Ybarra. Le nom du domaine est écrit en lettres de faïence au-dessus de la porte d'entrée. La maison de maître, occupant une des ailes du quadrilatère, peut passer pour un modèle de ces rendez-vous élégans

de la prairie sévillane, où affluent, deux ou trois fois l'an, les invités de l'aristocratie et les professionnels conviés aux fêtes de l'élevage, que je dirai tout à l'heure : beaucoup de chambres claires, une tour pour découvrir au loin Séville et la plaine, une grande salle à manger, et partout, sur les murs, des souvenirs de sport ou de réunions mondaines, des affiches de courses, des diplômes de concours agricoles, des ombrelles et des éventails déployés représentant des scènes de *toreo*, des croquis à l'aquarelle de jolies femmes de Séville, des séries de gravures anglaises, des têtes de taureaux célèbres, provenant de la ganaderia de Ybarra. Nous déjeunons à l'espagnole, — ce qui veut dire fort bien, quoi qu'on en ait dit, — dans la salle à manger, dont toutes les chaises portent gravée sur le dossier cette légende : « Je suis au service de San José de Buenavista », puis nous sortons rapidement, car nos chevaux de selle nous attendent dans la cour.

Ils sont tenus en main par des *vaqueros* et leur chef, le *conocedor*, hommes de la prairie, maigres et nerveux, coiffés du chapeau à larges bords, vêtus d'une veste courte et d'un pantalon de cuir, doublé de peau de chien découpée à l'endroit où le genou presse la selle, et d'où pendent, le long de la jambe, des houppes de lanières de cuir. Ils n'ont pas pris, aujourd'hui, leurs piques, leurs *garrochas* dont je vois tout un râtelier garni dans la chambre du chef. Ils montent à cheval avec nous, et, à peine avons-nous franchi la porte, que nous partons au galop, en peloton serré, vers un groupe d'animaux que nous apercevons à deux kilomètres en avant. Ce ne sont pas des taureaux, mais des bœufs dressés à la conduite des taureaux, des *cabestros*. Nous nous arrêtons à quelques pas d'eux.

— Remarquez, me dit M. de Ybarra, que nos *cabestros* ont presque tous le pelage très clair. Nous les choisissons de robe pâle.

— Et pourquoi?

— Parce que nos bêtes de course font toujours de nuit le trajet de la ganaderia à Séville, et qu'il est bon que nos hommes, dans les chemins, puissent distinguer un bœuf dressé d'avec nos taureaux, qui sont généralement de pelage sombre.

A ce moment, nous mettons nos chevaux au pas, nous pénétrons de l'autre côté d'une barricade de pieux et de perches qui remonte, à notre gauche, indéfiniment, et nous sommes dans le pâturage des grands taureaux prêts pour la course, armés à point pour éventrer les chevaux et supporter les coups de lance. Ce n'est plus l'heure de galoper. J'observe même que le *conocedor* et M. de Ybarra, qui nous encadrent mon compagnon et moi, et marchent

aux deux ailes, ont l'œil constamment aux aguets, et cherchent, dans le troupeau, pour voir si aucun animal ne s'inquiète de notre présence et ne se prépare à charger. Car il est extrêmement difficile d'échapper, même avec un bon cheval, à la poursuite d'un taureau de course. Si la Cour de cassation avait eu la fantaisie de procéder à ce qu'on appelle, en procédure, une descente sur lieux, et qu'elle eût visité, — même sans robes rouges, — la ganaderia de Ybarra, je crois qu'elle eût hésité à déclarer le taureau espagnol animal domestique. Ils sont là une centaine de taureaux de cinq à six ans, la plupart debout dans les hautes herbes sèches qui leur montent jusqu'au ventre, les pieds de devant rapprochés, la tête superbement levée, les cornes en plein ciel faisant un arc superbe. Le type est tout différent de celui de nos taureaux, plus long, plus grand, plus nerveux et surtout plus fier. On sent une bête rapide. Les Espagnols la disent noble au-dessus de toutes les autres, sans excepter le lion. Elle ne frappe pas un ennemi mort, — et j'ai vu, en effet, des toreros renversés, demeurer immobiles, couchés sous les naseaux du taureau qui les flairait. Elle n'attaque pas par derrière, traîtreusement, et ceux qui ont assisté aux corridas se souviennent que les picadors, si leur adversaire a refusé le coup de pique, font volte-face, et s'écartent sans être poursuivis. Le danger, c'est que le taureau se croie provoqué, et, sans doute, il est facile de lui fournir un prétexte, car nous manœuvrons prudemment, contournant les groupes, sans approcher d'aucun à moins de soixante ou quatre-vingts mètres.

— Au printemps, me dit le *conocedor*, les taureaux, qui vivent toujours séparés des vaches par d'énormes distances, se battent furieusement. La prairie sonne de leurs mugissemens, comme un rivage de mer.

— Vous n'intervenez pas?

Il se met à rire, et répond avec un hochement de tête :

— Comment voulez-vous que nous séparions des bêtes pareilles !

Et je comprends que les *vaqueros* ne sont pas les maîtres de leur terrible bétail, et que les vrais gardiens seraient plutôt les *cabestros* dont je reparlerai tout à l'heure. L'endroit est bon pour interroger, l'heure propice : nous faisons un grand détour, au pas, dans l'herbe qui assourdit le bruit des foulées de nos chevaux, et les grandes têtes levées des taureaux, une à une, à mesure que nous nous éloignons, s'abaissent vers le pâturage. Je multiplie mes questions au *conocedor* et à M. de Ybarra, et voici ce que j'apprends.

Tous les troupeaux d'une ganaderia vivent en liberté, hiver

comme été, sans connaître jamais l'étable. A l'âge de dix mois, les jeunes taureaux sont séparés de leurs mères. A un an, ils sont marqués au fer rouge. C'est le *herradero*, l'occasion d'une première fête. La bête est terrassée ; on lui imprime sur la cuisse le chiffre du propriétaire ; on met un peu de boue sur la blessure ; on coupe le bout de l'oreille, et le taureau s'échappe au galop dans les prés. Il faut six hommes pour abattre et maintenir un taureau *bravo* de douze mois.

Vers l'âge de deux ans, taureaux et génisses subissent l'épreuve du courage, l'essai qui va décider de leur vie ou de leur mort, la *tienta*. Tout le Séville élégant et beaucoup d'amateurs du peuple se transportent dans les ganaderias. Pendant deux ou trois jours, les équipages, les cavaliers, les groupes de promeneurs sillonnent un coin de la prairie. On va essayer les taureaux ! Pour eux, cela se fait en champ libre. Un *vaquero* à cheval, la lance en arrêt, marche sur l'animal. Celui-ci lève les cornes, creuse le sol avec ses pattes de devant, et fond sur le cavalier. Très souvent l'homme roule à terre, et le cheval est tué. Mais le taureau a reçu la pointe de la lance au défaut de l'épaule. S'il résiste à la douleur, s'il revient trois fois de suite à la charge, soit contre le même gardien, soit contre un autre, il est *bravo*, il est noble, il est digne de figurer dans les courses futures, mais à une condition, qui est bien curieuse : c'est qu'on l'ait attaqué du côté opposé à celui où se trouve son herbage ordinaire. Car, disent les Espagnols, quelle bravoure vulgaire que celle d'un taureau à qui on barre la route de son pâturage, et qui veut y rentrer ! Au contraire, le taureau qui a en face de lui le libre horizon, qu'on menace de ce côté, qui ne veut pas supporter cette contrainte, qui se jette sur l'homme, sans autre raison que sa fierté blessée, voilà le vrai taureau de course, le seul qui saura lutter avec honneur dans les arènes de Séville ou de Madrid !

Les génisses subissent l'épreuve en champ clos, dans de petits cirques, les uns en planches, les autres, tels que celui que j'ai vu à San José de Buenavista, construits en maçonnerie, ornés de faïences de couleur et garnis de gradins pour les spectateurs. M. de Ybarra me disait qu'il perdait quelquefois sept ou huit chevaux dans une *tienta* de ce genre. Les jeunes bêtes sont introduites dans l'arène. Elles sont petites, nerveuses, presque toutes noires ou noires et blanches, avec une tête fine et des cornes effilées ; elles ressemblent à des vaches bretonnes qui seraient perpétuellement en colère. Apercevant l'homme, elles se précipitent sur lui, et sont reçues à la pointe de la lance. Pour être déclarées braves, elles doivent être vraiment d'une férocité extra-

ordinaire, et se jeter trente fois de suite au-devant de l'ennemi, et supporter la douleur de trente blessures.

Alors seulement elles seront admises à perpétuer la race de la ganaderia, et feront partie du troupeau. Tous les autres animaux, lâches ou à moitié braves, taureaux ou génisses, seront envoyés à la boucherie, et tués d'un coup de poignard.

L'heure de la course n'a pas encore sonné pour le taureau. Il grandit en liberté; on l'appelle *utrero* jusqu'à trois ans et demi, *cuatreño* aux approches de quatre ans, *toro* après quatre ans: mais il n'est guère admis aux arènes, il n'a toute sa puissance et tout son développement qu'entre cinq et six. A ce moment le propriétaire le vend aux entrepreneurs de corridas, pour un prix qui varie entre 800 et 2 500 francs. Les bons taureaux de Veraguas, — la plus fameuse ganaderia d'Espagne, — ne valent jamais moins de 2 000 francs. Si on veut bien se souvenir qu'il y a toujours six taureaux de combat, et deux espadas, dont chacune est payée cinq ou six mille francs, on jugera des frais qu'entraîne une course espagnole.

C'est ici que les *cabestros* entrent en scène. Il m'a fallu venir en Espagne pour apprendre que les bœufs sont des animaux très intelligens. Ils sont même rusés, malgré leurs lourdes allures et leur apparente bonhomie. Comment séparer les taureaux vendus et destinés à la course de demain, d'avec le reste du troupeau? Comment les conduire du pâturage jusqu'aux arènes, quand il y a trois, cinq, dix lieues de campagne, et de chemins, et de faubourgs à traverser? Les hommes ne le pourraient faire seuls: les *cabestros* s'en chargent. Ils sont dressés à obéir à la parole et au geste; ils comprennent « à gauche! », ils comprennent « à droite! »; ils devinent ce qu'on demande d'eux. Lorsqu'un *vaquero* leur a désigné un taureau, on les voit s'en aller vers lui, cinq ou six ensemble, au petit trot, dandinant leur sonnette fêlée, entourer l'animal un peu surpris, le pousser amicalement, de la tête ou de la croupe, — ce qui leur vaut, de temps à autre, un coup de corne, — l'écarter peu à peu, l'entraîner avec eux dans une direction qu'ils savent. Si leur élève très peu docile prend le large et s'enfuit, ils galopent après, et le ramènent jusqu'à une avenue bordée de pieux qui aboutit à une enceinte. Là ils redoublent de moyens de persuasion, s'engagent dans la souricière, rassurent par leur exemple leur compagnon qui se méfie, et, tout à coup, se trouvent prisonniers avec lui, car une barricade, rapidement manœuvrée, leur a fermé la retraite. Prisonniers, oui, mais pas pour longtemps. Ils ont une habileté rare pour revenir à petits pas, d'un air innocent, vers la porte, guetter le moment où elle

s'entr'ouvre, l'ouvrir un peu plus, juste autant qu'il faut, du bout des cornes, et prendre la clef des champs, en abandonnant le taureau. Ils recommencent ce manège six ou sept fois, et on attend la nuit.

Cette nuit est la dernière avant la *corrida*. A onze heures ou minuit, dans le grand calme de la prairie, trois *vaqueros* à cheval, armés de la lance, font sortir ensemble de l'enceinte les *cabestros* et les taureaux, et, l'un d'eux prenant la tête du peloton, les deux autres suivant, ils s'élancent à grande allure, au galop le plus souvent, par un chemin traditionnel, qui constitue une servitude de passage sur les héritages ruraux, et qui se nomme « le chemin des taureaux ». L'homme de tête crie : « *Apartarse!* Écartez-vous ! » Les rares passans de la nuit s'effacent dans les fossés ou derrière les arbres, et la troupe effrayante continue, et la poussière retombe, et le martèlement des lourds sabots galopant sur la terre diminue et s'efface.

On peut voir encore ces *cabestros* avant la course, à onze heures du matin, quand les taureaux inquiets sont réunis dans les cours, derrière la *plaza*, et qu'il s'agit de faire entrer ces derniers chacun dans sa cellule. Le public est admis, moyennant un petit supplément, à ce spectacle curieux de l'*apartado*. Et j'ai observé là cette même intelligence des situations, cette insigne fourberie, cette adresse à se tirer d'affaire en laissant le taureau prisonnier, que me décrivait M. de Ybarra, tandis que nous quittions lentement la réserve des bêtes de course.

Le soleil commençait à baisser. Nous visitâmes encore le quartier des taureaux de deux ans, et celui des jeunes veaux, qui paissaient en compagnie d'une foule de petits ânes gris. Puis ce fut le retour, la douceur d'une route déjà familière, qui permet à l'esprit plus libre de mieux s'abandonner à la beauté de l'ensemble. Nous allions dans la lumière pure, sur l'herbe sans chemins, vers Séville qui grandissait. Quand nous atteignîmes la limite de la prairie, derrière la première haie de saules, j'aperçus une halte de chasseurs. Deux jeunes hommes à cheval, vêtus de clair comme les *vaqueros*, se tenaient dans l'ombre d'un arbre, et autour d'eux douze grands lévriers blancs, couchés ou debout, la langue rose pendante, le museau fin levé vers nous, et tels qu'on les figure dans les vieilles tapisseries, se reposaient, attentifs au geste de leurs maîtres.

Un coup de chapeau, et nous passâmes, laissant la grande prairie bleuir derrière nous.

LES MARAIS DU BAS-GUADALQUIVIR. — LA GRANDE OUTARDE

Les marais du Bas-Guadalquivir! J'en rêvais depuis des semaines, et, dès mon arrivée à Séville, j'avais cherché à organiser une expédition de chasse. Je veux livrer, à ceux qui seraient tentés de suivre mon exemple, le nom des deux personnes qui m'ont guidé et accompagné pendant cette journée, dans un des pays les plus pittoresques et les plus sauvages que j'aie vus; ce sont M. Pierre Alrieu, directeur du fameux hôtel de Madrid, à Séville, et M. Vicente Saccone, un bonhomme qui a l'air d'un trappeur indien, rusé, goguenard, endurant, l'un des familiers de la grande steppe andalouse, et qui s'adonne au plus étonnant des élevages : il vit une partie de l'année dans la *marisma;* il y recherche, au printemps, les œufs d'oiseaux, courlis, hérons, flamans, outardes, grèbes, les fait couver par des poules ou éclore dans les couveuses, nourrit, avec des soins infinis, dans un petit établissement qu'il possède au bord du fleuve, cette famille d'oiseaux rares, s'embarque avec eux sur un vapeur, et, après trois semaines de navigation, va les vendre, vivans, sur le marché de Londres.

Il doit avoir peu de collègues en Europe.

A cinq heures du matin, nous descendons au bord du Guadalquivir. Séville est encore endormie. Et la nuit est bleue. Je ne l'ai jamais vue de cette couleur franche et uniforme. L'eau du fleuve est bleue. Les arches du pont de Triana, où nous attend le bateau, sont bleues; les navires qu'on découvre au delà des arches le sont aussi par reflet; le ciel est criblé d'étoiles qui semblent plus fixes que les nôtres : elles rappellent le regard des Andalouses, qui est long et qui ne tremble pas. Dans le grand silence de la ville, nous embarquons, nous glissons entre les quais, nous dépassons les dernières maisons, après lesquelles le fleuve tourne. Puis il reprend sa route, droit vers la mer. Le matin se lève, et voici le paysage qui se prolonge pendant des lieues : un fleuve large, boueux, jaune pâle et luisant, qui coule entre une rive droite un peu soulevée, couverte de saules derrière lesquels sont des parcs d'orangers et quelques lignes de palmiers, dressant leurs plumes, et une rive gauche très plate, l'herbage à fleur d'eau, sans haie, sans arbres, sans autre limite que les montagnes lointaines d'Utrera.

Dans une touffe de peupliers, le dernier abri contre le soleil qui monte et pèse déjà sur la plaine, un petit village est caché, Coria, d'où se détache une barque à la voile triangulaire. Nous

avons stoppé. Deux rabatteurs viennent à nous, et prennent place à bord. Ils portent des fusils à ressorts extérieurs, et dont la crosse, incrustée de nickel, trahit l'origine arabe; une poire à poudre faite d'une corne de bœuf fermée avec un bouchon, et, dans une outre de peau noire, du vin blanc d'Aznalfarache, cette vieille enceinte mauresque que nous avons laissée derrière nous.

Le bateau poursuit sa route. Maintenant nous sommes en pleine marisma. La steppe marécageuse s'étend aux deux côtés, désert d'herbe fanée, dont la teinte rousse, peu à peu, se fond dans les lointains et devient d'un mauve léger. Elle s'ouvre; elle ferme bientôt sur nous son cercle partout égal, comme celui de l'Océan; elle va vers la mer invisible qu'elle borde sur plus de cent kilomètres. Le fleuve la coupe du large trait de ses moires jaunes, puis se divise et la sépare en îles. Au-dessus d'elle, au-dessus de nous, le ciel est sans nuage, non pas foncé, comme on le croit souvent, mais d'un azur lamé d'argent. Et rien ne fixe le regard, qui erre dans cette splendeur de toutes choses, si ce n'est, à des distances folles, vers le point où les montagnes se sont abaissées et cachées, l'aigrette d'un bouquet de palmes, immobile sur l'horizon clair.

Les premières bandes de canards se lèvent autour de nous, et des couples de flamans, de loin en loin, hors de portée, battent l'air de leurs ailes de feu. Le silence n'est troublé que par le bruit de notre hélice. Nous abordons. La proue s'enfonce dans les vases molles, et nous mettons pied à terre dans une grande île où paît un troupeau de plusieurs centaines de vaches *bravas*.

— Il faut traverser le troupeau, me dit M. Saccone, pour nous rendre à cette cabane, là-bas.

A ce moment, j'avoue que toutes ces têtes noires encornées, qui dépassaient les hautes herbes et nous barraient le chemin, ne me parurent pas uniquement pittoresques. Je les trouvai inquiétantes. Le chasseur chef me rassura, en me disant qu'au contraire des taureaux, les femelles n'attaquent pas, en général, à moins qu'on ne les provoque. Cet « en général » me laissa rêveur. Cependant nous passâmes au milieu de ce troupeau, et de beaucoup d'autres, et je ne crois pas que, de toute la journée, nous ayons couru un réel danger.

La cabane, plantée sur la prairie, à deux kilomètres en avant, était une cabane de *vaqueros*, pauvres gens qui vivent là, sans communication avec le monde civilisé, n'ayant en vue ni village, ni sentier, ni ombre d'aucune sorte que celle de leur toit de planches, et à qui le propriétaire donne un franc par jour, du pain, et une provision d'huile et de vinaigre pour la salade de

pimens. En nous voyant venir, l'homme s'avança au-devant de nous, à cheval, et nous dit qu'il avait aperçu, le matin, cinq outardes, dans une région désignée d'un geste fauchant, qui embrassait bien des hectares. J'entrai dans la cabane, composée de deux chambres, enfumée, avec des lits de misère en roseaux et en feuilles. Une vieille était assise près de la porte.

— Quel âge avez-vous? lui demandai-je.

— Quatre douros et quatre réaux, monsieur!

C'est leur manière de compter, à ces demi-sauvages andalous. Quatre douros, à vingt réaux chacun, font quatre-vingts; plus quatre réaux : la vieille a voulu dire qu'elle avait quatre-vingt-quatre ans. Elle nous souhaite bonne chance, et nous nous déployons en tirailleurs, dans le marais, précédés du *vaquero* à cheval. La chaleur accable l'herbe. Nous marchons, tantôt sur la vase écaillée, molle encore et semée de mottes régulières où penche une touffe poilue, tantôt sur une terre plus sèche, que hérissent de larges bandes de graminées, roussies par le soleil et hautes de plus d'un mètre. Les moustiques invisibles, assemblés par milliards au-dessus de la prairie, font un bruit aigu et continu, comme un appel de clairon qui ne cesserait jamais. Je regarde le *vaquero*, qui va, penché sur l'encolure du cheval, le chapeau à grands bords rabattu sur son visage, observant la plaine tout au loin. Ses yeux sont d'une extraordinaire puissance. De temps en temps, il s'arrête, se dresse sur ses étriers, ou même debout sur la selle, et, portant la main à la hauteur de ses sourcils, prononce lentement, comme une sentence : « *Un pàjaro!* un oiseau! » Il a découvert, à deux ou trois kilomètres en avant, un gibier que lui seul ou un de ses pareils peut reconnaître à une telle distance. Alors, il part, faisant un long détour à gauche; les rabatteurs à pied prennent à droite; ils se rencontrent au delà du point où sont posés les oiseaux, et nous, les chasseurs, couchés derrière une touffe d'herbe, nous attendons. Des vols de petits faisans à queue courte se lèvent en criant, et passent, presque toujours hors de portée. La route est si libre pour eux! Mais la grande outarde ne se montre pas. Je ne vois d'elle qu'une ou deux plumes tombées à terre.

Cependant, j'ai été bien stylé par les gens de la marisma. Je sais que les outardes femelles vivent toute l'année dans le marais, que les vieux mâles arrivent en avril, probablement du Maroc, et repartent en septembre. Je sais encore qu'il ne faut pas faire un mouvement tant que la grande outarde n'a pas franchi la ligne des tireurs, qu'elle vient dans le vent, lancée comme un boulet de canon, et grosse comme une dinde, la tête blanche et le corps

maillé de brun et de gris... J'ai été renseigné sur la meilleure manière de viser, sur le numéro du plomb à employer, sur le poids de ce gibier de prince... mais où est-elle, la grande outarde? Si elle a entrepris de trouver un coin d'ombre, elle doit être loin d'ici...

Des bécassines partent, et montrent une seconde le retroussis blanc de leurs ailes. A dix pas de moi, un des rabatteurs s'arrête, un pied en avant. Quelque chose de brun s'est enroulé en spirale autour de sa jambe. C'est un serpent, qui mord rageusement le pantalon de cuir du *vaquero*. L'homme ne se trouble pas ; il ne secoue pas la bête ; il n'appelle personne, mais, tranquillement, entre le pouce et l'index, il saisit le reptile derrière la tête, commence à l'étouffer, le fait tourner en l'air comme un fouet, et brise sur le sol une sorte de couleuvre jaune longue de plus d'un mètre. Nous changeons de procédé, et nous essayons d'approcher les petits faisans, suivant une méthode usitée dans les marismas : en nous cachant derrière le cheval, dressé à ce manège, et qui va doucement, broutant l'herbe, vers le gibier. Hélas ! je m'aperçois vite que l'heure est trop chaude, qu'il faudrait plusieurs jours dans le marais, et une habitude, et la chance, plus fugace encore qu'un oiseau d'eau, pour rapporter un butin sérieux, pour abattre une outarde, un flamant, une aigrette. Nous avons réussi seulement à tuer un héron garde-bœufs, oiseau charmant, au bec jaune et vert, au corps d'un blanc de neige.

Mais, à la poursuite du rêve, on gagne toujours quelque chose. Nous n'avons pas rejoint la grande outarde, mais nous avons changé d'île, descendu et remonté les bras du Guadalquivir, parcouru des espaces immenses et contemplé des paysages nouveaux. J'ai vu l'harmonieuse beauté du fleuve tournant entre deux rives de saules pâles ; j'ai passé dans un désert que tapissait entièrement une sorte de bruyère marine, pareille à du corail rouge ; j'ai contemplé, aux heures tardives, la marisma qui se voilait, devenait d'un violet sombre de pavot, et les centaines de chevaux que le soir réunissait autour d'un abreuvoir, tandis que le gardien, debout au sommet d'un tertre, prenait, dans le soleil couchant, des proportions fantastiques, et quand je suis revenu, les terres plates noyées dans le crépuscule, le ciel où toute la lumière s'était retirée, les alignemens lointains des palmiers, la douceur infinie de l'air, tout me donnait, tout gravait en moi l'illusion que je voyais s'assombrir et mourir dans la nuit les campagnes du Nil (1).

(1) Ce que je viens de raconter ne saurait diminuer en rien — tous les chasseurs me comprendront — la réputation que possède la marisma d'être une des contrées

RETOUR A MADRID

Je reviens à Madrid; novembre est commencé, et, dans quelques jours, mon voyage va s'achever. Je trouve la capitale un peu froide, moi qui arrive de Séville, et plus animée qu'à ma première visite. Les rues sont pleines d'hommes de toutes conditions enveloppés de la capa doublée de velours rouge, vert, gris, orange; quelques chapeaux de soie, coiffant des ministres ou des ministrables, émergent de la foule; les promenades ont plus d'équipages; le cercle de l'Athénée, les clubs, les cabarets à la mode, les théâtres, reprennent possession de leur clientèle élégante, qui a passé l'été aux bains de mer ou dans les villes d'eaux; la cour est rentrée. Chaque matin, j'assiste, sur la place d'armes du Palais royal, à cette jolie manœuvre de la garde montante, infanterie, cavalerie, artillerie, qui vient, jouant la marche royale d'Espagne, en grande tenue, avec des formations et des pas harmonieusement réglés, relever la garde descendante. J'assiste au défilé des suisses du palais, qui portent la hallebarde antique et ce joli costume : bicorne galonné, habit bleu foncé à la française avec bord de couleur garance, gilet et paremens rouges, culotte blanche, guêtres de la couleur de l'habit, montant au-dessus du genou. Je vois l'étonnant appareil de ce cortège qui traverse Madrid, quand le nouvel ambassadeur de France va présenter ses lettres de créance, l'escorte de cavaliers, les attelages à quatre et six chevaux, les carrosses de gala dorés, laqués, sculptés, dont un entièrement vide et qu'on nomme « le carrosse de respect ». Et ces anciennes traditions, cette pompe fameuse

les plus giboyeuses et les plus abondantes en gibier rare, de l'Europe. Les chasses du Guadalquivir ont été mises en honneur, en Angleterre, par lord Lilford, qui a passé des mois sur le fleuve, chassant et réunissant des collections ornithologiques, puis par M. Dresser et par le colonel Barcklay. Les officiers de Gibraltar les connaissent fort bien. Enfin, M. le Comte de Paris, pendant ses séjours au palais de Villamanrique, qui se trouve à droite du Guadalquivir, venait, presque tous les jours, chasser dans les territoires de la marisma, qu'il faisait garder. Je donnerai une idée de la richesse cynégétique de cette contrée de l'Andalousie, en publiant le tableau partiel du gibier tué en 1892, à Villamanrique, soit dans la marisma, soit dans les deux grandes réserves forestières du domaine, le Coto del rey et la forêt de Gatos : 1 lynx; 1 chat sauvage; 1 ichneumon; 1377 lapins; 48 grandes outardes et 3 petites; 11 œdicnèmes criards; 22 grues cendrées; 9 spatules; 1 héron garde-bœufs; 1 héron crabier; 6 aigrettes; 33 échasses blanches; 42 combattans; 30 flamans; 69 grands sternes; 1 grèbe; 55 oies sauvages; 26 pies bleues; 14 guêpiers; 2 aigles royaux, 1 grand aigle moucheté, 2 aigles bottés; 13 vautours bruns, 4 vautours noirs, 2 vautours d'Égypte.

Il existe même, errant dans la marisma, une troupe d'une trentaine de chameaux sauvages, qui se reproduisent, mais que les gardes ont beaucoup de peine à protéger contre le braconnage (!) des gens de San Lucar.

de la cour d'Espagne, m'amusent comme un beau décor au milieu duquel je sens s'agiter des acteurs et des intérêts modernes. Je me dis bien que l'autorité a souvent changé de visage et d'habit dans le monde, qu'elle n'est ni diminuée, ni agrandie, par l'appareil dont elle s'entoure, et cependant, j'éprouve un plaisir, une joie toute populaire et naïve, effet sans doute d'un atavisme lointain, à voir cette majesté d'une cour, dont nos yeux sont déshabitués, et notre esprit peut-être, mais non pas notre sang.

J'ai retrouvé la même pointe d'émotion et le même sentiment de curiosité amusée, en traversant les appartemens du palais, le jour d'une de ces grandes réceptions dont l'ordonnance est célèbre. Il y avait des hallebardes partout, et des figures bien intéressantes parmi les personnes qui attendaient leur tour d'audience : grands d'Espagne, hommes politiques fort préoccupés, — car nous étions à la veille d'une crise, — diplomates, mamans venues pour présenter leur fille et le fiancé de leur fille, et cette dame triste, attendrissante et coquette dans sa mantille, qui devait avoir une douleur à raconter, et ce beau chevalier de Calatrava, qui portait l'habit blanc boutonné, avec la croix rouge sur la poitrine.

La reine était en deuil, gantée de noir et debout. En l'abordant, je fus frappé de ce que cette physionomie gracieuse et jeune reflétait d'intelligence et d'habitude du pouvoir. Dans les yeux de la jeune femme qui souriait, j'apercevais la souveraine; dans les questions qu'elle me posait sur mon voyage, je découvrais l'esprit déjà rompu à présider un conseil, à suivre une idée, à traiter avec des hommes des affaires qui s'enchaînent. Un instant après, au nom du petit roi que j'avais prononcé, elle devenait émue, et je voyais la mère, et encore la souveraine, défendant l'enfant royal contre la calomnie qui le guette. « N'est-ce pas qu'il est bien portant et vif? Vous l'avez rencontré. Il n'a eu que les maladies légères de son âge. Et, Dieu merci, le voilà fort, et à l'abri. » Oui, à l'abri, doublement, derrière elle qui veille sur l'enfant, et qui garde pour lui la couronne. Tandis que je l'écoutais, et quand je regardai, pour la dernière fois, le salon où la reine demeurait encore, attendant une autre visite, j'avais l'impression vive que je voyais une de ces grandes régentes, qui font figure dans l'histoire, une de ces mères de rois qui, pour défendre un trône, ont mieux que le fer et la force : les deux bras qu'elles croisent sur la poitrine de leur fils.

Il était déjà nuit, quand je sortis du palais. Je traversai la place de l'Orient, et je me promenai au hasard, triste parce que

j'allais quitter l'Espagne. Je devais visiter encore Barcelone et cette belle abbaye de Montserrat, perchée dans la montagne, mais je sentais que ce ne seraient là que des arrêts sur le chemin du retour, et que ce voyage était fini, que j'avais entrepris et fait avec tant de joie.

Sur les avenues du Prado, je croisai un Espagnol, très répandu dans le monde de Madrid, qui marchait vite, enveloppé de son manteau. Il me reconnut, et me prit le bras. J'avais joui, à diverses reprises, de sa conversation brillante, de son esprit éloquent et informé sur toutes choses : mais combien plus je le goûtai ce soir-là! Il refit avec moi mon voyage, il s'anima, il laissa transparaître ce fond de nature poétique et passionnée, don gratuit de la race, que voilait d'abord chez lui la convention mondaine.

— Votre chagrin me plaît, dit-il, car il y entre de l'amour.

— N'en doutez pas.

— Vous aimez l'Espagne, vous reviendrez à elle. Alors, vous étudierez ce que vous avez justement aperçu. Nos villes cachent nos villages. Et c'est là qu'on le rencontre encore, l'Espagnol vrai, l'Espagnol du peuple, ce chevalier rude et tendre, qui vit sur son passé d'honneur. C'est là qu'elles se sont réfugiées, la foi, la poésie, la grandeur pauvre de l'Espagne. Je vous mènerai vers elles. Je vous ferai entendre, chez des rustres sans lettres, des légendes qui valent un chant d'Homère; je vous ferai voir ce laboureur, qui a une âme ancienne et des façons de roi. Connaissez-vous l'*Oiseau noir?*

Je ne connaissais pas l'*Oiseau noir*, et il me récita ce conte exquis de Navarre... « Vous reviendrez! » A mesure que mon ami parlait, ce mot s'embellissait, se fleurissait de tous mes souvenirs remués et rassemblés en gerbe, et comme en Sicile, comme à Malte, comme à Venise, comme si nous étions maître du jour qui ne s'est pas levé, moi, j'ai répondu : Oui!

René Bazin.

DE LEOBEN A CAMPO-FORMIO

IV [1]

LE TRAITÉ DE PAIX

I

Très laid, très gros, le regard louche, le front dégarni, les cheveux couverts d'une couche épaisse de poudre; fort infatué de ses succès de beau causeur et de comédien de société; obséquieux avec les princes, tranchant, en affaires, avec les ministres; possédant ce vernis voltairien qui était le bon ton de l'homme éclairé, « l'honnête homme » de ce temps-là; habile diplomate, diplomate à conversations et à dépêches plutôt qu'à idées et à ressources; au fond petit homme d'État, le comte Louis Cobenzl avait alors 44 ans. Il imaginait qu'il aurait vite fait d'éblouir de son prestige et de mettre au pas le « petit Corse » dont toute l'Europe ne parlait tant que parce qu'il n'avait pas encore trouvé son maître.

Il arriva, le 26 septembre au soir, à Udine où logeaient les Autrichiens et il en informa aussitôt Bonaparte. Celui-ci estimant que le choix d'un négociateur de marque annonçait enfin l'intention de discuter sérieusement, crut bon de prendre les devans et de mettre la haute courtoisie de son côté. Le 27, à deux heures, entouré d'une escorte brillante, il se rendit à Udine (2). Après

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars, du 1er avril et du 15 mai.
(2) Rapport de Cobenzl, 28 septembre; Bonaparte à Talleyrand, 28 septem-

les complimens d'usage, Cobenzl le pria de l'accompagner dans son cabinet et lui remit la lettre de l'empereur. Bonaparte la lut; au lieu d'en paraître flatté, il releva avec un air de désagréable surprise la première phrase, où François II se plaignait que la France prétendît s'écarter des préliminaires de Leoben. « La République française, dit Bonaparte, n'a jamais demandé autre chose que d'exécuter les préliminaires; mais vous leur donnez une interprétation qui ne peut être admise; c'est vous qui, par vos lenteurs et vos difficultés éternelles, y avez toujours mis obstacle. » Cobenzl protesta : — Sa cour prenait les articles au sens littéral ; d'ailleurs son maître lui avait donné les pouvoirs les plus étendus pour traiter, en ce sens-là, et le plus tôt possible. « C'est, dit-il, la seule [base] que nous puissions admettre, à moins que l'on ne substitue aux articles devenus impossibles par des événemens auxquels nous n'avons aucune part, d'autres arrangemens qui pussent également nous convenir. » Cet *à moins que* contenait tout l'esprit des instructions de Cobenzl et donnait ouverture à toutes les insinuations. Bonaparte poussa droit au fait : — Pourquoi s'obstiner à parler d'un Congrès européen? qu'ont à faire les alliés respectifs dans cette négociation? Il s'était prêté à cette idée de congrès, à Leoben, par condescendance pour Gallo, mais, ajouta-t-il : « il aurait été contre toute raison d'appeler l'Europe à être témoin d'un acte aussi scandaleux que celui du dépouillement de la République de Venise. » Cette pointe sentait son Frédéric; Cobenzl n'en voulut pas paraître déconcerté; il avait, pour riposter, un arsenal de répliques à la Kaunitz : « Le démembrement de la République de Venise nous a été proposé par vous; l'empereur ne se prête jamais à rien qui ne puisse être connu de toute l'Europe, et ce démembrement est moins scandaleux que le changement opéré dans le gouvernement de Venise, contre la teneur des préliminaires. » Changement était un euphémisme; Bonaparte en goûta la délicatesse, et il y eut, entre Cobenzl et lui, sur ce propos, quelques passes de coquetterie. — Le « changement » n'est point notre ouvrage, mais celui du peuple qui partout a le droit de chasser les tyrans; dit Bonaparte; ce qui donna à Cobenzl l'occasion de répondre « qu'il avait trop haute opinion des talens de M. le général Bonaparte pour croire que, dans un pays qui fourmillait de ses troupes, il pût se passer quelque chose de contraire à ses intentions. » Bonaparte prit le compliment en bonne part. « Les préliminaires, poursuivit-il, n'ont rien stipulé sur le gouvernement de Venise; » puis, se rappelant

bre 1797. Les rapports de Cobenzl, conservés aux Archives de Vienne, ont été publiés, en très larges extraits, par M. Hüffer. M. Hüffer les a traduits en allemand. Je dois à son obligeance la communication du texte original, qui est en français.

sans doute comment les rois avaient opéré, par trois fois en Pologne, et comment, d'après le droit public, c'étaient les spoliés qui devaient consentir eux-mêmes leur ruine, afin de la légitimer : « C'est, dit-il, avec les commissaires de la République de Venise qu'il faudra traiter de la cession, pour la rendre légale. » Cobenzl ne le contesta point, en principe; mais, fit-il observer : « Nous ne pouvons reconnaître la République de Venise avant d'être en possession de toutes nos indemnités. »

C'était un cercle vicieux, puisque Venise fournissait la principale de ces indemnités. Pour démembrer cette république, Bonaparte en avait changé le gouvernement; et l'Autriche, sous prétexte qu'elle n'avait pas reconnu le gouvernement nouveau, ne le jugeait pas autorisé à démembrer juridiquement la République. Bonaparte trouva que Cobenzl « extravaguait » : « Voilà donc, reprit-il, toute la négociation accrochée; comment voulez-vous que nous fassions, si vous refusez de traiter avec les plénipotentiaires vénitiens? — C'est avec vous, repartit Cobenzl, que nous avons à traiter; c'est vous qui nous avez assuré des dédommagemens et qui les avez rendus nécessaires en vous appropriant ou en disposant de nos possessions; c'est vous qui êtes en possession, c'est donc à vous à nous les remettre, conformément à l'engagement que vous avez pris. » C'était ce que l'on appelait, dans le jargon des chancelleries, rejeter sur autrui l'odieux du partage. Cobenzl était fort adroit à ce jeu; mais Bonaparte para le coup : « La République française a reconnu les plénipotentiaires vénitiens, et dès lors, elle ne peut consentir à ce que l'Autriche s'empare de Venise. » Ce fut à Cobenzl de se récrier : « Si vous faites toujours comme cela, comment voulez-vous qu'on puisse négocier? — Soit, dit Bonaparte, revenons aux textes : il est écrit que vous aurez Venise quand nous aurons Mayence. » Il s'ensuivit une prise très vive. Cobenzl allégua l'article V qui stipulait l'intégrité de l'Empire; Bonaparte riposta par l'article VI qui reconnaissait pour limites à la France les pays réunis en 1795. « L'intégrité de l'Empire, dit-il, s'entend de soi-même, dans la mesure où il n'y est point dérogé par le traité, et le traité y déroge. » Cobenzl le contesta : « L'empereur n'a reconnu et n'a pu reconnaître que la réunion à la République française de ses propres territoires, la Belgique et le Luxembourg : sur les autres, par exemple sur Mayence, il n'a pas le droit de se prononcer. — Mais, dit Bonaparte, l'empereur a déjà transigé sur Modène; il a accepté la transaction pour l'évêché de Liège; la Belgique d'ailleurs fait partie du cercle de Bourgogne; ce qu'il a consenti pour un cercle, il le peut consentir pour les autres. » Cobenzl répondit : « Il faut distinguer; pour Modène, on avait stipulé un

échange. » Sur ce mot Bonaparte s'emporta, voyant bien où s'acheminait la conversation, et que l'unique objet de Cobenzl était de se faire offrir davantage : « Il avait été trop facile, on lui faisait perdre son temps sans nul égard! Or, il s'estimait l'égal de tous les rois! on l'amusait par des prétentions de congrès, par de fausses interprétations de préliminaires... » Cette sortie rendait à Cobenzl ses avantages; il savait payer de contenance. Pendant qu'il se répandait en solennelles protestations de loyauté, Bonaparte s'apaisa. — « La République française, dit-il, ne se départira jamais de l'exécution des lois décrétées par elle; avec les moyens qu'elle a, elle peut, en deux ans, faire la conquête de toute l'Europe. » Puis, sur l'observation de Cobenzl qu'en ce cas l'Europe n'aurait qu'à se garantir par tous les moyens possibles, il reprit : « Je ne dis pas que ce soit l'intention de la République française; mais nous ne ferons pas la paix sans Mayence, et nous ne rendrons pas les forteresses d'Italie sans Mayence. — Et moi, je ne signerai pas la paix sans la stipulation de la prompte évacuation de toutes les provinces qui doivent nous appartenir. — De cette manière votre séjour à Udine ne sera pas de longue durée, et ce sera la dernière raison des rois et des États qui décidera. — L'empereur, déclara Cobenzl, désire la paix, mais il ne craint pas la guerre. Quant à moi, j'aurai au moins la satisfaction d'avoir fait la connaissance d'un homme aussi célèbre qu'intéressant. »

Dans ce premier entretien, Bonaparte et Cobenzl avaient touché tous les points litigieux et reconnu leurs positions. La question était de savoir lequel des deux serait assez tenace ou assez menaçant pour contraindre l'autre à reculer. Ils se rendirent chez Gallo, pour la conférence officielle. Elle dura près de cinq heures. Cobenzl « rabâcha les mêmes choses; » Bonaparte argumenta obstinément. Ces conférences officielles, qui se succédèrent régulièrement, ne furent que la mise en notes et en protocoles des observations échangées dans les entretiens particuliers. Elles ne donnent que la répétition, sans lumière, sans costumes, sans décors, de la pièce qui se composait dans les entr'actes. Lorsque l'on eut signé le procès-verbal, on s'en alla dîner chez Gallo, qui, ce jour-là, traitait tout le monde. Après le dîner, au moment où il savait que « les Allemands parlent volontiers », Bonaparte entreprit de nouveau Cobenzl, et ils firent encore assaut pendant plusieurs heures. Bonaparte, par tactique et par penchant, parut s'abandonner; il parla beaucoup et de toutes choses. Il parla de Pichegru, espérant induire les Autrichiens en quelque indiscrétion; il parla de son propre rôle en Vendémiaire; il parla des émigrés, de la famille royale et impériale; « il n'y mit point

d'aigreur », remarque Cobenzl, sans se douter que cette famille serait un jour celle de son étrange interlocuteur. « Il développa, ajoute l'ancien partenaire de Catherine, ses idées sur les mesures révolutionnaires avec cette suite et cette précision qui caractérisent sa manière de voir et qui le rendent si dangereux pour la tranquillité générale. » — « L'empereur est mal servi, dit Bonaparte, désireux de piquer Cobenzl et de l'animer contre Thugut ; s'il n'avait pas différé la paix, il serait à présent en possession de son lot ; l'échange qu'il fait pour les Pays-Bas et la Lombardie est si avantageux que Joseph II n'aurait pas hésité à y donner les mains, même sans aucune guerre ; le changement survenu à Venise doit être considéré comme un changement de règne, arrivé par ordre de succession ; tous les États sont soumis à de pareilles variations, et dans les États monarchiques, la volonté seule du souverain en produit d'aussi considérables. Témoin les changemens opérés par Joseph II. » Ce général de 28 ans, ce parvenu républicain savait tout, comme d'intuition et par droit de conquête. Sans même prendre le temps de s'en étonner, Cobenzl en vint à parler avec Bonaparte comme il l'aurait pu faire avec la grande Catherine, non certes avec sincérité, mais sans circonlocutions, la main ouverte et cartes sur table : « Pourquoi, dit-il, la France s'attache-t-elle à ce point à la fortune de la Prusse? Son intérêt n'est-il pas au contraire de se rapprocher de l'Autriche pour s'opposer ensemble aux ambitions de cette monarchie? Je ne vois pas pourquoi vous voulez toujours favoriser à nos dépens des républiques que vous avez cependant moins d'intérêt de ménager que nous. » Les précautions oratoires semblaient épuisées, et il fallait en venir aux propositions positives, fixer des prix, marquer des lots ; aucun des deux interlocuteurs ne voulait dire le premier mot. « Déboutonnez-vous donc, répétait Bonaparte. — C'est à vous, répondait Cobenzl, de vous déboutonner, et puisque vous voyez des obstacles à la paix, à indiquer les moyens de les lever. »

Bonaparte revint chez lui à Passeriano, persuadé que, moyennant la ville de Venise et la ligne de l'Adige, les Autrichiens reconnaîtraient les limites constitutionnelles de la République, et consentiraient, en outre, à la cession de la plus grande partie de la rive gauche du Rhin, avec Mayence. Le point était, « pour sauver les apparences », d'amener Cobenzl à déclarer que l'exécution des préliminaires était impossible. Ces « apparences » n'intéressaient, en France, que les Conseils, en Allemagne, que la Diète. C'est pour ces assemblées, pour les journaux, pour l'opinion du public que furent rédigées les notes et que furent dressés les protocoles de la négociation. Cependant, toutes formelles qu'elles demeurèrent, ces conférences officielles n'en furent

pas moins fort agitées. Le 28, Bonaparte mit les Autrichiens en demeure de nommer, avant le 1er octobre, un plénipotentiaire qui s'aboucherait avec ceux des républiques de France et de Venise, et d'ouvrir la discussion sur l'article VI des préliminaires, l'article des limites de la France. La conférence avait lieu chez lui. — On paraît, dit-il aux Autrichiens, ne vouloir que rassembler des prétextes de rupture; on marche sur deux lignes parallèles; il faut se rapprocher. — Il conclut que les préliminaires, étant interprétés de part et d'autre d'une façon différente, devaient être considérés comme nuls, et que le travail était à refaire. Cobenzl maintint que les préliminaires étaient valables, mais qu'ils étaient susceptibles de modifications. « C'est à la France, répétait-il, de proposer les moyens de conciliation. » Ce jeu d'éventail et ce manège de fausse pudeur, à l'autrichienne, ne laissaient pas d'impatienter Bonaparte. Cobenzl comptait sur l'impétuosité du jeune général pour brusquer la déclaration et réduire l'Autriche à une violence qu'elle était fort impatiente de subir. Ils expédièrent les protocoles, dînèrent en compagnie de leurs collègues, et, comme le premier jour, reprirent le propos après dîner (1).

« Croyez-vous de bonne foi, dit Cobenzl, que vos propositions sont le moyen de parvenir à la paix? L'extension que vous donnez au sens des préliminaires, la prétention de vous approprier Mayence et une partie de la rive gauche du Rhin, d'ôter à l'Empire sa principale barrière, ne dévoilent-ils pas un système d'envahissement qui n'aurait plus aucune borne? » Bonaparte protesta que la France, contente de ses succès, resterait dans ses limites et ne ferait plus la guerre que pour sa défense. « Quelle sûreté pouvons-nous en avoir, repartit Cobenzl, si les stipulations des préliminaires ne sont pas remplies? » Puis, venant à l'article qui le préoccupait le plus dans les affaires d'Allemagne, et bien plus, assurément, que l'intégrité de l'Empire, il poursuivit : « D'ailleurs, quand tous les motifs possibles ne se réuniraient pas pour empêcher l'empereur de donner les mains à ce que vous demandez, la seule considération que ce serait fournir au roi de Prusse un prétexte pour s'agrandir en Allemagne suffirait pour l'en détourner. » Pour la première fois, Cobenzl se découvrait; Bonaparte soupçonnait ce défaut de la cuirasse; dès qu'il l'aperçut, il en profita : « Le roi de Prusse, dit-il, a reconnu pour nous la rive gauche du Rhin. Il a des droits sur nous pour avoir été le premier à quitter la coalition; nous avons avec lui des engagemens très récens; il ne discontinue pas de nous faire toutes les instances et toutes les offres possibles. Mais si

(1) Lettres particulières de Cobenzl à Thugut, 30 septembre; Bonaparte à Talleyrand, 10 octobre 1797; Hüffer, p. 393; Sybel, t. V, p. 124.

nous nous arrangeons avec vous, alors nous n'avons pas besoin de lui rien laisser prendre. »

Le rôle que Bonaparte prêtait à la Prusse était précisément celui que lui attribuait la cour de Vienne. La façon cavalière dont il lui proposait de rompre ces engagemens redoutables, entre le roi de Prusse et la République, donna à Cobenzl la plus haute idée de la liberté d'esprit et de la bonne éducation politique du général. Ce Corse, décidément, entendait les affaires. « Vous y engageriez-vous par un article secret, répliqua-t-il aussitôt, avec promesse formelle de faire cause commune avec nous contre lui, s'il voulait faire une acquisition quelconque en Allemagne? — Pourquoi pas? répondit Bonaparte. Je n'y vois aucune difficulté, si nous sommes d'accord sur tout le reste; mais, en cas contraire, il faudra bien que nous nous réunissions à lui. » Il ajouta même que, pour sa part, il préférait l'alliance autrichienne, mais qu'à Paris on se méfiait de la cour impériale : les retardemens de cette cour, son jeu de conférences et de protocoles font soupçonner l'idée qu'elle se prépare à la guerre; le roi de Prusse, au contraire, négocie avec chaleur. « Dans de pareilles circonstances, les journées deviennent des années; pour que la paix réussisse, il faut qu'elle se fasse sous huit jours. »

Cobenzl essaya encore une fois des récriminations : on ne se prête à rien, on exagère les prétentions, on ne tient nul compte de nos convenances, bien plus, on nous refuse ce qui nous a été solennellement promis! « Mais que voulez-vous donc en Italie? demanda Bonaparte. — Rien que ce que nous donnent les préliminaires. » Bonaparte demeura pensif. Cobenzl reprit : « Je n'ai jamais conçu pourquoi vous vous êtes tant opposé à ce que nous passions le Po. Je ne vois pas l'intérêt qu'y a la France. — Celui de vous empêcher d'être les maîtres de l'Italie. — C'est-à-dire que vous prétendez vouloir être nos amis... et vous ne voulez vous prêter à rien de ce qui peut nous convenir. — Mais encore une fois, qu'est-ce que vous pouvez désirer d'ultérieur en Italie? — Les trois Légations. — Oui, et Venise aussi! et Mantoue aussi! — Sans doute, et ce serait encore bien peu pour obtenir notre tolérance sur une partie de ce que vous voulez en Allemagne. — Nous sommes loin de compte, car je serais pendu à Paris si je vous donnais les Légations. — Et moi, je mériterais d'être mis dans une forteresse si je ne m'opposais pas à ce que vous ayez jamais Mayence, et quoi que ce soit de la rive gauche du Rhin. »

Ils disputaient, mais c'était sur le même terrain, et, par toutes ces feintes ils se rapprochaient cependant. Après cette escarmouche, ils firent une pause. Ils tombèrent d'accord que l'Empire

était une institution à ménager, et qu'il n'était de l'intérêt ni de la France ni de l'Autriche d'en faire une seconde Pologne. — « Vos prétentions sur une partie de la rive gauche du Rhin ne le prouvent guère, » fit observer Cobenzl. Sur ce, l'assaut recommença. « Le Rhin, déclara Bonaparte, est la limite naturelle de la France; c'est ce qui faisait l'ancienne Gaule, et tant que nous ne l'aurons pas, nous ne pourrons pas être bien liés avec vous. — Comment! non contens de ce que vous demandez de la rive gauche du Rhin et que nous ne pouvons pas accorder, vous pensez à l'occuper tout entière! C'est à quoi nous ne consentirons jamais. » Bonaparte savait désormais le moyen de les convertir : c'était de déchirer les traités de Bâle et de Berlin, et de recoudre ces traités en les retournant au profit de l'Autriche. « Nous ne vous demandons pas la rive gauche, dit-il; nous négocierons là-dessus à la paix de l'Empire. Songez que presque tous les princes de la rive gauche du Rhin ou se sont arrangés avec nous, ou ne demandent qu'à y procéder. — Et comment combineriez-vous ce projet chimérique avec ce que vous me disiez tout à l'heure sur les prétentions de la Prusse? — Nous nous engagerons à lui rendre ses provinces transrhénanes, et si cela ne lui suffit pas, nous lui ferons la guerre, conjointement avec vous. »

Bonaparte avait déclaré, un instant auparavant, que la République exigeait la rive gauche entière; il alléguait des motifs péremptoires et des droits irrévocables : la nature des choses et les *Commentaires* de César! Quelques minutes après, il renonçait à une partie de cette frontière immuable, et il avouait le faire par politique. Cobenzl pouvait-il le croire sincère? Que devait-il prendre au sérieux, la prétention sur le tout ou la renonciation à la partie? Il s'attacha à la renonciation partielle, parce qu'elle flattait ses préjugés, satisfaisait ses passions et offrait un joint à la triple combinaison qui formait le fond de ses instructions : abaisser la Prusse, obtenir plus de terres en Italie, sauver les apparences en Allemagne. Cobenzl et Bonaparte voulaient, l'un et l'autre, en finir; ils comprirent qu'ils n'arriveraient jamais à conclure que sur une équivoque. Vous aurez la rive gauche entière à la paix générale, dira Bonaparte au Directoire, contentez-vous pour le moment d'en obtenir la plus grande partie. — Vous consentez provisoirement un démembrement partiel de l'Empire, dira Cobenzl à son maître; mais, à la paix générale, vous pourrez, avec l'appui de vos co-états, revenir sur cette décision et sauver l'intégrité de l'Empire; si l'Empire cède, il en aura la responsabilité, vous serez indemnisé et la Prusse n'aura rien. Cette transaction, avec ses arrière-pensées, se dessina dès lors comme le seul accommodement possible, dans l'esprit des deux

négociateurs, et sans la définir encore ni l'avouer, ils en vinrent à parler des indemnités respectives. Ils discutèrent longtemps sur la ligne de l'Adige, les forteresses vénitiennes et les Légations. Bonaparte voulait les forteresses pour défendre la Cisalpine; Cobenzl voulait les Légations « pour défendre plus aisément le grand-duc de Toscane... et le pape! » Il était malaisé de s'occuper si longtemps d'indemnités, d'équilibre, de trocs, ruptures d'alliances, abandons de garanties, violations de traités, démembremens de républiques et autres opérations régaliennes, sans dire quelques mots de la Pologne et des belles acquisitions que l'Autriche s'y était procurées. Bonaparte n'y manqua pas, et même il s'y étendit. Cobenzl le laissa dire, puis, croyant le moment venu de faire au général républicain la leçon qu'il n'avait encore pu lui donner, il prit son plus noble accent de dignité officielle : « L'Autriche, déclara-t-il, ne s'est jamais prêtée qu'à regret à partager ce pays qui n'était nullement de sa convenance; c'est uniquement l'ouvrage de la Prusse, qui, seule, y a réellement gagné; mais à présent que la chose est faite et fondée sur des engagemens sacrés, il ne peut plus y avoir de changement à cet égard. » Bonaparte prit la déclaration pour ce qu'elle valait, et n'insista pas.

II

Le lendemain, 29 septembre, Bonaparte reçut un courrier de Rome : le pape semblait être à toute extrémité. Aussitôt, il se met en mesure. Si l'on fait un pape, il veut que ce soit un pape français, et, comme il disait, « un pape facile et un homme d'esprit ». Il veut surtout que ni l'Autriche ni Naples ne profitent de l'interrègne, et que si la guerre recommence, Rome soit assujettie : elle croulera d'elle-même, ensuite, comme la Sardaigne; on la détruira, ou l'on lui permettra de vivre selon les convenances de la République et selon la docilité de la curie. Il écrit à Joseph, qui représente la France à Rome, de « faire son possible » pour que, le pape mourant, « il y ait une révolution », et de le faire ostensiblement, de l'annoncer surtout et de le proclamer très haut : les cardinaux auront peur, ils capituleront et nommeront un bon pape. Si Naples montre quelque velléité de bouger, sous couleur de protéger le Saint-Siège, en réalité pour se nantir et prélever sa part d'un partage éventuel, on la menacera de l'écraser, et on lui insinuera en même temps que pour prix de sa sagesse, la République lui fera son lot. Il le mande à Canclaux, envoyé de la République à Naples. Il le laisse entendre à Gallo qu'il va voir à Udine, avant la conférence. Gallo s'em-

presse de tout raconter à Cobenzl, et celui-ci en conclut que Bonaparte, pour brasser cette révolution romaine, va chercher à traîner la négociation. L'intérêt de l'Autriche sera donc de la presser. C'était précisément l'effet que Bonaparte attendait de ses confidences à Gallo. La conférence officielle ne porta guère que sur les moyens de dénoncer l'armistice et sur le jour de la dénonciation. Puis l'on se sépara pour permettre à Bonaparte et à Cobenzl de reprendre, sans témoins et sans protocoles, la véritable négociation, l'affaire des échanges (1).

Bonaparte entra en matière avec le Rhin et le réclama tout entier : « C'est la limite naturelle de la France, et rien ne peut changer cette disposition de la nature. — Et la Baltique? riposta Cobenzl ; nous avons tout autant le droit de la prendre dans la nature et d'en faire notre limite. — Mais songez, reprit Bonaparte, revenant au fait, que nous sommes en possession de tout ce que nous voulons avoir et bien au delà. La paix que nous ferons est d'une espèce tout à fait nouvelle : elle ne consiste qu'en évacuations, au nord, au midi; partout il faut que nous rendions le prix de notre sang. Sans doute, poursuivit-il, je puis être battu, mais je me retirerai en échelons, et ce sera long. Voyez quelle suite de revers il me faudrait, et quel temps vous emploieriez pour avoir ce que, d'un trait de plume, vous pouvez acquérir. Et si je gagne une seule bataille, je pénètre de nouveau dans vos provinces allemandes, et nous voilà au point où nous en étions. » Cobenzl, essaya de rabattre ces « fanfaronnades » : « L'Autriche avait des armées, et la position des Français, au moment des préliminaires, était singulièrement scabreuse. — Ne croyez pas cela, répliqua Bonaparte. Je sais sur quoi vous comptiez; vous vous reposiez sur les masses que vous aviez formées; mais, croyez-en des gens qui sont maîtres passés en fait de masses et apprenez d'eux qu'elles ne sont jamais bonnes à rien. Ce ne sont pas les masses qui nous ont sauvés en France, ce sont nos places fortes et les fautes de la coalition. J'ai moi-même éprouvé à Paris avec quelle facilité 2000 hommes de bonnes troupes et quelques pièces d'artillerie culbutent la masse la plus formidable. » Cobenzl laissa tomber cette digression, et ils revinrent aux desseins de la République. Cobenzl mit en doute la portée et l'efficacité des prétendus engagemens du roi de Prusse : « Vos vues d'extension réuniront tout le monde contre vous, conclut-il. — Vous avez raison, répliqua Bonaparte, et peut-être que cela devrait être; mais, par la singularité des événemens du siècle, c'est lorsque nous étions faibles et hors d'état de nuire que tout le monde était réuni contre

(1) Lettres particulières de Cobenzl à Thugut, 30 septembre; Bonaparte au Directoire, 10 octobre 1797.

nous, et, à présent que nous sommes devenus tout autre chose, pareille réunion n'aura plus lieu. » Puis, par une association naturelle d'idées : « Voyez si vous ne pouvez pas prendre en Allemagne quelque arrangement qui faciliterait les choses; si Salzbourg, par exemple, ne pourrait pas vous convenir. — Qu'est-ce que Salzbourg, repartit Cobenzl, en comparaison de l'immensité de vos vues? Quand vous y ajouteriez encore un morceau de la Bavière, jusqu'à l'Inn, cela ferait à peine un dédommagement de nos possessions en Souabe que vous avez proposé de donner au duc de Modène. D'ailleurs nous ne voulons rien en Allemagne, l'empereur tient très fortement à son intégrité. » C'était se mettre loin de compte avec le Directoire. Bonaparte en avertit Cobenzl, qui se montra inébranlable. Alors Bonaparte : « Voyons, faites un projet; qu'est-ce que vous voulez en Italie? — Je vous ai déjà parlé de Venise et des Légations, répondit Cobenzl; si on y ajoutait encore le territoire jusqu'à l'Adda et Modène, peut-être pourrait-on s'arranger? — C'est tout bonnement huit millions d'habitans que vous demandez, s'écria Bonaparte. Ce projet est inexécutable. Vous ne pourriez pas en demander autant après la guerre la plus heureuse! » Au cours de l'entretien, ils touchèrent un mot des îles Ioniennes. Bonaparte déclara que la France se les attribuait : « La République française, dit-il, regarde la Méditerranée comme sa mer et veut y dominer. » Ce qui les amena à parler de la Russie. « Si j'avais cent mille paysans russes, s'écria Bonaparte, j'en ferais des soldats; je les organiserais, je déclarerais la guerre au souverain et je m'emparerais du trône. » On convint que l'on se retrouverait le lendemain et que Cobenzl apporterait un projet d'articles.

Rentré dans son cabinet, Cobenzl y fit de profitables réflexions sur la vanité de la diplomatie classique. « Il me paraît, écrivait-il mélancoliquement, que le système de Bonaparte est, dans ce moment-ci, de tourner contre nous... les armes que nous avons voulu employer contre lui. » Au moins faudrait-il en profiter. Les affaires de Rome et les menaces de révolution soufflées par Bonaparte donnaient à penser à Cobenzl. « Il resterait à examiner s'il vaut mieux d'avoir un pape qui convienne aux Français que de s'exposer à n'en pas avoir du tout... » Français ou non, quel que fût ce pape, le plus opportun était, à tout événement et par provision, de le dépouiller des Légations, ne fût-ce que pour arracher ces beaux territoires à la contagion républicaine. Évidemment Bonaparte ne renoncerait, à aucun prix, à Mayence. La question se réduisait donc à ne capituler sur cet article qu'après avoir stipulé un bon prix et après avoir établi, en due forme, par de fermes protocoles, que l'empereur

« ne cédait qu'à toute extrémité et d'une manière extrêmement légale. » La bonne volonté de Bonaparte à exclure les Prussiens des bénéfices « rendait la chose plus facile » pour l'Autriche; Cobenzl jugeait, d'ailleurs, que cette facilité de Bonaparte dépassait la mesure des infidélités, consacrées dans l'usage des cours. On ne consent si aisément à rompre que des engagemens fort incertains. C'est sous l'impression de ces réflexions rassurantes qu'il rédigea son projet et aborda Bonaparte le 1er octobre (1).

Avant de sortir sa minute de son portefeuille, il essaya encore, par acquit de procédure, sinon de conscience, « de faire désister Bonaparte de ses prétentions sur Mayence et sur les pays décrétés par la République. » Bonaparte se refusant à rien céder, sur ce chapitre, et Cobenzl estimant qu'il avait fait une assez belle défense, ostensible et légale, de l'intégrité de l'empire, avança un « raisonnement » qu'il avait longuement médité. — « Si l'on veut, dit-il, tenter de rapprocher les différences d'opinion et de faire disparaître les obstacles qui s'opposent encore à la paix, il faut partir du principe suivant : la France donne à ce qu'elle veut acquérir une extension que l'Autriche n'a pu ni connaître, ni, par conséquent, stipuler dans les préliminaires. Cette extension concerne des pays qui ne sont pas une propriété de l'Autriche et que, par conséquent, elle ne peut pas céder. Mais, avec cela, pour que la France puisse les acquérir par la paix, elle a absolument besoin de l'adhésion de l'Autriche. Celle-ci n'étant pas obligée d'employer toutes ses forces pour la défense de l'Empire, peut, sans manquer à ses obligations, les retirer, en partie, en ne laissant que son contingent. Dès lors, il ne reste plus à l'Empire d'autre parti à prendre que de souscrire à ce qui aurait été arrêté entre l'Autriche et la France. » Ce serait pour l'Autriche « un nouveau sacrifice, des plus pénibles »; pour la France « un arrondissement des plus puissans »; « la seule voie de déterminer l'Autriche à y donner la main ne peut être, par conséquent, que de s'arranger avec elle pour augmenter ses indemnités. » Les lui attribuer en Allemagne, ce serait anéantir l'Empire, supprimer tout corps intermédiaire entre l'Autriche et la France; si les deux États veulent s'accorder, il faut qu'ils demeurent séparés. La conservation du corps germanique est un objet d'intérêt commun pour eux. Cette considération rejette les partages et indemnités sur l'Italie qui est « d'ailleurs bien plus susceptible de servir à cet usage. » La conclusion du « raisonnement » de Cobenzl, et le dernier des nombreux « par conséquent » dont il avait noué son discours, fut que l'Autriche réclamait : la ville de Venise, avec

(1) Lettre confidentielle de Cobenzl à Thugut, 2 octobre; Hüffer, p. 402 et suiv. *Correspondance de Napoléon*, t. XIX; campagnes d'Italie, p. 314.

toute la Terre ferme jusqu'à l'Adda, les trois Légations et le Modénois en compensation des Pays-Bas, de la Lombardie et des territoires de Souabe qui passeraient au duc de Modène, encore perdrait-elle au change. Bien entendu que le roi de Prusse « serait exclu de toute acquisition », et que l'on se réunirait contre lui s'il voulait exiger autre chose que la restitution de ses possessions de la rive gauche du Rhin. Bonaparte avait laissé parler Cobenzl, et quand ce fut fini : « Mais pourquoi, dit-il, ne demandez-vous pas aussi la Lombardie et toute l'Italie? » Cobenzl répliqua qu'il avait fait ses calculs. Bonaparte les contesta. Il disputa sur le nombre des habitans et sur la valeur des territoires en litige. Il objecta que l'Autriche trouvait son avantage à se débarrasser des Pays-Bas; à quoi Cobenzl répliqua que c'était un avantage plus grand encore pour la France de les acquérir. « L'Angleterre seule, dit Bonaparte, a intérêt à ce que vous les possédiez. — La Belgique, riposta Cobenzl, a une double valeur pour vous, puisqu'elle vous assujettit la Hollande et vous met en possession de bloquer l'Angleterre depuis la Baltique jusqu'au détroit de Gibraltar. — Mais, reprit Bonaparte, ce que vous voulez nous acheter si cher, la Prusse nous l'offre. — La Prusse, répliqua Cobenzl, n'est engagée qu'à vous le laisser prendre; mais cela ne suffit pas, car nous nous y opposons. » Cobenzl affirmait ici ce qu'il ne savait pas; le silence de Bonaparte lui prouva qu'il avait deviné juste et que la République n'était pas aussi sûre de la Prusse qu'elle le voulait faire croire. Alors il s'affermit : « L'empereur ne livrera point Mayence si la France ne lui livre pas Mantoue. Du reste, que la République renonce à Mayence et à la rive gauche du Rhin, et il signera sur l'heure. » Bonaparte réfléchit et reprit : « Nous sommes encore si loin l'un de l'autre, que je ne vois pas comment nous pouvons nous rapprocher. — Si tout ce que je vous dis aujourd'hui ne vous suffit pas, répondit Cobenzl, je ne vois effectivement aucun moyen de terminer. Quant à moi, j'ai vidé mon sac. »

Bonaparte demanda à connaître le projet que Cobenzl avait dressé. Il n'y était question de Mayence que dans les articles secrets : on réunirait un congrès pour la paix avec l'Empire; si ce congrès n'aboutissait pas, l'empereur retirerait ses troupes de Mayence : la place, n'étant plus en mesure de se défendre, tomberait inévitablement aux mains des Français. Bonaparte insista pour la remise préalable de la ville : « Je n'évacuerai pas une seule forteresse en Italie avant que Mayence ne soit remis aux troupes de la République. — Je ne signerai jamais la paix, répliqua Cobenzl, sans stipuler la prompte sortie des troupes françaises de tout ce qui doit revenir à l'empereur...

Pour remettre cette place aux troupes françaises, avant que la paix de l'Empire n'en ait stipulé la cession à la France, je puis vous donner ma parole d'honneur que l'empereur n'y consentira jamais, et que j'ai l'ordre de rompre plutôt que d'y donner la main. — Mais vous voulez bien que nous vous remettions Venise et toutes les places vénitiennes qui ne sont pas plus notre propriété que vous n'avez celle de Mayence. — La chose est entièrement différente; songez à quel titre nous sommes entrés dans Mayence et vous dans les places que vous citez... » Il n'y avait qu'un moyen d'accommoder l'honneur de l'empereur avec la cession d'une forteresse de l'Empire que ce prince avait mission de défendre, c'était d'augmenter la « composition » et de la proportionner à l'honneur impérial. On se remit donc à marchander, et faute de meilleures raisons, on argumenta, de part et d'autre, avec les sentimens et avec les principes. Cobenzl invoqua les devoirs de l'empereur envers ses co-États; Bonaparte appliqua aussitôt ce raisonnement à l'Italie : Venise avait accompli une révolution démocratique, elle devenait ainsi plus intéressante à la France, et la France, pour la donner, avait le droit, tout comme l'empereur au sujet de Mayence, d'exiger une compensation proportionnée. De guerre lasse, ils suspendirent l'entretien et allèrent rejoindre les autres plénipotentiaires qui se promenaient dans les jardins. Bonaparte répéta que la République ne ferait jamais la paix sans la rive gauche du Rhin ; Cobenzl répéta qu'il ne la ferait point sans l'intégrité de l'Empire. « Tout cela, finit par dire Bonaparte, s'arrangera au congrès, à Rastadt. » Il insinua l'expédient d'un malentendu volontaire, qui se prêterait à toutes les équivoques, dans les déclarations publiques, à toutes les collusions dans le secret. C'était ainsi seulement qu'en 1795 la République avait pu traiter, à Bâle, avec la Prusse; c'était ainsi, et pour les mêmes motifs, qu'elle allait traiter avec l'Autriche. Cobenzl y était résigné; toutefois il ne désespérait pas encore d'enlever les Légations. Bonaparte était décidé à ne pas les lui abandonner, mais il voyait très clairement que, sans de grandes acquisitions en Italie, l'Autriche ne transigerait pas, même secrètement et éventuellement, sur l'article du Rhin. Tout se ramenait à savoir jusqu'où il convenait de pousser les exigences en Allemagne et les concessions en Italie. Les instructions du Directoire rendaient la décision difficile, et le courrier que Bonaparte reçut alors n'était pas fait pour le tirer d'embarras.

C'étaient les lettres du Directoire et de Talleyrand, du 15 et du 17 septembre : tout garder, ne rien donner, en Italie, à l'Autriche qui ne voulait que des terres italiennes; exiger toute la rive gauche du Rhin, et n'accorder pour indemnité à l'Autriche que l'Istrie,

la Dalmatie et, au besoin, Salzbourg et Passau. Le Directoire refusait le contingent sarde de 10 000 hommes, demandé par Bonaparte, et il conseillait d'enrôler des Piémontais, aux frais des Cisalpins. Bottot, qui apportait ces dépêches, y ajouta ce commentaire : chasser les Autrichiens de l'Italie et y fonder partout des Républiques. « Qu'entendez-vous par cet ordre? lui demanda Bonaparte; par quels moyens le Directoire entend-il que je procède à cet ouvrage? » C'est un secret que le Directoire n'avait point révélé à Bottot. Ce confident demeura court, et Bonaparte mit fin à la conversation. Mais il retint Bottot au quartier général, et lui donna toute latitude d'observer les dispositions de l'armée. Il l'invita même à un grand dîner où il l'interpella rudement, rappelant tous ses griefs contre le Directoire et taxant ce conseil de la plus noire ingratitude à son égard. Bottot ravalé de la sorte, Bonaparte tint compte néanmoins de l'avertissement et prit ses précautions.

Il écrit à Talleyrand, le 1er octobre, qu'il va se mettre en état de recommencer la campagne; qu'il va organiser, en vue de cette campagne, la nouvelle république de Venise ; que cette république doit fournir 25 millions; que l'armée du Rhin doit marcher en même temps que l'armée d'Italie, mais qu'il n'y compte qu'à demi; puis il se plaint de sa santé : « Je puis à peine monter à cheval. J'ai besoin de deux ans de repos. » Ces préparatifs seront son dernier service rendu à la patrie ! Il demande qu'on le remplace, et dans le gouvernement de l'Italie, et dans la négociation de la paix, et dans le commandement des troupes : — « Il faut, pour l'Italie, une commission de publicistes, pour la paix, des plénipotentiaires, pour l'armée, un général en chef ayant la confiance du Directoire; six personnes au moins; car, ajoute-t-il, avec une superbe et une ironie que l'obséquiosité du Directoire envers lui pouvait seule égaler, « je ne connais personne qui puisse me remplacer dans l'ensemble de ces trois missions. » Ainsi Venise paierait la guerre, si elle ne payait pas la paix. Bonaparte endoctrina, à toutes fins, les aveugles représentans de cette république. Venise prenait, dans les grandes combinaisons européennes, la suite des affaires de la Pologne. Bonaparte la traita, de la révolution jusques au partage, comme Lucchesini avait traité naguère les « patriotes » polonais, et comme le Russe Sievers avait traité les « confédérés »de Targowitz. Il avait près de lui, pour organiser la constitution indépendante de Venise « épurée » et régénérée, un Dandolo, rien des anciens doges, petit-fils de juif converti, assez bon chimiste, — homme éclairé, comme on disait alors, « homme de progrès », comme on dit aujourd'hui, — que sa naissance, sa condition, ses études, ses ambitions avaient jeté dans

le parti de la République française. Dandolo se prêta à tout : il n'avait qu'à s'abandonner à ses propres illusions pour servir les calculs de Bonaparte. Des ordres de départ, très ostensibles, furent donnés aux troupes. Les cantonnemens prirent un aspect belliqueux ; il semblait que l'armistice dût être rompu d'une heure à l'autre, et que la marche sur Vienne allait recommencer le lendemain. Bonaparte se dit que le clairvoyant Bottot ne manquerait pas d'en faire un rapport circonstancié au Directoire ; que les Autrichiens s'effraieraient, qu'ils craindraient, en laissant à Bonaparte le temps de démocratiser Venise, que cette proie ne leur échappât ; enfin l'armée serait prête à tout événement. La scène ainsi disposée, Bonaparte se rendit à Udine.

La conversation qui eut lieu, le 2 octobre, entre Cobenzl et lui, fut agitée. Toutefois Bonaparte ne s'emporta que pour se donner plus de mérite à céder, vers la fin du jour, ce qu'il avait refusé au commencement. Il redoutait, en effet, de recevoir de Paris de nouvelles instructions qui lui rendraient tout arrangement impossible. Il tenait à la paix. Il y tenait d'autant plus, qu'il venait d'apprendre la rupture des négociations entre la France et l'Angleterre. Il prévit que l'Autriche trouverait du côté des Anglais un encouragement à la résistance. Les entretiens se poursuivirent, le 3, le 4 et le 6 octobre, traversés de menaces de rupture et remplis par d'interminables discussions sur les limites, les forteresses, le chiffre des habitans, la richesse des terres, la qualité militaire des hommes. Bonaparte annonce qu'il va partir pour Venise et y établir la république. On raconte que le 20 octobre Venise et les Légations seront réunies à la Cisalpine. Le bruit se répand que Dandolo offre 90 millions et 18 000 hommes pour marcher sur Vienne. Un autre Vénitien, Zorzi, qui avait rencontré Joséphine dans la visite triomphale qu'elle avait faite à Venise, lui offre 1 million, et promet 500 000 livres à l'administrateur Haller s'ils veulent l'aider à sauver Venise. Ces propos, joints aux renseignemens militaires qui dénoncent de toutes parts la reprise des hostilités, font réfléchir les Autrichiens.

Sur ces entrefaites, arrivèrent les dépêches de Paris du 21 et du 23 septembre : — Le Directoire ordonne « d'attaquer l'Autriche par tous les moyens ; » il refuse de donner des villes, de se faire marchand de peuples. Bonaparte a dit, plus tard, qu'il hésita un instant sur la conduite à tenir, et que si le Directoire lui eût, ce jour-là, annoncé des renforts, il se serait peut-être laissé aller à l'ambition d'affranchir toute l'Italie ; mais, sans les renforts, c'eût été risquer de tout perdre en une seule bataille. Il ajourna à une autre campagne ce grand ouvrage et retourna, le 7 octobre, chez Cobenzl, résolu à conclure. Pressé jusqu'en ses derniers retranche-

mens. Cobenzl fit cette déclaration : « L'empereur ne s'opposera pas à la cession de toute la rive gauche du Rhin, s'il obtient Venise, les Légations et la ligne du Mincio, » c'est-à-dire Mantoue. Bonaparte invoqua ses instructions et refusa. Alors Cobenzl consentit à laisser subsister la ville de Venise à condition qu'elle ne serait pas réunie à la Cisalpine. Il renonça aux Légations, mais réclama la Terre ferme jusqu'à la ligne du Pô, et, en Allemagne, Salzbourg, avec la Bavière jusqu'à l'Inn. Bonaparte fit observer qu'enserrée de toutes parts dans les possessions autrichiennes, la ville de Venise tomberait infailliblement dans les mains de l'empereur; il offrit aux Autrichiens la ligne du Mincio, s'ils consentaient à la cession de toute la rive gauche du Rhin. Cobenzl repoussa la proposition. Ils convinrent enfin de se limiter, Bonaparte à une ligne qui laisserait, sur la rive gauche du Rhin, Cologne et les États prussiens en dehors de la frontière française et assurerait à la France le Palatinat, le pays de Trèves, Mayence Aix-la-Chapelle et Coblentz; en Italie, l'Autriche aurait Venise et la Terre ferme jusqu'au Pô et à l'Adige; le reste de la Terre ferme serait réuni à la Cisalpine. Il fut arrêté que les Autrichiens en référeraient à Vienne et que Bonaparte, en attendant la réponse, renoncerait à son voyage à Venise.

Rentré à Passeriano, il trouva la dépêche du Directoire du 29 septembre, plus comminatoire encore que les précédentes. Alors, dans une longue lettre adressée à Talleyrand, il résuma les raisons qu'il avait de traiter. Plaidant, en quelque sorte, contre lui-même, et oubliant qu'il avait écrit, le 19 septembre, que Venise était la ville d'Italie la plus digne de la liberté, il montre les Vénitiens incapables de s'organiser et de se défendre; les Italiens incapables de les aider, impuissans à se soutenir eux-mêmes : « Vous connaissez peu ces peuples-ci. Ils ne méritent pas que l'on fasse tuer 40 000 Français pour eux. Je vois par vos lettres que vous partez toujours d'une fausse hypothèse : vous vous imaginez que la liberté fait faire de grandes choses à un peuple mou, superstitieux, pantalon et lâche... Je n'ai pas à mon armée un seul Italien, hormis, je crois, 1 500 polissons, ramassés dans les rues, qui pillent et ne sont bons à rien... Un peu d'adresse, de dextérité, l'ascendant que j'ai pris, des exemples sévères donnent seuls à ces peuples un grand respect pour la nation et un intérêt, quoique extrêmement faible, pour la cause que nous défendons. » Les désastres de 1799, l'évacuation de l'Italie, au milieu des assassinats et des massacres; le découragement des partisans de la France, qui étaient une minorité, la révolte des ennemis de la France qui étaient la masse populaire, justifièrent trop cruellement ces prévisions.

Cobenzl avait demandé huit jours pour recevoir ses instructions; ce ne furent pas huit jours de repos pour lui. Bonaparte ne cessa de le harceler de toute façon, tant pour arracher, en détail, des concessions nouvelles, que pour obtenir la signature préalable d'un protocole qui fixât, au moins dans leurs lignes générales, les conditions de la paix. Son unique argument, mais très sincère de sa part, était qu'il avait dépassé les instructions du Directoire et que, du jour au lendemain, il pouvait recevoir de Paris des ordres absolus qui l'obligeraient à garantir la nouvelle république de Venise. Tout serait remis en question. Mais Cobenzl ne le croyait pas; il attribuait la hâte de Bonaparte à la crainte de voir l'Autriche renouer avec l'Angleterre, et il partait de là pour différer la signature, refuser tout engagement écrit et réclamer, de son côté, des avantages supplémentaires. Il s'ensuivit le 9 octobre une conversation des plus orageuses (1). C'était à Cobenzl de se rendre à Passeriano. A peine fut-il arrivé, que Bonaparte l'emmena dans le jardin. Il le pressa de signer, ajoutant que, le traité fait, il le porterait immédiatement à Paris. « Sa présence seule, dit-il, avec le crédit dont il jouissait, pouvait faire excuser une telle désobéissance aux ordres du gouvernement. » Mais, pour compenser l'avantage qu'aurait l'Autriche à tenir son traité et les risques que courrait Bonaparte en livrant Venise, Cobenzl devrait se contenter de la ligne de l'Adige, ou, s'il exigeait toujours la ligne du Mincio, consentir à la cession de toute la rive gauche du Rhin; il devait au moins reconnaître la « République cisrhénane », que Hoche essayait alors de fonder, à l'imitation de la Cisalpine. « Je rejetai avec indignation ces infâmes propositions, rapporte Cobenzl, et nous nous séparâmes en répétant réciproquement qu'il n'y avait que la guerre qui pût décider. » Cependant, après le dîner, le débat recommença. Bonaparte représenta les dangers de la guerre: Cobenzl n'en parut pas ému. Bonaparte déclara que le retard des Autrichiens jetterait le Directoire dans les bras de la Prusse; Cobenzl répliqua que, par contre-coup, la Russie tomberait dans les bras de l'Autriche : la partie demeurerait égale. Cependant tous ces assauts l'avaient ébranlé. Il réfléchit que Bonaparte disait peut-être la vérité; qu'il serait prudent de le prendre au mot; qu'on n'avait plus rien à gagner avec lui et qu'en mettant les choses au pire, l'empereur pourrait toujours refuser les ratifications. Il consentit à une réunion officielle pour préparer la rédaction des articles.

Ceux qui concernaient le Rhin et les indemnités de l'Autriche passèrent tant bien que mal. Cobenzl ne voulut pas stipuler, sans

(1) Cobenzl à Thugut, 10 octobre 1797; Hüffer, p. 400.

une nouvelle compensation en Italie, l'abandon d'une parcelle au delà de la ligne tracée le 7, qui laissait à l'Allemagne Cologne et les possessions prussiennes. Toutefois il était possible que, le roi de Prusse aidant, cette partie nord de la rive gauche fût cédée à la France, par l'Empire, lors de la paix générale. Cobenzl fit décider, en principe, que si la France obtenait un agrandissement en Allemagne, l'Autriche obtiendrait un accroissement équivalent. La discussion s'échauffa quand on vint aux îles Ioniennes. Gallo les demanda pour la cour de Naples, appuyé par Cobenzl, qui proposa de faire, au besoin, de ces îles une république indépendante. Bonaparte savait par l'exemple de la Pologne et par l'expérience qu'il venait lui-même de faire avec Venise, que ces reconnaissances de républiques ne sont que des préliminaires d'annexion. « Vous pourriez vous en emparer à volonté, » dit-il. Il ajouta que la conservation des îles lui était nécessaire pour se justifier auprès du Directoire. De part et d'autre, on se passionna. « Aucun débat, raconta Cobenzl, n'a été poussé aussi loin... La paix fut de nouveau rompue. » La négociation fut déclarée nulle, et Bonaparte fit insérer au protocole la dénonciation de l'armistice.

On se sépara, croyant tout brisé.

Mais, à la réflexion, les Autrichiens estimèrent que les îles Ioniennes ne valaient point les risques d'une campagne. Cobenzl offrit de renouer. Bonaparte y consentit. La conférence fut reprise, le protocole de rupture fut brûlé, le protocole d'entente remis sur la table. Cobenzl essaya de se faire payer sa condescendance par quelques positions militaires sur la rive droite de l'Adige; il obtint un lambeau de terre, à Legnano. Puis, ces « principes » posés, on esquissa les articles qui devaient contenir les fameuses équivoques, l'une à l'adresse de la Diète, l'autre à l'adresse des Conseils de Paris. Les articles patens ne parleraient ni de la cession partielle de la rive gauche du Rhin ni de la remise de Mayence aux Français; ils ne parleraient que d'un congrès qui se tiendrait à Rastadt, pour la pacification entre la France et l'Empire; la France ne céderait point Venise à l'empereur; elle « consentirait » à ce qu'il possédât, en toute souveraineté, cette ville et l'Istrie, la Dalmatie et la Terre ferme jusqu'à l'Adige. L'empereur consentirait, de son côté, à ce que la France possédât les îles Ioniennes, et il reconnaîtrait la République Cisalpine, qui posséderait avec la Lombardie, Mantoue, Modène et les Légations, la Terre ferme de Venise depuis l'Adige. Les articles secrets stipuleraient le consentement de l'Autriche à la cession partielle, par l'Empire, de la rive gauche du Rhin à la France, et la promesse de la France de procurer à l'empe-

reur Salzbourg et la Bavière jusqu'à l'Inn. Ces dispositions furent, non sans labeur, dressées en forme d'articles provisoires. Il était six heures du matin, le 10 octobre, quand la conférence fut levée.

Cobenzl, ayant pris son parti, aurait voulu signer sur l'heure; il redoutait tout d'un homme « aussi chicaneur et d'aussi mauvaise foi que Bonaparte ». Quant à sa propre bonne foi, il en donna la mesure dans son rapport à Thugut : — Il rougissait de soumettre à l'empereur un pareil traité, mais, ajoutait-il : « Nous ne faisons qu'une trêve par laquelle nous prenons plus aisément pied en Italie que par la campagne la plus heureuse; d'ailleurs l'arrangement des affaires d'Allemagne nous procurera vingt moyens pour un de recommencer la guerre, si nous voulons. » Il en sera de même de l'occupation de la Cisalpine par les Français : « La présence de ces troupes peut servir de prétexte pour les attaquer lorsque nous en trouverons le moment favorable. » Cependant Bonaparte adressait son *ultimatum*, à Talleyrand, sous forme d'apologie de sa conduite. Il exposait les avantages du traité; il énumérait encore une fois les motifs pour conclure ; il y ajouta la mort de Hoche et le mauvais plan d'opérations adopté pour l'armée du Rhin; enfin il insista sur l'envie de la paix « qu'a toute la république, envie qui se manifeste même dans les soldats. » Sans doute on sacrifie Venise, mais tout le parti patriote dans cette ville ne fait pas 300 hommes; on les recueillera dans la Cisalpine; leur désir de former une république ne vaut pas la mort de 10000 Français. Enfin la France pourra tourner toutes ses forces contre l'ennemi héréditaire : « La guerre avec l'Angleterre nous offrira un champ plus vaste, plus essentiel et plus beau d'activité. » L'annonce de sa retraite, de sa rentrée dans la vie civile, « le soc de Cincinnatus » forma la conclusion de cette missive, qui partit pour Paris accompagnée d'un billet hautain et moqueur sur le voyage du citoyen Bottot. Ce citoyen se chargea du courrier, reprit la poste et s'en alla rendre compte au Directoire de sa mission.

La paix n'était point encore signée ; Bonaparte estima que, sans en violer les conditions, il pouvait en compléter les avantages. Le 10 octobre, il consomma la réunion de la Valteline à la Cisalpine.

Cette affaire à terminer, les lettres à préparer pour le Directoire, les explications à combiner, les Vénitiens à tenir en haleine et en illusion jusqu'à la dernière heure, l'armée à disposer en vue d'une rupture; la double nécessité de se mettre en mesure politiquement pour imposer la paix à Paris, militairement, si Paris refusait la paix, pour recommencer la guerre avec l'Autriche; le calcul des chances dans cette grosse partie dont dépendait sa des-

tinée; l'incertitude entre un retour triomphal à Paris qui le ferait maître de la République, et une marche audacieuse sur Vienne où il pouvait, en une journée, perdre le fruit de tant de victoires; enfin la fatigue qu'il ressentait de tant d'efforts, de tant de soucis, d'une correspondance qui était déjà celle d'un chef d'État et dépassait par la variété des objets, le nombre des agens, l'urgence des affaires, celle de Frédéric au temps de sa plus grande activité; l'agitation de deux nuits d'insomnie après deux jours de travail acharné, avaient singulièrement énervé Bonaparte. Les Autrichiens s'aperçurent, lorsqu'il se rendit à Udine, le 11 octobre, à huit heures du soir, qu'il n'était pas aussi maître de lui qu'à son habitude. Il se montra plus impatient, plus impérieux, plus prolixe. Il s'attachait aux détails et s'emportait à la moindre contradiction. Un punch était servi sur la table. Les Autrichiens rapportent qu'il en but, coup sur coup, plusieurs verres qui surexcitèrent encore sa fièvre.

Il prétendit faire insérer dans le traité la réunion de la Valteline; il ne se contenta plus de la promesse faite par l'empereur d'évacuer Mayence et de retirer ses troupes d'Allemagne, il exigea la reconnaissance préalable et formelle par l'Autriche de la frontière rhénane que le traité attribuait éventuellement et secrètement à la France. Cette exigence, tant de fois élevée par lui, toujours repoussée par Cobenzl, trouva les Autrichiens inébranlables. Bonaparte s'exaspéra, il se répandit en menaces : « L'Empire est une vieille servante habituée à être violée par tout le monde! La constitution de l'Empire n'est qu'un prétexte pour repousser mes demandes! La victoire a toujours accompagné les armées françaises, elle les accompagnera toujours. On parle à la France en vainqueur alors qu'on est le vaincu. On a pris le pas sur moi. On me refuse l'alternative dans les signatures. Je m'estime plus haut que tous les rois, et je ne supporterai pas plus longtemps cette conduite à mon égard! Vous oubliez donc que vous négociez ici au milieu de mes grenadiers! » C'était l'enfance de l'art, pour des diplomates de profession, de se tenir impassibles durant cette tempête de paroles. Le calme des Autrichiens mit Bonaparte hors de lui; il griffonna son nom sur un protocole qu'il avait préparé, et sans attendre la signature des Autrichiens, il mit son chapeau et sortit. Dans l'un des mouvemens brusques qui accompagnaient son discours, il renversa un cabaret de porcelaine qui se brisa. Cet incident, qui tourna à la légende et fournit un beau symbole des négociations, passa presque inaperçu. Cobenzl se borne à écrire : « Il s'est comporté comme un fou. » Le fait est que les officiers qui attendaient Bonaparte dans la salle voisine eurent grand'peine à le calmer.

Le lendemain, il était apaisé. Il reçut le mieux du monde Gallo qui le vint voir; il consentit à retirer son projet de protocole; il protesta qu'il avait atteint le dernier terme de ses pouvoirs. Comme en s'expliquant davantage on ne pouvait plus que dissiper les malentendus sur lesquels reposait tout le compromis de la paix, on décida de ne plus tenir de conférence jusqu'au jour de la signature définitive. On s'occupa de part et d'autre à mettre en forme les projets de rédaction.

Le 13 octobre, Bourrienne, en entrant dans la chambre de Bonaparte, le matin à sept heures, lui dit que les montagnes étaient couvertes de neige. Bonaparte sauta à bas de son lit et courut à la fenêtre. « Avant la mi-octobre! dit-il. Quel pays! Allons, il faut faire la paix. » Il reçut une lettre d'Augereau, datée de Strasbourg le 8 octobre. Augereau faisait un tableau décourageant de l'armée du Rhin. Le 15, se promenant avec Marmont dans les jardins de Passeriano, Bonaparte lui dit : « Notre armée est belle, nombreuse et bien outillée, et je battrais infailliblement les Autrichiens; mais... la saison est avancée;... l'arrière-saison, dans un pays aussi âpre, rend la guerre offensive difficile. N'importe, tout pourrait être surmonté; mais l'obstacle invincible à des succès durables, c'est le choix d'Augereau pour commander l'armée du Rhin... Comprenez-vous la stupidité du gouvernement d'avoir mis 120 000 hommes sous les ordres d'un général pareil?... Une fois enfoncés en Allemagne et arrivés aux portes de Vienne et l'armée du Rhin battue, nous aurions à supporter tous les efforts de la monarchie autrichienne et à redouter l'énergique patriotisme des provinces conquises. A cause de tout cela, il faut faire la paix, c'est le seul parti à prendre. Nous aurions fait de grandes et belles choses ; mais, dans d'autres circonstances, nous nous dédommagerons. »

Le 16, le courrier attendu par les Autrichiens arriva; le 17, Cobenzl se déclara prêt à signer, et l'on convint de le faire à Campo-Formio, qui se trouvait à égale distance d'Udine et de Passeriano. Les choses en étaient là quand Bonaparte fut averti par un courrier de Turin que le Directoire, se ravisant tout d'un coup, s'était décidé à ratifier le traité avec la Sardaigne, et que M. de Saint-Marsan allait se rendre au quartier général pour conférer sur les mesures militaires à prendre en commun. Bonaparte jugea que cette ratification se faisait trop tard; mais si le courrier du Directoire arrivait avant la signature du traité avec l'Autriche, une rupture pourrait s'ensuivre. Il donna l'ordre d'arrêter tous les

(1) Voir, sur cette conférence, Hüffer, p. 447 et suiv.; Rapports de Cobenzl, 14 et 19 octobre 1797. — Ranke, Hardenberg, I, p. 374; *Mémoires de Larevellière-Lépeaux*, t. II, p. 275.

courriers, sur toutes les routes, et de ne donner de chevaux à personne. Il fallut attendre, cependant, que les copistes eussent couché en belle écriture les expéditions. En attendant, Bonaparte emmena les Autrichiens chez lui. Le travail prit une partie de la soirée. A mesure que la nuit approchait, Bonaparte se montrait de plus aimable humeur. Il déploya toute la grâce de son esprit, toute la richesse de son imagination, et mit sous le charme les Autrichiens, qu'il avait naguère si fort malmenés. La nuit venue, il empêcha que l'on allumât les bougies et s'amusa à raconter des histoires de revenans. Enfin, à minuit, on apporta des lumières; le traité était prêt. Il fut signé chez Bonaparte, mais daté de Campo-Formio, le 17 octobre. A deux heures du matin, Monge, commissaire pour le choix des objets d'art et des manuscrits à transporter d'Italie en France, et le général Berthier partirent en poste pour Paris avec l'instrument de la paix. Bonaparte avait choisi à dessein, pour cette mission, un savant, ancien ministre de la Convention, républicain éprouvé, qu'il savait plein de confiance en sa vertu et plein d'admiration pour son génie. Avant de quitter Cobenzl, il s'excusa de la violence à laquelle il s'était un moment abandonné. « Je suis, lui dit-il, un soldat habitué à jouer ma vie tous les jours; je suis dans tout le feu de la jeunesse, je ne puis garder la mesure d'un diplomate accompli. » Ils s'embrassèrent. Ils devaient se revoir.

III

Cobenzl et Bonaparte, Bonaparte surtout, avaient beaucoup pris sur eux en signant ce traité. Ils comptaient cependant que leurs gouvernemens le ratifieraient, tout en le blâmant, parce que les peuples étaient, en Allemagne comme en France, excédés de la guerre. Il fallait, ne fût-ce que pour préparer une lutte nouvelle, accorder un répit aux hommes et leur donner l'illusion passagère de la paix.

L'empereur déclara que la paix de l'Empire se négocierait sur le fameux principe de l'intégrité de l'Allemagne. Thugut n'était dupe ni des déclarations qu'il faisait aux Allemands ni des engagemens qu'il prenait avec la France (1). Sa première impression fut celle de la colère. Il eut un bel accès d'indignation de cour et d'État. On allait traiter sans les Légations qui auraient assuré à l'Autriche l'hégémonie de l'Italie! On donnait la paix sans démembrer l'État pontifical! On se contentait de dépecer, à la polonaise, une république décrépite! Ce n'étaient point là des

(1) Sybel, t. V, p. 129 et suiv. — Hüffer, p. 463 et suiv. — Vivenot, *Corr. de Thugut*, lettres des 22-29 octobre; *id. Thugut, Clerfayt, Wurmser.*

morceaux d'empereur ni des pièces de taille à voiler la « honte » d'un pacte, même temporaire, avec les républicains, d'une cession, même partielle et éventuelle, de la rive gauche du Rhin ! Thugut « pleura amèrement »; il tira du musée des souverains, pour en inonder son visage, les larmes classiques de Marie-Thérèse sur le partage « inique, si inégal ! » Il maudit cette « paix qui allait, par son ignominie faire époque dans les fastes de l'Autriche. » « Jamais, écrivait-il en 1803, à Colloredo, on ne nous a laissé entrevoir aucune possibilité de paix que sous l'acceptation préalable de ces deux conditions » : rupture avec tous les alliés, cession de la rive gauche du Rhin, « conditions aussi funestes qu'avilissantes », et par lesquelles la monarchie achetait « le repos illusoire d'un moment au prix de sa gloire, au risque de sa ruine totale dans l'avenir. » Cependant il conseilla à son maître de ratifier l'ouvrage de Cobenzl. On gardait pied en Italie et l'on gagnait du temps. Thugut spéculait sur les difficultés du congrès, sur les dissensions des Allemands, sur un retour offensif de l'Angleterre, sur un changement de règne ou de politique en Russie, sur une révolte de la Hollande, sur l'incapacité du Directoire, sur l'anarchie en France, les rivalités des généraux, les conspirations des royalistes, enfin l'heureux hasard d'une défaite qui jetterait Bonaparte à bas de son piédestal, ruinerait son prestige de théâtre, et le reléguerait à sa place, dans l'oubli de l'histoire, parmi les aventuriers sans lendemain et les escamoteurs de la victoire. Il discernait déjà les symptômes d'un retour prochain des choses.

A la nouvelle de la paix, Paul Ier s'était tout à coup souvenu que la Russie, signataire de la paix de Teschen, était garante de la constitution de l'Empire germanique, et il l'avait signifié à Berlin. En Angleterre Pitt trouvait à ses velléités pacifiques « de formidables obstacles. » Grenville demeurait un partisan inflexible de la guerre. Malmesbury revenait de Lille plus acharné que jamais à la lutte : « Je persiste, disait-il à Windham, dans mon idée de *bellum internecivum* à la France. » Comme entrée de jeu, à la partie nouvelle qui s'annonçait, les Anglais venaient d'anéantir, le 11 octobre, la flotte hollandaise. « La sécurité sans la paix vaut mieux que la paix sans la sécurité, » déclarait à Londres un homme d'État. Huit jours après la ratification du traité de Campo-Formio, la seconde coalition germait déjà (1).

(1) Sybel, t. V, p. 137-138. — Stanhope, *William Pitt*, trad. fr., t. III, p. 58; — *Journal de Malmesbury*.

IV

Le Directoire attendait avec une impatience extrême les courriers d'Italie. Les Directeurs ne se faisaient point d'illusion sur la capacité d'Augereau et sur les effets d'une campagne d'hiver dirigée par lui en Allemagne. La Prusse se dérobait toujours aux avances. Frédéric-Guillaume s'était assuré des compensations pour le cas où la France garderait toute la rive gauche du Rhin; mais il préférait évidemment conserver ses possessions rhénanes, et voir les Français évacuer l'Empire. Il trouvait que la République faisait trop de conquêtes, qu'elle affectait trop ouvertement la dictature et que ses principes devenaient trop contagieux. « Sa façon d'agir envers ceux qu'elle a mis dans sa dépendance, écrivit ce roi, le 2 octobre, à son envoyé à Paris, n'est assurément pas encourageante pour des liaisons telles qu'elle me les a proposées, qui finiraient sans contredit et probablement d'après ses propres vues par me livrer entre ses mains. » Sandoz le déclara, le 7, à Talleyrand, qui manifesta la plus pénible déception : « Jamais, dit-il à Sandoz, nouvelle ne pouvait me contrarier et me chagriner davantage que celle-ci; je ne m'y attendais pas... Ainsi alliance et concert pour la guerre, tout est refusé! » Il ne restait plus au Directoire d'espoir qu'en Bonaparte. « Barras, mandait Sandoz le 25 octobre, a gagné un certain ascendant par son caractère et par ses liaisons d'amitié avec le général Bonaparte. Ce dernier est une puissance en Italie et un héros protecteur en France. »

Les Directeurs, Barras y compris, le redoutaient plus en France qu'en Italie. C'est pourquoi ils étaient décidés à le laisser en Italie, mais à ne l'y laisser que pour combattre. Ils lui enlèveraient les négociations dont ils redeviendraient les seuls maîtres; ils l'absorberaient dans la guerre, qui leur semblait impossible sans lui, mais par laquelle, avec lui, tout leur semblait possible. Ils le réduiraient ainsi au rôle qu'ils lui destinaient, celui d'une machine de guerre intelligente et invincible. A aucun prix ils ne lui laisseraient la double popularité de la victoire et de la paix : ce serait abdiquer en sa faveur. La guerre étant la condition nécessaire et la seule ressource de leur gouvernement, il fallait que la paix parût impraticable, même avec Bonaparte, même par Bonaparte, et que Bonaparte fût occupé, sans fin et sans répit, à vaincre des armées, à conquérir des provinces, à rançonner des peuples, à révolutionner des États, à détruire des monarchies et à fonder des républiques. Voilà le sens des mesures que prirent les Directeurs dans les premiers jours d'octobre. Le 10, Talleyrand écrivit à Bonaparte que la paix avec la Sardaigne était rati-

fiée, que Bonaparte aurait ses 10 000 Piémontais, qu'il recevrait 6 000 hommes pris à l'armée d'Allemagne, qu'Augereau avait l'ordre de se tenir prêt, et que le Directoire maintenait son *ultimatum* du 29 septembre; il invitait Bonaparte à ne rien donner aux Napolitains, à révolutionner Rome, à garder Ancône, avec des côtes. « Le Directoire, ajoutait-il, n'entend abandonner à l'Autriche que l'Istrie et la Dalmatie; encore ne les cède-t-il qu'avec le plus grand regret. Si, pour continuer la guerre, Bonaparte manque de troupes, il pourra, aux frais des Cisalpins, enrôler des Suisses : c'est une mesure « inusitée depuis la Révolution », mais le Directoire n'y voit point d'inconvénient.

Le 21 octobre, le citoyen Bottot arriva à Paris, avec la lettre où Bonaparte annonçait, comme imminente, la signature de la paix, renouvelait ses offres de démission et sollicitait lui-même le démembrement de ses pouvoirs. Les Directeurs avaient à la fois trop besoin de lui et trop peur de lui pour ne point saisir au vol l'occasion qu'il leur présentait. Ils écrivirent sur-le-champ une grande dépêche au général. — Ils regrettent, disent-ils, que la démarche de Bottot n'ait pas entièrement effacé les impressions fâcheuses de Bonaparte : le Directoire conserve en lui toute confiance; aussi confirme-t-il ses précédentes instructions; il offre ainsi ample matière à l'esprit d'entreprise du général. L'expulsion des Autrichiens de l'Italie n'est qu'une étape dans la carrière que le Directoire lui ouvre. « Il reste un grand objet... : c'est l'état de la Turquie. Vous êtes placé assez près de la Grèce pour savoir à quoi vous en tenir sur la situation de cette puissance. Si elle ne veut pas être une alliée utile et effective de la République, si son sort est d'être envahie par des voisins qui la convoitent, il ne faut pas qu'il en soit de ce partage comme de celui de la Pologne. Vous entendez aisément quels sont les intérêts et les vues possibles de la République française. Il faut songer à l'avenir et au commerce du Levant. Dans cette vue, outre les îles et les ports de l'Albanie vénitienne, il faudra ménager à Ancône un établissement un peu arrondi... Quant à l'île de Malte, vous avez déjà reçu les ordres de prendre toutes les mesures que vous croiriez nécessaires pour qu'elle n'appartînt pas à qui que ce fût qu'à la France. » Tant et de si grandes affaires occuperont assez Bonaparte. Aussi le Directoire le décharge-t-il des négociations avec l'Autriche, dans le cas où la guerre recommencerait. Bonaparte demande des publicistes, pour organiser l'Italie : le Directoire en enverra, et des plus distingués, des plus neufs et à la dernière mode : à défaut de Sieyès, Benjamin Constant. Enfin les Directeurs le félicitent de ses nobles considérations sur la pente trop forte des esprits vers le gouvernement militaire. « Rien de plus sain que la maxime

Cedant arma togæ pour le maintien des républiques! » Le désaveu était formel et l'ironie lourde. Les Directeurs en eurent-ils le sentiment? Barras l'eut à coup sûr et il chargea Bottot de corriger à la fois et d'adoucir les nuances de la missive officielle. Bottot tailla sa plus officieuse plume et écrivit, le 22 octobre, à Bonaparte : « Les derniers momens de mon séjour à Passeriano avaient profondément affligé mon cœur. De cruelles idées m'ont accompagné jusqu'aux portes du Directoire; mais qu'elles se sont dissipées bien agréablement lorsque je l'ai retrouvé tel que je l'avais peint, plein de tendresse pour votre personne!... Que la cruelle lettre dont vous m'aviez chargé contrastait avec ces doux épanchemens de l'amitié!... Peut-être le Directoire ne voit-il pas toujours aussi juste que vous dans les affaires; mais avec quelle docilité républicaine il a reçu vos observations!... Les cœurs sont purs et sans tache... ils ont besoin d'instruction : c'est de vous qu'ils l'attendent. » Une telle lettre, suivant, à vingt-quatre heures près, des injonctions aussi péremptoires, révélait des trésors de palinodie. L'événement montra bientôt jusqu'où pouvait aller la *docilité républicaine* des Directeurs.

Dans la nuit du 25 au 26 octobre, Monge et Berthier arrivèrent au Luxembourg. Larevellière-Lépeaux, alors président du Directoire, les reçut aussitôt. Ils lui remirent le traité et la lettre de Bonaparte du 18 octobre. L'une et l'autre, le traité surtout, « excitèrent grandement le mécontentement » de Larevellière, et il le marqua. Monge et Berthier défendirent le traité et s'employèrent « en excuses pour Bonaparte ». Larevellière fit prévenir ses collègues qui s'assemblèrent immédiatement. La séance dura près de quatre heures. Les Directeurs s'accordèrent pour blâmer les avantages faits à l'Autriche, et qui dépassaient leur *ultimatum*. Larevellière déclara le traité « non seulement impolitique, mais odieux », à cause du démembrement de Venise. « J'aurais voulu cent fois le rejeter, si les circonstances l'eussent permis, a dit Reubell; mais il fallait chicaner à éternité ou se battre jusqu'à extinction. » Chicaner était son génie, mais se battre à extinction n'était pas dans les goûts des Français qui aspiraient à la tranquillité et à la fin de la Révolution : ils ne se résoudraient point à continuer la guerre pour le seul intérêt de l'Italie et la gloire d'unir Venise à la République cisalpine après l'avoir démocratisée. En cas de désastre, les Directeurs eussent encouru une écrasante responsabilité. Ils ne voulaient point l'assumer. Leur principal objet étant de garder le pouvoir et la nation réclamant la paix, ils devaient, bon gré mal gré, paraître s'y prêter. « Si le Directoire eût refusé sa ratification, rapporte Larevellière, il était perdu dans l'opinion »; il se serait brouillé avec la nouvelle majorité

des Conseils, « tout aussi malintentionnée que l'avaient été les Clichyens. » Ils n'auraient obtenu ni hommes ni argent (1).

Reubell et Merlin demeurèrent jusqu'à la fin récalcitrans. Barras, Larevellière et François formèrent une majorité en faveur de la ratification. Tous s'accordèrent pour donner à Bonaparte un avertissement. Ils crurent habile de le prendre au mot et de l'envelopper dans son propre filet. « Concentrons, disait-il lui-même, toute notre activité du côté de la marine et de l'Angleterre. Cela fait, l'Europe est à nos pieds. » Telle avait été sa principale raison d'État pour traiter avec l'Autriche : à lui de se justifier et de mettre l'Europe aux pieds du Directoire, en envahissant l'Angleterre et en écrivant ainsi le dernier chapitre du fameux dessein de 1793, celui pour lequel tout l'ouvrage était conçu et sans lequel le reste de l'ouvrage serait vain. Cette guerre-là d'ailleurs serait populaire, et par cette guerre-là la paix continentale serait indéfiniment remise en question. Le roué Barras proposa cette combinaison. Larevellière la soutint. Les autres la goûtèrent moins, s'expliquant mal ce moyen trop subtil de paralyser un rival, en lui livrant toutes les destinées de la République. Séance tenante, les Directeurs prirent cet arrêté, daté du 5 brumaire (26 octobre) : « Il se rassemblera, sans délai, sur les côtes de l'Océan, une armée qui prendra le nom d'armée d'Angleterre. Le citoyen général Bonaparte est nommé général en chef de cette armée. » Cela fait, ils ratifièrent les articles secrets de Campo-Formio, préparèrent la communication aux Conseils des articles patens et rédigèrent une proclamation aux Français :

« Vous apprendrez avec plaisir que plusieurs millions d'hommes sont rendus à la liberté et que la nation française est la bienfaitrice des peuples... La paix du continent sera bientôt assise sur des bases inébranlables. Il ne nous reste plus qu'à punir de sa perfidie le cabinet de Londres, qui aveugle encore les cours, au point d'en faire les esclaves de sa tyrannie maritime. C'est à Londres qu'on fabrique les malheurs de l'Europe; c'est là qu'il faut les terminer... Gardez-vous bien de déposer les armes... Sans doute, le Directoire vient de signer pour vous une paix glorieuse; mais, pour jouir de ses douceurs, il faut achever votre ouvrage; assurer l'exécution des articles conclus entre la France et l'empereur, décider promptement ceux à conclure avec l'Empire, couronner enfin vos exploits par une invasion dans l'île où vos aïeux portèrent l'esclavage sous Guillaume le Conquérant, et y reporter, au contraire, le génie de la liberté ... »

Dès le matin du 26, la nouvelle de la paix se répandit dans

(1) *Mémoires de Larevellière-Lépeaux*, t. II, p. 271 et suiv. — Conversations recueillies par Sandoz. Bailleu, I, p. 155 et suiv. Rapports du 28 octobre 1797.

Paris. « 18 fructidor, voilà ton heureux résultat! » s'écriait un officieux du Directoire. La joie déborda partout. Les couloirs du Conseil des Cinq-Cents se remplirent d'une foule enthousiaste. Le messager d'État qui apportait la lettre des Directeurs fut accueilli par les cris de : Vive la République! Jean Debry acclama la paix d'Italie, et proféra l'anathème contre les Anglais. Ce fut un triomphe pour Bonaparte. Les Directeurs réfléchirent au péril qu'il y aurait pour eux à le faire revenir immédiatement à Paris. Ils cherchèrent un détour et, avant qu'il présidât aux préparatifs de la descente en Angleterre, ils l'invitèrent à se rendre sans délai à Rastadt, pour y compléter Campo-Formio par la conclusion de la paix avec l'Empire. Talleyrand joignit ce billet à la dépêche officielle : « Voilà donc la paix faite et une paix à la Bonaparte... Le Directoire est content, le public enchanté. Tout est au mieux. On aura peut-être quelques criailleries d'Italiens, mais cela est égal. Adieu, général pacificateur! Adieu : amitié, admiration, respect, reconnaissance, on ne sait où s'arrêter dans cette énumération. » Les Directeurs continuaient d'ouvrir l'avenue et de dresser la route à Bonaparte; mais ils devaient rester sur les bas-côtés, la pelle et le râteau à la main, le regardant passer. Talleyrand s'accommodait pour prendre place dans le cortège.

Illuminations, cantates, ovations dans les théâtres, Paris déploya toute sa mise en scène triomphale. Les Parisiens se voyaient débarrassés de l'Autriche; la Belgique était définitivement acquise; personne ne doutait que la rive gauche du Rhin ne fût bientôt cédée par l'Empire, grâce à la Prusse, sur laquelle on comptait, grâce surtout à Bonaparte par qui, dès lors, tout paraissait facile. Il n'y avait plus qu'un obstacle au bonheur du monde et au couronnement de la Révolution : l'Angleterre, éternelle rivale, éternelle ennemie, ouvrière infatigable de ruines, de complots, de guerres civiles et de coalitions. La joie se doubla d'une explosion de fureur, et les imaginations qui, depuis 1789, nourrissaient le même rêve de paradis terrestre, toujours déçu, toujours ajourné, s'acharnèrent contre ce dernier obstacle, comme elles s'étaient successivement acharnées contre la cour, contre la Gironde, contre Robespierre, contre les émigrés, contre la maison d'Autriche.

Le 1er novembre, le Directoire reçut solennellement les envoyés de Bonaparte. Talleyrand les présenta, avec un panégyrique du général. Monge et Berthier se répandirent en dithyrambes. « La gloire de l'armée d'Italie, s'écria Monge, retentit jusqu'au fond de la Haute-Égypte. Les Arabes du désert s'en entretiennent le soir sous leurs tentes. Une lueur de je ne sais quelle espérance s'est glissée dans l'âme des anciens Grecs. » Larevellière, pré-

sident et thuriféraire officiel du Directoire, se chargea de mettre un comble à ces adulations : « Génie puissant de la liberté, toi seul pouvais produire tant d'événemens inouïs, tant d'hommes extraordinaires... une armée d'Italie, un Bonaparte! Heureuse France... jouis du fruit de tes conquêtes!... Cependant, avant de te livrer totalement au repos, tourne tes regards vers l'Angleterre. » Alors « entraîné par le sentiment », Larevellière oublia la majesté directoriale, s'avança vers Monge et Berthier, les serra dans ses bras, au milieu d'une explosion universelle de larmes. Les musiques militaires éclatèrent en fanfares et l'on se sépara aux cris de : *Vive la grande nation! Vive Bonaparte! Vive la Constitution de l'an III!* Le lendemain, Sandoz écrivait à Berlin : « Dans un gouvernement pareil à celui-ci, le général Bonaparte peut prétendre à l'autorité. »

Les conseils délibéraient, en commissions et en séances secrètes, sur la ratification du traité. Aux Anciens, le vote eut lieu, dès le 30 octobre, sans discussion. Aux Cinq-Cents, il y eut quelque opposition. Ce n'était pas que Bonaparte manquât d'admirateurs, dans cette assemblée. Un certain Malibran, familier de Barras, proposa que le faubourg Saint-Marceau prît le nom de faubourg d'Italie, et que Bonaparte reçût un don de 300 000 livres, plus une rente de 50 000. « Bonaparte est au-dessus de cela ! » cria une voix, et l'on passa à l'ordre du jour. Mais Reubell avait des amis auxquels il avait confié son mécontentement : ils déclarèrent, comme lui, que le traité faisait la part trop large à la maison d'Autriche. Sieyès évoqua le monstre classique de la tragédie depuis 1790 : « le Comité autrichien. » Il ne raisonnait d'ailleurs qu'au seul point de vue des intérêts d'État : l'homme qui, en 1795, proposait au Comité de salut public de démembrer la Hollande et d'échanger, avec l'Autriche, la Bavière contre le Milanais et les Pays-Bas, ne pouvait s'élever avec beaucoup de conviction en faveur « des principes ». Il le fit néanmoins, parce que c'était alors son meilleur argument. « J'avais cru, dit-il, dans le Comité secret du 3 novembre, que le Directoire dicterait les conditions de la paix à l'Autriche, et je vois que le Directoire les a reçues de l'Autriche. Est-ce là le fruit de tant de travaux, de tant de gloire et de tant de sang? La cession de la ville de Venise au prince même qui a ourdi sa ruine est une atrocité dont la République française aura honte d'avoir été la complice. Ce n'est pas une paix que ce traité, c'est l'appel à une nouvelle guerre. » Il réclama la communication des articles secrets, où devaient se trouver les avantages de la République. Le Directoire refusa de les faire connaître. Les Montagnards protestèrent, mais, malgré leur clameurs, le conseil vota la ratification. « La grande réputation du général

Bonaparte commande le respect et le silence, » dit un observateur contemporain très bien informé, en résumant ses notes sur cette séance. C'est déjà tout l'esprit de l'an VIII, et des constitutions de l'Empire.

Bonaparte quitta Milan, le 16 novembre, et traversa Turin le 18. « Les avocats de Paris qu'on a mis au Directoire n'entendent rien au gouvernement, dit-il à Miot. Ce sont de petits esprits... Ils sont jaloux de moi, je le sais, et, malgré tout l'encens qu'ils me jettent au nez, je ne suis pas leur dupe... Ils se sont empressés de me nommer général de l'armée d'Angleterre pour me tirer de l'Italie où je suis le maître et plus souverain que général d'armée. Ils verront comment les choses iront quand je n'y serai plus... Ils mettront l'Italie en combustion et nous en feront chasser. Pour moi, mon cher Miot, je vous le déclare, je ne sais plus obéir. Mon parti est pris; si je ne puis être le maître, je quitterai la France. » Les journaux lui rapportent les critiques faites à son traité; il les subit avec impatience, et celle qui l'importune le plus, c'est d'avoir reçu la paix au lieu de l'imposer, de n'avoir ni poussé assez loin, ni frappé assez fort. Il s'est exposé, par calcul, à ces critiques; il ne s'y exposera plus.

Le traité de Campo-Formio par le caractère de la négociation qui l'a précédé, par la nature des transactions qui en forment le fond, se rattache aux traités de l'ancien régime : il est la suite directe des traités de partage de la Pologne; il est l'application par la République, au profit de la France et en faveur de l'émancipation graduelle de l'Italie, du système des compensations tourné naguère contre la France et pratiqué constamment par les cours de l'Europe. Mais, en même temps, ce traité se rattache à la politique napoléonienne; il noue le lien entre cette politique et celle de la Révolution; il est gros de guerres qui doivent entraîner ou l'assujettissement de l'Europe ou le recul de la France vers ses anciennes limites. L'extermination de l'Angleterre demeure la condition à la fois nécessaire et inexécutable de la paix. En 1801, en 1805, en 1807, en 1809, il faudra encore dire à la France victorieuse des Autrichiens, des Prussiens et des Russes : « Avant de te livrer au repos, France, tourne tes regards vers l'Angleterre! » Bonaparte, qui doit mener, à travers quinze ans de guerre, cette politique paradoxale, en discerne, dès 1797, les conséquences fatales et en prédit le dénouement. Il écrit, le 7 octobre, à Talleyrand ces mots révélateurs de sa destinée : « Ce que vous désireriez que je fisse, ce sont des miracles, et je n'en sais pas faire. »

ALBERT SOREL.

TRIOMPHE DE LA MORT

PREMIÈRE PARTIE

LE PASSÉ

I

Lorsque Hippolyte aperçut un groupe d'hommes qui, penchés sur le parapet, regardaient en bas dans la rue, elle poussa un cri et s'arrêta.

— Qu'est-il arrivé?

Elle avait eu un petit geste de frayeur, et sa main s'était appuyée involontairement sur le bras de George, comme pour le retenir.

George, après avoir examiné l'attitude de ces hommes, dit :

— Quelqu'un s'est sans doute jeté du haut de la terrasse.

Il dit encore :

— Veux-tu que nous revenions sur nos pas?

Elle eut une seconde d'hésitation, suspendue entre la curiosité et l'effroi ; puis elle répondit :

— Non ; continuons notre promenade.

Ils s'avancèrent le long du parapet jusqu'au bout de l'allée. Sans y prendre garde, Hippolyte accélérait le pas pour se rapprocher du groupe des curieux.

En cette après-midi de mars, le Pincio était presque désert. Des bruits rares mouraient dans l'atmosphère grise et assourdie.

— C'est bien cela, dit George. Quelqu'un s'est tué.

Ils firent halte dans le voisinage du rassemblement. Tous les spectateurs fixaient sur le pavé des regards très attentifs. C'étaient des ouvriers désœuvrés. Leurs physionomies diverses n'exprimaient ni compassion ni tristesse, et l'immobilité du regard donnait à leurs yeux une sorte de stupeur bestiale.

Un jeune drôle survint, pressé de voir. Mais l'arrivant ne s'était pas encore penché, que déjà un quidam, sur un ton indéfinissable où il y avait de la jubilation et de la raillerie, comme si cet homme eût été bien aise que personne ne pût plus jouir du spectacle, l'interpellait :

— Trop tard : on l'a emporté.

— Où?

— A Sainte-Marie-du-Peuple.

— Mort?

— Oui, mort.

Un autre individu, décharné et verdâtre, avec un large cache-nez de laine autour du cou, avança le buste en dehors; puis, s'ôtant la pipe de la bouche, il demanda tout haut :

— Qu'est-ce qui reste par terre?

Il avait la bouche tordue, déviée, couturée comme par une brûlure, convulsée comme par l'afflux intarissable d'une salive amère; et sa voix était si profonde qu'elle semblait sortir d'une caverne.

— Qu'est-ce qui reste par terre?

En bas, dans la rue, un charretier était accroupi au pied de la muraille. Pour mieux entendre sa réponse, les spectateurs firent silence et ne bougèrent plus. On n'apercevait sur le pavé qu'un peu de boue noirâtre.

— C'est du sang, répondit le charretier, sans se remettre debout; et, avec la pointe d'un bâton, il continuait à chercher quelque chose dans la fange sanglante.

— Et puis? demanda derechef l'homme à la pipe.

Le charretier se redressa; il tenait à la pointe de son bâton quelque chose qu'on ne distinguait pas d'en haut.

— Des cheveux.

— De quelle couleur?

— Blonds.

Dans l'espèce de précipice que formaient les hautes murailles, les voix avaient une résonance étrange.

— Allons-nous-en, George! supplia Hippolyte.

Troublée, un peu pâle, elle secouait par le bras son amant, qui restait penché hors du parapet, dans le voisinage du groupe, fasciné par cette scène atroce.

Ils s'éloignèrent silencieusement du lieu tragique. Tous deux étaient poursuivis par la pensée douloureuse de cette mort, et la tristesse se lisait sur leur visage.

George dit :

— Heureux les morts! Ils ne doutent plus!

— C'est vrai.

Un découragement sans bornes rendait leur voix lasse.

Elle baissa la tête et reprit, avec une amertume mêlée de regret :

— Pauvre amour!

— Quel amour? demanda George, absorbé.

— Le nôtre.

— Tu sens donc qu'il va finir?

— En moi, non.

— Alors, tu veux dire : en moi?

Une irritation mal contenue avait donné de l'aigreur à ses paroles. Il répéta en la regardant :

— Tu veux dire : en moi? Réponds.

Elle baissa de nouveau la tête, et se tut.

— Tu ne veux pas répondre? Tu sais bien que tu ne dirais pas la vérité.

Il y eut une pause, où tous deux éprouvèrent un indicible besoin de lire dans le cœur l'un de l'autre. Puis il poursuivit :

— C'est comme cela que commence l'agonie de l'amour. Tu n'en as pas encore conscience; mais moi, depuis que tu es revenue, je t'observe sans cesse, et chaque jour je découvre en toi un indice nouveau...

— Quel indice?

— Un indice fâcheux, Hippolyte... Quelle horrible chose d'aimer et d'avoir une clairvoyance qui ne faiblit jamais!

Elle secoua la tête d'un air de révolte, et se rembrunit. Cette fois encore, comme tant d'autres fois, une hostilité s'interposa entre les deux amans. Chacun se sentait blessé par l'injustice du soupçon, se révoltait intérieurement, avec cette colère sourde qui, de temps à autre, éclatait en paroles brutales et irréparables, en accusations graves, en récriminations absurdes. Une indicible fureur les saisissait de se torturer à l'envi, de se déchirer, de se martyriser le cœur.

Hippolyte se rembrunit, se ferma. Ses sourcils s'étaient froncés, sa bouche s'était serrée. George la regardait avec un irritant sourire.

— Oui, répéta-t-il, c'est ainsi que cela commence. — Et il souriait toujours de son mauvais sourire, la regardait toujour des

son regard aigu. — Tu sens au fond de ton âme une inquiétude, une sorte d'impatience vague que tu ne parviens pas à réprimer. Quand nous sommes ensemble, tu sens que, du fond de ton âme, s'élève contre moi quelque chose qui ressemble à une répugnance instinctive et que tu ne parviens pas à réprimer. Et alors tu deviens taciturne; et, pour m'adresser la parole, tu es obligée de faire un effort énorme; et tu comprends de travers ce que je te dis; et, sans le vouloir, tu mets de la dureté jusque dans une réponse insignifiante.

Elle ne fit pas même un geste pour l'interrompre. Blessé de ce mutisme, il continua; et ce qui l'y engageait, c'était, non pas seulement l'âpre fureur de tourmenter sa compagne, mais encore un certain goût désintéressé pour les investigations, rendu plus vif et plus littéraire par la culture. En effet, il tâchait toujours de s'exprimer avec la sûreté et l'exactitude démonstrative que lui avaient apprises les ouvrages des analystes; mais, dans les monologues, les formules par lesquelles il traduisait son examen intérieur exagéraient et altéraient l'état de conscience qui en était l'objet; et, dans les dialogues, la préoccupation d'être perspicace obscurcissait souvent la sincérité de son émotion et l'induisait en erreur sur les secrets motifs qu'il prétendait découvrir chez les autres. Son cerveau, encombré d'un amas d'observations psychologiques, personnelles ou recueillies dans les livres, finissait par confondre et par embrouiller toutes choses, en lui-même et hors de lui.

Il continua :

— Écoute; je ne te fais pas de reproche. Je sais bien que ce n'est pas ta faute. Chaque âme humaine ne porte en soi pour l'amour qu'une quantité déterminée de force sensitive. Il faut bien que cette quantité s'use avec le temps, comme toute autre chose; et, lorsqu'elle est usée, nul effort n'a le pouvoir d'empêcher que l'amour finisse. Or, il y a longtemps déjà que tu m'aimes, presque deux ans! C'est le 2 avril que tombe le second anniversaire de notre amour. Y as-tu pensé?

Elle hocha la tête. Il répéta, comme pour lui-même :

— Deux ans!

Ils s'approchèrent d'un banc et s'assirent. Hippolyte, en s'asseyant, avait l'air de succomber sous une lassitude écrasante. Un lourd carrosse noir, un carrosse de prélat, passa dans l'allée en faisant crier le sable; le son affaibli d'une trompe arriva de la voie Flaminienne; puis le silence reprit possession des bosquets voisins. Des gouttes de pluie, rares, tombaient.

— Il sera funèbre, ce second anniversaire, reprit-il, sans

pitié pour la taciturne. Cependant, il ne faut pas manquer de le célébrer. J'ai le goût des choses amères.

Hippolyte révéla sa peine dans un sourire douloureux; puis, avec une douceur imprévue :

— Pourquoi toutes ces méchantes paroles? dit-elle.

Et elle regarda George dans les yeux, longuement, profondément. Une indicible avidité de lire dans le cœur l'un de l'autre les saisit une seconde fois. Elle connaissait bien le mal horrible dont souffrait son amant; elle connaissait bien la cause obscure de tant d'acrimonie. Pour l'engager à parler, pour lui permettre de décharger son cœur, elle ajouta :

— Qu'as-tu?

Ce ton de bonté, auquel il ne s'attendait point, lui donna une sorte de confusion. Il comprit à cet accent qu'elle le devinait et qu'elle le plaignait, et il sentit grandir en lui la pitié pour lui-même. Une émotion profonde agita tout son être.

— Qu'as-tu? répéta Hippolyte en lui touchant la main, comme pour augmenter sensuellement la puissance de sa douceur.

— Ce que j'ai? répliqua-t-il. J'aime!

Ses paroles n'avaient plus rien d'agressif. En dévoilant sa plaie incurable, il ne songeait qu'à s'apittoyer sur son propre mal. Les vagues rancunes qui rampaient au fond de son esprit parurent se dissiper. Il reconnaissait l'injustice de tout ressentiment contre cette femme, parce qu'il reconnaissait un ordre supérieur de nécessités fatales. Non, sa misère ne provenait d'aucune créature humaine, elle provenait de l'essence même de la vie! Il avait à se plaindre, non pas de l'amante, mais de l'amour. L'amour, vers lequel tout son être tendait spontanément avec une impétuosité invincible, l'amour était de toutes les tristesses de ce monde la plus lamentable. Et, jusqu'à la mort peut-être, il était condamné à cette suprême tristesse.

Comme il se taisait, rêveur, Hippolyte demanda :

— Tu crois donc, George, que je ne t'aime point?

— Eh bien, oui, reprit-il, c'est vrai! je crois que tu m'aimes. Mais peux-tu me prouver que demain, que dans un mois, que dans un an, que toujours tu seras aussi heureuse d'être mienne? Peux-tu me prouver qu'aujourd'hui, qu'en ce moment même, tu es toute à moi? Qu'est-ce que je possède de toi?

— Tout.

— Rien ou presque rien. Et je ne possède pas ce que je voudrais posséder. Tu es pour moi une inconnue. Comme toute créature humaine, tu renfermes intérieurement un monde qui me reste impénétrable et dont nulle ardeur de passion ne m'ouvrira

l'accès. De tes sensations, de tes sentimens, de tes pensées, je ne connais qu'une minime partie. La parole est un signe imparfait. L'âme est incommunicable. Ton âme, tu n'as pas le pouvoir de me la donner. Même dans l'extase des ivresses, nous sommes deux, toujours deux, séparés, étrangers, solitaires de cœur. Je baise ton front; et sous ce front s'agite peut-être une pensée qui n'est pas pour moi. Je te parle; et une de mes phrases éveille peut-être dans ton esprit le souvenir d'un autre temps et non pas de mon amour. Un homme passe, il te regarde; et, dans ton esprit, ce petit fait engendre une émotion quelconque, que je ne suis pas capable de surprendre. J'ignore toujours si le moment présent ne s'éclaire pas pour toi d'un reflet de ta vie antérieure... Oh! cette vie, j'en ai une peur folle!... Je suis à tes côtés; je me sens envahi par le bonheur délicieux qui, à certaines heures, me vient de ta seule présence; je te caresse, je te parle, je t'écoute, je m'abandonne. Tout à coup, une pensée me glace. Si, sans m'en rendre compte, j'avais évoqué dans ta mémoire le fantôme d'une sensation éprouvée jadis, une mélancolie revenant des jours lointains?... Je ne saurai jamais te dire ma souffrance. Cette ardeur, qui me donnait le sentiment illusoire de je ne sais quelle communion entre toi et moi, s'éteint tout d'un coup. Tu te dérobes, tu t'éloignes, tu me deviens inaccessible. Et je reste seul, dans une épouvantable solitude. Dix, vingt mois d'intimité ne servent plus à rien. Tu me parais aussi étrangère qu'au temps où tu ne m'aimais pas encore. Je cesse de te caresser, je ne parle plus, je me ferme, j'évite toute manifestation extérieure, je redoute que le heurt le plus léger ne soulève du fond de ton esprit les sédimens obscurs qu'y a déposés la vie irrévocable. Et alors tombent sur nous ces longs silences angoissés où se consument inutilement et misérablement les énergies du cœur. Je te demande : « A quoi penses-tu? » Et tu me réponds : « A quoi penses-tu? » J'ignore ta pensée et tu ignores la mienne. De minute en minute, la séparation se creuse davantage, elle prend des profondeurs d'abîme. . . . . .

Hippolyte dit :

— Moi, je n'éprouve rien de tel. J'ai plus d'abandon. J'aime peut-être davantage.

Cette affirmation de supériorité blessa de nouveau le malade.

Hippolyte continua :

— Tu réfléchis trop. Tu notes trop ce que tu penses. J'ai peut-être moins d'attrait pour toi que n'en ont tes pensées, parce que tes pensées sont toujours diverses, toujours nouvelles, tandis que, moi, je n'ai plus rien de nouveau. Dans les premiers temps de ton amour, tu avais plus de spontanéité et moins de réflexion.

Tu n'avais pas encore pris goût aux choses amères ; tu étais plus prodigue de baisers que de paroles. Si, comme tu le dis, la parole est un signe imparfait, il ne faut point en abuser. Et tu en abuses, presque toujours d'une façon cruelle.

Elle se tut un instant ; puis, séduite à son tour par une phrase, cédant à la tentation de l'énoncer, elle ajouta :

— On ne dissèque que les cadavres.

Mais à peine l'eût-elle énoncée qu'elle s'en repentit. Cette phrase lui parut très vulgaire, peu féminine, pleine d'aigreur. Elle regretta de n'avoir pas gardé ce ton de faiblesse et d'indulgence qui, tout à l'heure, avait si fort ému son amant. Une fois encore elle avait manqué à sa résolution d'être pour lui la plus patiente et la plus douce des gardes-malades.

— Tu vois, dit-elle avec un accent qui exprimait son repentir ; c'est toi qui me gâtes.

Il sourit à peine. Tous deux comprenaient que, dans cette querelle, leur amour seul avait reçu les coups.

Le carrosse du prélat repassa au petit trot de ses deux chevaux noirs à longues queues. Dans l'atmosphère que la brume du crépuscule rendait de plus en plus livide, les arbres prenaient des apparences de spectres. Des nuages de plomb violacé enfumaient les hauteurs du Palatin et du Vatican. Une raie de lumière, jaune comme du soufre, droite comme une épée, venait raser le mont Mario, derrière les pointes aiguës des cyprès.

George pensait :

« M'aime-t-elle encore? Pourquoi s'irrite-t-elle si aisément? Peut-être sent-elle que je dis la vérité, ou, du moins, ce qui sera bientôt la vérité ! L'irritation est un symptôme... Mais une irritation sourde et continuelle n'existe-t-elle pas aussi au fond de moi-même?... Chez moi, je sais bien quelle en est la cause véritable. Je suis jaloux. De quoi?... De tout ! Des objets qui se reflètent dans ses yeux... »

Il la regarda. « Elle est très belle, aujourd'hui. Elle est pâle. Cela me plairait, de la voir toujours affligée, toujours malade. Quand elle reprend ses couleurs, il me semble que ce n'est plus elle. Quand elle rit, je ne puis me défendre d'un vague mouvement d'hostilité et presque de colère contre son rire. Pas toujours, cependant. »

Sa pensée se perdit dans l'ombre du crépuscule. Il nota fugitivement, entre l'aspect du soir et l'aspect de l'aimée, une intime correspondance, qui lui plut. Sous la pâleur de ce visage brun transparaissait comme un léger épanchement de violet ; et le petit ruban d'un jaune exquis, qu'elle portait autour du cou,

laissait à découvert la tache brune de deux grains de beauté.

« Elle est très belle. Son visage a presque toujours une expression profonde, significative, passionnée. Là réside le secret de son charme. Sa beauté ne me lasse jamais : sans cesse elle me suggère un nouveau rêve. Quels sont les élémens de cette beauté? Je ne saurais le dire. Matériellement, elle n'est pas belle. Quelquefois, quand je la regarde, il m'arrive d'éprouver la pénible surprise d'une désillusion. C'est qu'alors ses traits me sont apparus dans leur vérité physique, sans être transfigurés, sans être illuminés par la force d'une expression spirituelle. Elle possède cependant trois élémens divins de beauté : le front, les yeux, la bouche. Oui, divins. »

L'image du rire se représenta à sa pensée.

« Que me racontait-elle hier? Je ne sais plus quoi, un petit incident comique arrivé à Milan chez sa sœur pendant qu'elle y était... *Comme nous avons ri!*... Donc, loin de moi, elle pouvait *rire*, être joyeuse. Or j'ai gardé toutes ses lettres; et toutes ses lettres débordent de tristesse, de larmes, de regrets désespérés. »

Il sentit le coup d'une blessure, puis une inquiétude tumultueuse, comme s'il se fût trouvé en présence d'un fait grave et irréparable, mais encore mal éclairci. En lui survenait le phénomène ordinaire de l'exagération sentimentale par voie d'images associées. L'innocent éclat de rire se transformait en une hilarité incessante, de tous les jours, de toutes les heures, pendant toute la durée de l'absence. Hippolyte avait vécu joyeusement une vulgaire existence, avec des gens inconnus de lui, parmi les camarades de son beau-frère, dans un cercle d'admirateurs stupides. Ses lettres affligées n'étaient que des mensonges. Il se rappela avec précision ce passage d'une lettre : « *Ici, la vie est insupportable; les amis et les amies nous assiègent sans nous laisser une heure de tranquillité. Tu connais la cordialité milanaise...* » Et il eut dans l'esprit la vision nette d'Hippolyte entourée d'une foule bourgeoise de commis, d'avocats, de négocians : elle souriait à tous, elle tendait la main à tous, elle écoutait d'ineptes conversations, elle faisait d'insipides réponses, elle s'assimilait à cette vulgarité.

Alors s'abattit sur son cœur tout le poids de la souffrance endurée depuis deux ans à la pensée de la vie que vivait sa maîtresse et du milieu ignoré où elle passait les heures qu'elle ne pouvait point passer près de lui. « Que fait-elle? Qui voit-elle? A qui parle-t-elle? Comment se comporte-t-elle avec les personnes qu'elle connaît et dont elle partage la vie? » Éternelles questions sans réponse!

Il pensa avec angoisse :

« Chacune de ces personnes lui prend quelque chose et, par conséquent, me prend aussi quelque chose. Jamais je ne saurai quelle influence ces gens ont exercée sur elle, quelles émotions et quelles pensées ils ont éveillées en elle. Hippolyte a une beauté pleine de séductions, ce genre de beauté qui tourmente les hommes et suscite en eux le désir. Certes, parmi cette foule odieuse, on l'a désirée souvent. Et le désir d'un homme transparaît dans son regard, et le regard est libre, et la femme est sans défense contre le regard de l'homme qui la désire! Quelle peut être l'impression d'une femme qui se sent désirée? Certainement, elle ne reste pas impassible. Il doit se produire en elle un trouble, un émoi quelconque, quand ce ne serait que de la répugnance et du dégoût. Et voilà que le premier homme venu a le pouvoir de troubler la femme qui m'aime! En quoi consiste donc ma possession, à moi? »

Il souffrait beaucoup, parce que des images physiques illustraient son raisonnement intérieur.

« J'aime Hippolyte; je l'aime avec une passion que je jugerais indestructible, si je ne savais pas que tout amour humain doit finir. Je l'aime, et je n'imagine pas de voluptés plus profondes que celles qu'elle me donne. Plus d'une fois pourtant, à la vue d'une femme qui passait, j'ai été assailli d'un désir subit; plus d'une fois deux yeux féminins, entrevus quelque part à la dérobée, m'ont laissé dans l'âme comme un vague sillage de mélancolie; plus d'une fois j'ai rêvé à une femme rencontrée, à une femme aperçue dans un salon, à la maîtresse d'un ami. — Quelle peut être sa façon d'aimer? En quoi consiste son secret voluptueux? — Et, pendant quelque temps, cette femme m'a hanté l'esprit, non pas jusqu'à l'obsession, mais par intervalles et avec une longue persistance. Telle de ces images s'est même présentée soudain à mon esprit lorsque je tenais Hippolyte dans mes bras. Eh bien! pourquoi, elle aussi, en voyant passer un homme, n'aurait-elle pas été surprise par le désir? Si j'avais le don de lui regarder dans l'âme et si je voyais son âme traversée d'un tel désir, fût-il aussi fugitif que l'éclair, sans aucun doute je croirais ma maîtresse souillée d'une tache indélébile, et il me semblerait que je vais mourir de douleur. Cette preuve matérielle, je ne pourrai jamais l'avoir, parce que l'âme de ma maîtresse est invisible et impalpable; ce qui ne l'empêche pas d'être bien plus que le corps exposée aux violations. Mais l'analogie m'éclaire : la possibilité est certaine. Peut-être qu'en ce moment même ma maîtresse observe dans sa propre conscience une tache récente et voit cette tache se dilater sous son regard. »

Heurté par la douleur, il eut un grand sursaut. Hippolyte lui demanda, d'une voix douce :

— Qu'as-tu? A quoi pensais-tu?

Il répondit :

— A toi.

— En bien ou en mal?

— En mal.

Elle poussa un soupir et demanda encore :

— Veux-tu que nous nous en allions?

Il répondit :

— Allons-nous-en.

Ils se levèrent et reprirent le chemin qu'ils avaient déjà parcouru. Hippolyte dit, avec des larmes dans la voix, lentement :

— Quelle triste soirée, mon amour!

Et elle s'arrêta, comme pour recueillir et savourer la tristesse éparse dans le jour qui se mourait. Autour d'eux, maintenant, le Pincio était désert, plein de silence, plein d'une ombre violette où les bustes sur leurs gaines avaient une blancheur de monumens funéraires. En bas, la ville se couvrait de cendres. Des gouttes de pluie, rares, tombaient.

— Où iras-tu ce soir? Que feras-tu? demanda-t-elle.

Il répondit avec accablement :

— Ce que je ferai? Je n'en sais rien.

Ils souffraient, debout à côté l'un de l'autre; et, en même temps, ils pensaient avec terreur à une autre souffrance, bien connue et beaucoup plus cruelle, qui les attendait: ils prévoyaient l'horrible torture que les imaginations nocturnes causeraient à leur âme sans défense.

— Si tu veux, je resterai avec toi cette nuit, dit Hippolyte timidement.

George, dévoré au dedans par une sourde rancune, poussé par une envie furieuse d'être méchant et de se venger, répliqua :

— Non.

Mais son cœur protestait : « Rester loin d'elle cette nuit, tu ne le pourras pas; non, tu ne le pourras pas. » Et, en dépit des aveugles impulsions hostiles, le sentiment de cette impossibilité, la claire conscience de cette impossibilité absolue lui donna une sorte de frisson intérieur, un étrange frisson de fierté exaltante, à l'aspect de cette grande passion qui le possédait. Il se répéta à lui-même : « Cette nuit, *je ne pourrai pas* rester loin d'elle; non, je ne le pourrai pas... » Et il eut l'obscure sensation qu'une force étrangère le dominait. Un souffle tragique passa sur son esprit.

— George! s'écria Hippolyte en lui serrant le bras, effrayée.

Il tressaillit. Il reconnut le lieu où ils avaient fait halte pour regarder la tache sanglante laissée par le suicidé. Il dit :

— Tu as peur?

— Un peu, répondit-elle, toujours attachée à son bras.

Il se dégagea de cette étreinte, s'approcha du parapet, se pencha en avant. Déjà l'ombre avait envahi le fond de la rue; mais il crut distinguer la tache noirâtre sur les dalles, parce qu'il en avait encore l'image fraîche dans la mémoire. Les suggestions du crépuscule créèrent pour lui un vague fantôme de cadavre, une forme indécise de jeune homme blond, ensanglanté. « Qui était-il? Pourquoi s'est-il tué? » En ce fantôme, c'est lui-même qu'il vit mort. Des pensées très rapides, incohérentes, lui traversèrent le cerveau. Il revit, comme à la lueur d'un éclair, son pauvre oncle Démétrius, le frère cadet de son père, le consanguin suicidé : — un visage couvert d'un voile noir sur l'oreiller blanc; une main longue, pâle et pourtant très virile; un petit bénitier d'argent suspendu à la muraille par trois chaînettes et qui, de temps à autre, tintait au souffle du vent. « Si je me précipitais? Sauter en avant, tomber très vite... Perd-on conscience à travers l'espace? » Il imagina physiquement le heurt du corps contre la pierre et frissonna. Puis il ressentit par tous les membres une sorte de répulsion rude, angoissante, mêlée d'une étrange douceur. Ce qu'il avait maintenant dans l'esprit, c'étaient les délices de la nuit prochaine : — s'assoupir lentement dans la langueur; se réveiller avec une surabondance de tendresse mystérieusement accumulée durant le sommeil. Images et pensées se succédaient en lui avec une rapidité extraordinaire.

Lorsqu'il se retourna, ses yeux rencontrèrent ceux d'Hippolyte, fixés sur lui, dilatés, démesurément ouverts; et il crut y lire des choses qui accrurent son trouble. Il passa son bras sous celui de sa maîtresse, d'un geste affectueux qui lui était familier. Et elle serra bien fort ce bras contre son cœur. Tous deux éprouvaient un besoin subit de s'étreindre, de se fondre l'un dans l'autre, éperdument.

— On ferme! on ferme!

Le cri des gardiens résonnait sous les bosquets, dans le silence.

— On ferme!

Après le cri, le silence paraissait plus lugubre; et ces deux mots, vociférés à gorge déployée par des hommes qu'on ne voyait pas, causaient aux deux amans un heurt insupportable. Pour montrer qu'ils avaient entendu et qu'ils se disposaient à sortir, ils hâtèrent le pas. Mais, çà et là, dans les allées désertes, les voix s'obstinaient à répéter :

— On ferme!

— Maudits crieurs! s'exclama Hippolyte avec un mouvement d'impatience, exaspérée, hâtant le pas davantage encore.

La cloche de la Trinité-des-Monts sonna l'Angelus. Rome apparut, semblable à un immense nuage grisâtre et informe, qui raserait le sol. Déjà, dans les maisons voisines, quelques fenêtres rougeoyaient, agrandies par le brouillard. Des gouttes de pluie, rares, tombaient.

— Tu viendras chez moi cette nuit, n'est-ce pas? demanda George.

— Oui, oui, je viendrai.

— De bonne heure?

— Vers onze heures.

— Si tu ne venais pas, j'en mourrais.

— Je viendrai.

Ils se regardèrent dans les yeux; ils échangèrent une promesse enivrante.

George, vaincu par l'attendrissement, demanda :

— Tu me pardonnes?

Ils se regardèrent de nouveau, et leur regard était chargé de caresses.

Il dit, tout bas :

— Adorée!

Elle dit :

— Adieu! Jusqu'à onze heures, pense à moi!

— Adieu!

Au bas de la rue Grégorienne, ils se séparèrent. Elle descendit par la rue Capo-le-Case. Tandis qu'elle s'éloignait sur le trottoir humide et luisant du reflet des étalages, il la suivait du regard. « C'est cela. Elle me quitte, elle rentre dans une maison qui m'est inconnue, elle rentre dans la vie vulgaire, elle se dépouille de l'idéalité dont je la revêts, elle devient une autre femme, une femme quelconque. Je ne sais plus rien d'elle. Les nécessités grossières de la vie la prennent, l'envahissent, l'avilissent... »

La boutique d'un fleuriste lui envoya au visage un parfum de violettes, et son cœur se gonfla d'aspirations confuses. « Ah! pourquoi nous serait-il donc interdit de rendre notre existence conforme à notre rêve et de vivre pour toujours en nous seuls? »

II

Sur les dix heures du matin, George dormait encore d'un de ces sommeils profonds et réparateurs qui, dans la jeunesse,

suivent une nuit de volupté, lorsque son domestique entra pour le réveiller.

De fort mauvaise humeur, il cria en se retournant dans son lit :

— Je n'y suis pour personne. Laissez-moi tranquille !

Mais il entendit la voix du visiteur importun qui, de la chambre voisine, lui adressait une prière.

— Tu m'excuseras, George, d'avoir insisté. Il faut absolument que je te parle.

George reconnut la voix d'Alphonse Exili, et il n'en fut que plus ennuyé.

Cet Exili était un camarade de collège, garçon d'intelligence médiocre, qui, ruiné par le jeu et la débauche, était devenu une sorte d'aventurier à la chasse des picaillons. Il gardait encore les apparences d'un beau jeune homme, malgré sa figure dévastée par le vice; mais, dans la personne et dans les manières, il avait ce je ne sais quoi de rusé et d'ignoble que prennent les gens réduits à vivre d'expédiens et d'humiliations.

Il entra, attendit que le domestique fût sorti, prit un air bouleversé, et dit en mangeant la moitié des mots :

— Pardonne-moi, George, si cette fois encore j'ai recours à ton obligeance. Il faut que je paye une dette de jeu. Viens-moi en aide. C'est une petite affaire ; il ne s'agit que de 300 francs. Pardonne-moi !

— Tiens ! tu paies donc tes dettes de jeu ? demanda George. Cela m'étonne.

Il lui infligea cet outrage avec un sans-gêne parfait. N'ayant pas su rompre tout commerce avec cet écornifleur, il employait contre lui le mépris, comme d'autres se servent d'un bâton pour se garer d'un animal immonde.

Exili eut un sourire :

— Allons ! ne fais pas le méchant, pria-t-il, d'une voix suppliante, comme une femme. Tu me les donnes, ces 300 francs? Je te les rendrai demain, parole d'honneur !

George éclata de rire. Il tira la sonnette pour appeler le domestique. Le domestique vint.

— Cherchez le trousseau des petites clefs, là, dans les vêtemens qui sont sur le canapé.

Le domestique trouva les clefs.

— Ouvrez le second tiroir. Donnez-moi le grand portefeuille.

Le domestique donna le portefeuille.

— Bien. Allez.

Lorsque le domestique fut dehors, Exili, avec un sourire moitié timide et moitié convulsif, demanda :

— Ne pourrais-tu me donner 400 francs?

— Non. Voici. C'est la dernière fois. Va-t'en.

George, au lieu de lui mettre les billets dans la main, les déposa sur le rebord du lit. Exili sourit, les prit, les mit dans sa poche; puis, sur un ton ambigu où l'ironie se mêlait à l'adulation :

— Tu as un noble cœur! ajouta-t-il.

Il promena ses regards autour de la pièce :

— Tu as aussi une chambre à coucher délicieuse.

Il s'installa sur le canapé, se versa un petit verre de liqueur, remplit son porte-cigares.

— Et ta maîtresse d'à présent, comment l'appelles-tu? Ce n'est plus, je crois, celle de l'an passé?

— Va-t'en, Exili : je veux dormir.

— Quelle splendide créature! Les plus beaux yeux de Rome... Mais elle est absente, je suppose? Depuis quelques jours, je ne la rencontre plus. Elle doit être partie en voyage. Elle a une sœur à Milan, ce me semble?

Il se versa un autre petit verre et but d'un trait. Peut-être ne bavardait-il que pour se donner le temps de vider le flacon.

— Elle est séparée de son mari, n'est-ce pas? J'imagine que ses finances sont assez mal en point; et cependant elle est toujours habillée avec élégance. Il y a deux mois environ, je l'ai rencontrée rue du Babuino. Tu connais Monti, ton successeur probable?... Mais non, tu ne dois pas le connaître. C'est un riche propriétaire, un grand et gros garçon d'un blond fadasse. Justement, ce jour-là, il était à ses trousses dans la rue du Babuino. Tu sais, cela se voit au premier coup d'œil, quand un homme suit une femme... Et il a des sous, Monti!

Il prononça la dernière phrase avec un accent indéfinissable : un odieux accent d'envie et de cupidité. Puis il but pour la troisième fois, sans bruit.

— Tu dors, George?

Au lieu de répondre, George fit semblant de dormir. Il avait tout écouté, mais il craignait qu'à travers les couvertures Exili ne perçût les battemens de son cœur.

— George!

Il feignit de sursauter comme un homme qu'on réveille.

— Comment! Tu es toujours ici? Tu ne t'en vas pas?

— Je m'en vais, fit l'autre en s'approchant du lit. Mais regarde donc! Une épingle d'écaille!

Il se baissa pour la ramasser sur le tapis, l'examina curieusement, la posa sur le couvre-pied.

— Quel homme heureux! fit-il encore, sur le même ton ambigu. Et maintenant, au revoir. Mille remerciemens!

Il tendit la main; mais George laissa la sienne sous la couverture. Le bavard se dirigea vers la porte.

— Ton cognac est exquis: j'en prends encore un petit verre.

Il but et s'en alla. George, dans son lit, put savourer le poison à loisir.

III

Le second anniversaire tombait le 2 avril.

— Cette fois, dit Hippolyte, nous le célébrerons hors de Rome. Il faut passer une grande semaine d'amour, tout seuls, n'importe où, mais ailleurs qu'ici.

George demanda :

— Te rappelles-tu notre premier anniversaire, celui de l'an passé?

— Oui, je me rappelle...

— C'était un dimanche, le dimanche de Pâques...

— Et je suis venue chez toi dans la matinée, à dix heures...

— Et tu avais cette petite jaquette anglaise qui me plaisait tant! Tu avais apporté ton livre de messe...

— Oh! ce matin-là, je n'ai pas été à la messe...

— Tu étais si pressée...

— Mon départ de la maison avait été presque une fuite. Tu sais, les jours de fête, je ne m'appartiens pas une seconde. Et pourtant, j'avais trouvé le moyen de rester avec toi jusqu'à midi. Et nous avions du monde à déjeuner, ce matin-là!

— Puis, de toute la journée, nous n'avons pas pu nous revoir. Ce fut un triste anniversaire...

— C'est vrai!

— Et ce soleil!

— Et cette forêt de fleurs dans ta chambre!...

— Moi aussi, je m'étais échappé un moment, ce matin-là; j'avais acheté toute la place d'Espagne...

— Tu me jetais des poignées de feuilles de roses; tu m'avais mis une quantité de feuilles dans le cou, dans les manches... Tu te rappelles?

— Je me rappelle.

— Et puis, à la maison, en me déshabillant, j'ai tout retrouvé...

Elle sourit.

— Et, à mon retour, mon mari découvrit une de ces feuilles sur mon chapeau, dans le pli d'une dentelle!

— Tu me l'as raconté.

— Je ne sortis plus ce jour-là; je ne voulus plus sortir. Je repensais, je repensais... Oui, ce fut un triste anniversaire!

Après un intervalle de rêverie silencieuse, elle dit encore :

— Croyais-tu, dans ton cœur, que nous serions arrivés jusqu'à l'anniversaire suivant?

— Moi, non, répliqua-t-il.

— Et moi non plus.

George pensa : « Quel amour, que celui qui porte en soi le pressentiment de sa fin! » Il pensa ensuite au mari, sans haine et même avec une sorte de bienveillance compatissante. « Maintenant, elle est libre. Pourquoi suis-je donc plus inquiet qu'autrefois? Ce mari, c'était pour moi une sorte de garantie; je me le représentais comme un gardien qui préservait ma maîtresse de tout danger. Mais je m'illusionne peut-être; car, alors aussi, je souffrais beaucoup; seulement la souffrance passée semble toujours moins dure que la souffrance présente. » Il poursuivait ses propres réflexions et n'écoutait plus les paroles d'Hippolyte.

Hippolyte disait :

— Eh bien! où irons-nous? Il faut se décider. C'est demain le 1er avril. J'ai déjà dit à ma mère : « Tu sais, maman : un de ces jours, je vais en voyage. » Il faut que je la prépare; mais sois tranquille : j'inventerai pour elle un prétexte plausible.

Elle parlait gaiement; elle souriait. Et, dans le sourire qui éclaira la fin de la phrase, il crut découvrir le contentement instinctif qu'éprouve une femme lorsqu'elle combine quelque tromperie. La facilité avec laquelle Hippolyte réussissait à tromper sa mère lui déplut. Il repensa encore, et non sans regret, à la vigilance maritale : « Pourquoi souffrir si cruellement de cette liberté, puisqu'elle est au service de mon plaisir? Je ne sais ce que je donnerais pour me soustraire à mon idée fixe, à mes craintes qui l'offensent. Je l'aime et je l'offense; je l'aime et je la crois capable d'une action basse! »

Elle disait :

— Pourtant, il ne faudra pas que nous allions trop loin. Tu dois bien connaître un endroit paisible, solitaire, plein d'arbres, un peu étrange? Tivoli, non; Frascati, non.

— Prends le Bædeker, là, sur la table, et cherche.

— Cherchons ensemble.

Elle prit le livre rouge, s'agenouilla près du fauteuil où il était assis; et, avec des gestes gracieux, d'une grâce enfantine, elle se mit à feuilleter. Par momens, elle lisait quelques lignes à voix basse.

Il la regardait, séduit par la finesse de la nuque d'où les cheveux, relevés vers le sommet de la tête, se tordaient en une sorte de volute, noirs avec des reflets lumineux. Il regardait les deux petites taches brunes des grains de beauté, les jumeaux, voisins l'un de l'autre sur la pâleur du cou velouté auquel ils donnaient un charme ineffable. Il fit la remarque qu'elle ne portait point de boucles d'oreilles; et en effet, depuis deux ou trois jours, elle avait cessé de porter ses boucles de saphir. « Ne les aurait-elle point sacrifiées à un embarras d'argent? Qui sait si, dans son intérieur, elle n'est pas réduite à subir la gêne de dures nécessités quotidiennes? » Il se fit à lui-même une sorte de violence pour se contraindre à regarder en face son idée fixe, l'idée que voici : « Lorsqu'elle sera fatiguée de moi (et cela ne tardera guère), elle tombera aux mains de celui qui lui offrira une existence facile et qui, en échange d'un plaisir sensuel, l'affranchira du besoin. Cet homme pourrait bien être le négociant dont parlait Exili. Par dégoût des petites misères, elle triomphera de l'autre dégoût; elle s'adaptera. Peut-être aussi n'aura-t-elle à triompher d'aucune répugnance. »

Il se souvint de la maîtresse d'un de ses camarades, la comtesse Albertini. Cette femme, séparée de son mari, restée libre sans grandes ressources, était descendue progressivement jusqu'aux amours lucratives, avec assez d'adresse pour sauver les apparences. Il se souvint encore d'un second exemple, qui rendit plus probable à ses yeux la possibilité de ce qu'il craignait. Et, devant cette possibilité qui émergeait de l'avenir obscur, il éprouva une indicible douleur. — Désormais, ses appréhensions ne lui laisseraient plus de répit; tôt ou tard il était condamné à voir la chute de la créature qu'il avait placée si haut. La vie était pleine de semblables déchéances.

Elle disait, toute chagrine :

— Je ne trouve rien. Gubbio, Narni, Viterbe, Orvieto... Regarde le plan d'Orvieto : couvent de Saint-Pierre, couvent de Saint-Paul, couvent de Jésus, couvent de Saint-Bernardin, couvent de Saint-Louis, couvent de Saint-Dominique, couvent de Saint-François, couvent des Serviteurs de Marie...

Elle lisait sur un ton de cantilène, comme si elle eût récité une litanie. Tout à coup, elle éclata de rire, renversa la tête, offrit son beau front aux lèvres de son amant. Elle était dans une de ces minutes de bonté expansive qui lui donnaient un air de jeune fille.

— Que de couvens! que de couvens! Ce doit être un pays étrange! Veux-tu que nous allions à Orvieto?

George eut la sensation de recevoir sur l'âme une soudaine ondée de fraîcheur. Il s'abandonna avec gratitude à ce réconfort. Et, lorsqu'il pressa de ses lèvres le front d'Hippolyte, il y cueillit le souvenir de la cité guelfe, de la cité déserte qui s'abîme dans la muette adoration de son Dôme merveilleux.

— Orvieto ! Tu n'y es jamais allée ? Figure-toi, au sommet d'un rocher de tuf, sur une vallée mélancolique, une ville si parfaitement silencieuse qu'on la dirait sans habitans : fenêtres closes, ruelles grises où l'herbe croît ; un capucin qui traverse une place ; un évêque qui, devant un hôpital, descend d'un carrosse tout noir, avec un domestique décrépit à la portière ; une tour dans un ciel blanc, pluvieux ; une horloge qui sonne lentement les heures ; et, tout à coup, au fond d'une rue, un miracle : le Dôme !

Hippolyte dit, un peu songeuse, comme si elle avait eu dans les yeux la vision de cette cité du silence :

— Quelle paix !

— J'ai vu Orvieto en février, par un temps comme celui d'aujourd'hui, incertain : quelques gouttes de pluie, quelques rayons de soleil. Je n'y suis resté qu'un jour, et j'étais triste en partant : j'emportais avec moi la nostalgie de cette paix... Oh ! quelle paix ! Je n'avais pas d'autre compagnie que moi-même. Je faisais ce rêve : « Avoir une maîtresse ou, pour mieux dire, une sœur-amante qui serait pleine de dévotion ; venir ici, demeurer ici un mois, un long mois d'avril, d'un avril un peu pluvieux, cendré, mais tiède, avec des averses de soleil ; passer des heures et des heures dans la cathédrale, devant, autour ; aller cueillir des roses dans les jardins des couvens ; aller chez les religieuses acheter des confitures ; boire l'*Est-Est-Est* dans une petite tasse étrusque ; aimer beaucoup et dormir beaucoup, dans un lit moelleux, tout voilé de blanc, virginal... »

Ce rêve fit sourire Hippolyte de bonheur. Elle dit d'un air ingénu :

— Je suis dévote, moi ! Veux-tu m'emmener à Orvieto ?

Et, se pelotonnant toute aux pieds de l'aimé, elle lui prit les mains. Une immense douceur l'envahissait ; elle avait déjà l'avant-goût de ce repos, de ce loisir, de cette mélancolie.

— Raconte encore !

Il lui mit un baiser sur le front, longuement, avec une émotion chaste. Puis il la caressa longuement du regard.

— Tu as le front si beau ! dit-il avec un petit frisson.

En ce moment-là, l'Hippolyte réelle correspondait pour lui à la figure idéale qui vivait dans son cœur. Il la voyait bonne, tendre, soumise, respirant une noble et douce poésie. Selon la devise

qu'il lui avait donnée, elle était grave mais suave : — *gravis dum suavis.*

— Raconte encore, murmura-t-elle.

Une lumière adoucie entrait par le balcon. De temps à autre, on entendait un faible bruissement sur les vitres; et les gouttes de pluie avaient un clapotement étouffé.

IV

« Puisque nous avons déjà savouré en rêve l'essence du plaisir, puisque nous avons déjà goûté ce que nos sensations et nos sentimens auraient de plus rare et de plus délicat, je suis d'avis que nous renoncions à l'expérience du réel. N'allons pas à Orvieto. » Et il choisit un autre lieu : Albano-Laziale.

George ne connaissait ni Albano, ni Ariccia, ni le lac de Némi. Hippolyte, dans son enfance, était venue à Albano chez une tante, morte maintenant. Ce voyage aurait donc pour lui le charme de l'inconnu, et, pour elle, le mirage des lointains souvenirs. « Un nouveau spectacle de beauté ne semble-t-il pas renouveler et purifier l'amour? Les souvenirs de l'âge virginal n'embaument-ils pas le cœur d'un parfum toujours frais et bienfaisant? »

Ils décidèrent de partir le 2 avril, par le train de midi. Exacts au rendez-vous donné dans la gare, ils sentirent tous deux, en se retrouvant parmi la foule, une joie inquiète leur pénétrer l'âme.

— Ne va-t-on pas nous voir? Dis, ne va-t-on pas nous voir? demandait Hippolyte, moitié rieuse et moitié tremblante, parce qu'elle s'imaginait sentir tous les yeux fixés sur elle. Combien de temps encore avant le départ? Mon Dieu! comme j'ai peur!

Ils espéraient trouver dans le train un compartiment vide; mais, à leur grand regret, ils durent se résigner à avoir trois compagnons de voyage. George salua un monsieur et une dame.

— Qui est-ce? demanda Hippolyte en se penchant à l'oreille de son ami.

— Je te le dirai.

Elle examina le couple curieusement. Le monsieur était un vieillard à la longue barbe vénérable, au large crâne chauve et jaunâtre marqué sur le milieu d'une dépression profonde, d'une espèce d'ombilic énorme et difforme, pareil à l'empreinte que ferait un gros doigt pressé sur une matière molle. La dame, enveloppée d'un châle persan, laissait voir sous une sorte-d'abat-jour un visage émacié et méditatif; et, dans sa toilette, dans sa physionomie, on retrouvait quelque chose de la caricature anglaise d'une *blue-stocking*. Les yeux du vieillard, glauques, avaient

cependant une vivacité singulière; on aurait dit qu'une flamme intérieure les illuminait comme ceux d'un extatique. D'ailleurs il avait répondu au salut de George par un sourire très doux.

Hippolyte cherchait dans sa mémoire. Où donc pouvait-elle avoir rencontré ces deux personnes? Elle ne parvenait pas à préciser son souvenir; mais elle avait le sentiment confus que ces étranges figures de vieillards faisaient partie d'un de ses souvenirs d'amour.

— Qui est-ce? dis-moi, répéta-t-elle à l'oreille de George.

— Les Martlet : master Martlet et sa femme. Ils nous portent bonheur. Sais-tu où nous les avons rencontrés?

— Non; mais je suis sûre de les avoir vus quelque part.

— C'était à la chapelle de la rue Belsiana, le 2 avril, quand je t'ai connue...

— Oui, oui; je me rappelle!

Ses yeux rayonnèrent; le hasard lui parut merveilleux. Elle examina de nouveau les deux vieillards avec une sorte d'attendrissement.

— Quel bon augure!

Une mélancolie délicieuse l'envahissait. Elle appuya sa tête au dossier et repassa dans sa mémoire les choses d'autrefois. Elle revit la petite église de la rue Belsiana, mystérieuse, noyée dans une pénombre bleuâtre : — sur la tribune, dont la courbure ressemblait à celle d'un balcon, une couronne de jeunes filles; en bas, un groupe de musiciens avec leurs instrumens à cordes, debout devant des pupitres de sapin blanc; tout autour, dans les stalles de chêne, les auditeurs assis, peu nombreux, presque tous blancs ou chauves; au centre, le maître de chapelle qui battait la mesure. Un pieux parfum évaporé d'encens et de violettes se mélangeait à la musique de Sébastien Bach.

Vaincue par la suavité des souvenirs, elle se pencha encore vers son amant et murmura :

— Tu y repenses, toi aussi?

Elle aurait voulu lui communiquer son trouble, lui prouver qu'elle n'avait rien oublié, pas même les moindres circonstances de cet événement solennel. Lui, d'un geste furtif, prit la main d'Hippolyte sous les larges plis du manteau de voyage, et il la garda serrée dans la sienne. Tous deux éprouvaient dans l'âme un frémissement qui leur rappelait certaines sensations délicates des tout premiers jours. Et ils demeurèrent en cette attitude, pensifs, un peu extatiques, un peu engourdis par la chaleur, bercés par le mouvement égal et continu du train, avec, par instans, la vision fuyante d'un paysage verdâtre aperçu dans la brume à travers les

glaces de la portière. Le ciel s'était couvert; il pleuvait. Master Martlet somnolait dans un coin; mistress Martlet lisait une revue, le *Lyceum*. Le troisième voyageur dormait profondément, la toque rabattue sur les yeux.

« Lorsque le chœur perdait la mesure, master Martlet battait les temps avec énergie, comme le maître de chapelle. A un certain moment, tous les vieillards battaient les temps, envahis par la folie de la musique. Il y avait dans l'air un parfum évaporé d'encens et de violettes. » George s'abandonnait avec délices au remous capricieux de sa mémoire. « Aurais-je pu rêver pour mon amour un prélude plus étrange et plus poétique? On dirait un souvenir de quelque lecture romanesque; et, au contraire, c'est un souvenir de ma vie réelle. J'en garde les moindres détails présens aux yeux de l'âme. La poésie de ce commencement a répandu plus tard sur tout mon amour une ombre de rêve. » Dans l'engourdissement d'une légère torpeur, il s'attardait à certaines images confuses qui prenaient pour son esprit une sorte d'enchantement musical. « Quelques grains d'encens... Un petit bouquet de violettes... »

— Regarde comme master Martlet dort! lui dit tout bas Hippolyte. Aussi calme qu'un enfant!

Puis elle ajouta, souriante :

— Toi aussi, n'est-ce pas? tu as un peu sommeil. Il pleut toujours. Quel alanguissement étrange! Je sens mes paupières lourdes.

Et, les yeux mi-clos, elle le regarda d'entre ses longs cils.

George pensait : « Tout de suite, ses cils m'ont plu. Elle était au milieu de la chapelle, assise sur un siège à haut dossier. Son profil se dessinait sur la clarté pleuvant de la fenêtre. Lorsque les nuages se dissipèrent au dehors, la clarté s'aviva soudain. Elle fit un petit mouvement, et, dans la lumière, toute la longueur de ses cils m'apparut : une longueur prodigieuse! »

— Dis, pour arriver, faut-il beaucoup de temps encore? demanda Hippolyte.

Le sifflet de la locomotive annonçait l'approche d'une station.

— Je te parie, reprit-elle, que nous avons été plus loin qu'il ne fallait.

— Oh! non.

— Eh bien, informe-toi.

Une voix rauque criait le long des portières :

— Segni-Paliano.

George, un peu effaré, tendit la tête et demanda :

— C'est Albano?

— Non, monsieur; c'est Segni-Paliano, répondit l'homme avec

un sourire. Vous allez à Albano? Alors vous auriez dû descendre à la Cecchina.

Hippolyte partit d'un éclat de rire si fort que master et mistress Martlet la regardèrent avec stupéfaction. George partagea immédiatement cette hilarité contagieuse.

— Que faire?

— Avant tout, il faut descendre!

George tendit les valises à un homme de service, tandis qu'Hippolyte continuait à rire de son rire frais et alerte, réjouie de cette mésaventure dont elle avait pris tout de suite son parti. Master Martlet avait l'air de recevoir en pleine poitrine, avec une bénignité radieuse, cette ondée de jeunesse semblable à une ondée de soleil. Il salua de la tête Hippolyte qui, au fond du cœur, éprouvait un vague regret de descendre.

— Pauvre master Martlet! dit-elle sur un ton moitié grave et moitié badin, en suivant des yeux le train qui s'éloignait dans la campagne terne et solitaire. Cela me chagrine de le quitter. Sais-je si je le reverrai jamais?

Puis, se tournant vers George :

— Et maintenant?

Un employé de la station les renseigna :

— Le train pour la Cecchina passe à quatre heures et demie.

— Cela s'arrange, reprit Hippolyte. Il est deux heures et demie. Or, je te déclare que, à partir de ce moment, je prends la haute direction du voyage. Toi, tu te laisseras conduire. Allons, mon petit George, serre-toi bien contre moi, fais bien attention de ne pas te perdre.

Elle lui parlait comme à un bébé, par plaisanterie. Ils se sentaient tous deux pleins d'allégresse.

— Où est Segni? Où est Paliano?

On n'apercevait aucun village aux alentours. Les collines basses étalaient sous un ciel gris leur verdure incertaine. Près de la voie, un seul petit arbre, grêle et tordu, se balançait dans l'air humide.

Comme il bruinait, les deux fourvoyés cherchèrent un refuge à la gare, dans une petite salle où il y avait une cheminée sans feu. Sur une muraille, une vieille carte géographique pendait en lambeaux, sillonnée de lignes noires; sur une autre muraille pendait un carré de carton, avec une réclame pour un élixir. Vis-à-vis de cette cheminée qui n'avait plus mémoire de la flamme, un canapé recouvert de toile cirée perdait par mille blessures son âme d'étoupe.

— Regarde! s'écria Hippolyte qui lisait le Baedeker. A Segni, il y a l'hôtellerie de Gaetanino!

Cette dénomination les fit rire.

— Si nous fumions une cigarette? dit George. Il est trois heures. C'est l'heure où j'allais entrer dans la chapelle, il y a deux ans...

Et, de nouveau, le souvenir du grand jour lui occupa l'esprit. Pendant quelques minutes, ils fumèrent sans rien dire, écoutant la pluie qui redoublait. A travers les vitres embuées, ils voyaient le chétif petit arbre se tordre sous la rafale.

— Mon amour date de plus loin que le tien, dit George. Dès avant ce jour-là, il était né.

Elle protesta. Et lui, d'un air tendre, fasciné par le charme profond des jours irrévocablement enfuis :

— Je te vois encore passer, la première fois! continua-t-il. Quelle impression ineffaçable! C'était vers le soir, lorsque les lumières commencent à s'allumer, lorsque tombent sur les rues des flots d'azur... J'étais devant les vitrines d'Alinari, seul; je regardais les figures, mais je les distinguais à peine; c'était un état indéfinissable : un peu de lassitude, beaucoup de tristesse, avec je ne sais quel vague besoin d'idéalité... Ce soir-là, j'avais une soif ardente de poésie, d'élévation, de choses délicates et spirituelles. Était-ce un pressentiment?

Il fit une longue pause; mais Hippolyte resta muette, attendant qu'il poursuivît, toute au plaisir exquis de l'entendre, parmi la fumée légère des cigarettes qui semblait mettre un voile de plus sur le souvenir voilé.

— C'était en février. Note ceci : justement, ces jours-là, j'avais visité Orvieto. Je crois même que, si j'étais alors chez Alinari, c'était pour lui demander une photographie du reliquaire. Et tu as passé!... Depuis, en deux ou trois autres circonstances, deux ou trois, pas davantage, je t'ai vue aussi pâle, de cette pâleur singulière. Tu ne peux te figurer, Hippolyte, combien tu étais pâle. Jamais je n'ai réussi à trouver une comparaison. Je pensai : « Comment cette femme peut-elle se tenir debout? Elle ne doit plus avoir dans les veines une seule goutte de sang. » C'était une pâleur surnaturelle qui te donnait l'apparence d'une créature sans corps, dans ce flot d'azur tombant du ciel sur le pavé. Je ne fis pas attention à l'homme qui t'accompagnait; je ne voulus pas te suivre; je n'obtins pas même de toi un regard dérobé... Voici un autre détail que je me rappelle : tu t'arrêtas quelques pas plus loin, parce qu'un allumeur de becs de gaz encombrait le trottoir. Eh bien! je vois encore en l'air le scintillement de la petite flamme au sommet de la hampe, je vois l'embrasement subit du gaz qui t'inonda de clarté.

Hippolyte sourit, mais avec un peu de tristesse, avec cette

tristesse qui serre le cœur des femmes lorsqu'elles regardent leur ancien portrait.

— Oui, j'étais pâle, dit-elle; j'avais quitté le lit depuis quelques semaines seulement, après une maladie de trois mois. J'avais vu la mort de près.

Une rafale de pluie s'abattit sur les glaces. On voyait le petit arbre s'agiter d'un mouvement presque circulaire, comme sous l'effort d'une main qui aurait voulu le déraciner. Pendant quelques minutes, ils regardèrent ensemble cette agitation furieuse qui, dans le blêmissement, dans la nudité, dans l'inerte torpeur de la campagne, prenait une apparence étrange de vie consciente. Hippolyte éprouva presque de la compassion. Cette souffrance imaginaire de l'arbre les mettait en face de leur propre souffrance. Ils considérèrent en pensée la grande solitude qui s'étendait autour de la gare, ce misérable édifice devant lequel passait de temps à autre un train chargé de voyageurs divers dont chacun portait en son âme une inquiétude différente. Les images tristes se succédaient dans leur esprit, très rapides, suggérées par les mêmes choses qu'ils avaient vues tout à l'heure avec des yeux gais. Et, lorsque les images se dissipèrent, lorsque leur conscience, cessant de s'y attacher, se replia sur elle-même, ils trouvèrent tous deux au fond de leur être une angoisse unique et indicible : le regret des jours irrémédiablement perdus.

Leur amour avait derrière lui un long *passé:* il traînait derrière lui, dans le temps, un immense filet obscur plein de choses mortes.

— Qu'as-tu? demanda Hippolyte, avec une légère altération dans la voix.

— Et toi, qu'as-tu? demanda George en fixant son regard sur elle.

Ni l'un ni l'autre ne répondit à la question. Ils se turent, et recommencèrent à regarder par les glaces. Le ciel parut avoir comme un sourire éploré. Une faible lueur effleura une colline, y répandit une dorure fugitive, s'éteignit. D'autres lueurs s'allumèrent encore, puis moururent.

— Hippolyte Sanzio! dit George, qui prononça ce nom avec lenteur comme pour en savourer le charme. Combien mon cœur palpita, lorsque je sus enfin que c'était ton nom! Dans ce nom, combien de choses j'ai vues et senties! C'était le nom d'une de mes sœurs, qui est morte. Ce beau nom m'était familier. Je pensai immédiatement, avec une émotion profonde « Oh! si mes lèvres pouvaient reprendre leur chère habitude! » Ce jour-là, du matin au soir, les souvenirs de la morte se mêlèrent d'une façon exquise à mon rêve secret. Je ne me mis point en quête de

toi ; je m'interdis toute poursuite ; je voulus n'être jamais importun ; mais, au fond, j'avais une confiance inexplicable : j'étais sûr que, tôt ou tard, tu me connaîtrais et m'aimerais. Quelles sensations délicieuses! je vivais hors du réel ; je ne nourrissais mon esprit que de musique et de lectures exaltantes. Un jour, il m'arriva de t'apercevoir à un concert donné par Jean Sgambati ; mais je t'aperçus seulement lorsque tu étais sur le point de quitter la salle. Tu me jetas un regard... Une autre fois encore, tu m'as regardé, tu te rappelles peut-être ? lorsque nous nous rencontrâmes à l'entrée de la rue du Babuino, juste en face de la librairie Piale.

— Oui, je me rappelle.

— Tu avais une fillette avec toi.

— C'était Cécile, une de mes nièces.

— Je m'arrêtai sur le trottoir pour te laisser passer. Je remarquai que nous avions tous deux la même taille. Tu étais moins pâle que d'habitude. Un éclair d'orgueil me traversa l'esprit...

— Tu avais deviné juste.

— Tu te rappelles? Ce fut vers la fin de mars. J'attendais avec une confiance croissante. Je vivais au jour le jour, m'absorbant dans la pensée de la grande passion que je sentais venir. Comme je t'avais vue deux fois avec un petit bouquet de violettes, j'emplissais de violettes toute ma maison. Oh! ce début de printemps, je ne l'oublierai jamais! Et ces sommeils du matin dans le lit, si légers, si diaphanes!... Et ces réveils lents, indécis, où, pendant que mes yeux s'ouvraient à la lumière, mon esprit tardait encore à reprendre le sentiment de la réalité!... Je me rappelle que des artifices puérils suffisaient pour me procurer une sorte d'ivresse illusoire. Je me rappelle qu'un jour, au concert du Quintette, en écoutant une sonate de Beethoven qu'emplissait le retour d'une phrase grandiose et passionnée, je m'exaltai jusqu'à la folie par la répétition intérieure d'un certain rythme de syllabes où il y avait ton nom.

Hippolyte sourit ; mais, en l'entendant parler avec une préférence évidente des toutes premières manifestations de son amour, elle éprouvait au fond du cœur un déplaisir. Ce temps-là lui paraissait donc plus doux que le présent? Ces souvenirs lointains étaient donc ses plus chers souvenirs?

George continua :

— Tout le dédain que j'ai pour la vie vulgaire n'aurait jamais suffi à m'inspirer le rêve d'un asile aussi fantastique, aussi mystérieux que l'oratoire abandonné de la rue Belsiana. Tu te rappelles? La porte qui s'ouvre sur la rue, en haut des marches, était close, close depuis des années peut-être. On passait par une

ruelle latérale qui sentait le vin et où il y avait l'enseigne rouge d'un cabaret, avec un grand bouchon. Tu te rappelles? On entrait par derrière, en traversant une sacristie à peine assez grande pour contenir un prêtre et un sacristain. C'était l'entrée du sanctuaire de la Sagesse... Oh! ces vieillards, ces vieilles femmes, tout autour, dans les stalles vermoulues! Où Alexandre Memmi était-il allé chercher son auditoire? Ce que tu ne savais pas sans doute, mon amour, c'est que, dans ce concile de philosophes mélomanes, tu personnifiais la Beauté. Martlet, vois-tu, master Martlet est un des bouddhistes les plus convaincus de notre époque; et sa femme a écrit un livre sur la *Philosophie de la Musique*. La dame assise près de toi, c'était Marguerite Traube Boll, une doctoresse célèbre qui continue les travaux de son défunt mari sur les fonctions visuelles. Le nécromancien au long manteau verdâtre qui entra sur la pointe des pieds, c'était un juif, un médecin allemand, le docteur Fleischl, pianiste supérieur, fanatique de Bach. Le prêtre assis sous la croix, c'était le comte Castracane, un botaniste immortel. Un autre botaniste, un bactériologiste, un microscopiste insigne, Cuboni, lui faisait face. Et il y avait aussi Jacques Moleschott, ce vieillard inoubliable : candide, énorme. Il y avait Blaserna, le collaborateur d'Helmholtz pour la théorie des sons; il y avait master Davys, un peintre philosophe, un préraphaélite plongé dans le brahmanisme... Et les autres encore, peu nombreux, c'étaient tous des intelligences d'élite, des esprits rares, adonnés aux plus hautes spéculations de la science moderne, froids explorateurs de la vie et adorateurs passionnés du rêve.

Il s'interrompit pour évoquer en lui-même le tableau. — Ces sages écoutaient la musique avec un enthousiasme religieux; les uns prenaient une attitude inspirée; d'autres faisaient des gestes inconsciens, à l'imitation du maître de chapelle; d'autres, tout bas, unissaient leur chant au chant du chœur. Ce chœur, voix d'hommes et voix de femmes, occupait la tribune de bois peint, où l'on ne distinguait plus que quelques traces de dorure. Sur le devant, les jeunes filles formaient un groupe, avec leurs partitions élevées à la hauteur du visage. En bas, sur les pupitres grossiers des violonistes, des bougies brûlaient, taches d'or sur un fond d'ombre bleuâtre. Çà et là, leurs petites flammes se reflétaient sur la caisse vernie d'un instrument, mettaient un point lumineux au bout d'un archet. Alexandre Memmi, un peu raide, chauve, avec une courte barbe noire, avec des lunettes d'or, debout en face de l'orchestre, battait la mesure d'un geste sévère et sobre. A la fin de chaque morceau, un murmure s'élevait dans la chapelle, et des rires mal réprimés descendaient de la tribune, parmi le froissement des

cahiers dont on tournait les pages. Lorsque le ciel venait à s'éclaircir, on voyait pâlir la flamme des bougies; une croix très haute qui avait figuré jadis aux processions solennelles, une croix tout ornée de feuillages et d'olives d'or, se détachait sur la muraille en saillie de lumière. Les têtes blanches et chauves des auditeurs luisaient sur les dossiers de chêne. Puis, tout à coup, par un nouveau changement du ciel, l'ombre recommençait à s'étendre sur les choses, pareille à un brouillard léger. Une onde à peine perceptible de subtils effluves — encens ou benjoin? — se dispersait dans la nef. Sur l'unique autel, dans un vase de verre, deux bouquets de violettes un peu passées exhalaient un souffle de printemps; et ce double parfum mourant était comme la poésie des songes que la musique évoquait dans l'âme des vieillards, tandis qu'à côté d'eux, en de tout autres âmes, s'épanouissait un tout autre songe, telle une aurore sur des neiges fondantes.

Cette scène, il se plaisait à la reconstruire, à la poétiser, à la réchauffer d'un souffle lyrique.

— N'est-ce pas invraisemblable, incroyable? s'écria-t-il. A Rome, dans la ville de l'inertie intellectuelle, un maître de musique, un bouddhiste qui a publié deux volumes d'essais sur la philosophie de Schopenhauer, se donne le luxe de faire exécuter une messe de Sébastien Bach, pour son seul plaisir, dans une chapelle mystérieuse, devant un auditoire de grands savans mélomanes dont les filles chantent en chœur. N'est-ce point une page d'Hoffmann? Par une après-midi de printemps, un peu grise mais tiède, ces vieux philosophes quittent les laboratoires où ils ont lutté obstinément pour arracher à la vie un de ses secrets; et ils se rassemblent dans un oratoire caché, pour satisfaire jusqu'à l'ivresse la passion qui rapproche leurs cœurs, pour s'élever hors de la vie, pour vivre idéalement dans le rêve. Et, au milieu de ce concile de vieillards, une exquise idylle musicale se déroule entre la cousine du bouddhiste et l'ami du bouddhiste, idéalement! Et, quand la messe est finie, le bouddhiste, qui ne se doute de rien, présente l'amant futur à la divine Hippolyte Sanzio!

Il se mit à rire et se leva.

— J'ai fait, ce me semble, une commémoration dans les règles.

Pendant un instant, Hippolyte resta encore un peu absorbée. Ensuite elle dit :

— Tu te rappelles? C'était un samedi, la veille du dimanche des Rameaux.

A son tour elle se leva, s'approcha de George, lui mit sur la joue un baiser.

— Veux-tu que nous sortions? Il ne pleut plus.

Ils sortirent et se promenèrent sur le trottoir humide, que faisait reluire un soleil amorti. L'air froid leur donna un saisissement. Aux alentours, les petites collines ondulées verdoyaient, sillonnées de stries lumineuses; çà et là, de larges flaques d'eau reflétaient l'image pâle d'un ciel dont l'azur profond se dilatait entre les nuages floconneux. Le petit arbre, dégouttant d'eau, s'éclairait par momens d'une lueur.

— Ce petit arbre restera dans notre souvenir, dit Hippolyte en s'arrêtant pour le contempler. Il est si seul, si seul!

La cloche annonça l'approche du train. Il était quatre heures un quart. Un homme de service s'offrit pour aller prendre les billets. George demanda:

— Quand serons-nous à Albano?

— Vers sept heures.

— Il fera nuit, dit Hippolyte.

Comme elle avait un peu froid, elle prit le bras de George; et elle eut plaisir à penser qu'ils arriveraient dans un hôtel inconnu, par cette soirée fraîche, et qu'ils dîneraient seuls ensemble devant un feu flambant.

George s'aperçut qu'elle tremblait et lui demanda :

— Veux-tu rentrer?

Elle répondit :

— Non. Tu vois bien qu'il fait du soleil : je me réchaufferai.

Un indicible besoin d'intimité l'avait prise. Elle se serra contre lui, devint subitement caressante, eut des séductions dans la voix, dans le regard, dans le contact, dans les gestes, dans tout son être. Elle voulait répandre sur l'aimé les plus féminins de ses charmes; elle voulait l'enivrer; elle voulait l'éblouir d'un éclat de bonheur présent capable d'éclipser le reflet du bonheur passé; elle voulait lui paraître plus aimable, plus adorable, plus désirable qu'autrefois. Une peur l'assaillit, atroce : qu'il pût regretter la femme de jadis, soupirer après les douceurs abolies, croire qu'alors seulement il avait atteint le comble de l'ivresse. Elle pensait : « Ses ressouvenirs m'ont mis tant de mélancolie dans l'âme! J'ai eu peine à retenir mes pleurs. Et lui aussi, peut-être, il est triste intérieurement. Comme le passé pèse sur l'amour! » Elle pensait : « Peut-être est-il fatigué de moi? Peut-être ignore-t-il cette fatigue, et ne se l'avoue-t-il point à lui-même, et se fait-il illusion? Mais il est peut-être incapable, maintenant, de trouver en moi aucun bonheur; si je lui suis chère encore, c'est peut-être seulement parce qu'il rencontre en moi un motif pour ses chères tristesses. Hélas! moi aussi, à ses côtés, je ne goûte que de rares

momens de bonheur véritable; je souffre moi aussi. Et cependant je l'aime, et j'aime ma souffrance, et mon unique désir est de lui plaire, et je ne conçois point la vie sans cet amour. Pourquoi sommes-nous donc si tristes, puisque nous nous aimons? »

Elle s'appuyait fort sur le bras de l'aimé, en le regardant avec des yeux où l'ombre des pensées donnait à sa tendresse une expression plus profonde.

« Il y a deux ans, vers la même heure, nous sortions ensemble de la chapelle; et il me parlait de choses étrangères à l'amour, d'une voix qui me touchait le cœur, qui m'effleurait l'âme comme une caresse de lèvres; et cette caresse idéale, je la savourais pourtant comme un long baiser. Je tremblais, je tremblais sans cesse, parce que je sentais naître en moi un sentiment inconnu. Oh! ce fut une heure divine!... Nous avons atteint aujourd'hui notre second anniversaire, et nous nous aimons encore. Tout à l'heure, il parlait; eh bien! si sa voix me troublait autrement que jadis, elle me troublait toujours jusqu'au fond de l'âme. Nous avons devant nous une soirée délicieuse. Pourquoi regretter les jours lointains? Notre liberté, notre intimité présente ne valent-elles pas les incertitudes et les hésitations de ce temps-là? Nos souvenirs mêmes, si nombreux, n'ajoutent-ils pas un nouveau charme à notre amour? Je l'aime, je me donne à lui tout entière; en présence de son désir, je ne connais plus de pudeur. En deux ans, il m'a transformée; il a fait de moi une autre femme; il m'a donné des sens nouveaux, une âme nouvelle, une intelligence nouvelle. Je suis sa créature. Il peut s'enivrer de moi comme d'une de ses pensées. Je lui appartiens toute, aujourd'hui et pour toujours. »

Elle demanda, en se serrant plus fort contre lui, avec passion :

— N'es-tu pas heureux?

L'accent de cette demande le troubla, et, comme si un souffle chaud l'eût enveloppé à l'improviste, il eut un frisson de bonheur vrai. Il répondit :

— Oh! oui, je suis heureux!

Et, lorsqu'ils entendirent le sifflet de la locomotive, leurs cœurs eurent le même sursaut.

Enfin ils étaient seuls dans leur compartiment. Ils fermèrent toutes les glaces, attendirent que le train se mît en marche, s'enlacèrent, s'embrassèrent, se répétèrent tous les noms caressans dont leur tendresse de deux années avait fait usage. Puis ils se tinrent assis à côté l'un de l'autre, avec un vague sourire sur les lèvres et dans les yeux, avec la sensation que la course rapide de leur sang se ralentissait petit à petit. Ils regardèrent à travers les

glaces le paysage monotone qui fuyait dans une brume teintée de violet.

Hippolyte dit :

— Pose la tête sur mes genoux, ici, et couche-toi.

Il posa la tête, se coucha.

Elle dit :

— Le vent t'a ébouriffé les moustaches.

Et, du bout des doigts, elle releva quelques poils légers qui retombaient sur la bouche. Il lui baisa le bout des doigts. Elle lui passa la main dans les cheveux et dit :

— Toi aussi, tu as les cils très longs.

Pour admirer les cils, elle lui ferma les yeux. Ensuite elle lui caressa le front et les tempes ; elle se fit encore baiser les doigts l'un après l'autre, la tête penchée au-dessus de lui. Et, d'en bas, George voyait sa bouche s'ouvrir avec une lenteur infinie, voyait s'épanouir le calice neigeux de ses dents. Elle refermait la bouche, puis la rouvrait encore avec lenteur, d'un mouvement presque insensible, comme une fleur à deux pétales ; et une blancheur perlée apparaissait au fond du calice.

Ce jeu délicieux leur donnait une langueur ; ils oubliaient, ils étaient heureux. Le roulement monotone du train les berçait. Ils échangèrent tout bas des mots d'adoration.

Elle dit, avec un sourire :

— C'est le premier voyage que nous faisons ensemble ; c'est la première fois que nous sommes seuls dans un wagon.

Elle se complaisait à répéter que ce qu'ils faisaient était une chose nouvelle.

. . . . . .

Et, une fois encore, elle eut la vision de l'hôtel silencieux, de la chambre aux meubles démodés, du grand lit caché sous une moustiquaire blanche. Pour distraire l'aimé, elle dit :

— En cette saison, il n'y aura presque personne à Albano. Comme nous serons bien, tout seuls, dans l'hôtel désert ! On nous prendra pour deux jeunes mariés.

Elle s'enveloppa dans son manteau avec un frisson, s'appuya contre l'épaule de George.

— Il fait froid aujourd'hui, n'est-ce pas ? En arrivant, nous allumerons vite un grand feu et nous prendrons une tasse de thé.

Ce fut pour eux un plaisir troublant d'imaginer l'ivresse prochaine. Ils se parlaient à voix basse, se communiquant l'ardeur de leur sang, échangeant de brûlantes promesses. Ensuite, il leur parut à tous deux qu'un voile s'écartait de leurs yeux, qu'un

brouillard intérieur se dissipait, qu'un enchantement se rompait. Le feu s'éteignit dans le foyer de la chambre imaginaire; le lit sembla glacé, le silence de l'hôtel désert devint lourd. Hippolyte appuya la tête au dossier et regarda le vaste paysage monotone qui s'éloignait dans l'ombre.

A côté d'elle, George était retombé sous l'empire de ses pensées perfides. Une horrible vision le torturait, à laquelle il ne lui était pas possible de se soustraire, parce qu'il la voyait avec les yeux de l'âme, ces yeux sans paupière qu'aucune volonté ne peut clore.

— A quoi penses-tu? demanda Hippolyte inquiète.

— A toi?

Il pensait à elle, à son voyage de noces, aux façons d'agir des nouveaux mariés. « Sans aucun doute, elle s'est trouvée seule, jadis, avec son mari comme elle l'est maintenant avec moi. Et c'est peut-être ce souvenir qui maintenant la rend si triste! » Il pensa aussi aux rapides aventures entre deux stations, aux troubles soudains que cause un regard, aux surprises de la sensualité pendant la longueur étouffante des après-midi caniculaires. « Quelle horreur! quelle horreur! » Il eut un sursaut, ce sursaut particulier qu'Hippolyte savait trop bien être le sûr symptôme du mal dont son amant était affligé. Elle lui prit la main et lui demanda :

— Tu souffres?

De la tête il fit signe que oui, en la regardant avec un douloureux sourire. Mais elle n'eut pas le courage de pousser plus loin ses questions, parce qu'elle craignait une réponse amère et déchirante. Elle préféra se taire; mais elle lui mit sur le front un long baiser, son baiser habituel, dans l'espoir de desserrer ainsi le nœud des réflexions cruelles.

— Voici la Cecchina! s'écria-t-elle avec soulagement au bruit du sifflet d'arrivée. Vite, vite, mon amour! il faut descendre.

Pour l'égayer, elle affectait d'être gaie. Elle baissa la glace et tendit la tête.

— La soirée est froide, mais belle. Vite, mon amour! C'est notre anniversaire. Il faut que nous soyons heureux.

Le son de cette voix tendre et forte chassa loin de lui les choses mauvaises. En sortant à l'air vif, il se sentit rasséréné.

Un ciel limpide comme le diamant se recourbait en voûte sur la campagne abreuvée d'eau. Dans l'atmosphère diaphane erraient encore des atomes de clarté crépusculaire. Les étoiles s'allumaient une à une, successivement, comme sur les branches d'invisibles lampadaires qui auraient oscillé.

« Il faut que nous soyons heureux ! » Cette parole d'Hippolyte, George l'entendait résonner intérieurement ; et son âme se gonflait d'aspirations indéfinies. En cette nuit solennelle et pure, la chambre tranquille, le foyer flambant, le lit avec ses blanches gazes lui paraissaient des élémens trop humbles de bonheur. « C'est notre anniversaire, il faut que nous soyons heureux ! » Que pensait-il, que faisait-il deux ans auparavant, à la même minute ? Il vaguait par les rues, sans but, poussé par le besoin instinctif de gagner des espaces plus larges, attiré néanmoins vers les quartiers populeux, où son orgueil et sa joie lui semblaient grandir par le contraste de la vie commune, où les bruits ambians de la cité ne lui arrivaient aux oreilles que comme une rumeur lointaine.

V

Le vieil hôtel de Ludovic Togni, avec son long vestibule aux murailles de stuc peintes en marbre, avec ses paliers aux portes vertes décorés partout de pierres commémoratives, donnait immédiatement une impression de paix quasi conventuelle. Tout le mobilier avait un air de vieillesse familiale. Les lits, les chaises les fauteuils, les canapés, les commodes avaient des formes d'un autre âge, tombées en désuétude. Les plafonds de couleur tendre, jaune clair et bleu céleste, portaient au centre une guirlande de roses ou quelque autre symbole usuel : une lyre, une torche, un carquois. Sur les tentures de papier et sur les tapis de laine, les bouquets de fleurs avaient pâli, étaient devenus presque invisibles ; les rideaux des fenêtres, blancs et modestes, pendaient à des bâtons dédorés ; les glaces *rococo*, en reflétant ces images vieillottes dans une buée terne, leur donnaient cet air de mélancolie et presque d'irréalité que donnent parfois à leurs rives les étangs solitaires.

— Que je suis contente d'être ici ! s'écria Hippolyte, pénétrée par le charme de ce milieu paisible. Je voudrais y rester toujours.

Et elle se pelotonna dans le grand fauteuil, en appuyant sa tête au dossier que garnissait un croissant de coton blanc, humble ouvrage fait au crochet.

Et elle se ressouvint de sa défunte tante Jeanne, de sa lointaine enfance.

— Pauvre tante ! Elle avait, je me rappelle, une maison pareille à celle-ci, une maison où, depuis un siècle, les meubles n'avaient pas bougé de place. Je me rappelle toujours son désespoir, lorsque je lui cassai un de ces globes de verre sous lesquels

on abrite des fleurs artificielles, tu sais bien... Elle en pleura, je me rappelle... Pauvre vieille tante! Je la vois encore avec sa coiffe de dentelle noire, avec ses papillotes blanches qui lui pendaient le long des tempes...

Elle parlait lentement, avec des pauses, les regards fixés sur le feu qui flambait dans l'âtre; et, par momens, pour adresser à George un sourire, elle relevait ses yeux un peu battus et cernés d'une ombre violette, tandis que montait de la rue un bruit régulier et monotone de paveurs battant le pavé.

— Dans la maison, je me rappelle, il y avait un grand grenier avec deux ou trois lucarnes, où étaient logés des pigeons. On y montait par un petit escalier raide, aux parois duquel étaient pendues, Dieu sait depuis quand, des peaux de lièvre garnies de tout leur poil, desséchées, tendues par deux bouts de roseaux mis en croix. Tous les jours je portais à manger aux pigeons. Dès qu'ils m'entendaient monter, ils se pressaient devant la porte. Lorsque j'entrais, c'était un véritable assaut. Alors je m'asseyais à terre et je répandais l'orge tout autour de moi. Les pigeons m'environnaient; ils étaient tous blancs; et je les regardais becqueter. Un son de flûte arrivait d'une maison voisine : toujours la même ariette, et à la même heure Cette musique me semblait délicieuse. J'écoutais, la tête levée vers la lucarne, la bouche béante, comme pour boire les notes qui pleuvaient. De temps à autre, un pigeon retardataire rentrait en me battant la tête de ses ailes, en me mettant dans les cheveux des plumes blanches. Et la flûte invisible jouait, jouait toujours... J'ai encore l'ariette dans les oreilles; je pourrais la fredonner. Voilà comment m'est venue la passion de la musique, à cette époque, dans un colombier...

Et elle répétait mentalement l'air de l'ancienne flûte d'Albano; elle en savourait la douceur avec une mélancolie comparable à celle de l'épouse qui, après bien des années, retrouve au fond de son coffre de mariage une dragée oubliée. Il y eut un intervalle de silence. Une sonnette retentit dans le corridor de l'hôtel paisible.

— Je me rappelle. Une tourterelle boiteuse sautillait dans l'appartement, et c'était une des grandes tendresses de ma tante. Un jour, une fillette du voisinage vint jouer avec moi, une belle fillette blonde qui se nommait Clarisse. Ma tante gardait le lit à cause d'un rhume. Nous nous amusions sur la terrasse, au grand dommage des vases d'œillets. La tourterelle apparut sur le seuil, nous regarda sans défiance, se blottit dans un coin pour jouir du soleil. Mais à peine Clarisse l'eut-elle aperçue qu'elle s'élança pour la saisir. La pauvre petite bête tâchait de s'échapper en clopinant; mais elle boitait d'une façon si drôle que nous nous

mîmes à rire sans pouvoir nous arrêter. Clarisse la rattrapa; c'était une enfant cruelle. A force de rire, nous étions toutes deux comme grisées; la tourterelle se débattait de peur entre nos mains. Clarisse lui arracha une plume; puis (je frissonne encore en y repensant), elle la pluma presque entière, sous mes yeux, avec des éclats de rire qui me faisaient rire aussi. On aurait cru qu'elle était ivre. La pauvre bête, plumée, sanglante, se sauva dans la maison aussitôt qu'elle fut libre. Nous nous mîmes à la poursuivre. Mais, presque au même moment, nous entendîmes un tintement de sonnette et les appels de ma tante qui toussait dans son lit... Clarisse s'esquiva prestement par l'escalier; moi, je me cachai derrière les rideaux. La tourterelle mourut le soir même. Ma tante me renvoya à Rome, convaincue que j'étais coupable de cette barbarie. Hélas! je n'ai plus revu tante Jeanne. Comme j'ai pleuré! Mon remords dure toujours.

Elle parlait lentement, avec des pauses, en fixant des yeux dilatés sur l'âtre flamboyant qui la magnétisait presque, qui lui donnait un commencement de torpeur hypnotique, tandis que montait de la rue un bruit régulier et monotone de paveurs battant le pavé.

VI

Un jour, les amans revinrent du lac de Némi un peu las. Ils avaient déjeuné à la villa Cesarini, sous les fastueux camélias en fleur. Seuls, avec l'émotion qu'on éprouve quand on contemple seul la plus secrète des choses secrètes, ils avaient contemplé le Miroir de Diane, aussi froid, aussi impénétrable à la vue que l'azur d'un glacier.

Ils commandèrent le thé, comme d'habitude. Hippolyte, qui cherchait quelque chose dans une valise, se tourna tout à coup vers George en lui montrant un paquet noué avec un ruban.

— Tu vois, ce sont tes lettres!... Elles ne me quittent jamais.

George s'écria avec une visible satisfaction :

— Toutes? Tu les as gardées toutes?

— Oui, toutes. J'ai jusqu'aux billets, jusqu'aux télégrammes. La seule qui me manque, c'est le petit billet que j'ai jeté au feu pour le soustraire aux mains de mon mari. Mais j'en conserve les morceaux brûlés : on peut y lire encore quelques mots.

— Laisse-moi voir, veux-tu? dit George.

Mais, d'un mouvement jaloux, elle cacha le paquet. Puis, comme George s'avançait vers elle avec un sourire, elle s'enfuit dans la chambre voisine.

— Non, non ! tu ne verras rien. Je ne veux pas.

Elle refusait, un peu par jeu, un peu aussi parce que, les ayant toujours conservées précieusement comme un trésor occulte, avec orgueil et avec crainte, il lui répugnait de les montrer même à celui qui les avait écrites.

— Laisse-moi voir, je t'en prie ! Je suis si curieux de relire mes lettres d'il y a deux ans ! Qu'est-ce que je t'écrivais?

— Des paroles de flamme.

— Je t'en prie, laisse-moi voir !

Elle finit par consentir en riant, vaincue par les caresses persuasives de son ami.

— Attendons du moins qu'on apporte le thé; ensuite nous les relirons ensemble. Te plaît-il que j'allume le feu ?

— Non, la journée est presque chaude.

C'était une journée blanche, avec des réverbérations argentines diffuses dans une atmosphère inerte. La blancheur du jour s'adoucissait encore en filtrant à travers la gaze des rideaux. Les violettes fraîches, cueillies à la villa Cesarini, avaient déjà embaumé toute la chambre.

— Voici Pancrace, dit Hippolyte en entendant frapper à la porte.

Le bon serviteur Pancrace apportait son thé inépuisable et son inextinguible sourire. Il posa la théière sur la table, promit une primeur pour le dîner, sortit d'un pas allègre et sautillant. Tout chauve qu'il était, il conservait encore un air de jeunesse; cet homme extraordinairement serviable avait, comme certaines divinités japonaises, des yeux rieurs, longs, étroits et un peu obliques.

George dit :

— Pancrace est plus amusant que son thé.

En effet le thé n'avait pas d'arome; mais les accessoires lui prêtaient comme une saveur étrange. Le sucrier et les tasses avaient une forme et une capacité qu'on n'avait jamais vues; la théière était historiée d'une pastorale amoureuse; au milieu de l'assiette qui contenait de minces tranches de citron, on lisait en caractères noirs une énigme rimée.

Hippolyte versa le thé, et les tasses fumèrent comme des encensoirs. Puis elle dénoua le paquet. Les lettres apparurent, bien classées, mises en petites liasses.

— Que de lettres ! s'écria George.

— Pas tant que cela ! Deux cent quatre-vingt-quatorze seulement. Et deux années, mon chéri, se composent de sept cent trente jours.

Ils sourirent tous deux, s'assirent près d'une table côte à côte,

et commencèrent la lecture. George, devant ces documens de son amour, était envahi d'une émotion étrange, d'une émotion délicate et forte. Les premières lettres lui mirent l'esprit en désarroi. Tel ou tel état d'âme excessif, dont ces lettres gardaient l'empreinte, lui sembla d'abord incompréhensible. L'envolée lyrique de telle ou telle phrase l'emplit presque de stupeur. La violence et le tumulte de la passion juvénile lui causèrent une sorte d'effroi, par le contraste avec le calme qui l'enveloppait maintenant, dans cet hôtel modeste et silencieux.

Une des lettres disait : « Combien mon cœur a soupiré vers toi, cette nuit ! Une sombre angoisse m'accablait, même pendant les courts intervalles de sommeil ; et j'ouvrais les yeux pour fuir les fantômes qui montaient des profondeurs de mon âme... Je n'ai plus qu'une pensée, et cette pensée me torture : tu pourrais t'en aller loin de moi ! Jamais, non, jamais cette possibilité ne m'a mis dans l'âme une douleur et une terreur plus folles. En ce moment j'ai la *certitude*, la certitude précise, claire, évidente, que sans toi la vie m'est impossible. Quand je songe que je pourrais te perdre, le jour s'obscurcit brusquement, la lumière me devient odieuse, la terre m'apparaît comme une tombe sans fond, j'entre dans la mort. » Une autre lettre, écrite après le départ d'Hippolyte, disait : « Je fais un effort énorme pour tenir la plume. Je n'ai plus ombre d'énergie, ombre de volonté. Je succombe à un découragement tel que la seule sensation qui me reste de ma vie extérieure, c'est une insupportable nausée de vivre. La journée est grise, étouffante, lourde comme du plomb : une journée pour ainsi dire homicide. Les heures passent avec une lenteur inexorable, et ma misère grandit de seconde en seconde, toujours plus horrible et plus farouche. Il me semble qu'au fond de mon être j'ai des eaux stagnantes, mortes et mortelles. Est-ce une souffrance morale ou physique ? Je l'ignore. Je demeure hébété et inerte sous un fardeau qui m'écrase sans me faire périr. » Une autre lettre disait : « Enfin j'ai reçu ta réponse, aujourd'hui, à quatre heures, lorsque je désespérais. Je l'ai lue et relue mille fois pour trouver entre les mots l'Indicible, ce que tu n'as pas pu exprimer, le secret de ton âme, quelque chose de plus vivant et de plus doux encore que les mots écrits sur le papier sans âme... J'ai un terrible désir de toi... »

Ainsi criaient et gémissaient les lettres d'amour, sur la table couverte d'un tapis de ménage et chargée de tasses rustiques où fumait paisiblement une innocente infusion.

— Tu te rappelles, dit Hippolyte. C'était la première fois que je quittai Rome, et seulement pour quinze jours.

George s'absorbait dans le souvenir de ces émois affolés; il tâchait de les ressusciter en lui-même et de les comprendre. Mais le bien-être environnant ne favorisait pas son effort intérieur. La sensation présente de ce bien-être lui emprisonnait l'esprit dans une sorte d'enveloppe lâche. La lumière voilée, la boisson chaude, le parfum des violettes, le contact d'Hippolyte l'engourdissaient. Il pensa : « Suis-je donc si loin des ardeurs de jadis ? Non ; car, pendant sa dernière absence, mon angoisse n'a pas été moins cruelle. » Néanmoins, il ne réussissait pas à combler l'intervalle entre le *moi* de jadis et le *moi* d'aujourd'hui. Malgré tout, il ne se retrouvait plus identique à l'homme dont ces phrases écrites attestaient la consternation et le désespoir; il sentait que ces effusions de son amour lui étaient devenues étrangères, et il sentait aussi tout le vide des mots. Ces lettres ressemblaient aux épitaphes qu'on lit dans les cimetières. De même que les épitaphes donnent des morts une idée grossière et fausse, de même ces lettres représentaient inexactement les divers états d'âme par où son amour avait passé. Il connaissait bien la fièvre singulière qui s'empare d'un amant lorsqu'il écrit une lettre d'amour. Au feu de cette fièvre, toutes les ondes diverses du sentiment se mêlent et s'agitent en un bouillonnement confus. L'amant n'a pas la conscience précise de ce qu'il veut exprimer, et il est gêné par l'insuffisance matérielle des vocables; aussi renonce-t-il à décrire son excitation intérieure telle qu'elle est, et cherche-t-il à en exprimer l'intensité par l'exagération de la phrase et par l'emploi de vulgaires effets de rhétorique. De là vient que toutes les correspondances amoureuses se ressemblent et que le langage de la passion la plus exaltée est presque aussi pauvre qu'un argot.

George pensait : « Dans ces lettres, tout est violence, excès, convulsion. Mais où sont mes délicatesses ? Où sont mes mélancolies exquises et compliquées ? Où sont les chagrins profonds et sinueux où mon âme s'égarait comme dans un labyrinthe inextricable ? » Il avait maintenant le regret de s'apercevoir qu'il aurait vainement cherché dans ses propres lettres les qualités les plus rares de son esprit, celles qu'il avait toujours cultivées avec le plus de soin. Au cours de sa lecture, il commençait à sauter les longs morceaux de pure éloquence et recherchait l'indication des menus faits, le détail des événemens, les allusions aux épisodes mémorables.

Il trouva dans une lettre : « Vers dix heures, machinalement, je suis entré à l'endroit ordinaire, au jardin Morteo, où je t'avais vue tant de soirs. Les trente-cinq minutes qui ont précédé l'heure exacte de ton départ ont été pour moi un supplice.

Tu partais sans que j'eusse pu te dire adieu, couvrir ton visage de baisers, te répéter une fois encore : Souviens-toi ! Souviens-toi ! Vers onze heures, une sorte d'instinct fit que je me retournai. Ton mari entrait avec son ami et la dame qui les accompagne d'habitude. Sans aucun doute, ils revenaient de te faire la conduite. J'eus alors un spasme de douleur si cruel que je dus bientôt me lever et sortir. La présence de ces trois personnes qui parlaient et riaient comme les autres soirs, comme si rien de nouveau ne fût arrivé, m'exaspérait. Leur présence était pour moi la preuve visible et indubitable que tu étais partie, partie irrémissiblement. »

Il repensa aux soirs d'été où il avait vu Hippolyte assise à une table, entre son mari et un capitaine d'infanterie, en face d'une petite dame insignifiante. Il ne connaissait aucune de ces trois personnes; mais il souffrait de chacun de leurs gestes, de chacune de leurs attitudes, de tout ce qu'il y avait de vulgaire dans leur extérieur; et son imagination lui représentait l'imbécillité des discours auxquels son élégante maîtresse paraissait prêter une attention soutenue.

Dans une autre lettre, il trouva : « Je doute. Aujourd'hui, j'ai contre toi l'âme hostile, je suis plein d'une colère sourde. »

— Celle-ci, dit Hippolyte, est du temps où j'étais à Rimini. Août et septembre, quels mois de tempêtes ! Te rappelles-tu quand tu vins enfin avec le *Don Juan?*

— Voici une lettre écrite à bord : « Aujourd'hui, sur les deux heures, nous sommes arrivés à Ancône, venant à la voile de Porto San Giorgio. Tes prières et tes souhaits nous ont valu un vent favorable. Navigation merveilleuse, que je te raconterai. A l'aube, nous reprendrons le large. Le *Don Juan* est le roi des cotres. Ton pavillon flotte au haut du mât. Adieu : peut-être à demain. — 2 septembre. »

— Nous nous sommes revus; mais quelles journées de supplice ! Tu te rappelles ? On nous espionnait sans cesse. Oh ! cette belle-sœur ! Tu te rappelles la visite au temple des Malatesta ? Tu te rappelles notre pèlerinage à l'église de San Giuliano, la veille de ton départ ?

— En voici une de Venise...

Ils la relurent ensemble, avec la même palpitation.

« Depuis le 9, je suis à Venise, plus triste que jamais. Venise est pour moi suffocante comme une joie inhumaine. Le plus radieux des rêves n'égale pas en magnificence ce rêve de marbre qui émerge des flots et qui fleurit dans un ciel chimérique. Je meurs de mélancolie et de désir. Pourquoi n'es-tu point ici ? Oh !

si tu étais venue, si tu avais mis à exécution ton projet d'autrefois ! Peut-être aurions-nous pu dérober une heure à l'espionnage, et dans le trésor de nos souvenirs, nous en compterions un de plus, divin entre tous... » Ils lurent encore sur un autre feuillet : « J'ai une étrange pensée qui, de temps à autre, me traverse l'esprit comme un éclair et me trouble jusqu'au fond : une pensée folle, un rêve. Je pense que tu pourrais venir ici à l'improviste, seule, pour être toute à moi ! » Plus loin encore : « La beauté de Venise est le cadre naturel de ta beauté. Le coloris de ton teint, si riche et si chaud, fait tout entier d'ambre pâle et d'or mat où se mêlent peut-être quelques tons de rose languissante, c'est le coloris idéal qui s'harmonise le plus heureusement avec l'air vénitien. J'ignore comment pouvait être Catherine Cornaro, reine de Chypre ; mais, je ne sais pourquoi, je me figure qu'elle devait te ressembler...

— Tu vois, dit Hippolyte : c'était une séduction continuelle, raffinée, irrésistible. Je souffrais plus que tu ne pourrais te le figurer. Au lieu de dormir, je passais les nuits à chercher un moyen de partir seule, sans éveiller les soupçons de mes hôtes. Je fis un prodige d'habileté. Je ne sais plus ce que je fis..... Lorsque enfin je me trouvai seule avec toi, dans la gondole, sur le Grand-Canal, par cette aube de septembre, je ne croyais pas que cela fût réel. Te rappelles-tu ? J'éclatai en sanglots, sans pouvoir te dire une parole...

— Mais moi, je t'attendais. J'étais sûr que tu viendrais, à tout prix.

— Et ce fut la première des grandes imprudences.

— Tu as raison.

— Qu'importe ? Cela ne vaut-il pas mieux ? Ne vaut-il pas mieux que maintenant je t'appartienne toute ? Non, je ne me repens de rien.

George lui mit un baiser sur la tempe. Ils causèrent longuement de cet épisode qui, parmi leurs souvenirs, était l'un des plus beaux et des plus extraordinaires. Ils revécurent minute par minute les deux journées de vie secrète à l'hôtel Danieli, les deux journées d'oubli, d'ivresse suprême, où il semblait qu'ils eussent perdu l'un et l'autre toute notion du monde et toute conscience de leur être antérieur.

Ces journées avaient marqué pour Hippolyte le commencement de la ruine. Les lettres suivantes faisaient allusion à ses premières épreuves. « Quand je pense que je suis la cause initiale de tes douleurs et de tes ennuis de famille, un regret indicible me tourmente ; et, pour me faire pardonner le mal dont je suis cause, je

voudrais que tu connusses ma passion tout entière. Ma passion, la connais-tu ? Es-tu sûre que mon amour pourra payer ton long supplice ? En es-tu sûre, certaine, profondément convaincue ? » L'ardeur allait croissant de page en page. Puis, d'avril à juillet, il y avait un intervalle obscur, sans documens. C'était précisément pendant ces quatre mois que s'était accomplie la catastrophe. Le mari, trop faible, n'ayant su trouver aucun moyen pour vaincre la rébellion ouverte et obstinée d'Hippolyte, avait pris la fuite en laissant derrière lui des affaires très embrouillées où avait été engloutie la plus grande partie de sa fortune. Hippolyte s'était réfugiée chez sa mère, puis chez sa sœur, à Caronno, dans une maison de campagne. Et alors un mal terrible dont elle avait déjà souffert dans son enfance, une maladie nerveuse analogue à l'épilepsie, avait reparu. Les lettres datées d'août en parlaient. « Non ! tu ne saurais concevoir l'effroi que j'ai dans l'esprit. Ce qui me torture, surtout, c'est l'implacable lucidité de ma vision imaginaire. Je te *vois* te tordre, je *vois* ton visage qui se décompose et blêmit, je *vois* tes yeux qui roulent désespérément sous les paupières rougies par les pleurs... Je *vois* toute l'horreur de ton mal comme si j'étais à tes côtés ; et, quelque effort que je fasse, je ne réussis pas à chasser la vision horrible. Et puis, je t'*entends* aussi m'appeler : j'ai réellement dans les oreilles le son de ta voix, un son rauque et lamentable, comme quand on demande de l'aide et qu'on n'a pas l'espoir d'être aidé. »

Un peu plus tard : « Tu m'écris : — Si ce mal me prenait lorsque je suis dans tes bras ? Non, non, je ne te reverrai plus, je ne veux plus te revoir ! — Étais-tu folle en écrivant ? As-tu réfléchi à ce que tu écrivais ? C'est comme si tu m'avais ôté la vie, comme si je ne pouvais plus respirer. Vite, une autre lettre ! Dis-moi que tu guériras, que tu espères toujours, que tu veux me revoir. *Tu dois* guérir. Entends-tu, Hippolyte ? *Tu dois* guérir. »

Pendant la convalescence, les lettres se faisaient douces et câlines. « Je t'envoie une fleur cueillie sur le sable. C'est une espèce de lis sauvage, merveilleux quand il vit, et d'un parfum si aigu que je trouve souvent au fond du calice un insecte pâmé d'ivresse. Toute la plage est couverte de ces lis passionnés qui, sous le soleil cruel, sur le sable torride, s'épanouissent en une minute et ne durent que quelques heures. Vois combien cette fleur est charmante, même après qu'elle est morte ! Vois combien elle est délicate, et fine, et féminine ! » . . . . . .

Jusqu'au mois de novembre, les lettres se suivaient sans interruption ; mais, peu à peu, elles devenaient amères, troublées, pleines de soupçons, de doutes, de reproches.

« Comme tu t'en es allée loin de moi! Ce qui me torture, c'est encore autre chose que le chagrin de la séparation matérielle. Il me semble que ton âme aussi s'éloigne et m'abandonne... Ton parfum fait d'autres heureux. Te regarder, t'entendre, n'est-ce pas jouir de toi?... Écris-moi; dis-moi que tu m'appartiens toute, dans tous tes actes et dans toutes tes pensées, et que tu me désires, et que tu me regrettes, et que, séparée de moi, tu ne trouves de beauté à aucun instant de la vie. » Plus loin : « Je pense, je pense; et ma pensée m'aiguillonne; et l'aiguillon de cette pensée me cause une abominable souffrance. Parfois, il me vient un désir frénétique d'arracher de mes tempes endolories cette chose impalpable, qui est pourtant plus forte et plus inflexible qu'un dard. Respirer est pour moi une insupportable fatigue, et le battement de mes artères m'excède comme un résonnement de marteau que je serais condamné à entendre... Est-ce l'amour, cela? Oh, non! C'est une sorte d'infirmité monstrueuse qui ne peut fleurir *qu'en moi*, pour ma joie et pour mon martyre. Je me complais à croire que ce sentiment, nulle autre créature humaine ne l'a jamais éprouvé. »

Plus loin : « Jamais, non, jamais je n'aurai la paix complète et la complète sécurité. Je ne pourrais être content qu'à une seule condition : si j'absorbais tout, tout ton être, si je ne faisais plus avec toi qu'un être unique, si je vivais de ta vie, si je pensais tes pensées. Ou, du moins, je voudrais que tes sens fussent clos à toute sensation qui ne te viendrait pas de moi... Je suis un pauvre malade. Mes journées ne sont qu'une longue agonie. J'ai rarement désiré que cela finisse autant que je le désire et l'implore à cette heure. Le soleil va se coucher, et la nuit qui descend sur mon âme m'enveloppe de mille horreurs. L'ombre sort de tous les coins de la chambre, et elle s'avance vers moi comme une personne vivante dont j'entendrais les pas et le souffle hostile... »

Pour attendre le retour d'Hippolyte, George était revenu à Rome dans les premiers jours de novembre; et les lettres datées de cette époque faisaient allusion à un épisode très douloureux et très obscur « Tu m'écris : — *J'ai eu grand'peine à te rester fidèle.* — Qu'entends-tu par là? Quelles sont les *terribles péripéties* qui t'ont bouleversée? Mon Dieu, comme tu es changée! J'en souffre inexprimablement, et mon orgueil s'irrite contre ma souffrance. J'ai entre les deux sourcils, profonde comme une entaille de blessure, une ride où s'amasse ma colère réprimée, où s'accumule l'amertume de mes doutes, de mes soupçons, de mes dégoûts. Je crois que tes baisers mêmes ne suffiraient pas pour m'en délivrer. Tes lettres frémissantes de désirs me troublent. Je ne t'en suis

pas reconnaissant. Depuis deux ou trois jours, j'ai quelque chose *contre toi* dans le cœur. Je ne sais ce que c'est. Peut-être un pressentiment? Peut-être une divination? »

Pendant cette lecture, George souffrait comme si une plaie se se fût ouverte en lui. Hippolyte aurait voulu l'empêcher de poursuivre. Elle se rappelait cette soirée où son mari s'était présenté à l'improviste dans la maison de Caronno, avec une contenance froide et tranquille mais avec un regard de fou, déclarant qu'il venait pour la ramener avec lui ; elle se rappelait le moment où ils étaient restés seuls ensemble, l'un en face de l'autre, dans une chambre écartée où le vent agitait les rideaux de la fenêtre, où la lumière avait de brusques oscillations, où montait du dehors le gémissement des arbres; elle se rappelait la lutte sauvage et muette soutenue alors contre cet homme, qui l'avait enlacée d'un mouvement soudain — horreur! — pour la prendre de force.

— Assez! assez! dit-elle en attirant à soi la tête de George. Assez! ne lisons plus.

Mais il voulut poursuivre : « Je ne parviens pas à comprendre la réapparition de cet homme, et je ne peux pas me défendre d'un emportement de colère qui en partie s'adresse à toi. Mais, pour ne pas te faire souffrir, je ne t'écris pas mes pensées sur ce sujet. Ce sont des pensées amères et très obscures. Je sens que, pour quelque temps, ma tendresse est empoisonnée. Mieux vaudrait, je crois, que tu ne me revisses plus. Si tu veux t'épargner à toi-même une inutile douleur, ne reviens pas à présent. A présent, je ne suis pas *bon*. Mon âme t'aime à l'adoration ; mais ma pensée te mord et te souille. C'est un contraste qui recommence sans cesse et qui ne finira jamais. » Dans la lettre du lendemain : « Une douleur, une douleur atroce, intolérable, jamais éprouvée... O Hippolyte! reviens, reviens! Je veux te voir, te parler, te caresser. Je t'aime plus que jamais... Pourtant il faudra m'épargner la vue de tes meurtrissures. Je suis incapable d'y penser sans épouvante et sans colère. Il me semble que, si je voyais les marques mises sur ta chair par les mains de cet homme, mon cœur se briserait... C'est horrible! »

— Assez, George! ne lisons plus! supplia de nouveau Hippolyte en prenant dans ses mains la tête de l'aimé et en le baisant sur les yeux. George, je t'en conjure!

Elle réussit à l'éloigner de la table. Et il souriait de cet indéfinissable sourire qu'ont parfois les malades lorsqu'ils cèdent aux instances d'autrui, tout en sachant bien que le remède est tardif et inutile.

VII

Le soir du Vendredi Saint, ils repartirent pour Rome.

Avant le départ, sur les cinq heures, ils prirent le thé. Ils étaient taciturnes. La vie simple qu'ils avaient vécue dans cet hôtel leur apparut, au moment où elle allait finir, extraordinairement belle et désirable. L'intimité de ce modeste logis leur apparut plus douce et plus profonde. Les lieux où ils avaient promené leurs mélancolies et leurs tendresses s'éclairèrent de clartés idéales. C'était donc encore un fragment de leur amour et de leur être qui tombait anéanti dans l'abîme du temps.

George dit :

— Cela aussi est passé!

Hippolyte dit :

— Comment vais-je faire? Il me semble que je ne pourrais plus dormir ailleurs que sur ton cœur.

Ils se regardèrent dans les yeux, se communiquèrent leur émotion, sentirent que le flot montant leur serrait la gorge. Ils se turent, ils écoutèrent le bruit régulier et monotone que faisaient dans la rue les paveurs battant le pavé. Mais ce bruit fastidieux augmenta leur malaise.

George se leva et dit :

— C'est insupportable!

Ces chocs cadencés irritaient en lui le sentiment de la fuite du temps, qu'il avait déjà si vif; ils lui inspiraient cette sorte de terreur anxieuse, si souvent éprouvée déjà en écoutant les oscillations du pendule. Et cependant, les jours précédens, ce bruit ne l'avait-il pas bercé dans un vague bien-être? Il pensa : « Dans deux ou trois heures, nous nous séparerons. Je recommencerai ma vie habituelle, qui n'est qu'une série de petites misères. Mon mal habituel me reprendra inévitablement. D'ailleurs je connais les troubles que le printemps suscite en moi. Je souffrirai sans trêve. Et je pressens déjà qu'un de mes bourreaux les plus impitoyables sera l'idée qu'Exili m'a enfoncée dans la tête. Si Hippolyte voulait me guérir, le pourrait-elle? Peut-être; en partie du moins. Pourquoi ne viendrait-elle pas avec moi dans un lieu solitaire, non pas pour une semaine mais pour très longtemps? Elle est adorable dans l'intimité, pleine de menues prévenances et de grâces mignonnes. Peut-être réussirait-elle à me guérir par sa présence assidue, ou du moins à me rendre la vie plus légère. »

Il s'arrêta devant Hippolyte, lui prit les deux mains, lui demanda :

— Pendant ces quelques jours, as-tu été très heureuse? Réponds.

Il avait la voix émue et insinuante.

Elle répondit :

— Heureuse comme jamais!

George, sentant dans cette réponse une sincérité profonde, lui serra les mains avec force et reprit :

— Te serait-il possible de continuer ta vie ordinaire?

Elle répondit :

— Je n'en sais rien; je ne regarde pas devant moi. Tu sais que tout est perdu.

Elle baissa les yeux. George la saisit dans ses bras, passionnément.

— Tu m'aimes, n'est-ce pas? Je suis l'unique but de ton existence ; dans ton avenir, tu ne vois que moi...

Avec un sourire imprévu qui releva ses longs cils, elle dit :

— Oui, tu le sais bien.

Il ajouta encore, à voix basse, le visage penché jusque sur son sein :

— Tu connais mon mal.

Elle semblait avoir deviné la pensée de son amant. Comme en confidence, d'une voix chuchotante qui semblait rétrécir le cercle où ils respiraient et palpitaient ensemble, elle demanda :

— Que puis-je faire pour te guérir?

Ils se turent, enlacés. Mais, dans le silence, leurs deux âmes examinaient et décidaient la même chose.

— Viens avec moi, s'écria George. Allons dans un pays inconnu ; restons-y tout le printemps, tout l'été, tant que nous pourrons... Et tu me guériras.

Elle répondit sans la moindre hésitation :

— Je suis prête. Je t'appartiens.

Ils se détachèrent l'un de l'autre, consolés. L'heure du départ était venue; ils bouclèrent la dernière valise. Hippolyte ramassa toutes ses fleurs, déjà fanées dans les verres : les violettes de la villa Cesarini, les cyclamens, les anémones et les pervenches du parc Chigi, les roses simples de Castel-Gandolfo, une branche d'amandier cueillie dans le voisinage des Bains de Diane, en revenant de l'Émissaire. Ces fleurs auraient pu raconter toutes leurs idylles. — Oh! la course folle dans le parc, en dévalant par une pente raide, sur les feuilles sèches où les pieds s'enfonçaient jusqu'à la cheville! Elle criait et riait, piquée aux jambes par les orties vertes à travers le bas fin; et alors, devant elle, George abattait à coups de canne les tiges piquantes, qu'elle foulait ensuite sans

danger. Très vertes, d'innombrables orties ornaient les Bains de Diane, l'antre mystérieux où les échos propices transformaient en musique les lentes stillations. Elle, du fond de l'ombre humide, regardait la campagne toute couverte d'amandiers et de pêchers argent et rose, infiniment suaves sur la pâleur glauque des eaux lacustres. Autant de fleurs, autant de souvenirs!

— Vois, dit-elle en montrant à George un ticket; c'est le billet de Segni-Paliano! Je le garde.

Pancrace frappa à la porte. Il apportait à George la note acquittée. Dans l'attendrissement que lui causa la générosité de Monsieur, il se confondit en actions de grâces et en souhaits. Finalement, il tira de sa poche deux cartes de visite et les offrit pour rappeler à Monsieur et à Madame son pauvre nom, en s'excusant de la hardiesse.

A peine fut-il sorti, que les faux *jeunes mariés* se mirent à rire. Les cartes portaient en caractères pompeux : — Pancrace Pétrella.

Hippolyte dit :

— Je les garde aussi en souvenir!

Pour la seconde fois, Pancrace frappa à la porte. Il apportait à Madame un cadeau : quatre ou cinq oranges magnifiques. Ses yeux brillaient dans son visage rubicond. Il avertit :

— Il est temps de descendre.

En descendant l'escalier, les deux amans sentirent retomber sur eux la tristesse et une sorte d'effroi, comme si, au sortir de cet asile de paix, ils allaient affronter un péril obscur. Le vieil hôtelier les salua sur la porte en disant avec regret :

— J'avais pour ce soir de si belles alouettes!

George répondit avec une contraction dans les lèvres :

— Nous reviendrons bientôt! Nous reviendrons bientôt!

Pendant qu'ils regagnaient la gare, le soleil se couchait dans la mer, à l'extrême horizon de la campagne latine, rougeâtre parmi les brumes. A la Cecchina, il bruinait. Lorsqu'ils se séparèrent, Rome leur apparut, en cette soirée de Vendredi Saint humide et brumeuse, comme une ville où l'on ne pouvait que mourir.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LES SALONS DE 1895

LA PEINTURE

Le vent de folie dépensière et tapageuse qui, depuis quelque temps, agite les ingénieurs et les architectes, au grand dommage de nos promenades publiques et de nos monumens nationaux, semble devoir emporter à la fois, dans une tourmente prochaine, le jeune palais du Champ-de-Mars, où s'abrite la Société nationale des Beaux-Arts, et le vieux palais des Champs-Élysées, où réside la Société des Artistes français. L'Exposition universelle de 1900 sera la raison ou le prétexte de ces démolitions simultanées qui laisseront à la belle étoile les deux compagnies rivales, sans leur garantir peut-être pour l'avenir des installations mieux appropriées. Les Parisiens commencent à s'émouvoir, avec eux les provinciaux, et, par contre-coup, les étrangers. La suppression, même momentanée, de ces Salons encombrés et peu choisis, dont on maudit, par lassitude ou par genre, la médiocrité dans les premiers jours, mais où l'on ne cesse, pendant deux mois, d'aller prendre sa distraction et trouver son plaisir, leur paraît à tous une calamité redoutable; tant ces fêtes annuelles de l'art, plus fréquentées que jamais par les gens du peuple comme par les gens du monde, par les bourgeois comme par les artistes, sont entrées dans les habitudes de notre vie nationale!

Que les dieux de l'administration écartent donc de nous ce calice! Mais si leurs convictions mégalomanes ne leur permettaient pas de se rendre à nos prières, si le malheur arrive, qu'il soit bon à quelque chose! Nous sera-t-il alors permis d'espérer voir dans l'avenir les deux sœurs ennemies, rapprochées par l'infortune, sinon s'embrasser sous le même toit, du moins y vivre côte

à côte, pour le plus grand profit de nos jambes, de nos yeux et de nos esprits? A vrai dire, plus vont les choses, moins le bon public peut voir, dans cette séparation de corps (qui a produit, dans la pratique, de sérieuses améliorations, sur la rive droite comme sur la rive gauche), une véritable question de principes, une lutte convaincue d'écoles et de systèmes. Au Champ-de-Mars, où les élèves du dur Meissonier continuent à se mêler aux disciples du tendre Puvis, l'on peut bien constater une tendance générale à chercher la qualité première de la peinture dans la tenue harmonique et dans l'unité calme de la coloration; néanmoins, cette tendance n'y est point exclusive et la plupart même de ceux qui l'ont d'abord préconisée à outrance s'efforcent de donner à leurs harmonies des dessous plus résistans et plus corrects, d'après les traditions naguère démodées que les maîtres des Champs-Élysées avaient l'enfantillage de soutenir. Aux Champs-Élysées, où l'on a réussi à maintenir, dans l'intérêt des générations nouvelles, le culte de la composition réfléchie et celui des formes justes et pleines, nous ne voyons pas que ces préoccupations nécessaires empêchent les innovations les plus diverses et les plus hardies, dans tous les sens, et les affolés de modernisme, en fait de niaiseries symbolistes ou de naturalisme ordurier, ne s'y trouvent guère plus gênés qu'ailleurs pour exprimer, en des langages spéciaux, leurs confuses aspirations ou leurs sensations grossières. En réalité, il n'y a qu'une école française, troublée, agitée, inquiète, tâtonnant de droite et de gauche, aussi bien là-bas qu'ici près, sans but arrêté, sans parti pris décidé, où qu'on l'examine et où qu'on la prenne; de tous les côtés aussi il y a une école laborieuse, vivante, ambitieuse, qui aboutira demain si elle ne le fait pas aujourd'hui, et qui conserve, malgré tout, au milieu des étrangers, nourris par elle, qui l'assiègent et qui l'envahissent, des qualités de race, une conscience du métier, une franchise d'observation, une clarté d'expression qui la feront sortir, à son honneur, de cette crise passagère. Examinons d'abord les Français dans les deux Salons, nous verrons ensuite les étrangers.

I

Les facultés les plus sérieusement atteintes par les théories paradoxales dont ils commencent à revenir ont été, chez nos peintres, les facultés imaginatives, celles qui sont nécessaires à l'exercice de la peinture monumentale, décorative ou historique. Ce n'est pas qu'on n'ait chanté, plus que jamais, à tue-tête et par-dessus les toits, des hymnes en l'honneur de l'art décoratif. Ne semblait-il pas à plus d'un qu'il venait, le matin même, d'en

découvrir la science et les lois, comme si Le Brun, Boucher, Delacroix, vingt autres autour d'eux, n'y avaient point excellé sans l'attendre? Par malheur, en même temps qu'on poussait les jeunes peintres à s'enhardir aux grandes entreprises, on leur retirait, d'autre part, les moyens d'y réussir, en leur prêchant, avec des airs inspirés et fanatiques, le mépris des études spéciales, l'oubli des traditions techniques, le culte de l'ignorance, et, comme seul respect, celui de leur propre infatuation : les résultats définitifs ne pouvaient donc guère répondre à l'attente. L'Hôtel de Ville de Paris et un grand nombre d'édifices provinciaux sont là pour témoigner de l'insuffisante préparation avec laquelle les peintres ont abordé le plus souvent les nobles tâches qui leur étaient confiées.

Les triomphes légitimes de M. Puvis de Chavannes ont jeté, dans l'esprit de la génération nouvelle, un trouble passager dont elle a peine à se remettre. Néanmoins, le nombre augmente à vue d'œil des artistes qui croient pouvoir, sans irrévérence, goûter, comme il sied, le charme, toujours élevé et délicat, de ses rêveries sereines, tout en refusant de prendre pour modèles des réalisations souvent fort incomplètes. Le panneau d'escalier destiné à la Bibliothèque de Boston, *les Muses inspiratrices acclamant le Génie, messager de lumière*, est disposé avec cette clarté résolument naïve et cette intelligence des silhouettes expressives qui restent les qualités maîtresses de M. Puvis de Chavannes, surtout lorsqu'il laisse ses visions errer dans le monde harmonieux des souvenirs antiques, le monde qu'il a le plus fréquenté, le seul où il paraisse vraiment libre. Rien de plus noble, de plus aisé, de plus heureux que les mouvemens, habilement variés dans leur uniformité, par lesquels les neuf chastes filles, en longues tuniques flottantes d'un blanc virginal, tenant d'une main la lyre ou le sistre, et, de l'autre, tendant le laurier et la couronne, s'avancent des deux côtés ou s'envolent vers le jeune génie, vers l'adolescent vainqueur qui se tient debout, en haut, au centre, au-dessus d'elles. Ces pâles apparitions, à la fois graves et légères, se profilent sur l'azur calme de la mer lointaine avec une grâce vive et rapide qui rappelle les figures charmantes tracées d'un fin pinceau par les peintres attiques sur la panse fuyante des élégans lécythes. C'est le même charme et le même naturel, ce sont aussi les mêmes procédés sommaires d'exécution, notamment pour les extrémités, et c'est là que notre inquiétude commence. Cette insouciance d'achèvement qui, dans ces figurines tracées hâtivement sur des objets usuels, aux surfaces convexes, nous amuse plutôt comme un témoignage de liberté sans prétention et d'habileté sans insistance, n'est-elle

pas faite pour irriter, à la longue, les regards, lorsqu'il s'agit de figures de grandeur naturelle, gravement fixées sur un mur pour l'éternité? Hésiode ne nous dit-il pas que *les Grâces* et *le Désir* se tenaient toujours auprès de ces aimables filles lorsqu'elles montaient, en chantant, vers l'Olympe? Ces divinités dominatrices de la vieille Hellade, connaisseuses délicates et difficiles en fait de beauté, vous auraient-elles donc escortées, ô Muses savantes et douces, si vous ne les aviez attirées par la perfection de vos formes autant que par la séduction de vos voix?

Ce qui enchante, malgré tout, chez M. Puvis de Chavannes, c'est la sincérité visible de son rêve. Que de choses on peut passer, dans l'art comme dans la vie, à ceux qui aiment bien et font sentir qu'ils aiment! Je me sens aussi beaucoup d'indulgence, malgré les chatouillemens agaçans qu'inflige à ma rétine son tâtillonnage obstiné, pour le rêveur bizarre, mais convaincu, ce semble, qu'est M. Henri Martin. Les vices de son procédé, de ce pointillé pénible, minutieux, frétillant, qui décompose les colorations aussi bien que les formes, s'accentuent d'autant mieux qu'il l'applique sur de plus grandes toiles et plus indifféremment à toutes choses. Qu'il s'en serve pour donner à certaines parties, notamment à ses fonds, une vibration plus délicate ou plus intense, passe encore; mais cet émiettement furieux des molécules, cette réduction systématique des objets en poussières impalpables, deviennent tout à fait choquans lorsqu'ils ont la prétention de représenter également des corps solides, des visages charnus, de souples tissus, des végétaux mobiles ou de rigides métaux. Toute peinture, sans doute, la peinture décorative surtout, vit de conventions; libre à l'artiste d'y voir tout en gris, en bleu ou en rose! C'est son métier, c'est sa gloire d'idéaliser toutes choses, en les faisant passer de la nature dans l'art. Toutes les transpositions lui sont donc permises, sous la seule condition d'y conserver, entre les choses, les rapports nécessaires qu'elles ont dans la réalité. Qu'une figure soit dessinée au crayon ou à la sanguine, peinte en grisaille ou de couleurs naturelles, sculptée en pierre ou en bois, elle ne restera, pour nos yeux, une vraie figure que si les chairs y gardent une autre apparence que les vêtemens, que si les mains et les pieds n'y sont pas traités comme des cheveux et de la barbe. Or le procédé des pointillistes, poussé à l'extrême, supprime toute diversité d'aspect entre les visages, les tissus, les végétaux, le paysage. Hâtons-nous de dire que M. Henri Martin n'en est plus là, et que dans cette frise pour l'Hôtel de Ville, il montre lui-même, çà et là, instruit par la nécessité, quelques intentions d'en revenir à des pratiques plus logiques et plus viriles.

La disposition en est à la fois simple, ingénieuse, claire et justement appropriée. Au-dessus des trois arcades cintrées, correspondant à des ouvertures de portes, qui coupent et divisent la toile, s'étend un fond de bois, une sapinière ensoleillée, dont les fûts jaunâtres se dressent au milieu de claires et vivaces floraisons printanières. Dans le centre, en plein bois, une femme en blanc, une des Muses, qui pleure, la tête dans ses mains. A gauche, en bas, dans une des retombées, un peintre assis, la palette en main, coiffé d'un bonnet rouge. C'est le maître de M. Henri Martin, M. Jean-Paul Laurens. Il travaille et rêve, et, au-dessus de lui, par derrière, arrivent, planant d'un vol doux et lent, deux autres Muses, l'une portant une lyre, l'autre applaudissant; plus loin, une quatrième tient sur ses genoux, un enfant debout, qui, de ses petites mains, élève une haute palme. Sur la droite, la même conception se répète, pour un poète, mais avec des variétés délicates dans les attitudes et dans les gestes. Le poète, en redingote noire, est endormi, et l'une des Muses le baise déjà sur le front, tandis que deux autres, dans le ciel, pressent, pour la rejoindre, le mouvement de leurs grandes ailes dorées et roses; à l'extrémité, un poète ancien, quelque Orphée mélancolique, regarde et médite. L'association des figures modernes aux figures imaginaires est opérée avec un rare bonheur; il n'y a rien de banal ni de prétentieux dans l'expression des silhouettes non plus que des physionomies. On sent que toute cette rêverie vient d'une âme d'artiste, sincère, chaste, élevée. Et cet artiste est aussi un peintre, car, sans parler de l'exquise lumière qui filtre à travers ces troncs, ces feuillages, ces fleurs, les piquant çà et là d'éclairs attendris, on ne saurait rester insensible à certaines fraîcheurs de colorations, vives et fines, qui, de tous côtés, réjouissent l'œil, comme des bouquets soigneusement assortis. En présence de telles qualités, en présence d'un tel progrès, faut-il faire un crime à M. Henri Martin de nous montrer encore trop de restes fâcheux de ses anciennes habitudes? Faut-il trop durement lui reprocher l'inconsistance et l'insensibilité des parties nues, visages et mains, par suite de la suppression simultanée des contours et des modelés, certaines affectations de gaucheries soi-disant primitives dans l'arrangement et l'exécution des draperies? Une fois en place, c'est possible, quelques-unes de ces insuffisances s'atténueront d'elles-mêmes; en tout cas, il sera facile à l'artiste d'y remédier. La façon dont il reprend, avec courage et conscience, dans son autre peinture, *l'Inspiration*, un thème déjà traité par lui, nous prouve que M. Henri Martin possède la vertu essentielle à l'artiste, le souci de la perfection et la conscience de ses faiblesses.

Les mérites particuliers de la frise de M. Henri Martin y éclatent d'autant mieux qu'elle se trouve voisine de deux autres décorations disposées de la même manière, au-dessus de plusieurs portes, par MM. Pierre Vauthier et Bonis. Il n'y a pas à discuter les sujets choisis, car les deux artistes en ont tiré bon parti pour la présentation et pour l'ordonnance. M. Vauthier a représenté, pour une salle de la mairie de Bagnolet, toute une population de banlieue en liesse, le jour du couronnement de la rosière, M. Bonis, pour une autre salle municipale, des *Coureurs* et des *Lutteurs* symbolisant les *Exercices physiques*. Là, des costumes du jour, des types populaires, de l'agitation familière; ici, des draperies antiques, des nudités héroïques, des mouvemens sculpturaux. Des deux côtés, un sentiment juste de l'harmonie colorée et de la liaison des figures avec le paysage. Des deux côtés aussi, par malheur, la même obéissance au préjugé courant, c'est-à-dire une atténuation systématique des nuances et des formes qui supprime, dans la fête, toute la gaieté et l'éclat de couleurs, qu'on y cherche, dans la course et la lutte, toute la vigueur et le caractère de dessin qu'on y devrait trouver. La toile est triste qui devrait être joyeuse, et languissante et maladive celle qui devrait exprimer la santé et la force.

Il faut-être reconnaissans à MM. Roll et Lhermitte de n'avoir jamais donné dans ce culte à la mode de l'anémie et de la chlorose auquel peuvent sacrifier, sans qu'on s'en étonne, quelques grands prêtres ou petits clercs d'un dilettantisme plus littéraire que pittoresque mais qu'on est toujours surpris de voir pratiqué par des peintres de mœurs contemporaines, par ceux que leur métier même tient en rapports étroits et constans avec les réalités solides et éclatantes de la nature et de la vie. Tous deux en trouvent la récompense dans le progrès constant qui marque leurs grandes œuvres. L'imagination peut n'être qu'à moitié satisfaite de la conception très spéciale et quelque peu sensuelle, par laquelle M. Roll entend exprimer certaines *Joies de la vie*, celles que donnent les *Femmes*, les *Fleurs*, la *Musique*. On pouvait s'attendre à ce que ces joies fussent exprimées, d'une façon ou d'une autre, par un spectacle nettement idéal, ou par un spectacle franchement réel. M. Roll en juxtaposant, dans un bois de la banlieue, plusieurs baigneuses nues, Dryades ou Bacchantes, qui se roulent dans les herbes, et un trio de musiciens en habits noirs, qui jouent mélancoliquement quelque valse à la mode, au son de laquelle trépignent, dans le lointain, en rondes folles, des Parisiens et des Parisiennes endimanchés, s'est mis en présence d'extraordinaires difficultés. Ce n'est pas que l'accord de figures nues et de figures costumées, antiques et modernes, allégoriques

et réelles, soit chose condamnable ou impossible. Nous avons vu cette alliance réalisée par M. Henri Martin et l'on pourrait citer vingt chefs-d'œuvre sans sortir du Louvre, tels que le *Concert champêtre*, les *Noces de Cana*, le *Débarquement à Marseille*, la *Liberté sur la barricade*, dans lesquels cet accord est produit, par l'exaltation générale du style et du coloris, d'une façon si naturelle, qu'il faut quelque réflexion pour se rappeler qu'on a devant soi l'interprétation poétique d'une scène familière ou historique. Dans toutes ces compositions, il n'est point un morceau qui sente la copie immédiate et directe de la réalité; toutes les parties en sont également transposées, en tons majeurs, par la même force d'imagination. Ce qui blesse, je crois bien, dans la toile de M. Roll, consciencieux reproducteur des choses, c'est précisément un accent trop réel, trop scrupuleux, qui çà et là, dans certains morceaux, reporte notre pensée à l'atelier et au modèle alors que nous devrions être simplement séduits par l'entrain, par la richesse, par *la joie* de l'exécution. Ces dames déshabillées, en leurs contorsions risquées parmi des broussailles inquiétantes pour le satin de leur peau, ont l'air quelque peu embarrassé de leur rôle, comme aussi ces honnêtes virtuoses qu'un caprice d'artiste a fait asseoir, dans le fourré, à quelques pas d'elles, pour exciter leurs ardeurs. Les unes sont trop hardiment nues, les autres trop correctement couverts; leur association n'est point préparée. Une fois cette petite surprise des yeux surmontée, il est juste de reconnaître que M. Roll n'a jamais brossé une grande toile avec une telle aisance dans l'arrangement général des figures, avec une entente à la fois si soutenue et si délicate de l'harmonie et de l'équilibre décoratifs. Il y a des recherches et des trouvailles délicieuses de fraîcheurs vives ou furtives, d'accords brillans ou de mystérieuses demi-teintes, soit dans les nudités, soit dans les étoffes, non moins que dans les verdures et dans les fleurs. Le groupe même des musiciens, ce groupe trop réel, est d'un caractère très juste et très saisissant. M. Roll est de ceux à qui l'on pardonnera toujours beaucoup, parce qu'il est un de ceux qui, dans la crise actuelle, ont gardé, avec le plus de conviction, l'amour de la franche nature et de la vie saine, en même temps que celui de la bonne peinture.

Pas plus que M. Roll, moins que lui encore, MM. Lhermitte et Friant ne sont des hommes d'imagination. Les excellentes études d'après nature qu'ils nous donnent depuis longtemps l'un et l'autre : M. Lhermitte, avec une intelligence plus simple et plus large des types rustiques, M. Friant, avec une analyse plus variée et plus fine des types populaires et bourgeois, les ont placés au meilleur rang, parmi les artistes d'observation. Chargés

tous deux de peindre de vastes panneaux, le premier, pour l'Hôtel de Ville de Paris, le second, pour celui de Nancy, ils ont, avec le même bon sens, compris qu'ils n'avaient point à forcer leur talent, ni à sortir de leur monde. Il n'y a point de raison pour qu'une scène contemporaine, habilement présentée sur une muraille verticale, ne s'y associe à l'entourage architectural aussi bien qu'une scène historique ou allégorique; il y en a beaucoup pour qu'un peintre réaliste, habitué à suivre la nature pas à pas, se donne inutilement bien du mal, pour échouer misérablement, s'il veut faire, sans préparation, œuvre d'invention et de fantaisie. M. Friant, en peignant les *Jours heureux*, s'est efforcé seulement de généraliser les types et les sentimens qu'il rencontrait autour de lui; pour la composition comme pour le dessin, il y semble avoir réussi. Dans le premier compartiment, c'est le printemps, le ciel frais, la floraison vive et confuse des coquelicots, des boutons d'or, des bleuets dans les prairies verdoyantes; c'est aussi la fête de la jeunesse, des filles du village qui s'en vont, à travers champs, babillardes, respirant la joie, accompagnées par les petits frères et les petites sœurs. Elle sont trois ici, et l'une d'elles s'arrête, un genou en terre, pour piquer une fleur dans les cheveux d'une enfant qui rit; un gamin à côté, un tout petit, s'escrime à arracher de grosses plantes qui lui résistent. Dans le second compartiment, c'est la saison mûre; sur une pente herbue, deux fiancés, serrés l'un contre l'autre, regardent, en face d'eux, une mère endormant son enfant sur ses genoux; entre les deux groupes passe, debout comme une pensée mélancolique, droite et réfléchie, l'aïeule, ridée et desséchée par la vie, tenant à la main une branche fanée. Les couples heureux ne la regardent pas, mais elle regarde, elle, le nourrisson qui repose. L'arrangement est simple, expressif, d'un sentiment délicat, sans visées d'idéal; tous les types sont des types réels, français, locaux même, et pris dans la région; le dessin est poussé à fond avec une précision minutieuse, trop minutieuse, et c'est là le défaut. Ce travail patient du pinceau est resté pénible, sec, froid, et, malgré tant de qualités, ces deux panneaux, d'un aspect jaunâtre et terne, ne donnent qu'à moitié l'impression qu'ils pouvaient produire avec plus de liberté dans la touche et de chaleur dans l'éclairage.

La lourde tâche qu'il avait à conduire a moins surpris M. Lhermitte. Accoutumé déjà à manier les grandes figures, mais dans des espaces restreints, il n'a pas voulu compliquer sa tâche le jour où il s'est trouvé devant une surface plus étendue. Il n'a donc point tenté de chanter sur le mode épique, *le Ventre de Paris*, et, devant représenter *les Halles* à l'heure où les comestibles de toute espèce et de toutes couleurs s'entassent sur les étaux et sur

les pavés, au milieu du va-et-vient des maraîchers et des piétons, du brouhaha des revendeuses et des clientes, il s'est contenté de nous les montrer, telles qu'il les a vues, et que nos descendans seront sans nul doute enchantés de les revoir. Qu'on pense au plaisir que nous éprouverions à retrouver ce spectacle tumultueux et réjouissant, traité, avec cette abondance et cette exactitude, par quelque Le Nain au XVIIe siècle ou quelque Chardin au XVIIIe! Ce qu'il y avait à craindre pour M. Lhermitte, c'est que son procédé habituel de peindre, un peu martelé, un peu grisâtre, celui d'un homme qui a manié d'abord le crayon et le fusain, ne semblât triste et maigre en une si grande toile. M. Lhermitte s'est parfaitement rendu compte de la situation et, avec une vaillance soutenue, s'est efforcé de donner à son exécution l'ampleur, la solidité, la tenue nécessaires. Un reste de papillotage qui tremblote encore, çà et là, notamment dans les plis froissés des vêtemens, y surprend d'autant moins qu'il semble causé par l'agitation des figurans multiples et affairés dans une atmosphère à la fois lumineuse et poussiéreuse. Tous ces figurans, marchandes assises et marchandes debout, porteurs et porteuses de paniers, de bourriches et de hottes, ouvriers et campagnards, cuisinières et bourgeoises, voyous et sergots, ont été vus d'un œil si sûr, rendus avec une telle franchise, qu'ils deviennent, pour l'histoire parisienne au XIXe siècle, des documens incontestables. Le plus grand éloge qu'on puisse faire de cette composition agitée et fourmillante, c'est qu'elle ne semble point composée, tant les gens y semblent bien à leur place et à leurs affaires. Comme les maîtres de la Renaissance qui signaient leurs panneaux en plaçant leur propre tête dans quelque encoignure discrète, M. Lhermitte s'est glissé, à droite, dans la foule, entre un panier de verdure et un sac de pommes de terre. On ne saurait trouver la hardiesse excessive. *Les Halles* sont le morceau le plus exact et le plus complet qu'ait inspiré, dans les deux Salons, l'étude de la vie populaire.

La peinture historique monumentale n'a produit qu'une grande toile, *la Muraille*, par M. Jean-Paul Laurens, mais c'est une œuvre puissante et originale. Il y a longtemps que M. Laurens se promène dans le moyen âge, au milieu des moines, des chevaliers, des troubadours, avec l'aisance d'un homme qui a retrouvé, par l'imagination, son milieu originel. Très différent des moyenâgeux romantiques qui se contentaient le plus souvent d'affubler d'oripeaux bizarres les rêves de leur fantaisie, très supérieur aux moyenâgeux archéologiques qui pastichent, avec froideur, les miniatures anciennes, M. J.-P. Laurens tient pourtant des premiers par la passion qu'il apporte en ses résurrections du passé, et des

seconds par ses coutumes studieuses et ses goûts d'exactitude; il se distingue de tous par la clairvoyance avec laquelle il sait retrouver, dans les hommes d'aujourd'hui, la survivance des types et des caractères qui lui sont suggérés par les chroniques et définis par les œuvres d'art. Dans ses illustrations des *Récits mérovingiens*, dans ses *Emmurés de Carcassonne*, dans sa *Mort de sainte Geneviève*, combien sont à la fois vieux et modernes, disparus et vivans, ses soldats féroces, ses serfs abrutis, ses ecclésiastiques fanatiques! La ville de Toulouse, en lui offrant la décoration d'une vaste muraille, dans le Capitole, fermant le fond d'une longue galerie et que l'on verra de loin, lui a fourni l'occasion de prouver la vigueur de son intelligence historique d'une façon plus complète.

Le sujet est emprunté à la guerre des Albigeois. La ville de Toulouse, assiégée inutilement une première fois par Simon de Montfort, a dû se soumettre à la suite d'une défaite sanglante. Les hommes du Nord l'ont pillée sans pitié et rasée jusqu'au sol. Les Toulousains, indignés, rappellent leur comte Raymond, se soulèvent deux fois contre les croisés, les forcent enfin à quitter la ville. Ce n'est pas tout d'être chez soi, il faut organiser la défense, relever les murailles, les relever en hâte, et qu'elles soient hautes et solides. Les capitouls se réunissent et, pour s'assurer l'appui du ciel, placent « dans la plus haute voûte du plus haut clocher, entre lampes et candélabres », les reliques de saint Exupère qui protégera son peuple. Les meilleurs charpentiers sont chargés de dresser dans tous les postes des balistes et des pierriers. Dans tous les quartiers, des chevaliers, des bourgeois, des marchands sont désignés pour faire fortifier les postes et diriger les ouvriers. « Et tous se mettent à l'œuvre, dit Guillaume de Tudèle, le menu peuple, les damoiseaux, les damoiselles, les dames et les femmes, les jouvenceaux, les jouvencelles et les petits enfans qui, chantant des ballades et des versets légers, travaillent aux clôtures, aux fossés, aux ponts, aux barrières, aux murs, aux escaliers, aux corridors, aux portes, aux salles, aux embrasures, aux guichets, aux tranchées, aux voûtes... » Nous abrégeons l'énumération qui montre chez le poète-chroniqueur un homme au courant de tous les détails de l'architecture militaire. Ce n'est pas une seule fois d'ailleurs que le moine-troubadour, dans ses vers colorés et vivans, dont les descriptions d'une rare précision ont fourni à Viollet-le-Duc les renseignemens les plus exacts et les plus précieux sur l'art militaire au XIIIe siècle, nous montre toute une population à l'œuvre dans les mêmes conditions. Au siège de Moissac, au siège de Beaucaire, de même, pêle-mêle, en chantant, seigneurs et manans, bour-

geois et artisans, grandes dames et fillettes, grimpent sur les échelles et portent le mortier. L'amoncellement héroïque d'échafaudages enchevêtrés, qui envahit tout le bas de la peinture de M. J.-P. Laurens représente, pour nous comme pour lui, l'une des occupations les plus caractéristiques des XIIIe et XIVe siècles ou plutôt une de leurs passions. Cette passion de la construction, passion de foi ou de nécessité, passion, en tout cas, universelle et féconde, a couvert, en deux siècles, notre territoire, non par centaines, mais par milliers, d'églises, de châteaux forts, de palais, de manoirs, d'un art puissant et varié, dont quatre siècles de destruction religieuse, académique, révolutionnaire ou utilitaire n'ont pu anéantir les imposants débris et les ineffaçables souvenirs. C'est donc avec la gravité du chanteur épique que le peintre a fait monter sur ces échafaudages, pour achever le parement des créneaux et des courtines, pour ajuster sur la tour cornière les traverses ajourées des larges hourds, pour dresser, sur la plus haute terrasse, le trébuchet gigantesque qui frappera bientôt le cruel Simon d'une énorme pierre, « à la place où il fallait », les charpentiers et les maçons, leurs femmes et leurs filles, travaillant avec enthousiasme, sous la direction des maîtres d'œuvre et des sergens des capitouls. Le peintre diffère, en cela pourtant, du témoin oculaire, que, voyant à distance les choses d'un regard plus calme et avec un esprit plus démocratique, il est à la fois moins dramatique et moins impartial. Dans la chronique, nous voyons toujours les nobles, les riches marchands, les dames et damoiselles prendre, avec leurs habits somptueux et bigarrés, une part active à la résistance; il y avait là, pour un coloriste, des élémens précieux que l'artiste, plus plébéien, a cru devoir négliger. D'autre part, c'est presque toujours sous la menace même de l'ennemi, sous la tombée intermittente des flèches et des pierres, que ces travailleurs improvisés, chantant et gabant, poursuivaient leur tâche. Or, si l'on n'apercevait, en l'air, les apparitions des saints patrons portant l'étendard « Mort à Montfort ! », on pourrait croire, ici, que tous ces ouvriers affairés travaillent sans inquiétude. Mais il n'est pas, nous le savons, dans le tempérament de M. J.-P. Laurens de développer les drames ou les tragédies de l'histoire dans leur pleine action; contemplateur grave, justicier loyal et ému, il aime mieux nous faire assister, paisiblement, sincèrement, à leurs préparations ou à leurs conséquences. C'est ce qu'il a fait pour les *Emmurés*, pour le *Duc d'Enghien*, pour l'*Excommunié*, etc. Prenons-le donc, tel qu'il est, et admirons, dans la *Muraille*, la page d'histoire populaire la plus vaste et la plus exacte qu'il ait écrite, en ce style ferme et sobre, viril et rude, qui lui est bien personnel

et dont on retrouve l'origine dans les maîtres les plus francs et les plus expressifs du xve siècle florentin. Quelques-uns des ouvriers de la muraille toulousaine ont déjà travaillé à la *Tour de Babel* du Campo-Santo de Pise; mais ce n'est pas seulement par des rencontres d'attitudes et des ressemblances d'ajustemens que M. J.-P. Laurens rappelle Benozzo Gozzoli, il lui ressemble aussi par certains traits de simplicité et de noblesse qui ne sont pas indignes de son illustre prédécesseur et auxquels il ajoute des préoccupations d'exactitude historique et de sympathie humaine qui lui donnent la marque de son temps et de son pays.

C'était une grave besogne qu'on avait imposée à M. Ehrmann en lui disant de représenter à la Bibliothèque Nationale, sur un seul panneau, *les Lettres, les Sciences, les Arts du moyen âge*, tout un monde, et quel monde, si divers et si majestueux! M. Ehrmann a fait des sacrifices. En réalité, dans sa composition habilement disposée, les grands rôles, au centre, ne sont joués que par les seuls historiens français, Froissart, le jeune et alerte coureur de tournois et de fêtes, Juvénal des Ursins, le grave chroniqueur des années sanglantes, l'un en gai costume de damoiseau, l'autre en somptueuse robe de brocart (deux figures très réussies), Villehardouin, Joinville, Commines, ceux-ci moins bien caractérisés, ou un peu sacrifiés. Dans une salle de la Bibliothèque, que les écrivains tiennent le premier rang, rien de mieux. Mais pourquoi n'avoir pas mis, à côté des chroniqueurs, en figures parlantes, quelques-uns de nos grands trouvères ou de nos grands docteurs? Les types ne manquaient pas. Les deux poètes, très visibles au premier plan, sont Dante et Pétrarque, qui ne sont pas français, et dont l'un est l'initiateur de la Renaissance. En réalité, M. Ehrmann, qui, par toutes ses études et ses travaux antérieurs, est un homme de la Renaissance, n'a pu voir le moyen âge qu'en artiste de la Renaissance. Ce sont les personnages confinant à la Renaissance, les plus extériorisés et les mieux habillés, qu'il représente le mieux. Ses habitudes d'esprit, en vérité, répugnent même tellement aux formes en usage pendant la période qu'il devait symboliser, il est si peu converti aux grandeurs de l'art ogival, qu'ayant à mettre un fond derrière ces historiens qui, depuis Villehardouin jusqu'à Commines, n'ont connu que les formes gothiques, il développe un portail cintré, antérieur à la grande évolution nationale, le portail roman. Ces observations n'enlèvent rien au mérite intrinsèque de la composition de M. Ehrmann. Nous les faisons seulement pour indiquer en quoi diffèrent, sur ce point, les tendances de la génération précédente et les tendances de la génération nouvelle que des communications plus précises et plus fréquentes avec les monumens des différens

âges et des différentes races poussent à des analyses plus intimes de leurs caractères et de leurs âmes.

Il nous répugne fort, d'ailleurs, quelque talent qu'on y mette, de voir, en revanche, la curiosité des peintres ouvrir uniquement les chroniques pour en extraire des anecdotes scabreuses, comme si les journaux judiciaires ou fantaisistes ne suffisaient pas à fournir leur pâture quotidienne aux imaginations salies ou blasées. La *Maria de Padilla* (maîtresse de Pierre le Cruel) nous donne une étonnante idée des mœurs de l'Espagne au XIVe siècle. « La chronique rapporte que, lorsque la belle favorite se baignait, il était d'usage que le roi et ses courtisans vinssent lui tenir compagnie. La galanterie suprême voulait alors que les cavaliers bussent de l'eau du bain des dames. » Telle est la galanterie suprême que M. Gervais a cru devoir immortaliser, non pas heureusement dans les proportions colossales qu'il avait données, l'an dernier, à ses trois honnêtes dames du *Jugement de Pâris*, mais dans des dimensions encore excessives. En se resserrant un peu, l'habileté du peintre, dont l'œil est très sensible, mais qui saisit mieux les détails que l'ensemble et les subtilités de la lumière que sa juste distribution, est aussi devenue plus appréciable : elle gagnerait à se restreindre plus encore, surtout en des sujets de si petit vol et qui ne méritent point l'honneur qui leur est fait.

C'est, en général, il faut le reconnaître, un genre d'émotions plus pures que cherchent dans l'histoire ceux qui s'adressent à elle pour raviver ou entretenir leur rêve. Jeanne d'Arc, comme d'habitude, apparaît en de nombreuses toiles, sinon toujours réalisée avec une suffisante poésie, toujours du moins appelée d'un cœur ému et scrupuleusement respectée. La *Vocation de Jeanne d'Arc*, par M. Azambre, la *Jeanne d'Arc à Compiègne*, par M. Marcel Pille, la *Jeanne d'Arc entendant ses voix*, de M. Bonnefoy, ne sont pas sans mérite. M. Sautai nous montre *Saint Geoffroy, évêque d'Amiens, à la Grande-Chartreuse*, avec ce sentiment recueilli des attitudes monastiques et des architectures claustrales qui lui est particulier. Il y a progrès marqué, pour la précision du dessin et la réalisation des types rêvés, dans les *Fiançailles* de M. Charrier, et l'*Adieu* par M. Bussières. M. de Richemont a traité, avec sa distinction accoutumée, la *Légende de Sainte Notburge*. Aux Champs-Élysées, où se trouvent toutes ces compositions, on peut voir encore, dans les salles des dessins, aquarelles et pastels, outre un projet de décoration sur la *Vie de Jeanne d'Arc* par M. J.-P. Laurens, une grande aquarelle, visiblement inspirée des maîtres du XVe siècle, mais qui est un début à signaler, *le Sommeil de la Vierge*, par Mlle Sonrel.

Dans le même salon quelques grands tableaux religieux, dus

à des peintres connus, ne renouvellent pas, néanmoins, avec assez d'autorité ni d'originalité des sujets rebattus pour que l'imagination en reste frappée. Le plus important, *Jésus descendant aux limbes*, par M. Léon Glaize, montre, dans le faire du peintre, un assouplissement remarquable; quelques-unes des nudités bibliques qui s'y agitent sont des morceaux d'étude excellens; peut-être fallait-il moins de torses et plus d'émotion religieuse. La légende antique est représentée par deux épisodes nouveaux de cette longue histoire des vestales pour lesquelles M. Hector Le Roux garde, avec une surprenante fidélité, le culte de sa jeunesse. Un grand tableau représente le *Tirage au sort d'une nouvelle vestale*, un tout petit le suicide de *Lanuzia*, qui, pour n'être pas enterrée vive, se précipite du haut de sa maison. C'est dans le petit que le peintre a le plus délicatement exprimé son sentiment particulier de l'art antique. Au milieu de toutes ces fantaisies historiques et religieuses il faut pourtant remarquer quatre morceaux d'une exécution très personnelle et très soignée où se retrouvent les meilleures qualités de leurs auteurs, *le Sommeil de l'Enfant Jésus*, par M. Hébert, dans lequel l'expression poétique est réalisée par un jeu plus compliqué et plus délicat que jamais des lumières caressantes et des ombres mystérieuses; *la Vérité dans le puits*, tuée par les menteurs et les histrions, de M. Gérome, allégorie vague pour la conception, mais d'une précision raffinée pour l'exécution; les *Baigneuses*, de M. Fantin-Latour, dont le charme procède à la fois de Prud'hon, du Corrège et de Venise; enfin, la grande toile de M. Roybet, *la Sarabande*, dans laquelle cet imperturbable praticien combine, avec une tranquille bravoure, les souvenirs de Velasquez, de Cornelis de Vos, de Frans Hals et de Van Dyck.

Au Champ-de-Mars, où l'histoire n'est point en honneur et où la fantaisie ne se donne point carrière autant qu'on pourrait croire, l'imagination ne joue presque aucun rôle. On trouve bien le désir d'en montrer dans les *Quatre Saisons* et dans l'*Apothéose de Watteau*, par M. Latouche, mais des agitations hasardeuses de figures incertaines, à travers des formes décomposées, dans des lumières mal définies, ne suffisent pas, même avec de l'entrain et de l'habileté, a donner un aspect décoratif ni à communiquer une impression poétique. Le *Moïse* et la *Source de Sainte-Claire*, par M. Lagarde, d'une tonalité bien soutenue et d'un sentiment délicat, rentrent plutôt dans la catégorie des paysages historiques. La scène de massacre à *Constantinople, au IVe siècle*, par M. François Lafon, contient quelques bons morceaux en style scolaire; les *Funérailles de Pierre le Vénérable*, par M. Georges Claude, sont traitées avec un sens juste de l'époque. La grande compo-

sition de M. Weerts, *Pour la patrie et pour l'humanité*, qui ne peut faire oublier ses petits portraits, montre un effort estimable; mais tout cela ne dépasse pas le niveau de ce qu'on voit, en plus grand nombre, aux Champs-Élysées.

II

L'imagination, en somme, joue un rôle assez restreint dans la production française. Les facultés d'observation chez nos peintres sont plus développées. Les deux manières de voir qui, à courte distance, se sont succédé dans les ateliers et dans les expositions, celle d'un réalisme complet, poussant l'exactitude jusqu'à la brutalité, la cherchant de préférence dans les milieux vulgaires, puis celle d'un impressionnisme excessif, sacrifiant toutes les formes aux jeux subtils de la lumière, mais poursuivant l'analyse de cette lumière dans les milieux les plus divers, auront également contribué à enrichir ces facultés si l'on sait profiter, à temps et sans exclusion, des résultats acquis. Les portraits, les scènes de mœurs rustiques, familières, mondaines, les paysages, tiennent toujours la plus grande place, la meilleure, tant aux Champs-Élysées qu'au Champ-de-Mars, et, parmi ces innombrables ouvrages, où le talent s'éparpille en nuances infinies, quelques-uns joignent, à un juste esprit d'observation, des mérites techniques assez sérieux et, parfois même, des qualités poétiques d'un ordre assez élevé.

Les portraitistes, comme les traducteurs, se divisent en plusieurs classes, les sincères et les exacts, les flatteurs, les infidèles, les traîtres. Il arrive de temps en temps que, suivant l'occasion, le jour qu'il fait, ou par caprice, le même peintre saute d'une classe à l'autre. En général, néanmoins, comme c'est question de tempérament plus que de volonté, d'habitude plus que de réflexion, l'homme exact reste toujours exact, l'infidèle demeure infidèle. L'infidélité, d'ailleurs, en cette matière, n'est pas toujours un crime; c'est parfois une vertu, lorsque le modèle est insignifiant et que le peintre est un grand artiste. On pourrait citer, dans le passé comme dans le présent, nombre de portraitistes qui durent leur vogue, comme leur mérite, à leurs habitudes de savans ou poétiques mensonges. Est-il bien certain que nos pompeux metteurs en scène du XIIIe siècle, nos aimables habilleurs ou déshabilleurs du XVIIIe siècle, Rigaud, Largillière, Nattier, Boucher *e tutti quanti*, nous aient toujours bien scrupuleusement rendu les imperfections ou même l'individualité de leurs nobles cliens? Fromentin a justement remarqué que l'ardent Rubens lui-même ne pouvait toujours inspirer une confiance extrême. Ce qui n'em-

pêche la plus hâtive de ses esquisses de nous sauter joyeusement aux yeux, non seulement comme une chaude fusée de couleurs vives et douces, mais de nous jeter encore dans l'esprit, sur le caractère extérieur et intérieur de ses contemporains, des lumières plus certaines que ne fait tel ou tel crayon, telle ou telle gravure d'une exécution attentive et minutieuse, offrant toutes les garanties extérieures d'une honnête ressemblance. Cette sorte d'infidélité, qui est pratiquée, sciemment ou involontairement, par tous les artistes quelque peu personnels et bien doués, n'implique nullement de leur part l'absence de sincérité, bien au contraire; c'est, aussi souvent, la preuve de leur spontanéité, de leur intelligence, de leur lucidité. S'ils ne montrent pas dans un visage tout ce que le premier venu peut y voir, ils en font jaillir autre chose de plus particulier et de mieux défini, quelque chose qui s'y trouve, mais qu'on n'avait point dégagé. Les peintres, dans une certaine mesure, ont donc le droit d'être infidèles; on leur accorde moins facilement d'être flatteurs par cupidité ou traîtres par sottise.

Le profil pâle, noble, réfléchi de *Mme F. D...* par M. Henner, est-il d'une ressemblance matérielle qui satisferait un photographe? Je n'en sais rien, je n'ai pas besoin de le savoir. Quand j'ai longuement, avec délices, savouré la douceur puissante de cette admirable enveloppe de peinture sous laquelle il se présente, la souplesse et la fermeté de ces carnations délicates, la décision tranquille de ces traits bien marqués sous une apparence fuyante, les nuances infinies et tendres par lesquelles ces deux taches uniques, le blanc du visage et le noir du chapeau et de la robe, s'associent pour exprimer, à la fois, un grand deuil et une grande résignation, je n'éprouve nul doute sur le caractère intime de la personne représentée. L'artiste a été au delà de ce qu'on voit, il a exprimé ce qu'on ne voit pas; il a fait une œuvre décisive et complète; que demander de plus? C'est par des portraits de cette valeur, déjà nombreux dans son œuvre, que M. Henner restera, dans l'avenir, un des représentans les plus inattaquables de notre école moderne.

L'interprétation de la réalité est moins hardie chez M. Paul Dubois, plus violente chez M. Bonnat, mais combien, chez ces deux maîtres encore, elle est personnelle et consciencieuse, pénétrante et intellectuelle, en même temps que caressante ou résolue! Les scrupules, hésitations, repentirs qui agitent et font vivre un artiste inquiet de perfections ne quittent pas plus M. Paul Dubois quand il peint que lorsqu'il sculpte. Le beau portrait de *Mme L. A...*, n'a rien, dans son exécution savante et patiente, des virtuosités tapageuses par lesquelles tel ou tel de ses voisins attire

violemment les yeux. Une dame d'âge déjà mûr, toute droite, de face, la tête nue, les mains pendantes, en robe noire sur un fond neutre, sans autre note claire que le jaune de ses longs gants de Suède, il n'y a pas là de quoi arrêter la foule ! Physionomie, attitude, toilette, recherches des modelés et des nuances, tout est discret et modeste dans cette peinture singulièrement distinguée, dont le charme sérieux vous pénètre à mesure que vous y pénétrez davantage; c'est précisément ce qui en fait le prix.

M. Bonnat, le franc et vigoureux Bonnat, apparaît comme un brutal à côté du timide Dubois. Il semble qu'exaspéré par toutes les mollesses et lâchetés des pinceaux fin de siècle, ce vaillant ouvrier tienne de plus en plus à faire montre de son bel outil vis-à-vis de tous ces embrasseurs de nuées grises, qu'un corps bien vivant épouvante et qu'aveugle un éclat de couleur. Que son modèle soit un chef d'État, *M. Félix Faure, président de la République*, ou une femme du monde, *Mme la comtesse L. M...*, il l'installe devant lui, sans hésitation, sans précautions, sous une chute de lumière, directe et nette, qui accentue, avec une franchise implacable, toutes les saillies et rentrées de la forme, toutes les crudités et vivacités de la couleur. La franchise est un peu vive parfois, et ce n'est point ainsi qu'en usent, à l'ordinaire, les portraitistes à la mode ni les portraitistes officiels parce que leur clientèle, mâle ou féminine, se soucie peu de l'affronter; c'est cette franchise pourtant qui assure à M. Bonnat l'admiration et la confiance des hommes sans vanités et des femmes sans coquetterie, de ceux qui sont décidés à se montrer tels qu'ils sont et non tels qu'ils voudraient être. Je m'imagine que, dans l'antiquité ou au moyen âge, de loin, dans la pénombre des temples ou des églises, les statues de marbre ou de bois, rudement taillées par les sincères imagiers d'Égine ou de Chartres, fraîchement enduites de couleurs voyantes, devaient produire sur les yeux un effet de même nature que les figures de M. Bonnat dans leurs fonds brouillés. Même énergique saillie dans les formes, même simplicité grave dans les attitudes, même audacieux éclat dans l'application des tons purs, même aspect de réalités vivantes et palpables allant jusqu'au trompe-l'œil. Pour les uns comme pour les autres, une certaine caresse du temps n'est pas inutile, mais aussi, n'ont-ils pas à la craindre. Que la poussière de quelques années tombe sur la robe jaune de Mme L. M..., sur le cordon rouge et le plastron blanc de M. Félix Faure, on ne pourra que s'en réjouir, car, en même temps que ces accessoires reprendront un rôle plus modeste, les véritables beautés des figures mêmes s'accentueront dans le calme croissant de l'entourage. Le visage un peu fatigué, sérieux et bienveillant, résolu et simple du Président, comme le

visage frais et délicat, avec des regards si doux et si fins, de la grande dame, n'en apparaîtront que mieux, de plus en plus clairs et parlans, et sembleront à la postérité ce qu'ils nous semblent être déjà, les traductions les plus sincères et les plus fermes qu'on ait osé faire de nos contemporains.

Aux Champs-Elysées, sauf de rares exceptions, c'est dans le même esprit que MM. Henner, Dubois, Bonnat, c'est-à-dire par la précision du dessin, la simplicité de la pose, la sobriété du coloris, que les portraitistes cherchent à nous retenir. Le portrait de *M. Ambroise Thomas* par M. Baschet est d'une belle tenue, d'une impression grave et juste, d'une exécution simple et ferme. Deux portraits d'hommes par M. Morot ont un accent de vie et de vérité qui attire tous les yeux. Plusieurs artistes, non des moindres, pensant au Louvre ou à leur famille, se présentent eux-mêmes au public ; on doit croire qu'ils l'ont fait en bons termes. Le *Portrait* de *Bouguereau* par lui-même est un de ses bons morceaux, un de ceux que ce maître caressant a le plus heureusement caressés. On regarde aussi avec intérêt ceux de *M. Jules Breton* et de *M. de Winter*, qui sont dans le même cas. Il serait difficile, dans ce genre d'ouvrages, de signaler tous les bons morceaux sur lesquels l'œil s'arrête avec plaisir. On ne peut que mentionner, parmi les images viriles, celles qu'ont signées MM. Joseph Aubert (*Cardinal Richard*), Louis-Edmond Fournier (*M. François Coppée*), Bordes (*M. Paul Cambon*), Morisset, Weber, etc. parmi les figures féminines, portraits ou fantaisies, celles qui sont dues à MM. Jules Lefebvre, Benjamin-Constant, Doucet, Wencker, Axilette, R. Collin, Humbert, Maxence, Aviat, Mlle Juana Romani, etc. Les portraits de *Leurs Altesses Royales le Prince de Galles et le Duc de Connaught*, par M. Detaille, sont une œuvre de plus haute portée. Le prince et son fils, à cheval, de grandeur naturelle, se présentent presque de face ; le prince montre à son fils quelque chose sur la droite, du côté où, dans l'éloignement, s'avancent, alignés, les régimens écossais. Le dessinateur précis et sûr semble avoir pris plaisir à accumuler les difficultés d'attitudes et de raccourcis, pour montrer avec quelle aisance il les savait vaincre. Après ces images princières, l'ensemble de portraits qui attire le plus la curiosité de la foule est la réunion d'hommes de lettres dans un jardin, *à Ville-d'Avray, chez M. Alphonse Lemerre*, leur éditeur. On s'y montre les visages fort ressemblans de MM. Sully Prudhomme, André Theuriet, Jules Breton, F. Coppée, de Heredia, Bourget, Hervieu, Dorchain et quelques autres habitués d'une maison hospitalière aux poètes depuis tantôt trente ans, autour de leur ami et maître, Leconte de Lisle. Depuis que le peintre, M. Paul Chabas, a esquissé cette scène amicale, la Mort, hélas ! a traversé cet abri de feuillage ;

Leconte de Lisle a suivi la pâle messagère comme l'a suivie aussi l'hôtesse bienveillante qu'on voyait assise, près de ses invités, et il semble qu'un voile de tristesse soit tombé, en même temps, sur ces visages des rimeurs que le peintre avait vus plus gais et sur ces verdures assombries qu'il avait rêvées plus ensoleillées. Les portraitistes ordinaires du Champ-de-Mars y ont aussi reparu avec quelques excellens spécimens de leur manière, comme le *Puvis de Chavannes*, par M. Desboutin, le *Portrait de Mlle J. L...* et un *Petit Portrait* par M. Aman-Jean, plusieurs portraits de *Dames et Jeunes filles*, par M. Blanche, celui de *Mme X... et de ses enfants* par M. Dubufe, etc.

L'observation des types contemporains n'est intéressante que lorsqu'elle aboutit à une véritable œuvre d'art dont l'intérêt résulte d'abord d'un attrait pittoresque ou plastique qui en accentue et en individualise l'exactitude ou l'originalité. Pour un véritable peintre, il n'est rien, d'ailleurs, dans la vie courante qui ne puisse lui offrir l'occasion de montrer son propre génie, par la seule façon dont il voit les choses se mouvoir dans l'infinie variété des actions lumineuses. Si, par surcroît, il sent vivement la tristesse ou la gaîté de ces choses, c'est par cette action de la lumière qu'il déterminera son émotion et qu'il la fera passer en nous. Voici deux scènes d'hôpital, l'une aux Champs-Élysées, par M. Brouillet, le *Vaccin du croup à l'hôpital Trousseau*, l'autre au Champ-de-Mars, l'*Heure de la tetée des enfants débiles à la Maternité*, par M. Duez. Comme tous deux sont des peintres, M. Brouillet, dans sa toile encore un peu grande, mais habilement disposée, M. Duez, dans sa composition plus ramassée, nous disent également ce qu'ils veulent dire par des accords divers et délicats de toutes sortes de blancheurs : blancheurs des murs, des rideaux, des draps, des tabliers, des robes, combinées avec les taches rosées ou brunâtres des carnations, visages, poitrines et mains. Il suffit de cette simple orchestration des blancs, plus sourde et plus calme à l'hôpital Trousseau, pour donner une gravité touchante aux opérateurs et aux infirmiers qui regardent avec anxiété le petit malade, tandis que, plus vive et plus montée, elle répand, à la Maternité, sur cette troupe de nounous offrant leurs doubles mamelles à une ribambelle de petits citadins affamés comme Gargantua, je ne sais quel air d'allégresse salubre tout à fait réjouissante. On a le droit de mettre de la bonne humeur dans sa peinture quand la peinture s'en imprègne de telle façon.

Quel art admirable que celui qui peut tout dire par la seule combinaison, l'association ou l'opposition des innombrables accentuations ou dégradations de la couleur ! A vrai dire, à aucune époque on n'a eu, ce semble, autant qu'aujourd'hui, une con-

science si vive des jouissances que peuvent donner à l'œil et à l'esprit ces sortes de sensations, et l'on n'a jamais cherché ces jouissances de plus de côtés à la fois, par des analyses plus variées et plus subtiles. Il y a vraiment plaisir, une fois qu'on s'est résolu de ne plus demander aux peintres ni des inventions poétiques, ni des compositions réfléchies, à se promener, presque au hasard, dans les deux Salons, car on y trouve, à chaque pas, une quantité d'impressions vives ou raffinées, d'observations naïves ou subtiles, qui n'ont tout juste, il est vrai, que la valeur d'indications, mais qui sont instructives, sous ce rapport, ou amusantes.

M. Dagnan, lui, n'est pas de ces improvisateurs qui perdent, par ignorance ou par paresse, l'occasion de faire un chef-d'œuvre. Son petit tableau du *Lavoir*, où quelques paysannes bretonnes bavardent, arrêtées sous une voûte, est un vrai régal d'amateurs. Pourquoi? Parce que tout y est juste, vu et senti en peintre, l'attitude des femmes, la couleur des vêtemens, l'humidité du lieu, sa pénombre, et sa tristesse, et le contraste de cette froideur du dedans avec l'air chaud qu'on sent au dehors, et que tout cela est dit simplement, complètement, finement, par un peintre qui joue avec sûreté des couleurs de sa palette comme un écrivain exercé joue des mots de son vocabulaire. C'est ainsi que parlaient les consciencieux et bons Hollandais, les Pieter de Hooghe, les Ter Borch, les Metzu, et M. Dagnan est de la famille. M. Lobre, au Champ-de-Mars, M. Lomont aux Champs-Élysées sont aussi de cette lignée; ils procèdent de ces maîtres exquis par leur entente délicate de la lumière recueillie à l'intérieur des maisons, cette lumière amie, souvent furtive, parfois brouillée, qui promène avec elle notre rêve, dans notre chambre de travail ou de repos, d'un bouquet qu'elle caresse à un portrait qu'elle ravive, d'un livre oublié à un ami qui entre. Et comme ils ont raison de s'en tenir à des cadres modestes qui conviennent si bien aux confidences intimes! M. Lomont aurait-il la malheureuse ambition de s'agrandir? La silhouette un peu sèche qui noircit le premier plan de son *Lied*, dont le fond d'appartement est si délicat, pourrait nous le faire craindre. La petite fille même qui écrit sa *Lettre* aurait pu être plus petite: n'importe, telle qu'elle est, elle est charmante, si appliquée, si attentive! Quant à M. Lobre, son *Intérieur* avec une vieille dame en noir et une jeune fille en blanc, et son autre *Intérieur*, garni de meubles surannés avec une statue de Frédéric le Grand, sont vraiment des modèles du genre.

L'école des vaporisans dont M. Carrière n'est pas l'inventeur, mais dont il est devenu le chef par son talent, donne quelquefois des émotions délicieuses. De ce que M. Carrière est celui qui vaporise le plus et qui vaporise à outrance au point de ne plus être

visible que pour certains initiés, il ne s'ensuit pas qu'il soit pourtant le seul à comprendre la valeur expressive des demi-teintes délicatement dégradées et fondues dans les ombres environnantes. Depuis Léonard, Corrège, Rembrandt, Prud'hon, la science n'en a jamais été perdue. Il y a toujours eu des praticiens délicats qui se sont plu à envelopper, adoucir, dégrader les formes pour en faire mieux sentir la souplesse et la sensibilité; mais ils n'avaient jamais songé à les faire absolument disparaître. La disparition, il est vrai, supprime toute discussion, et il devint, en effet, difficile de se chamailler sur le plus ou moins d'exactitude dans les types, le plus ou le moins d'expression dans les physionomies que peuvent montrer les braves gens, penchant leurs têtes, du haut du paradis, dans le *Théâtre populaire* de M. Carrière, puisque la plupart n'apparaissent, au-dessus du trou noir, qu'à l'état de flocons blanchâtres, comme ces lambeaux de nuées traînant sur l'horizon dans lesquels une imagination naïve voit tout ce qu'elle veut. MM. Berton, Tournès, Bréauté, plus retenus, sinon plus subtils et plus expressifs, nous semblent mieux rester dans les limites du possible, les deux derniers surtout. La *Première Communiante* de M. Tournès, apparaissant, à travers une porte, toute blanche, au fond d'un appartement, a été, pour lui, l'occasion de montrer qu'il savait appliquer son goût des analyses lumineuses à des sujets plus compliqués que des dos et des épaules de femmes à leur toilette. C'est à comparer, pour la discrétion et le charme, avec les intérieurs de MM. Lobre et Lomont. Il y a plus que de la grâce, il y a de l'émotion dans cette *Veillée* de M. Bréauté où l'on voit une couturière et sa fille, sous une lampe qui brûle depuis longtemps, au milieu du chiffonnement des étoffes légères, tombant de sommeil et de fatigue, devant la robe de bal qu'il faut livrer le lendemain et qui assurera le pain de la journée. M. Berton se laisse plus troubler par M. Carrière, qu'il avait pourtant devancé, mais il reste encore de la grâce et du charme dans ses visions trop promptes à s'évanouir.

Au sortir de ces brumes délicates, quelques éclats de soleil, même un peu vifs, ne sont pas à craindre; on les cherche même volontiers, et l'on est heureux de rencontrer la bande, de plus en plus alerte et nombreuse, des Algériens et des Égyptiens, qui nous rapportent de là-bas des impressions parfois éblouissantes et aveuglantes, souvent nouvelles, toujours joyeuses! Au Champ-de-Mars, c'est M. Dinet, avec ses études pétillantes et ardentes, parfois très complètes et décidées, comme son Africaine, en robe rouge, traversant, sous une lumière furieuse, un ravin pierreux : *L'air était embrasé, le sol ardent et rouge comme des rubis.* Et la verve chaleureuse et nette de l'exécution ne fait pas mentir le titre.

C'est M. Besnard, avec ses esquisses aventureuses, emportées et brûlantes, de femmes hardies et fardées. Ce sont MM. Girardet et Girardot, l'un avec plus de précision, l'autre avec plus de finesse. Aux Champs-Élysées, c'est M. Gérome, qui, comme d'habitude, ne nous laisse plus rien à chercher, nous imposant, avec sa maîtrise patiente et soutenue, l'autorité d'une vision à qui rien n'échappe, dans la *Prière dans la Mosquée Caïd-Bey*; c'est M. Bompart qui, venant d'Afrique, rencontre à Venise M. Saint-Germer, l'un de ceux qui comprennent le mieux la poésie des marbres brûlés et dorés se reflétant dans l'eau sombre des canaux endormis (*la Confrérie de Saint-Marc, à Venise*).

Il n'est pas permis à tous d'aller à Corinthe, Alger, Thèbes, ni même Venise. Nos ciels troublés, nos rues fangeuses, nos verdures grises, nos mers assombries suffisent d'ailleurs largement à renouveler le talent des peintres qui savent les voir et les aimer. Nos marins, nos paysans, nos ouvriers, avec leurs types énergiques et francs, sont même bien plus faits pour nous émouvoir que des Bédouins de passage ou des Italiennes d'aventure. C'est naturellement sur des tons moins éclatans, par des accords plus graves de gris et de noirs, que leurs peintres nous racontent leurs travaux et leurs misères. La vie maritime, comme toujours, a inspiré quelques bonnes toiles dramatiques, l'*Abandonné* (un marin tombé à la mer, qu'on ne peut sauver, que le prêtre bénit du haut du navire emporté), par M. Couturier, au Champ-de-Mars; la *Stella maris* (la Vierge apparaissant aux naufragés), par Mme Virginie Demont-Breton, aux Champs-Élysées. On a vraiment le cœur serré devant les *Pauvres gens* de M. Troncy, tant leur résignation navrée, en faisant queue dans l'attente d'une distribution de vivres, est simplement exprimée. Le travail des champs et des villes trouve toujours des narrateurs sincères, émus ou exacts dans MM. Jules Breton, Adan, Tattegrain, Haquette, Laugée, etc., auxquels il faut joindre : aux Champs-Élysées, Mme Duhem, MM. Léon Giffard, Adler, Junès; au Champ-de-Mars, MM. Moutte, Charles Meissonier, Muenier, L. Gros, Lahaye, David-Nillet, etc.

La vraie force, dans les deux Salons, des artistes qui étudient les campagnards ou les citadins, c'est d'être, en même temps, presque tous, d'habiles et sincères paysagistes, ne séparant pas les gens de leur entourage naturel, les regardant toujours sous leur vraie lumière. Ce sont ces habitudes, prises depuis une vingtaine d'années, qui contribuent le plus heureusement à varier et animer ce qu'on appelait autrefois la peinture de genre dont la monotonie et la froideur tenaient en grande partie à l'emploi trop fréquent du modèle et du mannequin dans l'atelier. S'il n'y a guère de peintres de

genre qui ne soient paysagistes, en revanche, il y a encore bien des paysagistes qui ne sont pas peintres de figures. C'est même un des signes de notre temps que la nature extérieure, toute seule, sans la présence de l'homme, suffit à nous intéresser et à nous émouvoir. Les plus beaux paysages de cette année, les plus calmans ou les plus expressifs, sont aussi des paysages nus et déserts, sinon silencieux, et dans lesquels nul passant ne vient troubler le rêve où il a plu à l'artiste de nous faire entrer. Il en est de charmans, parmi ces paysages, il en est aussi de beaux; je compterais parmi les beaux, et les très beaux : aux Champs-Élysées, les *Bords de la Sèvre nantaise à Clisson*, par M. Harpignies qui n'a jamais donné une plus ferme allure à ses robustes arbres, ni une clarté plus sereine et plus profonde à son ciel reposé; au Champ-de-Mars, deux ou trois toiles de M. Cazin qui sont des chefs-d'œuvre pour la douceur pénétrante de l'impression et la délicate perfection de l'exécution. Quant aux charmans, aux intéressans, soit par la sincérité de l'exécution, soit par l'exactitude de la représentation, quelquefois par les deux qualités à la fois, ils sont presque innombrables. Les dimensions ne font rien à l'affaire, ou plutôt ceux qui savent s'enfermer en de petits cadres ont toute chance d'y mieux concentrer et fixer leurs sensations. Que gagneraient, par exemple, ces exquis notateurs de nuances lumineuses, l'un dans le clair, le vif, le gai, l'autre dans le gris et le mélancolique, M. Boudin, l'explorateur des côtes ensoleillées, de Provence en hiver et de Normandie en été, M. Billotte, le contemplateur des banlieues misérables aux lueurs crépusculaires, à délayer leurs aimables confidences dans de plus grands vases? M. Victor Binet, M. Barau, M. Iwill, dont la sensibilité est très aiguisée, la vision délicate, la facture minutieuse, un peu pointillée, martelée ou flottante, ne montrent-ils pas mieux leur originalité quand ils ont la prudence de la contenir? Un de leurs aînés, M. Damoye, qui, trop souvent, avait dispersé, dans de grandes toiles pétillantes mais un peu vides, un esprit d'observateur et un sentiment de coloriste très remarquables, s'est réduit, cette année, à de plus sages proportions; voit-on que cela lui ait porté malheur? Qui sait si les panoramas provençaux de MM. Montenard et Dauphin, toujours si brillamment ensoleillés, mais souvent flottans comme des fragmens de décor, ne prendraient pas plus de solidité et de chaleur en se ramassant un peu?

La folie des vastes toiles, si dangereuses et si inutiles, à moins d'une destination spéciale et décorative, pour les paysagistes, paraît donc enrayée. C'est déjà bien beau de savoir remplir, d'un bout à l'autre, sans y laisser trop de vides pour l'œil et trop d'incertitudes pour le souvenir, des cadres d'un ou deux mètres carrés,

la plus grande dimension des Poussin et des Lorrain, comme on le fait encore, assez fréquemment, aux Champs-Élysées. Aller au delà, n'est que présomption ou folie. Les études les plus serrées et les plus complètes, comme celles, par exemple de M. Zuber (*Dormoir du pâturage, à Winckel*), de M. Emile Michel (*la Forêt en automne*), de M. Pierre Ballue (*Vieux noyers dans le ravin de Rezens*), de M. Simonnet (*Lever de lune* et *les Foins*) ne dépassent point ces mesures et semblent bien assez grandes. Lorsque le paysage devient décoratif, comme ceux de M. Leliepvre, ou qu'il s'emplit d'animaux robustes et bien vivans, comme ceux de MM. Barillot (*Embarquement de bestiaux*), Vuillefroy, Vayson, Marais, etc., il va de soi qu'il peut s'étendre, mais pas trop cependant. Un maître, un vrai maître, M. Vollon, nous montre une fois de plus ce qu'un peintre d'œil sensible et de main exercée peut renfermer de sensations vives et fines, de joie pour la vue, de calme pour l'esprit, dans un tout petit cadre. Son *Intérieur de l'église de Saint-Prix*, qui fait penser, aux meilleurs peintres hollandais d'architecture, à E. de Witte et à Hœckgeest, avec un grouillement coloré de figurines tout français et tout moderne, est une œuvre hors ligne, ainsi que son *Coin de cuisine*. Tant il est vrai que la bonne peinture transfigure et idéalise tout, même un pot de terre !

III

Les peintres étrangers, nous l'avons dit, abondent dans les deux Salons. On en compte, aux Champs-Élysées, 300 sur 1 453 exposans, au Champ-de-Mars, 165 sur 420; soit un quart, pour l'ensemble. Si l'on appliquait aux Salons annuels la méthode de classement qu'on réclame, avec raison, pour les musées, on pourrait former, d'ores et déjà, des salles séparées pour les écoles diverses. On s'y rendrait compte ainsi du rôle que chaque nation remplit vis-à-vis de nous, on verrait ce qu'elle nous apporte ou ce qu'elle nous emporte, si nous sommes ses créanciers ou ses débiteurs. Parmi ces quatre ou cinq cents étrangers, il en est sans doute qui sont ici à l'école, chez nos maîtres en renom, ou qui viennent d'en sortir, il en est qui ont élu domicile à Paris et travaillent dans la manière parisienne; il en est beaucoup d'autres aussi qui résident dans leurs pays, ne nous doivent rien ou ne veulent plus rien nous devoir. Ce sont ces derniers qui apportent leur façon locale ou personnelle de comprendre les choses, leurs techniques traditionnelles ou originales, et qui, par conséquent, exercent, autour d'eux, une action plus ou moins immédiate et féconde.

Parmi nos voisins, ce ne sont pas ceux du Midi qui se montrent ni les plus empressés à nous visiter, ni les plus originaux dans leurs façons de voir. Les quinze ou vingt Italiens qui pratiquent, avec leur dextérité habituelle, la peinture anecdotique, ne font guère que mêler, à des doses variables, les formules de Meissonier avec celles de Fortuny. L'un d'eux, Tito Lessi, atteint, dans ce genre, une perfection remarquable. Ses *Bibliophiles*, réunis et discutant, dans une de ces belles galeries boisées, où l'odeur sacrée des bouquins vénérables rangés dans les hautes armoires et les grâces galantes des mythologies qui s'agitent dans les fresques du plafond enchantent leurs imaginations érudites, et excitent leur intarissable bavardage, offrent un spectacle à la fois grave et amusant. C'est juste, bien vu, finement dessiné, agréablement coloré. Ceux que ce dilettantisme ingénieux suffit à émouvoir ne peuvent demander mieux. Chez les Espagnols, plus nombreux (une quarantaine) il y a plus d'agitation, plus d'ardeur, de force aussi et d'éclat. L'œuvre reste souvent en route, il est vrai, faute de suite ou de précision, à l'état d'esquisse passionnée. Le *Retour de la pêche*, avec les grands bœufs traînant la barque sur la grève, et la *Traite des Blanches*, un troupeau somnolent de malheureuses filles entassées dans un wagon sous la conduite d'une horrible duègne, indiquent, chez M. Sorolla y Batisda, un vrai tempérament de peintre espagnol, qui regarde avec franchise les choses de son pays, en pensant à Velasquez et à Goya. Les Portugais sont plus assagis; c'est avec de l'esprit, de la discrétion, un goût parisien, que MM. Salgado et Souza-Pinto continuent à se faire une bonne renommée, l'un par ses fidèles portraits (*S. M. la Reine de Portugal, Mme Virginie Demont-Breton*), l'autre par ses études de types populaires et ses portraits.

Nos voisins, les Suisses et les Belges, au premier abord, ne semblent guère différer de nous. Cependant ils ont bien leur tempérament propre qui, chez les Belges surtout, éclaterait vivement le jour où ils se trouveraient groupés. Les Suisses (une vingtaine) restent des praticiens consciencieux, exacts, un peu froids, aimant l'anecdote romanesque ou morale, bien contée, en tous ses détails. MM. Castres et Jules Girardet maintiennent avec talent, en des cadres modestes, cette honnête tradition. M. Burnand a-t-il bien fait d'en sortir en donnant à son *Charles le Téméraire fuyant après la bataille de Morat* des proportions épiques? L'effort est considérable, mais se sent un peu trop partout, et dans l'accentuation laborieuse des physionomies, et dans l'exactitude ministérielle des caparaçons et des orfèvreries, et dans la musculature rigoureusement détaillée des chevaux, On pense trop à la peine que le peintre s'est donnée, pas assez au désespoir de

l'orgueilleux Bourguignon et de ses compagnons ahuris. Néanmoins, c'est là une œuvre considérable, pleine de talent, très intéressante et d'autant plus estimable qu'elle représente, presque à elle seule, l'art historique au Champ-de-Mars. L'exactitude genevoise, avec un sentiment grave et profond de la beauté des perspectives alpestres, se retrouve dans les paysages de M. Baud-Bovy. Du côté de Zurich, on est plus sensible à la couleur, et l'on ne dédaigne pas les beaux coups de brosse, expressifs et lumineux; c'est de Zurich que viennent deux excellentes portraitistes, Mlle Breslau et Mme Rœderstein.

Une cinquantaine de Belges affirment avec plus d'ensemble cet amour de la bonne peinture, grasse et forte, qui soutient et fait vivre leur école, depuis Leys et les Stevens. La *Visite au malade*, par M. Struys, d'Anvers, l'un des tableaux les plus admirés aux Champs-Élysées, pour la ferme tenue et l'intensité sérieuse de l'exécution, autant que pour la simplicité émouvante des expressions, nous montre, une fois de plus, en ce maître discret et rare, un des interprètes les plus sincères et les plus pénétrans des douleurs populaires. La *Visite au malade* est une digne suite du *Gagne-Pain* et du *Mort*, qui sont restés si profondément gravés dans nos souvenirs de 1889. Une autre étude plébéienne, *le Fumoir à l'hospice des vieillards d'Anvers*, par M. Diericks, procède du même esprit d'observation sain et vigoureux. C'est avec la même hardiesse robuste et une extraordinaire liberté de brosse que certains paysagistes belges traduisent les phénomènes lumineux les plus délicats et les plus compliqués, tels que la dispersion des rayons solaires sur des nappes de neige et de verglas, ou leur emprisonnement entre des murs de hautes maisons et des eaux de canaux étroits. MM. Baertsoen et Willaert, tous deux de Gand, ont apporté sur ce sujet des séries d'études puissantes et instructives, parmi lesquelles le *Matin de neige* et le *Seuil d'église* de M. Baertsoen nous semblent mériter place à part. MM. Verstraete et Courtens sont aussi de la région gantoise et montrent le même caractère. A Bruxelles, si l'on s'en rapporte aux tâtonnemens philosophiques et allégoriques de M. Frédéric, un vrai et noble artiste dont nous avons souvent parlé, on affecterait quelque mépris pour le réalisme national et on se serait mis en quête d'un idéalisme symbolique et scientifique. Sous le titre de *la Nature*, M. Frédéric nous montre quatre enfans joufflus, arrivant tout droit de chez l'ami Botticelli, qui s'empêtrent dans des circonvolutions inextricables de végétaux, sous une pluie de fleurs et de feuilles, les génies des quatre saisons, probablement. Le dessin est incisif et expressif, le détail ingénieux et riche; l'œuvre est curieuse et intéressante parce que M. Frédéric ne peut rien faire

de banal ni d'indifférent. Est-il bien certain néanmoins que ce dilettantisme italianisant le mène plus loin que n'eût fait sa première émotion, si vive et si sincère, devant les souffrances et les labeurs de son cher peuple flamand?

Les Hollandais sont peu nombreux : MM. Israels, Martens, H. Vos, avec trois ou quatre autres, mais ils comptent parmi eux un maître, M. Mesdag, qui suffit à leur gloire. Ses deux marines, *Après l'orage* et *Marée montante*, égalent, comme puissance d'expression, comme sûreté d'exécution, tout ce qu'il a fait de plus vrai et de plus grand. Le vieil esprit hollandais, pour la fine intelligence des figures familières semble être passé, en ce moment, chez les Scandinaves. L'*Adieu* d'un paysan à sa fiancée, dans un bois, deux figures naïvement laides, mais d'une tendresse naturelle et touchante, par M. Edelfelt; les portraits en pied de *Boursiers d'Amsterdam*, fermement campés et spirituellement brossés, par M. Kroyer; les *Dentellières*, si vivement groupées dans un frétillement de chiffons et de lueurs, par M. Zorn, sont des œuvres très diversement mais très nettement caractéristiques d'une façon particulière de saisir les mouvemens et les expressions de la figure humaine sous quelque échappée rapide ou lente de lumière subtilement nuancée. MM. Edelfelt et Kroyer sont aussi des paysagistes émérites, mais leur maître à tous reste M. Thaulow qui, cette année encore, nous apporte d'incomparables études de rivières gelées et de nuits fraîchissantes, soit qu'il les aille chercher dans sa Norvège, soit qu'il les prenne en Normandie, puisqu'il est devenu Dieppois.

Des Russes? nous en avons. M. Constantin Makowsky travaille toujours dans le grand, sur de petits sujets, avec un goût heureux pour les somptueux costumes de la vieille Russie. L'*Épreuve* qu'un vieux boyard impose à sa femme, dont la conduite l'inquiète, en lui faisant donner, devant lui, un baiser par le jeune prince qu'il soupçonne, est de celles qui ne seraient peut-être pas fort concluantes dans une société moins primitive. M. Pranishnikoff, le peintre de soldats lilliputiens, travaille toujours dans le petit, avec une finesse singulière (*Une charge de dragons russes*, *Une retraite après l'attaque*). Des Polonais? L'un d'eux, M. Jean Rosen, est l'auteur d'un des petits tableaux les plus entourés aux Champs-Élysées : *Napoléon Ier quittant l'armée à Smorgonie*. Ce n'est pas, à coup sûr, de l'art indigène. Pour le fond, pour le mouvement juste et vif des personnages, pour le dessin net et appuyé des bêtes et des gens, c'est du Meissonier, avec une pointe, en plus, pour la tonalité sombre et triste, de pratique hongroise ou allemande; en tout cas, ce serait bien partout. Quant aux Hongrois, leur gravité s'enfonce, de plus en plus

dans le noir. Les *Saintes Femmes au pied de la croix* et *Avant la grève*, par M. Munkaczy, donnent un sentiment d'oppression pénible, tant l'air et la lumière y sont rares. L'oppression, devant l'*Élisabeth Bathori* de M. Czok, vient d'une autre cause. Si pervers que soit notre dilettantisme, nous avons peine à comprendre celui de cette princesse, blasée et féroce, qui, pour se distraire, fait amener des filles nues, l'hiver, sur la neige de sa cour, et les y regarde passer du rouge au bleu, du bleu au violet, du violet au livide, jusqu'à ce que mort s'ensuive, dans les rigidités d'une affreuse agonie. Chacun, il est vrai, prend son plaisir où il le trouve; nous n'en trouvons aucun à contempler cette aristocratique sauvagerie, quelque talent (et c'est un vrai talent) que l'auteur y dépense. Les portraitistes hongrois, Mme Parlaghy, M. Perlmutter, les peintres autrichiens, surtout, mondains ou anecdotiers, ne prennent point ces airs farouches, bien qu'ils usent et abusent volontiers, les uns du noir, les autres du jaunâtre. Les *Pêcheurs d'Islande*, par M. Marinitsch, sous le pont de *la Marie*, accoudés à boire, n'ont rien de particulièrement autrichien : c'est un bon tableau breton, en style réaliste, français et moderne. Les Allemands d'Allemagne campent surtout au Champ-de-Mars, où MM. Liebermann, Uhde, Kuehl, Klinger déposent, cette année, de simples cartes de visite.

En réalité, les hôtes les plus empressés et les plus communicatifs des deux salons, ce sont les Américains, au nombre de 125 et les Anglais, 80 environ. A peu d'exceptions près, les Américains viennent des États-Unis, presque tous élèves de maîtres parisiens, Carolus Duran, Henner, Bouguereau, Jules Lefebvre, Cormon, etc. Ils ne pourraient renier, en général, l'atelier dont ils sortent, tant ils en portent la marque, mais ils ajoutent souvent aux qualités des maîtres certaines qualités personnelles. Si M. Schannon, un remarquable portraitiste, comme Mme Lee-Robbins, procède de M. Carolus Duran, il y joint une particulière élégance, et une souplesse ferme des dessous qui en font un peintre à part. L'originalité de M. Alexander, qui tourne à l'excentricité par la contorsion maniérée de ses figures sous les jets d'étoffes en paraphes; celle de M. Dannat, qui réduit ses improvisations espagnoles à des explosions fulgurantes de taches vives et criardes, mais parfois singulièrement expressives, en reprenant, dans ses portraits, sa forte manière, virile et savoureuse; celle, dans le paysage, de M. Harrison, qui peuple maintenant ses marines de figures finement étudiées, s'accentuent encore cette année. M. Walter Gay, dans sa *Fabrique de tabac de Séville*, montre, plus que jamais, un sentiment vif et délicat de la lumière fraîche, de la jeunesse dans les visages, de la liberté dans les mouvemens. A côté

d'eux, des conteurs agréables, MM. Bridgman, Weeks, Knight, Mac-Ewen; des portraitistes ou des figuristes élégans, Pearce, Lynch; des paysagistes habiles, Picknell, Boggs, Gross, Hausalter; de bons animaliers, MM. Bisbing, Griffin. Si ce n'est pas là encore une école caractérisée, c'est, du moins, un groupe extraordinairement actif, intelligent, chercheur, qui peut exciter l'émulation de ses condisciples.

Les Anglais, assurément, ne forment pas, non plus, un groupe bien compact. Il y a, chez eux, aussi, des académiques et des fantaisistes, des réalistes et des dilettanti. Néanmoins, quoiqu'ils fassent, ce qui les signale presque tous, c'est la décision qu'ils apportent dans l'application de leurs systèmes, l'énergie qu'ils mettent à se montrer hardiment des dessinateurs incisifs ou, le plus souvent, de puissans coloristes. Leurs œuvres ont, en général, une tenue qui frappe et une unité qui impose. On y sent une longue réflexion, sinon une théorie préconçue, et une réflexion approfondie, si ce n'est une réminiscence littéraire. La culture d'esprit, en un mot, s'y révèle plus constamment qu'ailleurs, en même temps que la culture technique s'y montre plus attentive, parfois compliquée et anxieuse, toutes deux résultant des fréquens voyages, des comparaisons répétées, des lectures étendues.

MM. Burne-Jones, Orchardson, Herkomer, représentent bien, dans la génération finissante, ce dilettantisme compliqué qui, en Angleterre, vivifie souvent, mais parfois appauvrit ce sentiment natif des réalités extérieures commun à toutes les races septentrionales. Leur art, à tous les trois, lorsqu'ils l'appliquent à la légende ou à l'histoire, est un art aristocratique, d'une distinction un peu fatiguée. Pour bien comprendre la poésie de l'*Amour dans les ruines*, il est bon d'avoir fréquenté, chez eux, au pays des ruines et de l'amour, Mantegna et Botticelli; pour s'amuser dans le *Salon de Mme Récamier*, il faut en connaître, depuis longtemps, par un commerce assidu, le personnel varié; pour être séduit par la nudité douce et froide de *Toute belle, toute pure*, de M. Herkomer, il n'est pas inutile d'avoir rêvé, sous le brouillard, devant les marbres et les vases du British Museum, un Tennyson dans sa poche, avec quelques souvenirs de Munich. Ces peintures ne s'adressent donc pas à des esprits simples, et c'est pourquoi les peintres, ceux qui sont avant tous des peintres ou ne sont que des peintres, ne partagent pas toujours pour elles l'admiration ou l'estime qu'elles inspirent à tant d'excellens amateurs. Mais où s'arrête l'art? où finit la littérature? Dans quelle mesure l'art doit-il et peut-il vivre de littérature? Jusqu'à quel point la littérature peut-elle faire dévoyer l'art? Questions de fait, plus que de principes, mais que nous ne saurions traiter ici. Pour

nous en tenir à M. Burne-Jones, quel est l'artiste le plus réaliste qui, ayant seulement entrevu l'*Amour dans les ruines*, n'en conserve, malgré toutes ses protestations, un souvenir ineffaçable, mélancolique, poignant? Tonalités de convention! Mais où n'y a-t-il pas de conventions? Peinture désaccordée! Est-ce que Mantegna, Ghirlandajo, Raphaël, ne sont jamais désaccordés? Ils restent cependant Mantegna, Ghirlandajo, Raphaël, les plus grands des artistes, parce que s'ils n'ont pas, ces jours-là, l'harmonie totale, ils gardent toujours leur intensité, leur sincérité, leur grâce incomparables dans l'expression par les formes. M. Burne-Jones, sans doute, n'est pas un coloriste coulant et fondu à la mode du jour, mais c'est un dessinateur convaincu, ferme dans l'accent général, délicat et tendre dans le modelé intérieur; cela lui suffit bien pour donner à ses visions des apparences de vie saisissantes et durables. Toute sa valeur d'artiste compréhensif, délicat, ému, n'éclate-t-elle pas d'ailleurs dans l'admirable *Portrait de jeune femme* qui accompagne l'*Amour dans les ruines?*

Si, pourtant, on veut de la peinture savoureuse, chaude, grasse, c'est précisément ce qu'une partie de la jeune école anglaise, lorsqu'elle se débarrasse des formules du Préraphaélitisme, comme celui-ci s'était délivré des formules de l'Académie (ainsi va et vient, éternellement, le cours des choses) s'escrime à nous vouloir donner. Aux Champs-Elysées, comme au Champ-de-Mars, on peut déjà voir nombre de tableaux, ou plutôt d'esquisses, dans lesquels le souci et la recherche de la tache fortement colorée prétendent tenir lieu de tout. M. Brangwyn est le type de ces plaqueurs violens d'accords hardis. C'est l'orgie de gin, après une retraite de tempérance, un accès de romantisme passionné à la suite d'une convalescence mystique, le retour, en somme, à la vieille tradition nationale des Reynolds, des Crome, des Gainsborough, des Constable. Les Écossais, sur ce point-là, n'y vont pas de main morte, portraitistes ou paysagistes. Les Anglais de Londres restent, en général, plus modérés, et quelques-uns, comme M. Davis, font encore des paysages excellens en y apportant cet extrême souci du détail exact qui fut longtemps le caractère de l'école. Quels qu'ils soient, remercions-les tous de venir nous apporter les preuves de leur activité; nous pouvons profiter de leurs exemples comme ils peuvent profiter des nôtres.

George Lafenestre.

POÉSIE

LE VERGER DE L'AURORE

LE VERGER DE L'AURORE

L'Espoir qui plane encore au fond du ciel vernal,
De son vol immortel frôle les fronts moroses
Et fait tinter l'or clair du rire matinal
Dans l'éblouissement des rayons et des roses;
Des arbres printaniers ne vois-tu pas neiger
En l'herbe haute les pétales blancs et roses?
Sens-tu dans tes cheveux frémir le vent léger
Imprégné de l'ivresse unanime des choses,
Et l'heure resplendir dans l'auroral verger?

Le hautbois chante au loin un chant irrésistible
Et tendre, qu'il alterne ou confond tour à tour
Avec les sons vibrant sous l'archet invisible,
Voluptueux et long, des violes d'amour;
Dans l'air harmonieux passent en vols de rêve
Les ramiers roucoulans dont voici le retour.
Savoure la douceur de l'instant qui s'achève,
L'allégresse infinie et l'extase du jour;
L'heure délicieuse est l'heure qu'on sait brève.

Les lumineux parfums, les odorans rayons
Montent vers le ciel rose où vibre leur lumière
Dans un palpitement d'ailes de papillons.
Sois la divine sœur de la rose trémière !
Fais rire aux gais échos tes rires puérils,
Et loin de la tristesse à ton cœur coutumière
Laisse, oublieuse enfin de ses futurs périls,
S'ouvrir comme une fleur ton âme printanière,
Et refleurir en toi tous les anciens avrils !

BLANCHE COURONNE

Vénérables gardiens du toit hospitalier,
Voici du haut portail les cèdres séculaires
Couvrant l'antique seuil d'un abri familier ;
Du fond de l'avenue on les voit éployer
Leur frondaison plus sombre aux cieux crépusculaires.

Voici la porte, la glycine et, brusquement,
Le mystère odorant et paisible du cloître,
Le préau tout en fleur et l'enguirlandement
Embaumé des piliers, dont on voit lentement,
Selon l'heure du jour, l'ombre croître ou décroître.

Le verger rayonnant et rose, le jardin,
Le vieux puits et les toits des basses métairies
D'où le vol des pigeons se disperse soudain,
Le perron dont les fleurs couvrent chaque gradin
Et les doux clairs de lune argentant les prairies.

O fleurs d'hortensias, de lys et de jasmins,
Clématites, glaïeuls, roses, roses trémières !
Guirlande merveilleuse effeuillée en mes mains,
Parfumez à jamais les tristes lendemains
Épanouissement des floraisons premières !

O bosquet! ô charmille! ô grand bois enchanté!
Pour avoir respiré l'harmonieux arome
Des pins éoliens où vibre un vent d'été,
Au fond du cœur joyeux ou du cœur attristé
Chante éternellement votre voix qui l'embaume.

Vous pouvez vous flétrir, fleurs de l'aube et du soir,
Et l'ombre des jours morts peut errer sous les ombres
Des bois abandonnés et muets; on peut voir
Le grand vol destructeur irrésistible et noir
Planer sinistrement sur les mornes décombres;

J'ai bâti dans mon âme un cloître hospitalier,
Et pour qu'aux jours futurs l'heureux passé sourie,
De ses divines mains mon rêve familier
Suspend pieusement à son premier pilier
Une blanche couronne à tout jamais fleurie!

LE VENT PLUS TRISTE...

Le vent plus triste encor de défleurir les tombes,
A dispersé le vol des candides colombes
Dont l'essor tournoyant n'argente plus l'azur.
Comme la nuit fut longue! et que l'air fut obscur
Sans le palpitement des invisibles ailes!
Comme mon jeune cœur se sentit seul sans elles!
Ah! sur les grands rosiers du jardin matinal,
Reverrai-je posé leur blanc vol virginal?
De mon âme d'enfant les trop mornes pensées
Seront-elles par l'aube à jamais effacées,
Et d'avoir effleuré les fleurs d'un heureux jour
Le vent sera-t-il pur tel qu'un parfum d'amour?
Doux oiseaux de jadis, reviendrez-vous encore?...
Mais je vois dans le ciel empourpré par l'aurore,
Au lieu du cher retour de mes légers espoirs,
Planer, assombrissant les fleurs, des cygnes noirs!

HALTE AU CRÉPUSCULE

LA PREMIÈRE SŒUR.

Obscur est le chemin, arides sont les landes
Et sombres les forêts; Sœurs, ne sentez-vous pas
En vos doigts alanguis s'alourdir les guirlandes
Qui tombent sur la route où s'éloignent nos pas?

LA DEUXIÈME SŒUR.

A l'aube de jadis nous vous avons cueillie,
Gerbe de fleurs d'amour! gerbe de fleurs d'espoir
Qu'un frêle doigt d'enfant d'un fil fragile lie
Et qu'un vent automnal disperse en l'air du soir!

LA TROISIÈME SŒUR.

O jeunes fronts pâlis par d'anciennes années,
Portez-vous le fardeau de printemps ignorés?
Êtes-vous lourds d'un poids de floraisons fanées
Pour vous pencher ainsi, las et désespérés?

LA PREMIÈRE SŒUR.

Le lys intérieur qui parfumait ma vie
Effeuille la candeur d'un calice argenté;
Sa corolle ineffable en moi s'est défleurie
Et la fleur sombre s'ouvre en mon cœur attristé.

LA DEUXIÈME SŒUR.

Combien d'avrils sont morts dans nos âmes moroses
Et d'oiseaux envolés que nous avons aimés!
Du funèbre parfum des expirantes roses
Nos cœurs sont pour toujours tristement embaumés.

LA TROISIÈME SŒUR.

Le sentier parcouru dans l'ombre se recule ;
De nos bouquets flétris nos bras sont allégés.
Arrêtons-nous, mes Sœurs. Voici le crépuscule
A jamais indulgent pour les cœurs affligés.

Puisque lointaine encore est la vieille demeure,
Reposons-nous. Les fleurs du soir vont s'entr'ouvrir,
Et, parmi la tendresse et le calme de l'heure,
Oublions un moment que nous devons mourir.

SUR LE FLEUVE

Ivre des frais parfums qui flottaient dans le vent,
Tu partis à l'aurore en barque sur le fleuve ;
Debout près du rameur qui chantait à l'avant,
Joyeuse dans les plis clairs de ta robe neuve.

Et tout avait, — ta joie et tes rires épars,
La barque, les roseaux et les fuyantes rives
Et les flots purs fleuris de pâles nénuphars, —
L'attrait mystérieux des choses fugitives.

Puis la barque a vogué sur le fleuve du soir;
Un vent plus froid frôla tes cheveux et ta joue.
Près du rameur muet, grave, tu vins t'asseoir
A la silencieuse et taciturne proue.

La berge tout en fleur se prolonge et te fuit;
La barque erre à jamais sur l'eau nocturne et sombre
Et, morne, en les longs plis de ton manteau de nuit
Tu la vois s'enfoncer dans la terreur de l'ombre.

Le noir reflet du ciel redouble ton tourment
Quand tu penches vers l'eau ta tête douloureuse
Et que tu vois, aux tiens fixés obstinément,
Les yeux, les tristes yeux de ta Sœur ténébreuse.

***

LES

FINANCES DE L'ITALIE

A la régénération politique devra succéder, disait Victor-Emmanuel, la régénération économique. Il avait suffi de quinze années pour réaliser le programme rêvé par le fondateur du nouveau royaume d'Italie. Bien que sa constitution géographique, la diversité de ses races, les traditions de fédéralisme léguées par son histoire la rendissent rebelle à l'unité qui fut le prix de mille sacrifices, l'Italie avait surmonté tous les obstacles pour réaliser l'œuvre de son unité nationale et de son relèvement économique : grâce à son esprit politique et au courage patriotique avec lequel elle avait supporté toutes les charges que lui imposait sa haute ambition, elle était parvenue à s'élever au rang des grandes puissances.

L'Italie, dont la renaissance justifiait tant d'espérances, a subi, depuis quelques années, un arrêt dans son développement. Elle souffre en ce moment d'une crise dont le gouvernement italien, il y a un an, a reconnu la gravité. Le président du Conseil des ministres et le ministre des finances, renonçant à dissimuler la vraie situation, ont reconnu le danger, et ont demandé aux partis la trêve de Dieu pour le salut de la patrie. Quelle est la cause du mal ? Quel en est le remède ?

Pour connaître la situation économique et financière de l'Italie, nous étudierons les faits. L'examen des comptes de l'État et des budgets des localités nous apprendra la situation de la fortune publique. Quand nous aborderons l'étude de la fortune privée, nous trouverons de précieuses informations dans les tableaux

du mouvement commercial, des donations et successions, de l'épargne, de l'émigration. L'étude des bilans suffira à nous éclairer sur les banques d'émission, qui prêtent leur concours à l'État comme aux particuliers. Enfin il est un ensemble de phénomènes qui sont comme la résultante de la situation de la fortune publique et de la fortune privée d'un pays, ce sont les cours du change, le taux de l'escompte, l'abondance ou la disparition de la monnaie métallique, les fluctuations de la rente. Les documens statistiques où se lisent ces phénomènes reflètent la situation économique et financière de l'Italie.

Pour déterminer les causes et le remède de la crise actuelle, il faut jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire des finances italiennes.

La formation du royaume d'Italie a coûté cher. Le nouveau gouvernement, auquel les anciens gouvernemens avaient légué une dette de plus de deux milliards, dut assumer les charges inhérentes à un grand État unitaire rattaché à la capitale par les liens d'une centralisation coûteuse, pourvu de tous ses services et de tous ses organes nécessaires. Il fut obligé de mettre tout en œuvre pour faire face à une lourde situation financière : augmentation des impôts, rétablissement du droit sur la mouture si impopulaire, paiement anticipé des contributions, large émission de rentes, emprunt forcé, cours forcé, extension de la circulation fiduciaire, accroissement de la dette flottante, inscription aux budgets locaux de dépenses d'État, vente des biens du clergé et des congrégations, réalisation de titres industriels en portefeuille, escompte du produit de la régie des tabacs, le gouvernement ne recula devant aucune mesure pour sortir des difficultés financières qui menaçaient le nouveau royaume.

L'année 1875 marqua la fin de cette crise : les comptes budgétaires se soldèrent par un excédent de recettes de 27 millions de lires (1). L'unité de l'Italie était accomplie, l'équilibre budgétaire obtenu ; cette même année cessa toute émission nouvelle de papier-monnaie. La droite avait achevé son œuvre. La gauche, qui la remplaça au pouvoir, en 1876, continua, pendant les premières années, les traditions d'une gestion sage et prudente. En 1880, la situation économique et financière était bonne, le budget se soldait par un excédent de 21 millions de lires. L'amélioration des finances de l'État avait permis de diminuer d'un quart l'impôt sur la mouture qui disparut bientôt entièrement et de venir en aide aux communes qui avaient bénéficié d'une légère partie

(1) Dans ce chiffre, comme dans les suivans, il a été fait déduction des amortissemens.

de la taxe sur la richesse mobilière. La prospérité de l'Italie allait rendre possible, l'année suivante, la loi bienfaisante de l'abolition du cours forcé.

A partir de 1881, les déficits reparaissent, et depuis quelques années ils s'élèvent à des chiffres considérables; la situation économique s'aggrave d'année en année. L'Italie venait de céder à l'attraction de l'Allemagne et de changer l'orientation de sa politique étrangère: M. de Bismarck avait su mettre à profit le mécontentement causé de l'autre côté des Alpes par l'occupation de Tunis et l'Italie avait conçu le désir de tirer parti d'une puissante alliance le jour où éclaterait une guerre qui, pendant longtemps, a semblé imminente. A l'attitude nouvelle de l'Italie ne sont pas étrangères la crainte du rétablissement du pouvoir temporel du Pape entretenue même dans les classes éclairées, les susceptibilités qu'ont pu éveiller les reproches d'ingratitude de notre presse, et les allures protectrices de la nation française à l'égard de la nation voisine.

Nous ne nous attarderons pas à rechercher les causes de l'entrée de l'Italie dans la triple alliance. Constatons simplement ce qu'elle a coûté à l'Italie par l'exagération des dépenses militaires, par la perte des marchés commercial et financier de la France qui ont été les conséquences de cette orientation nouvelle: voilà les trois causes qui ont engendré la crise actuelle.

I

Deux fléaux mettent le désordre dans les finances des États modernes; ce sont le développement des dépenses militaires et le développement des travaux publics improductifs: l'Italie n'a pas échappé à cette double influence. Les dépenses de guerre, de marine et de travaux publics, en 1892-1893 (1), se sont beaucoup plus augmentées que les autres dépenses d'administration qui ont peu progressé, si l'on excepte toutefois les dépenses de l'instruction publique (2) et les dépenses des pensions qui ont grandi sous l'influence du régime parlementaire (3).

Accru considérablement par suite de l'adhésion à la triple alliance, le budget des dépenses de guerre a toujours coûté cher à la nation. L'armée a joué un grand rôle qui peut donner l'ex-

(1) Nous nous arrêtons en 1892-1893, parce que, à partir de cette époque, nous avons, non les comptes, mais seulement les prévisions budgétaires.

(2) Ces dépenses, en très grande partie à la charge des provinces et des communes ont plus que doublé depuis 1875 au budget de l'État (41 millions en 1892).

(3) S'élevant en 1893 à 74 millions, elles ont augmenté de 1/6 environ depuis 1875.

plication de ces sacrifices ; par l'obligation du service et le lien d'une forte discipline, elle a mis en contact journalier les populations les plus réfractaires à l'unité. C'est l'armée qui a inculqué à toutes les couches de la société l'idée d'un grand État dont tous faisaient partie et leur a mis dans le cœur le sentiment de la patrie commune. L'armée a été comme le creuset où sont venus se fondre tous les élémens particularistes pour constituer la grande nationalité italienne.

Elle a eu une autre mission : elle a contribué au progrès de l'instruction nationale. Pour diminuer le nombre des illettrés, le législateur a décidé d'envoyer par anticipation dans leurs foyers les hommes qui prouveraient leur connaissance de la lecture et de l'écriture, et il a donné ainsi une vive impulsion à l'enseignement primaire.

Auxiliaire puissante de l'unité et du développement de l'instruction, l'armée italienne, à ce double titre, est devenue la véritable éducatrice du pays, l'institution vraiment nationale, essentiellement populaire et respectée de tous, planant au-dessus des luttes des partis.

Jamais on ne lui a marchandé les crédits. Déjà, en 1875, les dépenses de la guerre et de la marine s'élevaient au chiffre de 217 millions et demi de lires. En 1880, elles étaient de 245 millions. L'entrée de l'Italie dans la Triplice a été le signal d'une forte progression des dépenses de guerre. Si la conclusion du traité se fit sous le ministère Depretis, en 1882, elle avait été précédée d'une période de négociations durant laquelle l'Italie, en entente cordiale avec l'Allemagne, engagea des dépenses militaires importantes.

De 1881 à 1887, en sept années, les dépenses de la guerre et de la marine passèrent de 271 millions à 348 millions de lires. L'arrivée de M. Crispi à la présidence du Conseil, en 1887, provoque une recrudescence des dépenses militaires ; à la suite de la visite du premier ministre à M. de Bismarck, au mois d'octobre de cette même année, les dépenses de la guerre et de la marine sont portées au chiffre de 438 millions 600 000 lires pour l'exercice 1887-1888. En 1889-1890, elles atteignent le chiffre le plus élevé : 480 millions 800 000 lires ; puis, sous la pression des déficits, elles diminuent, en moyenne, de 50 millions environ par année. De 1881 à 1893, depuis l'adhésion à la Triplice, la moyenne annuelle des dépenses de la guerre et de la marine a augmenté de 135 millions de lires par rapport à la moyenne des dépenses de même nature de 1875 à 1880, soit une augmentation moyenne de 57 pour 100 durant cette période.

Les dépenses militaires et navales de l'Allemagne ont suivi une progression analogue. De 1881 à 1893, la moyenne annuelle des dépenses de la guerre et de la marine a augmenté de 101 millions, soit 17 pour 100 par rapport à la moyenne des dépenses des 6 années antérieures. Si on compare le budget de 1880 et le budget de 1893, on constate une augmentation de 79 pour 100 d'un budget à l'autre.

Pour la France, la moyenne annuelle s'est abaissée de 22 millions, soit une diminution de 2 pour 100.

En même temps qu'elle assumait le fardeau que lui imposait la triple alliance, l'Italie se lançait dans la politique coloniale. De 1886-1887 à 1892-1893, les dépenses occasionnées par l'occupation de Massouah montent à plus de 119 millions. Qu'est-ce que cette colonie d'Érythrée, qui a coûté de lourds sacrifices? C'est une région composée de quatre zones dont une seule est habitable.

Les dépenses de travaux publics sont loin de s'élever à un chiffre aussi considérable que les dépenses de la guerre et de la marine dont, en 1892-93, elles ne représentent pas tout à fait la moitié. Elles sont néanmoins excessives.

Assez peu avancée dans le développement de ses routes, l'Italie a porté tous ses efforts vers l'extension de ses voies ferrées, plus onéreuses pour son budget que tous autres travaux publics.

Le nouveau royaume avait trouvé un réseau de chemins de fer fort peu étendu, sauf en Lombardie. Les lignes avaient été établies par chaque État, sans vue d'ensemble, exclusivement d'après les besoins locaux de chaque région, reliées entre elles par des soudures hâtives, ne communiquant que par des voies tortueuses, et au prix de nombreux détours, avec la capitale nouvelle. Pour lutter contre les tendances particularistes, aussi bien que pour rendre l'Italie forte contre l'étranger et donner satisfaction aux besoins commerciaux des populations, le gouvernement voulut enlacer le pays entier d'un vaste réseau qui reliât les villes les plus importantes entre elles et avec la capitale.

La contribution de l'État à ces dépenses fut la cause principale de la progression constante du budget des travaux publics. La moyenne des dépenses ordinaires et extraordinaires de travaux publics, qui de 1875 à 1880 s'était élevée à 121 600 000 lires, s'éleva de 1881 à 1887 à 221 millions. En 1887-1888 ces dépenses montent à 350 millions de lires.

L'année suivante, la dépense subit, sous la pression des déficits, une réduction qui s'accentue encore après la chute de M. Crispi, en 1891. La moyenne de 1887 à 1893 s'est élevée au chiffre énorme de 251 millions.

II

Pour faire face au développement exagéré de ses dépenses, l'Italie a fait un large usage des ressources extraordinaires.

Dans ce que l'on pourrait appeler la période d'installation du nouveau royaume, quand il fallut constituer tout d'une pièce l'organisme d'un grand État centralisé de 28 millions d'âmes, les recettes ordinaires ne pouvaient suffire à cette immense tâche. Mais les lourdes dépenses de premier établissement une fois terminées, l'Italie devait payer en temps de paix ses dépenses par le produit de ses revenus normaux, c'est-à-dire de ses exploitations et de ses impôts. De même qu'un particulier marche à sa ruine quand il dépense plus que son revenu, de même un État suit une voie funeste quand il solde ses dépenses non par l'impôt, dont le poids est une sauvegarde contre les prodigalités, mais par les aliénations d'actif et par l'emprunt qui, sans répercussion sérieuse sur les contribuables, ouvrent la porte à toutes les dépenses improductives, engagées sans compter. L'emprunt, dont les nations modernes font un usage si abusif, ne devrait être permis que pour solder les dépenses de l'organisation primitive d'un État; les dépenses d'une guerre; enfin les dépenses de travaux publics rémunérateurs, dont le produit net atteint ou excède l'intérêt et l'amortissement de l'emprunt contracté.

L'Italie, à l'exemple de nombreuses nations, ne s'est pas conformée à ces sages prescriptions. Continuant, de 1875 à 1893, l'emploi de procédés qui ne pouvaient plus trouver leur justification dans les nécessités de la formation du royaume, le gouvernement a largement recouru, et souvent clandestinement, aux ressources extraordinaires. Au début de cette période, l'État pensa qu'on avait trop fréquemment fait un appel direct au crédit pour que de nouvelles souscriptions publiques pussent réussir. Il préféra vendre des rentes, écoulées sur le marché au fur et à mesure des besoins du Trésor. Ces ventes doivent être proscrites, parce qu'elles donnent la faculté de contracter, sans éveiller l'attention, des emprunts continus, dont le chiffre n'est pas déterminé d'une façon précise par le Parlement.

Rien n'était plus légitime que l'emprunt de 729 millions de lires autorisé par la loi de 1881 pour abolir le cours forcé. La situation de l'Italie eût été bonne, si la série des emprunts et des opérations financières anormales provoquées par la fondation du nouveau royaume avait été close par cet emprunt qui contribua

à rétablir la circulation monétaire. Mais à côté de cet emprunt justifié, combien d'emprunts, combien d'opérations financières vinrent procurer au Trésor des ressources que l'impôt seul doit fournir!

Le développement des travaux publics, et notamment des chemins de fer improductifs, a été le signal d'un accroissement indéfini de la dette publique. Le gouvernement italien comprit que le vaste plan de travaux publics, dressé en 1879, imposait au budget des charges d'autant plus lourdes que, sous l'empire des tendances particularistes, les provinces, que l'on ne voulait pas mécontenter, luttaient pour obtenir la plus forte part des faveurs gouvernementales, sans souci de l'intérêt général. Le gouvernement ne voulut pas renoncer au vaste programme auquel l'emprunt devait faire face, mais il chercha une combinaison qui lui sembla concilier l'exécution de ce programme avec le souci de son crédit qu'il voulait ménager.

Aux termes des conventions de 1884 et de la loi du 20 avril 1885, l'État, qui concède à l'industrie privée l'exploitation technique et commerciale des chemins de fer, met les constructions futures à la charge des compagnies et leur donne mission de faire appel au crédit public pour le compte de l'État, qui garantit le paiement des intérêts et l'amortissement du capital emprunté. D'autre part, l'État émet directement des obligations pour solder les dépenses d'amélioration et d'augmentation du matériel. Ces conventions fournissent au Trésor une ressource extraordinaire liquide de 266 millions de lires, applicables à la mise en état du matériel, et qui n'est autre chose qu'un emprunt du gouvernement qui paie l'intérêt et l'amortissement de cette somme. Construites et exploitées au moyen d'emprunts apparens ou déguisés de l'État, les lignes du réseau de l'État italien constituent une dépense improductive, le revenu net que l'État en retire représentant à peine 0,09 pour 100 du capital dépensé, qui s'élève à 3 milliards 584 millions de lires (1). Si au produit net on ajoute les produits accessoires que les chemins de fer italiens rapportent à l'État, c'est-à-dire l'impôt sur la richesse mobilière, la taxe sur la petite et la grande vitesse et autres droits, on trouve que le revenu du capital engagé est de 2,57 pour 100.

En 1890, le gouvernement adopta pour ses emprunts un nouveau type, dit « obligation d'État 4 pour 100 pour les constructions de chemins de fer »; il n'offrit pas au public ces nouveaux titres qui auraient fait concurrence aux obligations simi-

(1) Soit un prix moyen de 355 000 lires par kilomètre.

laires que plaçaient les compagnies de chemins de fer, il les substitua aux rentes déposées à la Banque comme garantie des billets d'État en circulation et qui représentaient un capital nominal de 149 millions; il négocia ensuite ces rentes, qui furent cédées à un syndicat ou écoulées sur le marché au prix moyen de 90,16 pour 100.

C'est dans le même esprit d'expédient que furent conçues les opérations financières auxquelles a donné naissance le service des pensions: la loi du 7 avril 1881 confiait la gestion de ce service à la Caisse des dépôts et prêts (1), chargée d'en assurer l'exécution moyennant la remise d'une rente d'environ 27 millions de lires inscrite au Grand-Livre et destinée aux pensions anciennes et d'une annuité de 18 millions de lires, inscrite au budget pour assurer le paiement des pensions nouvelles. La Caisse des dépôts et prêts, ne pouvant payer, au moyen d'une rente et d'une annuité s'élevant ensemble à 45 millions, les pensions dont le chiffre monta à près de 66 millions en 1882, devait vendre des rentes pour parfaire la différence. En quatre ans et demi, de 1882 à 1885-1886, la Caisse avait dû aliéner, sur le capital primitif de près de 489 millions de lires, une somme totale de 107 millions et demi pour assurer l'intégralité du service des pensions. Une loi du 7 avril 1889 abolit la Caisse des pensions et inscrivit à nouveau au budget le crédit nécessaire à ce service (2); une loi du 8 juin 1893 (3) rendit à la Caisse des dépôts et prêts le service des pensions, moyennant la remise d'une annuité de près de 41 millions de lires, et la chargea d'avancer au Trésor le surplus de la somme nécessaire au paiement de toutes les pensions auquel une annuité de 41 millions ne pouvait suffire.

La Caisse des dépôts et prêts prête à l'État, c'est-à-dire l'État se prête à lui-même, puisque la Caisse est une institution d'État sous la dépendance complète du ministère du Trésor. L'État n'emprunte pas directement, pour dissimuler l'emprunt par l'interposition d'une caisse, véritable trompe-l'œil imaginé pour masquer au public la situation des finances.

De 1882 à 1893, on a pourvu au service des pensions au moyen d'émissions successives de rentes dont le total atteint

(1) Institution d'État sous la dépendance complète du ministère du Trésor.

(2) La loi rétablissait, dans le budget ordinaire, le service des pensions anciennes. Quant aux pensions nouvelles, il devait y être pourvu : 1° au moyen d'une annuité de 25 millions de lires maintenue au budget, laquelle annuité devait être augmentée d'une somme égale à la diminution du service des pensions anciennes; 2° en cas d'insuffisance, on devait recourir à la liquidation de l'ancienne caisse des pensions, enfin au budget, s'il était nécessaire.

(3) Qui reproduisait, avec certaines modifications, le principe posé par le décret du 13 novembre 1892.

200 millions et constitue chaque année un déficit non apparent.

Rapide a été la progression des ressources extraordinaires obtenues de 1875 à 1893 par ces expédiens variés. En 18 ans, de 1875 à 1893, le total des recettes extraordinaires réalisées effectivement est monté à 4 milliards 295 millions de lires. La dette consolidée et la dette amortissable s'élèvent à 12 milliards 720 millions de lires environ, en capital, et à 597 millions et demi, en intérêts.

En même temps s'accroissait la dette flottante, qui prend, en Italie, des formes multiples : bons du Trésor à courte et à longue échéance, traites diverses sur le Trésor, avances statutaires des banques d'émission, comptes courans, service des pensions, découvert du Trésor, billets d'État en circulation, billets d'État remis aux banques en couverture de 200 millions d'or pris dans leurs réserves.

La dette flottante s'élève actuellement à 1 milliard 621 millions environ, en capital, et à 30 millions en intérêts. Mais les élémens de cette dette flottante ne présentent pas tous le caractère d'une échéance prochaine ; les bons à longue échéance (1) sont remboursables en cinq ans, après la sixième année qui suit leur émission ; les avances statutaires des banques d'émission qui sont le prix du privilège et qui coûtent peu à l'État ne sont pas menaçantes.

Ainsi, une dette consolidée, une dette amortissable et une dette flottante s'élevant ensemble à un chiffre de plus de 14 milliards, voilà la dette d'un royaume qui n'a que 24 ans d'existence.

C'est pour combler les déficits constans que l'Italie a eu recours à une série d'expédiens onéreux.

De 1875 à 1881, période de sagesse, les exercices s'étaient soldés alternativement par des excédents et des déficits et l'insuffisance totale s'était arrêtée à 36 millions de lires.

De 1881 à 1887, l'adhésion à la Triplice a porté ces déficits à la somme d'environ 81 millions.

De 1887 à 1893, c'est par des déficits de 150 à 300 millions que se soldent les comptes.

Le déficit annuel atteint en moyenne depuis 1881, c'est-à-dire depuis l'adhésion à la Triplice, 150 millions de lires ; dans la même période, l'augmentation moyenne des dépenses militaires annuelles s'est élevée à la somme de 135 millions, ce qui représente, à 15 millions près, le chiffre même du déficit. L'Italie aurait

(1) Créés par la loi du 7 avril 1892.

trouvé assez de ressources dans ses revenus ordinaires et ses recettes extraordinaires, malgré l'exagération des dépenses de travaux publics, si elle ne s'était pas lancée dans la voie des armemens à outrance. Sans l'accroissement des dépenses militaires, les budgets Italiens seraient en équilibre.

III

Les dépenses locales tiennent une large place dans les dépenses publiques d'un pays qui, comme l'Italie, a concilié le principe de la centralisation avec le respect des libertés provinciales et communales, avec le maintien d'une vie locale intense et l'inscription aux budgets provinciaux et communaux d'importantes dépenses de services publics qui figurent dans d'autres pays au budget de l'État (1).

La gestion des finances locales en Italie n'a cessé d'être défectueuse. Dans la période même où les finances de l'État se relevaient pour aboutir, en 1875, aux excédens budgétaires, les finances des provinces et des communes suivaient une marche inverse. Elles arrivèrent à un tel état de désorganisation qu'à diverses reprises, provinces et communes, désespérant de leurs propres forces, trouvèrent dans l'aide du gouvernement le seul refuge contre la faillite. Une des plus brillantes cités italiennes, Florence, qui avait été la capitale temporaire du royaume, victime de sa prodigalité aussi bien que des événemens politiques qui lui enlevèrent son titre de capitale et les bénéfices qui y étaient attachés, obtint du gouvernement, en 1879, de la soustraire, par un emprunt d'État, aux conséquences de son administration imprévoyante. En 1880 le gouvernement dut remédier à la mauvaise gestion de la ville de Naples, dont il garantit la dette unifiée et réduite.

La mauvaise situation des finances locales en Italie a diverses causes : les modifications fréquentes apportées par le gouvernement à l'assiette des impôts pour améliorer sa situation, sans tenir compte de la répercussion fâcheuse qu'elles pouvaient avoir sur les finances provinciales et municipales, les embarras

(1) Après les travaux publics, qui comprennent non seulement l'entretien des voies, ports et établissemens communaux, mais encore, pour une somme considérable, les constructions et travaux neufs, le principal chapitre des dépenses communales est la police locale et l'hygiène publique, l'État italien se déchargeant le plus possible sur les communes des dépenses qui pourraient lui incomber de ce chef. I en est de même pour l'instruction publique ; toutes les lourdes dépenses de l'instruction primaire sont à la charge des communes ; celles de l'instruction technique partagées entre l'État et les provinces ; l'État ne garde pour lui seul que celles de l'instruction secondaire et supérieure.

financiers du gouvernement qui enleva aux provinces et aux communes, aux communes surtout, une partie de leurs recettes, et qui mit à leur charge de nombreuses dépenses d'État. Mais ce qui aggrava surtout le désarroi de ces finances ce fut l'incurie de l'autorité locale constatée par mainte enquête, et qui se traduisit par des pratiques vicieuses dans l'exécution des travaux de voirie et autres travaux des grandes villes. Le défaut de tutelle administrative favorisa les abus et poussa les administrations locales aux dépenses excessives par la trop grande facilité de l'emprunt : affranchies du frein salutaire de l'autorisation préalable, les communes et les provinces ont pu longtemps, par des emprunts continuels, obérer leurs finances, sans rencontrer d'autre obstacle que la loi de 1870 qui limitait le chiffre des lots des emprunts communaux.

Lorsqu'on a vu de près le fonctionnement de la vie locale, on comprend que, s'il est bon de laisser aux localités l'initiative et la décision de leurs affaires, il faut réserver à l'autorité supérieure un pouvoir de tutelle qui les empêche de porter atteinte à l'intérêt général dont elles sont trop peu soucieuses. Les communes et les provinces italiennes n'auraient pas pu aussi aisément, par leurs prodigalités, contribuer à épuiser la matière imposable et à entraîner l'appauvrissement du pays si les emprunts locaux et notamment les emprunts des conseils municipaux, peu éclairés, avaient été soumis à l'approbation de l'autorité centrale, gardienne de l'intérêt général.

Le mauvais état des finances locales a fait comprendre enfin la nécessité d'assujettir les emprunts des provinces et des communes, sinon à l'autorisation expresse, du moins à des mesures restrictives qu'a prescrites la loi du 10 février 1889 (1).

Les finances locales ne peuvent se ressentir encore de l'influence bienfaisante de cette loi nouvelle qui ne peut produire ses effets que pour l'avenir. Sous l'empire de la législation antérieure, les dépenses communales (2) ont suivi une marche progressive de 1875 à 1891. Elles ont passé (3) de 277 millions de lires à 396 millions, après avoir atteint 420 millions, en 1889,

(1) Par exemple elle interdit aux communes d'emprunter, si les intérêts des dettes antérieures et de l'emprunt projeté exigent une somme supérieure au cinquième des recettes ordinaires.

(2) Nous donnons le chiffre des dépenses, à défaut de comptes, d'après les prévisions budgétaires que nous avons seules en mains jusqu'en 1891.

(3) Dans ces chiffres, nous ne comprenons pas les dépenses inscrites au chapitre du mouvement des capitaux, c'est-à-dire les dépenses relatives aux intérêts et au remboursement des dettes qui ont monté de 95 à 133 millions, soit une augmentation de 40 pour 100.

ce qui représente une augmentation de 43 pour 100 (1).

La progression constante des dépenses communales a provoqué une progression parallèle des impôts et des emprunts, dont le produit est venu s'ajouter aux maigres ressources du patrimoine communal (2).

Les impôts communaux, de 1875 à 1891, ont reçu un accroissement notable; les taxes de consommation ont été relevées de 73 pour 100, les surtaxes foncières de 22 pour 100, la taxe de famille de 69 pour 100, les taxes et droits divers de 60 pour 100 (3).

L'accroissement des impôts, le produit du patrimoine communal ne pouvaient suffire à l'exagération des dépenses que les communes se sont efforcées de solder par l'emprunt qui a régulièrement fait progresser les dettes municipales. De 757 millions de lires, en 1877, la dette s'est élevée à 1 175 millions de lires, en 1891. Ce sont les villes les plus importantes, Rome, Naples, dont la dette s'est le plus accrue. L'ensemble des communes rurales a beaucoup moins souffert du fléau de l'emprunt (4).

Comme l'État, les communes ont emprunté pour équilibrer leurs budgets, sans cesse en déficit. En 1891, le déficit était de 48 millions 700 000 lires. Il s'était élevé à 90 millions, en 1888 (5).

Les finances des provinces ont suivi une marche analogue à la marche des finances communales. L'ensemble des dépenses a passé de 80 à 109 millions et demi, soit une augmentation de 36 pour 100 environ. Les surtaxes d'impôt foncier, qui consti-

(1) Dans ces chiffres généraux, les finances des grandes villes occupent une place importante qu'il serait intéressant de dégager, mais les données des documens statistiques n'en permettent pas la décomposition.

(2) Il s'en faut de beaucoup que tout le patrimoine immobilier soit mis en valeur. En 1891, 243 000 hectares de biens communaux étaient encore incultes, faute de capitaux. Les statistiques italiennes indiquent que, malgré les divers partages intervenus entre les habitans, 414 000 hectares sont encore affectés aux services municipaux ou sont restés sous l'administration directe des communes, mais les statistiques ne disent pas si les 243 000 hectares restés incultes sont compris dans ces 414 000 hectares. Le patrimoine mobilier comprenait, en 1891, 5 millions de lires, qui ont subi la réduction résultant du relèvement de l'impôt sur la richesse mobilière.

(3) Ce n'est pas seulement en France que l'on voit la partie additionnelle de l'impôt affectée aux localités prendre des proportions inquiétantes.

En 1891, les taxes de consommation perçues pour le compte des communes italiennes dépassaient de 214 pour 100 les taxes de consommation perçues pour le compte de l'État.

Les surtaxes d'impôt foncier provinciales et communales étaient du double du principal.

(4) Rome, qui avait 31 millions de dettes en 1873, en a 211 en 1889, soit un capital de 499 lires par tête d'habitans. Naples a passé de 70 à 131 millions dans la même période.

(5) Pour Rome seule, le déficit, de 6 millions, en 1891, s'élevait à près de 26 millions, en 1888.

tuent la presque totalité des recettes ordinaires provinciales n'ont pu suffire à ces dépenses, bien qu'elles se soient accrues de 42 pour 100 de 1875 à 1891.

Les provinces ont dû emprunter. En 1891, la dette des provinces, qui était de 62 millions et demi en 1873, s'élevait à près de 175 millions.

La dette des provinces et des communes est montée, en 1891, à 1 350 millions 600 000 lires. Elle ne s'élevait qu'à 855 millions 800 000 lires en 1877.

La gestion défectueuse des finances locales est venue accroître les frais généraux qui pèsent sur la nation. A la dette de l'État, qui représente un capital de plus de 14 milliards de lires, est venue s'ajouter une dette provinciale et communale de 1 milliard 350 millions 600 000 lires (1).

IV

L'activité productrice d'un pays souffre de l'exagération de ses frais généraux, c'est-à-dire des dépenses publiques, qui se traduit par le poids de l'impôt, par la dépréciation de la valeur du sol, privé des capitaux que les emprunts publics lui enlèvent, enfin par l'augmentation du prix de revient des objets manufacturés. Dans la concurrence que se font aujourd'hui, sur le terrain des affaires, les peuples rapprochés par l'abaissement du prix des transports, le régime protecteur et les barrières de douanes ne suffisent pas à égaliser les conditions de lutte. La diminution des frais généraux est un des élémens qui peuvent assurer aux nations la supériorité sur leurs rivales.

L'exagération des dépenses publiques, en Italie, jointe à la perte du marché commercial et financier français et à l'affaiblissement de son crédit, a contribué à retarder son développement économique.

Jusqu'en 1887, date de la dénonciation du traité de commerce, du 3 novembre 1881, le commerce de l'Italie, importations et exportations réunies, avait une tendance à s'élever, bien que les exportations subissent d'année en année une diminution. Dans l'année qui a suivi la rupture commerciale de l'Italie et de la France, l'Italie a perdu un mouvement d'affaires de plus de 500 millions, soit le cinquième de son commerce total.

Les importations de l'Italie, qui progressaient en moyenne, depuis 1878, de 60 millions par an, ont subi une diminution de

(1) En 1891.

près de 400 millions et demi en 1888, et n'ont pu se relever, sauf en 1889, où l'importation monte de près de 200 millions.

Les exportations de l'Italie n'ont cessé de fléchir depuis 1883 : de 1883 à 1887, en cinq ans, la moyenne des exportations a dépassé un milliard. De 1888 à 1892, la moyenne diminue de 133 millions.

En 1891, les exportations sont descendues à leur minimum, 876 800 000 lires ; en 1892, elles se sont relevées à près de 958 millions, et en 1893 elles atteignent 964 millions.

L'Allemagne est venue prendre place parmi les nations qui entretiennent avec l'Italie les relations commerciales les plus suivies et elle les surpassera bientôt si le mouvement actuellement existant continue. En 1875, elle importait en Italie pour 37 millions de lires de marchandises, elle en importait en 1892 pour 144 millions. Cependant les importations de tous les autres pays avaient perdu, surtout celles de la France qui étaient tombées de 369 800 000 lires à 204 500 000. Les importations d'Italie en Allemagne suivaient d'ailleurs une progression ascendante également accentuée : elles passaient de 23 600 000 lires en 1875 à 147 800 000 en 1892.

L'Italie, par suite de la rupture des traités de commerce avec la France, a perdu son meilleur débouché et, quand bien même elle retrouverait dans ses échanges avec l'Allemagne et l'Autriche un courant d'affaires analogue, elle n'en serait pas moins en perte, car ce n'est pas la conservation du marché commercial français qui eût pu être pour elle un obstacle à la conquête de marchés nouveaux.

Si nous comparons maintenant le mouvement de l'importation avec le mouvement de l'exportation, nous constatons que les importations ont toujours largement dépassé les exportations et que ce mouvement s'est accentué de périodes en périodes. L'excédent annuel des importations sur les exportations monte en moyenne à 128 millions de lires de 1875 à 1881 ; 289 millions de lires de 1881 à 1887 et 374 700 000 lires de 1887 à 1893.

La balance du commerce, de plus en plus défavorable à l'Italie, a exercé sur la réserve métallique et sur le change de cette contrée une influence dont les effets fâcheux se sont fait sentir.

La situation économique se révèle encore par d'autres signes apparens. La crise agricole a sévi avec une grande rigueur, comme le prouve l'accroissement de la dette hypothécaire, qui en 1892 s'élevait à plus de 9 milliards et demi de lires, tandis que la dette sans intérêts montait à plus de 6 milliards. La gravité de cette crise trouve sa confirmation dans les chiffres de l'émigration

qui, en Italie, porte surtout sur la population agricole. Le chiffre de l'émigration (1) qui était en 1886 de 167829, s'élevait en 1893, à 246286, après avoir passé en 1891 par un maximum de 293631. Ce tableau de l'état économique de l'Italie ne serait pas complet si d'autres élémens ne venaient pas en atténuer le sens. Quand on visite cette contrée, on a l'impression d'une population active et laborieuse.

L'esprit d'économie est si développé et l'organisation des institutions de prévoyance est si heureuse, que le mouvement de l'épargne a suivi une progression ascendante. En 1881, le total des dépôts opérés dans les divers établissemens qui reçoivent les épargnes, était de plus de 979 millions de lires; en 1890 il avait presque doublé (2).

Si nous cherchons à saisir le progrès de la richesse acquise d'après une autre source d'informations, nous constatons dans le tableau des donations et successions en 1892 une augmentation de 25 pour 100 sur 1876.

V

Le mal qu'ont pu faire à l'Italie l'exagération de ses dépenses militaires, l'affaiblissement de son crédit et sa rupture commerciale avec la France, a été encore aggravé par la crise des banques, qui, en désorganisant la circulation monétaire, a porté le trouble dans le monde des affaires.

L'Italie n'a pas l'unité de circulation fiduciaire; les tendances particularistes ont toujours fait obstacle, dans ce pays, au mouvement qui pousse les nations modernes vers le monopole de l'émission, garantie la plus sûre de la circulation facile des billets accrédités partout, grâce à une banque unique, par la confiance du public. Toutefois, l'Italie marche vers l'unité de circulation; les banques d'émission qui, en 1874, avaient été réduites à 6, pour

(1) Nous donnons ici le chiffre total de l'émigration permanente et temporaire. En 1886, l'émigration permanente était de 85355; en 1893, de 122934.

(2) Faute de documens, nous n'avons pu dresser le total des dépôts d'épargne pour les années suivantes, mais nous voyons par les chiffres qui nous sont connus, par exemple ceux des Caisses d'épargne ordinaires ou des Caisses d'épargne postales, que le mouvement s'est encore accentué, passant pour les premières, en 1893, à . . . . . 1245605178 lires.
au lieu de, en 1891 . . . . . 1177218675 —
Soit une différence en plus de . . . . . 68386503 —

passant pour les secondes, en 1894, à . . . . . 396303300 —
au lieu de, en 1891 . . . . . 333683900 —
Soit une différence en plus de . . . . . 62619400 lires.

donner plus de crédit aux billets, ne sont plus qu'au nombre de 3 (1), depuis le désastre de la Banque romaine.

Si les prescriptions législatives et réglementaires pouvaient avoir la vertu magique que l'inexpérience parlementaire leur attribue trop souvent, de suppléer par leur action automatique à la capacité et à la probité de ceux qui sont à la tête des entreprises commerciales, la situation des banques d'émission italiennes serait florissante, si nombreuses sont les mesures tutélaires dont leur gestion a été entourée. Limitation du chiffre de la circulation, défense d'immobilisation, obligation de mise aux réserves et détermination de la proportion du stock métallique or et argent qui les compose, élection des censeurs par les actionnaires, dépôt mensuel au greffe du tribunal de commerce du bilan établi d'après un modèle officiel et certifié par un administrateur et un censeur, publication par le gouvernement d'un bulletin des bilans, contrôle permanent d'un commissaire royal attaché à chaque banque, inspections extraordinaires, la loi a accumulé toutes les précautions pour prévenir une mauvaise gestion : autant de réglementations vaines, quand la direction d'une affaire est livrée à des mains imprudentes ou coupables.

L'histoire des banques d'émission italiennes est la démonstration de cette vérité. Si les excès de la circulation et les immobilisations ont perdu les banques, ce n'est pas faute de lois et de décrets préventifs prohibant ces abus. Les censeurs, le commissaire royal, les inspecteurs extraordinaires n'ont arrêté ni les émissions excessives, ni les emplois anti-statutaires et c'est le tuteur des banques, le gouvernement lui-même, qui les a parfois poussées dans la voie dangereuse où elles s'engageaient.

Lorsque les banques remboursent leurs billets à vue, la surabondance de l'émission n'est pas à craindre. Le remboursement du billet est le frein normal de la circulation fiduciaire. Lorsque, au contraire, les banques qui ont immobilisé ou perdu leurs capitaux ne peuvent plus rembourser à vue leurs billets et obtiennent le cours forcé, la surabondance de l'émission n'a plus de limites et aussitôt apparaît la dépréciation du papier-monnaie, qui a pour conséquences la hausse du change, la disparition de la monnaie métallique, l'élévation du taux de l'escompte. C'est le spectacle que nous donnent les banques d'émission italiennes. A part la Banque toscane de crédit dont l'administration a été sage, les banques d'émission italiennes ont ou immobilisé, ou perdu même leur capital, en se livrant à des opérations étrangères à

(1) Outre les banques de Naples et de Sicile, la banque d'Italie, issue de la fusion des banques Nationale d'Italie, Nationale de Toscane et Toscane de Crédit.

leur mission. L'enquête à laquelle a donné lieu, en 1892, la crise des banques, a révélé des placemens en immeubles, en mines, des prêts sans garantie aucune, à des communes, à des provinces, à des sociétés, à des banques, à des entreprises de construction en détresse, des prêts hypothécaires, des avances ou ouvertures de crédit sans garantie à des particuliers, notamment à des membres influens du parlement ou du gouvernement, toutes opérations de nature à conduire les banques de circulation à la ruine.

Le gouvernement a tout connu et il n'a rien empêché, il a même excité les banques aux immobilisations. C'est lui qui a obligé la Banque nationale à accorder une subvention de 115 millions de lires à la Banque tibérine, c'est lui qui, pour soutenir les obligations du Risanamento de Naples, a fait acheter ses titres par la même banque pour le compte de l'État (1).

Instigateur et complice des immobilisations et des pertes de capital, le gouvernement s'est laissé naturellement aller à soustraire les banques aux conséquences de leurs fautes et à les décharger, par l'établissement du cours forcé, du devoir de convertir leurs billets en monnaie métallique.

Ce qui a perdu les banques d'émission italiennes, ce sont les immobilisations et les opérations anti-statutaires, c'est l'abus du papier monnaie.

C'est pour remédier à ces maux qu'a été rendue la loi du 10 août 1893. Mais un acte législatif ne peut suffire à dénouer la crise des banques. Elle ne trouvera sa solution que dans la sagesse des banques et du gouvernement qui peut seule entraîner la liquidation des opérations anti-statutaires et la fin des émissions de papier-monnaie.

VI

Le trouble de la situation économique a pour indices le cours du change, la crise monétaire, l'élévation de l'escompte, les fluctuations de la rente.

L'Italie trouve des causes d'élévation de son change dans la supériorité de ses importations sur ses exportations qui s'est accentuée depuis la rupture des traités de commerce, dans le placement de la majeure partie de sa dette aux mains des nations

(1) Il arriva quelquefois, dit le sénateur Finalli dans son rapport sur les banques, que le gouvernement même, poussé par des considérations d'ordre politique qui échappent au jugement de la commission d'enquête ou qui sont au-dessus d'elle, autorisa des immobilisations qui, dans l'hypothèse la plus favorable, se trouvent en contradiction avec le but et l'essence même des banques d'émission. Il est nécessaire qu'à l'avenir le gouvernement observe et fasse observer les lois mieux qu'il ne l'a fait jusqu'à présent.

étrangères plus riches qu'elle. La dépréciation du papier-monnaie a aggravé le change, qui par ses alternatives de hausse et de baisse inquiète le monde des affaires.

Le change s'est élevé l'année dernière jusqu'à 115, il se serait probablement élevé plus haut sans les dépenses considérables faites en Italie par les étrangers (1), les frais de transports des marchandises exportées et importées par la marine marchande italienne florissante, les frais d'assurance de ces marchandises, enfin les envois d'argent importans, mais impossibles à évaluer, des ouvriers italiens émigrés (2).

Dans ces derniers temps, le change est descendu aux environs de 104. Cette amélioration est probablement due en grande partie aux ventes de rentes faites à la suite de l'élévation des cours, par les Italiens sur le marché de Paris, qui s'est trouvé de ce fait débiteur de l'Italie.

La disparition de la monnaie métallique est la conséquence de la dépréciation du papier-monnaie et de la hausse du change. L'Italie subit une crise monétaire intense. Le gouvernement a essayé à diverses reprises, mais inutilement, d'empêcher le numéraire et surtout l'or de sortir de l'Italie ; un décret du 12 août 1883 ordonna aux banques dont les réserves ne comprenaient pas au minimum deux tiers en or et au maximum un tiers de leur total en argent, de les constituer dans ces proportions dans le délai de deux mois. Il a obtenu des États de l'Union latine de ne pas accepter la monnaie d'appoint italienne. La mise en circulation d'une partie des 200 millions d'or prêtés en 1894 par les banques à l'État a pu diminuer l'intensité de la crise monétaire, mais ce n'est là qu'un remède passager.

La disparition d'un grand nombre de banques, la pénurie et la défiance des capitaux maintiennent l'escompte à un taux constamment élevé, il est actuellement de 5 p. 100.

La rente a subi de nombreuses fluctuations depuis que la France a cessé d'être le banquier de l'Italie pour être le banquier de la Russie. En 1881 le cours de la rente 5 p. 100 était de 90,25 (3) ; portée, en 1887 à 97,55, touchant à 87,86 en 1893, la rente est redescendue en janvier 1894 aux environs de 71, pour se relever aujourd'hui aux environs de 90.

(1) M. J. Clare, dans son livre sur *le Change*, évalue ces dépenses annuelles à 145 millions; M. P. Leroy-Beaulieu, *Traité des Finances*, à beaucoup plus de 200 millions.

(2) Le denier de Saint-Pierre ne doit guère entrer en ligne de compte dans l'énumération des élémens qui servent de correctif au change, parce qu'il est fort peu important depuis quelques années et qu'une grande partie de ses fonds est affectée à des dépenses faites à l'étranger.

(3) Moyenne de l'année.

VII

Un déficit budgétaire moyen de 150 millions de lires, auquel viennent se joindre les déficits des localités obérées, qui, pour les communes seules, s'élèvent à plus de 48 millions de lires (1), une dette consolidée et une dette amortissable montant à près de 13 milliards, une dette flottante, toujours grandissante, qui atteint actuellement plus d'un milliard et demi (2), une dette locale dépassant 1 350 millions (3), la crise commerciale et agricole coïncidant avec les dégrèvemens (4) et avec une vive progression des dépenses, la crise monétaire toujours ouverte, le rétablissement du cours forcé, le crédit public affaibli par l'impôt sur la rente, le cours du change qui cependant s'améliore, l'élévation du taux de l'escompte, les fluctuations d'une rente dont la spéculation agite les cours, — tel est, à l'heure actuelle, l'état économique et financier de l'Italie.

Pour combler les déficits et en prévenir le retour, M. Sonnino, ministre des finances, proposait de diminuer les dépenses et d'augmenter les recettes. Mais il ne montrait pas assez de hardiesse dans ses projets de réformes. Sur le chapitre des dépenses militaires, qu'il eût fallu largement réduire, il ne glanait que des réductions de détail, dont le total montait à 14 800 000 lires. Dans les économies fiscales, et surtout dans la diminution des dépenses de travaux publics, il trouvait une économie de 12 millions. Enfin, il attendait une économie de 15 millions de la réalisation de la réforme administrative. Il évaluait à 43 millions et demi les ressources nouvelles qu'il cherchait dans l'assujettissement à la taxe sur les affaires des transactions qui en étaient jusqu'alors exemptées. Restait cependant un déficit de 64 700 000 lires qu'il ne comblait pas; M. Sonnino laissait entrevoir qu'il tenait en réserve d'autres mesures pour obtenir l'équilibre budgétaire, en faisant appel à toutes les forces contributives du pays. C'était d'abord l'impôt général et personnel sur le revenu, taxe complémentaire et rectificative des inégalités existantes. C'était ensuite la réforme du régime fiscal des alcools.

Mais il était douteux que ces deux mesures dussent produire

(1) Chiffre de 1891. En 1888, le déficit a atteint 90 millions. Nous n'avons pas les chiffres du déficit depuis 1891.

(2) Le *Marché financier*, par M. Raffalowich, 1894, prévoit une aggravation moyenne et progressive de 12 millions de lires par an pour la période quinquennale 1895-1900.

(3) Pour 1891.

(4) La loi du 18 juillet 1880 diminua d'un quart l'impôt sur la mouture qui disparut complètement en 1884. Quelques autres dégrèvemens ont été aussi opérés relativement à l'impôt foncier en 1876 et en 1886, relativement au sel en 1885.

les résultats désirés, parce que l'impôt général sur le revenu présente en Italie, comme partout ailleurs, des difficultés inextricables d'application et que la consommation de l'alcool peut diminuer sous l'influence de l'accroissement de l'impôt.

M. Sonnino n'a pu mener à bonne fin l'exécution de son programme, il a été remplacé au ministère des finances par M. Boselli qui pratiqua quelques remaniemens de taxes, attribua à l'État le dixième de l'impôt sur la richesse mobilière dont bénéficiaient antérieurement les communes et éleva ce dernier impôt de 13,20 à 20 pour 100. En outre il fit avancer à l'État par la Caisse des dépôts et prêts les sommes nécessaires à la garantie du service d'intérêt et d'amortissement de certaines obligations de chemins de fer.

Ces moyens ne peuvent suffire à combler le déficit de 105 millions de lires que le budget voté accusait, et le ministère ne fait pas connaître encore les projets élaborés pour atteindre l'équilibre budgétaire.

Peut-on rétablir l'impôt sur la mouture, si impopulaire, mais qui est d'un large rendement? Cela paraît difficilement praticable dans un pays dont le gouvernement désire pouvoir supprimer l'augmentation du droit de douane sur le pain, quand le prix du grain s'élèvera au point de faire craindre un renchérissement notable du pain (1).

Si l'Italie ne trouve pas dans l'impôt l'équilibre du budget, fera-t-elle appel aux ressources extraordinaires?

Assurément elle conserve assez de crédit pour emprunter encore à des conditions plus ou moins onéreuses. Elle peut accroître encore le poids de sa dette flottante par des avances des banques et autres moyens analogues. Enfin, il reste des aliénations d'actif où elle peut chercher des ressources nouvelles. Cette opération lui permettrait de trouver pendant cinq, six ans ou plus même, une somme suffisante pour faire face à ses dépenses. Mais ensuite la situation du Trésor n'en deviendrait que plus difficile. Ce seraient donc seulement quelques années de répit que se donnerait l'Italie, dans l'attente de quelque événement qui viendrait dénouer la crise actuelle.

Si l'Italie persiste dans sa politique financière, elle aggrave sa situation de jour en jour. Cependant, si elle le voulait, le remède au mal serait entre ses mains.

La cause déterminante de ses difficultés financières est l'exagération des dépenses de guerre qui mettent le désordre dans ses budgets et ralentissent l'activité du pays. Si l'Italie, qu'aucune

(1) Rapport de M. Sonnino.

nation ne menace et qui pourrait être un grand État pacifique, voulait ramener son budget de la guerre aux limites raisonnables de l'année 1881, elle retrouverait la prospérité.

Ce serait l'équilibre budgétaire, ce serait le raffermissement d'un crédit ébranlé par l'impôt récent sur la rente, ce serait le remède à une situation économique troublée par l'exagération de dépenses stériles. Avec l'équilibre budgétaire, condition essentielle de la cessation du cours forcé, avec l'amélioration de l'état économique et la confiance qui suivrait le relèvement du crédit public, la crise des banques pourrait prendre fin par le rétablissement de la circulation monétaire.

L'Italie est une terre féconde et en général salubre, elle occupe sur la carte du globe une position géographique sans rivale. Ses marins ne le cèdent à aucuns. Ce que pourraient faire ses agriculteurs sur un sol moins écrasé d'impôts, on le peut voir par l'exemple de ses émigrés qui ont transformé en magnifiques champs de blé les plaines de l'Amérique du Sud. Ses négocians ont montré quelle pouvait être l'activité laborieuse de la race, quand ils ont fait revivre dans le nouveau monde les traditions de leurs ancêtres du moyen âge.

L'Italie peut trouver dans ses institutions plus de facilité que d'autres nations pour avoir la continuité de vues qui permet une politique suivie. Elle a un gouvernement capable de défendre l'intérêt général contre les sollicitations égoïstes des intérêts locaux et privés, son parlement ne subit pas l'action dissolvante des oppositions antidynastiques et peut contenir des majorités homogènes. Peu de pays ont une législation financière aussi perfectionnée (1). Riche en ressources, riche en hommes, l'Italie, si elle veut, peut espérer voir s'ouvrir encore devant elle de brillantes destinées. Si elle le veut, elle peut reprendre le cours interrompu de son brillant développement économique.

ADRIEN DUBIEF.

(1) Les réformes de législation financière préconisées dans ces vingt dernières années ont été réalisées d'abord en Italie.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Tannhæuser*, opéra en 3 actes, de Richard Wagner.

Trois opéras célèbres : le *Freischütz*, *Robert le Diable* et *Tannhæuser* représentent le partage éternel de l'homme et l'éternel combat que l'ange et la bête se livrent en lui. De ces trois représentations, le *Freischütz* est sans doute la plus naïve, et dans une acception du mot que nous fixerons, la plus naturaliste ; *Robert le Diable* en est la plus concrète et la plus étroite ; la plus large au contraire — et avec cela la plus exclusivement intérieure et spirituelle, la plus chrétienne enfin — c'est *Tannhæuser*.

Qu'il y ait déjà du symbole dans le *Freischütz*, que la musique partout y dépasse, y déborde le poème, c'est ce que, sans faire injure au génie de Weber, on ne saurait contester. Il n'est pas une page qui n'en porte témoignage. Au premier chant, au premier cri de Max, ni l'oreille ni le cœur ne se trompe. Est-ce seulement un paysan, un tireur malheureux qui souffre et se désespère ainsi ? Non, c'est un bien autre personnage, et ces admirables imprécations, ces mélodies de douleur et de colère portent en elles infiniment plus d'âme et d'humanité. Max est déjà l'homme, le héros de l'orgueil, de l'ambition et du désir. Il l'est dans le trio du premier acte ; il l'est dans les parties mélancoliques ou violentes de l'air qui suit ; il l'est, avec plus de grandeur encore et d'âpreté farouche, au second acte, dans le trio avec les deux jeunes filles et dans la scène de la Gorge aux Loups.

Mais cet homme, entre quelles puissances ennemies le voit-on se débattre ? Quels adversaires se livrent en lui le combat qu'est l'opéra tout entier, que l'ouverture annonce et résume, et dont les tableaux alternés marquent avec symétrie les phases et les vicissitudes ? C'est ici qu'apparaît ce que nous appelions, faute d'un meilleur terme, le naturalisme du *Freischütz*. Oui, le bien et le mal ont dans l'opéra de Weber un caractère naturel, en ce sens qu'ils se manifestent surtout

dans et par la nature, par l'ordre ou le désordre extérieur et matériel, par la beauté des choses ou par leur horreur, en un mot au dehors de l'homme encore plus qu'en lui-même. Si coupable que soit Max, il l'est beaucoup moins que Tannhæuser, coupable à coup sûr d'une faute moins formelle et pour ainsi dire moins profonde. Au milieu des sortilèges de la Gorge aux Loups, il semble que le mal ne fasse guère que l'environner. Il en connut la curiosité et l'ambition inquiète ; mais il en ressent déjà l'épouvante et non les délices. Il est dans le royaume du péché, mais il n'a pas fait de son âme ce royaume même. S'il a appelé l'enfer au secours de son désir, l'objet de ce désir : le pur amour d'une vierge, est en dehors, au-dessus de l'enfer. Ainsi le mal n'est pour le héros de Weber qu'un moyen ; pour celui de Wagner il sera le but et la fin.

Du bien encore plus que du mal, la conception ou l'idéal a dans le *Freischütz* un caractère extérieur et comme un aspect de nature. A l'inquiétude, au trouble, qu'est-ce que l'ouverture oppose tout d'abord? La paix et la beauté des choses, un paysage, un chant de cor au fond des bois. Rappelez-vous le grand air de Max : après la fièvre du récitatif l'admirable mélodie : « *Durch die Wälder, durch die Auen;* » est-ce que vraiment elle ne vient, elle ne souffle pas de la prairie et de la forêt? Plus loin, quand Samiel a passé dans le fond du théâtre, quand le ciel un moment s'est voilé, et l'âme du jeune homme avec lui, il suffit qu'un hautbois soupire, et c'est le ciel encore plus que l'âme qui s'éclaircit ; c'est le soleil qui de nouveau rit là-bas sur la maison, sur le seuil où rêve assise la fiancée du chasseur.

Elle-même, l'innocente Agathe, la fille du garde-chasse, est associée partout à des scènes et à des impressions de nature. Les deux airs célèbres qui sont presque tout son rôle, baignent en quelque sorte dans l'atmosphère : l'un dans le crépuscule, l'autre dans la clarté du matin. Agathe n'est qu'une paysanne, une enfant de la forêt, je dirai presque une figure du monde extérieur, et non de ce monde moral qu'un jour Élisabeth représentera. Extérieur, voilà décidément le meilleur terme pour qualifier dans le *Freischütz* le bien et le mal en présence, le salut et la perdition. Gardons-nous au moins de le prendre en mauvaise part et pour synonyme de médiocre ou superficiel. Le salut n'est ici que dans la lumière du soleil, dans la joie, l'ivresse même de la vie saine, et non pas encore de la vie sainte, au milieu de la saine nature, mais ce n'en est pas moins le salut. Idéal primitif si on le compare à l'idéal de Wagner, mais idéal pourtant. Que demain vous relisiez le *Freischütz*, ayant entendu hier *Tannhæuser*, vous aimerez encore la beauté des choses après celle des âmes; dans la simplicité de la vie naturelle, vous en qui la vie intérieure et morale aura surabondé, vous goûterez une sensation délicieuse de rafraîchissement et de repos.

Quelque dix ans après le *Freischütz*, *Robert le Diable* a posé de nouveau l'éternelle question du bien et du mal. *Robert* est symbolique aussi, et l'œuvre est le signe d'une pensée plus large qu'elle. « Ce mot de philosophie de l'art, écrivait naguère Blaze de Bury, un bien gros mot en vérité, sied pourtant merveilleusement à caractériser le génie de Meyerbeér. Il y a chez lui de ces effets qu'un simple musicien ne saurait produire. Prenez un Italien de belle et bonne race et donnez-lui à mettre en musique le trio de *Robert le Diable*, qu'y verra-t-il?... Une situation dramatique, un morceau *à effet* pour ténor, soprano et basse; mais à ce magnifique résumé de toute une période de l'histoire, à cette figuration solennelle de l'homme entre l'Ange et l'Esprit du mal reproduite sur tous les frontons des cathédrales, croyez bien qu'il ne songera pas une minute. La musique de Meyerbeer est l'œuvre d'un musicien de premier ordre et aussi d'un penseur. En même temps qu'il y a des idées, il y a aussi *l'Idée* (1) ».

Blaze de Bury ne se trompait pas. L'*Idée* assurément est dans cette musique. Mais elle n'y donne malheureusement pas tout ce qu'elle renferme; elle n'y atteint pas à son développement supérieur. En l'ajustant à son génie essentiellement concret et scénique, à son art tout en relief et en dehors, Meyerbeer a dramatisé le symbole; il l'a peut-être rétréci. Il a créé des individus et non des types; il a placé Robert entre deux personnages plus qu'entre deux principes ou deux forces. Bertram, par exemple, est une admirable et sans doute immortelle figure. Que le démon ait un fils et qu'il l'aime, qu'il ne le puisse aimer que pour le perdre, cela est beau, de la beauté la plus dramatique. Il y a dans cette paternité diabolique une imitation et comme une contre-partie grandiose de la paternité divine. Voilà ce que Meyerbeer a magnifiquement exprimé. Relisez le rôle de Bertram, surtout les récits du premier et du cinquième acte. Il n'en est pas un qui ne soit un cri, un mouvement, un transport d'infernale et sublime tendresse. Mais considérez aussi que cette tendresse, en caractérisant le personnage, amoindrit et pour un peu contredirait l'idée du mal, du mal absolu, qu'il doit symboliser. Faire de Robert le fils de Bertram, et le fils passionnément aimé, c'était fournir à l'incertitude, au trouble du héros, à son attrait pour l'enfer et à ses velléités de le choisir, l'excuse et presque la justification sinon de la piété, du moins de la pitié filiale.

Jusque dans le trio final, qui reste un chef-d'œuvre en dépit de certaines faiblesses, le génie de Meyerbeer apparaît ainsi concret et formel. Un testament produit au moment favorable, une horloge qui sonne minuit, des élémens enfin ou des causes extérieures décident de l'issue de la lutte, et la mainmise en quelque sorte visible d'Alice sur

(1) Blaze de Bury, *Meyerbeer et son temps*.

Robert assure la victoire matérielle du bien. Et ce bien quel est-il? De ce combat quel est l'enjeu? L'amour de l'insipide Isabelle, la « princesse d'opéra » par excellence, et le prie-Dieu nuptial qui attend à côté du sien, devant le maître-autel de la cathédrale de Palerme, Robert encore frémissant, encore chaud du souffle de l'enfer.

Il faut reconnaître que l'idée de *Tannhæuser* est d'une autre portée et d'une autre grandeur. Wagner ici peut demander et répondre avec le Corneille de *Polyeucte :*

> Y va-t-il de l'honneur? Y va-t-il de la vie?
> — Il y va de bien plus!

et des trois opéras où l'ange et la bête sont aux prises, *Tannhæuser* est celui où l'un et l'autre sont le plus la bête et le plus l'ange.

La bête d'abord. Wagner est le premier qui l'ait osé déchaîner elle-même. Qu'était-ce, dans le *Freischütz*, qu'une heure de connivence avec les esprits de l'abîme, la participation d'une nuit aux diableries de la Gorge aux Loups? Qu'était-ce pour Robert qu'un baiser de hasard pris en tremblant sur l'épaule glacée de l'abbesse sortie de son tombeau? Dans *Tannhæuser* il ne s'agit plus des mystères de la nature, mais de ceux, plus terribles, de l'âme. Ici plus d'enchantemens ni de maléfices, mais le mal lui-même, le mal en soi, voulu et choisi délibérément; le mal non plus au dehors de l'homme, mais en lui, tenant le centre ou le fond de son être. Et quel mal? le plus dévorant de tous, la sensualité et la luxure, toute la fureur, toute la folie de la chair et du sang, et, comme écrivait un philosophe chrétien, « le corps entier qui n'est bientôt qu'un holocauste au feu d'enfer (1). »

Le bien à son tour dans *Tannhæuser* n'a plus rien d'extérieur ni de matériel. La joie n'y est point terrestre, et comme le mal y est le péché, le bien y est le salut, j'entends le salut éternel. Cet opéra n'est pas de ceux qui finissent par un mariage. Dès le début de l'ouverture, ce n'est plus la nature qui chante, mais la foi; c'est la mélodie des pèlerins, ce n'est plus celle de la forêt. La nature pourtant n'est pas absente du drame; elle y coopère, elle y est source d'émotion et de beauté, mais en se faisant elle aussi toute spirituelle et morale, en se colorant pour ainsi dire d'un reflet de piété. La chanson du pâtre s'unit d'elle-même au cantique des pèlerins. Le souffle qui abat Tannhæuser à genoux est à la fois le souffle de l'Esprit et celui du printemps, et Wolfram au dernier acte ne demande à l'étoile du soir que de saluer pour lui l'âme d'Élisabeth entrant au ciel.

Le dernier acte de *Tannhæuser* est le plus beau des trois parce que les deux forces de l'œuvre y sont portées au comble, parce qu'elles s'y

(1) Le P. Gratry, *Connaissance de l'âme*, t. II.

rassemblent et s'y affrontent, autrement dit parce que cet acte est en même temps une sublime opposition et un raccourci sublime.

La symphonie du mal ou du péché, comme on pourrait nommer l'ensemble des motifs se rapportant au Venusberg, cette symphonie est plus belle encore au troisième acte qu'au premier. D'abord elle y est plus courte. La Bacchanale par laquelle s'ouvre l'ouvrage et la scène suivante entre Vénus et Tannhæuser ont des proportions véritablement excessives. Tout y surabonde et y déborde. De ces mélodies, de ces harmonies, de cette instrumentation extraordinaire on ne jouit plus à force d'en jouir. Ici au contraire tout se ramasse pour frapper un seul coup, et foudroyant. En quelques pages toutes les forces de cette musique donnent ensemble. C'était l'analyse au début, maintenant et pour finir c'est la synthèse. C'est le contraste aussi. Tannhæuser vient d'achever le magnifique récit de son pélerinage, hélas ! inutile. Il a dit, avec l'orchestre haletant et brisé, la fatigue et l'angoisse du chemin, ses pieds meurtris, ses lèvres pénitentes fuyant jusqu'à la fraîcheur des sources, et ses yeux indifférens au soleil italien. Il a dit, et les thèmes pieux ont tinté, et les thèmes de colère et de malédiction ont rugi, il a dit son arrivée à Rome, ses aveux, son repentir, le pontife imploré vainement, et le pardon qui sur lui seul n'a pas voulu descendre. Alors, tandis que dans la nuit, pour d'autres indulgente et pour lui sans pitié, se perdaient les dernières harmonies de miséricorde et de salut, alors, d'un seul et furieux élan Tannhæuser s'est rejeté dans le mal « et le nouvel état de cet homme a été pire que le premier. » Jadis, au chant des pèlerins, au soleil d'avril, son âme s'était attendrie et fondue, et s'écroulant, comme dit Wagner lui-même, « dans la plus effroyable contrition, » Tannhæuser avait jeté, sur un trait fulgurant de l'orchestre, le cri sublime : « *Seigneur, soyez béni ! Ah ! votre grâce est infinie.* » Plus encore peut-être que le cri du salut, sublime est le cri de la perdition. Tous les thèmes de luxure et de volupté lui répondent. De la symphonie du Venusberg on sait la frénésie, les élans ou plutôt les élancemens, les convulsions et les spasmes, enfin toutes les torturantes délices. Qu'on se reporte ici par la pensée à la Gorge aux Loups du *Freischütz*. Qu'on s'en rappelle surtout le début : les tenues profondes, la lente descente des basses, les frissons funèbres et la psalmodie qui tombe en notes régulières et lourdes. Cette musique est sombre, on dirait presque humide comme la nuit; elle est froide comme la mort. Chaude au contraire est la musique de Wagner, chaude comme la vie, et la vie impure : « *Je viens à toi, déesse aimée,* » dit le texte. Il faudrait : « *Je reviens,* » car le rappel des motifs n'est beau ici d'une si tragique beauté que parce qu'il signifie ce retour, la rechute pire que la chute, le mal choisi pour la seconde fois et pour l'éternité par l'impénitence et le désespoir.

Si maintenant du fond de l'abîme nous regardons vers les sommets, nous les verrons très hauts et très purs. « Je crois à la communion des saints et à la rémission des péchés. » Le troisième acte de *Tannhæuser* pourrait porter cette épigraphe, car il n'est que la transposition dans l'ordre de la beauté, la transfiguration par les splendeurs de la poésie et de la musique, de ces deux vérités de la foi. Le double aspect que nous signalions au début : le christianisme et l'intériorité de l'œuvre, se découvre surtout d'ici. Devant Élisabeth à genoux, ensevelie dans ses voiles blancs et dans sa prière, souvenez-vous de ses sœurs, bienfaisantes aussi et protectrices : de l'amie de Robert et de la fiancée de Max. Les trois héroïnes, les trois chastes ouvrières de grâce et de salut vous apparaîtront comme sur trois degrés inégaux.

Ce qu'il y a d'admirable chez Agathe, c'est qu'elle ignore. Elle n'intervient dans le drame ni par des actes, ni même par des intentions, mais par on ne sait quelle secrète influence émanant de son amour et de sa pureté. Sans doute elle est rêveuse et grave : à sa rieuse cousine elle ne répond que par des chants qui ressemblent à des soupirs; quand le soir tombe sur la clairière, elle ne le voit tomber ni sans mélancolie, ni sans effroi. Elle écoute le moindre souffle qui se lève, une feuille qui tombe, l'eau qui pleure en fuyant, l'oiseau qui frappe du bec le tronc des hêtres, enfin tout ce que la musique apporte à son oreille de bruits lointains et de nocturne silence. Dans ces dehors obscurs, dans toute cette nature qui l'environne, elle devine vaguement un mystère, des puissances occultes, peut-être ennemies, et pour en préserver celui qu'elle aime et qu'elle attend, elle prie. Mais que demain vienne le jour, l'enfant ne se souviendra plus d'avoir eu peur, et sa prière du matin sera plus sereine que ne fut troublée sa prière du soir. Agathe cependant, la vierge qui ne sait pas le mal, ressemble, oh! de très loin, mais ressemble à Élisabeth, la vierge qui le sait, qui le pardonne et qui le rachète. Entre les deux figures on pourrait surprendre de singulières correspondances : montrer par exemple qu'au début du troisième acte et du *Freischütz* et de *Tannhæuser*, après un second acte dramatique et mouvementé, la prière d'Élisabeth et le second air d'Agathe produisent une détente pareille. Et dans la dernière péripétie du *Freischütz*, dans le cri d'Agathe effleurée par la balle enchantée, je serais tenté d'apercevoir comme un pressentiment de la grande idée expiatoire, une ébauche du sacrifice qu'Élisabeth un jour consommera.

Agathe est innocente; Alice est active. Alice ne rêve pas, elle n'a rien de sentimental, de mystique ni d'allemand; c'est une héroïne toute française. Elle n'a pas peur, elle affronte bravement le démon. Elle lutte avec lui pied à pied; elle lutterait au besoin corps à corps, et pour le vaincre elle use de procédés matériels, j'allais dire pratiques, tels que le pieux écrit prudemment réservé pour le suprême effort.

Puis, ayant sauvé son jeune maître, elle le marie, et s'en va de son côté rejoindre son petit amoureux.

Alice est désintéressée; Élisabeth est renonçante et rédemptrice. Élisabeth se donne elle-même et meurt pour que celui qu'elle aime vive éternellement. Des trois figures de femme que nous venons d'évoquer, elle est la plus belle et la seule divine. Humaine cependant et vivante. Elle l'est beaucoup plus que la Senta du *Vaisseau Fantôme*, dont l'amour pour le Hollandais errant a quelque chose de trop imaginaire et fantastique, l'étrangeté de la possession ou de la suggestion; plus que Brunnhilde peut-être, dont l'admirable personnage ne se dégage pas toujours de l'attirail mythologique et cosmogonique qui l'environne et l'étouffe. Enfin si, comme il le faut croire, la rédemption par le sacrifice est au-dessus de la connaissance par la pitié (*durch Mitleid wissend*), on nous accordera peut-être qu'Élisabeth l'emporte même sur Parsifal, et qu'elle est dans l'œuvre de Wagner à la fois la plus réelle et la plus idéale personnification du renoncement chrétien.

Dans sa lettre fameuse à Frédéric Villot, peu de temps avant la représentation à Paris de *Tannhæuser*, Wagner écrivait : « Vous trouverez déjà beaucoup plus de force dans le développement de l'action de *Tannhæuser* par des motifs intérieurs. La catastrophe finale naît ici, sans le moindre effort, d'une lutte lyrique et poétique où nulle autre puissance que celle des dispositions morales les plus secrètes n'amène le dénouement, de sorte que la forme même de ce dénouement relève d'un élément purement lyrique. » C'est au dernier acte que l'intériorité de *Tannhæuser* et surtout du rôle d'Elisabeth est le plus manifeste. Je ne crois pas que dans aucun autre drame, musical ou non, tout lien sensible soit aussi vite, aussi brusquement rompu entre les deux principaux personnages. Élisabeth et Tannhæuser ne se rencontrent (je parle de rencontre morale) qu'une seule fois : dans le duo du second acte. A partir du moment où Tannhæuser, en célébrant les délices du Venusberg, a jeté son péché comme un outrage au front de la jeune fille, celle-ci ne lui parlera, ne le regardera même plus jamais. Après avoir couvert un instant de son corps virginal ce corps souillé que menaçaient les glaives, elle se détourne, elle s'enferme en elle-même, et descend de plus en plus dans les profondeurs où se consomment les derniers mystères de l'âme, ceux de la damnation et ceux du salut.

Le printemps est venu, puis l'été. L'automne aujourd'hui rougit les bois de la Wartburg, du château maintenant attristé, dont le nom signifie attente. Le rideau se lève et laisse voir Élisabeth priant en silence. Wolfram, doux compagnon de sa douleur et de sa prière, la contemple, lui aussi presque silencieux. Voici les pèlerins qui reviennent de Rome. Élisabeth à leur approche se relève et regarde. Ils passent devant elle; ils sont passés, et Tannhæuser n'était point avec eux. Alors, poussant

un grand cri, elle retombe à genoux. Les pages qui suivent sont les pages capitales du rôle et de l'ouvrage entier. Ici le drame se dénoue; ici la beauté morale et la beauté musicale s'élèvent ensemble au plus haut degré. La prière d'abord est une merveille. Trop longue sans doute, mais il y fallait mettre tant de choses! Il fallait qu'Élisabeth y rassemblât tous les trésors de son être; que de sa jeunesse et de son amour, de sa pureté et de sa douleur, de ses prières et de ses larmes elle fît ici la totale et suprême oblation. Il fallait qu'on entendît presque son âme se détacher avec douceur et avec lenteur aussi; que ce détachement n'eût rien de brusque ou seulement de matériel et de sensible. Or c'est bien par l'immatérialité que la prière d'Élisabeth est le plus admirable. Il n'y a là, disent quelques-uns, que des accords. — Et quand cela serait. Y a-t-il donc autre chose en presque toute la musique de Palestrina, par exemple? — Mais cela n'est pas. Si la prière d'Élisabeth est belle par les harmonies qui l'accompagnent et justement par certaines consonances et certaines successions palestriniennes, elle ne l'est pas moins par le mouvement, les sonorités, les modulations et la mélodie même. Tout y est uniforme ainsi qu'il convient. Le *tempo* n'y varie qu'une ou deux fois, et à peine; même parti pris d'unité dans la couleur tonale. Les rares modulations, finement expressives, s'écartent à peine de la tonalité préétablie et pour y rentrer aussitôt. Rien de plus grave et de plus doux à la fois que l'orchestration: les seuls instrumens à vent tiennent de longs accords; pas une fois on ne sent la morsure d'un archet sur une corde. Quant à la mélodie, elle trace sur ce fond uni sa ligne pure et presque horizontale. La voix, comme la pensée, ne dévie pas. Tandis que Tannhæuser n'est que contraste et contradiction humaine, on voit en Élisabeth quelque chose de la constance et de la fixité de Dieu. « Opérez votre salut, a dit saint Paul, avec crainte et tremblement. » Toutefois, ajoute Bossuet aux paroles de l'apôtre, « toutefois il faut encore bannir l'agitation et l'inquiétude de cette recherche. » Telles sont bien les dispositions d'Élisabeth opérant un salut plus cher que le sien, et dans la suprême oraison de la jeune fille, dans cette mélodie à la fois si humble et si persévérante, on ne sait qu'admirer davantage, le tremblement et la crainte, ou la confiance et la paix.

C'est ici le sommet du bien, comme la symphonie du Venusberg est l'abîme ou le fond du mal. Ici la musique de plus en plus se spiritualise. Dans la symphonie du Venusberg tout est corps, tout est sens; tout, au contraire, est âme dans les harmonies et dans la mélodie sans paroles qui accompagne Élisabeth remontant à la Wartburg pour mourir. Jamais Wagner n'a rien écrit de plus beau que cette page, l'une des premières où, désespérant de la parole comme trop humaine et matérielle, il ait cherché et trouvé ce qu'elle lui refusait dans l'or-

chestre, c'est-à-dire dans la musique seule, dans la pure musique.

Ainsi Wagner, en cet incomparable troisième acte, est déjà lui-même par certains côtés ; mais il l'est encore sans rigueur et sans tyrannie. Le chant instrumental qui suit Élisabeth est le chant d'amour, ou plutôt un des chants d'amour de Wolfram au second acte, dans la scène du concours. Revenant ici comme l'adieu de Wolfram à la vierge qui s'éloigne sans mot dire, il prendra pour vous, si vous le reconnaissez, l'intérêt spécial et tout wagnérien du *leitmotiv*. Mais ne le reconnussiez-vous pas, vous en jouiriez encore, et jamais on ne l'entendra sans le comprendre et l'admirer, crût-on l'entendre pour la première fois. De même la célèbre romance de l'étoile, une romance sans doute, est par la poésie et par la musique quelque chose de plus. Ce rythme, cet accompagnement peut-être étaient connus, mais non pas cette admirable fantaisie dans le récitatif, ni cette dégradation chromatique et toute wagnérienne dans le dessin de la mélodie. Si le chromatisme chez Wagner peut être cruel, il arrive quelquefois, ici par exemple, qu'il soit délicieux. Et quant à l'étoile du soir, Wolfram ne la salue pas seulement parce qu'elle est étoile, sujet banal de banale poésie, mais pour qu'à son tour elle salue Élisabeth, « pour que tu la salues, lui dit-il, si elle passe près de toi et si tu la vois s'envoler loin de cette vallée terrestre pour entrer là-haut parmi les anges bienheureux ».

Le récit du pèlerinage à Rome, comme la scène de la sortie d'Élisabeth, est un des premiers chefs-d'œuvre de l'art purement wagnérien. Ici éclate aux esprits, dans ce qu'il a de vraiment personnel et nouveau, le double génie de Wagner. Le poète dramatique exigeait ce récit et l'imposait ; il en a dressé devant le musicien l'obstacle qui semblait infranchissable, et le musicien l'a franchi. Ce magnifique fragment n'est pas un récitatif, encore moins un air : plutôt une suite et comme une somme de divers élémens : des mélodies très nettes et très caractérisées, et avec cela la plus libre déclamation ; l'orchestre toujours éloquent et parfois, le dominant, la voix plus éloquente encore ; une indépendance parfaite et pourtant une composition évidente, des retours, des périodes, presque des cadres ; quelques thèmes merveilleusement expressifs, et, pour en nuancer, pour en graduer l'expression, une science, une psychologie des sonorités plus merveilleuse encore ; voilà tout ce qui fait de ce récit la plus étonnante relation de voyage qu'il y ait dans la musique entière.

On l'a remarqué judicieusement : « Scribe aurait trouvé là le sujet d'un acte entier. Wagner a préféré ne pas montrer le tableau et le raconter. C'est le récit épique substitué au drame proprement dit (1). » Au lieu des événemens eux-mêmes, c'en est la réaction et

(1) MM. A. Soubies et Ch. Malherbe, *l'Œuvre dramatique de Richard Wagner.*

comme le reflet sur l'âme ; au lieu du spectacle matériel, c'est l'émotion intérieure. Intérieur aussi, et invisible, sera le dénouement : Élisabeth n'expire pas sous nos yeux. De plus, il sera surnaturel. Que Max le franc-tireur épouse la blonde Agathe, et Robert de Normandie la princesse de Sicile ; Tannhæuser ne peut que mourir auprès d'Élisabeth morte, pour revivre avec elle éternellement. *Pacem summa tenent.* Toute fin chez Wagner est haute ; aucune plus que celle-ci n'est apaisée. La fin de *Lohengrin* même est pour ainsi dire moins finale ; elle a quelque chose d'incertain et de suspendu. *Lohengrin* s'achève sur un cri d'Elsa demeuré sans réponse, sur un appel, hélas ! qui ne peut et ne doit pas être entendu. L'ordre du bien est renversé dans *Lohengrin;* dans *Tannhæuser* il est rétabli. On emporte de *Lohengrin* la tristesse de l'irréparable mal ; *Tannhæuser,* au contraire, laisse en nous la joie et la paix divine du mal à jamais réparé.

Je ne crois pas que nulle part en Allemagne (Bayreuth naturellement et comme toujours excepté) *Tannhæuser* soit mieux interprété et représenté qu'à l'Opéra. L'orchestre d'abord a fait merveille. Il a joué l'ouverture notamment avec une parfaite intelligence du plan général, des proportions et des valeurs relatives de mouvement ou de sonorité.

Mme Caron nous a paru le plus remarquable peut-être là où elle a été le moins remarquée : dans le duo du second acte, avec Tannhæuser. Dans la scène muette du troisième acte, on eût souhaité seulement un peu plus d'abandon, d'humanité et de faiblesse, et pour montrer le ciel, un geste aussi noble, mais plus attendri. Quant à l'ensemble du rôle, Mme Caron y apporte un parti pris très intéressant, et très conforme à l'esprit du personnage, de douceur et d'uniformité.

M. Van Dyck a eu deux ou trois beaux mouvemens. Mais quelle fâcheuse méthode de chant est décidément la sienne ! Il hache les sons et les heurte au lieu de les lier. Il est inégal et brusque ; autant il articule les paroles, autant il désarticule la musique, et tout cela est le propre du style allemand et wagnérien.

M. Renaud chante tout autrement : l'archet à la corde, sans jamais écraser la note, sans l'étaler non plus, ni la traîner. Il a été dans le rôle de Wolfram tout ce qu'il y faut être : discret, cordial et pieux, et de cette délicieuse figure il a fait quelque chose de plus délicieux encore.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai.

Nous annoncions, il y a quinze jours, le dépôt fait par M. Ribot du projet de budget pour l'exercice 1896. On n'en connaissait alors les lignes générales que d'une manière très sommaire, et il était difficile de prévoir comment il serait accueilli. A dire vrai, il ne l'a pas été d'une manière encourageante. La nomination de la commission du budget a été, à cet égard, un symptôme des plus significatifs : pas un seul des commissaires élus ne s'est montré favorable au projet du gouvernement. Une sorte d'unanimité s'est formée, au moins au premier moment, contre les propositions de M. Ribot. Cela tient à des causes très diverses, dont la première est que M. Ribot a présenté, comme nous l'avons déjà dit, un budget sincère. Il n'a rien déguisé de la situation. Peut-être n'a-t-il pas trouvé les meilleurs moyens d'y faire face; mais il l'a du moins exposée telle qu'elle est, sans l'aggraver, sans l'atténuer. En cela, il a rendu un incontestable service. Il ne serait pas juste de dire que ses prédécesseurs immédiats avaient fait le contraire, et qu'ils s'étaient appliqués à dissimuler au moins une partie de la vérité. Seulement, pour faire contrepoids aux dépenses qui augmentaient sans cesse, ils trouvaient toujours des ressources extraordinaires, dont quelques-unes étaient plus ou moins réelles ou réalisables, mais qui permettaient strictement de présenter un budget en équilibre sans avoir recours à des impôts nouveaux. C'était, tantôt le boni de la conversion, tantôt la majoration des droits de douane à la suite du remaniement de nos tarifs, tantôt encore des reliquats généralement ignorés qu'on semblait avoir discrètement laissés en réserve au fond des tiroirs de la Caisse des dépôts et consignations. Il y avait là comme une corne d'abondance que les Chambres avaient pris l'heureuse habitude de retrouver toujours inépuisable entre les mains du gouvernement. Et pourtant elle s'est épuisée. Après avoir versé dans les recettes du budget des trésors qui ressemblaient parfois au produit de la prestidigitation, la source enchantée est décidément tarie. Il n'y a plus rien à lui demander;

elle ne peut plus rien nous donner. Elle nous a permis de pourvoir, en 1893, à 66 millions d'augmentations de dépenses nouvelles, à 63 millions en 1894, à 50 millions en 1895 : aujourd'hui Moïse lui-même, encore bien que sémite, frapperait en vain le rocher mis à sec. Il faut chercher ailleurs d'autres ressources, et c'est la déclaration que M. Ribot a faite avec une franchise dont on ne lui a pas su assez de gré.

On ne lui en a même su aucun. Autrefois, on multipliait généreusement les dépenses sans y regarder de très près, et sans mettre en regard aucune recette correspondante. Les ministres et les rapporteurs du budget ne manquaient pas de faire remarquer aux Chambres combien ce procédé était dangereux et condamnable ; ils protestaient avec chaleur ; ils faisaient les plus louables efforts pour empêcher le mal de se renouveler lorsqu'ils n'avaient pas réussi à l'enrayer dès le premier jour ; et ces efforts étaient vains, cette énergie s'évaporait en pure perte, parce que, après avoir prodigué les déclarations les plus pessimistes et les plus inquiétantes, le gouvernement trouvait toujours, au dernier moment, des ressources auxquelles il avait eu l'air de ne pas songer jusqu'alors et qui venaient très exactement combler le déficit. Ce n'était déjà plus la période des vaches naturellement grasses, mais il en restait quelques-unes qui avaient été artificiellement engraissées et qui conservaient de beaux restes. Aujourd'hui, nous entrons bien décidément dans la période des vaches maigres, et le gouvernement a dû chercher de nouveaux moyens d'obvier à des insuffisances sur lesquelles il ne pouvait plus conserver et ne voulait entretenir aucune illusion. Mais comment faire ? Les économies ont été déjà poussées très loin ; on ne peut guère en opérer davantage sans porter atteinte au fonctionnement des services publics. D'autre part, en calculant les recettes d'après la règle classique de l'antépénultième année, on arrive à un chiffre inférieur de 32 millions de francs à celui des recettes antérieures. C'est donc 32 millions à trouver tout d'abord. Et ce n'est pas tout. Les discussions qui ont eu lieu récemment sur l'état de nos effectifs militaires ont fait admettre par tout le monde la nécessité de porter notre effectif de paix à 540 000 hommes : d'où il résulte une dépense de plus de 10 millions, qui s'élève à 12 si on y ajoute les dépenses non moins indispensables pour la marine. On voudrait s'en tenir là ; le gouvernement aurait été heureux de pouvoir le faire. Mais il lui manque encore une douzaine de millions pour faire équilibre à des dépenses nouvelles, nouvelles du moins en apparence, car elles sont en réalité un legs du passé. Nous touchons ici à l'un des vices les plus fâcheux de nos institutions parlementaires, vice qui n'est pas inhérent à ces institutions elles-mêmes, mais à la manière dont elles sont pratiquées : c'est celui qui consiste à voter toujours des lois coûteuses sans se mettre en peine de procurer au budget des ressources en quantité égale. Le plus sou-

vent, la Chambre obéit à un intérêt de popularité en votant les lois de ce genre. A la veille des élections surtout, elle en fait le plus déplorable abus. Elle augmente alors le traitement des facteurs et des cantonniers, ou mieux encore celui des instituteurs. Elle vote des constructions de routes ou de chemins de fer improductifs. Quelquefois, en face de la note à payer, elle montre quelque embarras. Elle décide alors que la dépense sera échelonnée sur un certain nombre d'années, tantôt en la divisant par le chiffre de ces annuités, tantôt en adoptant une progression de dépenses qui réduit à peu de chose la charge immédiate et en rejette sur l'avenir un poids de plus en plus lourd. Après moi le déluge! disait un roi qui a été un médiocre financier. Les Chambres durent encore moins qu'un roi, et elles renvoient volontiers à d'autres le soin de pourvoir aux dépenses qu'elles ont votées. Le budget de 1896 comprend de ce chef une dépense obligatoire de 12 millions. 32 millions de moins sur les évaluations de recettes; plus 12 millions de dépenses nouvelles pour appliquer des lois préexistantes; enfin 12 millions environ à consacrer à la guerre et à la marine, cela fait, en chiffres ronds, 56 millions. Le gouvernement, après les avoir vainement cherchés ailleurs, a pris le parti de les demander à l'impôt.

Des impôts nouveaux! Ces mots sonnent mal pour la Chambre. Elle aime mieux celui d'économies. Il en est un autre qu'on a fait aussi bourdonner à ses oreilles et qui hante son imagination : c'est celui de réformes.

Il semble qu'après avoir fait déjà tant d'économies, il y en ait encore et toujours à faire, et cela est vrai, mais non pas dans la mesure où on le croit et où on le dit. Si les augmentations de dépenses n'ont malheureusement pas de limites, il n'en est pas de même de leurs diminutions : on rencontre un point où il faut s'arrêter. Dès qu'on le dépasse sur le papier, la nature des choses reprend ses droits, et des économies factices sont compensées par des crédits exceptionnels ou extraordinaires. D'autres fois encore, des suppressions mal faites désorganisent un service, et l'impôt rentre moins bien parce que l'instrument de la perception a été affaibli. Il faut se défier aussi, et par-dessus tout, de l'empirisme qui fait porter indifféremment les économies sur tel chapitre du budget ou sur tel autre, pourvu qu'on arrive à un total respectable. Dans la commission, M. Millerand a proposé un système plus rudimentaire encore : il consiste à décider que les budgets des divers ministères seront tous diminués de tant pour cent. Pourquoi pas, plus indistinctement encore, tous les chapitres de ces budgets? Si nos sujets qui vivent nus sur les bords du Congo ou de l'Oubangui étaient chargés de faire des économies, ils procéderaient probablement de cette manière : elle est au niveau de leur capacité financière. La commission ne s'y est pas arrêtée : elle s'est crue à même de distinguer entre les divers crédits et d'apprécier

l'utilité proportionnelle de chacun d'eux. Pourtant, par une modestie digne d'éloge, elle a pensé que le gouvernement saurait encore mieux qu'elle-même découvrir les points sur lesquels les économies pourraient porter avec le moins d'inconvéniens, et elle lui a demandé de les rechercher. — Volontiers, a répondu M. le ministre des finances ; seulement vous ferez bien de chercher de votre côté, car vous ne doutez pas que je n'aie déjà fait de mon mieux. — Et nous allons assister à la comédie annuelle par laquelle le gouvernement et la commission du budget inaugurent toujours leurs travaux, et qui, après des concessions réciproques, aboutit à de menues économies. Le fond des choses n'en est pas changé ; la difficulté reste, à peu de choses près, la même ; ce sont les saluts obligatoires avant de croiser le fer. Les économies ainsi faites sont généralement compensées, et au delà, par les augmentations de dépenses que la Chambre vote ensuite en cours de discussion, entraînée par la chaude éloquence de quelque Méridional en verve, ou subjuguée par la logique tranchante et autoritaire d'un homme du Nord à fortes convictions. On doit donc compter sur une insuffisance de plus de 50 millions : encore sommes-nous modéré, et peut-être même à l'excès.

Pour y faire face, M. Ribot n'a proposé aucun système général. On lui a reproché de s'être borné à boucher des trous ; en effet, il s'est borné à boucher des trous. Peut-être a-t-il eu tort. Peut-être aussi a-t-il pensé qu'un budget déposé au mois de mai ne devait pas être trop ambitieux, pour conserver quelques chances d'être voté le 31 décembre. Tel qu'il est, la Chambre aura beaucoup de peine à en accoucher juste à terme. Bon gré mal gré, ce budget ne peut être qu'un budget de transition et de liquidation entre celui de 1895 et celui de 1897, et on ne fera de réformes sérieuses dans ce dernier qu'à la condition d'expédier l'autre au plus vite. Ajoutons que, préalablement à celle du budget de 1896, deux autres discussions se présentent, qui seront longues et difficiles, et qui, si elles aboutissent, réaliseront tant bien que mal deux de ces réformes dont on a si souvent parlé et qu'on a toujours ajournées.

La Chambre, après avoir perdu quinze jours à des interpellations sans le moindre intérêt, s'est enfin mise à une vraie loi d'affaires, celle du régime des boissons. L'histoire de cette réforme, ou plutôt des projets qui l'ont préparée, serait trop longue pour être racontée, même brièvement : elle ne relaterait d'ailleurs qu'une série d'avortemens. Puisse la Chambre actuelle être plus heureuse que ses devancières ! Elle aura fait une réforme, et nous verrons, par le sentiment que le pays en manifestera, s'il suffit d'en faire une pour recueillir une douce popularité. Au surplus, le budget ne profitera en rien de la réforme des boissons, puisqu'elle est de celles dont on dit qu'elles se font sur elles-mêmes ; ce qui signifie qu'on emploiera ce qu'elle pourra rapporter d'un côté à compenser ce qu'elle coûtera certainement de l'autre. Les boissons dites hygiéniques, et parfois si témérairement, seront

dégrevées ; l'alcool sera surchargé et le privilège des bouilleurs de cru supprimé. Le résultat pour le budget ne s'élèvera pas à un franc de recettes. Il n'en sera pas ainsi de la seconde discussion à laquelle la Chambre se prépare, celle de la loi sur les successions, loi d'ailleurs détestable, en ce qu'elle introduit dans notre système d'impôts le germe malsain de la progression. M. Ribot en fait état pour un chiffre de recettes de 25 millions, chiffre dès aujourd'hui hypothétique, et qui le deviendra beaucoup plus encore si la Chambre ne s'arrête pas, dans la nomenclature des dettes à déduire de l'actif successoral, au point précis où il plaît au gouvernement de s'arrêter. Et elle aura raison de ne pas le faire, car si on applique l'impôt progressif, encore convient-il que ce ne soit qu'à l'actif réel. Il risque fort d'y avoir, de ce chef, une diminution notable sur la recette prévue. Ce qui est pire encore, c'est qu'une partie de la Chambre menace de confisquer la recette tout entière pour la consacrer à un dégrèvement de l'agriculture. Opérer des dégrèvemens dans un budget en déficit est, en soi, une chose absurde, — ce qui ne veut pas dire du tout que la Chambre, à un moment donné, ne soit pas capable de la faire. On a promis depuis longtemps que le produit de la réforme successorale serait abandonné à l'agriculture : or, si celle-ci manque parfois de bras pour travailler, elle ne manque jamais de voix pour réclamer. Voilà donc deux réformes, celle des boissons qui ne rapportera rien au budget, et celle des successions qui lui rapportera 25 millions, peut-être moins, peut-être rien. L'une et l'autre ont été détachées de la loi de finances, et elles ne procèdent que très indirectement du ministère actuel, qui s'est borné à y faire des retouches. L'œuvre propre de M. Ribot est tout entière dans l'impôt sur les domestiques, qui doit fournir 10 millions, et dans l'impôt sur les valeurs étrangères, qui, dit-on, en produira 14.

La taxe à établir sur les valeurs étrangères a un grand inconvénient : ces valeurs, qui donnent aujourd'hui une si grande activité à notre marché, ne manqueront pas de le déserter, au moins en partie, dès qu'on les taxera. Les tentatives du même genre ont mal réussi dans le passé, et il a fallu y renoncer. La taxe est acceptable en principe, mais elle aura de médiocres sinon de mauvais effets, et il est sans doute excessif d'en estimer le rendement à 14 millions. Toutefois, elle n'a pas rencontré jusqu'ici beaucoup d'opposition, parce que taxer les valeurs étrangères paraît, au premier abord, une chose juste et naturelle, et que beaucoup de personnes y voient une nouvelle application du système protectionniste. En revanche, l'impôt sur les domestiques a soulevé un *tolle* général. Pas un seul membre de la commission du budget ne l'a défendu dans son bureau. Dès le premier jour, il a été impopulaire. On a dit, ce qui est un peu puéril, qu'il y avait quelque chose d'humiliant pour les domestiques à être assimilés à d'autres objets, animés ou inanimés, qui appartiennent au maître, et

l'orgueil humain s'est révolté contre une taxe portant sur des personnes parce qu'elles en servent d'autres. On a fait sur ce sujet quantité de mots d'esprit et de caricatures, ce qui montre à quel point le public s'y est intéressé. Et pourtant, nous serions tenté de prendre la défense de l'impôt sur les domestiques, s'il avait été présenté dans d'autres conditions. Il n'a rien de contraire aux principes sur lesquels repose notre système financier. Les domestiques sont incontestablement une des manifestations extérieures de la richesse, une des plus visibles, une des moins sujettes à inquisition. Mais ce signe est incertain et approximatif comme tous les autres ; il manque d'exactitude et de précision ; on ne peut l'accepter qu'avec un certain nombre d'atténuations nécessaires, et sous la double condition de le corriger par le concours de plusieurs autres, et d'établir sur lui une taxe très modérée. Les atténuations devraient surtout être faites au profit des familles nombreuses : avoir un enfant de plus oblige la plupart du temps à avoir aussi un domestique de plus et n'est cependant pas la preuve d'une augmentation de richesse. Lorsqu'il n'y a que de l'aisance, elle s'en trouve, au contraire, sensiblement diminuée. M. Burdeau, dans son projet de budget, avait introduit une taxe sur les domestiques, mais il avait eu soin de la rattacher au chiffre du loyer. La première taxe augmentait avec la seconde ; elle n'en était qu'un accessoire. Le prix du loyer est partout un des signes de la richesse : il était donc rationnel et légitime d'y rattacher la taxe sur les domestiques, tandis qu'il ne l'est pas de la rattacher au chiffre de la population de la ville habitée. Le fait d'habiter Paris ne dénote pas du tout une fortune plus grande que celui d'habiter Lyon, et on n'est pas plus riche parce qu'on habite Lyon que parce qu'on vit à Tulle ou à Guéret. Pourquoi donc faire progresser l'impôt suivant la population ? Plus on y songe, moins il est possible de se l'expliquer. Et c'est en cela que le projet du gouvernement nous paraît le plus difficilement défendable. Quelques-unes de ces critiques appelleraient peut-être des atténuations si on connaissait la réforme complète que M. Ribot se propose de faire et qu'il a annoncée sur l'impôt mobilier ; malheureusement on ne la connaît pas. Le gouvernement reste fidèle à la méthode qui consiste à présenter les réformes morceau par morceau, et à les peser en quelque sorte au compte-gouttes, suivant les besoins d'argent qu'il éprouve au jour le jour. C'est un mauvais système assurément, et la première impression produite par la nouvelle commission du budget l'a prouvé avec évidence.

Cette commission est inférieure, au moins au point de vue de la connaissance et de l'expérience des affaires, à toutes celles qui l'avaient précédée. Elle contient beaucoup de radicaux et au moins un socialiste. Aucun des hommes qui ont joué un rôle considérable dans la préparation et la discussion de nos anciens budgets n'en fait partie,

sauf le rapporteur général, M. George Cochery. L'élimination de tous les anciens présidens de la commission, de tous les anciens rapporteurs généraux du budget, a été la révélation la plus significative de l'esprit nouveau qui a soufflé sur la Chambre, et qui ne facilitera pas la rapidité, pourtant si désirable, de ses travaux financiers. Lorsque la composition de la commission a été connue, et qu'on a lu les noms de ses membres, quelque inquiétude s'est produite. L'avenir est apparu incertain. Il semble toutefois qu'on s'est alarmé un peu vite: les premières manifestations du petit cénacle ont été plus rassurantes qu'on ne l'avait cru. M. Lockroy a été élu président contre M. Godefroy Cavaignac. M. Cavaignac est, tout le monde le sait, un des membres les plus distingués de la Chambre ; la loyauté de ses opinions est digne de la plus grande estime ; mais enfin il est le partisan et le défenseur le plus militant de l'impôt progressif sur le revenu, et son élection à la présidence aurait eu dès lors un sens des moins douteux. On en aurait légitimement conclu que la majorité de la commission était favorable aux réformes radicales. Loin de là, elle a repoussé l'impôt général sur le revenu, et ce second vote est venu confirmer le premier. Jusqu'ici, la commission s'est bornée à demander au gouvernement deux choses : d'abord de faire des économies nouvelles, ce qui sera difficile, et ensuite de ne toucher sous aucun prétexte à l'incorporation du budget extraordinaire dans le budget ordinaire. Cette incorporation est la première garantie de la sincérité du budget, puisque le budget extraordinaire vit de ressources d'emprunt au lieu de vivre de ressources d'impôt, et qu'il offre un moyen facile de diminuer en apparence le chiffre total de dépenses : il suffit de lui en attribuer une partie pour alléger d'autant le budget ordinaire. Ces tendances de la commission ne peuvent qu'être approuvées. Mais nous sommes au début : on entrevoit les difficultés, sans être encore aux prises avec elles. Quelque ardeur qu'on y mette, on ne fera pas 55 millions d'économies vraies. Si on attribue à l'agriculture le produit de la réforme successorale, 25 millions de plus manqueront au budget. Espérons que cette faute sera évitée : il n'en restera pas moins indispensable de recourir à des taxes nouvelles, et le grand mérite de M. Ribot est de l'avoir dit. On peut contester ses projets, mais non pas la vérité qu'il a été le premier à énoncer. Si les impôts proposés par le gouvernement ne sont pas acceptés par elle, il faudra que la commission en trouve d'autres; et lesquels? Les imaginations sont déjà en campagne. Cette année, les Conseils généraux seront réélus par moitié au mois d'août, de sorte que le Parlement devra se séparer plus tôt qu'à l'ordinaire, et au plus tard le 14 juillet. On se demande où nous en serons à cette date, et si la Chambre et le Sénat auront pu voter la réforme successorale et les quatre contributions.

Enfin, des élections générales ont eu lieu en Italie le dimanche

26 mai. Personne n'a oublié les circonstances assez étranges qui ont imposé cette agitation au pays, après une suspension de la vie parlementaire prolongée pendant plusieurs mois. Il devient assez rare, chez nos voisins, qu'une Chambre atteigne le terme normal de son mandat; et si, depuis le 16 mai, nous n'usons pas assez du droit de dissolution, eux, au contraire, en usent trop. Il est vrai que l'épreuve réussit toujours au ministère, au moins sur le premier moment, ce qui encourage à recommencer : mais le fait même qu'on recommence sans cesse montre le peu de solidité des majorités qui sortent des élections. Ministérielles la veille du vote, elles changent de caractère le lendemain. C'est ce qui est arrivé à M. Crispi à la fin de l'année 1890 et au commencement de 1891. Il avait dissous la Chambre le 23 novembre, et il a été renversé du pouvoir le 31 janvier. La majorité que les élections lui avaient envoyée était-elle faible par le nombre? Non certes, car elle n'était pas composée de moins de 410 députés. L'opposition monarchique (parti Nicotera) avait 40 sièges, les radicaux 37 et les indépendans 9. Quand ces résultats ont été connus en Europe, tout le monde y a cru que M. Crispi était consolidé pour longtemps, et c'est ce qui serait arrivé partout ailleurs; mais, en Italie, les élections ne prouvent pas grand'chose. Beaucoup de députés acceptent ou même sollicitent l'estampille officielle, soit pour être élus, soit pour faire une campagne plus facile, sans se croire obligés à conserver au ministère une fidélité qui reste toujours à la merci des événemens. Une fois les validations faites, ils reprennent fièrement leur indépendance. Dès le lendemain des élections de 1890, on s'aperçut que les difficultés de la veille n'avaient rien perdu de leur acuité, bien au contraire, et M. Crispi est tombé deux mois plus tard, au milieu d'un tumulte parlementaire sans exemple jusqu'alors. Peu de temps après, M. Giolitti a été la victime d'une aventure du même genre, bien que la distance entre le Capitole et la Roche tarpéienne ait été pour lui un peu plus longue. Le caractère constant des élections italiennes est de donner la majorité au gouvernement, mais sans la lui garantir.

A la suite du dépôt sur le bureau de la Chambre du dossier Giolitti, M. Crispi a suspendu les séances du Parlement : on a compris tout de suite que la prorogation n'était que la préface de la dissolution. Mais pourquoi dissoudre la Chambre? Est-ce qu'il n'y avait pas, au moins jusqu'à ce moment, une majorité gouvernementale? Est-ce que les projets de loi que le ministère jugeait indispensables à la bonne marche des affaires n'étaient pas votés ? Est-ce que l'opposition était devenue encombrante et dangereuse au point de rendre difficile le fonctionnement des institutions parlementaires? Non : tout était tranquille et calme, et le coup de foudre de M. Giolitti a éclaté dans un ciel qui paraissait serein. On chercherait vainement, en dehors de sa personne même, les motifs de la longue et pénible épreuve que

M. Crispi vient d'imposer à son pays. Sans lui, sans sa présence au pouvoir, l'Italie aurait fait l'économie d'une élection générale, économie moindre que celle d'une révolution, mais qui pourtant a sa valeur. M. Crispi a été le seul juge de l'opportunité qu'il pouvait y avoir à dissoudre la Chambre. Il a tranché la question à lui seul. C'est une grande responsabilité qu'il a prise : on comprend qu'il l'ait assumée vaillamment après avoir lu le discours prononcé par lui à la veille du scrutin. Un ministre de tout autre pays, fût-il M. de Bismarck dans toute sa gloire, aurait hésité à employer, en parlant de lui-même, les termes dont a usé M. Crispi : peut-être aurait-il redouté quelques épigrammes. Mais il fallait bien justifier un acte aussi considérable qu'une dissolution suivie d'une élection générale, le tout à cause d'un homme, et par conséquent grandir cet homme jusqu'aux proportions démesurées d'un sauveur de profession, d'un de ces chevaliers surnaturels qui viennent on ne sait d'où, portés par un cygne blanc et couverts d'une armure éclatante. M. Crispi a pris résolument cette attitude. De même qu'en 1891, le jour de sa chute, il a accusé les gouvernemens qui l'avaient précédé de s'être montrés « serviles » à l'égard de l'étranger, de même il les a accusés, cette fois, d'avoir conduit l'Italie jusqu'à l'extrême bord de l'abîme, et de lui avoir fait plus de mal qu'une bataille perdue. « Alors, a-t-il dit en propres termes, l'Italie tourna ses regards vers moi, et elle respira. » Tout fut sauvé comme par enchantement : le trône d'abord, l'ordre social ensuite, qui depuis ont été de nouveau menacés par la criminelle coalition d'ennemis de la couronne tels que M. Brin, et d'ennemis de la société tels que M. di Rudini. Si M. Crispi a raison dans ses alarmes, on se demande avec épouvante ce que l'Italie deviendra lorsqu'il ne sera plus là.

En attendant, il a tout sauvé une fois de plus. Lui d'abord. Candidat dans neuf circonscriptions, dont six en Sicile, il a été élu dans toutes. Mais, à Rome, on a été frappé de voir qu'il n'avait sur son concurrent qu'une majorité de deux cents et quelques voix, alors qu'un remaniement intelligent des listes électorales avait supprimé, dans la capitale seule, 5 728 électeurs. Et quel était son concurrent? Un révolutionnaire, un socialiste, M. De Felice, le créateur des *fasci di lavoratori* siciliens, un condamné politique actuellement sous les verrous. D'autres prisonniers, non moins socialistes et révolutionnaires, non moins inéligibles que M. De Felice, ont été élus comme lui dans divers circonscriptions, après avoir échoué, toujours comme lui, contre M. Crispi, mais avec de fortes minorités. Les socialistes s'en réjouissent. Ils n'étaient que cinq dans la dernière Chambre, ils seront une quinzaine dans celle-ci. Ils ont fait le total des voix qu'ils ont obtenues un peu partout, et ce total serait inquiétant, si beaucoup d'électeurs n'avaient pas voté pour M. De Felice ou pour M. Barbato bien plus à cause du caractère de protestation générale que revêtait leur candidature, qu'à cause de

leur programme personnel. Il n'en est pas moins vrai que, du scrutin du 26 mai, se dégage un succès relatif pour le parti de la révolution, et il n'y a pas lieu d'en être étonné. Lorsqu'un scandale éclate dans un pays, surtout un scandale financier, et que des hommes politiques importans y sont plus ou moins impliqués, il est naturel que les socialistes en profitent et gagnent du terrain. Nous en avons su quelque chose : les Italiens le savent à leur tour.

Mais c'est à peu près à cet unique résultat que se bornent les élections du 26 mai. Si on en cherche un autre, on aura quelque peine à le distinguer. Tous les chefs de l'opposition, tous les hommes marquans dans le parti hostile au ministère, ont été réélus, depuis M. di Rudini jusqu'à M. Brin, depuis M. Cavallotti jusqu'à M. Zanardelli. Il est vrai que le groupe d'amis à la tête duquel était ce dernier dans la dernière Chambre a fort souffert, sans doute parce qu'il n'avait pas, au milieu d'une bataille aussi ardente, un programme assez net, et qu'il n'a pas déployé une activité assez grande ; mais aucun des autres groupes n'a particulièrement bénéficié des pertes faites par celui-ci, et les proportions entre eux restent sensiblement les mêmes. Et alors, au terme de cette lutte homérique, — elle l'a été du moins par l'ampleur des apostrophes que les héros se sont mutuellement jetées à la tête, — on se prend à se demander : A quoi bon? A quoi a servi toute cette agitation ? Quelles en seront les conséquences? Sommes-nous même sûrs, lorsque nous nous rappelons le passé, que M. Crispi en sera quelque peu raffermi? C'est pour lui seul qu'a eu lieu cet immense branle-bas électoral : en profitera-t-il? Il va se retrouver en présence des mêmes adversaires et, à peu de chose près, de la même Chambre qu'auparavant : lui demandera-t-il l'autorisation de poursuivre M. Giolitti, puisque la Cour de cassation a déclaré que cette autorisation était indispensable? S'il le fait, il soulèvera lui-même la question qu'il a voulu étouffer. S'il ne le fait pas, d'autres relèveront le gant qu'il leur a jeté, et, à leur tour, porteront la guerre dans son propre camp. Le dossier Giolitti est resté en quelque sorte ouvert sur le bureau parlementaire : que deviendra-t-il, et la Chambre nouvelle consentira-t-elle plus docilement que l'ancienne à le refermer sans l'avoir lu? M. Crispi demandera à grands cris qu'on se mette aux affaires et qu'on vote le budget, dont l'exercice, en Italie, commence le 1er juillet. Les journaux officieux parlent déjà d'une prorogation nouvelle : la Chambre, ne fût-ce que par instinct de conservation, préférera peut-être, au moins pendant quelques mois, voter le budget par douzièmes au lieu de le voter en bloc à un ministère qui, dès lors, n'aurait plus besoin d'elle, et s'empresserait de s'en débarrasser. M. Crispi protestera avec véhémence contre toute perte de temps ; mais sera-t-il écouté? Nous le souhaitons à nos voisins, car le trouble et le scandale ne sont jamais bons à rien. Et que nous importe, à nous, que

M. Crispi reste au ministère ou qu'il y soit remplacé? Ne savons-nous pas que la politique extérieure de l'Italie ne sera pas changée pour si peu? Plus on y regarde de près, et plus on est frappé du manque absolu d'importance durable de tout ce qui vient de se passer au delà des Alpes. Chez nous, lorsque la Chambre a été dissoute et que des élections générales ont eu lieu, un certain nombre de questions se sont trouvées définitivement tranchées : en Italie, chacun garde ses positions et les choses restent en l'état. On a eu raison de dire qu'il n'y avait rien de changé: il y a seulement une Chambre de plus.

En Autriche-Hongrie, au contraire, il y a eu quelque chose de changé. Le comte Kalnoky a donné sa démission, et il a été remplacé au ministère des affaires étrangères par le comte Goluchowski. C'est, croyons-nous, la première fois que ces hautes fonctions sont remplies par un Polonais, et il faut sans doute voir là un témoignage des progrès qu'a faits l'assimilation politique des diverses nationalités de l'Empire. Le comte Goluchowski a été, il n'y a pas longtemps encore, conseiller d'ambassade à Paris où il a laissé les meilleurs souvenirs. Sa nomination au ministère commun des affaires étrangères ne peut donc provoquer chez nous que beaucoup de sympathie. Mais au moment où le comte Kalnoky disparaît de l'horizon diplomatique, il convient de rendre hommage aux qualités qu'il a montrées pendant un ministère de douze années. Il a été sinon un grand, au moins un bon ministre. Inféodé par la force des choses à la triple alliance, il en a été le modérateur, et, plus justement que d'autres, il peut prétendre à en avoir fait un instrument de paix. Il a été sincèrement et profondément pacifique, reflétant d'ailleurs en cela, avec exactitude et fidélité, la pensée de l'empereur François-Joseph. L'Europe avait confiance en lui. Elle avait pris l'habitude de compter sur son bon sens, qu'elle n'avait jamais trouvé en défaut. Quant à l'Autriche elle-même, si nous jugeons sa politique danubienne et balkanique, depuis quelques années, avec une impartialité qui nous est plus facile qu'à d'autres, il nous semble que le comte Kalnoky l'a heureusement servie. Grâce à sa prudence et à sa dextérité, les conflits, toujours à craindre, ont toujours été évités : et cela sans bruit, sans étalage de force, ni même d'influence, par une action discrète et le plus souvent efficace. Il suffit de comparer la situation actuelle de l'Autriche en Orient à ce qu'elle était il y a douze ans pour reconnaître un progrès certain. Et ici nous n'apprécions pas; nous nous bornons à constater.

Pourquoi donc le comte Kalnoky a-t-il donné sa démission, et pourquoi l'empereur l'a-t-il finalement acceptée? C'est parce que, s'il a été assez habile pour éviter les conflits avec les puissances étrangères, il n'y a pas réussi au même degré avec la Hongrie et son gouvernement. Nous ne reviendrons pas sur les incidens soulevés par le

voyage du nonce Agliardi dans le royaume transleithan. On a cru un moment que l'empereur, après avoir refusé à la fois la démission du comte Kalnoky et celle du baron Banffy, avait rétabli entre ses deux ministres des rapports tolérables : pourtant, disions-nous il y a quinze jours, il est heureux que la Leitha les sépare. Cela n'a pas suffi. On sentait bien que la paix restait boiteuse et mal assise : au fond, la guerre n'a pas été suspendue un seul jour. L'opinion publique, à Pest, avait atteint dès le premier jour un tel degré d'excitation, qu'il lui fallait absolument une victime expiatoire, ou le comte Kalnoky, ou le nonce Agliardi. Le premier aurait pu aisément se sauver en sacrifiant le second : il a préféré disparaître lui-même, afin de ne pas infliger un désagrément cruel au Vatican et de ne pas troubler, peut-être gravement, les rapports de l'Autriche avec lui. Les Hongrois ont eu le succès qui, dans les choses humaines, appartient si souvent aux plus violens; mais leur violence est toute politique, et ils savent parfaitement ce qu'ils font. Ils veulent terminer à tout prix l'œuvre de laïcisation qu'ils ont entamée. M. Banffy l'a déclaré en prenant la succession de M. Wekerle, et il reste obstinément fidèle au programme du parti libéral. Le gouvernement hongrois sent bien que certaines résistances s'opposent au plein accomplissement de ses projets : il a voulu les briser par un coup d'éclat, afin que tout le monde, sans exception, comprît qu'il ne s'arrêterait pas à mi-route. Mgr Agliardi ne s'est évidemment pas rendu compte de cet état des esprits lorsqu'il est allé en Hongrie, et il a imprudemment attiré sur sa tête un orage qui ne demandait qu'à éclater. L'orage a été des plus violens. Est-il calmé? Cela dépendra des facilités que trouvera le gouvernement hongrois pour l'achèvement de sa tâche. Après une manifestation de volonté aussi énergique, M. Banffy et le parlement hongrois rencontreront sans doute moins d'obstacles que par le passé. Nous ne parlerons pas de la situation personnelle de Mgr Agliardi : on devine facilement ce qu'elle est et ce qu'elle deviendra, mais au moins certaines formes ou certaines apparences auront été ménagées. Pour ce qui est du comte Kalnoky, il emportera dans sa retraite l'estime de l'Europe, et il laissera à son successeur des traditions et des exemples dont le comte Goluchowski a trop d'intelligence et de savoir-faire pour ne pas profiter.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIERE.

TRIOMPHE DE LA MORT

DEUXIÈME PARTIE (1)

LA MAISON PATERNELLE

I

Vers la fin d'avril, Hippolyte partit pour Milan, où l'appelait sa sœur, dont la belle-mère venait de mourir. George avait projeté de partir aussi à la recherche du pays inconnu. Vers le milieu de mai, ils devaient se retrouver ensemble.

Mais, justement à cette époque, George reçut de sa mère une lettre pleine de choses douloureuses, presque désespérée. Dès lors, il ne pouvait pas différer davantage son retour à la maison paternelle.

Lorsqu'il eut compris que, sans autre atermoiement, son devoir lui prescrivait d'accourir là où était la vraie douleur, il fut envahi d'une angoisse où le premier mouvement de piété filiale fut peu à peu vaincu par une irritation croissante dont l'âpreté augmentait à mesure que surgissaient dans sa conscience plus claires et plus nombreuses les images du conflit prochain. Et cette irritation devint bientôt si acerbe qu'elle le domina tout entier, persistante, entretenue par les ennuis matériels du départ, par les déchiremens des adieux.

La séparation fut plus que jamais cruelle. George traversait

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

une période de sensibilité suraiguë; l'exaspération de tous ses nerfs le tenait dans un état d'inquiétude continuelle. Il paraissait ne plus croire au bonheur promis, à l'apaisement futur. Lorsque Hippolyte lui dit adieu, il demanda :

— Nous reverrons-nous ?

Lorsque, au moment de passer la porte, il lui donna sur la bouche le dernier baiser, il remarqua qu'elle abaissait sur ce baiser une voilette noire; et ce petit fait insignifiant lui causa un trouble, prit pour son imagination l'importance d'un sinistre présage.

En arrivant à Guardiagrele, dans la ville natale, — dans la maison paternelle, — il était si exténué que, en embrassant sa mère, il se mit à pleurer comme un enfant. Mais ni cet embrassement ni ces larmes ne le réconfortèrent. Il lui sembla être un étranger dans sa propre demeure, visiter une famille qui n'était pas la sienne. Cette singulière sensation d'isolement que déjà, en d'autres circonstances, il avait éprouvée vis-à-vis de ses proches, se réveillait à cette heure, plus vive et plus importune. Mille petites particularités de la vie familiale l'irritaient, le blessaient. Pendant le déjeuner, pendant le dîner, certains silences où l'on n'entendait que le bruit des fourchettes lui causaient un malaise insupportable. Certaines délicatesses dont il avait l'habitude recevaient à chaque instant un heurt brusque, un choc cruel. L'air de discorde, d'hostilité, de guerre ouverte qui pesait sur cette demeure, lui coupait la respiration.

Le soir même de son arrivée, sa mère l'avait pris à part pour lui raconter tous ses chagrins, toutes ses afflictions, toutes ses détresses, pour lui raconter tous les désordres et tous les débordemens de son mari. D'une voix tremblante de colère, en le regardant avec des pleurs dans les yeux, elle lui avait dit :

— Ton père est un infâme !

Et elle avait les paupières un peu gonflées, rougies par de longues larmes; elle avait les joues creusées; elle portait sur toute sa personne les signes d'une souffrance endurée longtemps.

— C'est un infâme ! c'est un infâme !

Tandis qu'il remontait dans sa chambre, George gardait encore dans les oreilles le son de cette voix; il revoyait l'attitude de sa mère; il continuait à entendre les ignominieuses accusations contre l'homme dont le sang coulait dans ses veines. Et il avait le cœur si gros qu'il craignait de ne pouvoir pas le traîner plus loin. Mais, tout à coup, un élan brusque et furieux, faisant diversion, l'emporta violemment vers la maîtresse absente, et il s'aperçut qu'il ne savait pas bon gré à sa mère de lui avoir révélé tous ces maux, il sentit qu'il aurait mieux aimé ne pas savoir, ne

s'occuper de rien sinon de son amour, n'avoir à souffrir de rien sinon de son amour.

Il entra dans sa chambre, s'enferma. La lune de mai illuminait les vitres des balcons. Ayant soif de respirer l'air de la nuit, il ouvrit les fenêtres, s'accouda à la balustrade, but à longues gorgées la fraîcheur nocturne. Une paix infinie régnait en bas dans la vallée; et la Majella, toute blanche encore de neige, semblait agrandir l'azur par la simplicité de ses lignes solennelles. Guardiagrele, pareille à un troupeau de brebis, dormait autour de Sainte-Marie-Majeure. Une seule fenêtre éclairée, dans la maison d'en face, faisait une tache de lumière jaunâtre.

Il oublia sa blessure. Devant la splendeur de la nuit, il n'eut plus que cette unique pensée : « Voici une nuit perdue pour le bonheur!... »

Il se mit aux écoutes. A travers le silence, il perçut le piétinement d'un cheval dans une écurie voisine, puis un tintement affaibli de grelots. Ses yeux se portèrent sur la fenêtre éclairée; et, dans le rectangle de lumière, il vit passer des ombres mobiles, comme de personnes qui se seraient agitées à l'intérieur. Il resta aux écoutes. Il crut entendre qu'on frappait légèrement à la porte. Il alla ouvrir, sans être sûr.

C'était sa tante Joconde. Elle entra.

— Tu m'oublies? dit-elle en l'embrassant.

En effet, ne l'ayant pas vue à l'arrivée, il n'avait pas songé à elle. Il s'excusa, la prit par la main, la fit asseoir, lui parla sur un ton affectueux.

Tante Joconde, la sœur aînée de son père, avait presque soixante ans. Elle boitait à la suite d'une chute, et elle avait un peu d'embonpoint, mais un embonpoint maladif, mollasse, exsangue. Adonnée tout entière aux pratiques dévotes, elle vivait à l'écart dans sa chambre, au plus haut étage de la maison, sans avoir presque aucun rapport avec la famille, négligée, peu aimée, considérée comme une faible d'esprit. Son monde à elle, c'étaient les images bénites, les reliques, les emblèmes, les symboles; elle ne faisait rien autre chose que suivre les exercices religieux, s'assoupir dans la monotonie des prières, endurer les cruelles tortures que lui causait sa gourmandise. Elle avait la passion goulue des sucreries, et toute autre nourriture la rebutait. Mais, souvent, elle manquait de sucreries; et George était son préféré parce qu'en revenant à Guardiagrele il lui rapportait toujours une boîte de dragées et une boîte de *rossolis*.

— Ainsi, disait-elle d'une voix qui marmottait entre ses gencives presque vides, ainsi... te voilà revenu... Eh! eh! te voilà revenu...

Elle le regardait avec une sorte de timidité, sans trouver autre chose à dire; mais elle avait dans ses yeux une attente manifeste. Et George sentait son cœur se serrer d'une pitié anxieuse. Il pensait : « Cette misérable créature tombée jusqu'aux plus basses dégradations de la nature humaine, cette pauvre bigote gourmande, je lui suis attaché par les liens du sang, je suis de la même race qu'elle ! »

Une inquiétude visible avait pris tante Joconde; ses yeux étaient devenus presque impudens. Et elle répétait :

— Ainsi... ainsi...

— Oh ! pardon ! tante Joconde, dit-il enfin avec un effort pénible. Cette fois, j'ai oublié de t'apporter des bonbons.

Le visage de la vieille changea, comme si elle eût été sur le point de se trouver mal; ses yeux s'éteignirent; elle balbutia :

— Cela ne fait rien...

— Mais je t'en donnerai demain, ajouta George en manière de consolation, avec un serrement de cœur. Je t'en donnerai; puis, j'écrirai...

La vieille se ranimait. Elle dit, très vite :

— Tu sais, aux Ursulines... on en trouve.

Un silence suivit, pendant lequel elle eut sans doute l'avant-goût des délices du lendemain; car sa bouche édentée fit entendre le petit bruit qu'on fait en ravalant la salive surabondante.

— Mon pauvre George !... Oh ! si je n'avais pas mon George !... Vois-tu ? Ce qui arrive dans cette maison c'est un châtiment du Ciel... Mais va donc, va sur le balcon regarder les vases. C'est moi, moi seule qui les arrose; je pense toujours à George, moi ! Auparavant, j'avais Démétrius, mais je n'ai que toi aujourd'hui.

Elle se leva, prit son neveu par la main et le conduisit à l'un des balcons. Elle lui montra les vases florissans; elle cueillit une feuille de bergamote et la lui tendit. Elle se baissa pour tâter si la terre était sèche.

— Attends ! dit-elle.

— Où vas-tu ! tante Joconde ?

— Attends !

Elle s'éloigna de son pas boiteux, sortit de la chambre, rentra une minute après avec un broc plein, qu'elle avait peine à porter.

— Mais, ma tante, pourquoi faire cette besogne ? pourquoi te donner cette peine ?

— Les vases ont besoin d'eau. Si je n'y pensais pas, qui donc y penserait ?

Elle arrosa les vases. Sa respiration était très oppressée, et le halètement rauque de cette poitrine sénile faisait mal au jeune homme.

Il dit en lui ôtant le broc des mains :

— Assez ! assez !

Ils restèrent sur le balcon, tandis que l'eau des vases s'égouttait dans la rue avec un léger clapotement.

— Quelle est cette fenêtre éclairée ? demanda George, pour rompre le silence.

— Oh ! répondit la vieille, don Defendente Scioli est sur le point de mourir.

Et tous deux regardèrent l'agitation des ombres dans le rectangle de lumière jaune. La vieille, sous l'air froid de la nuit, se mit à frissonner.

— Allons ! va te coucher, tante Joconde.

Il voulut la reconduire dans sa chambre, à l'étage supérieur. En traversant un couloir, ils rencontrèrent quelque chose qui se traînait pesamment sur le carrelage. C'était une tortue. La vieille s'arrêta pour dire :

— Elle a le même âge que toi, vingt-cinq ans; et elle est devenue boiteuse comme moi. Ton père, d'un coup de talon...

Il se ressouvint de la tourterelle plumée, de la tante Jeanne, de certaines heures vécues à Albano.

Ils arrivèrent sur le seuil de la chambre. Une odeur nauséabonde de maladie émanait de l'intérieur. A la faible lumière d'une lampe, on apercevait les murailles couvertes de madones et de crucifix, un paravent déchiré, un fauteuil qui montrait l'étoupe et les ressorts.

— Entres-tu ?

— Non, merci, tante Joconde; couche-toi.

Elle entra vite, vite; puis elle revint sur le seuil avec un cornet qu'elle ouvrit devant George, en se versant un peu de sucre sur la paume de la main.

— Tu vois ! c'est tout ce qui me reste.

— Demain, demain, ma tante... Allons, couche-toi. Bonne nuit !

Et il la quitta, à bout de courage, l'estomac révolté et le cœur défait.

Il retourna sur son balcon.

La lune pleine pendait en plein ciel. La Majella, inerte et glaciale, ressemblait à un de ces promontoires lunaires que le télescope rapproche de la terre. Guardiagrele dormait au pied de la montagne. Les bergamotes embaumaient.

« Hippolyte ! Hippolyte ! » A cette heure de suprême angoisse, toute son âme s'élançait vers l'aimée, implorait du secours : « Hippolyte ! »

Soudain, de la fenêtre lumineuse, un cri jaillit dans le silence,

un cri de femme. D'autres cris suivirent; puis ce fut un sanglotement continu, qui s'élevait et s'abaissait comme un chant rythmé. L'agonie avait pris fin; un esprit se dissolvait dans la nuit sereine et funèbre.

II

Sa mère lui disait :

— Il faut absolument que tu me viennes en aide; il faut que tu lui parles; il faut que tu lui fasses entendre ta voix. Tu es l'aîné. Oui, George, cela est ton devoir.

Et elle continuait à énumérer les fautes de son mari, à révéler au fils les hontes du père. Ce père avait pour concubine une femme de chambre autrefois au service de la famille, une femme perdue, très avide; c'était pour elle et pour les enfans adultérins qu'il dissipait toute sa fortune, sans avoir égard à rien, insoucieux de ses affaires, négligeant ses propriétés, vendant les récoltes à vil prix, au premier venu pour avoir de l'argent; et il allait si loin, si loin, que quelquefois, par sa faute, la maison manquait du nécessaire; et il refusait de donner une dot à sa fille cadette, bien qu'elle fût fiancée depuis fort longtemps; et, quand on lui faisait une observation, il ne répondait que par des cris, par des injures, quelquefois même par des violences plus ignobles.

— Tu vis loin de nous et tu ne sais pas dans quel enfer nous vivons. Tu ne peux pas imaginer même la plus faible partie de nos souffrances... Mais tu es l'aîné. Il faut que tu lui parles. Oui, George, il le faut.

George, les yeux baissés, se taisait; et, pour réprimer l'exaspération de tous ses nerfs en présence de cette douleur qui se révélait à lui d'une façon si brutale, il avait besoin d'un prodigieux effort. Eh quoi! c'était donc là sa mère? Cette bouche convulsée, pleine d'amertume, qui se contractait si âprement lorsqu'elle prononçait les mots crus, c'était donc la bouche de sa mère? La douleur et la colère l'avaient donc changée à ce point? — Il leva les yeux pour la regarder, pour retrouver sur le visage maternel des traces de la douceur d'autrefois. Sa mère, combien il l'avait connue douce autrefois! Combien c'était autrefois une belle et tendre créature! Et comme il l'avait lui-même aimée tendrement, dans son enfance, dans son adolescence! Alors elle était grande et svelte, donna Silveria, toute pâle et délicate, avec des cheveux presque blonds, des yeux noirs; et elle portait dans toute sa personne l'empreinte d'une noble race, car elle descendait de cette famille Spina qui, avec la famille Aurispa, a son blason sculpté sous le

portique de Sainte-Marie-Majeure. Quelle tendre créature c'était, autrefois! Pourquoi donc ce grand changement? — Le fils souffrait de tous les gestes un peu brusques que faisait la mère, de tous les mots qu'elle prononçait avec aigreur, de toutes les altérations que faisait passer sur sa figure la violence de la rancune; et il souffrait aussi de voir son père couvert de tant d'ignominie, de voir un si terrible abîme creusé entre les deux êtres auxquels il devait l'existence. Quelle existence!

La mère insistait :

— Tu entends, George! Il est nécessaire que tu fasses acte d'énergie. Quand lui parleras-tu? Prends une résolution.

Il entendait, et il sentait au plus profond de ses entrailles la secousse d'un tremblement d'horreur; et il répondait intérieurement : « Oh! mère, demande-moi tout, demande-moi le plus atroce des sacrifices; mais cette démarche, épargne-la-moi, ne me contrains pas à avoir ce courage. Je suis lâche! » Quand il pensait à la nécessité d'accomplir un acte de vigueur et de volonté, une répugnance invincible montait des racines de son être. Il aurait mieux aimé se laisser couper une main.

Il répondit d'une voix sourde :

— C'est bien, mère. Je lui parlerai. Je trouverai une occasion opportune.

Il la prit entre ses bras et l'embrassa sur les joues, comme pour lui demander tacitement pardon du mensonge ; car il s'affirmait à lui-même : « Je ne trouverai pas d'occasion opportune, je ne parlerai pas. »

Ils restèrent dans l'embrasure de la fenêtre. La mère ouvrit les croisées en disant :

— On va faire la levée du corps de don Defendente Scioli.

Ils s'accoudèrent à la balustrade, côte à côte. Elle ajouta en regardant le ciel :

— Quelle journée!

Guardiagrele, la ville de pierre, resplendissait dans la sérénité de mai. Un vent frais faisait remuer les herbes sur les gargouilles. A toutes les fissures, de la base au sommet, Sainte-Marie-Majeure était parée de petites plantes délicates, fleuries d'innombrables fleurs violettes, de sorte que la vieille cathédrale se dressait dans le ciel bleu sous un manteau de fleurs vivantes et de fleurs de marbre.

George pensait : « Je ne reverrai point Hippolyte. J'ai un pressentiment funeste. Je sais bien que, dans cinq ou six jours, je partirai à la recherche de l'ermitage de nos rêves; mais, en même temps, je sais que je ferai une chose vaine, que je n'aboutirai à rien, que je me heurterai à un obstacle inconnu. Comme ce que

j'éprouve est étrange et indéfinissable! Ce n'est point *moi* qui sais; mais, en moi, *quelqu'un* sait que tout va finir. »

Il pensait : « Elle ne m'écrit plus. Depuis que je suis ici, je n'ai reçu d'elle que deux télégrammes, très brefs : l'un de Pallanza, et l'autre de Bellagio. Jamais je ne me suis senti si loin d'elle. Peut-être qu'en ce moment même un autre homme lui plaît. Est-il possible que, *tout d'un coup*, l'amour tombe du cœur d'une femme? Et pourquoi pas? Son cœur est las. A Albano, réchauffé par les souvenirs, il me donnait peut-être ses dernières palpitations. Et je m'y suis trompé. Certains faits, pour celui qui sait les considérer sous leur forme idéale, portent au fond d'eux-mêmes une signification secrète, précise et indépendante des apparences. Eh bien! tous les petits faits dont s'est composée notre vie d'Albano prennent, quand je les examine en pensée, une signification non douteuse, un caractère évident; ils sont *finaux*. Le soir du Vendredi-Saint en arrivant à la gare de Rome, lorsque nous nous quittâmes et que la voiture l'emporta dans le brouillard, ne me sembla-t-il point que je venais de la perdre pour toujours et sans ressource? N'eus-je point le sentiment profond que c'était fini? » Son imagination lui représenta le geste par lequel Hippolyte avait abaissé la voilette noire sur le dernier baiser. Et le soleil, l'azur, les fleurs, l'allégresse de toutes choses ne lui suggérèrent que cette pensée : « Sans elle, la vie m'est impossible. »

En ce moment, sa mère se pencha sur la balustrade, regarda vers le porche de la cathédrale et dit :

— Voici le convoi.

La confrérie funèbre sortait du porche avec ses insignes. Quatre hommes en cagoule portaient le cercueil sur leurs épaules. Deux longues files d'hommes en cagoule marchaient derrière, avec des cierges allumés; et on ne voyait que leurs yeux par les deux trous de la capuce. De temps en temps, le vent faisait vaciller les petites flammes à peine visibles, en éteignait même quelques-unes; et les cierges se consumaient en larmoyant. Chaque homme en cagoule avait à côté de lui un enfant nu-pieds, qui recueillait la cire fondue dans le creux de ses deux mains.

Quand tout le cortège se fut déployé dans la rue, des musiciens en habits rouges avec des panaches blancs entonnèrent une marche funèbre. Les croque-morts réglèrent leurs pas sur le rythme de la musique; les instrumens de cuivre étincelèrent au soleil.

George pensait : « Que de tristesse et de ridicule dans les honneurs rendus à la mort! » Il se vit lui-même dans le cercueil, emprisonné entre les ais, porté par cette mascarade de gens, es-

corté de ces cierges et de cet horrible bruit de trompettes ; et cette imagination l'emplit de dégoût. Ensuite son attention se porta sur les gamins en guenilles qui s'évertuaient à recueillir les larmes de la cire, péniblement, le corps courbé, d'un pas inégal, les yeux tendus vers la flamme mobile.

— Malheureux don Defendente ! murmura la mère, en regardant le cortège qui s'éloignait.

Et aussitôt, comme si elle eût parlé pour elle-même, et non pour son fils, elle ajouta d'un air las :

— Malheureux ? Pourquoi ? Il entre dans la paix : et c'est nous qui restons à la peine.

George la regarda. Leurs yeux se rencontrèrent ; et elle lui sourit, mais d'un sourire si faible qu'il ne remua aucune ligne de son visage. Ce fut comme un voile très léger et à peine visible qui aurait passé sur ce visage toujours empreint de tristesse. Mais cette lueur imperceptible fit à George l'effet soudain d'une grande illumination ; il vit alors sur le visage maternel, il vit distinctement pour la première fois l'œuvre irrémédiable de la douleur.

Devant la révélation terrible qui lui venait de ce sourire, un flot impétueux de tendresse lui gonfla la poitrine. Sa mère, sa propre mère ne pouvait donc plus sourire que de cette façon, de cette seule façon ! Désormais les stigmates de la souffrance étaient indélébiles sur le cher visage qu'il avait vu se courber vers lui si souvent et avec tant de bonté, dans la maladie, dans le chagrin ! Sa mère, sa propre mère se consumait petit à petit, s'usait de jour en jour, s'inclinait lentement vers la tombe inévitable ! Et lui-même, tout à l'heure, pendant que sa mère exhalait sa détresse, ce qui tout à l'heure l'avait fait souffrir, c'était, non pas la douleur maternelle, mais la blessure faite à son égoïsme, le heurt que causait à ses nerfs malades l'expression crue de cette douleur !

— Oh ! mère !... balbutia-t-il, suffoqué par les larmes.

Et il lui prit la main, il la ramena dans la chambre.

— Qu'as-tu, George ? qu'as-tu, mon enfant ? demanda la mère effrayée, en lui voyant la face toute baignée de larmes. Qu'as-tu ? dis-le-moi.

Oh ! il la retrouvait, cette voix, cette voix chère, cette voix unique, inoubliable, qui lui touchait l'âme jusqu'au fond ; cette voix de consolation, de pardon, de bon conseil, d'infinie bonté, qu'il avait entendue aux jours les plus sombres ; il la retrouvait, il la retrouvait ! Il reconnaissait enfin, la tendre créature de jadis, l'adorée !

— Oh ! mère, mère...

Et il la serrait dans ses bras en sanglotant, en la mouillant de ses larmes brûlantes, en lui baisant les joues, les yeux, le front avec un transport éperdu.

— Ma pauvre mère!

Et il la fit asseoir, se mit à genoux devant elle, la regarda. Il la regarda longuement, comme s'il la revoyait pour la première fois après une longue séparation. Et elle, la bouche contractée, avec un sanglot mal contenu qui s'étranglait dans sa gorge, demanda :

— Je t'ai fait beaucoup de peine?

Elle essuya les larmes de son fils, lui caressa les cheveux. Elle disait, d'une voix entrecoupée de sursauts convulsifs :

— Non, George, non! ce n'est pas à toi de t'affliger, ce n'est pas à toi de souffrir!... Dieu t'a tenu éloigné de cette maison. Ce n'est pas à toi de souffrir. Toute ma vie, depuis ta naissance, toute ma vie, toujours, toujours, j'ai cherché à t'épargner une peine, une douleur, un sacrifice! Oh! cette fois-ci, pourquoi n'ai-je pas eu la force de me taire?... J'aurais dû me taire; j'aurais dû ne te dire rien! Pardonne-moi, George. Je ne croyais pas te faire tant de peine. Ne pleure plus, je t'en supplie. George, je t'en supplie, ne pleure plus! Je ne peux pas te voir pleurer.

Elle était sur le point d'éclater, vaincue par l'angoisse.

— Tu vois, dit-il : je ne pleure plus.

Il appuya la tête sur les genoux de sa mère; et, sous la caresse des doigts maternels, il ne tarda pas à se calmer. De temps à autre, un sanglot le secouait encore. Dans son esprit repassaient, sous forme de sentimens vagues, les lointaines afflictions de son adolescence. Il entendait le gazouillement des hirondelles, le grincement de la roue d'un rémouleur, des voix qui criaient dans la rue : bruits connus, entendus dans les après-midi de jadis; bruits qui lui faisaient défaillir le cœur. Après la crise, son âme se trouva dans une sorte de fluctuation indéfinissable; mais, comme l'image d'Hippolyte venait de réapparaître, il se fit en lui un nouveau bouleversement si tumultueux que, sur les genoux de sa mère, le jeune homme poussa un soupir.

Elle se pencha, en murmurant :

— Comme tu soupires!

Sans ouvrir les paupières, il sourit; mais une immense prostration l'envahissait, une lassitude désolée, un besoin désespéré de se soustraire à cette lutte sans répit.

La volonté de vivre se retirait de lui peu à peu, comme la chaleur abandonne un cadavre. De l'émotion récente rien ne subsistait plus; sa mère lui redevenait étrangère. — Que pouvait-il faire pour elle? la sauver? lui redonner la paix? lui redonner la santé et la joie? Mais le désastre n'était-il pas irréparable? Désormais l'existence de cette femme n'était-elle pas empoisonnée pour toujours? — Sa mère ne pouvait plus être pour lui un refuge

comme au temps de son enfance, dans les années lointaines. Elle ne pouvait ni le comprendre, ni le consoler, ni le guérir. Leurs âmes, leurs vies étaient trop différentes. Elle ne pouvait donc lui offrir que le spectacle de sa propre torture!

Il se leva, l'embrassa, se sépara d'elle, sortit, remonta dans sa chambre, s'accouda au balcon. Il vit la Majella toute rose dans le crépuscule, immense et délicate, sur un ciel verdâtre. Le cri assourdissant des hirondelles qui tournoyaient le rebuta. Il alla s'étendre sur son lit.

Couché sur le dos, il réfléchissait : « Fort bien; je vis, je respire. Mais quelle est la substance de ma vie? A quelles forces est-elle soumise? Quelles lois la gouvernent? Je ne m'appartiens pas, je m'échappe à moi-même. La sensation que j'ai de mon être ressemble à celle que pourrait avoir un homme qui, condamné à se tenir debout sur une surface sans cesse oscillante et déséquilibrée, sentirait sans cesse l'appui lui faire défaut, en quelque endroit qu'il poserait le pied. Je suis dans une perpétuelle angoisse, et cette angoisse même n'est pas bien définie. Est-ce l'angoisse du fuyard qui sent quelqu'un à ses trousses? Est-ce l'angoisse du poursuivant qui ne peut jamais atteindre sa proie? C'est peut-être l'une et l'autre. »

Les hirondelles gazouillaient en passant et repassant par bandes, comme des flèches noires, dans le rectangle pâle que dessinait le balcon.

« Qu'est-ce qui me manque? quelle est la lacune de mon être moral? quelle est la cause de mon impuissance? J'ai le plus ardent désir de vivre, de donner à toutes mes facultés un développement rythmique, de me sentir complet et harmonieux. Et, au contraire, je me détruis chaque jour secrètement; chaque jour, ma vie s'en va par d'invisibles et d'innombrables fissures; je suis comme une vessie à moitié vide qui se déforme de mille manières à chaque agitation du liquide qu'elle contient. Toutes mes forces ne me servent qu'à traîner avec une immense fatigue quelque petit grain de poussière auquel mon imagination prête la pesanteur d'un rocher gigantesque. Un conflit perpétuel confond et stérilise toutes mes pensées. Qu'est-ce qui me manque? Qui donc tient en son pouvoir cette partie de mon être qui échappe à ma conscience et qui cependant, je le sens bien, m'est indispensable pour continuer à vivre? Ou plutôt, cette partie de mon être n'est-elle pas déjà morte, de sorte que la mort seule peut me rejoindre à elle? Oui, c'est cela. La mort, en effet, m'attire. »

Les cloches de Sainte-Marie-Majeure sonnèrent les vêpres. Il revit le convoi funèbre, le cercueil, les hommes en cagoule, et ces enfans en guenilles qui s'évertuaient à recueillir les larmes de

la cire, péniblement, le corps courbé, d'un pas inégal, les yeux tendus vers la flamme mobile.

Ces enfans le préoccupèrent longuement. Plus tard, lorsqu'il écrivit à sa maîtresse, il développa l'allégorie secrète que son esprit curieux d'images avait confusément entrevue: « L'un d'eux, malingre, jaunâtre, s'appuyait d'un bras sur une béquille et recueillait la cire dans le creux de la main libre, en se traînant à côté d'une sorte de géant en capuce dont le poing énorme serrait brutalement le cierge. Je les vois encore tous les deux, et je ne les oublierai pas. Peut-être y a-t-il en moi-même quelque chose qui me fait ressembler à cet enfant. Ma vie réelle est au pouvoir de *quelqu'un*, d'un être mystérieux et inconnaissable qui l'étreint dans une poigne de fer; et je la vois qui se consume, et je me traîne après elle, et je me fatigue pour en recueillir au moins quelques gouttes; et chaque goutte qui tombe brûle ma pauvre main. »

III

Sur la table, dans un vase, il y avait un bouquet de roses fraîches, des roses de mai, que Camille, la sœur cadette, avait cueillies au jardin. Autour de la table avaient pris place le père, la mère, le frère Diego, Albert, le fiancé de Camille, invité ce jour-là, et la sœur aînée Christine avec son mari et son enfant, un blondin au teint de neige, frêle comme un lis qui s'entr'ouvre.

George était assis entre son père et sa mère.

Le mari de Christine, don Bartolomeo Celaia, baron de Palleaurea, parlait d'intrigues municipales sur un ton agaçant. C'était un homme qui approchait de la cinquantaine, sec, chauve au sommet de la tête comme un tonsuré, le visage rasé partout. L'âpreté presque insolente de ses gestes et de ses manières faisait un bizarre contraste avec son aspect ecclésiastique.

En l'entendant, en l'observant, George pensait:

« Christine peut-elle être heureuse avec cet homme? peut-elle l'aimer? Christine, la chère créature, si affectueuse et si mélancolique, elle que j'ai vue pleurer tant de fois en de soudaines effusions de tendresses, Christine est liée pour la vie à cet homme sans cœur, presque un vieillard, aigri par les sottes tracasseries de la politique provinciale! Et elle n'a pas même la consolation de trouver un réconfort dans sa maternité; elle ne peut que se consumer en craintes et en angoisses pour son enfant, cet enfant maladif, exsangue, toujours rêveur. Pauvre créature! »

Il jeta sur sa sœur un regard plein de bonté compatissante. Christine lui sourit par-dessus les roses, en inclinant un peu la

tête à gauche, avec le geste plein de grâce dont elle avait l'habitude.

Il pensa, en voyant Diego à côté d'elle : « Croirait-on qu'ils sont de la même race ? Christine a hérité en grande partie de l'amabilité maternelle ; elle a les yeux de notre mère, elle en a surtout les façons et les gestes. Mais Diego ! » Il observait son frère avec cette instinctive répulsion que tout être éprouve en présence d'un être disparate, contradictoire, absolument opposé. Diego mangeait avec voracité, sans jamais lever la tête de dessus son assiette, absorbé dans cette besogne. Il n'avait pas vingt ans encore, mais il était trapu, alourdi déjà par un commencement d'embonpoint, avec le visage allumé. Ses yeux, petits et grisâtres sous un front bas, ne révélaient pas la moindre flamme intellectuelle ; un duvet fauve couvrait ses joues et ses fortes mâchoires, mettait une ombre sur sa bouche saillante et sensuelle ; le même duvet se voyait aussi sur ses mains aux ongles mal tenus et qui attestaient le dédain des soins minutieux.

George pensa : « Est-ce que je peux l'aimer ? Même pour lui adresser une parole insignifiante, même pour répondre à son simple bonjour, j'ai à surmonter une répugnance presque physique. Lorsqu'il me parle, jamais ses yeux ne regardent les miens ; et, si le hasard fait que nos regards se rencontrent, il se détourne aussitôt avec une précipitation étrange. Devant moi, parfois il rougit presque continuellement, sans motif. Comme je serais curieux de connaître ses sentimens à mon égard ! Sans aucun doute, il me hait ! »

Par une transition spontanée, son attention se porta sur son père, sur l'homme dont Diego était le véritable héritier.

Gras, sanguin, puissant, cet homme semblait émettre par tous les membres une intarissable chaleur de vitalité charnelle. Ses mâchoires très grosses, sa bouche lippue, impérieuse, pleine d'une respiration véhémente, ses yeux troubles et un peu louches, son nez grand, palpitant, taché de rousseurs, tous les traits de son visage portaient l'empreinte de la violence et de la dureté. Chacun de ses gestes, chacune de ses attitudes avait la brusquerie d'un effort, comme si la musculature de ce corps massif eût été en lutte continuelle contre l'encombrement de la graisse. La chair, cette chose brutale, pleine de veines, de nerfs, de tendons, de glandes et d'os, pleine d'instincts et de besoins ; la chair qui sue ; la chair qui se déforme, qui s'infecte, qui s'ulcère, qui se couvre de rides, de pustules, de verrues et de poils ; cette chose bestiale qu'est la chair prospérait chez lui avec une sorte d'impudence et inspirait au voisin délicat une répulsion invincible. « Non, non, se disait George. Il y a dix ou quinze ans, ce

n'était point comme cela. J'ai le souvenir net que ce n'était point comme cela. Cette expansion de brutalité latente insoupçonnée semble s'être accomplie lentement, progressivement. Et moi, moi, je suis le fils de cet homme ! »

Il regarda son père. Il remarqua qu'à l'angle des yeux, sur les tempes, cet homme avait un faisceau de rides avec, sous chaque œil, une boursouflure, une espèce de poche violacée. Il remarqua le cou court, gonflé, rougeâtre, apoplectique. Il s'aperçut que les moustaches et les cheveux portaient des traces de teinture. L'âge, le commencement de la vieillesse chez un être voluptueux, l'œuvre implacable du vice et du temps, l'artifice vain et maladroit pour cacher le grisonnement sénile, la menace d'une mort subite, toutes ces choses tristes et misérables, basses et tragiques, toutes ces choses humaines mirent au cœur du fils un trouble profond. Une immense pitié l'envahit; même pour son père. « Le blâmer? Mais il souffre aussi. Toute cette chair qui m'inspire une si forte aversion, toute cette lourde masse de chair est habitée par une âme. Que d'angoisses peut-être et que de lassitudes !... Certainement, il a une peur folle de la mort... » Soudain, il eut la vision intérieure de son père agonisant. Une attaque le renversait, foudroyé; il pantelait, vivant encore, livide, muet, méconnaissable, les yeux pleins de l'horreur de mourir; puis il s'immobilisait, comme terrassé par un second coup de l'invisible massue, chair inerte. « Ma mère le pleurerait-elle? »

Sa mère lui dit :

— Tu ne manges pas, tu ne bois pas. Tu n'as presque touché à rien. Tu es indisposé, peut-être?

Il répondit :

— Non, mère. Ce matin, je n'ai pas d'appétit.

Le bruit de quelque chose qui se traînait près de la table le fit retourner. Il aperçut la tortue décrépite et se souvint des paroles de tante Joconde : « Elle est devenue boiteuse comme moi. Ton père, d'un coup de talon... »

Pendant qu'il regardait, sa mère lui dit, avec la lueur d'un sourire :

— Elle a ton âge. Quand on me l'a donnée, j'étais enceinte de toi.

Elle dit encore, avec le même imperceptible sourire :

— Elle était toute petite; elle avait l'écaille presque transparente; elle ressemblait à un joujou. C'est chez nous qu'elle a grandi, avec le temps.

Elle prit une pelure de pomme, l'offrit à la tortue, resta un instant à regarder la pauvre bête qui remuait sa tête jaunâtre de vieux serpent avec un tremblement engourdi. Puis elle se mit à peler une orange pour George, d'un air rêveur.

« Elle se souvient », pensa George en voyant sa mère absorbée. Il devina l'inexprimable tristesse qui, sans nul doute, lui envahissait l'âme au souvenir des jours heureux, aujourd'hui que la ruine était complète, aujourd'hui que, après tant de trahisons, après tant d'infamies, tout était irréparablement perdu. « Elle était aimée *de lui*, autrefois; elle était jeune; peut-être n'avait-elle pas encore souffert!... Combien son cœur doit soupirer! Quel regret, quel désespoir doit lui monter des entrailles! » Le fils souffrait de la souffrance maternelle, reproduisait en lui-même les angoisses de sa mère. Et il s'attarda si longtemps à savourer la délicatesse suprême de son émotion que ses yeux se voilèrent de larmes. Ces larmes, il les réprima par un effort, et il les sentit tomber en dedans, très douces. « Ah! mère, si tu savais! »

En se retournant, il vit que Christine lui souriait par-dessus les roses.

Le fiancé de Camille était en train de dire :

— C'est ce qu'on appelle ignorer le premier mot du Code. Quand on a la prétention de...

Le baron approuvait les argumens du jeune docteur et répétait à chacune de ses phrases :

— Assurément, assurément.

Ils démolissaient le maire.

Le jeune Albert était assis à côté de Camille, sa fiancée. Il était tout luisant et tout rose, comme une figure de cire; il portait une petite barbe taillée en pointe, des cheveux partagés par une raie droite, quelques boucles bien arrangées autour du front, et, sur le nez, des lunettes à monture d'or. George pensa : « C'est l'idéal de Camille. Depuis des années, ils s'aiment d'un amour invincible. Ils croient à leur bonheur futur; ils ont longtemps soupiré après ce bonheur. Sans doute, Albert a promené cette pauvre fille à son bras par tous les lieux communs de l'idylle. Camille est gâtée; elle souffre de maux imaginaires; elle ne fait du matin au soir que fatiguer de *Nocturnes* le piano son confident. Ils s'épouseront; quel sera leur sort? Un jeune homme vaniteux et vide, une jeune fille sentimentale, dans le milieu mesquin de la province... » Un instant encore, il suivit en imagination le développement de ces deux existences médiocres, et il s'attendrit de pitié pour sa sœur. Il la regarda.

Physiquement, elle lui ressemblait un peu. Elle était grande et mince, avec de beaux cheveux châtain clair, avec des yeux clairs mais changeans, tour à tour verts, bleus ou cendrés. Un nuage léger de poudre de riz la rendait plus pâle encore. Elle avait deux roses sur le sein.

« Peut-être me ressemble-t-elle encore autrement que par

le visage. Peut-être porte-t-elle à son insu, dans l'âme, quelqu'un des germes funestes qui, en moi, conscient, ont poussé avec tant de puissance. Elle doit avoir le cœur plein d'inquiétudes et de mélancolies médiocres. Elle est malade sans connaître son mal. »

En ce moment, sa mère se leva. Tous la suivirent, excepté le père et don Bartolomeo Celaia, qui restèrent à table pour causer; ce qui les rendit l'un et l'autre plus odieux à George. Il avait entouré d'un bras la taille de sa mère et de l'autre la taille de Christine, affectueusement; et il passa ainsi dans la chambre contiguë, en les entraînant. Il se sentait le cœur gonflé d'une tendresse insolite et d'une insolite compassion. Aux premières notes du *Nocturne* que Camille commençait à jouer, il dit à Christine :

— Veux-tu descendre au jardin?

La mère resta avec les fiancés. Christine et George descendirent avec l'enfant silencieux.

D'abord, ils marchèrent à côté l'un de l'autre, sans rien dire. George avait mis son bras sous le bras de sa sœur, comme il faisait avec Hippolyte. Christine s'arrêta en murmurant :

— Pauvre jardin à l'abandon! Te rappelles-tu nos jeux, quand nous étions petits?

Et elle regarda Luc, son fils.

— Va, mon Luchino; cours, joue un peu.

Mais l'enfant ne bougea pas d'auprès de sa mère; au contraire, il lui prit la main. Elle soupira en regardant George.

— Tu vois! c'est toujours la même chose! Il ne court pas, il ne joue pas, il ne rit pas. Jamais il ne se détache de moi, jamais il ne veut me quitter. Tout lui fait peur.

Absorbé dans la pensée de la maîtresse absente, George n'entendait pas les paroles de Christine.

Le jardin, moitié au soleil, moitié à l'ombre, était ceint d'un mur au haut duquel scintillaient des tessons de verre fixés dans le ciment. D'un côté courait une treille. De l'autre côté, à distances égales, se dressaient des cyprès hauts, maigres, droits comme des cierges, avec, au sommet de leur tige, une pauvre touffe de feuillage sombre, presque noir, en forme de fer de lance. Dans la partie exposée au midi, sur une bande de terrain ensoleillée, prospéraient quelques rangs d'orangers et de citronniers, qui alors étaient en fleur. Le reste du terrain était semé de rosiers, de lilas, d'herbes aromatiques. Çà et là on apercevait quelques petits buissons de myrtes plantés régulièrement et qui avaient servi de bordure à des plates-bandes aujourd'hui détruites. Il y avait dans un angle un beau cerisier: il y avait au milieu un bassin rond, plein d'une eau morne où verdoyaient des lentilles

— Dis, te rappelles-tu, demanda Christine, le jour où tu es tombé dans le bassin et où notre pauvre oncle Démétrius t'en a retiré? Comme tu nous as fait peur, ce jour-là! C'est miracle qu'il ait pu te retirer vivant!

Au nom de Démétrius, George eut un sursaut. C'était le nom aimé, le nom qui lui mettait toujours au cœur une grande palpitation. Il prêta l'oreille à sa sœur; il regarda l'eau sur laquelle des insectes aux longues jambes faisaient des courses rapides. Une envie inquiète lui vint de parler du mort, d'en parler abondamment, de ressusciter tous les souvenirs; mais il se retint, par ce sentiment d'orgueil qui fait qu'on veut conserver un secret pour s'en repaître l'âme dans sa solitude; il se retint par un sentiment qui était presque de la jalousie, à la pensée que sa sœur aurait pu s'émouvoir et s'attendrir sur la mémoire du mort. La mémoire du mort, c'était son bien exclusif. Il la gardait pour jamais dans l'intimité de son âme, avec un culte attristé et profond, pour toujours. Démétrius avait été son père véritable, était son seul et unique parent.

Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage plein d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

— Te rappelles-tu, disait Christine, le soir où tu t'es caché et où tu as passé toute la nuit dehors, sans te faire voir jusqu'au matin? Comme nous avons eu peur cette fois aussi! Comme nous t'avons cherché! Comme nous t'avons pleuré!

George sourit. Il se rappelait s'être caché, non par jeu, mais par une curiosité cruelle, pour faire croire qu'il était perdu, pour se faire pleurer par les siens. Dans la soirée, dans une soirée humide et calme, il avait entendu les voix qui l'appelaient, il avait épié les moindres bruits qui venaient de la maison bouleversée, il avait retenu sa respiration avec une joie mêlée de terreur en voyant passer près de sa cachette les personnes qui le cherchaient. Et, lorsqu'on eut fouillé tout le jardin sans résultat, il resta encore tapi dans sa cachette. Et alors, au spectacle de la maison dont les fenêtres s'illuminaient et s'obscurcissaient tour à tour comme par le passage de gens en émoi, il avait ressenti une émotion extraordinaire, aiguë jusqu'aux larmes; il s'était apitoyé sur l'angoisse des siens et sur lui-même, comme s'il eût été réellement perdu; mais, malgré tout, il s'était obstiné à ne pas se faire voir. Et puis, l'aube était venue, et la lente diffusion de la lumière dans l'immensité silencieuse avait balayé de son cerveau comme un brouillard de folie, lui avait rendu la conscience du réel, avait éveillé en lui le remords. Il avait pensé à son père, au châtiment, avec

terreur, avec désespoir; et le bassin l'avait fasciné, et il s'était senti attiré par cette eau pâle et douce qui reflétait le ciel, par cette eau où, quelques mois auparavant, il avait failli périr...

« C'était en l'absence de Démétrius, » se rappela-t-il encore.

— George, sens-tu ce parfum? disait Christine. Je vais cueillir un bouquet.

L'air, imprégné d'une humidité chaude et chargé d'effluves, disposait à la nonchalance. Les grappes de lilas, les fleurs d'oranger, les roses, le thym, la marjolaine, le basilic, le myrte, toutes les essences se mariaient en une essence unique, délicate et forte.

Tout à coup, Christine demanda :

— Pourquoi es-tu si pensif?

Le parfum venait de susciter en George un grand tumulte, une insurrection furieuse de toute sa passion, un désir d'Hippolyte qui avait mis en déroute tout autre sentiment, mille souvenirs de délices sensuelles qui lui couraient dans les veines.

Christine reprit, souriante, hésitante :

— Tu penses... à *elle?*

— Ah! c'est vrai, tu sais! dit George, qui rougit soudain sous le regard indulgent de sa sœur. Et il se rappela qu'il lui avait parlé d'Hippolyte l'automne précédent, en septembre, lors du séjour qu'il avait fait chez elle aux Tourelles de Sarsa, sur le bord de la mer.

Toujours souriante, toujours hésitante, Christine demanda encore :

— Est-ce que... tu l'aimes toujours?

— Toujours.

Sans en dire davantage, ils se dirigèrent vers les orangers et les citronniers, troublés tous les deux, mais de manière différente : George sentait ses regrets augmentés par la confidence faite à sa sœur; Christine sentait revivre confusément ses aspirations étouffées, à la pensée de cette femme inconnue qu'adorait son frère. Ils se regardèrent, se sourirent; et cela atténua leur peine.

Elle fit quelques pas rapides vers les orangers, en s'exclamant :

— Mon Dieu! que de fleurs!

Et elle se mit à cueillir des fleurs, les bras levés, en agitant les rameaux pour casser de petites branches. Les corolles lui tombaient sur la tête, sur les épaules, sur le sein. Alentour, le sol était tout jonché de pétales, comme d'une neige embaumée. Et elle était charmante en cette attitude, avec son visage ovale, avec son cou long et blanc. L'effort lui animait le visage. Tout à coup elle laissa retomber les bras, pâlit, pâlit, chancela comme prise de vertige.

— Qu'as-tu, Christine? tu te trouves mal? cria George en la soutenant, effrayé.

Mais la violence de la nausée lui étranglait la gorge; elle ne pouvait pas répondre. D'un signe, elle donna à entendre qu'elle voulait s'éloigner des arbres; et, soutenue par son frère, elle fit quelques pas incertains, tandis que Luc la regardait avec des yeux terrifiés. Puis elle s'arrêta, poussa un soupir et dit, d'une voix faible encore, en reprenant peu à peu ses couleurs :

— Ne t'effraie pas, George... Ce n'est rien. Je suis enceinte... L'odeur trop forte m'a fait mal... C'est passé maintenant: je suis remise.

— Veux-tu rentrer à la maison?

— Non, restons au jardin. Asseyons-nous.

Ils s'assirent sous la treille, sur un vieux banc de pierre. George, à l'aspect de l'enfant grave et absorbé, l'appela pour le secouer de sa torpeur.

— Luchino!

L'enfant inclina sa tête pesante sur les genoux de sa mère. Il avait la fragilité d'une tige de fleur; il semblait avoir peine à porter sa tête sur son cou. Sa peau était si fine que toutes les veines y transparaissaient, déliées comme des fils de soie bleue. Ses cheveux étaient si blonds qu'ils étaient presque blancs. Ses yeux, doux et humides comme ceux d'un agneau, montraient leur pâle azur entre de longs cils clairs.

Sa mère le caressa, en serrant les lèvres pour retenir un sanglot. Mais deux larmes débordèrent et coulèrent sur ses joues.

— Oh, Christine!

L'accent affectueux du frère accrut l'émotion de la sœur. D'autres larmes débordèrent, coulèrent sur ses joues.

— Tu vois, George! Je n'ai jamais rien demandé; j'ai toujours accepté tout, je me suis toujours résignée à tout; jamais je ne me suis plainte, jamais je ne me suis révoltée... Tu le sais bien, George. Mais cela encore, cela encore! Oh! ne pas même trouver dans mon fils un peu de consolation!...

Les pleurs tremblaient dans sa voix désolée.

— Oh, George! tu vois, tu vois comment il est! Il ne parle pas, il ne rit pas, il ne joue pas; jamais il ne s'égaie, il ne fait jamais ce que font les autres enfans... Qu'a-t-il? Je n'en sais rien. Et il me semble qu'il m'aime tant, qu'il m'adore! Il ne se détache jamais de moi, jamais, jamais. J'en viens à croire qu'il ne vit que de mon haleine. Oh, George! si je te racontais certaines journées, des journées longues, longues, qui n'en finissent pas... Je travaille près de la fenêtre; je lève les yeux, et je rencontre ses yeux qui me regardent, qui me regardent... C'est une torture lente, un supplice

que je ne saurais te dire. C'est comme si je sentais mon sang s'écouler peu à peu de mon cœur...

Elle s'interrompit, suffoquée par l'angoisse. Elle essuya ses larmes.

— Si du moins, ajouta-t-elle, si du moins celui que je porte naissait, je ne dis pas avec la beauté, mais avec la santé! Si, pour cette fois, Dieu me venait en aide!

Et elle se tut, attentive, comme pour tirer un présage du tressaillement de la vie nouvelle qu'elle portait dans son sein. George lui prit la main. Et, pendant quelques minutes, sur le banc, le frère et la sœur restèrent immobiles et muets, accablés par l'existence.

Devant eux s'étendait le jardin solitaire et abandonné. Les cyprès, hauts, droits, rigides, se dressaient religieusement vers le ciel, comme des cierges votifs. Les souffles rares qui passaient sur les rosiers voisins avaient à peine la force d'effeuiller quelque rose fanée. Tour à tour, on entendait et on cessait d'entendre le piano, là-bas, dans la maison.

IV

« Quand? quand? L'acte qu'ils veulent m'imposer devient donc inévitable? Je serai donc obligé d'affronter cette brute? » George voyait s'approcher l'heure avec une crainte folle. Une insurmontable répugnance montait des racines de son être à la seule pensée qu'il devrait se trouver seul, dans une chambre close, en tête à tête avec cet homme.

A mesure que les jours passaient, il sentait croître son anxiété et son humiliation en sa coupable inertie; il sentait que sa mère, que sa sœur, que toutes les victimes attendaient de lui, du premier-né, l'acte énergique, la protestation, la protection. — En effet, pourquoi avait-il été appelé? Pourquoi était-il venu? — Désormais, il ne lui semblait plus possible de partir avant d'avoir rempli ce devoir. Sans doute, à la dernière minute, il pourrait s'esquiver sans prendre congé, s'enfuir, puis écrire une lettre où il aurait justifié sa conduite par n'importe quel prétexte plausible... Au plus fort de son épouvante, il osa songer à cette ignominieuse ressource; il s'attarda à en examiner les moyens, à en combiner les moindres détails, à en imaginer les résultats. Mais, dans les scènes imaginées, le visage douloureux et ravagé de sa mère suscitait en lui un intolérable remords. Les réflexions qu'il faisait sur son égoïsme et sur sa faiblesse le révoltaient contre lui-même; et il s'acharnait avec une furie puérile à trouver au fond de lui-même quelque parcelle d'énergie, qu'il pût exciter et

soulever efficacement contre la majeure partie de son être et qui lui permît d'en avoir raison comme d'une lâche canaille. Mais ce soulèvement factice ne durait pas et ne lui servait à rien pour le pousser vers la résolution virile. Alors il entreprenait d'examiner la situation avec calme et se faisait illusion par la rigueur même de son raisonnement. Il pensait : « A quoi puis-je être utile ? A quels maux mon intervention peut-elle remédier ? Cet effort douloureux que ma mère et les autres exigent de moi, produirait-il quelque avantage réel ? Et quel avantage ? » Comme il n'avait pas trouvé en lui-même l'énergie nécessaire à l'exécution de l'acte, comme il n'avait pas réussi à provoquer en lui-même une révolte profitable, il recourait à la méthode opposée, il tâchait de se démontrer l'inutilité de l'effort. « A quoi cet entretien aboutira-t-il ? A rien, certainement. Selon l'humeur de mon père et selon la marche de la conversation, il serait ou violent ou persuasif. Dans le premier cas, les hurlemens et les injures me prendraient au dépourvu. Dans le second cas, mon père trouverait une foule d'argumens pour me prouver soit son innocence, soit la nécessité de ses fautes, et je serais également pris au dépourvu. Les faits sont irréparables. Le vice, lorsqu'il est enraciné dans l'intime substance de l'homme, devient indestructible. Or, mon père est à l'âge où les vices ne se déracinent plus, où les habitudes ne s'abolissent plus. Il a depuis des années cette femme et ces enfans. Ai-je la moindre chance que mes admonestations l'induisent à y renoncer ? Ai-je la moindre chance de le convaincre qu'il faut rompre toutes ces attaches ? Hier j'ai vu cette femme. Il suffit de la voir pour deviner qu'elle ne lâchera jamais l'homme dont elle tient la chair sous sa griffe. Elle le dominera jusqu'à la mort. La chose est maintenant sans remède. Et puis, il y a ces enfans, les droits de ces enfans. D'ailleurs, après tout ce qui a eu lieu, une réconciliation serait-elle possible entre mon père et ma mère ? Jamais. Toutes mes tentatives seraient donc infructueuses. Et alors ? Reste la question du dommage matériel, du gaspillage, de la dilapidation. Mais dépend-il de moi d'y mettre ordre, puisque je vis loin du foyer ? Il faudrait pour cela une vigilance de tous les instans, et Diego seul pourrait l'exercer. Je parlerai à Diego, je me concerterai avec lui... En fin de compte, pour l'heure, l'unique affaire urgente, c'est la dot de Camille. Le fait est qu'Albert se remue beaucoup à ce sujet, et il est même le plus ennuyeux de tous mes solliciteurs. Peut-être ne me sera-t-il pas trop difficile de trouver un arrangement. »

Il se proposait de favoriser sa sœur en contribuant à lui constituer une dot ; car, héritier de toute la fortune de son oncle Démétrius, il était riche et déjà en possession de ses biens. Le projet d'accomplir cet acte généreux le releva dans sa propre conscience.

Il se crut dégagé de tout autre devoir, de toute autre démarche déplaisante, par le sacrifice qu'il consentait à faire de son argent.

Lorsqu'il se dirigea vers l'appartement de sa mère, il se sentait moins inquiet, plus léger, plus à l'aise. En outre, il avait appris que, depuis le matin, son père était retourné à la maison de campagne où il avait l'habitude de se retirer pour être plus libre dans ses agissemens. Et cela le soulageait beaucoup de penser que, le soir, à table, certaine place resterait vide.

— Ah, George, tu arrives au bon moment! lui cria sa mère dès qu'elle le vit entrer.

Cette voix courroucée lui donna un coup si imprévu et si rude qu'il resta sur place; et il regarda sa mère avec stupeur, tant elle lui parut transfigurée par le transport de la colère. Il regarda aussi Diego, sans comprendre; il regarda Camille qui se tenait debout, muette et hostile.

— Qu'y a-t-il? balbutia George en portant de nouveau les yeux sur son frère, attiré par l'expression mauvaise qu'il voyait pour la première fois aussi manifeste sur le visage du jeune homme.

— La caisse où on serre l'argenterie n'est plus à sa place, — dit Diego sans lever les yeux, en fronçant les sourcils et en mangeant les mots, — et on prétend que c'est moi qui l'ai fait disparaître...

Un flot de paroles amères jaillit de la bouche méconnaissable de la malheureuse femme.

— Oui, toi, toi, d'accord avec ton père... Tu as été de connivence avec ton père... Oh! quelle infamie! Encore cette douleur! Encore cette douleur! Avoir contre moi jusqu'à l'enfant qui a bu mon lait! Mais tu es le seul qui lui ressemble, le seul... Pour les autres, Dieu m'a fait la grâce... O mon Dieu! que votre nom soit béni, béni à jamais pour la grâce que vous m'avez faite! Tu es le seul qui lui ressemble, le seul...

Elle se tourna vers George qui était resté paralysé, sans mouvement, sans voix. Elle avait dans le menton un tremblement convulsif; et elle était si hors d'elle-même qu'on aurait cru qu'elle allait d'un instant à l'autre s'affaisser sur le parquet.

— Tu vois maintenant la vie que nous menons? Dis, tu la vois? C'est tous les jours une infamie nouvelle. Tous les jours il faut lutter, il faut défendre du saccage cette malheureuse maison, tous les jours, sans répit! Es-tu convaincu que, si ton père le pouvait, il nous mettrait sur la paille, il nous ôterait le pain de la bouche? Et cela sera; nous finirons par y venir. Tu verras, tu verras...

Elle continuait, haletante, avec un sanglot étouffé dans sa

gorge à chaque pause, poussant par momens de rauques éclats de voix qui exprimaient une haine presque sauvage, une haine inconcevable chez une créature d'apparence aussi délicate. — Et encore une fois toutes les accusations jaillirent de sa bouche. Cet homme n'avait plus aucune retenue, aucune pudeur. Pour faire de l'argent, il ne reculait plus devant rien ni devant personne. Il avait perdu la raison; il semblait en proie à une folie furieuse. Il avait ruiné ses terres, coupé ses bois, vendu son bétail sans réfléchir, à l'aveugle, au premier venu, au premier offrant. Maintenant, il commençait à dépouiller la maison où ses enfans étaient nés. Depuis longtemps il avait jeté son dévolu sur cette argenterie, une argenterie de famille, ancienne, héréditaire, conservée toujours comme une relique de la grandeur de la maison Aurispa, conservée complète jusqu'à ce jour. Rien n'avait servi de la cacher. Diego s'était concerté avec son père; et les deux complices, éludant la vigilance la plus attentive, l'avaient soustraite pour la jeter Dieu sait en quelles mains!

— Tu n'as pas honte! poursuivait-elle, tournée vers Diego qui avait grand'peine à contenir l'explosion de sa violence. Tu n'as pas honte de prendre contre moi le parti de ton père? Contre moi, qui ne t'ai jamais refusé ce que tu m'as demandé, qui ai toujours fait ce que tu as voulu! Et pourtant tu sais, tu sais bien où va cet argent. Et tu n'as pas honte?... Tu ne dis rien? Tu ne réponds rien? Ton frère est là, regarde. Dis-moi où la caisse s'en est allée. Je veux le savoir, entends-tu?

— J'ai déjà dit que je n'en sais rien, que je n'ai pas vu la caisse, que je ne l'ai pas prise, s'écria Diego sans plus se contenir, avec une explosion de brutalité, en secouant la tête; et la flamme sombre qui éclairait son visage le faisait ressembler à l'absent. As-tu compris?

La mère, pâle comme une morte, regarda George, à qui ce regard parut communiquer la pâleur maternelle.

Saisi d'un tremblement impossible à cacher, l'aîné dit au cadet :

— Diego, sors d'ici!

— Je sortirai quand il me plaira, répliqua Diego en haussant insolemment les épaules, sans toutefois regarder son frère dans les yeux.

Alors une exaspération subite s'empara de George, une de ces exaspérations extrêmes qui, chez les hommes faibles et irrésolus, ont une si excessive véhémence qu'elles ne peuvent se traduire par aucun acte extérieur, mais font passer devant la volonté accablée des éclairs d'images criminelles. La haine entre frères, cette haine odieuse qui, depuis les origines, couve sourdement

au fond de la nature humaine pour éclater au premier désaccord, plus féroce que toute autre haine; cette inexplicable hostilité qui existe latente dans les mâles du même sang, alors même que l'accoutumance et la paix de la maison natale ont créé entre eux des liens d'affection; et aussi cette horreur qui accompagne l'exécution ou la pensée du crime et qui n'est peut-être que le sentiment vague de la loi inscrite par l'hérédité séculaire dans la conscience chrétienne : tout cela s'insurgea confusément en une sorte d'ouragan vertigineux qui, pour une seconde, abolit dans son âme tout autre sentiment et lui mit aux mains une impulsion agressive. L'aspect même de Diego, ce corps trapu et sanguin, cette tête fauve sur ce cou de taureau, l'évidente supériorité physique de cette robuste musculature, l'offense faite à son autorité d'aîné, contribuaient encore à augmenter sa fureur. Il aurait voulu avoir un moyen prompt pour dominer, pour subjuguer, pour abattre cette brute, sans résistance et sans combat. Instinctivement, il lui regarda les poings, ces poings larges, puissans, couverts d'un duvet roux, qui, pendant le dîner, mis au service d'une bouche vorace, lui avaient déjà causé un mouvement si vif de répulsion.

— Sors, sors immédiatement! répéta-t-il d'une voix plus vibrante, plus impérieuse; ou demande immédiatement pardon à ma mère!

Et il s'avança contre Diego, la main tendue comme pour lui empoigner un bras.

— Je ne te permets pas de me donner des ordres, cria Diego en regardant enfin son frère aîné au visage; — et, sur son front bas, ses petits yeux gris exprimaient une rancune couvée depuis longtemps.

— Diego, prends garde!

— Tu ne me fais pas peur.

— Prends garde!

— Mais qui es-tu donc? Que viens-tu faire ici? hurla Diego hors de lui. Tu n'as pas le droit de souffler mot dans nos affaires. Tu es un étranger. Je ne veux pas te connaître. Quel a été ton rôle jusqu'à présent? Tu n'as jamais rien fait pour personne; tu ne t'es préoccupé que de tes aises et de ton intérêt toujours. Les caresses, les préférences, les adorations, tout a été pour toi. Que prétends-tu donc aujourd'hui? Reste à Rome et manges-y ton héritage à ta guise; mais ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas...

Il exhalait enfin toute sa rancune, toute sa jalousie, toute sa haine envieuse contre le frère fortuné qui, là-bas, dans la grande ville, vivait une vie de plaisirs inconnus, étranger à sa famille

comme un être d'une autre race, favorisé de mille privilèges.

— Tais-toi! tais-toi!

Et la mère, hors d'elle-même, se jetant entre eux, frappa Diego au visage.

— Va-t'en! Pas un mot de plus! Hors d'ici! Va-t'en chez ton père! Je ne veux plus t'entendre, je ne veux plus te voir...

Diego hésitait, secoué par le frémissement de la fureur et n'attendant peut-être pour s'élancer qu'un geste de son frère.

— Va-t'en! répéta la mère à bout d'énergie.

Et elle tomba défaillante dans les bras de Camille ouverts pour la soutenir.

Alors Diego sortit, livide de rage, murmurant entre ses dents un mot que George ne comprit pas. Et on entendit son pas lourd qui s'éloignait dans la morne enfilade des chambres où déjà la lumière du jour commençait à mourir.

V

C'était une soirée pluvieuse. George, étendu sur son lit, se sentait corporellement si brisé et si triste qu'il ne pensait pour ainsi dire plus. Sa pensée flottait, vague et incohérente; mais sa tristesse se modifiait et s'exaspérait sous l'influence des moindres sensations : rares paroles prononcées dans la rue par des passans, tic-tac de l'horloge sur la muraille, tintemens d'une cloche lointaine, piétinement d'un cheval, coup de sifflet, claquement d'une porte battante. Il se sentait seul, isolé du reste du monde, séparé de sa propre existence antérieure par l'abîme d'un temps incalculable. Son imagination lui représenta en une vision indécise le geste par lequel sa maîtresse avait abaissé la voilette noire sur le dernier baiser; elle lui représenta l'enfant à la béquille qui recueillait les larmes des cierges. Il pensa : « Je n'ai plus qu'à mourir. » Sans cause définie, son angoisse s'accrut tout à coup et devint insoutenable. Les palpitations de son cœur lui étranglaient la gorge, comme dans les cauchemars nocturnes. Il se jeta à bas de son lit et fit quelques pas dans sa chambre, éperdu, bouleversé, incapable de contenir son angoisse. Et ses pas résonnaient dans son cerveau.

« Qui est là? quelqu'un m'appelle? » Il avait dans l'oreille un son de voix. Il tendit l'oreille pour mieux percevoir. Il n'entendit plus rien. Il ouvrit la porte, s'avança dans le corridor, écouta. Tout était silencieux. La chambre de la tante était ouverte, éclairée. Un étrange effroi l'assaillit, une sorte de terreur panique, en pensant qu'il aurait pu voir tout à coup paraître sur le seuil cette vieille au masque de cadavre. Un doute lui traversa l'esprit :

elle était morte peut-être, elle était assise là-bas dans son fauteuil, immobile, le menton sur la poitrine, morte. Cette vision avait le relief de la réalité et le glaçait d'une épouvante véritable. Il ne bougea plus, n'osa plus faire un mouvement, debout, avec un cercle de fer autour de la tête, un cercle qui, pareil à une matière élastique et froide, s'élargissait et se resserrait selon les pulsations de ses artères. Ses nerfs le tyrannisaient, lui imposaient le désordre et l'excès de leurs sensations. La vieille se mit à tousser, et il eut un sursaut. Alors il se retira doucement, doucement, sur la pointe des pieds, pour ne pas être entendu.

« Que m'arrive-t-il donc ce soir? Je ne puis plus rester seul ici. Il faut que je descende... » Pourtant il prévoyait que, après la scène atroce, il lui serait également impossible de supporter l'aspect douloureux de sa mère. « Je sortirai, j'irai chez Christine. » Ce qui l'engageait à cette visite, c'était le souvenir de l'heure touchante et triste passée dans le jardin avec sa bonne sœur.

C'était une soirée pluvieuse. Dans les rues déjà presque désertes, les rares becs de gaz jetaient des lueurs ternes. D'une boulangerie close venaient des voix de mitrons à l'ouvrage et une odeur de pain; un débit envoyait les sons d'une guitare accordée à la quinte et un refrain de chanson populaire. Une bande de chiens errans passa à la course et se perdit dans les ruelles sombres. L'heure sonna au clocher.

Peu à peu, la marche à l'air libre apaisa son exaltation. Il semblait comme se vider de cette vie fantastique qui lui encombrait la conscience. Son attention se portait sur ce qu'il voyait et entendait. Il s'arrêta pour écouter les sons de la guitare, pour aspirer l'odeur du pain. Quelqu'un passa dans l'ombre sur l'autre trottoir, et il crut reconnaître Diego. Cette rencontre l'émut; mais il sentit que toute sa rancune était tombée, que rien de violent ne subsistait au fond de sa tristesse. Certains mots de son frère lui revinrent à la mémoire. Il pensa : « Qui sait s'il n'a pas dit vrai? Jamais je n'ai rien fait pour personne : j'ai toujours vécu pour moi seul. Ici, je suis un étranger. Tout le monde, ici, me juge peut-être de la même manière. Ma mère disait : — Tu vois maintenant la vie que nous menons? Dis, tu la vois? Mais j'aurais beau voir couler toutes ses larmes, je ne trouverais pas la force de la sauver... »

Il arrivait à la porte du palais Celaia. Il entra, franchit le vestibule; en traversant la cour, il leva les yeux. On n'apercevait de lumière à aucune des hautes fenêtres; il y avait dans l'air comme une odeur de paille pourrie; un robinet de fontaine dégouttait dans un angle obscur; sous le portique, devant une image de la Vierge recouverte d'une grille, une petite lanterne brû-

lait, et, à travers la grille, on distinguait aux pieds de la Vierge un bouquet de roses artificielles; les marches du large escalier étaient creusées au milieu par l'usure, comme celles d'un autel antique, et, dans chaque creux, la pierre prenait des reflets jaunâtres. Tout exprimait la mélancolie de la vieille maison héréditaire où don Bartolomeo Celaia, resté dans la solitude et parvenu au seuil de la vieillesse, avait conduit cette compagne et engendré son héritier.

En montant, George voyait avec les yeux de l'âme cette jeune femme pensive et cet enfant exsangue; il les voyait très lointains, dans un éloignement chimérique, au fond d'une chambre écartée où personne ne pouvait pénétrer. Il eut un moment l'idée de revenir sur ses pas; et il s'arrêta, perplexe, au milieu de l'escalier blanc, haut et désert : il était dans un état d'inquiétude indéfinissable: il venait de perdre encore une fois le sens de la réalité présente; il se sentait encore une fois sous le coup d'une épouvante vague, comme tout à l'heure dans le corridor lorsqu'il avait aperçu la porte ouverte et la chambre vide. Mais, soudain, il entendit un bruit et une voix, comme si quelqu'un chassait quelque chose; et un chien gris, efflanqué, misérable, un mâtin de carrefour, que la faim sans doute avait poussé à s'introduire furtivement, dévala du haut de l'escalier et le rasa au passage. Un domestique en train de poursuivre le fuyard à grand bruit apparut sur le palier.

— Qu'y a-t-il donc? demanda George, visiblement troublé par la surprise.

— Rien, rien, monsieur. Je chassais un chien, un vilain chien rôdeur qui tous les soirs se glisse dans la maison sans qu'on sache comment, à la manière d'un fantôme.

Ce petit fait insignifiant, joint aux paroles du domestique, fit croître en lui cette inexplicable inquiétude qui ressemblait à l'angoisse confuse d'un pressentiment superstitieux. Et ce fut peut-être cette angoisse qui lui suggéra la question :

— Luchino va bien?

— Oui, grâce à Dieu! monsieur.

— Il dort?

— Non, monsieur, il n'est pas encore couché.

Précédé par le domestique, il traversa de vastes chambres qui paraissaient presque vides et où les meubles, de forme démodée, occupaient des places symétriques. Rien n'indiquait la présence d'habitans, comme si ces chambres fussent restées closes jusqu'alors. Et il se dit que Christine ne devait pas aimer cette demeure, puisqu'elle n'y avait pas répandu la grâce de son âme. Presque tout y était demeuré tel quel, dans l'ordre où l'épouse l'avait trouvé en y entrant le jour de son mariage, dans l'ordre où

l'avait laissé la dernière disparue des femmes de la maison Celaia.

La visite inattendue de George réjouit sa sœur, qui était seule et qui se disposait à mettre l'enfant au lit.

— Oh! George, comme tu as bien fait de venir! s'exclama-t-elle avec une effusion de joie sincère, en le serrant dans ses bras, en l'embrassant sur le front; et sa tendresse eut pour effet immédiat de dilater le cœur serré de son frère. Regarde, Luchino, regarde ton oncle George. Tu ne lui dis rien? Allons, donne-lui un baiser.

Un faible sourire parut sur la bouche pâle de l'enfant; et, comme il avait baissé la tête, ses longs cils blonds s'éclairèrent par en haut et mirent sur ses joues blêmes leur ombre frissonnante. George le prit dans ses bras, sans pouvoir se défendre d'une émotion douloureuse et profonde en sentant sous ses mains la maigreur de cette poitrine d'enfant où battait un cœur si débile. Cela lui fit presque peur, comme si cette pression légère eût été suffisante pour étouffer une vie aussi chétive : il eut une peur et une pitié presque pareilles à ce qu'il avait ressenti jadis en tenant prisonnier dans sa main un oiselet effaré.

— Léger comme une plume! dit-il; — et l'émotion qui tremblait dans sa voix n'échappa point à Christine.

Il le fit asseoir sur ses genoux, lui caressa la tête, lui demanda :

— Tu m'aimes bien?

Son cœur s'emplissait d'une tendresse insolite. Il avait un besoin désolé de voir sourire le pauvre enfant souffreteux, de voir ses joues se teindre une fois au moins d'une rougeur fugitive, de voir une légère efflorescence de sang sur cette peau diaphane.

— Qu'est-ce que tu as ici? demanda-t-il en lui voyant un doigt enveloppé de linge.

— Il s'est coupé l'autre jour, dit Christine, dont les yeux attentifs suivaient les moindres gestes de son frère. Une petite coupure, mais qui ne veut pas se cicatriser encore.

— Laisse-moi voir, Luchino, reprit George, que poussait une curiosité pénible, mais qui souriait pour appeler un sourire. En soufflant dessus, je te guérirai.

L'enfant, surpris, laissa débander son doigt malade. George, sous le regard inquiet de sa sœur, mettait à cet acte des précautions infinies. L'extrémité du linge s'était collée à la petite plaie, et il n'eut pas le cœur de le détacher; mais, sur le bord mis à découvert, il vit poindre une goutte blanchâtre qui ressemblait à du petit-lait. Il avait les lèvres tremblantes. En levant les yeux, il remarqua que sa sœur, suspendue à ses gestes, avait le visage

altéré par une contraction anxieuse; il sentit qu'en cet instant l'âme de la pauvre femme se concentrait toute dans la paume de cette petite main.

— Ce n'est rien, dit-il.

Et il s'efforça de sourire en soufflant sur la plaie, pour faire illusion à l'enfant qui attendait le miracle. Puis il rebanda le doigt avec précaution. Il pensait de nouveau à l'étrange angoisse qui l'avait envahi dans l'escalier désert, au chien qu'on chassait, aux paroles du domestique, aux questions que lui avait suggérées une frayeur superstitieuse, à tout ce trouble sans cause.

Christine, remarquant qu'il était absorbé, lui demanda :

— A quoi penses-tu?

— A rien.

Puis, tout à coup, sans réfléchir, sans autre intention que de dire une chose qui réveillerait l'attention de l'enfant déjà somnolent :

— Tu sais? dit-il, j'ai rencontré un chien dans l'escalier...

L'enfant ouvrit de grands yeux.

— Un chien qui vient tous les soirs...

— Ah, oui! dit Christine. Jean m'en avait parlé.

Mais elle s'interrompit à l'aspect des yeux dilatés et épouvantés de l'enfant, qui était sur le point d'éclater en sanglots.

— Non, Luchino, non, non, ce n'est pas vrai, reprit-elle en l'enlevant des genoux de George et en le serrant dans ses bras. Non, ce n'est pas vrai. Ton oncle dit cela pour rire.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai! répéta George en se levant, bouleversé par ces pleurs tels qu'aucun autre enfant n'en pleurait, car ils semblaient ravager la pauvre créature.

— Allons, allons, disait la mère d'une voix câline, Luchino va se coucher, maintenant.

Elle passa dans la chambre contiguë, toujours caressant et berçant son fils en larmes.

— Viens avec nous, George.

Pendant qu'elle déshabillait l'enfant, George la regardait. Elle le déshabillait lentement, avec des précautions infinies, comme si elle eût craint de le briser; et chacun de ses gestes mettait tristement à nu la misère de ces membres grêles où déjà commençaient à paraître les déformations d'un rachitisme incurable. Le cou était long et flexible comme une tige fanée; le sternum, les côtes, les omoplates, presque visibles à travers la peau, faisaient une saillie qu'accentuait encore l'ombre répandue dans les parties creuses; les genoux grossis semblaient noués; le ventre un peu gonflé, au nombril saillant, faisait ressortir la maigreur anguleuse des hanches. Lorsque l'enfant souleva ses bras pour que sa mère

le changeât de chemise, George éprouva une pitié douloureuse jusqu'à l'angoisse en apercevant les petites aisselles fragiles qui, dans cet acte si simple, semblaient exprimer la peine d'un effort pour vaincre la langueur mortelle où cette faible vie était sur le point de s'éteindre.

— Embrasse-le, dit Christine à George.

Et elle lui tendit le bébé avant de le mettre sous les couvertures. Ensuite elle prit les mains de l'enfant; elle porta celle dont un doigt était bandé du front à la poitrine, de l'épaule gauche à l'épaule droite, pour faire le signe de la croix; elle les lui joignit en disant : *Amen.*

Il y avait en tout cela une gravité funèbre. L'enfant, dans sa longue chemise blanche, avait déjà l'aspect d'un petit cadavre.

— Dors, maintenant, dors, mon amour. Nous resterons auprès de toi.

Le frère et la sœur, une fois encore unis dans la même tristesse, s'assirent de chaque côté du chevet. Ils ne parlèrent pas. On sentait l'odeur des médicamens entassés sur une table près du lit. Une mouche se détacha de la muraille, vola vers la flamme de la lampe, avec un fort bourdonnement se posa sur la couverture. Dans le silence, un meuble craqua.

— Il s'endort, dit George à voix basse.

Tous deux s'absorbaient dans la contemplation de ce sommeil, qui leur suggérait à tous deux l'image de la mort. Une sorte de stupeur oppressée les dominait, sans qu'ils pussent distraire leur pensée de cette image.

Un temps indéfini s'écoula.

Soudain, l'enfant poussa un cri d'épouvante, ouvrit les yeux tout grands, se souleva sur l'oreiller comme dans l'effroi d'une vision terrible.

— Maman! maman!

— Qu'as-tu? Qu'as-tu, mon amour?

— Maman!

— Qu'as-tu, mon amour? Me voici.

— Chasse-le! chasse-le!

VI

Au souper, où Diego s'était abstenu de paraître, Camille n'avait-elle pas répété l'accusation sous une forme voilée, lorsqu'elle avait dit : « Quand les yeux ne voient pas, le cœur ne souffre pas »? Et, dans les paroles de sa mère — oh! comme sa mère avait vite oublié les larmes qui avaient fini l'entretien à la fenêtre!

— jusque dans les paroles de sa mère, l'accusation n'avait-elle pas réapparu à plusieurs reprises?

George pensait, non sans amertume : « Tout le monde ici me juge de la même manière. En somme, personne ne me pardonne ni ma renonciation volontaire à mon droit d'aînesse, ni l'héritage de mon oncle Démétrius. J'aurais dû rester à la maison pour surveiller la conduite de mon père et de mon frère, pour défendre le bonheur domestique! Selon eux, rien ne serait arrivé si j'étais resté ici. Par conséquent, le coupable c'est moi. Et maintenant, j'expie. » A mesure qu'il avançait vers la villa où s'était retiré l'ennemi contre lequel il avait été poussé par des moyens extrêmes, pour ainsi dire à coups de trique, sans miséricorde, il sentait peser sur lui une sorte d'exigence vexatoire, il éprouvait ce genre d'indignation que provoque une contrainte inique. Il se faisait à lui-même l'effet d'être victime de gens cruels et implacables qui ne voudraient lui faire grâce d'aucune torture. Et le souvenir de certaines phrases prononcées par sa mère le jour de l'enterrement, dans l'embrasure de la fenêtre, au milieu des larmes, augmentait son amertume, aigrissait son ironie : « Non, George, non! ce n'est pas à toi de t'affliger, ce n'est pas à toi de souffrir!... J'aurais dû me taire, j'aurais dû ne te dire rien... Ne pleure plus. Je ne peux pas te voir pleurer. » Et pourtant, depuis ce jour-là, on ne lui avait épargné aucune torture. Cette petite scène n'avait amené aucun changement dans l'attitude de sa mère à son égard. Les jours suivans, elle n'avait pas cessé de se montrer courroucée et violente : elle l'avait condamné à entendre sans répit les accusations vieilles et nouvelles, aggravées de mille particularités odieuses; elle l'avait presque condamné à compter sur son visage, une à une, les marques des souffrances endurées; elle lui avait presque dit : — « Regarde comme mes yeux sont brûlés par les pleurs, comme mes rides sont profondes, comme mes cheveux ont blanchi aux tempes. Et que serait-ce, si je pouvais te montrer mon cœur! » A quoi donc avait servi la grande angoisse de ce jour-là? Sa mère avait donc besoin de voir couler des larmes brûlantes pour s'émouvoir de pitié? Elle ne sentait donc pas tout ce qu'avait de cruel le supplice qu'elle infligeait inutilement à son fils? « Oh! comme ils sont rares sur terre, ceux qui savent souffrir en silence et accepter le sacrifice en souriant! » Bouleversé et exaspéré encore par les excès récens dont il avait dû être témoin, envahi déjà par l'horreur de l'acte décisif qu'il était sur le point d'accomplir, il en venait ainsi jusqu'à méconnaître sa mère, jusqu'à se plaindre qu'elle ne sût pas souffrir avec assez de perfection.

A mesure qu'il avançait sur le chemin (il n'avait pas voulu

prendre la voiture, et s'était mis en route à pied pour être plus libre d'allonger à sa guise la durée du trajet et peut-être aussi pour avoir, au dernier moment, la possibilité de revenir sur ses pas ou de s'égarer dans la campagne), à mesure qu'il avançait, il sentait croître cette horreur indomptable, tant qu'enfin elle étouffa toute autre émotion et masqua toute autre pensée. L'unique image de son père lui envahit la conscience, y prit le relief d'une figure réelle. Et il se mit à supposer la scène qui aurait lieu tout à l'heure, étudia la contenance qu'il prendrait, prépara ses premières phrases, s'égara en d'invraisemblables hypothèses, explora les souvenirs les plus lointains de son enfance et de son adolescence, tâcha de se représenter les attitudes successives de son âme vis-à-vis de son père pendant les périodes successives de sa vie passée. Il pensa : « Peut-être ne l'ai-je jamais aimé. » Et, en effet, dans aucun de ses souvenirs les plus nets, il ne retrouva ni mouvement spontané de confiance, ni chaude effusion de tendresse, ni émotion intime et suave. Ce qu'il retrouva jusque dans les souvenirs de sa première enfance, ce fut une continuelle crainte qui opprimait tout le reste : la crainte du châtiment corporel, de la parole âpre suivie de coups : « Je ne l'ai jamais aimé. » Démétrius avait été son père véritable, était son unique parent.

Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage plein d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

Comme toujours, l'image du mort lui donna un soulagement soudain et lui rendit étrangères les choses qui l'avaient préoccupé jusqu'alors. Les inquiétudes s'apaisèrent, l'amertume se déposa, la répugnance fit place à une sensation nouvelle de sécurité tranquille. — Qu'avait-il à craindre? Pourquoi, en imagination, avait-il si puérilement grossi la souffrance qui l'attendait et qui désormais était inévitable? — Et il eut encore une fois la conscience intime qu'il se détachait radicalement de sa vie présente, de l'état présent de son être, des contingences qui l'avaient le plus troublé. Encore une fois, sous l'influence que son oncle exerçait sur lui du fond de la tombe, il se sentit envelopper d'une sorte d'atmosphère isolante et perdit la notion précise de ce qui était advenu et de ce qui allait advenir encore; les événemens réels semblèrent se dépouiller pour lui de toute signification, n'avoir plus qu'une importance passagère. Et c'était comme la résignation d'un homme que la fatalité obligerait à traverser une épreuve pour atteindre la délivrance prochaine dont son âme aurait déjà la prévision et la certitude.

Cette interruption du souci intérieur, ce répit singulier qu'il avait obtenu sans effort et qui ne l'étonnait pas, firent que ses yeux s'ouvrirent enfin au spectacle du paysage solitaire et grandiose. L'attention qu'il lui donna fut calme et sereine. Il crut reconnaître dans l'aspect de la campagne un symbole de son sentiment et presque l'empreinte visible de ses pensées.

C'était l'après-midi. Un ciel pur et liquide baignait de sa couleur toutes les apparences terrestres et semblait en subtiliser la matière par une pénétration infiniment lente. Les diverses formes végétales, distinctes de près, se dégradaient dans le lointain, perdaient peu à peu leurs contours, semblaient s'évaporer par le sommet, tendaient à se fondre en une seule forme, immense et confuse, qu'animerait une seule respiration rythmique. Ainsi, peu à peu, sous le déluge d'azur, les collines s'égalisaient et le fond de la vallée prenait l'aspect d'un golfe paisible où se refléterait le ciel. Sur ce golfe uni, le massif isolé de la montagne se dressait en opposant aux espaces liquides l'inébranlable solidité de ses arêtes, que la blancheur des neiges couronnait d'une lumière presque surnaturelle.

VII

Enfin la villa apparut entre les arbres, toute voisine, avec ses deux larges terrasses latérales garnies de balustrades que supportaient de petits pilastres de pierre, et, sur les pilastres, ses vases de terre cuite en forme de bustes représentant des rois et des reines à qui les pointes aiguës des aloès mettaient sur la tête de vivantes couronnes.

La vue de ces grossières figures rougeâtres, dont quelques-unes se détachaient en plein sur l'azur lumineux, réveilla subitement chez George de nouveaux souvenirs de sa lointaine enfance : des souvenirs confus de récréations champêtres, de jeux, de courses, de contes imaginés au sujet de ces rois immobiles et sourds dont les plantes tenaces pénétraient de leurs racines le cœur d'argile. Il se rappela même qu'il avait eu longtemps une prédilection pour une reine à laquelle le feuillage pendant d'une plante grasse faisait une épaisse et longue chevelure qui, au printemps, se constellait d'innombrables fleurettes d'or. Il la chercha curieusement des yeux, ayant déjà reformées dans l'esprit les images de la vie obscure et intense dont sa fantaisie enfantine l'avait animée. Il la reconnut sur un pilastre d'angle ; et il sourit comme s'il avait reconnu une amie ; et, pendant quelques secondes, toute son âme resta tendue vers le passé irrévocable, avec une émotion qui n'était pas sans douceur. Grâce à la détermination

finale qui s'était formée en lui sans combat lors de l'apaisement imprévu au milieu de la campagne glauque et taciturne, il réussissait maintenant à retrouver dans ses sensations une saveur désapprise, il se complaisait à remonter jusque dans les méandres les plus reculés le cours de sa propre existence, si proche désormais du terme résolu. Cette curiosité pour les manifestations, même les plus fugitives, que son être avait dispersées dans le temps, cette sympathie émue pour les choses avec lesquelles il avait été en communication autrefois tendaient à se changer en un attendrissement alangui et larmoyant, presque féminin. Mais, lorsqu'il entendit des voix près de la grille, il secoua cette langueur; et, lorsqu'il aperçut une fenêtre ouverte où pendait entre les rideaux blancs la cage d'un canari, il retrouva le sentiment de la réalité présente et ressentit de nouveau sa première angoisse. Les alentours étaient calmes, et on percevait distinctement les roulades de l'oiseau prisonnier.

Il se dit avec un serrement de cœur: « Ma visite n'est pas attendue. Si cette femme était avec lui? » Près de la grille il vit deux enfans qui jouaient dans le sable; et, avant d'avoir le temps de les observer, il devina que c'étaient ses frères adultérins, les fils de la concubine. Il avança; et les deux enfans se retournèrent, se mirent à le regarder avec surprise, mais sans intimidation. Sains, robustes, florissans, avec des joues vermeilles de santé, ils portaient l'empreinte manifeste de leur origine. Cette vue le bouleversa; une terreur irrésistible l'assaillit; il songea à se cacher, à revenir en arrière, à s'enfuir, et il leva les yeux vers la fenêtre avec l'effroi d'apercevoir entre les rideaux la figure de son père ou celle de cette femme odieuse, dont il avait entendu raconter tant de fois les perfidies, les convoitises, toutes les turpitudes.

— Ah! monsieur! vous ici?

C'était la voix d'un domestique qui venait à sa rencontre. En même temps, son père lui criait de la fenêtre:

— C'est toi, George? Quelle surprise!

Il rentra en possession de lui-même, se composa un visage riant, tâcha de se donner de la désinvolture. Il avait eu la sensation soudaine qu'entre son père et lui venaient de se rétablir ces rapports artificiels, de forme presque cérémonieuse, dont ils usaient l'un et l'autre depuis plusieurs années pour déguiser leur gêne lorsqu'ils se trouvaient en contact immédiat et inévitable. Et il avait senti en outre que sa volonté venait de l'abandonner totalement et qu'il ne serait jamais capable d'exposer avec franchise le vrai motif de cette visite inattendue.

Son père lui disait de la fenêtre:

— Tu ne montes pas?

— Oui, oui, je monte.

Il aurait voulu faire croire qu'il n'avait pas remarqué les deux enfans. Il se mit à monter par l'escalier découvert qui conduisait à l'une des grandes terrasses. Son père vint au-devant de lui. Ils s'embrassèrent. Il y avait, chez le père une ostentation manifeste de manières affectueuses.

— Tu t'es donc enfin décidé à venir?

— Je voulais faire une promenade à pied, et la promenade m'a conduit jusqu'ici. Depuis si longtemps, je n'avais pas revu l'endroit! Rien n'est changé, ce me semble...

Ses regards erraient sur la terrasse couverte d'asphalte; il examinait les bustes l'un après l'autre, avec plus de curiosité qu'il n'était naturel.

— A présent, tu es presque toujours ici, n'est-ce pas? demanda-t-il, pour dire quelque chose, pour se soustraire au malaise des intervalles de silence, dont il prévoyait la fréquence et la longueur.

— Oui, à présent, j'y viens souvent et j'y reste, répliqua le père, avec dans la voix une nuance de tristesse dont le fils fut surpris. Je crois que l'air me fait du bien... depuis que s'est déclarée ma maladie de cœur.

— Tu as une maladie de cœur? s'écria George en se retournant vers lui avec un émoi sincère, frappé qu'il était par l'imprévu de cette nouvelle. Comment? depuis quand? Je n'en ai jamais rien su... Personne ne m'en a jamais soufflé mot...

Il regardait maintenant son père au visage, sous cette grande lumière crue que réverbérait le mur frappé par le soleil oblique, croyant y découvrir les symptômes de la maladie mortelle. Et c'était avec une compassion douloureuse qu'il observait ces rides profondes, ces yeux bouffis et troublés, ces poils blancs qui hérissaient les joues et le menton rasés de la veille, ces moustaches et ces cheveux auxquels la teinture donnait une couleur indécise entre le verdâtre et le violacé, ces grosses lèvres où la respiration avait un halètement d'asthme, ce cou court qui paraissait coloré par du sang extravasé.

— Depuis quand? répéta-t-il sans cacher son trouble; et il sentait diminuer sa répugnance vis-à-vis de cet homme qu'une rapide succession d'images, claires comme la réalité, lui représentait sous la menace de la mort, défiguré par l'agonie.

— Est-ce qu'on sait jamais depuis quand? repartit le père, qui, en présence de ce trouble sincère, exagérait sa souffrance pour entretenir et pour accroître une pitié dont il réussirait peut-être à tirer profit. Est-ce qu'on sait jamais depuis quand? Ce sont

des maladies qui couvent durant des années ; et puis, un beau jour, elles se déclarent à l'improviste. Mais alors il n'y a plus de remède. Il faut se résigner, attendre le coup d'une minute à l'autre...

En parlant ainsi, d'une voix altérée, il semblait se dépouiller de sa dureté et de sa brutalité massives, devenir plus vieux, plus faible, plus cassé. C'était comme une dissolution subite de toute sa personne, mais pourtant avec quelque chose d'artificiel, d'excessif et de théâtral qui n'échappa point à la perspicacité de George. Et le jeune homme songea aussitôt à ces comédiens qui, sur la scène, ont la faculté de se métamorphoser instantanément, comme s'ils s'ôtaient et se remettaient un masque. Il eut même l'intuition soudaine de ce qui allait suivre. — Sans nul doute, son père avait deviné le motif de sa visite inattendue, et il tâchait maintenant d'en tirer quelque effet utile par l'étalage de son mal. Sans nul doute encore, il se proposait d'atteindre un but bien défini. Quel était ce but? — George n'eut aucune indignation, aucune colère intérieure ; il ne se prépara pas non plus à se défendre contre la fourberie qu'il prévoyait avec tant de certitude ; au contraire, son inertie s'accrut en proportion de sa lucidité. Et il attendit que la comédie suivît son cours, prêt à en subir toutes les péripéties, triste et résigné.

— Veux-tu entrer? dit le père.

— Comme tu voudras.

— Eh bien! entrons. J'ai des papiers à te faire voir.

Le père passa le premier, se dirigeant vers cette pièce dont la fenêtre ouverte versait dans toute la villa les roulades du serin. George le suivait, sans regarder autour de lui. Il s'aperçut que son père avait même changé sa démarche, de façon à feindre la fatigue ; et ce lui fut un chagrin poignant de songer aux impostures dégradantes dont il serait tout à l'heure le spectateur et la victime. Il sentait dans la maison la présence de la concubine ; il était sûr qu'elle se cachait dans quelque chambre, qu'elle était aux écoutes, qu'elle espionnait. Il pensa : « Quels papiers va-t-il me faire voir? Que prétend-il obtenir de moi? Il veut sans doute de l'argent. Il saisit l'occasion au passage... » Et il crut entendre encore certaines invectives de sa mère ; il se rappela certaines particularités presque incroyables qu'il avait apprises d'elle. « Que ferai-je? Que répondrai-je? »

Le serin dans sa cage chantait d'une voix limpide et forte, en variant les modulations ; et les rideaux blancs s'enflaient comme deux voiles, en laissant entrevoir un lointain d'azur. Le vent agitait quelques-uns des papiers qui encombraient la table ; et, sur cette table, George aperçut, dans un disque de cristal qui servait de presse-papier, une vignette libertine.

— Quelle journée mauvaise aujourd'hui! murmura le père, qui, affectant d'être tourmenté par les battemens de cœur, se laissa choir de tout son poids sur une chaise, ferma les paupières à demi, respira comme un asthmatique.

— Tu souffres? dit George, presque timide, sans savoir si cette souffrance était réelle ou simulée, ni quelle contenance prendre.

— Oui... mais cela se passera dans un instant... Dès que j'ai la moindre agitation, la moindre inquiétude, je me sens plus mal. J'aurais besoin d'un peu de tranquillité, d'un peu de repos. Et au contraire...

Il s'était remis à parler sur ce ton lamentable de plainte entrecoupée qui, à cause d'une vague ressemblance d'accent, éveilla chez George le souvenir de la tante Joconde, de la pauvre idiote, lorsqu'elle essayait de l'attendrir pour avoir des sucreries. Désormais la feinte était devenue si évidente, si grossière, si ignoble, et, malgré tout, il y avait tant de misère humaine dans l'état de cet homme réduit à de pareilles bassesses pour satisfaire son vice implacable, il y avait tant de souffrance vraie dans l'expression de ce visage menteur, qu'il parut à George qu'aucune des angoisses de sa vie passée ne pouvait soutenir la comparaison avec l'horrible angoisse de ce moment-là.

— Et au contraire?... demanda-t-il, comme pour encourager son père à poursuivre, comme pour hâter le terme de sa torture.

— Au contraire, depuis quelque temps, tout va de mal en pis, et les malheurs se succèdent sans relâche. J'ai fait des pertes considérables. Trois mauvaises années consécutives, la maladie de la vigne, le bétail décimé, les fermages réduits de plus de moitié, les impôts accrus dans d'énormes proportions... Regarde, regarde. Voici les papiers que je voulais te faire voir...

Et il prit sur la table une liasse de papiers, l'étala sous les yeux de son fils, se mit à expliquer confusément une quantité d'affaires très embrouillées qui concernaient des impositions foncières non payées s'accumulant depuis plusieurs mois. — Il fallait absolument se mettre en règle, et tout de suite, pour éviter un préjudice incalculable. On avait déjà opéré la saisie, et, d'un instant à l'autre, on poserait peut-être les affiches de vente. Comment faire, dans l'embarras momentané où il se trouvait sans qu'il y eût rien de sa faute? Il s'agissait d'une somme assez forte. Comment faire?

George se taisait, les yeux fixés sur les papiers que le père feuilletait de sa main bouffie, presque monstrueuse, aux pores très visibles, pâle d'une pâleur qui faisait un singulier contraste avec le visage sanguin. Par intervalles, il cessait d'entendre les

mots; mais il gardait dans les oreilles la monotonie de cette voix sur laquelle se détachaient les roulades aiguës du serin et les cris intermittens qui montaient de l'allée, où sans doute les deux petits bâtards continuaient à jouer dans le sable. Les rideaux s'agitaient aux fenêtres lorsqu'une brise plus vive s'engouffrait dans leurs plis. Et toutes ces voix, toutes ces rumeurs avaient une expression d'inexplicable tristesse pour le visiteur silencieux qui considérait avec une sorte de stupeur ces écritures serrées d'huissiers, sur lesquelles passait la main bouffie et pâle où les saignées avaient laissé de petites cicatrices apparentes. Une image lui surgit dans la mémoire, un souvenir d'enfance étrangement net : son père était auprès d'une fenêtre, la figure grave, la chemise retroussée sur un bras qu'il tenait plongé dans un bassin rempli d'eau; et l'eau se rougissait du sang coulé par la veine ouverte; et, près de lui, le chirurgien, debout, surveillait le flux de sang et tenait les bandages prêts pour la ligature. — Les images s'appelaient l'une l'autre : il revoyait encore les lancettes luisantes dans l'étui de cuir vert; il revoyait la femme qui emportait de la chambre le bassin plein de sang; il revoyait la main tenue en écharpe par un ruban noir qui se croisait sur le dos gras et mou, en s'y enfonçant un peu...

Son père, le voyant rêveur, lui demanda :

— M'écoutes-tu?

— Oui, oui, je t'écoute.

En ce moment, le père s'attendait peut-être à une offre spontanée. Déçu, il dit après une pause, en surmontant son embarras:

— Bartolomeo me sauverait s'il me donnait la somme...

Il hésita, et sa physionomie prit une expression indéfinissable, où le fils crut reconnaître le dernier indice d'une pudeur vaincue par le besoin presque désespéré d'atteindre le but.

— Il me donnerait bien l'argent contre une lettre de change; mais... je crois qu'il exigerait ta signature.

Enfin, le piège était tendu.

— Ah! ma signature... balbutia George, troublé, non par la demande, mais par le nom odieux de ce beau-frère, que les accusations maternelles lui avaient déjà représenté comme un corbeau de mauvais augure, avide de dévorer les débris de la fortune des Aurispa.

Et, comme il restait perplexe et assombri sans ajouter un mot, le père, par crainte d'un refus, laissa de côté toute réserve et eut recours aux supplications. « Il n'avait plus que ce moyen-là, cet unique moyen, pour éviter une vente judiciaire désastreuse qui déterminerait certainement tous les autres créan-

ciers à lui tomber sur le dos. L'écroulement serait inévitable. Son fils voulait-il donc être témoin de sa ruine? ou ne voyait-il pas qu'en intervenant dans cette circonstance il travaillait pour son propre intérêt et défendait un héritage qui devait bientôt échoir à son frère et à lui-même?

— Oh! cela ne tardera guère; cela arrivera d'un jour à l'autre, peut-être demain!

Et il se remit à parler de sa maladie incurable, du péril continuel qui le menaçait, des inquiétudes et des chagrins qui hâtaient pour lui l'heure de la mort.

A bout de forces, ne pouvant plus supporter cette voix et ce spectacle, retenu néanmoins par la pensée des autres bourreaux, de ceux qui l'avaient poussé de force en cet endroit et qui l'attendaient maintenant pour lui demander compte de sa démarche, George balbutia :

— Mais cet argent, est-il vrai que tu l'emploieras pour ce que tu dis?

— Oh! toi aussi, toi aussi! s'écria le père qui, sous une apparente explosion de douleur, réprimait mal un de ses accès de violence. On t'a donc répété, à toi aussi, ce qu'on va colportant partout et toujours : que je suis un monstre, que j'ai commis tous les crimes, que je suis capable de toutes les infamies! Et tu l'as cru, toi aussi!... Mais pourquoi, pourquoi me haïssent-ils à ce point, là-bas, dans cette maison? Pourquoi me souhaitent-ils la mort? Oh! tu ne sais pas combien ta mère me hait!... Si tu retournais près d'elle à cette heure et si tu lui racontais que tu m'as laissé agonisant, elle t'embrasserait et dirait : — Dieu soit béni! — Oh! tu ne sais pas...

Dans la brutalité de l'accent, dans l'ouverture de cette bouche qui donnait de l'aigreur aux mots, dans la respiration véhémente qui dilatait les narines, dans la rougeur irritée des yeux, l'homme vrai réapparaissait malgré lui; et, contre cet homme, le fils eut un nouveau mouvement de l'aversion primitive, un mouvement si soudain et si impétueux que, sans réfléchir, par besoin d'apaiser son père et de s'en débarrasser, il l'interrompit pour lui dire d'une voix convulsive :

— Non, non; je ne sais rien... Dis-moi, que dois-je faire? Où dois-je signer?...

Et il se leva, éperdu, s'approcha de la fenêtre, se retourna vers son père. Il le vit chercher quelque chose dans un tiroir, avec une sorte d'impatience haletante; il le vit mettre sur la table une lettre de change encore vierge.

— Ici. Mets ta signature : cela suffira...

Et, de son énorme index où l'ongle plat s'écrasait dans des bourrelets de chair, il indiquait l'endroit de la signature.

George, sans s'asseoir, sans avoir une claire conscience de ce qu'il faisait, prit la plume et signa rapidement. Il aurait voulu être déjà libre et hors de cette chambre, courir en plein air, s'en aller très loin, se trouver seul. Mais, lorsqu'il vit son père prendre la lettre de change, examiner la signature, la sécher en la saupoudrant d'une pincée de sable, puis la replacer et fermer à clef le tiroir; lorsqu'il remarqua en chacun de ces actes la joie mal dissimulée de l'homme qui a réussi un mauvais coup; lorsqu'il eut dans l'âme la certitude qu'il s'était laissé prendre à une honteuse fourberie; lorsqu'il pensa aux interrogatoires de ceux qui l'attendaient dans l'autre maison; alors l'inutile regret de son acte le bouleversa si fort qu'il fut sur le point de donner carrière à son extrême indignation et de s'insurger enfin de toutes ses forces contre le scélérat, pour la défense de lui-même, de sa famille, des droits violés de sa mère et de sa sœur : « Ah! c'était vrai, c'était donc vrai, tout ce que sa mère lui avait dit! Tout était vrai. Cet homme n'avait plus ombre de retenue, ombre de pudeur. Il ne reculait devant rien et devant personne, quand il s'agissait de *faire de l'argent...* » Et il sentit encore une fois la présence de la concubine, de la femme rapace et insatiable qui se cachait certainement dans la chambre d'à côté, et qui tendait l'oreille, et qui espionnait, et qui attendait sa part de butin.

Il dit, sans réussir à réprimer le frisson qui le secouait :

— Tu me promets... tu me promets que cet argent ne te servira pas... à autre chose?

— Mais oui, mais oui, répliqua le père, qui laissait voir maintenant combien cette insistance l'agaçait et en qui un manifeste changement de contenance s'était produit depuis qu'il n'avait plus besoin de supplier et de feindre pour obtenir.

— Fais attention que je le saurai, ajouta George, devenu très pâle, d'une voix qui s'étranglait un peu, avec un effort pour contenir l'éclat de son indignation qui croissait à mesure que cet homme lui réapparaissait plus visiblement sous son aspect odieux, à mesure que se dessinaient plus nettement les conséquences de l'acte irréfléchi. Prends garde! Je ne veux pas être ton complice contre ma mère...

Blessé de ce soupçon, haussant brusquement la voix comme pour intimider son fils qui se faisait une horrible violence pour le regarder dans les yeux, le père rugit :

— Que prétends-tu dire? Quand ta vipère de mère aura-t-elle

fini de cracher son venin? Quand aura-t-elle fini? Quand aura-t-elle fini? Elle veut donc que je lui ferme la bouche à jamais? Eh bien! je le ferai un de ces jours. Ah! quelle femme! Depuis quinze ans, oui, quinze ans, elle ne me laisse pas une minute en paix. Elle a empoisonné ma vie, elle m'a fait périr à petit feu. Si je suis ruiné, c'est sa faute, comprends-tu? c'est sa faute!

— Tais-toi! cria George hors de lui, méconnaissable, blême comme un mort, tremblant de tous ses membres, envahi d'une fureur pareille à celle qui l'avait déjà soulevé contre Diego. Tais-toi! Ne prononce pas son nom! Tu n'es pas digne de lui baiser les pieds. J'étais venu pour t'en faire souvenir. Et je me suis laissé berner par ta comédie! Je me suis laissé prendre à ton piège! Ce que tu voulais, c'était une aubaine pour ta ribaude, et tu es arrivé à tes fins... Ah! quelle honte!... Et tu as le cœur d'injurier ma mère!...

La voix lui manquait; sa gorge s'étouffait; un voile lui couvrait les yeux; ses genoux se dérobaient sous lui comme si les forces allaient l'abandonner.

— Maintenant, adieu! Je sors d'ici. Agis à ta guise. Ton fils, je ne le suis plus. Je ne veux plus ni te voir ni rien savoir de toi. Je prendrai ma mère, je l'emmènerai bien loin. Adieu!

Il sortit en chancelant, avec un voile d'ombre sur les prunelles. Tandis qu'il traversait les pièces pour gagner la terrasse, il entendit un froufrou de jupes et une porte qui claquait, comme derrière quelqu'un qui se retire en hâte pour ne pas être surpris. Aussitôt à l'air libre, hors de la grille, il eut une envie folle de pleurer, de crier, de courir à travers champs, de se frapper le front contre une roche, de chercher un précipice où tout finirait. Les nerfs lui vibraient douloureusement dans la tête et lui donnaient des élancemens cruels, comme s'ils se fussent rompus l'un après l'autre. Et il pensait, avec une épouvante que la mort du jour rendait plus atroce : « Où vais-je aller? Retournerai-je *là-bas* ce soir? » La maison lui semblait reculée dans un lointain infini; la longueur de la route lui semblait infranchissable; tout ce qui n'était pas la cessation immédiate et absolue de son affreuse torture lui semblait inadmissible.

VIII

Le matin suivant, lorsqu'il ouvrit les yeux après un sommeil très agité, il ne conservait des événemens de la veille qu'un souvenir confus. La tombée tragique du crépuscule sur la campagne déserte, le son grave de l'*Angelus* qui, prolongé dans ses oreilles

par une hallucination de l'ouïe, lui avait paru ne jamais finir; l'angoisse qui l'avait talonné en approchant de la maison; lorsqu'il avait aperçu les fenêtres lumineuses que traversaient par momens des ombres mobiles; la surexcitation fiévreuse qui l'avait saisi lorsque, pressé de questions par sa mère et sa sœur, il avait raconté la scène en exagérant la violence de ses invectives et l'atrocité de l'altercation; le besoin presque délirant de parler beaucoup, de mêler au récit des faits réels l'incohérence de ses rêveries; les élans de mépris ou de tendresse par lesquels sa mère l'avait interrompu au fur et à mesure qu'il lui décrivait l'attitude de cette brute et sa propre énergie en l'affrontant; et puis l'enrouement soudain, l'exaspération rapide de la douleur qui lui martelait les tempes, les efforts spasmodiques d'un vomissement amer et incoercible, le grand froid qui l'avait transi dans le lit, les fantômes horribles qui l'avaient fait sursauter dans la première torpeur de ses nerfs exténués; tout lui revenait confusément à la mémoire, tout augmentait sa stupeur corporelle, si pénible, et dont il n'aurait pourtant voulu sortir que pour entrer dans une obscurité complète, dans une insensibilité de cadavre.

La nécessité de la mort continuait d'être suspendue sur lui avec la même imminence; mais il lui était douloureux de penser que, pour mettre à exécution son dessein, il lui faudrait sortir de son inertie, accomplir une série d'actes fatigans, vaincre la répugnance physique qui l'éloignait de tout effort. — Où se serait-il tué? par quel moyen? à la maison? ce jour même? avec une arme à feu? avec un poison? — Son esprit n'avait pas encore rencontré d'idée précise et définitive. La torpeur même qui l'accablait et l'amertume de sa bouche lui suggérèrent l'idée d'un narcotique. Et, vaguement, sans s'attarder à la recherche du moyen pratique par lequel il se procurerait la dose efficace, il imagina les effets. Peu à peu, les images se multiplièrent, se particularisèrent, devinrent plus distinctes; et leur association forma un tableau visible. Ce qu'il s'attachait à imaginer, c'étaient moins les sensations de sa lente agonie que les circonstances qui amèneraient sa mère, sa sœur et son frère à connaître la catastrophe; il s'attachait à imaginer les signes de leur douleur, leurs attitudes, leurs paroles et leurs gestes. Et, de proche en proche, son attention curieuse s'étendait à tous les survivans, non pas seulement aux consanguins, mais à toute la famille, aux amis, à Hippolyte, à cette Hippolyte lointaine, si lointaine qu'elle était devenue pour lui presque une étrangère...

— George!

C'était la voix de sa mère, qui frappait à la porte.

— C'est toi, mère? Entre.

Elle entra, s'approcha du lit avec un empressement tendre, se pencha vers lui, lui mit une main sur le front, lui demanda :

— Comment vas-tu? Te sens-tu mieux?

— Un peu... encore étourdi... J'ai la bouche amère : je voudrais boire.

— Camille va te monter une tasse de lait. Veux-tu que j'ouvre davantage les battans de la fenêtre?

— Comme tu voudras, mère.

Sa voix était altérée. La présence de sa mère irritait en lui ce sentiment de pitié pour soi-même qu'avait fait naître le tableau fictif des regrets funèbres dont il croyait l'heure prochaine. Dans son esprit, l'acte réel de sa mère ouvrant les fenêtres s'identifiait avec l'acte fictif qui devait amener la découverte terrible; et ses yeux se mouillaient de commisération pour lui-même et pour la pauvre femme à laquelle il destinait un coup si cruel; et la scène tragique lui apparaissait avec la netteté d'une chose vue. — Sa mère se retournait dans la lumière, l'appelait encore par son nom, un peu effrayée; elle s'approchait pour la seconde fois, tremblante, le touchait, le secouait, le sentait inerte, glacé, rigide; et alors elle tombait à plat ventre, évanouie sur son cadavre... — « Morte peut-être? Un pareil coup pourrait la foudroyer. » Et son trouble s'accrut; et l'instant lui sembla solennel comme tout ce qui est final; et l'aspect, les actes, les paroles de sa mère prirent pour lui une signification et une valeur si insolites qu'il les suivit des yeux avec une attention presque anxieuse. Tiré tout à coup de son inertie intérieure, il venait de reprendre un sentiment de la vie extraordinairement actif. En lui réapparaissait un phénomène bien connu, dont la singularité avait souvent attiré son attention. C'était un passage instantané d'un état de conscience à un autre; l'état nouveau avait avec l'état antérieur la même différence qui existe entre la veille et le sommeil, et cela lui rappelait le changement subit qui a lieu au théâtre, lorsque la rampe s'allume à l'improviste en projetant sa plus vive clarté.

Aussi, comme au jour des funérailles, le fils ouvrit sur sa mère des yeux qui n'étaient plus les mêmes, et il la *vit* telle qu'il l'avait vue alors, avec une étrange lucidité. Il sentit que la vie de cette femme se rapprochait, devenait attenante et comme adhérente à sa propre vie; il sentit les correspondances mystérieuses du sang et la tristesse du destin qui les menaçait l'un et l'autre. Et, quand sa mère revint près de lui et s'assit à son chevet, il se souleva un peu sur l'oreiller, il lui prit une main, il essaya de dissimuler son trouble par un sourire. Sous prétexte de regarder

le camée d'une bague, il examinait cette main longue et maigre où chaque particularité mettait une extraordinaire expression de vie et dont le contact lui donnait une sensation qui ne ressemblait à aucune autre. Il pensait, l'âme toujours enveloppée des sombres images évoquées naguère : « Quand je serai mort, quand elle me touchera, quand elle sentira cette glace... » Et il frissonna au souvenir de la répulsion qu'il avait éprouvée lui-même en touchant un cadavre.

— Qu'as-tu? lui demanda sa mère.

— Rien... un tressaillement nerveux.

— Oh! tu n'es pas bien, reprit-elle en hochant la tête. Où souffres-tu?

— Nulle part, mère... Encore un peu agité, naturellement.

Mais ce qu'il y avait de forcé et de convulsif dans le visage du fils n'échappait point au regard maternel. Elle dit :

— Comme je me repens, comme je me repens de t'avoir envoyé là-bas! Comme j'ai mal fait de t'y envoyer!

— Non, mère. Pourquoi? Tôt ou tard, cela était nécessaire.

Et tout à coup, sans nulle confusion désormais, il revécut l'heure affreuse; il revit les gestes, il réentendit la voix de son père; il réentendit sa propre voix, cette voix si changée qui, contre toute attente, avait proféré des paroles si graves. Il lui semblait être étranger à cet acte, à ces paroles proférées; et néanmoins, au fond de son âme, il sentait une sorte de remords obscur, il avait comme une conscience instinctive d'avoir dépassé les bornes, d'avoir commis une irréparable transgression, d'avoir foulé aux pieds quelque chose d'humain et de sacré. — Pourquoi s'était-il départi, avec une telle violence, de la grande résignation calme que l'image funèbre de Démétrius lui avait apportée, lorsqu'elle lui était apparue au milieu de la campagne muette? Pourquoi n'avait-il pas persisté à considérer avec la même pitié douloureuse et clairvoyante la bassesse et l'ignominie de cet homme sur qui, comme sur tous les autres hommes, pesait un invincible destin? Et lui-même, lui qui portait ce sang dans les veines, ne portait-il pas aussi peut-être au fond de sa substance tous les germes endormis de ces vices abominables? S'il continuait à vivre, ne risquait-il pas, lui aussi, de tomber à son tour dans une semblable abjection? — Et alors toutes les colères, toutes les haines, toutes les violences, tous les châtimens lui parurent injustes et vains. La vie, c'était une sourde fermentation de matières impures. Il crut sentir qu'il avait dans sa substance mille forces occultes, inconnaissables et indestructibles, dont l'évolution progressive et fatale avait composé son existence

jusqu'alors et aurait composé son existence à venir, s'il n'était pas précisément arrivé que sa volonté dût obéir à une de ces forces qui lui imposait maintenant l'acte suprême. « En somme, pourquoi regretter ce que j'ai fait hier? Aurais-je pu m'empêcher de l'accomplir? »

— C'était *nécessaire*, répéta-t-il avec une signification nouvelle, comme en se parlant à lui-même.

Et il assistait, lucide et attentif, au déroulement du peu de vie qu'il devait encore vivre.

IX

Lorsque sa mère et sa sœur l'eurent laissé seul, il demeura quelques instans encore dans son lit, par une répugnance physique à faire n'importe quoi. Il lui semblait que, pour se lever, il aurait besoin d'un effort énorme. Il lui semblait trop fatigant de quitter cette position horizontale où, dans une heure peut-être, il allait trouver le repos éternel. Et il pensa de nouveau au narcotique. « Fermer les yeux et attendre le sommeil! » La virginale clarté de ce matin de mai, l'azur reflété dans les vitres, la bande de soleil qui s'allongeait sur le plancher, les voix et les rumeurs qui montaient de la rue, toutes ces vivantes apparences qui semblaient donner l'assaut au balcon pour pénétrer jusqu'à lui et pour le reconquérir, tout lui inspirait une sorte d'effroi mêlé de rancune. Et il revoyait en esprit l'image de sa mère en train d'ouvrir la fenêtre. Il revoyait aussi Camille au pied du lit; il réentendait les paroles de l'une et de l'autre, toujours relatives au même homme. Sa mémoire conservait surtout une exclamation cruelle que sa mère avait proférée avec des lèvres débordantes d'amertume; et il y associait la vision du visage paternel, ce visage où il avait cru découvrir, là-bas, sur la terrasse, dans la lumière violente que réverbérait la blancheur du mur, les indices de la maladie mortelle. Devant Camille et devant lui, sa mère avait dit avec emportement: « Si c'était vrai! Plût au ciel que ce fût vrai! » Voilà donc l'impression dernière que lui laissait dans le cœur, à la veille de disparaître du monde, la créature qui jadis avait été dans sa maison la source de toutes les tendresses!

Il eut un mouvement brusque d'énergie; il se jeta à bas du lit, résolu définitivement à agir. « Avant le soir, ce sera fait. Où le ferai-je? » Il songea aux chambres closes de Démétrius. Il n'avait point encore de plan arrêté; mais il constata au fond de lui-même la certitude que, pendant les heures qui restaient à

courir, le moyen s'offrirait spontanément, par une suggestion soudaine à laquelle il serait forcé d'obéir.

Pendant qu'il procédait aux soins de sa toilette, la préoccupation le hantait de préparer son corps pour la tombe. En lui apparaissait cette espèce de vanité funéraire qu'on remarque chez certains condamnés et chez certains suicidés. En observant ce sentiment sur lui-même, il le rendait plus intense. Et un regret lui vint de mourir dans cette petite ville obscure, au fond de cette province sauvage, loin de ses amis qui peut-être ignoreraient longtemps sa mort. Si au contraire l'acte se fût accompli à Rome, dans la grande ville où il était fort connu, ses amis l'auraient pleuré, ils auraient sans doute donné au tragique mystère une parure de poésie. Et, de nouveau, il essayait de se représenter ce qui suivrait sa mort : son attitude sur le lit, dans la chambre de ses amours; l'émotion profonde des âmes juvéniles, des âmes fraternelles, à l'aspect du cadavre reposant dans une paix austère; les dialogues de la veillée funèbre, à la lueur des cierges; le cercueil couvert de couronnes, suivi par une foule de jeunes hommes silencieux; les paroles d'adieu prononcées par un poète, par Stefano Gondi : « Il a voulu mourir *parce qu'il n'a pu rendre sa vie conforme à son rêve* »; et puis la douleur, le désespoir, la folie d'Hippolyte...

Hippolyte!... Où était-elle? Qu'éprouvait-elle? Que faisait-elle? « Non, pensa-t-il, mon pressentiment ne me trompait pas! » Et il revit en imagination le geste de l'amante qui abaissait la voilette noire sur le dernier baiser; et il repassa en esprit les petits faits *finaux*. Pourtant, une chose qu'il ne parvenait pas à s'expliquer, c'était l'acquiescement presque absolu de son âme à la renonciation nécessaire et définitive qui le dépossédait de cette femme, naguère objet de tant de rêves et de tant d'adorations. Pourquoi, après les fièvres et les angoisses des premiers jours, l'espérance l'avait-elle abandonné peu à peu? Pourquoi était-il tombé dans la désolante certitude que tout effort serait inutile pour ressusciter cette grande chose morte et incroyablement lointaine, *leur amour?* Pourquoi tout ce passé s'était-il si bien détaché de lui qu'en ces derniers jours, sous le coup des récentes tortures, il en avait à peine senti quelques vibrations se répercuter nettement dans sa consience?

Hippolyte! Où était-elle? Qu'éprouvait-elle? Que faisait-elle? A quels spectacles s'ouvraient ses yeux? De quelles paroles, de quels contacts subissait-elle le trouble? D'où pouvait venir que, depuis deux semaines, elle n'eût pas trouvé le moyen de lui envoyer des nouvelles moins vagues et moins brèves que quatre

ou cinq télégrammes expédiés d'endroits toujours différens?

« Peut-être succombe-t-elle déjà au désir d'un autre homme. Ce beau-frère dont elle me parlait à tout propos... » Et l'affreuse pensée, suscitée par la vieille habitude du soupçon et de l'accusation, s'empara de lui subitement, le bouleversa comme aux heures les plus sombres de jadis. Un tumulte de souvenirs amers se souleva en lui. Penché sur ce même balcon où, le premier soir, parmi le parfum des bergamotes, dans l'angoisse du premier regret, il avait invoqué le nom de l'aimée, il revécut en une seconde ses misères de deux ans. Et il lui sembla que, dans la splendeur de ce matin de mai, c'était le récent bonheur du rival inconnu qui se répandait et se propageait jusqu'à lui.

X

Comme pour s'initier au mystère profond où il allait entrer, George voulut revoir l'appartement désert où Démétrius avait passé ses derniers jours.

En léguant toute sa fortune à son neveu, Démétrius lui avait aussi légué cet appartement. George en avait conservé les chambres intactes avec un soin pieux, comme on garde un reliquaire. Ces chambres occupaient l'étage supérieur; elles avaient vue au midi, sur le jardin.

Il prit la clef et monta l'escalier avec précaution, pour que personne ne lui demandât rien. Mais, dans le parcours du corridor, il devait passer nécessairement devant la porte de la tante Joconde. Dans l'espoir de passer inaperçu, il marchait doucement sur la pointe des pieds, retenant son souffle. Il entendit que la vieille toussait; il fit quelques pas plus rapides, croyant que le bruit de la toux couvrirait le bruit de ses pas.

— Qui est là? demanda de l'intérieur une voix enrouée.

— C'est moi, tante Joconde.

— Ah! c'est toi! George? Viens, viens...

Elle apparut sur le seuil, avec son masque jaunâtre qui, dans l'ombre, était presque cadavérique; et elle jeta sur son neveu ce regard particulier qui allait aux mains avant d'aller au visage, comme pour voir tout d'abord si les mains apportaient quelque chose.

— Je vais dans l'appartement d'à côté, dit George, dont cette odeur humaine faisait lever le cœur de dégoût. Au revoir, tante. Il faut que je donne un peu d'air aux chambres.

Et il reprit sa marche dans le corridor, s'avança jusqu'à l'autre porte. Mais, comme il mettait la clef dans la serrure, il entendit derrière lui le boitement de la vieille.

George sentit son cœur défaillir en pensant qu'il ne trouverait peut-être pas le moyen de se débarrasser d'elle, qu'il serait peut-être obligé d'écouter sa voix bégayante dans le silence presque religieux de ces chambres, parmi les souvenirs chers et terribles. Sans rien dire, sans se retourner, il ouvrit la porte et entra.

La première pièce était sombre, pleine d'un air tiède et un peu suffocant, imprégné de cette odeur singulière qu'ont les vieilles bibliothèques. Un filet de faible lumière indiquait la fenêtre. Avant d'ouvrir la croisée, George hésita : il tendit l'oreille pour saisir le grincement des tarets. Tante Joconde se mit à tousser, invisible dans l'ombre. Alors, en tâtonnant sur la croisée pour trouver l'espagnolette de fer, il eut un petit frisson, une frayeur fugitive. Il ouvrit, se retourna, vit les formes vagues des meubles dans la pénombre verdâtre qui filtrait à travers les persiennes, vit la vieille au milieu de la chambre, penchée sur le côté, dandinant son corps flasque et mâchonnant quelque chose. Il repoussa les persiennes qui grincèrent sur leurs gonds. Un flot de soleil inonda l'intérieur. Les rideaux fanés eurent une palpitation.

D'abord il resta indécis : la présence de la vieille l'empêchait de s'abandonner à son sentiment. Son irritation s'accrut à tel point qu'il ne lui dit pas un mot, par crainte d'avoir la voix dure et courroucée. Il passa dans la pièce contiguë, ouvrit la fenêtre. La lumière se répandit, les rideaux palpitèrent. Il passa dans la troisième pièce, ouvrit la fenêtre. La lumière se répandit, les rideaux palpitèrent.

Il n'alla pas plus loin. La pièce suivante, dans l'angle, était la chambre à coucher. Il voulait y entrer seul. Mais il entendit, écœuré, le pas boiteux de l'importune vieille qui le rejoignait. Alors il prit un siège, s'enferma dans un silence obstiné, pour attendre.

La vieille passa le seuil avec lenteur. En voyant George assis sans parler, elle resta perplexe. Elle ne savait quoi dire. Le vent frais qui soufflait par la fenêtre irrita sans doute son catarrhe ; et elle se reprit à tousser, debout au milieu de la chambre. A chaque quinte, son corps semblait se gonfler, puis se dégonfler, comme une outre de cornemuse sous un souffle intermittent. Elle se tenait les mains sur la poitrine, des mains grasses, des mains de suif, aux ongles ourlés de noir. Et, dans sa bouche, entre ses gencives vides, sa langue blanchâtre tremblotait.

Aussitôt l'accès de toux calmé, elle tira de sa poche un cornet sale et y prit une pastille. Toujours debout, elle mâchonnait

en fixant sur George un regard stupide. Ce regard se détacha de George pour aller vers la porte close de la quatrième pièce. Alors la vieille fit le signe de la croix, puis vint s'asseoir, elle aussi, sur le siège le plus rapproché de George. Les mains sur le ventre et les paupières baissées, elle récitait un *requiem*.

George pensa : « Elle prie pour son frère, pour l'âme du *damné*. » Que cette femme fût la sœur de Démétrius Aurispa, cela lui paraissait inconcevable ! Comment le sang fier et généreux qui avait trempé le lit de la chambre voisine, ce sang jailli d'un cerveau déjà corrodé par les plus hauts soucis intellectuels, comment ce sang-là pouvait-il venir de la même source que celui qui coulait appauvri dans les veines de cette béguine ! « Chez elle, c'est la gourmandise, la seule gourmandise qui regrette la libéralité du donateur. Qu'elle est étrange, cette prière reconnaissante qui monte d'un vieil estomac délabré vers le plus noble des suicidés ! Comme la vie est bizarre ! »

Tout à coup, tante Joconde se reprit à tousser.

— Va-t'en, ma tante, cela vaut mieux, dit George qui n'avait plus la force de maîtriser son impatience. L'air d'ici te fait mal. Va-t'en, cela vaut mieux. Vite, lève-toi ; je te reconduis.

Tante Joconde le regarda, surprise de cette parole brusque et de ce ton insolite. Elle se leva ; elle traversa les chambres en boitant. Arrivée dans le corridor, elle fit de nouveau le signe de la croix, en manière d'exorcisme. Derrière elle, George ferma la porte à double tour. Il était enfin seul et libre, avec un hôte invisible.

Il demeura quelques instans immobile, comme sous une influence magnétique. Et il se sentit pénétré jusqu'au fond de l'être par la fascination surnaturelle qu'exerçait sur lui, du fond de la tombe, cet homme qui existait hors de la vie.

Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage plein d'une mélancolie virile, auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

« Pour moi, pensa George, il existe. Depuis le jour de sa mort corporelle, je sens sa présence à toute heure. Jamais je n'ai senti notre consanguinité aussi bien que depuis sa mort. Jamais aussi bien que depuis sa mort je n'ai eu la perception de l'intensité de son être. Tout ce qu'il dépensait au contact de ses semblables ; tous les actes, tous les gestes, toutes les paroles qu'il a semées dans le cours du temps ; toutes les manifestations diverses qui déterminaient le caractère de son être en rapport avec les autres êtres ; toutes les formes, constantes ou variables, qui dis-

tinguaient sa personnalité entre les autres personnalités et qui faisaient de lui un homme à part dans la multitude humaine; bref, tout ce qui différenciait sa vie propre parmi toutes les autres vies; tout maintenant me semble ramassé, concentré, circonscrit dans l'unique attache idéale qui le joint à moi. Il n'existe plus que pour moi seul, affranchi de tout autre contact, communiquant avec moi seul. Il existe plus pur et plus intense que jamais. »

Il fit quelques pas, lentement. Dans le silence palpitaient de petits bruits mystérieux, à peine perceptibles. L'air vif, la chaleur du jour contractaient les fibres des meubles engourdis et habitués à l'obscurité des fenêtres closes. Le souffle du ciel s'insinuait dans les pores du bois, agitait les grains de poussière, gonflait les plis des tentures. Dans une raie de soleil tourbillonnaient des myriades d'atomes. L'odeur des livres était vaincue peu à peu par le parfum des fleurs.

Les choses suggéraient au survivant une foule de souvenirs. Des choses montait un chœur léger et murmurant qui l'enveloppait. De toutes parts s'élevaient les émanations du passé. On aurait dit que les choses émettaient des effluves d'une substance spirituelle qui les eût imprégnées. « Est-ce que je m'exalte? » se demanda-t-il en contemplant les images qui se succédaient chez lui avec une rapidité prodigieuse, claires comme des visions, non pas obscurcies par une ombre funèbre, mais vivantes d'une vie supérieure. Et il demeura perplexe, fasciné par le mystère, saisi d'une angoisse terrible au moment de se risquer sur les confins de ce monde inconnu.

Les rideaux, que semblait enfler une haleine rythmique, ondulaient avec mollesse et laissaient entrevoir un paysage noble et calme. Les bruissemens fugitifs des boiseries, des papiers et des cloisons continuaient. Dans la troisième pièce, sévère et simple, les souvenirs étaient musicaux et montaient des instrumens muets. Sur un piano long en palissandre dont la surface vernie reflétait les choses comme un miroir, un violon reposait dans sa boîte. Sur un siège, une page de musique se soulevait et s'abaissait au gré de la brise, presque en mesure avec les rideaux.

George s'approcha. C'était une page d'un motet de Mendelssohn : Domenica II post Pascha : *Andante quasi allegretto : Surrexit pastor bonus...* Plus loin, sur une table, il y avait un monceau de partitions pour violon et piano, éditions de Leipzig : Beethoven, Bach, Schubert, Rode, Tartini, Viotti. George ouvrit l'étui, examina le frêle instrument qui dormait sur le velours de couleur olive, avec ses quatre cordes intactes. Une curiosité lui vint de le réveiller. Il toucha la chanterelle, qui rendit un gé-

missement aigu en faisant vibrer toute la boîte. C'était un violon d'Andrea Guarneri, avec la date de 1680.

Démétrius, grand et svelte, un peu courbé, avec son long cou pâle, avec ses cheveux rejetés en arrière, avec sa boucle blanche sur le milieu du front, réapparut. Il tenait le violon. Il se passa une main dans les cheveux, à la tempe, près de l'oreille, d'un geste qui lui était familier. Il accorda l'instrument, frotta l'archet de colophane, puis attaqua la sonate. Sa main gauche, crispée et fière, courait le long du manche; le bout de ses doigts maigres pressait les cordes, et, sous la peau, le jeu des muscles était si visible que cela faisait peine; sa main droite, en donnant le coup d'archet, avait un geste large et impeccable. Parfois, il appuyait plus fort avec le menton, inclinait la tête, fermait à demi les paupières, semblait se recueillir dans une volupté intérieure; parfois il redressait le buste, fixait devant lui des yeux illuminés, souriait d'un fugitif sourire, et son front avait une extraordinaire pureté.

Tel réapparut le violoniste au survivant. Et George revécut des heures de vie déjà vécues; il les revécut, non pas seulement en images, mais en sensations réelles et profondes. Il revécut les longues heures de chaude intimité et d'oubli, alors que Démétrius et lui-même, seuls, dans la chambre tiède où ne pénétrait aucun bruit, exécutaient la musique de leurs maîtres aimés. Comme ils s'oubliaient alors ! En quels ravissemens étranges les emportait bientôt cette musique exécutée de leurs propres mains ! Souvent la fascination d'une mélodie unique les tenait prisonniers, toute une après-midi, sans qu'ils pussent sortir du cercle magique. Que de fois ils avaient répété cette *Romance sans paroles* de Mendelssohn, qui leur avait révélé à eux-mêmes, dans le fond de leur propre cœur, une sorte de désespérance inconsolable ! Que de fois ils avaient répété une sonate de Beethoven qui semblait leur étreindre l'âme et l'entraîner avec une rapidité vertigineuse à travers l'infini de l'espace, la pencher au passage sur tous les abîmes !

Le survivant remontait dans ses souvenirs jusqu'à l'automne de 188.., à cet inoubliable automne de mélancolie et de poésie, lorsque Démétrius sortait à peine de convalescence. Ce devait être le dernier automne ! — Après une longue période de silence forcé, Démétrius reprenait son violon avec un trouble étrange, comme s'il eût craint d'avoir perdu toutes ses aptitudes et toute sa maîtrise, de ne plus savoir jouer. Oh ! le tremblement de ses doigts affaiblis sur les cordes et l'incertitude de l'archet, quand il voulut essayer les premières notes ! Et ces deux larmes qui se for-

mèrent lentement dans la cavité de ses yeux, qui coulèrent sur ses joues, qui s'arrêtèrent dans les fils de sa barbe un peu longue, mal soignée encore!

Le survivant revit le violoniste en train d'improviser alors que lui-même l'accompagnait sur le piano avec une angoisse presque insoutenable, attentif à le suivre, à le deviner, craignant sans cesse de rompre la mesure, de se tromper de ton, de prendre un faux accord, de manquer une note.

Dans ses improvisations, Démétrius Aurispa s'inspirait presque toujours d'une poésie. George se rappela l'improvisation merveilleuse qu'en une journée d'octobre le violoniste avait faite sur un poème lyrique d'Alfred Tennyson dans la *Princesse*. George avait traduit lui-même les vers pour que Démétrius pût les comprendre, et il les lui avait proposés pour thème. — Où était ce feuillet?

La curiosité d'une sensation triste poussa George à le rechercher dans un album placé parmi les partitions. Il était sûr de le retrouver; il en avait un souvenir net et précis. Et il le retrouva en effet.

C'était un unique feuillet écrit à l'encre violette. Les caractères avaient pâli et le feuillet était chiffonné, jaunâtre, sans aucune consistance, mou comme une toile d'araignée. Il avait la tristesse des pages tracées jadis par une main chère et désormais disparue pour toujours.

George, qui ne reconnaissait presque plus les caractères, se disait à lui-même : « C'est moi qui ai tracé ce feuillet! Cette écriture est de ma main! » C'était une écriture un peu timide, inégale, presque féminine, qui rappelait encore l'école, qui gardait l'ambiguïté de la récente adolescence, la gentillesse hésitante d'une âme qui n'ose pas encore tout savoir. « Quel changement en cela aussi! » Et il relut les vers du poète, dépouillés de leur mélodie natale.

Ces larmes, ces vaines larmes, je ne sais ce qu'elles veulent dire, — ces larmes qui, des profondeurs d'un désespoir divin, — jaillissent du cœur et s'amassent dans les yeux — à la vue des heureuses campagnes automnales, — à la pensée des jours qui ne sont plus.

Frais comme le premier rayon illuminant la voile — qui nous ramène nos amis du pays d'outre-mer, — tristes comme le dernier rayon rougeoyant sur la voile — qui sombre avec tout ce que nous aimons; — aussi tristes et aussi frais, les jours qui ne sont plus!

— Oh! tristes, étranges comme, dans une aube obscure, — le gazouillement des oiseaux qui s'éveillent — l'est pour des oreilles mourantes, — lorsque aux yeux du mourant la fenêtre avec lenteur devient un carré pâle; — aussi tristes, aussi étranges, les jours qui ne sont plus.

Chers comme les baisers qu'on se rappelle après la mort, — doux comme ceux qu'une imagination sans espoir — rêve de prendre sur des lèvres qui

sont pour d'autres; profonds comme l'amour, — comme le premier amour, et farouches de regrets. — O Mort dans la Vie, les jours qui ne sont plus!

Démétrius improvisait debout, à côté du piano, un peu plus blanc, un peu plus courbé; mais, de temps à autre, il se redressait sous le souffle de l'inspiration comme un roseau penché se redresse au souffle du vent. Il tenait les yeux fixés vers la fenêtre où apparaissait, comme dans un cadre, un paysage d'automne rougeâtre et nébuleux. Une lumière changeante selon les vicissitudes du ciel extérieur venait par intervalles inonder sa personne; elle brillait dans l'humidité de ses yeux, elle dorait son front extraordinairement pur. Et le violon disait: « Tristes comme le dernier rayon rougeoyant sur la voile qui sombre avec tout ce que nous aimons; aussi tristes, les jours qui ne sont plus! » Et le violon répétait en pleurant: « O Mort dans la Vie, les jours qui ne sont plus! »

A ce souvenir, à cette vision, une suprême angoisse s'empara du survivant. Puis, lorsque ces images se furent dissipées, le silence lui sembla plus vide. L'instrument délicat, où l'âme de Démétrius avait chanté ses chants les plus hauts, s'était rendormi sur le velours de l'étui avec ses quatre cordes intactes.

George abaissa le couvercle, comme sur un cadavre. Autour de lui, le silence se fit lugubre. Et, cependant, il gardait toujours au fond du cœur, pareil à un refrain indéfiniment prolongé, ce soupir: — O Mort dans la Vie, les jours qui ne sont plus!

Il resta quelques instans devant la porte qui fermait la chambre tragique. Il sentait qu'à présent il n'était plus maître de lui-même. Ses nerfs le dominaient, lui imposaient le désordre et l'excès de leurs sensations. Il avait autour de la tête un cercle qui se resserrait et se dilatait selon les palpitations de ses artères, comme si c'eût été une matière élastique et froide. Le même froid lui courait dans l'épine dorsale.

Avec un accès d'énergie soudaine, avec une sorte d'emportement, il tourna le bouton, il entra. Sans rien regarder autour de lui, guidé par la raie de lumière qui, projetée par l'ouverture de la porte, se déroulait sur le plancher, il alla droit vers l'un des balcons, l'ouvrit à deux battans. Puis il ouvrit l'autre à deux battans. Cette action rapide avait eu lieu sous l'impulsion d'une sorte d'horreur. Lorsqu'il se retourna, il était bouleversé, il haletait. Et il s'aperçut que la racine de ses cheveux était devenue sensible.

Avant de voir aucune autre chose, il vit le lit dressé en face de lui, avec sa courtepointe verte, tout en noyer, mais de forme

simple, sans sculptures, sans ornemens, sans rideaux. Pendant quelques minutes, il ne vit rien que le lit, comme en ce jour terrible où, franchissant le seuil de la chambre, il était resté pétrifié devant le cadavre.

Évoqué par l'imagination du survivant, le cadavre, avec la tête enveloppée d'un voile noir, avec les bras posés le long du corps, reprit sa place sur la couche mortuaire. La lumière crue qui faisait irruption par les balcons grands ouverts, ne réussissait point à dissiper le fantôme. C'était une vision, non pas continue, mais intermittente, entr'aperçue pour ainsi dire dans un rapide battement de paupières, bien que les paupières du témoin demeurassent immobiles.

Dans le silence de la chambre et dans le silence de son âme, George entendit le grincement d'un taret, très distinct. Et ce petit fait suffit pour dissiper momentanément l'extrême violence de la tension nerveuse, comme une piqûre d'aiguille suffit pour vider une vessie gonflée.

Toutes les particularités du jour terrible lui revinrent à la mémoire : la nouvelle imprévue, apportée aux Tourelles de Sarsa vers les trois heures de l'après-midi, par un courrier essoufflé qui balbutiait et larmoyait ; le départ foudroyant, à cheval, sous les ardeurs de la canicule, à travers les collines embrasées, et, pendant le trajet, les défaillances subites qui le faisaient vaciller sur la selle ; puis la maison pleine de sanglots, pleine d'un fracas de portes battues par la rafale, pleine du bourdonnement qu'il avait dans les artères : et enfin, l'entrée impétueuse dans la chambre, la vue du cadavre, les rideaux qui se gonflaient et bruissaient, le tintement du bénitier pendu à la muraille...

Le fait avait eu lieu dans la matinée du 4 août, sans aucun préparatif suspect. Le suicidé n'avait laissé aucune lettre, pas même pour son neveu. Le testament par lequel il instituait George son légataire universel était de date déjà ancienne. Démétrius avait pris des précautions évidentes pour dissimuler les causes de sa résolution et même pour ôter tout prétexte aux hypothèses ; il avait eu soin de détruire jusqu'aux moindres traces des actes qui avaient précédé l'acte suprême. Dans l'appartement, on avait trouvé tout en ordre, dans un ordre presque excessif : pas un papier resté sur le bureau, pas un livre sorti des rayons de la bibliothèque. Sur la petite table, près du lit, l'étui des pistolets ouvert, rien de plus.

Pour la millième fois, une question se posa à l'esprit du survivant : « Pourquoi s'est-il tué ? Avait-il un secret qui lui ron-

geait le cœur? Ou bien, est-ce la cruelle sagacité de son intelligence qui lui rendait la vie insupportable? Il portait en lui-même son destin, comme je porte le mien en moi. »

Il regarda la petite vasque d'argent pendue encore à la tête du lit, contre la muraille, signe de religion, pieux souvenir maternel. C'était une œuvre élégante d'un vieux maître orfèvre-émailleur de Guardiagrele, Andrea Gallucci, une sorte de joyau héréditaire. « Il aimait les emblèmes religieux, la musique sacrée, l'odeur de l'encens, les crucifix, les hymnes de l'église latine. C'était un mystique, un ascétique, le plus passionné contemplateur de la vie intérieure; mais il ne croyait pas en Dieu. »

Il regarda l'étui des pistolets, et une pensée latente, au plus profond de son cerveau, se révéla comme dans une lueur d'éclair. « Je me tuerai, moi aussi, avec un de ces pistolets, *avec le même, sur le même lit.* » Après un court apaisement, son exaltation le reprenait, la racine de ses cheveux redevenait sensible. Il eut de nouveau la sensation réelle et profonde du frisson déjà éprouvé dans la journée tragique, lorsqu'il avait voulu soulever de ses propres mains le voile noir qui cachait la face du mort, et lorsqu'il avait cru découvrir, à travers les linges, le ravage de la blessure, l'horrible ravage produit par l'explosion de l'arme, par le heurt de la balle contre les os du crâne, contre ce front si délicat et si pur. En réalité, il n'avait vu qu'une partie du nez, la bouche et le menton. Le reste était dissimulé par des bandages plusieurs fois mis en double, peut-être parce que les yeux étaient sortis des orbites. Mais la bouche intacte, laissée à découvert par la barbe fine et rare, cette bouche pâle et fanée qui, lorsqu'elle vivait, s'ouvrait si doucement pour le sourire imprévu, cette bouche avait reçu du sceau de la mort une expression de calme surhumain que rendait plus extraordinaire le dégât sanglant caché par les bandages.

Cette image, fixée en une incorruptible empreinte, s'était gravée dans l'âme de l'héritier, au centre de son âme; et, après cinq années, elle conservait encore la même évidence, entretenue par un pouvoir fatal.

En pensant que lui aussi s'étendrait sur le même lit, qu'il se tuerait avec la même arme, George n'éprouvait pas cette émotion tumultueuse et vibrante que donnent les résolutions soudaines; c'était plutôt un sentiment indéfinissable, comme s'il se fût agi d'un projet formé depuis longtemps et admis un peu confusément, et que l'heure fût venue de le préciser et de l'accomplir. Il ouvrit la boîte, examina les pistolets.

C'étaient des armes fines, rayées, des pistolets de combat, de

vieille fabrication anglaise, avec une crosse parfaitement adaptée à la main. Ils reposaient sur une étoffe vert clair, un peu usée au bord des compartimens qui contenaient tout ce qu'il fallait pour la charge. Comme les canons étaient d'un fort calibre, les balles étaient grosses, de celles qui, quand elles touchent le but, ne manquent pas de produire un effet décisif.

George en prit une, la soupesa dans la paume de sa main : « Dans cinq minutes, je pourrais être mort. Démétrius a laissé sur ce lit le creux où je me coucherai. » Et, par une transposition imaginaire, ce fut lui-même qu'il vit étendu dans la couche. Mais ce taret! ce taret! Il avait du rongement une perception aussi distincte et aussi effrayante que si l'insecte eût été dans son cerveau. Ce rongement implacable venait du lit, et il s'en aperçut. Alors, il comprit toute la tristesse de l'homme qui, avant de mourir, entend sous lui le taret qui ronge. En s'imaginant lui-même dans l'acte de presser la détente, il éprouva par tous les nerfs un tressaillement angoissé et répulsif. En constatant que rien ne le forçait à se tuer et qu'il pouvait attendre, il éprouva au plus profond de sa substance une émotion spontanée de soulagement. Mille fils invisibles le liaient encore à la vie. « Hippolyte! »

Il se dirigea vers les balcons, vers la lumière, avec une sorte d'impétuosité. Un lointain de paysage immense, bleuâtre et mystérieux, se fondait dans la langueur du jour. Le soleil déclinait doucement sur la montagne qu'il inondait d'or, comme vers une maîtresse couchée qui l'eût attendu. Énorme et pâle, toute trempée de cet or liquide, la Majella s'arrondissait dans le ciel.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

CROISEURS ET ÉCLAIREURS

On parle beaucoup des croiseurs, aujourd'hui. Il est clair que ces navires reprennent faveur après avoir été longtemps sacrifiés aux cuirassés d'escadre. On devait s'attendre à ce retour de fortune : il y a une douzaine d'années, quelques marins s'avisèrent de trouver que la part faite à ce type dans notre flotte de guerre ne répondait pas à l'orientation qui résulterait bientôt pour la politique française de notre besoin d'expansion coloniale et de l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre.

C'était de la haute prévoyance, qui ne fut ni goûtée par les uns, ni comprise par les autres. Si le mot de croisière évoqua dans le gros du public le souvenir toujours vivace des Jean Bart, des Duguay-Trouin, des Surcouf, les partisans du *statu quo* maritime et ceux de l'effacement à l'extérieur s'accordèrent pour accabler les croiseurs en mettant à leur passif certain exclusivisme, certaines exagérations de langage de l'école qui les prônait.

Douze années, c'est bien le temps qu'il faut pour qu'une idée juste s'insinue dans les esprits. C'est surtout le délai qui permet d'oublier celui qui l'a émise, condition du succès de l'idée elle-même chez un peuple et à une époque où les amours-propres surexcités prennent si volontiers la forme de l'envie. Du reste de graves incidens se succédaient dans cette période, justifiant les prévisions du petit groupe dont nous parlions tout à l'heure et créant dans l'opinion publique un état d'esprit peu favorable à la puissance européenne à laquelle nous nous heurtions sur tous les points du globe.

L'attention des militaires et des politiques se porta dès lors

sur les méthodes de guerre qui pouvaient présenter le plus de chances de succès dans un conflit maritime. A ne considérer que le résultat de la formidable lutte du commencement du siècle, la guerre de croisière ne semblait pas nous offrir des bénéfices bien assurés, et certains officiers, versés dans l'histoire maritime, firent remarquer qu'à ce jeu nous avions perdu plus encore que nos adversaires. C'était vrai. Mais il ne suffit pas d'établir un fait historique, il faut l'interpréter. La guerre de croisière ne fut sérieusement entreprise en France qu'après la ruine de nos escadres et la perte de nos établissemens extérieurs, c'est-à-dire au moment où nos bâtimens isolés allaient être privés de leurs appuis naturels et où l'Angleterre restait libre de consacrer toutes ses ressources à l'organisation de ses contre-croisières.

A ce titre seul, plus difficile à pratiquer pour nos pères qu'elle ne le serait pour nous, la méthode de guerre dont nous parlons ne pouvait avoir, il y a cent ans, l'efficacité qu'elle aurait aujourd'hui, parce que la situation économique de la Grande-Bretagne était tout autre. Sans doute l'incertitude et la rareté des arrivages atteignaient gravement déjà la richesse des négocians de la Cité, la prospérité des manufacturiers de Manchester, le bien-être des classes riches. Mais outre que ni les échanges extérieurs, ni les industries qu'alimentent les matières premières exotiques n'avaient pris le développement prodigieux qu'on admire de nos jours, la subsistance immédiate de la nation n'était pas compromise par l'arrêt de la navigation commerciale. Beaucoup moins peuplée, cultivée d'une manière différente, l'Angleterre de 1810 pouvait à la rigueur se suffire et nourrir ses habitans du blé qu'elle récoltait sur son territoire européen. Elle ne le peut plus aujourd'hui, et c'est un fait reconnu, dont il est à peine nécessaire d'appuyer de quelques chiffres la constatation, que sa vie dépend, comme celle de la Rome des empereurs, de la régularité des convois de céréales.

En 1893, par exemple, elle importait :

60 millions d'hectolitres de froment, sur les 85 millions d'hectolitres qui sont nécessaires à la consommation.

Ou, si l'on veut, d'une manière plus générale :

120 millions de quintaux métriques (à 100 kilog. le quintal) de matières alimentaires : céréales et farines, sucres bruts et raffinés, beurres, fromages, thés, cafés, viandes fraîches et conservées, poissons frais et salés. Encore laisse-t-on en dehors de cette statistique plus de 400 000 têtes de bétail, des millions de caisses d'œufs et 1 200 000 hectolitres de spiritueux et de vins.

Mais l'alimentation directe de la nation ne serait pas, en

temps de guerre, le seul souci des hommes d'État anglais, et la tâche d'assurer le ravitaillement en matières premières de leur immense usine leur paraîtrait probablement aussi grave. Car si l'on peut accepter que la production industrielle subisse un ralentissement dans une crise de ce genre, tout le monde reconnaît que l'arrêt complet des manufactures serait une affreuse calamité. Outre la misère, et par conséquent les désordres qui en résulteraient, il faudrait compter avec la nécessité de se fournir au dehors des objets manufacturés indispensables à la vie d'une population nombreuse et exigeante ; indispensables même, au bout de quelque temps, en raison de l'appauvrissement progressif des magasins, aux forces organisées pour la défense du pays.

Eh bien ! sait-on quelle est la valeur des matières premières importées en Angleterre en 1893, et destinées à être mises en œuvre sur son territoire ? Cette valeur atteint 3 milliards et demi de francs.

Les textiles absorbent dans ce chiffre total 1 925 millions ;

Les cuirs et peaux brutes, 165 millions ;

Les métaux, 410 millions ;

Les huiles, les produits chimiques, les graines, etc., 520 millions.

Veut-on enfin avoir une idée d'ensemble des richesses que la Grande-Bretagne confie à la mer ? La valeur des marchandises transportées par sa flotte de commerce oscille chaque année autour de 15 milliards de francs, et cette flotte elle-même en a coûté 10. En tout 25 milliards !

On conviendra sans doute que ces chiffres mettent en belle lumière l'importance que prendrait aujourd'hui la guerre de croisière. Au reste le gouvernement britannique prévoyait depuis longtemps ces graves conséquences de l'essor industriel de la nation et de l'insuffisance progressive du rendement du sol. Il avait discerné que le libre-échange, qui favorise la spécialisation par contrée des industries et des cultures, suivant les propriétés du sol et les facultés de l'homme, ne tarderait pas, tout en enrichissant l'Angleterre, à la rendre tributaire de l'étranger pour les matières premières autant que pour les denrées nécessaires à l'alimentation.

De là sa préoccupation constante d'assurer la liberté des mers ; de là ses efforts, au Congrès de Paris, pour l'abolition de la guerre de course, efforts qui eussent été couronnés d'un complet succès si les cabinets de Washington et de Madrid, plus avisés que les hommes qui conduisaient alors la politique française, n'avaient refusé de se dessaisir d'une arme précieuse ; de là, quelques an-

nées plus tard, son attitude embarrassée dans l'affaire de l'*Alabama*, où l'orgueil anglais eut tant à souffrir; de là encore, en 1878, son brusque recul lorsque la Russie, tournant les stipulations du 16 avril 1856, créa rapidement une flotte de croiseurs auxiliaires avec des paquebots armés par l'État.

Ainsi peu à peu renaissait la conception d'une méthode de guerre commerciale, analogue dans son objet, sinon dans ses moyens d'action, à celle qu'avait inaugurée le décret de 1806, par lequel Napoléon avait essayé de fermer tout débouché sur le continent aux productions des manufactures anglaises; conception d'autant plus logique, aujourd'hui, que l'état de guerre nous apparaît clairement comme une crise, passagère sans doute, mais normale et inévitable, de la lutte économique qui se poursuit en plein état de paix entre les nations civilisées.

On construisit donc chez nous des croiseurs, timidement d'abord, et comme en s'excusant de bien faire. D'ailleurs, pour n'avoir pas assez creusé le problème, on n'arrivait pas à réaliser l'idéal du « preneur de paquebots ». On restait attaché à un type de bâtimens relativement rapides, tels que le *Sfax*, le *Tage* et le *Cécille*, mais de bâtimens de combat, susceptibles de faire bonne figure dans une escadre, et à qui l'on donnait en conséquence une puissance militaire exagérée, au préjudice de l'approvisionnement de charbon.

En même temps, comme si l'on eût voulu se payer de mots, on décorait du nom de *croiseur* des navires qui, répondant à des préoccupations politiques ou à des exigences tactiques toutes spéciales, n'avaient que des droits médiocres à le porter, les *croiseurs de station lointaine* et les *croiseurs torpilleurs*, par exemple.

Plus tard, pour répondre aux préoccupations de l'opinion publique, mais sans rien sacrifier de l'ancienne conception du navire de guerre, on créait trois classes de bâtimens rapides, les uns cuirassés, les autres simplement protégés, tous bien armés, tous aussi marqués du même trait caractéristique : la faiblesse du rayon d'action. Dans ces types nouveaux et brillans, perfectionnemens du *Tage* et du *Cécille*, nous reconnaissons bien des bâtimens d'escadre, des bâtimens d'avant-garde, des avisos, des estafettes, des *éclaireurs* surtout, mais nous nous refusons, en dépit des affirmations de la « liste de la flotte », à y reconnaître des croiseurs.

Hier enfin, mais hier seulement, la presse annonçait que, sur l'initiative personnelle du ministre de la marine, on allait mettre sur chantier un véritable croiseur, un croiseur du large, doué d'une vitesse égale à celle des plus récens paquebots et à qui son

déplacement permettrait d'emporter un approvisionnement de charbon considérable.

Le moment semble donc opportun pour introduire une classification rationnelle dans la nomenclature trop peu précise de nos navires de guerre, ou au moins de nos « bâtimens légers ». Ainsi limitée, l'entreprise ne laisse pas d'avoir encore un sérieux intérêt, puisque, sous la confusion des termes, en elle-même indifférente, se cache une fâcheuse confusion des rôles. S'il est vrai que ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, il faut regretter que des documens officiels ne fassent aucune distinction entre le navire destiné à guider les escadres pendant leurs courtes opérations dans des bassins maritimes voisins de nos côtes, et celui qui aura la mission de capturer les paquebots à mille lieues au large, réduit à ses seules ressources pendant des mois entiers.

C'est le départ exact des facultés de ces deux types, le croiseur et l'éclaireur, que nous essaierons de faire dans cette étude.

I. — LE CROISEUR

La capture des paquebots n'est pas, dès qu'elle devient un système, une opération aussi simple que d'aucuns seraient tentés de le croire. La stratégie, la tactique, la logistique même y interviennent.

La stratégie, dont les principes forment la base de toute méthode de guerre, intervient ici parce qu'il faut choisir judicieusement son théâtre d'opérations; parce qu'il faut se créer une ligne de communications, ou se ménager des bases de ravitaillement intermédiaires.

La tactique, parce qu'il est nécessaire d'adopter certaines armes et d'en rejeter certaines autres; parce qu'il faut user, pour la poursuite, de méthodes précises, déterminer le moment où il convient de la cesser, comme on a dû calculer s'il convenait de l'entreprendre; parce qu'il est utile, enfin, d'employer quelques ruses, connues sans doute, mais dont le succès sera fréquent.

La logistique, parce qu'un croiseur doit emporter de fortes réserves d'équipages pour armer ses prises, et qu'il est essentiel d'assurer à un personnel si nombreux des locaux vastes, sains, bien aérés.

Voyons d'abord le côté stratégique de la question :

Le choix du théâtre d'opérations paraît d'abord tout indiqué. N'est-ce pas aux atterrages de leurs côtes nationales, ou aux environs de certains accidens géographiques voisins de ces

côtes que l'on est assuré de trouver le plus de navires marchands?

Sans doute. Mais il faut penser aussi aux moyens dont dispose l'adversaire pour protéger ses paquebots; et ces moyens, d'après une loi générale que nous ne nous arrêterons pas à démontrer, ont une efficacité d'autant plus grande qu'ils sont mis en jeu sur un théâtre plus rapproché.

Pour ne parler que de l'Angleterre, cette puissance aura, en 1895, 70 croiseurs de 2 500 à 14 000 tonnes, avec des vitesses de 18 à 23 nœuds. Supposons la moitié seulement de ces navires groupés sur l'aire relativement restreinte qui s'étend du cap Finisterre au débouché du canal de Saint-Georges. Comment nos propres croiseurs, beaucoup moins nombreux, réussiraient-ils à s'acquitter de leur mission?

A cette difficulté on propose un remède : donnons aux nôtres, disent quelques officiers, une valeur militaire qui assure à chacun d'eux au moins l'égalité des forces dans une rencontre individuelle.

Mais, en admettant que l'issue de ce duel fût favorable à notre croiseur, il est clair qu'il aurait reçu de graves avaries et qu'il se verrait contraint de rentrer au port le plus proche. Ou bien, s'il se décidait à rester à la mer, il serait affaibli de telle sorte qu'une deuxième rencontre, inévitable à bref délai, lui deviendrait funeste. De toute façon, le but poursuivi, la capture des paquebots, serait radicalement manqué.

C'est d'ailleurs ce qui se passait il y a quatre-vingts ans, et l'historien maritime Chabaud-Arnault le met fort bien en lumière: « Quand un croiseur anglais, écrit-il, rencontrait un des nôtres, il était presque certain de voir paraître, souvent pendant le combat, tout au moins peu de jours, ou même peu d'heures après, un ou plusieurs de ses compatriotes. Le navire français ne pouvait nourrir semblable espoir : vaincu, il ne devait compter sur aucun secours; vainqueur, mais forcément affaibli par la lutte, il avait bien des chances de devenir, à son tour, la proie d'un nouvel ennemi. »

Pas plus qu'à l'époque de nos grandes guerres maritimes, la supériorité numérique de l'ennemi ne nous permettrait aujourd'hui d'établir nos croisières dans le voisinage des côtes d'Europe. Il faut donc fixer à nos batteurs d'estrade des théâtres d'opérations plus éloignés et plus vastes à la fois, où il leur soit facile d'échapper à leurs adversaires dispersant leurs efforts sur des aires très étendues.

Est-ce à dire que nous renoncions aux captures que nous

pourrions faire aux atterrages, et que tout paquebot qui se sera soustrait, au large, aux recherches de nos croiseurs, est assuré de rentrer au port sans courir de nouveaux risques? — Non, certainement. Nous citerons à la fin de notre étude un moyen de tirer parti des bâtimens à grande vitesse empruntés aux escadres de combat pour l'exécution de *raids* brusques et rapides sur le littoral d'un adversaire européen. Des opérations de ce genre compléteront d'une manière efficace, malgré leur caractère accidentel, l'action de nos croisières lointaines.

Nous allons donc pousser au large, très loin au large, nos vrais croiseurs. Mais jusqu'où? — A moins d'affecter un de ces bâtimens à chacune des routes maritimes parcourues par les paquebots, ce qui se traduirait par une charge budgétaire considérable, nous sommes conduits à profiter de ce que les diverses lignes de navigation convergent toutes vers certains points, les Sorlingues, par exemple, ou le canal de Saint-Georges, ou celui de Bahama. Ainsi, pour préciser, nous placerons un de nos croiseurs à une distance des côtes d'Europe telle qu'il puisse couper le faisceau Amérique du nord — canal Saint-Georges en vingt-quatre heures, à la vitesse économique de 14 nœuds, c'est-à-dire dans la région de l'Atlantique où le faisceau des routes s'épanouit sur une largeur de 330 milles environ.

Voilà donc un champ d'opérations bien déterminé. Mais convient-il que le croiseur s'y attache obstinément? — La question est importante, par les conséquences qu'entraîne la solution que nous lui donnerons.

S'il s'agissait uniquement de faire des prises, il serait habile de s'éloigner de temps à autre, et d'encourager ainsi les paquebots blottis au fond des ports à se risquer sur leurs routes ordinaires, dussions-nous, à ce jeu, en laisser passer quelques-uns. Mais ne voit-on pas que ce serait compromettre le succès du système, dont l'objet essentiel est *d'affamer l'ennemi?* Convaincre tous les paquebots que toute tentative de passage demeure inutile sera toujours le moyen le plus sûr d'atteindre le but final.

Que résulte-t-il de ceci? — C'est que la poursuite logique de notre méthode de guerre exige la permanence des croisières sur les points choisis.

Examinons maintenant les conséquences de cette proposition, conséquences auxquelles nous faisions allusion tout à l'heure :

Au bout de quelque temps, l'adversaire aura reçu des renseignemens suffisans pour délimiter d'une manière assez nette les champs d'opérations de nos « preneurs de paquebots », et il fera, en connaissance de cause, tous ses efforts pour les détruire. Heureu-

sement qu'en raison même de la dissémination de nos croiseurs sur des espaces de mer considérables, il ne pourra détacher à la recherche de chacun d'eux qu'un nombre très restreint des siens. Encore faudra-t-il qu'il les choisisse de taille à soutenir individuellement la lutte, ce qui limite singulièrement le choix.

Mais enfin, un peu plus tôt, un peu plus tard, une rencontre est inévitable. A quoi nous résoudrons-nous, lorsqu'elle se produira? Accepterons-nous le combat, ou bien nous déroberons-nous, quitte à établir notre croisière à 200 ou 300 milles plus loin?

Nul doute sur la réponse à cette question : le résultat de l'engagement dût-il être heureux pour nous que ce serait encore payer trop cher une satisfaction d'amour-propre, si des avaries, d'autant plus graves que notre croiseur est éloigné de toute base d'opérations, venaient le mettre dans l'impossibilité de continuer sa croisière.

Ayons le courage de le dire : le preneur de paquebots doit avoir pour règle de n'accepter le combat que s'il possède une indiscutable supériorité sur son adversaire; et même dans ce cas, il doit conduire l'engagement de manière à éviter les avaries majeures.

Mais, puisqu'il s'agira le plus souvent de se dérober, quelle vitesse faut-il atteindre? — Ici nous avons une base précise, l'Angleterre ayant en chantiers deux énormes croiseurs de 14000 tonnes, le *Powerful* et le *Terrible*, qui fileront, affirme lord Brassey, 23 nœuds, peut-être 24 (44 kilomètres) à l'heure.

A la vérité ce chiffre semble bien un peu exagéré, et l'on se demande si nos voisins, gens avisés, n'essaient pas de décourager toute concurrence. Comment faire mieux, en effet? — Nous ferons aussi bien; et cela peut suffire à qui sait quel déchet subissent les vitesses prévues, les vitesses obtenues même aux essais, des bâtimens anglais.

Au demeurant, de deux navires de même type qui se rencontrent après un séjour à la mer de quelque durée, le plus rapide n'est pas celui dont les expériences de recette ont donné les plus brillans résultats, mais bien celui dont l'appareil moteur a été conduit le plus habilement, et dont la carène s'est conservée la plus propre, la plus lisse.

Ce dernier point vaut qu'on s'y arrête. Avant de dépêcher ses plus fins coureurs à la recherche des nôtres, l'adversaire n'aura pas manqué de faire nettoyer leurs œuvres vives. Rien de plus aisé pour lui, ayant eu depuis si longtemps l'attention de jalonner toutes les grandes routes de l'Océan de bases secondaires d'opé-

rations pourvues d'un bassin de radoub. Remarquable prévoyance, bonne et solide « stratégie du temps de paix », où triomphent discrètement les vrais politiques.

Aussi avons-nous à surmonter une difficulté sérieuse, si nous ne voulons laisser dans une dangereuse situation d'infériorité ce croiseur jeté en plein Atlantique, si loin de France, tandis que ses adversaires retrouveront l'Angleterre tout autour d'eux, à Saint-Jean, à Halifax, aux Bermudes. Ira-t-il demander aux ports neutres, Boston ou New-York, ce bassin qu'il ne trouverait pas à Saint-Pierre, notre petite colonie terre-neuvienne, si bien placée pourtant, si près de son centre de croisière? Mais les bassins capables de contenir les navires de son type ne sont pas nombreux. Il est à craindre qu'ils soient occupés soit par les grands paquebots américains des nouvelles lignes, soit par les transatlantiques anglais; il est même facile de prévoir que, décidé à nous enlever cette ressource, l'ennemi ne reculerait pas devant la dépense d'une occupation permanente des docks, devant une location indéfinie; et ce ne serait pas là l'incident le moins curieux, ni le moins important du conflit.

Quelle est donc la solution? — On la trouvait jusqu'ici, non pas complète mais approchée, dans l'emploi d'un doublage en cuivre, qu'un matelas de bois léger isolait de la coque. Mais, outre que le cuivre finit, lui aussi, par se couvrir d'herbages et de coquilles, une disposition de ce genre alourdit le navire et altère le rapport entre longueur et largeur qui convient aux grandes vitesses. L'émaillage, ou le « laquage » de la carène elle-même vaudraient mieux et conserveraient longtemps à notre croiseur toutes ses facultés. L'idée n'est point nouvelle : des procédés ont été proposés déjà par des industriels sérieux. Il faudrait les reprendre, annoncer la ferme intention d'aboutir et poursuivre avec persévérance des essais méthodiquement conduits.

Une question toute spéciale vient de nous faire toucher du doigt l'inconvénient du défaut ou de l'insuffisance des bases secondaires d'opérations, auxquelles les Anglais ont donné le nom significatif, mais un peu particulier, de *coaling station*. Il nous faut y revenir encore à propos du *ravitaillement* de nos croiseurs du large et de la création des *lignes de communications*. Nous resterons toutefois dans l'Atlantique nord, pour ne pas agrandir outre mesure le cadre de cette étude.

Trois points nous appartiennent sur les limites extrêmes de cet océan, véritable carrefour des routes de navigation; trois points qui pourraient permettre à nos bâtimens isolés de se réapprovisionner en combustible, eau douce naturelle et vivres frais.

Ce sont Dakar, Fort-de-France, Saint-Pierre de Terre-Neuve : Dakar, trop enfoncé au sud, mais qui serait fort utile pour les croiseurs chargés d'intercepter les arrivages de l'Amérique et de l'Afrique méridionale; Fort-de-France, qui commande bien la mer des Antilles et le canal de Bahama, mais qui reste trop loin dans le sud-ouest du théâtre d'opérations des croiseurs de l'Atlantique nord; Saint-Pierre enfin, beaucoup mieux placé sans doute, comme nous l'avons déjà remarqué, mais qui est vraiment aussi trop près des établissemens anglais, trop surveillé, trop faible, et exposé aux premiers coups.

Une position admirable est celle de l'île Florès, la plus occidentale du groupe des Açores. Que n'avons-nous profité de nos démêlés financiers avec le Portugal pour en faire l'acquisition à l'amiable et y fonder un établissement analogue à celui des Bermudes? — On dira peut-être que rien n'empêche de faire du charbon tout près de là, à San Miguel, à Punta Delgada, le Portugal devant rester neutre dans le conflit qui nous occupe. Ceci n'est point certain. Ce qui l'est, en revanche, c'est que l'amirauté anglaise se hâtera d'accaparer les stocks relativement médiocres de ces deux relâches, soit en les achetant à n'importe quel prix, dès le début des opérations, soit en les faisant enlever par une succession ininterrompue de croiseurs et de paquebots armés en guerre. Soyons convaincus qu'à des adversaires aussi prévoyans, aussi actifs, aussi riches et d'ailleurs peu scrupuleux, tous les moyens seront bons pour paralyser nos croisières, en attendant qu'ils puissent envelopper et détruire nos croiseurs.

Envelopper nos croiseurs! Ce ne leur serait que trop facile, si ceux-ci commettaient la faute d'aller se ravitailler aux Açores. Les Anglais n'ont-ils pas mis la main sur les câbles qui relient à l'Europe cet archipel si important au point de vue stratégique, et les voix les plus autorisées n'ont-elles pas signalé déjà au Parlement français les inévitables conséquences du plus complet oubli des intérêts supérieurs de la nation?

Ainsi, la terre leur étant fermée, nos croiseurs resteront à la mer le plus longtemps possible. Or ceci exige : d'abord qu'ils emmagasinent dans leurs flancs des réserves considérables de combustible, d'eau douce et de vivres, ensuite que cet approvisionnement soit renouvelé au moyen de paquebots ravitailleurs qui se succéderont à certains rendez-vous, déterminés au préalable.

Notons tout de suite que ce service ne peut guère être confié qu'à des navires français, car, pour ne parler que du charbon, il est certain que l'ennemi déclarera contrebande de guerre tous les

combustibles utilisables par la marine. Les neutres ne se risqueront certes pas à entreprendre d'une manière régulière des opérations de ravitaillement qui les exposeraient à la capture.

En tout cas nous rencontrons ici un nouveau problème, celui de l'embarquement du charbon à la mer. Ce problème, ce n'est pas seulement pour la guerre de croisière qu'il s'impose; il faut donc que nos ingénieurs et nos marins le résolvent sans tarder. Et combien cette tâche leur serait plus facile si, au lieu du charbon, il s'agissait du pétrole, du combustible liquide que l'on essayait avec succès dans notre marine nationale en 1864, il y a plus de trente ans. Mais là encore des intérêts particuliers sont venus se mettre à la traverse des intérêts généraux!

Revenons à notre ligne de communications. Quelque secret que reste leur départ, quelque prudente et détournée que soit leur route, les navires qui formeront les anneaux de cette chaîne pourront être interceptés par les croiseurs ennemis s'ils ne sont doués d'une grande vitesse. Il conviendrait par conséquent d'y employer les paquebots rapides de nos grandes compagnies de navigation.

Qu'on ne nous oppose pas que ces bâtimens sont déjà désignés pour recevoir un armement et servir en qualité de croiseurs auxiliaires. Ce rôle se concilie fort bien avec l'utilisation spéciale que nous avons en vue, et voici comment les choses se passeraient : toutes leurs soutes bondées de charbon, nos paquebots-ravitailleurs feraient route, à la vitesse économique, vers le rendez-vous fixé. Ils céderaient au grand croiseur un millier de tonnes, gardant le nécessaire pour atteindre, aussitôt après, le port des États-Unis le plus voisin. Ils prendraient là de quoi revenir en France, ce que le neutre le plus scrupuleux ne peut leur refuser; suivraient au retour une des routes de navigation les plus fréquentées et captureraient, chemin faisant ou aux atterrages, tout ce qu'ils rencontreraient de paquebots ennemis échappés à nos croiseurs. Cette combinaison nous offrirait, on le voit, l'avantage de compléter d'une manière rationnelle notre système de croisière.

Ce point admis, la régularité des opérations de ravitaillement ne dépend plus que des facultés de nos paquebots. Or il faut bien reconnaître qu'après l'avoir emporté quelques années dans la lutte pour la vitesse, nos grandes compagnies de navigation se laissent distancer aujourd'hui par leurs rivales d'Angleterre. Nos ravitailleurs risquent donc d'être atteints, non seulement par les croiseurs construits par l'État anglais en vertu du *Naval defence act* et du programme de 1894, mais encore par les nouveaux paquebots rapides devenus croiseurs auxiliaires. Si l'ad-

versaire s'attachait ainsi à rompre notre ligne de communications pour « affamer » à leur tour nos redoutables croiseurs du large, il resterait encore à ceux-ci la ressource de s'emparer du combustible de leurs prises, quitte, s'il le fallait, à les couler après évacuation complète. Car, de les expédier vers un de nos ports avec un approvisionnement de charbon qui ne leur permettrait pas de développer toute leur vitesse, ce serait compromettre l'équipage qu'on y ferait passer, en exposant le navire à être repris par l'ennemi.

Les considérations d'ordre exclusivement stratégique que nous venons d'exposer nous permettent de déterminer quelques-unes des caractéristiques du type de nos croiseurs. La première, la plus essentielle de ces caractérisques est le déplacement; or le croiseur du large sera un très grand bâtiment :

1° Parce que, forcé de rester longtemps à la mer et incertain de son ravitaillement, il doit emporter des approvisionnemens considérables de combustible, d'eau douce, de vivres, ainsi que de fortes réserves de personnel;

2° Parce qu'il doit primer de vitesse tous les croiseurs et tous les paquebots actuellement en construction, ce qui suppose un appareil moteur très puissant, et que cet appareil moteur, fractionné en trois machines indépendantes, ne saurait être solide qu'à la condition d'absorber par son poids un « pour cent » très élevé du déplacement;

3° Parce que, ne pouvant compter que sur lui-même pour réparer une avarie de machine, il doit renfermer un atelier vaste, commode, bien outillé;

4° Parce qu'il faut pousser très loin, au risque d'augmenter le poids de la coque, l'emploi du système cellulaire, si l'on veut que les effets d'une avarie dans les œuvres vives soient aisément limités et que le navire ne se trouve pas dans l'obligation de passer au bassin de radoub après un échouage ou après un engagement qu'il n'aura pas pu éviter.

Acceptons donc pour le déplacement le chiffre de 12 000 tonnes qui est à peu près celui qu'on adopte en Angleterre, en Russie, aux États-Unis; fixons à 24 nœuds bien nets, bien assurés, la vitesse maxima qui nous est imposée par celle que nos rivaux comptent atteindre. La puissance de la machine ne sera pas moindre de 30 000 chevaux, avec un poids de 2 100 tonnes, le cheval-vapeur étant compté à 70 kilogrammes. Nous irons jusqu'à 3 000 tonnes pour l'approvisionnement en combustible (le quart du déplacement total), et nous admet-

trons 800 hommes comme effectif de l'équipage, effectif qui comprendra une partie fixe, destinée au bâtiment lui-même, et une partie mobile, destinée aux prises et renouvelée constamment par les paquebots ravitailleurs.

Ces bases posées, au moins à titre provisoire, nous allons examiner si les considérations empruntées à la tactique ne nous conduiraient pas à modifier l'idée générale que nous nous faisons, dès maintenant, de nos grands croiseurs du large.

La tactique, avons-nous dit plus haut, intervient dans le choix des armes du croiseur, dans ses méthodes de poursuite, dans ses ruses de guerre, comme dans sa manière de combattre, s'il y était contraint.

Eh bien, quelles doivent être les armes offensives du preneur de paquebots? — Les plus simples sans doute, et, en vérité, après sa vitesse, nous n'en voyons pas d'autre que l'artillerie.

Qu'il n'ait que faire de l'éperon, c'est ce qu'il est oiseux de démontrer. L'éperon est une arme de contact, de mêlée par conséquent, que seuls doivent employer les cuirassés trapus, relativement courts, prompts à évoluer. D'ailleurs la forme spéciale que donnerait l'éperon à l'étrave de notre croiseur suffirait à dénoncer sa qualité de navire de guerre, et de fort loin, aux paquebots qu'il veut atteindre.

La torpille, elle aussi, est une arme de combat rapproché. Qu'elle soit lancée par un torpilleur ou par un grand bâtiment, qu'elle surprenne l'adversaire dans le calme de la nuit ou qu'elle entre en jeu en plein jour, dans le tumulte du combat d'escadre, sa course si rapide est toujours de faible étendue. D'ailleurs, quel besoin d'ouvrir une brèche dans les œuvres vives, quel besoin de couler sur place le navire qu'un projectile dans les œuvres mortes suffit à convaincre de l'inutilité de la résistance?

Supprimons donc la torpille et tout ce qu'elle entraîne avec elle d'*impedimenta*. Le poids que représente ce matériel sera mieux employé si nous en faisons bénéficier l'appareil moteur, qui ne sera jamais trop solide.

Que dire des armes légères, canons-revolvers, mitrailleuses, fusils? Leur poids, munitions comprises, est peu de chose pour un très grand navire. Il en faut, d'ailleurs, pour agir contre le personnel de l'adversaire dans un combat rapproché, si exceptionnelle que puisse être cette circonstance. Il en faut aussi pour armer certaines prises, car nous serions fort d'avis qu'afin d'assurer la conservation d'une riche capture, on donnât au nouvel équipage de quoi soutenir un engagement en retraite, au moins contre un aviso, un petit croiseur, un torpilleur de haute mer.

La grosse question est celle de l'artillerie. Quels sont les canons qui conviennent à notre croiseur? — Les gros calibres? — Évidemment non. Il ne s'agit pas de perforer des cuirasses; la puissance balistique reste hors de cause et nous n'avons souci que de la justesse et de la portée.

Les calibres moyens? — Oui, mais l'échelle en est encore bien étendue et les poids varient de 1 800 kilogrammes à 11 000 quand on passe du canon de 10 centimètres à celui de 19.

Pour nous décider et pour justifier notre choix, nous invoquerons le principe posé au début de cette étude : le croiseur du large est exclusivement un preneur de paquebots. Il ne doit accepter le combat que d'adversaires dont il n'a pas à redouter d'avaries sérieuses, restant maître au surplus de choisir sa distance, grâce à une vitesse supérieure. Nous pouvons donc éliminer les pièces lourdes et nous arrêter au calibre de 10 centimètres. En revanche, nous nous donnerons les bénéfices du nombre des bouches à feu et de la rapidité du tir.

Ainsi le fond de l'armement de notre croiseur se composera de 24 pièces de 10 centimètres à tir rapide (12 coups par minute) et d'une longueur de 40 à 50 calibres, ce qui leur donnera, avec une vitesse initiale de 800 mètres environ, une parfaite justesse aux grandes portées. Cette belle batterie ne pèsera pas plus de 200 tonnes, c'est-à-dire 1,7 pour 100 du déplacement total, et elle lancera en quelques instans une masse de fer et d'explosifs violens vraiment considérable; de sorte qu'après tout, nous envisageons sans appréhension trop vive l'éventualité d'un engagement forcé de notre croiseur avec un navire de son type armé de canons plus puissans.

Toutefois nous allons renforcer nos 24 pièces de 10 centimètres de deux bouches à feu auxquelles un rôle spécial sera réservé. La première, un canon de 14 centimètres, long, établi à l'avant, hâtera, dans certains cas, la capture du paquebot poursuivi. En effet, son projectile de 30 kilogrammes conserve mieux que le boulet de 14 kilogrammes du canon de 10 centimètres sa force vive aux grandes distances, et nous assure ainsi des effets balistiques plus décisifs sur des coques d'ailleurs dépourvues de tout cuirassement.

La seconde de ces bouches à feu sera établie à l'arrière pour le combat en retraite. Nous la destinons à contraindre les grands croiseurs ennemis de cesser une poursuite qui aurait pour effet — question de tactique mise à part — de nous faire consommer une trop forte quantité de notre précieux combustible. Cette pièce n'est autre qu'un obusier de 20 centimètres, long de 10 à

12 calibres, pesant 5 tonnes environ et lançant un obus de 90 kilogrammes, dont la trajectoire courbe menacera le pont du bâtiment ennemi, et par conséquent aussi l'appareil moteur et les soutes à munitions.

A qui, s'étonnant du choix de cette pièce, émettrait quelque doute sur l'efficacité de son tir à la mer, nous nous bornerions à citer le combat du cuirassé turc *Assar-I-Chevket*, et du croiseur auxiliaire russe *Vesta* armé de mortiers de neuf pouces. Canonné par son puissant adversaire, le commandant Baranof ouvrit le feu de ses mortiers, dont il rectifia peu à peu le tir. Un de ses obus démonta la pièce de chasse de l'*Assar-I-Chevket*, et le dernier, atteignant une des chaudières après avoir percé tous les ponts, obligea l'ennemi à stopper.

L'adjonction du canon de 14 centimètres et de l'obusier de 20 à notre batterie de 10 centimètres portera le poids total de l'artillerie et de ses accessoires à 235 tonnes environ. Avec les armes légères nous n'atteindrons pas 250 tonneaux, et nous resterons ainsi à 2 pour 100 du déplacement total, proportion très inférieure à celle qu'accusent les devis de la plupart des navires de guerre pour l'armement offensif.

Occupons-nous maintenant de l'*armement défensif*.

On n'attend pas sans doute que nous dotions notre croiseur d'un blindage de flanc; mais peut-être jugerait-on convenable de protéger ses machines par une légère cuirasse horizontale. En vérité, nous hésitons à reconnaître la nécessité de ce mode de défense pour un navire appelé à combattre de loin des adversaires armés de bouches à feu de puissance moyenne, et qui ne fournissent pas des feux plongeans. Bien suffisante, nous semble-t-il, surtout après certaine épreuve faite au combat du Yalu, serait la résistance opposée aux projectiles de calibre moyen par un épais matelas de charbon disposé, entre deux fortes tôles d'acier, autour de l'appareil moteur.

Nous ne restons pas insensibles, en revanche, au danger des coups d'enfilade qu'un puissant croiseur pourrait adresser au nôtre, avant que la vitesse de ce dernier l'eût mis hors de la portée pratique des lourdes pièces de chasse. Une cloison transversale de 12 centimètres d'épaisseur, placée à l'arrière, suffirait pour provoquer l'explosion immédiate d'un obus de 23 centimètres animé d'une vitesse restante de 300 mètres au plus, et mettrait les parties vitales du preneur de paquebots à l'abri de tout dommage essentiel.

Quant à la protection du personnel, nous ne pouvons avoir la prétention de la rechercher que dans la mesure où l'on s'en con-

tente sur la plupart des croiseurs. Des masques en tôle d'acier protégeront les servans des pièces et le personnel dirigeant contre la grêle de projectiles légers lancée par les canons-revolvers, les mitrailleuses et les fusils.

Est-il bien nécessaire, maintenant, d'insister sur les méthodes de combat de notre croiseur du large ?

Se refuser, se dérober aux adversaires les plus forts ; au besoin les dégoûter d'une poursuite sans grand espoir par un coup bien calculé et adressé exactement. Canonner de loin les croiseurs de puissance moyenne et rebuter les plus tenaces par la régularité, par la précision du tir d'une artillerie bien servie. Accabler rapidement les faibles par un feu violent à petite portée, tels sont les principes essentiels d'une tactique qui, certes, n'a rien de chevaleresque, mais qui répond expressément à l'objectif que le commandant de notre croiseur ne doit jamais perdre de vue : se maintenir le plus longtemps possible sans avarie, sur les routes de navigation des paquebots ennemis.

De cette tactique, la base fondamentale est évidemment la vitesse. Il faut que celle de notre croiseur soit franchement supérieure à celle de tous les croiseurs étrangers. Nous avons admis implicitement, tout à l'heure, que 24 nœuds suffisaient, si les nôtres étaient assurés de s'y tenir plus que ceux de la Grande-Bretagne ne le sont d'y atteindre. Mais il convient de prendre garde à ceci : le plan que nos puissans rivaux étudieront *demain* sera réalisé avant celui dont notre ministère arrête *aujourd'hui* les grandes lignes. Faisons donc un effort de conception qui rétablisse l'équilibre, et si un juste instinct nous avertit que 25 ou 26 nœuds seront nécessaires dans quelques années, n'hésitons pas à les demander aux constructeurs.

La lutte pour la vitesse est ouverte. Que notre marine s'y engage hardiment ! Pour forcer le succès, quand on ne dispose pas du nombre, il ne suffit pas de faire aussi bien que l'adversaire, il faut faire mieux.

Nous n'avons rien dit encore de la tactique du croiseur du large contre les navires marchands. Elle existe pourtant ; elle est même assez délicate, bien que le principe en soit fort simple et se puisse résumer en quelques mots : arriver, sans être reconnu, jusqu'à portée de canon du paquebot.

Sans être reconnu, disons-nous... Sans l'être du moins à trop grande distance, et ceci est d'une importance capitale, en dépit de la supériorité de marche de notre croiseur. Remarquez que les navires dont la capture est la plus intéressante, les grands trans-

atlantiques, donnent 20 nœuds en service courant. Supposez donc que l'un d'eux nous aperçoive à 10 milles, — cela n'a rien que d'ordinaire, — et nous reconnaisse à quelque particularité qui dénonce le bâtiment de l'État. Il vire de bord et prend chasse, forçant de vapeur, atteignant 21 nœuds, 22 peut-être. Nous en donnerons 24 et serons dans ses eaux au bout de quatre heures. Mais à quel prix? — Il aura fallu développer 25 000 chevaux au moins, c'est-à-dire dépenser une trentaine de tonnes de charbon par heure, si économique que soit notre machine. Or, si chaque poursuite nous coûtait 120 tonneaux de combustible, nous verrions bientôt le fond de nos soutes, et le ravitaillement le mieux organisé ne suffirait pas à les remplir.

Construisons par conséquent des croiseurs qui ressemblent à des paquebots, qui ne laissent apercevoir de loin qu'une muraille lisse, des mâts simples et peu élevés, une étrave droite, de légères passerelles.

Ce n'est même pas assez, car au bout de peu de temps le « signalement » de notre croiseur serait exactement connu; et, comme l'Indien qui se recouvre d'une peau de bison pour approcher sa proie dans la prairie, — ne s'agit-il pas d'une vraie chasse? — il faut que notre croiseur puisse se déguiser; qu'il se donne l'apparence extérieure d'un neutre ou d'un ami, appartenant à une ligne bien connue; qu'il modifie par conséquent le tracé de ses lignes de plat bord, la hauteur de ses cheminées, l'emplacement de ses mâts.

Moyens peu pratiques, diront certains. Pourquoi donc? C'est affaire de quelques dispositions prises d'avance, de quelques manœuvres de force qui n'eussent pas effrayé nos pères, de quelques toiles solidement clouées sur de bons châssis, enfin d'une couche de peinture habilement distribuée.

Moyens qui nous répugnent, ajoutera-t-on peut-être... Pourquoi encore? Et quelle idée se fait-on de la guerre, si l'on repousse des ruses pratiquées de tout temps, des ruses que l'on emploiera contre nous sans scrupule?

Les navires de guerre hésitent-ils à montrer, la nuit, des fanaux identiques à ceux de l'ennemi pour enlever par surprise un bâtiment isolé ou pour semer le désordre dans une escadre? — Faut-il citer comme exemple cette catastrophe de la nuit du 12 au 13 juillet 1801, où l'on vit deux trois-ponts espagnols se combattre et s'incendier l'un l'autre, parce qu'un vaisseau anglais passant entre eux avec des feux de reconnaissance bien placés leur avait lâché simultanément ses deux bordées?

Mais s'il importe tant de n'être point *reconnu*, il importe par

là même de n'être *aperçu* que le plus tard possible. Or ce qui dénonce le mieux un grand vapeur, et du plus loin, c'est sa fumée, dont les grisailles estompent l'horizon au-dessus de lui bien avant que paraissent sa mâture et sa coque.

Voici donc une raison qui s'ajoute à celle que nous donnions tout à l'heure d'adopter les combustibles liquides : leur combustion étant plus achevée, plus parfaite, la quantité et surtout l'opacité des gaz résiduels seraient sensiblement diminuées.

Faut-il pousser plus loin notre étude, entrer dans le détail des méthodes de poursuite, indiquer des tracés de route suivant les positions relatives qu'occupent, au début de l'opération, le chasseur et le chassé?

Mais ce n'est pas une monographie que nous faisons ici, et nous n'avons pas la prétention d'épuiser un sujet aussi vaste que celui de la guerre de croisière. Nous nous sommes demandé seulement quels devaient être les traits caractéristiques du « croiseur » afin de les pouvoir opposer à ceux de l' « éclaireur d'escadre ».

A ces traits, sur lesquels stratégie et tactique se sont trouvées d'accord, il est aisé de donner une expression numérique dans un de ces devis sommaires où l'on fixe les fractions du déplacement total qu'absorbent les élémens essentiels qui constituent le navire. Établissons-le, ce devis, d'après les données mêmes que nous avons recueillies au cours de cette étude :

La coque absorbera	38 p. 100	du déplacement,	soit. .	4700 t^x
L'appareil moteur (et auxiliaires)	25 p. 100	—	soit. .	3125 t^x
Le combustible.	24 p. 100	—	soit. .	3000 t^x
L'armement offensif.	2 p. 100	—	soit. .	250 t^x
L'armement défensif.	3 p. 100	—	soit. .	375 t^x
L'équipage, l'eau, les vivres.. .	7 p. 100	—	soit. .	875 t^x
La mâture, les agrès, les canots.	1 p. 100	—	soit. .	125 t^x
Totaux	100 p. 100	—		12450 t^x

Mais comme l'exacte signification de ces chiffres n'apparaît pas d'une manière immédiate et précise, nous les traduirons « en clair » dans la définition suivante :

Le croiseur du large *français* doit être un bâtiment de guerre, mais non un bâtiment de combat. Exclusivement destiné à capturer des paquebots, il doit se maintenir intact le plus longtemps possible sur un théâtre d'opérations reconnu favorable. Ses qualités maîtresses seront l'autonomie, la vitesse, la solidité des machines. La puissance de l'armement offensif et défensif ne peut venir qu'en seconde ligne.

C'est en résumé un navire dont les *facultés stratégiques* l'emportent nettement sur les *facultés tactiques*.

II. — LES ÉCLAIREURS

Il n'y a pas fort longtemps que l'on s'est avisé qu'il était nécessaire d'éclairer une escadre, autant qu'il peut l'être d'éclairer une armée. L'accroissement de la vitesse des unités de combat dans ces dernières années a ouvert les yeux des officiers les plus attachés au système qui consistait à maintenir à quelques encâblures en avant ou sur les flancs de l'escadre des navires légers, mais fort peu rapides, dont le rôle principal était de répéter les signaux de l'amiral. C'est encore à un petit groupe de marins — toujours le même, du reste — que nous devons les premiers navires à qui une vitesse nettement supérieure à celle des cuirassés permettait *d'éclairer* réellement *la marche d'une force navale*, c'est-à-dire de créer autour d'elle une zone de sécurité assez étendue pour qu'elle pût prendre ses dispositions de combat entre le moment où l'ennemi serait signalé et celui où les premiers coups s'échangeraient.

Il n'y a là pourtant qu'une conception élémentaire de la mission de l'éclaireur d'escadre, et ce que nous venons d'en dire ne définit que l'éclairage tactique, celui qui a pour préoccupation exclusive le combat.

Lorsqu'on étudie avec quelque attention les problèmes de la guerre navale, on ne tarde pas à s'apercevoir que cet éclairage ne suffit pas, ou qu'il ne suffirait qu'à une escadre assurée de rencontrer l'ennemi exactement sur la ligne d'opérations qu'elle parcourt. Or l'ennemi n'a point accoutumé de se plier à nos desseins. Il a les siens, qu'il suit de préférence, et dont il importe que nous soyons avertis dès les premières heures de la guerre, si cela est possible. On en comprend d'ailleurs d'autant mieux la nécessité que l'adversaire est plus actif, plus entreprenant, ou seulement que ses vaisseaux sont plus rapides; et c'est quand on examine sans parti pris d'illusions les conséquences d'une certaine infériorité de vitesse du gros de l'armée navale que l'on s'aperçoit bien que l'éclairage tactique est un *éclairage passif*, donnant des garanties contre une surprise de l'ennemi, mais ne fournissant aucune chance, soit de le surprendre à son tour, soit de contrarier ses opérations.

Il y a donc, il doit y avoir un éclairage beaucoup plus étendu, que nous appellerons l'éclairage stratégique, véritable service d'informations, qui commencera au moment où tarissent toutes

les sources naturelles de renseignemens sur la concentration, sur les préparatifs de l'adversaire, qui continuera par l'observation ininterrompue de ses mouvemens, et qui ne se terminera que lorsque les éclaireurs remettront pour ainsi dire la flotte ennemie entre nos mains, après nous avoir donné, par une succession d'avis judicieux, la faculté de prévenir ses entreprises.

Que les navires chargés de réaliser cette conception nouvelle... et si familière pourtant aux officiers qui prirent part aux grandes guerres du siècle dernier! que ces navires, disons-nous, soient différens de ceux dont le rôle se borne à guetter, à quelques milles en avant de notre escadre, l'arrivée de l'ennemi, c'est ce que l'on pressent aisément. Les « éclaireurs tactiques » — qu'on nous passe cette expression, incorrecte, mais commode, — sont de petits bâtimens de 400 à 1 200 tonnes, à qui l'on ne peut demander que de la vitesse, afin que la transmission des avis utiles au commandant en chef se fasse dans le moins de temps possible. Les « éclaireurs stratégiques » doivent être de tout autres navires, plus autonomes que les premiers, parce que leur rayon d'action est plus étendu, et que le lien qui les rattache à l'armée navale est plus relâché, par conséquent mieux pourvus de charbon, d'eau douce, de vivres, mieux armés aussi, mieux protégés même, et, en définitive, d'un déplacement beaucoup plus fort.

Insistons un peu sur ces divers points et précisons les contours de ce croquis assez vague des éclaireurs stratégiques, les seuls qu'il y ait intérêt à comparer aux croiseurs, parce que ce sont les seuls que l'on puisse confondre avec ces derniers.

Et pourquoi, tout d'abord, seraient-ils si différens des éclaireurs tactiques, des « mouches », pour leur restituer leur nom vulgaire? L'ennemi ne serait-il pas aussi bien surveillé, et à moins de frais, par un petit bâtiment rapide qui aurait en tout cas sur un grand navire l'avantage de passer plus inaperçu? — Non, malheureusement.

S'il s'agit de rester en observation devant le port où se mobilisent et se concentrent les forces navales de l'adversaire, il faudra fréquemment lutter contre la mer, contre les vents qui battront en côte. C'est une tâche bien difficile pour un aviso que son platbord trop bas défend mal contre les lames, dont la coque est frêle, dont la masse est trop faible pour qu'il se puisse maintenir aux environs du point choisi sans consommer beaucoup de combustible. D'ailleurs, si réduites que soient les dimensions de l'observateur, il n'y a aucune chance qu'il échappe aux investigations des grand'gardes de l'adversaire, auxquelles les sémaphores auront tôt fait de le signaler. Et d'autre part, comment verrait-il

lui-même ce qui se passe, sans une certaine hauteur de mâture qui ne s'allie qu'à des dimensions générales assez fortes?

Mais de l'impossibilité d'échapper aux vues de l'ennemi, puisqu'on ne dispose ni de couverts ni d' « accidens de terrain », il résulte une conséquence importante : c'est que, pour rester en vue du port, il faudra combattre, et combattre souvent, car, à juste titre inquiet de cette surveillance obstinée, le commandant en chef ennemi donnera l'ordre à ses bâtimens légers de s'engager à fond avec notre éclaireur toutes les fois qu'ils en auront l'occasion.

De tels combats ne peuvent être soutenus avec avantage, dans une situation si aventurée, sans la supériorité de la vitesse et l'égalité de l'armement offensif. Un armement défensif sérieux sera même nécessaire : cloisons transversales pour neutraliser les coups d'enfilade, pont blindé qui protège les machines, cuirassement des œuvres mortes qui provoque immédiatement l'explosion des projectiles de calibre moyen.

Eh bien! tout cela nous entraîne fort loin : 20, 21 nœuds de vitesse, des pièces de 16 ou de 19 centimètres en tourelles fermées, beaucoup de canons légers et de mitrailleuses, des plaques de 8 à 10 centimètres d'acier sur les œuvres mortes, sans parler des cloisons, ni du pont qui recouvre les machines... Enfin le faisceau complet des armes modernes avec l'outillage compliqué qu'elles comportent sur un navire de combat.

Fort heureusement, ni l'appareil moteur, ni l'approvisionnement de combustible n'absorberont le poids qu'ils absorbaient chez notre croiseur du large : l'appareil moteur, parce que 13000 chevaux suffiront à des navires qui ne doivent pas dépasser 6000 tonnes, et que d'ailleurs, n'ayant pas besoin de pousser à l'extrême les garanties de solidité, on peut se contenter d'un poids de 60 kilogrammes par cheval-vapeur; l'approvisionnement de charbon, parce que sur des théâtres d'opérations aussi restreints que les mers de l'Europe, le rayon d'action peut être diminué sans inconvénient, et que l'on satisfera à toutes les exigences raisonnables en consacrant au combustible le cinquième du déplacement au lieu du quart, soit 1200 tonneaux au plus.

Ainsi, d'une part, facultés stratégiques atténuées, de l'autre, facultés tactiques accentuées, telles sont, par rapport au croiseur du large, les caractéristiques de l'éclaireur d'escadre, à ne le considérer du moins que dans son rôle d'observateur à l'entrée du grand port où s'organise la flotte ennemie. Voyons si notre première impression se modifiera par l'examen des autres situations où peut se trouver placé un bâtiment de ce type.

Cette flotte, dont il vient d'observer la concentration et l'armement, elle est prête, elle appareille, elle prend une ligne d'opérations tracée en vue d'un objectif défini.

Dès lors il importe que le commandant en chef de nos forces navales soit prévenu de son départ et, sinon de l'objectif précis qu'elle recherche, — cette indication serait prématurée, — du moins de la direction qu'elle poursuit. Or, pour éviter de se laisser leurrer par une feinte de l'amiral ennemi, par une fausse route tenue jusqu'à la nuit close, il faut que notre observateur s'attache aux pas de l'adversaire et ne le quitte que lorsqu'il aura la certitude que celui-ci a pris sa ligne d'opérations définitive.

Mais comment acquérir cette certitude? — Et jusqu'où faudra-t-il aller pour cela? — Telles circonstances se produiront où, pour n'avoir pas attendu quelques heures de plus, on donnera un renseignement erroné, dont les conséquences peuvent être fort graves. Villeneuve sort de Toulon, le 30 mars 1805, avec ses onze vaisseaux. Il fait route à peu près au Sud. Les frégates de Nelson se hâtent d'aller prévenir celui-ci à la Maddalena : évidemment, disent les capitaines, l'escadre française va dans le Levant... Nelson appareille aussitôt, en pleine nuit, par un temps affreux, et court se poster entre la Sardaigne et l'Afrique pour y guetter son adversaire. Plusieurs jours se passent et rien ne vient. Plein de doutes et d'anxiétés l'amiral anglais se décide à faire une course rapide dans la Méditerranée orientale; mais personne n'y a vu l'escadre française, personne n'en a entendu parler! Nelson revient sur ses pas en forçant de voiles, arrive à Gibraltar et y apprend que Villeneuve a franchi le détroit. Où est-il allé? — Est-il remonté dans le Nord, vers la Manche, et dans ce cas Cornwallis, qui bloque Brest, est bien menacé; ou bien a-t-il fait route sur les Antilles?

Qui pourra le dire? Les frégates de l'amiral Orde, qui gardaient le détroit? mais non... elles non plus n'ont pas suivi l'ennemi assez loin. Et Nelson se plaint amèrement à l'amirauté, tout en s'accusant lui-même : trop peu de bâtimens légers, trop peu d'avisos, et ceux que l'on a n'ont pas assez d'initiative, ne sont ni assez tenaces, ni assez clairvoyans!...

De ceci, que résulte-t-il? — Que ce n'est pas avec un seul éclaireur, si rapide qu'on le suppose, si habile que soit son capitaine, que l'on peut pourvoir à la surveillance de la flotte ennemie. Il y faut un groupe de bâtimens qui se détacheront les uns après les autres pour aviser le commandant en chef des routes successives de l'adversaire. Inutile, bien entendu, de com-

poser ce groupe de navires ayant tous la valeur tactique de celui dont nous déterminions tout à l'heure les facultés essentielles. Ce serait de la force perdue, puisqu'il ne s'agit ici ni d'arrêter l'ennemi, ni même de retarder sa marche. Notre éclaireur-type de 6 000 tonnes sera simplement le noyau d'une escadrille de petits bâtimens, les corvettes, les bricks d'autrefois, les torpilleurs de haute mer et les avisos-torpilleurs d'aujourd'hui.

Représentons-nous les opérations de 1805 exécutées quatre-vingt-dix ans plus tard, et supposons que Nelson, toujours posté à la Maddalena, ait détaché devant Toulon un éclaireur du type *Talbot* (5 800 tonneaux) accompagné de 4 avisos ou contre-torpilleurs rapides tels que l'*Ardent* (250 tonneaux).

Le premier de ces avisos est expédié pour prévenir l'amiral anglais que la flotte française a pris la mer et qu'elle fait route au Sud. En même temps la petite division d'observation prend chasse devant les nôtres, refusant le combat avec l'escadre légère, sans perdre de vue le gros de l'armée.

Celle-ci oblique dans le Sud-Ouest : deuxième aviso détaché à la Maddalena. Grâce à sa vitesse de 27 nœuds, il arrivera peut-être à temps pour empêcher le faux mouvement sur Cagliari ; au moins rattrapera-t-il bien vite l'escadre anglaise, et Nelson, averti, ne manquera pas de rebrousser chemin. Les Bouches franchies, il prendra la ligne d'opération Bonifacio-cap de Gate, qui coupe toutes celles que les Français peuvent suivre.

Cependant Villeneuve, toujours observé de loin par le *Talbot* et ses deux estafettes, — c'est leur vrai nom, — dépasse les Baléares et s'arrête devant Carthagène, où il veut recueillir la division Salcedo. Cette fois le commandant du *Talbot* doit utiliser sans hésitation les deux avisos qui lui restent. L'un d'eux remontera, par l'est des Baléares, vers l'escadre de Nelson, qui ne peut plus être bien loin ; l'autre ira devant Cadix informer l'amiral Orde de la situation. Il faut que cet officier général soit prêt à rallier Nelson devant Carthagène, si une concentration des forces anglaises y devenait nécessaire. Il faut aussi qu'il se garde d'une surprise où sa division courrait des risques sérieux. Dans les deux cas, il ralliera Gibraltar et y attendra de nouveaux avis.

Villeneuve n'a pas fait sa jonction avec Salcedo, qui demandait deux jours pour embarquer ses poudres. Il a repris le large et fait route, le cap de Gate doublé, sur le détroit. Mais les quelques heures perdues devant Carthagène ont été mises à profit par son ardent adversaire : au loin derrière la flotte française, derrière le *Talbot* même, voici les fumées des vaisseaux de

Nelson. L'habile marin a compris que Villeneuve n'aurait pas quitté Toulon pour s'enfermer à Carthagène, que sa relâche serait courte, et qu'avant tout il fallait prévenir l'ennemi à Gibraltar. Il force de vapeur, il laisse derrière lui quelques unités de combat dont les machines faiblissent, confiant dans la victoire pourvu qu'il joigne Villeneuve. Déjà ses éclaireurs, atteignant le *Talbot*, canonnent l'arrière-garde française... Et voici que de l'autre côté de l'horizon de nouvelles fumées apparaissent : ce sont les 5 cuirassés de l'amiral Orde qui surveillent le détroit. Villeneuve est cerné. Il faut combattre!

Nos lecteurs ont aisément compris, par cette adaptation idéale des types récens aux circonstances de la campagne maritime la plus décisive des temps modernes, pourquoi une tâche aussi délicate et aussi capitale que celle de l'observation de l'escadre ennemie à la mer ne pouvait être efficacement remplie que par un groupe de bâtimens, pas une sorte d'« unité collective ».

Voilà donc bien établie une différence nouvelle, une différence profonde entre l'éclaireur et le croiseur du large, puisque celui-ci suffit seul à sa mission, puisqu'on ne peut attendre de lui — placé si loin! — aucun avis utile pour les mouvemens des escadres et qu'il n'a besoin d'entretenir avec la terre d'autres relations que celles que lui créent naturellement les paquebots ravitailleurs.

Mais, bien que nous ne prétendions pas épuiser l'examen des phases diverses des opérations auxquelles un éclaireur peut prendre part, notre étude serait trop incomplète si nous ne le montrions engagé dans la crise finale, dans l'action tactique où se résout toute conception stratégique, en un mot dans le combat d'escadre.

Ici encore le rôle des éclaireurs, cette fois réunis et endivisionnés, deviendra fort important. Il n'en était pas ainsi dans les guerres du temps passé : les frégates n'eussent point risqué de se compromettre dans la mêlée, bien moins encore de commencer l'attaque. Tout au plus, à la fin de l'action, et après s'être canonnées à distance, se glissaient-elles entre les combattans pour amariner les vaincus ou donner une remorque aux vainqueurs mutilés.

L'attitude des grands éclaireurs d'aujourd'hui sera tout autre et leur tactique de combat bien plus active. Entre eux et le cuirassé d'escadre, la torpille automobile, le tir rapide, les explosifs violens établissent, pourvu que les conditions de la lutte soient bien choisies, un certain équilibre de forces qui ne pouvait exister entre le bâtiment de ligne et le navire léger d'autrefois. Trop

faibles, les canons de 18 de la frégate ne perçaient pas la robuste membrure du vaisseau, tandis que les boulets de 36 de celui-ci coulaient sur place son frêle adversaire.

Le même résultat serait sans doute atteint par le cuirassé, s'il réussissait à loger dans les œuvres vives de l'éclaireur un de ces énormes obus à grande charge intérieure qui sont de véritables « torpilles lancées ». Mais, outre que la lenteur du tir des canons monstres les met déjà dans une situation d'infériorité sensible vis-à-vis des pièces moyennes à tir accéléré, nous ne devons pas oublier que les flancs de notre éclaireur type sont recouverts d'une cuirasse légère, — 10 à 12 centimètres d'acier, avons-nous dit plus haut, — et qu'à la distance de 3000 à 4000 mètres, où le feu commence maintenant, ce blindage arrêtera l'obus de gros calibre, qui le viendra frapper obliquement. Pendant ce temps les projectiles de l'éclaireur, les obus de 19 centimètres et de 16, ceux de 14 surtout, remplaçant la puissance individuelle par le nombre, détruiront peut-être les mécanismes des lourdes pièces du cuirassé d'escadre et ruineront ses œuvres mortes, qu'une épaisse ceinture de métal arrêtée un peu au-dessus de la flottaison laisse sans aucune défense.

Les circonstances d'un long combat d'escadre permettent-elles au contraire à l'éclaireur d'atteindre le cuirassé affaibli par la lutte, sans avoir subi lui-même d'avaries majeures? — Qu'il le range rapidement bord à bord, qu'il fasse jouer avec vigueur toute son artillerie rapide avant que l'ennemi ait pu donner à ses canons l'angle négatif extrême; et alors, si une torpille heureuse part des flancs de l'éclaireur, la perte du mastodonte sera consommée!

Ainsi, de loin ou de près, au début de l'action comme à la fin de la mêlée, nos grands éclaireurs peuvent jouer un rôle tactique considérable dans le combat d'escadre. Un commandant en chef soucieux d'utiliser exactement suivant leurs facultés tous les éléments mis à sa disposition fixera par conséquent à la « division légère », dans ses instructions générales, deux objectifs différens, mais d'une égale importance : entamer l'ennemi ou l'achever; l'obliger au combat ou déterminer sa fuite. En un mot, il en fera, suivant les circonstances, soit son avant-garde, soit sa réserve.

Faut-il insister sur ces deux points? Dirons-nous l'engagement de cette avant-garde mobile, rapide et solidement constituée qui, devançant le gros de l'armée, se jette sur l'ennemi, canonne les poupes de ses vaisseaux, partie vitale et presque toujours mal protégée, repousse la contre-attaque de ses éclaireurs, l'oblige à faire volte-face et l'entraîne à une rencontre générale à laquelle il se dérobait?

La montrerons-nous encore, cette avant-garde (repliée au moment où le gros de l'armée entre en ligne), pansant ses blessures pendant le combat, puis, lorsque l'ennemi semblait sur le point de vaincre, entourant brusquement ses principales unités, les accablant sous un déluge de projectiles, et donnant ainsi à nos cuirassés le temps de recueillir leurs forces pour une dernière charge, celle qui décidera du succès?

La tentation est grande, et nous y céderions d'autant plus volontiers que cette description idéale trouvera probablement sa réalisation dans les luttes que l'avenir réserve à notre propre flotte, où la valeur tactique et la rapidité des éclaireurs rachète une certaine insuffisance des grandes unités de combat.

Mais cela nous conduirait trop loin. Pas plus que nous ne voulions tout à l'heure faire la monographie du croiseur du large, nous ne pouvons maintenant entreprendre une étude complète des éclaireurs d'escadre. Aussi bien ce que nous venons d'en dire suffit à confirmer l'impression que nous avait donnée la recherche des qualités nécessaires au bâtiment chargé d'observer la base d'opérations de l'ennemi : l'éclaireur n'est pas seulement un *navire de guerre*, comme le croiseur du large; il est, par essence, un *navire de combat*, chez qui les facultés stratégiques et les facultés tactiques se balanceront exactement.

Ce juste équilibre doit trouver son expression numérique dans l'atténuation des chiffres qui représentaient tout à l'heure, dans le devis du croiseur du large, le « pour cent » de la coque, de l'appareil moteur, du combustible, de l'équipage, eau et vivres, tandis que celui de l'armement offensif, de l'armement défensif, de la mâture (mâture militaire), des agrès, des embarcations s'élèvera d'une façon sensible.

Ainsi pour l'éclaireur d'escadre,

La coque absorbera.	33 p. 100	du déplacement,	soit. .	2000 t^{x}
L'appareil moteur (et auxiliaires),	19 p. 100	—	soit. .	1140 t^{x}
Le combustible	19 p. 100	—	soit. .	1140 t^{x}
L'armement offensif.	14 p. 100	—	soit. .	840 t^{x}
L'armement défensif.	7 p. 100	—	soit. .	420 t^{x}
L'équipage, l'eau, les vivres. . .	5 p. 100	—	soit. .	300 t^{x}
La mâture, les agrès, les canots,	3 p. 100	—	soit. .	180 t^{x}
TOTAUX	100 p. 100			6020 t^{x}

Notre thèse se trouve donc justifiée, et toute assimilation doit être rejetée entre le croiseur du large et l'éclaireur.

Pourtant, un doute subsiste peut-être sur un certain point dans l'esprit de nos lecteurs : Nous demeurons d'accord, diront-ils, que le croiseur du large ne saurait jouer le rôle d'éclaireur

d'escadre, puisqu'il n'est pas un navire de combat et que son armement défensif, en particulier, est tout à fait insuffisant; mais il ne nous est pas prouvé que l'éclaireur ne puisse, à l'occasion, devenir un preneur de paquebots; car, qui peut le plus peut le moins...

Si l'on entend par là que, rencontrant sur son chemin un vapeur de commerce ennemi qui reste complaisamment sous sa volée, l'éclaireur ne se fera pas faute de le capturer, nous n'avons rien à dire là-contre.

Mais examinons comment les choses se passeront en réalité : bâtiment de combat, notre éclaireur a forcément la physionomie caractéristique des bâtimens de combat. Très sensible et visible de loin, la courbe de son étrave accuse déjà au-dessus de l'eau la saillie de son éperon (peu importe d'ailleurs que cet éperon soit une arme véritable, ou qu'il ne s'agisse que d'un artifice de construction destiné à favoriser la vitesse). Son avant et son arrière sont abaissés pour faciliter le tir des pièces de chasse et de retraite placées dans l'axe ; et la carapace de ces bouches à feu forme un renflement que l'on distingue à une assez grande distance. La mâture surtout, sans parler des cheminées et des passerelles, ne permet aucune hésitation et dénonce le navire de guerre à plusieurs milles à la ronde.

Dès lors, comment admettre que ce paquebot ennemi continue sa route et vienne s'offrir aux coups d'un bâtiment aussi suspect? — Il prendra chasse, c'est certain, et la question se posera pour l'éclaireur de savoir s'il doit interrompre sa mission — en compromettre le succès par conséquent — sur l'espoir chanceux de capturer un vapeur dont le chargement n'aura peut-être qu'une valeur médiocre.

Et d'ailleurs, quelle dépense de charbon, alors que l'approvisionnement total est si étroitement mesuré!... Et si le paquebot est pris, quel affaiblissement de la valeur militaire de l'éclaireur! Ne faudra-t-il pas, pour composer un équipage à la prise, se priver des services d'un officier, de plusieurs seconds maîtres et quartiers-maîtres, de mécaniciens et de fusiliers; services essentiels peut-être, précieux en tout cas, puisque nous n'avons pas ici, comme sur le croiseur, de supplément d'effectif?

Non, il faut le dire sans hésitation : la capture des navires de commerce ne saurait être permise aux éclaireurs, dans le cours des opérations. Nous n'admettrons cette utilisation de leur vitesse, la seule de leurs facultés, en somme, qui les rapproche des croiseurs, que si notre flotte était bloquée dans sa base d'opérations par des forces supérieures. Dans ce cas les éclaireurs pourraient

essayer de rompre l'investissement et, s'ils y réussissaient, aller s'établir quelques jours soit sur un nœud de routes maritimes voisin des côtes d'Europe, soit à l'entrée des grands ports de commerce de l'adversaire, pour y prendre, d'un rapide coup de filet, les paquebots trop confians dans l'inaction forcée de notre escadre.

Cette tactique, à laquelle il faut espérer que nous ne serons pas réduits, fut justement celle de l'*Augusta*, au commencement de 1871. Mais la disproportion des forces était trop grande et la corvette allemande ne disposait pas d'une vitesse suffisante. Elle ne tarda pas à être bloquée elle-même à Vigo, avant d'avoir pu nuire sérieusement.

L'émotion fut grande, pourtant, et après tout assez justifiée. Cette tentative, rapprochée de l'attitude de défensive active dont l'escadre prussienne ne s'était pas départie, dénotait chez la toute jeune marine de nos vainqueurs l'heureuse alliance de la fermeté persévérante et de l'audace réfléchie dans l'exécution d'un plan bien arrêté.

Tout ce que nous voyons depuis vingt-cinq ans prouve que ces qualités sont celles qui domineront dans la mise en jeu des forces navales de l'empire allemand, autant que dans la conduite de ses armées.

Il faut conclure. Mais nous contenterons-nous, en finissant, de cette simple constatation que le type idéal du croiseur du large diffère sensiblement de celui de l'éclaireur d'escadre? — Il nous paraît que nous devons tirer de notre étude un enseignement plus élevé, d'une portée plus générale, et qui montre comment toutes ces questions se rattachent à des principes essentiels qu'il convient de ne jamais perdre de vue.

Il y a quelques années, nous disions ici-même (Tactique de marche de l'armée navale) qu'en spécialisant l'armement d'un navire, c'est-à-dire en spécialisant son rôle au point de vue tactique, on se trouve conduit, soit à sacrifier le rendement normal de son déplacement, — et ce serait le cas du « bélier », si l'on n'utilisait pas au moyen de l'artillerie le déplacement nécessaire à la création de la force vive qui peut seule donner au coup d'éperon toute son efficacité; soit à réduire ses dimensions, et par conséquent son rayon d'action, — c'est le cas du « torpilleur » qui n'est que torpilleur, et que sa faiblesse rive à la côte où un refuge lui est ménagé.

Nous avions montré par là, au risque d'un désaccord complet avec l'école dont il a été déjà question à deux reprises, quels inconvéniens résulteraient d'une indiscrète application du prin-

cipe de la *division du travail* à la détermination des armes avec lesquelles un bâtiment est appelé à satisfaire aux exigences tactiques, aux exigences du combat.

Notre opinion n'a pas varié. Mais nous reconnaissons en revanche, et notre étude a prouvé, du moins en ce qui concerne les croiseurs, que ce principe reprend toute sa force s'il s'agit de la détermination du type général du bâtiment, c'est-à-dire de son adaptation aux exigences stratégiques, aux exigences d'une méthode de guerre bien définie.

Oui, la spécialisation du rôle et des facultés stratégiques s'impose absolument si l'on veut créer une flotte dont les élémens divers satisfassent aux trois objectifs essentiels de toute guerre navale : Défendre sa propre frontière maritime ; attaquer celle de l'ennemi, — ce qui suppose la destruction préalable de ses forces organisées, de ses escadres ; — ruiner son commerce et supprimer son ravitaillement extérieur. A chacun de ces objectifs doivent correspondre des catégories de navires rigoureusement distinctes : gardes-côtes et torpilleurs, pour défendre le littoral ; cuirassés d'escadre et éclaireurs, pour combattre la flotte de l'adversaire ; croiseurs, enfin, pour capturer ses paquebots.

En établissant ses programmes de construction, notre marine s'est-elle toujours et uniquement inspirée de ce principe, si simple, si indiscutable, de l'adaptation exacte de l'engin au but poursuivi? — Elle le croit sans doute. Nous n'oserions pourtant l'affirmer. Et peut-être, dans les luttes décisives, notre personnel d'élite ne trouverait-il pour servir sa valeur que des armes mal choisies et des navires mal conçus, si l'on continuait à se complaire dans la réalisation de ces types hybrides, de ces gardes-côtes comme le *Valmy*, que leur puissance rapproche sans raison des cuirassés d'escadre, et, en revanche, de ces cuirassés d'escadre comme le *Saint-Louis*, que la faiblesse de leur rayon d'action réduit fatalement au rôle de gardes-côtes ; si l'on persistait à construire des éclaireurs tels que le *Chanzy*, dont les soutes s'épuiseront plus vite encore que celles des navires qu'ils ont la prétention d'éclairer, tandis que les vrais croiseurs, les croiseurs-corsaires, alourdis par un formidable et inutile appareil guerrier, laisseront passer les convois de vivres attendus avec angoisse par l'adversaire affamé.

***

LE
MÉCANISME DE LA VIE MODERNE

V[1]

LES MAGASINS D'ALIMENTATION

La nourriture est la grosse dépense des petits budgets. Elle absorbe environ les trois cinquièmes des ressources dans les foyers où l'on a pour vivre moins de 2 500 francs par an, c'est-à-dire dans quatre familles françaises sur cinq.

Plus est faible le total des recettes du ménage ouvrier, comparées à ses charges, au nombre des estomacs à satisfaire chaque jour, plus on voit enfler la part proportionnelle du chapitre comestible. Ce chapitre au contraire, à mesure que l'on s'élève parmi les couches aisées ou riches de la population, tient de moins en moins de place, quoique l'alimentation devienne alors de plus en plus variée ou luxueuse. Au lieu d'employer à se nourrir 60 pour 100 de son salaire ou de son revenu, comme la masse des travailleurs et des petits propriétaires, le bourgeois qui possède 10 000 livres de rente ne consacre à cet objet que 35 à 40 pour 100 de sa dépense. Quant à l'individu favorisé qui jouit de 20 000, de 50 000 ou de 100 000 francs de revenu, sa table, y compris celle de ses domestiques, représente à peine une somme égale à 25, 20 et même 15 pour 100 de l'ensemble des frais. « Manger sa fortune », suivant l'expression admise, n'est donc, pour

(1) Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er octobre 1894, 1er janvier et 15 mars 1895.

cette dernière catégorie de particuliers, qu'un terme tout à fait métaphorique; pour eux la hausse ou la baisse des denrées sont de médiocre importance. Il n'en est pas de même de la grande majorité de la nation; le prix de la vie l'affecte profondément. Par suite les découvertes qui ont multiplié la production, les conceptions commerciales qui facilitent la circulation des alimens influent directement sur le bien-être du plus grand nombre d'entre nous.

I

Il est très vrai qu'on se blase sur les jouissances comme sur les privations; mais si le temps émousse l'acuité des unes et des autres, si l'habitude de mourir de faim peut devenir à la longue une seconde nature, il est à propos de reconnaître que le genre humain n'a nul goût pour cette extrémité, à en juger par le développement spontané de la consommation depuis un demi-siècle : de 1840 à 1895, la quantité de vin et de pommes de terre, annuellement absorbée *par chacun de nos concitoyens*, a augmenté de moitié; celle de la viande, de la bière et du cidre a doublé; celle de l'alcool a triplé; celle du sucre et du café a quadruplé.

Je laisse ici de côté l'extension du froment, qui mériterait une étude spéciale à elle seule, et je me borne à noter que, dans les derniers cinquante ans, la consommation du blé a passé de 2 à 3 hectolitres par tête. Ce n'est pas que la consommation du pain se soit élevée dans une mesure correspondante, mais les anciens pains d'avoine, de sarrasin, de seigle même ont disparu. Personne désormais ne doit craindre, en « mangeant son pain blanc le premier », d'être réduit plus tard au « pain noir de l'adversité ». Quelle que soit l'adversité qui frappe un Français de 1895, il lui serait impossible de trouver du pain noir dans sa patrie; on n'en fait plus. Nos indigens mangent le pur froment des princes de jadis. Aussi les figures du vieux langage, empruntées à cette céréale, perdent leur sens et disparaissent. Ce n'est plus signaler une qualité bien rare de dire de quelqu'un qu'il est « bon comme du bon pain ».

Non seulement les alimens de première nécessité sont aujourd'hui consommés en plus grand nombre, mais la liste de ceux dont nos pères se contentaient s'est singulièrement allongée. Un seigneur du XIVe siècle se fût-il estimé heureux de dîner comme un cocher de fiacre du XIXe? Mais en tout cas la variété extrême des choses qu'un simple prolétaire urbain ingurgite, pour quelques francs, dans l'espace d'un seul jour, eût frappé d'admiration les « milsoudiers » — ces millionnaires d'il y a trois cents ans, — qui

avaient mille sous à dépenser quotidiennement, mais qui n'auraient pu se procurer à prix d'or ce dont la civilisation présente fait jouir à bon marché nos contemporains.

Charles VI se régalait avec des échaudés semblables à ceux qu'aujourd'hui les nourrices acceptent à peine. Les poissons, gibiers, légumes et fruits, desserts ou liqueurs, venus de partout, qui se rencontrent sur la table d'un modeste Parisien du temps actuel, ont été pour la plupart ou inconnus à nos prédécesseurs, ou d'un prix inabordable. L'hypocras, ce punch antique, analogue au saladier de vin chaud de nos cabarets, était à l'époque de Rabelais un luxe de richard; les figues et les dattes semblaient, aux yeux de Villon, une fine recherche de la gastronomie; les oranges coûtaient à Paris, au moyen âge, deux fois plus cher que ne coûtent présentement les ananas. C'était, sous François Ier, un cadeau délicat de la duchesse de Vendôme que d'envoyer à la reine d'Espagne, en Flandre, des melons et des artichauts; et, sous Louis XIV, Mme de Sévigné écrivait à sa fille : « Le chocolat vous remettrait, mais vous n'avez point de chocolatière. J'y ai pensé mille fois; comment ferez-vous? »

Presque tout le poisson que mangeait le vulgaire était sec ou salé, et constituait tel quel un aliment très coûteux. Cette douzaine d'huîtres qu'un maçon se fait servir chez le traiteur voisin de son chantier, il n'eût été le plus souvent au pouvoir de personne de se la procurer jadis, et l'ensemble de la marée que l'on vendait alors aux halles parisiennes était légèrement avancé. Le dauphin Humbert de Viennois, — celui-là même qui légua ses États au roi de France, — rédigeait d'avance ses menus en 1336 et portait, pour les jours maigres, des potages à l'oseille, des œufs et « du poisson, *si l'on en trouve...* »; ce qui montre que, même pour un souverain, il ne s'en trouvait pas toujours. La viande était, il est vrai, beaucoup moins chère qu'en notre siècle, mais aussi beaucoup moins bonne. Il n'existait guère de bêtes grasses; le système de la vaine pâture ne le permettait pas.

Le commerce des marchandises d'un usage courant et général n'était pas plus honnête que de nos jours. C'est une opinion très accréditée, mais assez fausse, de croire que la sophistication est d'origine moderne. Le public s'est fort scandalisé récemment d'apprendre que plusieurs poissons étaient maquillés par les vendeurs, que certains marchands, pour rendre aux ouïes la couleur vermeille, indice de la fraîcheur des sujets, les coloraient artificiellement à l'aide de cochenille. MM. Girard et Dupré, chef et sous-chef du laboratoire municipal, ont fait paraître un volume des mieux documentés où ils signalent les adultérations nombreuses que des industriels sans scrupule font subir aux den-

rées : on teint les cafés verts, on les alourdit par un trempage; on fabrique aussi de faux grains de café. Au café moulu on mélange des racines, des rhizomes, des graines de divers fruits, voire du marc déjà épuisé. On ne respecte pas davantage le thé, ni la chicorée à son tour qui, employée pourtant à simuler le café, ne trouve pas grâce devant des sous-falsificateurs, habiles à l'additionner de produits inférieurs encore.

Mais ces tromperies sur la qualité et la quantité ont été de tous les temps. Le nôtre à cet égard n'est ni meilleur ni pire. Il ne doit pas être justifié, il ne saurait non plus être accusé isolément. De ce que, notre police étant mieux faite, on découvre et l'on poursuit plus de crimes aujourd'hui qu'autrefois, il ne faut pas par cela seul conclure qu'il y en a davantage. Ne doutons pas que, s'il avait existé un laboratoire municipal il y a un siècle ou deux, ses chefs n'eussent eu de la besogne.

J'ai indiqué, dans un précédent article, les pratiques fallacieuses dont les vins, depuis une antiquité reculée, ont été victimes (1). Il serait aisé de signaler, pour la plupart des marchandises, des tricheries analogues, plus rudimentaires, — telles que les comportait la grossièreté de l'époque, — mais aussi blâmables. On fraudait les épices au XIVe siècle; on mêlait aux confitures, — denrée fort coûteuse, — de l'amidon, de la farine et « diverses mauvaises matières ». On baptisait le lait à Paris, sous Charles V; on l'écrémait par les mêmes procédés qu'à l'heure actuelle; le lait « non esbeurré » faisait déjà prime sur le marché. Il n'est pas rare, sous Louis XIII, de rencontrer des sentences du lieutenant civil contre les bouchers qui, « par une malice affectée, tuent des chats et, après les avoir écorchés, les déguisent et habillent en forme d'agneaux, et ainsi les exposent en vente. » Quoiqu'ils soient condamnés à l'amende et à aller en cérémonie jeter ces chats dans la Seine, par-dessus le pont de bois du Châtelet, les bouchers ne se font pas faute de récidiver. Sous Louis XV, on empâtait le poivre pour augmenter le volume des grains; les épiciers surchargeaient d'une espèce de composition celui qu'ils faisaient venir de Hollande. Il se rencontrait des marchandes astucieuses qui vendaient pour du beurre de méchans fromages qu'elles avaient adroitement enduits de beurre sur toutes leurs faces. On mêlait au quinquina l'écorce d'un arbre quelconque qui en avait l'aspect, en prenait l'odeur, mais qui, bien que décoré du nom de « quinquina femelle », ne possédait aucune de ses propriétés. Les chasse-marée et vendeurs de poisson se livraient au « fourbaudage », consistant à garnir le fond des paniers de mau-

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er octobre 1894, *le Travail des vins*.

vais poissons, très différens de ceux qui figuraient à la surface.

Mêmes supercheries dans les diverses branches du commerce, et je prie le lecteur de croire que je n'en ai fait aucune recherche spéciale. A peine ai-je noté quelques-unes de celles qui me sont passées sous les yeux, pour les opposer aux détracteurs trop déterminés du présent : la cire était couramment droguée, au xve siècle, avec une mixture de résine et de poix de Bourgogne. Plus tard les fabricans de chandelles y introduisaient de mauvaises graisses, des suifs calcinés et noirs qu'ils recouvraient de bon suif. Il y a cent ans la livre de bougie, au lieu de 490 grammes, était venue à n'en plus représenter que 420, parce qu'on la pesait avec deux enveloppes superposées de papier épais et très lourd. « Une tromperie et malversation commune à présent, disait-on sous Louis XIV, entre les marchands papetiers, fait qu'il est presque impossible de trouver en leurs boutiques des mains qui ne soient pas fourrées de papier coupé et de mauvaise pâte; outre que le nombre des feuilles ne se trouve jamais. » Pour les laines, le commerce de gros s'arrangeait de manière à les vendre encore humides et « sans avoir été lavées à fond. » Le chapelier faisait passer pour castor authentique des chapeaux — demi-castor — où il avait glissé de la laine de vigogne ou insinué du poil de lapin; et, quant à l'industrie des cuirs et peaux, Dindenaut nous apprend, dans le marché qu'il traite avec Panurge, que la peau de ses moutons se transforme habituellement « en beaux maroquins du Levant ou tout au moins d'Espagne! »

Entre les produits imités qui se vendent de nos jours au détail sous des pseudonymes, et que l'on classe avec quelque rigueur parmi les falsifications, il est nombre de denrées secondaires, établies à très bas prix par le fabricant, grâce aux matières premières plus modestes substituées à celles dont, théoriquement, ces denrées devraient se composer. Personne n'est dupe des *appellations conventionnelles* que ces marchandises conservent sur leurs étiquettes, puisqu'elles coûtent parfois la moitié ou le quart des produits garantis. Lorsque ce bon marché est obtenu sans danger pour l'hygiène ou la santé nationale, non seulement ces innovations ne méritent aucune critique, mais elles constituent un progrès véritable.

Par exemple, comme on ne parviendra pas de sitôt sans doute à enfanter chimiquement de l'huile d'olive ou du vieux cognac dans les laboratoires, et que la quantité restreinte de ces liquides les maintient à un taux inabordable pour les classes populaires, c'est un résultat très appréciable que d'avoir mis à la portée des petites bourses des huiles de coton ou des alcools de maïs qui, judicieusement préparés, rappellent plus ou moins

la saveur de ceux qu'ils ont pour modèles. C'est par un procédé analogue que, dans les textiles, on est parvenu, d'abord en surchargeant les filés de soie à la teinture afin d'en accroître le volume, puis, plus habilement, en employant le coton au tissage de la plupart des soieries, à démocratiser ces étoffes pour la plus grande satisfaction de beaucoup de gens qui, précédemment, n'y pouvaient aspirer. Il existe dans certaines fabriques spéciales ce que l'on nomme des « confitures de fantaisie » à base de lichen ou « colle du japon », mélangée à une dissolution de glucose. Elles sont teintées de nuances différentes et aromatisées avec des essences artificielles ou des conserves de fruits, de façon à imiter les parfums de la groseille, de la prune ou de la fraise; le potiron y tient la place de l'abricot. On croira sans peine qu'il ne le vaut pas; mais aussi le prix est inférieur des deux tiers à celui des confitures exclusivement composées de sucre et de fruits frais. Ces dernières ne se vendent jamais moins de 1 fr. 20 le kilogramme; les autres sont cédées pour 0 fr. 40, et le débit en est si considérable que le raisiné artificiel se chiffre à lui seul par une expédition annuelle de 600 000 kilogrammes, dont la plus grosse part destinée à la Bretagne.

La clientèle de tous ces similaires inférieurs est en général trop peu à l'aise pour payer le prix au-dessous duquel ne sauraient descendre les denrées d'une qualité authentique. S'il lui plaît, à défaut de réalité, de se contenter d'une ombre, n'y aurait-il pas cruauté à la tirer de l'erreur qui lui est chère? Il entre, ne l'oublions pas, dans nos joies et dans nos douleurs, une grande part d'imagination.

II

Un moyen sûr et philanthropique d'améliorer les consommations généralement usitées consisterait à les rendre moins onéreuses en supprimant tout ou partie des impôts indirects dont elles sont accablées. On peut considérer qu'à Paris et dans les grands centres, où existent de gros octrois, les taxes combinées de l'État et de la ville représentent en moyenne *le tiers de la valeur vénale* des produits alimentaires. Sur une dépense de 100 francs faite par la population parisienne pour sa nourriture (à l'exception du pain et de la viande), il y a 30 francs à peu près pour le fisc. Cette proportion est bien plus forte sur le sucre, le café, le chocolat, le vin et les spiritueux. Sur le sel elle est de 80 pour 100. Le kilogramme de sel gris se vend dans les salines du Midi ou de l'Ouest moins de 2 centimes; mais l'État le frappe d'un droit de 10 centimes et la ville de Paris d'un octroi de 6 centimes. Ajoutez

1 centime et demi pour le transport, le négociant de la capitale qui vend le sel quatre sous gagne un peu moins d'un demi-centime. « Ce qui sert et entretient la vie, disait, dans une adresse au ministre des finances, un représentant notable du commerce alimentaire, se divise en deux catégories : la consommation interne (nourriture) et la consommation externe (vêtemens). A la première l'État demande jusqu'ici presque tous les revenus qui lui sont nécessaires, tandis que la seconde demeure indemne. » L'une supporte à peu près tout, l'autre à peu près rien. Le pétitionnaire concluait à ce qu'il fut établi un droit modéré par 100 kilogrammes d'étoffe à l'entrée des villes ou à la sortie des fabriques, comme il est perçu un droit d'accise par 100 litres de vin. Le principe en lui-même n'a rien d'injuste. Il est toutefois improbable que l'assiette des contributions soit remaniée en ce sens, ni que les impôts indirects sur la « consommation interne » soient de longtemps supprimés ou adoucis. Le commerce et l'industrie ne doivent donc compter que sur leurs propres forces pour obtenir un bon marché relatif, en économisant sur l'achat ou la manufacture des denrées, sur leur transport ou leur distribution, sur cette quantité de frais accessoires que l'on appelle avec raison des « faux frais »; frais parasites qui s'accrochent aux marchandises et les renchérissent sans les améliorer.

Les procédés mis en usage pour atteindre le but proposé, assez semblables à ceux que les magasins de nouveautés ont employés dans le vêtement et l'ameublement, et qui ont été décrits l'année dernière (1), en diffèrent sur un point notable : les novateurs, dans l'alimentation, fabriquent eux-mêmes la plupart des objets de leur négoce, et concentrent en une seule main, sous une direction unique, le rôle de producteur et celui de marchand.

Quoique la nation dépense pour se nourrir quatre fois plus que pour se vêtir ou se meubler, et que par suite l'importance des grands magasins alimentaires dût être beaucoup plus grande que celle des grands magasins de nouveautés, leur chiffre d'affaires est jusqu'à présent beaucoup moindre. Le plus notable d'entre eux, la maison Potin, ne dépasse pas encore 45 millions de francs de vente annuelle, tandis que le *Bon Marché* arrive déjà à 150 millions. A cela plusieurs causes : les besoins de la table sont journaliers; chacun, pour s'approvisionner en peu de temps, doit s'adresser au détaillant le plus proche, quitte à payer plus cher. La plupart des denrées de première nécessité, telles que le pain, la viande ou le poisson frais, ne sont susceptibles ni de conservation, ni de réexpédition à longue distance par petites quantités. Elles

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 juillet 1894, *les Magasins de nouveautés.*

sont d'ailleurs à moindre prix dans les campagnes ou les petites villes que dans les centres populeux. Or ces trois articles réunis constituent, en argent, plus de la moitié de la nourriture totale. Enfin les magasins d'alimentation sont bien plus récens que les magasins de nouveautés. Les seconds ont sur les premiers près de quarante ans d'avance. Les uns sont au début de leur carrière, les autres sont voisins de leur apogée. L'évolution s'est opérée, d'ailleurs, de façon analogue dans l'une et l'autre branche du trafic, par l'élargissement d'un métier qui a débordé sur ses voisins : la mercerie d'un côté, l'épicerie de l'autre. Cette évolution, maudite par les petits intermédiaires, est la rançon naturelle de la liberté du commerce.

On oublie trop aujourd'hui que, sous l'ancien régime, l'autorité ne se bornait pas à réglementer le nombre et les attributions des marchands, mais qu'elle légiférait sur le mode de vente et sur le prix des marchandises. Pour maintenir les rapports directs entre producteurs et consommateurs, il était interdit à tous revendeurs, maîtres d'hôtels et acheteurs de gros d'entrer dans les marchés avant 10 ou 11 heures du matin. Il leur était également défendu d'aller acquérir « aucunes subsistances » aux portes des villes et dans la campagne, au préjudice des particuliers. Les paysans d'un certain rayon étaient tenus de leur côté, à peine de confiscation, d'apporter leurs denrées et d'amener leurs bestiaux à certains marchés déterminés. On ne s'en tenait pas là : tantôt les municipalités fixaient le prix de la viande, du beurre et de la plupart des alimens ; tantôt elles passaient un contrat avec un ou plusieurs bouchers à qui elles concédaient *un monopole*, à la condition qu'ils vendraient chaque espèce de viande à des taux convenus. Même régime pour les boissons. Or ce régime n'était pas excellent, bien au contraire. Les *maxima* étaient arbitraires, fort difficiles à établir, les débats toujours très épineux. Jusqu'à la révolution de 1789 on se disputa à Strasbourg pour la taxe de la bière ; les brasseurs et l'administration ne parvenant pas à se mettre d'accord sur le rendement en liquide d'un sac de malt.

L'intérêt du public était néanmoins sauvegardé par cette intervention permanente des pouvoirs officiels, qui limitait la marge de bénéfices des marchands, en se fondant uniquement sur leur prix de revient, et sans se préoccuper de savoir si leurs clientèles respectives suffiraient à payer leurs frais généraux et à leur assurer de quoi vivre. Le système, très supérieur en soi, de la liberté commerciale, amena la pullulation des intermédiaires, laquelle à son tour eut pour résultat l'exagération des prix de détail, contre laquelle tout le monde aujourd'hui proteste. Le correctif naturel de cet état de choses devait être la

concentration des ventes, permettant l'abaissement des prix.

Jusqu'à nos jours et depuis un temps immémorial subsistaient côte à côte deux corps distincts vendant à peu près les mêmes choses : les apothicaires-épiciers et les épiciers tout court. Ces derniers tenaient en première ligne les épices : safran, girofle, cannelle, muscade, dont nos ancêtres longtemps raffolèrent.

Aimez-vous la muscade? On en a mis partout

n'eût pas été une raillerie au moyen âge, où les riches faisaient de ces condimens une consommation effroyable. L'épicier vendait aussi la plupart des confiseries, parmi lesquelles, au temps de Boileau, les *conserves de roses violes*, le sucre rosat, le *pied de chat*, le *pas d'âne*, les dragées, le pignolat et le jus de réglisse. Il leur était enfin loisible de débiter les produits pharmaceutiques dits étrangers, tels que le mithridate, l'*alkermès*, l'hyacinthe et la thériaque, mais à condition de les faire visiter au préalable par le bureau des « apothicaires-épiciers ».

Ce sont les successeurs de ces mêmes épiciers qui vendent aujourd'hui le sucre, l'huile et le vinaigre, les chocolats, cafés, thés, pâtes et riz, le poisson sec et salé, les conserves de fruits, de viande et de légumes, les œufs et les fromages, les vins et les liqueurs, la volaille et le gibier, sans parler des huiles, pétroles ou essences d'éclairage, et dont on peut dire, depuis que les principaux d'entre eux ont abordé la viande, les fruits et les légumes frais, qu'ils embrassent, à l'exception du pain, la totalité de l'alimentation.

La révolution commença vers 1840, dans une boutique du Gros-Caillou où M. Bonnerot, âgé aujourd'hui de 90 ans et modestement retiré à la campagne, fut l'initiateur de l'épicerie moderne. L'ancienne était alors, il faut bien l'avouer, un commerce absolument malhonnête dont peu de gens ont gardé le souvenir. On fraudait beaucoup sur la quantité de tous les articles, grâce à la connivence des domestiques dont la gratification du « sou pour livre » n'était pas le seul profit illicite. En ce temps-là les pains de sucre ne pesaient jamais leur poids et l'huile à brûler était le sujet d'opérations machiavéliques : à la servante qui venait chercher 10 kilos d'huile dans un bidon on n'en livrait communément que 8. Celle-ci fermait les yeux et, à son tour, rapportait ledit bidon à remplir lorsqu'il contenait encore environ 2 kilos, qu'elle revendait pour son compte personnel à l'épicier, mais à moitié prix seulement, parce que, lui disait-on, « ce fond de vase ne pouvait être considéré que comme une égoutture. » Si bien que le bourgeois payait 10 kilos et n'en brûlait réellement que 6 ou 7.

M. Bonnerot imagina de livrer exactement ce qu'il facturait et de vendre à très petit bénéfice. Ce fut le principe de la « gâche », ainsi nommée parce que les autres épiciers, furieux, traitèrent ce faux frère de gâcheur du métier et son système de gâchage des prix. La « gâche » obtint un succès rapide. Le public voyait un libérateur dans cet homme qui, de sa seule autorité, réduisait si audacieusement des chiffres auxquels on s'était depuis longtemps résigné. Le magasin nouveau offrait l'aspect d'un perpétuel déballage au milieu d'un désordre singulier. Aucun luxe, aucun confortable, ni pour le personnel qui prenait ses repas debout, sur des caisses vides en guise de tables, — il n'y avait pas de chaises, — ni pour le client entre les mains de qui les objets étaient remis, enveloppés à peine, mal conditionnés souvent et parfois de qualité assez médiocre.

C'était le défaut de ce réformateur imparfait. M. Bonnerot, disait un de ses anciens commis devenu plus riche que le patron, « n'avait pas le sentiment de la bonne marchandise. » Il se laissait prendre à l'appât du bon marché. Au contraire son émule, M. Potin, plus tard son continuateur, répétait sans cesse : « De la bonne marchandise d'abord, le bon marché après. » Félix Potin, fils d'un petit cultivateur d'Arpajon (Seine-et-Oise), qui rêvait de faire de son héritier un notaire, avait 24 ans lorsqu'il s'établit à Paris en 1844, après avoir lâché les inventaires et le papier timbré de l'étude provinciale dans laquelle il languissait depuis sa seizième année. Une vocation irrésistible le poussait vers l'épicerie; métier d'ailleurs aussi ridicule sous Louis-Philippe que l'avait été la « nouveauté, » lors des « calicots » de la Restauration. Le bon sens public a de ces divinations.

Potin avait, comme Bonnerot, l'idée de chercher le succès dans la réduction des prix de vente, mais sans prétendre restreindre tout d'abord les prix d'achat. Ce qu'il sacrifia ce fut son profit commercial, fidèle au programme qu'il s'était tracé : « Des affaires avant tout, le bénéfice viendra ensuite. » Petit et mince, il avait l'air si jeune lorsqu'il se présenta pour louer sa première boutique, rue Neuve-Coquenard, que son propriétaire ne consentit qu'avec peine à l'agréer. Il inspira plus de confiance, quelque temps après, à un fondeur de la rue des Gravilliers qui lui donna sa fille en mariage. Chacun des deux conjoints apportait en ménage une dizaine de mille francs. C'était bien peu, semblait-il, pour les visées ambitieuses du mari; mais le besoin d'un grand fonds de roulement ne se faisait pas sentir. Tout au plus l'épicier d'alors fabriquait-il lui-même sa chandelle; pour tout le reste, il renouvelait presque au jour le jour son assortiment dans le quartier des Lombards, chez les droguistes, marchands de gros

et de demi-gros, qui florissaient en ce temps, et auxquels les rouliers, messagers et diligences apportaient seuls des stocks. Le jeune Potin, qui faisait ses achats en personne pour éviter l'intermédiaire onéreux des courtiers, revendait presque au prix coûtant. Pendant six ans il usa de ce système, gagna fort peu, mais se fit beaucoup connaître. Si bien qu'en 1850, plein de confiance dans l'avenir, il osait prendre rue du Rocher la suite d'une épicerie plus importante. Elle avait pour maître ce M. Bonnerot dont il vient d'être parlé, qui avait émigré sur la rive droite, et elle était baptisée par le public du nom d' « Association », — peut-être parce que l'éclatant uniforme porté par les garçons lui donnait un caractère semi-administratif.

Dès la première année le nouveau propriétaire arriva au chiffre de 3000 francs d'affaires par jour. La création des chemins de fer favorisant les relations avec le dehors, il s'appliqua à introduire les articles étrangers, inconnus ou peu usités en France, partant très coûteux jusque-là. Il aborda ensuite son projet favori, devenu la clef de voûte du nouveau commerce, consistant à se faire lui-même fabricant afin de pouvoir vendre à meilleur compte des produits meilleurs. Il commença par le chocolat : pendant sept ans, dans un hangar situé au fond de sa cour où il avait installé un embryon de manufacture, il fit manœuvrer lui-même sa broyeuse à cacao. Ce laborieux avait une idée très haute de sa profession : « Pour se rendre compte de la substance intime et de la confection de ses innombrables marchandises, il faudrait, disait-il, que l'épicier fût cuisinier, il faudrait qu'il fût chimiste. » Et il s'efforçait de le devenir, ayant l'œil partout, absorbé, infatigable, ignorant tout plaisir, indifférent aux satisfactions de l'aisance. M. et Mme Potin couchèrent assez longtemps dans une soupente, rue du Rocher, au-dessus de leurs magasins. Plus tard, bien qu'il eût fondé en 1859 une succursale boulevard Sébastopol, au loyer de 20000 francs, et qu'il eût jeté à la Villette, sur des terrains maraîchers, les premières bases de son usine, Potin différait d'année en année, faute de fonds, l'achat de l'argenterie nécessaire à son ménage.

Plus il allait, plus ses affaires grandissaient, plus il était gêné. Chez cet homme qui avait débuté sans capitaux, qui n'eut ni banquiers ni commanditaires, les ambitions dépassaient toujours les ressources. Bien souvent Mme Potin, qui tenait la caisse, dut monter en hâte à son mari la recette du matin pour faire face aux échéances de l'après-midi. Un soir la belle-mère du patron, Mme Menet, le sachant mal à l'aise, et n'osant lui offrir un prêt que sa fierté eût repoussé, arriva chez lui avec un gros portefeuille sous le bras, et, le prenant à part : « Dis donc, Félix, voici

100000 francs que j'ai réalisés; prends-les, sinon le père les perdra; depuis quelque temps j'ai remarqué qu'il jouait à la Bourse. » Or « le père », l'ancien fondeur, dont on augurait si mal, était d'accord avec sa femme pour la perpétration de ce stratagème et avait consenti de bonne grâce à passer, aux yeux de son gendre, pour un spéculateur enragé.

L'extension constante du commerce engloutissait, au fur et à mesure qu'elles se produisaient, les économies provenant des bénéfices. Et ces bénéfices n'étaient nullement proportionnés aux ventes, puisque tout le système reposait sur un gain médiocre, et que plusieurs articles, cédés à prix d'achat, se soldaient effectivement en perte. Lorsque son entourage lui faisait ressortir ces pertes et s'en effrayait, le maître s'emportait; il trouvait des mots épiques : « Laissez, laissez, disait-il, pourvu que je gagne la bataille, je ne compte pas les morts! » Les « morts », c'était le sucre, l'huile, le café, tout ce qui attire et maintient la foule.

Cet homme qui entendait si largement les affaires, et qui avait peiné toute sa jeunesse uniquement, semblait-il, pour gagner de l'argent, n'était nullement cupide. Il en donna la preuve dans une période de véritable grandeur. En 1870, au lendemain de la capitulation de Sedan, lorsque les Allemands s'avançaient sur Paris dont l'investissement n'était plus qu'une question d'heures, un bon nombre de commerçans aperçurent aussitôt l'occasion de faire un coup fructueux, en spéculant sur la hausse certaine des denrées. Dès la fin de septembre il se trouva des négocians qui offrirent à Potin de lui payer, en gros, ses stocks de marchandises le double de ce qu'il les vendait au détail. Non seulement celui-ci refusa, mais, pour être sûr que ses produits seraient livrés directement à la consommation, et pour en faire profiter le plus grand nombre possible de personnes, il établit dans ses magasins une sorte de rationnement. Chaque client qui se présentait ne pouvait exiger qu'une quantité strictement limitée de ces diverses denrées, dont le prix n'avait pas été majoré d'un centime.

Curieux spectacle que celui de cette foule stationnant avec patience aux portes de l'épicerie, dans l'espoir d'obtenir une boîte de petits pois, un morceau de gruyère ou une fraction de ce chocolat dont il était ainsi distribué soixante mille tablettes chaque jour. Jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi l'on servait, puis il fallait fermer les portes afin de préparer — avec le personnel restreint dont on disposait — les portions du jour suivant. Quand les employés sortaient du magasin, à huit heures du soir, ils trouvaient sur les bancs du boulevard Sébastopol des gens installés déjà, leur chaufferette sous les pieds, pour être les premiers à l'ouverture du lendemain. En effet la queue, qui commençait

en rangs pressés à l'entrée principale, pour serpenter le long des rues Réaumur, Palestro, Grenéta, etc., était si longue que les derniers venus avaient toute chance de ne pas entrer.

Les 2 millions de francs de marchandises qui furent ainsi péniblement émiettées auraient été vendues avec beaucoup moins de tracas 5 ou 6 millions; le mépris d'une pareille différence semble assez peu ordinaire pour mériter quelque reconnaissance. Il n'en fut rien : égarée par des rivaux mécontens de la concurrence d'un confrère, qui continuait sa besogne de « gâche-métier », l'opinion parisienne accueillit un instant sur le compte de l'épicier Potin des calomnies ineptes. Il se trouva des journaux pour traiter d' « accapareur » ce serviteur de l'alimentation publique, et pour annoncer, comme tel, son incarcération à Mazas.

Le succès ultérieur l'eût vengé de ces attaques, mais ce succès il ne devait pas le voir. Parti un soir d'été de 1871 sur le haut d'un omnibus, suivant sa coutume, pour la petite maison de campagne qu'il possédait à Champigny, et qui constituait sa seule fortune en dehors de ses magasins, Félix Potin mourut subitement dans la nuit. Il n'avait que cinquante et un ans. Sa veuve restait seule avec quatre enfans mineurs et une fille mariée à M. Labbé, entré dans la maison comme simple garçon, élevé peu à peu aux emplois supérieurs, dont le patron avait fait son gendre.

Cette histoire de la maison Potin offre le tableau intéressant de l'ascension d'une grande famille commerciale au XIXe siècle, et fournit un édifiant contraste avec certaines études sociales, volontiers pessimistes, que la littérature met sans cesse sous nos yeux. Mme Potin, désorientée, songeait à se retirer; M. Labbé, qui eût pu racheter le fonds à bon compte, l'en dissuada. Il offrit de diriger les affaires, au nom et comme fondé de pouvoirs de sa belle-mère, à titre de premier commis, sans accepter aucune participation aux bénéfices. Il doit donc être regardé comme le second fondateur de l'entreprise. Quelques années après, la deuxième, puis la troisième fille du défunt épousèrent à leur tour deux employés principaux de la maison qui, l'un et l'autre, y avaient débuté tout jeunes par les tâches les plus modestes. Ces trois gendres, patriarcalement unis aux deux fils de M. Potin, sont aujourd'hui administrateurs en commun de cette organisation modèle, dont ils se partagent la propriété. Sous leur impulsion le total des ventes n'a cessé de grandir. Il était de 6 millions de francs en 1869; il était passé à 18 millions en 1880, à 30 millions en 1887; il atteint présentement 45 millions de francs. Ce chiffre comprend à peu près pour 16 millions les envois en province et à l'étranger; autant pour les livraisons qui se font à domicile à partir de 10 francs; le reste représente le détail des magasins. La

vente, portant sur environ 2000 articles divers de consommation, est répartie dans les journées moyennes sur 20000 achats — 30000 en certaines saisons — faits en personne ou par correspondance, et destinés à une clientèle qui embrasse toutes les classes de la société.

III

A l'origine, le bon marché de ces produits constituait à leur encontre une sorte de tare vis-à-vis d'un grand nombre de gens. Un préjugé assez naïf, identifiant la qualité à la cherté, entretenait la défiance. Il eût fallu manquer totalement de respect humain pour oser avouer, dans un salon, que l'on se fournissait au rabais. Le populaire, chez qui la nécessité bannit la vergogne, forma seul le noyau primitif; puis le bourgeois s'enhardit; maintenant les riches à leur tour s'y portent. Cependant, par une discrétion calculée, certains articles demeurent anonymes. Potin signe rarement ses bonbons; peut-être leur ferait-il tort dans le monde en s'en reconnaissant l'auteur. Il se prête au contraire de bonne grâce aux velléités ambitieuses des cliens, qui fréquemment lui apportent, pour les faire remplir, des sacs et des boîtes vides sur lesquels flamboient en lettres d'or les noms de fournisseurs en vogue.

La comptabilité, les écritures d'un débit aussi fractionné sont réduites à leur expression la plus sommaire. Quoique le nombre et le montant des vols soient incomparablement moindres que dans les grands bazars de nouveautés, il est presque impossible de prévenir tout à fait les petits larcins commis par le personnel ou concertés entre des garçons et des acheteurs. Sur un effectif de 2000 individus occupés soit dans les magasins, soit dans les usines, il y a toujours des brebis galeuses. Lors d'une fouille faite à l'improviste sur les ouvriers sortant de la fabrique de charcuterie, on découvrait ces derniers mois une poitrine de porc que l'un d'eux s'était indûment fourrée dans le dos, sous son gilet. Mais comme dans la nouveauté, les frais nécessaires pour éviter ce léger coulage dépasseraient beaucoup le préjudice que la maison éprouve de ce chef. Les commis écrivent sur des fiches le montant détaillé de leurs ventes au fur et à mesure qu'ils les effectuent; ces fiches sont contrôlées séance tenante de plusieurs manières, mais les caissières ne portent en compte sur leurs livres que le total et non la substance de chacune d'elles. Le point capital était de réduire au minimum l'ensemble des frais généraux. On y réussit, puisqu'ils n'excèdent pas 5 pour 100, tandis que dans les épiceries moyennes, ils montent à 8 ou 10 pour 100 du chiffre

d'affaires, et dans les minuscules à 12 ou 15 pour 100. Cependant le grand magasin entretient, pour le service de Paris et de la banlieue, une cavalerie de 250 chevaux et des voitures à proportion, qu'il fabrique et répare lui-même dans ses ateliers.

Ce n'est pas au reste par les affaires que la maison fait directement que s'exerce son action bienfaisante. Qu'est-ce que 45 millions, sur un ensemble de denrées dont la France consomme annuellement pour plus de quatre milliards et demi de francs, c'est-à-dire cent fois davantage? On ne voit pas que les petits commerçans aient lieu de se plaindre ni de crier au monopole. Il est aisé de s'en convaincre en passant en revue les principales marchandises : la plus notable des deux épiceries Potin (boulevards Sébastopol et Malesherbes) est le sucre : elles en vendent pour 6 millions; or les Français en mangent pour 400 millions. Ils boivent pour 900 millions de vins et Potin en vend pour 5 millions. Que sont les 4 millions et demi de chocolat débité par la maison qui nous occupe, auprès de telle fabrique comme celle des Menier, qui en expédie pour une somme huit fois supérieure; et ses quelques millions de café auprès des 300 millions de francs que peuvent valoir au minimum les 68 000 tonnes introduites chaque année sur notre sol? Mais si Potin, et avec lui nombre de grandes boutiques analogues qui ont sagement adopté son système et le pratiquent avec des succès divers, n'empêchent pas le petit commerçant de vendre, ils le forcent à vendre bon marché. Ils établissent dans le pays, au moyen de leurs catalogues partout répandus, un prix régulateur qui sert de base aux transactions de détail et ne comporte qu'une majoration modérée de la valeur d'achat. Voilà leur crime! et voilà, selon nous autres, pauvre bon public, leur titre à notre estime et à nos encouragemens.

C'est ainsi que Potin a essaimé en province environ 160 maisons qui, sans dépendre directement de lui, tiennent une partie de ses marchandises et ont porté dans les villes les plus éloignées « l'esprit nouveau » des denrées alimentaires. A l'antipathie suscitée par ces gêneurs, dans nos chefs-lieux de départemens et d'arrondissemens, chez les rivaux qu'ils dérangent, nous pouvons mesurer leurs services. La bataille a été rude et la clientèle âprement disputée. Mais, pourvu que ces disciples restent fidèles à la doctrine de la maison parisienne, où la plupart d'entre eux ont travaillé comme garçons avant de s'établir, pourvu qu'ils vendent de bonnes choses à bon marché, leur victoire n'est qu'une question de temps.

Encouragée par les résultats obtenus en France, la grande épicerie aborde déjà l'exportation. Les colonies françaises lui ouvrent un débouché naturel. Grâce au système de drawbacks,

heureusement adopté par le gouvernement, en vertu duquel les droits de douane sont remboursés aux exportateurs, il est possible à nos commerçans de lutter, sur le marché international, pour la vente de produits manufacturés à l'intérieur avec des matières premières venues de l'étranger; le chocolat par exemple. Il est souhaitable que les facilités offertes par l'administration soient encore étendues. Ainsi le café français est estimé dans bien des pays où cette denrée est l'objet de sophistications nombreuses: on s'accorde à reconnaître au nôtre des qualités précieuses: une torréfaction mieux faite, un mélange plus intelligent des espèces. Comme il supporte à l'état vert un droit d'entrée de 150 francs par 100 kilos, augmenté d'un quart par le brûlage, la réexpédition du café ne pourrait s'opérer que sous bénéfice d'une déduction de taxe qui, jusqu'à présent, n'est pas admise.

L'exportation, qui dans la maison Potin est encore en enfance, — elle ne dépasse pas 1 million, — s'était, durant les premières années, soldée en perte. Il faut en effet, pour des alimens destinés à des contrées lointaines, à des climats très différens du nôtre, une fabrication et un conditionnement spécial. Le sucre doit être enfermé dans de solides boîtes en fer-blanc qui le mettent à l'abri des insectes et de l'humidité; les conserves sont l'objet, pour assurer leur conservation dans les pays chauds, de précautions multiples. L'usine de la Villette disperse aujourd'hui ses caisses aux quatre points cardinaux : la Réunion, Port-au-Prince, la Nouvelle-Orléans, Santiago de Cuba, le Congo font des commandes journalières. Nos explorateurs, nos missionnaires, notre armée coloniale ont recours à ces envois de la métropole; nombre de colis, au moment de ma visite, étaient en partance pour Madagascar.

IV

Le point capital, pour un magasin de nouveautés, est de n'avoir qu'un stock de marchandises relativement faible et de le renouveler sans cesse. C'est, — on l'a vu, — l'une des bases de l'organisation des grands bazars : ils font ainsi produire un intérêt renouvelé à l'argent qui traverse leur caisse, aux articles qui traversent leurs rayons, pendant que les petites maisons, où la vente est plus lente, immobilisent des fonds proportionnellement bien plus importans. Pour l'alimentation c'est le contraire : l'art de l'épicier modeste est de n'avoir que très peu de denrées à la fois. Il lui faut moins de place ainsi, partant un loyer moindre; il a peu de dettes et se procure des marchandises plus fraîches. Tel est le bon côté; le mauvais, c'est qu'achetant par portions

minimes, à des marchands en gros, il paie tout fort cher, et qu'il lui est impossible de vendre à bas prix.

Avec le mécanisme nouveau, des stocks énormes sont nécessaires; il faut à Potin, en marche normale, près de 10 millions de fonds de roulement. Ses comptoirs de détail, seule partie de l'entreprise connue du public, ne sont qu'une façade. Cette façade s'appuie sur de vastes entrepôts et sur des usines complexes, qui sont tout le secret du succès, destinées qu'elles sont à ne pas produire de bénéfice direct, mais permettant au magasin de vendre à un prix beaucoup moindre, puisqu'il économise le gain du fabricant.

La maison Potin a successivement monté quatre de ces manufactures : à Épernay elle brasse des raisins et prépare son vin de Champagne; à Miramon (Lot-et-Garonne) elle confectionne les pruneaux, dont elle écoule 900 000 kilos par an; à Pantin, à la Villette, elle manipule le reste de ses marchandises. A Pantin, des bâtimens spacieux, couvrant plus d'un hectare, ont succédé à l'affreuse petite boutique de la rue Sainte-Marguerite, où le fondateur avait primitivement établi son dépôt *extra muros*. A l'entrée se trouve le laboratoire de chimie pour le contrôle des matières premières; à gauche, les chais de vins ordinaires, dont il s'expédie 120 pièces par jour, qui proviennent en grande partie de propriétés possédées, à titre privé, par les membres de la famille Potin, en Tunisie, Algérie, Bordelais et dans le midi de la France. A droite, la distillerie : en des fûts de chêne verni sont rangés côte à côte liqueurs et sirops de toute essence et de tout nom.

Une seule manque, dont la composition est toujours inconnue : c'est la chartreuse. Ce siècle de publicité et d'indiscrétions n'a pu arracher leur secret aux moines. Chacun sait qu'ils emploient des eaux-de-vie de vin vieilles et supérieures : élément si important que, lors des ravages du phylloxera, désespérant de trouver des cognacs sincères, les chartreux organisèrent pour leur compte une bouillerie de vin en Algérie. — Un pareil soin serait superflu depuis que l'on a pu se procurer, en 1894, dans nos départemens méridionaux, des armagnacs authentiques pour 60 francs l'hectolitre. — On sait de plus qu'il entre, dans la confection de la chartreuse, de l'hysope, de la camomille, diverses autres plantes; mais on ne pourrait dire en quelle proportion, et l'analyse ne le révèle pas. Aucune imitation n'atteint la perfection du modèle.

La recette des autres liqueurs étant à la portée de tout fabricant, il lui suffit, pour réussir, de soigner les « alcoolats », c'est-à-dire les infusions de fruits ou d'herbes qui communiquent la saveur et qui, préparées trois ou quatre années à l'avance, attendent

leur tour dans les celliers. Les eaux-de-vie, logées plus loin, s'étagent depuis la « Grande-Champagne 1830 » à 30 francs la bouteille, jusqu'à la « Marmande (de fantaisie) » à 1 fr. 75 le litre. Sur celle-ci le fisc prélève 1 fr. 20, à Paris; pour peu que le marchand, auquel il ne reste que 0,55, se pique d'ajouter au « trois-six » souple et fin, coloré par du caramel, une petite quantité d'armagnac chargé de donner le bouquet au mélange, il risque de ne pas gagner un centime sur cette spécialité.

La parfumerie, installée dans un autre corps de bâtiment, offre une grande variété de travaux : ainsi l'eau de Cologne, filtrée devant nous, a pour base le néroli, dont le kilogramme pur coûte de 300 à 500 francs. Ce parfum n'est autre chose qu'une huile recueillie goutte à goutte, à la surface de l'eau de fleur d'oranger, pendant la distillation de cette dernière; ce qui explique comment les eaux de Cologne de basse qualité se trouvent sentir la fleur d'oranger, dont le néroli n'a pas été assez exactement séparé. Le kaléidoscope d'odeurs, venues depuis l'entrée dans l'usine chatouiller le nerf olfactif, — âcreté tannique des fûts vides de vin rouge, arome entêtant des alambics en marche, — se déploie ici en un arc-en-ciel de senteurs douces ou fortes, simples ou composites, qui ont pour mission de s'assujettir notre odorat.

Il en va de même dans la section des sirops, dans celle des gelées et des confitures. Les jus destinés aux deux préparations ne se ressemblent nullement. Ils doivent être pour les sirops dépourvus de mucilage, de toute la partie charnue du fruit; sinon le liquide, trop épais, risquerait après cuisson de passer à l'état solide : on évite cet écueil et l'on obtient l'épuration désirable en faisant subir aux fruits, avant de les pressurer, une fermentation légère qui les dépouille. Aux confitures le « corps » est indispensable; la fermentation les priverait de cette saveur du fruit frais dont elles doivent se rapprocher le plus possible. Aussi se borne-t-on à conserver en vases clos les liquides extraits de la groseille, les prunes et abricots séparés de leurs noyaux, préalablement soumis à l'action de la vapeur. Moyennant cette précaution, on peut fabriquer des confitures toute l'année, au jour le jour, au lieu de les confectionner d'un bloc au moment de la maturation de chaque espèce; système qui avait le désavantage de livrer au public des produits durcis, recouverts d'une croûte de sucre. L'atelier de confitures, qui dispose d'appareils perfectionnés de cuisson dans le vide, est dirigé par un vétéran, médaillé du travail, qui compte dans la maison trente-deux années de services.

Il fait partie, à la Villette, d'une manufacture unique peut-être en son genre, par la multiplicité hétéroclite des comestibles

fraternisant sous le même toit. D'un côté, la pâtisserie, la biscuiterie anglaise et française, avec leurs agencemens de fours compliqués; la confiserie, où s'entassent les amandes *flots*, destinées à la confection des dragées, dont il se vend ici 100000 kilos par an, un joli contingent de baptêmes. Non loin des bassines de cuivre où les amandes, enduites de gomme, subissent, par une rotation incessante, l'opération de l'*enrobage* dans une écorce de jus parfumé, travaillent les artistes de la partie, les sculpteurs en sucre et en chocolat. Leur chef modèle prestement des fleurs et des animaux, des arabesques et des personnages pour les œufs de Pâques ou les pièces montées; il reproduit, en de prestigieux bas-reliefs d'étalage, une scène de drame ou un ballet de féerie. Le tout, sans autres instrumens que des cornets de papier, remplis de sucre lié au blanc d'œuf, dont il fait jaillir le contenu par la pression simple du pouce.

Nous voici arrivés à la *casserie* de sucre. Un nuage de poussière blanche nous enveloppe et nous aveugle. Le sucre poudre nos cheveux, neige sur nos habits, entre en nous par tous les pores. Nous en aspirons, nous en mangeons sans le vouloir. Pour ne pas emporter chaque soir, dans leur chignon, un dépôt de ce produit inoffensif mais sirupeux, les femmes, presque exclusivement employées ici, ont la tête emmitouflée de linges blancs. Un monte-charge à godets enlève un à un, au fur et à mesure du déchargement, les pains apportés par les voitures des raffineries. En quelques secondes le pain, au moyen de scies à vapeur, est divisé en rondelles circulaires; ces rondelles, passant sous des couteaux mécaniques, prennent aussitôt la forme de longs rectangles; ces rectangles à leur tour sont partagés, par un troisième appareil, en une quantité de ces cubes minces et réguliers que nous consommons. La vente du sucre en pain a presque totalement cessé : sur les 20000 kilos que Potin vend chaque jour il n'est pas livré, en pains, plus de quatre à cinq cents kilos. Les établissemens publics, puis les particuliers, ont reconnu que la manipulation à domicile de ces cônes incommodes était désavantageuse.

Les raffineries elles-mêmes ont tiré parti de ce nouvel usage, en annexant à leur industrie principale cet accessoire de la *casserie* du sucre, qui leur procure des bénéfices très appréciables. Il est possible que, de son côté, la grande épicerie, dont le propre est la suppression des intermédiaires, se charge elle-même à bref délai du raffinage des sucres. Elle pourra ainsi réduire le prix au détail d'une somme fixe d'environ cinq centimes par kilo. Ce ne serait pas encore le sucre gratuit ou « presque gratuit » que promettait une réclame fameuse, mais ce serait

un progrès. Par suite de ses rapports directs avec la clientèle, et aussi en raison du grand nombre de ses articles, elle n'aura pas à redouter une baisse concertée de la part des gros spéculateurs qui dominent exclusivement cette marchandise, mais qui ne pourraient vendre longtemps, sans se ruiner, au-dessous du prix de revient.

Elle est déjà fort bien placée pour utiliser les déchets de sa casserie : et d'abord dans les sucres pulvérisés que des moulins spéciaux réduisent, suivant les goûts de l'acheteur, à un état plus ou moins grand de finesse, depuis la « semoule » jusqu'à la « glace », ou poudre impalpable. Elle peut aussi les employer dans la confiserie et la chocolaterie, puisque le chocolat se compose, à doses presque égales, de sucre et de cacao. L'usine ici fabrique 6 à 7000 kilos par jour de chocolats variés; sa vente annuelle a passé, depuis vingt ans, de 2 à 5 millions de francs. Le cacao, dont les principaux marchés sont aux Antilles, sur la « côte ferme » de l'Amérique centrale, au Brésil, à Java et à Ceylan, est uniformément frappé, à l'introduction en France, d'un droit de 104 francs par quintal; mais au lieu d'origine, son prix varie, d'une année à l'autre, d'un quart ou d'un tiers, suivant la récolte; dans la même année, suivant la qualité, il va de 55 à 200 francs les cinquante kilos. Entre le planteur récoltant et le consommateur il n'est pas d'autre intermédiaire que le courtier, chargé des achats en bourse moyennant une légère commission. Le séjour des greniers, qui aigrit parfois les hommes, quoi qu'en ait dit Béranger, améliore les cacaos. On les y laisse vieillir. Au moment d'être utilisés, les grains sont soumis à des triages successifs à la main et à la machine, torréfiés ensuite, — non comme les grains de café qui ne font qu'un court séjour en de petits moulins, — mais dans d'énormes cylindres où ils passent cinq à six heures. La cuisson leur enlève un cinquième de leur poids. On les concasse alors; certaines parties du cacao, appelées « germes », sont tellement dures qu'il les faut traiter à part entre des meules exceptionnellement résistantes. Après la mouture s'opère, dans un malaxeur, le mélange avec la vanille et le sucre, dont les pelletées blanches disparaissent en quelques tours de roue sous la brune coloration du cacao. Les deux élémens commencent à se pénétrer; leur fusion intime s'opère sous la broyeuse, qui les brasse, les foule, les pétrit, jusqu'à ce qu'ils soient confondus en une même pâte. Cette pâte, après un traitement aussi violent, obtient quelques heures de repos. Jetés pêle-mêle sur de longues tables, en montagnes informes, ces amas de chocolat séjournent dans une étuve qu'un ouvrier aux trois quarts nu, ruisselant de sueur des pieds à la tête, maintient à la température de 60 degrés minimum. Lorsque la matière s'est assez *reprise*,

assez étirée, sous l'influence de la chaleur, durant le travail latent qui s'est opéré entre ses molécules, on la dresse, les moules lui donnent sa forme définitive, et elle est admise dans la chambre de refroidissement.

V

Au sortir de la chocolaterie, changement de tableau : nous tombons dans la fabrique de conserves. Entre deux murailles de haricots et de petits pois, maçonnées de boîtes cylindriques qui lient le plancher au plafond et bornent de toutes parts cet horizon de légumes, nous arrivons à l'atelier où 6 à 700000 récipiens de fer-blanc sont annuellement remplis. Ici, une machine se charge d'écosser automatiquement les pois; là, des appareils ont pour mission de sertir à froid les couvercles métalliques, — scellement rapide et perfectionné qui remplace l'ancien système des bouchons et des soudures; — plus loin, dans des chaudières autoclaves en forme d'armoires, se fait la cuisson en boîtes. D'autres vases en métal servent à contenir les extraits de viande, expédiés en gros barils de Russie ou d'Amérique.

Les manipulations se succèdent indéfiniment de salle en salle; les bocaux de verre, alignés, se remplissent de cornichons ou de pickles, amenés des sous-sols dans des fûts en bois. Des moulins traitent la graine de moutarde, épurée, puis lavée et tamisée. Selon que la farine demeure unie au son, ou en est exactement séparée, l'ouvrier donne à ce condiment une saveur tantôt douce, tantôt forte et suffisante pour tirer des larmes de l'œil le plus sec. D'autres moulins travaillent le tapioca — que l'Allemagne contrefait maintenant avec des fécules — mais qui provient exclusivement, lorsqu'il est sincère, de la racine de manioc. Cette racine renferme, à l'état frais, un liquide assez vénéneux, paraît-il, dont on la purge par la dessiccation. Râpée ensuite, elle nous est expédiée par les Indes ou le Brésil. De la Nouvelle-Calédonie fut importé en France, mais pendant un ou deux ans seulement, le plus beau tapioca que l'on ait vu. Passé d'abord au four, ce produit est amené, par une succession d'engrenages, à une échelle graduée de grosseur.

A leur arrivée de Canton ou de Bombay, les thés, dont la maison débite 60 000 kilos par an, sont emmagasinés aux étages supérieurs, puis dosés délicatement au goût français, qui ne les supporterait pas isolément. Les Orientaux ne boivent que des thés non composés; aux palais européens l'infusion jaune pâle du pé-ko rappellerait trop une tasse de tilleul pour qu'ils en fassent le même cas que les Célestes.

Les modes d'achat, de préparation ou simplement de mise en œuvre ne sont pas aussi exactement connus pour toutes les denrées ; la conservation des œufs, par exemple, est un problème dont la science alimentaire cherche encore la solution parfaite. D'une saison à l'autre le prix des œufs varie de 0 fr. 70 à 1 fr. 20 la douzaine. Le jour où l'on sera parvenu à maintenir, durant l'automne et l'hiver, la qualité des œufs pondus depuis le printemps, — espérance qui n'a rien de chimérique; il s'est produit en ce siècle des découvertes plus extraordinaires, — le prix de cet aliment nutritif baissera, pendant la saison mauvaise, au profit des consommateurs urbains, et les producteurs ruraux seront à l'abri des pertes considérables que la gelée, la pourriture, diverses maladies, leur font subir sur les 300 millions d'œufs apportés chaque année aux Halles de Paris. On s'applique toujours plus ou moins aujourd'hui à rendre imperméable la coquille, naturellement poreuse et accessible aux influences extérieures : — on sait que les œufs, posés sur des fleurs, s'imprègnent de leur parfum; ils font des omelettes à la rose ou au jasmin. — Dans une coquille imperméable l'œuf, sorte d'animal vivant, désormais privé d'air, s'étiole, meurt et se décompose. Les recherches de l'industrie ont pour but de lui laisser assez d'air pour vivre et pas assez pour se gâter.

Quoiqu'elles opèrent sur des articles offrant une grande insécurité, par suite des spéculations de bourse dont plusieurs sont l'objet quotidien, les grandes organisations alimentaires deviennent, par la modicité de leur bénéfice, les servantes presque gratuites du public; elles n'ont même pas pour elles ce « sou pour livre » dont leur entrée en scène a frustré les « gens de maison ». Le profit net de la maison Potin n'atteint pas 4 pour 100 du chiffre de ses affaires. Et ce profit semble plus minime encore si l'on songe qu'il rémunère les deux fonctions distinctes du commerçant et de l'industriel. Cette concentration en une seule personne des deux métiers d'artisan et de marchand existait à l'époque déjà ancienne où chacun vendait ce qu'il fabriquait lui-même. On reconnut alors que beaucoup de choses étaient mieux faites et à meilleur marché dans des ateliers spécialisés, et par quantités notables. Ainsi se créa l'industrie moderne à gros capital, à grand outillage. Le dernier terme de l'évolution, que l'on commence à apercevoir, sera sans doute la réunion future de ceux qui furent longtemps séparés, sous l'aspect de fabrications colossales fondues avec des commerces géans. En utilisant mieux ainsi les forces et l'activité de l'homme, on procurera à tous une plus grande somme de bien-être pour la même somme de travail. C'est le progrès réel qui s'accomplit en silence, dans le monde

des faits, à côté du progrès imaginaire que l'on poursuit bruyamment dans le monde des paroles.

C'est ainsi qu'à la masse besogneuse et parasite des petits boulangers se substitueront quelque jour un certain nombre de vastes usines à pain, associées à des minoteries puissantes, — le fait déjà se produit à Paris, — et ces minotiers marchands de pain ne seront peut-être que les agens d'associations agricoles exploitant scientifiquement le sol. Le pain et la viande sont en effet les deux branches les plus arriérées du commerce de la nourriture. Sollicités par la clientèle de comprendre ces articles dans leur trafic, les bazars alimentaires hésitent, et leurs chefs à ce sujet sont assez divisés.

Parmi les héritiers de Félix Potin, les uns, les doyens, voient dans cette extension indéfinie une confusion regrettable, une sorte d'anarchie commerciale plus qu'une centralisation utile. Semblables à Boucicaut, qui n'accroissait le nombre de ses rayons que malgré lui, ils se désolent des empiétemens successifs de leur maison, ne se résignent qu'en gémissant à ces créations qui les choquent, et ne grandissent en quelque sorte que contraints et forcés. Les autres, les jeunes, obéissant au mouvement contemporain qui les emporte, poursuivent la conception de l'approvisionnement universel, d'une halle de détail où le petit consommateur achètera tout au prix de gros. Ceux-là, forts de leur majorité, — ils sont trois contre deux, — ont introduit dans les magasins la volaille, le gibier, certains légumes et la viande de boucherie. Le succès semble couronner leur tentative : 70 agneaux et 500 kilos de lapin furent vendus au début en un seul jour.

VI

Jusqu'ici la seule consommation animale qui eût fourni matière à une exploitation quelque peu développée était la charcuterie. Il existe à Paris une quarantaine d'usines à salaisons, dont chacune occupe en moyenne 50 ouvriers. Potin lui-même en a fondé une à la Villette pour son usage. La plus notable, appartenant à M. Cléret, a son siège avenue du Maine et fait 3 millions d'affaires par an. L'innovation, qui consiste à transformer le porc à la vapeur « en saucisses et en boudins », a eu pour conséquence une baisse sensible du prix de ces denrées : la même charcuterie qui coûtait 2 francs il y a quinze ans, coûte maintenant 1 fr. 25, quoique la matière première ait plutôt augmenté et se vende en gros 0 fr. 80 la livre.

Cette matière première est représentée ici par 6 ou 7 000 kilos

de viande de porc achetée chaque matin aux Halles. Elle arrive grillée déjà ou échaudée, et l'animal est tout d'abord découpé en une série de morceaux, dont le traitement variera suivant leurs multiples avatars : aristocratiques ou populaires, crus ou cuits, salés ou fumés, conservés dans la glace ou desséchés à l'air chaud. Cette moitié de cochon français, hollandais ou belge, dont les ouvriers s'emparent pour en tirer une poitrine, un jambon, un lard et un rein, ressortira de l'établissement, dans deux jours ou dans quatre mois, roulée en saucisson de Lyon, d'Arles, de Lorraine ou de Bretagne, hachée en andouille de Vire, de Troyes ou d'Arras, titrée en terrines de pâté ou de rillettes, enfilée en rubans de saucisses ou de cervelas dont la maison Cléret vend 1 500 douzaines chaque jour, ou élevée au rang de jambon d'York, de Bayonne et de Mayence, selon la préparation qu'il aura subie d'après les secrets antiques de chaque ville, connus aujourd'hui par tout le monde et oubliés parfois au lieu même de leur berceau.

Il est des produits qui accusent une perte : tel le saindoux, vendu 0 fr. 60 le kilo, le tiers à peu près de ce qu'a été payée la viande; il en est d'autres au contraire qui sont vendus 4 fr. 50 le kilo, le triple du prix d'achat, comme le saucisson de Lyon. Celui-là est en quantité minime puisqu'il provient exclusivement de la noix du jambon. Réduite en purée sous les hachoirs, cette viande est ensuite malaxée durant vingt-cinq minutes dans un appareil à vapeur chargé de répartir exactement dans la masse les petits carrés de lard, dont les tranches plus tard se trouveront diaprées sur nos raviers. On y verse en même temps un assaisonnement singulier qui se compose, outre le sel, le poivre et les épices, de sucre, d'huile d'olive, de rhum et de curaçao. La bouillie ainsi obtenue, et pourvue de ces divers ingrédiens, est entonnée et foulée par un mécanisme voisin dans des boyaux de qualité supérieure, — l'établissement en use pour 50 000 francs par an, — et le saucisson est terminé.

Mais il est loin d'être comestible encore. Des ouvriers embobinent ce rouleau humide et flasque dans un double corset de ficelle, vertical et horizontal, puis le saupoudrent de farine et le suspendent en des séchoirs chauffés, où il demeure trois mois au moins avant d'être mis dans le commerce. Les autres espèces de saucissons se vendent deux et trois fois moins cher que celui de Lyon; il en est, comme celui de Bretagne, qui doivent être cuits, et leurs prix dépendent de la qualité de la viande. Nul cependant n'est confectionné avec de l'âne, comme pourrait le faire croire une légende assez bien établie. La raison en est fort simple : la chair du petit nombre d'ânes disséminés sur le sol français reviendrait, si l'on s'avisait d'y avoir recours, à plus haut

prix que celle du porc. Le cheval, au contraire, dont les meilleurs morceaux coûtent trois fois moins que ceux du cochon, est introduit à dose plus ou moins forte dans la charcuterie à bon marché, facturée avec cette indication cabalistique : « mél. ch. », — mélange cheval, — et qui se vend en gros 1 fr. 50 le kilogramme.

Au-dessous de l'établissement sont creusés trois étages de caves éclairées à la lumière électrique. Le long de leurs murs courent des tuyaux frigorifères reliés à une machine du système Raoul Pictet. Une température glaciale est ici nécessaire pour conserver, été comme hiver, les jambons et les poitrines empilés les uns sur les autres, et baignant au milieu de la saumure dans des citernes de trois mètres de profondeur ; de même il fallait une chaleur toujours égale aux penderies superposées de saucissons que nous avons parcourues tout à l'heure. Ce matériel perfectionné, cette fabrication économique, ne s'appliquent toutefois qu'à la seule espèce porcine, dont Paris consomme 25 millions de kilos, et non aux 160 millions de kilogrammes de bœuf, veau et mouton qui alimentent la capitale. Il n'existe pas encore en France de ces gigantesques boutiques carnassières à l'américaine, que M. Brunetière appelait récemment, avec un mépris trop cruel, « d'ignobles usines à dépecer. » Me sera-t-il permis de plaider leur cause chez nous, où le nombre des bouchers va se multipliant sans cesse tandis que leur bénéfice individuel diminue et que le prix de la viande en détail augmente?

VII

Dans une *Enquête sur les prix de détail*, faite il y a huit ans déjà, M. de Foville a fort bien expliqué la cause de ce phénomène : « La concurrence, remarque-t-il, quand elle ne s'exerce qu'entre unités commerciales du même ordre, est loin d'avoir toute l'efficacité que les purs théoriciens lui attribuent d'ordinaire... » L'importance moyenne des clientèles diminuant, chaque vendeur doit tirer son bénéfice et le remboursement de ses frais d'un nombre d'acheteurs de plus en plus réduit, et la concurrence, loin de modérer l'essor des prix, les fait monter tout ensemble comme elle fait filer vers le ciel les arbres serrés les uns contre les autres dans une futaie trop épaisse.

A l'époque où le nombre des bouchers de Paris était limité, dans les dernières années de la Restauration, ils étaient devenus en général fort riches et en même temps si arrogans que l'un d'eux affecta, paraît-il, lors d'une cérémonie publique, de « dépasser le carrosse du roi. » La personne qui m'a conté ce détail, Mme A. Duval, l'une des gloires de la corporation, veuve du fon-

dateur des bouillons, ne m'en a pas, du reste, garanti l'exactitude. Ce n'est peut-être qu'un souvenir historique des fiers étaliers de l'ancien régime. Quelle qu'ait été l'origine, politique ou économique, de la liberté des boucheries, elle donna tout d'abord de si mauvais résultats que le gouvernement, pour restreindre leur nombre, revint à un système mixte : vers 1850, pour avoir droit de s'établir, chaque boucher devait acheter deux maisons et en fermer une. On comptait ainsi faire disparaître peu à peu l'encombrement des petits étaux. Pourtant il n'y avait alors à Paris que 801 bouchers ; aujourd'hui il y en a 2 110. La différence entre les prix des animaux sur pied et ceux de la viande au détail ne provient donc pas seulement de la baisse des peaux, des laines, du suif, — valant naguère 1 franc, maintenant 0 fr. 40 le kilog. — de tous ces accessoires qu'en langage technique on appelle « le cinquième quartier ». Cet écart est motivé par l'organisation défectueuse du commerce : trop de compartimens, de degrés successifs séparent le pot-au-feu parisien du paysan berrichon, charentais ou normand. Un bœuf doit nourrir trop de monde avant d'être mangé effectivement.

Au marché de la Villette, les ventes se font par bandes de 10 à 20 bœufs et de 100 à 200 moutons, chaque bande ayant en vedette des têtes de choix pour faire passer les sujets médiocres. Cet état de choses a créé et maintient le commerce de gros, les « chevillards », ou bouchers abatteurs, qui revendent aux bouchers de détail ; à moins que ces derniers ne se fournissent aux Halles, où s'opère d'ailleurs un échange permanent entre les bas morceaux, repoussés par les quartiers riches, et les morceaux de choix, abandonnés par les quartiers pauvres qui n'ont pas de quoi les payer. Il faudrait qu'un individu ou une association possédât à la fois des magasins aux Champs-Élysées et aux Batignolles, dans le faubourg Saint-Germain et dans le faubourg du Temple, qu'il achetât des lots de bestiaux sur pied, les abattît et les débitât en totalité, expédiant ses « filets » à droite, ses « palerons » à gauche, utilisant ses « issues » en exerçant à lui seul toute l'industrie de la « chair », à la fois boucher, tripier et charcutier.

Périlleuse tentative, disent les gens du métier ; le commerce de boucherie est le plus difficile de tous. Le contrôle de nombreux étaux disséminés dans Paris serait impraticable. La distance entre les prix des diverses qualités de viande est très variable : énorme en hiver, insignifiante en été. La marchandise invendue subit, de jour à autre, une *déperdition de poids* sensible ; on ne peut, du reste, en conserver aucune sans avarie. Tous les bouchers ont aujourd'hui leurs glacières ; mais, en fait,

une viande qui a séjourné sur la glace ne vaut plus rien. Interrogez la maison Duval, dont les trois boucheries ensemble vendent pour un million de francs par an; elle vous répondra que cette branche de son exploitation ne lui donne pour ainsi dire aucun bénéfice, que son gain provient uniquement de ses restaurans. Encore a-t-elle renoncé à l'achat des animaux sur pied pour n'avoir pas à courir les risques de reventes onéreuses.

Quelques-unes de ces objections sont fondées, d'autres seulement spécieuses, et le lecteur n'attend pas d'un profane qu'il entre ici dans le vif d'un débat, dont le « collier », la « joue » et la « plate-côte » feraient tous les frais. Il est vraisemblable que, sous l'impulsion d'un spécialiste hardi, la boucherie se modifiera : le novateur sortira-t-il d'un étal de quartier ou d'un échaudoir de la Villette ? Sera-ce un « bœuftier » ou un « moutonnier », c'est-à-dire un boucher de l'abattoir dont le trafic ne porte que sur le mouton ou sur le bœuf ? Viendra-t-il des Halles centrales, en la personne d'un de ces trop nombreux facteurs ou commissionnaires sans ouvrage, mécontent de sa place dans le coin délaissé d'un pavillon, de ce qu'on appelle en argot de l'endroit être logé « à la purée » ? Nul ne peut le savoir; l'évolution, jusqu'à ce qu'elle s'accomplisse, continuera à passer pour impossible.

VIII

Il est certain qu'elle présente des difficultés, puisque la viande est, de tous les alimens, celui qui a donné le plus de déboires aux sociétés coopératives. Aussi abordent-elles cet article avec beaucoup plus de timidité qu'aucun autre. Sur un millier de coopératives de consommation existant en France, 400 ont pour objet la boulangerie, 19 seulement s'occupent exclusivement de la boucherie. Celles qui embrassent l'universalité des comestibles obtiennent, dans cette dernière branche, des résultats assez médiocres.

Leur insuccès relatif n'est cependant pas de nature à nous décourager. La coopération, en qui l'on s'accorde à voir non la seule, mais la principale forme de distribution des marchandises dans l'avenir, est encore au berceau. Ce chiffre de 1 000 sociétés, donné plus haut, n'est qu'un leurre; la plupart jusqu'ici végètent sans adhérens, sans capital, sans affaires. Elles se composent en général de quelques centaines de personnes, effectif assez semblable à la clientèle d'un petit marchand. Elles ont par suite les mêmes frais que lui. Plus des trois quarts de nos coopératives ne comptent pas 500 membres; quatre seulement en ont plus de

10 000 : l'une en province, à la Rochelle (13 500); les trois autres à Paris, *Société des employés civils* (11 200), *Association des officiers de terre et de mer* (14 000), *Moissonneuse* (15 000). On évalue à 100 millions de francs le total des ventes annuelles de ces mille sociétés, somme bien modeste auprès des 1 200 millions de francs des associations analogues en Angleterre, somme dérisoire auprès des dix ou douze milliards que comporte, pour les objets qu'elles embrassent, la dépense des familles françaises. Un champ immense leur est donc ouvert.

La plus forte des coopératives actuelles par le nombre des associés, la plus attachante aussi par la catégorie sociale dans laquelle ils se recrutent, la *Moissonneuse*, a son siège social rue des Boulets, à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine. Ses 15 000 membres sont sans exception des ouvriers; ils représentent une population de 60 000 âmes, en comptant, suivant l'usage, quatre personnes par feu. La plupart des actionnaires, en effet, vivent en ménage, conjoints de droit ou d'apparence. Mais ce dernier détail importe peu; dans les statuts, votés en assemblée générale, « l' union libre » jouit des mêmes égards et confère les mêmes droits que le mariage légal. « Au décès d'un sociétaire, dit l'article 15, sa veuve, *sa compagne* ou ses ayans-droit peuvent faire opérer le transfert à leur nom de son action... » « Toute veuve *ou compagne* qui demandera son avoir avant trois mois de veuvage sera remboursée de suite sur la présentation du bulletin de décès. »

Si je mentionne ce détail caractéristique, c'est pour montrer combien la *Moissonneuse* est dégagée de préjugés; quel esprit, dirais-je... avancé, en tout cas indépendant de toute idée, de tout patronage bourgeois, anime ses membres. Par une piquante contradiction, néanmoins, ce groupe d'électeurs du XIIe arrondissement qui peut-être, si l'on scrutait leurs opinions politiques, sont peu enthousiastes du régime actuel et enclins, j'imagine, au socialisme, prouvent, par la hardiesse même de leur œuvre, par l'intelligence de leur gestion, combien ils ont profité des bienfaits du temps présent, de l'instruction et de la liberté. Ils se conduisent eux-mêmes comme de simples économistes, et font prospérer par leur mérite personnel un système d'association privée, dont le succès montre précisément l'inanité des revendications collectivistes.

La *Moissonneuse* est majeure depuis quelques mois. Elle compte vingt et un ans d'existence depuis le jour où une douzaine d'ouvriers, la plupart ébénistes ou travailleurs du bois, la fondèrent en 1874. Ces douze apôtres de la coopération recrutèrent une vingtaine de camarades. Chacun d'eux versa 1 franc,

et ces 32 francs constituèrent le premier fonds social. L'un des adhérens acheta, pour le compte de la Société, une pièce de vin dont il avança le prix. A son arrivée en cave la futaille reçoit un choc, se brise, et la moitié du contenu se perd. Les destinataires heureusement n'étaient pas superstitieux. Ils rachètent une autre pièce et se partagent ainsi une boisson moins coûteuse et plus sincère que celle du cabaret.

Ce bon marché, les coopérateurs ne l'obtinrent pas toujours au début. N'offrant pas de surface, ils n'ont de crédit nulle part. La mauvaise volonté des petits commerçans du voisinage leur suscite mille embarras. Ne sachant pas toujours bien acheter, ils font des écoles. N'importe! Ils persistent et se vendent les uns aux autres, au comptant, des marchandises qu'ils paient souvent plus cher que chez l'épicier, et dont ils doivent aller prendre livraison dans leurs chambres réciproques; car ils n'ont pas d'argent pour louer un local. Leur premier magasin fut une espèce de cave, au fond d'une cour, rue Basfroi, qu'ils prirent à bail en 1876, au loyer annuel de 100 francs. L'association comptait peu après un millier de membres.

Avec un chiffre d'adhérens quinze fois plus fort, la *Moissonneuse* a fait, en 1894, sept millions d'affaires; elle dispose d'un capital de 525 000 francs et possède, outre son siège principal, huit épiceries, deux boulangeries, cinq boucheries, deux grands entrepôts de vin à Bercy, un magasin d'habillement, un autre pour le chauffage et la quincaillerie. Elle est en voie de construire, pour remiser ses voitures, loger ses chevaux et ses diverses marchandises, un magasin général qui lui coûtera 1 200 000 francs, y compris l'achat du terrain. Les « prolétaires » de ce quartier d'où sont sorties tant de révolutions vont devenir propriétaires fonciers dans la capitale.

Tels sont les résultats obtenus en vingt ans, sans secousse, sans argent, sans appui, par l'habile et persévérante initiative de travailleurs auxquels je suis heureux d'avoir ici l'occasion de rendre hommage. Avec le temps, cette œuvre, solidement établie, doit se développer. Jusqu'à ce jour son action demeure cantonnée dans les XIe et XIIe arrondissemens de Paris; elle ne manquera pas de se propager dans les autres. Et plus elle s'étendra, plus elle sera efficace. A mesure qu'elle vendra davantage, elle vendra moins cher, parce qu'elle achètera meilleur marché, passant des marchés plus forts, obtenant les produits de toute première main ou les fabriquant elle-même.

Quelque parfait que soit le mécanisme décrit plus haut, d'une entreprise particulière d'alimentation comme celle de Potin, il est d'un intérêt social évident qu'elle rencontre des rivales parmi

les sociétés coopératives. L'un et l'autre systèmes seront ainsi amenés à multiplier leurs efforts, pour conquérir ou conserver la faveur des consommateurs qui profiteront de la concurrence. Les résultats acquis déjà sont d'un haut intérêt. Dans les quartiers excentriques où elle fonctionne, la *Moissonneuse* a causé, il est vrai, la faillite d'un certain nombre de boulangers, mais elle a fait baisser d'un quart le prix du pain.

Le taux de vente des diverses marchandises est établi par le conseil en majorant de 13 à 14 pour 100 le taux d'achat. Les frais généraux absorbent à peu près la moitié de cette majoration, — 6 1/2 pour 100, — le reste, 7 pour 100, constitue un bénéfice, distribué tous les six mois aux adhérens dans la proportion des sommes dépensées par eux durant le semestre. Pour être adhérent, il suffit de verser 1 fr. 40. L'exiguïté de cette somme a été critiquée à tort, à la Chambre, par certains députés de Paris ennemis des coopératives. Ceux qui prétendent obliger l'ouvrier à acquérir une action de 50 ou de 100 francs avant d'avoir le droit d'économiser cinq centimes sur une livre de viande ne doivent point être regardés comme des amis du peuple. La meilleure preuve que la *Moissonneuse* ne voit pas en ses acheteurs de simples passans, c'est qu'elle les oblige à devenir actionnaires, mais sans rien débourser. Elle porte à l'avoir des nouveaux sociétaires leur part de bénéfice, jusqu'à ce qu'ils soient devenus propriétaires d'un titre de 60 francs. Avec le dividende que procure une consommation annuelle de 500 francs, chacun devient, en moins de deux ans, détenteur de ces 60 francs sans, pour ainsi dire, s'en apercevoir. Ce bien lui est venu non pas en dormant, mais en mangeant.

L'avantage serait, il est vrai, fort contestable si les prix de vente, sur lesquels ce boni est réalisé, se trouvaient plus hauts que le cours moyen des marchandises du quartier. Tel n'est pas le cas : le coopérateur s'approvisionne dans les boutiques de la société à meilleur compte, et souvent de denrées meilleures, — pour la viande par exemple, — que dans les autres magasins. Malheureusement les boucheries ont donné, comme je l'ai dit, certains mécomptes. Pour avoir essayé, pendant un mois seulement, d'acheter du bétail sur pied, l'association a perdu un certain nombre de mille francs. Le rapport se plaint des intermédiaires auxquels il n'a pas été possible d'échapper encore et conclut ainsi : « Cette perte aurait été atténuée dans une certaine mesure si, parmi les administrateurs, il s'était trouvé un citoyen au courant des roueries et des usages du marché. Cela prouve qu'il ne suffit pas d'avoir de la bonne volonté si l'on ne possède pas en même temps une dose suffisante de pratique. »

Le rapport du « conseil d'administration », celui de la « commission de contrôle, » sont d'ailleurs des modèles de bon sens. Ils témoignent d'autant d'ingéniosité que de prudence. Leur lecture est édifiante; ils constituent la meilleure réponse aux pessimistes d'en haut ou d'en bas, dont les uns croient, dont les autres affectent de croire les ouvriers incapables de conduire leurs affaires sans la surveillance ou la subvention de l'État. A la *Moissonneuse*, en effet, le pouvoir exécutif est entre les mains de trois secrétaires, dont la fonction *ne dure qu'une année* et *qui ne sont pas rééligibles*. L'un est actuellement serrurier, le second bijoutier et le troisième ébéniste. Ils touchent un traitement de 260 francs par mois, assez semblable au salaire des ouvriers les plus capables de leur profession, et dépendent d'un conseil d'administration de vingt-quatre membres renouvelés par tiers tous les six mois, dont le seul émolument consiste en un jeton de présence de 1 fr. 50 pour des séances hebdomadaires commençant à six heures du soir et se terminant à minuit.

On pourrait se demander si le changement incessant des autorités directrices n'est pas une cause de faiblesse pour l'institution; comment l'expérience peut se former, la tradition se maintenir, la responsabilité personnelle s'accuser, avec un roulement aussi rapide? Je dois cependant reconnaître que les résultats obtenus sont de nature à inspirer grande confiance. « Sans doute, citoyens, disait il y a quelques mois à ses camarades le rapporteur du conseil, il reste des réformes à introduire; il en sera toujours ainsi tant que nous marcherons en avant. Mais, dès maintenant, nous pouvons nous féliciter... » Notre association « fait naître parmi ses adhérens cet esprit de solidarité et de fraternité qui est son apanage. » En effet les « Moissonneurs » ont fait preuve de dévouement autant que d'aptitude. A les voir à l'œuvre, on se prend à trouver trop sombres les pronostics des prophètes de malheur sur l'influence des « doctrines subversives »; on se demande si la nature n'a pas, à l'usage des nations, de secrets traitemens homéopathiques dont nos fils verront les heureux effets. L'émancipation partielle des classes populaires a commencé par créer des conflits que leur émancipation totale apaisera peut-être? Voilà, dira-t-on, de bien audacieuses conjectures à propos de quelques boutiques d'épicerie; mais pourquoi ne pas croire que la connaissance de ses véritables intérêts finira quelque jour par réconcilier la société avec elle-même?

Vte G. D'AVENEL.

LE
THÉATRE ANGLAIS CONTEMPORAIN

I

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF — DE 1820 A 1865

On parle souvent au public français des romanciers, des poètes, des historiens, des philosophes et des hommes d'État de l'Angleterre moderne. Pourquoi ne lui parle-t-on jamais ou presque jamais de son théâtre? Le premier mouvement est de répondre : « Parce que le théâtre anglais n'existe pas. » C'est une raison péremptoire, et qui dispense d'en chercher d'autres, si elle est vraie. Mais est-elle vraie? A mon avis, elle l'était, il y a trente ans, elle ne l'est plus aujourd'hui.

S'il n'y avait pas de théâtre anglais, au moment où j'écris, il y aurait encore là un phénomène curieux à étudier, un problème intéressant à résoudre. La connaissance des avortemens intellectuels, des efforts impuissans (mais non perdus), des essais manqués de la vie est, pour la critique comme pour toute autre science, la plus féconde des leçons, le plus étrangement suggestif de tous les spectacles. Il faudrait chercher par quelles raisons psychologiques, sociales, esthétiques, la race anglo-saxonne qui a produit Shakspeare, alors qu'avec 3 millions d'hommes elle couvrait un coin imperceptible de la planète, ne peut plus, — aujourd'hui qu'elle est quarante fois plus nombreuse et qu'elle

déborde sur le monde, — produire autre chose que des clowns et des danseuses.

Mais, encore une fois, les données de ce problème seraient fausses et la solution, par conséquent, ne pourrait être qu'une duperie. Il y a un théâtre anglais. Le besoin existe et l'organe se crée. Quelque chose est en train de naître. Ce quelque chose paraît déterminé à vivre, se débat, péniblement mais résolument, contre les maladies de l'enfance, contre le péril des mauvaises influences, contre la brutalité des uns et l'aveugle tendresse des autres. C'est une lente et laborieuse croissance; elle ne ressemble guère à ce merveilleux essor du drame primitif qui, à la fin du XVIe siècle, passa en trois bonds des bégaiemens de la puberté au plein épanouissement de la maturité et du génie. Ici, tout est doute, incertitude et confusion. L'effort n'est pas toujours conscient et le progrès est suivi de rechutes lamentables. Au milieu de tout cela, le drame vit, et il grandit.

Il y a dix ou douze ans, on ne savait encore si on assistait à une résurrection ou à une décadence, à un commencement ou à une fin. Beaucoup de gens, même parmi les critiques, levaient les yeux au ciel en parlant du drame comme on parle d'un cher disparu. On faisait allusion au passé comme à un âge d'or : « *The palmy days, the halcyon days...* » A présent, ces pessimistes sont introuvables; ils ont été, il est vrai, remplacés par les insupportables épilogueurs qui, à chaque génération, veulent empêcher la jeunesse d'oser, alors que, précisément, elle n'est jeune que pour oser. Mais on ne les écoute pas. Tout le monde admet qu'aujourd'hui vaut mieux qu'hier, et tout le monde espère que demain dépassera aujourd'hui. Il y a trente ou quarante ans, les douze théâtres de Londres étaient vides; à présent ils sont trois fois plus nombreux et ils sont toujours pleins. Les auteurs étaient des pitres; ce sont des artistes. Les plus grands avaient à peine leur pain assuré, les médiocres d'à présent ont voiture, maison de ville et maison de campagne. Vers 1835, un auteur connu vendait un drame à Frederick Yates, directeur de l'Adelphi, moyennant 70 livres, plus 10 livres pour les représentations en province. En 1884, une pièce à succès qui n'avait pas encore épuisé sa vogue, avait rapporté à l'auteur, en quelques mois, 10 000 livres (250 000 francs), et dans ce total, auquel l'Amérique et l'Australie avaient contribué, la province anglaise entrait pour 3 000 livres. Ce point de vue est très grossier, mais il est très important. Un quart de million de droits d'auteur doit valoir un « coup d'œil de Louis », sinon pour la production du génie, au moins pour l'encouragement du talent.

Je puis dire maintenant pour quelles raisons le public de France est si mal et si peu renseigné sur les destinées actuelles du théâtre anglais. Pour lire le dernier discours de lord Rosebery, il suffit d'acheter un journal; il suffit d'écrire à un libraire pour se procurer un poème de Swinburne, un roman de Stevenson, un livre de Lecky ou de Herbert Spencer. Il n'en va pas de même pour les pièces de théâtre. Pour des motifs encore plus commerciaux que littéraires, on ne les imprime que très longtemps après leur apparition et je pourrais citer tel drame populaire qui date de vingt, de quarante ans, et qui n'a jamais été livré à l'impression. Il faut donc, si l'on veut étudier le drame, payer de sa personne et fréquenter les théâtres. Ou plutôt il faut les avoir suivis pendant de longues années, afin de constater, de saison en saison, les changemens qui se produisent, les tendances qui se font jour, l'extension ou le déclin des influences étrangères, enfin l'histoire de chaque talent individuel et celle du goût public. Cette étude directe, d'après nature et sur le vif, n'est pas sans difficulté pour un Anglais : combien n'est-elle pas plus malaisée pour un Français? Depuis que le débit des acteurs a cessé d'être une récitation déclamatoire, pour devenir l'imitation fidèle de la conversation et de la vie, que de détails échapperont à l'oreille d'un étranger?

Si on a quelque peine à dire où en est le théâtre, de deviner où il va, il est presque aussi ardu de rechercher d'où il vient. Pourtant il le faut à tout prix. Vous exigez du critique, — et vous avez raison, — non plus une vue instantanée d'un mouvement littéraire à un moment quelconque, mais un journal de ce mouvement en marche et en formation. Plus que toutes les autres, les choses anglaises doivent être ainsi abordées par le procédé historique. Nul ne peut comprendre ce qu'elles sont, s'il n'a appris d'abord ce qu'elles ont été. Dans le cas actuel, avant d'examiner la résurrection du drame, il importe de dire combien de temps il était resté au tombeau et de quelle maladie il était mort. Toute cette histoire est à créer, et rien ne vient à notre aide : loin de là. Les critiques d'autrefois se perdent dans le détail ; les Mémoires fourmillent d'anecdotes mensongères. Cette portion d'histoire littéraire est comme un jardin abandonné à lui-même et qui retombe en forêt. Les allées s'effacent, les fleurs sont redevenues sauvages et les fruits, s'il en reste, sont la proie des maraudeurs.

J'ai cru, — peut-être me suis-je trompé, — que j'échapperais par ma situation particulière à quelques-unes de ces difficultés, qui sont presque des impossibilités. J'ai longtemps résidé en Angleterre. Je connais un peu les êtres et les coutumes; je sais la

valeur qu'il faut attacher aux témoignages, averti que je suis par l'opinion, par ces mille pensées qui flottent dans l'air et ne sont écrites nulle part. Les impressions du public, je les tiens du public lui-même. Enfin j'aime le théâtre et j'ai été, à plusieurs reprises, un *playgoer* passionné. Depuis deux ou trois ans, j'ai vu jouer toutes les nouveautés et, à cette occasion, je dois un remerciement à la courtoisie charmante des directeurs de théâtre qui m'a singulièrement facilité ma tâche. Je citerai parmi ceux à l'obligeance desquels j'ai fait un fréquent appel MM. Bierbohm Tree du *Haymarket;* Hare, du *Garrick;* George Alexander, du *Saint-James;* Charles Wyndham, du *Criterion;* Comyns Carr, du *Comedy;* les quatre premiers, artistes de rare mérite dont le nom reviendra souvent dans les pages qui suivent; le cinquième, écrivain dramatique de talent, qui vient, dans son *King Arthur*, de fournir à Henry Irving l'occasion de rendre un dernier hommage à Tennyson.

Mais j'ai une dette encore plus importante à reconnaître en attendant le moment de l'acquitter. C'est celle que j'ai contractée envers la critique anglaise contemporaine, et en particulier envers M. William Archer. On verra plus loin le rôle qu'il a joué, les germes excellens qu'il a semés à la volée. Je dirai seulement que, si je ne l'avais eu pour guide, je n'aurais même pas pu tenter l'entreprise.

En voilà assez pour expliquer les obstacles que j'ai rencontrés et les secours que j'ai reçus. Il est bien entendu que je ne convie pas les lecteurs à venir admirer des chefs-d'œuvre. D'abord je ne crois pas beaucoup aux chefs-d'œuvre; puis, s'ils doivent venir, ils ne viendront que demain. Il s'agit d'observer comment naît le drame, comment, dans les conditions de la vie moderne, une grande famille humaine se fabrique un nouvel organe de jouissance, d'émotion, de pensée, et — j'ajouterai — de moralisation. C'est de l'histoire littéraire, mais c'est aussi de l'histoire sociale; les deux se tiennent et, désormais, ne sont plus séparables. Non seulement on assistera à la transformation du monde théâtral que Bulwer et Macready ne reconnaîtraient plus s'ils pouvaient y revivre une heure; mais on verra comment s'est comporté le théâtre en présence de cette crise que traverse la société politique et civile depuis vingt-cinq ans; de quel côté il a pris parti dans cette étrange bataille des mœurs contre les lois; quelle part il a prise et quelle place il tient dans le périlleux renouvellement de l'Angleterre par la démocratie. J'ai raconté ici même quelques épisodes de ce mouvement et j'en ai esquissé les figures principales. Mon étude sur le théâtre sera la contre-épreuve et la vérification de mes études précédentes.

I

De 1820 à 1830, le théâtre, ou plutôt les théâtres étaient, en apparence, fort prospères. Je montrerai tout à l'heure ce que c'était que cette prospérité : quelque chose comme le grand bal que donne Mercadet ou Montjoye la veille du jour où il fera faillite. Mais nul ne voyait venir la ruine. Alors régnait un Adonis de 60 ans qui avait passé sa vie à trahir des sermens et à inventer des pommades. Il eût fait beau voir l'homme qui avait lavé son linge sale devant la Chambre des lords faire la grimace aux libertés du drame. Son héritier, autre viveur fatigué, avait vécu maritalement une partie de sa vie avec une actrice, Mrs Jordan, qui venait de mourir de douleur, dans l'abandon, à Saint-Cloud. Dans les allées solitaires d'un vieux parc, à Broadstairs, jouait une petite fille appelée Victoria. Elle devait remettre à la mode l'amour conjugal et les vertus de famille, mais elle n'était encore occupée qu'à coucher ses poupées. La haute société fréquentait, ou — pour employer l'expression anglaise qui conserve une saveur d'insolence ancienne — *patronnait* les deux théâtres privilégiés. Par ce mot privilégiés, il ne faut pas entendre des théâtres subventionnés. Drury-Lane et Covent-Garden avaient seuls le droit de jouer ce qu'on appelait le « drame légitime », c'est-à-dire Shakspeare et ses succédanés; c'était là leur privilège, et ce privilège serait devenu très vite, dans leurs mains, un avantage illusoire, si de grands acteurs n'avaient attiré la foule en prolongeant l'existence du drame classique. La génération d'artistes, qui avait reçu les leçons de Garrick et continué ses traditions, venait de faire ses adieux à la scène, dans la personne de John Kemble et de Mrs Siddons : Siddons dont « la voix était plus délicieuse que la plus délicieuse musique », nous dit un contemporain, tandis qu'un autre la compare à une « idole de plomb ». Edmund Kean avait paru, puis Macready.

J'essaie de m'imaginer ces deux hommes sur la scène ; je fais un effort, après avoir lu ce qu'on a écrit d'eux, pour me donner le frisson de leur présence ressuscitée. Je vois, d'abord, que Kean était un bohème, tandis que Macready était un honnête homme et un gentleman. Il était l'ami des premiers hommes de lettres de son temps, qui l'ont conseillé et soutenu ; Kean n'avait d'autre ami que la bouteille de brandy, qui l'a tué. Il écrivait à Frederick Yates, directeur de l'Adelphi, en lui demandant une loge : « Je ne veux pas être mêlé à la canaille. J'aime l'argent du pu-

blic, mais je le méprise (1). » On serait tenté de le mépriser à son tour si on ne se rappelait les effroyables souffrances de son enfance et de sa jeunesse. Si un homme a eu le droit de haïr la vie, c'est celui-là.

On peut encore voir les deux rivaux l'un près de l'autre au musée Tussaud : Kean porte le kilt de Macbeth et Macready la chlamyde de Coriolan. A part sa petite taille, le premier semble mieux doué par la nature; son masque est sombre, vraiment tragique. Au contraire, la face anguleuse et tourmentée de Macready, son rictus facial, sa bouche rentrée et ses mâchoires saillantes, auraient pu faire la fortune d'un bouffon. En fait, il n'avait qu'à exagérer ou à modifier légèrement ses effets pour que ses qualités dramatiques devinssent des qualités comiques. C'est ainsi qu'il rendait admirablement la nervosité tatillonne d'Oakley, la sensualité sournoise de Joseph Surface, le Tartufe anglais. Hélas! il faisait quelquefois sourire dans Othello, lorsque le condottiere maure, ce représentant d'une race passionnée, noble et fine, disparaissait dans un nègre forcené, ou quelque chose de pire, si j'en crois Théophile Gautier : « un singe anthropophage. »

Les contemporains semblent d'accord pour accorder à Kean plus de génie, et plus de talent à Macready. Mais il y a bien des cas où le talent sert mieux que le génie. « Voir Kean, disait Coleridge, c'était voir Shakspeare à la lueur des éclairs. » C'est une assez bonne manière de le voir, mais alors on ne voit pas tout. Kean avait des cris superbes, puis retombait dans la torpeur et la nullité. Il bredouillait, comme un écolier qui récite sa leçon sans la comprendre, le discours du More de Venise devant le Sénat, pour ne se réveiller qu'au dernier vers où son émotion en voyant paraître Desdémone gagnait la salle. Dans ce mot *Here's the lady*, il mettait toute une passion. Ainsi en tout.

Je répéterai après M. Archer : « Des deux, Kean était le plus grand acteur et Macready le plus grand artiste. » Tout ce qui tenait de l'instinct était supérieur chez l'un, et tout ce qui venait de l'intelligence chez l'autre. Macready se soutenait dans les momens calmes, rendait puissamment les émotions vertueuses, ce qu'on pourrait appeler les bonnes passions. Ce qu'il y avait de plus grand dans Shakspeare, l'âme même de sa poésie se révélait chez Kean, mais sur un point Macready conservait l'avantage : c'est lorsqu'il regardait dans le vide, lorsque sa face hagarde et figée suggérait la vision de l'invisible. Il n'y avait qu'un Macready pour rendre le surnaturel possible. Dans tous les autres domaines de la

(1) Edmund Yates, *Recollections and Experiences.*

terreur, Kean était vraiment maître. Le père d'une actrice dont il sera beaucoup parlé dans ces pages, M. Wilton, racontait que dans sa jeunesse il avait eu l'honneur — lui pauvre acteur inconnu et tout jeune encore — de jouer avec Edmund Kean. Il s'agissait de la scène où Shylock, frustré dans ses espérances de gain, se précipite sur le théâtre en réclamant sa proie.

« M'avez-vous déjà vu? demanda le grand acteur à son humble confrère. — Non, monsieur. — Alors, il faut répéter : ce soir vous auriez trop peur. » Ils répétèrent. Et pourtant Wilton disait que, le soir venu, Kean l'avait tellement terrifié par la violence sans nom de son jeu qu'il avait failli perdre la tête et s'enfuir de la scène, comme on s'enfuit de la cage d'un fauve.

On conclura peut-être de tout ce qui précède que Kean s'abandonnait à l'inspiration. L'inspiration, au théâtre, est un mot à peu près vide de sens. Dans ces momens où le terrible acteur traversait la scène comme un fou, il comptait ses pas. Quant à Macready, avant la grande scène de Shylock, il jurait dans la coulisse tous les jurons connus et secouait une lourde échelle jusqu'à perdre haleine. Alors il se ruait devant la rampe, blême, pantelant, ruisselant de sueur, comme un homme qui étouffe de rage. Le public eût ri au lieu de frémir s'il avait vu l'échelle, mais il ne la voyait pas, et ne doit jamais la voir.

La voix de Macready était si belle et si riche qu'elle eût charmé ceux mêmes qui n'entendaient pas le sens des paroles. Mais il était trop intelligent pour en jouer ainsi que d'un instrument de musique. Avant lui on chantait les vers sur la scène : il se contenta de les déclamer. Le vers dramatique anglais est une succession de cinq iambes qui, par l'alternance des brèves et des longues, forme une ondulation régulière et cadencée. De loin en loin une négligence, ou l'interposition voulue d'un trochée, ou encore une syllabe explétive, jetée à la fin du vers, vient rompre cette monotonie, mais elle recommence aussitôt, et l'esprit retombe sous son joug comme l'enfant endormi par le chant de sa nourrice. Mon oreille d'étranger s'y est longtemps refusée; puis j'ai fini par aimer cette mélopée comme j'aimais autrefois la musique du vers grec et du vers romain. Ce vers, dont la formation est si intéressante et si curieuse, présente de secrètes affinités avec l'âme du peuple anglais : il semble avoir été rythmé par le galop du cheval ou par le bercement de la vague.

C'est donc une périlleuse entreprise que d'y toucher. Macready ne le fit qu'avec précaution et respect, comme il convenait à un lettré, à un fervent de Shakspeare. Il voulait laisser au vers sa mélodie, sa poétique beauté, mais il voulait le rendre plus agis-

sant, en détacher les mots décisifs, unir le pur classicisme de John Kemble avec la passion de Kean, y joindre enfin ce sentiment du réel qui l'inspirait lui-même et parfois l'entraînait trop loin. Lorsque, jouant *Macbeth*, il sortait de la chambre de Duncan, il avait l'air d'un *escarpe* de profession qui vient de *suriner* un *pante*. C'était trop, mais eût-il fallu, comme le réclamait un critique, qu'on sentît « un guerrier qui vient, par un acte d'audace, de saisir la couronne (1)? » Je laisse le lecteur résoudre la question. Il me suffit d'avoir indiqué que Macready, comme bien d'autres à travers l'Europe de 1825, attendait un drame plus vrai, plus rapproché de la vie. En France, il vint le romantisme qui détourna et faussa le mouvement, en Angleterre il ne vint absolument rien.

Mais la faillite de la nouvelle école était encore loin et l'atmosphère littéraire était chargée de rumeurs belliqueuses lorsque Macready parut en France, avec une troupe anglaise, dans le cours de l'année 1827. Il fut reçu comme un missionnaire; il venait prêcher Shakspeare à de pauvres ignorans que leurs pères avaient élevés dans l'idolâtrie de Lemierre et de Luce de Lancival, et qui s'empressaient à recevoir le baptême. La jeune première était une miss Smithson dont on n'a jamais entendu parler ni avant ni depuis, et qui accommodait Shakspeare à l'irlandaise. Les Parisiens lui crurent du talent et s'éprirent de « la belle *Smidson* » : à Londres, on en rit encore. Il n'en est pas moins vrai que ces représentations révélèrent au véritable dramaturge du romantisme, à Alexandre Dumas, le secret d'un art nouveau ; qu'elles sont, par conséquent, une date dans notre histoire littéraire, et que ce succès mit le sceau à la réputation du tragédien anglais.

Auprès des théâtres privilégiés existaient déjà plusieurs autres scènes, telles que le Haymarket et l'Adelphi. On y donnait des farces et des mélodrames. En province prévalait un système curieux qui, je crois, n'a eu d'analogue en France à aucune époque : celui des *circuits*. Le mot, comme l'usage lui-même, est emprunté à la langue et aux mœurs judiciaires. Les juges se transportent, à certaines dates, pour tenir les assises dans les villes les plus importantes d'un certain ressort, accompagnés d'un peuple d'attorneys, d'avocats et de légistes de toute sorte. De même, une troupe d'acteurs desservait un comté ou un groupe de comtés et donnait des séries de représentations dans le théâtre de chaque ville, à des époques déterminées, sans compter

(1) G. Lewes, *Actors and the art of acting*.

les jours de foires et de marchés. Les communications étant lentes et coûteuses, les voyages à Londres infiniment plus rares qu'aujourd'hui, les gens du pays tenaient à leur troupe qui pouvait seule les mettre au courant des succès du jour. En arrivant dans une nouvelle ville, la femme du directeur allait, respectueusement, solliciter le patronage des dames de la *gentry* locale. Le directeur s'évertuait, se multipliait, jouait les seconds rôles, siégeait au contrôle, peignait les décors, ôtait son habit et relevait ses manches pour donner un coup de main au machiniste. Sa vie, comme celle de tous les siens, était un mélange du bohème et du bourgeois. Toujours en route, mais toujours dans le même cercle, où toutes les figures lui étaient familières et lui souriaient, où son père, son grand-père, avant lui, avaient exercé la même profession. Il avait des amis dans chaque cité, des morts, aussi, dans chaque cimetière. Il lui naissait des enfans par-ci, par-là, qui, à quatre ou cinq ans, montaient sur les planches. Ces allées et venues, ces voyages à travers la verte campagne, les arrêts et les déjeuners copieux dans une petite auberge au haut des côtes pendant que les chevaux broutaient à même les haies, toute cette fraîcheur et cette paix rustique alternant avec le clinquant et les applaudissemens, la fièvre et la vie artificielle, amusaient par des contrastes inoubliables les petits acteurs de huit ans. Pour les adultes, le métier était dur et, bien souvent, le roman comique était le roman tragique.

De son côté, le public des petites villes voulait savoir ce qui se passait dans les coulisses. On prenait parti, on cabalait avec passion. Des oisifs écrivaient des pamphlets pour ou contre les acteurs qui se défendaient de leur mieux contre la malignité et la curiosité, quelquefois relevaient le gant de l'adversaire et transformaient leurs tréteaux en tribune. Voici ce qui se passa un soir dans une ville du Nord, comme le rideau venait de se lever sur *Antoine et Cléopâtre*. Le jeune premier rôle s'approche de la rampe en donnant la main à sa camarade avec la froide politesse de jadis : « Madame, ai-je jamais manqué d'égards envers vous, depuis que je suis dans cette compagnie? — Non, monsieur. — Vous ai-je adressé des paroles malsonnantes? — Non, monsieur. — Me suis-je oublié jusqu'à vous frapper? — Oh! non, monsieur. » L'auditoire applaudit. Antoine et Cléopâtre prennent position et, après cette scène ajoutée à Shakspeare, entament leurs rôles (1).

De temps en temps, un grand artiste sortait, après trois ou quatre générations de médiocres, d'une de ces vivantes pépinières.

(1) W. Archer, *Life of Macready*.

Les autres restaient attachés au piquet, tournant sans se lasser dans l'orbite de leur corde. Ni gloire, ni fortune à espérer. On vivait de peu, on était heureux quand on attrapait le bout de l'année sans être allé en prison et le bout de la vie après avoir vu grandir et fait instruire, vaille que vaille, les enfans qu'on avait eus. On puisait son courage partie dans la bouteille, partie dans la religion. Ce sont les deux consolations entre lesquelles oscille l'Anglais de ce temps-là. Une correspondance mise au jour par le hasard d'une circonstance imprévue (un petit-fils qui est devenu célèbre) fait revivre l'acteur-directeur de circuit. Il est bonhomme, mais un peu prêcheur. Il tire de ses auteurs, tragiques ou comiques, dont il est plein, des axiomes pour toutes les rencontres de la vie. Il les cite comme Nehemiah Wallington ou le colonel Hutchinson citaient la Bible. Il s'inquiète et se rassure à la façon d'un enfant. Un orage l'émeut comme un mauvais présage, mais voici l'arc-en-ciel qui luit comme une promesse. La Providence veillera à la recette des pauvres comédiens. C'est le vicaire de Wakefield devenu père noble.

II

Les critiques du temps, Hazlitt, Leigh Hunt, Charles Lamb, ont pris une place permanente dans la littérature. Cependant, quand on les lit, on est désappointé ; sauf quelques pages de Lamb, on ne trouve chez eux aucune idée générale. Tout leur temps se passe à discuter et à comparer les acteurs. L'idée ne leur vient pas de juger ni de classer les pièces, puisque ces pièces étaient déjà définitivement classées et jugées. Il n'y avait point de drame en dehors de Shakspeare et de sa pléiade, et quant à la comédie, tout était dit depuis la mort de Goldsmith et de Sheridan. Et cela leur semblait bien ainsi. Ils se voyaient, eux, leurs successeurs et le public tout entier, siégeant jusqu'à la fin des temps pour épiloguer sur une entrée de Macbeth ou une sortie d'Othello, pour assister à des reprises sans fin de la *School for Scandal* et de *She stoops to conquer*. Il y a des âges qui exigent du nouveau et d'autres qui se cramponnent à l'antiquité.

Seul, Macready, avec son instinct d'acteur réaliste et moderne, cherchait des auteurs. Un ancien maître d'école irlandais, qui avait aussi été acteur et qui s'appelait Sheridan Knowles, lui apporta une tragédie de *Virginius*, qu'il avait écrite en trois mois. Il insistait sur ce point, n'ayant jamais lu, probablement, la scène du sonnet d'Oronte. La pièce fut mise en répétitions, jouée à Covent-Garden au printemps de 1820. Reynolds, dans un pro-

logue soigneusement écrit, présentait l'auteur inconnu au public. Il y ridiculisait le drame du temps, qu'il définissait « un entassement de noires fatalités, avec des mots qui fléchissent sous leur propre poids. » Il annonçait un retour à la vérité et à la nature, l'invariable programme de toutes les réformes de la scène. En effet, dans un certain sens, *Virginius* pouvait être accepté comme un retour à la vérité et à la nature. C'était ce qu'on devait appeler en France, vingt-cinq ans plus tard, l'école du bon sens. Ou, si l'on aime mieux remonter en arrière, c'étaient les règles du drame bourgeois appliquées à la tragédie romaine. La pièce était mêlée de vers et de prose comme les drames de Shakspeare, mais les vers n'étaient que de la prose métrique. Tout s'expliquait logiquement, toutes les probabilités et les vraisemblances étaient scrupuleusement observées. L'héroïne, — on sourit du disparate en écrivant ce grand mot, — est une petite pensionnaire qui a appris la vertu dans miss Edgeworth. Avec son aiguille elle s'amuse à entrelacer ses initiales avec celles d'un jeune homme qui lui plaît et qui n'est autre que le tribun Icilius. C'est cette broderie qui la dénonce. « Mon père est furieux contre vous, » dit-elle à Icilius et, comme l'amoureux devient pressant, elle se couvre la figure de ses mains en disant, comme il convient en pareil cas : « Laissez-moi ! laissez-moi ! » Il n'obéit pas, et l'auteur, ne sachant comment prolonger la scène, se jette dans l'euphuïsme. « Ne faites pas de moi une mendiante et de vous-même un banqueroutier en m'accordant une valeur que je n'ai pas »... « Nous jouons à qui perd gagne, dit à son tour Icilius, il est temps d'arrêter le jeu. »

Et il l'arrête en l'embrassant. Dans la scène où le client d'Appius essaie de s'emparer d'elle, Virginie est absolument muette. Elle l'est encore dans la grande scène du jugement et, de plus, elle ne semble avoir rien compris à ce qui se passe, car elle demande à son père s'il va la reconduire à la maison. Des anges et des furies de Shakspeare et de Corneille, nous tombons à une vertueuse idiote, et voilà le retour à la nature !

Virginius est un excellent père, un bourgeois libéral qui s'occupe de politique. Il connaît ses droits, et les ministres ne lui font pas peur. On croit voir un *City man* qui revient de son office dans Leadenhall-street pour se reposer dans sa confortable demeure de Chiswick ou de Hampstead. Il est veuf, mais sa maison est tenue par une vieille personne très décente qu'à ses sentimens excellens et à sa faible cervelle nous reconnaissons pour une *housekeeper* de la bonne école. Tout cet ensemble est calme, honnête, chrétien et même puritain.

Sans doute les Romains de la République étaient des hommes comme nous, mais leur humanité devait se peindre par des traits différens des nôtres. Il fallait trouver ces traits ou rester dans la sphère des grandes passions et des folies héroïques où tous les siècles se rencontrent. Malgré qu'on en ait, on conclut à l'impossibilité de faire du réalisme rétrospectif. Lorsque Virginius revient du camp pour défendre son enfant, il la regarde longuement et lui dit : « Comme tu ressembles à ta mère!... Lorsque tu vins au monde, elle semblait honteuse de n'avoir point engendré un fils. Je lui dis : « Elle mettra au jour des hommes », et je la payai de t'avoir donnée à moi par un baiser. » Ce mot semble mâle et touchant, mais combien en est-il de semblables dans cette tragédie? L'émotion paternelle de Virginius nous prépare mal au crime sublime qu'il va commettre. En toutes choses, même contraste entre le fait antique et la sensibilité moderne.

Mais la ruine de la pièce, c'est le cinquième acte. Virginie morte, il ne reste qu'à punir Appius suivant les bonnes vieilles lois de la justice tragique. Pour cela, il suffit d'un instant et d'un geste. Sheridan Knowles était condamné à écrire ce cinquième acte et n'avait rien à y mettre. Il a eu recours à une scène de folie. Mérimée a écrit « qu'il faut laisser aux débutans les fous et les chiens. » Cet axiome a contre lui Homère et Shakspeare. En revanche, l'exemple de Sheridan Knowles prouve que la folie ne tire pas toujours d'affaire les débutans. Virginius a réussi à pénétrer dans la prison d'Appius : « Si je t'arrachais le cœur? Si je le confrontais avec ta langue? Oui, cela me plairait assez. Essaierons-nous? » Lorsque le vieux centurion fouillait les vêtemens du décemvir comme s'il s'attendait à trouver Virginie dans sa poche et quand Appius, épouvanté de se voir « en cage avec un fou furieux », appelait au secours en criant de toutes ses forces : « A bas les mains! » je ne sais comment les spectateurs de 1820 pouvaient s'empêcher de rire. Les deux hommes sortaient de scène en se battant et on les retrouvait dans une autre chambre, car cette prison était un véritable appartement. Après avoir tué Appius, le vieillard se calmait et Icilius n'avait qu'à l'appeler par son nom pour lui rendre la raison. Il lui glissait alors une petite urne dans les mains : « Qu'est-ce que cela? demandait Virginius. — C'est Virginie. » Et la toile tombait.

Les contemporains avouaient que ce cinquième acte était « un peu faible ». On l'abrégea, mais on avait beau couper, il était toujours trop long. On l'eût réduit à dix lignes : ces dix lignes eussent été de trop. Malgré tout, Macready aidant, *Virginius* fut un « chef-d'œuvre » pendant trente-cinq ans. Knowles s'empressa

d'en fabriquer d'autres. Il raconte dans une de ses naïves préfaces qu'il allait s'établir chez son ami, M. Robert Dick, au bord d'un beau *lough* d'Irlande, pittoresque et poissonneux. Le matin il composait ; l'après-midi il pêchait à la ligne. Lorsque son hôte le surprenait, avant midi, dans cette douce et innocente occupation, il lui arrachait la ligne des mains... Pourquoi ne pas laisser pêcher cet excellent homme? Ses vers et sa prose valent-ils les truites qu'il eût prises?

S'il y a, de 1830 à 1840, quelque ombre d'un théâtre national, c'est chez Douglas Jerrold qu'il faut le chercher. La France connaît peu Jerrold, qui a si bien connu la France. C'était un vaillant petit homme : sa vie ne fut qu'un long combat : contre l'obscurité, contre la malechance, contre les ennemis de son pays, contre les oppresseurs du peuple et enfin contre tous ceux qu'il n'aimait pas. Il appartenait, lui aussi, à ce monde du théâtre dont j'ai donné un aperçu. Il était le fils d'un directeur de province qui fit faillite. Tout jeune, presque enfant, il servit comme *midshipman* dans la guerre contre Napoléon. Devenu journaliste, il se jeta dans la mêlée politique. Quoi qu'on puisse penser de son talent caustique, il tenait, par toutes les fibres de son âme, à cette noble génération qui eut la passion du bien et l'illusion du mieux, qui crut s'élancer et entraîner avec elle l'humanité vers un progrès indéfini. Quarante ans, il vibra de généreuses colères et ne se calma que devant la mort, qu'il accepta en stoïque, mais avec une simplicité que tous les stoïques n'ont point connue. J'ai été lié intimement avec son fils qui m'a répété sa dernière parole : « *This is as it should be*, c'est dans l'ordre, cela devait arriver. » Combattre pour la justice et accepter l'inévitable, voilà une vie d'homme!

Le *Rent-Day* fut joué le 25 janvier 1832, c'est-à-dire au commencement de l'année mémorable qui vit voter le bill de Réforme. C'est le jour des fermages. Les tenanciers ont apporté leur argent; on boit, on rit, on chante, en échangeant les sacs d'écus contre les quittances, car tout se fait en buvant dans l'Angleterre d'alors, et ce serait une honte que de ne pas être un peu gris le jour du terme. Le *middleman* préside à l'opération. Le matin il a reçu du jeune squire une lettre ainsi conçue : « Crumbs, j'ai perdu au jeu : envoyez-moi cinq cents livres. » Aussi le *middleman* sera-t-il sans pitié. Il y a un fermier qui n'a pu payer; son frère, le maître d'école, vient plaider pour lui. Personnellement il est trop pauvre pour l'aider : « Si on saisissait chez moi, nous dit-il, on ne trouverait que *Robinson Crusoé*, le *Voyage du pèlerin*, et la *Morale* de Plutarque, un peu mangée aux vers,

comme la morale de bien des gens. » Le *middleman* demande : « Votre frère a-t-il des répondans? — Oui, notre père et notre grand-père. — Où demeurent-ils? — Au cimetière. Allez-y et les morts vous diront : Nous avons vécu soixante ans sur cette ferme; nous avons tout payé, taxes, impôts, dîmes et fermages. Quand nous sommes partis, nous ne devions rien à personne. En mémoire de nous, donnez quelque répit à notre fils, à notre petit-fils que la sécheresse et l'épizootie ont ruiné. » Le *middleman* n'est pas homme à être touché par des prosopopées de maître d'école; il ne répond que par un seul mot, monotone, inexorable : « Mes comptes, il faut que j'arrête mes comptes! » Autour de lui, au second plan, les instrumens de ce tyran subalterne : le bedeau auquel un jeune écrivain, perdu dans la tribune des reporters au parlement, et qui a nom Charles Dickens, réserve une terrible volée de bois vert : l'*appraiser*, sorte de factotum qui tient le milieu entre l'huissier, l'arpenteur et le marchand de biens. Les abus ont leur destin : le bedeau a disparu, mais son compère a prospéré, il s'est déguisé en homme de progrès, en fils de ses œuvres, en je ne sais quoi de démocratique et de populaire, et il mène grand bruit aux jours d'élections. Aujourd'hui il crie contre la Chambre des lords; dans ce temps-là, il exécutait des évictions, avec une rare maestria, pour le bénéfice des jeunes squires qui avaient perdu au jeu. Le premier acte du *Rent-Day* se termine par un spectacle de ce genre. Nous voyons saisir le lit du paysan, jusqu'au joujou de l'enfant, jusqu'à la cage de l'oiseau. La scène suit son cours : prières, imprécations, menaces; puis la désolation et le silence. C'est ainsi que se posait alors la question sociale. Si nous avions été là avec des âmes de vingt ans, — nous qui avons à combattre les petits-fils des victimes, devenus à leur tour des maîtres forcenés, — nous aurions applaudi avec tout le parterre de Jerrold.

Ce premier acte fait espérer une vigoureuse comédie de mœurs, mais nous tombons très vite dans un épais mélodrame, surchargé d'incidens absurdes et de folles surprises. Est-ce la faute de Jerrold ou celle de son public qui réclamait obstinément de grosses farces et de gros crimes? Je penche pour la seconde hypothèse, car l'offre est réglée par la demande : axiome de boutique qui se résout en une grande loi naturelle et hautement scientifique. Jerrold savait avoir, au besoin, la touche réaliste et la main légère : il l'a prouvé dans le *Prisoner of War*. La scène se passe en France peu après la rupture de la paix d'Amiens. Très impartialement et très spirituellement, Jerrold se moque du chauvinisme des deux nations. Il ne confond pas la fanfaron-

nade avec le courage. « Les soldats, dit un personnage, doivent mourir et les civils mentir pour la patrie. » On voit, — ceci a quelque valeur historique, — les prisonniers anglais qui vivent grassement dans une ville française, vont au café impérial, font des gorges chaudes des bulletins de la Grande Armée, sans autre obligation que de répondre à l'appel, matin et soir. Ils ont de l'argent, car les logeuses se les disputent et ils paient de petits garçons français pour chanter le *Rule Britannia*. Il me semble que nos compatriotes, si j'en crois les souvenirs de Garneray, n'étaient pas tout à fait aussi heureux sur les pontons anglais.

Mais, ce qui m'a frappé dans le *Prisonnier de guerre*, c'est une scène ingénieuse et émouvante. C'est le soir; un vieil officier prisonnier s'est attardé à sa partie de cartes avec un camarade. Pendant ce temps, sa fille, miss Clary, a un homme dans sa chambre. Ne vous récriez pas : c'est son mari. Partout où notre drame mettrait une séduction, le théâtre anglais met un mariage secret. Tout à coup Clary est violemment appelée par son père. Elle se croit surprise, elle arrive toute pâle. Mais elle est bientôt rassurée : « Que faisais-tu? Tu as de la lumière chez toi. Tu lisais? Encore? Toujours? Des romans! Comme s'il n'y avait pas assez de vraies larmes dans le monde, de larmes amères et brûlantes, sans que ces livres menteurs viennent encore nous en tirer des yeux!... Et qu'est-ce qu'il chantait, ton roman? » Clary ne sait que répondre, et elle raconte... sa propre histoire : le pauvre garçon sans famille et sans fortune, le coup de folie, le cœur donné, puis la main... « Et comment cela finit-il? — Justement, j'en étais là. — Hé bien, moi, je vais te le dire, comment cela finit. Un beau jour, le père les surprend, on croit qu'il va se fâcher. Pas du tout : il s'essuie les yeux et il pardonne. » Le tendre visage de Clary rayonne d'espoir. « Vous croyez, père, que c'est là le dénouement? Vous me le promettez? — Je te le promets. » Elle est près de tomber à genoux. Derrière la porte entr'ouverte où brille la lueur d'une bougie, l'autre n'attend qu'un mot pour se précipiter. « Ah! par exemple, dans la vie, c'est autre chose. Si c'était moi!... — Que feriez-vous? — Oh! d'abord, je le tuerais comme un chien, lui, et quant à toi... Mais tout cela est trop affreux pour qu'on y pense... Parlons d'autre chose. » Et il lui raconte qu'il lui a trouvé un mari. Naturellement elle se débat, et le vieillard reprend sa colère. « Ce sont ces maudits romans qui te tournent la cervelle. Tiens, je veux les brûler sur-le-champ. » Et il marche vers la porte derrière laquelle tremble l'amant de Clary. C'est là du théâtre d'autrefois; cela date du temps où l'on faisait du drame avec des moyens de vaudeville. Pourtant je

crois que, même aujourd'hui, la scène ferait encore son effet.

Mais, encore une fois, Jerrold devait obéir au goût public qui lui donnait les plus fausses indications. Son plus grand succès fut sa plus mauvaise pièce : *Blackeyed Susan*, qu'on doit jouer encore, de loin en loin, dans quelques coins de province. Le héros est un marin qui traduit les idées les plus simples en style nautique; l'héroïne est une femme du peuple qui exprime des sentimens célestes dans un style académique. Le succès prolongé d'une telle pièce montre la passion du bas public pour l'invraisemblable et l'absurde, ce qu'on pourrait appeler le grossier idéalisme des foules. Il est plus difficile d'expliquer comment Jerrold, qui avait le sens du vrai et qui avait servi sur mer, a pu écrire un drame maritime où il n'y a pas un mot de vérité, pas un trait de nature. Malgré tout, même dans *Blackeyed Susan*, on trouve cette fougue d'allure, cette verve emportée, ce « diable au corps » que nos pères prenaient volontiers pour de la passion.

III

A partir de 1830, la décadence littéraire et commerciale du théâtre anglais commence à se manifester et devient tous les jours plus évidente. Comme il arrive d'ordinaire, les contemporains ne comprennent pas le phénomène et l'attribuent à des causes accidentelles, entre autres, à la rivalité de Drury-Lane et de Covent-Garden, rivalité poussée jusqu'à l'absurde par certains directeurs. Ils se disputaient les pièces et les artistes par une série d'enchères et de surenchères qui les ruinaient. On crut mettre fin à ce dangereux dualisme en réunissant les deux maisons dans la même main; mais l'entreprise se trouva trop lourde pour un seul homme et pour une même compagnie. Il fallut revenir à l'existence séparée. Un certain capitaine Polhill, qui voulut jouer au Mécène, perdit, en deux ans, 50 000 livres dans la direction de Drury-lane. Macready, à son tour, essaya sa chance; il dirigea successivement les deux théâtres de 1838 à 1843.

Les théâtres privilégiés ne vivaient plus de leurs privilèges : ils en mouraient. Autour d'eux se fondaient des théâtres qui, parfois, réussissaient à attirer la foule par d'étranges moyens. Edmund Yates, dont le père était alors le directeur de l'Adelphi, nous a donné, dans ses mémoires, une idée des attractions en usage : un géant chinois, des danseuses hindoues, un cul-de-jatte qui personnifiait avec de grandes ailes une mouche monstrueuse et qui bondissait, au bout d'un fil, des dessous aux frises. Les théâtres privilégiés

n'avaient d'autre ressource que d'imiter ceux qui ne l'étaient pas. Ils donnaient Shakspeare en lever de rideau ou en fin de soirée, devant les banquettes. Ils le fragmentaient, le disséquaient, le servaient membre à membre, ou le noyaient dans la musique, dans les prétendues merveilles d'une criarde et vulgaire mise en scène dont les contemporains d'Élisabeth auraient eu honte. Et, malgré tant de sacrifices, malgré le talent de Macready (Kean était mort en 1835), ils ne pouvaient le faire accepter. Le nouveau public qui remplissait les théâtres était plus glouton que gourmand; il réclamait la quantité, non la qualité : six actes, au moins, par soirée et quelquefois sept ou huit. Impérieux, bruyant, mal élevé, sauvage dans ses gaîtés et dans ses impatiences, son attitude étonnait le prince Puckler-Muskau, observateur très attentif, qui visita l'Angleterre vers ce temps. Macready avoue qu'il y avait beaucoup de coins à Drury-Lane où une honnête femme ne pouvait se risquer. C'étaient les barbares qui arrivaient; c'était le premier flot de la démocratie, devant lequel s'enfuyait l'habitué, le *playgoer* de l'ancienne école.

En 1832, une commission avait été chargée par le Parlement d'étudier les questions relatives au théâtre. Fallait-il donner la liberté? Les avis étaient partagés. On ne se décida qu'après onze ans de discussion. Avant cette capitulation finale du privilège et de la tradition devant l'esprit nouveau, un dernier effort fut tenté par les lettrés pour sauver le théâtre. Ce fut au moment où le grand tragédien prit la direction de Covent-Garden. Il n'y avait qu'un cri dans toute la littérature : « Il faut venir au secours de Macready! » Tout le monde s'en mêlait. John Forster s'occupait de la mise en scène; Leigh Hunt posait sa plume de critique pour écrire une tragédie sur une légende italienne qui avait déjà inspiré Shelley. Ceux qui ne pouvaient pas en faire autant versifiaient des prologues et des épilogues et les apportaient, comme autrefois, en temps de péril national, les riches patriotes apportaient leur argenterie à la Monnaie. « Faites-moi un drame, disait Macready au jeune Browning, et empêchez-moi de partir pour l'Amérique. » Le drame demandé fut écrit, joué quatre fois et n'empêcha pas l'acteur de partir pour l'Amérique.

De cette renaissance avortée il reste un nom et trois pièces. Les trois pièces sont *The lady of Lyons*, *Richelieu* et *Money;* le nom est celui de Bulwer, qui a été le premier lord Lytton. Bulwer était un habile homme, rien qu'un habile homme, mais il ne voulait pas en avoir l'air. Il jouait le génie et n'avait que du savoir-faire; il singeait l'originalité, et son talent était fait d'imitations. Pendant trente ans, il posa fort adroitement pour le grand écri-

vain et le grand seigneur. En réalité, c'était un snob, de la variété appelée dandy, et qui fit servir la littérature à son avancement social. Sa principale qualité, presque toujours absente de ses livres, mais très visible dans sa vie, fut la finesse. Il prit au satanisme byronien tout ce que pouvait supporter sans se fâcher l'Angleterre de 1840. Il copia Victor Hugo sans le dire et avec les précautions voulues. A la fois démocrate et gothique, il caressait la jeunesse romantique et chatouillait le peuple en feignant de démolir la société où il aspirait à prendre sa place au premier rang. Ses romans étaient mortellement ennuyeux, mais il y a des générations qui sont touchées de ce genre de mérite. Lorsqu'on s'aperçut enfin que son sublime était du faux sublime, son histoire de la fausse histoire, son moyen âge du bric-à-brac, sa poésie de la rhétorique, sa démocratie une farce, son « cœur humain » un cœur qui n'a jamais battu dans aucune poitrine et, finalement, ses livres, des outres gonflées de vent, il était trop tard et le tour était joué. Le hobereau de Knebworth, le soi-disant descendant des Vikings, avait fondé une famille et décroché une pairie.

Il était à l'affût de toutes les causes populaires qu'on paraît servir et qui vous portent. Les gens parlaient de régénérer le théâtre et il voulut en être, mener l'affaire. Il était l'âme de la commission de 1832. Il était aussi de ceux qui « aidaient Macready » en 1838, et dans ce dessein, il écrivit *The Lady of Lyons*, sans, d'abord, y mettre son nom. C'est un mélodrame traité littérairement : formule détestable, car le mélodrame, qu'on le considère comme une dégénérescence du drame, ou comme un type particulier, ne saurait être élevé à la littérature parce qu'on le recouvre d'une mince couche de poésie, comme on étend du beurre sur du pain. Cette opération illicite a pour résultat de violens, de furieux disparates. Au premier acte de *la Dame de Lyon*, Mme Deschappelles est une maman du Palais-Royal. Il n'y a qu'une maman du Palais-Royal, prise parmi les plus carnavalesques, pour se figurer qu'on devient princesse douairière parce qu'on marie sa fille à un prince. Pauline appartient au même répertoire. Quelle surprise lorsqu'il tombe de sa bouche des vers tragiques et qu'elle se mêle d'être sublime, au troisième acte, de lutter avec Imogène et Griselidis d'absurdité dans le sacrifice. Au quatrième acte, elle a repris des proportions plus naturelles : ce n'est plus qu'une institutrice pédante et ennuyeuse. Mais je suis, en quelque sorte, obligé d'accepter Pauline Deschappelles : c'est un des dogmes les mieux établis de la vieille psychologie théâtrale qu'un caractère peut, dans un moment de crise, se retourner et passer du mal au bien sans retour possible. Cette notion est la fausseté

même; du moins, en l'acceptant, Bulwer s'est-il trompé avec bien d'autres. Ce qui est de son fait, ce qui caractérise son obliquité morale, c'est de nous avoir présenté, dans Claude Melnotte, un héros qui est un escroc et qui l'est même deux fois. Simple paysan, il se fait passer pour un prince et épouse, sous un faux nom, une fille de riche bourgeoisie. Soldat, il devient général en deux ans et, dans ces deux années, amasse une fortune. Comment? Par quels brigandages? On ne nous le dit pas, comme si la chose allait de soi. Sur le premier point, l'amour excuse le crime; sur le second, jamais personne n'a élevé d'objection, et je suis probablement le premier à m'étonner. Dans une préface assez insidieuse, Bulwer explique les « incohérences » et les « extravagances » de Claude Melnotte par l'état de surexcitation extraordinaire où la Révolution française avait jeté les âmes. L'explication a suffi aux compatriotes de l'auteur et la Révolution a bon dos. Mais je crains que Bulwer ne se soit trompé sur le genre de folies qu'elle a fait commettre aux Français et, surtout, qu'il n'ait confondu nos généraux avec nos fournisseurs. Les Desaix et les Ouvrard ne sont pas pétris de la même argile ni jetés dans le même moule : c'est de quoi il ne s'est point avisé.

Après avoir usé d'abord de l'anonymat comme d'une réclame, l'auteur avait consenti à se démasquer, mais en annonçant que *la Dame de Lyon* serait une tentative unique. Dès l'année suivante, il reparaissait devant le public avec une tragédie de *Richelieu*, où Macready joua le principal rôle. Cette pièce peut soutenir une sorte de comparaison avec le *Cromwell* de Victor Hugo. Même confusion de la tragédie et du mélodrame; même étalage de documens historiques et même ignorance de l'histoire vraie; même emploi des moyens les plus excentriques ou les plus bas pour faire rire ou pour faire peur; même psychologie superficielle et grossière qui, dans chaque personnage, homme ou femme, petit ou grand, laisse reparaître l'auteur. Quand cet auteur est Victor Hugo, hélas! mais quand c'est Bulwer, holà!

Lorsqu'il fondait en une seule intrigue la journée des Dupes et la conspiration du duc de Bouillon avec quelques traits empruntés à l'aventure de Cinq-Mars et de De Thou, l'auteur réunissait deux périodes qui ne peuvent et ne doivent pas être réunies, le commencement et la fin de Richelieu (1). Pour le dire en passant, il trouvait moyen de fausser incidemment l'histoire de son propre pays en faisant jeter par Richelieu dans une délibération du conseil le nom de Cromwell, alors perdu sur un banc de la

(1) Bulwer n'a même pas le mérite de l'invention. Sa pièce est tirée d'un roman de X.-B. Saintine.

Chambre des communes. Il n'est pas encore capitaine de cavalerie et Richelieu parle de l'antagonisme de Charles avec Olivier. Mais qu'est-ce qu'un tel anachronisme à côté de celui qui fait du caractère principal un contre-sens perpétuel? C'est le malheur du drame et du roman historique de nous offrir les grands acteurs de l'histoire dans une posture et une attitude où leurs contemporains ne les ont jamais vus : se confessant, se racontant, se trahissant pour le sot plaisir de se mirer dans leurs phrases et de parler au lieu d'agir. De tous ces fanfarons de la politique théâtrale, le Richelieu de Bulwer est le plus vain et le plus insupportable. Que l'écrivain dise dans sa préface que le cardinal fut « le père de la civilisation française et l'architecte de la monarchie », c'est affaire à lui; mais nous ne pouvons tolérer que Richelieu parle de lui-même à peu près dans les mêmes termes et à la troisième personne, comme pourrait le faire un Michelet ou un Carlyle en délire; ni qu'il contrefasse le mort pour jouer ensuite le revenant; ni qu'il pleure en scène, ni qu'il adresse une déclaration d'amour à la France : « France, je t'aime ! » et ailleurs : « Richelieu et la France ne font qu'un. » Nous ne pouvons lui permettre de voir « la France moderne renaître des cendres de la féodalité. » Car, après ces balivernes généralisatrices, nous ne serions pas étonnés de lui entendre dire : « Je suis le précurseur de 1789; ce que je n'ai pas pu finir, Bonaparte le fera dans les séances du Conseil d'État. »

Les caractères secondaires n'ont qu'un mot et un tic. Beringhen : « Discutons le pâté! » et le duc d'Orléans : « Marion m'adore! » A la tragi-comédie historique est cousu un mélodrame, fait d'après les règles du boulevard. Une succession d'événemens qui s'annulent et de surprises qui se renversent. Il faut crier : « Bravo, Richelieu! Bravo, Baradas! » comme, à la Porte-Saint-Martin ou à l'Ambigu, on crie : « Bravo, d'Artagnan! Bravo, Mordaunt! » C'est le système, mais non l'art de Dumas. Lord Lytton manque d'imagination et d'adresse. Ses effets sont misérables et il en abuse. La première résurrection de Richelieu est presque émouvante; la seconde est ridicule. Le nœud de la pièce, c'est un certain papier qui voyage dans toutes les poches et n'arrive jamais à son adresse. Présentement le détenteur de ce trésor est prisonnier à la Bastille. Au lieu de le faire fouiller, le gouvernement envoie un courtisan qui se collette avec le détenu pour lui soustraire le document. La scène est suivie à travers le trou de la serrure et nous est racontée par un petit page de Richelieu (c'est une femme qui joue ce rôle). A la sortie du courtisan, le page se jette sur lui pour lui arracher le morceau de papier

nécessaire à la péripétie, et la conclusion du drame est la conséquence de ces deux pugilats. N'aurai-je pas raison de définir *Richelieu* : du piètre Hugo brouillé avec du mauvais Dumas?

Money veut nous peindre la haute société anglaise, telle qu'elle était en 1840. Elle s'y reconnut, ou plutôt, ses ennemis — ceux qui n'en étaient pas et qui enrageaient — s'empressèrent de la reconnaître dans cette caricature. Est-ce dans un club aristocratique que se passe la scène de jeu du troisième acte? C'est plutôt dans le parloir de derrière d'un *public-house*. Un critique très connu, qui représente les idées de toute une classe et de toute une école, constatait le succès qu'obtint la pièce à son début et qu'elle obtient encore à chaque reprise. « Les spectateurs, écrivait-il, venaient applaudir à l'*humour* d'un *scholar*. » J'avoue que je n'ai aperçu ni l'humour ni le scholar. En revanche j'ai retrouvé la fausse sensibilité et l'obliquité morale dont j'ai déjà parlé. Alfred Evelyn, que le testament d'un cousin excentrique a enrichi et qui voit le monde à ses pieds après en avoir été dédaigné, se décide à donner sa fortune à l'inconnue qui a envoyé dix livres à sa vieille nourrice, à l'époque où il était lui-même trop pauvre pour lui venir en aide. C'est sur cette sotte recherche qu'il joue son bonheur et que roule la pièce. Il est engagé à une jeune fille qu'il n'aime pas et, pour se débarrasser d'elle, ce miroir de délicatesse, cet Alceste qui méprise le genre humain, fait semblant de se ruiner au jeu devant son futur beau-père. La jeune fille qu'il aime a refusé au premier acte de l'épouser, non parce qu'il était pauvre, mais parce que, pauvre elle-même, elle craignait d'être un obstacle dans sa vie. Mais quelqu'un est entré et elle n'a pas eu le temps de finir sa phrase. Elle la finit au dernier acte, et ils tombent dans les bras l'un de l'autre, d'autant mieux que c'est elle qui a envoyé les dix livres à la vieille nourrice. En conscience, il n'y a rien de plus dans *Money*, si ce n'est une satire sociale que je crois très forcée et le fameux humour que je n'ai pu découvrir.

Bulwer n'était pas de taille à sauver le drame qui s'égarait. De plus forts que lui y eussent échoué. Ce n'est pas des lettrés, des scholars, — puisque le mot vient d'être écrit, — que devait venir le salut. Il fallait que la démocratie prît conscience d'elle-même et fît son éducation. Au lieu du drame artificiel qu'on lui offrait, elle voulait un drame sorti de ses entrailles, né de ses passions, fait à son image et palpitant de sa propre vie. Littéraire, il le deviendrait ensuite, s'il pouvait... Et, pour que tout cela se fît, suivant le mot d'Olivier Saint-John, qui a été souvent répété dans les révolutions de la politique, mais qui convient aussi aux

évolutions de l'art : « Il fallait que les choses allassent encore plus mal pour aller mieux. »

IV

Macready joua de nouveau à Paris en 1846. Mais les temps étaient changés, et il n'obtint qu'un triomphe d'estime. Il visita ensuite l'Amérique, où sa présence donna lieu à des rixes sanglantes, nées d'une jalousie d'artiste, mais qui faillirent devenir la querelle de la démocratie américaine contre l'aristocratie anglaise. Le 26 février 1851, le grand acteur donna sa représentation de retraite; une belle page de Lewes a fait vivre jusqu'à nous l'émotion de cette soirée mémorable qui restera une date dans l'histoire de l'art anglais. Macready était en grand deuil : il venait de perdre une fille de vingt ans. Il ne joua pas son discours, mais le prononça, avec dignité et tristesse. Il ne s'y donnait que deux mérites : celui d'avoir rétabli le texte de Shakspeare dans sa pureté et celui d'avoir fait du théâtre un lieu décent. Il pressentait que, si sa gloire d'artiste irait s'effaçant à mesure que disparaîtraient ceux qui en avaient été les témoins, son œuvre de restauration littéraire et de réforme morale subsisterait. Il ne se trompait pas.

La représentation d'adieux fut suivie d'un banquet que présidait l'inévitable Bulwer. John Forster y lut des vers de Tennyson : sur la tombe anticipée du tragédien le poète lauréat gravait trois adjectifs que je n'ai pas besoin de traduire : *moral*, *grave*, *sublime*. Puis tout fut dit. On n'entendit plus cette voix qui avait remué tant d'âmes, sinon dans des réunions charitables et dans des conférences de province. L'Angleterre l'avait oublié lorsqu'elle apprit sa mort en 1873. On raconte sur ses derniers jours un détail qui n'a aucun rapport avec le sujet de cette étude et que, cependant, je ne puis m'empêcher de rapporter. Lorsque le vieillard, paralysé dans un fauteuil, fut, en quelque sorte, séparé du monde par la perte de plusieurs sens, il se jouait à lui-même, en dedans et sans même remuer les lèvres, les chefs-d'œuvre qu'il avait aimés. Rien n'indiquait le progrès du drame sinon la lumière dont s'éclairait ce masque tourmenté, qu'avaient sculpté à nouveau l'action intelligente et la méditation solitaire. Qu'ils devaient être beaux, Lear, Macbeth et Hamlet, sous ces clartés mystérieuses de la fin et sur ce théâtre intérieur de la pensée, où l'instrument ne trahissait jamais l'artiste, où toute volonté était un acte !

Si j'ai parlé longuement de Macready, c'est que je ne puis me

résigner à voir en lui le représentant d'un art qui finit, le dernier grand prêtre d'une idole disparue. A la scène et hors de la scène, Macready est un précurseur. Il a pressenti le réalisme et il a été le premier gentleman-acteur. Mais il devait se passer un long temps avant que son exemple fût compris et imité. Il laissait le théâtre dans un état de misère et de confusion difficile à décrire.

Macready avait eu beau nettoyer de son mieux le théâtre, le préjugé qui en écartait certaines classes paraissait grandir et s'étendre. Depuis l'avènement de la jeune reine, la femme anglaise ne devait jamais se laisser voir qu'avec un ou deux *babies* sur les genoux. On assistait à une de ces poussées de l'esprit puritain dont l'histoire de la société anglaise nous donne le spectacle périodique. Les associations de la jeunesse chrétienne se multipliaient; en procurant à l'ouvrier des plaisirs vertueux et gratuits, elles disputaient sa soirée au spectacle en même temps qu'au cabaret. Dans les hautes classes, c'était la musique qui ruinait le drame par sa concurrence. Pendant longtemps, — comme dit lady Gay Spauker, dans une comédie de ce temps-là, — les Anglais n'avaient connu d'autre musique que l'aboiement d'une meute. Maintenant on s'arrachait les loges à prix d'or les soirs où devait chanter la Grisi. Une querelle de cantatrice à directeur amena un schisme. La troupe décapitée retrouva une merveilleuse chance de succès dans Jenny Lind. Le dualisme se perpétua et cet incident, joint à l'incendie de *Her Majesty's theatre*, consomma l'invasion des deux grandes scènes de Londres par la musique étrangère. L'opéra régnait de fin avril à fin juillet; la pantomime, d'abord humble et modeste, mais chaque année plus hardie, commençait à Noël et durait une partie de l'hiver. Une courte saison d'automne restait au drame, ou plutôt au mélodrame, ou à quelque chose de pire, à l'hippodrame. On appelait ainsi un nouveau genre de pièce où les chevaux jouaient les grands rôles. Plus d'un auteur en vogue était heureux d'écrire pour ces singuliers protagonistes. Shakspeare, qui avait rugi alternativement, de deux soirées l'une, avec les lions du dompteur Van Amburgh, ne parut pas en état de lutter avec l'hippodrame. Il se réfugia dans un théâtre de banlieue, à Sadler's Wells, avec l'acteur Phelps, et là, comme les ci-devant sous la Terreur, il « vécut ». Pour que le public anglais s'y intéressât encore, il fallait qu'il fût ânonné par des enfans ou baragouiné par des étrangers.

D'après une vieille brochure du temps qui gémit sur l'humiliation profonde du drame, on se retourne pour voir quel est le fou qui prend Drury-lane ou Covent-Garden. A l'intrépide amateur qui a de l'argent à perdre succède l'aventurier impudent,

l'entrepreneur louche, qui a les poches vides et qui est décidé à les remplir. Vers 1850, un des grands théâtres est aux mains d'un ancien policeman qui est devenu cafetier; plus tard, ce sera le tour d'un ancien ouvreur. Le directeur du Princess's est visible toute la journée dans le comptoir de son frère, qui est marchand de tabac en face du théâtre. Un autre directeur est arrêté comme voleur dans les coulisses de son théâtre. On devine ce que devient l'art dramatique dans de telles mains. Ils jouent sans décors, sans accessoires, sur un théâtre entièrement vide. Ce qu'ils ont d'argent et de génie, ils le dépensent en réclames. Leurs affiches et leurs prospectus sont les seuls chefs-d'œuvre de l'époque; il en est qui cherchent à intéresser le chauvinisme anglais, ce qu'on pourrait baptiser le « préjingoïsme », au succès d'un clown « national », qui a fait quatre-vingt-onze sauts périlleux dans le temps que son collègue américain n'en a fait que quatre-vingt-un.

Ces choses réussissent à attirer la foule, mais quelle foule? Les gens qui vont au théâtre constituent un groupe dans le public, une société à part sur laquelle pèse un vague soupçon d'immoralité. On leur reproche, comme un vice qui n'est guère moindre et qui se confond avec le premier, leur exotisme. En cela, les puritains n'ont pas tort. L'exotisme, maladie anodine pour les continentaux, est mortel pour l'esprit anglais.

De 1850 à 1865, il semble qu'on ne puisse plus se passer de nous. On nous traduit, on nous adapte sous toutes les formes. On transplante nos mélodrames, on fait des farces avec nos comédies que l'on grossit et que l'on exagère; quelquefois on pétrit, pour ne rien perdre, des drames avec nos opéras. Des pièces fort médiocres ont les honneurs de deux ou trois versions successives, et tel drame, vite oublié au boulevard du Crime, devient classique en Angleterre. Une légende qui court le monde théâtral prétend que le directeur du Princess's tient sous séquestre un malheureux qui traduit pour lui du français sans relâche. On ne desserre sa chaîne et on ne lui donne à manger que quand il a fini sa lugubre tâche.

Nos acteurs ont, à Londres, un *home* permanent que leur a ménagé Mitchell, le libraire de Bond-Street : c'est le théâtre de Saint-James. De là, ils envahissent les autres scènes. Quelques années plus tôt, Mme Arnould-Plessy ayant eu la fantaisie de jouer dans la langue de Shakspeare, Théophile Gautier l'avait complimentée sur la grâce avec laquelle elle réussissait à « s'extraire de l'anglais de la bouche. » D'autres essayèrent d'imiter ce talent et d'en tirer parti. Fechter se mit en tête, non seulement de jouer *Hamlet*, mais de le jouer d'une façon toute nouvelle et se fit applaudir pendant soixante-dix soirées consécutives. Une ingénue échappée

de la Comédie-Française, Stella Colas, tenta la même aventure dans le rôle de Juliette, et malgré son mauvais accent, son insupportable prétention, grâce à de puissans protecteurs, tint bon quelque temps contre le légitime agacement du public. Les choses ne se passaient pas toujours aussi doucement et, en plus d'une circonstance, la brutale colère du public chassa les intrus de la scène qu'il entendait réserver aux artistes nationaux.

En effet, il y avait alors des acteurs anglais, et non sans mérite à ce qu'il semble. Helen Faucit (aujourd'hui lady Martin) conservait la pure diction classique de John et de Charles Kemble. Ryder avait une belle prestance, une voix sonore, un « creux » tragique, comparable à celui de Beauvallet ou de Maubant. Keeley était un gros homme plein de finesse ; sa femme, incisive, pénétrante, amère, avait un penchant au sérieux et même au réalisme. Robson, un petit être bizarre et endiablé, produisait de l'effet dans le drame noir et dans la charge à outrance. Farren avait débuté dans les vieillards à dix-huit ans et les joua cinquante ans sans faire l'ombre d'un progrès, sans introduire dans ses effets une nuance d'émotion ou d'humanité. Charles Matthews était la jeunesse impertinente comme Farren était la vieillesse désagréable et ridicule. Élégant, svelte, léger, mobile, si léger et si mobile qu'il semblait une créature sans poids, différente par sa densité des êtres qui l'entouraient, Matthews sautillait, voletait et gazouillait comme un oiseau. Dans sa vieillesse, il me faisait songer à Ravel, son contemporain, dont la méthode et les rôles offrent quelque analogie avec les siens. Acteur, auteur et directeur, Buckstone fit prospérer plus de vingt ans le Haymarket, où je l'ai vu encore solidement établi dans la faveur publique, avec son compère Compton qui s'était fait une spécialité de la sécheresse. Buckstone avait alors perdu l'ouïe et la mémoire. Mais quel œil ahuri et narquois! quelle bouche tordue et mouvante! que d'ironie dans la laideur spirituelle de ce vieux masque fripé!

Ces bons acteurs nuisaient à la cause de l'art au lieu de la servir. Ils s'entêtaient et s'enfermaient dans leur spécialité, exagéraient chaque jour leur idiosyncrasie et la léguaient à leurs imitateurs. Le public les y encourageait, à la façon des enfans qui refusent le nouveau et veulent entendre cent fois le conte qui les a charmés. Les auteurs, supposé qu'ils fussent capables de voir le danger, étaient de trop petits garçons pour résister aux volontés d'un Charles Matthews ou d'un Farren. Ils prenaient la mesure avec la commande et tâchaient de satisfaire le client. Ainsi se rétrécissaient à la fois le champ de l'observation et celui de l'invention. A la vivante, à l'infinie diversité des types et des carac-

tères humains se substituaient sept ou huit « emplois » que, souvent, on précisait et on circonscrivait encore en y attachant le nom d'un acteur. C'étaient le *low comedian* et le *light comedian*, le *villain* et le *heavy man*. Toutes les variétés féminines devaient rentrer dans un de ces quatre compartimens étiquetés, en français : l'ingénue, la coquette, la duègne et la soubrette. Le valet de comédie était devenu un intendant fripon dont la coquinerie prenait des teintes de drame. Il y avait deux ou trois types de vieillards : le vieillard bourru, en qui l'auteur épanche sa bile et qui rédige des testamens excentriques ; le vieux beau, cynique et poltron, qui, au dernier acte, marie sa fiancée à son propre fils et jure de se corriger ; enfin, le vieux paysan qui descend en droite ligne du père de Paméla. On le reconnaît à la mention fréquente qu'il fait de ses cheveux blancs, à son mépris pour l'or et à cette phrase qu'il adresse au voyageur égaré ou surpris par l'orage : « Soyez le bienvenu dans ma pauvre demeure. » Ce paysan, est-il besoin de le dire? n'a jamais existé. Sur le théâtre, il a vécu plus d'un siècle. Également indispensable à la comédie ou au drame est le « capitaine », le *man about town*, avec un habit lie de vin, un gros diamant à la cravate, des culottes saumon et des bottes à revers qu'il fouette incessamment du bout de sa canne. Il représente l'égoïsme, la sottise et l'insolence des hautes classes, telles que peut les imaginer un homme qui n'a jamais mis le pied dans un salon. Connût-il à merveille la société, cet homme ne la peindrait pas. Il ne peint jamais d'après nature : il copie, lui millième, ses vieux modèles, Sheridan et Goldsmith, ou ses nouveaux maîtres, Scribe et d'Ennery.

C'est à la critique, pensera-t-on, qu'il appartenait de faire l'éducation du public, des artistes et des écrivains. J'ai presque honte de dire où en était alors tombée la critique dramatique. Un paragraphe dans un coin obscur, un quart de colonne pour les œuvres de première importance, voilà ce que les grands journaux accordaient alors au théâtre. La critique dramatique était une besogne nocturne, pas très bien famée, qui répugnait aux gens rangés et aux hommes mariés. On la confiait à un débutant qui espérait, par sa bonne conduite, recevoir un peu d'avancement et s'élever jusqu'au compte rendu de la *police court*. Le même homme « faisait » le drame et l'opéra. La critique dramatique et la critique musicale, par les dons naturels qu'elles exigent, par la méthode, par la technique, sont des métiers absolument différens. Qu'importait, puisqu'on ne demandait à l'écrivain que de dire du bien des pièces et des acteurs en tâchant de ne pas être trop ennuyeux.

Un matin, John Oxenford, le critique du *Times*, fut mandé dans le cabinet de son directeur. Il avait, en analysant une pièce nouvelle, critiqué librement le jeu d'un artiste qui avait adressé une lettre de réclamations à M. Delane. « Ces choses-là, dit majestueusement le directeur au critique, n'intéressent pas le gros de mon public et je ne me soucie pas que le *Times* devienne une arène de discussion sur le mérite de M. Tel ou Tel. Donc, *mon garçon*, tenez-vous-le pour dit et écrivez-moi des comptes rendus qui ne m'attirent pas des lettres comme celle-ci. Vous comprenez? — Je comprends, dit Oxenford. » C'est ainsi, ajoute le narrateur de cette anecdote, que la littérature anglaise perdit des pages qui auraient rappelé la finesse de Hazlitt unie à l'humour génial de Charles Lamb. A partir de ce jour, Oxenford, homme instruit, qui a traduit la *Hellas* de Jacobi et les *Conversations* de Gœthe avec Eckermann, passa pour un génie opprimé et méconnu. Il n'en donna d'autres preuves au monde qu'une version anglaise de l'opérette *Bonsoir, monsieur Pantalon*, une autre farce que j'ai vue tomber à plat et quelques articles sur Molière. Mais il eût fallu l'entendre dans le parloir d'une taverne, lorsqu'il avait la pipe aux dents, une bouteille de vieux porto sur la table et, en face de lui, un interlocuteur qui n'était pas M. Delane.

Pendant que la critique libre ignorait son devoir ou était hors d'état de le remplir, la censure officielle ajoutait une misère et une entrave de plus à celles qui gênaient l'essor du théâtre. Quelques mots me semblent ici nécessaires sur l'origine de la censure et l'étendue de ses pouvoirs.

On veut rattacher l'institution actuelle à celle du *Maître des jeux* (*Master of the Revels*), sorte de surintendant des menus plaisirs qui existait sous les Tudors et sous les premiers Stuarts. En fait la censure doit son existence à une loi votée sous le second des princes de la maison de Brunswick (10. George II. cap. 19). Elle était instituée officiellement pour protéger « les bonnes mœurs, la décence et la paix publique », en réalité pour défendre Walpole contre les morsures de la comédie aristophanesque, pour faire taire Fielding, fort supérieur, selon mon humble avis, dans la satire politique à ce qu'il a été dans le roman. Il y aura bientôt un siècle et demi que Walpole est tombé et la censure subsiste ; à la façon de ce factionnaire placé dans une allée de Tsarskoé-Sélo pour garder une rose et qu'on relevait encore, toutes les deux heures, vingt-cinq ans après. La loi de 1843, qui donnait la « liberté » au théâtre, ne l'affranchit pas de la censure du lord chambellan, dont les pouvoirs furent alors délimités géographiquement de la façon la plus bizarre. Car il est impossible de com-

prendre pourquoi certains quartiers de la métropole restaient en dehors de la zone de son autorité et étaient attribués à la juridiction des *Justices of the Peace*. Pratiquement, les pouvoirs du haut dignitaire sont exercés par un ancien fruit sec de la littérature qui porte le nom d'*Examiner of the Plays*. Il doit avoir communication des pièces sept jours avant la représentation et, lorsqu'il les rend avec son visa, il reçoit de ses justiciables des honoraires qui varient de une à deux livres, suivant le nombre des actes. L'auteur n'est jamais admis en sa présence; seul, le directeur peut contempler sa face et lui donner ou obtenir de lui des explications verbales. Encore ces communications sont-elles faites « sous le sceau du secret. »

Au-dessus de l'examinateur, on trouve une sorte de chef de bureau et, au-dessus de lui, le lord chambellan lui-même. Quand on a épuisé ces trois juridictions, on ne peut aller plus loin ni monter plus haut. Au-dessus du grand chambellan, comme au-dessus du tsar de toutes les Russies, il n'y a que la justice divine, et les auteurs de vaudevilles en détresse ne songent pas à en appeler à ce tribunal. En somme la censure est une monstruosité et une anomalie au milieu de la législation anglaise. Elle est la seule autorité secrète et irresponsable, le seul pouvoir qui prétende agir sans donner de raisons, diriger l'opinion au lieu d'être dirigé par elle.

Si on cherche comment elle s'est comportée dans ce siècle, on verra qu'elle a été tour à tour nulle ou tracassière suivant que le censeur était un indolent ou un zélé. Les gens du métier n'ont pas oublié celui qui supprimait le mot « cuisse » comme dangereux pour les mœurs, qui rayait dans une pièce de Douglas Jerrold, comme impertinente pour la religion, cette phrase : « Il joue du violon *comme un ange!* » Le même censeur trouvait ces mots dans une tragédie : « Moi, rendre hommage à l'orgueil, à la débauche, à l'avarice!... jamais! » Il se hâtait d'effacer cela, reconnaissant ainsi que la haute société anglaise, qu'il avait mission de couvrir, était étroitement solidaire de ces trois péchés capitaux. Défense de se moquer de l'onguent d'Holloway, parce que « M. Holloway est un honorable industriel qui emploie des milliers d'ouvriers. » Défense de mettre en scène un évêque ridicule. — Mais si c'était seulement un évêque colonial? — Le censeur accorde aussitôt son visa. Une pièce tirée de l'*Olivier Twist*, de Charles Dickens, est proscrite « comme excitant au crime », mais elle est permise un jour de bénéfice : d'où il suit que, ces jours-là, il est parfaitement licite d'exciter au crime les spectateurs. Cette pauvre censure qui doit tout lire, tout sur-

veiller, depuis les fureurs d'Othello jusqu'aux grimaces du clown et jusqu'aux « tutus » des *ballet-girls*, qui défend à la fois Dieu et M. Holloway, la constitution et la pudeur, finit par perdre la tête et ressemble au bourgeois affolé qu'on entraîne, une nuit de mardi-gras, dans quelque vertigineuse sarabande. On la traduit, en personne, sur les planches et elle ne s'en aperçoit même pas.

Sa grande préoccupation, c'est de barrer la route à l'immoralité française. On réussit à éluder sa vigilance au moyen d'une sorte de langue convenue. Là où nos auteurs ont eu l'effronterie d'écrire, en toutes lettres, le mot de « cocotte », on le remplace par le mot actrice. Là où ils n'ont pas rougi d'introduire un adultère, on s'empresse de le remplacer par un flirt. Le censeur donne son approbation, empoche ses honoraires et, le jour de la représentation, le coup d'œil, le geste de l'acteur et de l'actrice achèvent la traduction et rétablissent le sens primitif, s'ils n'y ajoutent.

Au milieu de toutes ces difficultés, l'élargissement du public avait amené les longues séries de représentations, inconnues de l'âge précédent, et la multiplication des salles de théâtre. Il y en avait douze en 1847, plus de vingt en 1860. Le métier d'auteur dramatique devenait fructueux et tentait beaucoup d'écrivains. Métier facile, en somme, puisqu'on avait affaire à un public neuf, ignorant, disposé à tout accepter et que, d'autre part, le théâtre français offrait une matière première inépuisable. On y retournait sans cesse, comme Robinson Crusoë, après son naufrage, retournait au vaisseau pour chercher une denrée ou un outil. Je ne veux pas multiplier ici les noms parce que, s'ils ne sont accompagnés d'un léger croquis personnel et d'un ou deux mots de critique, ces noms inconnus ne représentent rien pour les lecteurs français et leur paraissent aussi fastidieux que les énumérations de guerriers dans les vieilles épopées. Parmi nos cliens les plus assidus d'alors, je citerai Tom Taylor et Dion Boucicault.

Tom Taylor appartenait au monde de la loi et au monde des lettres. Il dînait de la chicane et soupait du théâtre : son souper finit par être plus substantiel que son dîner. De 1850 à 1875, il semble doué d'ubiquité dramatique et son nom paraît sur toutes les affiches. Vers et prose, drame et farce, tout lui est bon ; il écrit pour les jolies femmes et pour les chevaux. Il a de la facilité, de la méthode, un certain art de composition, un certain décorum qui lui tient lieu de goût, toutes les qualités de la médiocrité laborieuse et féconde. Son mérite est celui que les profes-

seurs de rhétorique apprécient chez leurs bons élèves : il « développe ». Le développement est passable quand la matière est bonne, et il est moins mauvais qu'on ne s'y attendrait quand la matière est détestable. Sans doute, il eût souhaité d'être jugé surtout d'après ses drames historiques qui absorbèrent l'activité de ses dernières années. Sont-ce vraiment des drames historiques? Ils contiennent trop d'histoire et trop peu d'histoire. Le document de détail surabonde, envahit les scènes, étouffe l'action; mais la psychologie historique, qui donne la clef des grands caractères, est ignorée ou dédaignée. Témoin le jour où, voulant peindre Elisabeth, il s'est abandonné aux fantaisies romanesques d'une dame allemande, au lieu d'ouvrir Froude, qui lui eût tout appris et qui est plus dramatique que lui.

Dion Boucicault, l'autre écrivain que j'ai choisi comme échantillon de son espèce, est plus caractéristique et plus intéressant. C'était un acteur, et un acteur de quelque talent. Il ne connaissait d'autre monde que celui du théâtre, l'humanité qui, tous les soirs, de huit heures à minuit, rit et pleure, aime et blasphème, meurt et tue, sous la lueur du gaz, entre trois châssis de toile peinte. Sans culture réelle, sans l'ombre de critique, Boucicault avait tout lu en fait de théâtre, tout lu et tout retenu : l'excellent, le médiocre et le mauvais, depuis le *Phormion* jusqu'à *l'Auberge des Adrets*. Il savait par cœur toutes les « croix de ma mère » du mélodrame moderne et, de toutes ces réminiscences, cousues ensemble avec du gros fil, il fabriquait ses pièces qui ressemblaient à un habit d'Arlequin. Même sans le vouloir, sans le savoir, il imitait : c'était le plagiat incarné. Dans son premier grand succès, *The London assurance*, on retrouve non seulement Goldsmith et Sheridan, mais Térence et Plaute qu'il détrousse à travers Molière. On y voit aussi un père qui parle à son fils et ne le reconnaît pas, ou, du moins, à qui on persuade de ne pas le reconnaître; une jeune dame qui siffle son mari et l'appelle : « ma poupée »; un maître qui fait des confidences à son valet; un valet aussi menteur que Dave ou Scapin; un légiste qui cherche à se faire donner des coups de bâton comme l'Intimé; un jeune homme ivrogne et débauché qui tombe amoureux de la première ingénue de province; une jeune fille élevée dans les bois qui répond au premier compliment qu'elle reçoit : « Je vois que vous êtes une abeille échappée de la ruche de la mode. Déposez votre miel dans une cellule mieux appropriée. » La pièce va ainsi de la grossièreté au marivaudage. En quelques minutes, on a un enlèvement pour rire, un duel comique, et un mariage qui ne semble guère plus sérieux. Le tout dominé par un testament qui est bien le plus

absurde de tous les testamens de théâtre. La pièce est menée par un intrigant plein de verve, que personne ne connaît. « Voulez-vous, lui demande Charles Courtly, à la dernière scène, me permettre une question impertinente? — Avec le plus grand plaisir. — Qui diable êtes-vous? — Ma foi, je n'en sais rien, mais je dois être un gentleman. » Sur quoi un autre personnage termine la pièce par une pédante définition du vrai gentleman, et la morale est satisfaite.

Un jour, — c'était en 1860, — ce dramaturge qui vivait d'emprunts et qui devait à toutes les littératures, eut la fortune singulière de créer un genre. Créer, c'est peut-être trop dire. Un compatriote de Boucicault, Edmund Falconer, comme lui auteur et acteur, avait ouvert la voie. Mais Falconer ne retrouva jamais le succès de *Peep o'day* et aboutit au mémorable échec de *The Oonagh*. Boucicault, au contraire, exploita vingt ans la veine fructueuse découverte dans *Colleen Bawn*. Ce drame est un tissu d'invraisemblances et d'énormités. Rien n'est plus risible, lorsqu'on y songe, que la façon dont tous les personnages courent les uns après les autres, au sens littéral aussi bien qu'au sens figuré. La fièvre du dévouement les gagne et les affole tour à tour. Non seulement Eily O'Connor est prête à rendre son certificat de mariage pour donner la paix et le bonheur au jeune Cregan, mais Mrs Cregan est prête à épouser un misérable pour sauver son fils de la misère, et ce misérable lui-même, un usurier sans âme, fait des folies et risque sa fortune pour épouser une femme de quarante-cinq ans. Anne Chute sacrifiera son bien pour un homme qu'elle n'aime pas, pendant que Hardress, qui l'aime et en est aimé, plaide auprès d'elle la cause d'un autre. Dauny, qui est un honnête homme, commettra un crime pour servir son maître, tandis que Myles-Na-Coppaleen, le vagabond, l'*outlaw*, par amour pour la femme qui l'a dédaigné, s'élèvera à des sublimités et à des délicatesses plus que chevaleresques. Quelle raison mystérieuse nous fait supporter ces absurdités et y prendre quelque intérêt? C'est qu'il y a dans ce mélodrame insensé une sorte de sédiment historique qui se dépose au fond de l'esprit et y demeure. L'effort douloureux, humble, patient, mais inutile de cette fille du peuple pour devenir digne de celui qu'elle aime, son découragement qui ne vient pas à bout de son amour, tout cela est indiqué par des traits si suggestifs et si forts qu'ils équivalent à une longue analyse. Il y a plus : une sorte de poésie primitive se répand autour de Colleen Bawn, telle qu'elle apparut, il y a trente-cinq ans, sous les traits de Mrs Dion Boucicault, avec son petit manteau rouge, ses longs cheveux noirs,

son expression moitié triste, moitié séduisante, d'ange grondé, d'enfant qui sourit dans les larmes.

Jusqu'à Dion Boucicault, on avait beaucoup ri de l'Irlande, on n'en avait jamais pleuré. Il obtint ce résultat sans peindre son pays différent de ce qu'il était. Il connaissait le sentiment étrange de l'Anglais pour l'Irlande : c'est le sentiment de l'homme pour la femme, dépouillé des raffinemens de la philosophie et de la civilisation. Passionné, violent et dur, il commence par la briser, puis s'arrête, vaincu par la faiblesse de sa victime, dominé par un charme que les mots ne rendent pas. Boucicault alla chercher ce sentiment au plus profond de l'âme de ses spectateurs, le développa, le nourrit et par là servit peut-être à préparer un âge de générosité et de justice. Sous la grossièreté des moyens qu'il employait et, souvent aussi, des sentimens et des idées qu'il exprimait, Boucicault cachait une sorte de finesse qui tient de l'instinct. Sa psychologie de l'Irlande est vraie et, quoiqu'il y ait ajouté bien des traits dans *Shraughraun*, dans *'Arrah-na-Pogue*, dans *The Octoroon*, dans *Michaël O'Dowd*, et dans d'autres œuvres, elle est déjà complète dans *Colleen Bawn*. Lorsque Myles-Na-Coppaleen nous dit : « Il y a en moi de la mort subite », et quand Eily nous parle du « petit oiseau qui chante dans son cœur », nous ne trouvons pas cette passion exagérée ni cette poésie hors de sa place. Father Tom qui fume sa pipe et boit du whisky de contrebande avec des rôdeurs, mais qui reprend sans effort l'autorité d'un apôtre et d'un *leader*, est bien le prêtre irlandais d'autrefois et peut-être d'aujourd'hui : l'homme du peuple et l'homme de Dieu. Enfin, devant cette esquisse à la fois informe et frappante, il est impossible de ne pas s'écrier : « C'est l'Irlande, l'Irlande des dévoués et des traîtres, des humbles et des révoltés, des fous et des martyrs, des héros et des assassins, l'Irlande irrationnelle et illogique, qui déconcerte nos sympathies après les avoir éveillées, et qui étonnera l'histoire, embarrassée non seulement de condamner ou d'absoudre, mais de comprendre et de raconter. »

AUGUSTIN FILON.

LES THÉORIES DE LA CHALEUR

I

LES PRÉCURSEURS DE LA THERMODYNAMIQUE

I

Le thermomètre, écrit l'abbé Nollet, « sortit pour la première fois des mains d'un paysan de Northollande. A la vérité, ce paysan, nommé Drebbel, n'était point un de ces hommes grossiers qui ne connaissent que les travaux de la campagne ; il paraît qu'il avait naturellement beaucoup d'industrie, et apparemment quelque connaissance de la physique de ce temps-là. » Inventeur ingénieux non moins que charlatan impudent, se vantant d'avoir trouvé le mouvement perpétuel en même temps qu'il faisait faire de grands progrès à l'art de teindre les étoffes, Drebbel sut se concilier les faveurs de Jacques Ier ; Rodolphe II le pourvut de grasses pensions et l'emmena à sa cour ; Ferdinand II, qui s'occupait lui-même de thermométrie, le choisit comme précepteur de son fils.

Le thermomètre de Drebbel, — invention qu'il a peut-être empruntée à Porta et dans laquelle il avait été, sans doute, précédé par Galilée, — se composait d'un tube de verre vertical, terminé, à son extrémité supérieure, par une ampoule de même matière et plongé, par son extrémité inférieure, dans un vase rempli d'eau ou de quelque liquide coloré. En chauffant l'ampoule de verre, on obligeait une partie de l'air qui y était contenu à refouler l'eau et à s'échapper au dehors ; lorsqu'on laissait ensuite l'air

reprendre la température ambiante, la pression extérieure faisait monter le liquide dans le tube ; le liquide montait d'autant moins haut que l'air contenu dans l'ampoule de verre, plus échauffé, avait acquis une plus forte tension ; les variations de la tension d'une masse d'air dont le volume change peu étaient ainsi mises à profit pour marquer les « augmentations du chaud et du froid. »

Cet appareil peu pratique était cependant usité en Allemagne vers l'an 1621. Les membres de l'Académie *del Cimento*, si curieux de tous les progrès de la physique, ne tardèrent pas à lui substituer un instrument plus commode, celui dont nous nous servons encore. Enfermé dans une ampoule transparente que prolonge un tube fin, un liquide plus dilatable que l'ampoule monte dans le tube lorsqu'on l'échauffe, descend lorsqu'on le refroidit. L'Académie florentine, d'ailleurs, ne laissait passer aucune découverte de physique qu'elle n'en cherchât aussitôt l'application à l'art de guérir; à peine Galilée avait-il reconnu la constante durée des oscillations d'un pendule, que le pendule servait à déterminer la fréquence ou la lenteur du pouls des malades ; le thermomètre, rendu maniable et portatif, devint incontinent, entre les mains du physiologiste vénitien Santorio Santori, un indicateur sensible et précis des progrès de la fièvre. Les écrits de Santorio rendirent populaire ce précieux instrument et, bientôt, on le trouva communément, dans les boutiques des émailleurs, sous le nom de thermomètre *de Florence* ou *de Sanctorius*.

On imagine difficilement l'intérêt qu'excitaient les indications de cet appareil « digne d'Archimède ». Tout le monde notait avec curiosité l'ascension ou la descente de l'esprit-de-vin coloré dans le tube de verre, car, écrivait Nollet, « le physicien, guidé par le thermomètre, travaille avec plus de certitude et de succès; le bon citoyen est mieux éclairé sur les variations qui intéressent la santé des hommes et les productions de la terre, et le particulier qui cherche à se procurer les commodités de la vie, est averti de ce qu'il doit faire pour habiter pendant toute l'année dans une température à peu près égale. » Au dire d'Amontons, Colbert projeta de faire construire une grande quantité de thermomètres et de les envoyer dans différentes parties de la terre pour faire des observations sur les saisons et les climats; il dut renoncer à son projet à cause des imperfections que présentaient, à cette époque, les thermomètres à esprit-de-vin : des thermomètres différens donnaient des indications qui n'étaient pas comparables entre elles.

Aucune règle fixe ne présidait au tracé des degrés sur la tige des thermomètres; aussi ces divers instrumens n'exprimaient-ils pas le même chaud ni le même froid par un même nombre de

degrés; lorsqu'on les plaçait en un même lieu, l'un se fixait plus haut et l'autre plus bas; l'un marquait 30° et l'autre seulement 20°. Certains physiciens avaient bien imaginé de choisir une année où l'hiver fût très froid et l'été très chaud, de marquer le point le plus bas et le point le plus haut atteints par l'esprit-de-vin dans ses excursions et de diviser en cent parties égales l'intervalle compris entre ces deux points; un tel thermomètre permettait, il est vrai, à celui qui en était possesseur, de comparer, d'une année à l'autre, l'ardeur de l'été ou la rigueur de l'hiver; mais, en communiquant ses observations à un autre physicien, il ne lui donnait que des renseignemens dénués de sens s'il ne lui envoyait, avec les observations, l'instrument qui avait servi à les faire, ou, du moins, un instrument gradué en même temps, au même lieu.

Un astronome auquel on demande la longueur du pendule qui bat la seconde serait mal venu à répondre que ce pendule a même longueur que son bâton, tout en cachant ce bâton; ce qu'on attend de lui, c'est le nombre de pieds, de pouces, de lignes qui mesure la longueur demandée; c'est un renseignement permettant à celui qui l'interroge de construire un pendule battant la seconde. Imaginer de même, pour la construction des thermomètres, une règle qui permette d'obtenir, n'importe où et n'importe quand, des instrumens comparables, des instrumens marquant assurément par un même nombre la même intensité de chaleur, tel est le problème qui sollicita les efforts des physiciens à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe siècle.

Le problème fut résolu pour la première fois en 1702 par Amontons. Abandonnée et reprise tour à tour, la méthode proposée par Amontons est devenue aujourd'hui, après bien des vicissitudes, la méthode normale à laquelle se subordonnent toutes les autres, la méthode qui détermine la température absolue.

Deux observations, toutes deux de première importance, servent de fondement à la méthode d'Amontons.

Dans deux ampoules de verre, prenons deux masses d'air; chacune de ces masses est séparée de l'air extérieur par un tube recourbé, plein de mercure, formant manomètre; supposons qu'à une même température l'une des deux masses supporte la pression d'une atmosphère et l'autre la pression de deux atmosphères; chauffons également ces deux masses d'air, tout en versant, dans les deux manomètres, assez de mercure pour maintenir invariable le volume occupé par chacune d'elles; tandis que la pression supportée par la première masse croîtra d'une certaine quantité, la pression supportée par la seconde masse croîtra d'une quantité double; la seconde pression demeurera toujours double

de la première. Ainsi, lorsqu'on échauffe également deux masses d'air en maintenant invariables les volumes des récipiens qui les contiennent, les pressions supportées par ces deux masses demeurent dans un rapport constant. Telle est la première observation d'Amontons.

La seconde, qui se peut faire avec un thermomètre arbitrairement gradué, est la suivante : la température de l'eau bouillante est invariable; non seulement le thermomètre, plongé dans l'eau, garde après plusieurs heures d'ébullition le niveau auquel il était monté lorsque l'eau jetait ses premiers bouillons, mais encore, toutes les fois qu'on l'immerge dans l'eau bouillante, on le voit remonter au même point. Pour être rigoureux, Amontons aurait dû ajouter cette restriction : pourvu que la pression de l'atmosphère ait, dans toutes ces expériences, la même valeur; cette restriction, dont Newton connaissait déjà l'importance, les progrès ultérieurs de la physique en ont indiqué la nécessité.

Que l'on prenne une ampoule pleine d'air reliée à un manomètre; que l'on marque avec soin la pression qui maintient l'air dans cette ampoule lorsqu'elle est plongée dans l'eau bouillante, puis la pression qui, dans une autre circonstance, ramène cet air au même volume; le rapport de cette dernière pression à la première pourra être regardé comme exprimant le rapport entre la température à laquelle l'air était porté dans cette dernière circonstance et la température fixe de l'eau bouillante; ce rapport aura la même valeur quel que soit le thermomètre, ainsi construit, dont on fasse usage, en sorte que l'on aura un moyen assuré d'obtenir des instrumens comparables entre eux.

Ainsi, à l'exemple de Drebbel, Amontons propose comme thermomètre une masse d'air qu'une pression variable maintient sous volume constant; la règle par laquelle, à chaque degré de chaud et de froid, il attache une certaine température, c'est-à-dire un certain nombre d'autant plus grand que la chaleur est plus intense, d'autant plus petit que le froid est plus vif, est la règle même à laquelle Desormes et Clément d'une part, Laplace de l'autre, reviendront un siècle plus tard; c'est la règle que les travaux de Sadi Carnot, de Clausius, de W. Thomson, proposeront pour mesurer la *température absolue*.

Les raisons profondes qui nous font, aujourd'hui, préférer à toute autre la définition de la température proposée par Amontons ne pouvaient être devinées au début du XVIIIe siècle. Les grandes dimensions et la forme peu maniable du thermomètre qu'Amontons avait imaginé, la nécessité, pour en interpréter les indications, d'avoir égard aux variations de la pression atmo-

sphérique, empêchèrent le gros des physiciens d'adopter cet instrument; le thermomètre de Florence garda leurs préférences. Il était donc nécessaire de construire des thermomètres à esprit-de-vin qui fussent comparables entre eux; c'est ce que fit Réaumur.

Réaumur observa, en 1730, qu'un thermomètre placé dans l'eau qui se congèle atteint un certain degré et y demeure fixé tant que l'eau n'est pas en entier solidifiée; dans quelque circonstance que l'on se place pour amener l'eau à se solidifier, le même thermomètre, plongé dans le liquide qui se congèle, revient au même point; la température de congélation de l'eau est donc une température toujours identique à elle-même, une température fixe. Les progrès de la physique ont apporté à cette loi des corrections; ils ont révélé des causes qui font varier le point de congélation de l'eau; ils ont amené les physiciens à prendre pour température fixe non plus le point de congélation de l'eau, mais le point de fusion de la glace; à s'entourer, dans l'observation de ce point, des plus minutieuses précautions; mais ni ces corrections, pour nécessaires qu'elles soient, ni le fait que les académiciens de Florence avaient incidemment reconnu l'invariabilité du point de fusion de la glace, ne diminuent l'importance de la découverte de Réaumur.

De cette découverte d'une température fixe, Réaumur déduisit le moyen de fabriquer des thermomètres à esprit-de-vin comparables entre eux.

Que l'on plonge, dans de l'eau en voie de congélation, une ampoule de verre, prolongée par un tube fin et remplie d'esprit-de-vin; qu'à l'endroit où vient affleurer le liquide on trace un trait marqué *zéro;* que l'on détermine le volume occupé par le liquide dans ces conditions; que l'on divise le tube en tronçons dont la capacité intérieure représente, à la température de congélation de l'eau, des parties aliquotes de ce volume, des millièmes par exemple; que l'on numérote ces divisions à partir du trait marqué *zéro*. Si, dans une expérience, on voit l'esprit-de-vin affleurer à la division marquée *cinq*, on saura qu'entre la température de congélation de l'eau et la température de l'expérience, l'esprit-de-vin, contenu dans le verre, a subi une dilatation *apparente* égale à cinq millièmes. Si l'on a soin d'employer toujours, dans la construction des thermomètres, un esprit-de-vin doué des mêmes propriétés, — et Réaumur prescrit des règles minutieuses pour la préparation d'un tel liquide, — si l'on néglige les changemens que la nature variable du verre apporte à la loi de dilatation du récipient thermométrique, on obtiendra de la sorte des instrumens qui marqueront tous le même degré lorsqu'ils seront également

échauffés, qui au même chaud ou au même froid feront correspondre le même nombre.

Pour que deux thermomètres construits suivant les règles tracées par Réaumur, soient rigoureusement comparables, il faut qu'ils soient formés du même verre et remplis avec le même liquide; que le verre dont ils sont formés n'ait pas exactement, en tous deux, la même composition et le même degré de trempe; que l'alcool qui les remplit n'ait pas, en tous deux, exactement la même concentration, et les indications de ces deux instrumens ne concorderont plus; l'esprit-de-vin de l'un aura une dilatation apparente plus grande que l'esprit-de-vin de l'autre; si on les place tous deux dans des conditions identiques, au sein d'un corps également échauffé en tous ses points, le premier marquera un degré plus élevé que le second.

Pour atténuer ces écarts, il est naturel d'astreindre tous les thermomètres, de quelque matière qu'ils soient constitués, à donner les mêmes indications pour *deux* températures fixes. On marquera, sur la tige du thermomètre, les deux points où affleure le liquide lorsque l'instrument est porté à la plus basse de ces deux températures, puis lorsqu'il est porté à la plus haute; on divisera l'intervalle que ces deux points marquent sur la tige en un certain nombre de tronçons ayant même volume intérieur, et on prolongera cette division au delà des points fixes; en de tels thermomètres, le liquide affleurera sensiblement au même trait pour un égal degré de chaleur, malgré les légères variations qui peuvent survenir dans la nature du verre et du liquide.

Restent à choisir les deux températures fixes qui déterminent l'échelle thermométrique employée; ce choix fit longtemps hésiter les physiciens. En 1688, Dalencé prenait comme températures fixes d'une part celle d'un mélange d'eau et de glace, d'autre part celle qui détermine la fusion du beurre. En 1694, Renaldini recommandait de déterminer les deux points fixes du thermomètre l'un au moyen d'un mélange d'eau et de glace, l'autre au moyen de l'eau bouillante; mais son procédé n'aurait pu s'appliquer aux thermomètres à esprit-de-vin seuls usités à cette époque; à la température de l'eau bouillante, la vapeur d'alcool a une tension telle qu'elle fait éclater les réservoirs des thermomètres; la méthode de Renaldini ne devint pratique qu'après que Musschenbrœck eut répandu l'usage du thermomètre à mercure. En 1720, Delisle choisissait, pour graduer son thermomètre, la température de l'eau glacée et la température presque invariable des caves de l'Observatoire de Paris.

Vers 1714, un habile constructeur de Dantzig, Daniel-Gabriel

Fahrenheit, fournissait aux chimistes des thermomètres à alcool qu'il remplaça en 1720 par des thermomètres à mercure; ces divers thermomètres donnaient des indications très concordantes entre elles. Au dire du chimiste Woolf, Fahrenheit se vantait de pouvoir construire un thermomètre comparable à ceux qu'il avait déjà faits, en quelque lieu que ce fût, et sans avoir sous les yeux aucun instrument précédemment sorti de ses mains; mais des raisons particulières l'empêchaient de divulguer le procédé qui lui permettait d'obtenir une telle concordance. Ce procédé, que les conseils de l'astronome Rœmer l'avaient aidé à fixer, n'était que la méthode imaginée par Dalencé; mais Fahrenheit prenait pour point de repère inférieur la température d'un mélange de glace et de muriate d'ammoniaque, — c'était, croyait-on alors, le plus grand froid qui se pût obtenir, — et, pour point de repère supérieur, la température du corps humain.

Enfin, en 1742, le Suédois André Celsius proposa de reprendre la méthode de Renaldini et de diviser en cent degrés l'intervalle qu'un thermomètre à mercure parcourt entre la température de la glace fondante et la température de l'eau bouillante; il marquait la première température du chiffre 100 et la seconde du chiffre 0; Linné, renversant cet ordre, acheva de donner au thermomètre à mercure la forme sous laquelle nous le connaissons.

Construits avec du mercure pur et avec un verre de nature constante, tous les thermomètres *centigrades* donnent des indications comparables; si, au mercure, on substitue un autre liquide; si l'on change le verre qui sert à former l'ampoule et la tige du thermomètre, on obtiendra des instrumens qui, dans une même enceinte uniformément chauffée, ne donneront pas exactement les mêmes indications; toutefois, ils marqueront le même nombre de degrés lorsqu'ils seront plongés dans la glace fondante — ils marqueront tous 0° — ou lorsqu'ils seront entourés par la vapeur qu'émet l'eau en bouillant sous la pression de l'atmosphère — ils marqueront tous 100°. Entre ces deux températures, où tout écart doit disparaître, cet écart ne pourra pas, en général, prendre une valeur notable; au moins entre ces limites, tous les thermomètres seront à peu près comparables.

L'idée d'André Celsius est le point de départ de la thermométrie moderne. Cette idée, sans doute, s'est développée, et il y a loin du thermomètre centigrade dont usait le physicien d'Upsal aux instrumens minutieusement précis que construisent aujourd'hui d'habiles spécialistes; mais, tout en se développant, elle est demeurée identique à elle-même, au moins dans ses traits essentiels.

II

Parmi les divers thermomètres que les physiciens ont imaginés, de Galilée ou de Drebbel à Celsius ou à Linné, en est-il un qui justifie son nom? En est-il un dont les degrés mesurent la chaleur des corps?

Pour les premiers physiciens qui usèrent du thermomètre, il ne pouvait être question de mesurer la chaleur; la physique de l'École enseignait que le chaud était une *qualité;* cette qualité, tous les corps la possédaient avec une intensité plus ou moins grande; mais la chaleur n'était pas une *quantité*, elle ne pouvait être mesurée par un nombre.

Bacon avait déclaré la guerre aux formes substantielles et aux qualités occultes; il voulait les chasser de la science; aussi la chaleur n'était-elle pas pour lui une qualité, mais un mouvement: « La définition ou la vraie forme de la chaleur, dit-il, celle qui appartient à l'univers et non au sens seulement, est celle-ci en peu de mots : La chaleur est un mouvement expansif, resserré et existant dans les particules; cette expansion est d'abord modifiée en ceci : qu'en se faisant en tout sens, elle a néanmoins une tendance vers le haut... » Les scolastiques se refusaient à abandonner, pour cette physique nouvelle, l'antique physique d'Aristote; on aurait quelque mauvaise grâce à leur en faire un reproche.

Fidèle à sa méthode, Descartes chercha, sous la qualité qu'exprimaient les mots chaud et froid, un élément quantitatif; il regarda la chaleur comme une grandeur susceptible de mesure.

Selon la philosophie cartésienne, la matière n'est que l'étendue; on n'y doit rien supposer que ce qu'étudient les géomètres, diverses figures et divers mouvemens; à des figures et à des mouvemens, on doit ramener toutes les qualités que considéraient les scolastiques, en particulier le chaud et le froid. Qu'est-ce donc que la chaleur? Une agitation très prompte et très violente des diverses parties du corps échauffé et, principalement, de celles qui sont les plus petites et les plus subtiles, de celles qui constituent pour Descartes le *troisième élément*.

Un corps est-il frappé par la lumière, la pression en laquelle consiste cette lumière s'exerce sur les diverses parties de ce corps; mais elle s'exerce irrégulièrement, comprimant tantôt ce point, tantôt cet autre, agissant tantôt à l'une des extrémités d'une particule, tantôt à l'autre bout; voilà rompu l'équilibre de ces parties, les voilà vivement agitées.

L'agitation des particules frappées par la lumière gagne de proche en proche celles qui n'ont pas été éclairées : la chaleur se propage. Le mouvement calorifique ne cesse pas au moment même où cesse d'agir la cause qui l'a engendré ; ce n'est que peu à peu que les particules du *troisième élément* reviennent à l'équilibre ; ce n'est que peu à peu que la chaleur se dissipe.

Ces particules matérielles auxquelles la chaleur a communiqué un mouvement inusité, ne peuvent plus être contenues dans un espace aussi étroit que lorsqu'elles étaient soit au repos, soit animées d'un mouvement moins violent, car elles ont des figures irrégulières, en sorte qu'elles occupent moins de place lorsque le repos les laisse enchevêtrées que lorsqu'une agitation continuelle les sépare et les brouille d'une manière désordonnée ; aussi la chaleur dilate-t-elle presque tous les corps, les uns plus, les autres moins, selon la figure et l'arrangement des particules qui les composent.

Dans un corps liquide, les plus petites parties se remuent diversement l'une l'autre ; aussi les parties de la flamme, perpétuellement agitées, peuvent-elles, en leur communiquant de leur mouvement, rendre liquides la plupart des corps. Quand le feu fond les métaux, il n'agit pas avec une autre puissance que lorsqu'il brûle le bois. Mais parce que les parties des métaux sont toutes à peu près égales entre elles, la flamme ne peut les remuer l'une sans l'autre, et ainsi elle en compose des corps entièrement liquides ; au lieu que les parties du bois sont tellement inégales qu'elle peut séparer les plus petites, et les rendre fluides, c'est-à-dire les faire « voler en fumée », sans agiter au même degré les plus grosses.

Agitées par le feu, les diverses parties d'un corps exerceront des pressions variables sur l'éther qui les environne, et ces pressions, transmises instantanément aux régions les plus lointaines de cet éther, ne seront autre chose que la lumière émise par le corps incandescent.

Ce mouvement qui dilate les corps, qui les fond, qui les réduit en cendres et en fumée, qui donne de la lumière, nous explique aussi pourquoi la flamme nous échauffe ; tout ce qui remue diversement les petites parties de nos mains peut exciter en nous la sensation de chaud, « car, en se frottant seulement les mains, on les échauffe ; et tout autre corps peut aussi être échauffé, sans être mis auprès du feu, pourvu seulement qu'il soit agité et ébranlé, en telle sorte que plusieurs de ses petites parties se remuent et puissent remuer avec soi celles de nos mains. »

Or, — c'est un des points fondamentaux de la doctrine carté-

sienne, — à un assemblage de corps en mouvement correspond un nombre, nombre qui mesure l'intensité de l'agitation dont ce système de corps est animé, la *quantité de mouvement* qu'il possède; ce nombre est doublé lorsqu'on double soit la grandeur de l'un des corps qui se meuvent, soit la vitesse qui entraîne ce corps. Ce nombre s'obtient, en un mot, en multipliant chaque masse mobile par la vitesse qui l'anime et en ajoutant entre eux tous les produits obtenus.

Dans un corps échauffé, sont des particules animées d'un mouvement peu ample, mais très rapide; de ce mouvement, un corps donné, porté à un degré de chaleur déterminé, contient une certaine quantité; cette quantité de mouvement calorifique dans un corps chaud, c'est la *quantité de chaleur* qu'il renferme.

Plus les particules agitées seront grosses, plus sera rapide le mouvement qui les anime, plus le corps échauffé possédera de chaleur. Le mouvement des parties de l'air, qui le rend extrêmement fluide, ne lui donne pas la puissance de brûler, car « entre les parties de l'air, s'il y en a de fort grosses, comme sont les atomes qui s'y voient, elles se remuent aussi fort lentement; et s'il y en a qui se remuent plus vite, elles sont aussi fort petites. » Au contraire, parmi les parties de la flamme, « il y en a plus grand nombre d'égales aux plus grosses de celles de l'air, qui avec cela se remuent beaucoup plus vite. » Celles-là seules ont une quantité de mouvement assez grande pour brûler, comme il paraît « en ce que la flamme qui sort de l'eau-de-vie ou des autres corps fort subtils, ne brûle presque point, et qu'au contraire celle qui s'engendre dans les corps durs et pesans est fort ardente. »

Ainsi, à la notion purement qualitative de chaud et de froid que les physiciens avaient considérée jusqu'à lui, Descartes fait correspondre une notion quantitative, une grandeur, la quantité de chaleur, et, par là, il fait rentrer l'étude de la chaleur dans cette *arithmétique universelle*, appelée, selon lui, à embrasser tout le champ des sciences physiques.

Cette idée de quantité de chaleur, créée par Descartes, traversera tout un siècle sans éprouver presque aucune modification; elle subira, il est vrai, le contre-coup de la révolution dont la dynamique va être l'objet; Leibniz va montrer que la règle proposée par Descartes pour apprécier l'intensité de l'agitation qui anime un ensemble de corps est mal choisie; qu'à cette règle il en faut substituer une autre; qu'au lieu de multiplier la masse de chaque corps par sa vitesse, il faut la multiplier par le carré de cette vitesse; qu'en un mot le rôle attribué par la philosophie cartésienne à la quantité de mouvement doit être

réservé à la force vive. Aussi définira-t-on la quantité de chaleur présente dans un corps comme la force vive du mouvement intestin dont sont agitées les petites parties de ce corps. Mais, sauf en ce point, les idées cartésiennes touchant la nature du chaud et du froid demeureront inaltérées. Tout en renversant les théories optiques de Descartes et de Huygens, Newton s'exprime comme Descartes lorsqu'il parle de la chaleur. « La lumière, dit-il, agit sur les corps pour les échauffer, c'est-à-dire pour exciter en eux le mouvement vibratoire qui constitue la chaleur; en revanche, échauffés au delà d'un certain degré, tous les solides deviennent lumineux, et cette émission de lumière est produite par les mouvemens vibratoires qui en agitent les diverses parties. »

Un pied cube d'or, un pied cube de plomb, un pied cube d'eau, un pied cube d'air, lorsqu'ils sont également chauds, contiennent une même quantité de chaleur; la quantité de chaleur que renferme un corps porté à une température déterminée ne dépend que de son volume et est proportionnelle à ce volume; c'est une loi communément admise au début du XVIIIe siècle; dans leurs traités de physique, Pierre de Musschenbrœck, l'abbé Nollet, énoncent cette loi et rapportent des expériences qu'ils jugent propres à la démontrer.

Peut-on mesurer cette quantité de chaleur contenue dans l'unité de volume d'un corps quelconque porté à une température donnée? Le thermomètre fournit-il une indication à cet égard? Parmi les thermomètres variés que les physiciens ont imaginés, en existe-t-il un qui monte exactement d'un degré chaque fois que la quantité de chaleur contenue dans un pied cube de matière augmente d'une même quantité, chaque fois que les substances qui le composent éprouvent un gain égal de chaleur? Celui-là, et celui-là seul, marquerait un nombre de degrés proportionnel à l'accroissement que subit la force vive du mouvement calorifique au sein du corps au contact duquel il se trouve, lorsque ce corps passe du point de fusion de la glace au point de chaud ou de froid où il est actuellement porté; celui-là seul serait vraiment un *thermomètre*.

Ce problème sollicite l'attention de tous les physiciens qui, au début du XVIIIe siècle, cherchent à perfectionner le thermomètre; tous reconnaissent qu'ils ne le peuvent résoudre. Des thermomètres comparables nous permettent d'étudier tous les corps et de dire avec certitude : « Celui-ci est aussi chaud, plus chaud, moins chaud que celui-là. » Ils ne nous indiquent rien de plus. Pour porter un corps de 0° à 100°, il faut lui fournir une plus grande quantité de chaleur que pour le porter de 0° à 20°.

mais rien ne prouve qu'il faille lui en fournir cinq fois plus. Lorsque, dit Musschenbrœck, les corps qui forment un thermomètre « viennent à être dilatés par une certaine quantité de feu, nous ignorons si une double quantité de feu les dilate deux fois davantage... Par conséquent, le thermomètre nous peut seulement faire voir si le mercure se raréfie plus ou moins par le moyen d'un peu plus ou moins de feu; il ne nous fait voir en effet rien davantage, et nous ne devons rien en conclure de plus. » Réaumur n'est pas moins net dans l'affirmation de cette vérité : « Chacun des degrés égaux en étendue dans deux thermomètres, et peut-être dans le même, marquera bien un degré égal de la dilatation de l'esprit-de-vin, mais non pas un degré égal de chaleur. Il n'est pas sûr que la chaleur, toujours augmentée par degrés égaux, produise dans l'esprit-de-vin des augmentations égales de volume... Deux thermomètres où l'esprit-de-vin sera inégalement élevé marqueront seulement que l'un aura reçu un certain nombre de degrés de chaleur plus que l'autre, mais non pas quel sera le rapport de ces différens degrés entre eux. »

La détermination de la quantité de chaleur qu'il faut fournir à un pied cube de matière pour le porter d'un degré thermométrique à un autre demeure cependant la connaissance qu'il est le plus essentiel d'acquérir si l'on veut, avec Descartes, réduire l'étude de la chaleur à l'arithmétique universelle. « M. de Réaumur, dit l'*Histoire de l'Académie pour l'année 1730*, ne croit pas qu'on puisse arriver à cette connaissance exacte, tant il est arrêté qu'il restera toujours beaucoup d'obscurités dans nos lumières. »

III

La solution que Réaumur désespérait de trouver était, cependant, fort aisée à découvrir; Black et Crawford la donnèrent quelque quarante ans plus tard.

Pour élever la température d'une livre d'eau depuis le point de fusion de la glace jusqu'au point que le thermomètre centigrade marque 1°, il faut accroître d'une quantité bien déterminée la chaleur que renfermait cette livre d'eau à 0°. Cette quantité invariable peut nous servir d'étalon dans la mesure des quantités de chaleur, d'*unité* de chaleur. Pour porter, de la température 0° à la température 1°, deux, trois quatre livres d'eau, il faudra leur communiquer deux, trois, quatre unités de chaleur; au contraire, lorsque une, deux, trois livres d'eau se refroidissent de 1° à 0°, elles perdent une quantité de chaleur égale à une, deux, trois unités.

Prenons maintenant 10 onces de mercure chauffées à 100 dans la vapeur d'eau bouillante; plongeons-les dans 33 onces d'eau que de la glace fondante avait amenées à 0°; le mercure va se refroidir et l'eau s'échauffer; au bout de peu de temps, l'ensemble de ces deux corps aura pris la température commune de 1°. Les 10 onces de mercure ont perdu une certaine quantité de chaleur, précisément celle qu'il serait nécessaire de leur fournir pour les réchauffer de 1° à 100°; qu'est devenue cette chaleur? Elle a été cédée aux 33 onces d'eau, qu'elle a échauffées de 0° à 1°. L'observation que nous venons de faire nous permet d'évaluer cette quantité de chaleur; elle nous apprend que, pour échauffer une livre de mercure de 1° à 100°, il faut lui fournir 33 unités de chaleur. Par le même procédé, nous pourrons connaître la quantité de chaleur nécessaire pour porter une livre de mercure de 1° à 50°; par différence, nous saurons ce qu'une livre de mercure gagne de chaleur lorsqu'elle s'échauffe de 50° à 100°.

Cette méthode des mélanges est très générale; elle permet de mesurer, d'évaluer en nombre le gain de chaleur qu'éprouve un corps quelconque pour passer d'une température à une autre. Son premier effet est de ruiner la loi qu'admettaient Nollet, Musschenbrœck, la plupart des physiciens au début du XVIIIe siècle; des volumes égaux de différentes substances n'absorbent point la même quantité de chaleur pour s'échauffer également; il faut un peu moins de chaleur pour échauffer de 1° deux pieds cubes de mercure que pour échauffer de la même quantité un pied cube d'eau. Chaque corps, à chaque température, possède une *chaleur spécifique;* c'est la quantité de chaleur qu'il faut fournir à l'unité de poids de ce corps pour la porter de la température en question à une autre, plus élevée d'un degré dans l'échelle thermométrique; c'est à l'expérience qu'il faut demander l'évaluation des chaleurs spécifiques. Cette évaluation va devenir l'un des principaux sujets d'étude pour les physiciens de la fin du XVIIIe siècle.

Il ne s'agit plus de savoir si toute ascension d'un même nombre de degrés du mercure dans le thermomètre correspond à un égal accroissement de chaleur dans les corps qui l'environnent; la question n'aurait plus de sens, à moins que l'on ne précise la nature de ces corps. Aussi cette question, qui avait tant préoccupé les physiciens, change-t-elle de forme après les découvertes de Black et de Crawford; elle se transforme en celle-ci : un thermomètre donné, un thermomètre à mercure par exemple, éprouve-t-il un même gain de chaleur toutes les fois qu'il monte d'un degré, quelle que soit la région de l'échelle thermométrique où se produit cette ascension? La méthode des mélanges permet de résoudre

la question. De Luc montre qu'il faut toujours à peu près la même quantité de chaleur pour faire monter le thermomètre à mercure d'un degré, quel que soit ce degré.

De la méthode des mélanges, Black allait, en 1762, tirer une découverte encore plus importante.

Prenez une livre de glace au moment où elle commence à fondre et où, par conséquent, sa température est 0°; plongez-la dans quatre-vingts livres d'eau portées à 1°; la glace va fondre, l'eau se refroidir; au bout d'un certain temps, la glace aura entièrement disparu et il restera quatre-vingt-une livres d'eau; le thermomètre, plongé dans cette eau, marquera exactement 0°.

Les quatre-vingts livres d'eau que nous avions prises à la température de 1°, se refroidissant de 1° à 0°, ont abandonné, nous le savons, quatre-vingts unités de chaleur; qu'est devenue cette chaleur? La livre de glace que nous avions prise s'est transformée en une livre d'eau, mais sa température n'a pas changé; elle était 0° avant l'opération, elle est 0° après. Ainsi, une livre de glace, en fondant, absorbe une quantité de chaleur considérable, une quantité mesurée par le nombre 80, et cela sans que sa température varie. Inversement, une livre d'eau à 0°, se convertissant en une livre de glace également à 0°, dégage quatre-vingts unités de chaleur.

L'observation de Black expliquait de la manière la plus heureuse une ancienne expérience que les académiciens de Florence avaient exécutée sans l'interpréter. Ils avaient rempli un vase de glace pilée très fine et, y ayant mis un thermomètre, l'avaient laissé prendre la température du bain; puis, plongeant le vase plein de glace dans l'eau bouillante, ils avaient remarqué que la chaleur faisait fondre la glace tandis que le thermomètre demeurait stationnaire; la chaleur de l'eau bouillante était absorbée par la glace qui repassait à l'état liquide sans que le thermomètre en ressentît aucun effet.

Black put observer que les autres corps solides, en fondant, absorbent, comme la glace, une certaine quantité de chaleur sans que leur température éprouve de changement; que la vaporisation de l'eau, des autres liquides, est également accompagnée d'une grande absorption de chaleur, bien que la vapeur ne soit pas plus chaude que le liquide.

L'observation de Black fournissait un nouveau moyen d'évaluer les quantités de chaleur; toutes les fois qu'un corps, en se refroidissant ou en éprouvant quelque autre modification, fait fondre une livre de glace prise à 0°, on sait qu'il a abandonné quatre-vingts unités de chaleur; de ce principe, Wilcke, en

1772, Lavoisier et Laplace, en 1783, déduisirent une nouvelle méthode calorimétrique qui fut, pendant longtemps, préférée à la méthode des mélanges.

Les expériences de Black prouvaient que la chaleur communiquée à un corps peut se comporter de deux manières bien différentes ; si le corps n'éprouve aucun changement d'état, elle en élève la température, elle fait monter le thermomètre qui touche ce corps ; mais si le corps éprouve un changement d'état, si de solide il devient liquide, si de liquide il se transforme en vapeur, la chaleur s'emmagasine en lui sans le rendre plus chaud, sans faire monter le thermomètre que l'on plonge dans son sein ; cette chaleur devient *latente ;* si le corps éprouve un changement d'état inverse, si le liquide se solidifie, si la vapeur se condense, il abandonne de la chaleur sans que la température s'abaisse ; il échauffe les corps qui l'entourent sans se refroidir ; la chaleur qu'il avait emmagasinée à l'état latent redevient *libre.*

Ces phénomènes nous sont aujourd'hui si familiers que nous méconnaissons volontiers l'importance de la révolution produite, par leur découverte, dans les idées des physiciens ; quelques réflexions bien simples suffisent cependant à faire éclater aux yeux la grandeur de cette révolution.

La *quantité de chaleur* avait été introduite par les cartésiens comme une grandeur susceptible d'exprimer en nombres nos sensations de chaud et de froid ; la quantité de chaleur contenue dans un corps était plus ou moins grande selon que ce corps nous semblait plus ou moins chaud ; un pied cube de fer, un pied cube d'eau, un pied cube d'air renfermaient autant de chaleur l'un que l'autre lorsqu'ils étaient également chauds.

En créant la calorimétrie, Black et Crawford montrèrent que des corps de nature différente, en s'élevant d'une même température à une autre même température, absorbaient des quantités inégales de chaleur, en sorte que ces deux expressions : *deux corps sont également chauds* et *deux corps contiennent, par unité de volume, la même quantité de chaleur*, ne pouvaient plus être prises comme synonymes, ainsi qu'elles l'avaient été jusque-là.

Du moins était-il loisible de penser qu'on échauffait forcément un corps, de nature donnée, en lui fournissant une certaine quantité de chaleur ; qu'on le refroidissait en lui soustrayant cette même quantité de chaleur ; la découverte de la chaleur latente rendait inadmissible cette opinion ; elle rompait tout lien entre le sens que le mot chaleur a dans la langue vulgaire et le sens qu'il prend dans le langage des physiciens ; un corps peut gagner

de la chaleur sans devenir plus chaud, il peut perdre de la chaleur sans devenir plus froid.

Les corps ont la propriété d'affecter nos sens d'une manière plus ou moins intense, de nous paraître plus ou moins chauds; cette propriété, les physiciens ne la représentent plus comme une grandeur, ils ne la mesurent plus ; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de rapporter les diverses intensités de cette qualité à une échelle de nombres qui croissent en même temps que les corps s'échauffent; chaque thermomètre nous fournit une semblable échelle. La quantité de chaleur, au contraire, est une grandeur que mesurent les diverses méthodes calorimétriques; mais cette grandeur, sans relation directe avec la propriété qu'a le corps d'être plus ou moins chaud, mesure quelque chose que le physicien suppose en ce corps, non pas en vertu de ses perceptions sensibles, mais en vertu de ses idées théoriques.

Les idées théoriques des physiciens, touchant la quantité de chaleur, allaient elles-mêmes être bouleversées par la découverte de Black.

IV

Les diverses parties d'un corps échauffé étaient, selon les cartésiens, animées d'un mouvement très petit et très rapide; la quantité de chaleur renfermée dans le corps était la mesure de cette agitation interne; elle en représentait la quantité de mouvement, selon Descartes, et la force vive, selon les physiciens éclairés par les découvertes de Leibniz et de Huygens. Grand fut le succès de cette théorie de la chaleur; toutefois, elle ne parvint jamais à déraciner en certains esprits les théories qu'elle était venue supplanter; si les scolastiques continuaient à regarder la chaleur comme une qualité, les chimistes, fils des alchimistes, persistaient à l'attribuer à une substance fluide répandue dans tous les corps : le *feu*.

Newton partageait les idées de Descartes sur la chaleur, mais la lumière, au lieu d'être pour lui l'effet d'un mouvement, était l'impression produite sur notre œil par une substance spéciale, formée de corpuscules très ténus que les corps lumineux lançaient avec une extrême vitesse; la chaleur qui, si souvent, accompagne la lumière, n'est-elle pas un effet, soit de cette même substance, soit d'une substance analogue? Beaucoup de disciples de Newton le pensèrent et abandonnèrent la doctrine cartésienne.

La découverte des principales manifestations de l'électricité porta un nouveau coup à cette doctrine; les phénomènes électri-

ques semblaient s'expliquer d'une façon si heureuse par les propriétés d'un fluide très subtil, capable de pénétrer tous les corps, de circuler rapidement dans les conducteurs, lentement dans les isolans, que l'existence du fluide électrique fut bientôt admise de ceux mêmes qui répugnaient le plus à introduire de telles substances dans les théories de la physique; l'électricité acceptée, le feu ne pouvait tarder à l'être; peut-être même ces deux fluides étaient-ils identiques; du moins, l'abbé Nollet l'enseignait et l'on imprimait des ouvrages qui avaient pour titre : *Le spectacle du feu élémentaire ou cours d'électricité expérimentale.*

Plusieurs physiciens étaient déjà si bien convaincus de l'existence substantielle du feu qu'ils disputaient entre eux des propriétés de ce corps. Le feu est-il pesant? Beaucoup le pensaient, car, lorsqu'il s'accumule dans un métal fortement chauffé, le feu le transforme en une terre plus lourde que le métal. Jean Rey, il est vrai, avait, dès 1630, expliqué cet accroissement de poids par la fixation de l'air atmosphérique sur le métal chauffé, et Boerhave appuyait ce sentiment d'expériences délicates; mais d'autre part, Boyle, en 1670, donne de la pesanteur du feu une preuve qui semble décisive : dans un tube hermétiquement clos, en sorte que rien n'y puisse entrer, sinon la chaleur, il calcine du plomb et il trouve qu'après calcination le plomb a augmenté de poids. D'ailleurs Stahl développe bientôt son système chimique qui exclut l'explication de Jean Rey; aussi S'Gravesande, Lémery, Musschenbrœck ne font-ils aucune difficulté de regarder le feu comme un corps pesant; Homberg va jusqu'à penser que le feu, fortement condensé, n'est autre que le soufre.

Bien des philosophes, cependant, hésitaient encore entre la supposition que la chaleur consiste en un mouvement et l'hypothèse que le feu est un corps fluide, lorsque la découverte de la chaleur latente absorbée durant la fusion de la glace vint lever tous les doutes. Comment concilier l'hypothèse cartésienne avec l'observation de Black? A une livre de glace, les corps extérieurs cèdent toute la force vive que mesuraient quatre-vingts unités de chaleur; la force vive du mouvement dont vibrent les particules qui composaient cette glace a dû augmenter d'autant; ce mouvement doit être beaucoup plus vif dans l'eau produite que dans la glace dont elle provient; si donc la sensation de chaud n'est que l'effet produit sur nos organes par cette vive agitation des parties matérielles, comment l'eau ne nous paraît-elle pas plus chaude que la glace qui l'a fournie?

Cette objection sembla insurmontable à Black et à la plupart de ses contemporains; elle mit le comble à la réaction contre les

idées de Descartes, réaction si activement poussée en métaphysique et en dynamique par Leibniz, en mécanique céleste et en optique par Newton; la tourmente emportait la réduction de la substance matérielle à l'étendue en même temps que la conservation de la quantité de mouvement, l'explication de la pesanteur par les tourbillons en même temps que la théorie ondulatoire de la lumière; dans cette tourmente, disparut aussi l'hypothèse cartésienne sur la nature de la chaleur. On admit que la chaleur était un fluide.

Ce fluide se distingue de tous les autres corps connus en ce qu'il est privé de poids; la chaleur, en pénétrant dans un corps, ne le rend pas plus lourd; en le quittant, elle ne le rend pas plus léger; si un métal calciné augmente de poids, ce n'est pas parce qu'il emmagasine de la chaleur; c'est parce que l'oxygène de l'air se combine au métal échauffé; dès 1772, ce point est établi par Lavoisier d'une manière définitive.

S'il est dénué de pesanteur, le fluide calorifique possède, du moins, toutes les autres propriétés essentielles des corps; mis en présence d'un autre corps, il peut le pénétrer en tout sens, s'y mélanger à la façon d'un *menstrue*, sans entrer en combinaison avec lui; il peut aussi s'y combiner comme un acide se combine avec un alcali.

Lorsqu'on fait pénétrer dans un corps une certaine quantité de chaleur, une partie de cette chaleur demeure à l'état de liberté; elle se répand dans les intervalles que laissent entre elles les molécules matérielles, comme un gaz se répand dans les méats d'un corps poreux; comme un gaz, cette chaleur libre est douée de tension; c'est cette tension qui écarte les molécules des corps pondérables, de façon à dilater ces corps; c'est la valeur plus ou moins grande de cette tension que dénote l'ascension plus ou moins grande du mercure dans le thermomètre, qu'accuse le degré plus ou moins élevé de la température; c'est cette tension qui agit sur nos organes et produit la sensation de chaud. Cette tension exerce sur les corps des effets semblables à ceux que produit la pression d'un gaz; selon Montgolfier, dont Prévost nous rapporte l'opinion, lorsque la poudre s'enflamme dans l'âme d'un canon, la grande quantité de chaleur qui se dégage subitement unit sa tension à la pression des gaz mis en liberté pour chasser violemment le boulet hors de la pièce.

Une autre partie de la chaleur qui pénètre dans un corps se combine aux molécules qui composent ce corps; cette dernière partie perd sa tension en se combinant, de même que l'oxygène perd sa tension en s'unissant à un métal; étant privée de tension,

elle demeure sans action sur le thermomètre, sans effet sur nos sens; c'est la chaleur latente.

Cette combinaison du fluide calorifique avec les molécules des corps pondérables, les physiciens la comparent de tout point à la combinaison chimique; lorsque la révolution accomplie par Lavoisier rend nécessaire la création d'une nomenclature chimique rationnelle, la commission chargée de fixer cette nomenclature n'oublie pas la matière à laquelle sont dus les effets de la chaleur; à cette matière, elle donne le nom de *calorique*, qui est universellement adopté; tous les ouvrages qui exposent la nouvelle science traitent du calorique comme ils traitent de l'oxygène ou de l'acide muriatique; le *Traité élémentaire de chimie* de Lavoisier débute par un chapitre *des combinaisons du calorique et de la formation des fluides élastiques aériformes;* dans la *Statique chimique* de Berthollet, on lit des phrases telles que celles-ci : « De même qu'il faut des quantités différentes des mêmes acides pour produire le même degré de saturation avec différentes bases alcalines, il faut aussi différentes quantités de calorique pour produire le même degré de saturation dans différens corps, ou, ce qui est la même chose, pour les élever d'une même température à une autre température déterminée. » « Lorsque le calorique produit la liquéfaction des corps solides, il agit comme les dissolvans et, sous ce point de vue, il leur peut être assimilé. »

Bientôt même les chimistes veulent pénétrer plus avant dans la constitution de ce corps, et des divergences éclatent entre eux à ce sujet. Lavoisier regarde le calorique comme un corps simple et, en 1781, il s'élève avec véhémence contre Scheele qui, en considérant la chaleur comme une combinaison d'air vital et de phlogistique, veut « ôter au feu et à la lumière la qualité d'élémens qui leur a été attribuée par les philosophes anciens et modernes. » De Luc, au contraire, après Trembley et Le Sage, regarde le feu comme un corps composé de lumière et d'un autre élément que Prévost nomme la *base du feu;* le même De Luc pense que « l'électricité se décompose par trop de densité et manifeste alors ses ingrédiens les plus immédiats : la lumière, le feu, et une substance ayant l'odeur phosphorique. » Mais ces divergences n'ébranlent pas la croyance au fluide calorifique et, en 1803, Berthollet peut conclure l'exposé des raisons qui militent en faveur de cette croyance par cette phrase que ne désavouent pas les plus illustres et les plus prudens physiciens de ce temps : « Si l'on ne veut pas regarder cette conformité entre les propriétés du calorique et celles d'une substance qui subit une combinaison comme une preuve rigoureuse de son existence substan-

tielle, on ne pourra se refuser à convenir que l'hypothèse de son existence n'a aucun inconvénient, avec l'avantage de n'introduire dans les explications des phénomènes que des principes généraux et uniformes. »

V

L'air que les lèvres entr'ouvertes exhalent doucement a la tiède température qu'il a prise dans les poumons; lorsque, au contraire, fortement comprimé, il s'échappe de la bouche en un souffle puissant, l'air est froid; ces deux effets contraires, — est-il besoin de le dire ? — ont été remarqués de toute antiquité; le passant, hôte du satyre, les mettait à profit :

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe mes doigts.

Le satyre se contentait de jeter hors de son antre cet être étrange

dont la bouche
Souffle le chaud et le froid.

Plus curieux que le satyre, les physiciens, au début du XIXe siècle, ont voulu se rendre compte du refroidissement qu'éprouve une masse d'air en se détendant; par là, ils ont créé cette branche de science que nous nommons aujourd'hui la Thermodynamique.

L'observation qui a servi de point de départ à leurs recherches est due à Cullen; lorsque, avec la machine pneumatique, on fait le vide dans un récipient, l'air, raréfié, se refroidit; Cullen, et Nollet, après lui, attribuèrent ce phénomène à l'humidité de l'appareil où il se manifeste et le regardèrent comme le froid produit par l'évaporation de l'eau; Lambert, dans sa *Pyrométrie*, le considéra le premier comme un effet propre de la détente de l'air; de Saussure, dans son *Hygrométrie*, accepta l'opinion de Lambert, et l'appuya de preuves expérimentales; il montra qu'en dilatant par la pompe pneumatique de l'air desséché par la potasse, au sein duquel l'hygromètre marque le plus haut degré de sécheresse, on obtient encore l'abaissement de température signalé par Cullen. « Mais ces physiciens, écrivent Desormes et Clément, tout habiles qu'ils étaient, ne soupçonnaient guère, sans doute, toute l'importance de la petite observation de Cullen. Il était réservé à Dalton d'attirer l'attention sur ce phénomène par des remarques d'une grande finesse. »

Dalton étudia non seulement le froid qui se produit lorsqu'on raréfie l'air dans un vase, mais encore la chaleur qui se dégage lorsqu'on laisse rentrer l'air dans un réservoir vide ou rempli d'air à une faible pression ; il jugea, d'après la vitesse d'ascension du thermomètre, qu'il se produisait momentanément, dans cette expérience, une température bien supérieure à celle que l'instrument parvenait à indiquer ; il s'assura que l'échauffement de la masse d'air atteignait au moins 28° ; cette observation, et d'autres encore, que Dalton publia en 1802, lui permirent d'affirmer que les phénomènes calorifiques produits par la compression et la détente des gaz feraient l'objet d'une partie très importante de la science de la chaleur.

Laplace habitait Arcueil ; sa demeure confinait à celle où Berthollet avait établi son laboratoire ; un jardin sans clôture les réunissait. Laplace et Berthollet mettaient en commun le fruit de leurs méditations ; la *Statique chimique*, comme la *Mécanique céleste*, porte en maint endroit la trace de cette féconde collaboration, à laquelle on dut plus tard les *Mémoires de la Société d'Arcueil*. Laplace qui, dès 1783, avait écrit en commun avec Lavoisier l'immortel *Mémoire sur la chaleur*, ne pouvait se désintéresser des recherches auxquelles se livraient les physiciens touchant l'échauffement des gaz par la compression ; en effet, en 1803, il insérait, dans la *Statique chimique* de Berthollet, une courte note ; ces deux pages renfermaient quelques-unes des plus importantes conceptions dont la théorie de la chaleur ait été l'objet. Tout d'abord, ces idées furent peu remarquées ; Desormes et Clément, dans leur grand travail publié en 1812, ne citent pas la note de la *Statique chimique ;* elles frappèrent les yeux de tous les physiciens lorsque, dans la *Mécanique céleste*, Laplace les eut complètement développées.

A cette époque travaille, au laboratoire d'Arcueil, un jeune chimiste, Gay-Lussac « dont les talens, dit Berthollet, me sont en particulier d'un grand secours. » Déjà Gay-Lussac, pour contrôler une hypothèse émise par Laplace, a montré que tous les gaz se dilatent également par une égale élévation de température, et cette découverte l'a illustré, bien que Dalton, dans un ouvrage alors peu connu des physiciens français, s'en fût acquis la priorité. Dans le laboratoire de Berthollet, sous les yeux de Laplace qui, sans doute, inspire son travail, Gay-Lussac fait une expérience qui restera l'un des fondemens de la théorie de la chaleur.

Deux ballons de 12 litres, l'un plein d'air et l'autre vide, renfermant chacun un thermomètre très sensible, sont mis en com-

munication; l'air s'échappe de l'un des ballons pour pénétrer dans l'autre, en sorte qu'il se détend dans le premier et se comprime dans le second; dans le premier, la température baisse, elle monte dans le second. Ces effets opposés étaient déjà connus, mais, — et c'est le résultat essentiellement neuf de l'expérience de Gay-Lussac, — l'abaissement du thermomètre dans le premier ballon est exactement égal à son ascension dans le second; la détente du gaz, dans le premier ballon, absorbe une certaine quantité de chaleur, mais la compression du gaz, dans le second, en dégage une quantité précisément égale, en sorte que l'ensemble de l'expérience s'accomplit sans que le gaz cède ou emprunte la moindre quantité de chaleur aux corps environnans.

Gay-Lussac publiait cette observation, en 1807, dans les *Mémoires de la Société d'Arcueil;* il y joignait une remarque suggérée par Laplace : un gaz qui augmente de volume se refroidit, si on ne lui fournit pas de chaleur; pour maintenir sa température invariable, tandis qu'il se détend, il faut lui fournir une certaine quantité de calorique; une masse donnée de gaz renferme donc, à une température donnée, d'autant plus de calorique que le volume qu'elle occupe est plus grand. Prenons, dès lors, à la température de 0°, deux masses égales d'un gaz, d'air, par exemple, occupant des volumes égaux; ces deux masses renferment évidemment des quantités identiques de calorique; portons ces deux masses d'air à la température de 100°; mais exerçons sur l'une d'elles, tandis que nous l'échauffons, une pression graduellement croissante, afin d'empêcher tout accroissement du volume qu'elle occupe; laissons l'autre, au contraire, se dilater librement sous une pression invariable. A 100°, la seconde occupera un volume plus grand que la première; elle contiendra donc une plus grande quantité de calorique; par conséquent, pour élever d'un même nombre de degrés la température de ces deux masses d'air, il a fallu leur fournir des quantités inégales de chaleur; il a fallu communiquer à la seconde plus de chaleur qu'à la première; en d'autres termes, la chaleur spécifique de l'air que l'on échauffe *sous pression constante* est plus grande que la chaleur spécifique de l'air que l'on échauffe *sous volume constant*. Peu de propositions, parmi celles qu'ont énoncées les théories physiques, ont été, plus que celle-là, fécondes en conséquences.

VI

La détermination de la chaleur spécifique des gaz se présentait, à la suite des recherches que nous venons de mentionner,

comme l'un des problèmes les plus importans que pût se proposer la physique expérimentale; aussi cette question fut-elle mise au concours par l'Institut. En septembre 1812, deux manufacturiers, Desormes et Clément, soumirent un mémoire aux juges du concours; non contens de faire connaître un certain nombre de chaleurs spécifiques de corps gazeux, ils développèrent, par le raisonnement et l'expérience, les idées de Lambert et de Dalton touchant les phénomènes thermiques qui accompagnent les changemens de volume des gaz. La nouveauté et la singularité des idées qu'ils proposaient, au sujet de la température, attirèrent sur leur travail « la défaveur des commissaires de l'Institut ». Ceux-ci couronnèrent le Mémoire de Delaroche et Bérard, qui renfermait seulement des déterminations expérimentales de chaleurs spécifiques; ces déterminations cependant n'étaient pas plus exactes que celles auxquelles Desormes et Clément étaient parvenus. C'est seulement en 1819 que Desormes et Clément publièrent, dans le *Journal de physique, de chimie et d'histoire naturelle*, la pièce qu'ils avaient soumise à l'Institut en 1812. Ce mémoire, intitulé : *Détermination expérimentale du zéro absolu de la chaleur et du calorique spécifique des gaz*, mérite d'arrêter quelque temps notre attention.

La méthode calorimétrique imaginée par Black permet de mesurer la quantité de calorique qu'un corps gagne ou perd lorsqu'il subit une transformation d'une nature bien déterminée : échauffement ou refroidissement d'un certain nombre de degrés, fusion ou congélation, vaporisation ou condensation. Mais quelle est la quantité de chaleur que renferme un corps donné, pris dans un état donné? Combien y a-t-il de calorique, par exemple, dans un kilogramme d'eau, à la température de la glace fondante? Voilà une question que les méthodes calorimétriques ordinaires ne permettent pas de résoudre.

C'est cette question qu'abordent Dalton d'abord, Desormes et Clément ensuite. Ils se proposent de déterminer la valeur absolue de la masse de calorique qu'un corps donné contient à chaque température; de déterminer, par conséquent, à quelle température le corps ne renfermerait plus aucune quantité de calorique. Parvenu à cet état, le corps ne pourrait plus se refroidir davantage; il aurait atteint le *zéro absolu* de température. Si nous supposons tous les corps amenés à ce point où ils ne contiennent plus de calorique, disent Desormes et Clément, « il ne nous reste de toute la Nature qu'une image extrêmement différente de celle que nous avons sous les yeux; non seulement la vie n'existe plus dans ce triste univers dont nous pouvons nous faire

l'idée, mais toute espèce de mouvement aurait cessé sur la terre; il n'y aurait plus d'atmosphère, plus de fleuves, plus de mers; l'immobilité et la mort seraient partout. »

« Déterminer la distance à laquelle nous vivons habituellement de cet état si singulier, jusqu'où notre esprit peut dépouiller les corps de toute chaleur sensible, exprimer cette distance en degrés du thermomètre ordinaire, ou plutôt fixer le zéro absolu de la température, voilà un des problèmes les plus intéressans que notre curiosité puisse désirer. »

Quel est le corps dont Desormes et Clément vont déterminer le contenu absolu de chaleur? Tous les corps ont la propriété de dissimuler, à l'état latent, des quantités plus ou moins grandes de calorique, et cette circonstance rend fort difficile la mesure de la quantité totale de chaleur qu'ils recèlent. Pour n'avoir pas à tenir compte du calorique latent, Desormes et Clément vont s'adresser au vide; les molécules matérielles n'existant plus, on ne pourra craindre qu'une partie du calorique leur demeure combinée.

Il s'agit donc de déterminer, à chaque température, le calorique d'un espace vide d'air; mais avant de songer à cette détermination, il est nécessaire de fixer le thermomètre auquel la température sera rapportée, car ce nombre, que l'on nomme température, n'a aucun sens si l'on ne définit l'échelle sur laquelle il est lu. C'est encore un espace vide de toute matière pondérable qui va nous servir à définir la température. Un tel espace ne renferme plus que du fluide calorifique; il en renferme d'autant plus qu'il est plus chaud. Convenons de prendre, pour mesure de la température, un nombre proportionnel à la tension qu'acquiert le fluide calorifique dans un espace vide d'air porté à cette température; choisissons le coefficient de proportionnalité de manière que ce nombre croisse de cent unités lorsqu'on passe du point de fusion de la glace au point d'ébullition de l'eau; nous aurons obtenu ce que Desormes et Clément nomment la *température absolue*.

Mais ce thermomètre est purement abstrait; quel est l'appareil réel qui nous fera connaître, exactement ou approximativement, les indications que donnerait cet instrument idéal? Entre la température de la glace fondante et la température de l'eau bouillante, le nombre de degrés dont monte ou descend un thermomètre centigrade soit à air, soit à mercure, est à peu près égal, — Desormes et Clément le supposent, — au nombre de degrés dont s'élève ou s'abaisse la température absolue.

Le fluide calorifique est un fluide compressible et élastique,

assimilable de tout point à un gaz. On peut lui appliquer la loi que Boyle et Townley d'abord, que Mariotte ensuite, ont découverte : La densité d'un tel fluide est proportionnelle à sa tension; en d'autres termes, la quantité de calorique que renferme un espace vide, de volume donné, est proportionnelle à la température absolue. Si donc nous déterminons la quantité de calorique contenue dans un espace vide de volume donné, et cela en deux points de l'échelle thermométrique, distans d'un nombre déterminé de degrés, — par exemple au point de fusion de la glace et au point d'ébullition de l'eau — un calcul facile nous dira quels nombres correspondent à ces deux points sur l'échelle absolue et quelle quantité de calorique renferme, à chaque degré de cette échelle, l'espace vide considéré.

Mais comment déterminer la quantité de calorique que renferme un espace vide, au point de la fusion de la glace, par exemple? Dans cet espace vide, laissons rentrer une quantité déterminée d'air; cet air va s'échauffer. Après Leslie et de Saussure, après Dalton, Desormes et Clément attribuent l'échauffement de l'air à l'absorption du calorique que renfermait l'espace vide; cette expérience nous fournit donc le moyen d'évaluer ce calorique par une véritable méthode de mélange.

Pour appliquer cette méthode, il faut connaître la chaleur spécifique de l'air; les expériences mêmes de Desormes et Clément, les expériences faites en même temps par Delaroche et Bérard la déterminent. Il faut connaître aussi la température acquise par l'air introduit dans le récipient, et cette indication est difficile à obtenir. Le rayonnement et la conductibilité dissipent vite ce gain de chaleur. Un thermomètre à mercure, dont la masse est considérable, se mettrait trop lentement en équilibre de température avec l'air; il n'en peut indiquer, d'une manière précise, l'échauffement initial. Desormes et Clément eurent l'idée ingénieuse de demander à l'air introduit de marquer lui-même la température à laquelle il était porté; la lecture de la pression qu'il atteint, aussitôt après son introduction dans le ballon, fournit ce renseignement.

Mais l'expérience que nous venons de décrire n'est encore qu'une expérience idéale. En réalité, le ballon dans lequel Desormes et Clément, après Dalton, laissent rentrer de l'air, n'est pas un ballon vide; c'est un ballon qui renfermait déjà de l'air à une pression moindre que la pression atmosphérique. Peu importe; la mesure de la quantité de chaleur dégagée dans la compression rapide d'une masse quelconque d'air, de la quantité de chaleur absorbée dans la détente soudaine d'un fluide aériforme, permet

d'évaluer ce qu'il y a de calorique, à une température donnée, dans un volume vide de toute matière pondérable.

Reprenons, en effet, l'expérience faite en 1807 par Gay-Lussac. Que voyons-nous au début de cette expérience? Un volume plein d'air, un autre vide; chacun de ces deux volumes renferme une quantité déterminée de calorique. Que voyons-nous à la fin? Tout l'espace est rempli par la masse d'air que contenait le ballon plein, et sa température est celle qu'elle avait dans ce ballon. D'un état à l'autre, le système a passé sans absorber ni dégager de calorique. Si donc, comme Gay-Lussac l'a remarqué, l'air raréfié renferme, à la même température, plus de chaleur que n'en renfermait l'air condensé, le gain de calorique qu'il a éprouvé est précisément égal à la quantité de calorique contenue dans l'espace vide qu'il est venu occuper : « le calorique semble appartenir à l'espace. » Un gaz, détendu brusquement, se refroidit, car, pour le ramener à sa température primitive, il faudrait lui fournir la masse de calorique que contiendrait un espace vide égal à son accroissement de volume. Un gaz, comprimé rapidement, se réchauffe, car, pour empêcher sa température de varier, il faudrait lui ôter une quantité de chaleur précisément égale à celle qui remplirait un espace vide égal à la contraction qu'il a subie : « C'est la réduction du volume, la disparition de l'espace qui fait surabonder le calorique. » L'étude expérimentale du phénomène thermique qui accompagne la détente ou la condensation brusque d'une masse gazeuse fera donc connaître la masse de calorique qui remplit un espace vide donné à la température de l'expérience. Répétée dans une enceinte entourée de glace fondante, et dans une enceinte qu'enveloppe la vapeur de l'eau bouillante, — enceintes dont, par définition, les températures absolues diffèrent de cent degrés, — elle nous fera connaître le zéro absolu de température.

Desormes et Clément ont trouvé ainsi que le zéro absolu de température était, sur leur thermomètre idéal, de 267°,50 plus bas que le point de fusion de la glace; en d'autres termes, que la glace fondait à la température absolue exprimée par le nombre 267°,50 et que l'eau bouillait, sous la pression atmosphérique, à la température absolue exprimée par le nombre 367°,50.

Ce résultat essentiel, Desormes et Clément cherchent à le contrôler par d'autres méthodes; citons seulement la plus importante.

Entre le point d'ébullition de l'eau et le point de fusion de la glace, chaque fois que la température centigrade baisse d'un degré, une masse d'air ou d'un fluide aériforme, soumise à une pression constante, se contracte d'une même fraction du volume

qu'elle occuperait dans la glace fondante; cette fraction est évaluée par Gay-Lussac à 1/266,66 (1). Si les gaz gardaient des propriétés invariables, tandis qu'on les refroidit, il suffirait de descendre de 266°,66 au-dessous de la température de la glace fondante pour réduire leur volume à rien. Ce point marque donc l'extrême limite du refroidissement que l'on pourrait imposer à un gaz, le zéro absolu de température. La température absolue de la glace fondante, égale à 267°,50 selon la première méthode, serait de 266°,66 d'après la seconde. « Nous avouons, déclarent Desormes et Clément, qu'une concordance si singulière est pour nous une puissante raison de croire à la précision de notre conclusion. »

On ne peut mieux apprécier l'importance des idées nouvelles introduites dans la théorie de la chaleur par Desormes et Clément qu'en souscrivant au jugement qu'ils portaient, en 1819, sur leur propre travail :

« La solution de la question que nous signalons à l'attention des physiciens est, peut-être, aussi importante pour l'intelligence des phénomènes de la chaleur que le fut la réponse de Galilée aux pompiers de Florence, pour la théorie des phénomènes atmosphériques. »

VII

Il est malaisé de déterminer la part d'influence que les conceptions de Desormes et de Clément ont pu avoir sur le développement des idées de Laplace. D'une part, la note que Laplace insérait en 1803, dans la *Statique chimique* de Berthollet, nous le montre, dès cette époque, maître des principes sur lesquels repose sa théorie de la chaleur. D'autre part, le développement complet de cette théorie, tel qu'il se déroule dans le tome V de la *Mécanique céleste*, publié en 1823, offre des analogies trop nombreuses et trop profondes avec les vues de Desormes et Clément pour qu'il soit possible d'y méconnaître l'influence de ces dernières; d'autant que Laplace cite les recherches de ces deux expérimentateurs et qu'il fait usage des déterminations numériques par eux obtenues.

Laplace distingue dans tout corps, en premier lieu, les molécules matérielles; en second lieu, le calorique latent, combiné aux molécules matérielles; en troisième lieu, le calorique libre. Les molécules matérielles s'attirent les unes les autres, comme les astres dans le ciel, mais suivant une loi différente; les molécules matérielles attirent aussi les particules du calorique libre et

(1) D'après les recherches de Regnault, elle serait égale à 1/273 environ.

sont attirées par ces particules; enfin les particules du calorique libre se repoussent les unes les autres. Quant aux molécules qui composent le calorique latent, Laplace ne leur attribue aucune action attractive ou répulsive.

Par suite de l'attraction qu'elles exercent sur les particules du calorique libre, les molécules pondérables condensent la plus grande partie de ce calorique, qui forme une sorte d'atmosphère autour de chacune d'elles. Les autres molécules pondérables et leurs atmosphères de calorique exercent sur l'atmosphère de chaque molécule des actions qui en détachent des parcelles; ces parcelles arrachées errent dans les espaces intermoléculaires jusqu'à ce qu'une autre molécule les attire et les absorbe dans son atmosphère. Lorsque l'état d'un corps est devenu invariable, l'atmosphère de chaque molécule laisse échapper, dans chaque unité de temps, une masse de calorique égale à celle dont elle s'empare dans le même temps.

Toutes les forces attractives et répulsives qui sont en jeu dans l'intérieur d'un corps, ne sont sensibles qu'à d'inappréciables distances; au delà d'un très petit rayon d'activité, elles deviennent négligeables. Mais, bien que ce rayon d'activité soit toujours extrêmement petit, sa grandeur varie avec la catégorie d'actions que l'on considère; la répulsion du calorique pour le calorique se fait sentir beaucoup plus loin que l'attraction d'une molécule pondérable sur une molécule pondérable ou sur une parcelle de calorique libre.

Au sein des gaz et des vapeurs très raréfiées, les molécules pondérables sont très éloignées les unes des autres. On peut alors négliger l'attraction que ces molécules exercent les unes sur les autres, ainsi que l'attraction exercée par chacune d'elles sur les atmosphères de calorique qui entourent ses compagnes. A l'intérieur d'un pareil corps, deux sortes d'actions entrent seules en jeu d'une manière appréciable, les actions attractives que chaque molécule pondérable exerce sur le calorique libre condensé autour d'elle, et les actions répulsives que les diverses parties du calorique libre exercent les unes sur les autres.

Ces hypothèses, jointes à quelques suppositions simples au sujet du rayonnement moléculaire, sont le fondement de la théorie développée par Laplace.

De cette théorie, il résulte tout d'abord qu'à température constante, la densité d'un gaz est proportionnelle à la pression qu'il supporte; c'est la loi découverte expérimentalement par Boyle, puis retrouvée par Mariotte. D'ailleurs la note insérée dans la *Statique chimique* nous apprend que cette loi même avait guidé Laplace dans le choix de ses hypothèses.

De cette théorie, il résulte également qu'à une température donnée, la quantité de calorique libre contenue dans une masse de gaz est proportionnelle au volume qu'occupe cette masse de gaz. Cette proposition, à laquelle Laplace était parvenu dès 1803, Desormes et Clément la déduisaient aussi de leurs principes; mais ces principes, Laplace les repousse. Pour Desormes et Clément, « le calorique semble appartenir à l'espace. » Le calorique contenu dans un gaz est précisément égal en quantité à celui qui remplirait, à la même température, un espace de même volume. L'expérience faite par Gay-Lussac, en 1807, semble donner une démonstration saisissante de cette manière de voir. Selon Laplace, au contraire, le fluide calorifique répandu dans un espace vide de toute matière pondérable est « très rare. » C'est « une partie insensible de la chaleur contenue dans le corps, comme on l'a reconnu d'ailleurs par les expériences que l'on a faites pour condenser cette chaleur. » Si l'on accepte, sur ce point, les idées de Laplace, comment expliquera-t-on l'expérience de Gay-Lussac, qui semblait se concilier si aisément avec les hypothèses de Desormes et Clément? L'air qui double de volume durant cette expérience doit renfermer à la fin, d'après la théorie même de Laplace, deux fois plus de calorique qu'il n'en renfermait au commencement. L'expérience montre qu'il n'a emprunté aucune quantité de chaleur aux corps qui l'environnent. Si donc l'excès de calorique qu'il a acquis en se détendant ne se trouvait pas au préalable dans l'espace vide qu'il est venu remplir, où a-t-il pu prendre cet excès? L'auteur de la *Mécanique céleste*, qui ne cite pas l'expérience de Gay-Lussac, faite cependant sous ses yeux, demeure muet à ce sujet.

Bien que le fluide calorifique qui remplit un espace vide de matière pondérable soit extrêmement rare, sa densité n'est cependant pas nulle. Cette densité est d'autant plus grande que l'espace est plus chaud. Il est naturel de choisir cette densité — ou un nombre qui lui soit proportionnel — pour marquer la *température absolue*.

La théorie de Laplace démontre alors que la pression acquise, dans chaque circonstance, par une masse d'air dont le volume est maintenu constant est proportionnelle à la température absolue à laquelle elle est portée dans cette circonstance. Le rapport des températures absolues de deux enceintes est égal au rapport des pressions acquises, dans ces deux enceintes, par le thermomètre d'air à volume constant. La température absolue est déterminée par Laplace selon la règle proposée en 1702 par Amontons : « Le thermomètre d'air devient ainsi le vrai thermomètre qui doit servir de modèle aux autres, du moins dans les limites de pression et

de densité où ce fluide obéit très sensiblement aux lois générales des fluides élastiques. » Si l'on convient de faire correspondre à cent degrés de l'échelle absolue l'intervalle de température qui sépare le point de fusion de la glace du point d'ébullition de l'eau, la température absolue de la glace fondante sera 266°,66. La définition de la température absolue qu'adopte Laplace est identique à celle qu'ont proposée Desormes et Clément.

Quant à l'évaluation que ces physiciens ont donnée de la quantité de chaleur contenue dans un espace vide, Laplace, nous l'avons vu, en rejette le principe. En résulte-t-il que les expériences faites par Desormes et Clément en vue d'obtenir cette évaluation soient devenues inutiles ? Non pas. Les résultats de ces expériences gardent un sens très clair et fournissent à la théorie de la chaleur un renseignement précieux. Ces expériences nous font connaître, en effet, la quantité de calorique que dégage une certaine masse d'air lorsqu'on la comprime brusquement. Ce calorique est celui qu'il faudrait soustraire à cette même masse d'air si l'on voulait lui faire subir la même diminution de volume, tout en maintenant sa température invariable. Connaissant cette quantité, nous savons, par le fait même, comment varie le contenu de chaleur d'un gaz lorsqu'on fait varier son volume sans faire varier sa température. Nous pouvons, dès lors, calculer l'excès de la chaleur spécifique du gaz chauffé sous pression constante sur la chaleur spécifique du gaz chauffé sous volume constant. Les déterminations expérimentales de Delaroche et Bérard, celles de Desormes et Clément, faisaient connaître à Laplace la première de ces deux chaleurs spécifiques. Desormes et Clément, en étudiant les effets thermiques de la compression brusque des gaz, Gay-Lussac et Welter, en poursuivant des recherches analogues sur la détente, lui fournirent le moyen de calculer la seconde. Il trouva que le rapport de la chaleur spécifique sous pression constante à la chaleur spécifique sous volume constant était égal, pour l'air atmosphérique, à 1,375. Les expériences ultérieures, plus précises, ont élevé la valeur de ce rapport à 1,40 environ.

VIII

La détermination numérique de ce rapport était, pour Laplace, d'une grande importance ; elle lui permettait d'achever la solution d'une question à laquelle, depuis Newton, s'étaient vainement heurtés les efforts des plus grands géomètres : le calcul de la vitesse avec laquelle le son se propage dans l'air et les autres gaz.

Newton avait indiqué, comme propre à calculer cette vitesse,

une règle très simple : Que l'on divise la pression d'un gaz par sa densité; on obtient un nombre égal au carré de la vitesse avec laquelle le son se propage dans un tuyau rempli de ce gaz. Cette règle ne s'accordait nullement avec les déterminations expérimentales de la vitesse du son; elle fournissait des nombres inférieurs à ceux que donnait l'observation, et l'écart atteignait un sixième environ de la valeur de ces derniers nombres; les erreurs d'expérience ne pouvaient suffire à expliquer un écart aussi considérable; la formule de Newton était certainement inexacte. D'où provenait cette inexactitude?

Newton était parvenu à la règle que nous venons d'énoncer par un raisonnement obscur. Plusieurs géomètres pensaient qu'un calcul plus exact fournirait une règle différente; mais Lagrange, et Euler après lui, montrèrent que cette opinion devait être rejetée. Une intégration correcte des équations qui régissent les petits mouvemens d'une masse d'air leur fit retrouver, dans le cas où ces mouvemens se propagent par ondes planes ou par ondes sphériques, l'expression de la vitesse du son proposée par Newton. L'erreur de Newton n'était donc pas une faute d'algèbre; elle devait se trouver dans les hypothèses mêmes qu'avait adoptées l'auteur des *Principes*.

Newton avait admis que, dans une masse d'air traversée par le son, la densité de l'air était, en chaque point, proportionnelle à la pression au même point; Lagrange remarqua que l'on pourrait, en modifiant cette hypothèse, faire disparaître l'écart entre la vitesse du son calculée et la vitesse du son observée : il suffisait, pour parvenir à ce résultat, de supposer la pression proportionnelle non plus à la densité, mais à une certaine puissance de la densité, l'exposant de cette puissance étant environ $\frac{1}{3}$. Mais quelle raison plausible, autre que le désir d'accorder la théorie et l'expérience, aurait-on pu invoquer pour justifier ce changement d'hypothèse? Les expériences de Boyle, de Mariotte, de plusieurs autres physiciens, ne prouvaient-elles pas qu'il y a un rapport constant entre la densité d'un gaz et la pression qu'il supporte?

Laplace découvrit la raison pour laquelle la loi de Boyle et de Mariotte ne doit pas être appliquée aux parties d'une masse gazeuse que le son fait vibrer; pour appliquer légitimement cette loi, il faut supposer que la température du gaz garde, en chaque point, une valeur invariable; or cette condition n'est nullement remplie pendant que le mouvement sonore se propage dans une masse d'air. Chaque particule gazeuse est, tour à tour, condensée et dilatée; la condensation dégage de la chaleur, la dilatation en absorbe; ces alternatives se succèdent avec une grande rapidité et,

pour une même particule, se reproduisent un grand nombre de fois par seconde ; la particule gazeuse n'a donc pas le temps de céder au fluide qui l'entoure la chaleur dégagée par compression ni de lui emprunter la chaleur absorbée par la dilatation ; il en résulte que sa température varie sans cesse, s'élevant pendant que la densité augmente, s'abaissant pendant que la densité diminue ; ce n'est plus la loi qui lie entre elles la pression et la densité d'un gaz de température invariable, la loi de Boyle et de Mariotte, qu'il faut appliquer à cette particule ; la relation qui fait ici dépendre la densité de la pression, c'est la relation qui exprime l'absence de tout échange de chaleur entre la particule et la matière qui l'environne. Or cette relation, Laplace l'a indiquée ; lorsqu'on suppose la constance des deux chaleurs spécifiques du gaz, elle prend la forme que Lagrange avait prévue ; elle établit un rapport constant entre la pression et une certaine puissance de la densité ; l'exposant de cette puissance n'est autre que le rapport de la chaleur spécifique du gaz sous pression constante à la chaleur spécifique du gaz sous volume constant. Les diverses expériences que nous avons rapportées conduisent Laplace à attribuer à ce rapport la valeur 1,375 ; elle surpasse seulement d'une petite quantité la valeur qu'avait proposée Lagrange.

Dès 1803, Laplace écrivait, en parlant de la chaleur produite par la compression des gaz : « L'effet de la chaleur ainsi dégagée est sensible sur la vitesse du son ; elle produit l'excès de cette vitesse sur celle que donne la théorie ordinaire, comme je m'en suis assuré par le calcul. » En 1807, dans un beau mémoire sur la *Théorie du son*, Poisson développait la remarque de Laplace. Enfin, en 1816, celui-ci publiait la règle qui doit être substituée à celle de Newton pour le calcul de la vitesse du son ; cette règle, il l'énonçait ainsi :

« La vitesse du son est égale au produit de la vitesse que donne la formule newtonienne, par la racine carrée du rapport de la chaleur spécifique de l'air sous pression constante à sa chaleur spécifique sous volume constant. »

Il était essentiel de comparer cette règle nouvelle aux résultats de l'expérience et, pour cela, de reprendre d'une manière très précise la détermination de ceux-ci, en ayant égard à la pression de l'atmosphère dans laquelle se propageait le son, à la température, à l'état hygrométrique ; « car si les observations précises font naître les théories, la perfection des théories provoque, à son tour, la précision des observations ». A la demande de Laplace, le Bureau des Longitudes détermina à nouveau la valeur de la vitesse du son, tandis que Gay-Lussac et Welter d'un côté, Desormes et Clément de l'autre, reprenaient avec plus de soin la

détermination du rapport des chaleurs spécifiques. La vitesse du son, calculée par la formule de Laplace, se trouva égale à $337^{m},715$ par seconde; la vitesse observée à $340^{m},889$. Les erreurs que l'on ne peut éviter dans un ensemble d'expériences aussi complexes suffisaient largement à expliquer le léger écart de $3^{m},174$ qui subsistait entre ces deux valeurs.

Cette concordance numérique presque parfaite, en résolvant un problème qui avait longtemps embarrassé les physiciens, apportait une précieuse confirmation à la théorie de Laplace. Cette théorie, d'ailleurs, venait prendre place dans l'harmonieux ensemble que formaient, au commencement de ce siècle, les diverses branches de la physique mathématique; elle ramenait l'étude de la chaleur à l'analyse de forces attractives et répulsives semblables à celles qui rendaient compte non seulement du mouvement des astres, mais encore des effets de l'optique, de l'électricité, du magnétisme, de l'élasticité, de la capillarité; le nombre et l'étendue des lois qu'embrassait cette vaste synthèse, la netteté des hypothèses sur lesquelles elle reposait, la perfection et l'élégance des méthodes analytiques qui servaient à la développer, l'éclat et la précision des confirmations que l'expérience apportait à ses prévisions les plus audacieuses et à ses formules les plus détaillées, tout en elle excitait l'enthousiasme des géomètres et des philosophes; jamais l'esprit humain ne se crut plus près de deviner le système entier de la nature, de découvrir les équations qui détermineraient la trajectoire du moindre atome comme l'orbite du plus grand astre; nul n'accusait Laplace d'exagérer l'importance des résultats qu'il avait obtenus, en lisant ces lignes par lesquelles il terminait l'exposé de sa théorie de la chaleur :

« Les phénomènes de l'expansion de la chaleur et des vibrations des gaz sont ramenés à des forces attractives et répulsives qui ne sont sensibles qu'à des distances imperceptibles. Dans ma théorie de l'action capillaire, j'ai ramené à de semblables forces les effets de la capillarité. Tous les phénomènes terrestres dépendent de ce genre de forces, comme les phénomènes célestes dépendent de la gravitation universelle. La considération de ces forces me paraît devoir être maintenant le principal objet de la Philosophie mathématique. »

P. Duhem.

NOTES DE VOYAGE

EN ASIE CENTRALE

A TRAVERS LA TRANSOXIANE

I

Nous avons parlé de Samarkande et des grandes villes, si populeuses et si peu connues de nous autres Européens, qui se sont développées autrefois dans le bassin du grand fleuve Oxus (1). Nous avons parlé du Pamir, ce pays désert, inaccessible et inhospitalier, où se trouvent en contact, aujourd'hui, des intérêts divers et considérables (2). Entre ces deux régions, la première à l'ouest, la seconde à l'est, et jusque bien loin vers le nord, jusqu'aux plaines neigeuses où des fleuves immenses et sans rives se traînent lentement vers l'Océan Polaire, s'étendent de vastes contrées, tour à tour glacées et brûlantes, sur l'aspect desquelles on n'a en Occident que des idées encore vagues, et qui constituent la partie du Turkestan appelée naguère Tartarie indépendante, et aujourd'hui Turkestan russe. Cette partie du Turkestan, on l'appelait jadis la Transoxiane, parce que, par rapport à l'ancien Monde, elle s'étend par delà l'Oxus, jusqu'aux Monts-Célestes, lesquels la séparent de la Kachgarie et forment actuellement la limite entre les possessions de la Russie et celles de la Chine.

Nous n'entreprendrons pas de raconter les péripéties de notre voyage personnel à travers le Turkestan russe. Ce voyage, d'au-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1893.
(2) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1893.

tres l'ont fait avant nous, bien d'autres le feront plus tard. Il y a trente ans, lorsque l'éminent voyageur Vambéry pénétrait sous un déguisement jusqu'à Samarkande, il y découvrait, pour ainsi dire, un monde nouveau, et son *Voyage d'un faux derviche en Asie centrale* était pour l'Europe une sorte de révélation; mais les conditions ont bien changé aujourd'hui. La conquête russe s'est étendue si rapidement sur ces pays longtemps impénétrables, et elle a été suivie d'un tel cortège d'études techniques et savantes dans toutes les branches, qu'il serait outrecuidant à un voyageur européen de venir raconter comme dignes d'intérêt ses propres aventures dans cette région. Un voyage dans ces contrées n'a plus rien d'une exploration et ne présente plus ni imprévu ni danger; ou, du moins, s'il y reste encore place pour les découvertes à faire dans le domaine de l'archéologie, de l'art, de la géologie ou de l'histoire, et si des explorations spéciales dans ces différens ordres d'études trouvent devant elles un vaste champ incomplètement fouillé, un étranger de passage ne peut avoir la prétention de faire encore dans ce pays une exploration géographique.

Aussi nous garderons-nous de raconter, jour par jour, la partie de notre itinéraire, faite par des routes frayées, à partir de Samarkande jusqu'aux limites orientales des possessions russes, à l'extrémité du Ferganah, bien que cette partie de notre trajet, longue de onze cents kilomètres, et prélude d'autres trajets plus difficiles, ait eu déjà pour origine le point extrême qu'avait atteint Vambéry, point qui, lors de son voyage, apparaissait comme une inconnue presque fantastique et presque inaccessible. Ce détail seul suffit pour indiquer le chemin parcouru par la civilisation depuis trente ans.

D'ailleurs, si mainte localité, traversée dans ce voyage, présente un haut intérêt historique, ethnographique ou pittoresque, rien n'est plus monotone, plus aride et moins intéressant que le trajet qui relie ces points entre eux. Les oasis riches, fertiles, très vastes et où de grandes villes se sont développées, sont éparses sur une immense étendue de pays, et entre elles s'étendent des plaines poudreuses et désertes, dont l'interminable traversée est des plus monotones à effectuer, mais plus monotone encore à décrire.

...Depuis que les Russes ont conquis le Turkestan, ils y ont organisé le mode de transport qui existait déjà dans les steppes de Sibérie, à savoir le voyage au moyen de relais de poste, où les chevaux sont attelés à des traîneaux pendant l'hiver, à des tarantasses pendant l'été. Seulement, ici, la latitude étant plus méridionale qu'en Sibérie, le traîneau devient l'exception, le

tarantasse est la règle habituelle. Vu l'immensité des distances, on est obligé d'adopter ce véhicule, dont l'emploi suffit absolument à gâter le voyage et à lui ôter tout agrément comme tout intérêt. Si l'on voulait l'éviter, il faudrait demeurer en route pendant des mois et même des années; car le territoire possédé aujourd'hui par l'empire russe, surtout en Asie, est véritablement immense. Pour donner une idée de ces distances, à l'aide de quelques chiffres, nous dirons que pour aller d'Orenbourg, frontière d'Europe, à Tachkent, qui n'est que l'entrée du Turkestan, la distance à parcourir à travers la steppe est de 2200 kilomètres. Si l'on y va par Omsk, comme on le fait parfois, la distance est double. Quant à la traversée de la Sibérie, de l'Oural au Pacifique, elle est de 8000 verstes, soit près de 9000 kilomètres. On voit combien, dans de pareilles conditions, il faudrait de temps pour traverser le pays en touriste sans avoir recours aux véhicules officiels. On est obligé de subir les conditions de la poste russe. Elles sont féroces. Il faut cependant rendre à cette administration justice à deux points de vue : les chevaux sont excellens, ils vont comme le vent, et le prix est extrêmement faible. Quand on est muni des papiers réglementaires, on ne paie que cinq centimes par cheval et par verste, ce que personne ne saurait trouver excessif.

Le tarantasse est un instrument de torture pour les personnes et de destruction pour les bagages, que les Russes s'obstinent, je n'ai jamais pu savoir pourquoi, à considérer comme un instrument de transport. Il se compose d'une sorte de caisse de bois très allongée, trop courte cependant pour que l'on puisse s'y étendre, posée sans l'intermédiaire d'aucun ressort sur deux essieux de bois munis de quatre roues très basses. Trois chevaux, parfois deux, y sont attelés, suivant le système de la troïka, système fréquent en Russie et qui présente de nombreux avantages. Le cheval du milieu, qui trotte et qui, généralement, est le seul à peu près dressé, est assujetti entre deux brancards, attachés directement à l'essieu antérieur sur lequel ils sont articulés; un cerceau de bois, qui relie les extrémités de ces deux brancards et à l'intérieur duquel s'entre-croisent deux courroies, encadre sa tête et la maintient dans une position immuable. Les deux autres chevaux, qui vont constamment au galop, sont attachés, du côté interne, au collier du cheval du milieu par une simple longe, et, du côté externe, ils sont attelés par une corde servant de trait, qui vient se fixer tout simplement au moyeu de la roue, c'est-à-dire à la fusée de l'essieu, qui fait saillie en dehors. Ce mode d'attelage présente d'incontestables avantages dans les conditions où on l'emploie. A la vérité, il produit une très grande déperdition de force et n'uti-

lise qu'une faible partie de l'effort dépensé à la traction. Mais il permet d'employer des chevaux absolument indomptés : beaucoup d'entre eux sont pris dans la steppe et accrochés par surprise à la voiture sans aucun dressage préalable ; leurs bonds les plus désordonnés ne dérangeant pas l'équilibre du pesant véhicule. En outre, si l'un des trois chevaux tombe, ce qui arrive forcément de temps en temps dans une course à fond de train à travers un terrain inégal et sans routes, sa chute n'arrête pas la voiture, ne la brise pas, et celle-ci ne passe pas sur lui. Si le cheval abattu est l'un des animaux latéraux, il est en dehors de la voie des roues et se relève en toute liberté avec une prestesse qui a souvent fait notre admiration ; si c'est le cheval du milieu, ce qui est beaucoup plus rare, il est remis sur pied, pour ainsi dire automatiquement, par les deux autres, en même temps qu'il est soulevé par les brancards. Il n'y a donc pas lieu de critiquer ce mode d'attelage en lui-même, bien qu'on puisse lui reprocher, dans la pratique, d'être réduit à une expression trop primitive. Ainsi le harnachement est moins que rudimentaire, et nous avons vu, dans certains cas urgens, des chevaux attelés simplement par la queue, faute de cordes, ce qui est certainement insuffisant. En outre, l'état d'entretien des véhicules est déplorable. En certains endroits, par exemple dans les dunes du désert d'Ak-Koum, au nord-est de la mer d'Aral, les chevaux sont remplacés par des chameaux ; l'allure de l'équipage n'en est que plus bizarre.

Mais ce qui est particulièrement extravagant, c'est la voiture elle-même. Son peu de hauteur la rend inversable ; mais il a l'inconvénient de mettre les malheureux qui y prennent place au-dessous du niveau des jarrets des chevaux, en sorte que la poussière soulevée par ceux-ci dans la steppe, où le sol est pulvérulent sur une épaisseur qui parfois atteint plus d'un pied, enveloppe le voyageur d'un nuage opaque, qui lui cache entièrement la vue du paysage, qui l'oblige d'ailleurs à fermer hermétiquement les yeux, et qui gêne même sa respiration s'il n'a la précaution de se couvrir le visage d'une étoffe quelconque. En même temps, il est lancé en l'air à la façon d'un volant placé sur une raquette, et il ne peut éviter d'être violemment projeté à terre qu'en se couchant sur le dos et en se cramponnant des deux mains aux bords de la voiture. Pour rendre le supplice plus cruel sans doute, on a imaginé de compléter cet instrument par une capote de bois, absolument inutile dans un pays où il ne pleut jamais, mais dont le rôle paraît être de rejeter le patient au fond de la voiture en lui donnant sur le crâne des chocs opposés à ceux qu'il reçoit de bas en haut. Cette toiture, qui couvre l'arrière de la voiture, est d'ailleurs trop basse pour qu'il soit possible de s'as-

seoir dessous. Pour éviter d'être assommé, sans autre forme de procès, nous n'avons trouvé qu'un moyen, et nous l'indiquons aux voyageurs futurs : c'est de se munir d'un de ces bonnets turcomans, en peau de mouton noir, dont les dimensions sont prodigieuses, et d'y enfoncer complètement la tête ; puis de se coucher au fond du véhicule en y gardant une attitude passive. En s'y prenant ainsi, on peut être étouffé et on est certain d'avoir le corps moulu de coups ; mais on évite généralement d'avoir le crâne brisé.

On peut se figurer quel est l'état cérébral d'un voyageur soumis à vingt ou trente journées consécutives d'un pareil régime. Le touriste le plus studieux et le plus curieux de regarder le pays qu'il traverse y renonce forcément bien avant d'avoir achevé la première étape. Les règlemens interdisent d'ailleurs les arrêts. Dans ces conditions, on traverse le pays ; on ne le visite pas.

Il faut vraiment être atteint de la folie des voyages ou d'une anesthésie complète pour se résigner à subir cet épouvantable mode de transport, aussi incompatible avec l'intégrité des organismes humains qu'avec la conservation des objets inanimés. Les secousses effroyables qu'il imprime conduisent en peu d'heures le patient à un état voisin de celui que les physiologistes appellent comateux. Quant aux bagages, ils sont tout simplement pulvérisés, quand il s'agit d'objets tant soit peu fragiles, de collections scientifiques par exemple. Les vêtemens sont usés et percés à jour par leur frottement réciproque ; les approvisionnemens de papier sont réduits à l'état de dentelle ; les vis et les rivets des instrumens et des armes sont chassés de leurs alvéoles par la trépidation.

En somme, c'est seulement dans le pays de Mazeppa qu'a pu naître l'idée de voyager dans de pareilles conditions. Les Russes le font sans doute par un pieux souvenir pour la mémoire d'un héros national. Les étrangers n'ont pas la même consolation.

II

...On peut atteindre Tachkent, en venant d'Europe, soit en traversant les steppes à partir d'Orenbourg, c'est-à-dire en allant de l'Oural jusqu'à la pointe nord de la mer d'Aral, puis en remontant la vallée du Syr-Daria, soit par le sud, en partant de Samarkande, où s'arrête le chemin de fer transcaspien. On peut aussi passer par la Sibérie occidentale et le Sémiretchinsk (pays des Sept-Rivières), c'est-à-dire par Omsk et Viernoié.

Je ne dirai rien du voyage de Samarkande à Tachkent. La route, longue de 330 kilomètres, présente peu d'incidens ; les principaux sont les traversées de deux fleuves, le Zérafchane et l'Iaxartes, dont la dernière a lieu près de Tchinaz, le passage du défilé mon-

tagneux appelé Porte de Tamerlan, au sud de Djizak, et enfin la traversée monotone et aride du désert de Mourza-Rabat, appelé aussi Steppe de la Faim, nom qui lui a été donné en souvenir des souffrances qu'ont eu à y subir des corps expéditionnaires. Ce nom lui est commun avec une autre steppe, située plus au nord, dans le Turkestan septentrional, et qui doit cette dénomination à la même cause.

La physionomie des paysages de tout le Turkestan est singulièrement monotone. D'immenses plaines, poudreuses et nues, où la végétation ne se montre que pendant quelques semaines, au printemps de chaque année, s'étendent à perte de vue dans les intervalles qui séparent les énormes chaînes de montagnes, âpres et démesurées, dont les noms mêmes sont presque inconnus en Europe, et qui couvrent des espaces considérables. Dans ces steppes argileuses, entrecoupées de déserts de sable, viennent se perdre de grandes rivières dont les eaux, comme épuisées par un trajet sans but et sans limites, finissent par s'évaporer dans des lacs salés, ou, quelquefois, sont utilisées pour donner la vie à de vastes oasis, bien moins belles que celles d'Afrique, mais bien plus étendues, et où se sont parfois développées de très grandes villes, jouant un rôle important dans le commerce du monde.

...A Tachkent eut lieu, aux mois d'août et septembre 1890, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la prise de la ville par les Russes, une exposition fort intéressante, à laquelle j'assistai. Elle avait pour but de résumer les résultats de tous genres obtenus par les Russes, depuis le début de la conquête, dans leurs nouvelles possessions du Turkestan. On s'y était proposé aussi de réunir et de mettre en évidence les produits naturels du pays et ceux de l'industrie des indigènes. Enfin, en dehors même du Turkestan russe, cette exposition centralisait tous les documens statistiques recueillis jusque-là par les Européens sur la partie centrale du continent asiatique. On conçoit combien une pareille exposition était intéressante pour ceux qui avaient choisi cette région comme cadre de leurs études. J'y trouvai d'utiles élémens pour la suite de mon voyage dans des localités plus lointaines. Quant au bienveillant accueil des autorités russes, je ne saurais en dire assez de bien.

Tachkent est aujourd'hui la capitale du Turkestan russe. Elle se trouve au milieu d'une oasis de 7 000 hectares, dont tous les jardins, clos de murs en terre, forment un labyrinthe et ne constituent en quelque sorte qu'une masse unique. A l'intérieur, la ville proprement dite se compose de deux parties : la ville indigène, qui compte environ 120 000 habitans ; et la ville russe qui

en renferme à peu près 30 000. L'espace occupé est très considérable à cause de la quantité de jardins qui sont entremêlés aux constructions. L'enceinte de la ville indigène, de forme à peu près circulaire, mesure six kilomètres de diamètre. Quant à la ville russe, elle est presque aussi vaste. Le terrain n'est pas cher dans la steppe : là comme partout ailleurs les Russes ont fait grand. Ils ont, comme dans toutes leurs nouvelles installations du Turkestan et de la Sibérie, construit sur un plan très large. La salubrité et l'intérêt du développement futur semblaient d'accord pour conduire à l'adoption de ce système. Les rues ont cinquante mètres de large, souvent même plus; presque toutes sont bordées de chaque côté d'une quadruple rangée de peupliers dont les racines baignent dans des ruisseaux d'eau courante empruntés aux rivières qui arrosent l'oasis. Ces rivières sont des bras du Tchirtchik, affluent de l'Iaxartes ou Syr-Daria, qui sort des montagnes à soixante kilomètres plus à l'est. Les maisons, construites en pisé, mais qui sont faites avec beaucoup de soin et qui présentent tout à fait l'aspect de la pierre, n'ont que des rez-de-chaussée : cette condition est rendue nécessaire par les tremblemens de terre, extrêmement fréquens dans la région. Seuls les principaux monumens, l'église, le palais du Gouvernement, le cercle militaire et quelques autres édifices sont en briques. Presque toutes les maisons sont entourées de jardins plantés d'arbres, ce qui contribue à donner à la ville, en même temps qu'un aspect riant et frais, une étendue extrêmement considérable, eu égard au chiffre de sa population.

Cette méthode pour se garantir de la chaleur des étés brûlans est l'inverse du système arabe, consistant, on le sait, à entasser les maisons dans le moindre espace possible et à ne laisser entre elles que des ruelles étroites où le soleil ne pénètre pas. A première vue, le système russe paraît logique et sain, et on peut être tenté de désirer le voir appliquer en Algérie. Cependant, quand on l'examine de près, on est surpris de lui trouver de graves inconvéniens. D'abord ses plantations consomment énormément d'eau, et le faible débit des sources ou des ruisseaux qui alimentent les oasis africaines ne permettrait pas d'appliquer cette méthode sans ruiner complètement les cultures indigènes. En second lieu, la fraîcheur du sol et l'humidité causée par les arbres dans le voisinage des habitations, bien loin d'assurer la salubrité, paraissent être une cause permanente d'épidémies. Dans ces villes nouvelles, où de si grands sacrifices paraissent avoir été faits à la question sanitaire, les fièvres les plus pernicieuses règnent en permanence. Le sol poudreux et poreux des villes d'Orient n'est relativement stérilisé, au point de vue épidémique, qu'à la condition d'être calciné par la sécheresse.

Un autre inconvénient fort sérieux est la trop grande étendue que prennent des villes construites sur de pareils plans : on ne peut les parcourir qu'en voiture, ce qui est coûteux et fort long. Les points où chacun est appelé par ses affaires sont trop éloignés les uns des autres. On fait quatre kilomètres pour aller acheter du pain; on en fait quatre autres pour revenir à la poste, cinq pour aller au bazar, autant pour rentrer chez soi. Les divers bureaux administratifs sont éloignés les uns des autres de trois kilomètres, et Dieu sait ce que la vie russe comporte de stations quotidiennes dans des bureaux divers! En outre, l'entretien des rues est fort onéreux, l'établissement d'un système d'éclairage public impossible : la part contributive qui reviendrait à chaque habitant serait trop grande. Il faut noter aussi que ces ruisseaux qui arrosent les arbres des avenues servent indistinctement de canaux d'irrigation, de rigoles d'alimentation pour la boisson des habitans, et aussi d'égouts à ciel ouvert : ce sont des véhicules d'épidémies, d'autant plus pernicieux qu'à certaines heures de la journée ils sont à sec. Il s'en dégage alors des miasmes dangereux.

Le résultat de ce mode de construction des villes, en apparence si logique et si supérieur à la disposition agglomérée, ne nous paraît donc pas répondre à ce qu'on était en droit d'en espérer, et après avoir été très séduit par lui au début, nous avons dû reconnaître qu'il n'y a pas lieu de le considérer comme l'idéal au point de vue des villes nouvelles à créer aux colonies.

Tachkent, malgré son étendue et sa population, n'a jamais été la capitale d'aucun État et n'a jamais joué un grand rôle politique. C'était une simple ville commerçante, dont l'importance était justifiée par sa situation sur la limite des steppes, au point de rencontre des routes unissant la Sibérie, la Boukharie, l'Inde, la Chine et l'Europe. Avant la conquête russe, c'est-à-dire avant 1865, elle faisait partie des États du khan de Kokan, mais elle formait avec les villes voisines une sorte de confédération jouissant de divers privilèges. Prise par le général Tcherniaieff, en 1865, elle est devenue aussitôt la capitale du Turkestan russe et la base d'opérations pour la conquête de tout le reste de cette vaste région.

Le bazar de Tachkent, un peu moins vaste que ceux de Boukhara et de Kokan, est pourtant très considérable encore. Il l'emporte, comme trafic et comme étendue, sur celui de Samarkande. Il se compose d'un labyrinthe de rues étroites, couvertes de toitures en nattes et bordées d'innombrables échoppes, où pullule une population mélangée de Sartes et de Kirghiz. Les Sartes de Tachkent ont plus de sang uzbeg et moins de sang iranien que ceux de Samarkande. Le type mongolique, à la face large, aux yeux bridés et à la barbe rare, y est beaucoup plus fréquent que le type

aryen, lequel prédomine dans les villes situées plus au sud, à Boukhara et à Samarkande notamment. Il serait trop long de décrire ici la physionomie, le caractère et les monumens de la ville indigène : tous ceux qui ont visité de grandes villes d'Orient, surtout dans les pays où la race est composite, savent ce que l'aspect des populeux bazars de ces pays peut présenter d'infinis détails et d'inépuisable variété.

...Il y a lieu d'admirer, dans cette capitale du Turkestan, combien les Russes sont habiles pour utiliser, au profit de leur autorité et de l'assimilation de leurs nouveaux sujets, tous les moyens moraux, souvent fort simples, mais qui n'en sont pas moins efficaces, dont peut disposer la civilisation occidentale. Je me souviens d'avoir passé à Tachkent, en 1891, une soirée fort intéressante chez M. Ostrooumoff, l'éminent linguiste auquel on doit des études ethnographiques si curieuses sur le peuple sarte. Il remplit à Tachkent les fonctions d'inspecteur de l'Université, et, en même temps, il dirige le journal qui s'imprime trois fois par semaine, en langue sarte. Il a invité avec moi le *kazi*, chef civil de la population indigène, dont il a fait le sous-directeur de ce journal. Ce mot vient évidemment de l'arabe *cadi*, qui veut dire *juge;* seulement les kazis sont ici des personnages beaucoup plus importans et beaucoup plus respectés que ne sont les cadis en Algérie. Ces derniers ne viennent qu'en troisième ou quatrième ligne dans la hiérarchie de chaque tribu; ce ne sont, en somme, que des sortes de juges de paix à compétence restreinte, rendant la justice, d'une façon le plus souvent vénale, pour les petites affaires civiles où les indigènes seuls sont intéressés. Ils ne passent, hiérarchiquement, qu'après le clergé, et surtout après les *caïds*, chefs militaires des tribus. Ils ne passent même qu'après les *khalifas*, suppléans des caïds, et même souvent après les *cheikhs*, simples chefs des subdivisions de tribus. Ici les Russes ont fait autrement. Ils ont gardé pour eux l'autorité gouvernementale et le commandement militaire; mais ils ont laissé aux indigènes, représentés par les kazis, l'administration civile. Il est vrai que les Sartes sont autrement aptes à l'exercer que les Arabes algériens. Ils la tiennent aussi en plus haute estime, et les honneurs rendus chez eux à la gloire militaire ne vont pas jusqu'à leur faire complètement mépriser l'importance des fonctions pacifiques. A Tachkent, par exemple, le kazi est une sorte de maire indigène, et, comme la ville a cent cinquante mille habitans, ses fonctions sont loin d'être minimes. En même temps qu'il rend la justice, il a sous ses ordres la police, et il est responsable vis-à-vis du gouvernement russe de l'ordre intérieur dans la ville.

Ce mode d'organisation ne s'applique, en Turkestan, qu'aux

Sartes, c'est-à-dire à la population sédentaire des villes. Les Kirghiz, c'est-à-dire les Nomades, sont soumis à un autre régime, qui se rapproche beaucoup plus de celui des Arabes. Chez eux, l'autorité absolue est confiée, dans chaque tribu, à un chef unique qui porte le nom de *bi*, et dont les fonctions se rapprochent beaucoup de celles des caïds algériens. Ce nom de *bi* vient évidemment du mot turc *bey* ou *beg*. Les *bis* sont électifs; ils sont choisis par leurs administrés, et le gouvernement russe ne se réserve, sur leur nomination, qu'un droit de contrôle et de veto. Cette grande indépendance laissée aux indigènes est justifiée par ce fait que les Kirghiz se sont, pour la plupart, donnés volontairement à la Russie et qu'ils n'ont aucune velléité de révolte. Le fanatisme religieux n'existant pas chez eux, et les Russes ayant le bon esprit de ne pas les écraser d'impôts, ils n'ont aucune raison pour s'insurger. En outre, par le seul fait que le commandement chez eux est électif, il en résulte pour les Russes une grande facilité à diriger en sous-main les nominations et à éliminer les candidats qui leur déplairaient. Ces habitudes d'élection des chefs sont de tradition chez les Mongols, dont l'organisation est essentiellement démocratique et libérale, comme le veut leur état d'esprit plus tourné vers la logique et la discussion que vers le fanatisme ou la vénération. Le respect est, chez eux, raisonné, et, de même que la religiosité est bien moins développée chez eux que chez les Sémites, de même ils n'ont pas le culte de l'autorité héréditaire, émanation de l'autorité divine. Ces circonstances font qu'en somme les Russes ont là des administrés plus maniables et bien meilleurs, au point de vue de l'avenir économique de leurs colonies, que ne le sont nos sujets algériens.

Le kazi de Tachkent est un homme instruit et très intelligent. Il sait l'arabe, ce qui nous permet, sinon de causer très facilement, du moins d'échanger quelques idées. Nous employons une partie de la soirée à regarder des livres à gravures, sur lesquels M. Ostroumoff lui donne des explications. Les Russes tirent un admirable parti, non pas seulement de leurs anciennes gloires nationales, auxquelles manque peut-être la patine de l'antiquité classique, mais aussi de celles des autres peuples européens. Ils ont fort bien employé leur argent en donnant aux bibliothèques du Turkestan des livres remplis de très bonnes gravures, représentant les anciennes célébrités politiques et militaires du monde occidental, et ce n'est pas user mal à propos ces volumes que de laisser les chefs indigènes y promener leurs mains, même crasseuses, comme il convient en Orient. Les ouvrages que nous feuilletons avec le kazi de Tachkent, sont de grands in-folio contenant des gravures sur cuivre, un peu démodées, mais fort

belles, ma foi, même au point de vue typographique, et qui représentent de grands personnages de toutes les époques. Le style en a quelque peu vieilli; c'est le genre des portraits du XVIIIe siècle. Mais il ne faut pas oublier qu'en matière artistique, la Russie en est encore à hésiter entre la tradition byzantine et l'héritage de la Grande Catherine, qui s'était entourée d'artistes français, et avait fait prévaloir en Russie le style Louis XV. Je constate avec satisfaction que les hommes de guerre français sont là en très grande majorité. La cuirasse de Duguesclin, et même les cuirasses moins complètes de Turenne, de Condé, du maréchal de Saxe, les cuirasses élégantes de Dangeau et celles d'autres généraux courtisans, qui ont eu l'heureuse inspiration, pour envoyer leur portrait à Tachkent, de se faire représenter en costume de bataille plutôt qu'en costume de cour, produisent le meilleur effet sur les indigènes, habitués aux cottes de mailles et aux casques persans ou boukhares. La redingote de Pitt et celle de lord Palmerston leur paraissent décidément inférieures, surtout pour des hommes politiques qui se sont mêlés de diriger les affaires de leur pays, et qui ont même eu la prétention d'agir sur celles du monde entier.

Mes interlocuteurs font remarquer, d'une façon que je ne manque pas de trouver très judicieuse, que cette influence anglaise ne s'est pas fait sentir jusqu'à Tachkent. Ils tolèrent le vêtement civil à Corneille et à Racine, et même à Victor Hugo, en leur qualité de poètes. D'ailleurs, je leur fais remarquer qu'en France le métier de soldat est tellement honorifique que certains hommes de plume n'ont pas dédaigné de revêtir la cuirasse: je leur donne comme preuve Agrippa d'Aubigné, dont le portrait se trouve dans le recueil entre celui de Jules César et celui de Jeanne d'Arc. La réunion de ces trois contemporains a l'approbation des autorités indigènes de Tachkent, qui leur trouvent fort bonne mine. Les perruques du grand siècle sont aussi, à leurs yeux, quelque chose d'évidemment martial. Ils en saisissent tout de suite l'utilité pour parer les coups de sabre: car chez eux, de même que chez les Kirghiz et chez les Turkmènes, le bonnet fourré est l'insigne de l'homme de guerre et est même considéré comme plus pratique dans la mêlée que le casque en métal.

Aussi la magistrature du siècle de Louis XIV, ainsi que toutes les illustrations parlementaires de la France qui, dans les volumes illustrés en question, sont destinées à contre-balancer les grands capitaines, apportent-elles un appoint aussi important qu'inattendu aux gloires militaires françaises. D'Aguesseau, le chancelier Séguier, tous les premiers membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, forment, dans ce recueil, une phalange

compacte de gens de guerre qui émerveille les Kirghiz, et je suis surpris moi-même de leur découvrir, dans l'atmosphère du Turkestan, au milieu des bonnets hirsutes de mes interlocuteurs, une physionomie martiale que je ne leur avais pas connue jusque-là. En même temps, la plume que la plupart d'entre eux tiennent à la main achève de leur concilier la sympathie des Sartes, chez qui les belles-lettres sont en si grand honneur, et l'universalité des capacités du peuple français est reconnue à l'unanimité. Les Anglais sont décidément enfoncés ; quant aux autres peuples, ils sont tout simplement ignorés et demeurent dans une obscurité fâcheuse pour eux, malgré mon plaidoyer énergique en faveur des mérites de Philippe II, de Lope de Vega et même de Fernand Cortez, présens à cette soirée mémorable...

On voit que les Russes, avec beaucoup de raison, ont cherché par tous les moyens à inspirer à leurs sujets du Turkestan une haute idée de la civilisation et de la puissance des nations européennes dont ils sont les représentans. Ils ne négligent pas de les initier aux gloires historiques de l'Occident, ce que nous autres Français ne songeons pas à faire. Il y a là un précieux moyen d'autorité que nous dédaignons par trop, et bien à tort. Est-ce parce que, nous trouvant plus riches que les Russes au point de vue du passé, nous faisons trop bon marché de nos gloires et de nos illustrations historiques, dont nous avons une profusion? Dans tous les cas, il serait désirable de ne pas pousser l'esprit de parti et l'admiration des vertus civiques, jusqu'à laisser croire aux Persans et aux Arabes que, seuls, ils ont eu de grands rois, de grands guerriers, des chevaliers ou des martyrs. Peut-être serait-il bon de leur montrer que nous n'excellons pas seulement dans l'application des règles de l'économie politique et dans la fabrication de l'armement perfectionné qui permet de vaincre son semblable, ou de le supprimer s'il résiste, mais que nous les avons précédés aussi dans la foi religieuse, dans la gloire militaire, et que les notions de générosité, d'abnégation et d'idéalisme ont été en honneur chez nous avant que d'y être démodées, avant même que d'être pratiquées chez eux.

... L'histoire et la politique ne sont pas les seules facultés vers lesquelles soit ouverte l'intelligence des indigènes au Turkestan. Il faudrait bien des volumes pour faire l'analyse de ce que sont les arts en Asie centrale. La littérature, et surtout la philosophie, la poésie, l'architecture, et aussi la peinture et les arts décoratifs en général, sont arrivés à un haut degré de développement chez les populations sédentaires de ce pays. Ce résultat s'est produit sous l'influence des nations voisines, et surtout de la Perse, autant que par l'effet de leur génie propre. Nous avons parlé ailleurs

de l'architecture et de la décoration des monumens (1) dont les grandes villes de Samarkande et de Boukhara renferment les spécimens les plus admirables.

Les Kirghiz nomades, vivant constamment sous la tente, n'ont pas d'architecture, et les arts décoratifs sont restés chez eux dans l'enfance. En revanche, la musique ne leur est pas étrangère, ou du moins ils y sont moins réfractaires que la plupart des autres peuples musulmans.

Je ne saurais entrer ici dans l'analyse technique de ce qu'est la musique en Asie centrale. Son étude ne serait pas sans intérêt en ce sens que cette musique est très différente de la nôtre, mais elle a beaucoup moins de science et surtout moins de variété. Cependant il ne faut pas croire que les nombreuses races, si diverses, qui occupent le centre du continent asiatique, soient toutes également douées — ou également mal douées — sous ce rapport. La musique des Nomades, et surtout celle des Kirghiz pasteurs, ne manque pas d'un certain charme étrange, tandis que les populations sédentaires en général sont moins bien partagées. Les Turkmènes qui, par leur tempérament et leur genre de vie, se rapprochent beaucoup des Arabes guerriers, ont peu de goût pour la musique : ils la dédaignent et la pratiquent peu. Rendons justice aux Afghans : bien qu'ils soient un peuple militaire, leur musique a quelque mélodie et même une certaine science ; leurs instrumens sont variés et assez perfectionnés : on trouve chez eux trois modèles de guitares, et deux modèles de violons, l'un à trois cordes, très répandu, et que l'on retrouve aussi dans tous les pays sartes, l'autre à quatorze cordes, plus spécial, dont le maniement est assez compliqué. Enfin, entre tous les Asiatiques ce sont, à notre avis, les Kachgariens qui sont les meilleurs musiciens.

Si la musique des Kirghiz n'est pas dépourvue d'une certaine poésie sauvage et d'une certaine mélodie, en revanche celle des Sartes, gens beaucoup plus civilisés pourtant que les Kirghiz, est absolument discordante et même dénuée de toute signification. Ceux qui ont entendu en Algérie, en Orient, ou tout simplement à l'Exposition de 1889, la musique arabe, l'ont certainement trouvée imparfaite, et il ne manque même pas de critiques pour lui contester toute valeur. Il faut avoir entendu la musique sarte pour reconnaître ensuite combien, relativement du moins, la musique arabe possède de méthode et de mélodie. Il est impossible de rien imaginer de plus effroyablement incohérent que les sons tirés par les Sartes de ces grandes trompettes rappelant, par leur forme, celles d'*Aïda*, et, par leurs sons, les odieuses trompes en terre

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1893. *Samarkande.*

cuite dont la préfecture de police tolère l'usage à Paris pendant les trois derniers jours du carnaval, pour le plus grand malheur des honnêtes gens. Les Sartes soufflent dans ces instrumens avec toute l'énergie que peuvent avoir des poumons habitués à braver les bises de la Scythie, et ils en tirent d'horribles beuglemens, avec le plus complet mépris pour tout principe d'accord ou de mesure. Heureusement ils ne se livrent à cet exercice que dans les occasions solennelles et les jours de grand gala. Cela suffit pourtant pour que les voyageurs de marque, dont le passage est par lui-même une fête pour les populations, trouvent trop fréquemment sur leur route des aubades de ce genre. C'est à cette circonstance que mes compagnons et moi nous avons dû de faire sortir des endroits où elles étaient en réserve toutes les trompettes des régions que nous avons traversées. Là comme ailleurs, les grandeurs ont leurs inconvéniens.

Les diverses races d'hommes qui habitent l'Asie centrale s'accordent d'ailleurs à reconnaître la profonde incapacité des Sartes en matière musicale, et la légende suivante, sur l'origine de la musique chez ce peuple, donne une idée fort juste de la nature de son génie dans cette branche de l'art. La tradition rapporte que, jusqu'à une époque relativement très récente, l'art de la musique était complètement inconnu chez les Sartes. Ce peuple, à la différence de tous les autres, avait vécu jusqu'aux temps modernes et était parvenu à un degré de civilisation fort avancé sans s'être jamais préoccupé de se délecter en prêtant l'oreille à ces bruits plus ou moins rythmés auxquels, en France, nous attachons assez d'importance pour en avoir fait l'objet de la création d'une académie nationale. Certain souverain boukhare dont nous tairons le nom, l'histoire ne nous l'ayant pas conservé, se trouva séparé de sa suite au cours d'une chasse; il arriva seul, à la tombée de la nuit, sur son cheval exténué de fatigue, près d'un *aoul* kirghiz perdu dans le creux d'un ravin. Là habitaient des nomades dont la musique pastorale le charma. Son incognito et son piteux équipage lui valurent de ne pas interrompre la symphonie nocturne. De retour dans sa capitale, il mit aussitôt ses principaux courtisans et ses ministres en demeure d'apprendre sans délai la musique kirghize, afin d'être capables de charmer ses loisirs par leurs concerts, sous peine d'avoir la tête tranchée. Ceux-ci, désireux de s'initier au plus vite aux secrets d'un art aussi salutaire, se rendirent à l'aoul dont les habitans avaient éveillé le sens musical de leur auguste maître. Mais ces derniers, de mœurs simples, et surtout prudentes, en voyant de loin un cortège si imposant se diriger vers leurs modestes demeures, décampèrent sans bruit et en toute hâte, laissant leurs *yourtes* vides sous la garde de leurs

chiens qui, privés de nourriture et abandonnés par leurs maîtres, ne tardèrent pas à hurler lamentablement. Les seigneurs sartes, de leur côté, ayant sagement réfléchi qu'il serait prudent de ne pas effaroucher les Kirghiz, campèrent à quelque distance de l'aoul ; puis, tout doucement, dès que l'obscurité de la nuit le leur permit, ils s'avancèrent le plus près possible du campement, de manière à en écouter les chants nocturnes. Les hurlemens des chiens, redoublés par le voisinage de ces intrus dont ils éventèrent la présence, furent notés par ceux-ci de la façon la plus scrupuleuse. Quand ils eurent suffisamment étudié le thème et l'orchestration, de façon à se croire certains de pouvoir les reproduire exactement, ils revinrent à Samarkande et déclarèrent à leur maître que la musique des Nomades n'avait plus de secrets pour eux. C'est depuis ce temps, dit la légende, que les Sartes possèdent un art musical qui n'a rien à envier à celui des chiens kirghiz.

Le sultan trouva d'ailleurs cette musique de son goût, car l'histoire ne nous dit pas que les ministres aient payé leur erreur au prix de leur tête, ni même de leur emploi, et, d'autre part, leur genre de talent paraît avoir fait école jusqu'à présent parmi les générations sartes qui les ont suivis.

... De tous les arts, le plus en honneur dans l'Asie centrale et le plus caractéristique, c'est incontestablement la fauconnerie. Elle est pratiquée non pas seulement par les grands seigneurs, comme le font encore quelques-uns des principaux chefs arabes dans le nord de l'Afrique, mais par tous les indigènes, riches et pauvres, grands et petits, quelle que soit leur situation sociale. Dans les bazars, dans les quartiers les plus pauvres, les marchands, les savetiers, les tisserands, les cordiers, les industriels les plus misérablement logés, ont, au fond de leur échoppe, un faucon ou un épervier sur un perchoir, et ils l'entourent des mêmes égards que nos vieilles filles peuvent prodiguer à leurs perroquets. Quand ils sortent, pour aller soit au marché soit ailleurs, ils prennent leur oiseau sur le poing, comme ils prendraient une canne ou un fusil, et si, chemin faisant, ils voient passer dans le ciel quelque vol de cailles, de canards ou d'autre gibier emplumé, ils lâchent leur oiseau, comme un chasseur de chez nous lâcherait un coup de fusil. En somme, dans ce pays si giboyeux, où les armes à feu sont à peu près inconnues, les oiseaux de proie les remplacent économiquement.

Cette antipathie des indigènes de l'Asie centrale pour les armes à feu, non seulement quand elles sont dirigées contre eux, mais même lorsqu'ils ont à s'en servir, est très particulière. Il est curieux de la rapprocher du sentiment tout opposé des Arabes, qui aiment tant à faire parler la poudre.

La variété des races d'oiseaux de proie ainsi domestiqués est extrême. Il y en a de toutes les tailles, depuis les émouchets gros comme des passereaux jusqu'aux aigles, dont certaines espèces sont énormes et ne peuvent être portées à la force du poignet. Ces derniers, chers à nourrir, sont généralement la propriété de grands personnages, qui s'en servent pour chasser le renard, le lièvre ou la gazelle, animaux rares et dont la capture constitue un sport élégant.

Durant l'exposition de Tachkent, l'une des sections fut spécialement réservée à la chasse, et, à côté des lévriers turkmènes aux pattes fines, au poil ras et aux longues oreilles frisées qui leur donnent une physionomie si bizarre et si spéciale, figuraient les premiers sujets des équipages de fauconnerie les plus émérites du Turkestan. Le khan de Khiva lui-même n'avait pas dédaigné d'envoyer ses aigles les meilleurs accompagnés de ses piqueurs les plus experts. Avec un bon sens dont les administrateurs de nos expositions européennes devraient bien s'inspirer, le comité organisateur de l'exposition de Tachkent, au lieu de primer les animaux sur leur mine, les essayait plusieurs fois par semaine dans une plaine voisine de la ville, de manière à leur décerner des prix en connaissance de cause à la fin du concours. C'était un spectacle des plus intéressans que de voir la foule bariolée des cavaliers portant le costume caractéristique des différentes races auxquelles ils appartenaient, qu'ils fussent Sartes, Kirghiz, Turkmènes, Hindous ou Afghans, et lançant leurs oiseaux chacun selon la méthode de son pays.

Les porteurs d'aigles, plus chargés que leurs concurrens, avaient le bras soutenu par une sorte de fourche en bois fixée au côté droit de la selle. Je dois dire que le courage et la valeur relative des oiseaux m'a paru être en raison inverse de leur taille. Les émerillons les plus petits s'attaquaient avec la plus grande hardiesse à des canards six fois plus gros qu'eux, tandis que les aigles se montraient assez médiocres et témoignaient peu de passion pour leur métier. Parmi les espèces de taille moyenne, les autours, réputés dans l'ancienne fauconnerie française oiseaux ignobles et de bas vol, se sont pourtant toujours comportés très honorablement, et je les ai vus déployer une persévérance et une intelligence dignes d'éloges pour arriver à prendre le dessus sur divers gibiers ailés d'assez grande taille et à vol puissant. Les milans, peu considérés autrefois chez nous où l'on n'était pas parvenu à les dresser, ont également été fort convenables. Au contraire, certains faucons, malgré la supériorité de leur force et la vitesse de leur vol, ont montré peu de cœur et peu d'habileté à la chasse.

En somme, comme résultat les cailles, les perdrix, les ou-

tardes ont généralement été prises assez facilement et presque sans combat, malgré une défense de ruse, souvent habile, mais ne pouvant compenser l'infériorité des moyens. Les canards, au vol rapide et puissant, ont souvent pu s'échapper et ont presque toujours distancé leurs agresseurs toutes les fois qu'ils n'ont pas été pris dès le départ, c'est-à-dire toutes les fois que l'oiseau de proie n'a pas été lancé avec précision et n'a pas évité toute fausse manœuvre pendant le temps assez court où le canard s'enlève lourdement. Quant aux pigeons, ils se sont toujours montrés manifestement supérieurs aux oiseaux de proie, et ceux-ci n'ont jamais pu, dans leur vol, parvenir à gagner le dessus, sauf lorsque les sujets servant à l'expérience avaient eu auparavant les yeux crevés ou le bas du cervelet traversé par une barbe de plume, opération barbare qui réduit le malheureux gibier à s'élever indéfiniment en spirale sans gagner en distance horizontale.

Au Turkestan, et notamment à Tachkent, dans les bazars, surtout devant les *tchaï-khaneh*, c'est-à-dire devant les restaurans ou maisons de thé, on voit les marchands ou les cliens suivre avec passion un autre sport qui se rattache au goût de la fauconnerie, à savoir les combats de perdrix et surtout de cailles. Ces derniers oiseaux, si nombreux en Asie centrale, et que nous avons coutume, en Europe, de considérer à un point de vue purement gastronomique, c'est-à-dire comme plutôt pacifique que belliqueux, ainsi qu'il sied à des oiseaux bardés de lard plus souvent que de fer, montrent une ardeur incroyable à lutter entre eux lorsqu'on les met face à face. Les propriétaires excitent encore cette frénésie en mettant de temps en temps la tête des oiseaux dans leur bouche, ce qui, paraît-il, provoque chez ces animaux une sorte de vertige furieux, ou en leur soufflant sur le bec une liqueur enivrante. Les gens trop pauvres pour avoir des faucons ont des cailles; d'autres ont des perdrix d'une espèce très voisine de la perdrix rouge d'Europe. Comme les Sartes sont fort joueurs, d'importans paris s'engagent parmi les spectateurs. Les champions les plus célèbres sont entretenus avec soin dans des cages en filet, de forme ronde, pendues aux portes des heureux possesseurs. Mais l'excès de la célébrité a généralement pour effet de conduire directement les lauréats à la casserole, car, personne ne voulant plus parier contre eux, leurs propriétaires, gens essentiellement pratiques, ne conçoivent plus la nécessité de les entretenir davantage.

Les enfans eux-mêmes pratiquent la fauconnerie. On rencontre souvent, tant dans les pays sartes que dans les pays turkmènes, des enfans d'une dizaine d'années qui, coiffés d'énormes bonnets à poil usés par leurs pères, et avec cette mine sérieuse

qu'ont les petits musulmans, portent gravement, sur leur main recouverte d'un vieux gant blanc trop grand pour eux, un oiseau de proie à l'air non moins majestueux. Les enfans à qui la pauvreté de leur famille ou l'économie de leurs parens ne permet pas le luxe de porter un oiseau noble s'exercent à ce futur sport en dressant des corbeaux avec lesquels ils simulent les pratiques de la fauconnerie, et qu'ils font voler en les attachant avec des ficelles comme chez nous les gamins font voler des hannetons. Les corbeaux sont innombrables dans ces grandes plaines de l'Asie centrale : pendant l'été on en voit passer des bandes et on en rencontre dans toutes les gorges rocheuses des immenses chaînes de montagnes qui, entre la Chine, l'Inde, la Perse et les steppes, couvrent une surface dix fois grande comme la France. Il y en a de toutes les tailles, depuis l'énorme corbeau qui se nourrit de cadavres jusqu'au choucas, à peine plus gros qu'un merle, le même qui chez nous habite les vieux clochers; et toutes les espèces intermédiaires se retrouvent également là-bas : la corneille noire, les corneilles mantelées grande et petite, les freux et tous les autres représentans du genre. Au commencement de l'hiver, tous ces animaux, avec une précaution qui fait honneur à leur sagacité, viennent s'installer dans les villes ou dans les grandes oasis qui les entourent, et là, ils peuplent les vieux monumens et les grands arbres dépouillés. Ils font, avec une activité infatigable, la police de la voirie, ce qui n'est pas une sinécure dans ces grandes cités encombrées d'immondices. Mais généralement il survient, au cours de l'hiver, une période plus ou moins longue pendant laquelle la terre est partout couverte, même dans les villes, d'une épaisse couche de neige, et alors les corbeaux meurent de faim. Il faut voir avec quelle persévérance ils suivent du vol, quand ils en ont encore la force, ou simplement de l'œil, embusqués sur les arbres des chemins, les cavaliers qui passent, espérant que leurs montures laisseront tomber sur la neige quelque trace fumante de leur passage, laquelle devient immédiatement le centre d'un combat désespéré entre les convives aussi nombreux que peu difficiles. Beaucoup de ces oiseaux, malgré ces aubaines insuffisantes et malgré le métier indigne auquel ils descendent, meurent de faim, et leurs corps d'un noir vernissé parsèment en grand nombre la neige blanche. C'est dans cette saison que les enfans, abusant de leur misère, triomphent du caractère défiant de ces animaux en les attirant par l'appât de tripes de mouton ou de carcasses de chat traîtreusement placées en évidence sur le tapis immaculé. Les malheureux corbeaux, acharnés sur l'appât, se laissent prendre à la main sans difficulté, livrant leur liberté pour le prix d'un dîner,

et alors ils deviennent le jouet des enfans qui, tous, pendant cette saison, font, sans le savoir, concurrence au roi Louis XIII, le dernier fauconnier de France.

A ce propos, je me souviens qu'un jour, à Samarkande, lors du second séjour que j'y fis en 1891, après une grande tempête de neige qui avait duré quatre jours, j'eus pitié de ces malheureux corbeaux prisonniers et j'offris à quelques fauconniers en herbe de les leur racheter à raison d'un kopek la pièce. Je me hâtai de couper les ficelles des libérés, qui allèrent aussitôt, avec un déplorable manque de perspicacité, se faire reprendre ailleurs. J'aurais d'ailleurs tort de les trop critiquer, car en cela, ils ne furent pas plus maladroits que les esclaves nègres dont j'ai eu quelquefois, dans le Sahara, à me reprocher également la libération sentimentale, mais inconsidérée, et qui firent de même. J'avoue d'ailleurs que jamais la délivrance de ces derniers ne m'a causé plus de satisfaction morale que celle de leurs confrères emplumés, non moins noirs d'ailleurs et non moins infortunés. Je fus obligé, à mon grand regret, de renoncer à poursuivre en Asie ce rôle, pourtant si glorieux et si séduisant, d'adepte des doctrines du cardinal Lavigerie, car mes finances n'y auraient pas suffi. Au bout de peu d'instans, une foule toujours croissante d'enfans et même d'adultes, porteurs de corbeaux et prêts à les échanger contre une rançon malhonnêtement acquise, s'était formée autour de moi et me prouvait à la fois le succès de ma prédication et l'impossibilité pratique d'appliquer jusqu'au bout mes théories anti-esclavagistes. Beaucoup de propriétaires allaient même jusqu'à me faire crédit sur ma haute mine et à délivrer spontanément, avant d'avoir pu arriver jusqu'à moi, au milieu de la foule qui m'assiégeait, leurs prisonniers auxquels ils ne prenaient même pas la peine d'enlever leurs ficelles et qui s'enfuyaient empêtrés de ce signe de servitude. Je dus refuser de payer la rançon de ceux dont je considérais ainsi la délivrance comme incomplète, puis renoncer finalement à ma tâche, me rendant en cela, comme en tant d'autres choses, le complice moral d'injustices qui, pour être admises par les plus honnêtes gens, n'ont qu'un seul motif : celui d'être fréquentes, sans être pour cela moins odieuses.

III

... Au sud-est de Tachkent s'étend un pays fertile, intéressant, et peu étudié jusqu'ici, le Kourama, arrosé par le Tchirtchik, l'Angourane et leurs affluens ou leurs dérivations; puis, plus au sud-est encore, après avoir traversé l'extrémité orientale du désert de Mourza-Rabat, et contourné ou traversé des montagnes consi-

dérables et peu connues encore, on atteint, en remontant le cours du Syr-Daria, le pays qui formait le noyau central de l'ancien royaume de Kokan, le Ferganah.

On nomme ainsi une province, la plus riche, la plus fertile et la plus riante peut-être de toute l'Asie, qui est constituée par le bassin supérieur du Syr-Daria. C'est une sorte d'immense cirque où viennent se réunir les affluens de ce fleuve. Ce cirque, entouré d'une ceinture continue de très hautes montagnes, dont les points culminans atteignent 5 000 et 7 000 mètres, mesure 400 kilomètres dans le sens de son plus grand diamètre, de l'est à l'ouest, et 300 kilomètres du nord au sud. La ceinture montagneuse ne présente qu'une ouverture étroite, par laquelle s'échappe le Syr-Daria, et où se trouve la ville de Khodjent. Trois millions d'habitans vivent dans ce pays fermé, dont la fertilité est admirable et le climat excellent. De grandes villes commerçantes, Kokan, Marghelan, Andidjan, Namangan, Tchoust, encore florissantes aujourd'hui, et d'autres aujourd'hui déchues, mais dont les monumens attestent une importance considérable, comme Kassan par exemple, s'y sont développées.

Nous ne raconterons pas le voyage à travers cette région qui vaut pourtant la peine d'être visitée et décrite en détail. Nous ne dirons pas la richesse de ses plaines, ni la pittoresque variété de ses montagnes colossales et encore à peine connues, car elles n'ont été encore qu'entrevues, et seulement par quelques topographes. Nous ne dépeindrons pas les charmes verdoyans de l'ancienne capitale, Kokan, que les historiens persans appellent Kokan-la-Charmante, et qui est bien en effet la plus charmante des villes de l'Asie centrale. Nous ne rechercherons pas, pour le moment, si ce pays délicieux, dont la vague réputation a pu être apportée jusqu'en Occident, il y a des siècles, par les marchands obscurs et anonymes qui, sur les traces de Marco Polo, y faisaient par intervalles un trafic indirect, n'a pas été le prototype du fameux pays de Cocagne, dont nul aujourd'hui ne soupçonne l'emplacement, mais où chacun sait que la vie est si bonne et si facile. Quelque peu connu que soit un pays pour les lecteurs, quelque connu qu'il mérite d'être, quelques merveilles qu'il renferme, il est pourtant impossible, dans le cadre d'une simple esquisse et dans les limites d'un article très bref, d'en décrire toutes les parties et de traiter toutes les questions intéressantes qui s'y rattachent.

Le Ferganah n'est pas seulement peuplé de Sartes commerçans ou cultivateurs. Sa partie orientale est encore habitée actuellement par les Kiptchaks, race guerrière et nomade qui, à diverses époques, a joué un grand rôle dans l'histoire de l'Orient, et qui y a fondé plusieurs empires. Aujourd'hui les représentans de cette

race ont bien diminué de nombre dans leur pays d'origine, par les migrations successives qu'ils ont lancées dans diverses directions. Cependant, pendant les années qui ont précédé la conquête russe, ils ont constamment imposé leur tutelle aux khans de Kokan. Ils ont ensuite opposé aux armes russes une énergique résistance.

... C'est à Kokan que je vis l'un des meilleurs spécimens d'une fête dont j'eus l'occasion de contempler ailleurs mainte répétition : je veux parler de la *baïga*, divertissement favori des indigènes de tout le Turkestan.

Cet exercice est pratiqué, non pas seulement chez les populations nomades, mais aussi par les Sartes. Lorsqu'un marchand sarte a fait d'heureuses spéculations, lorsqu'il marie quelqu'un dans sa famille, ou lorsqu'il a tout autre sujet de réjouissance, il fait la dépense de l'achat d'une chèvre et il convie ses amis à la fête appelée *baïga*. Le programme est assez simple : un enclos plus ou moins vaste, généralement la place du marché, quand la fête se passe dans une ville, est loué pour la circonstance. Les invités les plus notables ou les plus vieux sont réduits au rôle de spectateurs et régalés aux frais de l'amphitryon, tandis que les plus jeunes ou les plus alertes sont à cheval et prennent une part active à la cérémonie. La chèvre, préalablement égorgée, est jetée à terre au milieu du groupe des cavaliers, dont le nombre est assez grand et peut atteindre une centaine. L'un d'eux ramasse le corps de l'animal, le place devant lui en travers sur sa selle, et part au galop. Les autres s'élancent à sa poursuite et cherchent à lui ravir sa proie. Ils y réussissent sans peine. La condition pour être proclamé vainqueur consiste en effet à faire trois fois le tour de la place sans se laisser arracher la chèvre. Comme les rivaux du porteur ont le droit de couper au plus court à leur gré et qu'ils sont au moins cinquante contre un, la victoire leur est assurée. L'un d'eux enlève sa prise au premier ravisseur et il devient aussitôt le point de mire de tous les autres. Aussi ne tarde-t-il pas à être dépouillé à son tour et la lutte se prolonge ainsi indéfiniment avec une issue toujours la même, malgré l'aide insuffisante que quelques parens ou amis prêtent parfois momentanément, pour animer et varier la lutte, à celui qui détient le trophée.

Le tournoi ne finit généralement qu'au bout de quatre heures environ, par la lassitude de tous les combattans. A ce moment, l'un d'eux, plus récemment arrivé que les autres ou monté sur un cheval qu'il a ménagé jusque-là, parvient, grâce à l'indifférence de ses rivaux, à faire trois fois le tour de la piste en emportant ce qui reste de la chèvre, c'est-à-dire le crâne auquel n'adhèrent plus que quelques lambeaux de peau et quelquefois un des pieds

de devant. Il est alors proclamé vainqueur, et tous s'en vont faire baigner, dans la rivière la plus proche, les jambes de leurs chevaux, fort endommagées par ces exercices.

Ces fêtes offrent un spectacle curieux par la diversité des couleurs brillantes dont sont bariolées les longues robes de chambre des concurrens, ainsi que par l'indescriptible mêlée des hommes et des chevaux. Les cavaliers, parfois très vieux ou très gros, ont des tournures rendues encore plus bizarres par le vent qui gonfle leurs larges robes; solidement cramponnés à leur selle, ils prennent les attitudes les plus irrégulières et se servent de leurs mains pour lutter avec acharnement, tout en montrant une insouciance complète de l'équilibre de leur monture. Quant à l'adresse des chevaux, elle est admirable et ils justifient pleinement la confiance illimitée que leurs cavaliers ont en leur solidité. Nous avons vu, par exemple, des concurrens, emportés par l'ardeur de la lutte, s'acculer dans un coin de la carrière limité par des maisons, grimper, sans s'occuper en aucune façon de diriger leurs chevaux et en employant leurs mains uniquement aux besoins du combat, les escaliers conduisant aux étages supérieurs, — et quels escaliers, des échelles formées de branches de saule, noueuses et tordues, réunies entre elles par de l'argile séchée; — nous les avons vus ensuite pénétrer dans les logemens, démesurément bas de plafond, où gîtaient des familles nombreuses, en sortir par d'autres portes, toujours à cheval, puis descendre d'autres escaliers, sous forme d'une grappe vivante et roulante; le tout sans interrompre un instant leur lutte acharnée, sans diriger leurs chevaux autrement qu'avec les jambes et sans qu'aucun de ceux-ci ait perdu l'équilibre, malgré de nombreux faux pas et malgré l'indescriptible poussée qui se produisait entre eux.

Ces exercices donnent encore une fort honorable idée de la race des chevaux *karabaïrs*, quelque inférieurs que soient ceux-ci comme sang et comme vitesse par rapport aux incomparables chevaux turkmènes et même aux excellens chevaux kirghiz.

Les Kara-Kirghiz des montagnes, eux aussi, de même que les Turkmènes, donnent souvent des *baïgas*, principalement à l'occasion des mariages. S'il faut en croire les voyageurs qui ont parcouru la région avant la conquête russe, l'usage, chez ces derniers, aurait été autrefois de pratiquer, au lieu de la course à la chèvre telle qu'elle vient d'être décrite, la course à la fiancée, dans laquelle l'héroïne était traitée, il faut le croire, avec plus de ménagement que ne l'est aujourd'hui la dépouille que s'arrachent les compétiteurs. La future mariée, montée elle-même sur un cheval, et revêtue de ses plus beaux atours, était poursuivie par les prétendans à sa main, qu'elle éloignait à grands coups de

nagaïka, sorte de fouet de cuir, jusqu'au moment où elle se laissait saisir par le fiancé de son choix. Celui-ci devait, chez certaines tribus, l'enlever de son cheval et l'emporter sur sa propre monture.

Je parlerai ailleurs des villes du Ferganah, aussi intéressantes par leur histoire que par leur aspect actuel.

En passant à Marghelan, je ne puis omettre de mentionner le fameux tombeau d'Alexandre le Grand, que je visitai. C'est un monument d'architecture mongole, du xve siècle, que rien ne distingue des autres mosquées de la même région. Nul sarcophage n'y est visible. On y conserve, dit-on, un lambeau d'étoffe, jadis rouge, qui aurait été autrefois, prétend la légende, un étendard macédonien. Cette partie de la tradition n'est peut-être pas dénuée de tout fondement. Il se peut que les envahisseurs musulmans aient encore trouvé là, au viie siècle, des restes de drapeaux remontant, non pas à Alexandre, mais au royaume gréco-bactrien. Dans tous les cas, ces débris ne semblent pas avoir survécu jusque dans les temps modernes, et je n'ai pu me faire montrer ce glorieux insigne, qui ne paraît pas avoir résisté aux siècles, pas plus que ne l'a fait le fameux étendard de cuir des Sassanides, l'ancien tablier du forgeron Sassan, fondateur de la dynastie, lequel tomba aux mains des Arabes, à la bataille de Kadésiah. Peut-être a-t-il été retrouvé par un homme d'État français, qui a voyagé en Perse.

Quoi qu'il en soit, l'emplacement de Marghelan peut bien avoir été celui de l'une des nombreuses villes portant le nom d'Alexandrie, et fondées par le conquérant macédonien. Peut-être était-ce la dernière d'entre elles, *Alexandria eschata*, que l'on sait avoir été située dans le bassin de l'Iaxartes. L'emplacement du Khodjent actuel, qui lui est généralement attribué, a été admis par les géographes historiens à une époque où la richesse et l'importance du Ferganah n'étaient pas connues. Il est vraisemblable pour nous que les conquérans grecs ont dû chercher à assurer, par la fondation d'une ville plus centrale, leur autorité sur cette contrée, la plus riche de l'Asie.

... A la fin du mois d'octobre 1890, j'arrivais à Och, la plus orientale des villes du Ferganah, où commençait la partie plus difficile et nouvelle du voyage, celle qui peut mériter le nom d'exploration géographique.

ÉDOUARD BLANC.

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ALLEMANDES

Les souvenirs d'un général prussien. — Un Allemand au service de la France sous la Révolution et l'Empire.

Les souvenirs de la dernière guerre continuent à être de mode en Allemagne, et pas un mois ne se passe qui n'amène au jour quelque document nouveau se rapportant, de près ou de loin, aux mémorables événemens de 1870. Mais depuis les *Lettres de campagne* de Wilmowski, que j'ai naguère signalées ici (1), aucune de ces publications n'égale en importance les *Souvenirs personnels* du général Jules de Verdy du Vernois, dont la première partie vient de paraître dans la *Deutsche Rundschau* de ce mois.

Le général de Verdy occupe en effet, comme l'on sait, une place des plus en vue dans le monde militaire allemand. Tour à tour directeur des affaires générales au ministère de la guerre, gouverneur de Strasbourg, et ministre de la guerre, il s'est acquis en outre la réputation d'un excellent écrivain : ses *Études sur la conduite des troupes* et son *Jeu de la guerre*, en particulier, passent auprès des spécialistes pour des ouvrages de premier ordre. Et personne peut-être, parmi les officiers supérieurs allemands, ne pouvait avoir à raconter, sur la guerre franco-allemande, plus de détails imprévus que cet ancien chef de l'état-major prussien, élève, ami, et fidèle assistant du général de Moltke, et qui, dès le début de la campagne, s'était trouvé précisément chargé d'étudier les opérations des armées françaises, pour modifier en conséquence les plans stratégiques de son illustre maître. Il avait

(1) Voir la *Revue* du 1er mars 1895.

publié déjà dans la *Deutsche Rundschau*, il y a quelques années, le récit des négociations qui avaient précédé la capitulation de Sedan; et l'on n'ignorait pas que le fameux livre du grand état-major sur la campagne de 1870 était, en grande partie, son ouvrage; mais on n'en était que plus impatient de lire ses *Souvenirs personnels*, où l'on espérait trouver, avec les mêmes qualités d'exactitude scrupuleuse, un tour de style plus familier et des impressions plus intimes.

Je crains malheureusement que ce n'ait été là une espérance vaine. On sent bien que le général de Verdy fait de grands efforts pour être familier; peut-être même en fait-il de trop grands, et apporte-t-il trop d'insistance, par exemple, à des détails de cuisine assez insignifians. Pas un moment il ne perd de vue le soin de son estomac. Il se montre encore tout ému, après vingt-cinq ans, au souvenir d'un dîner qu'il avait eu l'espoir de trouver préparé pour lui au château de Ferrières, et que le ministre de la guerre et sa suite avaient mangé sans l'attendre. Il se rappelle avec attendrissement l'inspiration miraculeuse qui lui a fait emporter dans son wagon, au départ de Berlin, quelques provisions de bouche : car toutes les gares, sur le parcours, étaient encombrées d'une foule si nombreuse, et si enthousiaste, que pas une fois il ne lui a été possible de se frayer un chemin jusqu'à un buffet.

Ce sont, comme l'on voit, des souvenirs bien personnels; mais il s'en faut que le général de Verdy ait mis le même abandon aux autres parties de son récit. Ses portraits et ses jugemens, surtout, sont d'un ton si réservé qu'on se demande pourquoi il n'a point poussé la discrétion jusqu'à les supprimer tout à fait. A quoi bon faire défiler devant nous tant de figures diverses, depuis le vieux roi et son fils jusqu'aux employés de l'état-major, si l'on se borne invariablement, après les avoir nommées, à nous apprendre que chacune d'elles réunissait toutes les perfections imaginables? Et non seulement ce ton d'admiration trop uniforme nous empêche de prendre au sérieux les jugemens que porte sur les hommes M. de Verdy, mais il nous met encore en défiance de sa sincérité sur les choses, et ses *Souvenirs personnels* y prennent on ne sait quelle apparence de relation officielle.

Ce qui ne les empêche point d'ailleurs de constituer, dans leur ensemble, un ouvrage historique d'un très vif intérêt: car s'ils ne nous renseignent guère sur les sentimens intimes du général de Verdy, ils nous font assister en revanche, et pour ainsi dire jour par jour, au détail d'événemens que nous ne saurions nous lasser de connaître et de méditer. Sans compter ce qu'il peut y avoir de particulier à voir se montrer ainsi à nous, dans ce rôle d'adversaire acharné de la France, un officier d'origine française, le proche parent de cet Adrien-Marie de Verdy du Vernois qui fut, vers le milieu du siècle dernier, maré-

chal des logis des gardes du comte d'Artois, et qui, joignant lui aussi la plume à l'épée, s'illustra par un pompeux *Hommage à la vertu militaire*.

Le général de Verdy prenait part aux manœuvres annuelles de l'académie de guerre prussienne, à Oranienbourg, en juillet 1870, lorsque vinrent le surprendre les premiers bruits de la possibilité d'une guerre avec la France. « Ces bruits, naturellement, nous préoccupèrent fort, sans cependant nous faire interrompre le cours de nos manœuvres. L'idée d'une guerre avec la France n'avait pour nous rien d'impossible ; depuis longtemps au contraire nous nous y étions habitués. Un moment même, en 1866, avant la conclusion de la paix avec l'Autriche, nous l'avions crue sur le point de se réaliser : et toujours, depuis lors, nous avions gardé la conviction que tôt ou tard le conflit attendu ne pourrait manquer d'éclater. Nous attendions ce conflit sans impatience, mais aussi sans crainte ; car l'armée était prête, le traité d'alliance avec les autres États allemands solidement établi, et pas un seul jour nous n'avions cessé de travailler à nous mettre en mesure. Et cependant personne ne s'attendait à voir la guerre s'engager à cet instant. Le roi était à Ems ; la plupart de ses conseillers ordinaires avaient quitté Berlin ; et beaucoup des officiers supérieurs, ceux de l'état-major et du ministère de la guerre en particulier, se trouvaient, eux aussi, absens de la capitale. »

Pour montrer combien on s'attendait peu à une déclaration de guerre immédiate, M. de Verdy cite encore deux dépêches échangées, le 11 juillet 1870, entre l'adjudant général du roi, M. de Treskow, et le ministre de la guerre. Télégraphiant d'Ems au nom du roi, M. de Treskow demandait au ministre quelles mesures il comptait prendre pour couvrir au plus vite les provinces du Rhin ; et le général de Roon lui répondait que des mesures exceptionnelles, en ce moment, non seulement lui paraissaient superflues, mais pourraient encore avoir, vis-à-vis de la France, le caractère d'une démarche hostile.

De jour en jour des nouvelles contradictoires arrivaient au camp des manœuvres. Mais le 15 juillet, un télégramme manda décidément à Berlin M. de Verdy, et lui apprit en même temps que la guerre était déclarée. « A la gare d'Angermunde, où je me rendis aussitôt, on me dit que l'ordre de mobilisation venait d'être donné ; et de fait je trouvai toute la garnison de l'endroit activement occupée à préparer son départ. En pleine nuit, on nettoyait les fusils, on revêtait les nouveaux uniformes de campagne, on sortait les chariots que l'on commençait à charger. Les gares étaient encombrées d'hommes se rendant à leurs régimens. J'arrivai à Berlin dans la matinée du lendemain, et tout de suite je dus me mettre au travail. »

Le travail du général de Verdy consista, pendant ces premiers jours, à revoir avec de Moltke le plan depuis longtemps arrêté pour la campagne qui allait s'ouvrir.

« Le maréchal de Moltke a eu plusieurs fois l'occasion d'expliquer dans ses écrits militaires en quoi consistait, suivant lui, la préparation d'un plan de campagne. Un tel plan ne saurait naturellement pas comprendre le détail des diverses opérations de la guerre à venir, car on voit trop que ce détail dépend absolument du cours même des faits. Mais il est indispensable que le tacticien se propose nettement à l'avance un but défini. Ce but, en 1870, était pour nous facile à déterminer : il s'agissait de rechercher au plus vite la principale des armées françaises et de la détruire par tous les moyens. De là résultait, comme conclusion pratique, la nécessité de masser nos troupes aussi vite que possible sur la frontière, et d'attaquer aussitôt l'ennemi avec nos forces réunies.

« C'est à quoi le général de Moltke s'était préparé dès le moment où il était arrivé à la tête de l'état-major prussien. Prévoyant tout de suite l'éventualité d'une guerre avec la France, il avait rédigé un plan de campagne où il déterminait exactement les premières mesures à prendre ; et il n avait point cessé, depuis lors, de remanier ce plan suivant la marche des événemens. Il partait de ce principe que nous devions, en cas de guerre, prendre l'offensive, et rassembler nos forces de façon à pouvoir attaquer l'ennemi chez lui, de façon aussi à pouvoir attaquer son armée principale. Il avait encore paru au général de Moltke que le territoire prussien de la rive gauche du Rhin et le Palatinat bavarois devaient fournir le lieu le plus favorable à cette concentration de nos troupes. C'est de là qu'il nous serait le plus facile d'avancer dans toutes les directions et de couvrir le mieux la frontière allemande.

« Le général de Moltke s'était ensuite demandé ce que l'ennemi pourrait tenter pour contrarier son plan. En étudiant la conformation géographique de la France et l'organisation de ses chemins de fer, il était arrivé à la conclusion que l'armée française ne pourrait manquer de se partager en deux groupes, dont l'un, le principal, serait massé en Lorraine, autour de Metz, et l'autre en Alsace. Il en résultait que le principal effort de nos troupes devait être dirigé du côté de la Lorraine, mais qu'il convenait en même temps d'avoir une armée pour couvrir la frontière du côté de l'Alsace.

« En résumé, le général de Moltke proposait de masser au plus vite deux armées sur la Saar, tandis qu'une troisième armée se réunirait entre Landau et Germersheim, pour prendre ensuite l'offensive en Alsace. »

Mais il ne fallait pas non plus négliger l'Autriche, qui aurait bien pu trouver là une occasion de prendre une revanche de sa défaite de

1866. On espérait bien que ses embarras financiers l'empêcheraient d'entrer immédiatement dans la lutte ; mais on craignait qu'au premier succès des troupes françaises elle ne résistât pas à la tentation d'attaquer de son côté son vainqueur de la veille. Aussi le général de Moltke eut-il soin de laisser en Prusse un corps d'armée prêt, le cas échéant, à tenir tête aux troupes autrichiennes.

C'est ce plan de campagne que M. de Verdy eut à revoir et à mettre au point, sous la direction du vieux Moltke, durant les premiers jours qui suivirent la déclaration de guerre. Le plan, comme l'on sait, obtint aussitôt la pleine approbation du roi ; et le 31 juillet à six heures du soir, M. de Verdy quitta Berlin, en compagnie de Moltke et de tout l'état-major, pour se rendre à Mayence et diriger sur place le progrès de la campagne. Il avait près de lui deux de ses amis, immédiatement placés, comme lui, en qualité de chefs de l'état-major, sous les ordres du général de Moltke : le lieutenant-colonel Paul Bronsart de Schellendorf, qui devait plus tard le précéder au ministère de la guerre, et le lieutenant-colonel Charles de Brandenstein. Ce dernier était spécialement chargé des transports et de la marche des troupes, Bronsart avait à surveiller les opérations ; et M. de Verdy, comme je l'ai indiqué déjà, devait étudier l'attitude des armées françaises.

« Pour ce qui est de la disposition morale où nous nous trouvions, ajoute-t-il, elle répondait naturellement à la gravité de la situation, mais elle était au demeurant assez tranquille, car nous étions certains du succès. Notre ministre actuel des finances, M. Miquel, me rappelait encore l'autre jour une réponse que je lui avais faite à ce moment sur l'issue probable de la guerre : « Vous verrez, lui avais-je dit, que nous viendrons à bout des Français ; mais la chose, malheureusement, nous coûtera beaucoup de sang. » Non pas que nous fussions disposés à déprécier la valeur des vaillantes armées françaises, et des hautes vertus militaires qui leur sont naturelles. Mais nos heureuses campagnes des années passées nous avaient appris tout ce que nous pouvions attendre de nos troupes, et combien nous pouvions mettre de confiance dans leurs chefs. C'est notamment au point de vue de la haute direction que nous considérions notre armée comme supérieure à l'armée française. Notre artillerie aussi nous paraissait plus forte. Nous n'avions qu'une foi très restreinte dans le pouvoir de ces *mitrailleuses*, dont on nous faisait grand mystère, et dont les Français semblaient attendre des résultats magnifiques. Nous savions que l'empereur Napoléon avait apporté une attention toute spéciale au perfectionnement de son artillerie ; mais l'expérience ne tarda pas à nous montrer que nous avions raison de nous croire, à ce point de vue, supérieurs aux Français. Nous n'ignorions pas, en revanche, que l'infanterie française avait sur la nôtre maints avantages notables ; mais la comparaison des forces nu-

mériques des deux armées achevait de nous rassurer sur le résultat final de la lutte. D'après les sources les plus sûres, en effet, l'armée française comprenait au plus 567 000 hommes, tandis que la nôtre en comptait, dès le mois d'août, plus de 982 000. »

Le général de Verdy insiste, à plusieurs reprises, sur cette supériorité numérique de l'armée allemande; il en est aussi fier, on le sent, que de l'excellence du plan de campagne du maréchal de Moltke. Souvent aussi il insiste, avec une parfaite bonne foi, sur l'importance des pertes qu'ont eu à subir les troupes allemandes, dans les combats même où leur succès a été le plus assuré. Il raconte notamment que, lorsqu'on apprit au grand état-major la victoire de Gravelotte, il fut seul à deviner combien cette victoire avait dû être meurtrière. « On soutenait autour de moi que nous devions avoir perdu environ 8 000 hommes; et comme je me permis de dire que nous aurions à nous estimer heureux si nos pertes ne dépassaient pas 15 000 hommes, je me rappelle que mon observation fut assez mal accueillie. Et cependant les faits m'ont donné tristement raison, car cette seule journée nous a coûté plus de 20 000 soldats. »

Il semble d'ailleurs que le roi Guillaume n'ait guère partagé, au début de la campagne, les sentimens optimistes de son état-major. « Comme je prenais un jour la liberté de lui dire que les Français n'arriveraient pas à passer la frontière, et que si, par hasard, ils y arrivaient, ils ne tarderaient pas à devoir reculer, il eut un sourire et s'écria, en me frappant sur l'épaule : « Ah! que vous voilà bien, vous autres jeunes gens! Vous voyez tout couleur de rose! »

M. de Verdy avait journellement l'occasion de s'entretenir avec le vieux roi, à qui il venait apporter, de la part du général de Moltke, toutes les nouvelles aussitôt reçues. C'est dans le train royal qu'il quitta Berlin, le 31 juillet, dans ce train désormais historique, dont il raconte, à son tour, l'émouvant passage à travers l'Allemagne. « De Berlin à Mayence, durant trente-sept heures, nous avançâmes au milieu d'une rumeur ininterrompue. Sur toute la ligne du chemin de fer, la foule s'était amassée, chantant la *Wacht am Rhein* et acclamant le souverain. Et ces chants et ces bruits, que nous entendions nuit et jour monter autour de nous, finirent par prendre si bien possession de nos oreilles que longtemps après la fin de notre voyage il nous sembla les entendre encore. »

M. de Verdy se demande, à propos de ce voyage, si le ministre de la guerre, en pareil cas, doit accompagner l'armée, ou s'il ne vaut pas mieux, au point de vue de l'organisation militaire, qu'il reste dans la capitale. « En 1870, dit-il, nous étions tous d'avis que la place du ministre de la guerre était à Berlin: et les réflexions que j'ai faites depuis à ce sujet, et l'expérience personnelle que j'ai acquise durant

mon passage au ministère, n'ont fait que me confirmer dans mon idée d'alors. Toutes les formations nouvelles, toutes les questions de munitions, de renforts de siège, d'hôpitaux, de chemins de fer, et mille autres, ne peuvent être bien ordonnées que si l'on reste dans la capitale : et l'influence personnelle du ministre est encore indispensable pour assurer la régularité de tous les services, tandis qu'il suffit de la présence, sur le terrain de la guerre, d'un officier supérieur délégué pour que le ministre soit averti en temps utile de tout ce qu'il lui importe de savoir. »

A peine arrivé à Mayence, M. de Verdy dut en repartir, chargé d'une mission assez délicate. On avait reçu, durant le trajet, un télégramme de l'armée du kronprinz informant l'état-major que l'attaque générale ne pourrait avoir lieu que lorsque toutes les divisions de l'armée se trouveraient en état. Ce délai n'avait pas été du goût de Moltke, qui avait chargé M. de Verdy de répondre au kronprinz par la dépêche suivante : « Sa Majesté tient pour indispensable que la troisième armée marche tout de suite vers le sud, sur la rive gauche du Rhin, découvre l'ennemi, et l'attaque. On empêchera ainsi la rupture des ponts au sud de Lauterburg, et l'Allemagne méridionale se trouvera couverte. — MOLTKE. »

« Je fis aussitôt remarquer au général quartier-maître, qui m'avait apporté ce projet de télégramme de la part du général de Moltke, qu'une rédaction aussi catégorique pouvait offrir bien des inconvéniens. J'avais eu assez l'occasion, dans nos campagnes précédentes, de connaître les chefs de la troisième armée pour être certain qu'ils seraient froissés d'un ordre exprimé en ces termes. Le général de Moltke, qui survint lui-même dans notre wagon sur ces entrefaites, parut frappé de mon argument : et nous décidâmes qu'au lieu de télégraphier au kronprinz, je l'irais aussitôt rejoindre à son camp, pour lui exposer la situation et lui faire part des avis de l'état-major. »

Après un voyage des plus accidentés, M. de Verdy parvint à Spire, où était le kronprinz. On résolut que l'armée passerait la frontière le surlendemain 4 août ; et M. de Verdy se hâta de revenir à Mayence, ne fût-ce que pour pouvoir dormir quelques heures, après trois nuits passées sans sommeil. Il trouva l'état-major tout en émoi. On venait d'apprendre que l'armée française avait passé la frontière et battu un détachement prussien à Saarbrück. Mais M. de Verdy était décidement d'un optimisme invincible : car son carnet porte, à la date du 3 août, cette simple mention : « La rencontre de Saarbrück tout à fait insignifiante, une escarmouche d'avant-postes comme il s'en présentera encore bien souvent. »

Et l'événement, on le sait, ne tarda pas à lui donner raison. Coup sur coup on apprit à Mayence la victoire du kronprinz à Wissem-

bourg, celle de Gœben à Saarbrück. Tous les jours des télégrammes annonçaient de nouveaux succès. Mais je ne puis suivre le général de Verdy dans l'énumération qu'il en fait, ni dans les considérations techniques où il entre à leur sujet. Aussi bien la série de ces *Souvenirs* paraît-elle devoir se prolonger dans la *Deutsche Rundschau* pendant de longs mois; nous aurons, sans doute, l'occasion d'y revenir.

*
* *

En contraste avec ces souvenirs d'un officier d'origine française, combattant contre la France, voici, dans la même Revue, les lettres et rapports d'un Allemand, Charles-Frédéric Reinhard, qui a passé toute sa vie au service de la France, et qui a même été quelque temps ministre à Paris, tout comme M. de Verdy l'a été à Berlin. On sait l'étrange aventure de ce poète wurtembergeois, ami de Schiller et de Gœthe, qui, simplement pour s'être trouvé de passage en France aux premières années de la Révolution, est devenu tour à tour ministre des affaires étrangères sous le Directoire, ambassadeur sous l'Empire, conseiller d'État sous la Restauration, et pair de France sous la monarchie de Juillet. Mais les documens que publie M. Wilhelm Lang dans la *Deutsche Rundschau* éclairent d'un jour nouveau la figure de cet habile homme, dont le principal talent paraît avoir été de savoir en toute circonstance se créer des amis. Car, sans compter Schiller et Gœthe, on n'imagine pas combien de personnages importans l'ont honoré de leur amitié. En France comme en Allemagne, dans l'Europe entière, il était également lié avec les représentans de tous les partis, avec les classiques et les romantiques, avec les girondins et les jacobins, avec les plus zélés serviteurs et avec les ennemis les plus acharnés de Napoléon. Il avait une de ces âmes naturellement bienveillantes qui sont portées d'instinct à aimer tout le monde, sans négliger pour cela de s'aimer soi-même : c'est à celles-là que le monde réserve ses plus solides faveurs. Et ainsi Reinhard a pu, durant près d'un demi-siècle, dans un pays qui n'était pas le sien, servir fructueusement les régimes les plus opposés. Il les a servis d'ailleurs avec toute la conscience et toute la ponctualité d'un fonctionnaire parfait; car il n'avait rien de l'intrigant, ni du traître, mais simplement il était né pour servir.

La partie la plus curieuse de l'étude de M. Lang est celle qui se rapporte au séjour de cinq ans que fit Reinhard à Cassel, de 1808 à 1813, en qualité d'ambassadeur de Napoléon auprès du roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte. Ces cinq années sont sans doute la seule période difficile qu'ait eu à traverser Reinhard dans sa longue carrière de diplomate; et vraiment tout autre que lui aurait été plus d'une fois tenté

d'abandonner un poste aussi peu tenable, car il était assuré, quoi qu'il fît, de ne contenter jamais ni l'Empereur son maître, ni l'étrange souverain à la cour duquel il était attaché ; et sa situation lui était encore rendue plus particulièrement difficile par sa qualité d'Allemand, dans un temps où l'Allemagne entière se soulevait contre la domination française. Allemand d'origine et d'éducation, il avait épousé la fille d'un savant de Hambourg, Reimarius ; et comme il était aussi bon mari que bon fonctionnaire, sans cesse c'étaient en lui de nouveaux conflits entre son dévouement à son maître et ses sentimens de famille. Un de ses neveux en particulier, Charles Sieveking, fut pour lui l'occasion de cruels embarras. Il avait essayé de faire de ce jeune homme, qu'il aimait comme son fils, un fonctionnaire français ; mais bientôt Sieveking s'était affilié au *Tugendbund*, avait quitté Cassel, et sollicitait avec insistance la permission de s'engager dans l'armée allemande. « Remettez-vous-en donc à Dieu du soin de vous guider, lui écrivait enfin son oncle ; mais soyez certain que mes vœux vous accompagneront toujours. » Et Benjamin Constant, qui demeurait alors à Cassel, écrivait à ce propos à son ami Villers : « Reinhard est infiniment en peine du départ de son neveu. Nous en avons longuement parlé, et il m'a dit toutes sortes de choses infiniment sensées ; mais il a eu la bonne foi d'ajouter qu'à l'âge de Sieveking, lui-même aurait peut-être pensé de la même façon. »

Mais les pires embarras de Reinhard, durant cette période, lui étaient causés par l'humeur extravagante du roi Jérôme, qui semblait avoir pris à tâche de mécontenter tout le monde et qui était bien, en vérité, l'homme le moins fait pour le métier de souverain. Le 28 avril 1810, Reinhard écrit à Paris que l'accès de l'Augarten, le magnifique jardin de Cassel, vient d'être fermé au public, le grand-veneur du roi ayant eu la fantaisie d'y élever des faisans. Le même grand-veneur prélève une taxe sur tous les lièvres qu'on apporte au marché. La police, de son côté, invente tous les jours de nouveaux impôts : elle impose les mendians, les chanteurs ambulans, les montreurs d'ours. L'intendant des théâtres a chassé de la ville une troupe allemande parce que les pièces de son répertoire contrevenaient à la règle des trois unités. Et le roi ayant promis sa faveur à tout étranger qui consentirait à se faire naturaliser Westphalien, la ville s'est remplie d'aventuriers venus on ne sait d'où, accourus sous prétexte de naturalisation. Jérôme, cependant, indifférent aux plaintes de ses sujets, continue à combler de cadeaux les favoris que lui amenait le hasard. « Il jette l'argent par les fenêtres, écrivait Reinhard, et tout le monde croit ici que c'est parce qu'il s'attend à quitter prochainement Cassel. » Et le diplomate ajoutait, avec son optimisme habituel : « J'imagine que, si l'on avait affaire à une autre race qu'à des Alle-

mands, les choses ne se passeraient pas de cette manière. Mais, comme vous le savez, l'Allemand est tranquille, patient, ami de l'ordre, peu enclin aux révolutions. Encore ne faut-il point le pousser à l'extrême. »

Et comme pour donner une preuve de cette humeur paisible qu'il attribue à ses compatriotes, Reinhard, au même moment, s'occupe de contraindre son ami Gœthe à entrer en relations avec Boisserée, un élève des Schlegel, qui veut obtenir l'appui du poète d'*Iphigénie* pour son projet d'achèvement de la cathédrale de Cologne. Difficile entreprise, d'intéresser à un tel projet l'ennemi le plus résolu de l'art du moyen âge : mais Reinhard y parvient, à force de bonhomie, de patience et d'obstination, et peut-être est-ce là le plus beau trait de sa carrière diplomatique.

En bon fonctionnaire, Reinhard servit le roi Jérôme aussi longtemps qu'il fut roi, et l'empereur Napoléon jusqu'à la fin de l'Empire. Il hésita quelque temps, en 1814, avant de se décider à servir Louis XVIII. Ses amis allemands, qui étaient venus en grand nombre à Paris avec les armées alliées, l'engageaient vivement à rentrer en Allemagne, et lui-même y était assez disposé, à en juger par ses lettres à son neveu Sieveking : « J'ai reconquis ma liberté, disait-il, et de nouveau maintenant j'appartiens à mon pays. » Mais les insistances de son ami Talleyrand l'emportèrent enfin sur celles de ses amis d'outre-Rhin. En échange d'un titre de comte, et d'une place au Conseil d'État, il offrit à la monarchie française son dévouement tout entier ; et c'est à Paris qu'est mort, en 1837, pair de France et membre de l'Institut, cet excellent serviteur.

T. DE WYZEWA.

REVUE LITTÉRAIRE

LES ROMANS DE M. J.-H. ROSNY.

Transportons-nous à quelques années en avant... Les tendances qui commencent à se faire jour en matière d'éducation ont définitivement triomphé. Les lettres ont été enfin bannies de l'enseignement. L'étude des langues mortes a été délaissée par une société qui n'a pas de temps à perdre. La littérature classique a été répudiée par ceux-là mêmes qui avaient eu jadis pour mission d'y initier la jeunesse. L'Université a réalisé son désir d'être moderne. Elle s'est réformée suivant les vues des penseurs du Conseil municipal. Elle marche avec son temps. On a allégé le présent des lourdes entraves que lui mettaient les traditions du passé. Pour tout ce qui est de l'art ou de la littérature, les jeunes générations entrent dans un monde où leur regard n'est plus attristé par les vestiges de choses anciennes : tout y date d'hier. Ce n'est pas d'ailleurs que les temps soient venus de l'ignorance. Bien au contraire. Les hommes n'avaient jamais été si savans. Ils savent tout, depuis le collège. Les programmes sont plus chargés qu'à l'époque où on craignait déjà de les voir craquer sous la charge. On y a inscrit toutes les sciences, car il n'est pas de science inutile. Chaque année ils s'enflent au prorata des découvertes nouvelles. Le cerveau de tout citoyen français est pareil à une encyclopédie : c'est un répertoire de formules, un magasin de notions positives. L'humanité a franchi une importante étape. Elle entre toutes voiles déployées dans l'ère positiviste et utilitaire, franchement démocratique et résolument scientifique... Dans une société ainsi constituée sur ses véritables bases, continuera-t-on à faire des livres? Cela est à craindre, car la perfection est un idéal vers lequel les pauvres hommes peuvent bien tendre de tout leur effort, ils n'y atteindront jamais. La vanité littéraire a encore devant elle un bel avenir. Que seront les livres qu'on écrira dans ce temps voisin du nôtre? Supposons des écri-

vains doués de belles facultés, capables d'observation, pourvus d'imagination, laborieux, respectueux de leur plume, hantés de rêves généreux. Admettons qu'ils composent des romans. Que seront ces romans? La question n'est pas oiseuse. Et pour la résoudre nous ne sommes pas réduits à nous contenter d'hypothèses. Nous avons un moyen aisé d'y répondre avec quelque précision. C'est de consulter les romans de M. J.-H. Rosny.

Il y a un peu moins de dix ans que M. Rosny publiait son premier livre : *Nell Horn*. Rappelez-vous quels mouvemens d'idées, quels courans de sensibilité, quelles influences ont fait à la littérature de ces dix années son atmosphère. Le naturalisme était sur son déclin. Il périssait par l'excès même de son étroitesse et de sa vulgarité. On se reprenait de goût pour les problèmes de l'âme, et c'est par sa complexité que l'âme moderne attirait en les inquiétant les analystes les plus subtils. On scrutait avec un mélange de hardiesse et de raffinement l'éternel problème, éternellement décevant, de l'amour. Venu de tous les points du monde de la réalité et de celui du rêve, un vent de tristesse avait desséché les cœurs. On était sans élan pour l'action, ayant perdu tous les appuis de la foi. On s'essayait à tout comprendre par désespoir de ne plus croire à rien. On s'amusait au jeu des idées, au spectacle infiniment nuancé de leurs contradictions. Mais scepticisme et dilettantisme ne sont que les formes de la lassitude, passagères comme elle. Rajeuni, renouvelé en se trempant aux vieilles sources de l'évangélisme, l'esprit contemporain se pénètre encore une fois de tendresse, de charité, de pitié... M. Rosny est resté en dehors de toutes ces influences; elles ont été pour lui comme si elles n'étaient pas; elles n'ont mis sur son œuvre aucune trace. Il est aussi loin des psychologues que des dilettantes, et des néo-chrétiens que des esthètes. Tout ce qui préoccupe, tout ce qui charme, tout ce qui torture nos âmes de lettrés est pour lui non avenu. L'atmosphère où nous vivons n'est pas la sienne. La nature et l'éducation l'ont rendu comme imperméable aux infiltrations de notre sensibilité. Inversement, quand on vient de lire ses livres, on a la sensation, et, pour tout dire, la courbature d'un voyage fait en pays étranger. Les types qu'on y rencontre, les questions qu'on y voit soulever, les façons de penser et de sentir, le langage nous y déconcerte. On a l'impression très aiguë, et qui ne laisse pas d'être douloureuse, de la distance qui peut séparer les hommes d'un même temps. On est venu à un même moment du développement intellectuel, on habite la même ville, et on est si loin!

M. Rosny, quoiqu'il ait déjà beaucoup écrit, est peu connu, et ses livres, tout pleins qu'ils soient de talent, ont peu de lecteurs. Quelques fervens de son œuvre estiment que cette demi-indifférence du public est une des grandes injustices de l'époque moderne et accusent notre frivolité. Il n'est que juste de reconnaître que M. Rosny n'a fait aucune

concession au succès facile : il ne s'est abaissé à employer aucun des moyens assurés qu'ont certains auteurs de ce temps pour faire vendre leurs livres. Et puisque la probité est redevenue un mérite qu'il faut signaler quand on le rencontre dans le monde des lettres, nous louerons M. Rosny de sa probité. De même il a dédaigné de tirer parti des derniers perfectionnemens de l'art de la réclame. Il ne se raconte pas dans les journaux. Il ne nous régale pas d'indiscrétions sur sa personnalité. Tout juste sait-on que cette personnalité est double. J.-H. Rosny est un seul auteur en deux personnes ; ses livres sont le produit de la collaboration de deux frères arrivés à un tel degré de pénétration intellectuelle, qu'un sujet étant donné et les idées étant arrêtées en commun, ils peuvent se mettre au travail : chacun de son côté écrit la même page. Auprès de cette fraternité celle des Goncourt était, comme on voit, une fraternité de frères ennemis. Cette réserve est trop respectable pour que j'essaie de percer l'espèce de mystère dont s'enveloppe M. Rosny. Je me contenterai de chercher dans ses livres ce qu'ils nous révèlent sur sa formation intellectuelle.

Ce qui saute aux yeux d'abord, c'est que l'auteur de ces livres a, je ne veux nullement dire le tour d'esprit scientifique, mais le goût de la science. Presque tous les personnages qu'il met en scène sont, sinon des savans, des demis ou des quarts de savans. Celui-ci est physicien, celle-là étudiante en médecine, d'autres vaguement chimistes. Ils ont écrit, qui un travail considérable sur *L'élimination du type Northman dans la famille aryenne*, qui une *Histoire des migrations modernes*. S'ils ne rêvent pas de quelque *Métaphysique des bêtes*, c'est qu'ils sont absorbés par un projet de *Législation transformiste*. Chacun suivant ses aptitudes et suivant ses goûts, ils ont essayé de s'approprier quelques bribes de l'universel savoir. L'un d'eux, mieux doué ou plus téméraire, tente de s'assimiler à la fois tout le savoir moderne. C'est le jeune télégraphiste Marc Fane. Il n'a encore reçu qu'une éducation professionnelle, quand il conçoit le projet de faire le bonheur de l'humanité. Persuadé que tout se tient dans l'histoire des idées et que pour faire accomplir à l'humanité le plus mince progrès il est nécessaire de connaître tous les besoins du monde moderne, il entreprend de compléter ses études. Il se trace à lui-même un programme auprès duquel celui de Pic de la Mirandole n'était qu'un jeu d'enfant. Toutes les sciences y sont représentées et chacune a sa ration de temps. « La ration de telles branches n'alla qu'à cinq minutes par semaine : dessin, astronomie, musique. Graduellement cela s'élargissait jusqu'aux dix heures de la politique, aux vingt heures de la sociologie. » Comme il est naturel, les sciences qui attirent de préférence Marc Fane, ce sont les moins avancées, les moins faites, celles qui ont le moins la certitude de la science et qui en ont davantage l'appareil. Marc Fane acquiert ainsi tous les élémens du savoir, sans guide, sans critique, sans ordre, pêle-mêle, avec précipitation et opiniâ-

treté. Il s'applique consciencieusement les bienfaits de ce système où la méthode est remplacée par la bonne volonté. Au bout d'un certain temps il en arrive à un état d'esprit qu'il n'est pas indifférent de noter. Certains jours, « il mâchait d'instinct une petite balle élastique pleine. Des ordres de pensées s'attachaient au mâchement de cette balle et qui partaient de l'élasticité. L'élasticité, en effet, le préoccupait beaucoup, tellement liée à la vie, à la chair humaine, à la lutte de l'organique et de l'inorganique, bientôt le ramenait au gouffre de l'ontologie... Le télégraphiste eut des curiosités intimes de sa personne, le désir exact de se classer, non plus simplement comme puissance, mais comme forme exacte, idiocrasies, caractéristiques. Aspiration d'abord confuse, il la satisfit en étudiant en détail la structure physique : orographie du crâne, cubages, chiromancie, assoiffé d'analogies avec tels grands hommes. Son angle facial atteignait-il celui de Cuvier ? le poids de son cerveau celui de Cromwell ? » Tels sont les effets du surmenage.

Je n'ai garde de confondre M. Rosny avec ses personnages et de croire qu'il leur fabrique une biographie avec des fragmens de la sienne. Je remarque seulement que toutes les sciences inscrites au programme de Marc Fane ont laissé d'elles-mêmes quelque souvenir dans les romans de M. Rosny. L'astronomie y tient une grande place. Constellations, planètes, étoiles y sont nommées par leur nom. Un rêveur songe-t-il aux caprices de la femme qu'il aime ? il n'oublie pas de nous dire que Rigel et Procyon glissent au firmament, la Vierge près de la Chevelure de Bérénice, et que les arctiques tournent autour de l'axe du monde. La géologie, la paléontologie, l'anthropologie, l'ethnologie, la zoologie et quelques sciences annexes, sont pour M. Rosny le répertoire ordinaire de ses comparaisons. Ces comparaisons sont pour nous si imprévues et elles jaillissent si naturellement sous la plume de l'écrivain que nous sommes par là renseignés sur ses préoccupations habituelles. Veut-il nous parler d'une chambre où un homme qui va mourir se souvient d'avoir médité ? cette chambre lui donne l'impression d'être « contemporaine des origines, sœur des grottes où l'on trouve des squelettes d'animaux préhistoriques, comme ici des squelettes de méditations ». Rencontre-t-il un rebouteux par les champs, une soudaine association d'idées évoque devant lui « les siècles très anciens, le chaos géologique où les plésiosaures et les iguanodons se mêlent à des haches taillées, à l'homme des cavernes et des palafittes. » Familier des temps préhistoriques, M. Rosny se fait sans effort le contemporain de l'homme des cavernes. Tandis que notre regard s'enferme timidement dans un coin de société ou dans un coin d'âme, pour lui il évolue à l'aise dans une période de temps qui remonte à plus de vingt mille ans en arrière et qui dans l'avenir n'a pas de limites. Médiocrement intéressé par les individus, il s'attache avec passion aux questions d'espèce et de race. Un mari regarde dormir une femme aimée. Que

pensez-vous qu'il fasse ? Il lui mesure le crâne. La physiologie et ses théories les plus récentes sont mises à contribution. Voici le petit discours que s'adresse un moribond, parlant à sa personne : « Déjà tes cellules sont prises d'assaut, déjà fourmillent les parasites victorieux, déjà tout est renversé au profit des myriades d'infiniment petits. L'hypothèque est prise. Chaque goutte de sang acquitte le tribut aux vainqueurs atomiques. » Les personnes qui ont le goût plus que l'habitude de la science ont une tendance à en prendre les formules pour des explications, et se complaisent au mystérieux de sa terminologie. Voici la loi de la « réaction égale à l'action », le droit du « soi parce que c'est soi », la philosophie de l'erreur, le jeu des probabilités, la règle de la moindre chance. Elles se réjouissent à constater telles analogies lointaines qui échappent au regard des ignorans. Un morceau de pain n'est pour nous qu'un morceau de pain. Regardez-y de plus près. Vous apercevrez : « des pertuis de petites fossettes ovalaires, des abîmes irréguliers, un tunnel, une caverne en dôme, aux murailles d'ivoire, où parfois se profile une stalactite capillaire. C'est tout le travail d'un monde, un système de cavités opéré par l'expansion vigoureuse du gaz intérieur, alors que la pâte était molle encore, une origine analogue à celle de notre croûte terrestre en somme. » Que de choses dans une bouchée de pain ! Il n'y en a pas moins dans une tasse de café. « Penché sur sa tasse, il examine la giration des globules, leur ramassement en nébuleuses et les accélérations de vitesse des aérolithes accourant vers les centres. » C'est le triomphe de la leçon de choses.

C'est du même point de vue que M. Rosny envisage les questions sociales : droit naturel, division du travail, répartition des richesses, héritage, famille, malthusisme, population, dépopulation et repopulation. La science enfin lui présente la question de l'adultère sous un aspect qui, pour n'être pas l'aspect sentimental et passionnel où se confinent d'ordinaire les romanciers, n'en a que plus de chances d'être le véritable aspect. Ce que nous appelons adultère, amour coupable ou tout simplement amour, ce n'est en fin de compte que « l'indomptable instinct qui veut un renouvellement de la sélection. » Partant de ce principe, un mari en train de tromper sa femme se posera ainsi le problème de son innocence ou de sa culpabilité : « Où est le crime de chercher ce que la nature a si âprement voulu, d'obéir à l'irrésistible, magnifique et féconde polygamie ? » Et tourmenté malgré tout du vieux préjugé qui fait que l'époux infidèle n'aime pas à être payé de réciprocité, il examinera sa femme avec l'inquiétude de découvrir chez elle, « le sens net, le sens violent de la polyandrie. » J'avoue que cela est un peu déplaisant et que ces mots sonnent mal à notre oreille. Mais c'est que nous n'avons ni l'habitude ni le goût de la vérité.

Ce culte de la science est chez M. Rosny essentiel et fondamental. C'est à quoi toutes ses théories se rattachent ou se subordonnent ; c'est

par là qu'il est arrivé à la littérature et de là que procède son esthétique. Ce qu'il se propose en effet c'est de trouver « dans le domaine général du progrès humain, dans les acquêts de la science et de la philosophie des élémens de beauté plus complexes, plus en rapport avec les développemens d'une haute civilisation. » Il croit « que les grandes découvertes de notre fin de siècle sont susceptibles au plus haut degré d'être transmuées en matériaux littéraires. » Dégager de l'œuvre scientifique de ce siècle les élémens de littérature qu'elle contient, telle est la tâche qu'il s'est assignée et à laquelle il essaie de plier la forme du roman.

Comme ses théories littéraires, ses théories morales sont aussi bien à base de science. Cette base solide est ce qui manque à la morale chrétienne : aussi faut-il se détourner résolument d'un idéal qui a fait son temps. Il ne faut plus faire résider la vertu dans l'humilité. L'idéal nouveau doit procéder d'une notion plus complexe de la vie et de l'évolution. L'évangélisme doit être remplacé par une forme plus rationnelle de l'altruisme. Dans cette morale complète, le bien doit être un moyen pour développer plus pleinement les êtres supérieurs. Les idées d'intelligence, de force, de lutte y entrent dans l'idée même de bonté. A la conception abstraite d'un bien absolu succède celle d'un bien organique, expérimental, en voie de formation. Telle est la « morale d'espèce » qu'essaie de créer la philosophie contemporaine. Cette morale indépendante des dogmes, élaborée hors des sanctuaires, a pourtant son enthousiasme sacré : « Avec ses mysticismes, ses beaux et subtils moyens, ses récompenses, son harmonie supérieure, la bonté tentera les forts esprits de notre époque et s'imposera aux médiocres. Impérieuse, elle ne sortira pas d'une épouvante hiératique ni d'un nihilisme de vaincus, elle ne prêchera pas l'anéantissement des bons au profit des méchans, elle n'admettra pas plus ici-bas que là-haut la victoire des mauvais; elle sera stoïque pour la joie hautaine du stoïcisme, modeste pour les souples puissances de la modestie, mais toujours active, créatrice, dominatrice, heureuse... » Sans rien devoir à aucune religion, elle sera en elle-même une religion. Seulement, au lieu de situer son paradis dans un au-delà, dans quelque région supra-terrestre, en dehors de la vie, elle le placera dans la progressive amélioration de cette vie. Au culte d'un Dieu elle substituera le culte de la Bonne Humanité.

Il y a dans tout cela bien du fatras. Je n'ai pas à faire le jour dans ces ténèbres. Et j'ai d'autant moins à discuter ces idées, qu'elles n'appartiennent pas à M. Rosny. Il les a récoltées au cours de ses lectures. Au surplus, en art, les théories n'importent qu'autant qu'elles sont le support des œuvres. De même en passant par les âmes les doctrines se teintent de nuances différentes. La science elle-même se plie aux interprétations les plus opposées; suivant le penchant de notre nature et l'inclination

de notre esprit, nous en tirons une leçon d'orgueil ou de modestie, un conseil d'optimisme ou l'arrêt du désespoir; et suivant les ressources de notre imagination elle est pour nous le sujet le plus aride ou une matière d'une éblouissante magnificence. Avec la sèche doctrine d'Épicure, Lucrèce écrit un poème d'enthousiasme, de colère et de pitié. Quels que soient les moyens qu'un auteur a mis en œuvre, il en faut toujours revenir à chercher quels sentimens il a su traduire et quelles parties il a su découvrir dans le mouvant tableau de la vie.

Peindre les mœurs, étudier les milieux, mettre sous les yeux du lecteur des tableaux copiés d'aussi près qu'il est possible sur la réalité, c'est ce qu'a fait M. Rosny, non sans succès, dans la première série de ses romans. *Nell Horn* est une étude de la vie à Londres. Les aventures de l'héroïne Nelly, la fille du détective Horn, servent surtout de prétexte à l'auteur pour grouper ses croquis de mœurs londoniennes. Tour à tour nous assistons aux réunions de l'Armée du Salut, nous entendons des prédications presque éloquentes, nous apercevons des dessous lamentables. Nous pénétrons dans l'intérieur tumultueux des Horn : c'est un tapage fait des brutalités du père affreusement ivrogne, du délire hystérique de la mère, des gémissemens de Nelly, des cris effarés des enfans. Puis c'est le long séjour à l'hôpital, les nuits d'angoisse passées aux prises avec la mort, la guérison, la lente convalescence. C'est la vie de l'atelier, la vie des rues, la vie du *home*. Et c'est enfin la descente à travers les cercles de la misère anglaise. — Dans ce décor errent de pâles figures, des êtres de passivité, flottant au gré de toutes les influences extérieures. Entre Juste et Nelly, presque malgré eux et par l'effet d'on ne sait quelle force inévitable, se déroule le drame de l'abandon, avec ses phases et ses conséquences toujours pareilles. Juste s'est bien promis qu'il ne ferait pas de Nelly sa maîtresse, qu'il n'encourrait ni cette responsabilité ni ce remords. Donc il devient l'amant de Nelly, il la rend mère, il quitte la mère et l'enfant, comme on les quitte quand on est d'ailleurs sans perversité, la mort dans l'âme. Nelly avait fait le rêve d'être fidèle à un seul amour. Elle est foncièrement honnête, elle est courageuse et laborieuse, elle voudrait vivre misérable et digne d'estime. De tous les côtés lui viennent les mêmes conseils qui dissolvent son énergie, mettent à bout ses scrupules et ses résistances. Être jolie, faite pour l'amour, et se retrancher derrière une austérité farouche dont on est la première victime, quelle duperie! On a beau s'être bouché les oreilles, il faut bien finir par entendre la voix de la raison. Ces choses mélancoliques sont contées avec une sorte d'émotion contenue et de tristesse voilée. Un peu de la tendresse de l'auteur de *Jack* a pénétré le disciple de M. Zola.

Avec *le Bilatéral* nous revenons de Londres à Paris, dans le Paris des faubourgs, des quartiers excentriques et des boulevards extérieurs, du Lion de Belfort à la salle Graffard et de Montrouge à Montmartre. Le

monde où l'on nous introduit est ce milieu populaire que hante le même désir d'une grande refonte sociale. Utopistes, rêveurs de félicité universelle et immédiate, prometteurs d'édens pour tous, détenteurs de panacées ou d'explosifs, partisans de la propagande par la parole ou par le fait, ceux qui poussent à la révolte et ceux qui conseillent le calme, les révolutionnaires et les évolutionnistes, politiciens d'extrême gauche, socialistes, anarchistes, les miséreux, les haineux, les fanatiques, tout ce personnel défile devant nous, troupe obscure et menaçante. Les théories s'entre-choquent dans l'intimité des arrière-boutiques; elles se déroulent fumeuses dans l'atmosphère enfumée des salles de réunion. L'auteur a le don de manier les masses. Il les anime ces masses populaires en quelques scènes d'un puissant relief; il nous les montre violentes, terribles, soit qu'il s'agisse d' « exécuter » un faux frère ou de tenir la police en échec dans l'échauffourée du Père-Lachaise. Réformateurs ou simples émeutiers, ce qui caractérise tous ces pauvres raisonneurs, c'est qu'ils n'aperçoivent de chaque question qu'un côté. Le personnage qu'on appelle le Bilatéral aperçoit les deux côtés des questions. Son surnom lui vient de là. Et c'est ce qui fait qu'on le tient pour suspect.

Même atmosphère dans *Marc Fane*, mêmes discussions, mêmes scènes qui se répètent d'un livre à l'autre. Seulement, tandis que tout à l'heure l'intérêt était dispersé, réparti également sur une foule de comparses, il est ici concentré sur quelques figures de premier plan. On nous dévoile les rivalités des chefs. On nous fait assister, dans une monographie, aux débuts, aux études, aux épreuves, aux alternatives de grandeur et de décadence de l'orateur du parti praticabiliste. On nous dit les rêves, les erreurs, les croyances de Marc Fane : « Marc croyait que le collectivisme révolutionnaire reculerait vers sa position perspective à l'arrière-plan jusqu'à l'heure très distante où l'homogénéisation d'État des intérêts matériels ne se dresserait pas en obstacle à l'originalité, à l'hétérogénéité des êtres, indispensable à une haute civilisation. » Il croyait cela, Marc Fane! Apparemment c'est qu'il y comprenait quelque chose.

Tous ces livres sont d'un bon élève de l'école naturaliste. On en dirait autant de l'*Immolation*, étude de paysans qui fait songer à telles des plus brutales entre les nouvelles de Maupassant; du *Termite*, étude de mœurs littéraires, le plus franchement détestable, je pense, des livres de l'auteur, tout à la fois prétentieux et lourd, encombré de théories que les personnages sont impuissans à exprimer, et qui nous mène, à travers un fouillis de dissertations furibondes, à cette conclusion médiocre : « Nous sommes tous de petits poissons, de très petits poissons... » Et *Vamireh*, roman préhistorique, en dépit du titre et du sous-titre, n'est pas autre chose qu'un roman composé suivant la formule et par les procédés ordinaires de l'école du document. C'est la

même fureur de description. C'est la même manière de mettre en œuvre les notes recueillies à travers les manuels et les ouvrages spéciaux. Peu importe qu'il s'agisse ici d'un « milieu » d'il y a vingt mille ans, des Pzànns, des Dolichocéphales d'Europe, des Brachycéphales d'Asie, des mangeurs de vers et des Tardigrades. Ce n'est qu'une autre pâte coulée dans des « gaufriers » toujours les mêmes. La discipline naturaliste a lourdement pesé sur M. Rosny. Elle s'était imposée à lui de toute nécessité lors de ses débuts : car dépourvu d'une suffisante éducation littéraire, et l'horizon se bornant pour lui à la production contemporaine, il était forcé d'écrire suivant les méthodes qu'il voyait employer autour de lui sans soupçonner qu'il pût y en avoir d'autres. Pour la même raison il a eu par la suite beaucoup de peine à s'en dégager, et en dépit d'une éclatante rupture il ne s'en est jamais affranchi complètement. Jusque dans ses derniers livres on retrouve la même manière de présenter les personnages, de décrire, de « faire le morceau ». Les écrivains naturalistes sont restés ses maîtres à écrire.

Néanmoins les romans de la dernière série, *Daniel Valgraive*, *l'Impérieuse Bonté*, *l'Indomptée*, *le Renouveau*, *l'Autre femme*, sont d'une espèce assez différente. Ils sont à la fois plus à notre portée et d'une portée plus générale, d'un intérêt plus humain, d'une forme plus accessible, d'une allure moins rébarbative et, comme dirait l'auteur, moins horripilante. L'exécution a beau y être encore de la plus fâcheuse insuffisance, on y aperçoit cependant se dessiner l'idéal moral du romancier. Il a sa grandeur et je ne sais quelle poésie dans l'austérité. Daniel Valgraive apprend qu'il est condamné par les médecins, qu'il lui reste une année à vivre. Ce court espace de temps, il va, sans vain apitoiement sur lui-même, sans attendrissement, sans défaillance, le consacrer à réaliser le plus de bien qu'il lui est possible. Il veut assurer le bonheur des siens, avoir en partant cette amère consolation de songer qu'ils seront heureux sans lui, presque contre lui. Il met auprès de sa femme un sien ami, Hugues, afin qu'il s'en fasse aimer et que cet amour nouveau étouffe, en se développant, celui qu'elle a eu jadis pour son mari. Il voit peu à peu, au prix de quelles tortures de jalousie! son plan réussir. Il lui reste à dompter dans son cœur souffrant les dernières révoltes, jusqu'au jour où il peut, maître de lui et sans tremblement dans la voix, se désister en faveur d'un autre de ce qui lui est plus cher que la vie. « Je te donne, Hugues, ma femme et mon enfant, afin que tu sois leur abri dans ce monde, afin que ton amour préserve l'une de la misère des chutes et l'autre de la destinée des orphelins. » Cette ferveur de vertu stoïcienne, cette ombre de la mort planant sur toute l'histoire, la fermeté de dessin, la sobriété de détails dont M. Rosny s'est trouvé pour une fois capable, contribuent à donner à ce livre une place à part dans l'œuvre du romancier et à en faire véritablement un beau livre. Ailleurs on arrive bien à deviner quelles sont

les idées qu'a voulu exprimer M. Rosny : c'est que la bonté doit être faite d'intelligence et d'énergie, c'est que la vertu ne doit jamais se décourager, c'est que la vie réserve à ceux qui n'en ont pas désespéré des revanches imprévues. Ces idées ne sont ni vulgaires, ni banales. Le malheur est qu'il les faille deviner. Nous touchons ici à ce qui, dans le cas de M. Rosny, est tout à fait grave et sur quoi il n'est pas possible de passer aisément condamnation : c'est la complète absence du sentiment de la forme et c'est l'espèce de monstruosité du style.

Que la forme ait sa valeur propre, que la beauté soit un élément irréductible, que l'art ait en lui-même sa raison d'être, qu'il contienne en soi quelque chose de durable, qui triomphe de tous les changemens et survit à toutes les ruines, il ne s'en doute même pas. « Aucun sujet, dit-il, aucune méthode, aucune langue ne résisteront à l'épreuve du temps. Chateaubriand, Balzac, Hugo et nous tous qui écrivons aujourd'hui serons un jour des Barbares... Nous n'avons pas encore abdiqué le vain orgueil de faire l'admiration de tous les siècles, de bâtir indestructiblement. C'est cet orgueil-là qui fait repousser le novateur... C'est lui sous mille formes, au nom de mille sentimens plus sacrés les uns que les autres, lui qui déterre Homère, Racine et Shakspeare... » Et il est hors de doute qu'en littérature la loi s'impose d'un perpétuel renouvellement. Mais personne ne parle de recommencer Homère et Shakspeare. On dit seulement qu'ils ne cesseront pas d'être admirés tant que l'esprit humain n'aura pas perdu ses titres. Ce défaut de sens esthétique se fait cruellement sentir dans la façon dont M. Rosny compose ses romans. Ce sont des merveilles de décousu. Tout y va à la débandade. Le sujet ou l'un des sujets n'apparaît que pour être aussitôt abandonné. Nous sommes à peine engagés sur une piste, nous reconnaissons que c'est une fausse piste. Les épisodes se succèdent au petit bonheur, sans lien, sans raison, sans utilité appréciable, et développés au rebours de leur importance. Ni ordre, ni proportions, ni choix, ni goût. L'insistance chaque fois qu'il eût fallu ne pas appuyer. Une profusion de détails. Un luxe de digressions. Un amoncellement de matériaux à peine dégrossis. Des romans qui recommencent à chaque page, en sorte qu'on craint qu'ils ne finissent jamais et que les plus courts semblent interminables. Une gaucherie de Primitifs, qui n'est nullement, comme chez tels de nos contemporains, le dernier mot de l'artifice et de la rouerie, mais véritablement un mélange de la naïveté et de la maladresse.

Chaque fois qu'on reproche à un écrivain de mal écrire, il ne manque pas de répondre qu'il a le droit de se créer sa langue et que des sensations nouvelles exigent un mode de traduction nouveau. L'argument est trop commode pour que M. Rosny ne l'emploie pas, lui centième. « A de nouveaux ordres de sensations correspondent des torsions nouvelles de la forme... Termes de science ou d'architecture, phy-

sique ou peinture, qu'importe? C'est le même procédé à travers les siècles : enrichir l'art de tout ce que produit le temps, élargir les élémens de beauté en les cherchant dans tous les domaines de l'activité humaine... Où ça la clarté française? Rabelais, si obscur et si diffus, si savantasse, et qu'aujourd'hui tous les cuistres adorent? Racine, où chaque phrase est un modèle de contorsions et d'images extraordinaires?... » Admettons donc le principe, et ayons l'air d'en comprendre le développement. Tenons Rabelais et Racine pour des génies de même ordre, et dont l'exemple peut être invoqué pour une même démonstration. Passons à M. Rosny ses termes scientifiques. Laissons-le parler d'idiosyncrasie et d'entéléchie, de palingénésie, d'adynamie et d'osmose, puisque aussi bien il éprouve à user de ces vocables un visible contentement et que leurs syllabes lui procurent d'intenses jouissances. Il sera convenu seulement que pour lire ses romans on devra tenir à portée de la main le Dictionnaire universel des sciences. C'est le moins qu'on paie son plaisir d'un peu de peine. Passons-lui l'emploi de termes rares : pertinace, abstème, coupetées... Acceptons telles façons de parler que lui ont enseignées les Goncourt : « Tout l'occulte des nocturnités lui travailla l'âme et s'intimisa dans sa souffrance... Toutes ces raisons après avoir paru se classer, fuyaient dans sa mentalité... Il éteignit les fanaux de la ratiocination. » Ne nous demandons même pas ce qu'il faut entendre par « l'extravase documentariste. » Feignons d'être sensibles au charme secret de l'adjectif « soiral ». Admirons comme il convient ces images extraordinaires dont Racine lui-même ne s'était pas avisé : « Sa tête de Shoshone, son œil d'éclaireur, sa lèvre autocratique avaient sous la parole de Fougeraye la détente des ravins torrides quand revient l'automne... Ils furent pénétrés de la ténèbre comme d'une parabole à la fois stellaire et microbienne. » Prenons pour une gentillesse et non pour un coq-à-l'âne cette remarque : « Quand elle se levait d'une chaise, la grâce se levait avec elle. » Pourquoi faut-il que nous nous heurtions parmi les néologismes de M. Rosny à des mots tels que « ressurgissement », qui, quoi qu'il en dise, n'existent pas et pour cette seule raison qu'ils ne peuvent pas exister? Pourquoi emploie-t-il les mots à contresens ou prend-il les uns pour les autres, et dit-il, par exemple : « son aventure peut s'*abréger*, » quand il veut dire : se résumer? Pourquoi voit-on fleurir dans son style ce qui, en dépit de tous les noms pompeux et de toutes les appellations emphatiques, n'est que la vulgaire incorrection? M. Rosny écrit couramment : *Ils dissolvèrent, ils poignèrent, ils bruissèrent.* On peut dire de même, pour peu qu'on en ait la fantaisie : « je me cassis le bras » ou « je me prendais la tête entre les mains. » Les étrangers qui savent de français ce qu'on en apprend en vingt-cinq leçons n'y manquent pas. Seulement ils ne prétendent pas par là enrichir la langue. Ils l'écorchent, tout bonnement. M. Rosny, familier avec les sciences, sait mieux que nous

qu'une langue est un organisme dont on ne dérange pas impunément les lois. S'il viole ces lois, c'est donc qu'il ne les connaît pas. Cela nous met en garde. Cela nous rend moins indulgens à tant de bizarreries auxquelles nous étions prêts à nous résigner. Décidément, si ce style est incohérent, s'il est rocailleux, hérissé, embroussaillé, ce ne sont pas là autant de mérites. Ces défauts tiennent sans doute au tour d'esprit de M. Rosny. Mais ils viennent aussi de ce qu'il a négligé de s'initier à la tradition de notre littérature. Ses écrits font songer à la conversation d'un homme à la parole lente et pénible dont la pensée, mal débrouillée, se traduit en une langue à la fois incertaine et violente. Les ténèbres d'une pensée confuse y sont épaissies par l'impropriété de l'expression.

Je me hâte de remarquer que ces défauts se font plus rares dans les derniers livres de M. Rosny. A mesure qu'il prend une conscience plus nette de son idéal, il trouve pour le traduire une forme plus appropriée. Je répète, — pour le cas où je ne l'aurais pas assez dit et afin qu'on ne se méprenne pas au sens de cet article — que je tiens son talent en haute estime. Je ne lui fais pas l'injure de le comparer avec tels romanciers mieux achalandés pour qui le succès est la récompense de la médiocrité et d'une adresse complaisante. J'insiste sur ses mérites : la sincérité, la bonne foi, l'enthousiasme de la conviction, la noblesse et la richesse des idées, le souci de la moralité une sorte de vigueur et de puissance trouble. Ses qualités lui appartiennent bien, tandis que sans doute il n'a pas dépendu de lui d'avoir une autre formation intellectuelle. Il se peut qu'il arrive à dégager sa pensée des entraves qui l'embarrassent encore et à écrire des livres que rien ne nous empêchera d'admirer pleinement. Mais même telle qu'elle est aujourd'hui, son œuvre a sa raison d'être et sa signification. Elle serait encore un ornement pour une époque où sombrerait ce qui fut jadis la haute culture intellectuelle. Le poème d'Abbon surgit comme un essai d'art brutal dans un siècle barbare. C'est cela même que nous avons suivi avec une curiosité sympathique dans les romans de M. Rosny : c'est l'avenir du roman dans une barbarie éclairée où l'art et la littérature auront battu en retraite devant la sociologie triomphante

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin

L'incident le plus intéressant pour nous de la quinzaine qui vient de s'écouler est la discussion qui a eu lieu, le 10 juin, à la Chambre des députés, sur notre politique extérieure. Non pas que la discussion en elle-même ait soulevé beaucoup de passions, ni qu'elle ait amené dans les divers groupes parlementaires le moindre changement, mais parce qu'elle a permis au gouvernement d'apporter à la tribune certaines déclarations qui ne s'étaient pas encore produites avec autant de netteté. Il faut, ici, laisser de côté les questions subsidiaires. Plusieurs de ces questions ont été agitées : l'opposition espérait même en tirer grand profit. Le voyage à Kiel a été un acte de raison; mais, comme on l'a dit, la raison n'agit que sur les gens raisonnables : en s'adressant aux autres, on pouvait croire qu'on trouverait encore une assez belle clientèle. Notre intervention en Extrême-Orient répond à des intérêts purement politiques, et ces intérêts ne sont pas de ceux qui frappent tous les esprits avec la clarté de l'évidence. A ces objections de détail le gouvernement a répondu en affirmant que nous avions une politique générale, celle de « l' alliance russe ». C'est pour la première fois qu'un mot aussi expressif était prononcé avec une pareille autorité. Tout le monde savait que, depuis quelques années, un rapprochement étroit s'était opéré entre la France et la Russie, qu'une entente s'était établie entre les deux puissances, qu'il y avait entre elles accord politique, et le fait s'était manifesté aux yeux du monde avec un éclat calculé qui ne laissait prise à aucun doute. Mais quel était le caractère véritable de cet accord, de cette entente, de ce rapprochement, et de quel nom fallait-il le qualifier en langage diplomatique? Personne ne le savait au juste. En se servant du mot d' « alliance », M. le ministre des affaires étrangères et M. le président du Conseil ont franchi un pas décisif. Et on ne peut pas dire que le mot ait échappé à l'improvisation, puisque M. le ministre des affaires étrangères ne se cachait pas d'avoir préparé son discours et d'en avoir écrit les parties principales. Il a lu d'ailleurs un télégramme adressé par lui, depuis plusieurs semaines, à notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, où il déclare, au sujet du conflit

sino-japonais, que la France met au premier rang de ses préoccupations « la considération de ses alliances. » Il faut donc prendre le terme dans son acception intégrale. En le faisant, nous n'insisterons pas davantage. Pressé de donner des explications plus complètes, ou du moins plus abondantes, le gouvernement s'y est refusé. Après avoir dit ce qu'il voulait dire, il s'est arrêté, et il a laissé ses interlocuteurs se lancer seuls dans le champ indéfini des hypothèses. Il aurait été pour lui dangereux de les y suivre, parce qu'il n'aurait pu rectifier leurs assertions qu'en leur substituant les siennes, ce qui l'aurait engagé peut-être plus loin qu'il ne l'aurait voulu. Un seul point est certain: c'est qu'il est désormais permis de qualifier du nom d'alliance nos rapports avec la Russie. La date du 10 juin restera marquée dans notre histoire parlementaire par cette importante, quoique discrète révélation.

M. Goblet ne se contente pas facilement de la demi-lumière. Le mot d'alliance, lorsqu'il a sonné à ses oreilles, a éveillé dans son esprit mille curiosités. C'était son droit assurément d'adresser, à ce sujet, de pressantes questions au ministère. Comme homme d'opposition il était dans son rôle, mais comme homme de gouvernement, et il l'a été, il sait fort bien que la liberté du gouvernement est limitée par certains devoirs, auxquels, pour son compte, il s'est toujours scrupuleusement soumis. — S'il y a alliance, a-t-il dit, il y a traité, et s'il y a un traité, montrez-le. Est-ce que le gouvernement allemand a hésité, après avoir renouvelé son alliance avec l'Italie, à publier le texte du document qui unissait les deux pays? Pourquoi le gouvernement de la République ferait-il plus de mystère avec la France que le gouvernement allemand n'en a fait avec l'Allemagne? Pourquoi marchanderait-on à la Chambre des députés ce qu'on a livré au Reichstag? — Le défaut de cette argumentation est qu'elle repose sur un fait inexact. Jamais l'Allemagne, jamais l'Italie n'ont publié le contrat qui les lie. Nous savons que l'alliance existe, voilà tout. Quels en sont les termes? L'opinion publique en France et l'opposition libérale en Italie, tout aussi curieuses que M. Goblet, ont manifesté bien souvent le désir de le savoir. On n'a répondu ni à Rome, ni à Berlin. M. Goblet, il l'a d'ailleurs reconnu le lendemain, a confondu le traité passé entre l'Allemagne et l'Italie avec le traité passé entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Ce dernier, nous le connaissons, ou du moins nous l'avons connu en 1888 par la publication inopinée qu'en a faite M. de Bismarck. A-t-il été depuis renouvelé tel quel? C'est probable, au moins dans ses lignes essentielles, bien que nul ne puisse l'affirmer; mais certainement M. de Bismarck, quelque omnipotent qu'il fût à cette époque, n'a pas commis l'indiscrétion de le publier sans y être expressément autorisé par l'Autriche. Lorsqu'on est deux dans une affaire, l'un doit toujours s'inspirer des convenances de l'autre. Au surplus, s'il y a un traité formel entre la France

et la Russie, personne n'a pu dire que notre gouvernement avait excédé ses droits en le concluant, puisque l'article 8 de la loi constitutionnelle sur les rapports des pouvoirs publics est ainsi conçu : « Le Président de la République négocie et ratifie les traités. Il en donne connaissance aux Chambres aussitôt que l'intérêt et la sûreté de l'État le permettent. » En avons-nous un avec la Russie? M. Goblet aurait bien voulu le savoir : il appartenait au gouvernement seul d'apprécier ce qu'exigeaient l'intérêt et la sûreté de l'État. M. Ribot a déclaré qu'il n'avait sur ce point rien à dire de plus que M. le ministre des affaires étrangères, et la Chambre a approuvé sa réserve en même temps qu'elle a applaudi à l'énergie de son accent.

Ce traité d'alliance, conclu entre l'Allemagne et l'Autriche le 7 octobre 1879 et qui n'a été publié dans les journaux de Berlin et de Vienne que le 3 février 1888, tous ceux qui s'occupent de politique extérieure l'ont lu et relu bien souvent. Il porte les caractères du bon sens pratique de M. de Bismarck, qui s'était rendu à Vienne pour en achever la négociation avec le comte Andrassy. Le voyage du tout-puissant chancelier avait produit alors en Europe une impression profonde : il était la manifestation, l'affirmation d'une alliance, dont personne ne savait exactement quels étaient les termes. Depuis, l'Allemagne a conclu un traité avec l'Italie. Peut-être l'Italie en a-t-elle conclu un autre avec l'Autriche. La Triple-Alliance ne repose pas sur un texte unique, mais sur plusieurs. M. Goblet a cru les connaître, en quoi il s'est trompé. Seulement, il n'est pas téméraire de conclure par analogie de l'un à l'autre et de penser que, provenant tous de la même origine, ils procèdent des mêmes principes et ont entre eux un air de famille. Peut-être aussi le modèle, une fois connu, a-t-il été mis à profit pour des combinaisons ultérieures. Mais nous entrons ici dans le domaine des suppositions, au seuil duquel il est plus prudent de s'arrêter.

Pour en revenir au traité austro-allemand de 1879, on se demande, aujourd'hui encore, dans quel dessein le prince de Bismarck a jugé à propos de le publier en 1888. Était-ce calcul? Était-ce boutade? Le traité contenait un article final d'après lequel, « en conformité de son caractère pacifique et pour éviter toute fausse interprétation », il devait être tenu secret, et ne « pourrait être communiqué à une troisième puissance qu'à la connaissance des deux parties et après entente spéciale entre elles ». Subitement, tous les voiles ont été déchirés. Ce n'est pas à une troisième puissance que le traité a été communiqué par la voie diplomatique, c'est à l'univers entier, avec le retentissement de tous les journaux du monde. L'Allemagne et l'Autriche ont-elles tiré avantage de cette divulgation? C'est à elles à le dire. Quant à nous, nous n'y avons rien perdu, car elle a vraisemblablement contribué à faciliter entre la Russie et nous le rapprochement dont M. Hanotaux et M. Ribot ont parlé lundi dernier.

Voici les deux articles qui contiennent tout le traité. Nous les reproduisons dans leur texte, parce que, ici, chaque mot a sa valeur :

Art. 1er. — Si, contrairement à ce qu'il y a lieu d'espérer, et contrairement au sincère désir des deux hautes parties contractantes, l'un des deux empires venait à être attaqué par la Russie, les deux hautes parties contractantes sont tenues de se prêter réciproquement secours avec la totalité de la puissance militaire de leur empire, et, par suite, de ne conclure la paix que conjointement et d'accord.

Art. 2. — Si l'une des deux hautes parties contractantes venait à être attaquée par une autre puissance, l'autre haute partie contractante s'engage, par le présent acte, non seulement à ne pas soutenir l'agresseur contre son haut allié, mais, tout au moins, à observer une neutralité bienveillante à l'égard de la partie contractante.

Si toutefois, dans le cas précité, la puissance attaquante était soutenue par la Russie, soit sous forme de coopération active, soit par des mesures militaires qui menaceraient la puissance attaquée, alors l'obligation d'assistance réciproque avec toutes les forces militaires, obligation stipulée dans l'article premier de ce traité, entrerait immédiatement en vigueur, et les opérations de guerre des deux hautes parties contractantes seraient aussi, dans cette circonstance, conduites conjointement jusqu'à la conclusion de la paix.

Tel est ce traité, le seul lambeau que nous connaissions de l'édifice diplomatique de la Triple-Alliance, mais qui ouvre quelque jour sur le reste. Les géologues complètent le tout d'après la partie, conformément à une logique qui n'est pas exclusivement propre à l'objet de leurs études, et à laquelle obéissent aussi les œuvres humaines lorsqu'elles proviennent d'une pensée puissante, dont la justesse a été maintes fois éprouvée. L'imagination qui reconstitue n'est pas interdite aux diplomates, voire la rêverie, — en prenant le mot dans le sens de Maurice de Saxe lorsqu'il écrivait ses *Rêveries* militaires, — et qui sait si en changeant quelques noms de pays pour leur en substituer d'autres, nous n'avons pas, dans le texte que nous venons de citer, le moule où d'autres arrangemens encore ont été jetés? M. de Bismarck, comme tous les grands esprits pratiques, a toujours eu des conceptions simples et il les a réalisées par des moyens également simples et directs. Il a beaucoup répété que la Triple-Alliance n'avait qu'un but défensif : on ne saurait nier que tel ne soit strictement le caractère du traité de 1879, mais cette défensive prise avec tant de soin et nominalement contre la Russie, ainsi que la publicité tapageuse qui a été donnée neuf années plus tard à une précaution d'abord si discrète, ont dû faire naître, chez les intéressés, des réflexions bien naturelles. Et c'est à cela sans doute qu'il faut attribuer, au moins en partie, certaines autres combinaisons qui se sont produites plus tard.

Ce qu'elles sont, nous ne saurions le dire; mais si, au moment où elles ont été arrêtées, les interpellateurs de lundi dernier avaient été encore au pouvoir, elles auraient sensiblement différé du modèle que

nous avons reproduit. Non contentes de nous rassurer contre une agression toujours possible, elles auraient encore pris pour but immédiat et en quelque sorte préalable de résoudre certaine question dont il nous est impossible de parler sans douleur. On ne reprochera pas à M. Flourens et à M. Goblet de ne pas faire assez de cas de l'alliance russe : ils croient au contraire qu'on ne saurait trop lui demander, et leur principal grief contre le gouvernement est de n'avoir pas encore obtenu, grâce à elle, le règlement du problème qui, depuis près d'un quart de siècle, pèse lourdement sur la politique de l'Europe. A quoi bon, disent-ils, une alliance qui ne débute pas par nous restituer l'Alsace et la Lorraine? C'est la première condition qu'il aurait fallu y mettre, et qu'on n'y a évidemment pas mise, à en juger par les résultats. Les interpellateurs ont soutenu cette thèse : il fallait qu'ils fussent d'ailleurs bien sûrs que rien de pareil ne se trouvait dans nos arrangemens avec la Russie lorsqu'ils pressaient le gouvernement de les faire connaître, car, si ces arrangemens avaient été par impossible conformes à leur désir, il aurait suffi de les publier pour mettre aussitôt le feu à l'Europe. Or, ils ont protesté tous de leur horreur de la guerre et de leur amour de la paix. Il est impossible de vouloir plus énergiquement la paix que M. Flourens et que M. Goblet : seulement, ils veulent avec non moins d'énergie qu'on nous rende, et tout de suite, nos provinces perdues. Ces deux propositions leur paraissent parfaitement conciliables, et, comme une voix faisait observer timidement à M. Goblet que, pendant son passage au pouvoir, il ne s'était proposé et n'avait poursuivi rien de semblable, il a répondu que nous n'avions pas alors l'alliance russe. Ah! si nous l'avions eue! Quels avantages n'en aurait-il pas tirés! Quelles merveilles n'aurait-il pas réalisées? L'opposition a partagé notre histoire diplomatique en deux périodes : la première, où elle était au pouvoir et où elle reconnaît n'avoir rien fait de ce qu'elle demande, parce que, dit-elle, elle ne pouvait rien faire; la seconde, où elle n'était plus au pouvoir, et où le gouvernement pouvait tout faire et cependant n'a rien fait. Cette vue générale est-elle exacte? est-elle juste? Encore une fois, les conditions de l'alliance russe nous sont inconnues; mais nous sommes bien certains que, si l'opposition d'aujourd'hui était restée aux affaires pendant ces dernières années, et si elle y avait apporté les préoccupations immédiates, exigeantes, exclusives qu'elle vient d'afficher à la tribune, elle n'aurait tiré aucun parti de l'alliance russe, pour l'excellente raison que celle-ci ne serait jamais née. Quelles que fussent les bonnes intentions à notre égard du gouvernement de Saint-Pétersbourg, il aurait rompu dès le premier mot toute négociation à laquelle on aurait assigné cet objet précis. L'empereur Alexandre III, dont nous regretterions encore plus amèrement la perte s'il n'avait pas un si digne successeur, était profondément ami de la paix, et ce n'est pas à

lui qu'on aurait fait croire que l'alliance avec la France, dans les conditions qui lui ont été assignées par les interpellateurs de lundi dernier, aurait été une alliance de paix. Ce sont là des choses qu'on peut dire à la tribune, bien qu'il vaille assurément mieux s'en abstenir, mais qu'on n'oserait pas répéter dans les chancelleries. On se heurterait à un bon sens rigide qui en aurait bientôt fait justice.

M. Goblet, en calomniant le gouvernement, s'est d'ailleurs calomnié lui-même. Sa politique n'a pas été inerte lorsqu'il a été aux affaires, et s'il y était encore, il n'en suivrait pas une autre que celle du ministère actuel. Tout l'effort de l'opposition, et il a été impuissant, a consisté à soutenir qu'il y avait quelque chose de nouveau dans notre politique extérieure : à l'entendre les tendances en étaient modifiées, l'orientation en était changée. Le gouvernement n'a eu aucune peine à prouver qu'il n'en était rien. Que lui reproche-t-on en effet? D'aller à Kiel? Est-ce que nous ne sommes pas allés plusieurs fois déjà à Berlin, et dans les circonstances les plus diverses? Est-ce que notre abstention, alors que toutes les puissances maritimes, y compris la Russie, avaient accepté l'invitation de l'Allemagne, n'aurait pas accusé un parti pris d'hostilité? Nous aurions jeté une note discordante au milieu d'un concert tout pacifique. Et c'est en cela que nous aurions vraiment inauguré une politique nouvelle. Aussi longtemps que nous serons en paix avec l'Allemagne, nous devons pratiquer à son égard le protocole de la paix. Rendre une politesse internationale est un fait qui n'a d'autre importance que celle qu'on y attache : il n'en serait pas de même si on la repoussait et si on se dérobait aux obligations qui en découlent. M. Hanotaux a rappelé avec beaucoup d'opportunité que, lorsque nous nous sommes fait représenter au Congrès social convoqué à Berlin par l'empereur Guillaume peu de temps après son avènement au trône, les mêmes reproches ont été adressés au gouvernement de cette époque, les mêmes accusations, les mêmes violences, et aussi les mêmes prophéties qu'on s'efforçait déjà de rendre sinistres. Que reste-t-il aujourd'hui de tant de déclamations? Rien, pas même le souvenir. Ainsi passent ces effervescences artificielles qui ne remuent que la surface la plus légère de l'opinion. Le rapprochement fait par M. Hanotaux a établi la vérité de son assertion, à savoir que notre politique était restée fidèle à elle-même, puisqu'elle soulève précisément les mêmes reproches et les mêmes accusations qu'autrefois.

Ce n'est pas notre politique qui a changé; ce sont les moyens dont elle dispose et, par conséquent, les procédés qu'elle emploie. Elle est toujours pacifique, mais les garanties qu'elle trouve dans une grande alliance nous permettent de croire que nous ne serions pas attaqués impunément, et cela suffit pour nous donner une allure plus confiante. Quand même notre rapprochement avec la Russie ne nous assurerait pas autre chose, ce seul avantage serait considérable, et notre gouver-

nement aurait le devoir de mettre au premier rang de ses préoccupations ce qu'il a si bien appelé « la considération de nos alliances ». L'a-t-il fait en Extrême-Orient? Sans nul doute; mais c'est à peine si on peut en tirer la démonstration de sa conduite, tant nos intérêts se confondaient avec ceux de la Russie. Si notre attitude a paru nouvelle, c'est que les événemens étaient nouveaux : elle nous était d'ailleurs imposée par toute notre politique antérieure et par les obligations qui en découlaient pour nous. Et pourtant, on en a fait un grief au ministère. On a répété obstinément que la politique de la France était modifiée. En quoi modifiée? Proches voisins de la Chine, ne devions-nous pas nous inquiéter du péril qui menaçait de rompre l'équilibre de cet immense empire, peut-être d'en compromettre l'unité, et de reporter sur nos frontières le contre-coup des désordres qui se seraient produits ailleurs? Nous n'avons pas, à la vérité, vécu toujours en bonne intelligence avec la Chine, mais, depuis quelque temps, d'autres rapports se sont établis entre elle et nous, et il aurait été d'une bien mauvaise politique de profiter de ses malheurs pour nous venger rétrospectivement du passé. Il valait mieux nous assurer définitivement avec elle des rapports de meilleur voisinage et de pénétration plus facile. « A cet égard, a dit M. Hanotaux, pour ceux qui nous demandent si nous n'avons pas su obtenir certains avantages en raison de l'aide que nous apportions, j'ajouterai que notre diplomatie n'est pas restée inactive à Pékin et qu'elle n'a pas laissé échapper l'occasion de s'assurer les garanties nécessaires au développement économique et à la pleine sécurité de notre colonie du Tonkin. » Si l'opposition avait demandé quelles étaient ces garanties, sa question aurait été moins déplacée que certaines autres qu'elle a jugé opportun de faire, sachant fort bien que le gouvernement ne pouvait pas y répondre. Nous retenons la déclaration de M. Hanotaux. Elle prouve que notre gouvernement a rempli en Extrême-Orient toutes les obligations d'une politique sage et avisée, prudente et résolue. Dans son ensemble et dans ses détails, cette politique a été bonne. Au surplus, elle s'imposait avec une telle force que tout autre ministère s'y serait conformé, peut-être avec moins de bonheur, mais certainement dans le même esprit. Fallait-il y renoncer parce que, dans cette première affaire, les intérêts de la Russie étaient peut-être encore supérieurs aux nôtres? Fallait-il le faire parce que, à côté de nous et de la Russie, venait se placer l'Allemagne? Quels reproches, et combien plus fondés, n'aurait-on pas adressés au ministère, s'il avait laissé ces deux puissances en tête à tête, obtenir sans nous les avantages dont il nous était si aisé d'avoir notre part? L'alliance russe n'en aurait-elle pas subi quelque atteinte? N'aurait-on pas dit que nous l'avions désertée? L'opposition a essayé d'émouvoir l'opinion sous prétexte que nous nous étions trouvés dans la compagnie de l'Allemagne, et M. Goblet, qui ne croit encore que médiocrement à

l'alliance russe, a parlé à plusieurs reprises de l'alliance allemande dont l'évidence le frappait et l'indignait. Il n'y a pas d'alliance allemande; il ne peut pas y en avoir; mais, sur plus d'un point du monde, il y a eu déjà rencontre d'intérêts, et alors quelle a été notre attitude constante? Nous avons traité avec le gouvernement impérial avec une loyauté réciproque, et nous nous en sommes bien trouvés l'un et l'autre. En Afrique en particulier, un assez grand nombre de questions ont été ainsi résolues. Pourquoi n'aurions-nous pas voulu avoir de rapports avec l'Allemagne en Asie orientale, après en avoir eu dans un autre continent? C'est là ce qui aurait été une politique nouvelle, imprévue, toute différente de celle que nous avons suivie jusqu'à ce jour. Aurions-nous la prétention que, dans les plus graves affaires, notre intimité avec la Russie fût nécessairement exclusive de toute autre? Cette jalousie un peu ridicule serait bien gênante pour la puissance qui en serait l'objet. En tout cas, elle serait toute neuve et peu conforme aux précédens que nous avons créés nous-mêmes, puisque, au retour de Cronstadt, nous sommes allés à Plymouth. La Russie a été bien loin d'en être choquée, et ce souvenir peut moins que jamais lui déplaire aujourd'hui que, toujours d'accord avec elle, nous venons de concerter nos efforts avec l'Angleterre dans la question d'Arménie.

On a parlé de cette question au cours de la récente interpellation, sans y appuyer beaucoup parce que les faits sont encore mal connus, mais de manière à laisser croire que là encore nous avions rendu service aux autres, — à qui? on ne le sait pas très bien : est-ce à la Russie? est-ce à l'Angleterre? — sans songer suffisamment à nos propres intérêts. Si nous avons rendu service à quelqu'un, c'est à la Porte, que nous aidons à se tirer d'un mauvais pas. Il est vrai que, comme toujours, la Porte aide assez mal ceux qui l'aident, et qu'elle montre un médiocre empressement à suivre les conseils les plus désintéressés. Au surplus, que s'est-il passé? On n'est pas bien d'accord sur le point de savoir s'il y a une Arménie, mais certainement il y a des Arméniens qui sont dispersés sur tous les points du monde, et ont des comités un peu partout, notamment en Angleterre. Rien n'est plus dangereux, à notre avis, que de donner trop d'encouragemens à une cause qu'on n'est pas décidé, ni peut-être en mesure, de soutenir d'une manière effective, et c'est ce qui a eu lieu quelquefois pour la cause arménienne. Il en est résulté, comme toujours, des révoltes partielles et impuissantes, qui ont été étouffées dans le sang. Le bruit s'est répandu que des actes barbares avaient été commis, et bientôt on a parlé en Angleterre des atrocités arméniennes comme on y parlait autrefois des atrocités bulgares. Les imprécations les plus éloquentes sortaient d'ailleurs de la même bouche. Mais, si les réfugiés au dehors étaient pathétiques dans leurs récits, à mesure qu'on se rapprochait des points où les exécutions avaient eu lieu, il était plus difficile de se rendre compte

de l'exactitude et de la gravité des faits : on ne rencontrait que le silence, probablement celui de la terreur. L'Angleterre, la France, la Russie, se sont émues. Elles ont agi à Constantinople, et, comme nous l'avons raconté il y a quelque temps, une commission ottomane, à laquelle ont été adjoints les délégués des consuls anglais, russe et français à Erzeroum, a été chargée de faire une enquête. Elle l'a faite, et celle-ci n'a pas été sans résultats. Pendant les premières semaines, le vide a été habilement opéré autour de la commission. On ne lui a présenté que des témoins officiels ou officieux bien endoctrinés, qui ne savaient rien, qui n'avaient rien vu, qui ne pouvaient ou ne voulaient rien dire. Mais, finalement, les délégués européens se sont renseignés eux-mêmes ; ils se sont rendus sur les lieux qui leur avaient été signalés comme ayant été le principal théâtre des violences commises, et les faits ont alors parlé à leurs esprits, ou plutôt à leurs yeux. Des villages incendiés, dont la population avait cherché un refuge dans les villages voisins, présentaient des ruines évidemment récentes. Enfin plusieurs fosses ont été découvertes, remplies de cadavres, dont quelques-uns avaient été mutilés. La réalité des incendies et des massacres ne pouvait plus être contestée. Les délégués européens ont adressé des rapports à leurs ambassadeurs respectifs, et ceux-ci se sont mis d'accord pour présenter au sultan un plan de réformes, réformes qui avaient été formellement promises au Congrès de Berlin, dont la Porte devait rendre compte annuellement aux puissances, et que l'Angleterre s'était engagée à surveiller de Chypre, mais qui n'ont jamais été faites et dont on n'a parlé qu'à des intervalles et avec des intermittences assez éloignés. Quelle a été l'attitude de notre diplomatie dans ce dernier incident? A-t-elle été inspirée par une politique nouvelle, rompant avec les traditions du passé? Cela aurait été vrai si nous nous étions abstenus, car nous n'avons jamais laissé, jusqu'à ce jour, une question de cette nature se régler en Orient sans notre participation. Cela encore aurait été vrai si, abandonnant le rôle de médiateurs et de modérateurs, nous avions pris exclusivement parti pour un des intérêts en présence, et pour la politique particulière de telle ou telle puissance. Nous n'en avons rien fait. L'action de notre ambassadeur à Constantinople s'est constamment exercée dans le sens de la conciliation, et elle a été efficace. Nous avons utilement contribué à la rédaction du plan de réformes qui a été soumis à Abdul-Hamid. Reste à le faire agréer par lui, ce qui n'est pas le plus facile. Si le sultan comprenait son intérêt, il s'empresserait de clore par une prompte acceptation une question qu'il est très imprudent de laisser ouverte, à cause des complications qui risquent toujours de s'y greffer. L'accord entre les trois puissances, bien qu'il soit parfait, n'est peut-être pas immuable au point que des exigences nouvelles ne puissent pas se produire. Pendant que le sultan hésite, tâtonne, accepte tel article, conteste tel

autre, et fait pressentir un contre-projet, l'opinion en Angleterre se montre de plus en plus excitée. Une crise ministérielle vient de se produire à Constantinople : elle a appelé au gouvernement un autre grand vizir et un autre ministre des affaires étrangères, qui ont la réputation d'être des hommes éclairés. Il faut souhaiter que leur premier acte soit de mettre fin à une situation qui ne saurait se prolonger sans péril.

On nous pardonnera cette digression sur l'Arménie : elle a pour objet, tout en indiquant l'état actuel de la question, de montrer que notre politique, sur ce point comme sur les autres, a été conforme à tous les précédens. Quand même nous n'aurions pas été les alliés de la Russie, nous aurions dû faire encore ce que nous avons fait, au nom de l'intérêt que nous avons au maintien de la paix en Orient, comme en Extrême Orient. A toutes les accusations qui ont été dirigées contre eux, MM. Ribot et Hanotaux ont eu le droit de répondre que notre politique, loin d'être contradictoire et incohérente, frappait les esprits non prévenus par son caractère de continuité. Pendant longtemps on a reproché à la démocratie, et au gouvernement qui en est issu, d'être trop mobiles l'un et l'autre, trop incertains du lendemain, trop menacés par les hasards d'une vie électorale et parlementaire où tout est remis sans cesse en question, pour avoir une politique étrangère digne de ce nom, c'est-à-dire conforme à des principes fixes et capable par là d'inspirer confiance, soit au dedans, soit au dehors. De même que le philosophe antique démontrait le mouvement en marchant, la République a prouvé qu'elle pouvait avoir une politique extérieure en concluant des alliances et en y restant fidèle. A ce point de vue, la séance du 10 juin a été heureuse. Si les interpellateurs l'avaient emporté, si le ministère avait été renversé, tous ces reproches auraient été justifiés du même coup. Le désaveu infligé au gouvernement aurait jeté l'inquiétude dans l'esprit de nos amis au dehors et relâché sans doute les liens qui les attachent à nous. L'avenir, même le plus rapproché, aurait paru compromis. La Chambre s'en est rendu compte, et elle a donné au gouvernement la majorité la plus considérable qu'il ait eue jusqu'à ce jour. Certes, le succès a été grand; nous l'aurions désiré plus grand encore. Il est regrettable qu'une partie de la droite, obéissant à un sentiment dont il est difficile de se rendre compte, ait cru pouvoir voter l'ordre du jour pur et simple. Cet ordre du jour est celui des gens qui ne veulent se compromettre ni dans un sens ni dans l'autre, et il est des circonstances où le patriotisme impose le devoir de prendre parti. Quand le gouvernement déclarait avec éloquence qu'il avait besoin, pour sa considération et sa force au delà des frontières, d'être entouré de l'adhésion de la Chambre, il fallait lui accorder cette adhésion pleine et entière, ou la lui refuser non moins résolument. Un ordre du jour de confiance et un ordre du jour de blâme avaient leur raison d'être; l'ordre du jour pur et simple, seul, ne s'expliquait pas. Au reste, la majorité,

malgré quelques défaillances individuelles, a été assez imposante pour que personne ne se soit mépris sur la pensée de la Chambre, qui est incontestablement celle du pays.

Au fond, et sous ses formes multiples, une seule question était posée, celle de savoir s'il convient à la France de pratiquer une politique d'action, ou si elle doit se retrancher, résignée, dans une politique d'abstention. Nous ne sommes certes pas partisans de l'abstention, mais elle est logique, elle peut être soutenue. Seulement, elle ne l'a pas été. Ni M. Millerand, ni M. Goblet, ni M. Flourens n'ont osé la défendre à la tribune, même devant les provocations à le faire que leur a adressées M. Ribot, et dès lors ils ont donné à celui-ci de terribles armes contre eux. Se recueillir jusqu'à l'effacement, faire bande à part dans le monde, accumuler silencieusement des forces militaires tout en protestant de son pur amour de la paix, se refuser à prendre part à la vie internationale jusqu'à ce qu'on ait obtenu, par une grâce qui viendrait d'on ne sait où, la satisfaction suprême à laquelle on subordonne tout le reste, et demeurer, en attendant, immobiles pendant que les autres se répandent fiévreusement dans tous les champs de l'activité humaine, est-ce une politique? N'est-ce pas plutôt l'absence même de politique? Cette attitude a trouvé dans d'autres temps des défenseurs; elle n'en a pas eu le 10 juin dernier. Chacun a senti la nécessité pour la France de sortir de l'isolement et de prendre sa part du mouvement universel. La politique d'action l'a emporté; mais ce que l'opposition ne veut pas admettre, c'est que cette politique ait des conditions inéluctables auxquelles, dès qu'on la pratique, on ne saurait se soustraire. On peut vivre chez soi en solitaire, en misanthrope, en sauvage : si on en sort et si on se mêle à ses semblables, il faut adopter leurs mœurs et renoncer à se singulariser par des allures équivoques, où les uns verraient un manque d'éducation et les autres une menace inquiétante. Nos meilleurs amis en seraient bientôt incommodés. Pour préciser, lorsque tout le monde va à Kiel, il convient d'y aller avec tout le monde, et sans y attacher d'ailleurs d'autre signification que celle d'une politesse reçue et rendue. Il ne sert à rien de dire que l'Allemagne, en tant que gouvernement, a refusé de se rendre à l'Exposition universelle de 1889, car elle n'a pas été la seule à le faire, et si nous n'acceptions pas d'autres invitations que celles des puissances qui ont accepté la nôtre à cette époque, nous ne pourrions aller en Europe exactement nulle part. Il aurait fallu commencer par ne pas aller à Cronstadt. En vérité, tout cela n'est pas bien sérieux. Nous n'oublions rien du passé, nous ne renonçons à rien pour l'avenir, mais ce sont là des sentimens dont il est inutile de faire montre à tout propos et hors de propos. La vraie dignité consiste à les garder silencieusement dans son cœur. Et la vraie politique consiste, après avoir pris son parti de vivre ostensiblement comme les autres, à défendre nos intérêts tantôt contre ceux-ci,

tantôt avec ceux-là, sur tous les points du globe. On a dit que notre extension coloniale avait pris de trop grands développemens, et nous ne contestons pas qu'elle ait été souvent conduite de la manière la plus inconsidérée : elle n'en a pas moins donné au monde un peu surpris une preuve nouvelle de notre inépuisable vitalité. En nous voyant sur tant de points à la fois, on s'est habitué à compter partout avec nous. Si nous n'étions pas allés en Indo-Chine, en Tunisie, au Congo, nous aurions économisé sans doute des milliers d'hommes et des millions d'argent : en serions-nous plus puissans? Nous n'aurions pas été amenés à prendre parti entre la Chine et le Japon, et à apporter à la Russie notre concours dans ces mers lointaines : notre prestige en serait-il augmenté? Nos alliances en seraient-elles plus solides? Aurions-nous recouvré déjà nos provinces perdues, ou serions-nous plus près de le faire ? Ce sont les questions qui ont été agitées le 10 juin devant la Chambre, et on a bientôt distingué les deux politiques contraires qui s'en dégageaient. Il fallait choisir : le gouvernement avait fait son choix, la Chambre l'a ratifié.

Déjà, au Sénat, une interpellation sur le même sujet avait été développée par M. de l'Angle-Beaumanoir, mais le débat n'avait pas pris un aussi large développement. L'attitude de la Chambre haute avait été glaciale pour l'interpellateur, très bienveillante pour M. le ministre des affaires étrangères, auquel personne n'avait répliqué. Cette première épreuve aurait dû servir de leçon aux socialistes de la Chambre des députés. M. Millerand n'avait évidemment pas prévu qu'en portant à la tribune des questions que la presse avait agitées, depuis quelques semaines, avec une violence sans mesure, il allait donner au ministère l'occasion d'obtenir le plus brillant de ses succès. M. Goblet, plus circonspect, a répété plusieurs fois qu'il n'aurait pas pris l'initiative d'ouvrir un pareil débat; mais, puisque d'autres l'avaient ouvert, il s'y est jeté avec toute l'ardeur de son caractère et la vivacité de sa parole. L'interpellation a donc appartenu aux socialistes et aux radicaux avancés, et c'est sur eux que retombe de tout son poids le vote de la Chambre. Il est bon qu'on sache au dehors, et surtout à Saint-Pétersbourg, qu'une majorité de 345 voix contre 102 a résolument approuvé la conduite du gouvernement. Une fois de plus la politique extérieure, peut-être parce que le nom de la Russie y a été heureusement mêlé, s'est trouvée être ce qui nous divisait le moins.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT VINGT-NEUVIÈME VOLUME

QUATRIÈME PÉRIODE — LXVe ANNÉE

MAI — JUIN 1895

Livraison du 1er Mai.

Pages.

RACHETÉ, première partie, par M. ART ROË. 5

LACORDAIRE INTIME. — L'AMI ET LE PRÊTRE, d'après des lettres inédites, par M. le comte D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française. 45

TERRE D'ESPAGNE. — IV. LISBONNE. — CORDOUE. — GRENADE. — GIBRALTAR, par M. RENÉ BAZIN. 80

BONAPARTE A TOULON. — FRAGMENT DES *Mémoires inédits de Barras*, publiés par M. GEORGE DURUY. 117

LA MORALITÉ DE LA DOCTRINE ÉVOLUTIVE, par M. FERDINAND BRUNETIÈRE, de l'Académie française. 136

BOUTOU-KELY. — SOUVENIRS DE LA VIE MALGACHE, par M. ROBERT DUMERAY. 163

LE HAVRE ET LA SEINE MARITIME, par M. J. FLEURY. 189

UN NÉGOCIATEUR FRANÇAIS A ROME. — LE CARDINAL D'OSSAT, par M. le vicomte EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ, de l'Académie française. 207

POÉSIE. — L'HÔTELLERIE, par M. ANDRÉ BELLESSORT. 229

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE, par M. FRANCIS CHARMES. 230

Livraison du 15 Mai.

DE LÉOBEN A CAMPO-FORMIO. — III. LA QUESTION DES LIMITES ET LE COUP D'ÉTAT, par M. ALBERT SOREL, de l'Académie française. 241

RACHETÉ, deuxième partie, par M. ART ROË. 273

LE RÈGNE DE L'ARGENT. — V. LES SOCIÉTÉS PAR ACTIONS, LE PATRONAGE ET LE PROGRÈS SOCIAL, par M. ANATOLE LEROY-BEAULIEU, de l'Académie des Sciences morales. 301

LECONTE DE LISLE INTIME, d'après des notes et des vers inédits, par M. JEAN DORNIS. 322

Pages.
La Crise de la Métaphysique en Allemagne, par M. LÉVY-BRUHL. . . 341
Le Pèlerinage de la Mecque et la Propagation des épidémies, par M. A. PROUST, de l'Académie de médecine. 368
Les Chemins de fer aux États-Unis, par M. Louis PAUL-DUBOIS. . . . 394
Le Tasse, son Centenaire et sa Légende, par M. Victor CHERBULIEZ, de l'Académie française. 418
Revues anglaises. — La Philosophie de M. Balfour, par M. T. de WYZEWA. 445
Revue littéraire. — Le Moyen de parvenir. — A propos des *Mémoires* de Gourville, par M. René DOUMIC. 457
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire, par M. Francis CHARMES. 469

Livraison du 1er Juin.

Racheté, dernière partie, par M. Art ROË. 481
Mehemet-Ali durant ses dernières années, par M. le comte BENEDETTI. 509
Terre d'Espagne. — V. Tanger, Cadix, Séville. Retour a Madrid, par M. René BAZIN. 533
De Léoben a Campo-Formio. — IV. Le Traité de paix, par M. Albert SOREL, de l'Académie française. 567
Triomphe de la Mort, première partie. — Le Passé, par M. Gabriel d'ANNUNZIO. 598
Les Salons de 1895. — La Peinture, par M. George LAFENESTRE, de l'Académie des Beaux-Arts. 643
Poésie. — Le Verger de l'Aurore, par ***. 673
Les Finances de l'Italie, par M. Adrien DUBIEF. 678
Revue musicale. — Théatre de l'Opéra : *Tannhæuser*, opéra en 3 actes de Richard Wagner, par M. Camille BELLAIGUE. 699
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire, par M. Francis CHARMES. 709

Livraison du 15 Juin.

Triomphe de la Mort, deuxième partie. — La Maison paternelle, par M. Gabriel d'ANNUNZIO. 721
Croiseurs et Éclaireurs, par ***. 777
Le Mécanisme de la Vie moderne. — V. les Magasins d'alimentation, par M. le vicomte George d'AVENEL. 806
Le Théatre anglais contemporain. — I. Coup d'œil rétrospectif. — De 1820 a 1865, par M. Augustin FILON. 837
Les Théories de la chaleur. — I. Les Précurseurs de la Thermodynamique, par M. P. DUHEM. 859
Notes de voyage en Asie centrale. — A travers la Transoxiane, par M. Édouard BLANC. 902
Revues allemandes, par M. T. de WYZEWA. 926
Revue littéraire. — Les Romans de M. J.-H. Rosny, par M. René DOUMIC. 936
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire, par M. Francis CHARMES 947

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 32521.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 0802